



John Carter Brown.



~~3~~
Ana ~~5~~

MM— Scarce

5 vols

£4-15-0

6M
5

By M. [illegible]

Sabin 73453

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE
ET DE L'AMÉRIQUE.

~ ent° p. 182

Roubaud. M. abbé Pierre Joseph André

noi en Rich

HISTOIRE
GÉNÉRALE
DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE
ET DE L'AMÉRIQUE,

Contenant des Discours sur l'Histoire Ancienne des Peuples de ces Contrées, leur Histoire Moderne & la Description des lieux, avec des Remarques sur leur Histoire Naturelle, & des Observations sur les Religions, les Gouvernemens, les Sciences, les Arts, le Commerce, les Coutumes, les Mœurs, les Caractères, &c. des Nations.

Par M. L. A R.

TOME PREMIER.

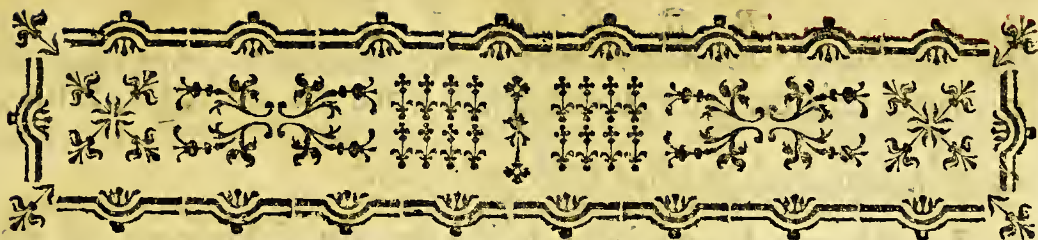


A PARIS,
Chez Des Ventes de la Doué, Libraire, rue Saint Jacques, vis-à-le Collège de Louis-le-Grand.

M. DCC. LXX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Jno Carter Brown



PRÉFACE.

L'HISTOIRE générale de l'Aſie, de l'Afrique & de l'Amérique, eſt éparſe, par fragmens, dans une infinité de journaux, de relations, de voyages, de lettres, de diſſertations, & d'hiſtoires particulieres ou etrangeres; il faut, en quelque ſorte, la compoſer, ſi l'on veut l'apprendre. Pour former un corps d'événemens hiſtoriques, on eſt obligé de ſuivre les voyageurs dans leurs courſes ennuyeuſes & fatigantes, de fouiller dans les Hiſtoires de toutes les nations Européennes liées avec les peuples des trois autres parties du monde; de conſulter, dans les archives de l'erudition, ces recueils immenſes, qui ne nous offrent notre objet qu'après les plus longues & les plus pénibles recherches; de parcourir une foule de mémoires, dont il eſt trop ſouvent difficile de concilier les rapports, d'enchaîner les récits, d'apprécier l'autorité, de connoître le but. Après avoir tout lu, tout recueilli, tout diſcuté, l'ouvrage reſte à faire. Enfin, lorſ-

qu'on a mis en œuvre cet amas énorme de matériaux, on n'a fait qu'un essai très-informe.

La plûpart des nations de l'Asie, de l'Afrique & de l'Amérique, n'ont point d'histoire; plusieurs n'ont pas même des monumens historiques. Enfin, les voyageurs s'occupent rarement du soin de recueillir les annales de ces peuples, & leurs efforts ne peuvent avoir que de foibles succès. Les Japonnois ont toujours gardé le secret de leurs fastes, avec autant de soin qu'ils gardent aujourd'hui l'entrée de leur Empire. L'histoire de la Chine forme une bibliothéque immense, dont le Chinois lui-même peut à peine parcourir quelques rayons. Les Indes sont un monde, dont les révolutions continuelles ne laissent que des traces confuses & dissipées à la fin par une révolution eclatante. La Perse qui touche à peine les mers par ses extrêmités, ne se communique guere à nous que par les voies tortueuses & ténébreuses de l'Inde, de l'Empire Ottoman & de la Russie. Le Tartare n'imprime dans sa mémoire que la carte des lieux qu'il veut ravager; l'Arabe ne conserve que la généalogie de ses chevaux; le Negre connoît à peine son pere, ainsi des autres. Presque par-tout, la fable,

allégorie, l'hyperbole, convertiſſent l'hiſtoire en roman. Par rapport à la plûpart de ces contrées, l'on pourroit meſurer l'étendue des connoiſſances des Européens par la portée du canon, comme les Spartiates vouloient qu'on meſurât l'etendue de leur Empire par le jet de leur javelot : mais le canon des Européens s'arrête preſque toujours ſur les côtes, & l'on ne voit au-delà qu'à travers les orages qu'il excite. Quelques-unes de ces nations, les Eſpagnols, par exemple, dans l'Amérique, & les Hollandois dans l'Inde, dérobent avec ſoin les terres de leur dépendance à la curioſité des voyageurs; & il ne faut pas eſpérer qu'elles nous inſtruiront fidélement, lorſqu'elles ne ſouffrent pas que nous nous inſtruiſions par nous-mêmes. Enfin, des Portugais, des Eſpagnols, des Anglois, des François, des Hollandois, ou ennemis ou rivaux; des militaires, des commerçans, des curieux, des miſſionnaires, des agens ſoudoyés, &c. verront & parleront rarement les uns comme les autres, des mêmes lieux, des mêmes entrepriſes, des mêmes faits, des mêmes perſonnages: il n'y aura dans leurs rapports réciproques que confuſion & contradiction; leurs organes, leur voix, par exemple, accoutumée à des prononciations

différentes, nous tromperont ſouvent; il arrivera que dans diverſes relations, le même peuple, le même Prince aura des noms différens, lors même que les *relateurs* voudront prononcer le même nom.

Notre hiſtoire ſera donc comme la carte de ces pays, toute entr'ouverte & entrecoupée de landes & d'abymes impénétrables. L'objet de notre travail étoit de préſenter au public, ſous une forme auſſi agréable qu'intéreſſante, tout ce que le goût & la critique nous permettroient de recueillir, pour ſon inſtruction & ſon amuſement, dans cette multitude preſqu'infinie de relations & de mémoires publiés juſqu'à aujourd'hui ſur les contrées etrangeres à l'Europe. Nous ne dirons pas combien ce travail eſt ingrat & pénible, à ceux qui auront ſeulement ſuivi un voyageur dans ſon journal, depuis la Manche juſqu'aux Indes, & qui, après avoir appris ce qu'il aura dit de quelque lieu, auront cherché à s'aſſurer de la vérité de ſes rapports. Il ne s'agit pas ici de relever le prix de nos recherches, notre deſſein n'eſt que d'expoſer les titres que nous avons pour obtenir l'indulgence du public. Nous ſommes diſpoſés à nous flatter qu'une nation qui voudroit bien prendre pour ſa véritable hiſtoire des relations

défectueuses de guerres, de négociations & d'intrigues de cour, daignera regarder d'un œil favorable une histoire des trois plus grandes parties du monde, dans laquelle le récit rapide des evénemens arrivés d'année en année dans chaque Empire, depuis l'epoque d'une grande révolution jusqu'à nos jours, est annoncé & préparé par des recherches sur l'origine & les fastes anciens de chaque peuple, & suivi de la description topographique, de l'histoire naturelle des lieux, avec des observations philosophiques, politiques & critiques sur les gouvernemens, les religions, les sciences, les arts, le commerce, les coutumes, les mœurs, le caractere des habitans.

Tel est le plan de cet ouvrage. Nous prenons d'abord, autant qu'il est possible, les nations au berceau, pour les conduire à grands pas, à travers les ténebres & le labyrinthe de l'antiquité, jusqu'à des tems moins obscurs & à des epoques plus intéressantes. Ces discours préliminaires familiarisent l'esprit avec les peuples que l'on va mettre sur la scene; ils le préparent à l'intelligence & aux impressions de la tragédie qu'ils vont jouer. Sans cette espece d'introduction, l'histoire ne seroit qu'une galerie de statues mutilées.

Dans l'hiſtoire moderne, nous ſuivons pas à pas, mais avec la rapidité propre à ſoutenir la curioſité ſans fatiguer l'attention, la marche des peuples & du tems, marquée ſuivant l'ere particuliere à chaque nation, & ſuivant l'ere chrétienne, tout enſemble. Nous preſſons les faits les moins intéreſſans pour avoir la liberté de nous étendre ſur ceux qu'il eſt le plus important de connoître. Ainſi, nous nous arrêtons avec complaiſance ſur les epoques où l'hiſtoire des pays eloignés devient l'hiſtoire des Européens, je voudrois pouvoir dire, de l'equité, de la généroſité, de l'humanité des Européens. Lorſque la navigation a renoué, pour ainſi dire, les parcelles du monde, ces peuples tiennent à tous les peuples, leurs Etats touchent à tous les Etats, tout le monde connu eſt bientôt enclavé dans leurs poſſeſſions, les commotions d'une partie du globe ebranlent le globe entier, & ſouvent le foyer des révolutions de l'Europe eſt au fond de l'Aſie ou de l'Amérique. Nous tâchons, autant qu'il eſt poſſible, de remonter juſqu'aux premieres cauſes des evénemens & de deſcendre juſqu'à leurs derniers effets. Nos récits, quand la matiere l'exige, ſont, en quelque ſorte, raiſonnés, ſans que

la reflexion ſe montre & les coupe. Enfin, quoique notre hiſtoire ne ſoit, à proprement parler, qu'un abrégé, comme toute hiſtoire, mais beaucoup plus court; nous croyons en avoir preſque toujours dit aſſez, pour que le lecteur ne deſire plus, lorſque nos mémoires nous l'ont permis.

A la ſuite de l'hiſtoire, nous avons donné la deſcription des lieux, ſans laquelle l'imagination ne pourroit appliquer, aſſeoir & repoſer les faits dont la mémoire s'eſt chargée. Dans ce tableau, nous avons peint la nature & ſes merveilles, variées ſuivant les climats. En faiſant connoître les lieux, nous faiſons connoître les hommes. L'hiſtoire ne repréſente ſouvent que des jeux du hazard & les grandes paſſions, communes à tous les peuples. Ce n'eſt que par le détail de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leurs arts, de leurs ſciences, que l'on voit, pour ainſi dire, leur phyſionomie propre & que l'on vit avec eux. Ces tableaux, s'ils ne ſont point chargés, amuſent & intéreſſent : ſur le vaſte théâtre que nous parcourons, ils varient à l'infini. Sans affecter d'inſtruire, nous en avons tiré des obſervations inſtructives. Quelquefois il nous a fourni des objets de

comparaiſon, ſur leſquels nous avons exercé notre critique avec beaucoup de réſerve. L'homme nous a paru par-tout le même & par-tout différent. Nous avons trouvé, entre les peuples, de grandes reſſemblances & de fortes oppoſitions, dont nous avons tâché d'expliquer les cauſes. Tous les gouvernemens & les codes nous ont préſenté un mêlange de raiſon & de folie; nous avons tâché de fixer leur caractere, leur origine, leurs avantages, leurs inconvéniens. Il n'eſt point de peuple barbare qui ne nous donne des leçons de ſageſſe; il n'eſt point de peuple policé qui ne nous offre des exemples d'extravagance. Enfin, nous avons donné une attention particuliere à l'examen des religions; & nous oſons nous flatter que nos reflexions nous ont conduits à des vérités importantes. Nous croyons, par exemple, avoir mis nos lecteurs en état de juger & de prouver que toutes les religions anciennes ont pris naiſſance dans une religion primitive & univerſelle, comme tous les peuples tirent leur origine d'un même peuple; & que la plûpart des religions plus modernes de l'Orient ne ſont autres que la religion chrétienne défigurée par la ſuperſtition & corrompue juſqu'à l'idolâtrie.

Il ſeroit, ce me ſemble, ſuperflu de s'étendre ici ſur l'utilité de cet ouvrage. L'hiſtoire des Royaumes & des gouvernemens n'offre rien de plus curieux que la durée de l'Empire & la bonté des loix rurales de la Chine; l'hiſtoire des révolutions du globe n'offre rien de plus ſingulier que l'origine même de la plûpart des révolutions cauſées par la miſere & les diviſions de quelques hordes Tartares; l'hiſtoire de la religion chrétienne offre peu de traits auſſi beaux que la conſtance & la fermeté des martyrs Chrétiens du Japon; l'hiſtoire de la nature n'offre peut-être point de ſpectacle auſſi agréable & auſſi merveilleux que la deſcription de l'Inde; l'hiſtoire du commerce n'offre rien de plus intéreſſant que la dépendance dans laquelle l'avarice, le luxe & l'erreur ont mis l'Europe, à l'égard de l'orient & de l'occident; l'hiſtoire du fanatiſme n'offre rien de plus extraordinaire que la conquête & la converſion de la moitié du monde par les Arabes; l'hiſtoire de l'audace & du brigandage n'offre rien de plus prodigieux que la découverte & la conquête des deux Indes; l'hiſtoire de la ſuperſtition & du préjugé n'offre rien de plus étrange que les pieuſes & barbares extravagances de divers peuples Orien-

taux ; l'hiſtoire des bons Princes n'offre rien de plus frappant que le dévoûment & les ſacrifices des Empereurs Chinois ; l'hiſtoire de la vertu & de la corruption n'offre rien de plus remarquable que la grandeur & la décadence de tous ces Empires ; l'hiſtoire du gouvernement eccléſiaſtique n'offre rien de plus remarquable que l'adminiſtration du Paraguai ; l'hiſtoire de l'homme n'offre rien de plus inſtructif que les tableaux combinés des mœurs de tant de peuples policés & de tant de peuples ſauvages. De ſiécle en ſiécle, nouveaux phénomenes, révolutions eclatantes, perſonnages extraordinaires, les Mahomet, les Genghis-Khan, les Soliman, les Mahmoud, les Tamerlan, les Schah-Abbas, les Aureng-Zeb, les Khang-Hi, les Schah-Nadir. Chaque peuple, comme chaque pays, ſe préſente à nos obſervations avec ſes ſingularités & ſes traits caractériſtiques. Il n'en eſt point qui ſoit plus laborieux que le Chinois ; il n'en eſt point qui ſoit plus doux que l'Indien. Nul n'a l'ame plus élevée que le Japonnois ou l'humeur plus agréable que le Perſan. Il n'y en a point qui ſoit plus indiſciplinable que l'Arabe ou plus incompréhenſible que le Negre. Les naturels de l'Amérique ſont les peuples

du monde les plus serviles dans les vallées & les plus indomptables dans les montagnes ou dans les bois. Nous avons reçu de tous ces peuples ou nos sciences, ou nos usages, ou nos superfluités, ou nos vices, ou nos maladies. Ils sont, les uns ou les autres, ou les peres, ou les instituteurs, ou les conquérans, ou les sujets, ou les esclaves, ou les pourvoyeurs, ou les agens de l'Europe.

L'empressement avec lequel le public lit toutes les relations nouvelles des pays étrangers, nous garantiroit le succès de cette histoire, si nous pouvions nous flatter que l'exécution répondît au dessein. Quant à l'exécution, nous ne pouvons répondre que de nos efforts ; quant au dessein, nous osons dire que l'ouvrage est absolument neuf. Je ne parlerai pas de ces *histoires universelles*, dans lesquelles il n'est pas parlé de la dixieme partie de l'univers, & de ces *histoires générales*, dans lesquelles on ne rapporte pas un seul trait *historique ;* il est inutile d'en rappeller le souvenir au public. L'*Histoire universelle* publiée en Angleterre par une société de gens de lettres, est un ouvrage rempli de sçavantes recherches & de reflexions judicieuses : cependant elle ne remplit pas notre

objet. Que l'on parcoure, par exemple, l'hiſtoire des Indes de ces ſçavans Anglois, il ne reſte, après l'avoir lue avec la plus grande attention, qu'une idée très-confuſe & du pays & des evénemens, parce qu'au lieu de former un corpshiſtorique & un tableau général, ſuivant l'ordre naturel de la chronologie & de la topographie, ils ont coupé leur hiſtoire & leurs deſcriptions par parcelles, pour rapporter à l'article de chaque nation ce qui lui eſt propre, de maniere que l'hiſtoire & la deſcription du continent ſont ſouvent fort éloignées de l'hiſtoire & de la deſcription des côtes. D'ailleurs, cet ouvrage, très-précieux ſans doute, eſt beaucoup trop étendu pour la plûpart des lecteurs; & je ne ſçais ſi les plus infatigables en ſoutiendront les détails. Au lieu de trente ou quarante volumes *in*-4°, nous lui en offrons quatre ou cinq, dans lequel nous avons formé l'entrepriſe hardie & epineuſe, de renfermer tous les objets propres à amuſer ou à inſtruire. Il auroit été beaucoup plus aiſé de faire un plus long ouvrage, nous avons mieux aimé faire un ouvrage plus agréable. Nous avons moins donné à l'erudition pour donner davantage à l'examen philoſophique ou politique; & nous eſpérons que l'on

s'appercevra facilement que notre hiſtoire n'eſt ni la copie ni l'abrégé d'aucune autre, & que notre maniere de voir, de penſer & de juger nous appartient.

Nous devons parler avec eloge de l'*Hiſtoire moderne des Japonnois, des Chinois, des Indiens, &c.* cet ouvrage, entrepris par M. l'Abbé de Marſy, eſt très-juſtement eſtimé, comme un excellent extrait de l'*Hiſtoire générale des voyages*; mais on n'y trouve point l'*hiſtoire* que le titre annonce. La deſcription des mœurs d'un peuple, quoiqu'elle appartienne à l'*hiſtoire* d'un peuple, n'eſt point ſon *hiſtoire.* Dans les premiers volumes de l'ouvrage, l'omiſſion eſt complette; elle eſt moins conſidérable dans les volumes ſuivans, & le continuateur paroît ſoigneux d'éviter ce défaut capital. Enfin, l'auteur, en s'interdiſant avec trop de ſcrupule toutes ſortes de reflexions, s'eſt expoſé à ne donner qu'une relation froide, aride & languiſſante. Nous remarquerons en paſſant que l'*Hiſtoire moderne* de M. l'Abbé de M. deſtinée à ſervir de ſuite à l'*Hiſtoire ancienne* de M. Rollin, forme, avec ſon modele, le contraſte le plus frappant & le plus parfait. Notre plan embraſſe les objets eſſentiels negligés par l'un ou l'autre de ces écrivains, & notre

maniere eſt egalement eloignée des excès de l'un & de l'autre.

Nous ne citerons pas ici les ſources dans leſquelles nous avons puiſé ; cet étalage pourroit bien n'être ni amuſant ni inſtructif, & nous n'aſpirons pas au mérite de faire de longues Préfaces : mais il eſt à propos d'expoſer la diſtribution de notre hiſtoire. Elle roule de l'Orient à l'Occident. Le Japon, la Chine & la Tartarie, les Indes, la Perſe, l'Arabie & les Pays Voiſins, l'Empire Ottoman, chacun de ces Etats a ſon hiſtoire particuliere, ſuivant l'ordre dans lequel nous venons de les nommer. Les peuples de l'Afrique fourniſſent à peine, réunis enſemble, la matiere d'une hiſtoire ſuivie ; chaque Etat en particulier eſt une eſpece de déſert, dans lequel on apperçoit à peine, d'un ſiécle à l'autre, quelques pas d'homme : nous avons raſſemblé les traits rares de l'hiſtoire de chaque peuple pour en former une ſeule hiſtoire générale de l'Afrique. Les mêmes raiſons nous ont engagés à prendre, par rapport à l'Amérique, le même parti. A l'égard de cette contrée, comme elle n'eſt qu'une dépendance de l'Europe, nous avons quelque tems balancé, ſi nous ne donnerions point à part l'hiſtoire

des colonies de chaque puiſſance ; mais entr'autres inconvéniens, nous avons reconnu, dans le cours de notre travail, qu'il ne falloit pas compter que les choſes fuſſent demain telles qu'elles ſont aujourd'hui ; & que l'hiſtoire des colonies d'une puiſſance ne dût être, avant que notre ouvrage fût imprimé, l'hiſtoire des conquêtes d'une autre ou de l'indépendance des Colons.

Le deſir de corriger, de perfectionner & de completer notre hiſtoire, nous a déterminés à y ajouter des *Supplémens*, lorſque de nouveaux mémoires nous ont fourni de nouvelles lumieres. Ainſi nous avons placé à la ſuite de l'hiſtoire de Perſe, un ſupplément à l'hiſtoire des Indes. Nous nous flattons que le ſoin avec lequel nous avouons & nous corrigeons nos fautes, lorſque nous les appercevons nous-mêmes, prouvera l'empreſſement avec lequel nous retracterons nos erreurs, lorſqu'on daignera les relever. Si, par exemple, il n'exiſte pas dans l'Amérique Méridionale ſur la côte des Patagons, une race de géans, tels que la nature a pu, ſans doute, en produire ; nous conviendrons qu'une infinité de voyageurs de toutes les nations, ont eu grand tort de la voir : nous avouerons

qu'il auroit très-bien pu nous arriver, à nous-mêmes, de prendre pour des hommes rouges, des ſauvages peints avec du rocou. Il n'eſt pas poſſible de toujours douter, de n'en jamais croire les apparences, & de ſe défier ſans ceſſe des autres & de ſoi. Mais rien n'eſt plus ſimple que de reconnoître qu'on a pu ſe tromper, car perſonne ne l'ignore; & qu'on s'eſt trompé, puiſque le public a la bonté d'honorer cet acte de juſtice.





HISTOIRE GÉNÉRALE DE L'ASIE, DE L'AFRIQUE ET DE L'AMÉRIQUE.

HISTOIRE DU JAPON.

DISCOURS

Sur l'Hiſtoire du Japon, depuis ſon origine juſqu'à la découverte de cet Empire par les Portugais.

Histoire du Japon.

L'Empire du Japon eſt, après celui de la Chine, le plus ancien Empire du Monde. Si l'on en croit la nation, elle eſt Authoctone, deſcendue des Dieux, & formée dès le premier débrouillement du cahos. Kœmpfer lui trouve des caractères d'une nation primitive qui ne doit ſon origine à aucun peuple connu. Il eſt difficile qu'en ſuivant les traces des langues, on ne parvienne à découvrir la relation de deux peuples iſſus l'un de l'autre: or la langue du Japon, ſuivant ce Voyageur, n'a aucun rapport avec les langues étrangeres. Mais l'autorité de cet Auteur

ne me paroît pas suffisante pour fixer là-dessus l'opinion du Public, quelque connoissance qu'il pût avoir des langues populaires de l'Orient. La plûpart des peuples de ces climats ont deux langues, l'une vulgaire & moderne, l'autre sçavante & ancienne : celle-ci n'est connue que d'un petit nombre de Docteurs nationaux ; & c'est celle qui pourroit donner de plus grandes lumieres sur la fraternité de deux peuples séparés l'un de l'autre depuis les tems les plus reculés : telles sont dans les Indes la langue Balie, & celle du Hanscrit ; il faudroit les comparer avec la langue sacrée des Budsoïstes du Japon.

Les Japonnois souffrent impatiemment qu'on les dise originaires de la Chine, & le génie des deux Nations est si diamétralement opposé, qu'il semble qu'on ne puisse pas s'arrêter à ce soupçon : cependant il est certain que les Chinois ont porté les Sciences & les Arts dans cet Empire. Les nationaux attribuent ce présent à un Médecin envoyé avec trois cens jeunes garçons, & autant de jeunes filles par un Empereur Chinois, pour chercher dans leurs Isles un breuvage d'immortalité. On montre encore dans le pays les vestiges d'un Temple érigé par la reconnoissance à ce bienfaiteur public. Toutefois la Monarchie Japonnoise étoit, à l'arrivée de ces Chinois, déja fondée depuis quatre ou cinq cens ans.

Les Annales de la Chine rapportent qu'environ douze cens ans avant Jesus-Christ les Tartares commencerent à peupler les Isles de la mer Orientale. Le Pere Charlevoix, frappé du rapport qui se trouve entre l'humeur guerriere & la fermeté héroïque des deux Nations, dit qu'on pourroit définir le Japonnois un Tartare civilisé. Il seroit aisé de confirmer cette conjecture par d'autres rapports. L'esprit militaire s'est exprimé chez les deux Nations par des usages semblables, comme l'usage d'armer solemnellement de l'épée les enfans dès qu'ils sont en état de la manier, coutume que les Tartares attribuent à Ruff, un de leurs ancêtres. Le culte des *Camis* sera celui des Khans Tartares, premiers chefs de la Colonie ou de la Nation entiere. Les Japonnois &

plusieurs anciennes Hordes Tartares ne sont point arrêtés dans leurs mariages par la proximité du sang, si ce n'est au premier degré. Chez les uns & chez les autres, les nobles sont également fiers de leurs distinctions héréditaires; il y a quelque rapport entre le Sin-Mu, fondateur des Japonnois, & le Sin-Magin, pere des Chinois, suivant une tradition Orientale. Enfin, les Japonnois ressemblent beaucoup pour la figure aux Tartares; mais ces choses communes, & plusieurs autres que je passe sous silence, sont trop vagues pour fonder solidement une opinion.

Il est constant par l'Histoire & par les différences frappantes qui se trouvent entre les habitans des diverses Isles du Japon, que sur le tronc original de la Nation, se sont entées en différens tems de nouvelles branches. Le peuple dominant me paroît Indien d'origine. Je suis étonné que l'on n'ait pas encore reconnu dans les Japonnois les anciens Indiens, tant il y a de conformité dans le caractère, & de ressemblance dans les mœurs des deux Nations. Le Japon a conservé tous les cultes primitifs de l'Inde, les cultes des Astres, des Héros, des Démons. Je ne parle point des cultes des tems postérieurs, le commerce les a communiqués aux Japonnois à des époques connues: ils possédent les autres de tems immémorial; avant l'introduction des Sciences parmi eux, & probablement dès la fondation de la Monarchie, ils y formoient un des nœuds de la société. Je n'examine point les usages communs. Ce qui me paroît rendre probable la descendance que j'attribue aux Japonnois, c'est leur caractère, ce sont leurs vertus poussées quelquefois jusqu'au vice; c'est non-seulement leur fermeté inébranlable, leur horreur pour la mauvaise foi, leur frugalité, leur grand sens, la constance de leurs attachemens, leur fidélité inviolable, mais sur-tout une générosité & une magnanimité aussi étonnantes que communes dans toutes les classes de la Nation, un féroce mépris de la mort qui met le suïcide au rang des actions naturelles & vulgaires, des mœurs faciles sous des loix dures; enfin, tous les genres de fanatisme, toutes les

qualités des anciens Indiens que l'on ne retrouve chez aucun autre peuple ni ancien ni moderne. J'ose assûrer que même parmi les Nations qui n'ont point changé de demeure, nulle n'a conservé dans le caractère des traits plus marqués, & plus frappans de ressemblance avec ses ancêtres, que les Japonnois n'en ont avec les anciens Indiens. Il sera aisé de s'en convaincre par la lecture de cet ouvrage.

Je parcourrai briévement la Mythologie Japonnoise. A des peuples sauvages, elle donne d'abord des Dieux pour Rois, ainsi que toutes les Annales des anciennes Nations. Des Dieux, dit-elle, formés par un pouvoir invisible dans le premier mouvement du chaos, principe de toutes choses, tinrent successivement, pendant plus de deux millions d'années, le timon de l'Empire. Cette Dynastie ne fut composée que de sept Esprits célestes, êtres d'une substance purement spirituelle, c'est-à-dire, d'une matière très-subtile. Le dernier de ces Dieux fut le premier qui eut un commerce charnel avec sa femme; il en nâquit un demi-Dieu, chef de la seconde Dynastie. Cet Homme-Dieu s'appella *Tensio-Dai-Dsin*; c'est la principale Divinité des Japonnois, & il passe pour leur pere commun. Le Dairi ou Empereur Ecclésiastique prétend remonter de mâle en mâle jusqu'au fils aîné de Tensio-Dai-Dsin, & c'est sur ce titre qu'il fonde son droit au Trône. La race des demi-Dieux s'abâtardit, on ne sçait comment; ils furent remplacés par de purs hommes.

Ces hommes vêcurent sans doute d'abord dans l'état de nature, c'est-à-dire, dans un état d'ignorance & d'indépendance. Les Ecrivains Japonnois, pour remplir l'espace des tems écoulés sous le premier âge de la Nation, ont emprunté plusieurs événemens de l'Histoire de la Chine, ainsi que les Chinois ont peut-être adopté l'Histoire de la primitive Egypte.

Cette Nation mystérieuse, aussi soigneuse autrefois de fermer ses Annales qu'elle l'est aujourd'hui de fermer son pays, semble également appréhender qu'on ne sçache ce qui s'est passé

chez elle depuis l'établiſſement de la Monarchie, & ce qui s'y paſſe à préſent. On ſçait ſeulement que ſes faſtes ſe réduiſent à des Tables Chronologiques, dans leſquelles on trouve, de loin en loin, des faits hiſtoriques noyés dans des récits d'apparitions de Comètes, de tremblemens de terre, d'incendies, de malheurs réels, & de prodiges puériles. Les peuples dans leur enfance ſe repaiſſent de merveilleux, & les malheureux ſe plaiſent à ſe nourrir du ſouvenir de leurs maux, & à éloigner celui des momens de joie qui ont ſuſpendu leurs peines.

Les Japonnois partagent leur Hiſtoire en trois époques, dont la premiere précéde de *660* ans l'Ere Chrétienne; mais nous n'avons une Hiſtoire pleine & ſuivie que depuis la découverte du Japon par les Portugais. Jettons un coup d'œil ſur les tems antérieurs à cet événement.

Sin-Mu fonda la Monarchie Japonnoiſe *600* ans avant J. C. Il y avoit avant lui une police, des loix, un gouvernement; mais il donna le premier au gouvernement, aux loix, à la police, de la vigueur, de l'harmonie, une forme ſyſtématique, & il paſſa pour le fondateur de l'Empire. La peſte, la famine, la guerre avoient, en quelque ſorte, préparé les voies à la légiſlation ou à la réforme, lorſque *Sin-Mu* tenta ce grand ouvrage. Un peuple eſt plus docile quand il vient d'être abattu par une profonde calamité : les maux qu'il a ſoufferts & les beſoins qu'il a ſentis le diſpoſent naturellement à embraſſer tout ce qui lui préſentera les apparences d'un bien. *Sin-Mu* établit une Chronologie; il partagea le tems en années, en mois, & en jours, ſans le diſtinguer par ſemaines. Sous ſon regne, les idoles étrangères s'introduiſirent au Japon : il le permit peut-être pour flatter la curioſité & l'inconſtance naturelle de ſes peuples; d'ailleurs, le culte des *Camis* étoit trop ſimple, & une Religion qui frappe, par l'appareil des cérémonies & de la majeſté, eſt plus analogue au génie du peuple, ſur qui les ſens ont tant d'empire. *Sin-Mu* fut ſurnommé *Nin-O*, le plus grand des hommes : il aſſûra le Trône à ſa poſté-

HISTOIRE DU JAPON.

rité. Il paroît avoir des rapports avec le Sin-Magin qui enseigna, dit-on, aux Chinois Méridionaux la Peinture, la Sculpture, & l'art de préparer la soie.

Le Japon a consigné dans ses Fastes la naissance de trois Philosophes Chinois, Boosi, Koosi ou Confucius, & Gan-Quai, sous les regnes des trois premiers Dairis. Déja ce peuple ne croyoit pas pouvoir mieux honorer ses Chroniques qu'en y plaçant les noms de trois Philosophes. Pour des Barbares qui commencent à se policer, rien n'est plus respectable que la Science, rien n'est plus grand que ces hommes qui semblent remplir un des plus beaux emplois de la Divinité, celui d'éclairer les hommes, & de leur donner la raison. L'Histoire Japonnoise peint ces trois Philosophes avec une barbe grise, & des cheveux blancs dès leur enfance ou même à leur naissance. Il y a apparence que, par cette vieillesse prématurée, elle ne voulût désigner que leur précoce & profonde sagesse : elle étoit alors dans l'âge des métaphores & des symboles.

Il paroît que l'Empire joüit long-tems en paix des fruits du travail de *Sin-Mu*; car la premiere guerre que ses Annales rapportent, tombe à la cinquiéme année du regne de Kosio, cinquiéme Dairi, l'an 471 avant J. C. elle s'éleva entre les Provinces de Jetz & de Go. Il paroît aussi que la police fut lente dans ses progrès : la premiere division de l'Empire en Provinces fut faite par Korei, VIIIe Dairi, l'an 244 avant J. C. Le Xe Dairi Suisin créa l'office de *Séogon* ou *Xogun* 85 ans avant l'Ere Chrétienne : il en revêtit un de ses fils; & en vertu de ce titre il lui donna la direction générale des affaires, de la guerre, & du commandement des Armées. Ce Prince & ses successeurs étendirent trop loin la puissance du Séogon. Dans une place qui demande de grands talens, il est dangereux de mettre entre les mains de ceux qui l'occupent de grands moyens; ils feront tôt ou tard servir leurs moyens & leurs talens à leur ambition, sur-tout si par leur naissance ils ne sont pas loin du Trône; comme les Dairis

l'éprouverent de la part des Généraux de la Couronne. Sous le Prince créateur des Séogons, on construisit, pour la premiere fois, des funes ou navires. Le goût du luxe s'est déja introduit dans un Etat, qui n'est point conquérant, quand son esprit se tourne à la navigation. L'Histoire ne fait mention de vaisseaux de guerre construits au Japon que sous le regne du IIIe Cubo-Sama.

Les Indiens avoient sans doute entretenu un commerce avec leur Colonie ; car peu de tems après la naissance de J. C. ils y apporterent, dit-on, leurs *Foës*. Des Religions communes sont des espéces d'alliances entre les Nations ; elles disposent favorablement celle qui les reçoit envers celle qui les donne : ce fut par-là que les Indiens tâcherent de faciliter & d'étendre leur commerce avec le Japon. Suivant les Annales de cet Empire, *Buto* ou *Kobotus*, qui paroît être le Boutta ou Budda des Samanéens Indiens, apporta des Indes sur un cheval blanc le *Kio*, le Livre par excellence, qui renfermoit sa Doctrine & sa Religion. On lui érigea un Temple sous le nom de *Fakubosi*, c'est-à-dire, le Temple du Cheval Blanc. Trois ans auparavant il étoit arrivé des Indes un cheval qui faisoit mille lieues par jour. Je prendrois volontiers ces chevaux prodigieux pour des navires.

On distingue dans le catalogue des Dairis trois grands Monarques qui se succédérent ; l'Impératrice *Singu-Kogu*, qui l'an 201 de J. C. le 861 de *Sin-Mu*, porta la guerre en personne dans la Corée, & regna glorieusement au milieu des guerres civiles & des calamités ; son fils *Oosin-Ten-Oo*, le pere de ses sujets, lequel fut honoré après sa mort du titre de Frere de *Tensio-Dai-Dsin*; *Nintoku*, qui, parvenu par son économie à s'enrichir après avoir déchargé son peuple d'impôts, mérita un Temple après un long regne.

Les Japonnois adopterent au commencement du quatriéme siécle de notre Ere les caractères Chinois. Vers le milieu du siécle suivant, le Dairi *In-Kio* reçut de l'Empereur de la Chine le titre de Général de ses Armées, & plusieurs Dairis après lui : cela

Histoire du Japon.

paroît ſingulier dans les chefs d'une Nation qui peut faire trembler la Chine. L'ancienneté, l'étendue, la police, le luſtre de l'Empire Chinois éblouirent apparemment les Dairis au point de leur faire regarder comme honorable un titre de ſujet ou de vaſſal.

Parmi les bêtes féroces jettées ſur le Trône pour le malheur des Empires, on ne peut enviſager ſans horreur Buretz, XXVI.e Dairi. On ſouffre à rapporter les traits de ſa barbarie. Il arrachoit aux uns les ongles des pieds & des mains pour en faire faire des béſicles: il en faiſoit monter d'autres ſur des arbres pour les tuer, en les tirant à coups de fléches, ou en faiſant ſcier l'arbre par le pied. Plus ces malheureux ſouffroient, plus il éclatoit de rire. Un de ſes horribles plaiſirs étoit d'ouvrir le ventre aux femmes enceintes, de ſes propres mains. On aſſûre qu'en une de ces occaſions, le feu du Ciel tomba fort près de lui; mais des hommes méchans par nature, & ſans intérêt à l'être, ſont infailliblement méchans ſans retour; Buretz bâtit un appartement de pierre fort maſſif pour ſe garantir de la foudre, & il continua d'être cruel; ſon regne ne fut que de huit ans, & parut bien long. Il mourut au commencement du ſixiéme ſiécle de notre Ere.

L'eſprit de Religion domine dans les ſiécles ſuivans. *Kimme*, qui regnoit au milieu du ſixiéme ſiécle, favoriſe le culte de *Buds* & des *Foës;* & de ce moment-là, ces Dieux étrangers ſe mettent à faire des miracles ſous la protection du Dairi. Une ſtatue d'*Amida* ſe trouve miraculeuſement ſur le bord d'un étang, on la place dans le Temple de *Singuoſi*, & elle en témoigne ſa joie par une infinité de prodiges. Sur ces entrefaites (l'an 575 de J. C.) naît le grand Apôtre *Sotoctais*, après s'être lui-même annoncé à ſa mere ſous le nom du *Saint* environné de dragons reſplendiſſans. Il n'avoit que quatre ans, lorſque, comme il étoit en prière, les reliques du grand *Xaca* tomberent du Ciel dans ſes mains. On n'eſt plus étonné dans la ſuite de ſon hiſtoire de voir cet homme qui avoit parlé dans le ventre de ſa mere, laquelle reſſentit du plaiſir en le mettant au monde, ſoutenir une très-longue con-

verſation

verſation en vers avec *Darma*, ancien Prophête des Indes, qui lui apparut ſur une montagne. Le Japon ne put ſe défendre contre tant de merveilles; la Religion de *Buds* fit des progrès ſurprenans. *Moria*, l'ennemi de cette Doctrine, fut mis à mort par les partiſans de ce Dieu & de ſes pareils, qui firent éclater, par des tempêtes épouvantables, leur indignation contre ce téméraire, lorſqu'il voulut jetter dans un lac les cendres des idoles qu'ils lui avoient laiſſé tranquillement brûler. Dans les ſuperſtitions, l'orgueil du triomphe eſt preſque toujours barbare : le vainqueur, autrefois perſécuté, devient infailliblement perſécuteur; il ſe venge en Miniſtre qui venge un Dieu irrité.

La Religion dominante ne ceſſa d'enfanter des prodiges. Le Dairi Joo-Mei eut un fils, qui, à l'âge de ſept ans, expliqua les Livres de *Fo* dans les Temples. Sous les regnes ſuivans, ce n'eſt qu'érections d'édifices ſacrés, que Livres nouveaux de Religion, qu'apparitions de Dieux. Sous celui de l'Impératrice *Genſioo*, qui monta ſur le Trône vers l'an de J. C. 715, il en apparut ſept à la fois en différens endroits du Royaume; on ne dit pas à quelle fin. On trouve dans les dernieres années du ſeptiéme ſiécle le Statuaire Caſſiga canoniſé pour ſon habileté dans ſa profeſſion, & en particulier pour la conſtruction du fameux Temple *See-Guanſi*, & la formation de ſa principale idole. Les premiers Monaſtères de filles furent bâtis ſous le quarante-cinquiéme Dairi, nommé *Sioomu*. Au milieu du dixiéme ſiécle de notre Ere, il y eut dans la grand'ſalle du Palais du Dairi une aſſemblée, où les chefs de toutes les ſectes délibérerent enſemble ſur leurs Religions. Le Budſoïſme ne paroît qu'une imitation ou une corruption de l'Egliſe Chrétienne, comme il ſera dit ailleurs.

Je ne dois point oublier un Edit de Fitatzu de l'an 578 de J. C. portant qu'en ſix différens jours de chaque mois, toutes les créatures vivantes ſeroient miſes en liberté, & que ceux de ſes ſujets qui n'en auroient point en acheteroient pour s'acquitter de ce devoir, & donner ces jours-là des preuves publiques de leur

HISTOIRE DU JAPON.

inclination bienfaisante. On voudroit avoir vêcu sous le gouvernement de cet homme. Il n'y a que les bons qui pensent à rendre les autres bons, & un Prince ne peut pas faire plus de bien à ses sujets qu'en leur inspirant la bienfaisance.

Koo-Toku, qui regna l'an 645 de J. C. connut le véritable esprit des Monarchies, & celui de ses peuples : il fut le premier qui honora les Ministres & les autres Officiers de distinctions, chacun selon son poste. Il régla aussi les honneurs que l'on rendroit aux gens en place qui ne seroient point de sa Cour, c'est-à-dire, de la Tribu Impériale.

L'année 605 de notre Ere, on vit pour la premiere fois de l'or au Japon ; il y fut apporté de la Corée. Les Japonnois en tirerent aussi de la Chine jusqu'à ce qu'ils eurent ouvert les mines de la Province d'Osio, au milieu du huitiéme siécle. Avant cette époque, ils alloient puiser l'argent dans les mines de Tsussima en Corée : on frappoit de la monnoie de ces deux métaux.

Les Annalistes copiés par Kœmpfer, ne cessent de présenter des tremblemens de terre, des incendies, des mortalités, des tempêtes, des phénoménes, comme plusieurs Lunes & plusieurs Soleils, des feux & des bruits épouvantables. Ces divers événemens ausquels, du moins à la plûpart, les Isles sont très-exposées, valurent aux *Jakusis* ou Esprits malins répandus dans l'air, une infinité de *Matsuris* ou de fêtes. Plusieurs Dairis abdiquerent la Couronne : c'étoient de bons peres qui se sacrifioient pour leur famille. Il est bon que les peuples ne séparent point le physique du moral ; l'épreuve & la crainte du mal les rendent meilleurs. Il paroît que les Monarques du Japon étoient, à l'exemple des Empereurs de la Chine, dans la salutaire opinion que les maux des peuples sont des peines infligées par les Dieux, pour les fautes des Rois.

Jusqu'à l'année de J. C. 783, la fortune & la mer avoient garanti le Japon des irruptions de ces Barbares, dont la misère a si souvent fait des Conquérans. Des étrangers venus d'un pays

plus éloigné que la Chine, des Tartares ſans doute entraînés par le même mouvement qui venoit de les jetter ſur cet Empire, paroiſſent à main armée ſur les côtes du Japon. Les Japonnois ſe défendent ſans vaincre, ou du moins ſans affoiblir l'ennemi qui reçoit ſans ceſſe de nouveaux renforts. Au bout de neuf ans, Tamamar, leur Général, tue le Troji ou chef de ces brigands, qui, abattus par cette mort, ne furent pourtant entiérement chaſſés du Japon que neuf ans après.

Je rapprocherai de cette expédition une ſeconde tentative des Tartares formée ſur la fin du treiziéme ſiécle. Le Tartare Siſſu, Conquérant de la Chine, autrement le Khan Kublai, équipa une flotte conſidérable pour verſer une grande armée ſur le Japon. Suivant le récit de Kœmpfer, les Dieux protecteurs de l'Empire, c'eſt-à-dire, des orages furieux, briſerent la flotte Chinoiſe contre des écueils, & l'armée y périt avec ſon chef. Marco Polo dit qu'une partie des troupes deſcendit heureuſement ſur le rivage. Les Japonnois, qu'il appelle Zipangriens, reçurent d'abord pluſieurs échecs; mais à la fin ils forcerent l'ennemi, & ils ne lui laiſſerent que la liberté de s'en retourner dans ſa patrie.

Ce voyageur Italien, le premier Auteur moderne qui ait fait mention du Japon, aſsûre que, quand ces Inſulaires avoient fait en guerre un priſonnier, s'il n'avoit pas de quoi ſe racheter, ils l'égorgeoient & le mangeoient dans un feſtin avec leurs amis. Il y a bien de l'apparence que ce n'eſt-là qu'une fable que les Tartares débiterent après leur retour à la Chine, pour décrier la Nation qu'ils n'avoient pu ſoumettre. Le Japon étoit alors très civiliſé depuis long-tems, & il n'eſt pas vraiſemblable que vers la fin du treiziéme ſiécle, il fût ſi différent de ce que les Portugais le trouverent vers le milieu du ſeiziéme.

L'Hiſtoire du Japon a conſervé, de loin en loin, des traces de quelques étincelles de révolte preſqu'auſſitôt éteintes qu'allumées, ou éteintes ſans révolution éclatante. Nés belliqueux, ces peuples qui n'avoient autour d'eux aucun peuple à combattre, penchoient

HISTOIRE DU JAPON.

à tourner leur ardeur belliqueuſe contre eux-mêmes. Le regne des guerres civiles qui embraſerent le Japon, & qui démembrerent le Trône Impérial, commença vers le milieu du douziéme ſiécle de notre Ere. Le pouvoir illimité des Dairis s'affoibliſſoit de jour en jour, comme tout ce qui eſt exceſſif; ils laiſſoient, en quelque ſorte, flotter au hazard les rênes de l'Etat. Les Princes & les grands Officiers de la Couronne profiterent de leurs fautes ſur leſquelles l'ambition, auſſi clairvoyante qu'avide, leur tenoit ſans ceſſe les yeux ouverts : peu à peu ils s'étoient relâchés de l'obéiſſance, ils commanderent dans leurs Gouvernemens en maîtres abſolus, enfin ils s'arrogerent le droit ſouverain de décider leurs querelles à main armée, ſans l'aveu du Dairi.

Les familles principales que la jalouſie déſuniſſoit, étoient les Feki & les Gendſi : elles ſe diſputerent juſqu'à leur entiere deſtruction la faveur ou plutôt la tutelle des Empereurs. Le Prince Kijomori avoit pris le titre de Dairi, & il s'étoit formé une Cour Impériale : les Feki renverſerent ſon Trône. Il s'enfuit dans le fameux Monaſtère *Midira* bâti ſur la montagne de *Jecſan*. Les Bonzes le protégerent contre la Cour & la faction dominante, & il ſe fit Bonze. Le Prince *Jorimaſſa*, l'Hercule des Japonnois, & l'objet favori de leurs fables héroïques, fut exterminé avec toute ſa race.

L'ambition des Généraux *Nobu-Jori* & *Joſitomo*, révoltés contre l'Empereur, n'aboutit qu'à enflammer celle du célèbre *Joritomo*, fils de ce dernier rebelle. *Joritomo* fut envoyé en exil : bientôt il ſe releva de ſa diſgrace par la défaite de ſes ennemis. La fortune ne le ſervit pas moins que ſon génie & ſa valeur; elle abaiſſa, ſous le Dairi *An-Toku*, la faction des Feki triomphante ſous *Takakura*, prédéceſſeur de ce Prince; elle lui applanit le chemin de la ſouveraine puiſſance par la mort des Généraux *Jooſnaga* & *Joſitzne*, & par l'extirpation de la famille entiere de *Fide-Fira*. Ce fut ſur les débris de ces familles ambitieuſes, qu'elle détruiſit les unes par les autres, qu'elle conduiſit Joritomo de l'exil

HISTOIRE DU JAPON.

à la place de Séogun. Joritomo, revêtu d'un pouvoir ſans bornes par l'impuiſſant *Gotaba*, ſe mit à la tête d'une grande armée, il ſe ligua avec un parti pour écraſer l'autre, & il écraſa celui qui l'avoit aidé à vaincre. Après avoir dompté les ennemis de l'Empereur, il aſſervit l'Empereur lui-même. L'année de la mort de Takakura, la 113e de J. C. eſt marquée pour l'époque du regne des *Cubo-Samas* Empereurs Séculiers. Joritomo rendit ſa puiſſance héréditaire dans ſa famille.

Durant quatre ſiécles, les Dairis, avec la qualité de maîtres, ne furent en effet que les eſclaves des Séoguns. Quelques foibles efforts pour uſer de leur autorité, les convainquirent qu'ils l'avoient perdue ſans reſſource. La plûpart deſcendirent volontairement du Trône qu'ils ne rempliſſoient pas : c'étoient des ombres qui ne faiſoient que paſſer & s'évanouir. Leurs abdications firent rouler la Couronne ſur une multitude d'enfans incapables de la porter. Pendant toutes ces minorités, les Cubo Samas s'emparoient des différentes branches du pouvoir Impérial, & ils ſe faiſoient conférer de jour en jour par les Dairis de nouveaux titres, perſuadés que les titres, quelque vains qu'ils paroiſſent quelquefois, ſervent toujours à augmenter la puiſſance de celui qui a des forces pour les faire valoir.

Cependant le feu des guerres civiles ſe rallumoit de tems en tems, & quelquefois à la ſuite des fléaux naturels, dont l'Empire fut ſouvent affligé. L'humeur d'une Nation inquiéte & martiale fermente dans le malheur : d'ailleurs le branle des ſéditions étoit donné; les heureux ſuccès des uſurpateurs ſollicitoient & attiſoient de tous les côtés l'ambition; enfin, des loix tyranniques & d'autres cauſes que l'on trouvera développées dans les *Obſervations*, entretenoient dans la Nation l'eſprit de révolte. La politique & la fortune des Cubo triompherent de tous ces obſtacles.

Tel étoit l'état du Japon, lorſqu'il fut découvert par les Portugais l'an de l'Ere Chrétienne 1542, & de l'Ere Japonnoiſe 2202, ſous le regne de Gonara, cent ſixiéme Dairi, & celui de Joſi-Far,

HISTOIRE DU JAPON.

vingt-troisiéme Cubo. Je vais suivre chronologiquement son Histoire jusqu'à la fin du dernier siécle.

HISTOIRE DU JAPON

Depuis la découverte de cet Empire par les Portugais.

An de Sin-Mu. 2202. De J. C. 1542.

LA Boussole & la Fortune ne cessoient d'ouvrir au Portugal sur les mers de l'Orient de nouvelles sources de richesses. Trois Portugais nommés Antoine Motta, François Reimotto, & Antoine Peixota, étoient partis des Isles de Macassar pour aller à la Chine. Une tempête les jetta sur les côtes du Japon, & ils prirent terre à Cangoxima dans le Royaume de Saxuma. Comme leur voyage étoit, pour ainsi dire, une entreprise nationale, & qu'ils furent les premiers à publier leur aventure, on leur attribua l'honneur de la découverte; cependant Pinto, dans ses Mémoires, reclama contre la renommée. Si on l'en croit, avant l'arrivée de ces trois Portugais, il étoit entré la même année dans le Port de Miaygimaa sur une jonque Chinoise. Nautaquin, Seigneur de cette Isle, s'écria en le voyant avec ses camarades: *Je veux mourir si ce ne sont point là les Chinchicoyrs, dont il est écrit dans nos anciens Livres, que volant sur les eaux, ils doivent se rendre maîtres de toutes les terres qui les environnent, & sur-tout des pays qui possédent de grandes richesses. Nous serons fort heureux, s'ils veulent bien se contenter d'être nos alliés.* Il existoit dans le nouveau-monde une tradition semblable, & Horn fait descendre les Péruviens des Japonnois. Quoiqu'il en soit, Nautaquin devoit être accoutumé à voir des vaisseaux. Pinto exalte à ce Prince la puissance du Roi de Portugal; il rend quelques services à divers Seigneurs, & il part comblé de présens. Ce Portugais aimoit le merveilleux, & l'on a long tems été en doute sur sa sincérité; cependant il ne fut point démenti de son vivant, & divers voyageurs ont confirmé ce qu'il a dit des lieux qu'il a parcourus.

Les Annaliſtes Japonnois, que Kœmpfer a ſuivis, ne diſent rien de la découverte du Japon par les Portugais, ni de tout ce qui concerne les Européens, & le Chriſtianiſme : ils ont pu ignorer les premiers débarquemens des Européens, & l'on peut préſumer, qu'en haine de la Religion Chrétienne, le Japonnois aura effacé des Faſtes de l'Empire tout ce qui les concerne.

HISTOIRE DU JAPON.

Les Portugais, uniquement occupés à jetter les premiers fondemens de leur commerce, ne voyoient pas, ou négligeoient de voir ce qui ſe paſſoit dans l'intérieur de l'Empire. Auſſi trouve-t-on ſeulement dans l'Hiſtoire que Joſi-Tir, fils du Cubo- 2204. 1544.
Sama Joſi Far, reçut vers ce tems-là du Dairi Gonara le titre de Sei-Dai-Séogun. Outre le commandement des armées, ce Prince eut peut-être encore la moitié du Trône de ſon pere. Les Dairis attachoient une idée de ſupériorité à l'honneur oiſif de conférer des titres. Quelque tems après, un nommé Angeroo, noble Ja- 2208. 1548.
ponnois, commit un aſſaſſinat; il ſe ſauva aux Indes, où S. François Xavier le convertit à la Religion Chrétienne. C'eſt là la premiere origine des Miſſions entrepriſes au Japon, & des principaux événemens qui ſont arrivés dans cet Empire, tant qu'il a été ouvert aux Européens. Les Portugais ne trafiquoient encore que dans les Royaumes de Saxuma & de Bungo. Les Japonnois 2209. 1549.
accueilloient favorablement cette Nation, dont le génie porté au grand, les mœurs douces, l'extérieur grave étoient ſi conformes à leur caractère. Des Ecrivains aſſûrent qu'avec le ſigne de la croix des Portugais chaſſerent de malins eſprits qui infeſtoient une maiſon : il eſt certain qu'avant l'introduction du Chriſtianiſme dans l'Empire, ſes habitans employoient ce ſigne pour chaſſer les Démons. Le *Jacata* ou Roi d'un des deux Royaumes dont on vient de parler, parut curieux de ſçavoir d'où venoit à cette pratique tant de vertu. Ces Jacatas, quoique vaſſaux, ne laiſſoient pas que d'être alors aſſez indépendans de l'Empereur.

Méaco, Capitale du Japon, étoit dans le trouble. Les deux Empereurs Eccléſiaſtique & Civil réſidoient alors dans cette Ville. La

Histoire du Japon.

jalousie avoit armé deux fils du Cubo l'un contre l'autre; le sort des combats jugea entr'eux. Ce fut dans ces conjonctures que le P. François Xavier arriva à la Cour de Saxuma; le Roi lui permit de prêcher le Christianisme; ses prédications eurent peu de succès, quoiqu'on assûre qu'il confirma sa doctrine par des miracles, entr'autres, par la résurrection de la fille d'un Néophyte. Le Poussin a peint ce prodige dans un magnifique tableau qu'on voyoit au grand-autel de l'Eglise de l'ancien Noviciat de Paris.

2210. Méaco devenoit un champ de bataille. Le plus jeune & le plus
1550. brave des fils de l'Empereur fut vaincu, enfermé dans un Couvent, mis à mort. Le P. Xavier ne put faire entendre l'Evangile au milieu du tumulte dans cette Ville. Son extérieur négligé lui attiroit les huées du peuple; il le changea; son esprit, son mérite, des lettres de recommandation du Vice-Roi des Indes, & des raretés d'Europe, lui ouvrirent l'accès auprès de plusieurs Princes: je parle d'après le P. Charlevoix. Cet Historien donne au saint Apôtre le don des langues; Kœmpfer lui refuse même une connoissance médiocre de la langue du pays, & il attribue en partie le peu de fruit des premieres Missions à la nécessité où étoient les Religieux de faire traduire leurs Sermons par de mauvais interprêtes, & à l'inconvénient de prononcer ridiculement une langue qu'ils n'entendoient pas. Les Missionnaires eurent à résoudre dans les disputes avec les Bonzes & les Sçavans du pays, les plus fortes objections que la raison puisse faire contre la Religion.

Une révolte éclatoit dans le Royaume de Naugato. Les rebelles
2211. surprirent Oxindono leur Roi: il s'enferma dans son Palais, y fit
1551. mettre le feu, poignarda de sa main son fils unique, & se fendit le ventre. La Ville d'Amanguchi fut mise à feu & à sang, & les grands Seigneurs s'assemblerent pour disposer de la Couronne. La Cour de Méaco n'avoit pas encore ôté aux peuples de ces Royaumes tributaires le droit souverain de se choisir un maître. Vers le même tems, le P. Xavier quitta le Japon, rappellé, suivant Charlevoix, aux Indes par des affaires pressantes; rebuté, selon

lon Kœmpfer, de l'indocilité des Japonnois; il ne laissa en effet qu'un petit nombre de prosélytes dans de petites Provinces; néanmoins cet homme extraordinaire appelloit les Japonnois les délices de son cœur.

HISTOIRE DU JAPON.

Des guerres civiles agitoient pareillement le Royaume de Bungo. 2212.
Le Roi fut, en quelque façon, assiégé dans son Palais; mais moins 1552.
déconcerté que le Roi de Naugato, il fut plus entreprenant & plus heureux. Les armes tomberent des mains des rebelles surpris de sa hardiesse & de son activité, & le supplice de leur chef rétablit la tranquillité publique. Le Roi ayant fait mettre le feu aux maisons des coupables, un vent impétueux s'éleva tout d'un coup, & porta l'incendie au loin. On ne connoît guères d'autre cause de toutes ces révoltes que l'inquiétude naturelle à la Nation.

La désolation étoit toujours dans le Naugato. Amanguchi, 2215--16.
théâtre des combats, ne sera bientôt qu'un monceau de ruines 1555--56.
dans une mer de sang. Mais le spectacle des horreurs de l'embrasement désarme les soldats les plus acharnés à sa destruction; ils secourent ceux qu'ils alloient égorger, & ils ne songent qu'à éteindre les flammes. Facaranduno leur Roi court un nouveau danger, il y succombe: Morindono, Prince voisin du Sacai, avec des secours du Roi de Chicugen & de divers autres Princes, lui ôte la couronne & la vie. Les guerres sont ordinairement bien-tôt terminées au Japon. Ce peuple, avide de gloire, ignore ou néglige les ruses & les régles de l'art militaire; la bravoure le conduit. Comme il n'y a point de Places fortes dans l'Empire, la fortune des armes est rapide. Les querelles entre les Souverains se terminent assez communément comme les différends entre les particuliers, en un combat; & les plus grandes révolutions sont souvent le fruit d'un coup de main. La prise d'une Ville est presque toujours suivie d'un grand incendie, parce que les maisons y sont de bois, & que les peintures & les vernis dont elles sont

HISTOIRE DU JAPON. couvertes ne permettent même pas quelquefois d'en approcher pour arrêter l'embrasement.

Une nouvelle ligue mieux concertée renouvelloit la conspiration dans le Bungo. Le Roi Civan s'en tira avec succès ; il essuya l'année suivante de nouveaux troubles domestiques. Le feu étoit aux quatre coins de l'Empire. Les Empereurs avoient trop d'occupation dans le Domaine Impérial, pour prendre aucune part aux révolutions des Provinces un peu éloignées. Au milieu de ces Etats monarchiques, plongés dans le trouble & le sang, une Ville Républicaine jouissoit d'une paix profonde à la faveur de sa modération, de sa bonne police, de son opulence, & de ses fortifications : c'étoit Sacai aujourd'hui Ville Impériale.

2217. 1557. Cependant le Dairi employa sa médiation entre les armes de Civan, Roi de Bungo, & celles de Morindono, Roi de Naugato, entraînés dans une grande guerre ; elle fut acceptée. Par sa sentence arbitrale, Civan acquit ou recouvra beaucoup d'Etats sur ses ennemis & sur des sujets révoltés. Morindono préféra à ses avantages la gloire de réparer une injustice, quoiqu'il eût des forces pour la soutenir. L'année suivante, Ookimatz succéda sur le Trône

2218. 1558. Ecclésiastique à son pere Gonara. L'on essuya une grande sécheresse, & ensuite une extrême famine. Le commerce des Portugais s'étendoit, & facilitoit l'établissement de la Religion Chrétienne qui se répandit sur-tout dans le Firando. Les Bonzes renverserent dans ce Royaume une croix ; les Néophytes brûlerent un Temple d'idoles. Le Roi Taqua Nombo renvoya les Missionnaires. Il est difficile de contenir le zéle de nouveaux convertis ; le premier mouvement de l'enthousiasme est impétueux.

2219--20. 1559--60. Civan, Roi de Bungo, informé de ce que le Roi de Firando avoit sous main donné des secours à ses ennemis, entre dans les Etats de ce Prince, & le rend tributaire. La terreur de ses armes se répandit jusqu'à l'extrémité Occidentale du Japon. Mais le Gouverneur qu'il donna au Royaume de Chicugen y rendit sa domination odieuse, &, comme les fautes des Ministres, quand

elles ne font ni punies ni réparées, deviennent celles des Princes, le bon Roi paſſa dans le Chicugen pour un tyran, & ce pays lui fut enlevé. Vers le même tems, l'Empereur Cubo-Sama permettoit au P. Villela, Jéſuite, de prêcher le Chriſtianiſme dans Méaco. La populace accabla les Miſſionnaires Portugais de huées, d'outrages, & de calomnies; elle les appella mangeurs de chair humaine, imputation répandue contre les Chrétiens dans tout l'Orient, & dès les premiers ſiécles de l'Egliſe. L'Empereur, à la ſollicitation de ſon favori qui s'étoit déclaré pour la Religion des Miſſionnaires, leur accorda des Patentes en bonne forme, avec défenſe de les inquiéter, ſous peine de la vie, dans les fonctions de leur miniſtère: cet Edit fut renouvellé l'année ſuivante.

Morindono, Roi de Naugato, & quelques autres Princes des plus puiſſans de l'Empire, mécontens du Cubo-Sama, avoient mis ſur pied une armée de quarante mille hommes; le Roi de Naugato en perſonne la conduiſit dans la Tenſe, pays renfermant le Domaine Impérial. Les Bonzes Négores, à qui la Cour avoit auſſi donné quelque ſujet de mécontentement, joignirent leurs armes à celles de Morindono, avant que l'Empereur fût même inſtruit qu'il y eût contre lui des troupes en campagne. La Capitale ſans munitions, ſans proviſions, & preſque ſans troupes, vit avec frayeur l'ennemi à ſes portes; les Négores taillerent en piéces une armée que le frere du Cubo menoit à ſon ſecours; la Ville fut priſe d'aſſaut & livrée au pillage. Cependant l'Empereur trouve le moyen de ſe ſauver de Méaco, ramaſſe un corps de vingt mille hommes, bat les Négores, force Morindono à demander la paix, & rentre en triomphe dans ſa Capitale. 2221–22. 1561–62.

Le Prince d'Omura offroit de grands avantages aux Portugais pour attirer le commerce dans ſa Province; il ouvrit à leurs vaiſſeaux le Port de Vocoxiura, un des plus grands & des plus beaux du Japon, avec exemption de tous droits; il leur aſſigna deux lieues de terrein, avec permiſſion d'y bâtir une maiſon pour leurs Miſſionnaires, & défenſe aux idolâtres de s'y établir ſans leur 2222. 1562.

HISTOIRE DU JAPON.

consentement. La cession de cet immense terrein suppose que la Province n'étoit ni peuplée ni entierement défrichée. Ce Prince étoit pour son peuple un pere tendre. Les petits Princes sont en général plus attachés à leurs sujets que les grands Monarques, parce qu'ils sont bien plus près d'eux, & qu'ils ont bien plus besoin de chaque particulier. Une jolie Ville s'éleva bientôt sur les cabanes de Vocoxiura par le séjour des Portugais dans ce canton. Le Prince d'Omura embrassa la Religion Chrétienne. Pendant ce tems-là, le Royaume d'Arima & d'autres Provinces étoient toutes en armes; mais le Roi de Bungo en appaisa les troubles. Outre l'humeur inconstante & belliqueuse de la Nation, cette multitude de petits Etats souverains jettoit l'Empire dans des divisions éternelles. Les Portugais & la Religion Chrétienne s'établirent à Cochinotra, Port d'Arima.

C'étoit une coutume inviolable dans le pays d'Omura que le
2223. 1563. Prince allât tous les ans en grand cortége dans un Temple offrir de l'encens à la statue de son prédécesseur. Sumitanda, Prince Chrétien, se rend au Temple au jour marqué; mais, au lieu d'honorer la statue de son prédécesseur, il la fait jetter au feu. Ses sujets se révoltent; la Ville d'Omura devient la proie des flammes; le Palais est consumé, & le bâtard du feu Prince, offensé dans sa statue, est proclamé Souverain. Le Prince Riozogi occupoit alors les forces du Roi d'Arima, frere de Sumitanda; les Rois de Gotto & de Firanda entrent d'un autre côté dans la Principauté d'Omura. Le Prince Chrétien, assailli de toutes parts & réduit à la derniere extrémité, triomphe à la fin de tous ses ennemis. L'année suivante, on vit naître d'une grande sécheresse
2224. 1564. une grande famine.

2225. 1565. Nautadomo, Roi de Famba, Prince fort considéré à la Cour Impériale, ayant reçu le Baptême, le Christianisme fut accrédité. Les PP. Villéla & Froez furent admis publiquement à l'audience de l'Empereur avec tous les Grands de l'Empire, qui, suivant la coutume, venoient, au commencement de l'année, ren-

dre leurs hommages au Prince. Dans cette cérémonie, l'Empereur, assis à la maniere des Orientaux sur une estrade élevée & fort spacieuse dans une salle toute brillante d'or, voyoit devant lui, d'un coup d'œil, tous ses grands vassaux, Rois, Princes, grands Officiers de la Couronne prosternés contre terre, plus ou moins près de sa personne, suivant leur rang, & tous un présent à la main; car c'est un crime au Japon, comme dans tout l'Orient, que de paroître les mains vuides devant son supérieur. Un geste, une inclination de tête, un signe de l'éventail, de la part du Souverain, sont estimés, dans cette cérémonie surtout, des faveurs insignes; elle se pratique vers le 5 ou le 6 de Février, tems auquel commence l'année Japonnoise.

Mioxindono, Roi d'Imory & de Cavasci, parvenu par son mérite & par ses victoires utiles à l'Empereur au plus haut point de grandeur où la faveur du Souverain puisse élever un sujet, tenta de monter sur le Trône Impérial. A la tête d'une armée, il invita le Cubo à souper à la campagne. L'Empereur eut de violens soupçons des projets de son Ministre, il en fut bientôt convaincu. Les rebelles mettent le feu à son Palais; il sort, il combat, il voit mourir autour de lui ses plus fidéles serviteurs; il se fend le ventre, & il tombe sur les cadavres de ses défenseurs. Un de ses Pages, en le voyant expirer, s'ouvre lui-même le ventre en croix. Alors les conjurés entrent dans le Palais, & font main basse, sans distinction d'âge ni de sexe, sur tout ce qui avoit échappé à la fureur des flammes. La mere de l'Empereur, un de ses freres, l'Impératrice, sont impitoyablement égorgés; tout périt dans le Palais, à la réserve de deux filles du Cubo & d'un Bonze son frere, ou, suivant d'autres, de Josi-Tira son fils & son successeur. Les vainqueurs, lorsque leur rage fut assouvie, firent à l'Empereur de magnifiques obséques. On rapporte qu'un des favoris de ce Prince qui étoit loin de Méaco, lorsque ce Monarque fut tué, vint en poste pour se donner la mort sur son tombeau. La premiere cause de cette guerre fut, si l'on en croit une

HISTOIRE DU JAPON. relation Hollandoiſe, une intrigue de l'Impératrice Mirima avec un Bonze, auquel elle avoit ſacrifié Mioxindono ſon premier amant. Il parut, après cet événement, un Edit de proſcription contre les Miſſionnaires & leur Religion, ſur laquelle le parti du Paganiſme venoit de prévaloir.

2225--26.
1565--66. Il s'élevoit des querelles entre les Idolâtres & les Chrétiens de Firando. Une Eſcadre Portugaiſe y battit une Flotte Firandoiſe de cinquante voiles : pendant que le Roi de Firando mettoit tout en uſage, excepté la force ouverte, pour abolir dans ſes Etats une Religion que l'intérêt du commerce l'engageoit à tolérer, le Roi de Gotto l'accueilloit dans les ſiens. Ces deux Rois ſe firent la guerre. Le Royaume de Gotto eſt composé de cinq petites Iſles. Ses habitans adorent deux Divinités inconnues ailleurs, & repréſentées ſous des figures de Géans : on s'adreſſe à l'une pour obtenir les biens de la vie préſente ; on fait des vœux à l'autre pour être heureux après la mort ; & tous les ans on célébre, en l'honneur de la premiere, une fête qui dure quinze jours, pendant leſquels il n'eſt pas permis de parler de la mort ni de l'autre monde, de peur que quelque penſée chagrinante ne trouble la joie que la Divinité exige alors de ſes adorateurs. On parle d'un quadrupède de ces Iſles, qui, quand il devient vieux, ſe jette dans la mer, & ſe change en poiſſon. Louis Almeyda aſſûre que le Roi lui fit préſent d'un de ces animaux à demi-métamorphoſé.

2226.
1566. Les rebelles Mioxindono, Roi d'Imory, & Daxandano, Prince de Nara voyant peut-être dans la Capitale de l'Empire peu de diſpoſition à les reconnoître pour Souverains, malgré leurs ſuccès, publierent que leur deſſein n'avoit jamais été d'uſurper la ſuprême puiſſance, & qu'ils n'avoient combattu que pour délivrer le peuple de l'oppreſſion de quelques particuliers qui regnoient ſous le nom du feu Empereur, mort par ſon imprudence. Ils voulurent ou feignirent de vouloir placer ſur le Trône Cavadono Voyacata, frere de ce Prince, lequel ſe méfiant de leur ſincérité,

ſe réfugia dans les bras du Prince de Loca Vatadono, honnête homme, & ſous la protection du Roi de Voary Nobunanga, homme ſupérieur. Les Voyageurs & les Miſſionnaires ne s'accordent point ſur le véritable Cubo. Les Annales de Kœmpfer donnent l'Empire à Joſi-Tira, fils de Joſi-Tir, & la plûpart des Relations à Cavadono, frere de Joſi-Tir; chaque parti eut peut-être ſon Cubo pour donner du poids à ſes armes, & légitimer ſes démarches. Cavadono étoit Bonze; c'eſt un uſage généralement reçu au Japon que de conſacrer au ſervice des autels les enfans des Grands, & même des Rois, qui ne ſont pas nés pour prendre la place de leur pere, afin que l'aîné ne ſoit point exposé ſans ceſſe à être inquiété par ſes cadets dans la poſſeſſion de l'héritage. Il n'y a qu'une ſucceſſion étrangere ou une adoption qui puiſſe garantir les puînés du Monaſtère. Il eſt bien ridicule qu'on ait appellé les Japonnois nos Antipodes moraux.

Vatadono, défenſeur de la famille Impériale, ſe rendit, par deux ſanglans combats, maître de la campagne, & d'une partie des Etats du Roi d'Imory. Nobunanga, qui avoit ajoûté dix-huit Royaumes au Royaume héréditaire dans ſa famille, alla dans Méaco ſe ſaiſir de la Couronne Impériale pour la mettre ſur la tête de Cavadono; il abattit des Temples pour élever des Palais; il fit conſtruire une partie de celui du Cubo avec les Idoles de pierre de la Capitale & des environs. L'œil vigilant & le bras ſévère de ce Héros accéléroient la conſtruction de ces ſuperbes édifices. Un ouvrier ayant oſé lever le voile d'une femme pour la regarder au viſage, il lui coupa la tête d'un coup de cimeterre. Un de ſes regards étoit un ordre abſolu. Bientôt après, le parti des rebelles fut diſſipé par la mort du brave Daxandano, qui ſe tua dans Sacai, après avoir ſoutenu un des plus longs ſiéges dont on eut oüi parler au Japon. 2227. 1567.

La Religion Chrétienne triomphoit à Méaco avec le parti de la famille Impériale; elle obtint des *Patentes pour la ſûreté du Pere de la Chrétienté dans la Chapelle qu'on nommoit de la véritable* 2228. 1568.

Histoire du Japon.

Doctrine. Tel est le titre d'un rescrit que le Cubo accorda au P. Froez en faveur du Christianisme par la protection de Vatadono, Vice Roi de l'Empire, & du consentement de Nobunanga, vrai maître de l'Etat. Le Dairi opposa à ces Patentes des Lettres de *proscription contre les Docteurs étrangers ;* il écrivit à Nobunanga qu'il ne lui appartenoit ni à lui ni au Cubo d'autoriser des Religions. Il y eut des négociations entre les deux Cours. Un Bonze, chargé des intérêts du Dairi, écrivit au Vice-Roi de Méaco, que *depuis le commencement du monde la parole du Dairi étoit comme la sueur du corps qui n'y rentre jamais.* Nobunanga, qui méprisoit le Prince Ecclésiastique, & qui commandoit au Prince séculier, promit aux Missionnaires de les soutenir, même contre les deux Cours, si elles venoient à se réunir contre eux. Ce fut dans ces circonstances favorables que le Prince d'Omura appella les Portugais à Nangazaqui : cette Ville devint le centre du commerce, & l'asyle de la Chrétienté du Japon. La Religion Chrétienne doit, en partie, ses rapides progrès dans cet Archipel à l'empressement général des Princes à attirer le commerce dans leurs Etats, & à se l'enlever les uns aux autres, à force d'avantages offerts aux Européens.

2229. Suivant les Annales de Kœmpfer, Josi Taira ou Josi Tira, fut
1569. revêtu de la qualité de Sei-Séogun. Nobunanga embellissoit le Royaume de Mino, voisin de celui de Voary, de chemins, de Palais, & autres ouvrages qui surpassent en beauté & en magnificence tout ce que le Japon avoit jusqu'alors admiré. Ce Prince absolu fit mettre en croix un homme qui avoit osé lui représenter qu'un de ses projets étoit impraticable : à ce trait, tous les obstacles s'applanirent, & l'ouvrage, exécuté avec une promptitude inconcevable, attesta que tout étoit possible à un Prince qui sçait se faire obéir. La sévérité est nécessaire sans doute ; mais il n'est pas nécessaire qu'elle aille jusqu'à la barbarie pour avoir son effet.

Les Bonzes, par de noirs artifices, perdoient dans l'esprit de Nobunanga Vatadono, le protecteur du Christianisme. Le Ministre,

dépouillé de ses charges, soutint cette disgrace en homme qui ne la méritoit pas. A sa retraite deux cens Gentilshommes se firent raser, & abandonnerent le soin de leurs affaires ; espéce de deuil qu'on a coutume de prendre lorsqu'on est mécontent de la Cour. Nobunanga, frappé de cet hommage que les Grands, sans craindre de lui déplaire, rendoient aux vertus de Vatadono, se hâta de réparer son injustice. Vatadono parut à la Cour en équipage de proscrit ; mais le Roi s'étant fait apporter ses plus beaux habits, en revêtit ce digne sujet, le rétablit dans ses emplois, augmenta ses revenus, & le combla d'honneurs. Les Rois, plus sujets à se tromper que les autres hommes, sont les plus opiniâtres à persévérer dans leur conduite erronée, lors même qu'ils n'en ignorent pas le vice : seroit-il donc contraire à la Majesté Royale d'être juste, honnête & généreux ? Nobunanga étoit bien au-dessus de sa faute, puisqu'il la répara si noblement. Les petits Rois du Japon ne quittoient pas les armes. Morindono, Roi de Naugato, faisoit une incursion dans les Etats de Civan, Roi de Bungo ; il fut repoussé dans les siens, & là il trouva sur ses pas un Prince nommé Tirosiro, armé pour lui disputer le Trône : une victoire le lui assura. Ses armes furent si heureuses, qu'en peu d'années il se vit maître de onze Royaumes, & le plus puissant Prince du Japon après Nobunanga.

Dans les Royaumes de Bungo, d'Arima, &c. les Eglises dominoient sur les Temples ; & dans le Xequi, le Ximabara, &c. 2230. elles chanceloient. La persécution, si elle n'extermine pas une 1570. Religion, l'affermit & l'étend. On s'intéresse pour celui qui souffre ; on l'admire, s'il souffre avec fermeté ; on reconnoît dans sa constance l'ouvrage d'une profonde conviction, & l'on incline pour une cause qui fait tant de malheureux volontaires, & de ces malheureux des Héros. La Religion Chrétienne paroît sur le point de devenir la Religion dominante du Japon.

Le Protestant Kœmpfer attribue ses progrès à la modestie & aux bonnes mœurs des Missionnaires, à leur charité sur-tout

HISTOIRE DU JAPON.

envers les pauvres qui ſont réprouvés par le Budſoïſme, & à la majeſté de leurs cérémonies, à quoi les Japonnois ſont très-ſenſibles. J'ai déja remarqué la ſource de la protection que les Princes accordoient à l'envi aux Miſſionnaires. Les mœurs des Fidéles & le courage des Fidéles perſécutés formoient un préjugé en faveur de leur cauſe. Mais entre les cauſes que la Providence avoit diſpoſées pour concourir à l'établiſſement de la vraie Religion, il en eſt une à laquelle j'attribue principalement ſes ſuccès : c'eſt que la Religion dominante du Japon, la même que celle du Tibet, enſeignoit les Myſtères les plus incompréhenſibles du Chriſtianiſme, c'eſt-à-dire, qu'elle lui avoit déja ſoumis la raiſon, qui, en la conſidérant ſous cet aſpect, lui oppoſe d'abord tant de réſiſtance. Si l'on ajoûte que les Bonzes avoient une morale & des mœurs corrompues, l'on verra qu'il falloit dans le conflit que la Religion des Miſſionnaires renverſât à la fin celle des Bonzes, ſi la politique n'intéreſſoit l'autorité à ſoutenir l'ancienne croyance. Suivant les Faſtes de Kœmpfer, Joſi-Aki ſuccédoit au Cubo Joſi-Tira ſon pere. Le Roi Nobunanga, après avoir affermi ſon autorité dans la Capitale & dans les Provinces du Domaine Impérial, mépriſoit aſſez les auteurs des derniers troubles pour leur laiſſer de grands moyens d'en exciter de nouveaux, quoiqu'il leur eût enlevé leurs Etats ; il ſe tenoit paiſible dans ſes Châteaux.

Il y fut ſurpris par les rebelles, ou peut-être par les défenſeurs
2231. du parti de Joſi-Aki ; mais la victoire ne balança point à ſe déci-
1571. der pour lui. Vatadono étoit alors en guerre avec le Seigneur d'Iquenda ſon voiſin, à l'occaſion de quelques fortereſſes élevées par le premier. Le Vice-Roi donna dans une embuſcade, & il tomba le dernier de ſa troupe ſur un monceau d'ennemis. Des Auteurs ont écrit que, pendant ſon abſence, Nobunanga, jaloux de ſes vertus & de ſa gloire, l'avoit fait condamner à la mort par l'Empereur : ce trait n'eſt pas dans le caractère de Nobunanga tel qu'il eſt ordinairement dépeint ; mais les hommes ne ſortent-ils

pas quelquefois de leur caractère? Le Japon perdit, dans la personne de Vatadono, un grand Guerrier, & un homme vertueux. Le Roi d'Iquenda s'étendit dans le pays de Loca.

Nobunanga passa au fil de l'épée tous les Bonzes de *Jesan* (c'est une suite de Montagnes voisines de Méaco, & le principal sanctuaire des Prêtres du Japon). Ce Prince les haïssoit par principe & par passion; il les détruisit pour avoir donné du secours à ses ennemis. Quelqu'un lui représenta que ces Bonzes étoient les amis des Dieux: *Si cela est vrai*, répondit il, *que le Ciel les défende. S'ils ne sont que des hypocrites & des séducteurs, je venge leurs Dieux qu'ils déshonorent.* Mioxindono, & divers autres Princes, leverent une armée, pour venger, disoient-ils, le sang des Bonzes; à l'approche de Nobunanga, ils se retirerent avec précipitation.

Sous le regne de ce Prince, un Bonze d'Ozaca prêcha une loi nouvelle, par laquelle il promettoit un Paradis bien supérieur à celui des Dieux Japonnois; il s'attacha un nombre infini de sectateurs, & il en fit des soldats qui se précipitoient dans les périls, à travers lesquels ils croyoient arriver au séjour des délices; on le reconnut Roi, & il disputa l'Empire à Nobunanga. Je crois que ce ne sont-là que des circonstances de l'événement dont on vient de parler, & de celui qui sera rapporté plus bas. La secte nouvelle sembleroit dérivée de celle des Carmates d'Arabie ou des Ismaëliens de Syrie.

Viadono, nommé Viceroi par le Cubo à l'insçu de Nobunanga, 2232.
s'attacha dans l'exercice de sa charge à prendre le contrepied de 1572.
son prédécesseur: abus ordinaire dans les Etats où le Gouvernement agit sans systême, & où les Ministres sont Rois. Tout fumoit encore après cinq ou six cens ans du feu des guerres civiles qui avoient réduit le Dairi à de vains honneurs, lorsque le Cubo, qui lui avoit enlevé sa puissance, ne fut plus lui-même sur le Trône qu'en tutelle. Le Cubo Cavadono, Prince paisible & borné, caractère peu susceptible d'ambition, mais capable de servir d'instrument à celle des autres, paroît souffrir impatiemment la puissance

HISTOIRE DU JAPON. 2233. 1573. de Nobunanga. Il déclare la guerre au Roi de Voary, soutenu dans sa démarche par ses anciens ennemis, des mains desquels Nobunanga l'a sauvé. Le Roi, pour détruire les méfiances de l'Empereur, lui avoit envoyé son fils en ôtage; contraint de recourir à la force, il marche avec une armée de cinquante mille hommes droit à Méaco. Sur sa route, Xinquen, Roi de Fanoqui, ancien Bonze, à la tête d'une armée de Négores, lui envoye un cartel, dans lequel il se qualifie de Roi des Bonzes du Japon, armé pour venger les Dieux & leurs Ministres. Nobunanga accepte le défi, en marquant dans sa réponse, qu'*il étoit le marteau domptant les Diables, & détruisant les Sectes extravagantes du Japon.* Xinquen disparoît; le Roi d'Imory & le Prince de Nara s'enfuyent; Nobunanga arrive devant Méaco. Avant que de commettre aucun acte d'hostilité, cet homme, maître de lui-même, offre la paix au Cubo: le Cubo la refuse. Il fait le dégât des environs de la place, & il offre de nouveau la paix; le Cubo la refuse opiniâtrément. Nobunanga, semblable à un pere forcé de punir un fils ingrat, entre dans Méaco, pardonne à ce qui se soumet, écrase ce qui lui résiste, & rend les devoirs d'un sujet soumis à l'Empereur, dont tout le crime étoit, après tout, d'être le plus imbécille des hommes. Ce Conquérant ne tarda pas à prendre lui-même le titre de Cubo, nouveau succès de ses armes. Il y eut vers ce tems-là un incendie au Camio, la Ville haute de Méaco, où réside le Dairi.

Une ligue se tramoit entre le Seigneur d'Isafay Fiscia, Roi de
2234-35. Firando, & quelques autres Princes ennemis de la Religion Chré-
1574-75. tienne, contre Sumitanda, Prince d'Omura, le plus grand & le plus zélé des Princes Chrétiens. Sumitanda, terrassé d'abord par un coup de surprise, & réduit à sa seule bravoure, se releva, abattit ses ennemis, & démembra leurs Etats. Ses soins, son exemple, & sa volonté absolue firent abandonner à ses sujets le culte des Idoles. *Il s'attacha ensuite*, dit le P. Charlevoix, *à faire estimer la Religion qu'une douce violence avoit peut-être fait em-*

brasser à quelques-uns. Ce Prince, en gênant les consciences, croyoit agir en pere qui contraint ses enfans à être heureux. HISTOIRE DU JAPON.

Le Roi de Tosa, l'un des quatre Royaumes de l'Isle de Xicoco, avoit été détrôné par un de ses vassaux; il fut rétabli par le peuple. Mais les conjurés firent de nouveaux efforts, & à peine put-il sauver sa vie; ce Prince étoit Chrétien. La conversion du Roi d'Arima entraînoit alors celle d'une partie de ses sujets: son fils, qui étoit Idolâtre, les ramena, après sa mort, au culte des Fotoques & de Cami. La Société des Jésuites s'établissoit en divers lieux avec la Religion. Nobunanga continuoit de persécuter les Bonzes à toute outrance dans les Etats Impériaux, & le Christianisme y fleurissoit: les Bonzes ne cessoient de lui prédire les plus grands malheurs, & il ne cessoit pas d'etre heureux. 2236. 1576.

Joscimon, associé au Trône de Bungo par son pere Civan, arrachoit au Roi de Saxuma le Royaume de Fiunga que ce Prince venoit d'usurper sur la famille Bungoise. Le vieux Roi faisoit profession du Christianisme, & il abandonna, après un des plus beaux regnes, le soin du Gouvernement. Ce Prince étoit en haute réputation de sagesse & de science; il bâtit une Ville qu'il peupla de Chrétiens. Le Roi de Gotto mourut vers ce tems là. Son frere, Régent du Royaume, mit sur sa tête la Couronne du Roi son pupille; le jeune Prince la recouvra dans la suite. Le Saxuman rentra dans le Fiunga; l'armée Bungoise eut un heureux succès, & ensuite de terribles revers. Le Fiunga resta entre les mains du Saxuman: ce Prince s'empara d'une partie du Fingo, du Chicugen, du Buygen, tandis que le feudataire de Bungo, Riozogi, enlevoit d'un autre côté le Chicungo à son maître. Joscimon, dépouillé en une campagne de toutes les conquêtes de son pere, chancela sur le Trône de ses ancêtres. Tandis que les petits Souverains se détruisoient les uns les autres, Nobunanga donnoit des fêtes brillantes aux Grands de l'Empire. Il se forma une puissante ligue contre ce Prince; mais il prévint les confédérés, les attaqua, les battit, les réduisit, & les dépouilla. 2238. 1578. 2239. 1579.

HISTOIRE DU JAPON. On vit alors le Roi d'Arima embrasser le Christianisme après l'avoir persécuté ; sa conversion fut, en partie, l'ouvrage de la
2240. Politique : Riozogi, Roi de Chicungo, pénétroit, en Conqué-
1580. rant, dans son Royaume ; il crut, par son baptême, attirer à son secours le puissant Prince d'Omura son oncle. La paix se fit entre les deux Rois. Celui de Chicungo se brouilla avec le Roi de Saxuma. Il sembloit que les sectes Payennes, qui avoient un ennemi commun à combattre, dussent déposer leurs haines particulieres, ou du moins les suspendre. Cependant il s'éleva un mortel différend entre la secte des Xodoxins & celle des Foquexus. Elles prirent Nobunanga pour arbitre ; il consentit à les juger, en prononçant d'avance un arrêt de mort contre le parti qui seroit vaincu. Les Foquexus furent réduits au silence par leurs adversaires, & Nobunanga fit couper la tête à leurs Docteurs, après leur avoir fait signer leur défaite de leur sang ; il condamna le reste des sectaires à l'amende ou à l'exil.

L'ancien Roi de Bungo, l'illustre Civan reprenoit les rênes de l'Etat flottantes dans les mains de son fils Joscimon ; il humilia les séditieux, & il leur pardonna. Au lieu d'employer ses forces à reconquérir les Royaumes perdus par son fils, il mit toute sa grandeur à faire fleurir celui qu'il avoit reçu de ses peres. Il y a l'âge d'acquérir & celui de conserver.

2241. L'Empereur Nobunanga, toujours victorieux & toujours ma-
1581. gnifique, donna dans la Capitale de l'Empire une fête où il étala toute sa pompe, mais qu'il ensanglanta par sa cruauté. Il avoit conféré au troisiéme de ses fils le titre de Roi d'Ixo ; les Grands de ce Royaume en murmurerent ; il fit couper la tête à trente d'entr'eux. Sept Officiers du Royaume de Xamato, soupçonnés d'infidélités, subirent le même sort : l'Empire étoit dans l'effroi.
2242. Ce Prince fit ensuite construire à Méaco un superbe Temple sur
1582. une belle colline qui regarde Anzuquiame, sa Ville favorite ; il étoit lui-même le Dieu qu'on y devoit adorer sous le nom de *Premier-Cami*, lui qui se moquoit des anciens *Camis* de la Nation.

Tout culte religieux fut ſuſpendu dans l'Empire, & tous ſes ſujets furent obligés, par un Edit, ſous des peines griéves, de venir adorer dans le nouveau Temple le *Xantai*, & de lui demander tous leurs beſoins, avec promeſſe du nouveau Dieu d'obtenir leurs demandes. Le *Xantai* étoit une pierre, ſur laquelle on avoit gravé les armes de Nobunanga avec quantité de deviſes; il occupoit dans le Temple la place d'honneur; on avoit rangé tout autour les plus belles Idoles du Japon comme des Dieux ſubalternes. La frayeur conduiſit à ce Temple une foule innombrable d'adorateurs. Nobunanga ſe moquoit de ſa prétendue Divinité; mais perſuadé de l'impuiſſance des Idoles, il s'eſtimoit le vrai Dieu de ſes ſujets, c'eſt-à-dire, le maître de leur ſort, l'auteur des événemens, le ſeul être à honorer; & il ſe croyoit, avec raiſon, plus digne de leurs hommages & de leurs prieres que ces faux Dieux qui n'avoient été que des hommes, & qui n'étoient rien. Sa puiſſance lui paroiſſoit une plus haute Divinité que toutes ces Idoles qui n'avoient aucune influence dans l'Empire, & il ſe mit à la tête de tous ces Dieux. Il paroît vraiſemblable que ſon deſſein étoit de ridiculiſer & de dépriſer l'ancienne Religion, d'autant plus qu'il feignit d'ignorer que les Chrétiens n'avoient point aſſiſté à la cérémonie de ſon apothéoſe; il trouvoit leur Religion raiſonnable, & il les eſtimoit. Le Roi d'Amagunci oſa refuſer les honneurs divins à Nobunanga; ne ſçachant pas, diſoit-il, ce que c'étoit qu'adorer des Dieux qui vivoient comme les autres hommes; il fut battu trois fois, & fait à la fin priſonnier par le Général Toquixixo, le même que Faxiba qui va jouer un grand rôle.

Le Cubo, prêt à réduire tout le Japon ſous ſon obéïſſance, ſongeoit à tourner ſes armes victorieuſes contre la Corée & la Chine; ſes projets, ſa puiſſance, & ſa divinité ſe diſſiperent en un clin d'œil. Anquechi, Roi de Tango & de Tamba, & Seigneur des riches montagnes de Jeſan, un de ces favoris ſans mérite que la paſſion qu'ont les grands hommes

de créer, éleve quelquefois au faîte des honneurs, Anquechi, à la tête d'une armée destinée à soumettre le reste des ennemis de Nobunanga, entre inopinément dans Méaco, attaque son bienfaiteur, & le brûle dans son Palais.

Ainsi périt à la fleur de l'âge le Héros du Japon, un de ces hommes que l'imagination étonnée se représente comme des Géans. Il n'y eut peut-être jamais d'ame plus grande ni plus forte. L'ambition ne sembloit être dans Nobunanga que le desir & le besoin d'être à sa place. Avec un cœur haut & un génie supérieur, il voyoit tout possible ; ses grands talens lui rendoient tout aisé. Toujours maître de lui-même, il sembloit l'être des événemens. Son courage étoit toujours plus grand que le danger : le péril ne l'étonnoit jamais, la passion ne l'égaroit point ; il prévoyoit tout, ou du moins il agissoit & il réussissoit comme s'il avoit tout prévu, tout disposé ; sa valeur, sa science, son intrépidité laisserent peu de chose à faire à la fortune sur un champ de bataille ; son désintéressement égaloit sa magnificence : sa magnificence étoit celle d'un homme qui se croit assez orné lui-même de ses propres vertus ; au milieu d'une nombreuse escorte, il étoit toujours vêtu simplement. Il fut sobre & dissolu à l'excès. On le vit toujours droit & sincère, en homme assuré du succès, lequel n'a jamais besoin de dissimuler ni de tromper pour parvenir à ses fins. Un jugement sûr, un grand sens, une vivacité d'esprit, & une sagacité prodigieuses formoient en lui une raison supérieure, faite pour diriger une grande ame aux grandes entreprises. Impénétrable aux plus clairvoyans, il avoit le talent de développer les replis du cœur de ceux qui l'approchoient. Il rejetta les Religions du Japon, parce qu'elles étoient absurdes : il n'embrassa point le Christianisme, parce qu'il étoit sévère. On lui a reproché d'avoir porté la défiance jusqu'à tuer son propre frere : s'il a commis ce parricide, je l'attribuerai moins à la défiance qu'à la hauteur d'un orgueil qui ne souffre pas même les apparences d'une injure. Cet orgueil étoit accompagné d'un tel mépris & pour les Petits

tits & pour les Grands sans distinction, qu'il les écrasoit comme des insectes sans pitié, sans remords, & pour le moindre sujet : il étoit cruel, non par inhumanité, mais par hauteur; il ne le fut guères que pour la discipline & le bon ordre. Quelques Mémoires parlent des magnifiques obséques que lui fit faire son successeur, comme d'une véritable apothéose; le Japon n'a pas eu beaucoup de Princes qui en aient été aussi dignes. Les Annales de Kœmpfer placent sa mort & celle de son fils l'année suivante.

Après la mort de Nobunanga, Anquechi se fait apporter la tête de tous ceux qui avoient eu part à ses bonnes graces. Ucondono & Faxiba, grands hommes de guerre, se joignent, pour venger le sang du Cubo, au Roi d'Ara son troisiéme fils; Anquechi est défait & tué; Xibatadono, chef du reste des conjurés, vigoureusement pressé dans une de ses Places, fait mettre le feu aux quatre coins de son Palais, au milieu d'un superbe festin qu'il donne à ses amis; le Roi d'Ara croit s'asseoir sur le Trône, lorsque Faxiba, qui l'y avoit conduit, l'oblige d'en descendre pour y monter lui-même.

Faxiba étoit un homme de la plus obscure naissance & d'une figure difforme. Son premier nom avoit été Toquixixo. Il étoit au service d'un Gentilhomme, lorsque Nobunanga le vit & le trouva plaisant. Ce Prince reconnut en lui de la bravoure & de la tête; il l'employa. Faxiba s'éleva jusqu'aux premiers grades militaires, & de-là au Trône. Il ne prit pas encore le titre d'Empereur. Lorsqu'il s'empara de la suprême puissance, il se fit présenter par six Rois & par un grand nombre de Princes, une Requête, par laquelle les peuples le supplioient de se charger entierement de l'Empire; il reçut cette Requête avec la modeste hypocrisie d'un ambitieux aussi assuré du succès de son dessein que fin dans sa politique : il promit de traiter comme son fils, le Roi de Mino, dernier rejetton de la famille de Nobunanga, & il le fit enfermer: il eût traité son fils de même, s'il l'avoit craint pour concurrent.

Au commencement de cette année 1582, le Roi de Bungo,

celui d'Arima, & le Souverain d'Omura, Princes Chrétiens, avoient envoyé au Pape une Ambassade solemnelle, composée de deux Princes, Mancio-Ita, petit-neveu du Roi de Bungo, & Michel de Cingiva, cousin-germain du Roi d'Arima, & neveu du Prince d'Omura, accompagnés de deux Seigneurs de la famille Royale d'Arima. Ces Ambassadeurs arriverent à Madrid en 1584, & à Rome en 1585; Philippe II. & Grégoire III. les comblerent de caresses & d'honneurs. Sixte V. les créa Chevaliers, & adressa des Brefs à leurs Souverains, en réponse aux Lettres que son prédécesseur en avoit reçues. On accusa les Jésuites d'avoir travesti en Ambassadeurs & en Princes quatre Japonnois de la lie du peuple, & d'avoir joué la Cour de Rome, celle d'Espagne, & l'Europe entiere, pour augmenter leur crédit.

Riozogi, Roi de Chicungo, après d'heureux succès contre
2243--46. les Rois d'Arima & de Saxuma, avoit péri dans une bataille;
1583--86. après sa mort, le Roi de Saxuma reprit les Places de Fingo que cet usurpateur lui avoit enlevées, & le Roi de Bungo rentra en possession du Chicungo, dont son fils s'étoit aussi laissé dépouiller. Le Dairi reçut en 1584 une Ambassade des Isles de Priuku, ou des Isles de Liquetos, Lequios.

Le Roi d'Ara, secouru par le Roi de Micava son oncle, s'approchoit du Trône de son pere. Faxiba ou bien Fidejos, suivant les Annales de Kœmpfer, réduisit ces deux Rois à la nécessité de se remettre à sa discrétion; il leur fit grace de la vie, & il leur assigna un revenu suffisant pour vivre honorablement. Ce ne fut qu'après ce succès que Faxiba se fit donner, (en 1586) le titre de *Cambaca* ou *Cambacundono*; il demanda en même tems à ce Prince une de ses filles en mariage, & l'obtint. Pour couvrir son usurpation, & cacher ses projets sur le reste de l'Empire, Cambacundono employa les premieres années de son regne à des travaux utiles, à l'exemple de Nobunanga son modéle. On avoit vû dès l'année 1585, Ozaca devenir, par ses soins, une des plus considérables Villes du Japon, & la plus marchande après

Méaco ; on appella cette Ville le *Théâtre univerſel des plaiſirs & des paſſe-temps*, le Cubo en fit ſa Capitale. L'Empire demeura dans le ſilence qui naît de la terreur. L'uſurpateur voyoit tout par ſes eſpions, & ſes ſoupçons étoient des arrêts de mort. Il s'attacha tous les braves de l'Etat ; mais il ne leur donna que des emplois militaires pour tenir leur fortune dépendante de leurs ſervices. HISTOIRE DU JAPON.

Le Japon eſſuya des tremblemens de terre pendant un an entier. Les Princes, qui regnoient dans les Provinces Méridionales, s'affoibliſſoient par des guerres continuelles, & ils préparoient ainſi leurs mains aux fers, dont un Prince plus puiſſant alloit les charger. 2246-47. 1586-87.

Joſcimon, à qui Civan ſon pere venoit de remettre une ſeconde fois la Couronne du Bungo, fut attaqué dans ce Royaume par le Roi de Saxuma, & dans le Buygen par Azequi, uſurpateur du Chicugen : les aggreſſeurs refuſerent la médiation du Cubo, trop favorable à leur ennemi. L'Empereur envoya contre eux Condera, Général de la Cavalerie Impériale, avec une armée pour leur apprendre qu'il pouvoit commander en maître à ceux envers leſquels il vouloit bien ſe charger de l'office de médiateur ; le Roi de Naugato joignit ſes forces à celles de Condera ; le Buygen fut évacué ; Azequi perdit le Chicugen. D'un autre côté, le Roi de Saxuma, plus heureux que ſon allié, s'emparoit de pluſieurs Places dans le Bungo, & ſon frere Nacazucaſa avoit défait les Rois de Bungo & de Sanoqui ; Condera vint renverſer leur trophée : ce Héros, qui étoit Chrétien, termina ſes triomphes par la converſion de Joſcimon l'an 1587.

Cambacundono paſſa pour lors en perſonne dans le Ximo ſuivi de trois armées ; & ſans preſque avoir tiré l'épée, il ſe trouva maître abſolu de cette belle & grande Iſle que la commodité de ſes Ports, la fertilité de ſes campagnes, & les avantages de ſa ſituation rendent une des plus importantes des contrées de l'Empire Japonnois. Le Roi de Saxuma, pour s'être ſoumis promptement, fut conſervé dans la poſſeſſion des Royaumes de Saxuma &

HISTOIRE DU JAPON. de Vosumi, l'appanage de sa famille ; mais il demeura en ôtage à la suite de la Cour ; il n'y eut aucun changement dans les Royaumes de Bungo, de Firando & d'Arima, ni dans la Principauté d'Omura. L'Empereur se réserva les Royaumes d'Ixo & de Sanoqui ; il partagea le reste de l'Isle entre divers Seigneurs. C'est le premier Souverain universel de tous ces Royaumes.

2247. 1587. Le Dairi Ookimatz abdiquoit la Couronne en faveur de Joseion son petit-fils, lorsqu'on apprit la mort du Prince d'Omura, & celle de l'ancien Roi de Bungo, deux Héros de la Chrétienté Japonnoise. Le libertinage & l'avarice des Portugais nuisirent à la cause de l'Evangile ; le commerce qu'ils faisoient aux Indes d'esclaves achetés au Japon, arma contre eux l'autorité souveraine. L'Empereur, le plus dissolu des hommes, ayant, dit-on, trouvé une résistance invincible dans les femmes d'Arima, & des autres Royaumes Chrétiens du Figen, les plus belles femmes du Japon, sa vengeance tomba sur la Religion qui les déroboit à sa brutalité. L'ardeur de ce Prince pour l'apothéose le confirma dans sa haine contre une doctrine qui peint l'homme tel qu'il est. Le premier coup de foudre frappa le Général Ucondono. Il fut envoyé en exil, & suivant la coutume, tous les biens qui lui appartenoient, ou qui relevoient de lui, furent confisqués. Ensuite il parut un Edit qui bannissoit du Japon à perpétuité les Religieux Européens, comme Prédicateurs d'une doctrine diabolique, ordonnoit d'abattre les croix & les Eglises ; défendoit de porter aucune marque extérieure de Christianisme, & menaçoit les Chrétiens opiniâtres de l'exil ou de la mort. Cependant les Missionnaires trouverent des asyles dans les Etats des Princes Chrétiens, sur-tout dans le Ximo.

2248. 1588. Cet Edit fut suivi de l'apostasie de Joscimon, Roi de Bungo, Prince inconstant par foiblesse & par incapacité, défauts, qui, sur-tout dans les Rois, rendent les vertus inutiles, parce qu'ils sont nécessairement esclaves ; & qui en font des tyrans plus cruels que ceux qui trouvent leurs vices dans leurs propres fonds

lorsque des méchans les subjuguent, parce que les méchans se hâtent d'appliquer de toutes leurs forces à leur objet un instrument qui peut leur échapper à chaque instant ; parce que les méchans sont plus noirs encore dans les desseins qu'ils inspirent que dans ceux qu'ils exécutent, par la raison que les risques, l'odieux, la peine de l'exécution les arrêtent, tandis que dans le conseil, il y a moins d'inconvéniens à lâcher le frein à ses vices.

Le vain & adroit Cubo, pour goûter les plus doux fruits de 2249.
ses conquêtes, ou plutôt pour s'assurer de la fidélité des Rois 1589.
ses vassaux, les mandoit de tems en tems à sa Cour ; il les combloit d'honneurs, & il les chargeoit de présens pour les accoutumer doucement à l'esclavage, & pour les lier, sur-tout aux yeux du peuple, par une sorte de reconnoissance. Ce Monarque, après avoir ajoûté à Méaco une nouvelle Ville, y rebâtit magnifiquement le Temple de Daïbods, la principale idole du Japon. La dédicace de ce Temple se fit avec un fastueux appareil. Le Dairi venoit d'abdiquer la Couronne en faveur de son fils ; Cambacundono prit occasion de la cérémonie du couronnement du nouvel Empereur pour donner une fête à la Cour Ecclésiastique. Ce Prince avoit fait publier qu'il alloit remettre les anciens Souverains de l'Empire en possession de leur premiere autorité ; il bâtit même pour leur famille un superbe Palais, mais il garda l'Empire.

Pendant que les peuples s'endormoient dans les plaisirs des fêtes & des spectacles, Cambacundono se préparoit sourdement à la conquête du Bandoue, grande contrée du Japon, où est située la Ville de Jedo, séjour actuel des Cubo-Samas. On le croyoit ivre, lui-même, de plaisirs, lorsque tout à coup il s'approche de cet Etat à la tête de deux cens mille hommes. Pour assurer le centre de son Empire, & ses conquêtes, il avoit eu la précaution de désarmer le peuple, & l'adresse de ruiner les Grands. Les moyens de ceux qu'il auroit eu à craindre étoient épuisés, ou par ses exactions excessives, ou par des dépenses énormes,

dans lesquelles il les avoit impérieusement engagés. La plûpart des Rois étoient grands Officiers de la Couronne, &, à ce titre, esclaves de la Cour.

2250. 1590. Le Cubo eut bientôt achevé la réduction du Royaume de Bandoue, & le Roi Foyendono perdit toute espérance de le recouvrer. L'humeur atrabilaire du Monarque du Japon parut s'adoucir, lorsqu'il en fut le maître absolu. Il arriva dans ce temps-là une révolte du Prince d'Amacusa que le grand Amiral Tsucamidono força bientôt à se soumettre. Fide-Tsugu, Prince cruel & sanguinaire, extirpoit dans la Province de Sagami la famille de Foodsjo, conformément à la maxime Japonnoise, qui veut qu'on aille tout d'un coup à la racine du mal. Kœmpfer met Fide-Tsugu au nombre des Cubo, parce qu'il fut en effet associé à l'Empire par son oncle qui le fit ensuite mourir, comme on le verra bientôt.

Le Cubo-Sama déclare la guerre à l'Empereur de la Chine. Tout le Japon étoit soumis; l'ordre y regnoit; l'ambition étoit aux fers; le mérite étoit placé; on craignoit le Monarque, & si on ne l'aimoit pas, on l'estimoit. C'est après avoir assis sa puissance sur ces fondemens, que Cambacundono songe à rehausser sa gloire par des conquêtes éloignées, ou peut-être à satisfaire l'activité de son ame qui s'accroissoit par l'action, ou à détourner de l'Etat & du Trône le feu que l'humeur martiale de la Nation étoit toujours prête à souffler, ou enfin à se défaire de tout ce qui pouvoit lui être suspect dans l'Etat. Il somme l'Empereur de la Chine de le reconnoître pour Souverain; sur le refus de ce Prince, il fait construire dans les Ports voisins de Nangazaqui une flotte innombrable.

2251. 1591. Le P. Valegnani, Jésuite, arriva dans ce tems-là en pompe à la Cour de Méaco avec la qualité d'Ambassadeur du Vice-Roi des Indes; il étoit accompagné des Ambassadeurs Japonnois qui étoient revenus de Rome. Le Roi de Corée avoit déja envoyé à Cambacundono une Ambassade, dont il est à présumer que l'ob-

jet étoit de détourner de son pays la guerre dont le Cubo menaçoit les Chinois. L'Empereur soupçonna l'Ambassade du P. Valegnani d'être une fourberie des Religieux Portugais, pour le flatter & regagner ses bonnes graces; on le désabusa. A l'occasion de quelques démêlés survenus entre les Portugais & les Espagnols aux Isles Philippines, l'Empereur du Japon demanda fiérement hommage au Gouverneur de ces Isles. Tout l'Empire étoit en mouvement pour l'expédition de la Chine que personne n'osoit blâmer hautement, parce que le Cubo avoit menacé de faire couper la tête au premier qui entreprendroit de lui faire sur cela des remontrances, & dont le peuple se réjouit, parce que la multitude aime les événemens, sur tout s'ils peuvent donner du lustre à la Nation, & s'ils ne sont point à sa charge, deux circonstances réunies dans la guerre projettée. Déja quatre-vingt mille hommes sont sous les armes commandés par une foule de Princes, la plûpart Chrétiens; tous les Seigneurs ont ordre de se tenir prêts à marcher, & le Cubo se propose de passer lui-même la mer à la tête de trois cens mille combattans : le rendez-vous général est marqué au Port de Nangoya. Ensuite l'Empereur associa à l'Empire son neveu Dainangandano ou Fide-Tsugu, & lui fit donner, par 2252.
le Dairi, le titre de *Cambacundono*. Il prit alors le nom de Tayco-Sama, très-haut & très-souverain Seigneur. 1592.

Les Coréens, habiles & puissans sur mer, sont placés de maniere à inquiéter les troupes Japonnoises dans une expédition contre la Chine; & d'ailleurs, la Corée une fois conquise, le Japon pouvoit soutenir long-temps la guerre, sans presque y rien mettre du sien. L'orage va fondre sur le Royaume situé entre les deux puissances ennemies. Le grand Amiral Tsucamidono fait sans opposition une descente en Corée. Après plusieurs succès rapides, on entre en négociation; mais pendant que ce Général attend la réponse du Roi de Corée, il voit arriver une armée de soixante-dix mille combattans; vingt mille Japonnois la mettent en déroute; le vainqueur sçait profiter de la victoire; il

HISTOIRE DU JAPON. entre par escalade dans Sior, Capitale de l'Empire, au moment où elle est dans l'affoiblissement de la consternation : le Roi de Corée s'enfuit à la Chine avec sa famille & ses trésors.

Les Coréens, en abandonnant les Villes au vainqueur, étoient allés se cantonner dans des lieux inaccessibles, après avoir brûlé tout ce qu'ils n'avoient pu emporter de leurs effets & de leurs provisions. L'armée Japonnoise étoit alors de deux cens mille hommes; elle se débande pour vivre; il en périt une grande partie dans les embuscades des Coréens, une armée Chinoise s'avance pour ensevelir les restes sous les ruines de la Ville de Péan. Les Japonnois remportent une victoire glorieuse; le Général ennemi est fait prisonnier. On conclut une trève; les Chinois la rompent, instruits des extrémités où Tsucamidono est réduit. Enfin, dans une journée des plus mémorables, une poignée de Japonnois, après avoir battu les Coréens à diverses reprises, rompt & poursuit, jusques dans leur Camp, deux cens mille Chinois commandés par Juquequi. Cette petite armée avoit sur les confédérés la supériorité que donnent la nécessité de vaincre ou de périr, & l'ardeur de soutenir une gloire acquise par de hauts faits; la bravoure sembloit multiplier ces Héros, leur acharnement sembloit les reproduire; il ne reste peut-être pas à Tsucamidono un seul soldat qui ne soit ou blessé ou demi-mort de faim. Cependant avec les débris d'une armée détruite par la misere, par
2253. l'hyver, par ses propres triomphes, Tsucamidono remporte de nou-
1593. veau une sanglante victoire.

Tayco-Sama traitoit avec deux Ambassadeurs du Roi de Corée; la paix fut conclue aux conditions suivantes: 1°. Des huit Provinces qui composent le Royaume de Corée, cinq demeureront aux Japonnois. 2°. L'Empereur de la Chine donnera une de ses filles en mariage à l'Empereur du Japon. 3°. Le commerce interrompu depuis long-temps entre la Chine & le Japon, sera rétabli (c'étoient les Chinois qui avoient exclu les Marchands Japonnois de leurs Ports, à cause des insolences qu'y commettoient

toient ces derniers.) 4°. Le Monarque Chinois payera à l'Empereur du Japon un tribut annuel en ſigne de vaſſalité. Il eſt ſingulier que des Ambaſſadeurs d'un Prince tributaire priſſent de tels engagemens au nom du Prince ſuzérain, auſſi ne furent-ils pas avoués. Tayco-Sama fit paſſer en Corée cinquante mille hommes pour aſſurer la ratification & l'exécution du Traité. La guerre finie, Tayco-Sama punit & récompenſa : il exila Toronoſuque, & il dépouilla Joſcimon, Roi de Bungo, pour quelques fauſſes manœuvres dans la guerre de Corée. Le Conquérant de ce Royaume, Tſucamidono, en fut nommé Lieutenant-Général.

Histoire du Japon.

Pourquoi Tayco-Sama, au milieu des plus belles eſpérances, abandonna-t-il ſes projets ſur la Chine ? Il eſt vraiſemblable qu'il ne s'étoit pas réellement propoſé d'y porter la guerre. Sa conduite donne lieu de penſer qu'il n'avoit voulu que ſe défaire de ſon collégue, & des Princes Chrétiens ; en effet, il ordonna à ceux-ci de reſter en Corée; il preſſa Cambacundono de paſſer à la Chine, avec promeſſe de lui laiſſer cet Empire en partage : ſon neveu ne vit dans cette offre, d'une Couronne chimérique, qu'un prétexte de lui enlever celle qu'il portoit; il la refuſa; Tayco-Sama revint alors ſur ſes pas pour ſe renfermer dans l'intérieur du Japon. Il y eut dans ce temps là pluſieurs monumens du Chriſtianiſme qui furent abattus en divers endroits, & des Fidéles déſarmés : la vertu de ces malheureux adouciſſoit leurs tyrans.

Le Gouverneur des Philippines envoyoit alors des Députés à Tayco-Sama, pour lui aſſurer que les Eſpagnols lui ſeroient ſoumis *comme des enfans à leur pere*, ſi Sa Majeſté leur permettoit de trafiquer au Japon; ces Députés étoient des Religieux Franciſcains; ils avoient pour objet particulier de partager avec les Jéſuites la gloire de la miſſion. Grégoire XIII avoit accordé à ces derniers ſeuls le droit de prêcher les Japonnois; Sixte V partagea la miſſion, & ce fut une grande faute de la part de ce politique habile.

Tayco-Sama élevoit de ſuperbes édifices à Fucimi, & il or- 2254. 1594.

HISTOIRE DU JAPON.

donnoit à tous les Grands d'y batir des Hôtels, chaînes & monumens de leur esclavage. Cette Ville devint une des plus belles du Japon. Des canaux, des ponts, des montagnes artificielles, & les ouvrages les plus étonnans l'embellirent. La multitude qui mesure les hommes par ce qui frappe les sens, plaça Tayco-Sama au-dessus des plus grands Empereurs. Bientôt après il y eut une rupture éclatante entre les deux Cubo : il étoit né un fils à Tayco-Sama ; Cambacundono, qui en avoit plusieurs, refusa de l'adopter, & de le déclarer héritier du Trône. Une haine sourde couva dans le cœur des deux Princes. Sous le voile éblouissant des fêtes, des présens, des projets de retraite, l'oncle trama la perte du neveu : celui-ci songeoit à sa sûreté ; mais il se trouva tout d'un coup enfermé dans Méaco. Tayco le relégua dans un Monastère, signa l'arrêt de sa mort, & reçut sa tête des mains du Gentilhomme auquel il avoit lui-même remis son sabre pour le décapiter. Le sang des Pages & des amis du jeune Cubo n'assouvit pas la fureur de Tayco-Sama ; il fit décoler en place publique trente & une de ses femmes des plus qualifiées, & exécuter ses enfans sous les yeux de leurs meres. Sa vengeance s'étendit jusques sur les édifices de ce Prince, & l'on croit le voir encore frémir de ne pouvoir abolir sa mémoire. Le silence du deuil, de l'horreur & de l'effroi regna dans tout le Japon, & l'Empereur jouit dans un affreux repos de sa barbarie, comme une bête féroce, qui, après avoir étanché sa soif, savoure encore le sang dont elle s'est abreuvée.

Cambacundono étoit un Prince aimable, spirituel, éloigné des plaisirs grossiers, amateur des Beaux-Arts, né pour gouverner une Nation du caractère de la Nation Japonnoise, s'il n'avoit effacé toutes ces qualités par le goût monstrueux de verser du sang, d'exécuter de ses mains les criminels, & de faire admirer son adresse à ce jeu barbare. On ajoûte qu'il prenoit plaisir à disséquer vivantes des femmes enceintes, pour examiner la situation de leur fruit. La science, le talent, tout est instrument de

mort dans les mains du *fort* qui peut abuser de tout avec plaisir.

HISTOIRE DU JAPON. 2256. 1596.

L'Empereur de la Chine venoit de nommer deux jeunes Mandarins pour être ses Ambassadeurs Plénipotentiaires auprès de Tayco-Sama, en leur enjoignant de se conduire sur les avis du Général Juquequi : cette démarche étonna l'Orient. L'Empereur Japonnois employa cent mille ouvriers aux préparatifs de la réception des Ambassadeurs ; & les Princes acheverent de se ruiner pour répondre, par leur magnificence, à celle de leur Souverain : un des Mandarins fut si fort effrayé de la fierté des Japonnois, qu'il se sauva aussi-tôt à la Chine. Au milieu de ces superbes apprêts, Tayco-Sama fit revêtir Fide-Jori son fils, âgé de trois ans, de la qualité de Cambacundono ; le jeune Prince fit son entrée à Méaco avec une pompe digne de l'héritier de la Couronne. Enfin, l'Empereur se croyoit sur le point de voir sa gloire comblée par l'humiliation du plus grand Prince de l'Asie, qui, par son Ambassadeur, alloit lui demander la paix en suppliant, lorsque des phénomènes effrayans, des pluies de cendre, de sable rouge, &, dit-on, de cheveux gris, des tremblemens de terre, une comète qui dut paroître bien sinistre à un peuple déja allarmé, troublerent, consternerent, désolerent l'Empire ; enfin, l'Ambassade Chinoise se réduisit à la cérémonie d'une vaine *adoration.* L'Empereur, trop indigné des propositions des Chinois & des Coréens pour être flatté de cet hommage, ordonna aux Ambassadeurs, sous peine de la vie, de sortir en deux jours du Japon ; il se vengea sur ceux de ses sujets qu'il soupçonnoit d'intelligence avec l'Etranger, & il se disposa à la guerre. On remarque, qu'à l'audience de l'Empereur, le premier Ambassadeur Chinois s'assit à côté de lui sur la même estrade, & dans une parfaite égalité. L'Empereur de la Chine, tout tremblant que son Empire étoit, s'estimoit si fort au-dessus du Monarque Japonnois, qu'il ne reconnoissoit point pour Empereur, qu'il prétendit l'honorer de la dignité royale en lui envoyant une Couronne.

Histoire du Japon.

Ce fut vers ce temps là que Rome mit un Evêque à la tête de l'Eglise du Japon. Un Pilote Espagnol, qui, pour ne pas perdre son galion arrêté dans un Port de Tosa, crut intimider les Japonnois en étalant les possessions du Roi son Souverain dans l'un & l'autre hémisphère; porta par son imprudence un coup mortel au Christianisme. Le Roi de Tosa & le Commissaire de l'Empereur, surpris qu'un seul homme fût maître de presque la moitié du monde, demanderent au Pilote de quels moyens on s'étoit servi pour former une Monarchie aussi vaste. « Rien de plus aisé, » répondit l'Espagnol; nos Rois commencent par envoyer dans » les pays qu'ils veulent conquérir, des Missionnaires qui enga- » gent les habitans à embrasser notre Religion. Ces Apôtres sont » les précurseurs des soldats; lorsqu'ils ont fait des progrès con- » sidérables, nos troupes arrivent, les nouveaux Chrétiens se » joignent à elles, & le pays est bientôt subjugué. » L'Empereur fut informé de ce discours. On arrêta plusieurs Missionnaires, & le sang coula sur les échaffauts. L'on accusoit alors les Jésuites de faire un grand commerce au Japon; ils avouerent que pour leur entretien ils avoient part aux profits de la Compagnie de Commerce de Macao. Ils ajoûtent que tous les Religieux furent bien-tôt obligés d'avoir recours au même moyen pour subsister. On publia aussi en Amérique & en Europe qu'ils étoient Souverains de plusieurs Royaumes de ces Isles.

2257--58. 1597--98. Le Cubo ne laissoit pas ses troupes dans l'inaction, ni ses ennemis en paix. L'on vit trois armées tomber par trois endroits différens sur les Coréens, qui, hors d'état de leur opposer des troupes, proposerent à l'Empereur du Japon un tribut annuel excédant la moitié des revenus du Royaume, & le second des fils de leur Roi pour ôtage. Tayco-Sama ordonna, pour toute réponse à ses Généraux, de pousser la guerre à outrance; elle fut bientôt terminée: son grand Amiral Tsucamidono dissipa une flotte Coréenne de quatre-vingt voiles, toutes les Places lui ouvrirent les portes, le Royaume entier reçut la loi du vainqueur.

Tayco Sama meurt : ce Prince, sentant les approches de la mort, s'allarma pour son fils qui alloit, à l'âge de six ans, occuper seul un Trône, auquel il n'avoit d'autre droit que la possession d'un usurpateur ; il donna la tutelle de cet enfant à l'homme du monde le plus disposé à abuser de sa confiance ; c'étoit Gixasu, ou Jejas, ou Ondoschio, &c. Roi de Bandoue, usurpateur de trois Royaumes, beau-pere du pupile, mari de la sœur de Nobunanga, Prince riche, brave, heureux, habile à manier les esprits, & fort aimé de la Nation. Le Cubo lui avoit donné tout le Bandoue en échange de quelques autres Royaumes moins considérables ; il crut s'être assuré par ce bienfait la reconnoissance & la fidélité d'un homme qui pouvoit être impunément ingrat & rebelle. Les Rois conçoivent peut-être moins encore le sentiment de la gratitude qu'ils ne l'inspirent ; par les ingrats qu'ils font, ils sont punis de l'être : la famille de Tayco Sama en fera la triste expérience.

2258.
1598.

Le Roi de Bandoue prêta le serment de fidélité entre les mains du Monarque, sous le nom de Daysa-Sama, grand Gouverneur. Pour tempérer son autorité, l'Empereur établit un Conseil de Régence, dont il avoit lié les membres entr'eux & avec son fils, par des mariages, ainsi que par l'adoption de leurs filles : il mourut à l'âge de soixante-quatre ans, après avoir ordonné que son corps fût déposé dans un riche cercueil au Palais de Fucimi, sans qu'on le brûlât, suivant la coutume. Ce Prince avoit fait construire à Méaco un superbe Temple, pour y être adoré sous le titre de *Xin-Fachiman*, nouveau Fachiman : (Fachiman est un Cami célèbre par ses conquêtes, & le Dieu de la guerre dans le Sinto.) Dans les ferremens de ce Temple, il n'étoit entré que des lames de sabre, n'étant pas convenable, disoit l'Empereur, qu'aucune autre sorte de fer fût employée dans la fabrique d'un sanctuaire destiné à un Dieu guerrier.

Grand homme de guerre, profond politique, habile despote, premier auteur d'un Code aussi barbare que le cœur du

plus barbare des tyrans, Tayco-Sama, forti de la fange, donna une forme nouvelle au Trône & à l'Empire du Japon. Ses prédéceffeurs avoient ôté le fceptre aux Dairis; mais ce n'étoit pas affez pour les Cubos, s'ils ne brifoient les fceptres des grands vaffaux de la Couronne, Tayco-Sama y parvint & par la force & par la rufe. A la vérité, il avoit trouvé les voies au defpotifme univerfel du Japon frayées par Nobunanga, mais il les fuivit en homme capable de les ouvrir lui-même. Il fut craint & haï des Grands, craint fans être haï du peuple : la politique l'avoit engagé à abattre le puiffant, & à ménager le foible. Hors de la colere, il fut affez modéré dans fa conduite; mais le fyftême de fes loix paroît le dernier effort de la tyrannie, & peut-être fon chef-d'œuvre. Il fut bien fervi, même par ceux qu'il avoit humiliés & dépouillés, parce qu'il fçut récompenfer & punir. Quoique jaloux de la fupériorité de gloire, il ne le parut point des fuccès de fes Officiers; il plaça le mérite, & il le défendit contre l'envie, lorfqu'il put arracher à cette paffion les mafques dont elle a coutume de fe couvrir; mais foupçonneux & ombrageux à l'excès, il étoit, pour ainfi dire, ouvert de tous les côtés à fes féductions. Emporté, terrible dans fes emportemens, on pouvoit, avec un peu d'adreffe, l'adoucir, le ramener à la raifon & à la juftice. Son génie vafte fe perdoit dans des projets immenfes, lorfque la bonne fortune l'enfloit : au premier coup de l'adverfité, il renonçoit aux entreprifes qu'il avoit eues le plus à cœur; mais bientôt honteux de fa foibleffe, il reprenoit fa premiere confiance. Il préféra toujours la rufe à la force ouverte, foit qu'il eût plus de reffources dans fon génie que dans fon courage, foit qu'il trouvât les voies cachées plus fûres, & les moyens doux plus efficaces. Par une forte de manie affez commune aux grands hommes, qui eft de fe croire fupérieurs en tout aux autres hommes, parce qu'ils le font en effet dans les parties les plus éclatantes, il avoit, avec une profonde ignorance, la prétention de juger de tout en dernier reffort, & il croyoit que toutes

ſes paroles avoient force de loi, comme ſes Edits. Ce Prince étoit d'une compléxion robuſte; mais ſes débauches, les fatigues de la guerre, ſon exceſſive application aux affaires, le firent vieillir de bonne heure. Enfin, il fut aſſez avide d'honneurs pour que l'eſpoir de l'apothéoſe lui fît voir la mort de ſang froid.

Les ſoins que les Régens prirent pour cacher la mort de l'Empereur, ne ſervirent qu'à en répandre le bruit, & le peuple s'apperçut bientôt que le timon de l'Etat avoit changé de main. Le vuide que laiſſent certains hommes dans les Etats, eſt auſſi difficile à remplir qu'il eſt aiſé à appercevoir. Le Conſeil de Régence maintint le bon ordre; mais ce n'étoit plus Tayco qui regnoit. On termina d'abord, au gré de la Nation, la guerre de Corée qui retenoit dans un véritable exil la meilleure partie de la Nobleſſe Japonnoiſe; les conquêtes furent preſque entierement abandonnées. L'on croyoit que Dayſa-Sama, plus juſte qu'ambitieux, alloit placer ſur le Trône Samburandono, ſon neveu, petit-fils de Nobunanga, ſur lequel le feu Empereur avoit uſurpé la ſouveraine puiſſance. La diviſion ſe mit entre les Régens : le tuteur Dayſa-Sama gagna, par la négociation, autant qu'il eût pu faire par des victoires. L'apothéoſe de Tayco-Sama ſe célébra avec une pompe extraordinaire. Les Princes Chrétiens établirent alors les Miſſions dans leurs Etats. 2259. 1599.

Une ligue ſe forme entre quelques co-Régens, pluſieurs Rois, & l'élite de la Nobleſſe contre l'inſolent Tuteur. L'armée des confédérés s'empare, ſans preſque tirer l'épée, de la plus grande partie de la Tenſe; la Fortereſſe de Fucimi tombe, & avec elle le Palais ou Sanctuaire du nouveau Dieu; mais les confédérés étoient, chacun en particulier, trop puiſſans pour reſter long-tems unis, & trop jaloux les uns des autres pour concerter & pouſſer vigoureuſement leurs opérations. Le chef de la Régence a le tems de s'acquérir les Rois de Buygen, d'Arima, de Tango, &c; cependant ſes ennemis, maîtres d'Ozaca & de la perſonne de l'Empereur, ordonnent, par un Edit, à tous ceux 2260-61. 1600-01.

HISTOIRE DU JAPON. qui ont pris les armes pour sa défense, de l'abandonner, sous peine d'être poursuivis comme rebelles & ennemis de l'Etat. Daysa-Sama fait tête dans le Quanto ou Bandoue au co-Régent Cangerazu; un de ses Généraux défait ailleurs le Roi de Mino; Condara, ancien Roi de Buygen, son allié, taille en piéces l'armée de Joscimon, Roi de Bungo; Canzugodono, autre chef de son parti, prend dans le Fingo plusieurs Places.

2261. 1601. Une bataille générale se livre. A peine l'action est-elle engagée, qu'on entend dans l'armée de la ligue des voix qui crient *trahison;* en effet, des corps entiers de troupes passoient du côté de Daysa-Sama. La consternation, le désordre, la fuite dissipent l'armée des confédérés. Le Tuteur, ayant remporté la victoire la plus complette, traînoit à son char les braves Tsucamidono & Xibunojo; il recouvra la Ville d'Ozaca, & distribua les Royaumes de ses ennemis à ses créatures. Le Conquérant de la Corée, l'illustre Tsucamidono eut la tête tranchée avec Xibunojo, Roi d'Omi. Cette guerre fut regardée, dans le parti du Tuteur, comme une révolte des ligueurs contre son pupille; toutefois il n'eût pas plutôt entassé de l'or, assez pour s'en former des degrés à monter au Trône, qu'il prit le titre de Cubo-Sama, & qu'il ne laissa à Fide-Jori jusqu'à sa mort que le titre d'Empereur, & des honneurs, vaines ombres de la puissance. La division étoit alors entre les Missionnaires Chrétiens des différens Ordres. Un de ces Religieux accepta le défi que lui faisoit un Hollandois de marcher comme Saint Pierre sur les flots sans enfoncer; il entra dans la mer, un crucifix à la main, en présence du Gouverneur, & d'un peuple innombrable; il avança, il enfonça, il étoit noyé, si l'on ne fût allé promptement à son secours.

2262. 1602. Le Cubo-Sama, ayant écrasé ses ennemis, vêcut sans faste à Suranga, Capitale du Royaume du même nom, mais il n'en exerça pas moins despotiquement l'autorité suprême. Les graces se donnoient, & les Traités se concluoient, soit au-dedans, soit au-dehors, en son nom. Son pupille n'étoit qu'un phantôme d'Empereur

d'Empereur à Ozaca, comme le Dairi à Méaco. Dans le même tems, le sang chrétien coula dans le Fingo par ordre de Canzugo-dono, Souverain de ce Royaume; le Roi de Buygen tira l'épée contre ce Prince pour arrêter ses discours injurieux contre le Christianisme. HISTOIRE DU JAPON.

Le Cubo-Sama engage le Dairi à revêtir solemnellement de la qualité de Xogun-Sama, son fils, déja Roi de Bandoue, beau-pere de l'Empereur Fide-Jori. On invita ce dernier Prince à aller voir le Xogun-Sama; mais l'Impératrice, sa mere, soupçonnant quelque mauvais dessein dans le Cubo, lui fit dire que s'il vouloit contraindre son fils à cette démarche, elle fendroit elle-même le ventre à ce jeune Prince, plutôt que de le livrer à la discrétion de son ennemi: on se borna de part & d'autre à s'envoyer des Députés, & à se faire des présens. Les Européens se détruisoient par leur imprudence. Le Cubo apprit de la bouche d'un Espagnol qu'il étoit arrivé cette année à Manille un très-grand nombre de vaisseaux chargés d'armes & de munitions de guerre pour la conquête des Moluques; l'Empereur ordonna au Commandant du Port, où les Espagnols avoient pris terre, d'écarter ce fléau qui pourroit bien tomber sur le Japon. 2264. 1604.

La constance des Martyrs Chrétiens donnoit un grand lustre à l'Eglise du Japon. Leur Religion étoit dans une de ces crises où l'on peut également tout craindre & tout espérer. Ils virent avec douleur l'apostasie de Sanche Prince d'Omura, ainsi que la mort du saint Roi Condera. Ils ressentirent quelque joie de la conversion de Joscimon, Roi de Bungo, Prince aussi inconstant que sa fortune, lequel mourut en exil l'année suivante. Le Cubo lui avoit pardonné le parti qu'il avoit pris contre lui dans la ligue; il faut que ce Prince ait depuis été coupable ou accusé d'une nouvelle faute pour avoir été envoyé en exil; car les Souverains du Japon sont les hommes les plus jaloux & les plus religieux observateurs de leur parole royale. L'Impératrice, mere de Fide-Jori, 2266.
à l'occasion du baptême de quelques Dames du Palais, engagea 1606.

le Cubo-Sama à publier un Edit contre ceux qui embrasseroient la Religion des Européens. L'Edit, qui ne fut point dressé suivant la forme ordinaire, parut n'avoir été rendu que pour donner quelque satisfaction à une femme irritée; il fut sans effet. Le titre de Sei-Dai-Seogun fut alors donné à Fide-Tadda, fils de Jesijas, & l'on vit, dit-on, une montagne sortir en une nuit de la mer au-
2268. près de l'Isle Fatsisio. Un Ambassadeur Chinois vint complimen-
1608. ter Jesijas sur son avénement au Trône. Cette Ambassade extraordinaire donna lieu de croire que les Chinois n'étoient pas encore bien rassurés.

Des Japonnois du Royaume d'Arima envoyés par le Cubo pour négocier dans le Royaume de Ciampa, & pour en rapporter du *Calemba*, bois précieux, avoient relâché à Macao; ils trouverent dans ce Port un grand nombre de leurs compatriotes, & réunis avec eux, ils y commirent des excès punissables. Le Gouverneur fut contraint d'avoir recours à la violence pour les réduire. Le bruit de cet événement, présenté au Japon de la maniere la plus défavorable aux Portugais, indisposa les esprits contre eux, & porta coup à leur commerce. Le Cubo-Sama prononçoit
2269. alors, entre deux sectes rivales, comme l'avoit fait Nobunanga;
1609. & les Bonzes de la secte confondue subissoient le même sort que les Foquexus. Ainsi l'Empereur Séculier enlevoit au Dairi la connoissance même des choses de la Religion. La rigueur de ses arrêts, contre le parti le plus foible, dût contenir les sectes dans le silence & dans la modération; du moins empêcha-t-elle que leurs divisions ne gagnassent le corps de l'Etat.

Les Hollandois faisoient au Japon leur premier établissement. Un de leurs navires, qui alloit aux Indes par le détroit de Magellan, avoit été jetté quelques années auparavant sur la côte Orientale assez près de Jedo: un autre vaisseau de la République avoit reconnu, en suivant les côtes, que les Portugais tiroient de grandes richesses de ces Isles: enfin, un Capitaine Hollandois obtint pour sa Nation la permission d'y trafiquer, & dès la même

année, deux de leurs bâtimens mouillerent dans le Port de Firando; la Cour de Suranga leur accorda même un Comptoir dans cette Ville. L'Anglois Guillaume Adams, Pilote du Navire Hollandois, s'impatronisa si bien dans cette Cour, qu'il capta la faveur du Souverain.

Les Portugais & les Espagnols des Philippines avoient pour le commerce du Japon un grand avantage sur les Hollandois; c'étoit de pouvoir facilement de Macao & de ces Isles fournir le Royaume de soies, tant écrues que travaillées, marchandise dont les Japonnois font une grande consommation. Les Hollandois n'avoient aucun comptoir ni à la Chine ni dans les Royaumes voisins qui produisent la belle soie; néanmoins des Négocians de leur Nation demanderent l'agrément du Cubo pour être reçus à apporter seuls au Japon la soie de la Chine. Dans le même tems, les Espagnols des Philippines offrirent à l'Empereur de fournir trois fois autant de marchandises que les Portugais, s'il leur accordoit un port franc. Les Portugais & leur commerce, depuis l'affaire de Macao, étoient tombés dans la défaveur & le discrédit. L'Empereur, qui, depuis les offres des Hollandois & des Espagnols, ne voyoit aucune raison de les ménager, donna ordre au Roi d'Arima de saisir le grand navire qui venoit tous les ans de Macao au Japon, de faire main-basse sur tous les Portugais, & de lui envoyer la tête de Pessoa, Capitaine du vaisseau, premier auteur des exécutions faites aux Indes l'année précédente contre ses sujets.

Le Roi d'Arima, bouillant de l'ardeur de venger cette injure, 2270.
attaqua avec trente bâtimens le grand navire Portugais; Pessoa lui 1610.
répondit de cinq coups de canon qu'il fit accompagner d'un concert de flûtes; & les Japonnois humiliés se retirerent. Sur le bruit qui se répandit que le navire s'étoit échappé, après avoir battu le Roi d'Arima, le Cubo-Sama ordonna à Safioye, Gouverneur de Nangazaqui, de faire passer par le tranchant du cimeterre tout ce qui seroit resté de Portugais dans son Gouvernement, sans

épargner ni les Missionnaires, ni l'Evêque même. Cet ordre n'étoit pas encore arrivé à Nangazaqui, que Pessoa avoit été réduit à se couler à fond : le Roi d'Arima, vainqueur & vengé, dissipa lui-même l'orage prêt à crever sur cette Nation.

Kœmpfer, sur l'autorité d'un Auteur Japonnois, met ici sur la scène les Castillans à la place des Portugais. Le Christianisme brilloit alors de quelque éclat dans les Provinces du Nord, qui, jusqu'ici, n'avoient vû, pour ainsi dire, qu'en passant la lumiere de l'Evangile.

2271. 1611. Il sembloit que les deux Cours Souveraines étoient dans une parfaite intelligence, lorsque le Cubo-Sama partit de Surunga à la tête de soixante-dix mille hommes pour aller à Méaco déposer le Dairi Go Josey, & mettre sur le Trône Dai-Seokwo, fils de ce Prince. On ignore les raisons de ce coup d'éclat; il étonne l'Empire. Peu de tems auparavant, le Roi de Saxuma avoit fait la conquête des Isles de Lequios ou de Riuku, qui sont encore aujourd'hui tributaires des successeurs de ce Prince.

Le Cubo, ayant encore les armes à la main, invita l'Empereur, fils de Tayco-Sama, à venir le voir à Méaco. On craignit pour la vie du jeune Prince; mais le Tuteur n'ayant rien entrepris contre sa personne, on jugea qu'il n'avoit voulu que jouir de l'exercice du pouvoir suprême, & accoutumer les sujets à voir leur maître même lui obéir. Son dessein étoit d'inspirer à son pupille une confiance qui l'empêchât de se tenir sur ses gardes. Dans cette visite, le Cubo ne donna jamais la main au fils de Tayco Sama; mais il lui fit rendre, par le Xogun-Sama son fils, les devoirs de sujet.

Les Hollandois & les Espagnols, n'ayant point rempli les promesses qu'ils avoient faites au Cubo, le commerce rentra presque tout entier dans les mains des Portugais. Le bruit se répandit dans le Japon, que les Hollandois n'étoient que des rebelles soustraits à la domination du Roi d'Espagne; qu'ils mettoient tout en œuvre pour ruiner le commerce des autres Nations; qu'ils avoient inu-

tilement assiégé Malaca en 1606; qu'ils venoient tout récemment d'être battus aux Philippines, &c: il se forma, dans l'esprit des Japonnois, un violent préjugé contre eux. Le goût des Mathématiques prenoit alors à la Cour d'Ozaca. Les Jésuites établirent à l'instant à Méaco une Académie des Sciences, où les personnes distinguées par leur mérite & par leurs emplois allerent assister aux assemblées.

Le Vice-Roi de la Nouvelle-Espagne envoyoit au Cubo-Sama une Ambassade pour cimenter le Traité de Commerce fait par D. Rodrigue d'Urbero avec ce Prince. L'Ambassadeur entra à Jedo au son des flûtes & des hautbois, accompagné d'un cortége militaire, & l'étendart aux armes d'Espagne déployé devant lui: il étala le même faste à la Cour de Surunga. Le Cubo lui accorda la liberté de construire des vaisseaux dans tous les Ports de l'Empire, & de reconnoître les côtes de Quanto; mais il lui refusa l'expulsion des Hollandois & celle des Espagnols qui demeuroient au Japon, sans la permission du Roi Catholique. Sur ces entrefaites, les Hollandois arriverent à Surunga; ils se disculperent sur les bruits répandus contre eux, & le Pilote Adams obtint pour leur commerce des avantages qu'ils n'osoient espérer.

Les Missionnaires, jaloux de la gloire de la vraie Religion, 2272.
rapportent qu'un Chrétien, du village d'Ydumani, trouva dans le 1612.
tronc d'un figuier une grande croix très-bien faite qui portoit une inscription. L'Evêque de l'Eglise du Japon approuva le culte de cette croix, & la déclara miraculeuse, après avoir examiné, suivant les formalités requises par les Canons, les prodiges qu'on lui attribuoit. Plus de vingt ans auparavant, un paysan du Bourg d'Obama en avoit découvert une pareille, formant le cœur d'un arbre qu'il coupoit dans une forêt; il ne tardera pas d'en paroître une troisiéme dans le même cas & avec les mêmes circonstances. Le prodige commençoit à devenir un peu commun. Les évémens déterminerent les croix enfantées par des arbres à être de mauvais augure. Il étoit arrivé qu'après l'*invention* de la plus

ancienne, Tayco-Sama avoit porté le premier Edit contre le Chriſtianiſme; les Fidéles prirent cette croix miraculeuſe pour un avis que le Ciel leur avoit voulu donner de leur malheur. On eſt porté à ajoûter foi aux événemens qui répondent à nos idées, & à les enchaîner de maniere à en former un ſyſtême relatif à notre cauſe. Cette vérité ne ſe borne pas au fait de la Religion.

Les mauvaiſes manœuvres de quelques Chrétiens vérifioient les augures tirés par la ſuperſtition. L'un d'entr'eux nommé Daifaci, Secrétaire du premier Miniſtre du Cubo, expédia au Roi d'Arima de fauſſes Patentes pour le mettre en poſſeſſion d'une partie du Figen que ce Prince revendiquoit : la fauſſeté ſe découvrit, & le fauſſaire fut brulé vif avec ſa femme. Le Cubo-Sama, qui venoit de ſe déclarer contre le Chriſtianiſme, envoya au Roi d'Arima un Officier & des ſoldats pour lui couper la tête, s'il n'aimoit mieux ou ſe fendre le ventre, ou défendre ſa vie dans un combat ſingulier avec l'Officier. Le Prince remit ſon cimeterre à un de ſes confidens, &, ſuivant les principes de ſa Religion, il livra ſa tête à une main étrangere. On imputa au Chriſtianiſme la faute de ces deux Chrétiens.

Les ſcandales, les uſures, & les infidélités des Européens, la jalouſie mutuelle des trois Nations qui commerçoient dans l'Empire, les intrigues des Hollandois, les indiſcrétions des Caſtillans, le zéle fougueux des nouveaux Chrétiens, la diſcorde &
2273. 1613. les troubles introduits dans l'Etat avec l'Evangile, la néceſſité de détruire ou cette Religion intolérante ou les Religions anciennes, les manœuvres des ſectes idolâtres, divers accidens, &, ſi l'on en croit Kœmpfer, l'orgueil de l'Evêque du Japon qui avoit refuſé inſolemment à un Seigneur les honneurs dûs à ſon rang, toutes ces cauſes avoient armé contre le Chriſtianiſme la ſouveraine puiſſance : tout concourut à ſa ruine.

Les Eſpagnols parcouroient, la ſonde à la main, les côtes du Japon, ſuivant la permiſſion qu'ils en avoient reçue; un cri général s'éleva contre eux. Le Cubo-Sama entra en défiance; il demanda

au Pilote Adams, ſi c'étoit l'uſage en Europe de ſonder ainſi les Ports des Royaumes étrangers. L'Anglois lui répondit qu'on regarderoit en Europe cette opération comme un acte d'hoſtilité, & en diſculpant la Religion de l'Angleterre, il chargea celle des Portugais & des Eſpagnols. On a toujours aſſez de crédit pour faire du mal : Adams en eut encore aſſez pour ménager au Chevalier Guillaume Saris un accueil favorable de la part du Régent. Saris obtint pour les Anglois la permiſſion d'établir un comptoir à Firando, & la liberté du commerce dans tout l'Empire, avec des priviléges fort étendus. Ce Capitaine propoſa au Cubo la découverte du pays d'Yeſſo, & des autres contrées qui ſont au Nord du Japon; l'Empereur y conſentit. Il eſt rapporté dans des Mémoires que le nom Anglois étoit ſi renommé dans cet Empire, que les Hollandois ne croyoient pas pouvoir y paroître ſous de meilleurs auſpices qu'en publiant qu'ils étoient de la même Nation. On y jouoit des comédies, où les ſujets du Roi de la Grande-Bretagne, aux priſes avec ceux du Roi Catholique, ſortoient toujours victorieux du combat.

Depuis que le Régent avoit manifeſté ſes diſpoſitions à l'égard des Chrétiens, le Séogun ſon fils, naturellement cruel & précipité dans ſes réſolutions, bouilloit d'impatience de perſécuter ceux du Quanto; mais la crainte d'un ſoulevement général des Fidéles en faveur de Fide-Jory, qui, ayant atteint l'âge de majorité, aſpiroit à regner, retint encore le pere & le fils; ils préluderent par l'exil de quelques Seigneurs & par la mort d'un petit nombre de gens du peuple. La tyrannie ſe déchaînoit alors contre eux dans le Royaume d'Arima, où le parricide Suchandono accumuloit les crimes ſur un Trône acquis par des forfaits. Le Gouverneur de Nangazaqui mit, parmi les chefs d'accuſation dont il chargea les Fidéles, leur mépris pour la mort qui alloit juſqu'à ambitionner les plus cruels ſupplices, & le culte religieux qu'ils rendoient à des hommes qui avoient paſſé par la rigueur des loix.

HISTOIRE DU JAPON.

2274.
1614.

De nouveaux Edits furent portés par la Cour de Surunga contre la Religion Chrétienne & rigoureusement exécutés. On vit les Eglises en cendres, des supplices singuliers inventés, un désert affreux peuplé de Chrétiens bannis; des Rois, des Princes, des Seigneurs, & les Missionnaires chassés hors de l'Etat. Le dessein du Cubo-Sama, qui, connoissant le cœur humain, ne vouloit pas violer en vain les droits de l'humanité, étoit d'épargner le sang; parce qu'il pensoit que les exécutions sanglantes ont souvent, en fait d'opinion, un effet contraire à celui qu'on se propose, & qu'il ne doutoit point, qu'après le départ des Religieux, la ferveur des disciples ne se rallentît peu à peu. Les Missionnaires se cacherent sous des déguisemens. Le zéle des Chrétiens s'enflamma par la persécution, & la persécution par leur résistance. Il y eut des martyrs & des apostats dans le Buygen. Le stratagême qu'on employa avec succès dans la Capitale de ce Royaume, fut de tenter les Chrétiens par la prostitution de leurs femmes. On exerça des cruautés inoüies contre eux dans le Royaume d'Arima; l'Histoire de la tyrannie n'en offre point de semblables. La pudeur & la nature en frémissent; les Fidéles donnoient des exemples merveilleux de constance que les Hollandois attribuerent au caractère infléxible de la Nation. Voyez Kœmpfer, & les Mémoires qui ont servi à l'établissement de la Compagnie des Indes, Tom. XI. &c. L'agitation de l'Etat rendit le calme à l'Eglise.

La guerre s'étoit allumée entre l'Empereur Fide-Jory & le Cubo-Sama. La maniere absolue dont l'usurpateur gouvernoit, la possession paisible où il étoit du domaine Impérial, l'habitude de le voir donner des ordres souverains jusques dans Ozaca, la résidence de son pupille, avoient presque fait oublier le légitime héritier de la Couronne. Cependant ce Prince vivoit; il avoit les armes à la main; il pouvoit compter sur les Seigneurs attachés à son pere; il lui restoit des ressources dans le cœur des peuples, & il empêchoit le Cubo d'assurer à sa famille le Trône Impérial pour héritage. Deux cent mille hommes camperent, à

la vue d'Ozaca, la meilleure Place du Japon. Le mauvais ſuccès du ſiége décrédita les armes du Cubo, & le bruit ſe répandit dans les Provinces qu'il ne lui reſtoit que la reſſource d'une paix honteuſe. Dans ces circonſtances critiques ; le Cubo prit en effet le parti de faire la paix, mais pour ſe diſpoſer à la guerre, les deux Princes ſignerent le Traité de leur ſang, & ils le ſcellerent par un ſerment ſolemnel. Fide-Jory ſe lioit par-là, mais il ne lioit pas ſon ennemi ; c'étoit un de ces hommes avec leſquels on ne peut ſûrement compter que ſur leur impuiſſance.

L'Empereur, réveillé par le bruit ſourd des préparatifs du Cubo, paroît le premier en campagne à la tête de deux cent mille hommes ; le Cubo fait bientôt après venir trois cent mille combattans devant Ozaca : les armées ſont en préſence. L'action s'engage avec fureur ; on combat avec acharnement ; la victoire penche du côté des Impériaux. Voilà tout d'un coup la Ville en feu : l'Empereur vole à ſa famille & à ſes tréſors. Son armée croit l'ennemi maître de la Place ; elle craint d'être étouffée entre deux feux ; elle ſe débande, & cent mille hommes périſſent dans la déroute. Les incendiaires, qu'avoit gagnés le Cubo, ouvrent la Ville embraſée à ſes ſoldats, qui, emportés par l'avarice ou par la lubricité, deviennent la proie des flammes. On dit qu'il couloit aux environs du Palais des ruiſſeaux de métaux fondus, comme autrefois à Corinthe. Suivant quelques Relations, le Cubo uſa de la victoire avec toute la modération d'un Prince magnanime ; il ne laiſſa tomber le glaive que ſur les traîtres qu'il avoit lui-même corrompus. Quoiqu'on en diſe, celui qui aime la trahiſon, ne doit point haïr le traître ; quiconque a part au crime, eſt un complice qui n'eſt pas fait pour le punir ſur autrui. Les Relations ne s'accordent point ſur cette victoire, ni en général ſur le caractère de Jeſi-Jas ; les Hollandois le peignent honnête homme, & même généreux. Un de leurs Voyageurs dit qu'après cette action, il donna un Royaume à Fide-Jori ; Kœmpfer croit, ſur des bruits populaires, que ce malheureux Prince paſſa à la Chine :

HISTOIRE DU JAPON. on ignore sa destinée. Le Cubo s'occupa des grands changemens qui suivent toujours une révolution & la chûte d'un Souverain. Il parut un Edit portant que, quiconque seroit convaincu d'avoir donné retraite aux Docteurs Chrétiens, seroit mis à mort, sans remission, avec toute sa famille.

Les Directeurs du commerce des Hollandois demanderent la confirmation des priviléges qu'ils avoient obtenus du dernier Cubo en 1611 : demarche imprudente qui offensa l'Empereur. Les Princes Japonnois sont fidéles à garder les paroles que leurs prédécesseurs ont données sous le sceau de l'autorité suprême. Toutefois les Hollandois obtinrent les Lettres Patentes qu'ils sollicitoient; mais elles furent écrites en caractères moins favorables que les premieres. Ils n'épargnerent ni soin ni dépenses auprès du Monarque, de ses Ministres, & sur-tout du Roi de Firando, pour se rétablir dans la faveur de la Cour.

Il est à observer que ces Lettres Patentes paroissent avoir été accordées par Fide-Jory, & par conséquent avant l'événement qu'on vient de lire. Il faut conclure de-là que ce Prince exerçoit la souveraine puissance; il n'est donc pas constant qu'avant cet événement, Jesi-Jas l'eût usurpée; & si ce tuteur avoit abusé, comme on l'a dit, de si bonne heure de la confiance de Tayco-Sama, comment ne se seroit il pas de bonne heure défait de son pupille qui devoit mettre de si grands obstacles à ses projets. Ces considérations font naître quelques soupçons sur les récits de certains Relateurs. Jesi-Jas persécuta les Missionnaires; il favorisa le commerce des Hollandois : voilà la clef des contradictions de son histoire.

2276. 1616. La mort & l'apothéose du Cubo Sama suivirent de près ces événemens. Ce Prince fut un des plus habiles politiques que le Japon ait vûs sur son Trône. Sans être homme de guerre (ce qui dans l'esprit d'une Nation guerriere fut une tache à sa réputation) il réussit dans toutes ses entreprises militaires par l'étendue & la fécondité de son génie. Le soin de thésauriser, qui ne fut d'abord en lui que la prévoyance du besoin où il alloit être, devint par l'ha-

bitude une véritable paſſion. Il dépouilla ſon Pupille, mais ce Pupille n'étoit que le fils d'un uſurpateur. Suivant toutes les Relations, il eut de grands talens; ſuivant quelques-unes, il eut de grandes vertus, & il fit les délices de ſes ſujets. Sa famille occupoit encore le Trône ſur la fin du ſiécle, tems auquel finiſſent nos Mémoires ſur ce pays; elle a porté la ſouveraine puiſſance au plus haut degré. Sa politique a été de tenir les Rois & tous les grands vaſſaux dans un tel état de dépendance & de foibleſſe, qu'ils fuſſent hors d'état d'exciter le moindre trouble. Les Annaliſtes de Kœmpfer placent le Cuboïſme de Jeſi-Jas en 1614, la diſparition de Fide-Jory en 1616, & la mort de Jeſi-Jas en 1617. La paix renouvella contre les Chrétiens la perſécution qui ne finit que par l'anéantiſſement du Chriſtianiſme. Il parut un Edit de proſcription beaucoup plus terrible que tous les précédens.

L'Empereur Xogun-Sama, à qui ſon pere avoit recommandé ſur toutes choſes en mourant d'extirper de ſes Etats la Religion Chrétienne, ſignala les commencemens de ſon regne par les échaffauts & les buchers dreſſés aux quatre coins de l'Empire. Jeſi-Jas s'étoit contenté d'abattre les appuis des autels, dans l'eſpérance de les voir bientôt s'écrouler d'eux-mêmes, au lieu de verſer le ſang qui eſt d'ordinaire le plus fort ciment d'un édifice ſacré. Le banniſſement des Miſſionnaires, la diſgrace des Seigneurs, la défenſe de l'exercice public, &c. ne paroiſſent pas au fils, ainſi qu'ils avoient paru au pere, des moyens propres à détruire; il déchire l'Etat pour exterminer le Chriſtianiſme. L'on vit dans ce tems-là une comète. Les Aſtronomes tireroient de grands ſecours pour l'hiſtoire des comètes, des Annales des Orientaux policés, leſquels perſuadés qu'elles entraînent à leur ſuite de grands événemens, ont été ſoigneux d'en conſigner les apparitions dans leurs Faſtes. 2277--79. 1617--19.

Mazamoney, Prince d'Oxer ou Voxu, avoit envoyé en 1613 au Pape & au Roi Catholique une Ambaſſade compoſée d'un Seigneur Japonnois & du P. Sotelo, Franciſcain de l'Obſervance, 2280. 1620.

HISTOIRE DU JAPON.

fous couleur de vouloir embraffer le Chriftianifme, & dans le deffein de fe ménager le commerce du Méxique. Pour diffiper les ombrages que la Cour de Jedo auroit pu prendre, il commença à perfécuter les Chrétiens. Lorfque fon Ambaffadeur fut de retour au Japon, il lui ordonna d'abjurer la Foi Catholique. Il publia trois Edits portant peine de confifcation contre les riches, & de mort contre les pauvres qui ne retourneroient point au culte des Dieux, avec le banniffement des Miffionnaires & des promeffes aux délateurs. Matfumay, Capitale du pays d'Yeffo ou Jeffo fituée au Nord de l'Empire, fe peuploit alors de Japonnois. Ses mines d'or attiroient une foule de Commerçans de cette Nation; la perfécution y jetta une foule de Chrétiens. Le Prince de Matfumay reconnoiffoit l'Empereur du Japon pour Souverain, fi même il ne commandoit pas au nom de cet Empereur dans le pays ou dans une portion du pays.

Dans ce tems-là une Efcadre Japonnoife abordoit à l'Ifle Formofe; elle y forma des établiffemens. Peu de tems après les Hollandois, pouffés par une tempête fur les côtes de cette Ifle fituée entre la Chine, le Japon, les Philippines, les Moluques, & les Indes, furent tentés par la beauté du pays & par l'avantage de fa fituation de s'y arrêter. On rapporte que le Capitaine du vaiffeau demanda aux Japonnois, comme autrefois les Tyriens aux Africains, autant de terrein qu'en pourroit enfermer le cuir d'un bœuf, & qu'il ufa de même de la fupercherie de couper le cuir en petites lanieres. Le tour parut, dit-on, ingénieux aux Japonnois, qui confentirent à lui céder le terrein enfermé dans ces courroies. Ils ont depuis abandonné toute l'Ifle; on ignore pour quelle raifon. Les Chinois en ont chaffé les Hollandois.

Le Pape, pour ranimer la Foi des Chrétiens du Japon, avança pour ce pays le Jubilé de l'année 1625. Le Jubilé fut publié à Méaco, à Surunga, à Jedo, & dans toutes les Provinces, malgré les Edits; cependant la perfécution continuoit; il y eut beaucoup de martyrs dans le Ximo. La crainte de dépeupler

l'Empire & l'espérance de dissiper les troupeaux, en les laissant sans Pasteurs, firent tomber toute la rigueur des Edits sur les Missionnaires. Les Hollandois & les Anglois souffloient le feu de la persécution. Par le récit artificieux des conquêtes des Castillans & des Portugais dans les Indes & dans le Nouveau Monde, ils avoient persuadé aux grands Seigneurs Japonnois que les Missionnaires frayoient la route aux Soldats. Vers ce tems-là, l'Empereur, en se déchargeant du soin des affaires sur son fils Jecnitz, le fit revêtir par le Dairi du titre de Xogun-Sama, sans toutefois se dépouiller de celui de Cubo. Le Dairi avoit épousé la fille de Fide-Tada. HISTOIRE DU JAPON. 2282. 1622.

Les Portugais de Macao, épuisés par le siége qu'ils venoient de soutenir contre les Anglois & les Hollandois, se trouverent hors d'état d'envoyer leur grand Navire à Nangazaqui. Les Hollandois ne manquerent pas de faire remarquer aux Japonnois qu'ils ne devoient pas compter sur une Nation dont ils avoient d'ailleurs tant à craindre. La Cour assistoit au supplice des Chrétiens. La constance de ces martyrs interdisoit les sectes Japonnoises qui n'osoient plus mettre leurs martyrs en parallèle avec eux. Une force surnaturelle exaltoit le caractère de ce peuple toujours excessif & passant le grand, avide de la mort dans laquelle il croit facilement trouver ou de la gloire ou du bonheur. C'étoit ainsi que le Japon, au milieu de la plus grande paix dont il ait peut être jamais joui, nageoit dans le sang de ses peuples, comme un pays ravagé par des Barbares. Dans le même tems une Ambassade Espagnole fut refusée par la Cour qui la regarda comme une misérable députation du Gouverneur des Philippines, ou du Vice Roi de la Nouvelle-Espagne, & comme un stratagême des Religieux Espagnols pour remettre en crédit leur *Secte Diabolique*. Les Ambassadeurs furent obligés de s'en retourner promptement. Trois Edits Impériaux annoncerent dans tout le Japonnois de nouveaux malheurs au Christianisme. Le premier défendoit aux Chrétiens du pays tout commerce avec les étrangers. Le second 2283-84. 1623-24.

Histoire du Japon.

fermoit tous les Ports de l'Empire, excepté celui de Nangazaqui qui demeura ouvert pour les Portugais, & celui de Firando qui le fut pour les Hollandois, exclusivement à tous les autres Marchands des Indes & de l'Europe. Les Vaisseaux Portugais & Hollandois étoient assujettis par l'Edit à des visites de Commissaires. Le troisiéme Edit condamnoit au bannissement les familles Espagnoles habituées au Japon ; les Chinois & les Coréens étoient compris dans cet exil. Ceux qui avoient des femmes Japonnoises furent obligés de les laisser dans le pays, ainsi que les enfans qu'ils en en avoient eus, au moins les filles, avec leurs esclaves, & presque tout leur bien. On ne toucha point aux Hollandois, qui, bien loin de mener au Japon des Missionnaires, étoient, dit-on, les premiers à dénoncer ceux qu'ils venoient à bout de découvrir.

2285. Le Xogun - Sama consomma enfin le projet de despotisme
1625. formé & suivi par ses prédécesseurs. Sur une simple sommation, les Princes qui conservoient quelques restes de leur ancienne puissance, se courberent servilement pour subir le joug, quoiqu'ils eussent assez de forces pour s'y soustraire. Les succès constans des Cubos avoient abattu leur courage ; ils perdirent, par leur soumission, leur grandeur, & bientôt les sentimens qui pouvoient les en rendre dignes. La destruction des Chrétiens formoit l'autre objet important des soins de la Cour. De nouveaux Edits furent publiés contr'eux à Nangazaqui ; l'on confisqua leurs biens au profit de l'Empereur. Il fut statué qu'aucun Japonnois commerçant hors de l'Empire ne rentreroit dans ses Ports qu'il ne fît profession ouverte d'une des anciennes Religions ; l'Empire fut fermé aux Navires des Isles Philippines ; enfin tous les habitans de Nangazaqui furent obligés de se faire inscrire dans une des Sectes approuvées par le Gouvernement.

2286. Quelque tems après l'Empereur accorda une marque singuliere
1626. de distinction à l'Ambassadeur de la Compagnie Hollandoise des Indes Orientales. Ce Prince se disposoit à aller rendre au Dairi l'hommage accoutumé ; il avoit renvoyé, à l'issue de sa visite, l'au-

dience que deux Ambassadeurs, l'un Portugais, l'autre Siamois, sollicitoient; il en accorda une solemnelle à l'Ambassadeur Hollandois Krammer, & il l'invita à assister à la cérémonie de son entrevûe avec le Dairi. Krammer a donné une description de cette fête, auprès de laquelle le faste des premieres Cours de l'Europe a l'air de la misere qui joue l'opulence.

Cependant le glaive continuoit de dévaster le Japon par le supplice des Chrétiens. Le Japonnois méprise souverainement la mort; il se la donne presque sans sujet: le Japonnois Chrétien la desire, il y court, quand la cause de Dieu l'y invite. Un Empereur qui eût bien connu le caractère de la Nation & l'esprit de la foi, auroit prévû qu'il seroit contraint de r'ouvrir tous les jours les plaies que la persécution faisoit à l'Etat, jusqu'au dernier soupir du dernier des Chrétiens.

Les Hollandois alloient toujours à leur but. Cependant ils n'étoient pas sans crainte. Pierre Nuitz, Envoyé du Conseil de 2288.
Batavia, ayant pris au Japon la qualité d'Ambassadeur du Roi de 1628.
Hollande, la fourberie fut découverte, on le renvoya honteusement de la Cour. Ce Député, d'un caractère vain, oublia dans sa commission cette maxime fondamentale des Hollandois concernant les Japonnois: *qu'il faut les gagner par une conduite douce, respectueuse, & soumise en effet sans prétendre se couvrir de la peau du renard, & les amuser*. Il étoit l'année suivante Gouverneur de l'Isle Formose, lorsque deux grands Navires Japonnois, sur lesquels il y avoit cinq cens hommes, aborderent dans cette Isle. Pour se venger de l'affront qu'il avoit reçu au Japon, il désarma, sous divers prétextes, les deux Navires, & les retint. Les Japonnois, après avoir long-tems sollicité en vain la restitution de leurs armes & la liberté de partir, s'en parerent en 1630, par une entreprise bien concertée, du Palais du Gouverneur, massacrerent sa Garde, & ne l'élargirent lui même qu'à des conditions très dures. La Cour du Japon fut informée de cet événement; à l'instant elle fit arrêter neuf Vaisseaux de la Compagnie

Histoire du Japon.

Hollandoiſe, & le commerce fut ſuſpendu. Le Conſeil de Batavia, inſtruit de l'état de la Compagnie au Japon, prit enfin le parti de ſacrifier l'auteur de ſes diſgraces au reſſentiment de l'Empereur; Nuitz fut embarqué en 1634, & il arriva la même année à Firando. François Caron obtint ſa grace en 1636, en appuyant les ſollicitations d'un préſent conſidérable, eſpéce de tribut annuel que la Compagnie paye encore à l'Empereur. Il y avoit, entre les choſes que l'on offrit au Cubo, un chandelier de laiton à trente branches de la hauteur de quatorze pieds, ouvrage d'un travail ſingulier, ce qui parut d'un prix ineſtimable dans les conjonctures; car on préparoit alors les obſéques ou plutôt l'apothéoſe du feu Empereur, & le chandelier vint très-à-propos augmenter la pompe du Mauſolée. Le caractère de la Nation Japonnoiſe éclate dans les circonſtances diverſes de l'affaire des Hollandois. Peu s'en fallut qu'elle ne ruinât totalement leur crédit & leur commerce. Ils ſe confirmèrent dans l'idée qu'il falloit traiter doucement & ſimplement avec ce peuple adroit, fier, & jaloux de tout ce qui touche ſon honneur & ſes droits.

L'année 1632 avoit été marquée par la mort & par l'apothéoſe
2292. de l'Empereur Fide-Tadad, pere de l'Empereur regnant. Ce Prin-
1632. ce avoit conſervé juſqu'à la fin l'exercice du pouvoir abſolu, quoiqu'il eût cédé les honneurs du rang ſuprême à ſon fils. Il l'avoit fait aſſeoir ſur le Trône pour aſſûrer à ſa famille les fruits de l'uſurpation, & pour accoutumer ce Prince aux affaires pour leſquelles il avoit remarqué en lui un grand éloignement. Les Relations ne s'accordent pas ſur l'année de la mort du Xogun-Sama. Le nouvel Empereur Jemitz ou Jetirako ſe fit nommer *Toxogun-Sama*, pour ſe mettre autant au-deſſus de ſes prédéceſſeurs qu'ils avoient été eux-mêmes au-deſſus de leurs vaſſaux. (*To*, au commencement d'un nom, eſt une marque de prééminence & de ſouveraineté.) Une paſſion contre nature donnoit à ce Prince une grande averſion pour le mariage. Peu de tems après la mort de ſon pere, le Dairi lui envoya les deux plus belles filles de l'Empire pour

pour le retirer de ce désordre; le Toxogun en épousa une par complaisance, & l'enferma dans une tour. Enfin, sa nourrice lui présenta les plus belles personnes qu'on eût trouvées dans les serrails des Rois; le Prince arrêta ses yeux sur la fille d'un Sellier, & il en eut un fils. Les femmes, à qui cette favorite avoit été préférée, vinrent à bout d'étouffer l'enfant : on cacha cette mort à l'Empereur; des torrens de sang eussent coulé.

Le Christianisme s'éteignit à la fin dans le sang des martyrs. 2293.
On avoit mis en usage contre les Chrétiens le terrible tourment 1633.
de la *Fosse*. Pour ce supplice, on dressoit des deux côtés d'une grande fosse deux poteaux qui soutenoient une piéce de traverse, à laquelle on suspendoit le patient par les pieds avec une corde passée dans une poulie. Le patient avoit les mains liées derriere le dos, & le corps serré avec des bandes assez larges, pour qu'il ne fût pas suffoqué tout d'un coup. On le descendoit la tête en bas dans la fosse, & on l'y renfermoit jusqu'à la ceinture, par le moyen de deux ais échancrés qui lui ôtoient entiérement le jour. Dans la suite, on laissa aux patiens une main libre, afin qu'ils pussent donner le signal marqué, pour avertir qu'ils renonçoient au Christianisme. Souvent on remplissoit la fosse d'immondices qui causoient une infection insupportable.

Les Hollandois cherchoient à rentrer dans la faveur de la 2295.
Cour; huit de leurs Vaisseaux, richement chargés, mouillerent 1635.
au Port de Firando, d'où le Président du Commerce & le Conseil envoyerent à l'Empereur un magnifique présent des plus belles soies de la Chine & des plus fins draps d'Angleterre. Le Monarque reçut ce présent avec de si grandes démonstrations de joie, que les Hollandois, malgré l'affaire de Nuitz encore pendante, s'enhardirent à lui proposer d'interdire absolument le commerce aux Portugais & aux Espagnols, en lui offrant des marchandises mieux conditionnées, en plus grande quantité, & à meilleur compte. Pour capter la bienveillance de la Cour outrée contre les Missionnaires, ils s'étendirent sur l'horreur qu'ils avoient pour les

Histoire du Japon.

ſentimens des Prêtres Romains, & ſur les vœux qu'ils formoient pour qu'on en purgeât la terre. Enfin ils propoſerent à l'Empereur d'aſſiéger Macao & de détruire aux Indes la puiſſance Portugaiſe. Ces offres ne furent point déſagréables à la Cour, mais elles ne produiſirent que des Edits qui gênerent les Portugais.

2296.
1636.
Les vaiſſeaux de cette derniere Nation, en arrivant à Nangazaqui, trouverent dans le Port une Iſle faite de main d'homme, avec des maiſons pour les loger; on leur intima des conditions dures, ſous leſquelles ſeules il leur ſeroit permis de continuer le commerce. Ces conditions étoient qu'ils livreroient, en arrivant, leurs armes à feu; qu'ils n'iroient jamais dans le Royaume, ſans être accompagnés d'une Garde, & qu'ils n'iroient que dans les endroits où le commerce les appelleroit; qu'ils n'apporteroient ni lettres, ni hardes, ni aucune marchandiſe à l'uſage des Miſſionnaires; qu'ils ne vendroient du vin aux Japonnois que de l'avis d'un Commiſſaire; qu'ils ne leur donneroient point d'argent, pas même à titre d'aumône, (ces deux articles avoient trait à la Meſſe & à l'entretien des Miſſionnaires); qu'ils ne parleroient aux ſujets de l'Empereur que du commerce; qu'ils n'expoſeroient ni croix ni image hors de leur Iſle, &c. Cette petite Iſle, appellée *Déſima*, eſt la même qui ſert aujourd'hui comme de *priſon* aux Hollandois. Le Gouverneur de Nangazaqui vexa cruellement les Portugais; ils emmenerent aux Indes une foule de Japonnois qui leur étoient unis par des alliances. Pour conſtater la profeſſion générale du Paganiſme dans tout le Japon, un Edit Impérial ordonna à tous les particuliers de porter ſur la poitrine une idole ou quelque autre marque extérieure d'idolâtrie. Il fut ſtatué que tous ceux qui aborderoient à quelque Port ou Havre que ce fût, ſeroient conduits dans un endroit nommé *Xaya*, ſalle d'inquiſition où on les obligeroit de fouler aux pieds publiquement des images de Jeſus-Chriſt, de la Vierge, & des Saints. Il n'y eut d'exceptés de cette loi que les Marchands d'Europe à qui le commerce étoit permis.

L'Auteur d'une Relation attribuée à Tavernier & le Docteur Kœmpfer rapportent le dernier coup porté au Christianisme, à la découverte d'une conspiration des Chrétiens contre l'Empereur. Voici comment ils racontent le fait. Un Navire Hollandois ayant enlevé près du Cap de Bonne-Espérance un Vaisseau Portugais qui passoit du Japon ou des Indes en Europe, on publia qu'il s'y étoit trouvé des Lettres adressées au Roi Catholique par un certain *Moro*, Japonnois de naissance, & Chrétien zélé. Ces Lettres, que les Hollandois remirent entre les mains du Roi de Firando leur protecteur déclaré, contenoient le plan d'une conspiration contre la personne de l'Empereur du Japon, formé par les Chrétiens du pays & agréé par les Portugais. Le nombre des Vaisseaux & des Soldats que ceux-ci devoient fournir, & les noms des Princes & Seigneurs du Japon intéressés dans le complot y étoient marqués, & l'on n'attendoit que la bénédiction du Pape pour commencer l'entreprise. Pour fortifier cette accusation, on répandit en même tems le bruit qu'un Navire Japonnois avoit intercepté une Lettre que le Capitaine *Moro* écrivoit sur le même sujet au Capitaine Général de Macao. Kœmpfer ajoûte que l'auteur de ce complot fut brûlé vif, & que peu de jours après, le Gouverneur de Nangazaqui reçut un Edit Impérial signé de tout le Conseil, prononçant confiscation de biens & peine de mort contre tout Japonnois qui sortiroit de l'Empire; le bannissement des Portugais & l'abolition de leur commerce, l'emprisonnement des Chrétiens & de leurs fauteurs, & une récompense de cinq cens livres sterlings pour quiconque découvriroit un de leurs Prêtres.

Les Catholiques ont traité ce récit de calomnie inventée par François Caron, alors Président du commerce des Hollandois au Japon; il est du moins suspect. On ne peut pas regarder cette prétendue conspiration comme la cause de la derniere persécution & de l'exclusion des Portugais, puisque, suivant le récit même des Auteurs de la Relation, il y eut au moins un an

Histoire du Japon.

d'intervalle entre ces derniers événemens & celui qu'ils racontent. On verra bientôt la véritable caufe de la ruine de l'Eglife Japonnoife & du commerce de cette Nation.

Les Hollandois ayant trouvé une entrée libre dans la Perfe & dans le Royaume de Bengale, furent en état de fournir le Japon de foie & de toutes les autres marchandifes qu'on y pouvoit importer. Quoique les Portugais fiffent encore un commerce confidérable, leurs profits furent cette année de fix millions de florins: auffi Kœmpfer appelle-t-il cet heureux tems l'âge d'or du commerce de la Compagnie Hollandoife au Japon. Cet âge finit précifément à l'exclufion abfolue des Portugais: on en trouvera les raifons plus bas.

2298--99. A la fuite d'une longue & horrible perfécution, les Chré-
1638--39. tiens d'Arima prenant confeil de leur défefpoir, fe révolterent ouvertement. On en vit trente-fept mille prendre les armes & entrer en campagne fous la conduite d'un jeune Prince de la maifon de leurs anciens Rois. Ximabara fe rendit à eux; bientôt ils y furent affiégés par une armée de quatre-vingt mille hommes, qui avoit un grand train d'Artillerie Hollandoife. Les rebelles foudroyés & manquant tout-à-fait de vivres, fe déterminerent à tenter la fortune d'un combat, après avoir plufieurs fois refufé de fe foumettre à des conditions avantageufes. On fe battit avec une furie fans exemple hors des guerres de Religion: le maffacre fut effroyable du côté des Impériaux; enfin l'acharnement des Chrétiens fut tel qu'ils périrent tous jufqu'au dernier fans avoir été vaincus. Kœmpfer affûre que les Japonnois lui ont parlé avec indignation de la conduite des Hollandois dans cette affaire: elle leur attira la faveur de la Cour & les mépris de la Nation. Enfin, ils vinrent à bout d'obtenir un Edit Impérial qui défendit, fous peine de la vie, aux fujets du Roi d'Efpagne, de mettre le pied fur les terres du Japon, fous quelque prétexte que ce pût être, & qui accordoit aux Hollandois feuls d'entre les Européens, la liberté du commerce. Cet Edit fut fignifié l'année fuivante au Ca-

pitaine D. Vaſco Paglia d'Almeyda ; il étoit motivé ſur ce que les Portugais n'avoient ceſſé, malgré les défenſes, de conduire & d'entretenir des Miſſionnaires au Japon, & ſur ce qu'ils avoient fomenté la rebellion des Chrétiens d'Arima. On déclara à D. Vaſco que les deux Navires qu'il commandoit ſeroient les derniers de ſa Nation qu'on ne traiteroit point en ennemis, & que tous ceux qui paroîtroient à l'avenir ſur les côtes, y euſſent-ils été jettés par la tempête, ſeroient brûlés avec leur charge, qu'on en mettroit l'équipage à mort. D. Vaſco mit à la voile. Alors il ne reſta plus du Chriſtianiſme au Japon que des ruines & des traces de ſang. Il y eut dans ce tems-là une grande mortalité.

HISTOIRE DU JAPON.

Malgré les déclarations faites en dernier lieu par le Gouvernement, le Conſeil de Macao envoya une grande Ambaſſade à l'Empereur du Japon, pour tâcher de le déſabuſer & de le fléchir. Les Ambaſſadeurs furent arrêtés en entrant dans la rade de Nangazaqui, & l'ordre arriva bientôt de la Cour d'exécuter contre eux le dernier Edit. Les Ambaſſadeurs, avec environ ſoixante perſonnes de leur ſuite, ayant refuſé d'acheter leur grace par l'apoſtaſie, eurent la tête tranchée. Il reſtoit de l'équipage treize Matelots que l'on conduiſit aux lieux où leurs compagnons de voyage avoient été décapités, pour leur faire reconnoître les têtes de ces malheureux, & lire leur ſentence, ainſi qu'une inſcription gravée ſur une caiſſe qui renfermoit leurs cadavres. L'inſcription finiſſoit par ces mots : » Ceci ſoit pour la mémoire du paſſé & » un avertiſſement pour l'avenir. Tant que le Soleil échauffera la » terre, qu'aucun Chrétien ne ſoit aſſez hardi pour venir au Japon, & que tous ſçachent que le Roi Philippe lui même, le » Dieu même des Chrétiens, *le grand Xaca, un des premiers » Dieux du Japon*, s'ils contreviennent à cette défenſe, le » payeront de leur tête. » Les Portugais célébrerent à Macao une fête ſolemnelle en l'honneur des Ambaſſadeurs & de leur ſuite martyriſés au Japon. La fête commença par un beau *Te Deum* en Muſique.

2300.
1640.

La Cour, en exterminant les Portugais de ſes Etats, reſſerroit tous les jours davantage les Hollandois. Un Commiſſaire Impérial parut à Firando pour viſiter les magaſins de ces derniers, où l'on craignoit qu'il n'y eût des ornemens & des vaſes deſtinés au culte de la Religion Chrétienne, & pour leur ordonner de démolir leurs habitations ſur leſquelles ils avoient gravé des dates de l'Ere de J. C., ainſi que de s'abſtenir de la célébration publique de la Pâque & du Dimanche, & de ne laiſſer les Directeurs du Comptoir en charge que durant l'eſpace d'une année. Les Hollandois obéïrent ſans murmure & ſans délai. A peine le Commiſſaire Impérial fût-il parti, qu'on leur ſignifia l'ordre abſolu de ſortir de Firando, & de ſe tranſporter avec tous leurs effets dans l'Iſle Déſima, bâtie, quelques années auparavant, dans le Port de Nangazaqui pour les Portugais. Les Hollandois ont attribué la premiere décadence de leur crédit & de leur commerce à l'averſion extrême de l'Empereur pour le Chriſtianiſme que ce Prince regardoit comme une peſte publique, & à la hauteur déplacée de leur Préſident Caron, alors Directeur de leur comptoir : hauteur que les Japonnois trouvoient d'autant plus inſupportable, qu'elle leur paroiſſoit plus ridicule dans des Marchands, gens de la plus vile condition, ſuivant leurs préjugés.

Le Japon éprouvoit des famines & des mortalités. Ces cala-
2301. 1641. mités communes avoient quelquefois ſemblé éteindre les animoſités & les haines; elles ne faiſoient que les ſuſpendre. Le bonheur diviſe bientôt ceux que le malheur ſeul avoit réunis. Les beſoins ſont plus preſſans que les paſſions ; mais dès que les beſoins ceſſent, les paſſions long-temps contraintes n'en ſont que plus vives. Cependant les Miſſionnaires ne renonçoient point à la converſion des Japonnois. Quelques Religieux déguiſés
2302. 1642. débarquerent dans un Port du Saxuma; ils furent découverts & condamnés au dernier ſupplice : il reſtoit encore quelques Jéſuites au Japon. Un Navire Hollandois, envoyé à la découverte
2303. 1643. des Iſles d'or & d'argent ſituées au Nord, ſe trouva, quelque

tems après, obligé d'aller mouiller dans un Port de la côte Orientale ; les Japonnois en prirent de l'ombrage. Les gens de l'équipage furent interrogés par les Magiſtrats ; il étoit dangereux de diſſimuler le vrai deſſein du Navire, parce que le menſonge, devant les Tribunaux, eſt puni de mort ; il étoit dangereux de l'avouer, parce que l'Empereur du Japon regarde les mines de ces Iſles comme ſes tréſors, dans leſquels il n'eſt permis à aucun étranger de mettre la main. Les Hollandois vinrent enfin à bout de diſſiper les ſoupçons de la Cour, & de recouvrer leur liberté. Dans le même tems, un tremblement de terre entr'ouvrit tous les environs de Jedo ; & la Princeſſe Nio-Te remit à ſon frere puîné Go Quo Mio la Couronne de Dairi. On ignore ce qui ſe paſſoit alors dans l'intérieur de l'Empire. Les Hollandois craignant de marquer une curioſité qui pouvoit donner lieu à des ſoupçons, ſe renfermoient rigoureuſement dans les bornes du commerce & des Edits. Leur Compagnie avoit réſolu de remercier, par une Ambaſſade, l'Empereur de la grace qu'il leur avoit faite : l'Empereur étoit alors dangereuſement malade, & l'Ambaſſadeur Friſius fut obligé de partir ſans l'avoir vû. 2304. 1644.

Le Roi de Portugal envoyoit auſſi de ſon côté un Ambaſſadeur à Nangazaqui. D. Gonzalo de Sequeyra, revêtu de cette qualité, fit repréſenter aux Gouverneurs de la Place, que les Portugais, tant qu'ils avoient été ſeuls des peuples Européens au Japon, ayant vêcu avec la Nation en bonne intelligence, & s'étant acquis ſon eſtime & ſa bienveillance par leur droiture & par leur ſage conduite, le Roi, ſon maître, ſe flattoit que, puiſque la Couronne de Portugal étoit retournée à ſes Princes naturels, Sa Majeſté Japonnoiſe rendroit ſes bonnes graces aux ſujets d'un Royaume dont tout le crime à ſon égard étoit d'avoir eu le malheur d'être réduit en Province d'une Monarchie qui embraſſoit les deux hémiſphères. Les Gouverneurs expédierent un Courier à l'Empereur ; mais ce Prince refuſa de recevoir l'Ambaſſadeur, & fit enjoindre à Sequeyra de partir ſur le champ. 2306. 1646.

Histoire du Japon.

2310. 1650. L'Empereur Toxogun - Sama Jemitzko mourut quelques années après. Jietznako, ou, selon d'autres, Guane lui succéda, encore enfant. Les tuteurs du nouveau Cubo gouvernerent avec beaucoup de modération & de sagesse. L'Empire ne parut occupé qu'à jouir

2313. 1653. d'une paix profonde. Les plus petits événemens semblerent alors devenir fort intéressans pour la Nation. Ingen, célèbre Docteur, arriva de la Chine au Japon; ce peuple spirituel & avide de connoissances morales, plaça son arrivée parmi les événemens heureux. L'année suivante le feu prit au Dairi, c'est-à-dire, au Palais de Goquomio; il consuma, avec une partie de l'édifice, des Temples & des bâtimens voisins. On arrêta de jeunes garçons de douze à quatorze ans soupçonnés d'être les auteurs de l'incendie. Vers ce tems - là le Dairi Goquomio mourut, & Si-Nin, son troisiéme frere, lui succéda. Quelques-uns croyent que la liberté du commerce fut rendue cette même année aux Chinois; d'autres prétendent qu'ils l'avoient obtenue dès l'an 1637. Ils l'avoient perdue sous le regne de l'Impératrice Seo-Te.

2316--17. 1656--57. La Compagnie des Indes de Hollande, mécontente du succès de l'Ambassade de Frisius, prit occasion de la mort de Jemitzko pour en envoyer une nouvelle à son successeur, après y avoir disposé les Ministres de sa Cour. Warenaas, chargé de cette commission & d'instructions importantes, eut une audience favorable de l'Empereur en 1657. Les présens faits à cette occasion coûterent 14000366 florins, & les frais du voyage 15636; & des marchandises qui furent vendues à la Cour, les Hollandois ne retirerent que 3000 taëls : le taël ou siumome vaut cinquante-sept sols, monnoie de Hollande. Il arriva dans le même tems à Jedo un incendie qui dura trois jours. Cent mille maisons & le Palais du Cubo furent consumés; il périt cent mille ames. Il survint ensuite des démêlés entre les Japonnois & les Hollandois à

2318. 1658. l'occasion d'une affaire qui regardoit uniquement les Chinois. Les Hollandois, qui n'étoient pas trop en sûreté dans leur Isle, menacerent le Gouverneur de renoncer au commerce du Japon, dans

l'idée que cette propoſition rendroit les Japonnois plus traitables : ils ſe tromperent ; on les aſſervit à des conditions plus dures. HISTOIRE DU JAPON.

L'inſtitution d'un Rakujo, ou pélerinage aux trente-trois Temples de Quanwon, dévotion depuis fort à la mode ; l'embraſement d'une partie de la réſidence du Dairi ; un tremblement de terre qui engloutit une montagne dans la Province d'Omi ſur la riviere de Kat-Zira, ſans en laiſſer aucun veſtige ; l'avénement de Kinſen ou Teiſeen au Trône Eccléſiaſtique vacant par la mort de Si Nin : tels ſont les événemens qui rempliſſent quelques années de l'Hiſtoire. 2319--23. 1659--63.

On voit enſuite le Dairi Kinſen établir dans toutes les Villes & dans tous les villages un Tribunal d'Inquiſition pour ſçavoir quelle ſecte chaque famille, chaque particulier a embraſſée. Mino-Sama, favori & premier Miniſtre de l'Empereur, gouvernoit alors l'Etat avec une autorité abſolue. Un grand calme n'eſt ſouvent qu'un grand danger pour les Rois. S'ils ne ſont réveillés par des ſecouſſes ou de l'Etat ou du Trône, ils courent riſque de périr dans leur léthargie d'autant plus profonde, que leur pouvoir fut plus abſolu. Le deſpote qui peut tout & qui ne craint rien, ſera bientôt un homme mené par ſes plaiſirs & gouverné par ſes Miniſtres, & il aura tôt ou tard tout à craindre de ceux à qui il aura laiſſé les moyens de tout oſer : c'eſt l'état où doivent être aujourd'hui les Empereurs du Japon. 2325--26. 1665--66.

Mino-Sama avoit demandé au Directeur du commerce Hollandois une grande lampe à l'Européenne qu'il ſe propoſoit de préſenter à ſon maître, pour être placée dans le lieu de la ſépulture de la famille Impériale : la lampe arrive ; mais les Gouverneurs de Nangazaqui, auſquels l'intention du premier Miniſtre étoit inconnue, la mettent ſur la liſte des préſens deſtinés pour l'Empereur par la Compagnie. Mino-Sama s'imagina que cette diſpoſition avoit été ſuggérée par le Directeur, dans le deſſein de faire lui-même par là ſa cour au Cubo ; & il conçut contre la Nation une haine qu'il ne tarda pas de faire éclater. Par ſes ordres, un Gouverneur de Nangazaqui, ſon parent & ſa créature, porta de

grands coups au commerce de la Compagnie Hollandoise.

M. Colbert formoit en France le projet d'étendre jusqu'au Japon le commerce de la nouvelle Compagnie des Indes; il chargea de cette entreprise Caron qui s'étoit retiré du service des Hollandois. Cet habile homme avoit une parfaite connoissance de la langue & des manieres Japonnoises; mais fier & hautain, il avoit deplu à la Nation. Il partit avec des instructions du Ministre & une Lettre du Roi de France à l'Empereur du Japon. Son voyage ne fut pas heureux; il erra long-tems dans les mers des Indes, & il vint périr à la vûe de Lisbonne.

2327. 1667. Le Dairi abolit la secte de Jusja-Fuse, branche de celle des Foqueju. Les sectaires de Jusja avoient des idées si ridicules de leur sainteté, qu'ils se croyoient souillés par le commerce des autres hommes, idée orgueilleuse qui rompt les liens de la société. Il y a de cette sorte de dévots dans toutes les Religions, & il n'y a peut-être pas d'orgueil plus incommode que celui de ces dévots.

2329. 1669. Deux ans après Jedo souffrit beaucoup d'un incendie. Il paroît que les incendiaires en vouloient principalement aux magasins des Marchands & aux logemens des soldats. Ces crimes, assez fréquens, indiquent un mécontentement secret & une fermentation dans le peuple, qui eût éclaté sans doute, s'il avoit été assez en force pour disputer ouvertement l'impunité. La police, malgré sa vigilance & sa rigueur, échoue ici contre les coupables. Une grande

2330. 1670. sécheresse ayant entraîné une grande famine, le Dairi ordonna que cent jours de suite, à commencer par le vingtiéme jour du premier mois, on distribueroit du ris bouilli aux pauvres, & que cette distribution se feroit dans tout l'Empire à ses dépens. Cet

2331. 1671. Empereur n'a que l'heureux pouvoir de faire du bien. Ensuite des tempêtes & des orages porterent les flots & la dévastation sur les Provinces maritimes, & la mortalité fut sur les hommes

2332. 1672. & sur le bétail. Les inondations ayant embarrassé le lit de la riviere qui passe à Ozaca, on trouva, en la nettoyant, une grande quantité d'or & d'argent, qui, apparemment y avoit été jettée

dans le tems des guerres civiles ou des persécutions : c'est une sorte de consolation, quand on ne peut plus jouir soi-même de son bien, d'en frustrer son ennemi. *La toison d'or*, dit Kœmpfer au nom des Hollandois, *que nous avions tirée de cette nouvelle Colchos, fut changée en une toison ordinaire ; & notre commerce réduit à un état déplorable.*

HISTOIRE DU JAPON.

L'année suivante, le feu prend de nouveau à quelques édifices de la Cour du Dairi ; une partie de Méaco n'est plus qu'un tas de cendres. La flamme avoit gagné les greniers publics ; pour remédier aux suites de ce malheur, le Dairi ordonna aux riches de donner ou de prêter trois kokus de riz aux familles qui en auroient besoin : c'est un usage constamment suivi au Japon, & fondé sur la justice. La fréquence des famines rend les magasins & les greniers publics nécessaires dans les pays de riz.

2333-34.
1673-74.

Les Anglois, qui depuis l'année 1624 avoient abandonné le Japon, firent dans ce tems-là des tentatives pour s'y rétablir. Ils conçurent d'abord quelque espoir de succès ; mais l'Empereur, après bien des délais, leur déclara qu'il ne permettroit point le commerce aux sujets d'un Roi qui avoit épousé la fille de son plus grand ennemi (le Roi de Portugal) & qu'ainsi leur Navire n'avoit qu'à partir au premier bon vent. Par cette raison frivole, ce Prince privoit ainsi la Nation des grands avantages de la concurrence. On remarque comme une chose singuliere que les nationnaux, dans les pourparlers qu'ils eurent avec le Capitaine Anglois, lui apprirent des nouvelles de l'Europe, qu'il ignoroit, & en particulier que les Anglois, les François & l'Evêque de Munster, avoient conquis trois Provinces des sept qui forment la République de Hollande. Il n'y a pas apparence qu'ils tinssent ces nouvelles des Hollandois mêmes ; ils ne pouvoient en avoir été informés que par les Négocians Chinois. L'Histoire marque la mort du fameux Docteur Chinois, Ingen, âgé de quatre-vingt ans, dans le Monastère d'Obaku. Dans l'Aratame ou cens qui se fit des habitans de Méaco, la division du dénombrement suivit

Histoire du Japon.

celle des sectes qui s'y trouvent au nombre de 13. Le total des habitans monta à 405643, non compris la Cour du Dairi qui forme elle seule une Ville à part. La grêle & les pluies ayant abattu les fruits de la terre, le Souverain ne laissa point échapper cette occasion d'exercer sa libéralité envers les pauvres, lesquels doivent trouver leur nécessaire dans le superflu des riches.

Le Japon perdit quelques années après le Cubo Jietznako ;
2340. 1680. Dieu sous le nom de Gen-ja-in-Den. Ce Prince eut pour successeur son frere Tsinajosiko ou Tsinajosama. Le nouvel Empereur laissa à Kango-Sama, gendre de Minosama, le même pouvoir que cet ancien Ministre avoit exercé sous le regne de Jietznako. La famille de ce Ministre se ménageoit l'hérédité de la charge & du pouvoir ; si elle y est parvenue, elle a dû porter ses vûes plus loin. Kango-Sama épousa la haine de son oncle contre les Hollandois. Le Conseil d'Etat, qui étoit à ses ordres, restreignit les priviléges dont ces Marchands venoient d'obtenir la confirmation. Le reglément du Conseil leur fut signifié en 1685. Kœmpfer appelle ces tems postérieurs & cette époque l'âge de fer de leur commerce. Des collations de titres occupent ensuite l'Histoire & le loisir de la Nation. C'est le Dairi qui honore le Cubo d'un titre plus étendu que tous ceux de ses prédécesseurs ; il le nomme Sei-Dai-Séogun-Nai-Dai-Sin I Ukon-Jeno Tai-So. L'ambition est de toutes les passions la plus vaine : lorsqu'on ne peut atteindre à un degré supérieur de puissance, on s'imagine être plus grand, si l'on porte un titre plus superbe, quelque vuide qu'il soit.

Méaco venoit de souffrir une grande mortalité, & Jedo un
2343. 1683. incendie, lorsque la mort de Tokumatz, fils unique de Tsinajosiko, & héritier présomptif de la Couronne, occasionna un deuil général dans l'Empire : il fut défendu de jouer d'aucun instrument de Musique, & de faire aucune réjouissance pen-
2344. 1684. dant trois ans. L'affliction aime à se communiquer : le Prince, qui répand la sienne sur toute l'étendue de l'Empire, satisfait

tout-à-la fois sa sensibilité & sa vanité. Deux ans après, le Directeur de la Compagnie Hollandoise est banni à perpétuité du Japon, pour avoir été surpris en trafic secret avec des Japonnois, lesquels sont punis de mort.

L'année suivante, Kin-Sen descendit du Trône Ecclésiastique pour y faire monter son fils Go-Kin-Sen, ou Kinseokwo-Tei. Le Prince jouissoit des honneurs du suprême Pontificat, pendant que Tsinajosiko exerçoit l'autorité impériale. Depuis ce tems-là, l'Histoire du Japon est fermée aux Européens. L'Abbé Sidotti, Prêtre Sicilien, y pénétra en 1709 pour y prêcher l'Evangile; on a sçu par les Chinois qu'il y avoit péri d'une mort violente. Le Pere Faure osa y débarquer avec le P. Bonnet en 1711; il y a apparence que ces Jésuites ont subi le même sort que l'Ecclésiastique Italien.

Tel étoit l'état du Japon à la fin du dernier siécle. La surface de l'Empire paroissoit tranquille; mais on avoit & on aura toujours à craindre les suites du despotisme le plus tyrannique; la mollesse des Princes, l'ambition des Ministres, l'inconstance, l'inquiétude, & le repos même de la Nation.

Fin de l'Histoire du Japon.



DESCRIPTION

De l'Empire du Japon, avec des Observations sur l'Histoire Naturelle du pays, sur le Gouvernement, les Religions, les Arts, le Commerce, les Coutumes, les Mœurs, le Caractère, &c. des Japonnois.

Descript. du Japon.

L'Empire du Japon est situé entre le 31e & le 42e degrés de latitude Septentrionale, & entre le 157e & le 175e degrés 30 minutes de longitude. Sa longueur est de deux cent soixante lieues communes de France ; sa largeur ordinaire est de soixante à soixante & dix lieues. Il a au Nord la terre de Jesso & la Tartarie, à l'Ouest la Chine & la Corée, la Californie & le Nouveau-Mexique à l'Est, les Philippines au Sud-Est, & la mer de la Chine du Sud.

Le Japon est composé d'une infinité d'Isles : les plus considérables sont Nipon, Salkokf & Sikokf. L'Isle de *Nipon* a donné son nom au reste de l'Empire. Ce mot, en langue Japonnoise, signifie *Source du Soleil* : les peuples, placés dans la partie la plus orientale de l'Asie, s'imaginent être à la source même de la lumiere. Les Chinois appelloient anciennement le Japon, *Gepuanque*, le Royaume du Soleil levant ; de-là les Portugais ont formé le nom de *Japan*, auquel on a substitué celui de *Japon*. Les Japonnois nommoient autrefois leur Empire *Tenka*, ou l'Empire qui est sous le Ciel, comme les Athéniens & les Romains nommoient leur Cité la Ville par excellence ; depuis que nous leur avons fait connoître le monde, ils n'osent plus lui donner ce superbe titre. Ce grand Archipel est bordé de côtes hérissées, & ceint d'une mer intraitable.

A quatre - vingt milles de mer de la côte Méridionale de Nipon, est l'Isle Fatsisio, le lieu d'exil où les Seigneurs disgra-

ciés sont condamnés à faire, pour toute occupation, des étoffes de soie rehaussées d'or. On assure qu'il ne sort des mains de ces exilés, si peu familiers avec le travail manuel, que des ouvrages finis : il faut attribuer la supériorité de ces Manufactures à l'intelligence, à la dextérité, à la délicatesse de goût que donne une bonne éducation. Appliqué au méchanique, l'esprit doit être le meilleur artisan.

Le Japon, outre les Isles dont l'Empire est composé, compte sous sa dépendance ou sous sa protection quelques pays plus éloignés, tels que les Isles Fiquejo habitées par un peuple doux & heureux, qui, soit aux champs, soit à la pêche, termine tous ses travaux par la Musique & la Danse; l'Isle Ginsima ou Isle d'Argent, & l'Isle *Kinsima* ou Isle d'Or, pays dont les Japonnois cachent avec soin l'état & la situation aux Etrangers, & dont les Espagnols & les Hollandois ont inutilement tenté la découverte; la terre d'Yesso ou Jesso, autrement le pays des Kuriski, Nation sans police, sans subordination, sans écriture, qui n'a aucune pratique extérieure de Religion, quoiqu'elle ait des idées confuses d'une Divinité, & qui, quoique querelleuse & armée de fléches empoisonnées, se souille rarement de meurtres, & se familiarise d'abord avec les Etrangers. Quelques Géographes ont soupçonné que la terre de Jesso tenoit à l'Amérique par un isthme montagneux & difficile par où les premiers populateurs de ce nouveau monde se seront frayé un passage. Il est constant aujourd'hui par les dernieres Cartes dressées en Russie, qu'entre l'extrémité Occidentale de l'Amérique où est la Californie, & l'extrémité Orientale de l'Asie où est la terre de Jesso, il y a un detroit. Voyez l'Histoire de l'Amérique. Les Japonnois sont en possession de la partie Méridionale de la Corée, Isle dont nous donnerons une description à l'article de la Chine.

L'Isle Cubitésima, située dans la partie la plus septentrionale de l'Empire, est habitée par un peuple inconnu & fort différent des autres Japonnois, soit par ses coutumes, soit par son langage,

DESCRIPT. DU JAPON.

ſoit par ſa taille qui eſt extraordinairement petite ; c'eſt pourquoi on appelle ce pays l'Iſle des *Nains*.

L'Hiſtoire Japonnoiſe, en parlant de l'Iſle Genkaiſima, dit qu'elle eſt peuplée d'*Oni* ou Diables noirs. Ces *Oni* ſont vraiſemblablement des Marchands jettés ſur ces terres par des naufrages. Les Japonnois croyoient que tous les pays ſéparés de leur Empire étoient gouvernés & habités par des Diables ; ils donnent auſſi le nom de Diables à quelques animaux malfaiſans. Il ne faut qu'un orage, une injure, un malheur eſſuyé par quelques Navigateurs Japonnois dans une terre étrangere, ou même une terreur panique, pour avoir fait naître dans l'eſprit de la Nation ce préjugé contre le reſte de l'Univers qu'elle reſſerroit alors dans des bornes fort étroites.

L'an de J. C. 590, l'Empereur Siuſium, 33e Dairi, partagea le Royaume en ſept principales contrées. Environ 100 ans après, Ten-Mu, 40e Empereur, diviſa ces ſept contrées en ſoixante-ſix Provinces ou Gouvernemens. Le nombre des ſous-diviſions s'eſt accru juſqu'à ſix cent quatre diſtricts, les uns appartenans au Cubo, les autres à des ſujets, partie à titres de Seigneuries, partie à titres de Principautés héréditaires. Le patrimoine du Cubo conſiſte aujourd'hui en cinq Provinces qui compoſent ce qu'on appelle *la Tenſe*. Il ne groſſit point les revenus de ſon domaine par des tributs ; il n'y a que la guerre qui aſſujettiſſe la Nation à des impôts. En tems de paix, les particuliers ont une jouiſſance entiere de leurs revenus, avantage précieux que les peuples les plus libres ont à envier au peuple du monde le plus tyranniquement gouverné. On ne leve au Japon que quelque taxe légere dans l'enceinte des Villes ſur les propriétaires des maiſons, qui ſont ſeuls regardés comme vrais citoyens.

Les cinq Provinces, que les Japonnois nomment Gokinai ou Gokinai-Goka-Kokf, Provinces des revenus Impériaux, ſont Jamaſijvo ou Sansju, pays diviſé en huit diſtricts, étendu du Sud au Nord l'eſpace de cent milles du Japon, diſtingué par un terroir

toir fertile & par des places considérables; Jamatto ou Wosju, Province de la même grandeur que la premiere, située dans la même direction, d'une pareille fertilité, mais n'ayant aujourd'hui qu'un petit nombre de Villes, & divisée en quinze districts; Kavatzij ou Kasiu, pays d'une bonté médiocre, d'environ deux journées de longueur, & d'un nombre de districts égal à ceux de la seconde Province; Idsumi ou Sensju, fort grande contrée, mais peu fertile, sous-divisée en trois parties, & placée entre la mer & de hautes montagnes sur une longueur de cent milles du Sud à l'Ouest; Sitzu, autrement Tsinokuni & Sispu, contrée dont les treize districts ont ensemble deux journées & demie de tour, & forment sur un grand golfe la partie du Japon la plus avancée vers l'Ouest.

Des sept grandes contrées qui forment le corps de l'Empire, la premiere se nomme Tookaido, contrée du Sud-Est; elle contient quinze Provinces. 1°. Iga ou Isiju est un pays chaud & médiocrement fertile, divisé en quatre parties, borné au Midi & au Levant par la mer, au Nord par de hautes montagnes. 2°. Isie ou Sesju forme une presqu'Isle d'un aspect agréable & d'une extrême fertilité; on y compte quinze districts. 3°. Sfama ou Sisio, n'est qu'un petit canton stérile, mais abondamment fourni de coquillages par la mer; elle n'a que trois Gouvernemens particuliers. 4°. Ovari ou Bisiu, Province intérieure entierement séparée de la mer, a dans ses neuf districts trois journées de long du Sud au Nord : c'est une des plus riches & des mieux peuplées de l'Empire. 5°. Mikava ou Missiu, pays mauvais & marécageux, partagé en huit districts, a de l'Est à l'Ouest une journée & demie de chemin. 6°. Tootomi ou Jensiju, divisée en quatorze ressorts, est comptée parmi les plus belles Provinces, à cause de la charmante variété de ses collines, de ses plaines, de ses rivieres, de ses villages, & de ses villes : on lui donne deux journées & demie de longueur de l'Est à l'Ouest. 7°. Surunga ou Siusju, se distingue par les mêmes avantages : sa division est en sept parties,

DESCRIPT. DU JAPON.

8°. Kai ou Kaſtaju, pays plat, abondant en riz, en pâturages, en plantes, en arbres, & riche en chevaux, a quatre Gouvernemens particuliers dans une longueur de deux journées du Sud au Nord. 9°. Idſu ou Toosju eſt une longue péninſule qui produit une grande quantité de ſel, & qui paſſe pour une aſſez bonne Province, parce qu'elle eſt abondante en poiſſons. Elle n'a que trois diſtricts ſur le continent de Nipon, auxquels on ajoûte les Iſles d'Ooſima & de Firakaſima. 10°. Songaun ou Sooſiu, Province diviſée en huit reſſorts dans une étendue de trois journées de chemin, ne fournit guères d'autre ſubſiſtance que du poiſſon, des tortues & des écreviſſes de mer; mais ſes forêts donnent beaucoup de bois. 11°. Muſiaſi ou Buſiu, qui a vingt-un diſtricts, & trois journées & demie de tour, eſt ſans bois & ſans montagnes; mais elle abonde en riz, en fruits, & en plantes. 12°. Aba ou Fooſiu eſt une aſſez bonne Province, quoique d'une médiocre étendue. Elle eſt bien peuplée; la mer lui fournit en abondance du poiſſon & des huîtres, dont on employe les coquilles à engraiſſer ſes terres: elle produit du riz & du bled. 13°. Kadſuſa ou Koosju a du Sud au Nord une étendue de trois journées, diviſée en onze parties: ſes montagnes eſcarpées n'empêchent point que le terroir n'y ſoit bon. Une grande partie de ſes habitans s'occupe à faire du cannib ou des toiles de chanvre qu'ils travaillent fort proprement. 14°. Simooſa ou Seosju, qui a trois journées de longueur du Sud au Nord, eſt montagneuſe, & peu fertile; mais elle abonde en volailles & en beſtiaux: elle ſe diviſe en douze diſtricts. 15°. Firatz ou Sjoo, grande Province quarrée, qui n'a pas moins de trois journées de chemin dans chaque dimenſion, eſt principalement renommée par l'abondance de ſes vers à ſoie, & par l'induſtrie de ſes habitans qui joignent à leurs Manufactures le commerce des beſtiaux; on y compte onze diſtricts.

Tooſando, la ſeconde des ſept grandes contrées, comprend huit Provinces conſidérables. On trouve dans celles d'Oomi &

de Mino ou Diofiu, un terrein fertile en riz & en bled, & diversifié fort agréablement : la premiere, divifée en treize diftricts, a trois journées & demie de circonférence ; la feconde, qui renferme dix-huit refforts, s'étend du Nord au Sud l'efpace de trois journées. Fida ou Fisju, dont la plus grande étendue n'eft que de deux journées de chemin, eft remplie de bois & de forêts dans fes quatre parties. Kœmpfer affure que la principale richeffe de Sinano ou Sinfiu confifte en mûriers & en vers à foie, quoique le pays foit très-froid ; il en eft de même de Koodfuke ou Dfiosju, pays très-chaud : il y a dans celui-là onze diftricts fur une étendue de cinq journées du Sud au Nord, & quatorze dans l'autre fur un efpace de quatre journées de l'Eft à l'Oueft. La longueur de Simoodfuke ou Jasju de l'Eft à l'Oueft eft de trois journées & demie, que l'on coupe en neuf parties : fes champs, divifés par des montagnes, produifent de l'herbe, du riz, du bled, &c. en abondance. La plus grande Province du Japon contient dans une longueur de feize journées du Sud au Nord cinquante-cinq diftricts, fournis de toutes les chofes néceffaires à la vie : on la nomme Mutfu ou Vosju : elle formoit autrefois le domaine d'un même Prince avec la bonne & agréable Province de Deva ou Ufpo, où l'on affure que le printems eft plus avancé de quinze jours que dans le refte du Japon. Cette derniere Province a douze diftricts, & une longueur de cinq journées.

Dans la troifiéme grande contrée, nommée Foku-Rokkudo, & partagée en fept Provinces, Vackafa ou Siakusja, pays maritime du côté du Nord, fe divife en trois Gouvernemens ; Jetfiffen, Province plate & fertile vers le Nord, montagneufe au Sud, en douze ; Kaga ou Kasju, en quatre, ainfi que Noto ou Scopo qui eft prefque environnée par la mer, & Jaetfdo ou Jaesju ; Jetfingo ou Jusju, grande Province montagneufe vers le Sud, en fept ; & l'Ifle de Sado ou Sasju en trois. La premiere de ces fept Provinces a une journée & demie de longueur ;

la ſeconde, trois journées; la troiſiéme & quatriéme, deux journées & demie. Le circuit de la cinquiéme eſt de trois journées; celui de la ſixiéme de ſix, & celui de l'Iſle, de trois & demie. Cette derniere Province eſt vantée par ſon abondance en riz, en bled, en pâturages, en bois, &c. Les mines de fer fourniſſent aux Provinces de Vackaſa & de Noto la matiere de leur commerce. Jaetſdo trafique principalement en bois de conſtruction & en vaiſſelle de terre. Kaga donne aux autres Provinces des étoffes de ſoie, du vinaigre renommé, &c. Il y a de la ſoie & du cannib en abondance dans la ſeconde & dans la ſixiéme Provinces: celle-là eſt riche en beſtiaux. Vackaſa tire de la mer beaucoup de poiſſons, des écreviſſes, des tortues, &c.

Tanba ou Tansju, pays qui produit beaucoup de riz & de légumes, diviſé en ſix diſtricts dans une longueur de deux journées; Tango ou Tansju, qui a cinq Gouvernemens & une journée & demie de large, riche en cannib & en ſoie, abondante en poiſſons de mer; Taſima ou Tanſitju, pays médiocre, qui a huit diſtricts & une longueur de deux journées; Imaba ou Insju, qui, dans la même étendue, a ſept reſſorts, où l'on trouve des Manufactures de ſoie groſſiere; Fooki ou Fakusju, Province renommée par l'abondance & le travail de ſes ſoies, d'ailleurs peu fertile, partagée en ſix reſſorts, & longue de deux journées & demie de chemin; Idſumo ou Unsju, très fertile péninſule de deux journées & demie de large, preſqu'environnée de la mer de Corée, & diviſée en dix parties; Ivami ou Sekisju, pays riche en cannib & en ſel, composé de cinq diſtricts, & long de deux journées, lequel, quoique ſa fertilité ſoit médiocre, paye en impôts le double des autres Provinces; Oki ou Insju, Iſle de la mer de Corée, laquelle a deux journées de circuit, forment les huit Provinces de la quatriéme grande contrée nommée Sanindo, ou pays montagneux au Nord.

Farima ou Dansju, Mimaſaki ou Sekusju, Bidſen ou Bisju, Bisju ou Fiſin, Bingo ou Fisju, Aki ou Gasju, Suvo ou Scosju,

Nagata ou Tſiosju, les huit Provinces de la cinquiéme grande contrée nommée Sanjodo, c'eſt-à-dire, pays montagneux méridional, ont, la premiere, quatorze reſſorts; la ſeconde, ſept; la troiſiéme, onze; la quatriéme, neuf; la cinquiéme, quatorze; la ſixiéme, huit; la ſeptiéme, ſix, ainſi que la huitiéme, & dans le même ordre trois journées & demie de circuit, trois de longueur, trois de tour, deux & demie en long, deux dans la même direction, deux & demie, trois, & deux & demie. Farima tire de ſon fertile terroir tout ce qui eſt néceſſaire à la vie; elle a des Manufactures de ſoie, de drap & de papier. Mimaſaki n'a que de quoi fournir à ſes beſoins: on remarque qu'elle eſt moins ſujette aux vents que les autres parties de l'Empire. Bidſen eſt un aſſez bon pays qui produit beaucoup de ſoie. Bisju eſt abondamment fournie de tout ce que les beſoins de ſes habitans demandent. Les grains qui croiſſent en abondance à Bingo y mariſſent plutôt qu'ailleurs. Aki n'eſt riche qu'en forêts qui lui donnent une grande quantité de champignons, & en ſel qui ſe fait ſur ſes côtes. Suvo abonde particulierement en plantes & en pâturages; ſes côtes ne ſont pas moins riches en coquillages & en poiſſons. Nagata produit toutes les néceſſités de la vie, au double de ce qui ſuffit pour la ſubſiſtance de ſes habitans.

Les cinq grandes contrées qu'on vient de parcourir appartiennent à l'Iſle de Nipon: la contrée ſuivante eſt de la ſeconde Iſle nommée Kiusju, pays de l'Oueſt, ou Saikokf, pays des Neufs.

Saikaido, ſixiéme grande contrée, eſt compoſée de neuf Provinces; la premiere de vingt-quatre diſtricts & de quatre journées de long; la ſeconde de dix diſtricts & de la longueur de cinq journées; la troiſiéme de huit diſtricts & de quatre journées dans le même ſens; la quatriéme de trois journées & de huit diſtricts; la cinquiéme de trois grandes journées & de onze diſtricts; la ſixiéme de quatorze diſtricts & de cinq journées de circuit; la ſeptiéme de cinq diſtricts & de trois journées de longueur; la huitiéme de huit diſtricts & de la longueur de deux journées;

DESCRIPT. DU JAPON.

la neuviéme de la même étendue, divisée en quatorze parties. On les nomme Tsikudsen ou Tsikusin, pays médiocrement bon, où il y a des Manufactures de Porcelaine; Tsikungo ou Tsikusju qui a beaucoup de bled, de riz & de pois, avec du poisson & des coquillages, ainsi que des confitures que l'on vient y acheter de toutes les autres Provinces; Budsen ou Foosju, Province distinguée par l'excellence de ses plantes médicinales, & par le grand nombre de ses Manufactures d'étoffes de soie; Bungo ou Tonsju, qui, avec une fertilité médiocre, a de la soie, du drap, du chanvre, & des plantes d'une vertu singuliere; Fidsen ou Fisju, qui à ses richesses naturelles, le bled, le riz, le poisson, la volaille, joint celle des Manufactures de drap; Figo ou Fisju, qui abonde en bois, bled, pois, coquillages, poissons, &c; Fiugo ou Nisju, pays maigre qui produit à peine le bled, le riz, & les fruits néceſſaires à la subsistance de ses habitans; Oosumi ou Kusju, petit pays d'une fertilité extraordinaire pour tout ce qui concerne les besoins de la vie, sans parler du papier & de ses étoffes de soie qu'on y fabrique; Satzuma ou Satsju, qui ne produit dans une certaine abondance que des mûriers & du chanvre, mais dont on vante les Manufactures de drap.

Nankaido, septiéme contrée, dont le nom signifie pays des côtes du Sud, est composée d'une Isle de la troisiéme grandeur, située entre les deux précédentes, & nommée Sikokf ou pays des quatre Provinces, de l'Isle d'Avadsi, placée au Nord de Sikokf, & de la grande Isle de Kijokumi qui s'avance dans le détroit de Nipon. On la divise en six Provinces. 1°. L'Isle de Kijokumi ou Kisju, divisée en sept districts & longue de quatre journées & demie, n'est qu'un pays plat & stérile qui ne porte ni bled, ni riz, ni légumes. 2°. L'Isle d'Avadsi d'une journée & demie de long, comprenant deux districts, & les Isles de Mussima & Josima, n'a de quoi nourrir ses habitans. 3°. Ava ou Asju, partie de l'Isle de Sikokf, divisée en neuf Gouvernemens dans une longueur de deux journées, a des bestiaux, de la volaille,

& du poiſſon en abondance. 4°. Sanuki ou Sanſju, dans la même Iſle, partagée en onze diſtricts qui embraſſent une étendue de trois journées en longueur, ne produit du bled, du riz, & des légumes que dans ſes cantons plats, arroſés par des rivieres. 5°. Isjo ou Joſſu, qui a deux journées de long & quatorze diſtricts, eſt un mêlange de montagnes ſtériles, de plaines ſablonneuſes, & de champs qui portent du riz, du chanvre, des mûriers, de l'herbe & des plantes. 6°. Toſa ou Josju, de la même étendue que la précédente avec huit diſtricts, produit abondamment des légumes, du fruit, & d'autres ſecours pour la vie des habitans.

On compte dans ce Royaume juſqu'à treize mille Villes, la plûpart très-peuplées ; elles n'ont ni murailles ni remparts. On y fait régulierement chaque année l'aratame ou le dénombrement des habitans. Outre ces Villes, le pays eſt rempli de Bourgs & de Villages : il y en a un ſi grand nombre dans l'Iſle de Nipon, que la plûpart des grandes routes en ſont bordées d'une Ville à l'autre. La plus grande partie de ces Villages ne conſiſte que dans une double rangée de maiſons, mais fort longue : on en fait monter le nombre à près d'un million.

Méaco ou Miaco, c'eſt-à dire, la Ville ancienne Capitale de l'Empire, & le ſiége du Dairi, contient plus de ſix cent mille habitans, & renferme plus de ſix mille Temples. Ses Manufactures ſont les plus célèbres de l'Empire. Le Palais du ſeul Dairi, l'édifice le plus remarquable de cette Capitale, mérite le nom de Ville, tant par ſa prodigieuſe étendue que par la quantité de ſes Palais, de ſes maiſons, de ſes rues, & par la double enceinte qui le ſépare du reſte de Méaco.

Jedo, réſidence de l'Empereur Séculier, eſt ſans contredit la plus grande Ville de l'Empire : les Japonnois prétendent qu'elle a ſept lieues de long, cinq de large, & vingt de circonférence. Elle doit être regardée comme la Capitale de l'Etat.

Nangazaqui eſt le ſeul Port ouvert aux Négocians étrangers qui ont le privilége de commercer au Japon. Les Hollandois habi-

DESCRIPT. DU JAPON.

tent, comme on l'a vû, une Isle située dans le Port. Les Chinois & les autres Asiatiques, qui trafiquent ici sous leur nom, ont leur comptoir & leurs habitations derriere la Ville, sur une éminence au Midi; ils ne peuvent sortir de leur demeure sans une permission particuliere des Magistrats. Il y a un quartier de la Ville appellé Kasiematz, c'est-à-dire, le quartier des filles de joie. Les filles, que leurs parens destinent à exercer pour un tems ce métier, y sont élevées avec le plus grand soin, & formées à tous les talens que l'on peut acquérir pour plaire. Ces Courtisannes, après avoir servi leur tems, peuvent se marier, elles n'ont même nulle peine à trouver un parti. Tout le blâme de leur vie passée tombe avec justice sur leurs peres & sur leurs meres qui les ont prostituées dans un âge où elles étoient forcées d'obéir, & où elles n'avoient aucun principe de conduite. Les Directeurs de ces lieux sont des hommes flétris.

Les maisons Japonnoises sont, en général, basses, étroites, propres, commodes, peintes & vernissées dans l'intérieur, simples dans leur ameublement, & bâties de bois, de chaux, & de terre. Les Palais sont construits dans un goût d'Architecture qui différe peu de la construction de nos Hôtels. Les sculptures, les peintures, l'or, le vernis, le cèdre, mis artistement en œuvre, concourent à en former les magnifiques décorations.

Les Temples du Japon différent entre eux pour l'Architecture, & même pour le nom, suivant les Divinités qu'on y adore. Ceux qui sont dédiés aux *Camis*, ou Esprits immortels, les anciens Dieux du pays, s'appellent *Mia*, demeure des ames; ceux que l'on a consacrés aux Idoles étrangeres, dont le culte est plus moderne, portent le nom de Tira.

Les Tira, à l'instar des Pagodes Chinoises, consistent ordinairement dans une grande tour terminée en dôme. De monstrueuses Idoles chargent leurs riches autels qui sont isolés au milieu de l'édifice, lequel dans l'épaisseur des murs est décoré d'une infinité d'Idoles d'une classe inférieure. Il faut aimer le merveil-

leux

leux pour ajoûter foi aux récits que l'on fait de leur magnificence. Dans le Temple d'Amida, bâti à quatre lieues de Méaco, un Miſſionnaire compte mille ſtatues d'or fin placées ſur des degrés autour de la grande ſtatue du Dieu principal, & de ſon nombreux cortège. La richeſſe des Tira éblouit; & dans l'éblouiſſement, l'imagination groſſit & multiplie les objets, & l'on ment de bonne foi.

DESCRIPT. DU JAPON.

Les Mia, conſacrés aux anciens Dieux du pays, ſont des ſanctuaires, ou de ſimples Chapelles dénuées de décorations. Il eſt rare d'y trouver l'Idole du *Cami* : cet honneur n'eſt accordé qu'à ceux qui ſe ſont diſtingués par quelque miracle éclatant; alors ſa ſtatue eſt placée au haut du Temple dans une châſſe que l'on ne découvre que tous les cent ans. Il ne s'offre à la vûe, dans l'intérieur des Mia, que des bandes de papier blanc ſuſpendues au plafond; ſymboles de la pureté du lieu, & un grand miroir au milieu du Temple, autre ſymbole qui indique aux adorateurs du Cami, que, comme ils voyent diſtinctement dans cette glace les taches de leur viſage, ainſi la Divinité voit clairement dans leur ame toutes leurs ſouillures. Ceux qui viennent offrir leurs prieres au Cami ſonnent une cloche comme pour l'avertir de leur arrivée.

La ſimplicité des Mia retrace celle du culte primitif qui fut ſans doute d'abord ſimple comme le ſentiment qui l'inſpiroit. Lorſque la Divinité ne fut honorée que pour elle-même, elle le fut ſans faſte; l'hommage étoit dans le ſentiment: lorſque la Politique inſtitua, dans ces contrées, les Religions pour la Société, elle les revêtit des appas du ſpectacle, des cérémonies, & des fêtes. En éloignant les peuples des voies de la Nature, il fallut que le Légiſlateur, pour les conduire à ſes fins particulieres, donnât au reſſort de la Religion toutes les forces capables de dominer l'homme, même ſans le ſecours du ſentiment.

Dans les grandes routes du Japon, il y a de chaque côté un rang de ſapins bien alignés qui rendent les chemins auſſi agréables que commodes, ſur-tout dans les chaleurs de l'été. A chaque

DESCRIPT. DU JAPON.

mille, s'élevent des deux côtés du chemin des buttes couronnées par un arbre; & à l'extrêmité de chaque diftrict, il y a une colonne avec une infcription qui apprend aux Voyageurs les noms & les diftances des Provinces & des Villes voifines. De trois en trois milles, des grottes couvertes de feuillages fervent de retraite aux grands Seigneurs dans leurs voyages faftueux. Les pauvres, qui n'ont pour être foulagés que les droits de la fatigue & de la mifere, ne font point reçus dans ces afyles. D'ailleurs, on trouve fur la route beaucoup d'hôtelleries & de petits cabarets; des filles de joie s'affemblent tout autour pour attirer les paffans. L'Ifle de Nipon fe diftingue dans ce commerce de proftitution; il y a deux Villages, entre autres, qu'on appelle communément le grand magafin des Courtifannes, ou le moulin banal du Japon. Les Chinois fréquentoient beaucoup ce Royaume pour s'y amufer avec ces filles; auffi avoient-ils coutume d'appeller le Japon le B...... de la Chine. Il s'y fait un trafic bien plus infâme encore. On attribue à Joritomo le premier Cubo-Sama, l'origine de ces peuplades de Courtifannes. Le Général, dit-on, craignant que fes foldats, laffés de fes expéditions, n'abandonnaffent fes drapeaux, fema des troupes de filles fur le paffage de fes armées, pour les dédommager de leurs fatigues & des plaifirs légitimes dont il les tenoit fi long-tems privés.

La grande circulation du Commerce, les pélerinages de dévotion, les vifites que les grands Seigneurs exigent de leurs Vaffaux, & celles qu'ils font à l'Empereur, rendent les grandes routes fi fréquentées, qu'on croiroit qu'il ne refte perfonne dans les Villes ni dans les Villages. Cette foule eft très-incommode. On rencontre beaucoup de pauvres qui font très-importuns, fans être infolens. Les voyageurs font auffi obfédés par de petits Marchands dont on fe défait à bon marché.

Il y a dans tout l'Empire des poftes à un mille & demi l'une de l'autre. Les Japonnois voyagent dans des chaifes à porteurs de

différente forme. Leur *Norimon* eſt une chaiſe quarrée, dans laquelle une perſonne peut ſe coucher commodément ; leur *Cango* eſt un panier en forme de hotte. Ils voyagent pour l'ordinaire à cheval, tenant ſur le cou de l'animal les jambes croiſées ou alongées, la tête affublée d'un chapeau en forme de paraſol, & le corps enveloppé d'un manteau d'un papier double, verniſſé, huilé, & ſi ample, qu'il couvre tout enſemble le Cavalier, le cheval & le bagage : les gens du pays nomment ce manteau *Kappa ;* ils ont vraiſemblablement emprunté ce mot & cet habillement des Portugais. Sur les éventails de voyage, on inſcrit les routes, les diſtances, les hôtelleries & le prix des vivres. Les Livres de poſtes indiquent, outre ces choſes-là, les jours auxquels il ſeroit dangereux de ſe mettre en chemin. Un Aſtronome appellé Abino-Seimei, dont la mémoire eſt très-célèbre au Japon, dreſſa une liſte des jours ſiniſtres, & le tarif de la peur que chacun de ces jours devoit inſpirer. Le peuple n'oſeroit douter de ſes oracles, & toutefois il ſe moque d'un préſervatif que ce Docteur lui a laiſſé pour conjurer le malheur. Il eſt toujours plus aiſé de lui inſpirer de la peur que de l'en guérir. Les voyages faiſant une bonne portion de la vie des Japonnois, il ſeroit étonnant que cette Nation, naturellement ſuperſtitieuſe, n'y eût point fait entrer de la ſuperſtition.

Les plus grands Navires qui ſe voyent au Japon ſont des Bâtimens marchands à deux ponts, deſtinés à voguer le long des côtes, & à tranſporter d'une Iſle à l'autre les marchandiſes & les voyageurs. Ces vaiſſeaux ne s'éloignent jamais de la terre, & ils ne ſe mettent en mer que dans un tems fort calme. La méthode de conſtruction des Japonnois, très-défectueuſe à tous égards, eſt expreſſément ordonnée par les Loix de l'Etat, dans le deſſein d'empêcher les Pilotes de ſortir du pays.

Hiſtoire Naturelle.

Le climat du Japon n'eſt pas réglé par les loix d'une juſte température ; l'hyver y eſt très-rude, & il y fait une chaleur inſupportable en été. Cependant l'air du pays eſt très-ſain ; il y a peu

DESCRIPT. DU JAPON.

de maladies épidémiques, on y vit fort long-tems, & les femmes y sont très-fécondes. Kœmpfer rapporte, qu'allant de Nangazaqui à Jedo, il vit un village dont tous les habitans étoient fils, petits-fils, arriere-petits-fils d'un seul homme qui vivoit encore. Comment donc ces peuples, qui ne s'expatrient point, ne font-ils pas à la fin réduits à manquer de subsistance, & à se dévorer les uns les autres? 1°. Les peres ont droit de vie & de mort sur leurs enfans; ils peuvent les étouffer, comme ils peuvent les prostituer & les vendre : 2°. Les guerres civiles & les persécutions ont laissé des vuides immenses à remplir : 3°. Le fanatisme religieux, & le point d'honneur, autre genre de fanatisme, versent par le suïcide des torrens de sang.

Ces Isles sont fréquemment battues d'orages : les tremblemens de terre y renversent des Villes entieres. En 1703 la Ville de Jedo fut presqu'entierement abîmée, il y périt plus de deux cent mille hommes. On prétend que les Isles de Gotto & de Sikubusima n'éprouvent jamais de ces violentes secousses; ce que les Japonnois attribuent tantôt à la protection des Dieux tutélaires de ces cantons, apparemment plus bienfaisans ou plus puissans que les Génies des autres quartiers, lesquels, disent-ils, portent immédiatement sur l'axe de la terre. En général, le peuple croit que ces secousses ne sont autre chose que les mouvemens d'un animal monstrueux qui habite sous terre, semblable au Géant que la Fable cachoit sous le mont Ethna. Aux yeux des peuples que la Philosophie n'éclaire point, le mouvement est toujours l'ouvrage immédiat d'un être animé. L'habitude du péril en ôte la crainte : les Japonnois ne sont point allarmés de ces événemens. Outre les causes générales des tremblemens de terre, sur-tout dans les Isles, il s'en trouve une particuliere au Japon dans la qualité sulphureuse & inflammable du terroir. Il y a dans ce pays quantité de volcans. Le *Fesi*, la plus haute montagne du Japon, exhale quelquefois, à travers les neiges dont il est éternellement couvert, une fumée noire & puante. Le mont

Usen, auprès de Simabara, offre des ſingularités remarquables : la terre eſt ſi chaude & ſi brûlante en pluſieurs endroits, qu'elle fait bouillonner l'eau de la pluie, alors la montagne ſemble frémir; un bruit ſourd annonce une ſorte de fermentation dans ſes entrailles ; il en ſort des exhalaiſons ſi fortes, que pluſieurs milles à la ronde, on ne voit pas un ſeul oiſeau. De cette montagne & des environs, jailliſſent des ſources, les unes froides, les autres chaudes : parmi ces dernieres, il en eſt une à laquelle on attribue la vertu de guérir pluſieurs maladies, entr'autres le mal vénérien.

Les fontaines chaudes, répandues dans les différentes Provinces, fourniſſent aux Prêtres des Idoles l'occaſion de lever un tribut ſur la ſuperſtitieuſe crédulité du peuple. Ces fripons ne manquent pas d'attribuer aux eaux de leur juriſdiction le pouvoir d'effacer les péchés ; mais ils ne douent chaque fontaine de la vertu de laver qu'une eſpèce particuliere de crime, & ils ſe réſervent le droit d'indiquer celle où les pénitens doivent ſe baigner.

L'eau douce manque en divers endroits du Japon ; on y eſt réduit à boire de celle des fontaines chaudes.

La mer qui environne le Japon, ainſi que toutes les mers qui environnent de grandes Iſles, eſt continuellement agitée. Les Navires courent riſque de ſe briſer contre ſes écueils, ou d'être engloutis dans ſes gouffres. Il s'y forme fréquemment de ces nuages orageux, de ces effrayantes colonnes d'eau que les Mariniers appellent trompes, pompes, dragons d'eau, fronks, &c.

Le terroir du Japon eſt, en général, montagneux, pierreux, & infertile ; toutefois la Nature y répond par-tout aux ſoins des cultivateurs : c'eſt aſſez d'une couche de terre pour fertiliſer ces rochers. Le travail & l'induſtrie font de ce pays, qui ſeroit peut-être un des plus pauvres & des plus déſerts de l'Aſie, un des plus floriſſans & des plus peuplés. L'abondance des eaux y favoriſe la culture.

Descript. du Japon.

Le Japon eſt riche en minéraux & en métaux. En pluſieurs Provinces, l'or ſe trouve, non-ſeulement dans les mines, mais parmi les ſables des rivieres & des fontaines; il y en a même quelquefois dans les mines de cuivre. Il y a quelque tems qu'une montagne élevée ſur le golfe d'Ookus s'abîma dans la mer; de ſes ruines, on retira un ſable ſi riche, que deux livres de ce ſable donnoient une livre d'or très-pur. Parmi les mines d'or de la Province de Satzuma, il y en a une ſi abondante, que l'Empereur, dit-on, a été obligé de la faire fermer, de crainte qu'elle ne rendît ce métal trop commun. L'argent du Japon eſt ſi pur, & de ſi bon aloi, qu'on aſſure qu'il y a eu un tems où on l'échangeoit à la Chine pour de l'or, poids pour poids. Les mines d'or & d'argent ſont un des principaux revenus de l'Empereur: on ne peut en ouvrir aucune de cette eſpèce, ſans ſa permiſſion, & les deux tiers du produit lui appartiennent. Aucune Nation n'a pu juſqu'ici atteindre à l'art avec lequel les Japonnois travaillent le ſowaas., métal factice compoſé de cuivre & d'or. Le cuivre eſt le plus commun de tous les métaux. Le fer eſt ſi rare, qu'il ſe vend plus cher que ce dernier métal, & que la plûpart des inſtrumens qui ſont de fer dans les autres pays, ſe font en cuivre dans le Japon.

Les Japonnois n'ont ni antimoine, ni ſel ammoniac. Le vif-argent & le borax leur viennent des Chinois. Le commerce du Cinnabre eſt entre les mains de quelques particuliers par un privilége excluſif de l'Empereur. Ils tirent principalement leur ſoufre de l'Iſle Iwogaſima, *l'Iſle de Soufre*, canton dans lequel ils ne ſe ſont guères aviſés de mettre le pied avant cent cinquante ans. L'épaiſſe fumée qui en ſortoit continuellement, & les phantômes hideux que l'imagination en formoit de loin, la faiſoient regarder comme un lieu habité par des Diables, & inacceſſible aux humains: néanmoins un homme intrépide tenta, avec cinquante hommes auſſi réſolus que lui, d'y deſcendre. Il n'y a guères de merveilleux que de loin. A meſure qu'ils approchoient

de l'Isle, les phantômes disparoissoient ; ils y aborderent sans peur, & ils n'y trouverent point de Diables. La petite troupe découvrit ensuite un terrein plat, d'où s'exhaloit une épaisse fumée, & dont la superficie étoit couverte de soufre. Depuis ce tems-là, cette Isle rapporte tous les ans au Prince Saxuma, à qui elle appartient, vingt caisses d'argent. DESCRIPT. DU JAPON.

Dans la partie Septentrionale du Japon, on tire d'une montagne appellée Tsugaar des Cornalines, des Jaspes, & des Agathes de différente espèce, quelques-unes bleuâtres, & assez semblables aux Saphirs. Les Perles sont communes aux environs de Saikokf; les Japonnois en faisoient si peu de cas autrefois, qu'ils en faisoient peu usage, & qu'ils n'en tiroient aucun profit. Les Chinois y ont mis le prix; le Japon en fournit leur pays, où les femmes, fort curieuses de cette sorte de joyau, en ont répandu le goût.

Le Pere Charlevoix prétend, avec raison, que la porcelaine qui passe en Europe pour être du Japon, se fait réellement dans cet Empire, au lieu que le P. de Halde, & differens Voyageurs, assurent qu'elle se fait à la Chine pour les Japonnois. La facture de la porcelaine, dit-il, est si pénible, qu'elle a fondé au Japon un proverbe qui dit que *les os humains sont un des ingrédiens de cette composition.* Le blanc de lait particulier à l'ancienne porcelaine du Japon, la fait préférer à celle de la Chine. La moderne a dégénéré ; les porcelaines de Saxe & celles de Sevres en approchent beaucoup, & même elles la surpassent pour le goût du dessein, & la finesse des traits.

Les Japonnois ramassent sur leur mer beaucoup d'ambre ; ils le pétrissent & ils en forment des masses de différens poids : le Docteur Kœmpfer en a vû une de cent trente livres, qui avoit été trouvée sur les côtes de Kiinokuni ; on en a trouvé de plus pesantes encore dans les mers d'Orient. Celle, que le Roi de Fidori vendit environ cinquante mille francs à la Compagnie Hollandoise, pesoit environ cent quatre-vingt cinq livres, poids de

DESCRIPT. DU JAPON.

Hollande : on la voit à Amſterdam dans le Cabinet des raretés de cette Compagnie. Il arrive aſſez ſouvent que les Japonnois falſifient l'ambre gris : un des plus ſûrs moyens de reconnoître s'il eſt ſophiſtiqué, c'eſt d'en mettre quelques grains ſur une platine rougie au feu ; s'il eſt pur, il fait peu de cendres ; s'il eſt altéré par des corps étrangers, on s'en apperçoit à la fumée.

Les Japonnois, comme nous l'avons dit, ſuppléent par le travail & l'induſtrie à la bonté du terroir. Pour parvenir à ſubſiſter, ces Inſulaires ſont réduits à tirer parti des productions brutes & ſauvages des ſables & des rochers, des plantes qui croiſſent au fond de la mer, & même de certaines herbes veneneuſes qu'ils ſçavent dépouiller de leurs mauvaiſes qualités. Ils ont l'art de relever par l'apprêt ces alimens, & de donner du goût aux plus inſipides. De la mouſſe de certains coquillages, ils compoſent des gâteaux excellens. La néceſſité réduit le petit peuple à ſe nourrir de glands. Le beſoin, le goût, & l'encouragement concourent enſemble à faire fleurir l'Agriculture. La charrue paſſe juſques ſur la cime des montagnes les plus eſcarpées ; & lorſqu'on ne peut y conduire des bœufs, les hommes ſe chargent des fatigues du labourage. Le Gouvernement eſt très-attentif à exciter leur vigilance. Si un particulier laiſſe écouler une année ſans avoir cultivé une portion d'un terrein qui lui appartient, il eſt dès-lors déchu de la propriété de cet héritage, & l'Etat l'adjuge au premier acquéreur. Le Laboureur ne ſçauroit préſenter ici, pour ſe diſculper de ſa négligence, des bras accablés par les impôts & par les charges. Toutes les terres, juſqu'à celles du Domaine Impérial, ſont affermées aux ſix-dixiémes du produit pour les propriétés ; le reſte des grains eſt le ſalaire des Fermiers. Deux fois l'année, des Commiſſaires nommés par l'Empereur, vont meſurer toutes les terres du Royaume, commiſſion qu'on eſtime ſi importante, que ceux qui l'exercent ont le droit de porter l'épée comme les Nobles & les gens de guerre.

Les

Les principales productions des terres cultivées sont le riz, l'orge, le froment, & deux espéces de féves. Les panais, les carottes, les radix, les courges, les melons, & d'autres légumes que l'Europe ne tire de la terre que par la culture, naissent d'eux-mêmes en divers endroits du Japon. Cette fécondité naturelle du terroir fait douter de ce qu'on dit trop généralement de la stérilité du pays. DESCRIPT. DU JAPON.

Parmi les arbres importans, le mûrier appellé *Kaadsi*, arbre du papier, fournit dans son écorce de la matiere pour des cordes, des méches, & des étoffes différentes, & celle du papier. Le papier du Japon est fort, très-blanc, & beaucoup plus moëlleux que le nôtre. On vend à Syrigua, une des plus grandes Villes du Japon, des papiers peints très-proprement, & pliés en grandes feuilles, d'un si beau lustre & d'une telle consistance, qu'on les prendroit pour des étoffes de soie ou de laine.

L'Urusi, ou arbre du vernis, tient aussi un rang distingué parmi les arbrisseaux utiles; il est différent du *Tsichu* de la Chine, & de l'arbre du vernis des Indes; on ne le trouve qu'au Japon. Au moyen d'une incision, il distile une gomme blanchâtre, qui, avec certaines préparations, forme l'excellent vernis de ce Royaume.

Les arbres fruitiers sont assez communs. Les fruits rouges ont peu de saveur. Quelques personnes cultivent les abricotiers & les pruniers, moins pour leurs fruits que pour leurs fleurs: ces fleurs deviennent quelquefois aussi grandes que des roses, & c'est un des plus agréables ornemens des jardins du Japon.

Plusieurs arbrisseaux sauvages portent des fleurs d'une grande beauté. Les fleurs du Japon surpassent beaucoup les nôtres pour la couleur & pour l'éclat, mais elles manquent ordinairement de parfum. Il en est de même des fruits qui sont fort agréables à l'œil, mais qui ont peu de qualité.

De toutes les plantes qui croissent au Japon, celle du thé est, sans contredit, la plus recommandable. Les personnes de qua-

Descript. du Japon.

lité, au lieu de le prendre en feuilles & par infusion, le réduisent en poudre très-subtile; ils jettent une pincée de cette poudre dans l'eau qu'ils remuent jusqu'à ce que la liqueur écume & prenne la consistance d'une bouillie claire. Le meilleur thé du Japon se cueille dans le territoire d'Udsi auprès de Méaco : la Cour de l'Empereur n'use que de celui qui croît sur la montagne de ce territoire.

Les quadrupèdes, soit sauvages, soit domestiques, sont peu nombreux au Japon, eu égard à l'étendue de cet Empire : le pays est si peuplé & si cultivé, que les animaux sauvages trouvent très-peu de lieux déserts, où ils puissent vivre & multiplier en liberté. Pour ce qui est des espèces domestiques, comme les Japonnois s'abstiennent communément de la chair, & même du lait des animaux, il arrive qu'on n'éleve qu'un très-petit nombre de quadrupèdes qu'on dresse au labourage, & au tirage des voitures. Les ânes, les mulets, les chameaux, & les éléphans, sont des espéces absolument inconnues dans ces Isles. Les chêvres, les brebis, & les porcs y sont fort rares. Le pays est rempli de souris & de rats : non-seulement les Japonnois ne les craignent point, mais ils les apprivoisent, & ils les dressent à faire des tours.

Les volatiles domestiques sont à proportion moins communs encore que les quadrupèdes ; car la Religion défend également de se nourrir de leur chair, & l'on ne peut d'ailleurs en tirer aucun service. Cependant quelques Casuistes permettent d'en manger en certains tems de l'année : leurs sectateurs élevent de la volaille, & ils la tuent sans scrupule, ils n'épargnent que les coqs. Les Japonnois ont une grande vénération pour cet animal, à qui ils attribuent un instinct presque divin pour mesurer le tems & annoncer les variations de l'air.

Les grues sont regardées comme des oiseaux de très-bon augure ; leur espéce, fort commune, est aussi très-respectée. Elles sont si familieres, qu'elles se laissent approcher de tout le monde.

Il eſt défendu, ſous peine de mort, de les tirer ſans permiſſion; elles ſont pourtant beaucoup de dégât dans les campagnes. Les Payſans, pour garantir leur champ de leurs ravages, ſont obligés de l'entourer de filets; mais elles ſçavent ſouvent ſe faire jour à travers cette barriere.

On n'éleve point de pigeons dans les maiſons, parce qu'on a éprouvé que leur fiente s'enflamme quelquefois, & qu'elle a cauſé des incendies. Les cicognes y jouiſſent de l'hoſpitalité; les toîts leur ſervent d'aſyle; elles ſe fixent pour toujours dans la demeure qu'elles ont choiſie une fois.

Parmi les reptiles du Japon, il y a un animal fort ſingulier, connu dans les Indes ſous le nom de fourmi blanche. Les inſectes de cette eſpéce vivent en ſociété comme les fourmis noires; ils ſont continuellement en guerre avec celles-ci. Les Japonnois les appellent perceurs, parce qu'ils percent tout ce qu'ils rencontrent avec une force & une promptitude ſurprenantes. Ces vers ne ſçauroient ſupporter ni le jour ni le grand air; ils ſe tapiſſent ſous terre, & ils ſe pratiquent de petites routes pour voyager à couvert.

Les côtes du Japon ſont fort poiſſonneuſes. Ce peuple, privé de la reſſource des volatiles & des beſtiaux, trouve dans la mer une nourriture abondante & plus ſaine. Le ſatſiſoko, poiſſon de cette mer, long de cinq ou ſix braſſes, ennemi mortel de la baleine, a des dents fort recherchées, que l'on ſuſpend, par maniere d'ornement, au haut des Temples & des Palais. Le polype, que l'on appelle kuvagge, a la même couleur & à peu-près le même goût, quand il eſt mariné, que les nids d'oiſeaux ſi eſtimés dans l'Orient: des Chinois ont aſſuré que ces nids n'étoient en effet que la chair de ces polypes durcie au ſoleil, & impregnée de particules ſalines de la mer. Il y a, ſur les côtes Septentrionales & ſur les côtes Orientales, des tortues ſi grandes, que leur écaille couvre entierement un homme étendu. Les Japonnois ont beaucoup de reſpect pour cet animal, qu'ils regardent comme très-heureux,

Descript. du Japon.

à cauſe de la longue vie qu'ils lui attribuent, idée qui ſemble ne pouvoir être que d'un peuple heureux & attaché à la vie; ce qu'on ne peut pas dire de celui ci. Les Temples & les Palais ſont couverts de repréſentations de tortues parées de queues extrêmement larges, telles que ces animaux n'en eurent jamais nulle part. Les Japonnois ont un goût ſingulier pour les figures biſarres écloſes du cerveau de leurs Peintres, qui ne manquent vraiſemblablement pas de leur préſenter de quoi le ſatisfaire. Les Dragons aîlés, les Chimères, les oiſeaux à pluſieurs têtes, & une foule d'autres animaux auſſi fabuleux attirent particulierement leur attention. Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt que la plûpart de ces Inſulaires ſont intimément perſuadés de l'exiſtence de tous ces animaux; les anciens Peintres, dit-on, ne les euſſent jamais repréſentés ſans les modèles que leur offroit la Nature. Il n'eſt pas facile de déſabuſer des gens qui n'ont pas de meilleure raiſon de croire que leur croyance même. Lorſque les Hollandois obtinrent la liberté de s'établir au Japon, le Gouvernement exigea d'eux qu'ils fiſſent venir d'Europe, ou des autres parties du monde, certains animaux monſtrueux, dont on leur donnoit la repréſentation comme une preuve certaine de leur exiſtence.

Les écreviſſes, qu'on trouve dans les mers du Japon, ſont plus pleines & plus charnues dans le tems des nouvelles lunes; le contraire arrive dans les mers d'Occident.

Parmi les coquillages, l'awabi eſt très diſtingué par les Japonnois. C'eſt une tradition conſtante chez ce peuple que ſes premiers peres, gens d'une pauvreté & d'une frugalité extrêmes, ſe nourriſſoient de la chair d'awabi; en mémoire de quoi, lorſque les Japonnois traitent leurs amis, ils ſont toujours ſervir un plat de ce coquillage. C'eſt auſſi la coutume, non-ſeulement parmi le peuple, mais entre les gens de qualité, de joindre à tous les préſens qu'ils ſe font une tranche d'awabi.

Gouvernement, Loix, Police, &c.

Dans les Empires où le Monarque & le Pontife, avec une juriſdiction particuliere, portent chacun des Loix ſouveraines, les

deux Puiſſances ſont expoſées à tirer le glaive l'une contre l'autre. Avec des intérêts quelquefois oppoſés, leur vœu ne ſçauroit s'accorder toujours. Revêtue d'une autorité indépendante, l'une porte ſon empire dans le fond des conſciences, l'autre ne commande que les actions extérieures, mais elle a la force pour ſe faire obéïr. L'autorité eſt jalouſe, & la jalouſie eſt ombrageuſe: les deux Puiſſances redoutent l'ambition l'une de l'autre, & ces craintes augmentent l'ambition de chacune. Toujours vis à-vis l'une de l'autre, & ſouvent en oppoſition, elles ſeront bientôt ennemies; les efforts qu'elles feront pour s'aſſervir réciproquement, frapperont ſur les peuples. Les peuples, placés entre deux autorités ſacrées, ſemblent devenir les Juges naturels de leurs différends; ils ſe diviſent comme les chefs, & le trouble eſt dans la République.

Au Japon, le Souverain Pontificat eſt moins une Puiſſance qu'une dignité, où nulle croyance & nulle ſecte ne s'arrogent le droit de dominer ſur les autres, où les opinions & les conſciences ſont libres, où il n'y a ni nouveaux dogmes ni nouvelles inſtitutions dogmatiques à établir; là il n'y a ni jugement à prononcer, ni ſanction à porter, ni obéïſſance à contraindre: le Japon eſt dans ce cas-là. Le Dairi n'eſt point un Juge, il n'eſt que l'adminiſtrateur des choſes de la Religion. La Religion nationale n'a pas une grande influence dans le Gouvernement; elle a tout laiſſé faire à la Police: il en eſt de même du Dairi vis-à-vis du Cubo; il fait des Dieux, & il ne fera pas une Loi: il n'a rien à commander aux peuples; il ſe borne à attendre leurs hommages. En le comblant d'honneurs, le Cubo a tourné l'ambition de ce Prince vers les honneurs. Ivre d'encens, honoré comme un Dieu, il prend ſon Trône pour un autel, & il ſe regarde lui-même comme une Divinité trop ſupérieure aux ſoins d'un Empire, pour envier au Monarque ſon pouvoir. Le Cubo, maître des loix & des forces de l'Etat, a chargé le Dairi de chaî-

DESCRIPT. DU JAPON.

nes brillantes que celui-ci ne peut ni ne voudroit rompre ; il encense, il méprise l'idole, & ils vivent unis.

Il faut bien qu'une sorte d'ivresse ait abruti l'ame des Dairis, & que pour être Dieux, ils n'aient pas cru devoir se soucier d'être Rois, quand ils n'ont pas fait tous les efforts dont une juste ambition est capable, pour retirer des mains de leurs Séogons l'exercice & la puissance de la Royauté, après l'avoir légitimement possédée durant tant de siecles, & étant encore après leur dégradation aidés de la vénération des peuples, laquelle conserve toujours à d'anciens maîtres une sorte d'empire sur les sujets. Il y a chez les Souverains une espèce particuliere d'ambition, c'est celle de dépouiller la grandeur de ses soins, & d'acquérir cette nouvelle sorte d'indépendance, par laquelle ils croient jouir de la Royauté dans toute sa plénitude. Cette ambition est celle des foibles, paresseux & bornés. Bercés de vains honneurs, le goût des plaisirs si naturel chez tous les hommes, si vif dans les hommes oisifs, si impérieux dans ceux qui n'ont qu'à desirer pour être satisfaits, les endort dans leur haute mollesse. Dès que les Califes Arabes eurent l'ame enivrée par les honneurs, & énervée par les plaisirs, leur puissance tomba dans les mains des Emirs, ils tomberent sous le joug des Sultans : lâches & foibles, ils ne firent que de foibles & inutiles efforts pour se relever de leur chûte. Lâches, foibles, & sottement pleins de leur sainteté, les Dairis ne formeront pas même le projet de rentrer dans l'héritage de leurs peres.

Contre la maxime ordinaire des usurpateurs qui redoutent jusqu'aux cendres de la famille qu'ils ont detrônée, les Cubos n'ont pas craint de laisser vivre la famille Impériale du Japon, ils l'ont meprisée jusqu'à la combler d'honneurs. Ils regnoient souverainement, long-temps avant que de s'être affranchis des vains devoirs d'une obéïssance simulée. L'habitude de commander leur avoit donné dans l'esprit des peuples une sorte de

droit d'être obéis, elle leur avoit mis en main la force pour soumettre & les peuples & le Prince. Enfin, ils fixerent leur puissance par les deux loix qui asservissent le monde, la loi du plus fort & celle du plus politique.

DESCRIPT. DU JAPON.

Le Cubo-Sama, ou Empereur Séculier, jouit de toute la puissance temporelle; son autorité est despotique. Il dispose si absolument de tous les ordres de l'Empire, que les Magistrats & les Princes mêmes sont exilés, destitués, dépouillés, mis à mort, suivant son caprice. Le Prince réside à Jedo au milieu d'une Cour nombreuse composée des Grands du Royaume. Les uns sont immédiatement attachés à sa personne; les autres viennent, de tems en tems, lui rendre hommage: une loi inviolable les oblige généralement à passer au moins six mois de l'année à Jedo. Il n'y a donc plus de Grands-Seigneurs au Japon, il n'y a que des Courtisans. Pour contenir les peuples & les Nobles, la Cour de Jedo a dans les principales Villes des Citadelles défendues par des garnisons nombreuses & par des Commandans particuliers. Elle entretient, dans tous les quartiers du Royaume, une foule d'espions & d'émissaires, par lesquels elle voit & entend tout ce qui se passe & tout ce qui se dit. Sous prétexte d'honorer & de favoriser les Grands, elle exige que tous leurs enfans mâles soient élevés à Jedo sous les yeux du Gouvernement qui les retient dans la Capitale, comme autant d'ôtages & de garans de la fidélité de leurs peres. Un usurpateur tel que l'est le Cubo doit naturellement suspecter ses sujets. L'abus heureux qu'il a fait du pouvoir qui lui fut confié, l'avertit de se les attacher, sur-tout ceux qui ont quelque puissance par les nœuds d'une profonde & indéclinable dépendance. Un tyran rompt ces nœuds à force de les serrer; un habile despote les serre sans blesser profondément; mais en les déguisant, en les multipliant, & même en les adoucissant, il les rend presque indissolubles. La Cour de Jedo a soin d'entretenir entre les Grands la défiance & la jalousie; elle ne permet pas qu'ils aient entre eux des liaisons trop étroites, & un commerce trop fréquent. Plusieurs

DESCRIPT. DU JAPON.

Seigneurs ſont reſtés en poſſeſſion de quelques Places fortes, elle le ſouffre impatiemment. Ceux qui les poſſédent ont grand ſoin de les entretenir; car lorſqu'elles viennent à tomber en ruine, il n'eſt pas permis de les relever.

Pour prévenir les ſéditions dont l'indigence & l'oiſiveté pourroient inſpirer le goût au peuple, l'Empereur occupe ſans ceſſe, à des travaux publics, une portion conſidérable de ſes ſujets. Cent mille ouvriers qu'on a ſoin de changer & de renouveller, ſont employés journellement à la conſtruction & à la réparation des Temples, des Palais, des chemins, & autres ouvrages. Quand l'Empereur veut appauvrir un de ſes vaſſaux, dont les richeſſes lui ſont ombrage, il va manger chez lui ſous l'air de l'honorer de ſa familiarité, & le Seigneur ſe ruine en dépenſes, pour paroître ſentir tout le prix de cette faveur. Un Seigneur de la Principauté de Kanga bâtit exprès pour recevoir le Cubo, un Palais dont la conſtruction occupa pendant pluſieurs mois dix mille ouvriers. C'eſt ainſi que ces Princes parviennent quelquefois par des voies douces à des fins tyranniques.

Le Cubo a une Garde compoſée d'environ ſix mille hommes; outre cela, il entretient, en tems de paix, vingt mille Cavaliers, & cent mille Fantaſſins. En tems de guerre, chaque Prince, chaque Seigneur eſt obligé de ſe mettre en campagne, & de fournir un certain nombre de ſoldats à proportion de ſes revenus; ainſi toutes les forces ſubalternes qui pourroient, à la faveur des tems malheureux, troubler l'Etat, ſont, au premier ſignal de la Cour, employées à l'exécution de ſes projets. Le nombre des ſoldats que les Seigneurs levent pour le ſervice de l'Empereur eſt de 368000 Fantaſſins, & de 38800 Maîtres. Ces Troupes ſont adroites, bien vêtues, & bien armées.

La ſucceſſion des Cubos eſt héréditaire. Kœmpfer évalue le produit des terres Impériales à 29 millions 921 mille florins de Hollande, 52 millions de notre monnoie; Caron le fait monter plus haut, & il prétend que ce Prince n'en dépenſe pas la ſixiéme

ſixiéme partie. On croit que tous les Palais de ces Empereurs ſont pleins de richeſſes inappréciables qui croiſſent tous les jours. Le revenu total de l'Etat eſt de 830 millions de France.

Le nom de *Cubo* fut d'abord affecté au chef de la Milice ; on y ajoûta, avec le tems, le titre de *Sama* ou Seigneur.

La famille de Sin-Mu, la plus ancienne Maiſon ſouveraine de l'Univers, après avoir joui pendant près de 1800 ans du Trône & du Pontificat, eſt aujourd'hui réduite à la douce tranquillité du Sacerdoce. Parmi les prérogatives du Dairi, une des plus conſidérables eſt de confirmer & d'inſtaller le Cubo à chaque mutation de regne. Les Empereurs Séculiers leur ont laiſſé le pouvoir de conférer & de vendre des titres d'honneur, ainſi que les Sultans Turcs aux Califes. Ces titres peuvent ſe diſtinguer en ſix claſſes. Un titre de la premiere claſſe, c'eſt Dai-Seo-Dai-Dſin ; il imprime un caractère ſacré, & l'on croit que l'ame de celui qui en eſt revêtu, devient, au moment de ſa mort, un *Cami*, ou eſprit céleſte ; c'eſt pourquoi le Mikaddo, ou Dairi, ſe réſerve ordinairement pour lui ſeul cette dignité. Le titre de *Cambucu* appartient auſſi à la premiere claſſe ; c'eſt le nom que les Dairis donnoient anciennement à leurs Miniſtres ; il eſt aujourd'hui attaché aux Empereurs Séculiers, & à leurs héritiers préſomptifs. Les Cubos même tiennent leurs titres du Mikaddo. Ce droit fait entrer dans les coffres du Dairi des ſommes conſidérables. Il jouit avec cela des revenus de la Ville & du territoire de Méaco. Le Cubo lui a encore aſſigné ſur ſon épargne des penſions, mais qui ſont aſſez mal payées ; il lui fait quelquefois de riches préſens, ſur-tout lorſqu'il va lui préſenter ſon hommage. On prétend que dans cette viſite, le Cubo, qui eſt devant le Dairi comme un vaſſal devant ſon Souverain, boit du vin dans une taſſe d'argent qu'il briſe après avoir bu, & dont il garde les morceaux. Cette cérémonie, ajoûte-t-on, eſt un des ſignes les plus caractériſtiques du vaſſelage.

Descript. du Japon.

Le peuple regarde ses Dairis comme des espéces de Divinités : ces Princes n'oublient rien pour accréditer un préjugé si flatteur & si avantageux ; & ils accommodent leurs mœurs, quelque gêne qu'il leur en coûte, à l'idée que l'on a de leur sainteté. Par exemple, ils croiroient se souiller, s'ils touchoient la terre du bout du pied, & s'ils exposoient leur personne sacrée au grand air ou au soleil. Telle est la dignité des moindres parties de leur corps, qu'ils ne se laisseroient couper ni les cheveux, ni la barbe, ni les ongles. On prend le tems de leur sommeil pour leur ôter, comme à leur insçu, ces superfluités incommodes ; ce n'est point alors une profanation ; & les Mikaddo, en perdant ainsi leur barbe, conservent toute leur sainteté. Il n'y auroit rien de plus propre à désabuser de ces prétentions bisarres que la considération des moyens absurdes que l'on est forcé soi-même d'employer pour les éluder, quand elles sont onéreuses, s'il n'étoit de l'imbécillité de l'orgueil de s'en imposer à lui-même par les petits artifices qu'il met en usage pour tromper les autres.

La table du Dairi est tous les jours garnie d'une vaisselle neuve, très-propre, quoique d'une argile commune ; on lui apprête aussi les viandes dans des vases qui n'ont jamais servi, & l'on brise ordinairement, après ses repas, les plats qu'il a touchés ; de peur qu'ils ne tombent entre les mains des Laïcs, dont la gorge & la bouche s'enfleroient, dit-on, s'ils osoient manger dans ces vases sacrés. On a une idée semblable touchant ses habits. L'eau dans laquelle il se lave les pieds, est sanctifiée par cet attouchement, elle ne peut plus servir à des usages profanes.

Dans les premiers tems, le Mikaddo étoit obligé de se tenir tous les matins sur son Trône durant quelques heures, la Couronne Impériale sur la tête, dans une posture immobile, sans qu'il pût même tourner les yeux à son gré. Le peuple s'ima-

ginoit que c'étoit un moyen infaillible de maintenir l'Empire dans une profonde tranquillité. Si par malheur ce Prince faisoit quelque mouvement, ou s'il fixoit trop long-tems ses regards sur quelque Province, on appréhendoit alors que la peste, la guerre, la famine, le feu, & toutes les calamités ne désolassent le Royaume. Avec cette cérémonie seule, le Mikaddo pouvoit regner despotiquement, & disposer du sort des Provinces. Il est étonnant qu'avec d'aussi puissans préjugés pour eux, & de si grands moyens, ces Princes aient laissé tomber la Couronne de dessus leur tête.

La dignité de Dairi est héréditaire. Dans le cours ordinaire, la succession appartient aux aînés; les filles en jouiroient au défaut de mâles. Lorsqu'il survient quelque contestation au sujet de la Couronne, la Cour Ecclésiastique en décide. Quelquefois le pere abdique l'Empire, & il le résigne successivement à plusieurs de ses enfans, afin que leurs meres aient le plaisir de les voir assis sur le Trône. Ces changemens se font avec un secret admirable; un Mikaddo meurt ou abdique sans que le peuple en sçache rien, & la Cour même de Jédo n'en est instruite qu'après l'installation du successeur. La famille des Dairis n'est pour le Cubo & pour l'État qu'une famille particuliere; dont les révolutions influent si peu sur l'Empire, que les peuples n'y prennent aucune sorte d'intérêt, & que le Souverain néglige même d'en prendre connoissance. Cette liberté domestique des Dairis est une preuve de leur impuissance.

La Cour du Mikaddo est fort nombreuse, quoique ce Prince ne donne à ses Officiers que des appointemens médiocres & insuffisans pour leur entretien. Les Grands se ruinent à son service; les Petits n'y subsistent que du travail de leurs mains. Cependant quelques-uns possédent de riches bénéfices qu'ils tiennent du Dairi, & c'est sans doute l'appas de ces récompenses qui attire tant de gens à sa Cour. L'étude des Sciences est l'occupation de

Descript. du Japon.

ceux qui jouissent de quelque loisir. La Cour n'est composée que d'Ecclésiastiques ; la plûpart pauvres & tous fort insolens : l'insolence est la consolation des gueux. Les Courtisans du Dairi sont entêtés des prérogatives de leur état, & ils ont pour les Laïcs un mepris souverain : c'est l'esprit du chef qui anime le corps. Le sot orgueil qu'inspire un état privilégié sera toujours d'une arrogance extrême, sur-tout dans ceux auxquels cet état tient lieu de mérite. Il semble que chaque membre pense & agit avec l'orgueil du corps entier ; ce n'est point un simple particulier, c'est l'homme de sa profession, haut comme l'excellence ou réelle ou imaginaire de sa dignité. Les Prêtres du Japon se glorifient de descendre en droite ligne de Tensio Dai-Dsin, Chef de la seconde Dynastie de leurs Dieux, au lieu qu'à les entendre, les Geges ou Séculiers ne descendent que d'Awase Dsuno, pere d'une troisiéme race toute profâne & bien inférieure à l'autre. Tous les Ecclésiastiques prennent le titre fastueux de ***Kuge***, ***Seigneur*** ; un habit particulier les distingue des Laïcs. A la forme de leurs bonnets, & à certaines différences dans l'habillement, on reconnoît de quelle qualité est un Ecclésiastique, & quel poste il occupe à la Cour.

Le Dairi, suivant la coutume de ses prédécesseurs, épouse ordinairement douze femmes ; il n'y en a qu'une qui porte le titre d'Impératrice, c'est la mere du Prince ou de la Princesse qui doit hériter. Ses mariages se célèbrent avec une pompe extraordinaire. Les fêtes se renouvellent lorsque l'Impératrice vient à accoucher, & lorsqu'on fait le choix d'une nourrice pour l'héritier présomptif. Celle des femmes du Dairi qui a le titre d'Impératrice loge dans le même Palais que son époux ; les autres habitent des Palais voisins. Elles sont toutes vêtues magnifiquement, sur-tout les jours de cérémonie & de représentation ; car la maxime de cette petite Cour est d'en imposer par des dehors de splendeur, & de jouer la grandeur par le faste. Quand on n'en veut qu'aux hommages du peuple, il suffit de l'éblouir.

Le Royaume du Japon renferme quelques Provinces héréditaires, dont les possesseurs s'appellent *Daimio* ou gens d'un nom éminent. Ces Principautés se formerent pour la plûpart du démembrement de l'Empire sous les regnes des Empereurs fainéans, & avant la révolution qui porta les Cubos sur le Trône. Les *Jacatas*, ou petits Souverains de ces Provinces, distribuerent, sous certaines redevances, des portions de leurs domaines à des vassaux qu'on appella *Conikus*, & les *Conikus* les soudiviserent entre les *Tono* ou Gentilshommes d'un ordre inférieur aux mêmes conditions. De cette dépendance graduelle, il s'ensuivoit que la chûte d'un Jacata entraînoit la ruine de tous ses vassaux, tant immédiats que secondaires, parce que le Prince qui le dépouilloit, se croyoit en droit de faire un nouveau partage du domaine conquis. Cet usage, qni pouvoit être juste, si la spoliation du Jacata étoit légitime, touche à la barbare coutume qu'ont les Empereurs du Japon d'envelopper dans la disgrace d'un homme, non-seulement ses enfans, mais encore ses esclaves, ses créatures, &c; il en est peut-être l'origine. Les loix atroces du Japon ont étendu les supplices bien plus loin que le préjugé n'en étend parmi nous la honte. Comme la fortune d'un Seigneur entraînoit celle des vassaux, elles établirent la même dépendance de la vie de l'esclave à celle du maître. Il y a eu plusieurs Législateurs qui ont ainsi rendu responsables du crime tous ceux qui, ayant un intérêt commun avec celui qui en étoit l'auteur, pouvoient être présumés en avoir aidé l'exécution, ou favorisé le projet. Dans ces pays, il faut qu'un criminel d'Etat soit déja dans le cœur l'ennemi & le bourreau de sa famille; mais s'il s'y rencontre de ces hommes dénaturés, les loix, qui, par leur essence, doivent porter, si je puis ainsi dire, dans leurs entrailles l'innocence malheureuse, ne sont-elles pas aussi monstrueuses qu'eux?

Descript. du Japon.

Le nom des Jacatas s'est éteint avec leur puissance; une partie de leur appanage a été réunie au domaine Impérial; les

DESCRIPT. DU JAPON.

plus considérables ont été partagés en plusieurs districts qui appartiennent à différens maîtres. Plus la puissance de ces *Daimio* est grande, plus leur dépendance est profonde. Les *Siomio* sont des Seigneurs de districts moins étendus, dont la Seigneurie consiste dans la propriété d'une terre & le droit de jurisdiction.

Les Villes Impériales, c'est-à-dire, les Metropoles des cinq Provinces de la Tense, sçavoir, Méaco, Jedo, Osaka, Sakai, & Nangazaqui, sont régies par des Gouverneurs particuliers, nommés par les Cubos, & appellés *Tonosamas*, Seigneurs ou Supérieurs. Le Gouvernement de ces Villes roule alternativement d'année en année sur deux Tonosamas. Celui qui est en exercice n'a pas la permission de sortir de sa Province, l'autre est obligé de faire sa résidence à Jedo, où il rend compte à l'Empereur & aux Ministres de son administration & des affaires présentes, dont son collégue a soin de l'instruire. La Cour de Jedo a établi trois Gouverneurs à Nangazaqui, à cause de l'importance de la Place fréquentée par une foule d'etrangers; ces Officiers y commandent alternativement de trois en trois mois.

La femme & les enfans des Tonosamas restent à la Cour pour répondre de leur fidélité. Pendant que ces Ministres sont en charge, il leur est défendu de recevoir aucune femme dans leur Palais, sous peine de mort, ou, pour le moins, de bannissement, avec la ruine inévitable de leur famille, comme si les femmes traînoient nécessairement avec elles la séduction & la corruption.

Les Tonosamas ont une Cour très-nombreuse composée de différentes classes d'Officiers, dont les plus considérables appellés *Joriki*, sont des Gentilshommes d'une ancienne Noblesse. Leur pouvoir, dans leur Gouvernement, est presque absolu, c'est celui de Vice-Roi. L'intendance du commerce, l'administration de la justice, le commandement militaire, & la direction de toutes les affaires importantes se réunissent sur leur tête; mais, comme un tel pouvoir ne s'accorde point avec les maximes de

la Cour ſoupçonneuſe de Jedo, il y a dans les Villes Impériales un *Daiguen* ou Agent de l'Empereur, chargé d'obſerver leur conduite; & de peur que le Daiguen ne s'entende avec eux, on a ſoin de le faire éclairer par des eſpions.

Sous les ordres des Tonoſamas, les *Toſu-Jori*, c'eſt-à-dire, Anciens ou Sénateurs, veillent au maintien de la police; on ne les choiſiſſoit autrefois qu'entre les plus vieux citoyens. Ces Maires ou Conſuls ſe nomment des Subdélégués, dont la fonction principale eſt de rapporter tous les jours au Gouverneur ce qui ſe paſſe dans la Ville, & de leur porter à eux-mêmes les ordres de ce ſuprême Magiſtrat. La police de chaque rue eſt ſurveillée par un *Ottona*, ou Commiſſaire que les notables du quartier éliſent, & l'Ottona a lui-même ſous ſes ordres des Officiers ſubalternes.

Il y a dans toutes les Villes Impériales des *Tſioſinono-Mono* ou Meſſagers qui ſervent d'Archers, de Sergens, & quelquefois même de Bourreaux. Leur emploi eſt regardé comme un office militaire & noble; c'eſt pour cela qu'ils portent, comme les Gentilshommes, deux cimeterres. Cependant, par une inconſéquence qui paroît d'abord baſſe, biſarre, les Japonnois regardent comme infâmes les *Jetta* ou Tanneurs qui ſont les Exécuteurs ordinaires de la Haute-Juſtice. Les Meſſagers ne ſont peut-être employés que dans les grandes exécutions & pour des crimes d'Etat; la grandeur des perſonnages & l'importance de l'action, ennobliſſent alors la fonction qu'ils exercent.

Les habitans de chaque rue ſont partagés en compagnies de cinq propriétaires de maiſon. Ces chefs commandent en Magiſtrats aux Locataires, auſſi répondent-ils de leur conduite. Chaque citoyen eſt obligé de monter à ſon tour la garde pendant la nuit; cette Garde eſt ſi reſpectée, que c'eſt un crime capital que de l'inſulter ou de lui réſiſter. Tous les habitans d'une Ville exercent ainſi à leur tour un des devoirs fondamentaux de ci-

DESCRIPT. DU JAPON.

toyen, qui eſt de ſe protéger les uns les autres. Cette Garde eſt plus ſûre, parce qu'elle ſe garde elle-même, que ces corps de ſoldats qui n'ont point d'intérêt dans l'intérêt public, & qui s'armeront aiſément contre ceux qu'ils doivent défendre. Les Villes du Japon nous préſentent quelque ombre des Cités : elles forment des ſociétés, dans leſquelles chaque membre concourt directement & d'office au bien public ; mais dans les Cités, tous les membres exercent en commun les droits de la Souveraineté, & les Villes du Japon n'ont à elles que la manutention d'une police dirigée par des tyrans. Il eſt à remarquer que cette Garde compoſée des habitans, très-propre par elle-même à mettre les habitans à couvert, eſt très-à craindre pour le Gouvernement, tyrannique, comme il l'eſt.

La Ville de Nangazaqui eſt gardée avec plus de ſoin qu'aucune autre Ville Impériale. Par le moyen de feux allumés de diſtance en diſtance, on donne en peu de tems avis de Nangazaqui à Jedo d'un événement extraordinaire qui ſera arrivé dans ce Port, comme un ſoulevement imprévû, la découverte d'une flotte de dix Navires Européens, &c.

La police rigoureuſe qui s'obſerve dans les Villes eſt ſouvent fort à charge aux habitans. Sur la moindre allarme bien ou mal fondée, on barricade les rues, & chacun ſe trouve empriſonné dans ſa maiſon. Cela arrive, non-ſeulement en cas d'émeute & de ſédition, mais encore lorſqu'on pourſuit quelque criminel, ou lorſqu'on fait quelque autre recherche de la part du Gouverneur. Les perquiſitions les plus ſévères ſe font à Nangazaqui dans le tems du départ des Jonques Chinoiſes & des Navires Hollandois. Tous les Gardes du Port & tous les Archers de la Ville ſont alors en mouvement pour empêcher que quelque Japonnois ne s'embarque ſur ces bâtimens, ou n'achete des marchandiſes en fraude. Pendant tout le tems que dure la recherche de l'Ottona, perſonne n'a la liberté de ſortir de ſon quartier,

tier, à moins qu'on n'ait à la main un *foridula*, petit bâton d'argent marqué aux armes du Maire.

Lorſqu'on ſe propoſe d'acquérir une maiſon ou ſimplement d'aller loger dans un quartier, il faut préſenter à l'Ottona du quartier une petite Requête appuyée d'un petit préſent. Sur cette Requête, le Commiſſaire s'informe de la conduite & des mœurs du ſuppliant; & quand les informations ſont favorables, le Meſſager de la rue eſt député chez tous les Bourgeois pour leur demander s'ils veulent avoir le ſuppliant pour voiſin; ſi quelqu'un s'oppoſe à ſa réception, ſur quelque reproche bien fondé, il eſt exclus; ſi le conſentement du quartier eſt unanime, l'Ottona l'aggrege dans une des compagnies. Le récipiendaire paye ſa bien-venue en donnant un repas aux compagnies voiſines. Comme tous les Bourgeois d'un quartier répondent ſolidairement de tous les déſordres qui s'y commettent, ils ont droit de s'aſſurer de la probité les uns des autres, & il ſeroit injuſte de les rendre malgré eux cautions d'un méchant homme, & victimes de ſa méchanceté.

Quand un Japonnois a deſſein de voyager, il doit d'abord ſe pourvoir d'un écrit ſigné du chef & des membres de ſa compagnie, dans lequel il expoſe les motifs de ſon voyage, & cautionne ſon retour; c'eſt ſur ce certificat que le Maire expédie au voyageur un paſſeport ſcellé de ſon ſceau.

Les affaires criminelles ſont portées en premiere inſtance devant le Conſeil de la rue, de-là devant le Conſeil Général des Officiers municipaux, enfin au Conſeil d'Etat de Jedo. La plûpart des Procès ſe jugent à l'amiable par des Arbitres choiſis de part & d'autre. Si l'on a recours au Magiſtrat, il juge ſans délai, & ſon jugement eſt ſans appel, ſi ce n'eſt dans les cas privilégiés. Le Code civil ne contient qu'un petit nombre d'Ordonnances aſſez claires & bien digérées.

La Juriſprudence criminelle du Japon eſt le Code de l'injuſtice & de la barbarie; elle ne reſpire que le ſang, & quelquefois le

sang de l'innocent comme celui du coupable. Un homme est tué dans une querelle, l'auteur du meurtre est toujours condamné à mort, quand même il prouveroit qu'il n'a pas été l'aggresseur, & qu'il ne pouvoit sauver sa vie qu'en tuant son ennemi : ainsi l'homme le plus équitable & le plus honnête sera inévitablement égorgé ou par l'assassin ou par la loi. Les habitans des trois maisons les plus voisines, où s'est commis le meurtre, sont condamnés à n'en point sortir pendant plusieurs mois; les portes & les fenêtres des maisons sont fermées par des barricades; à peine leur donne-t-on le tems de faire les provisions nécessaires pour subsister pendant leur clôture. Tous les autres habitans de la rue ont plus ou moins de part au châtiment, suivant le degré d'obligation où ils étoient de pourvoir à la sûreté publique, & d'éclairer la conduite du coupable.

Un homme qui tire l'épée contre un autre, quand même il n'auroit ni blessé ni frappé son ennemi, est condamné à mort, si le fait est prouvé. On verra dans l'article des fêtes comment les Japonnois éludent de pareilles loix, qui, si elles étoient moins cruelles, seroient bonnes en ce qu'elles éloignent le citoyen de l'occasion même de s'exposer à un meurtre.

Si un criminel se dérobe à la Justice par la fuite, le chef de sa compagnie est obligé de le poursuivre, sous peine de répondre personnellement de son évasion.

Des reglémens de pure police sont quelquefois punis de la roue ou du feu.

On punit de mort le mensonge devant les Magistrats : un homme qui hasarde de l'argent au jeu subit la même peine ; c'est-à-dire, qu'une action que la défense naturelle légitime, & que celle qui n'a pas même l'apparence d'un crime, conduit au dernier supplice.

Les Législateurs Japonnois ont traité l'Empire comme une société de scélérats, sur laquelle ils ne pouvoient laisser tomber le glaive au hasard, sans frapper un coupable. Les mœurs doivent

naturellement s'assimiler aux loix. Le Japon ne devroit être qu'une énorme boucherie ; des loix aussi tyranniques supposent ou rendent un peuple méchant & féroce. Elles exterminent toutes les vertus, parce qu'elles confondent le malheur avec le crime, la nécessité avec la scélératesse, l'honnête homme souffrant avec son ennemi, son persécuteur. Elles renversent toute idée de justice, puisqu'elles n'observent aucune proportion entre l'action & la peine, & qu'elles font porter à une foule d'innocens le deshonneur & la peine d'un crime étranger. Elles conduisent au mal, au plus grand mal, de la faute au crime, & du crime au forfait, puisqu'il est souvent également indifférent d'être honnête ou inconsidéré, ou repréhensible, ou criminel ou scélérat. L'excès du châtiment & le désespoir confirment & augmentent le désordre. Il n'y a point de tyrannie plus affreuse que celle des loix, parce qu'elle est permanente, générale, inflexible, &, en quelque sorte, sacrée ; mais leur atrocité même en empêche l'exécution, & les éloigne de leur objet, parce que, 1°. Quand la peine est sans mesure, on est obligé souvent de leur préférer l'impunité. Dans les entrevûes du Cubo & du Dairi, il se commet impunément des crimes sans nombre, meurtres, rapines, viols, horreur de toute espéce ; & l'on assure que les exécutions sont très-rares au Japon, quoiqu'il ne paroisse pas que les crimes le soient : parce que, 2°. l'on se familiarise avec les supplices comme avec les peines plus douces, puisque l'expérience prouve que les peuples, intimidés par la grandeur des châtimens, ne sont pas plus soumis aux Loix que les peuples qui vivent sous un Gouvernement plus doux : parce qu'enfin ces Loix ont toujours plus de fureur que de force : on s'y soustrait, on les trompe. Voyez plus bas les combats de Religion. D'ailleurs, le Japonnois qui se donne la mort sans répugnance, se joue de toutes ces loix. Enfin, dans ces malheureux pays où les peuples ne peuvent avoir de plus grands ennemis que les loix & leurs maîtres, on est souvent exposé à voir entre ces loix barbares d'un côté, &

les peuples effarouchés de l'autre, une sorte de guerre civile qui ne souffre point de paix. Le Japon en fournit plusieurs exemples, & en particulier dans l'abolition du Christianisme.

Remontons à l'origine du Code des Japonnois, nous y trouverons la source de leur atrocité. Taiko-Sama, le premier auteur de ces loix sanguinaires, s'étoit élevé de la poussiere sur le Trône : le génie du peuple, la situation des choses, & la circonstance des tems, ne lui permirent point de s'insinuer doucement dans les cœurs, il s'arma d'un sceptre de fer, & il sema, si je puis ainsi parler, la mort à pleines mains dans son Code. Usurpateur & dès-lors soupçonneux, il ne pouvoit, à la suite de tant de guerres civiles mal éteintes, s'assurer quelque repos que par une police rigoureuse ; il soumit les citoyens à une Inquisition terrible ; il les rendit espions, inspecteurs, ennemis, cautions, délateurs, juges les uns des autres ; les infractions de police furent des crimes d'Etat au premier chef. Tant de Princes & de Rois qu'il avoit asservis, n'eussent jamais souffert paisiblement le joug, s'ils n'avoient eu que la mort à craindre ; il tâcha de les arrêter par des circonstances beaucoup plus affreuses que la mort, par l'extension de la peine de leur rebellion sur toute leur famille & sur leurs vassaux. Chez une Nation où l'on va au-devant de la mort, il semble que la mort n'est plus un supplice, & sur-tout un supplice pour les grands crimes : de-là l'excès des châtimens. Le peuple du Japon naturellement indocile, inquiet, audacieux, bisarre, bravant les périls, paroît né pour être libre ; dès qu'on l'a réduit en esclavage, on a cru qu'il falloit, pour l'y maintenir, le plonger dans l'esclavage le plus profond. Les fureurs des guerres civiles avoient inspiré l'atrocité à toutes les ames, le Législateur porta plus haut celle des loix ; mais par-là il rendit les ames encore plus atroces, & il se contraignit lui-même à rendre les loix plus atroces encore. Ce fut la tyrannie qui fit les loix ; elle les fit, non pour le bien de l'Etat, mais pour le maintien d'elle-même ; ainsi tout ce qui put se tourner contre

ſes intérêts fut traité en crime, & en crime d'Etat; ainſi l'eſprit des loix fut, non de corriger les coupables, mais de venger le Prince. Dans la perſécution du Chriſtianiſme, les chants d'allégreſſe des Martyrs parurent un attentat contre le Prince. Le titre de Martyr indigna les Magiſtrats; ils entendirent par ce nom un rebelle, & ils uſerent de tous les ſtratagêmes de la tyrannie pour empêcher qu'on ne l'obtînt en ſouffrant les derniers ſupplices. Le deſpote, dans ſes principes, ne doit rien aux ſujets; il ne fut donc queſtion que de peines, jamais de récompenſes, &c. Ce fut ainſi que Tayco & ſes ſucceſſeurs, pleins de ſon eſprit, furent engagés à former leur ſyſtême de tyrannie. Leur grand crime n'eſt point d'avoir été tyrans, c'eſt d'avoir éterniſé une tyrannie plus cruelle qu'eux-mêmes.

Des Légiſlateurs qui euſſent dirigé leur génie à la fin naturelle que la juſtice & l'humanité marquent au pouvoir, s'ils avoient ſur tout trouvé des conjonctures plus favorables, auroient ramené les eſprits, & réformé la Nation par le puiſſant reſſort de l'honneur, ſi précieux aux Japonnois, par des bienfaits & des graces répandus à propos dans les cas de la modération, & dans ceux mêmes de la vengeance, par un juſte tempérament des peines & des récompenſes, par des maximes de Philoſophie & de Religion, qui, par leur ſageſſe & leur ſévérité, euſſent diſpenſé les loix d'une rigueur extrême, par l'imitation du Gouvernement domeſtique des Japonnois qui élevent leurs enfans avec douceur, conduits par ce principe, qu'on s'obſtine contre les peines, &c: mais la nature du deſpotiſme eſt de ſe roidir, s'il eſt en force. La tyrannie ne ſçait qu'abuſer d'elle-même. Reprenons.

Nulle faute n'eſt punie au Japon par des peines pécuniaires; on n'y connoît que les peines corporelles, la priſon, le banniſſement, la privation des charges, la mort. Les Légiſlateurs ont exclu les peines pécuniaires, ſous prétexte que les gens riches auroient la liberté d'être mechans, en achetant l'impunité. Le crime, comme la mort, égale ſans doute & confond tous les hommes,

Descript. du Japon.

& s'il reste parmi les coupables quelque distinction entre les puissans & les foibles, c'est que les Grands sont pour l'ordinaire de plus grands criminels que les Petits; mais ne peut-on pas proportionner les amendes aux fortunes? La perte que le riche souffre dans ses biens, n'est-elle pas une peine sensible? Ne peut-on pas joindre l'infamie à cette peine? N'y a-t-il pas des fautes assez punies par des amendes?

Dans les crimes qui intéressent à un certain point la tranquillité de l'Etat, ou la majesté du Prince, les parens du coupable, comme on l'a dit, sont enveloppés dans sa ruine. L'Histoire du Japon fournit mille exemples de cette inhumanité. L'an 1676, un Dayquen ou Administrateur du Domaine Impérial de Nangazaqui, homme d'une famille distinguée, fut convaincu d'avoir fait un amas de cimeterres, & autres armes qu'il se proposoit de faire passer secrettement en Corée; on le condamna, avec tous ses complices, à être crucifié. Son fils unique, âgé de sept ans, fut décapité à ses yeux. Tous ses parens furent dépouillés de leurs biens, & bannis à perpétuité du territoire de Nangazaqui. On rasa sa maison: le Comptoir des Chinois est bâti sur un fond qui lui appartenoit.

Il suffit d'être accusé pour être puni; car quand le crime n'est pas constaté, l'accusé est appliqué à des tortures qui sont elles-mêmes des supplices cruels: si les tortures ne lui arrachent point la confession du crime, il n'est pas absous pour cela, on le retient en prison, ou on le relégue dans une Isle déserte.

Si un coupable meurt en prison, on ne laisse pas d'instruire son procès, & l'on exécute la sentence sur son cadavre.

Les supplices ordinaires de mort sont la croix, le feu, & l'amputation de la tête. Les Japonnois s'imaginent qu'il y a de la honte à mourir de la main d'un autre; & dans cette idée, la plûpart demandent la permission de se fendre le ventre: quel que soit le crime qu'on ait commis, le genre de mort en efface la tache, & l'on ne parle plus du coupable que comme d'un homme courageux.

DESCRIPT. DU JAPON.

Le *Fito-Aratame* ou dénombrement des habitans se fait le dernier mois de chaque année. Le Nitzijosy, ou Messager, met par écrit tous les noms des particuliers, la date de leur naissance, leur Religion, leur sexe, & leur profession. Dans quelques Villes de l'Empire, l'Aratame est suivi du *Jesumi*; c'est la cérémonie de fouler aux pieds les images de Jesus-Christ, de la Vierge, & des Saints, que les Japonnois regardent comme une abjuration éclatante du Christianisme. Les Inquisiteurs vont de rue en rue, de maison en maison, sommer le chef de famille, sa femme, ses enfans, ses domestiques, & tous les locataires, de marcher en sa présence sur ces images qui sont gravées sur du cuivre jaune. Cette coutume s'observe principalement à Nangazaqui, où le Gouvernement craint qu'il n'y ait encore des Chrétiens.

Langue, Arts, Sciences, &c.

La langue Japonnoise, au jugement de Kœmpfer, est une langue originale & primitive mêlée de termes Chinois; elle est, en général, douce, sonore, abondante, énergique, & figurée. Chaque Province a sa dialecte particulière. Nos Insulaires écrivent avec un pinceau, posant leur caractère l'un sur l'autre de haut en bas, & de droit à gauche. L'écriture sçavante consiste, comme à la Chine, en caractères significatifs & immédiatement représentatifs des idées. Les doctes du pays en attribuent l'invention, ou du moins l'*apport* à un certain Cambodaxi, leur Elie, qui depuis dix mille ans attend tranquillement dans une caverne la venue du faux Prophète *Mirozu*, l'Antechrist des Religions Japonnoises, pour s'opposer à sa fausse doctrine. Il est difficile d'imaginer combien d'événemens, tirés de nos Livres Saints, sont défigurés dans les fables du pays. De tous les coins de l'Empire, on va en pélerinage au Temple de Coïa bâti près de la caverne de Cambodaxi; heureux celui dont les dents peuvent être enterrés dans ce lieu; il va tout droit en Paradis.

Les Chinois ont communiqué aux Japonnois, au défaut de caractères arithmétiques, leur machine de bois traversée de plusieurs

DESCRIPT. DU JAPON.

baguettes parallèles, dans lesquelles on enfile de petites boules d'ivoire ou de corail qui servent à faire les calculs.

Sçavoir la langue, bien écrire, bien parler, & s'instruire de l'Histoire du pays, des mystères de la Religion, & des principes de la Morale, c'est à quoi se bornent les études ordinaires des Japonnois : ils cultivent aussi l'Eloquence, la Poësie, la Musique, la Peinture, & beaucoup d'autres Arts.

Sous le Gouvernement le plus barbare, l'éducation est ici plus douce que dans tout autre pays, & peut-être meilleure. Les Japonnois n'ont point l'imbécille cruauté de battre leurs enfans, soit pour réformer leurs défauts, soit pour forcer leurs goûts. Un Maître qui forme son élève à coups de fouet, ressemble à un Législateur qui entreprendroit de civiliser un peuple sauvage avec des potences & des roues. Au Japon on craindroit d'affoiblir la raison, en tâchant de la prématurer à force de culture. On suit la nature dans ses développemens ; c'est elle qui trace les voies à l'instruction. Les parens se chargent eux-mêmes de cultiver les premieres années de leurs enfans, & ils ne les envoient au Collége que lorsqu'ils sont propres à des études sérieuses. Du reste, ils les accoutument de bonne heure à une vie dure, & à des exercices violens, persuadés que la force du corps est avantageuse & nécessaire à l'ame. Avec une complexion foible & une santé délicate, on aura difficilement l'héroïsme qui souffre ; on ne sçauroit avoir celui qui entreprend & exécute. Pour élever le courage de leurs enfans, les Japonnois leur mettent sans cesse devant les yeux de grands exemples. Si l'on ne donne à l'homme de grandes idées, & si on ne lui présente de grands objets, on ne lui inspirera jamais de grands sentimens. Dans l'éducation Japonnoise, les élèves sont nourris du récit des vertus & des actions éclatantes des Héros & des Dieux de la Nation. On les accoutume à se conduire par des principes d'honneur. Au sortir du Collége, on leur donne des armes, & on leur apprend à s'en servir. Le jour qu'on met à leur côté un cimeterre & un poignard, est une époque

époque mémorable & une fête pour toute la famille. Un moyen sûr d'inspirer à un âge tendre du goût & de l'estime pour une chose, c'est de paroître soi-même l'aimer, & la priser fort haut. Les Japonnois sont passionnés pour les armes. Un beau cimeterre est pour eux une parure préférable aux plus riches vêtemens. Ils ne quittent leurs armes que pour se coucher, & ils les mettent sous le chevet de leur lit.

Descript. du Japon.

Les filles reçoivent pour les Sciences la même éducation que les garçons. Comme les femmes vivent dans une grande retraite, elles ont beaucoup de loisir à employer; elles s'instruisent d'une infinité de connoissances.

Il paroît que les Sciences spéculatives & abstraites n'ont pas été jusques à présent fort cultivées au Japon, si ce n'est peut-être la Théologie, dont les sectes font une étude sérieuse, s'appliquant à l'envi à faire valoir leur Religion, & s'aiguisant l'esprit par la dispute, sans toutefois troubler la tranquillité de l'Etat. On ne connoît de la Philosophie que la Morale, & de la Morale qu'un très-petit nombre de préceptes fondamentaux. Avant l'arrivée des Portugais, la Géographie Japonnoise enfermoit l'Univers dans l'enceinte du Japon, de la Chine & du Royaume de Siam

L'année Japonnoise commence entre le solstice d'hyver & l'équinoxe du printems, à la nouvelle Lune la plus prochaine du cinquiéme jour du mois de Février. Les mois se comptent par lunes, & les jours se divisent en douze heures. Les Ecclésiastiques de la Cour du Dairi composent les Almanachs, lesquels s'impriment à Isje sur une feuille de papier longue de cinq pieds, & large de sept ou huit pouces. Il y a un de ces Almanachs qu'on nomme Mannengojomi, c'est-à-dire, Almanachs pour dix mille ans; il doit avoir un grand débit. Un peuple ignorant aime à se promener dans un avenir éloigné.

Les Japonnois ont dans leur Chronologie des Eres & des manieres de compter différentes. La premiere appellée Nin-O, c'est-à-dire, le grand Monarque, commence au regne de Sin-Mu,

DESCRIPT. DU JAPON.

leur fondateur. La seconde, *Nengo*, est une suite de périodes instituées en divers tems par les Empereurs, & dénommées d'après certains événemens remarquables : cette maniere de compter fut introduite sous le trente-sixiéme Mikaddo, long-temps avant les Cubo. Les Dairis, qui seuls ont le droit d'instituer ces périodes, les ont perpétuées de regne en regne, & chacun d'eux en établit ordinairement une pour le sien. La troisiéme manière consiste en Cycles de soixante ans, tels que le Cycle Chinois : les années sont désignées par des caractères particuliers résultans de la combinaison des douze signes du Zodiaque, avec les cinq élémens que les Philosophes Japonnois admettent, le bois, le feu, la terre, la mer, & l'eau. Les Historiens emploient ce genre de chronologie. La seconde manière est en usage dans les Almanachs, dans les Ordonnances, dans les Lettres, dans les Regiftres, & quelquefois dans les Livres.

Les Japonnois ne feront jamais de grands progrès dans l'Anatomie, la Religion ne leur permettant pas de tuer les animaux, ni même de toucher les cadavres humains. En récompense, ils s'appliquent beaucoup à la Botanique, & cette partie de la Médecine est en si grande recommandation parmi eux, qu'on voit tous les jours les Princes & les Seigneurs de l'Empire en faire une étude particulière ; on ne connoît pas dans ce Royaume la saignée ni l'usage des lavemens. Les Chirurgiens ignorent l'art d'appliquer les fers chauds & les instrumens tranchans ; leurs opérations se réduisent à l'acupuncture & à l'application du *Moxa*. Le moxa est un caustique composé de feuilles d'armoise ; il passe, non-seulement pour un excellent reméde, mais pour un bon préservatif contre toutes sortes de maladies. Les personnes soigneuses de leur santé se font appliquer le feu tous les six mois avec ces mèches de moxa : les Hollandois ont plusieurs fois expérimenté l'efficacité de ces remédes pour la guérison du rhumatisme & de la goutte. L'acupuncture consiste à piquer avec une aiguille certaines parties du corps. L'opinion des Japonnois

ſur la cauſe des maladies qu'ils attribuent aux vents & aux vapeurs malignes qui s'engendrent dans le corps, a fort accrédité cette opération Arabe d'origine, & les cauſtiques en général.

L'éloquence prend chez chaque peuple le caractère de ſon ame & de ſes paſſions. Elle tonne & foudroye dans les Etats Républicains, où, pour les intérêts de la patrie, elle s'arme des droits ſouverains de la liberté. Elle ſera douce & pathétique chez une Nation née avec cette heureuſe ſenſibilité qui nous attache à nos devoirs par l'amour de nos ſemblables. Il eſt aſſez ordinaire de voir au Japon tout un auditoire fondre en larmes aux diſcours des Bonzes, ſi l'on s'en rapporte au témoignage de quelques Miſſionnaires; c'eſt l'éloge de l'Orateur & de la Nation: il n'appartient qu'au cœur de remuer les cœurs, & il n'y a que les bons cœurs qui puiſſent être ainſi touchés.

Chez ce peuple ſpirituel, la Poëſie a des graces ſingulières. Son Théâtre n'eſt pas ſans mérite; les Piéces, ſoit tragiques, ſoit comiques, renferment d'excellentes moralités. Les ſujets ordinaires des Tragédies ſont les actions héroïques de leurs grands Hommes & de leurs Saints; le ſtyle en eſt majeſtueux. La Littérature Japonnoiſe abonde dans ces ſortes de compoſitions; le Recueil intitulé *Faku-Nin-Isju* contient ſeul, des Piéces de cent différens Auteurs. On trouve dans les Bibliothéques beaucoup d'autres Livres touchant l'Hiſtoire, la Morale, la Religion, la Médecine, l'Agriculture, & certaines parties de l'Hiſtoire Naturelle, principalement celle qui concerne les coquillages, les minéraux, les oiſeaux, les poiſſons, & tous les objets ſur leſquels leur poſition & leurs beſoins tournent leur attention. Aucun Auteur Japonnois n'a écrit ſur la Juriſprudence. Il y a peu de Loix civiles dans les Etats deſpotiques, & d'ailleurs, les Conſtitutions du Japon ſont très bien digérées.

Les Moines & les Prêtres tiennent des Académies & des Colléges dans toutes les Provinces. Si le bruit public eſt fondé, ils ſont les plus vils de ces hommes corrompus qui ſe rendent auſſi

Descript. du Japon.

méprisables qu'odieux par des crimes aisés. L'innocence qui ignore est sans défense contre l'autorité qui abuse : le Jésuite Possevin assure que ce sont les Loix mêmes, qui, défendant aux Bonzes tout commerce avec les femmes, leur permettent comme une *chose sainte & honnête* un commerce contraire à la nature ; ils usent de la permission. Le nombre des Colléges est très-considérable : du tems de S. François Xavier, il y en avoit aux environs de Méaco quatre fameux, dans chacun desquels on comptoit jusqu'à 4000 Ecoliers ; Bandoue en avoit un encore plus célèbre.

L'Art de la Musique est aussi imparfait chez les Japonnois que chez les Chinois ; ils ne connoissent qu'une partie dans la Musique, soit vocale, soit instrumentale. Les cabarets vernis, les papiers peints, & les étoffes que l'on apporte du Japon en Europe, nous donnent une idée médiocre de leur génie pittoresque ; ils réussissent dans le coloris, mais ils n'ont aucune connoissance du dessein, de la perspective, & des autres parties sçavantes. Le Pere Charlevoix assure que nous n'avons jusqu'à présent, en ce genre, que des ouvrages médiocres de cette Nation ; en fait de papiers peints, les ouvrages de vernis, les étoffes, & les métaux ouvrés, surpassent infiniment ce que la Chine produit en ce genre. Les Japonnois ont beaucoup de talent pour les Arts méchaniques.

Religions.

Né avec de l'imagination, un cœur droit, une grande ame, l'esprit assez philosophique, & le sentiment d'une haute destination, le Japonnois est naturellement religieux. Si l'on en croit quelques Auteurs, on compte dans le Japon douze Sectes principales, dont les principes & les pratiques n'ont presque rien de commun. Les uns, disent ces Auteurs, adorent le Soleil & la Lune ; cette Secte doit être fort ancienne. Les autres offrent leur encens à diverses sortes d'animaux ; cette Religion, originaire d'Egypte, est venue au Japon de l'Inde. Les Camis, ou premiers Héros du pays, les Foez ou Fotoques des Indiens,

tous ceux qui ont contribué à peupler & à policer ces Isles, ceux qui y ont introduit des Sciences, des Arts, des Loix, un nouveau culte, tous ceux là y ont des Temples & des adorateurs. Les Grands passent pour athées, & croient l'ame mortelle, quoiqu'à l'extérieur ils fassent tous profession d'une Secte, & qu'ils ne manquent à aucune des pratiques qu'elle prescrit. Enfin, les Démons ont dans ce pays des autels & des sacrifices. Tous ces cultes sont des Indes anciennes.

Je parlerai des trois Religions principales. La première, la plus ancienne & la plus orthodoxe, s'appelle *Sintos*; elle consiste dans le culte des Camis : *Sin* & *Cami* signifient également habitans des Cieux. Le mot Sin désigna peut être Sin-Mu, le fondateur de la Monarchie Japonnoise, & peut-être Sind un des Auteurs des Nations Indiennes. La seconde, introduite il y a plus de mille sept cens ans, ou, suivant d'autres, dès l'origine de la Monarchie, se nomme *Budso* : elle consiste dans le culte des idoles étrangères; c'est le Foïsme Indien. La troisiéme, assez récente, est appellée *Siuto*: c'est une sorte de Déïsme; elle n'est fondée que sur les lumières de la raison, & n'a pour objet que la pratique des vertus morales.

I. Le Sintos. Les *Camis* furent des hommes distingués que l'admiration & la reconnoissance divinisèrent après leur mort. On conserve dans quelques Temples les armes dont on prétend qu'ils se servoient pour dompter les ennemis de l'Empire. La valeur est la vertu des Nations brutes & sauvages; & où il n'y a point de culte religieux établi, l'hommage que l'on rend aux vertus se change souvent en culte religieux. L'Histoire des Camis, qui fait une des principales parties de la Théologie du Sintos, est remplie d'aventures merveilleuses, de victoires remportées sur les Géans, de Dragons vaincus, & autres événemens extraordinaires; c'est, diroit-on, la Mythologie Egyptienne portée aux Indes, ainsi qu'en Grèce, & des Indes au Japon. Les fables des anciens peuples ont l'air de nos romans de Che-

Descript. du Japon.

valerie; mais leurs Héros & nos Paladins, avec les mêmes caractères, ont fait une fortune bien différente par la différence des tems & des conjonctures. Les fiecles héroïques font des fiecles barbares; mais il faut diftinguer la barbarie d'un peuple qui n'eft jamais forti de l'ignorance & de l'état fauvage d'avec celle d'un peuple policé qui retombe dans l'ignorance après un âge de lumiere des mêmes perfonnages; l'une fait des Paladins, & l'autre des Dieux.

Le Dairi, Souverain Pontife de la Religion du Sintos, a feul le droit de canonifer & de déifier les perfonnages renommés, ou pour la fainteté de leurs mœurs, ou pour les prodiges qu'on leur attribue; toutes ces apothéofes ne font que des Dieux inférieurs qu'on ne loge que dans les étoiles. Le Dairi lui-même eft un objet de culte & d'adoration pour les Sintoïftes: les Camis, dont il defcend, lui ont tranfmis leur Divinité ou leurs droits aux honneurs divins; on croit même que ces Dieux ont pour leur petit-fils tant de refpect, qu'ils fe font un devoir de le vifiter une fois l'an; il eft vrai qu'on leur a fait prudemment prendre la précaution de ne fe rendre auprès de lui que d'une manière invifible. Durant le mois, où les Camis s'abfentent de leurs Temples pour réfider à la Cour du Dairi, il ne fe fait aucune folemnité; ce mois eft appellé le *Mois fans Dieux*.

Les Sintoïftes croient l'immortalité de l'ame & un état futur de bonheur ou de malheur. Leur principal Paradis eft au trente-troifiéme Ciel. Chaque Divinité a fon Elifée particulier; il y en a dans le Soleil, dans la Lune, dans tous les corps lumineux, dans l'air, dans la mer, &c: chacun fe choifit un Dieu, fuivant le Paradis qui lui plaît davantage. Comme les apothéofes groffiffent tous les jours le nombre des Divinités, & qu'on n'en reconnoît jamais une nouvelle qu'on ne lui dédie des autels, il n'y a pas une Ville au Japon où le nombre des Chapelles n'égale prefque celui des maifons; on les prendroit comme l'ancienne Rome, après fes conquêtes, pour de vaftes Temples.

Les Sintoïstes font errer dans les airs les ames des méchans jusqu'à l'expiation de leurs crimes : du reste, les biens & les maux de l'autre monde les touchent si peu dans celui-ci, que parmi la multitude innombrable de leurs Divinités, ils n'invoquent guères que celles auxquelles ils attribuent une intendance particulière sur le pays, & le soin de distribuer, à leur gré, les biens & les maux de la vie. Avec une Religion aussi foible pour contenir les peuples, il a fallu que les Législateurs aggravassent la pesanteur des Loix : la crainte d'une éternité de tourmens n'est pas toujours un ressort aussi puissant que la crainte des peines temporelles ; mais le moyen des supplices detruit où l'autre conserve.

Le Sintos n'admet qu'une espéce de Diables uniquement destinée à animer les renards, lesquels causent de grands ravages dans le pays : on appelle cet animal *Ma* ou esprit malin. Sans croire la transmigration des ames, les Sintoïstes s'abstiennent de tuer & de manger certaines espéces d'animaux. Ces espéces privilégiées sont celles qui rendent des services à l'homme : on croit qu'il y a de la cruauté & de l'ingratitude à les détruire. A remonter aux premiers principes de la justice & de l'humanité, ils auroient trouvé que ce privilège qu'ils accordent aux animaux bienfaisans, est un droit général de toutes les espèces que l'homme n'a pas naturellement le pouvoir d'enfreindre, hors le cas d'une légitime défense.

Les principaux objets de la Religion du Sintos peuvent se réduire à quatre chefs : 1°. les cérémonies légales ; 2°. la célébration des fêtes ; 3°. le pélerinage d'Isje, lieu fameux où Tensig-Dai-Sin, pere de la Nation Japonnoise, est honoré ; 4°. les Sociétés & les Confrairies Religieuses.

La plûpart des cérémonies & des observances légales concernent la pureté du corps : cette pureté consiste à ne point se souiller de sang, à s'abstenir de manger de la chair, à éviter les corps morts. Ceux qui ont quelque impureté de cette nature, ne peuvent, sans crime, visiter les lieux saints, & se présenter devant

les Dieux. Un ouvrier qui, en bâtiſſant un Ma, ſe bleſſeroit juſqu'au ſang, ſeroit légalement inhabile à la conſtruction d'aucun édifice ſacré. Si on répandoit une goutte de ſang dans un des Temples d'Isje, il faudroit le démolir. Il eſt des tems aux femmes où il n'eſt pas permis d'entrer dans les Temples. Cette impureté, contractée par le ſang, eſt contraire à l'eſprit militaire de la Nation.

La plus grande des impuretés eſt celle dont on eſt couvert par la mort de ſes parens; elle augmente à raiſon de la proximité du degré. Quelques Caſuiſtes font rejaillir les ſouillures ſur celui qui les voit ou les entend. A cette impureté des yeux & des oreilles, ils joignent celle de la bouche qui conſiſte à dire des choſes malhonnêtes. Enfin, quelques dévots ſe perſuadent que c'eſt une impureté que de ſe préſenter devant les Dieux, lorſqu'on a l'eſprit inquiet & chagrin; car, diſent-ils, les prières des malheureux ne peuvent être qu'un objet fâcheux & déſagréable pour des êtres qui jouiſſent d'une béatitude ſuprême. Cette opinion peut être bonne pour des dévots; elle ſoutient leur réſignation au malheur.

Les fêtes ſolemnelles du Sintos ſont principalement deſtinées à viſiter & à complimenter ſes amis; c'eſt pourquoi on les appelle *Rebi*, ou jours de viſite. Les Japonnois penſent que les plaiſirs innocens, dont jouiſſent les hommes, ſont agréables à la Divinité, & que la meilleure manière d'honorer les Camis eſt de ſe procurer dans ce monde une partie de la béatitude que ces êtres ſouverainement heureux goûtent dans le Ciel; en conſéquence ils paſſent la plus grande partie des Rebi en réjouiſſances & en feſtins, ou dans leurs maiſons, ou dans les cabarets, ou dans les lieux de proſtitution, dont les Temples ſont environnés. Le dogme de plaiſir rend la piété douce & ſociable; il répand la ſérénité & l'allégreſſe dans la Nation. Aux ſtations que l'on fait dans les Mia les jours de fête, chacun expoſe ſes beſoins & honore les Dieux, comme il l'entend. Il n'y a ni Formulaire ni

Rit marqués pour l'invocation & pour le culte des Camis ; plusieurs même s'abstiennent de toute prière, persuadés que la Divinité voit leurs pensées dans le fond de leur ame, comme ils voyent eux-mêmes leur image dans le miroir du Temple.

Les Sintoïstes ont, chaque mois, trois Rebi. Outre ces fêtes particulières, il y a cinq grandes fêtes annuelles qui se célèbrent avec beaucoup d'appareil & de pompe. Dans la première de ces fêtes qui arrive le premier jour de l'année, l'usage est d'envoyer à ses parens & à ses amis des éventails avec un morceau d'Awabi. La seconde fête est particuliérement destinée à la récréation des filles; les peres leur donnent un grand festin dans une salle ornée de riches poupées, devant lesquelles sont dressées des tables couvertes de viandes, de gâteaux, & de feuilles nouvelles d'Armoise. La fête est consacrée à la Déesse *Bensaiten*. Cette Déesse, par l'opération des Camis, pondit, à ce qu'on prétend, cinq cent œufs; un bon vieillard les couva, & il en sortit cinq cent enfans qui furent nourris dans leurs premières années de riz bouilli & de feuilles d'armoise. La féconde Bensaiten est honorée comme la Déesse des richesses, peut-être par allusion à la population qui fait la richesse des Etats. Les jeunes garçons font les honneurs de la troisiéme & de la quatriéme fête. La cinquiéme, appellée Kunitz, ressemble, pour la licence, aux Saturnales & aux Bacchanales des Romains. Ces fêtes tombent toutes sur des jours impairs, jours qui passoient autrefois pour sinistres, & qui ont sans doute été préférés pour les solemnités des Rebis, soit pour en détourner le courroux des Dieux, soit pour distraire & guérir l'imagination des peuples. Quoique ces cinq grandes fêtes appartiennent proprement à la Religion du Sintos, cependant comme elles consistent moins en cérémonies de dévotion qu'en divertissemens, le Japonnois, avide de plaisirs, les a généralement adoptées dans toutes les Sectes.

De toutes les solemnités de la Religion primitive du Japon, la plus célèbre est, sans contredit, le *Matsuri* ou fête des Ban-

Descript. du Japon.

nières ; c'eſt la principale fête du Dieu protecteur de chaque Ville. Les différens quartiers font tour à tour la dépenſe du ſpectacle qui conſiſte en proceſſions & en repréſentations dramatiques, mêlées de danſes & de chants ; on exécute ces piéces dans une place publique, magnifiquement décorée. Chaque quartier fournit ſes décorations, ſes machines, ſa muſique, & ſes acteurs ; ainſi la ſcène varie pluſieurs fois. Les Acteurs ſont de jeunes gens d'une figure avantageuſe, & de jeunes filles qu'on tire ordinairement des lieux de débauche. Les uns & les autres ont des habits de caractères conformes aux rôles qu'ils doivent repréſenter. Kœmpfer aſſûre qu'ils jouent avec beaucoup de grace, & qu'il eſt rare de trouver d'auſſi beaux talens parmi nos meilleurs Acteurs. J'ai déja parlé de la Muſique des Japonnois. Leurs Danſes, ſuivant le même Auteur, ne ſont pas inférieures aux nôtres.

Tenſio-Dai-Sin, le chef de la race des Dieux terreſtres, eſt honoré comme le Patron de l'Empire. Sa fête ſe célèbre le ſeiziéme jour du neuviéme mois dans tout le Royaume avec une magnificence extraordinaire. Suwa, autre Divinité fort révérée, eſt cenſée préſider à la chaſſe. Le Dieu *Daikoku*, particuliérement invoqué par les artiſans, eſt repréſenté aſſis ſur une bale de riz, avec un marteau à la main, & un ſac tout auprès ; on dit que toutes les fois qu'il frappe de ſon marteau, le ſac ſe remplit de riz, d'argent, de drap, & de toutes les choſes dont il a beſoin, & je le crois. Toſſitoku eſt le Dieu de la proſpérité, très-fêté par les Marchands. Fottei ou Miroku, que l'on repréſente avec un gros ventre, préſide à la ſanté, aux richeſſes, & à la population. On trouve dans le Rituel & dans les Temples une multitude innombrable d'autres Dieux ou Saints au choix des particuliers.

Le pélerinage d'Isje ou Ixo, un des principaux articles du Sintoïſme, conſiſte à viſiter certains lieux de la Province d'Isje conſacrés à Tenſio-Dai-Sin qui nâquit, dit-on, dans cette contrée. Les *Canuſi* ou Prêtres de ce Dieu, & généralement tous les Miniſtres des Mia, ne ſont point Eccléſiaſtiques ; ce ſont des

Séculiers fort inférieurs aux Kuges ou Monſignori qui compoſent le véritable Clergé du Japon & de la Cour du Dairi. Il eſt ſingulier que ces Kuges, très-pauvres pour la plûpart, aient abandonné à des Laïcs la direction des Temples, & ſurtout d'Isje, dotés de revenus conſidérables, & enrichis par les aumônes des pélerins.

Le monument d'Isje, qui fait l'objet particulier de la curioſité & de la vénération des pélerins, eſt une méchante cabane auſſi étroite que baſſe, entourée de cent Maſſia ou petites Chapelles, dans leſquelles le Canuſi a beaucoup de peine à ſe tenir debout. Les femmes font ce pélerinage, ainſi que les hommes : on prétend que les incommodités ordinaires à leur ſexe, ceſſent pendant le voyage ; ſans cette ſuppoſition, elles ſeroient dans le cas de l'impureté légale qui les expoſeroit aux inſultes des pélerins. Les grands Seigneurs n'entreprennent guères ce voyage ; ils ſe contentent, à l'exemple du Cubo, de députer tous les ans à Isje une Ambaſſade ſolemnelle dans la première lune, comme les Princes Mahométans font pour le voyage de la Mecque. Les Grands laiſſent par-tout la Religion au peuple. Les gens d'une condition médiocre, c'eſt-à-dire, la claſſe de la Nation qui croit à des devoirs, croiroient commettre un grand péché, s'ils ne faiſoient pas tous les ans ce pélerinage. Parmi eux, il y en a qui vont nuds par les plus grands froids, n'ayant qu'un peu de paille autour de la ceinture; ils mangent peu pendant le voyage, ne reçoivent rien des paſſans, vont ſeuls, & preſque toujours en courant. Lorſqu'on part pour les lieux ſaints, on ſuſpend à la porte de ſa maiſon une corde garnie de papiers découpés qui avertit les perſonnes du dehors de s'en éloigner, en cas qu'elles ſoient ſouillées de quelque impureté ; car leur Ima ou ſouillure, s'ils entroient dans la maiſon, iroit tourmenter le pélerin par des ſonges ſiniſtres, & l'expoſer aux plus grands périls. Pendant le voyage, les perſonnes des deux ſexes ſont obligées à un auſtère célibat ; l'on raconte des hiſtoires étranges de gens qui, ayant violé cette

loi, se sont trouvés si étroitement collés l'un à l'autre, qu'ils n'ont pu être séparés qu'à force d'expiations & d'exorcismes.

Les pélerins sont obligés de visiter tous les Temples & toutes les Chapelles d'Isje. A l'entrée d'un de ces Temples, est une petite caverne appellée la *Côte du Ciel*; on prétend que le grand Tensio Dai-Sin s'y cacha autrefois, & que pendant le séjour qu'il y fit, il priva le Soleil & les astres de leur éclat, pour prouver aux peuples qu'il étoit la source de la lumière, le maître de l'Univers, & le Souverain des Dieux. Quand les pélerins ont fini leurs dévotions, ils reçoivent des Canusis une boëte remplie de bâtons fort menus, & entortillés de découpures, que l'on nomme *Osavai*, grande purification, rémission absolue de tous les péchés; ils viennent ensuite déposer cette précieuse relique dans une niche particulière. La vertu de ces boëtes est limitée au terme d'une année; cependant les Japonnois ne laissent pas, après ce tems, de les conserver avec grand soin. Les Canusis en font débiter par leurs Emissaires une grande quantité à l'usage de ceux qui sont dans l'impossibilité de visiter les lieux saints, & sur-tout des gens riches, auxquels l'opulence interdit les dévotions populaires. Toutes ces purifications, opérées par de simples cérémonies, font pécher bien à l'aise; on a bientôt fait taire la conscience avec de pareilles ressources.

Vers le tems où les Religions Monastiques s'introduisirent en Europe, *Giennogiossa* institua au Japon une Société Laïque & Militaire d'Hermites qu'on appelle *Jammabos*, Montagnards, des montagnes qu'ils habitent. Par leur Institut, ils sont obligés, en cas de besoin, de combattre pour le service des Camis, & pour la conservation de leur culte. Gienno & ses disciples, en s'enfonçant dans des lieux sauvages, découvrirent des terreins propres à être cultivés & habités; le Gouvernement mit à profit leur découverte. Les Moines Européens servirent encore mieux leur pays, ils le défricherent. Les Jammabos vécurent pendant plusieurs siécles dans une grande union; dans la suite des tems, un schisme

les divisa en plusieurs branches. Les deux principales sont celle des Tosanfaïtes, & celle des *Fonsanfaïtes.* Leur régle les oblige de gravir, une fois l'année, une haute montagne environnée de précipices. Ceux qui oseroient entreprendre ce périlleux voyage, sans s'être auparavant purifiés de toute souillure, sont menacés d'un grand malheur. Le Général de l'Ordre leur confère, au retour du pélerinage, quelque dignité ou un titre honorable, moyennant une certaine contribution. Les Hermites portent, comme les Nobles, un cimeterre, mais plus court, & ils distinguent les habits séculiers par des singularités.

Les Jammabos ont abandonné leur austérité primitive. Les Ordres Monastiques, en se relâchant, ont coutume de substituer aux mortifications & aux mœurs des pratiques superstitieuses, pour se conserver un air de religion & du crédit. Les Moines du Japon sont fort adonnés à la divination & à la magie; ils prétendent, qu'en proférant quelques mots mystérieux & en traçant certaines figures, ils peuvent commander à tous les Dieux du pays, conjurer les esprits malins, expliquer les songes, découvrir les auteurs d'un larcin, guérir les maladies désespérées, & opérer divers autres prodiges. Les sorciers doivent être les Médecins les plus accrédités : au moyen de quelques pillules de papier, les Jammabos gagnent des sommes considérables, & ils sont censés faire des cures merveilleuses. Pour découvrir un vol ou l'auteur de quelque autre crime, leur magie commence par des conjurations : si les conjurations sont inutiles, ils font passer sur un brasier de charbons la personne soupçonnée qui veut bien se soumettre à leurs épreuves; & si elle sort du feu sans s'être brulée, son innocence n'est plus douteuse. Enfin, les Magistrats Japonnois font avaler, pour dernière épreuve à l'accusé, des pillules de papier chamarré de caractères magiques, & de figures d'oiseaux noirs. Ces pillules doivent tourmenter l'*éprouvé*, s'il est coupable, jusqu'à ce qu'il confesse son crime. Les Jammabos prétendent avoir plusieurs autres secrets, comme de manier, sans se brûler,

DESCRIPT. DU JAPON.

des fers rouges, d'éteindre le feu avec des paroles myſtérieuſes ; de charmer toutes ſortes d'armes, de glacer l'eau bouillante. Ne les croiroit-on pas échappés d'Europe dans les ſiécles de la ſuperſtition ? Leurs tours de paſſe-paſſe s'appellent *Jamaſſu*, loups de conjuration. Ces Charlatans s'attribuent trop de pouvoir pour n'avoir pas beaucoup de crédit ſur le peuple.

Moyennant une ſomme d'argent, les Jammabos initient les curieux dans leurs myſtères, mais ce n'eſt qu'après leur avoir fait ſubir les plus rudes épreuves : par-là, ils donnent à leur ſcience une grande conſidération, & ils engagent les initiés au ſilence. Le proſélyte eſt d'abord obligé de s'abſtenir pendant cinq jours de toute nourriture ſolide : le ſixiéme jour, il lui eſt permis de manger du riz & des légumes. Sept fois le jour, il doit ſe laver dans l'eau froide ; il doit s'incliner ſept cent quatre-vingt fois, poſant les genoux à terre, s'appuyant enſuite ſur les talons, frappant des mains ſur ſa tête, & ſe relevant dans l'intervalle de chaque inclination : cette épreuve eſt la plus rude de toutes. L'illuſion entre facilement dans des têtes ainſi exaltées par le fanatiſme, & affoiblies par les fatigues : ces fripons ont commencé par être dupes.

La Secte du Sintos compte pluſieurs autres Sociétés religieuſes, compoſées pour la plûpart de gens relégués par l'oiſiveté ou par le beſoin dans les Monaſtères, où, à l'ombre de l'autel & ſous le voile de l'auſtérité, ils vivent dans l'aiſance & dans la débauche. Dans le Corps des Mendians, on trouve une Congrégation de très-belles filles tirées des lieux de proſtitution, & obligées, par leur Inſtitut, de courir le monde deux à deux ou trois à trois. Ces filles poſſédent ſupérieurement l'art de la coquetterie ; leur habit eſt ſimple & propre ; avec un maintien modeſte & dévot, elles étalent leur gorge toute à découvert. Tous les jours, elles vont en courſe dans des lieux fréquentés ; dès qu'elles apperçoivent un riche voyageur, elles approchent de ſa litière en chantant, & ſi elles ſont contentes de ſa généroſité, elles paſſent avec lui quelques heures.

Il y a au Japon des Confréries dévotes d'hommes & de femmes, qui, ſans renoncer abſolument au monde, ſe dévouent à une vie pieuſe. La Confrérie des *Sato* ou Aveugles tient parmi ces Communautés un rang diſtingué. L'ordre des *Sato*, le plus ancien, s'appelle Buſſetz, & reconnoît pour fondateur *Senmimar*, fils d'un Empereur, lequel perdit la vûe à force d'avoir pleuré ſur la mort de ſa maîtreſſe. Le ſecond Ordre, appellé *Feeki*, fut inſtitué par Kakekigo, Général du parti des Feeki ſur la fin des guerres civiles qui mirent le ſceptre du Japon dans les mains de Joritomo, chef de la faction des *Gendzi*. Kakekigo tomba deux fois en la puiſſance de ſon ennemi; Joritomo lui laiſſa d'abord la vie, il lui offrit enſuite le commandement de ſes armées. Kakekigo lui répondit : *J'ai voué mes ſervices à Feki, mon légitime Souverain, nul autre n'aura ma foi. Je dois la vie à ta clémence, il eſt vrai; mais mon malheur eſt tel que je ne puis te regarder ſans former le deſſein de venger la mort de mon maître, & ma propre honte en te coupant la tête. Tout ce que je puis faire pour n'être point coupable d'une horrible ingratitude, c'eſt de t'offrir ces mêmes yeux qui te veulent tant de mal.* En prononçant ces dernières paroles, il s'arracha les deux yeux, & il ſe préſenta à Joritomo. Ces Satos ne vont point mendier dans les rues ni dans les Temples comme nos aveugles; leur Communauté s'entretient par l'induſtrie de ſes membres. Les uns s'occupent à des métiers, les autres s'appliquent à la Muſique, &, parmi les inſtrumens, au biwa, eſpèce de violon qui eſt fort en vogue au Japon, & qui leur ouvre les Palais des Grands. Leur Général, réſidant à Méaco, jouit de 4300 taëls, c'eſt-à-dire, de plus de vingt mille livres de rente par an; ce revenu eſt le produit des titres qu'il vend aux membres de ſa Communauté diſperſée par tout l'Empire. Les aveugles, élevés à des grades, ſont obligés, tous les cinq ans, d'en acheter un nouveau, ſinon ils perdent celui qu'ils poſſédoient, & ils deſcendent dans la claſſe inférieure.

Descript. du Japon.

II. Le *Budſcïſme. Buds*, autrement *Xaxa* ou *Chaka*, le Ke-Kia ou Foë des Chinois, le Budda ou Boutta des anciens Sammanéens, le Somona-Codan ou Poutiſat des Siamois, & autres Indiens, lequel porte dans le Royaume de Laos les trois noms de Boudda, de Sommona-Codan, & de Xaca, nâquit, ſuivant les Auteurs Japonnois, environ 1200 avant J. C. dans le Magatta, Province du pays de *Tenſik*, ou pays des Cieux, c'eſt-à-dire, du Midi de l'Aſie. Il eſt, ſuivant ce peuple, le Dieu de la Nature, & ſon nom de Xaca ſignifie *ce qui eſt ſans commencement.* Il fut mis au monde par une Reine de Dehli dans l'Indoſtan, laquelle n'avoit point eu de commerce ni avec ſon mari, ni avec aucun autre homme. Le Roi fut averti en ſonge que ſon épouſe avoit conçu d'une manière merveilleuſe; ce qui diſſipa les ſoupçons que ce Prince commençoit à former contre ſa fidélité. Xaca, ou l'Homme-Dieu, nâquit de cette Vierge qui le mit au monde par le côté droit, & qui mourut peu de temps après être accouchée. Deux Dragons aîlés vinrent voltiger autour du berceau du nouveau né, & ils répandirent ſur lui de l'eau avec leur gueule. Il n'étoit âgé que de trois mois, qu'il ſauta à terre, fit ſept pas vers l'Orient, & à chaque pas il nâquit ſur ſes traces une belle fleur; enſuite il s'arrêta, leva une de ſes mains vers le Ciel, étendit l'autre ſur la terre, & dit qu'il étoit le maître Souverain de toutes choſes. Quelques Européens mettent le tems de ſa naiſſance vers la neuviéme année du regne de Salomon. Saint Jérôme dit dans ſon premier Livre contre Jovinien, que les Gymnoſophiſtes Indiens font naître Budda, auteur de leur Religion, du côté de ſa mere qui l'enfanta ſans perdre ſa virginité.

Quand il eut atteint l'âge de 14 ans, le Roi, dont il paſſoit pour être le fils, voulut le marier; il s'enfuit ſur une haute montagne, ou, ſelon d'autres, dans les déſerts de Siam, où il pratiqua de grandes auſtérités pour mériter que les hommes obtinſſent, en l'invoquant, la rémiſſion de leurs péchés; & les Bonzes prétendent que ſes mérites furent ſi ſurabondans, qu'il y en eut aſſez pour

pour ſanctifier juſqu'aux créatures inanimées : il ne laiſſa pourtant pas de recommander la pénitence & le baptême des enfans en mémoire de celui qu'il avoit reçu lui-même par le miniſtère des Dragons. On dit qu'il fut inſtruit dans ſa ſolitude par quatre hommes immortels : c'eſt le nom qu'on donne dans ce pays aux Solitaires, ou Talapoins des bois qui ſe diſtinguent par de grandes vertus. Il paroît que le Sommona-Co-dom des Siamois étoit un de ces Talapoins, comme le Boutta ou Budda des Sarmanes ou Samanéens, ſuivant ce que dit de ces derniers Saint Clément d'Alexandrie Stromat, L. I.

Les ſix ou douze années de ſa retraite étant expirées, il ſe mit à parcourir les Indes en prêchant une nouvelle loi ; il aſſembla juſqu'à huit mille diſciples qu'il envoya dans les Royaumes où il ne pouvoit aller lui-même, & qui y détruiſirent les anciennes Religions. L'on prétend au Japon, qu'en creuſant la terre, on y trouve tous les jours des ſtatues des anciens Dieux que les diſciples de Xaca avoient abattues ; mais cela ne s'accorde point avec l'uſage où l'on étoit dans l'ancienne Religion de ne pas faire des figures des Divinités.

Xaca conſidérant un jour l'étoile du matin dans une profonde rêverie, le Ciel s'ouvrit, il vit l'eſſence du premier principe, & des myſtères ineffables lui furent révélés. Ce fut à l'inſtant de ſon apothéoſe. Dès ce moment, il commença à porter le nom de Foë. Il prêcha ſa loi depuis l'âge de trente ans juſqu'à celui de ſoixante-dix-neuf ans, tems de ſa mort. Un de ſes principaux dogmes étoit l'exiſtence d'un Dieu en trois perſonnes. Ce myſtère étoit donc connu au Japon avant le Chriſtianiſme : il y étoit ſurtout très-diſtinctement enſeigné par la ſecte intolérante des *Lengicuxu*, ou *Secte venue des Indes.* Xaca compoſa un nombre prodigieux d'ouvrages : le plus eſtimé eſt l'inintelligible *Foke-Kio*, *Livre des Belles Fleurs*, ou Kio, *le Livre par Excellence.* Anoxan & Kasja, ſes plus illuſtres diſciples, recueillirent cette Bible des Indiens ; on leur décerna les honneurs divins, & on les plaça ſur

les autels de Xaca, l'un à sa droite, l'autre à sa gauche. Les Japonnois attribuent au Fokekio la vertu de remettre les péchés. L'immortalité de l'ame y est enseignée; cependant Xaca, dans d'autres écrits, insiste beaucoup sur le principe que tout rentre dans le néant, d'où tout est sorti, l'ame ainsi que le corps.

Cet imposteur laissa en mourant un Décalogue qui fut comme son testament. Des dix articles, il en donna cinq par écrit & cinq de bouche: les premiers sont de ne point mentir, de ne point dérober, de ne point se chagriner de ce qui est sans remède, de ne point tuer, & de ne point commettre d'adultère. Les cinq autres sont d'une morale fort lubrique. Athée, à ce qu'on dit, au fond du cœur, Xaca choisit, pour déclarer ses vrais sentimens, l'instant qui fait tomber le masque aux faux incrédules: sur le point de mourir, il dit à ses disciples, que dans ses prédications, il leur avoit déguisé la vérité sous le voile des emblêmes. « Il » n'y a rien, ajoûta-t-il, de réel dans le monde que le néant & » le vuide; c'est le principe & la fin de toutes choses; ne cher- » chez rien au-delà, & ne mettez point ailleurs votre confiance. » Sa mort fut accompagnée de circonstances singulières. Des animaux de toutes les espéces y assisterent, à l'exception du chat & du serpent qui dormoient; c'étoit bien, dit le Pere Charlevoix, la moindre chose qu'ils pouvoient faire pour témoigner leur reconnoissance à l'auteur d'une doctrine qui relevoit si fort leur nature, & qui avoit été quatre vingt mille fois animal avant que de naître homme. Après son apothéose, son idole fut nommée Foë.

Les Chinois racontent différemment l'histoire de Xaca, qu'ils appellent *Xe* ou *Xekia*. Saint François Xavier penchoit à croire que c'étoit un Diable qui avoit pris la figure d'un homme, & il faudroit peut être, dit le P. Charlevoix, s'en tenir à ce sentiment, si l'on vouloit croire tout ce qui a été dit de cet imposteur.

Le dernier Sermon de Xaca fut cause que ses disciples divisèrent sa loi en doctrine extérieure qu'ils enseignent au peuple, &

en doctrine intérieure qu'ils réservent pour leurs Elus, pour les Grands, les Sçavans, & les Esprits Forts. Les Gymnosophistes Indiens suivent cette division comme les Bonzes Japonnois.

La doctrine intérieure, qui est celle des Initiés, enseigne que toutes les créatures viennent du néant & retournent au néant; mais elles n'y retournent, dit-on, que par la pratique de la contemplation & des vertus les plus austères, accompagnée d'un parfait détachement du monde. Cette idée est éloignée de l'athéïsme. Le P. Navarrette, un des plus sincères & des plus illustres Missionnaires du siécle passé, dit dans ses Traités Historiques de l'Empire de la Chine, que les Sectateurs de cette doctrine considèrent le néant comme une espèce d'être sans entendement, sans force, sans volonté, & sans pouvoir, quoiqu'il soit pur, subtil, ingénérable, infini, incorruptible, & très-parfait. C'est à ce néant, disent-ils, qu'on peut parvenir dans cette vie, & se procurer une éternité bienheureuse par la contemplation. Il semble qu'on peut conclure de-là que, faute d'avoir entendu les mystères de cette fausse Religion, on a pris pour un anéantissement réel ce qui n'est qu'un anéantissement mystique, semblable à-peu-près à l'apathie des Stoïciens. C'est ainsi que les Siamois entendent leur Nireupan, suivant les principes de la même Religion.

La doctrine extérieure de Buds ne s'étendit dans le Japon que vers le sixiéme siécle, quoiqu'elle y fût depuis long-tems introduite; ce culte a bien prospéré depuis qu'il est aujourd'hui le plus florissant du Japon. Les Sintoïstes, appellés Riobus, ont ajoûté à l'ancienne Religion des principes & des pratiques de celle-ci. Pour colorer leur variation, ils ont fait passer l'ame d'Amida, la principale Divinité des Budsoïstes, dans le corps de Tensio-Dai-Sin, le plus grand Dieu du Sintos. La Secte des Juitz, ou des partisans orthodoxes du Sintoïsme, est très-peu nombreuse. Il est à remarquer que les opinions, coutumes, & nouveautés qui se sont introduites dans le Japon, ont trouvé la constitution

de l'Etat & le caractère de la Nation si fermes, qu'elles n'ont produit dans l'Empire aucun changement essentiel.

Voici les points essentiels de la Religion de Buds.

Les ames des hommes & des animaux sont de la même substance; elles ne différent entr'elles que selon les corps qu'elles animent: elles sont immortelles.

Les ames humaines seront récompensées ou punies dans une autre vie, suivant leurs bonnes ou mauvaises actions.

Le *Gokurakf*, ou séjour des plaisirs éternels, est gouverné par le Dieu Amida qui dispense les places & les récompenses aux hommes, lesquels ne sont absous de leurs péchés que par sa miséricorde ou sa médiation. Chaque habitant de ce lieu fortuné, dans quelque degré qu'il soit placé, se fait une douce illusion de penser que son partage est le meilleur; & qu'il n'a point à envier la félicité des autres. Les femmes ne seront point admises dans ce séjour, par la raison, disent les Budsoïstes, qu'il ne peut y entrer rien d'immonde, ni d'exécrable, & que les femmes sont naturellement telles: celles qui auront vêcu suivant la loi, seront transformées en hommes pour recevoir le prix de leurs œuvres.

Le Dsigokf est une prison où les méchans sont tourmentés pendant un certain tems, suivant leurs crimes. Les ames malheureuses peuvent recevoir quelque soulagement par les bonnes œuvres de leurs parens & de leurs amis, principalement par des prières & des offrandes adressées au miséricordieux Amida, qui peut fléchir en certain cas *Jemma*, Juge souverain des Enfers. Lorsque ces ames ont expié leurs crimes, elles sont renvoyées sur la terre pour passer dans les corps des animaux immondes, dont les inclinations s'accordent avec leurs anciens vices. Leur métempsycose se fait des plus vils animaux aux plus nobles, jusqu'à ce que, après une entière purification, elles soient dignes de rentrer dans des corps humains; alors elles courent la même carrière qu'elles avoient courue après leur création.

Ses principaux commandemens, comme on l'a dit, roulent ſur la défenſe de l'homicide, du vol, de l'adultère, du menſonge, & des liqueurs fortes. Ces préceptes ont été diviſés en dix commandemens, & enſuite en cinq cens conſeils, en quoi conſiſte la perfection de la Loi : le Gofilakkai, ou Livre des Conſeils, impoſe des mortifications presque continuelles du corps & de l'eſprit.

Amida, le Chef Dieu du Budſoïſme, eſt repréſenté ſous une infinité de formes. L'Idole Denix ou Cogi que des Sçavans confondent avec cette Divinité, eſt peinte avec trois têtes, un corps & quarante mains. Suivant pluſieurs Myſtiques, c'eſt une figure allégorique d'un Dieu en trois perſonnes. Suivant les Docteurs Budſoïſtes, ces trois têtes déſignent le Soleil, la Lune, & les élémens; le corps exprime la matière première, & les quarante mains ſont le ſymbole des qualités céleſtes & élémentaires. Il paroît que la Théologie de pluſieurs peuples anciens eſt du moins, en partie, un traveſtiſſement de la Phyſique. Quant au rapport de ce myſtère du Budſoïſme avec la Trinité du Chriſtianiſme, je dirai en paſſant qu'une foule d'obſervations concourt à conſtater l'ancienneté de diverſes pratiques chrétiennes dans tout l'Orient. J'ai dit que la Trinité étoit un des dogmes favoris de Xaca. Le Pere Antoine d'Andrada, Jéſuite Portugais, aſſûre que les habitans de la Tartarie ont des images de la Trinité, ainſi que les Payens de la Chine. Le P. Navarrette, Miſſionnaire Eſpagnol, dit que la fameuſe Idole Chinoiſe, appellée San-Pao, eſt, ſans ajoûter ni retrancher, ſemblable à celle que l'on voit ſur le grand-autel de la Trinité à Madrid. Un Chinois, ajoûte-t-il, qui verroit ce dernier tableau, s'écrieroit auſſi-tôt que l'on adore dans le Royaume d'Eſpagne le San-Pao de ſon pays. Il y a à la Bibliothéque du Roi un manuſcrit qui traite de toutes les Divinités des Indes, orné de planches tirées ſur les originaux mêmes, parmi leſquelles la quatre-vingt-dixiéme repréſente trois perſonnes

en un ſeul tout. Voyez les Obſervations ſur les Religions des Indes.

De toutes les Religions, qui, par un eſprit de pénitence, arment l'homme contre lui-même, aucune n'a inſpiré, même dans les ſiécles de ferveur, un rigoriſme auſſi barbare, & un fanatiſme auſſi outré que la Religion de Buds. On voit tous les jours un grand nombre d'adorateurs d'Amida ſe condamner en l'honneur de leur Dieu à recevoir tout nuds ſur le corps au cœur de l'hiver cent cruches d'eau glacée, à ſe proſterner contre terre mille fois par jour en frappant à chaque fois le pavé de ſon front, à entreprendre nuds pieds des voyages périlleux ſur les rochers & dans les ronces, &c. Tous les ans une foule de ces fanatiques s'aſſemble dans la Ville de Nara, qui eſt à huit lieues de Méaco, pour entreprendre un pélerinage de quatre-vingt lieues, à travers des déſerts & des montagnes preſque inacceſſibles. Les Genguis & les Goguis, ſortes de Moines accrédités par l'opinion que leur vie pénitente & leur figure hideuſe ont répandue dans le peuple de leurs vertus & de leur commerce familier avec Xaca, ſervent de guides aux pélerins; ils leur impoſent, en vertu de leur ſainteté, des loix rigoureuſes, un ſilence continuel, un jeûne auſtère, & une infinité de pénitences; à la moindre contravention, ils ſuſpendent les coupables par les mains à un arbre ſans les attacher, & ils les laiſſent ainſi ſur les bords d'un précipice, juſqu'à ce que les forces leur manquant, ces malheureux tombent & ſe briſent ſur les rochers. Les pélerins, témoins du ſort de leurs confrères, ſeroient punis du même ſupplice, s'il leur échappoit la moindre plainte, & le ſigne le plus léger de compaſſion. Lorſqu'ils ſont près d'arriver ſur la cime du rocher, qui eſt le terme de leur pieux voyage, les Goguis les mettent dans une balance ſuſpendue ſur un précipice affreux. Là les pénitens ſont obligés de confeſſer à haute voix tous leurs péchés en préſence de leurs camarades deſtinés à paſſer par la même épreuve; ſi les

Bonzes s'apperçoivent de quelques termes ambigus dans leur confeſſion, ou s'ils ſoupçonnent quelque déguiſement, ils ôtent le contrepoids de la balance : ainſi la Religion a ſa tyrannie, plus exécrable encore que celle des loix; tout eſt armé contre la vie du citoyen; il n'y a pas juſqu'à des hommes ſans autorité qui n'en diſpoſent ſouverainement.

Le Budſoïſte ſera lui-même ſon bourreau. On voit une foule de ces inſenſés, qui, dans l'idée d'honorer leurs Dieux & pour le plaiſir d'être honorés après leur trépas, ſe donnent la mort de ſang froid. Les uns ſe précipitent dans l'eau une pierre au cou, pour tomber dans le Paradis de leur Dieu Canon qui eſt au fond de la mer : les autres s'enferment dans des cavernes pour y rendre l'ame entre les mains d'Amida, qui ne manque pas de venir jouir du plaiſir de les voir mourir de faim : quelques-uns vont ſe ſanctifier à la bouche des volcans & monter au Ciel par ces abîmes : dans les fameuſes ſolemnités, une multitude de ces fanatiques ſe fait écraſer ſous les roues des charriots, ou ſous les pieds des paſſans. Le peuple rend à ces inſenſés un culte imbécille & meurtrier; tout conſpire à ſouffler le feu de ce ſanglant fanatiſme. Les Siamois ſe livrent dans la même Religion aux mêmes extravagances.

Les Budſoïſtes célèbrent avec pompe pluſieurs fêtes particulières : une des plus remarquables, c'eſt la fête de l'homme. On commence cette ſolemnité par une proceſſion, dans laquelle, après quelques tours par la ville, l'idole, ſa femme & ſa maîtreſſe ſe rencontrent comme par haſard. Ceux qui portent le brancard de l'épouſe légitime ſe mettent alors à courir & à marquer le chagrin que cauſe à la Déeſſe la vûe de ſa rivale; ce chagrin ſe communique à une partie du peuple, & il fond en larmes. Tout le monde s'approche en tumulte des brancards, comme ſi chacun vouloit prendre parti entre le Dieu, ſon épouſe, & ſa concubine; au bout de quelque tems, ils reprennent tous ſans ordre le chemin du Temple, & chacun ſe retire chez ſoi.

Descript. du Japon.

Dans le deuxiéme mois, on folemnife une autre fête qui femble avoir été inftituée pour décider, par les armes, de la préféance entre les Dieux. Des troupes de Cavaliers, au fortir de table, fe rendent à une efplanade, bien montés & bien armés, avec la figure du Dieu qu'ils adorent, fur le dos. Quand ils font tous arrivés, les efcadrons fe forment, le combat s'engage, les pierres, les flèches, les lances, & le fabre font fucceffivement couler le fang de tous côtés, & le champ de bataille fe couvre de bleffés & de morts. On conçoit que tous ceux qui ont des querelles particulières à vuider fe donnent des rendez-vous ce jour-là, & que, fous prétexte de combattre pour la caufe de leurs Dieux, ils vengent leurs injures perfonnelles, fans craindre l'animadverfion des Loix.

La Religion de Buds a une Hiérarchie peu différente de celle de l'Eglife Catholique. Le Souverain Pontife, nommé Xaco, Vicaire du Grand-Xaca, a une jurifdiction abfolue fur tous les Miniftres de la Religion; il confacre les *Tundes* ou Evêques, lefquels font nommés par le Cubo; c'eft à lui à décider en dernier reffort des conteftations qui s'élèvent au fujet des Livres de Xaca, & fes décifions paffent pour infaillibles; il canonife les faints perfonnages, & fa puiffance s'étend jufques fur l'autre vie, où il peut abréger le tems du Purgatoire, & même tranfporter les ames de l'Enfer au Paradis. Les Tundes tiennent de fa générofité leurs prérogatives, entr'autres, celle de difpenfer dans les cas ordinaires, & d'appliquer aux vivans & aux morts les mérites des Dieux & des Saints, pouvoirs qu'ils ne communiquent aux fimples Prêtres qu'avec de grandes reftrictions; ces Evêques ont, pour la plûpart, la direction de quelque riche Monaftère de Bonzes, avec lefquels ils vivent en communauté.

Les Congrégations de Moines de Buds fe haïffent & fe déchirent les unes les autres, comme des Sociétés rivales qui s'entrenuifent en courant la même carrière. Les Xenxas, pour faire leur cour aux Grands, ont débarraffé la Religion des maximes gênantes de

de la morale, & des dogmes incommodes, de l'Enfer, de l'immortalité de l'ame, &c : ils prétendent suivre la loi intérieure de Xaca qu'ils accommodent à leur doctrine corrompue. Les Foquexus, rigides Sectateurs de l'orthodoxie, ainsi que les Xodoxius, se levent à minuit pour chanter les louanges de Dieu, & pour méditer sur quelques points de morale que leur Supérieur leur a auparavant expliqués. Les Négores forment un Ordre Militaire composé de Gentilshommes que le Pere Charlevoix regarde comme les Soldats de l'Orient les mieux disciplinés & les plus agguerris. Il y a une Secte particulière de Bonzes qui n'ont d'autre demeure que les creux des arbres. Tous ces Moines font, en général, profession d'une grande régularité; mais si l'on s'en rapporte à leurs ennemis, les Portugais & les Missionnaires, ils se dédommagent en secret de cette contrainte par la vie la plus dissolue. La vénération que les peuples ont pour eux, est, en partie, fondée sur l'opinion que l'on a de leur pouvoir auprès des Dieux ; l'éloquence qui éclate dans leurs discours publics soutient & augmente le respect universel dont ils jouissent ; leur crédit au Ciel est une source intarissable de richesses pour les Monastères, gouffres qui engloutissent la moitié des biens des particuliers. Une des maximes qu'ils s'attachent à inculquer dans l'esprit du peuple, c'est que la libéralité envers les Dieux & leurs Ministres est le moyen le plus assûré de gagner le Ciel. L'on compte parmi les branches les plus lucratives de leur commerce sacré, le débit prodigieux qu'ils font de certaines robes de papier, ornées de représentations des Dieux & des mystères; il n'est presque personne qui ne veuille, au lit de la mort, en être revêtu. Ils distribuent aussi des pains bénis aux mourans, & ils leur expédient des passeports en forme de lettres de change payables en l'autre monde : peu de Japonnois mourroient tranquilles, s'ils ne tenoient à leurs mains un de ces passeports qu'on brûle ou qu'on enterre avec eux.

Le Budsoïsme compte aussi plusieurs Congrégations de Bon-

zeſſes ou filles recluſes appellées *Diconis :* chaque Ordre de Moines a ſes Religieuſes. Leurs Monaſtères ſont ordinairement dans le voiſinage de quelques Couvens de Bonzes qui vivent familiérement avec elles, & qui mettent, dit-on, à profit les avantages que cette familiarité leur donne. On prétend qu'elles ont mis à la mode les avortemens aujourd'hui très-communs au Japon.

Toutes les prieres & les loix anciennes, particuliérement les loix religieuſes, ſont écrites en un langage ſacré & inintelligible. Les prétendus interprètes des Dieux ne l'entendent pas plus que les autres ; mais ils le parlent d'autant plus hardiment, qu'ils ne peuvent pas être convaincus d'impoſtures. Ce langage eſt plus ancien que le Budſoïſme ; les Miniſtres de cette Religion en ſont aujourd'hui les principaux dépoſitaires.

Les ſacrifices ſont à-peu-près les mêmes dans les deux principales Religions du Japon : ils ſe réduiſent à brûler des parfums ſur une eſpéce de table élevée en forme d'autel, & placée vis-à-vis les Idoles, devant leſquelles on tient des lampes & des bougies allumées. Les Tiras ou Temples des Dieux ſont décorés comme les Egliſes des Chrétiens.

Les abſurdités imputées aux deux principales Religions du Japon ſont tirées des Relations Européennes, que quelques Auteurs croient devoir regarder comme ſuſpectes en certains points. Les Miſſionnaires Portugais ont eu de terribles démêlés avec les Bonzes, & la haine que l'on eſt ſujet à prendre pour le zèle croit aiſément le mal que l'on entend dire d'un ennemi, & le zèle ne ſe repréſente pas toujours fidélement les objets. Pour apprécier leurs récits, il faudroit avoir étudié la Religion Japonnoiſe dans les ſources, c'eſt-à-dire, dans les livres des Philoſophes Orientaux, & avoir entendu les défenſes des Bonzes contre les accuſations de leurs adverſaires. Il ne faudroit pas qu'on jugeât des Chrétiens par les excès d'impiété & de ſuperſtition que leur ont imputés ceux qui ne les connoiſſoient pas, & ceux qui les haïſſoient.

III. Le Siuto. Ce mot, dans le ſens littéral, ſignifie la voie ou la Religion des Philoſophes ; il ſemble dérivé du *Siudo* ou voie philoſophique, ouvrage de Confucius, un des Héros & des Oracles de cette Secte des *Moraliſtes* qui diffèrent très-peu de celle des lettrés de la Chine. Les Siutoïſtes, s'élevant au-deſſus de tous les préjugés populaires & rejettant toutes les Religions, placent la perfection & le ſouverain bien dans une vie ſage & vertueuſe ; ils ne connoiſſent d'autre récompenſe ni d'autre châtiment que les ſuites néceſſaires de la vertu & du vice, c'eſt-à-dire, la ſatisfaction que l'on goûte en faiſant le bien, & les remords qui accompagnent le vice. L'homme, diſent-ils, a reçu la raiſon & des lumieres pour ſe conduire avec ſageſſe, & pour montrer ſa ſupériorité ſur les autres créatures ; ſon devoir lui eſt marqué dans la fin que la Nature s'eſt propoſée. Nos ames émanées de l'eſprit univerſel, ame du monde, être ſuprême, ſe réuniront à leur principe, quand elles ne ſeront plus arrêtées par les liens du corps. Il n'y a point d'autre Divinité que le Tien ou le Ciel : s'il exiſte, ſuivant quelques-uns de ces Philoſophes, un être intellectuel qui gouverne le monde, il ne l'a toutefois pas créé, & il fut lui-même engendré par *In* & *Jo*, deux Puiſſances, l'une active, l'autre paſſive ; l'une principe de génération, l'autre de corruption : ces deux Puiſſances ont formé tout ce qui exiſte dans le monde, & le monde eſt éternel. Tous les actes extérieurs de Religion ſe réduiſent, dans cette Secte, à quelques cérémonies en l'honneur des parens défunts : elle autoriſe le ſuïcide, elle l'honore même comme un acte héroïque, lorſqu'on ſe tue pour éviter une mort honteuſe ou l'eſclavage.

Le Siutoïſme eſt fort ancien au Japon ; il fut la Religion favorite des Courtiſans & des Sçavans ; on aſſûre qu'il eſt preſque éteint. Accuſés vers le milieu du dernier ſiécle de favoriſer les Chrétiens, ces Philoſophes, pour ſe préſerver de la perſécution, furent obligés de ſe mettre extérieurement ſous la ſauve-garde de quelque Divinité du pays, & d'inſtaller des Idoles dans leur

DESCRIPT. DU JAPON.

foyer. L'esprit parvient insensiblement à adopter ce que l'on feint habituellement de croire, sur-tout quand on agit constamment comme si l'on croyoit : la Secte des Siutoïstes tomba. Le mépris que mérita leur feinte contribua beaucoup à sa chûte. Je croirois volontiers que ces Moralistes se jettèrent dans la Secte de Xaca, & qu'ils s'attachèrent à sa doctrine intérieure, pour s'éloigner, le moins qu'il leur étoit possible, de leurs anciennes opinions. Le Prince de Figen essaya avec succès de faire refleurir le Siuto dans ses Etats ; les Prêtres & les Moines vinrent au secours des Dieux qui les enrichissoient ; ils portèrent leurs plaintes aux deux Empereurs du Japon : le Prince de Figen, menacé d'une disgrace prochaine, résigna ses Etats à son fils, & le Siutoïsme s'évanouit.

Les Démons ont au Japon un culte réglé. L'idolâtrie une fois donnée, il n'y a rien de bisarre dans ce culte ; il est naturel de demander grace à l'ennemi que l'on ne peut vaincre ; rien n'est plus riche ni plus superbe que leurs Temples ; le concours du peuple est au-dessus de toute expression, & l'on n'épargne rien pour se les rendre propices. Les êtres bienfaisans sont faciles ; il faut arracher aux êtres malfaisans les faveurs qu'on leur demande. Le premier bien de l'homme est d'être exempt de maux ; ainsi le culte rendu par la crainte sera le plus ardent & le plus étendu : telles sont les causes de l'empressement des Japonnois à courir aux Temples des puissances infernales, pour calmer leur fureur. Il est rapporté, dans certains Mémoires, que l'on n'entreprend aucune expédition militaire, sans leur avoir auparavant offert de l'encens. On assûre que ces esprits apparoissent souvent en songe à leurs dévots. Les Bonzes prétendent être en commerce avec eux ; les méchans aiment à se faire craindre.

Dans quelqu'une de ces Sectes du Japon, on honore des esprits bienfaisans, revêtus à peu-près des mêmes qualités & du même ministère que les Anges. Ce sont, disent ces Sectaires, les Ministres des Dieux ; ils contemplent la Majesté Divine, & ils sont préposés à la garde des hommes. Il est peu de personnes qui ne portent sur elles une figure de ces Dieux tutélaires.

Aucune Religion Payenne, ne condamnant les autres Religions, parce que leurs Dieux n'étant que des Dieux particuliers & du pays, n'excluent pas d'autres Dieux ; la liberté de conscience est assez généralement établie chez les peuples idolâtres, le Gouvernement ne ferme point l'entrée aux cultes étrangers qui ne font qu'augmenter le nombre des Protecteurs de la Nation, à moins qu'il ne découvre dans ces cultes un esprit contraire au repos public. Le Gouvernement Japonnois ne s'opposoit à l'adoption d'aucun culte, & le génie de cette Nation spirituelle, inconstante & religieuse, la rendoit avide de connoître, d'étudier, & d'embrasser les différens systêmes religieux. Le Japon étoit ouvert, lorsque Saint François Xavier y porta le Christianisme. Trente ans après son arrivée, l'Eglise du Japon compta dans la multitude de ses prosélytes des Princes & des Rois. L'amour de la nouveauté, une morale consolante, sur-tout pour les pauvres qui sont réprouvés par le Budsoïsme ; la politique & les vertus des Missionnaires, le commerce, & diverses autres causes que j'ai touchées ailleurs, favoriserent les progrès de l'Evangile. (Je parle des causes de l'ordre naturel, & je les suppose toujours subordonnées aux causes surnaturelles). Mais la premiere source de ses rapides succès fut la conformité avec le Budsoïsme, la Religion dominante, &, à mon avis, un Christianisme défiguré. Les Mystères les plus incompréhensibles de notre Foi, tels que la Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, & tant d'autres, nos pratiques caractéristiques, telles que le signe de la croix, &c. les plus pénibles de nos obligations, telles que la Confession, &c. notre Hiérarchie Ecclésiastique, en un mot, la plûpart de nos Dogmes & de nos cérémonies étoient des Dogmes & des cérémonies déjà reçus au Japon. Les Japonnois ne voyoient rien de merveilleux dans la vie de Jesus-Christ qui ne fût dans celle de Xaca, ni rien d'incroyable dans notre Religion qui ne fût crû dans la leur. Il sembloit qu'ils ne cessoient pas d'être Budsoïstes en se faisant Chrétiens ; & le Christianisme trouvoit ainsi tous les obstacles applanis par son

DESCRIPT. DU JAPON.

établissement. Il est bien singulier que cette observation n'ait pas frappé les Auteurs qui ont écrit sur ce sujet. J'ai exposé dans le corps de l'Histoire les causes de la destruction du Christianisme.

Par les Edits publiés contre les Chrétiens, le Japon fut fermé aux Nations étrangères, le Japonnois perdit la liberté de sortir de sa patrie, & l'Empire fut séparé du reste de l'Univers par les loix, comme il l'étoit par les mers. On attribua les désastres, que l'Etat venoit de souffrir, aux coutumes & aux maximes étrangères; l'usage des superfluités Européennes parut avoir du danger sans utilité; le despote trouva notre Religion inalliable avec l'esprit de son Gouvernement, incompatible avec les mœurs reçues, turbulente & naturellement ennemie des Dieux, du Trône des Mikaddos, de toutes les Sectes autorisées, & des préjugés indestructibles de la Nation; les marchandises, les coutumes, les Religions étrangères, tout fut proscrit, & le Japon se renferma en lui-même.

Politique & Commerce.

Quelques Politiques ont écrit, que se garantir ainsi de la contagion des mœurs étrangères, c'est aller contre l'intention de la Nature, & violer les loix primitives de la société générale qui ne permettent pas de rompre, par un divorce absolu, les nœuds de la communication & de la réciprocité. Je ferai là-dessus quelques réflexions.

Il n'y a point, à proprement parler, de société générale; elle a été détruite par les sociétés particulières. Le commerce, que les Nations ont entr'elles, n'est qu'un commerce d'intérêt personnel. Si l'on communique avec ses voisins, avec les pays éloignés, ce n'est point pour y répandre des bienfaits, c'est pour y chercher ses commodités. Le commerce n'importe & n'exporte que pour les besoins réels ou factices de la Nation commerçante. Jamais un peuple ne rendit un autre peuple heureux; tous ceux qui ont ensemble quelque correspondance, sont toujours près de se combattre, de se déchirer, de se dépouiller les uns les autres. Des Empires séparés du reste du monde peuvent être heureux par

eux-mêmes ; s'ils peuvent cesser de l'être par des liaisons étrangères, le Gouvernement est insensé qui ouvre la porte aux calamités publiques. Une Nation n'a pas moins de droit d'interdire aux autres l'entrée de son pays pour son repos, pour sa sûreté, pour son intérêt, qu'un citoyen de fermer sa maison aux autres pour son intérêt particulier. Telle fut la politique de Sparte ; heureuse, vertueuse & puissante tant qu'elle ne connut que ses enfans & ses mœurs ; affoiblie, corrompue, & misérable, lorsqu'elle eut reçu dans son sein les étrangers & leurs mœurs. Le Japon a souffert de ses communications extérieures ; s'il est tranquille & florissant, depuis qu'il vit avec lui seul, il n'a aucune société à lier au-dehors ; cette alliance ne lui seroit pas fort avantageuse, elle pourroit lui être nuisible.

La Nature, en entourant le Japon d'une mer orageuse, semble l'avoir destiné à la solitude, dans laquelle la politique l'a engagé à se jetter. La Nation est courageuse, guerriere, bien armée, & adroite dans le maniement des armes ; elle ne craint point d'ennemis du dehors. Les Chinois la redoutent ; les Isles voisines sont leurs Tributaires, & quand des partis de ces Tartares conquérans de l'Asie & de l'Europe, sont descendus dans quelqu'une de ses Isles, ils y ont péri. L'humeur martiale, la noblesse des sentimens, l'éducation militaire, une vie laborieuse, défendent les Japonnois contre les dangers d'une longue paix. Le pays est extraordinairement peuplé. L'Européen, par des idées de population qu'il a prises dans sa patrie, ne sçauroit concevoir comment il peut contenir une telle multitude d'habitans & fournir à leur subsistance. Il y a peu de contrées dans l'Univers où la Nature soit aussi riche & aussi libérale que dans les cantons du Royaume situés entre le trentiéme & le quarantiéme degrés de latitude. Il y a peu d'Empires où elle ait accumulé autant de productions, aussi utiles qu'agréables, en fruits, en légumes, en plantes médicinales, en métaux, en minéraux, en bois, en différentes terres, en pierres précieuses, &c. & toutes ces richesses

Descript. du Japon.

circulent aisément dans le Japon par le canal d'un commerce fait avec autant d'activité que d'intelligence. Les cantons les plus ingrats ne résistent point aux talens & à l'industrie des cultivateurs; le vice du terroir tient les habitans en haleine, & nourrit en eux l'esprit de travail. La Nation est d'ailleurs capable des plus singulières inventions : elle est aussi frugale & aussi endurcie à la fatigue qu'adroite & laborieuse; le Japonnois couchera sur la terre; il sera légèrement & grossièrement vêtu; il ne boira que de l'eau; il se nourrira de coquillages, de reptiles, de racines, & de méchantes herbes. Sous un climat tempéré, il jouit d'un bon esprit & d'un corps robuste. Le plus adroit des peuples Orientaux dans les Arts Méchaniques, il n'a que faire de Philosophie, de Mathématiques, de Sciences abstraites, & de toutes nos connoissances, pour rendre l'Etat florissant. Enfin, si ce qu'en disent les Voyageurs est vrai, le Japon ne fut jamais dans une situation aussi heureuse que depuis que ses loix ont mis entre lui & les Nations étrangères une barrière insurmontable.

Les Hollandois profiterent des fautes des Portugais qui furent enveloppés dans la proscription du Christianisme; ils ont conservé jusqu'aujourd'hui le privilége de commercer au Japon, à l'exclusion des autres Nations Européennes. Les principales marchandises qu'ils y portent sont des soies écrues de la Chine, du Tonquin, de Bengale & de Perse; des étoffes de laine, de soie, & de coton venant de Bengale, des côtes de Coromandel, & de plusieurs autres lieux des Indes; des draps d'Europe, des serges communes, & autres étoffes; des bois de teinture, des peaux de buffle ou de cerf, des cuirs ordinaires, du poivre, du sucre, des noix muscades, & autres épices, du camfre de Bornéo & de Sumatra, du mercure, du sinabre, du safran, de l'alun, du plomb, du salpêtre, tirés en partie de Bengale, en partie de Siam; du corail, de l'ambre, du catechu appellé ordinairement *Terra Japonica*; du storax liquide, & de l'antimoine; des miroirs, des lunettes, &c. De toutes ces marchandises, la

Descript. du Japon.

la ſoie écrue eſt celle dont il ſe fait le plus grand débit ; mais le commerce en eſt peu lucratif. Les toiles de toute eſpéce procurent un gain plus aſſûré. Les marchandiſes les plus utiles ſont le bois du Bréſil, les cuirs, le ſucre, le catechu, le ſtorax, le camfre, & les miroirs. Dans le tems que le commerce des Hollandois étoit à ſon plus haut période, ils envoyoient au moins ſept Navires au Japon : aujourd'hui ils n'en envoïent que trois ou quatre, dont ils ont beaucoup de peine à vendre la cargaiſon. Ce qu'ils ne peuvent débiter, ſe garde dans les magaſins pour la vente d'une autre année : le commerce ne leur rapporte pas deux millions ; il eſt allé au-delà de ſeize.

Les marchandiſes de la Compagnie payent à la Ville de Nangazaqui un droit appellé *Kooſen* ou récompenſe, parce que cette rétribution eſt accordée aux Bonzes en dédommagement des embarras, des corvées, & des fonctions perſonnelles auxquelles ils ſont aſſujettis à raiſon de ce commerce : d'ailleurs le territoire de cette Ville eſt ſi miſérable, que ſes habitans ne pourroient ſubſiſter ſans cette reſſource.

Les Navires Hollandois arrivent à Nangazaqui au mois de Septembre. Avant qu'ils entrent dans le Port, le Directeur du Comptoir envoye au-devant d'eux trois hommes pour prendre la liſte des Marchands & des paſſagers qui ſont à bord, avec toutes les lettres. Ces papiers ſont remis aux Gouverneurs de la Ville, & examinés par des Interprêtes ; on les rend enſuite au Directeur. Les Vaiſſeaux ſont-ils dans le Port, on les déſarme, & on les garde ſoigneuſement juſqu'à leur retour. Des Commiſſaires, eſcortés par des ſoldats, viſitent les Navires, & ils vérifient l'état qui a été donné ; ils font des recherches & des queſtions juſques ſur les hommes & ſur les animaux qui ſont morts dans le trajet ; enſuite on lit aux paſſagers les Réglemens & les Statuts de Police, auxquels ils doivent ſe conformer pendant leur ſéjour à *Déſima :* les Ordonnances ſont affichées dans les Vaiſſeaux & dans les divers quartiers de l'Iſle.

Descript. du Japon.

La visite faite, les Commissaires réglent le tems & la manière de décharger les marchandises. Les balles ne sont renfermées dans les magasins qu'après que ces Officiers se sont assurés de la fidélité du rapport des Hollandois; ils appliquent leur sceau sur la porte des Magasins, & ils en gardent les clefs. On fouille tous les passagers pour voir s'ils ne cachent pas sous leurs habits des marchandises, ou bien des chapelets, des livres de priéres, des médailles empreintes d'une croix ou de la figure d'un Saint; si l'on trouvoit sur eux quelque chose de ce dernier genre, on en feroit aux Hollandois un crime capital, & la mort seule des coupables pourroit expier un tel forfait.

Lorsque la nuit est arrivée, les Commissaires font fermer & sceller les portes de la demeure des Hollandois qu'ils ont déja enfermés dans leurs maisons après les avoir comptés un à un. Tous les matins, ils font la même recherche, pour voir si personne ne s'est échappé. Kœmpfer raconte que dans le temps qu'il étoit au Japon, un Matelot tomba dans la mer, & s'y noya, sans que personne ne s'en apperçût : ce Matelot ne s'étant pas trouvé, les Gardes du Port, désolés dans la crainte que ce ne fût un Prêtre Catholique qui se fût glissé dans le pays, étoient prêts à s'ouvrir le ventre pour prévenir le châtiment de leur négligence qu'ils croyoient inévitable. Le corps du Matelot fut pris dans des filets, & cet accident n'eut point de suite.

Les Gouverneurs de Nangazaqui assignent, quand il leur plaît, le tems du *Combang* ou de la vente; lorsqu'il est réglé, on affiche aux portes de Désima la liste des marchandises à vendre. Les Ottonas, instruits par les Gouverneurs, notifient aux Marchands de Nangazaqui les droits que l'Empereur se propose de mettre sur les différentes marchandises, afin qu'ils puissent s'arranger là-dessus : c'est un moyen indirect que les Gouverneurs ont imaginé pour taxer les marchandises étrangères, & pour limiter les profits des Hollandois. La vente se fait en présence de deux Subdélégués des Gouverneurs, & des Inspecteurs du Fort de

Désima. On expose les échantillons des différentes espèces de marchandises, & on les vend les unes après les autres.

DESCRIPT. DU JAPON.

La Compagnie Hollandoise, qui fait un grand commerce dans les Indes Orientales, entretient au Japon un Directeur particulier qui n'est en fonction qu'une année. Cette place est importante & lucrative. Une des principales fonctions du Directeur, est d'aller tous les ans à Jedo avec une suite nombreuse, pour saluer l'Empereur, & lui offrir des présens considérables fixés par les Commissaires, & peu différens d'un tribut effectif. Cette Ambassade est regardée au Japon comme un hommage rendu à l'Empereur au nom de la République de Hollande, & à titre de dépendance; c'est pour cela que le peuple ne donne guères d'autre nom aux Hollandois résidans à Nangazaqui que celui de *Fetoziz*, ôtages. La cérémonie de la présentation & de l'hommage de l'Ambassadeur ne diffère point de ce qui se pratique par les vassaux de la Couronne, lorsqu'ils viennent tous les ans aux pieds du Monarque reconnoître sa Souveraineté : elle consiste à se mettre à genoux, à courber le front jusqu'à terre, à se traîner avec les mains & avec les pieds, & ensuite à retourner à reculons de la même manière sans tourner le dos à l'Empereur, & sans proférer un seul mot.

Le Médecin Kœmpfer rapporte que dans une de ces Audiences, à laquelle il assista, on fit jouer à tous les gens de l'Ambassade les personnages les plus ridicules. Après les premiers complimens, dit-il, l'Acte qui suivit fut une vraie farce. Elle commença par mille questions bisarres; à la suite de ces questions, on fit faire aux Hollandois un exercice fort plaisant. » L'Empereur, dit Kœmpfer, nous commanda d'ôter nos capes ou » nos manteaux qui étoient nos habits de cérémonie, de nous tenir debout, en sorte qu'il pût nous bien considérer, de marcher, de nous arrêter, de nous complimenter l'un l'autre, de » sauter, de faire les ivrognes, d'écorcher le langage Japonnois, » de lire en Hollandois, de peindre, de chanter, de mettre &

DESCRIPT. DU JAPON.

» d'ôter nos manteaux. Tandis que nous exécutions les ordres » de l'Empereur de notre mieux, je joignis à ma danse une » chanson amoureuse en Allemand : ce fut de cette manière & » avec je ne sçais combien d'autres singeries que nous eûmes » la patience de divertir l'Empereur & sa Cour. »

C'est ainsi, dit ce Docteur, que des gens revêtus du caractère d'Ambassadeur se plient à d'indignes complaisances qui ne les garantissent pas néanmoins de traitemens tyranniques. On les méprise comme des esclaves; on les observe comme des espions & des traîtres; on les enferme, & on les garde comme des bêtes féroces. Les Hollandois supportent cette captivité avec un flegme étonnant; la cupidité fait tout digérer. » L'avarice des Hollandois, » dit ce bon Allemand qui étoit au service de leur Compagnie, & » l'attrait de l'or du Japon, ont eu tant de pouvoir sur eux, que » plutôt que d'abandonner un commerce si lucratif, ils ont souffert » volontairement une prison presque perpétuelle; car c'est la pure » vérité qu'on peut nommer ainsi notre demeure à Désima. Ils » ont bien voulu essuyer pour cela une infinité de duretés de la » part d'une Nation étrangère & payenne, se relâcher de la cé- » lébration du Service Divin les Dimanches & les fêtes solem- » nelles, s'abstenir de faire des prieres & de chanter des pseau- » mes en public, éviter, en présence des naturels du pays, le » signe de la croix, le nom de Jesus-Christ, &, en général, » toutes les marques du Christianisme; enfin, endurer patiem- » ment & bassement de ces orgueilleux Infidéles les procédés les » plus injurieux; ce qui est la chose du monde la plus choquante » pour une ame bien née. »

Quelques Ecrivains Catholiques ont ajoûté à ces reproches très-bien fondés des imputations plus odieuses, mais destituées de preuves. Ils ont débité que les Hollandois, pour se maintenir au Japon, ne rougissent point de fouler aux pieds les saintes images du Sauveur & de la Vierge. Cette accusation est sans fondement. D'autres Ecrivains, des Protestans mêmes, ont publié

que dans le temps que la persécution contre les Chrétiens étoit si animée, les Hollandois ayant été interrogés comme les autres, *s'ils étoient Chrétiens*, répondirent *que non*, *qu'ils étoient Hollandois ;* c'est une calomnie. Cette imputation générale peut avoir été occasionnée par la réponse d'un Hollandois établi à Nangazaqui, avec un de ses compatriotes, lequel interrogé par un des Inquisiteurs, *s'il étoit Chrétien*, répondit, pour sauver sa vie & celle de son camarade : *Quoi, Chrétiens, Chrétiens ! nous sommes Hollandois.*

Depuis un tems immémorial les Chinois entretenoient furtivement un petit commerce avec le Japon, lorsque le dernier Conquérant Tartare brisa les chaînes qui fermoient les Ports de la Chine. Au lieu de quelques Jonques, qui échappoient auparavant à la vigilance des loix, il fut alors permis d'équiper des Flottes, & d'exporter toutes sortes de marchandises. Le Gouvernement Japonnois accorda aux Commerçans de cette Nation beaucoup de priviléges, & même le libre exercice de leur Religion ; mais lorsqu'on eut appris que les Missionnaires, bannis du Japon, trouvoient un asyle à la Cour de *Can-Hi*, & lorsqu'on eut découvert sur les Navires Chinois des Livres concernant la Religion Chrétienne, la Cour, plus inquiette & plus soupçonneuse encore que la Nation, prit l'allarme, & le commerce des Chinois fut borné à trois cent mille taëls, comme celui des Hollandois, leur Flotte réduite de deux cent Jonques à soixante & dix, & de cinquante hommes d'équipages pour chaque Jonque à trente. On leur assigna une demeure particulière hors des murs de Nangazaqui, & on leur fit même payer le loyer de leur prison ; il est vrai qu'ils ne l'habitent que dans les tems des ventes de leurs marchandises qui arrivent trois fois l'année.

Les principales cargaisons des Jonques Chinoises sont des soies écrues ou filées de la Chine ou du Tonquin ; toutes sortes d'étoffes de laine, de soie, & de coton ; du sucre, des pierres de calamine pour l'alliage du cuivre ; la térébentine, la gomme, la myrrhe,

Descript. du Japon.

du bois de senteur, du camfre, du gen-sing, & d'autres drogues aromatiques ou médicinales. Les Chinois font aussi un grand commerce de livres de toute espéce, principalement de morale, & d'autres matières philosophiques; mais avant que ces livres soient exposés en vente, ils sont examinés avec la plus scrupuleuse exactitude par des Censeurs publics, chargés de s'assurer sur-tout s'ils n'ont pas trait à la Religion Chrétienne. Les Chinois ne peuvent emporter du Royaume aucune espéce monnoyée, & on les oblige de convertir en cuivre ou en autres marchandises du pays tout l'argent qu'ils retirent de leurs ventes. S'il reste sur leurs Jonques quelque chose qu'on ait apporté au-delà du taux marqué par les Edits, il y a des Japonnois qui vont sur des barques leur acheter cet excédent en fraude & à bas prix; mais s'ils sont surpris par les bateaux d'observation ou par les Gardes-Côtes, ils sont mis en croix: telle est la peine attachée à la plus légère contrebande. Le Gouvernement est inflexible sur cet article.

C'est une grande faute de la part du Gouvernement Japonnois que de donner l'exclusion du commerce à tous les peuples, excepté aux Hollandois & aux Chinois; toute Nation, qui se conduit sur cette maxime, est nécessairement trompée, comme l'observe l'Auteur de l'Esprit des Loix. C'est la concurrence qui met un prix juste aux marchandises, & qui établit les vrais rapports entr'elles. Quelques vexations que les Gouverneurs de Nangaza-qui fassent subir aux Chinois & aux Hollandois, le Pere du Halde assûre que les Chinois gagnent mille pour cent sur les sucres, & quelquefois autant sur les retours. Il y a apparence que les Hollandois ne font pas de moindres profits.

Manières, Mœurs, Usages, Qualités des Japonnois.

L'aliment le plus ordinaire des Japonnois, c'est le riz qui est dans leurs Isles, plus nourrissant & plus délicat que dans la plûpart des autres contrées de l'Orient. Ils le laissent épaissir au feu, & ils en composent une pâte qu'ils mangent au lieu de pain. Leurs autres mets sont le poisson; toutes sortes de plantes & de racines, des gâteaux faits de farines de froment, de racines, &

des féves; des pâtes fines de froment aſſez reſſemblantes aux *Macaroni* & aux *Vermicelli*; des confitures plus agréables à l'œil qu'au goût, &c. L'aſſaiſonnement le plus commun de leurs mets, c'eſt la ſauce appellée *Sœju*, bouillie claire de farines de féves délayée dans du *Sacki*: le ſacki eſt une bierre forte tirée du riz fermenté, les Japonnois en font grand uſage. Le thé eſt leur boiſſon ordinaire. Ils ont auſſi une liqueur qui ſe fait avec du jus exprimé de la prune. Ils ne prennent jamais du lait qu'ils regardent comme du ſang cru; & , en général, ils ont la viande en horreur. La ſuperſtition forme à la longue une répugnance naturelle. Il y a peu d'huile d'olive au Japon , & l'on y préfère la graiſſe de baleine & l'huile de noix. Le bois de pin y ſert de torches & de chandelles.

Dans les repas de cérémonie , chaque convive a ſa table particulière , où l'on eſt aſſis ſur ſes talons. On ne couvre les tables ni de napes ni de tapis; elles ſont proprement verniſſées , & on les renouvelle à chaque ſervice. Il n'eſt point de peuple qui ſe pique d'une plus grande propreté dans ſes repas. La gaité doit en être bannie par leur cérémonial peu différent des Chinois, quoiqu'on aſſûre que les Japonnois s'en acquittent avec aiſance. Leur politeſſe eſt , en général, beaucoup moins gênée que celle des Chinois, leurs maîtres en tant de genres. Les coutumes étrangères introduites au Japon n'ont point altéré le fond du caractère de ce peuple , toujours ſemblable à lui-même ; il plie tout à ſes formes, & il n'emprunte rien d'ailleurs, à quoi il n'imprime, pour ainſi dire, ſon ſceau particulier.

La Muſique accompagne ordinairement les feſtins. Au ſortir de table , on s'amuſe à boire le thé , à réciter des chanſons , à ſe propoſer des énigmes , & à d'autres plaiſirs innocens. Salmon aſſûre que la coutume des Grands eſt de terminer leur repas d'appareil par un ſpectacle effrayant que le goût national a érigé en divertiſſement : ils exigent de leurs domeſtiques qu'un d'eux s'offre volontairement à la mort pour l'amour de ſon maître ;

DESCRIPT. DU JAPON.

auſſitôt ces malheureux ſe diſputent cet honneur, & leur maître a quelquefois la barbarie d'accepter ce ſacrifice. Cette particularité ne ſe trouve point dans les Hiſtoriens accrédités. La barbarie, pour être crue, ſemble devoir être atteſtée par un grand nombre de témoins & plus dignes de foi : j'avouerai pourtant que le caractère Japonnois rend le récit de Salmon très-croyable.

Nos Inſulaires ſuivent auſſi dans les viſites le rituel des formalités Chinoiſes. Le Viſitant doit être revêtu d'une robe de ſatin noir par-deſſus ſes habits ordinaires. Les Japonnois ont coutume de s'envoyer de ces robes en préſent; & c'eſt une faveur des plus inſignes dont un Grand puiſſe honorer un inférieur. La coutume eſt de mettre ſes beaux habits quand on garde la maiſon; lorſqu'on va par la Ville, on eſt habillé avec la plus grande ſimplicité. Cependant les Nobles ne ſortent jamais qu'avec une nombreuſe ſuite de valets, dont l'un porte le paraſol, l'autre l'éventail, celui-ci le chapeau, celui-là les pantoufles de ſon maître, ainſi du reſte. Ceux qui ſont revêtus d'une grande Charge ſe font précéder d'un Officier qui porte la pique devant eux; cette diſtinction eſt particulièrement annexée à la Magiſtrature. Le cortège des Princes & des grands Seigneurs eſt infini, ſur-tout quand ils voyagent, comme on l'a déja dit. Quand le Cubo va rendre ſon hommage au Dairi, ce qui arrive tous les cinq ans, les préparatifs du voyage occupent pendant une année entière une multitude d'ouvriers.

L'habillement Japonnois conſiſte dans une robe flottante plus ou moins longue, & plus ou moins ample, ſelon la condition des perſonnes, & dans une ou pluſieurs veſtes qui déſignent auſſi ſuivant leur nombre la nobleſſe & le rang; on aſſûre que les femmes de qualité portent quelquefois juſqu'à cent de ces tuniques qui ſont d'une étoffe ſi déliée, qu'il en faut un grand nombre pour en faire un volume remarquable. Une large ceinture embraſſe tous ces vêtemens; de cette ceinture pendent un ſabre & un poignard, les Gentilshommes y attachent encore des éventails,

tails. Celle des femmes eſt ſemée de fleurs & de figures artiſtement travaillées ; les filles la lient par derriere, & les femmes mariées par devant. Les Nobles portent des hauts-de chauſſes qui deſcendent au-deſſous du genou, des bottines courtes, & des pantoufles verniſſées. Les gens du peuple ont dans l'hiver des bottines & des ſandales de cuir, de jonc, ou de bois ; mais dans les autres tems, ils ont les jambes & les pieds nuds ; leur robe ne leur va que juſqu'à mi-jambe ; leurs bras ne ſont couverts par les manches que juſqu'au coude. Ils mettent leur ceinture ſur les reins, au lieu que les Nobles la portent ſur la poitrine. Les Artiſans, les Portefaix, & les autres gens de travail ont coutume, lorſqu'ils ſont en action, de ſe découvrir les épaules, le dos, & la moitié du corps, en laiſſant tomber leurs habits ſur leur ceinture, de crainte qu'ils ne s'imbibent de ſueur. Leur dos eſt ordinairement couvert de cicatrices cauſées par l'uſage fréquent du Moxa ; il préſente aux étrangers un objet déſagréable ; les jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe changent d'habillemens à meſure qu'ils avancent en âge ; ils ne portent rien ſur la tête.

Ces Inſulaires vont ſans chapeaux, ſi ce n'eſt en voyage ou à la guerre : en voyage, un chapeau de paille ou de jonc les défend du ſoleil & de la pluie ; à la guerre, ils ont la tête couverte d'un bonnet mince & peu profond, d'une matière dure & verniſſée. Les Gentilshommes ne ſe raſent que le haut du front ; les gens du peuple ne ſe raſent que le derriere de la tête, conſervant une touffe de cheveux à la Chinoiſe : c'eſt leur faire injure que de toucher à cette touffe, à plus forte raiſon de la couper. Les femmes du peuple relevent leurs cheveux, & les attachent avec une aiguille ſur le haut de la tête ; les femmes de qualité les nouent & les laiſſent flotter par derriere. Celles-ci ont à chaque oreille une boucle de perles, & au-deſſus un poinçon qui va porter ſur la joue un diamant, ou une perle pendante. Salmon aſſûre que les Japonnois s'arrachent la barbe avec des pinces ; ſelon d'autres, ils la portent aſſez longue.

DESCRIPT. DU JAPON.

Les Dames Japonnoises vivent dans une grande retraite. Lorsqu'elles reçoivent la visite d'un homme, ce qui est rare, elles ont le visage, & quelquefois tout le corps voilé. Quand elles sortent, c'est presque toujours dans des norimons suivis d'un grand nombre de femmes.

L'Empereur, dans son domaine, & les Rois ou Princes dans leurs Etats, font tous les mariages des personnes de leur Cour. Des femmes, que l'on tient ainsi de la main du Souverain, demandent à être traitées avec beaucoup d'égards & de distinctions. Les filles que l'on met auprès d'elles pour les servir sont ordinairement des meilleures maisons du pays; elles s'engagent pour quinze ou vingt ans, & quelquefois pour toute leur vie. On les prend ordinairement jeunes, & lorsqu'elles ont servi jusqu'à l'âge de 25 ou 30 ans on les marie suivant leur condition; en obéissant, elles ont appris à commander. Cette coutume est pour les garçons comme pour les filles: on assure que les personnes du sexe doivent passer tout le tems de leur esclavage dans un austère célibat, sous peine de la vie. Cette loi est d'autant plus remarquable, qu'elles entrent indifféremment au service des hommes & des femmes.

On ne consulte guères les inclinations lorsqu'il est question du mariage; on s'épouse sans se connoître: il est vrai que si l'on n'est pas content l'un de l'autre, on peut se séparer, la liberté est en cela égale de part & d'autre, comme elle doit naturellement l'être; mais les femmes en usent plus rarement que les hommes qui ont aussi autant de concubines qu'ils veulent, même hors de leurs maisons, pourvu que ce soient des femmes libres.

La coutume des Japonnois est de ne point exiger de dot de leurs femmes, & même de payer une somme d'argent au pere & à la mere de la mariée, &c. Les filles sont ainsi une partie de la richesse de leurs parens, sur-tout si elles sont belles; car la beauté les met à un bien haut prix. Tel est le tempérament voluptueux de ce peuple, qu'on est obligé de marier les filles à

douze ou treize ans, & quelquefois plutôt. On dit que, quand elles se marient, elles s'arrachent les sourcils.

Pour la cérémonie du mariage, l'époux & l'épouse, les parens & les amis, suivis d'esclaves & de Musiciens, se rendent sur une colline, au haut de laquelle est dressée une tente octogone couronnée de pyramides. Au milieu de la tente s'éleve un autel, sur lequel on voit l'Idole monstrueuse du Dieu du mariage peint avec une tête de chien, symbole de la vigilance & de la fidélité, & avec un fil de laiton dans ses mains, emblême de l'union conjugale. Devant l'autel est un Prêtre qui récite confusément quelques prières, tandis que la mariée allume à une lampe une torche, à laquelle le marié vient allumer la sienne : les flambeaux allumés, les assistans jettent un grand cri, & le Prêtre, à ce que dit Montan, donne aux mariés sa bénédiction. Une partie de la nôce s'occupe au bas de la colline à diverses cérémonies : les uns jettent au feu les poupées & les joujoux de la mariée ; les autres placent en mille postures différentes un rouet & une quenouille, instrumens utiles qui doivent succéder aux premiers amusemens. La fête des nôces dure huit jours.

L'adultère est puni de mort dans les femmes ; une simple liberté même leur coûte quelquefois la vie. Dans un pays où la moindre privauté passe pour criminelle, elle l'est, parce qu'elle tend infailliblement au crime. Les Japonnoises sont, en général, vertueuses & fidéles, ce qu'elles doivent en partie à une bonne éducation, mais sur-tout à leur captivité. Les Japonnois sont peut-être les seuls hommes du monde qui ayent trouvé le secret de gagner & de conserver le cœur de leurs épouses en les liant par la plus rigoureuse contrainte ; peut-être que tout leur secret n'est que dans le climat & dans le tempérament de leurs femmes. Les Histoires du Japon sont remplies d'exemples d'un attachement singulier des femmes pour leurs maris ; on en a vû pousser la fidélité jusqu'à se laisser mourir de faim pour les suivre au tombeau.

Descript. du Japon.

Je rapporterai un trait de cet Héroïsme. Un Gentilhomme de Fingo avoit une femme d'une beauté rare, qui l'auroit peut-être long-tems rendu heureux, s'il avoit sçu cacher qu'il l'étoit : son bonheur vint à la connoissance de l'Empereur, & il lui coûta la vie. Quelques jours après sa mort, l'Empereur voulut obliger la veuve à demeurer dans son Palais ; elle lui en témoigna sa reconnoissance, & elle ne lui demanda que la grace de lui laisser pleurer son mari pendant trente jours, & régaler ensuite ses parens. L'Empereur y consentit, & les trente jours écoulés, il voulut être du festin. Au sortir de table, la Dame s'approcha du balcon de l'appartement, & elle se jetta par la fenêtre pour mettre son honneur en sûreté, & pour satisfaire à la fidélité qu'elle avoit jurée à son époux.

Les Japonnois s'allient avec leurs plus proches parens, excepté au premier degré. Ceux qui n'ont point de postérité adoptent ordinairement quelqu'enfant de leurs proches ou de leurs amis. Quand l'aîné de la famille est parvenu à l'âge de maturité, le pere a coutume de lui remettre le bien, ne s'en réservant qu'une légère portion pour sa subsistance, & pour l'entretien de ses autres enfans que cette résignation réduit à un très-modique patrimoine : de-là les abdications de la Couronne qui sont si fréquentes dans l'Histoire du Japon.

Les Japonnois, si l'on en croit Salmon, lavent leurs enfans dans l'eau froide aussitôt qu'ils sont nés ; ils ne les emmaillottent point, & ils leur arrachent les cheveux du front à mesure qu'ils croissent, ce qui leur tient cette partie de la tête chauve. J'ai parlé ailleurs de leur éducation.

Chez un peuple, en qui la Nature réclame si haut & avec tant de succès, dit-on, tous ses droits, il paroît singulier qu'il soit permis d'étouffer ou d'exposer les enfans ; mais le pere pauvre, qui craint de voir un jour ses enfans pleurer & lui reprocher, en quelque sorte, le malheur d'être, croit faire un acte d'humanité,

en les déchargeant de la vie qui n'est qu'un horrible fardeau, quand l'aisance n'en fait pas un bien. Un pere condamne ainsi son fils à la mort pour se montrer bon pere, & il la lui verra souffrir sans changer de visage.

Les enfans ne sont pas moins ardens à donner à leurs pere & mere des preuves de leur tendresse filiale que les femmes à faire des sacrifices héroïques à la fidélité conjugale. Je vais édifier mes Lecteurs par un fait qu'un témoin oculaire a attesté.

Une femme étoit restée veuve & sans bien avec trois garçons. Le travail de ces enfans ne suffisoit point pour entretenir la famille; ils se communiquèrent leur chagrin, & ils prirent, pour mettre leur mere à l'aise, une étrange résolution. On avoit publié depuis peu que, quiconque livreroit un voleur à la Justice, recevroit pour récompense une somme assez considérable. Les trois freres convinrent ensemble qu'un d'eux seroit mis entre les mains de la Justice par les deux autres comme voleur; on tira au sort, il tomba sur le plus jeune, on le conduisit au Magistrat. Interrogé par le Juge, le prétendu coupable confessa le vol, & la somme promise fut délivrée à ses freres. Ces infortunés, attendris sur le sort de la victime, se glisserent dans sa prison pour l'arroser de leurs larmes; le Magistrat s'en apperçut, & il les fit suivre par un domestique; celui-ci les observa, il s'insinua dans leur maison, & il entendit le récit qu'ils firent à leur mere de ce qui s'étoit passé. Cette femme, au désespoir, refusa de conserver sa vie au prix de celle de son jeune enfant, & elle commanda aux deux autres d'aller promptement déclarer au Magistrat la vérité. Le Juge, informé par le domestique, interroge le prisonnier, qui, par sa constance à soutenir sa première déclaration, sembloit vouloir le contraindre à le punir. Le Magistrat instruisit le Cubo-Sama de cette action immortelle; le Cubo combla les trois freres de caresses; il assigna au plus jeune quinze cent écus de rente, &

cinq cent à chacun des deux autres. Puiſſe ce ſpectacle de tendreſſe & de vertu émouvoir les entrailles & élever l'ame de mes Lecteurs ! Les ames ſenſibles en ſeront attendries ; elles verſeront de ces larmes ſi douces qu'accompagne le deſir de devenir meilleurs, & qu'ennobliſſent l'amour du bien & le ſentiment de la grandeur. O vertu ! O bienfaiſante & généreuſe humanité, il n'y a rien de grand hors de toi ! Il n'y a de beau que le bien, le bien que l'on fait ſans faire le mal d'autrui, & que l'on fait par des ſacrifices dont on trouve la récompenſe dans l'action même.

Le zéle des domeſtiques éclate par des traits auſſi ſinguliers que la tendreſſe filiale & l'amour conjugal. Il ne meurt pas un homme de condition qu'un certain nombre de ſes ſerviteurs ne ſe fende volontairement le ventre, pour l'accompagner dans l'autre monde ; il y en a même qui s'y obligent en reconnoiſſance de quelque marque de bienveillance qu'ils en ont reçue.

Que l'on remarque que tous ces traits héroïques, tous ces hauts ſentimens, tous ces grands ſacrifices du Japonnois naiſſent d'un ſeul ſentiment, du mépris de la mort qui paroît naturel, & qui eſt général dans cette Nation.

Les Seigneurs, les peres, & les maris ont droit de vie & de mort ſur leurs vaſſaux, ſur leurs enfans, & ſur leurs femmes. Quant aux domeſtiques, comme les maîtres répondent de leur conduite, ils doivent avoir ſur eux une grande autorité, mais ils n'ont pas le droit de les faire mourir ; cependant s'ils les tuent dans un mouvement de colère, ils ſont abſous, pourvû qu'on prouve que leur colère étoit légitime.

Il y a au Japon une différence d'états & de conditions plus ſenſible & plus marquée que dans aucun autre pays de l'Orient. J'ai parlé des différentes claſſes de Nobles ; la premiere, des Daimio & des Sionnio, ou Grands de l'Empire ; la ſeconde, des Miniſtres & des Magiſtrats ; la troiſiéme, des ſimples Gentilhom-

mes. Les Eccléſiaſtiques ſont une claſſe à part, qui s'eſtime ſupérieure à toutes les autres, quoiqu'ils ſoient, pour la plûpart, livrés à de viles profeſſions, exclus du Gouvernement, & rampans dans l'obſcurité, hors de la Cour du Dairi, qui n'eſt remarquable, à ce que dit Kœmpfer, que par la ſplendide indigence qui y regne.

Le peuple peut être partagé en trois claſſes. 1°. Les Marchands: il y en a de très-riches; leur profeſſion eſt mépriſée. La ſource de ce mépris eſt l'horreur du menſonge, naturelle à la Nation, jointe à la perſuaſion où elle eſt qu'on ne peut faire un commerce lucratif ſans mentir. Les Portugais & les Hollandois ont été enveloppés dans le préjugé général. 2°. Les Artiſans: les Armuriers ſont principalement diſtingués dans cette claſſe, préjugé d'une Nation belliqueuſe. 3°. Les Laboureurs, les Soldats & les Domeſtiques. Les Soldats ſont des ſerfs obligés de ſuivre le drapeau de leur Seigneur à la guerre, toutes les fois qu'il leur ordonne de marcher. Les Laboureurs ne ſont guère que les valets des Nobles, tous ceux qui ont des terres en propre, les faiſant valoir par eux-mêmes.

Les Japonnois changent de nom, lorſqu'ils changent de condition, & lorſqu'ils obtiennent de nouvelles dignités; ils ont auſſi un nom particulier dans l'enfance, un autre dans l'adoleſcence, & un autre dans la vieilleſſe. Ces mutations jettent de la confuſion dans leur Hiſtoire, & doivent cauſer quelque embarras dans la ſociété. Cette coutume eſt de tous les états.

Les obſéques ont toujours fait, même parmi les peuples les plus barbares, un des principaux devoirs de la Religion. Il paroît qu'elles ſe font au Japon d'une maniere aſſez uniforme, malgré la diverſité des Sectes. Les Miniſtres des Temples vont proceſſionnellement chercher le corps, & ils le portent, en chantant, dans leur Cloître, ſans recevoir aucun ſalaire, ſi ce n'eſt à titre d'au-

DESCRIPT. DU JAPON.

mône : on les accuſe de tirer adroitement des malades le prix de la ſépulture. Les Grands y repaiſſent leur vanité des illuſions d'un pompeux cérémonial. Le convoi marche dans l'ordre ſuivant.

Un long cortége de femmes, parentes ou amies du défunt, vêtues de blanc, eſcortées de leurs eſclaves, défilent d'abord dans des norimons élégans : elles ſont ſuivies des plus qualifiés des amis du défunt, parés comme pour un jour de nôces. Après un aſſez grand intervalle, on voit paroître des troupes de Bonzes : une bande chante les louanges de leur Dieu, leur Supérieur à la tête, tout brillant d'or & de ſoie. Il y a, dans la ſeconde bande, un homme qui frappe ſans ceſſe ſur un baſſin, & dans un autre, un homme en habit gris, qui tient à la main une grande torche ; ils précédent une troupe de gens qui portent chacun, au bout d'une longue pique, des corbeilles de fleurs artificielles que ces gens font tomber en ſecouant la pique. Le peuple paroît s'imaginer que le Ciel répand cette pluye de fleurs, en recevant l'ame du défunt. Des Bonzes portent enſuite, les uns de petits drapeaux, les autres des lanternes, ſur leſquelles eſt écrit le nom de la principale Divinité de la Secte que le défunt avoit embraſſée. Enfin le corps paroît porté par quatre hommes dans un riche norimon ; il eſt habillé de blanc, & dans l'attitude où l'on eſt en priant, chacun ſuivant le rit de ſa Religion ; &, par-deſſus ſes habits, il a une de ces ſaintes robes de papier chamarré, de la façon des Bonzes, dont le charme ouvre à l'ame les portes du Ciel. Les enfans du mort, s'il en a, environnent le norimon funébre, habillés comme aux jours des plus grandes ſolemnités ; le plus jeune tient à la main une torche ardente, avec laquelle il doit mettre, le premier, le feu au bucher. Le bucher remplit une foſſe creuſée au milieu d'un champ fermé de murailles tendues de noir, couleur qui n'a rien de lugubre aux yeux des Japonnois. Aux deux côtés du bucher, il y a deux tables, l'une couverte de rafraîchiſſemens, l'autre chargée d'un grand braſier.

Dès

Descript. du Japon.

Dès que le corps eſt ſur le bucher, le Chef des Bonzes en fait trois fois le tour, en remuant circulairement le flambeau du plus jeune des enfans du mort, qui jette enſuite lui-même ſa torche au milieu du bucher, ſur lequel on verſe de l'huile & des parfums; deux Bonzes y mettent auſſi le feu en divers endroits. Quand le corps eſt conſumé, la famille entoure la table au braſier, & elle y répand des parfums, en adorant à genoux le mort, dont on croit que l'ame s'eſt envolée au Paradis. Le lendemain, les parens du défunt recueillent les cendres dans une urne, autour de laquelle des Bonzes vont aſſidument prier pendant ſept jours: ce tems expiré, l'urne eſt dépoſée en un lieu particulier, ſur un piédeſtal, où l'on marque le nom du défunt & celui de ſon Dieu. Au bout de ſept mois, on recommence à peu près les mêmes cérémonies, & l'on en fait autant au bout de ſept années. Il y a même des dévots qui s'acquittent de ce devoir tous les ſept jours. Il paroît, par tout ce cérémonial funébre, que l'idée de la mort n'eſt pas fort lugubre pour ce peuple, qui ſemble ne la regarder que comme un paſſage au bonheur.

Les funérailles ſe font, dans certaines Sectes, avec un bruit incroyable, & un ſon confus d'inſtrumens, de cloches, de tambours, & de cris d'hommes, de femmes & de Bonzes qui heurlent leur *Namanda* ou Priere des morts. L'Empereur célébre exactement l'anniverſaire de la mort de ſon pere, & ce jour-là il donne la liberté à des priſonniers.

La coutume de brûler les cadavres n'eſt pas généralement établie; les pauvres les inhument. Dans certaines Sectes, on eſt perſuadé que les ames mettent trois ans à ſe rendre au Paradis de leur Dieu, & l'on ſuppoſe que, pendant ce voyage, elles reviennent chaque année dans leur famille: ce ſeroit un moyen de n'arriver jamais. Cette opinion a donné lieu à une fête établie pour la réception de ces prétendus revenans. Ce jour là, l'on décore

DESCRIPT. DU JAPON.

toutes les maiſons avec autant d'appareil que ſi l'on attendoit la viſite d'une perſonne du premier rang. La veille, chaque famille va hors de la ville recevoir les ames, leur offrir des rafraîchiſſemens, & converſer très-ſérieuſement avec elles. Lorſque les ames entrent dans la ville, les rues ſont illuminées ; elles ont auſſi trouvé, dans la campagne, le chemin éclairé, pour qu'elles ne s'égaraſſent pas dans leur route, ce que l'on craint, quoiqu'elles ſoient venues heureuſement au rendez-vous ſans lumiere. Dans chaque maiſon, on les conduit à des tables ſplendidement ſervies ; & l'on ne doute point que, formées, comme on le croit, d'une matière très-ſubtile, elles ne ſucent la ſubſtance la plus pure des mets qu'on leur ſert. Après le repas, on va rendre viſite aux ames de ſes amis & de ſes voiſins. La fête dure tout le jour ſuivant juſqu'au ſoir. Alors les ames, que l'on croit ſuffiſamment délaſſées & rafraîchies, ſont reconduites, avec la même cérémonie que la veille, juſqu'au lieu où l'on étoit allé les recevoir. De peur qu'il ne s'en arrête quelques unes dans les maiſons, & qu'elles ne fuſſent enſuite embarraſſées pour rejoindre les autres, ou qu'elles n'inquiétaſſent les vivans par des apparitions, on jette quantité de pierres ſur les toîts, & l'on frappe avec des bâtons dans tous les coins des appartemens, comme font les Sauvages du Canada, dans une occaſion pareille, pour donner la chaſſe à ces ames vagabondes.

Le deuil ſe porte en blanc au Japon comme à la Chine ; il dure deux années. Pendant ce tems, il faut s'abſtenir de toutes ſortes de plaiſirs. La cérémonie des funérailles a été riante ; alors on ne s'occupoit que du bonheur du défunt : le deuil eſt très-lugubre ; c'eſt le tems de pleurer ſa perte. L'habillement eſt le même pour les hommes & pour les femmes : il conſiſte dans une groſſe robe & dans une coëffure de toile qui pend par derrière en façon de crêpe. La modeſtie du Japonnois en deuil s'aſſortit à la ſimpli-

cité de ſon habit. Il marche à pas lents, les yeux baiſſés, & les mains dans les manches.

Les Japonnois ſont fort laids & mal faits ; ils ont le teint olivâtre, les yeux petits, les ſourcils épais, le nez écraſé, les joues plates, les traits groſſiers, les jambes courtes, & la taille au-deſſous de la moyenne ; mais, dans tout cela, on remarque des différences, ſelon les Provinces & même ſelon les conditions. Par exemple, le menu peuple de Nipon eſt très-difforme, tandis que la plûpart des Gens de qualité & les deſcendans des anciennes familles ont l'air noble, la taille avantageuſe, & de l'agrément dans la figure. Les femmes ſont en réputation de beauté. Kœmpfer ne craint pas même d'avancer que celles de la Province de Figen ſont les plus belles perſonnes de l'Aſie.

Les Relations parlent avec éloge, & la plûpart avec enthouſiaſme, du caractère des Japonnois. Cette Nation a les mœurs faciles & ſociables; elle a dans l'ame la politeſſe que le Chinois affecte dans ſes manières. Sincère & franche, ſon commerce eſt aiſé, il engage. Elle a en horreur la mauvaiſe foi, & les Loix n'ont fait que ſuivre ſon eſprit, en puniſſant, dans quelques occaſions, le menſonge. Docile, raiſonnable & honnête, le Japonnois aime la vérité, comme s'il étoit ſans paſſions; il cherche à s'inſtruire de ſes devoirs, comme s'il ne connoiſſoit pas d'autre plaiſir que de les ſuivre, & il convient de ſes torts, comme s'il n'avoit qu'à les avouer pour les réparer. On aſſure que les Gens de qualité ont chez eux un Domeſtique de confiance, dont l'unique ſoin eſt de les avertir de leurs fautes.

Le peuple eſt peut être en général, de toutes les grandes Nations policées, le plus pauvre ; mais il fait honorer la pauvreté : il ſemble qu'elle ne l'affecte que de ce ſentiment de liberté & d'indépendance qu'elle inſpire aux ames fortes. Son déſintéreſſement ſurpaſſe ſa pauvreté. Toutes les richeſſes ſont entre les mains

Descript. du Japon.

des Grands ; ils ne ſont point avares : leur magnificence étonne, & la populace la voit ſans envie. En général, l'économie du Japonnois, dans l'intérieur de ſon Domeſtique, balance ſa magnificence dans les ſcènes de repréſentation & d'éclat. La frugalité & la ſobriété ſont trop communes chez ce peuple, pour y être regardées comme des vertus. .

Doué d'un naturel excellent, affable, officieux, généreux, prévenant, amical, fidéle juſqu'au prodige ; il n'eſt point de péril auquel le Japonnois ne s'expoſe pour ſervir ſon ami ; les plus cruelles tortures ne lui arracheront pas le nom d'un complice ; il épuiſera ſon bien, il verſera ſon ſang, il expoſera même la vie de ſa femme & de ſes enfans, pour ſauver un inconnu qui ſe ſera jetté dans ſes bras. Né avec un cœur noble & un ſens droit, il regarde les querelleurs comme des gens ſans courage, & les grands parleurs comme des gens ſans raiſon. Les jeux de hazard paſſent, dans l'eſprit de ces inſulaires, pour un trafic ſordide & une occupation indigne d'un homme d'honneur.

L'audace, empreinte ſur le viſage du Japonnois, exprime l'élévation de ſes ſentimens : les grandes actions ne l'étonnent point ; elles paroiſſent ſimples & naturelles aux grandes ames. L'honneur a ſur ce peuple autant d'empire que l'intérêt ſur les peuples corrompus. Il faut convenir qu'il ne contient pas toujours les vertus dans leurs bornes. Par un fond inépuiſable de grandeur d'ame, il les exalte juſqu'au fanatiſme. Admirable, s'il n'eût été que grand, il ſe rend quelquefois ridicule, en devenant giganteſque.

Deux Gentilhommes s'étant un jour rencontrés dans le Palais de l'Empereur, ſans épées, ſe frotterent par haſard l'un contre l'autre ; celui qui deſcendoit ſe crut inſulté ; le ſecond lui proteſta que c'étoit un pur accident, mais qu'après tout, ce n'étoit pas un grand malheur, puiſqu'une épée valoit bien l'autre. *Apprends*, dit

le premier, *la différence qu'il y a entre ton épée & la mienne.* Sur le champ, il tire ſon poignard, & s'ouvre le ventre. L'autre, qui étoit employé à ſervir l'Empereur, ſe hâte d'aller remplir ſon miniſtère ; il revient en diligence ; il trouve ſon adverſaire mourant, & il lui dit que, ſi ſon devoir ne l'avoit appellé auprès du Prince, il ne lui auroit pas laiſſé la gloire de le prévenir. *Vois*, ajoute-t-il, *ſi mon épée le céde à la tienne.* Il dit, & ſe fend le ventre ; ils expirent tous les deux. Ces ſuïcides de ſang-froid ſont des folies de grands cœurs. Il n'y a pas moins de déraiſon & de fureur dans les duels ; il y a toujours moins de nobleſſe, il peut y avoir de la lâcheté. L'Hiſtoire du Japon fourmille de traits d'un mépris inconcevable de la vie, & d'un héroïſme ſur-humain ; la vérité n'y a point de vraiſemblance.

DESCRIPT. DU JAPON.

Le point d'honneur eſt également vif dans toutes les conditions ; un homme de la lie du peuple fera tête au Grand Seigneur dont il aura reçu une injure. Le droit de ſe laver de la honte met un homme au niveau de celui qui l'a inſulté ; ce droit l'élève juſqu'à ſon ennemi, comme l'offenſe a abaiſſé ſon ennemi juſqu'à lui. Au Japon, où l'honneur eſt de tous les états, les Grands reſpectent le peuple, pour en être reſpectés.

Nulle Nation n'a des idées plus ſaines de l'honneur, ou du moins aucune ne ſe conduit auſſi vigoureuſement ſur ſes principes. De funeſtes revers, l'indigence, la diſgrace du Prince ne terniſſent ni ne dégradent un Japonnois à ſes propres yeux ni aux yeux du public. Dans la diſgrace, il ne ſera ni moins fier, ni moins honoré qu'il ne l'étoit dans la plus haute faveur : la miſére la plus profonde ne le déterminera point à ſe méſallier. Le malheur ne flétrit jamais ; il rehauſſe ceux qui le ſupportent avec tant d'héroïſme : le Japonnois préſente toujours un viſage ſerein à la fortune ; il ne ſe plaindra pas même à ſon meilleur ami, tant pour ne pas lui montrer de la foibleſſe, que pour ne pas troubler

son repos. L'homme parfait du stoïcisme n'eût pas eu plus de force d'esprit, ni des dehors d'insensibilité plus éclatans. Un Roi, dépouillé de ses Etats, conserve sa premiere majesté : comme on voit le Dairi, dépourvu de puissance, ne s'estimer pas moins que ses ancêtres.

Ce peuple, emporté par une espéce de fiévre, tombe quelquefois de la grandeur dans la férocité. Le mépris qu'il a pour les maux & pour la vie le rendra dur envers les souffrans, insensible aux besoins des foibles, cruel à l'égard des autres, sans en excepter ses proches mêmes. Avec un fond heureux de religion & d'esprit, il se jettera dans une superstition outrée, & sa dévotion aliénera sa raison. Sa fierté, sa délicatesse, ses sentimens d'honneur dégénèrent en vices ; il devient altier, ombrageux, défiant, vindicatif à l'excès : ces passions dénaturent, en quelque sorte, son ame ; elles le rendent sombre, dissimulé, fourbe, il ne pardonne point, il attend sourdement l'occasion de se venger, mais sa vengeance porte toujours un caractère de force & de noblesse. S'il a dissimulé ses sentimens, ce n'étoit que pour assurer son coup. S'il apprend que son ennemi le cherche, il affecte d'aller seul dans tous les endroits où il pourroit le rencontrer ; il traite en public avec lui, il lui rend service, mais il tend toujours à son objet ; s'il ne peut le remplir, il laisse ses sentimens & le soin de sa vengeance en héritage à son fils.

Cette Nation est aussi inquiette & aussi inconstante qu'elle est fiere & portée à l'indépendance. De-là en partie les loix de sang dont nous avons parlé ; mais la violence ne la fait pas plier ; elle est indomptable, tant il est vrai qu'elle est née pour être libre. Elle ne hait pourtant pas ses Souverains ; on l'éleve dans le respect de la grandeur,

Avec cet esprit léger & remuant, avec la passion des armes, avec un gouvernement tyrannique, il semble qu'il doit y avoir

au-dedans de l'Etat une fermentation ſourde dans la langueur de la paix; il ſemble que l'Empire ne doit pas être moins expoſé à être agité par des factions inteſtines, que la mer qui l'environne par les orages. Il faut une police bien exacte, & une politique bien adroite pour prévenir l'éruption du volcan. Les Empereurs ne jugent point à propos d'exercer au-dehors l'humeur belliqueuſe de la Nation; ils pourroient conquérir une partie de l'Aſie; mais ils préférent un Empire moins étendu, plus puiſſant & bien gardé, à un Empire plus vaſte, plus foible, & tout ouvert à la révolution. La mer leur a marqué les bornes de leurs Etats; s'ils reculent ces bornes, ils ébranlent leurs Etats, ils ſe détruiſent eux-mêmes.

L'amour de la patrie a produit quelquefois au Japon des prodiges auſſi ſurprenans que ceux dont l'ancienne Rome ſe glorifie. Un Empereur voulut faire creuſer un Port à Fiogo, petite Ville de la Province de Setz; il y dépenſoit des ſommes immenſes, mais des orages renverſoient les travaux à meſure que le Port ſe formoit. Le peuple ſe perſuada que c'étoit l'effet de la colère des Dieux de la mer; un généreux citoyen ſe dévoue pour l'intérêt de la patrie, dans l'eſpérance d'engager les Dieux à ne plus s'oppoſer à la conſtruction de l'ouvrage, il ſe fit enterrer tout vif dans les fondemens, & les Dieux, dit l'Annaliſte, laiſſerent tranquillement achever la digue.

Malgré une vie dure, & un caractère naturellement ſévère, cette Nation porte la diſſolution plus loin qu'aucune autre. Ses opinions & ſes coutumes religieuſes favoriſent ſon goût pour les plaiſirs, & ſes loix ne mettent aucun frein à la débauche. Le pays eſt rempli de maiſons de proſtitution; une licence effrénée regne dans tous les Ordres de l'Etat; on cherche en vain dans l'Aſie un peuple plus voluptueux. L'uſage facile des femmes inſpire aux Japonnois, comme à tous les Orientaux, un

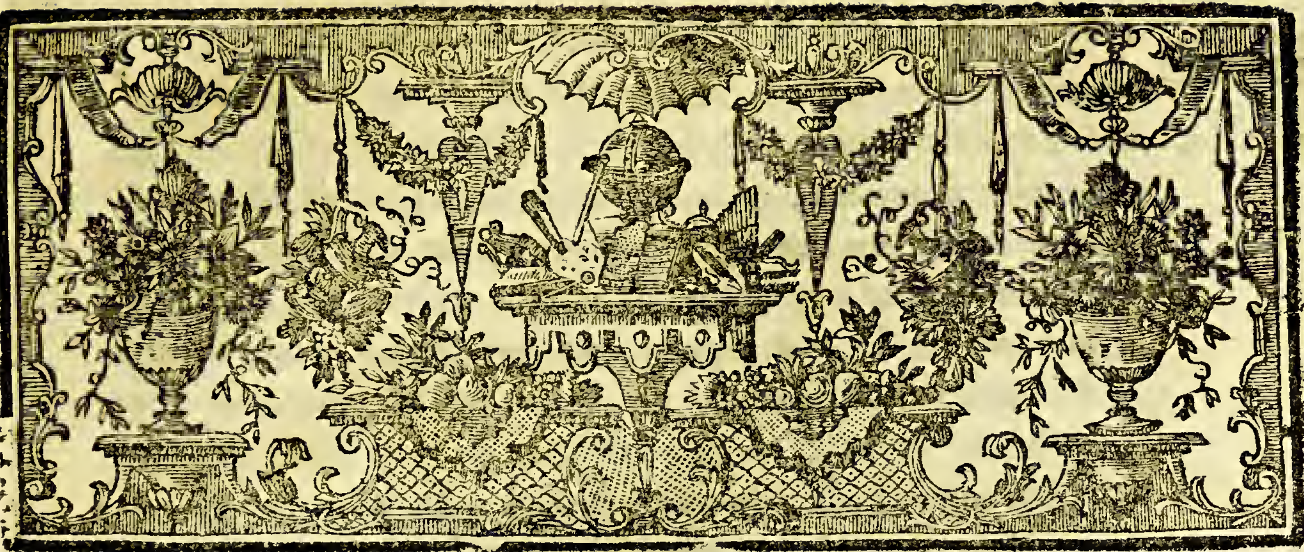
DESCRIPT. DU JAPON.

autre penchant ; & telle eſt la corruption de ces climats que ce penchant n'eſt point regardé comme un vice.

Fin des Obſervations ſur les Japonnois & de l'Hiſtoire du Japon.



HISTOIRE



HISTOIRE DE LA CHINE ET DE LA TARTARIE.

DISCOURS

Sur l'Hiſtoire Ancienne de la Chine & de la Tartarie.

HISTOIRE DE LA CHINE.

" AU-DELA du Déluge univerſel, dit M. de Guignes au » commencement de l'Hiſtoire des Tartares Occidentaux, tout » eſt inconnu aux Chinois, de même qu'aux Nations qui ſe ſont » le plus attachées à conſerver leur Hiſtoire. Moyſe ſeul nous » a rapporté en peu de mots la ſuite des générations qui ont pré- » cédé le Déluge; & c'eſt une choſe digne d'être remarquée que » les Hiſtoires de toutes les Nations s'arrêtent comme de concert » vers les temps qui approchent de cette grande cataſtrophe. En » vain l'orgueil des Egyptiens & des Chaldéens s'eſt efforcé » de nous dérober la vérité, en lui ſubſtituant des fables & en

Histoire de la Ch.

» comptant des milliers d'années ; les recherches des Sçavans ont
» fait évanouir toutes ces prétentions : l'Histoire des Chinois, ces
» peuples si anciens, ne contredit point le récit de Moyse. Si
» nous remontons des siécles présens à ceux qui sont les plus
» voisins de leur origine, nous voyons d'abord une suite non-
» interrompue de Monarques, une chronologie exacte dans la
» disposition des événemens ; mais, à mesure que nous nous
» éloignons de notre temps, l'Histoire de cette Nation devient
» moins certaine, & plus mêlée de fables. Dans une époque plus
» reculée, nous n'appercevons plus que les noms de quelques
» Monarques qui ont donné des loix à un peuple naissant, qui
» l'ont policé, qui ont inventé les Arts les plus nécessaires »,
» & qui ont enfin tiré du milieu des forêts des hommes bar-
» bares, pour les conduire dans les plaines qu'il falloit défricher.
» C'est-là ce que nous pouvons appeller l'origine & le com-
» mencement d'une Nation ; &, lorsque l'Histoire de tous les
» peuples semble s'arrêter vers une même époque & nous pré-
» senter les hommes comme des barbares qui n'ont été
» policés que dans la suite, c'est nous apprendre qu'il est ar-
» rivé alors une espéce de renouvellement du genre humain ; c'est
» confirmer indirectement le récit de Moyse. Telle est l'induction
» qu'on peut tirer de la lecture de l'Histoire des différens peu-
» ples, & particuliérement de l'Histoire des Chinois, les plus
» anciens de ceux qui subsistent à présent. ».

Les Tartares ne paroissent pas moins anciens que ces peuples célèbres. Il en est fait mention dans l'Histoire de la Chine dès les premiers temps de cette Monarchie. Ils sont donc du nombre de ces Colonies qui abandonnèrent les plaines de Sennaar peu de temps après le Déluge. Peut-être seroit on tenté de croire que ces deux Nations viennent de la même peuplade. Parmi ces Colons, les uns se seront étendus de la Perse & de la Bactriane jusques dans la petite Bukharie ; & là, ayant trouvé au pied des montagnes, qui sont dans la partie Septentrionale, une suite de

terres fertiles, ils auront suivi cette route qui les aura conduits dans la Province de Chensi, la première Province Chinoise qui ait été habitée, suivant les Annales du pays; d'autres se seront enfoncés dans les vallées étroites que forment les montagnes inaccessibles de l'Arménie & de la Géorgie; de-là ils auront pénétré dans les plaines renfermées entre le Tanaïs & le Volga, d'où, en se répandant à droite & à gauche, ils auront formé à l'Occident des Nations Européennes, à l'Orient des Nations Tartares. Ces dernières Colonies auront contracté dans les montagnes & dans les glaces un caractère féroce. Dans un pays où la Nature résiste à la police, & au commerce étranger, ces peuples se seront moins appliqués que les autres à inventer les Arts, ou à connoître les Arts inventés, & ils ont eu moins d'occasions d'être civilisés par la fréquentation & l'arrivée de nouvelles Colonies. Ceux de la Chine, au contraire, pays accessible & bon, auront reçu plus facilement les Arts conservés ou trouvés par les peuples des environs de Babylone. Les Tartares, qui n'ont que de vastes pâturages, gardèrent dans leurs plaines leur ancienne manière de vivre. Les Chinois, qui trouvèrent par-tout des rivières & des champs fertiles, furent obligés d'arrêter, par des digues, l'impétuosité des eaux, & de les distribuer par des canaux d'une manière avantageuse. Ils cultivèrent d'abord les Sciences nécessaires; ils passèrent ensuite aux Arts d'agrément, pendant que la Tartarie, qui ne pouvoit nourrir que des troupeaux, forçoit ses habitans à n'être que des Pâtres. Telles sont les conjectures de M. de Guignes. Quelques Sçavans ont prétendu que Noë pénétra jusqu'à la Chine, où il fonda l'Empire qui subsiste encore aujourd'hui: mais il n'est point vraisemblable que ce second pere du genre humain ait abandonné tant de belles contrées de l'Asie qu'on lui fait traverser dans sa route, pour aller à travers les montagnes & les rivieres errer à l'aventure dans des pays éloignés, & se fixer dans une terre qui demandoit tant de travaux. Pour lever cette difficulté, il y en a qui ont pris le parti

de transporter l'Arche sur les montagnes de la Chine, contre l'opinion généralement reçue & assez solidement établie.

Les Tartares ont négligé de transmettre à la Postérité l'Histoire de leurs Ancêtres; plusieurs même n'ont pas connu l'art d'écrire. Leurs premiers temps seroient presqu'inconnus, si les Chinois, avec lesquels ils ont eu des guerres presque continuelles, n'en eussent parlé fréquemment dans leurs Annales. Cette raison m'a déterminé à confondre l'Histoire des deux Nations.

Les premiers Voyageurs, étonnés de trouver aux extrémités de l'Orient un peuple aussi policé que les Chinois, se sont, en quelque sorte, passionnés pour eux, & ils ont épousé leurs préventions. Dans leur enthousiasme, ils ont reconnu les Annales de cette Nation pour authentiques; & sa chronologie leur a paru ne devoir souffrir aucune atteinte. Ce préjugé a été adopté en Europe par des Ecrivains, qui, à la faveur des Annales de la Chine, ont prétendu détruire la Chronologie sainte. Les autres ont été obligés d'abandonner la Chronologie de la Vulgate & du texte Hébreu, ou du moins de l'adapter à celle des Septante, suivant l'ingénieuse conjecture du Pere Tournemine. La Chronologie Chinoise ne paroît certaine, au commun des Critiques de la Nation, qu'au regne d'Yao, 2357 ans avant Jesus-Christ; à ce regne, ils la jugent incontestable. Cette opinion est si bien établie parmi eux, que, si quelqu'un s'avisoit de rapprocher de nos tems l'origine de l'Empire, il seroit regardé comme l'inventeur d'une doctrine erronée, & peut-être s'exposeroit-il à être flétri par des peines.

Le Pere du Halde prétend que cette Chronologie mérite qu'on y ajoûte foi, parce qu'elle est suivie & bien circonstanciée; que dans les commencemens de l'Histoire, elle n'a point l'air de fables; que les Annales ont été toujours dressées par des Auteurs contemporains, & suivies par des hommes d'un mérite & d'une probité distinguée, tels que Confucius, Mencius, &c. & qu'enfin l'Histoire est appuyée d'observations Astronomiques conformes

au calcul des plus ſçavans Aſtronomes de l'Europe : telle eſt l'éclipſe arrivée ſous l'Empereur Tchon-Kang qui regnoit plus de deux mille ans avant J. C.

M. de Guignes, après avoir conſulté les nombreux manuſcrits Chinois qui ſe trouvent à la Bibliothéque du Roi, aſſûre que cette Hiſtoire, que l'on admire, n'eſt détaillée que depuis deux cent ans avant J. C. ; qu'elle eſt décharnée dans les deux ſiécles précédens, & qu'elle ne contient, pour ainſi dire, que la ſucceſſion des Princes ; à peine les événemens y ſont-ils indiqués. Hérodote renferme beaucoup plus de faits que toute l'Hiſtoire Chinoiſe depuis la fondation de l'Empire juſqu'à l'an 400 avant l'Ere Chrétienne. M. Fouquet, Evêque Titulaire d'Eleuthéropolis, obſerve qu'on pourroit, pour de très-bonnes raiſons, placer encore plus bas la véritable Ere de la Chronologie Chinoiſe. Les Auteurs Anglois de l'Hiſtoire Univerſelle rapportent une Table Chronologique publiée en 1729 par Nyen, Auteur Tartare, d'après l'Hiſtoire de Tchou-Ije, Auteur célèbre, où la Chronologie ne commence que 424 ans avant J. C. Mais le P. Parenin aſſûre que ce Nyen, homme d'un médiocre ſçavoir, n'a mis au jour que l'extrait de la ſeconde partie du Kang-Mu, & qu'en donnant la liſte des Rois, depuis Lievang juſqu'à nos jours, il n'a pas prétendu rayer de l'Hiſtoire les noms de leurs prédéceſſeurs. Confucius ſe plaint de la rareté des Mémoires Hiſtoriques ; ſon Kung-Cieu n'eſt qu'un ouvrage informe que M. Bayer, Auteur très-verſé dans l'Hiſtoire Chinoiſe, compare aux Mémoires d'un bon Fermier qui s'aviſeroit de travailler à l'Hiſtoire de ſon pays. C'eſt une erreur groſſière, ſuivant M. Maigret, Evêque de Conon, d'attribuer à Hoang-Ti, ſecond ſucceſſeur de Fo-Hi, l'inſtitution du Cicle ſexagénaire. Les Auteurs du Kang-Mu l'ont employé les premiers à compter les années ; juſques-là il n'avoit ſervi à marquer que le nombre des jours, mais on l'a étendu depuis eux fort au-delà de ſes bornes. Les Chinois, comme toutes les anciennes Nations, ont à la tête de leur Hiſtoire des

HISTOIRE DE LA CH.

fables que leurs partisans ont supprimées dans les Mémoires publiés en Europe. Leurs Historiens, suivant la remarque des sçavans Auteurs de l'Histoire Universelle, ont ridiculement appliqué à l'état ancien de leur Monarchie, les notions confuses que la tradition leur avoit transmises touchant la création du monde, la formation de l'homme, la découverte des Arts, &c: & ils en ont composé un corps d'Histoire monstrueux. Quelle apparence y a-t-il, par exemple, que leurs trois premiers Monarques aient inventé toutes les Sciences & tous les Arts; & qu'au point de leur découverte, ils les aient conduits à leur perfection? Enfin, quel fonds peut-on faire sur une Chronologie si louche, si infidéle, si variante, que les Auteurs Chinois, continuellement partagés entre eux, donnent à un regne, les uns 18, les autres 31 ans; à un autre 2108; à un autre 25 ou 6; à un interregne 2, 3, ou 26 ans, &c? Tantôt l'on voit deux Princes descendus du même ancêtre, le premier à la 13e génération, le second à la 16e, qui sont éloignés l'un de l'autre d'environ 600 ans: tantôt un Prince que l'on dit être contemporain d'un autre, & dont la contemporanéité ne peut être établie qu'en substituant un Cycle de 60 années. Chun, descendu de Tchuen-Nio à la 6e génération, y regne avant Yu, qui descend du même Prince à la quatriéme. Dans des Annales différentes, on trouve d'un regne à un autre des différences de mille à douze cent ans. L'opinion de la Nation sur ses Annales n'est qu'un effet de l'orgueil commun à tant de peuples, qui, s'il n'est pas absolument une raison nouvelle de rejetter leur antiquité, du moins ne sçauroit former un motif de crédibilité. Le témoignage d'une Nation n'a qu'une foible autorité dans ce qui concerne ses prétentions. Il faut, pour avoir la certitude historique, que les Mémoires des différentes Nations qui ont pu avoir les mêmes connoissances se confirment les uns les autres. L'Histoire des Chinois n'a été ni appuyée ni contredite par leurs voisins; elle ne peut tirer aucun avantage de leur silence. Ce peuple a été juge dans sa propre cause.

Ses premières Annales générales ne furent compilées que ſous la Dynaſtie des Han, environ un ſiécle avant l'Ere Chrétienne, après des guerres horribles, qui avoient duré 300 ans, après la proſcription & l'incendie général des livres dont nous parlerons plus bas, après de longs ravages exércés par le tems & l'ignorance ſur des monumens très-fragiles. Ce fut Se-Ma-Tſien qui recueillit & rédigea les Mémoires & les traditions répandues dans les différentes Provinces. Suivant cet Hiſtoriographe, l'Empire eut pour fondateur Hoang-Ti, 2697 ans avant notre Etre. Pankou, qui écrivit 200 ans après Se-Ma-Tſien, attribue cet honneur à Yao, dont il porte le regne à l'an 2357 avant J. C. Dans les troiſiémes Annales, Fou-Hi paroît à la tête de la Nation 255 ans avant Hoang-Ti. Celles que le P. Martini nous a fait connoître, ainſi que celles que Muller a extraites d'Abdallah Beidawi, Auteur Perſan, ne font regner Fou-Hi qu'après une foule de Rois, dont Puonçu fut le premier. La Nation s'infatua ſi étrangement de l'antiquité de ſon origine, que les Annaliſtes contraints de flatter ſa vanité pour aſſûrer le ſuccès de leurs travaux, ne s'attachoient qu'à en reculer l'époque, au-delà des tems fixés par leurs prédéceſſeurs, en adoptant indifféremment tous les titres favorables au préjugé reçu. Auſſi vit on éclore des Chroniques dans leſquelles les Chinois paſſoient à travers des millions d'années, avant que d'arriver à la fondation de l'Empire.

Quand la prodigieuſe variété des ſyſtêmes ne prouveroit point que l'on n'avoit pas, tant pour compoſer l'Hiſtoire, que pour en régler la Chronologie, des autorités qui emportaſſent par elles-mêmes la conviction, l'inſpection ſeule des monumens conſtateroit la frivolité des prétentions des différentes Annales. La Critique ne trouve point, même dans les Kings, ſi reſpectés de la Nation, un caractère d'authenticité. Ces ouvrages & les autres Mémoires recouvrés ſous les Hans, étoient d'ailleurs ſi peu intelligibles que chacun y puiſoit ſes propres idées. La plûpart n'étoient que des fragmens informes, & même des Traités de Mo-

Histoire de la Ch.

rale, dans lesquels leurs Auteurs avoient rappellé quelques événemens. Se-Ma-Tsien avoue, qu'excepté le Choukin, ouvrage tronqué, obscur, &, suivant quelques-uns, plutôt moral qu'historique, il n'avoit presqu'employé que des Centons ramassés au hasard, & des traditions populaires des différentes Provinces. Tous les systêmes ont pris naissance dans des tems peu éclairés; la vanité leur a donné un cours rapide; plusieurs siécles ont été entraînés par le torrent. Mais lorsque l'esprit de critique s'est introduit dans les Sciences, les Lettrés les plus habiles ont rejetté la partie chronologique des anciennes Annales, & n'ont pas ajoûté beaucoup de foi à la partie historique. Le P. de Prémare assure que les Historiens les plus sages & les plus célèbres marquent qu'on doit regarder comme incertains les tems antérieurs à Oué-Tié-Vam, & comme mythologique ce qui a précédé Fo-Hi: or Oué-Tié-Vam ne regnoit qu'environ 400 ans avant l'Ere Chrétienne. Le Lettré Su, au rapport du P. Gaubil, adoptoit la Chronologie des Européens, comme la vraie & ancienne Chronologie de la Chine: il n'étoit pas Chrétien. On peut consulter là-dessus les IX, XXI & XXIV Recueils des Lettres Edifiantes, ainsi que les autres ouvrages des Missionnaires.

Ces systêmes illusoires, ainsi que l'a observé, après quelques Critiques, M. d'Origny dans *sa Chronologie des Rois du Grand Empire des Egyptiens*, nâquirent d'une erreur, dans laquelle on s'accorda généralement, qui fut de former, dès l'origine de la Nation, un Empire unique de la Chine entière, tandis qu'elle étoit divisée en une infinité de petites Monarchies. Sans réfléchir sur les dispositions unanimes des Annales touchant la multiplicité des Etats de l'ancienne Chine, les Historiens s'engagerent dans le systême absurde d'un Empire aussi ancien que la Nation, comme s'il étoit possible qu'un Chef de Colonie fût par sa Colonie seule un puissant Potentat, & qu'un grand Empire s'élevât tout d'un coup sans que beaucoup de mains en eussent préparé les matériaux: lorsque toutes ces Principautés particulières furent réunies sous les

loix

loix d'un même Chef, on s'imagina qu'elles l'avoient été autrefois. On recueillit alors les Mémoires des Provinces, & l'on fit de tous leurs Rois autant d'Empereurs, des Familles Royales contemporaines autant de Dynasties Impériales successives, de l'Histoire particulière de chaque peuple l'Histoire générale de la Nation : ensorte qu'à mesure qu'on découvroit un nouveau monument dans quelque canton, l'Empire recevoit un nouvel accroissement d'ancienneté, un nouveau chef, une nouvelle origine. Même en attribuant à plusieurs Patriarches de la Nation, à Puon-çu, à Fo-Hi, à Yao, à Hoang-Ti, la Police, les Arts, les Loix, le desséchement des marais, le défrichement des terres, les mêmes entreprises & les mêmes succès, on ne s'avisoit point de soupçonner qu'ils eussent opéré sur des terreins ou sur des peuples différens ; & toutefois il y avoit encore sur les montagnes des Nations entières dans une indépendance absolue qu'elles ont conservée jusqu'à ce jour. Par la méthode que prirent les Rédacteurs des Annales Chinoises, ainsi que les Compilateurs des Fastes de l'Egypte, d'entasser les unes sur les autres les ruines des Histoires particulières qui avoient occupé la même ligne chronologique, l'édifice de l'Histoire générale fut élevé à une hauteur prodigieuse. L'on se tiroit ainsi du labyrinthe de faits que formoient les monumens délabrés que l'on avoit ramassés çà & là. Les Mémoires manquoient également d'ordre & de Chronologie. Leurs dates mêmes ne répandoient qu'un jour incertain, parce qu'elles ne se rapportoient point à une époque généralement fixée dans l'esprit de la Nation. Aussi les différentes Chronologies furent réglées, non par des témoignages historiques, mais par des calculs astronomiques, auxquels les Annalistes, Astronomes, & Historiens tout à la fois, eurent recours pour ordonner leurs systêmes ; & quand Lieou Hin eut publié des Tables Astronomiques d'un grand nombre de siécles, avec le moyen de pousser les calculs à l'infini, la Nation se donna des millions d'années.

HISTOIRE DE LA CH.

En vain dira-t-on que les Chinois ont joint l'Histoire du

HISTOIRE DE LA CH.

Ciel à celle de la Terre, & qu'ils ont ainsi justifié l'une par l'autre. Sotion, dans Diogêne Laërce, comptoit 373 éclipses solaires, & 832 lunaires entre Vulcain & Alexandre le Grand; il les plaçoit dans un intervalle de 48863; il détruisoit une assertion par l'autre. Il en est peut-être de même des Historiens Chinois. Ils placent une conjonction de cinq Planètes entre l'an 2513 & l'an 2435 avant Notre-Seigneur: suivant le calcul de M. Cassini, cette conjonction n'a pu arriver que l'an 2012 avant cette époque. Il y aura donc une différence de cinq siécles entre le tems marqué par la Chronologie Chinoise, & le vrai tems. Cependant M. Kirch, sçavant Astronome de ce siécle, soutient dans les Miscellanea de l'Académie de Berlin que ce phénoméne se rapporte au tems fixé par les Annales de la Chine. Mais s'il est vrai, comme le Pere Martini donne lieu de le croire au commencement de son Histoire, que les Chinois ne comptent que cinq Planètes, Saturne, Jupiter, Mars, Vénus, & Mercure, & qu'ils supposent au temps de leur cinquiéme Empereur le concours de ces cinq Planètes dans la Constellation *Che* au jour même de la conjonction de la Lune avec le Soleil, il faudroit remonter infiniment plus haut pour trouver ce concours. M. Cassini met encore cinq siécles de différence entre un Solstice d'hiver tel que les Chinois le rapportent, & ce même Solstice tel qu'il a dû arriver. Ce sçavant Astronome a conféré les Tables Chinoises avec celles de Tycho-Brahé, & il a trouvé leur accord si parfait, qu'il juge que ces Tables ont été calculées par les Missionnaires, & non par les Chinois. » Quelle apparence y a-t-il, dit cet Auteur, » que, sans être tirées des Tables de Tycho, elles y fussent si » conformes? Nos Astronomes de ce siécle ont de la peine à s'ac- » corder dans la même minute dans le lieu des étoiles fixes: & » l'on sçait qu'entre le Catalogue de Tycho & celui du Land- » grave de Hesse faits en même tems par d'excellens Astrono- » mes, il y a une différence de plusieurs minutes. C'est pour- » quoi il n'est pas vraisemblable que les observations des Chi-

» nois s'accordent presque toujours avec les observations de » Tycho dans la même minute. » La fraude est constatée par cette remarque.

Le P. Gaubil a observé que la conjonction, dont il a été parlé ci-dessus, n'étoit qu'une conjonction de système. Il avoit trouvé un Auteur Astronome qui disoit positivement qu'il ne falloit pas la prendre pour une conjonction réellement arrivée du tems de Tchouen-Hio, & que c'étoit une conjonction feinte qu'on pouvoit supposer arrivée des millions d'années auparavant. On voit, dit le P. Parenin, dans la suite de l'Histoire, d'autres fausses conjonctions, sur-tout à chaque changement de Dynastie. Sans aller fouiller dans l'Histoire Ancienne, les derniers temps en fournissent un exemple. La seconde année du regne d'un des derniers Empereurs, la conjonction de quatre Planètes a suffi pour en supposer une de cinq en faveur du nouveau regne. Grande fête ; l'Empereur s'en réjouit ; tout le monde en profita, sur-tout le Tribunal des Mathématiques qui ne pécha point par ignorance, mais qui trouva certains rapports de Planètes qui n'étoient point en place avec celles qui y étoient, & qui suffisoient pour fonder une conjonction flatteuse & profitable. Il n'y a rien de plus ordinaire aux Chinois que de semblables suppositions. Le Pere Martini a lu dans un de leurs Livres, que, sous le regne d'Yao, le Soleil resta suspendu sur la Chine pendant dix jours & dix nuits sans interruption ; ce qui fit craindre un embrasement universel.

Les Han, en rétablissant le Tribunal des Mathématiques, promirent de grandes récompenses à ceux qui découvriroient des documens astronomiques sous les ruines, dans lesquelles les guerres avoient enseveli l'ancienne Astronomie & la pratique des calculs. Il est très-vraisemblable que cet appas tenta les faussaires, & que les suppositions ne furent point rares dans un tems où la fausseté ne pouvoit être démontrée. Des Catalogues d'Etoiles & de Constellations, & d'autres ouvrages sortirent en lambeaux & avec éclat des tombeaux, & d'autres sources ténébreuses qui ne

pouvoient dépoſer contre des impoſteurs. Voyez l'Hiſtoire abrégée de l'Aſtronomie Chinoiſe par le P. Gaubil dans le ſecond Tome des Obſervations publiées par le P. Souciet, & les Remarques ſur la Chronologie Chinoiſe du ſecond Tome de l'Eſſai ſur les Hiéroglyphes des Egyptiens, traduit de l'Anglois de Warburthon.

Suivant le récit du P. Gaubil, les Mathématiciens du Tribunal ſuivirent, dans leurs opérations aſtronomiques & ſur la foi des monumens découverts, des règles ſi mal conçues, qu'il faut que les Chinois n'euſſent jamais fait de grands progrès dans cette Science, ou que ces documens euſſent été fabriqués par des Ecrivains peu inſtruits. Il ſuffit de connoître l'ignorance dans laquelle la Nation a toujours été de la Géographie & de la Coſmographie, pour juger que leur Aſtronomie ne fut jamais fort exacte ni fort étendue. Après le recouvrement des Kings, l'Hiſtoriographe Se-Ma-Tſien, fils de Su-Ma-Tan, Préſident du Tribunal de l'Hiſtoire, rédigea pluſieurs préceptes, pour ſupputer les mouvemens des Planètes, les Eclipſes, &c. Environ 40 ans après, Lieou-Hin compoſa un corps complet d'Aſtronomie ſous le titre de San-Tong ou Trois Principes. Dans cet ouvrage, il ſuppoſe un eſpace de 143127 années ſolaires, qui juſqu'à l'an 104 avant J. C. comprennent 31 yven ou périodes de 4917 ans. Les Aſtronomes des Dynaſties ſuivantes, en ſe conformant à ſa méthode, trouverent des deux ou trois cent millions d'années ſolaires. Cependant les régles établies par Lieou-Hin étoient très-défectueuſes, & les ouvrages auxquels elles ont ſervi de fondemens ſont devenus inintelligibles aux Chinois.

D'après ces chimériques calculs, on compoſa des Calendriers, auxquels on voulut donner le mérite de l'ancienneté, en y attachant les noms des anciens Rois; mais, ſuivant le témoignage du P. Gaubil, on ne fut pas long-temps ſans ſoupçonner l'authenticité de ces ouvrages, d'ailleurs mal digérés. Cependant on rapporta aux Tables Aſtronomiques les Eclipſes citées dans les débris

des anciens monumens. Quoiqu'elles fussent en très-petit nombre, le P. Gaubil a trouvé qu'elles avoient presque toutes été mal calculées. Celles du Tchun Tsieou, ou de l'Histoire du Royaume de Lou attribuée à Confucius, au nombre de trente-cinq ou trente-six, ne remontent pas au-delà de l'an 720 avant J. C. L'Eclipse du Chi-King n'a dû arriver que l'an 776 avant la même époque. Enfin sur celle dont parle le Chou-King, & dont on marqua le temps à l'an 2155 avant notre Ere, fut entée la prétendue conjonction des cinq Planètes que l'on vient de voir, à 356 ans de distance de cette dernière éclipse. C'est sur ces calculs imaginaires que quelques Auteurs ont prétendu que la haute antiquité de la Nation Chinoise étoit immuablement fondée.

Les Titres de la Chronologie Chinoise sont donc supposés par la mauvaise foi, & détruits par la critique. Il paroît même que la Nation a été lente à sortir de l'obscurité, ou du moins à répandre au-dehors l'éclat de son Empire. Si la Chine eût été un Etat puissant, dès les premiers siécles de l'Antiquité, comme elle l'a été depuis, comment le reste du monde n'auroit-il eu aucune connoissance de ses richesses, de ses Arts, de ses forces, de son génie? Comment son existence même auroit-elle été absolument ignorée jusques au tems d'Alexandre, & peut-être plus tard? Je ne dirai point, avec les Auteurs de l'Histoire Universelle, que Manethon, Sanchoniaton, Bérose, &c. n'en ont fait aucune mention, puisqu'il ne nous reste des ouvrages de ces Ecrivains que des fragmens. Je dirai seulement qu'elle ne paroît désignée ni dans ces fragmens, ni dans les Histoires de Moyse, d'Hérodote, & d'aucun autre Historien d'une haute antiquité, & qu'il est très-incertain si le Royaume Sophitien de Diodore & de Quinte-Curce, si le Catea de Strabon, si le pays des Sérès est le même que la Chine. Les Philosophes Grecs, qui ont voyagé dans les Indes pour s'instruire des loix & des mœurs, n'auroient-ils pas puisé dans ce pays quelque lumière sur la Morale & sur le Gouvernement Chi-

nois? Comment les premières Nations commerçantes, qui ont parcouru les mers de l'Orient, n'auroient-elles eu avec ce peuple aucune communication, sur-tout s'il est vrai, comme je le prouverai plus bas, que les Chinois eux-mêmes, après avoir été policés, ont été portés par le même esprit sur les côtes de l'Asie & de l'Afrique? Les Auteurs Anglois de l'Histoire Universelle prétendent que la Chine n'étoit que médiocrement peuplée l'an 1300 avant l'Ere Chrétienne, & qu'une grande partie de cette contrée doit avoir été presque déserte 637 ans avant J. C. lorsque les Scythes, sous la conduite de Madyes ou Oguskan, firent une irruption dans la haute Asie. Les Voyageurs Arabes, traduits par l'Abbé Renaudot, disent que pendant les guerres civiles qui suivirent le regne d'un des Princes de la Chine, le Vainqueur mangeoit ses prisonniers, & que de leur temps on y vendoit de la chair humaine dans les places publiques. Cette cruauté, ajoûtent ces Voyageurs du huitiéme siécle après J. C., leur étoit permise par les loix de leur Religion. Si le fait étoit avéré, il dégraderoit fort la Nation Chinoise. Il est constant que douze siécles avant J. C. la plus grande partie de son pays étoit entiérement barbare; & s'il est vrai que les Arts n'y ont souffert aucune éclipse, ils n'y avoient donc pas encore pénetré. C'est-là le temps où M. de Guignes conjecture qu'une Colonie Egyptienne a policé les Chinois.

Il paroît, par l'Histoire même de la Chine, que l'Empereur Vou-Hoang-Ti est le premier qui ait porté le nom Chinois dans la Perse & dans l'Inde vers l'année 126 avant J. C. par les mains d'un de ses Généraux. Cet Officier fut présent à une bataille des Scythes contre les Parthes; il parcourut la Perse, la Sarmatie, & le pays actuellement connu sous le nom d'Indostan. Depuis ce tems-là les Chinois conserverent des relations avec les peuples de ces contrées. Cependant il est aisé de prouver, contre l'opinion reçue, que s'ils avoient été jusqu'alors inconnus, ce n'étoit point parce que leurs maximes les tenoient renfermés dans les limites de leur

Empire, comme leurs mœurs présentes peuvent le persuader. N'ont-ils pas incontestablement porté eux-mêmes leur écriture & leurs Sciences au Japon? Leurs loix & leurs usages ne les ont-ils pas suivis dans la Corée, dans la Cochinchine, & dans le Tonquin? Leur Histoire ne disperse-t-elle pas diverses Colonies de la Nation dans l'Orient? Les Européens, quand ils ont découvert le Cap de Bonne-Espérance, n'ont-ils pas trouvé des peuplades Chinoises sur toutes les côtes des Isles & du continent des Indes? Si l'on en croit la Nation elle même, si sa présomption ne rend pas son témoignage trop suspect, n'a-t-elle pas étendu son empire jusqu'au Cap de BonneEspérance? Thevenot ne craint pas d'assûrer que ses Navigateurs ont fait autrefois ce que font aujourd'hui les Navigateurs Européens, qu'ils ont couru toutes les mers des Indes jusqu'au Cap dont on vient de parler, pour y faire le commerce & de nouvelles découvertes. C'est des Chinois, à ce que croit ce Voyageur, que Marco-Polo a pris ce qu'il dit de l'Isle de Madagascar & des terres Australes situées au Sud-Est de Java. Les Insulaires de Madagascar ont conservé le souvenir d'une Colonie venue de la Chine dans leur Isle. On sçait, au rapport de M. Huet, par les Annales d'Ormuz, que le Golfe Persique a vû jusqu'à 400 vaisseaux Chinois se charger & se décharger d'une infinité de marchandises précieuses. Les Annales de l'Empire conservent des monumens de quelques courses anciennes de la Nation sur les côtes de l'Amérique. Il seroit inutile de dire, contre ces différentes traditions, que les Chinois n'ont pu naviguer si loin sans l'usage de la boussole; car si la boussole leur a été nécessaire pour aller d'une extrémité de l'Asie à l'autre jusques en Afrique, ne peut-on pas conclure, avec le même droit, que ces Orientaux ont connu l'usage de cet instrument, puisqu'ils ont passé dans ces contrées? Acosta dit que Vasco de Gama trouva la boussole sur les vaisseaux du Mozambique; elle étoit connue, ainsi que les Cartes & le quart de cercle des Maures du Guzarate. Les Chinois prétendent qu'elle fut décou-

verte dès le regne de leur Empereur Ouang-Ti, 3000 ans avant l'Ere Européenne.

L'esprit de commerce suit de près les Sciences & les Arts, si des institutions particulières ne servent de frein au luxe & à la cupidité. Il est prouvé par les faits que le Gouvernement Chinois n'a fait autrefois aucune violence au goût de la Nation pour le trafic, puisqu'elle a, pour ainsi dire, étendu sa patrie sur toutes les mers de l'Orient; & si l'on considère que le climat hâtoit la population, & poussoit les peuples sur les côtes, on pourra conjecturer, avec vraisemblance, que la navigation n'a pas tardé long-tems de les illustrer aux yeux de l'Asie Orientale, après qu'ils ont été polis par les Arts: cependant les Nations anciennes ne les ont pas connus.

Ces observations nous autorisent à juger que la Chine a été civilisée beaucoup plus tard que l'Egypte, & que, si l'une des deux Nations a reçu de l'autre les Arts & les Sciences, les Egyptiens ont été les maîtres des Chinois: quelques Sçavans ont prétendu qu'ils sont leurs ancêtres. M. Huet, dans son Histoire du Commerce des Anciens, attribue, sans hésiter, aux Chinois une origine Egyptienne, fondée, en partie sur les usages, en partie sur la conformité de leurs doubles lettres hiéroglyphiques & profanes, & sur l'affinité des langues. M. de Guignes a appuyé ce sentiment de preuves d'un grand poids. Une ressemblance de mœurs & de coutumes avoit engagé M. de Mairan à adopter cette opinion. De Sçavans Anglois ont été frappés de la même analogie; mais ils en ont conclu que les Egyptiens descendoient des Chinois. C'est le sentiment de M. Shuckford qui prétend que l'Arche s'arrêta sur les frontières de la Chine, & que Noë y regna sous le nom de Fo-Hi.

Cette conformité d'usages ne me paroît point un titre suffisant pour constater la prétendue filiation des Chinois. Les mêmes causes, soit physiques, soit morales, ont pu produire les mêmes effets dans deux pays éloignés l'un de l'autre. Cependant

dant si deux peuples se trouvent quelquefois dans des conjonctures semblables, ils seront encore plus souvent dans des conjonctures différentes, & mêmes contraires : ainsi, pour donner de la force à ce genre de preuve, il faut faire tout à la fois la balance des oppositions & celle des rapports.

Il faut examiner dans les usages communs à deux peuples s'ils n'ont pas dû être présentés par la Nature, inspirés par la nécessité, introduits par l'occasion ; ou s'ils n'ont pu naître que de certaines causes exclusives, s'ils n'ont point d'analogie avec l'esprit général de la Nation, s'ils portent, pour ainsi dire, une empreinte particulière, un caractère de propriété. Si l'on s'écarte de ces régles, on est dans la voie de l'erreur. Des traits vagues de ressemblance ont donné occasion de confondre l'Inde avec l'Ethiopie, le Prête-Jean de Syrie avec l'Empereur des Abyssins, &c. Fascinés par le préjugé des rapports, quelques Sçavans ont vû toutes les Histoires Mythologiques dans l'Ancien Testament. Il seroit bien plus étonnant de ne pas trouver des coutumes semblables chez les habitans, soit sauvages, soit policés, de deux contrées différentes, que de les trouver dans une entière opposition.

Le climat, le terrein, & la situation des peuples s'accorderent ensemble pour donner primitivement aux Chinois & aux Egyptiens les mêmes besoins, en leur fournissant les mêmes ressources : de-là les mêmes efforts, les mêmes essais, les mêmes Arts, le même esprit. Les fondateurs des deux Empires tirerent leurs plus belles Provinces de dessous les eaux ; la Nature fut forcée, & les deux peuples créèrent leur propre sol. Les bras des deux Nations furent occupés pendant des siécles, à creuser des canaux, à élever des digues, à bâtir des murailles, à former des lacs. Une majesté brute distingua ces grands ouvrages, fruits des efforts de tout un peuple. La nécessité ne songe point aux agrémens, & l'idée du grand les fait négliger. Tel fut le caractère de l'Architecture Egyptienne & de l'Architecture Chinoise. Sur ces ter-

res sorties des eaux, il n'y avoit ni forêts, ni productions naturelles propres à nourrir les habitans; il fallut les cultiver; il fallut honorer l'Agriculture. Comme leur fécondité dépendoit des inondations périodiques, il fallut étudier les saisons & les astres; & comme le milieu de la Chine répond à peu-près en latitude à l'Egypte, la circonstance d'une position & d'un ciel également favorable, fit naître l'Astronomie dans l'un & l'autre pays. On imagina aussi des méthodes semblables pour arrêter les débordemens du Fleuve Noir: c'est le nom que les Egyptiens donnent au Nil, & les Chinois au Hoang, suivant M. de Guignes, fondés sans doute sur la couleur des eaux de ces Fleuves; mais ce sont les Tartares qui lui donnent le nom de Fleuve Noir, Cara Mouran; les Chinois l'appellent Hoang, Fleuve jaune ou bourbeux.

La société domestique fut le modéle des premiers Gouvernemens. Les Chinois & les Egyptiens, plus voisins du berceau de la Nature que les autres peuples lorsqu'ils se réunirent sous l'empire des loix, s'éloignerent moins que les autres de ses inspirations. Comme la subsistance de ces peuples dépendoit de leurs soins à entretenir les travaux dont on vient de parler, il fallut que les Rois commandassent moins en maîtres qu'en peres. Les peuples, étonnés de leurs propres travaux, admirerent les Princes qui les avoient entrepris; ils ne purent recueillir les fruits de leur bienfaisance & de leur douceur sans les aimer. Les uns & les autres regarderent la reconnoissance, suivant l'expression de Diodore de Sicile, comme la source de tous les biens & de tous les secours qu'on pût espérer dans la vie. On accorda de l'encens & des autels aux Rois, parce qu'avec le pouvoir de faire le bien, ils en avoient la volonté comme les Dieux. Cependant comme la Nation élisoit ses Rois, elle dut les déposer, lorsqu'ils ne se conformerent point au modéle qu'ils devoient suivre; ce qui mettoit un frein à leurs passions: mais comme l'expérience n'avoit point appris aux hommes l'art de la politique & des gouvernemens modérés, la volonté du Prince,

c'eſt-à-dire, du Légiſlateur fut la premiere loi. Ainſi le Gouvernement fut deſpotique, mais paternel.

Je ne ſçais ſi les Egyptiens avoient, comme les Chinois, diſpoſé le monde ſur le modéle de leur Gouvernement. La Nature, ſuivant les anciens Philoſophes de la Chine, eſt une Monarchie inviſible, dont les membres ont une continuelle correſpondance avec les membres de la Monarchie Chinoiſe, qu'ils croyoient occuper à peu-près toute la terre. L'Eſprit ou le Roi du Ciel a, comme celui de la Chine, ſix principaux Miniſtres, Préſidens des ſix premiers Tribunaux. Ce Roi du Ciel ne ſe mêle que de la perſonne du Roi de la Chine; & quoique tous les hommes doivent l'honorer, le Prince a ſeul le droit de lui offrir des ſacrifices; lui ſeul en eſt le Prêtre. Les Miniſtres Chinois ſont à l'égard des Miniſtres Céleſtes, le peuple eſt à l'égard des Eſprits répandus par-tout, ce que le Roi de la Chine eſt à l'égard du Roi du Ciel. Les Eſprits, ou ames de la Nature, comme des Magiſtrats cachés, s'occupent continuellement à punir les fautes ſecrettes des hommes ſoumis à leur direction particulière; l'Eſprit du Ciel punit le Roi, & ainſi des autres. Le Ciel, quoique le Prince ſoit ſon fils adoptif, ne ſe laiſſe point entraîner dans ce ſoin par aucune ſorte d'affection; la ſeule conſidération de ſa bonne ou mauvaiſe conduite envers ſes ſujets régle ſes jugemens. L'Empire Chinois, diſoit-on autrefois, eſt le *Commandement Céleſte*, parce qu'un Roi de la Chine doit gouverner ſon État, comme le Ciel gouverne la Nature; & c'eſt au Ciel qui donne la Royauté, qu'il faut demander l'art de regner. Les Rois ne peuvent conſerver le Trône ſans la faveur du Ciel qui en diſpoſe, ni plaire au Ciel que par la vertu. La ſeule vertu des Rois peut rendre, ajoûtoit-on, tous leurs ſujets vertueux; ainſi les Rois ſont reſponſables envers le Ciel des mauvaiſes mœurs du Royaume. La vertu des Rois, c'eſt-à-dire, l'art de regner, ſelon les loix de la Chine, eſt une raiſon céleſte pareille à celle du Ciel. La vertu des ſujets qui conſiſte dans les égards

des citoyens, tant des uns envers les autres, que de tous envers leurs Princes, selon les loix de la Chine, dépend des Rois, non-seulement de leur soin à punir les crimes, mais de leur attention à les empêcher par sa vertu. Les Chinois louent un de leurs Princes d'avoir regné pendant vingt-deux ans, sans que l'on eût vû ni exécution ni procès, sans que le peuple s'en apperçût, c'est-à-dire, sans qu'il sentît l'autorité Royale, non plus que la force qui meut la Nature : merveille qu'ils appellent gouverner imperceptiblement comme le Ciel. Ces opinions ont engagé plusieurs de leurs Princes à porter les crimes de leurs peuples.

Pour parvenir au même but, les bienfaiteurs des deux Empires se rencontrèrent quelquefois dans le choix des moyens, quelquefois ils prirent des voies différentes, mais relatives. Le même esprit institue en Egypte le jugement solemnel des Rois après leur mort; à la Chine c'est le Tribunal historique qui contrôle les actions des Empereurs. La Nation n'avoit d'abord été qu'une famille; le citoyen ne se mêla point avec l'étranger; ils eurent tous la même naissance. En Egypte tout fut noble, il n'y eut point de nobles à la Chine. Les Vieillards ont dû jouir dans ces deux contrées d'une grande considération. Leur mémoire a été le premier dépôt des connoissances; leur conseil conduisit la Nation; leur exemple l'a entraînée. Leur mort sera pleurée; leurs reliques seront précieuses. L'Egyptien les embaumera, le Chinois les encensera : tous les deux se feront une Religion d'honorer leurs Ancêtres.

L'industrie dut s'étendre du nécessaire à l'utile. Il étoit avantageux de communiquer la connoissance & de conserver la mémoire des événemens. Les Hiéroglyphes & les Symboles, ces peintures naturelles, en quelque sorte, furent employées chez les deux peuples. L'embarras de peindre l'objet entier & les idées abstraites appella l'usage de ne peindre qu'une des parties ou des qualités de la chose, & de la désigner par des objets analogues. L'on conçoit

comment la Chine & l'Egypte ont pu, sans aucune communication entr'elles, représenter le Soleil sous la forme d'un cercle, & la Lune sous la forme d'un disque; comment elles auront pû exprimer la haine par des animaux antipathiques, & les batailles par des mains armées, &c.

HISTOIRE DE LA CH.

Comme la population s'accrut considérablement dans les deux contrées, il fallut y bâtir de grandes Villes & contenir les habitans par une police rigoureuse. Les Egyptiens furent contraints d'envoyer en Colonies le superflu de la Nation, parce qu'ils ne trouvoient pas à s'étendre autour d'eux comme les Chinois. Le poisson étoit l'aliment ordinaire des deux peuples; & s'il est vrai que cette nourriture soit favorable à la propagation, ils auront eu, outre le climat, une autre source commune de fécondité. La polygamie s'établit chez l'Africain & chez l'Asiatique, soit à raison du climat, soit à raison de la surabondance de filles, soit par d'autres causes. Il y eut divers ordres de femmes chez l'un & l'autre; mais les enfans de toutes ces femmes furent également censés légitimes par tous les deux: car la plus grande partie de la Nation eût été infâme, si l'on eût flétri la bâtardise. Il y eut pourtant une singulière opposition dans les mariages des Chinois & dans ceux des Egyptiens. Diodore de Sicile rapporte qu'en Egypte les hommes s'engageoient dans le contrat de mariage à être soumis à leurs femmes. A la Chine, les femmes ont toujours été esclaves; elles n'ont d'autorité dans le gouvernement domestique qu'en sous ordre & par une communication volontaire.

L'Egypte & la Chine étant riches de leur propre fonds, pouvoient se passer de commerce. Les deux Nations n'ayant autour d'elles que des Sauvages, elles pouvoient également traiter de barbare le reste de l'Univers, s'arroger la primauté d'origine sur tous les autres peuples, & fermer aux étrangers les portes de l'Empire, pour ne point se mésallier, ou se corrompre. En suivant les institutions de leurs anciens Législateurs, l'Empire avoit été heureux & florissant. Leur bonheur les attacha aux causes de leur

Histoire de la Ch.

bonheur ; les innovations furent interdites comme dangereuses en Egypte ; on ne les reçut point à la Chine ; non - seulement le Gouvernement ne changea point de face, mais même les Arts conserverent leurs anciennes formes, parce que dans ces Empires, les mœurs, les manières, les usages, les Sciences, la Morale, tout faisoit corps avec le Gouvernement ; & que le moindre changement étoit une altération dans le systême de la police générale. Confucius disoit que la plus sûre marque de la perte d'un Etat étoit la perte de la Musique ; Platon, instruit dans la sagesse des Egyptiens, regardoit de même la Musique comme un des principaux ressorts du Gouvernement. Dans les Etats nouvellement constitués, les loix passent en mœurs ; dans les Etats despotiques, les mœurs passent en loix. Cette harmonie se maintint par les mêmes causes en Chine, en Egypte. Les habitans de ce dernier Royaume se vantoient que leurs loix étoient les meilleures loix de l'Univers, parce que pendant plus de 4700 ans, ils avoient été bien gouvernés par des Rois presque tous nés chez eux, & sans doute suivant des loix très-sages soutenues par une bonne éducation. On croit entendre parler les Chinois.

L'avantage de se suffire à soi - même, la prospérité de l'Etat, la chaleur du pays, l'habitude de la paix, rendirent les deux Nations pacifiques. La tranquillité publique avoit été le principal objet de leur Gouvernement. Leurs Etats étoient assez étendus, la Nature sembloit en avoir marqué les limites. L'Egypte & la Chine, presqu'entiérement entourées de fortifications naturelles, n'avoient qu'un de leurs côtés ouvert aux incursions, l'une à celles des Arabes, peuple pasteur & voleur, l'autre à celles des Tartares, peuple pasteur & voleur ; les Rois de l'Egypte & de la Chine fermerent à ces brigands l'entrée de leurs pays par une grande muraille.

Le Dragon, dit Monsieur de...., est l'enseigne des armées de la Chine, comme il fut le symbole de l'Egypte. Je suppose cette dernière assertion prouvée, je suppose qu'il n'y ait point de cro-

codile à la Chine qui ait inſpiré à Fo-Hi la viſion du Dragon-cheval; il y a tant de crocodiles dans toutes les mers de l'Orient, ces animaux ſont ſi généralement honorés dans les Indes & aux portes de la Chine, qu'il ne me paroît pas néceſſaire d'aller chercher le Dragon de Fo-Hi ſur les bords du Nil. On trouve, dit-on, l'âge d'or dans l'Hiſtoire de la Chine comme dans celle de l'Egypte: & quel eſt l'ancien peuple ſans âge d'or? Les illuminations ſont des ſignes trop ſimples de réjouiſſance, & trop ordinaires dans l'Orient pour rapporter l'origine de la fête des lanternes à la Ville de Saïs en Egypte. Les Chinois, ajoûte-t on, racontent des merveilles de leur herbe ku-y, comme les Egyptiens du lotos; ils ont auſſi une eſpéce de Phénix. Si de pareils rapports ſont concluans, il eſt aiſé de prouver que tout peuple eſt iſſu de tout peuple. On croit auſſi reconnoître, à quelques figures antiques de l'Egypte, les phyſionomies Chinoiſes, ces yeux fendus & un peu convergens de haut en bas vers le nez: je réponds que les habitans de la Nouvelle Guinée reſſemblent prodigieuſement, par la figure & par les mœurs, aux habitans de la Guinée, leurs Antipodes. La preuve qu'on peut tirer de ſemblables conformités tombe d'elle-même, quand elle ne s'étaye point de rapports plus eſſentiels & plus caractériſtiques. J'ajoûte qu'il y a des Loix, des Arts, des uſages qui ont pu paſſer de l'Egypte à la Chine, ou par les Vaiſſeaux Phéniciens, ou par la voie des Indes que Séſoſtris avoit enrichies des connoiſſances de ſa Nation. Je ne crois point que ce Conquérant ait eu le temps de pénétrer juſqu'à la Chine; le paſſage de l'Inde dans cet Empire par les montagnes de la preſqu'Iſle au-delà du Gange eſt preſque impraticable, même aujourd'hui, pour des armées.

Si la Chine a été peuplée & policée par une Colonie Egyptienne, comment la Nation conquérante, au lieu de tranſplanter dans le pays conquis l'uſage des caſtes & de l'immutabilité de profeſſions, inſtitution marquée au coin de la politique & particulière à l'Egypte, auroit-elle établi un ſyſtême de Gouvernement ſi

Histoire de la Ch.

contraire à cette institution, qu'il invite chaque citoyen à sortir de l'état paternel pour s'élever à un ordre supérieur ? Comment, au lieu d'imposer aux vaincus le joug de sa Religion, portion si essentielle du Gouvernement & des mœurs, n'en auroit-elle pas elle-même conservé la moindre trace ? Comment, au lieu de perpétuer l'usage de sa langue maternelle, langue polie, l'auroit-elle laissé périr, en conservant ses Arts & ses Sciences, pour adopter une langue barbare ? Comment, au lieu d'éterniser par des monumens le souvenir de sa conquête, n'auroit-elle pas transmis, n'étant point retombée dans la barbarie, la tradition de son origine & de cet événement si glorieux, du moins à ses propres enfans ? Ces questions me paroissent très-difficiles à résoudre ; elles établissent un contraste frappant de mœurs & de génie entre les deux Nations ; elles détruisent les ressemblances. Il seroit aisé d'entrer dans un long détail d'oppositions moins fortes ; mais j'ai fourni la réponse que les partisans de l'opinion que je réfute pourroient faire à ces nouvelles observations.

M. Huet a supposé un rapport de langues entre l'ancienne Egypte & la Chine. Je sçais que la langue Cophte a pû servir de terme de comparaison entre ces deux langues. Mais cette comparaison a-t-elle été faite, l'a-t elle été à l'avantage de cette opinion ? Il n'en paroît aucune preuve ; il semble, au contraire, que les défenseurs du sentiment de M. Huet supposent la différence des deux langues comme une chose constante. S'il se trouvoit entr'elles des analogies, comme il s'en trouve entre les principales langues de l'Orient, il faudroit seulement en conclure qu'elles sont des dialectes de la même langue matrice, & que vraisemblablement les deux peuples sont deux branches séparées de la même tige. Cette séparation peut se rapporter aux plaines de Sennaar, & la Nation Egyptienne n'auroit pas même alors le droit d'aînesse sur la Nation Chinoise. Cette conjoncture s'accorde avec le témoignage de quelques Historiens Chinois qui rapportent qu'il y a dans le pays de Tatsin des peuples qui ont une origine commune

avec

avec leur Nation. Par le mot Tatsin, ils entendent les pays situés à l'Occident de la mer Caspienne. M. de Guignes a démontré que les monogrammes Chinois étoient formés de lettres Phéniciennes, & qu'il y avoit une relation manifeste entre l'écriture Chinoise & les langues Arabe, Hébraïque, Persanne, Cophte, Phénicienne, &c. pendant qu'il n'y en a aucune entre cette même écriture & la langue parlée des Chinois. Jusques-là, on doit seulement conclure que les Chinois ont emprunté leurs lettres des autres peuples de l'Orient, comme les Cochinchinois, les Tonquinois, les Japonnois, &c. les ont empruntées des Chinois, sans renoncer à leur propre langue. Ces peuples lisent tous les mêmes caractères avec les sons particuliers de leur propre langage, en y attachant le même sens. Ce n'est pas à dire qu'ils tirent tous leur origine ou de la Chine ou de l'Egypte. Le Japon étoit policé avant que l'écriture & la Philosophie Chinoise y pénétrassent.

L'Auteur célèbre que je viens de citer n'a pas borné ses recherches aux simples rapports des caractères Chinois avec les caractères Egypto Phéniciens. En analysant ces monogrammes, sous lesquels les Chinois lisent les noms des Princes de leur premiere Dynastie, il y a trouvé, en lettres Phéniciennes, les noms de Menès, d'Athoës, de Diabiés, de Pemphos, &c. premiers Rois de Thébes. Il conclut de-là que les Chinois, en recevant les usages des Egyptiens, se sont approprié leurs Annales, & qu'ils ont placé les Rois d'Egypte à la tête de leur premiere Dynastie. Divers faits lui paroissent prouver clairement qu'une partie de l'Histoire Egyptienne est en dépôt dans les Annales Chinoises; mais il en réserve toutes les preuves pour un ouvrage particulier, dans lequel, après avoir donné les principes & comme le Rudiment des caractères Chinois regardés comme caractères Egyptiens, il appliquera toute l'Histoire ancienne de la Chine. Par ce moyen, il découvrira le temps précis où l'Egypte a policé cet Empire. Les découvertes & les travaux de cet illustre Académicien donnent

lieu de croire qu'il remplira sa promesse, & le succès résoudra toutes les objections que j'ai proposées. Je n'ajoûterai ici qu'une réflexion. Si les Annales Chinoises ne sont que les Fastes de l'Egypte, comment les Chinois ont ils pu appliquer une Histoire étrangère à leur propre pays ? L'Histoire particulière des personnes peut également convenir à un Yei ou à un Menès ; il n'en est pas de même de l'Histoire des lieux. Les relations topographiques & locales d'un pays ne sçauroient quadrer parfaitement avec celles d'un autre pays. Il existe encore à la Chine des monumens dont son ancienne Histoire fait mention ; elle parle dès la premiere Dynastie de ses Empereurs, des guerres contre les Tartares, & d'autres événemens qui semblent ne pouvoir appartenir qu'à l'Histoire particulière de la Chine. Si l'on dit que ces peuples ont fondu les traditions naturelles du pays dans l'Histoire de la Nation qui les a subjugués & policés, on affoiblit la preuve que l'on tiroit de l'adoption des Annales étrangères. Les Japonnois ont intercalé dans les lacunes de leur Histoire ancienne divers événemens de l'Histoire de la Chine, quoiqu'ils n'aient eu avec les Chinois que des relations de commerce. Cependant la communication de l'Egypte avec la Chine n'en sera pas moins démontrée. Parcourons les Annales Chinoises.

Les Nations, qui ont perdu le souvenir de l'origine du genre humain, ont d'abord placé des Dieux sur leur Trône. Leur âge d'or s'écoule sous ce Gouvernement Théocratique. Le regne des Divinités finit avec celui des vertus. Les vices plongent les hommes dans la barbarie ; ils vivent comme les brutes. La raison se traîne obscurément dans les bois avant que d'élever le Sauvage, de l'état de nature à celui de la société civile ; & ce n'est qu'après de longs & pénibles efforts favorisés par d'heureuses circonstances que l'homme est homme.

La Mythologie Chinoise donne d'abord l'Empire de la Chine, c'est-à-dire, du monde, aux *augustes familles du Ciel*. Le genre humain se dépravant, les familles de *la Terre* & des hommes suc-

cédent aux familles céleſtes ; elles ſont ſuivies de diverſes générations formant des ki ou périodes de pluſieurs millions d'années. Les Sauvages de la Chine ne connoiſſoient point leurs peres, dit un Hiſtorien de la Nation, ils buvoient le ſang, ils s'habilloient de peaux, *ils ne mangeoient que quand la faim les preſſoit*, lorſque Fo Hi, né dans le Chen-Si, & ſurnommé-Tien-Tſe, fils du Ciel, reçut d'un Dragon-cheval ſorti d'un lac, des loix, ſuivant leſquelles il établit une forme de gouvernement. Ses Miniſtres porterent tous le nom de Dragons. L'art de la chaſſe & celui de la pêche donnerent aux Chinois une nouvelle ſubſiſtance. La Muſique adoucit leur naturel farouche ; mais cette Muſique divine eſt un tréſor que l'on n'a pu recouvrir. Aux cordes nouées qui tenoient lieu de caractères, ſuccéderent les koua ou lignes ſymboliques. Les deux ſexes, confondus auparavant ſous les mêmes habits & vivans ſans pudeur, prirent des vêtemens différens, & ſe ſoumirent aux loix & aux bienſéances de la ſociété conjugale. Fo-Hi vécut environ 3000 ans avant J. C.

Les Arts ſe hâtent à l'envi d'éclore ſous ſes ſucceſſeurs. Le labourage, la Médecine, le Commerce ſignalent le régne de Chin-Nong. Le merveilleux Hoang-Ti calme des troubles, applanit les montagnes, trace des chemins, & étend les bornes de l'Empire, inſtitue des Mandarins, établit le Cycle, met l'Aſtronomie en faveur, régle les nombres & les meſures, invente le Mien ou Diadême, trouve le ſecret de la teinture, fabrique des inſtrumens de cuiſine, imagine des armes, conſtruit des barques & des ponts, bâtit des maiſons & des Villes, bat des monnoies, partage le pays en Provinces, enſeigne aux peuples l'art d'élever les vers à ſoie, *rétablit enfin la vie de l'homme dans ſon cours naturel :* on croit même qu'il inventa la bouſſole. » La vertu & les talens de ce » Prince, diſent les Ecrivains Chinois, égaloient le Ciel & la » Terre : il répandit ſes bienfaits ſur tout l'Univers, ſa libéra-» lité eſt parvenue juſqu'à nous ; enſorte que tout mort qu'il eſt, » on diroit qu'il vit encore. »

L'oiseau Fong-Hoang, qui ne se montre que quand les bons Rois occupent le Trône, fit naître à l'Empereur Cho-Hao l'idée de distinguer ses Officiers par la figure de divers oiseaux appliquée sur leurs habits. Il perfectionna les ouvrages de ses prédécesseurs, & il inventa une nouvelle Musique pour unir les esprits avec les hommes, & accorder *le haut avec le bas*. Tchuen-Hio connut parfaitement la nature des métaux, des eaux, & des bois. Le Calendrier & divers instrumens astronomiques sortirent de sa tête sçavante. Ce fut lui qui joignit à la Couronne le suprême Sacerdoce, le droit d'offrir des sacrifices au Seigneur du Ciel. Ces Princes distribuoient des Etats à leurs enfans & à leurs favoris. Tico ou Kaosin voyoit tout. Eminent en vertu, il l'enseigna aux peuples. Ce fut lui qui le premier donna l'exemple de la polygamie. La Musique vocale est de son invention. Les Princes tributaires détrônerent le voluptueux Tchi. On commence l'ordre des Cycles au regne suivant.

Yao est communément regardé comme le premier Législateur de la Nation, & comme le modéle de tous les Souverains. La vertu lui étoit naturelle ; c'étoit un bonheur pour ses sujets que de le voir. Sa réputation attira tant de peuples dans son Empire, qu'il fallut, pour les recevoir, faire sortir des eaux des terres submergées. Ce Prince hâta les progrès des Mathématiques & des Manufactures. Il préféra le Laboureur Chun à son propre fils pour regner après lui. Ce Chun s'enferma dans le sépulcre de son bienfaiteur pour le pleurer librement pendant trois ans, au lieu de gouverner l'Empire. L'Agriculture, les Sciences, la Police, la Justice fleurirent par ses soins, lorsqu'il eut pris en main les rênes de l'Etat. On vante la beauté de ses Ordonnances. Il y en a une par laquelle il permet à ses sujets de marquer sur une table exposée en public ce qu'ils auroient trouvé de répréhensible dans sa conduite. Le Livre Canonique, appellé Chuking, contient quelques discours que six Seigneurs admis dans les Conseils par cet Empereur, firent en sa présence sur les principes de l'art de regner.

L'Hiſtoire de ces Empereurs eſt moins un ouvrage d'Hiſtoriens qu'une fable de Philoſophes qui contient tout-à-la fois un ſyſtême philoſophique ſur l'origine & la filiation des Arts, & un ſyſtême politique ſur les caractères d'un bon Gouvernement. HISTOIRE DE LA CH.

Les Tartares, dans les traditions conſervées par le Sultan Aboulgazi, donnent pour peres aux Chinois Zwin, ou Tchin, & Magin ſon fils. Zwin étoit fils de Japhet & frere de Turk, Auteur des Tartares. Les deſcendans de Turk inventent auſſi de leur côté différens Arts. Sous le regne d'Alingé, la paix & l'abondance firent oublier aux Tartares les principes de leurs ancêtres ſur le culte d'un ſeul Dieu. Cet Alingé eut dix fils jumeaux, l'un appellé Tatar, & l'autre Mogul ou Mung'l, entre leſquels il partagea ſes Etats. Le Mogol Ogouzkhan réunit ſur ſa tête les deux Couronnes. On prétend que ce Prince, ennemi déclaré de l'idolâtrie, conquit le Kathag ou la Chine, le Tangut, le Karakathag, le Khoraſſan, l'Iraque, l'Arménie, la Syrie, &c, environ 4000 ans avant Gengiskhan, 2800 ans avant J. C. Cette Nation, qui a donné naiſſance à celles que nous avons connues depuis ſous les noms de Huns, de Turcs, de Mogols, de Hongrois, de Tartares, &c. habitoit au Nord des frontières Septentrionales des Provinces Chinoiſes de Chenſi, de Chanſi, & de Petcheli. Dès le tems d'Yao, qui fleuriſſoit vers l'an 2000 avant J. C., les Hiſtoriens Chinois nous apprennent qu'elle étoit appellée Chan-Yong, Barbares des montagnes. Sous la premiere Dynaſtie Impériale de la Chine, ces Barbares portent le nom de Tchong Yo.

Cette Dynaſtie, appellée Hia, compte dix-ſept Empereurs dans l'eſpace d'environ 460 ans. Yu, chef de cette race, regna deſpotiquement par la douceur, après avoir été forcé par les Grands à ſortir de la ſolitude pour gouverner l'Etat. Ce Prince fit faire neuf grands vaſes d'airain, ſur leſquels on grava les Cartes des neuf Provinces de l'Empire. Ces vaſes devinrent dans la ſuite ſi précieux, qu'on attacha le ſalut de l'Etat à leur conſervation. Qui-

conque pouvoit s'en saisir étoit presque assuré de la Couronne : préjugé dangereux, capable de produire beaucoup de conjurations & de révoltes. Yu reçut toujours avec bonté, & même avec reconnoissance, ceux qui venoient lui donner des avis ou implorer sa justice. Il quittoit la table, il sortoit du bain pour donner audience à tous ceux de ses sujets qui la lui demandoient. Ce fut sous son regne qu'un nommé Y-Tie inventa un breuvage extrait du riz ; l'Empereur, après avoir goûté de cette liqueur, en défendit l'usage & en bannit l'inventeur, persuadé qu'elle étoit capable de causer de grands troubles dans l'Empire : mais le mal étoit fait, le secret de ce vin n'échappa point aux recherches de la volupté, il fait encore les délices des tables Chinoises. L'Empire devient héréditaire, Yu le laisse à un fils qui console les peuples de la perte de ce Prince, Auteur d'un Traité d'Agriculture. Les Princes tributaires excitent des guerres civiles.

Les Chinois n'étant point alors assez corrompus pour être malheureux par leurs propres vices, & n'étant point troublés par des voisins ambitieux, ils jouissoient de la paix & de l'abondance sous des Princes bons & vigilans. Il sembloit que la tyrannie seule ou la négligence de leurs Rois pût altérer leur félicité ; l'expérience le prouva. Le préjugé se forma, qui attachoit le bonheur ou le malheur de l'Etat au bon ou mauvais gouvernement des Princes. Une morale douce & généreuse avoit été la politique des premiers Souverains ; ils avoient paru regner comme le Ciel ; on les regarda comme ses enfans. Lorsque de méchans Rois souillerent le Trône, ils furent d'autant plus odieux à la Nation, que leurs prédécesseurs avoient été plus vertueux & plus chéris : on s'imagina que le Ciel les réprouvoit, puisqu'ils ne ressembloient pas à leurs peres, puisqu'ils répandoient la calamité sur les peuples, on osa se soulever contr'eux, les attaquer, les détrôner.

Lorsque les Monarques s'écarterent des sages maximes de leur Ancêtres, les Grands, auxquels une pareille conduite fut presque toujours avantageuse, en profiterent. Une fois affermis dans

l'autorité, ils oubliérent qu'ils ne devoient leur puiſſance qu'à la foibleſſe de l'Empereur. Trop abſolus dans leurs Provinces, ils en devinrent les tyrans. Ils ſe firent la guerre les uns aux autres, ils la firent à leur Souverain. L'origine du mal remontoit juſqu'aux fondateurs de la Monarchie, qui, conſultant moins l'intérêt des peuples, qu'une reconnoiſſance indiſcrette avoient rendus, par leur générofité, leurs parens ou leurs partiſans, trop grands pour des ſujets. De-là les premières guerres & les premières révolutions de l'Empire. Quelques Empereurs Hia ne furent que des phantômes ſous le miniſtère d'un Yé. Cette Dynaſtie eût été de bonne heure éteinte, ſi un ſujet fidéle n'avoit ſauvé un Prince orphelin qui la releva. Elle donna encore quelques bons Princes & la paix à l'Empire. L'ambition n'oſoit alors attaquer la vertu. Enfin, l'indolence de quelques autres Rois prépara le regne de Tikié, le Néron de la Chine, Prince ſi déteſtable, qu'il ſembloit n'être propre qu'à engendrer des monſtres, & mériter que ſa race pérît avec lui.

On dit que ce barbare, aſſervi à une femme plus méchante encore que lui, fit un jour jetter, pour ſe procurer un ſpectacle amuſant, trois mille de ſes ſujets dans un étang de vin. Il y avoit dans le Palais un appartement ſecret, où, par l'ordre de l'Empereur & de l'Impératrice, ceux qui y étoient admis ſe livroient en leur préſence aux plus abominables débauches. Il fut détrôné par le Prince Tchin-Tang, fondateur de la Dynaſtie des Chang ou Yng qui compte vingt-cinq Empereurs dans l'eſpace d'environ 640 ans.

On a vû dans le tableau de la première Dynaſtie la plûpart des Dynaſties ſuivantes. La vertu, la molleſſe, & la tyrannie; la paix, le trouble, & la deſtruction; tel eſt leur cours. Tchin-Tang, récompenſé de ſes travaux par le bien qu'il avoit fait à ſa patrie, força trois fois les peuples à lui faire violence, pour qu'il rendît au Trône ſon éclat & ſa pureté. Sa bonne adminiſtration prouva que ſon refus étoit ſincère. Dans les actions équivo-

Histoire de la Ch.

ques, c'est une régle aussi juste que sage de juger le procédé par l'homme. Ce que la vertu soutient, la vertu l'a fait. L'équité abolit les loix que la cruauté venoit de donner. La discipline & la justice rétablirent l'ordre dans les Armées & dans les Provinces. Ce Prince étoit trop vertueux pour ne pas trouver tous les jours l'occasion de faire le bien. Sa tendresse pour ses peuples ne parut jamais plus éclatante que dans le temps d'une sécheresse universelle qui dura sept ans. Attribuant à ses propres fautes la calamité publique, il se dévoua, comme une victime, au salut de l'Etat, en suppliant le Ciel, après un jeûne rigoureux, de faire tomber sur lui tout le poids de sa colère. L'Histoire rapporte qu'à la fin de sa prière, le Ciel se couvrit de nuages, & qu'une pluie générale ramena l'abondance. Y-Yn, son digne Ministre, enferma Tai Kia, son fils, Prince d'un mauvais naturel, dans le tombeau de ce grand homme, pour qu'il apprît de ses cendres à regner. Le ministère de ce Colao rendit plusieurs regnes glorieux: on voit sous le regne de Tai-Vou la reconnoissance & l'hmanité prescrire par une Ordonnance observée encore de nos jours, que dans chaque Ville le trésor public fourniroit à la subsistance de plusieurs vieillards. Pendant la domination de cette Dynastie, les Tartares firent des courses sur les terres de l'Empire. Des guerres domestiques entre les freres & les enfans des Empereurs le désolerent pendant deux cent ans. Ces divisions inviterent les Princes vassaux à refuser le tribut, & à se soustraire à la dépendance. Pouan-Peng adjugea la Couronne aux enfans des Empereurs. L'Histoire assure que la réputation de Vouting & de son Colao FouYve, qu'une vision de l'Empereur avoit élevé au Ministère, engagea les Nations les plus éloignées à se ranger sous l'obéïssance de la Chine. Des Colonies Chinoises vont peupler des Isles de l'Orient. Tcheou regne, & la Dynastie finit. Le Prince, le Tikié de la seconde race, étoit de même asservi aux caprices d'une femme aussi méchante que belle: elle se nommoit Takia. Cette femme aimoit à voir périr des coupables, c'est-à-dire,

c'eſt-à-dire, ceux qui lui avoient déplu, attachés à une colonne d'airain rougie par le feu qui conſumoit leur chair juſqu'aux os. Le mari fit ſervir à la table d'un pere les membres de ſa fille qu'il avoit miſe en piéces, parce qu'elle avoit réſiſté à ſa paſſion : le crime du pere étoit de lui avoir livré ſon enfant. On prétend que la Princeſſe, qui avoit les pieds très-petits, parvint à faire regarder la petiteſſe des pieds comme un des grands agrémens du ſexe. On dit auſſi que la grande quantité de lumières qui éclairoient pendant la nuit ſon Palais, a donné lieu à la fête des lanternes. On rapporte différentes cauſes de cette fête. Les Hiſtoriens Chinois ſont jaloux de rechercher l'origine de leurs uſages ; c'eſt que les uſages ſont tous ici un objet important pour l'Etat, & non un objet de ſimple curioſité. Vou-Vang, fils de Ven-Vang, grand Prince dans un petit Etat, mit fin à la tyrannie de l'Empereur ; il fonda la Dynaſtie des Tcheou qui a donné 35 Monarques dans l'eſpace d'environ 870 ans.

Vou-Vang répara les injuſtices de ſes prédéceſſeurs : mais ſa bonté & ſon équité même cauſerent tous les malheurs dont cette Dynaſtie fut affligée. Il donna aux deſcendans des familles Impériales de petites Souverainetés pour ſoutenir leur rang avec décence. L'oncle du dernier Empereur eut, dit-on, le Royaume de Corée ; les Principautés de Tſou, de Sou, & de Tchin ſont, après la Corée, les plus conſidérables Royaumes érigés par cet Empereur. Leurs Souverains portoient le titre de Vang ou de Rois. Vou Vang eut un grand Miniſtre, qui, pour racheter la vie de l'Empereur attaqué d'une dangereuſe maladie, offrit ſa propre vie en ſacrifice. Le Prince ayant recouvré la ſanté, écrivit de ſa main cette action dans des Regîtres ſecrets que l'on conſerve au Palais dans des coffres d'or. Sous le regne ſuivant, la calomnie fit diſgracier Tcheou-Kong, c'eſt le nom du Miniſtre ; mais l'Empereur Tchin-Vang ayant trouvé dans les Regîtres les preuves de ſon généreux attachement, le rétablit dans ſa dignité. Tcheou-Kong inventa le Tchi-Nan ; c'eſt le nom que les Chinois don-

nent à la Bouffole. Sous les premiers Empereurs de cette race, la fidélité dans les promeffes étoit fi exacte, que les prifonniers ayant la liberté de fortir pour aller labourer les terres, ne manquoient jamais de retourner dans la prifon.

C'eft ici l'âge des Philofophes. Fo paroît aux Indes. Lao-Kiun dogmatife dans la Province de Hou-Quang. Yang & Me répandent deux doctrines oppofées & pernicieufes. Me prétend qu'il faut également aimer tous les hommes, fans faire diftinction de l'étranger & du parent le plus proche. Yang veut qu'on fe renferme uniquement en foi-même, fans prendre aucun intérêt au refte des hommes, pas même à la perfonne de l'Empereur. Confucius, né dans le Royaume de Lou, Province de Chantong, 520 avant J. C. devint Premier Miniftre dans fa patrie. Cet homme, un de ceux qui feuls fuffifent pour illuftrer les Nations, a parlé des mœurs comme les Ecrivains infpirés par Dieu même. Il rendit fon pays floriffant, comme il eût pû l'être après le regne de plufieurs bons Rois, & le miniftère de plufieurs grands hommes. L'amour de l'équité fut fi général & fi fcrupuleux dans le pays de Lou, que lorfque quelque chofe étoit tombée dans un chemin public, perfonne n'ofoit y toucher que celui à qui elle appartenoit. Confucius établit une fi grande union dans toutes les parties de l'Etat, qu'on l'eût pris pour une famille bien réglée. Cependant une femme, en s'emparant du cœur du Prince, lui enleva l'afcendant qu'il avoit fur fon efprit. Confucius fe démit du Miniftère; il philofopha, il écrivit; il entraîna les efprits & les cœurs, il devint l'oracle & l'idole de la Nation. Le Philofophe Mencius parut quelque tems après.

Cet âge des Philofophes fut auffi celui des guerres civiles & des malheurs publics, on l'appella Tchen-Koue, les fiécles belliqueux, à caufe des guerres cruelles que les Princes tributaires fe firent les uns aux autres pendant plus de quatre cent ans. Celui qui avoit détruit fon concurrent afpiroit au Trône Impérial. Les Empereurs n'avoient que le nom de leur dignité; ils étoient

dépouillés de leurs Provinces. Les Vang refusoient de se rendre aux Etats-Généraux, quand le Souverain les convoquoit pour l'intérêt public. Les uns & les autres appelloient, combattoient, rappelloient les Tartares. Ces Barbares, vainqueurs ou vaincus, rapportoient toujours un grand butin dans leur pays. L'Empereur Sian-Vang, pour se défendre contre le Roi Tsi, avoit été obligé d'épouser la fille de leur Chef : en la répudiant comme étrangère, lorsqu'il n'eut plus besoin de secours des Tartares, il attira la guerre jusques dans sa Capitale. Ping Vang, pour s'éloigner de ces dangereux voisins, avoit transporté le siége de l'Empire de la Province de Chen-Si dans celle de Haran, pour y veiller plutôt à la sûreté de sa personne qu'à celle de son Etat. Plusieurs Empereurs avoient abandonné les Princes tributaires à eux-mêmes, lorsque ceux-ci avoient été attaqués par les Tartares : cette conduite excitoit les vassaux à l'indépendance. Lorsque les divisions de ces puissans feudataires présentoient aux Empereurs des occasions fréquentes de rétablir la majesté de l'Empire, la nonchalance & la lâcheté laissoient chanceler le Trône. De-là, par la destruction de quelques Etats, il se formoit des Etats puissans. La ruine de plusieurs petits Princes, fit du Roi de Tsin, un grand Roi. Ce fut celui-là qui anéantit la troisiéme race Impériale ; mais il n'eut pas le tems de s'asseoir sur le Trône. Cette race eût péri après son dixiéme Empereur Livang, si le Ministre Tchao-Kong, pour en sauver le dernier rejetton, n'eût livré son propre fils à la fureur de la populace. C'est proprement sous cette Dynastie que les Annales de la Chine forment une Histoire.

La quatriéme Dynastie dite des Tsin, qui compte quatre Empereurs dans l'espace de quarante-trois ans, avoit pour auteur un homme de la lie du peuple, nommé Fichou, que l'Empereur Hiao Vang avoit investi d'une Principauté, parce qu'il avoit le mérite de monter un cheval avec une adresse singulière. Quelques Princes confédérés, après avoir vaincu l'Empereur Tchuang-Siang-Vang, fils du Roi de Tsin, destructeur de la troisiéme

Dynastie, se ruinerent eux-mêmes par leur désunion & par leurs guerres. Chi-Hoang-Ti réunit sous la puissance Impériale toutes les Principautés détachées autrefois de l'Empire. La Chine, délivrée de la tyrannie sous laquelle elle gémissoit depuis plus de huit cent ans, fut gouvernée par un seul Monarque. Hoang-Ti, après avoir pacifié l'Empire, songea à le garantir des incursions des Tartares. Lorsque son Général MumTien, à la tête de trois cent mille hommes, les eût chassés du pays d'Ortous, il fit construire, sur les bords du fleuve Hoang, quarante-quatre Places de guerre; il fit garder, avec soin, les défilés; & à l'imitation de quelques autres Rois, il éleva une grande muraille qui couvroit la Province de Chensi, & qui alloit rejoindre deux murailles construites par les Tchao & les Yen. Mais les Grands de l'Empire s'étant révoltés contre Eulchi, son successeur, ces Tartares rentrerent dans le pays dont ils avoient été chassés. On vit aussi renaître les Souverainetés éteintes par Hoang-Ti, & bientôt un chef de brigands nommé Lieou-Pang fonda, par la mort de l'Empereur In-Vang, une nouvelle Dynastie.

La Chine n'a pas eu de plus grand Empereur que ce Hoang-Ti, le premier du petit nombre des Conquérans qu'elle a vûs sur le Trône. Cet homme, né pour un grand Empire, mena la Chine à la liberté par la violence, & il passa pour un tyran. Assez magnifique & assez fastueux pour mériter par ces qualités le surnom de Grand aux yeux de la populace; il éleva de prodigieux monumens, comparables aux grands travaux de l'Egypte, & il revêtit de l'éclat d'un pompeux cérémonial la majesté des Empereurs. Ses flottes porterent, dit-on, des Colonies dans les mers de l'Orient. Contraint de regner en despote pour remplir des vûes élevées au-dessus de la conception Chinoise, il brûla les anciens Livres pour se soustraire à la loi des exemples & des préceptes que lui opposoient insolemment les Lettrés. Cet attentat, contre les choses les plus respectées, le rendit exécrable aux yeux de la superstition. Il

prétendoit que ces Livres n'étoient utiles que lorsque l'Empire étoit partagé en plusieurs Souverainetés, afin qu'on pût gouverner les peuples suivant les mêmes loix; au lieu que sous un seul Souverain, le même esprit animoit tout : que les Sciences fomentant l'oisiveté faisoient négliger l'Agriculture, source du bonheur des peuples auxquels il importe peu d'être instruits, s'ils ont leurs besoins satisfaits : que ces Livres contenoient des semences de révoltes, & que ceux qui, en faisant leur étude, s'érigent en réformateurs de l'Etat, osoient s'élever contre les Ordonnances des Princes qui doivent varier selon les conjonctures, si elles n'étoient pas conformes aux anciens Réglemens de l'Empire. Cependant quelques exemplaires des ouvrages condamnés échapperent aux flammes. L'Histoire reproche à ce Prince le supplice de 27 Mandarins qu'il fit successivement exécuter, parce qu'ils lui représenterent les devoirs que les Loix Chinoises lui prescrivoient envers sa mere qu'il avoit exilée. L'audace du vingt-huitiéme Mandarin le terrassa : il rappella l'Impératrice à la Cour. Cette femme avoit mérité son châtiment par un commerce infâme, & les Mandarins mériterent peut-être leur supplice par un zéle indiscret qui sembloit vouloir élever la censure au-dessus du Trône, au lieu qu'elle doit rester à ses pieds. Cet Empereur, sans la liberté de suivre son génie & de se faire obéir, cet homme qui voyoit tout en grand, eût été à chaque pas arrêté dans ses entreprises. Il fut haï, & sa mémoire est honorée. Si ses successeurs eussent suivi ses maximes, l'Empire fût devenu plus puissant, mais il eût été moins durable.

Pendant que cette famille étoit sur le Trône, Me-Té, Prince des Tartares Occidentaux, après avoir tué son pere Teou-Man, le premier Chef de cette Nation nommé dans l'Histoire de la Chine, avoit réuni les Tartares Orientaux aux Hans ou Tartares d'Occident. Des Armées de trois cent mille hommes & les guerres civiles, qui affoiblissoient la Chine, donnerent à ce Souverain l'Empire de la Tartarie sur tous les Monarques des

HISTOIRE DE LA CH.

extrémités Orientales de l'Asie. Ce Prince, de même que ses ancêtres, portoit le titre de Tanjou, fils du Ciel. Il avoit sous lui deux principaux Officiers, l'un de la gauche, Roi de l'Orient, l'autre de la droite, Roi de l'Occident. Le premier étoit l'héritier présomptif de la Couronne. Son Empire étoit gouverné par vingt-quatre Officiers qui commandoient chacun un corps de dix mille chevaux. L'Empereur tenoit des assemblées générales des Grands, dans lesquelles l'on sacrifioit au Ciel, à la Terre, aux Esprits, & aux Ancêtres. Ces Barbares à leurs funérailles, se livroient des combats & immoloient des prisonniers. Le Tanjou, selon leur usage, avoit épousé sa belle-mere. Il fut sur le point de renverser l'Empire Chinois; mais il fut arrêté dans sa conquête par sa femme & par la proposition que l'Empereur Koa-Ti lui fit de lui donner en mariage une Princesse du Sang Impérial de la Chine. Les Chinois donnerent cette qualité à une esclave que Me-Té épousa comme fille de Kao-Ti. Dans la suite, lorsqu'ils furent obligés d'envoyer aux Souverains de la Tartarie des Princesses du Sang, ce ne fut le plus souvent que des filles esclaves qualifiées Kum-Tchou. Cependant les Huns renouvellèrent bien-tôt leurs courses. On voit que les Chinois parloient de ces peuples avec mépris, & que ces peuples commettoient de grands désordres dans l'Empire. Les Tartares paroissoient rendre une sorte de respect à la réputation de la Chine; mais dans leurs déserts, ils ne craignoient pas ses Armées. A la Chine, disoit un Mandarin, on bâtit des Villes avec de fortes murailles pour la défense du peuple; & lorsque ce peuple est attaqué, forcé par ces mêmes murailles, il ne peut plus se défendre, pendant que le Tartare vagabond ne peut être subjugué. Les Chinois cherchoient à introduire leur luxe parmi ces Barbares pour les affoiblir. Les Etats de Me-Té s'étendoient depuis la Corée & la mer du Japon, jusques aux frontières Orientales du Kaptchag, & peut-être jusqu'au Volga: une partie de la Sibérie, en tirant une ligne parallèle à Tobolsk, lui étoit

soumise. Il vivoit environ deux siécles avant J. C. on le croit descendu de la Dynastie Chinoise des Hia.

L'Empereur Chinois Kao-Tsou, auparavant Lieou-Pang, Chef de la Dynastie des Hans qui a donné vingt-cinq Empereurs dans l'espace d'environ 430 ans, avoit emporté le Trône sur son concurrent le Général Hiang-Yu. L'Histoire Chinoise en fait de grands éloges. Quand Hiang-Yu lui proposa de terminer leur différend par un combat singulier, il répondit qu'il ne confioit point au hazard ou à l'adresse ce qui devoit être le prix de toutes les vertus. Il attribuoit ses succès au soin qu'il avoit eu d'étudier les talens des siens & de les mettre à leur place.

Venti, successeur d'une usurpatrice couverte du sang de la famille de Kao-Ti son époux, mérita l'affection des peuples par sa frugalité, par la diminution des impôts, par la culture des terres, à laquelle il mit lui-même la main, par la collection des Livres sauvés des flammes d'Hoang-Ti, &c. Mais son génie pacifique n'opposoit aux courses des Huns que de l'argent, des remontrances, des Traités. » Un Empereur, lui dit » un jour son Ministre Kia-Y, est, sans contredit, la tête » de l'Empire. Les Barbares de nos confins en sont les ex» trémités & les pieds. Aujourd'hui les Huns nous font mille » insultes; & pour en éviter de plus fréquentes, nous leur » fournissons chaque année de grosses contributions, soit en » argent, soit en denrées. Les exiger, seroit agir en maîtres; » les payer, c'est être sujets. Les pieds sont donc en haut, » & la tête en bas, &c. » Les remontrances du Mandarin enfanterent de grands desseins. Pendant qu'on projettoit, ces Huns exécuterent; ils brûlerent plusieurs Villes, sans être inquiétés, même dans leur retraite. Laocham étoit alors Tanjou de la Tartarie. Les Tartares Yue-Chi, chassés de leur pays par ce Prince, se retirerent, les uns au Nord du Tibet, les autres près de la riviere d'Ili, d'où ils entrerent dans le Kharizme, dans la Parthie, dans le Khorassan, pendant que la Nation des

Histoire de la Ch.

Su, qu'ils avoient forcé de se retirer sur les bords du Jaxarte, alloit détruire dans le Maouavennahar, l'Empire des successeurs d'Alexandre. L'Empire des Yve-Chi, les Indo-Scythes des Auteurs Grecs, subsista long-tems dans cette contrée de l'Asie & dans l'Inde. Les Chinois & les Tartares se lierent par des Traités de paix. Vou-Ti, Prince guerrier, un des plus grands Empereurs de la Chine, renouvella les guerres, quoique les Philosophes qu'il avoit rappellés à la Cour lui représentassent qu'il n'étoit pas d'un Roi de perdre des hommes pour faire des esclaves; & que c'étoit-là tout le fruit de la guerre. King-Ti, son prédécesseur, avoit été troublé par les Rois de Tchao, de Ou, & de Tchou; Vou-Ti, pour détruire les Princes vassaux sans combats, ordonna que leurs Etats seroient partagés entre leurs enfans. Ce Prince tâcha de former une ligue avec les Yve contre le Tanjou. Ce fut alors que les parties Occidentales de l'Asie commencerent à être connues des Tartares & des Chinois vers l'an 137 ans avant J. C.

Les Envoyés de l'Empereur auprès des Yve-Chi ayant reconnu diverses contrées Occidentales, Vou-Ti forma sur leur rapport le dessein d'enlever aux Tartares celles dont ils s'étoient rendus les maîtres. Les Chinois, qui jusqu'alors n'avoient rien fait de plus glorieux que de défendre leurs frontières, attaquerent les Huns dans le centre de la Tartarie même; & pendant ce tems-là le Tanjou Y-Chi-Sie envoya lui-même des Armées dans la Chine. Les Huns reçurent de si grands échecs; qu'ils furent contraints d'abandonner à l'ennemi le Midi de leurs montagnes. Une guerre des Chinois contre la Cochinchine donna quelque relâche à ces Barbares, qui cherchoient les moyens d'interrompre leur commerce avec les Occidentaux, & d'engager leurs voisins à se joindre à eux contre une Puissance trop redoutable. Le Tanjou Ou-Goci demanda plusieurs fois la paix sans l'obtenir. Les guerres continuent, à la gloire des armes Chinoises. La conquête du pays de Seiram entre Kaschgar & la Bactriane

les

les rend formidables à tous les peuples de l'Asie Orientale. Cependant les Tartares, après avoir été long-tems en vain aux genoux de l'Empereur de la Chine, se relevent. La fortune favorise leur désespoir. Les Chinois perdirent, dans une action près de la montagne de Tihan-Chan, plus de cinq cent mille fléches, & d'une grande Armée, à peine quatre cent hommes gagnerent-ils les frontières de la Chine. Les Huns furent redevables d'une partie de leurs succès à la trahison : lorsque cette ressource leur manqua, ils essuyerent de nouvelles disgraces. La plûpart des peuples, leurs tributaires, secouerent le joug. Ceux d'Igour ayant abandonné leur pays, les Chinois songerent à y envoyer des Colonies. Le Mandarin Goci-Siam fit à cette occasion les remontrances suivantes à l'Empereur. Elles peignent les mœurs du tems.

» Vouloir appaiser les troubles de l'Empire par la force des » armes, c'est une guerre de justice, la victoire l'accompagne. » S'opposer à un ennemi qui envahit des Etats, c'est une guerre » de nécessité, le succès la couronne. Prendre les armes par haine » & sans cause importante, c'est une guerre de fureur & de folie, » on court de grands dangers. Envahir les terres d'autrui pour » s'enrichir de dépouilles, c'est une guerre d'avarice & de cupidité, » dans laquelle on ne réussit pas. Quand c'est précisément pour » acquérir de la gloire, illustrer sa famille, faire trembler ses » voisins, c'est une guerre d'ambition & d'orgueil, dont les » suites sont toujours fâcheuses. Ce sont-là autant de maximes » fondées sur la conduite du Ciel. Aujourd'hui les Tartares re» cherchent la paix ; ils nous rendent ce qu'ils nous ont pris ; » ils laissent nos frontières tranquilles, ils ne nous contestent que » le pays des Igours. J'apprends que Votre Majesté veut en» voyer ses Généraux pour l'envahir : quel nom peut-on don» ner à cette guerre ? Les peuples de vos frontières sont fatigués » & misérables, le passage des Troupes achevera de les accabler. » Que vos armes soient victorieuses, ne sera-ce pas toujours » un sujet de deuil ? L'Etat est rempli de désordres. Il n'est pas

HISTOIRE DE LA CH.

» rare de voir un fils tuer son pere, un cadet son aîné, une femme » son mari. On compte cette année jusqu'à vingt-deux crimes » de cette espéce, il faut y remédier, au lieu de porter la guerre » au-dehors. Ce sont-là les ennemis les plus dangereux de l'E- » tat. » Le pays d'Igour resta aux Huns ; mais les Chinois les obligerent d'évacuer une partie de la petite Bukkarie. La Tartarie fut ensuite déchirée par des guerres civiles environ 60 ans avant J. C. On mit alors en délibération dans le Conseil de la Chine, si on attaqueroit les Barbares. Quelques Ministres représenterent qu'il étoit beau de soumettre les hommes par des bien faits, & honteux de profiter de leurs disgraces pour les accabler injustement ; & qu'à suivre la vertu dans sa perfection, il falloit envoyer aux Tartares des Ambassadeurs, pour les consoler, les secourir, & mettre fin à leurs maux. L'Empereur Siuen-Ti suivit ce noble conseil. Le Tanjou-Hou-Han-Sie alla se mettre lui-même entre les mains de ce Prince qui lui permit de demeurer sur les frontières Septentrionales de Chensi : cet événement répandit la terreur du nom Chinois dans toute la Tartarie, & jusques chez les Parthes appellés Gan-Sie. Les autres Tanjous rechercherent l'alliance ou la protection de la Chine. La gloire de Siuen-Ti fut d'autant plus flatteuse, qu'elle n'avoit coûté qu'un acte de modération & de générosité. Son successeur Yuen-Ti rétablit Hou-Han-Sie sur le Trône de la Tartarie, après que ce Tanjou eut juré d'observer le Traité d'alliance, en buvant du sang dans un vase fait du crâne de la tête du Roi des Ive-Chi, que le Tanjou Lao-Chang avoit autrefois tué dans un combat. La Cour de la Chine resta, pour ainsi dire, maîtresse de presque toute la Tartarie. Les fils des Tanjous qu'elle avoit en ôtage lui répondoient de la fidélité des peuples ; & les Rois eux-mêmes s'empressoient de demander la permission de s'y rendre en personne.

Avant ce temps-là, l'Empereur Vouti, disent les Historiens Chinois, avoit porté ses armes victorieuses dans le Pégu, à

Siam, à Camboye, & jusqu'au Bengale. Mais sous le regne de Siuen-Ti, son petit fils, ces Indiens secouérent le joug de l'obéissance. Comme cet Empereur se préparoit à châtier les rebelles, ses Ministres lui persuaderent, dit-on, que des peuples qui résistoient à sa sagesse & à sa vertu, ne méritoient pas de goûter les douceurs de son gouvernement. Tchao-Ti, prédécesseur de ce Prince, avoit porté une Ordonnance, par laquelle les riches étoient obligés de donner aux pauvres le superflu de leurs grains. Ce Réglement conserva la vie à une infinité de malheureux. Siuen-Ti élagua du Code ces loix inutiles. Yuen-Ti fit venir à la Cour des gens de Lettres; mais son aveugle passion pour les Sciences ne lui permit pas de reconnoître d'autre mérite que celui de s'exprimer avec délicatesse. Il donna les rênes de l'Empire à l'Eloquence, & l'Empire fut mal conduit. Les Eunuques prirent dans la suite la place des Philosophes. Vers la naissance de J. C. un scélérat nommé Vang-Mang se frayoit le chemin du Trône par des parricides; son usurpation occasionna des révoltes & des brigandages. Les Huns profiterent de cette circonstance pour disputer leur liberté aux Chinois. On trouve çà & là quelques bons Princes sur le Trône, tels qu'un Kouang-Vouti, qui, ayant reçu à la campagne une éducation grossière, avoit appris à être sensible à la misère des peuples. Avant son regne, l'Empire des Huns s'étoit divisé en deux Royaumes, l'un du Midi, & l'autre du Nord. Le premier étoit reconnu pour Tanjou par les Chinois. Le second se soumit enfin à Kouang-Vouti, dans l'effroi que les armes des Tartares Sienpi, Ouhon & les Huns du Nord, tous tributaires de la Chine, lui causerent. Mais la plûpart de ces Barbares ravageoient les Provinces Chinoises, pendant que leurs Ambassadeurs alloient porter le tribut à l'Empereur. Enfin, les Chinois & les Tartares Sienpi détruisirent l'Empire des Huns du Nord vers l'an 93 de J. C. Il avoit subsisté environ 1300 ans. Celui des Orientaux résista long-temps encore aux forces de la Chine & aux guerres

civiles. Les Chinois fomentoient leurs divisions intestines, parce qu'elles tendoient à la destruction générale de la Nation. Pendant la minorité de l'Empereur Ho-Ti, le Général Pan-Tchao força au loin un grand nombre de Souverains à rendre hommage à son Maître; mais la mere de l'Empereur Nganti ayant trouvé, pendant sa régence, que l'Empire avoit une trop vaste étendue, prit le parti de renoncer à une domination trop incertaine & trop pénible sur les Nations trop éloignées. Enfin, des brigands forment des armées; ils entreprennent des conquêtes pendant que les Eunuques regnent à la Cour. La Chine se démembre; une troupe de ces brigands, qui portoient le nom de Bonnets Jaunes, souffle de tous les côtés le feu de la révolte. Le Général Tong-Tcho assassine l'Empereur. Hien-Ti-Tsaosao en exterminant les Bonnets Jaunes, usurpe l'autorité souveraine; il en est dépouillé par son fils. Tchao-Lie-Vang devint le chef de la Dynastie des Heou-Hang qui finit à son successeur Heou-Ti son fils. La famille des Goei & celle des Hou possédoient la plus grande partie de l'Empire. Au commencement du second siécle de l'Ere Chrétienne, il formoit trois Royaumes, celui des Hou dans le Midi, celui des Goei dans le Nord, & le petit Etat d'un foible reste de Han dans l'Occident. Les Goei se rendirent formidables aux peuples du Septentrion, les Ouhon, les Sienpi & les Huns: ils transporterent même les Ouhon en divers endroits de la Chine, & bien tôt après les Huns. Les Sienpi seuls se maintinrent.

Chi-Tsou-Vou-Ti, fils du Général Song Tchao, fondateur de la Dynastie Chinoise des Tçin qui a eu cinq Empereurs dans l'espace de cent cinquante-cinq ans, passa pour un Prince droit & magnanime. Plusieurs petits Souverains aspiroient à la dignité Impériale. La rudesse du Nord triompha de la nonchalance du Midi. La conduite de l'Empereur & la valeur de ses Troupes triompherent de l'une & de l'autre. La mollesse énerva les vertus de l'Empereur, & l'ambition des petits Souverains se réveilla.

Quand Hoei-Ti fut ſur le Trône, la ſeconde Reine, femme jalouſe & paſſionnée, mit la Cour en combuſtion, & bientôt le feu gagna toutes les contrées de l'Empire. Le Roi de Tſi ſe frayoit le chemin du Trône, lorſqu'il périt dans un combat.

Les Tartares, diſperſés dans la partie Septentrionale de la Chine, n'étoient plus ces barbares, qui, dans la Tartarie habitoient ſous des tentes au milieu de leurs troupeaux. Ils s'étoient policés, & ils ne s'étoient point encore amollis. Les Tartares Topa des Provinces où ils s'étoient cantonnés, firent des conquêtes au-delà du déſert. Lieou Yen-Hai, fondateur de la Dynaſtie Tartare des Hia ou premiers Tchao, deſcendant, ſi on en croit les Tartares, des Hans, anciens Empereurs Chinois, fut le Reſtaurateur de la Nation des Huns, non dans la Tartarie, mais au milieu de la Chine: » Le Grand Yu, diſoit ce grand homme, » ne tiroit-il pas ſon origine des Barbares d'Occident ? Ven-» Vang n'étoit-il pas né parmi ceux de l'Orient ? Ils n'avoient » l'un & l'autre à préſenter pour le Trône que leur vertu; » elle les y plaça. Je m'efforce moi de devenir vertueux, j'ai » des Soldats, & l'Empire eſt dans le trouble. Les Tçin chan-» celent ſur un Trône nouvellement uſurpé. Les Hans y ont été » long-temps aſſis; & avec eux ont regné les vertus. Je ſuis » de cette famille. Les Princes des deux Nations ſe regardoient » comme freres; les Chinois comme les aînés, les Hans » comme les cadets. Les premiers ſont détruits, l'Empire eſt » aux autres. » La guerre commença avec le quatriéme ſiécle de l'Ere Chrétienne. Les Tçin ſe virent aſſiégés dans Loyam, Capitale de l'Empire; & quoiqu'aſſiſtés des Tartares Topa, cette Ville tomba ſous la puiſſance du Tanjou Lieou-Tçung, ſucceſſeur de Lieou-Yen. Le Petcheli, le Chanſi, le Chenſi, le Honan, Chantong, & d'autres Provinces ſubirent la loi des Huns; deux Empereurs Tçin périrent dans leurs fers. L'Empereur Tartare eût fait la conquête entière de la Chine, ſi ſa conduite eût répondu au zéle & au courage de ſes Généraux & de ſes Mi-

niſtres ; ſi, trop adonné à ſes plaiſirs, il n'avoit ſacrifié aux goûts de ſes femmes, des ſommes deſtinées à l'entretien de ſes troupes & au ſoulagement des peuples ; ſi la diviſion de ſes femmes n'avoit entraîné la méſintelligence entre ſes Officiers ; s'il n'avoit répondu à des remontrances utiles par des arrêts de mort. Les efforts des Tçin, des incurſions des Barbares du Tibet, les armes des Topa, des révoltes, ébranlerent cet Empire naiſſant ſous le regne de Lieou-Yao ; & le Général Hu-Chè-Le, après s'être emparé de ſa partie Orientale, acheva de détruire les premiers Tchao. Ce Prince, Auteur de la ſeconde Dynaſtie Tartare des Tchao, continua la guerre contre les Tçin, qui de Nanking, leur Capitale, voyoient l'Empire en proie à une foule de peuples barbares, ſans oſer concevoir l'eſpérance de le recouvrer. Che-Le répandit ſi loin la terreur de ſes armes, que les peuples de la Corée, de Niuche, d'Igour, de Khoten, des environs de l'Oxus, &c. lui envoyerent des Ambaſſadeurs. Ses Etats fleurirent d'abord ſous le regne de Che-Hou, Prince cruel, ennemi des Loix, protecteur des Sciences, zélé ſectateur de la Religion de Fo : bientôt la tyrannie de ce Prince les ébranla. Ses ſucceſſeurs paſſerent rapidement ſur le Trône ; & au milieu du quatriéme ſiécle, il ne reſta plus aucune trace de cet Empire des Tchao. Les Yen en eurent une partie ; une autre fut le partage des Empereurs Tçin ; quelques petits Rois s'emparerent du reſte. Les Yen, maîtres du Nord, porterent la guerre dans les Provinces du Midi ; mais Vou-Ti, Empereur des Tçin, arrêta leurs progrès ; & après une action déciſive, dans laquelle Foukien, Empereur du Nord, perdit la vie, les Tçin euſſent conquis toute cette contrée, ſi leur Prince, au lieu de pouſſer plus loin ſes victoires, ne ſe fût contenté de jouir mollement de ſa bonne fortune. Lieou-You, homme de la lie du peuple qui avoit d'abord vêcu d'un petit commerce de ſouliers, extermina cette famille. Il fonda, ſous le nom de Kao-Tſou-Vou-Ti, la Dynaſtie des Song, qui a donné huit Empereurs dans l'eſpace d'environ 60 ans.

Dans les guerres précédentes des Tçin avec les Tchao, l'héroïsme de la vertu politique, je veux dire le patriotisme éclata dans la conduite des Chinois, d'une manière qui eût honoré les Etats, dans lesquels l'amour de la patrie est l'ame du citoyen. L'esprit Chinois animoit également les deux partis. Lorsque le Han Lieou-Yao força Figan-Fou, l'Empereur des Tçin monta dans un charriot pour aller se rendre à l'ennemi, dans l'espérance de racheter son peuple. Tous ses Officiers l'accompagnerent, en se tenant serrés aux rênes des chevaux, & en jettant de grands cris. L'un d'eux se donna la mort, pour n'être pas témoin du malheur du Prince. Yun, l'un de ses Généraux, ne put le voir prosterné aux pieds du Roi des Hans, sans témoigner sa douleur; & mis aux fers, il se délivra de la vie. Le Tartare Lieou-Yao punit de mort un Officier des Tçin qui lui avoit offert de lui livrer la place par trahison; offre que ce Général avoit refusée avec une généreuse indignation. Un autre Tçin, prisonnier, ayant dit qu'il préféreroit la mort à la vie, on lui présente une épée, il se tue, & sa femme que le Général Tartare vouloit épouser, imite son exemple. Une mort certaine & présente n'arrêtoit point le zéle des Ministres Tartares pour le bien public : ils alloient à l'envi s'immoler pour l'Etat. Cette guerre est une des plus belles Tragédies que les passions des Rois aient jouées sur la scène du monde.

Les Chinois qui ont part au Gouvernement, dit M. de Guignes, se regardent absolument comme esclaves de leur Prince, ou, pour parler avec plus d'exactitude, de l'Etat & du Peuple : ils croient ne devoir jouir de la vie qu'autant qu'ils sont utiles. Si l'Empereur, accablé par ses ennemis, ne peut résister, un grand nombre de ses Ministres se donnent la mort, ou vont la chercher avec une fermeté incroyable. Si, livré à ses passions, le Monarque s'écarte des vrais principes du Gouvernement, s'il ne veut point écouter les avis de ses Ministres, ces dignes sujets, loin d'entreprendre sur la vie du Prince, pour lequel

Histoire de la Ch.

ils ont une vénération qui se trouve rarement chez les autres peuples, ne voulant point participer à ses foiblesses, & se regardant comme inutiles, se donnent encore la mort. Sont-ils guidés par la vanité qui étend ses vûes au-delà du tombeau? C'est ce qu'il est difficile de discerner, tant leurs actions se trouvent étroitement liées avec la gloire & l'intérêt du Prince, avec le bonheur des peuples. Les Romains, à qui les Chinois peuvent être comparés pour cette vertu austère, leur sont inférieurs à cet égard. Chaque Romain, par la constitution de la République, étoit Souverain; chacun avoit un intérêt particulier à conserver l'autorité souveraine; aussi lorsque cet intérêt eût cessé, & que les Empereurs furent devenus les maîtres de l'Etat, les belles actions s'évanouirent, on ne vit que des crimes. Loin d'être Souverains, les Chinois sont esclaves. La plus grande partie de la gloire qui résulte des grandes choses que les Ministres font pour l'intérêt de l'Etat, rejaillit sur le Prince qui donne le mouvement à tout. Ce ne doit donc être que pour la vertu, & pour l'observation des loix fondamentales de l'Empire, que les Chinois se sacrifient. Ce n'est point un bien qui leur soit propre qu'ils défendent; c'est celui d'un Souverain vertueux ou tyran, en qui ils respectent ou la vertu ou les ancêtres, & dont ils craignent la ruine, à cause des désordres que ces sortes de changemens entraînent. Sans cette dernière considération, ils regardent comme indifférent par qui ils soient gouvernés, pourvû qu'ils le soient bien. Cette observation de M. de Guignes est l'Histoire de la plûpart des temps calamiteux de la Chine; mais il faut observer que, si la fidélité paroît être le partage ordinaire des Ministres, elle ne l'est pas de même des sujets éloignés de la personne du Prince. C'est, en quelque manière, l'esprit des places & du corps.

Je ne conduirai point mes Lecteurs à travers les guerres, les rébellions, les détrônemens, & les régicides qui remplirent le cinquiéme & le sixiéme siécle de l'Ere Chrétienne.

C'est

C'eſt toujours le crime puni par le crime, l'ambition renverſée par l'ambition, des Puiſſances paſſagères détruites par d'autres Puiſſances auſſi paſſagères, juſqu'à ce que la Chine fût preſque entiérement réunie ſous la domination de la douziéme Dynaſtie Chinoiſe, dite des Soui, qui monta ſur le Trône vers la fin du ſixiéme ſiécle; elle ne l'occupa que pendant environ trente ans. Les Dynaſties des Song, des Tſi, des Leang, des Tchin, qui l'avoient précédée, ſont regardées comme de petites Dynaſties, ſoit parce qu'elles ne durerent que très-peu d'années; ſoit parce que leur Empire ne s'étendoit pas au loin. La Chine étoit partagée en deux Empires, & en pluſieurs Royaumes. Les familles précédentes gouvernoient le Midi; les Tartares Topa ou les Goei dominoient dans le Nord; leurs Princes portoient le titre d'Empereurs. Les Tartares Hia & les Leang ſe firent un nom durable, & une puiſſance momentanée. Enfin, diverſes Hordes Tartares ſe jettent ſur l'Occident.

Cependant le vaſte Empire des Turcs Orientaux, fondé par Il-Khan dans la Tartarie vers le milieu du ſixiéme ſiécle, ne ceſſe de troubler le repos de la Chine. Ces Barbares aident Li-Yuen, Chef de la Dynaſtie des Tangs, ſous le nom de Chin-Yao-Ti, à monter ſur le Trône de cet Empire ébranlé; & les Chinois font tous leurs efforts pour conſerver avec ces peuples une paix que leur inſolence rend inſupportable. Plus on les comble de préſens, plus ils exigent de lâchetés & de ſacrifices. » En livrant bataille aux Turcs, diſoit l'Empereur » Tai-Tſong, avant que de les vaincre, il en auroit coûté » beaucoup de ſang. Si par crainte, ils avoient cultivé la vertu, » j'aurois retrouvé en eux des ennemis plus redoutables. Au- » jourd'hui, ſans faire uſage des armes, je les ai vaincus » à force de préſens; cela ne ſervira qu'à les rendre plus » orgueilleux & plus fiers. Cet orgueil eſt une marque aſſurée » de leur ruine prochaine. J'ai ſuivi la maxime qui nous ap- » prend que ce qu'on veut avoir, il le faut donner. » En effet,

Histoire de la Ch.

dès ce tems-là l'Empire Tartare fut sur sa décadence. » Le grand » Khan, ajoûtoit cet Empereur illustre, ne suit pas les an-» ciennes coutumes de son pays ; il méprise les mânes de » ses ancêtres. Il change souvent de demeure, & ses trou-» peaux périssent. La discorde regne dans sa famille. Il a donné » sa confiance à un Chinois ; il éloigne des Charges les Princes » de son sang pour y placer les étrangers qui se rendent odieux » par leur fourberie, leur cupidité, leur inconstance. Pendant » la famine, il a doublé les impôts, il a fatigué ses Trou-» pes par des guerres fréquentes ; il a déchiré son Empire ; est-» il besoin de tant de forces pour le détruire ? Les révoltes » & la tyrannie l'ont perdu. » Ce sage Prince est une des idoles de la Nation Chinoise. Il avoit pour maxime de viser toujours au plus parfait, sans quoi l'on ne sçauroit atteindre à ce juste milieu en quoi consiste la vertu. Bientôt ses conjectures se vérifierent. Le grand Khan Kie-Li Khan tomba bientôt après en son pouvoir. Une multitude prodigieuse de Chinois prisonniers dans la Tartarie, & un grand nombre de familles Turques vinrent alors peupler quelques Provinces de l'Empire désertes depuis les dernières guerres. Quelques-uns de ces Turcs occuperent de grandes Charges, & le caractère entreprenant de ce peuple réduit au désespoir de se voir dans l'esclavage, après avoir fait trembler la Chine & possédé toute la Tartarie, lui fit tenter toutes les voies propres à rétablir son ancienne domination. La Tartarie avoit passé sous le joug des Sie-Yen-To. Le Turc Seli-Pi-Khan les attaqua, il rétablit l'Empire de sa Nation, pendant que les Chinois étoient occupés à une guerre contre les Coréens. Les Tartares continuerent leurs ravages dans les Provinces Septentrionales de la Chine, jusqu'à leur destruction vers le milieu du huitiéme siécle. Les peuples de Toufanon, du Tibet gouvernés alors par des Princes puissans, dont la domination s'étendoit assez avant dans l'Inde, répandirent de même plusieurs fois la désolation dans les Provinces Occidentales. Il en

étoit de même des Turcs Occidentaux qui s'étoient séparés du reste de l'Empire Turc, & qui subsisterent jusqu'au milieu du neuviéme siécle, essuyant tour-à-tour les vicissitudes communes à tous les peuples. La Horde des Turcs Hoei-Ke conserva jusqu'au milieu du neuviéme siécle l'Empire du Nord. Elle rendit aux Chinois de très-grands services. Les Kie-Kia-Su chasserent ces Tartares vers l'Occident, où ils firent des établissemens considérables. L'Empire de la Tartarie passa successivement aux Tartares Khitans & aux Niut-che qui le possédèrent jusqu'au temps de Genghiskhan.

La Dynastie Chinoise des Tang eut sur les bras, non-seulement les ennemis de l'Empire, mais encore une foule d'ennemis particuliers, qui, en l'attaquant coup sur coup, ébranlerent le Trône jusques dans ses fondemens; les Eunuques qui en fermoient les avenues, souleverent par leur insolent pouvoir toute la Nation contre eux, contre l'autorité Impériale dont ils abusoient. Le poison les maintenoit dans la souveraine puissance, s'il s'élevoit des Empereurs qui souffrissent impatiemment leur tyrannie. Plus forts que le Prince, ils succomberent sous les efforts de diverses bandes de brigands & de rebelles. Les Tangs furent détruits. Cinq petites Dynasties leur succéderent, qui sont regardées par les Chinois comme les Dynasties qui leur sont antérieures. Elles ressemblent à celles-ci par les guerres, par les révoltes, & par les parricides qui tant de fois ensanglanterent le Trône. Ces familles des Heou-Leang, des Heou-Tang, des Heou-Tsing, des Heou-Han, & des Heou-Tcheou, n'ont pas regné l'espace d'un Cycle. Une aussi rapide succession indique assez la fureur des guerres civiles, auxquelles la Chine étoit en proie.

Après tant de troubles, de guerres & d'horreurs, la Chine respira vers la fin du dixiéme siécle, dans les premières années de la Dynastie des Songs qui remplit le Trône pendant plus de trois cent ans. Un long calme succéda à ces continuelles tempêtes; & le bonheur qui accompagne la paix eût été encore plus durable, si les Princes de cette famille, en se livrant entiérement aux Lettres,

n'euſſent trop négligé les armes. L'ambition & l'inquiétude des Tartares troublerent quelquefois leur repos; mais leur humeur pacifique leur inſpiroit des moyens dangereux pour éloigner ces Barbares. Cependant l'Empire fleuriſſoit; mais Genghiskhan nâquit. C'eſt à cette époque que je commencerai l'Hiſtoire Moderne de la Chine & de la Tartarie.

Fin du Diſcours ſur l'Hiſtoire Ancienne de la Chine & de la Tartarie.

HISTOIRE MODERNE De la Chine & de la Tartarie.

Endurcis par les glaces du Septentrion, & par les fatigues d'une vie errante, toujours en armes, toujours en guerre les Tartares ſont naturellement belliqueux. L'Aſie, par ſes vaſtes Empires, oppoſant les Nations aux Nations, du fort au foible, le Nord au Midi, la férocité à la molleſſe, la barbarie à la police, ces peuples en ſont les conquérans naturels. Qu'une guerre inteſtine mette en fuite quelques-unes de leurs Hordes; que des Khans ambitieux exaltent l'eſprit national; que l'inquiétude & l'inconſtance naturelles des peuples vagabonds leur préſentent une carrière glorieuſe à parcourir; que la miſère de leur pays inculte leur faſſe tourner les yeux vers des terres fertiles, accidens ordinaires dans la Tartarie; l'Aſie eſt dévaſtée, elle eſt ſubjuguée. Les Tartares ſont diviſés en petites Nations, les unes dominantes, les autres ſujettes, toutes avides de guerres. Conduites par leurs troupeaux de pâturages en pâturages, tyranniquement gouvernées, expoſées à de fréquentes calamités, les occaſions s'offrent ſans ceſſe à elles, de s'armer, de ſe révolter les unes contre les autres. Elles ſont également ſans places, ſans retraites, ſans lieux de défenſe: ainſi la guerre entraîne parmi elles la con-

quête & la destruction ou l'esclavage. La Nation vaincue est soumise. Le Conquérant met à mort le Chef de la Horde ennemie ; avec le Chef, le corps politique périt, parce que tout réside dans le maître absolu. Le vainqueur, trop pauvre pour réduire les vaincus à l'esclavage civil, les charge des fers de l'esclavage politique ; & comme il n'est aucune Horde Tartare qui n'ait été subjuguée plusieurs fois, la guerre a naturalisé la servitude dans le pays de la liberté. Leurs Khans les menent à la chaîne aux conquêtes étrangères ; & si la fortune seconde leurs armes, ils ne font qu'étendre cette chaîne pour lier le peuple conquis au peuple conquérant. Vainqueurs cruels, même entr'eux par nécessité, ces hommes féroces ne doivent point mettre de frein à leur barbarie vis-à-vis des autres Nations qu'ils ont assez souvent humiliées pour être devenus aussi fiers & orgueilleux à leur égard, qu'ils sont humbles & soumis devant leurs Princes. Accoutumés à combattre en rase campagne, la résistance des Villes les irrite : peu versés dans l'art des siéges, ils y perdent beaucoup de sang, & se vengent sur les habitans, contre lesquels ils ont combattu à armes inégales. Leur ardeur & leur impétuosité ne souffrent point qu'ils bornent leur ambition. Ils passent rapidement d'une conquête à l'autre ; mais dans l'impuissance de contenir par des loix ou par des garnisons les peuples qu'ils viennent de soumettre, ils détruisent leurs Villes pour les réduire à l'impuissance de se soulever pendant leurs nouvelles excursions. Ils laissent après eux, pour garder leurs premières conquêtes, la destruction & la terreur. Leurs combats sont toujours meurtriers à cause de la grande quantité de fléches qu'ils lancent directement avec tant de force, qu'elles percent toutes sortes d'armures. Leurs incursions sont toujours funestes, parce que le soldat n'ayant point de paye, & n'observant aucun droit des gens, il n'attaque que pour piller, pour dévaster, pour faire des femmes esclaves. Leurs guerres sont toujours furieuses, parce qu'ils n'accordent jamais la paix qu'à l'extrême soumission de l'ennemi. Les Tartares de Genghiskhan,

Histoire de la Ch.

chez lesquels c'étoit un péché, & même un crime capital, de mettre le couteau dans le feu, de s'appuyer sur un fouet, de toucher des fléches avec cet instrument, de tuer ou de prendre de jeunes oiseaux, de battre un cheval avec la bride, ou de le laisser paître avec son frein, de rompre un os avec un autre, de répandre du lait, de laisser tomber de la viande à terre, de marcher sur le seuil de la porte de la tente Impériale, ces Barbares ne croyoient pas que ce fût un mal de ravir le bien de l'étranger, de lui manquer de foi, de violer à son égard toutes les loix de l'humanité. Peu attachés à leur misérable patrie, ces peuples ne sçauroient l'être ni à ses mœurs ni à sa Religion : aussi embrassent-ils les Religions & les mœurs de tous les pays dans lesquels ils s'établissent. Les Mogols reconnoissoient un Dieu créateur de toutes choses qu'ils appelloient Natagaï, mais ils ne lui rendoient aucun culte. Ils adressoient leurs prières & leurs sacrifices à des Idoles particulières. Fio, le Soleil, la Lune, le feu, l'eau, la terre avoient part à leurs adorations ; mais uniquement envieux des biens des Nations étrangères, ils laissoient à leurs consciences la liberté. Ces Tartares sont francs, charitables, hospitaliers, & fort unis entr'eux, quoique sujets à s'enivrer. Ils ont tant d'horreur pour le mensonge, qu'un criminel avoue sur le champ son crime, & que nul n'oseroit se vanter d'une belle action qu'il n'auroit point faite. Les femmes sont aussi habiles que les hommes à monter à cheval & à tirer des fléches. Leurs chefs prennent sur le peuple tout ce qui leur plaît ; mais aussi le moindre Tartare qui passe dans un pays conquis s'y comporte en maître. L'eau & du lait de jument fermenté leur servent de boisson. Ils se nourrissent de chien, de loup, de renard, de chevaux, & même dans un besoin, de vermines, de rats, de souris, & de chair humaine. Telle est la terrible Nation qui va changer la face de l'Asie. Les Mogols, Chefs de l'entreprise, forment des Hordes de la Tartarie, les plus barbares.

La Nation Tartare regnoit déja sur les plus grands Empires de

l'Orient. Les Niutché, Empereurs du Nord, s'étoient emparés des Provinces Septentrionales de la Chine, pendant que la partie Orientale de ce pays étoit gouvernée par un Prince d'extraction Chinoise. Les Rois de Hia ou de Tangout étoient maîtres de quelques autres Provinces de cet Empire, du Tibet, & de plusieurs pays Tartares. Les Sulthans du Charizme tenoient sous leur Loi une partie de l'Inde & la Perse. Les Atabeks disposoient des Etats du Calife. Les Agoubites étoient Souverains de l'Egypte & de la Syrie. Les Seljoucides possédoient l'Asie Mineure. Genghiskhan & ses enfans formerent des ruines de la plûpart de ces Empires, l'Empire le plus vaste dont l'Histoire ait conservé le tableau.

Les Mogols donnent, suivant leur génie, une origine miraculeuse à Genghiskhan. Il descendoit de Bouzengir, fils du Soleil & d'Alancava, petite fille de Julduz, ancien Khan de la Nation. Cette femme, étant veuve de son cousin, devint enceinte par le commerce qu'elle eut avec une grande lumière qui prenoit la figure d'un homme de couleur orangée. Elle imposa silence aux cris de sa Horde, en prédisant, pour preuve de la vérité de son récit, qu'elle accoucheroit de trois enfans mâles. L'accomplissement de sa prédiction lui attira la vénération des peuples. Yesoukai-Bahadour, pere de Genghiskhan, étendit, vers le milieu du douziéme siécle, l'Empire de la Horde Mogole qui habitoit au Nord du pays des Niutché. Temongin (c'est le premier nom de Genghiskhan) vint au monde en tenant dans sa main un morceau de sang caillé. Ses Devins n'en tirerent pas un bon augure; le Ministre d'Yesoukai y vit un heureux présage : & ce fut à lui que le Khan ajoûta foi. A l'âge de treize ans, Temongin eut sous son obéissance quarante mille familles qui descendoient d'une même souche, & quelques Hordes tributaires. Ce Pâtre va soumettre les Empires les plus formidables, défendus par des millions d'hommes. Quelques Hordes invitées à la révolte par son enfance, exercent de bonheur son courage. La destruction de la famille d'Onk-

Année du LXV Cycle Chinois.
De l'Ere Chrétienne 1163.

33.
1176.

HISTOIRE DE LA CH. khan, le Prêtre-Jean, Chef des Keraïts, qu'une basse jalousie avoit rendu ingrat envers lui, fournit à divers chefs un prétexte pour se liguer contre un Prince aussi heureux qu'entreprenant. Temongin triomphe de tous ses ennemis, & le solitaire Khodgia vient de la part de Dieu au milieu de ses troupes assemblées, & divisées en neuf corps sous autant de pavillons différens, lui donner le titre de Genghiskhan, c'est-à-dire, le très grand Khan. Ce très-grand Khan vivoit, comme le dernier des Tartares, de lait & de la chair des bestiaux. Il quittoit la vie champêtre pour aller commander les armées. Mais de loin on envisageoit ces Chefs de Pâtres comme de grands Monarques. Les tourmens que ce Prince fit souffrir à Gemouka, Chef de la Horde des Dsoigerats, en lui faisant arracher les membres les uns après les autres, tourmens que le Dsoigerat préparoit à Genghiskhan, soumit au Mo-
1209. gol plusieurs Hordes effrayées. On distingue entr'elles les Igours, de tout tems célèbres dans la Tartarie. C'est d'eux que les autres Tartares avoient pris leurs lettres & leur alphabet. Le Nestorianisme, ainsi que la Religion de Fo, étoit commun chez cette Nation, comme chez plusieurs autres Nations Tartares. Par la soumission des Igours, Genghiskhan fut maître d'une très-grande partie de la Tartarie. Il ne lui restoit plus à réduire sous son obéissance du côté de l'Occident, que les Carakhitans établis dans le pays de Kaschgar; au Midi, que le Royaume de Tangout ou de Hia, dont les Princes possédoient plusieurs cantons de la Chine. Ce fut alors que Genghiskhan entra dans cet Empire; mais le Roi de Tangout prévint les malheurs qui le menaçoient, en se déclarant tributaire des Mogols.

Avant que Genghiskhan fût parvenu à ce haut degré de puissance, les Mogols étoient tributaires des Tartares Niutché ou Kin, maîtres alors de la Tartarie Orientale, & des Provinces Septentrionales de la Chine. Genghiskhan, sommé par l'Empereur Yun-Tsi qui avoit eu autrefois contre lui de mauvais desseins, répondit qu'il étoit Souverain dans ses Etats, & que les Chinois, qui

qui devoient toujours avoir pour Empereur le fils du Ciel, n'avoient pas même choisi un homme dans la personne d'Yun-Tsi ; & aussitôt il rassembla une armée formidable pour marcher vers les frontières du Chensi & du Petcheli. Les Khitans, révoltés contre les Niutché, se joignirent aux Mogols ; & les divisions de la Cour des Niutché qui entraînerent la mort de l'Empereur, favoriserent leurs armes. Cependant les passages des rivieres, les gorges des montagnes, toutes les places étoient gardés par des troupes nombreuses. Genghiskhan s'avisa de mettre à la tête de ses Armées, les femmes, les enfans, les vieillards qu'il trouva dans les Villes sans défense. Par ce moyen, quand il se présentoit devant l'ennemi, les Chinois, à la vûe de leurs enfans, de leurs 10.
femmes, de leurs peres, de leurs meres, refusoient de com- 1213.
battre, dans la crainte de répandre un sang précieux & sacré. La désolation devint générale dans le Petcheli, dans le Chantong, dans le Chensi, dans le Honan ; plus de quatre-vingt-dix Villes furent détruites ou pillées, les Bourgs & les Villages réduits en cendres ; des milliers de personnes inutiles, à raison de leurs infirmités ou de leur âge, massacrés ; un nombre prodigieux d'enfans de l'un & de l'autre sexe conduits en esclavage, l'or, l'argent, les soies, & tous les bestiaux emportés. Il n'y eut que dix Villes qui résisterent aux Mogols. Les Niutché, ne pouvant plus cacher leur foiblesse, les Empereurs de la Dynastie des Song qui regnoient dans le Midi, en profiterent pour refuser de payer un tribut auquel ils avoient été forcés ; mais la crainte qu'ils eurent en même tems que les Mogols ne pénétrassent ensuite vers le Midi, les empêcha de se lier avec le Roi de Tangout pour faire la guerre aux Niutché, qui étoient en état de résister encore long-tems aux Mogols. Cependant Masgan, Général de Genghiskhan, força Yen-King, Capitale de l'Empire des Niutché, qui, par des trahisons, accéléroient leur ruine. L'Empereur Siun s'étoit retiré à Kai-Fong-Fou dans le Honan. Genghiskhan 15.
se reposoit alors des fatigues de la guerre dans la Tartarie. Bientôt 1218.

Histoire de la Ch. une grande révolte l'obligea d'armer toutes ses forces, & de les partager. Il eut en tête le plus redoutable des rebelles, Keschlouk, suivi de trois cent mille Khitans, des Kangli, des Kaptchac, &c. Une grande victoire lui soumit les Karakhitans, les Naimans, les Kangli, tous les peuples du Kaschgar & des pays voisins. La Tartarie, domptée & pacifiée, l'Empereur Mogol alla porter la guerre dans le Kharisme. Mogli, son Lieutenant-Général à la Chine, avec le titre de Roi, suivoit heureusement la carrière que les Mogols s'étoient déja ouverte. Toutes les Provinces Septentrionales de ce pays, la Corée, le Tangout, &c. furent tour à tour le théâtre de sa gloire. Ce Général, l'ami le plus zélé de Genghiskhan, mourut au milieu de ses succès. A sa mort, le grand Khan revint de l'Occident, où il avoit conquis le Kharisme, le Kaptchac, & autres pays; sa présence étoit nécessaire à la Chine, où le Roi de Tangout, détaché de ses intérêts, affoi-
24. blissoit sa puissance. Pendant qu'il fit lui-même la guerre dans le
1227. Chensi, ses Généraux ravagerent le Tangout avec tant de cruauté, que de cent personnes à peine en échappoit-il deux que les montagnes, les bois, & les cavernes déroboient à leur furie. Après avoir détruit cet Etat, Genghiskhan, qui se proposoit d'achever la conquête de l'Empire des Niutché, tomba malade. Comme il vit que sa maladie devenoit dangereuse, il nomma pour son successeur son troisiéme fils Oktai, en présence des Grands de l'Empire. Il exhorta ses enfans à vivre dans une étroite union; il leur conseilla de se liguer avec les Song qui regnoient au Midi de la Chine, pour détruire les Niutché, & il mourut âgé de soixante-six ans. Il avoit conquis toute la Tartarie, depuis l'Orient jusqu'à la Moscovie, & depuis le Nord inhabitable jusqu'à la Transoxane; le Turquestan jusqu'à la Chine & aux Indes; une partie de la Chine, les pays situés entre le Turquestan, la mer Caspienne, & l'Oxus, les contrées du Sind, depuis l'Indus jusqu'à la mer de Perse, l'Empire Persan, excepté le pays de Fars, &c. Le siége de son Empire étoit à Caracorom, Ville des Etats de l'ancien Prêtre-Jean.

Ce Prince avoit plus de cinq cent femmes ou concubines, parmi lesquelles un grand nombre portoient le titre d'Impératrices. Il laissa de la principale de ses femmes, nommée Borta-Kutchin, quatre enfans, Touschi, Zagatai, Oktai, & Touli, auxquels il avoit donné de son vivant un appanage. L'Historien Aboulgazi rapporte que, pour leur montrer les avantages d'une bonne intelligence, il leur présenta un trousseau de fléches qu'aucun d'eux ne put rompre toutes ensemble, & qu'ils rompirent aisément une à une. Il les avoit formés au gouvernement & à la guerre. Pendant sa vie, Touschi avoit l'inspection sur le Palais & la Vénerie. Zagatai administroit la Justice, Oktai les Finances, & Touli les affaires de la guerre. Ces Princes, dans les pleurs, enterrerent avec pompe leur pere sous un grand arbre, à l'ombre duquel il s'étoit agréablement reposé quelques jours avant sa maladie en revenant à la chasse. Ensuite on éleva en ce lieu, qu'on nomme Burkhan-Caldin, un magnifique tombeau que les peuples vinrent visiter en affluence. La Cour de Caracorom vit pendant six mois une foule de Khans & de Princes alliés ou tributaires de l'Empereur, mêler leur deuil à celui de la famille Royale. Genghiskhan avoit cinq autres fils, outre ceux qu'on vient de nommer.

Ce Conquérant, comblé des dons de la Nature, s'il fût né sous un droit des gens plus humain, c'est-à-dire, plus juste, eût été aussi grand dans les principes des Nations douces & policées qu'il le fût en barbare. Au génie propre à former les hautes entreprises, il joignoit une prudence consommée pour les conduire, un courage & une patience à toute épreuve pour les exécuter. Un grand sens & une pénétration vive, qualités si nécessaires pour faire face à la fortune dans le torrent de la guerre, lui découvroient sur le champ, dans les conjonctures critiques, le parti le plus sage. Son éloquence domptoit les esprits que son autorité eût pu trouver rebelles. Le luxe de l'Asie accumulé, si je puis le dire, en trophées autour de son Trône, n'altéra jamais la simplicité de ses premieres mœurs. Le plus puissant Monarque de la terre vivoit en Pâ-

HISTOIRE DE LA CH.

tre. L'ordre regnoit dans ses vastes Etats, comme dans ses armées, comme dans sa Cour, comme dans sa famille. Chaque année, il examinoit dans une assemblée générale tous ses Officiers civils & militaires, pour faire éclater sur les uns sa générosité, sa sévérité sur les autres; jamais il ne laissa belle action sans récompense, ni crime sans châtiment. Par ses recherches & par ses sages dispositions, les talens étoient toujours à leur place. Par ses soins à rétablir les troupes, la discipline des anciens Khans, & par les réglemens d'une bonne administration, ses Mogols acquirent la supériorité sur le reste des Tartares, & les Tartares sur tous les autres peuples de l'Asie. Il toléra toutes les Religions, soit parce qu'il n'en avoit aucune, si ce n'est une sorte de déïsme, soit parce qu'il n'étoit pas possible de réunir tant de peuples conquis sous une seule croyance. Pétis de la Croix, sur la foi des Ecrivains Arabes & Persans, le représente comme un Législateur, & il assûre qu'il existe dans l'Orient un Recueil de ses Yassa ou Loix. Le P. Gaubil, sur le témoignage des Historiens de la Chine, dit que, lorsqu'Oktai monta sur le Trône, les Mogols n'avoient ni loix ni coutumes légales pour le Gouvernement, & que les grands Officiers disposoient à leur gré de la vie des autres sujets, enveloppant dans le massacre les familles entières. Nous observerons, avec M. de Guignes, que, relativement à la police Chinoise, le Gouvernement Mogol, malgré quelques loix que Genghiskhan aura établies, doit passer pour un Gouvernement informe & barbare. Pétis de la Croix attribue à ce Prince les loix suivantes.

I. Il établit la croyance d'un Dieu Créateur & maître de toutes choses. II. Il exempta des charges publiques les chefs des Sectes, les Prêtres & les Médecins. III. Il défendit, sous peine de la vie, à aucun Prince de se faire proclamer Khan, sans avoir été élu par les Grands de la Nation dans une Diète. IV. Il défendit que les Chefs des Hordes & les Grands portassent des titres comme les Mahométans. V. Il ordonna qu'on ne fît jamais la paix avec aucun Prince qu'il ne fût soumis. VI. Il rétablit l'ancienne division

des Troupes en Toumans ou corps de dix mille hommes, en corps de mille, de cent, & de dix hommes. VII. Il ordonna que chaque ſoldat, lorſqu'il faudroit ſe mettre en campagne, viendroit recevoir des mains de l'Officier ſes armes, & qu'il les tiendroit toujours propres. Il défendit, ſous peine de la vie, de piller l'ennemi avant que le Général en eût donné la permiſſion; & que chaque ſoldat garderoit ce qu'il auroit pris, après avoir payé au Khan les droits impoſés. IX. Afin de tenir ſes Troupes en haleine, il ordonna qu'on feroit tous les hyvers de grandes chaſſes, & pour cela, il défendit à ſes ſujets de tuer, depuis le mois de Mars juſqu'au mois d'Octobre, les cerfs, les daims, les chevreuils, les liévres, les ânes ſauvages, & certains oiſeaux. X. Il défendit que l'on égorgeât les animaux. Pour les tuer, il falloit leur lier les jambes, leur fendre le ventre, & leur arracher le cœur avec la main. XI. Il permit de manger le ſang & les entrailles des animaux; ce qui étoit défendu auparavant. XII. Il régla les immunités & les priviléges des Tarkhans ou Grands de la Nation. XIII. Il ordonna que tous ſes ſujets iroient à la guerre, ou travailleroient à des ouvrages publics gratuitement. XIV. Il régla les ſupplices pour les criminels. Il voulut que celui qui auroit volé un bœuf ou un cheval fût puni de mort, & que ſon corps fût ouvert par le milieu; la punition des vols moins conſidérables fut la baſtonnade ou une amende qui valût neuf fois le prix de la choſe volée. XV. Il fut défendu de prendre pour domeſtique un Mogol, & d'autoriſer la fuite ou la pareſſe des eſclaves, ſoit en leur donnant retraite, ſoit en leur fourniſſant des vivres. XVI. Il fut ordonné, à l'égard des mariages, que l'homme acheteroit ſa femme, & qu'il n'épouſeroit point une fille dont il ſeroit parent au premier & au ſecond degré. Mais il laiſſa la liberté d'épouſer les deux ſœurs, d'avoir pluſieurs femmes & des concubines. XVII. Il condamna les adultères à mort, & donna la permiſſion de tuer ceux qui ſeroient ſurpris dans le délit. XVIII. Pour multiplier les alliances, il permit aux fa-

HISTOIRE DE LA CH. milles de marier deux enfans qui feroient morts. Pour cela, on faifoit un contrat & les cérémonies ordinaires, & les morts étoient fenfés mariés. Cet ufage fubfifte encore chez les Tartares, avec des circonftances que la fuperftition a ajoûtées. XIX. Comme les Mogols fe précipitoient dans les lacs ou les rivières, lorfqu'ils entendoient le tonnerre, par la crainte qu'ils en avoient, il leur défendit de fe baigner, de faire aucune ablution, & même de laver leurs habits dans l'eau courante, fous prétexte qu'ils excitoient des exhalaifons qui formoient des orages. XX. Il condamna à mort les efpions, les faux témoins, les forciers, & les gens adonnés aux infâmes amours communs dans l'Orient. XXI. Il établit des peines contre les Officiers qui manqueroient à leur devoir. Tous fes réglemens tendoient à déraciner la fuperftition, à cimenter la fervitude, à nourrir la cruauté, à entretenir l'union.

26. 1229. Oktai, reconnu Grand Khan par les Princes, les Chefs de Hordes, & les Généraux d'Armée, s'attacha d'abord à prendre connoiffance des pays foumis par fon pere, pour déterminer la quantité de foie, d'or & d'argent que les familles Chinoifes fourniroient; le nombre de chevaux, de bœufs, de moutons, & de peaux que donneroient les Tartares, & la taxe que chaque homme, au-deffus de quinze ans, payeroit dans les pays Occidentaux. Ilitchoutfai, fon Miniftre, dirigeoit toutes ces opérations; il fit auffi régler le prix des denrées, & les droits qui devoient en revenir à l'Empereur. Pendant que les Mogols continuoient la guerre dans la Chine, & du côté de la Perfe, Oktai reçut les hommages du Prince des Affaffins, & de quelques Princes de l'Inde. Après que fes Généraux eurent pris Siganfou, Capitale de la Province du Chenfi en Chine, il s'empara lui-même de plus de foixante poftes importans dans cette Province; il échoua devant Tong-Kouan, & il gagna dans le Chenfi une bataille qui dura une journée entière. Son Miniftre l'inftruifoit des loix & de l'Hiftoire Ancienne de la Chine, & de tout ce qui regarde Tcheou-Kong & Confucius.

Cet homme, propre à former un grand Prince & à rendre un Empire florissant, éprouva bientôt les dangers auxquels le mérite & l'amour du bien public exposent un citoyen en crédit. Il sollicitoit le Grand Khan de nommer des Officiers de Police, de Finances, & de guerre, qui fussent indépendans les uns des autres, & qui rendissent compte de leur conduite à l'Empereur lui-même. Par un autre réglement, les Grands de l'Empire, au lieu de recevoir, comme auparavant, en récompense de leurs services, des Villes & des Provinces, ne devoient plus être payés qu'en argent & en soie. Les murmures éclaterent contre ce Ministre étranger; on l'accusa de crimes. Oktai, convaincu de la sagesse & de l'intégrité d'Ilitchoutsai, n'écouta point les cris de l'envie, & il le chargea même de juger son plus cruel ennemi qu'on traduisoit devant le Tribunal suprême comme criminel. Tous ceux des Courtisans qui eussent préféré la vengeance à la justice, tous les ennemis du Ministre, toute la Cour crut qu'il alloit se défaire d'un homme qui avoit voulu le perdre; & on l'entendit avec étonnement prononcer que cet Officier n'avoit d'autre crime que celui d'être trop fier, & qu'au reste, il falloit attendre la fin de la guerre pour examiner plus amplement sa conduite. Après cet acte de justice, qu'on appelle acte de générosité, le Grand Khan, pour faire connoître aux Courtisans tout le mérite de son Ministre, fit apporter, en leur présence, les Regîtres des revenus de l'Empire. Sa recette se trouva si conforme à ce que cet Officier avoit proposé l'année précédente, que les Mogols resterent dans l'admiration, & que les ennemis d'Ilitchoutsai furent obligés de lui accorder leur estime. Oktai, en lui remettant le grand sceau, l'honora d'une aveugle confiance. Touli, frere du Grand Khan, en détruisant dans le Chensi plus de cent quarante Villes, Bourgs ou Forteresses, surmontoit des difficultés incroyables pour aller assiéger, dans le Honan, Kai-Fong-Fou, Capitale de l'Empire des Niutché. Après quelques échecs, il remporta une victoire qui privoit la Capitale des Niutché d'un

HISTOIRE DE LA CH.

29, 1232.

HISTOIRE DE LA CH.

secours nécessaire. Un Prince de la famille Impériale, après la reddition d'une Place, se présenta au Général des Mogols, auquel il tint ce discours : » Je suis Ho-Chang, parent de l'Empereur » des Niutché ; je commande le Corps des Troupes qu'on » nomme Fidéles, & j'ai battu trois fois vos Armées. Je ne veux » point mourir aujourd'hui avec une troupe obscure de soldats, » je vous demande une mort solemnelle, afin que ma fidélité » soit connue de tout le monde, & que la postérité me rende » justice. » Les Mogols traiterent ce brave Officier de la manière la plus barbare, & Ho-Chang fut content de mourir pour son Prince. Ces Conquérans firent voir, mais trop tard, qu'ils étoient capables d'estimer la vertu; ils verserent à terre du lait de cavale en l'honneur d'un Prince qu'ils venoient de sacrifier si inhumainement, & ils demanderent, dans leurs prières, que, s'il ressuscitoit, il revînt parmi les Mogols. Un autre Général Niutché souhaita d'être mis à mort sur les terres de son Prince; le vainqueur fut encore assez cruel pour lui accorder cette grace; ces Officiers étoient des Chinois ou des Tartares qui avoient contracté le caractère de cette Nation par un long séjour à la Chine. Pendant que les Mogols s'ouvroient par de nouvelles victoires le chemin de Kai-Fong-Fou, les Chinois se distinguoient par des actions immortelles de bravoure & de fidélité. La Ville fut assiégée. Dans seize jours, il périt de part & d'autre un million d'hommes. On parla de paix, il s'éleva des troubles dans les conquêtes Mogoles, & Touli mourut estimé des Mogols & des Chinois. Ce Héros, aussi modeste que grand, poussoit si loin son attachement pour le Grand Khan son frere, que celui-ci étant tombé malade, il se mit à genoux, écrivit son nom sur un billet cacheté, & offrit sa tête pour conserver la vie à Oktai. Ce Prince fit alors un Traité avec les Song qui regnoient dans le Midi. Ce Traité, dicté par la vengeance aux Chinois ennemis des Niutché, fut également funeste aux deux Empires. Les Mogols devinrent les rivaux des Song, lorsque par eux, ils eurent détruit les Niutché.

C'est

C'eſt le ſort que les Chinois ont toujours éprouvé, lorſqu'ils ont appellé les étrangers à leur ſecours. HISTOIRE DE LA CH.

L'Empereur des Niutché ſe met à la tête de ſes Troupes, laiſſant ce que l'Empire avoit de plus précieux dans une Ville ſans défenſe. 30. 1233. Pendant qu'un de ſes Généraux fait tailler en piéces une de ſes Armées, un traître nommé Tſouly introduit dans Kai-Fong-Fou le Mogol Sudai-Bahadour, après lui avoir prêté ſerment de fidélité, raſé les fortifications de la Place, raſſemblé tous les tréſors, arrêté les Princes, & les femmes des Grands. Oktai eût accordé à Sudai-Bahadour la permiſſion de faire mourir tous les habitans de la Capitale, ſi Ilitchoutſai ne lui avoit repréſenté fortement qu'on n'étoit pas venu pour conquérir un déſert. Cette remontrance ſauva la vie à un million quatre cent mille familles, alors raſſemblées dans la Ville. On ne fit mourir que les Princes du Sang.

Tcheou-Sou, Empereur des Niutché, ſe retire à Juning Fou, où il va vivre avec tant de ſécurité, qu'il ſonge à y bâtir un Palais, & à ſe marier. Son Général Hou-Sie-Hou lui ouvre les yeux ſur le danger dont il eſt menacé. L'Empereur des Song, nommé Tiſong, avoit donné ordre à ſes Généraux de joindre Tatchar qui commandoit les Mogols dans le Honan. Ces Troupes réunies inveſtiſſent Juning-Fou. Hou-Sie-Hou défend la Place avec bravoure. Elle manque d'hommes & de vivres : les femmes les plus robuſtes s'habillent en ſoldats, & l'on mange de la chair humaine. Menkong, Général des Song, ſe précautionne contre le déſeſpoir des aſſiégés ; enfin l'on force la Place. L'Empereur des Niutché abdique l'Empire, & il s'étrangle pour prévenir 31. l'ignominie. 1234. Le brave Hou-Sie-Hou, tous les Officiers du Prince, cinq cent ſoldats ſe donnent la mort. Pendant qu'on inſtale ſur le Trône Tchinling, les Mogols s'emparent du Palais, & le nouvel Empereur eſt tué dans le tumulte. L'Empire des Niutché, autrement Kins Tartares Orientaux, eſt détruit, après avoir eu neuf ou dix Princes dans l'eſpace de cent dix-ſept ans. Le Honan de-

Histoire de la Ch. voit rester, suivant le Traité, entre les mains des Song; ceux-ci, sans attendre l'expiration du terme marqué, & sans en informer le Khan des Mogols, introduisent leurs Troupes dans Kai-Fong-Fou, & dans les autres Villes considérables, sans avoir la précaution de munir ces Places. Les Mogols s'apprêtent à tirer vengeance des Song, & l'Empereur Li Tsong est contraint de désavouer & de faire punir ses Généraux.

La paix, qui regne en apparence dans le fond de l'Orient par la destruction des Niutché, devient funeste à l'Europe. Oktai, après avoir mis sur pied plus d'un million cinq cent mille hom-
32. mes, ordonne à Batou, fils aîné de Touschi, à Mangou, fils de
1235. Touli, à Baïdar, fils de Zagatai, à son propre fils Gaïour, & à Sudai-Bahadour, d'aller porter le ravage dans les pays qui sont au Nord & au Nord-Ouest de la mer Caspienne. Trois cent mille Tartares, en écrasant les Circasses, les Azes ou Abcas leurs voisins, les Baschkirs, ceux de Cazan & de la Bulgarie, pénétrent jusqu'à Moscou qu'ils inondent de sang. Ils ravagent plusieurs Provinces de la Russie; le Grand-Duc George est tué, & la Russie est tributaire du Grand Khan en 1236. La discorde se met entre les Généraux Russes. Les Mogols, après avoir pris, en 1240, Kiovie, Kolatiatz, Wladimire, Galicz, &c, se disposent à entrer en Hongrie. Déja le Général Bela est allé ravager la Pologne, la Silésie, & la Moravie. Il y brûle la Citadelle de Lublin. On voit les Mogols des portes de Cracovie; mais ils s'en retournent, l'an 1241, avec un grand butin & une foule d'esclaves en Russie, sans que Boleslas, Prince de Cracovie, ose les inquiéter. Le Palatin Wladimire les attaque dans leur retraite. Ils reviennent, sous la conduite de Cadan & de Péta, dévaster Lencicie, Siradie, Kujavie, & tout le pays de Cracovie. Les Polonois, encouragés par un foible avantage, leur livrent une bataille générale auprès de Sidlovie : ils sont défaits. On fuit, on abandonne les Villes & les campagnes. Boleslas le pudique passe en Hongrie avec sa mere & sa femme. Les Mogols mettent le feu à Cra-

covie ; ils trouvent Aratiſlavie réduite en cendres par ſes propres habitans.

Leurs différentes bandes ſe réuniſſent, & ſous la conduite de Baidar, elles marchent vers Lignitz. Le Duc Henri II, fils de Sainte-Hedvige, joint par le Grand-Maître de l'Ordre Teutonique, y avoit fait aſſembler toutes les Troupes de la Pologne & de la Siléſie. Son Armée, diviſée en quatre corps, marche à la rencontre des Tartares ; ceux-ci ſe partagerent également en quatre corps qui étoient chacun ſéparément plus nombreux que toute l'Armée Chrétienne. Cependant les Polonois firent reculer trois de leurs bandes ; ils en faiſoient un grand carnage, lorſqu'une voix criant dans l'Armée Chrétienne : *Fuyez*, *fuyez*, y jette l'épouvante. Henri, ſeul avec ſon corps, tient ferme contre l'ennemi ; il ſembloit être ſur le point de forcer la victoire, quand un Mogol ſecouant violemment un drapeau, ſur lequel il y avoit une figure épouvantable, les Mogols, à ce ſignal, mettent le feu à des matières combuſtibles ; une épaiſſe fumée s'éleve, les Polonois en ſont infectés ; ils ne peuvent combattre ; les Mogols fondent ſur eux, rompent leurs Bataillons, tuent le Grand-Maître, & les principaux Officiers. Henri reſte ſeul au milieu des morts ; il eſt pris, & les Mogols lui coupent la tête. Ils ſe préſentent devant Lignitz, portant cette tête au bout d'une lance. La garniſon, ſommée de ſe rendre, répondit que, ſi l'on avoit perdu un Duc, ils en avoient beaucoup d'autres. L'ennemi ſe contenta de piller les environs de la Place. Pour ſçavoir le nombre des morts, les Mogols couperent une oreille à tous les cadavres, ils en remplirent neuf grands facs. Ils ravagerent enſuite la Moravie pendant un mois, à la vûe de Venceſlas, Roi de Bohême, qui n'oſa ſortir de ſon Camp.

Ces Troupes allerent de-là joindre en Hongrie l'Armée de Batou, compoſée, dit-on, de cinq cent mille hommes. Ce Prince, en ſortant de Ruſſie, y battit en 1242 le Comte Palatin que Bela IV, Roi de Hongrie, avoit envoyé pour défendre l'entrée de ſes

Histoire de la Ch.

Etats. Après cette première victoire, il s'empara d'un endroit appellé la Porte de la Ruſſie, & Baidar le joignit par la Pologne. Cadan étant entré dans Rudana, Ville peuplée & enrichie par des mines d'argent, pendant que les défenſeurs de la Place, enivrés de quelques ſuccès, ſe livroient à des réjouiſſances publiques, Ariſtald, Comte de la Ville, s'aſſocie à lui avec ſix cent Teutons bien armés. Sudai Bahadour ſe rend maître du pays de l'Evêque des Comans.

Batou, après avoir réduit une partie de la Hongrie, marche droit à la Capitale, mettant tout à feu & à ſang, & n'épargnant ni âge ni ſexe. Il arrive devant Peſth, où Bela s'étoit lâchement enfermé, pendant qu'Ugolin, Archevêque de Colo, alloit au-devant de l'ennemi pour défendre la Place; Batou obligea le Prélat à prendre la fuite: alors les cris des Hongrois forcerent leur Prince à ſortir de Peſth. Les Mogols qui, à ſon approche, s'étoient retirés vers la Teyſſe, proche Agria, ſurprirent ſon Armée au lever du Soleil. Elle fut accablée de fléches, avant qu'elle eut le tems de ſe ranger en bataille. Le Roi prit la fuite, dès que Coloman, ſon frere, ceſſa de ſoutenir le choc des Mogols. Dans cette déroute, il périt une multitude incroyable de Hongrois. Batou trouva dans le butin le ſceau du Roi, & il s'en ſervit pour ſceller des lettres qu'il faiſoit écrire par des priſonniers aux habitans de différentes Villes, pour leur défendre de s'enfuir. Le Duc d'Autriche arrêta le Roi de Hongrie, pour l'obliger à ſe racheter par une ſomme; & il eut la cruauté d'enlever aux Hongrois ce qu'ils avoient ſauvé des mains des Mogols. Sudai-Bahadour maſſacroit d'un autre côté tous les habitans de la Ville de Varadin; les femmes mêmes qui, refugiées ſous les autels, y eſſuyoient toutes ſortes d'outrages. Quelques-uns s'étoient retirés dans les forêts, où la miſère prolongeoit leurs malheurs. Les Mogols leur ayant fait ſçavoir qu'ils n'avoient rien à craindre, s'ils retournoient dans la Ville, ces malheureux mourans de faim ſe hâterent de s'y rendre; ils firent la moiſſon, & ils mirent le grain dans les greniers.

Pendant ce tems-là, on voyoit le pere proftituer fa fille, le mari fa femme, le frere fa fœur, pour obtenir des Mogols quelques bœufs ou quelques moutons. Enfuite les Mogols les firent tous affembler dans une plaine, où ils les égorgerent, après les avoir dépouillés.

Ces Barbares, en dévaftant les contrées d'Orodin & de Charadin, vont mettre le fiége devant Perg. D'abord ils n'expofent, felon leur coutume, que les prifonniers. Ayant enfuite comblé les foffés, ils entrent dans la Ville. Tout eft égorgé par le vainqueur, à la réferve des payfans, des filles deftinées à fes débauches, & de quelques malheureux qui s'étoient cachés fous des corps morts. La Ville d'Egres éprouva les mêmes horreurs. Les habitans de Strigonie, défefpérant de fe défendre, brûlerent leurs fauxbourgs & toutes leurs richeffes. Les Mogols, furieux de fe voir privés d'un fi grand butin, environnerent la Place de manière que perfonne ne pût en fortir, & il n'échappa que quinze perfonnes à leur barbarie. Le Château de la Place, Abbaye Royale, & le Château de Saint-Martin, réfifterent avec fuccès à l'ennemi. Cadan, après avoir pourfuivi à travers l'Efclavonie le Roi Bela, qui fe jetta dans les Ifles de la mer Adriatique, avoit à fon retour dévafté la Bofnie, la Servie, & la Bulgarie. Après ces cruelles expéditions, les Barbares repafferent par les Palus Méotides pour fe rendre dans la Tartarie. Ils avoient foumis tous les pays qui regnent depuis la mer Cafpienne jufqu'à la mer Glaciale.

Tous les Princes de l'Europe, effrayés du fort de la Pologne & de la Hongrie, fe préparoient à prévenir les défaftres dont ils étoient menacés, foit en raffemblant des Troupes, foit en envoyant des Ambaffadeurs aux Mogols. L'Empereur Frédéric avoit demandé du fecours à toute la Chrétienté. Saint Louis mettant, comme il le difoit, toute fa confiance en Dieu & dans fon épée, avoit réfolu de marcher contre les Tartares. Le Pape Innocent IV leur envoya en 1246 les Freres du Plancarpin & Benoît, Polonois Dominicains, par la Ruffie; & les Francifcains, Afcelin, Simon de Saint-

HISTOIRE DE LA CH. Quentin, Alexandre & Albéric, par la Perse, pour les prier de mettre fin à leurs incursions, & les exhorter à embrasser la Religion Chrétienne. L'orage se dissipa de lui-même. C'étoit le troisiéme de cette espéce que l'Europe avoit essuyé de la part de peuples venus des environs de la Chine : d'abord l'irruption des Huns & d'Attila ; ensuite celui des Avares ; & enfin celui des Mogols. Les autres ont été beaucoup moins considérables.

Le même fléau avoit pendant ce tems-là frappé la Circassie, l'Arménie, l'Iraque, & l'Asie-Mineure. Dgiour-Maghoun conduisoit avec lui la désolation dans toutes ces contrées, que la peste & une horrible famine acheverent de ruiner. Il n'y eut que la mort d'Oktai qui, obligeant les Novians de retourner à Caracorom pour procéder à l'élection d'un nouveau Khan, pût suspendre les ravages des Mogols.

On croira peut-être que, pendant ces grandes expéditions dans les pays les plus éloignés, Oktai ayant épuisé la Tartarie pour lever des Armées innombrables, étoit tranquille dans sa Capitale, & que depuis la destruction des Kins, la Chine jouissoit d'une paix profonde : non, six cent mille hommes, les plus braves Capitaines, les meilleures Troupes Tartares & Chinoises, travailloient dans le même tems à détruire dans le Midi de la Chine, le riche & considérable Empire des Song, défendu par de nombreuses Armées & par d'habiles Généraux. Koutan, second fils d'Oktai, conduisoit l'entreprise. Ce Prince ayant pris des Villes du Chensi, & battu des détachemens Chinois, se vit arrêté
53. dans des gorges par l'intrépidité d'un homme qui avoit inspiré
1236. à une petite Armée la résolution de périr plutôt que de lâcher le pied. La défaite & la mort de cet Officier nommé Ycouven coûta cher aux Mogols ; mais elle leur applanit de grands obstacles. Koutan soumit ensuite la plûpart des Villes de la Province de Se-Tchuen ; son frere Koudgiou, aussi heureux que brave, triomphoit dans le Koukouang, où la mort termina bientôt sa carrière ; le Mogol Keou-Hoen-Bohga désoloit les frontières du

Kiannang, du Houkouang, & du Honan; des revers suivirent ces succès. L'Armée de Tchachan, un des Généraux Mogols, fut désolée devant Y-Ching-Hien par le Gouverneur Kieouyo: ces 34.
Barbares furent chassés de plus de 20 postes, & du pied des mu- 1237.
railles de Hoangtcheou, par le Chinois Menkong; ils échouerent pareillement devant Cheoutcheou dans le Kiangnan; Tchachan, après avoir vû devant Loutcheou, ville de la même Pro- 35.
vince, ses retranchemens brûlés avec des fagots d'herbe trempés 1238.
dans l'huile, son Camp écrasé par des machines qui lançoient de grosses pierres, & tous ses soldats mis en fuite dans une sortie générale des assiégés, perdit dans cette déroute la plus grande partie de l'Armée Mogole. Ce fut-là un des plus grands échecs que les Mogols eussent reçus jusqu'alors. Les Généraux Chinois Toukeou & Lu-Ven-Te s'étant saisis des défilés, les contraignirent de se retirer vers le Nord.

Dans le Houkouang, Menkong les battit de tous les côtés, 36.
& les chassa de plusieurs Places. Les Chinois rentrerent dans 1239.
Tchingtou, Capitale de Se-Tchuen, où ils rassemblerent un grand corps de Troupes. Mais les Mogols, qui avoient abandonné cette Province, revinrent sur leurs pas, & ayant repris cette Ville, ils allerent dans le Houkouang. Ils trouverent dans cette Province Menkong, qui, maître des passages, leur enleva Kueltcheou, leur ferma les portes du Kiangnan, brula leurs magasins 37.
de Juning-Fou, reprit sur eux des esclaves & de grandes dépouil- 1240.
les, & rendit tous les Chinois soldats. Par les soins de ce grand homme, les pays qui sont entre le Se-Tchuen & les rivieres de Kiang & de Han, furent remplis de laboureurs en état de défendre leurs terres, & de former des magasins.

Un excès de vin cause la mort au Grand Khan, dont l'ivrognerie
avoit résisté à toutes les remontrances du sage Ilitcheutsai. On exé- 38.
cuta une de ses concubines, & plusieurs autres personnes accu- 1241.
sées de l'avoir empoisonné. Ce Prince avoit du courage, de la prudence, & de la grandeur d'ame. On loue son amour pour le

bon ordre. Par la confiance qu'il eut en ſon Miniſtre, il s'honora lui-même; il rendit ſon regne glorieux, & il orna ſon eſprit de diverſes connoiſſances. Il fut droit & généreux; mais loin de lui ſes Troupes étoient entraînées par le caractère féroce de la Nation. Quoique pluſieurs de ſes ſujets abuſaſſent de ſa générosité, il ne les affligeoit jamais par des refus. Il feroit injuſte, diſoit-il, que je renvoyaſſe, les mains vuides, un homme qui vient implorer mon ſecours.

Après la mort de ce Prince, Touvakina-Khatoun, une de ſes femmes Impératrices, laquelle joignoit, à beaucoup de qualités du corps, une adreſſe & un eſprit peu ordinaires, ſe fit déclarer Régente de l'Empire, malgré les repréſentations d'Ilitchoutſai qui vouloit que, ſuivant les dernières volontés d'Oktai, l'on proclamât Grand Khan de Tartarie, Schiramoun, petit-fils de ce Prince, & fils de Koutcheou, mort quelques années auparavant. L'abſence des Princes & des meilleurs Généraux employés alors à la Chine ou en Occident, le pouvoir de ſon fils Gaïouk, le crédit de Gaotoulaaman, Adminiſtrateur des Finances, la vénalité des Grands, l'aiderent à s'emparer d'une autorité qui mettoit la Couronne ſur la tête de ſon fils. La guerre continuoit à la Chine. Cependant les Mogols avoient renvoyé un Seigneur étranger nommé Yuelimaſſe, avec ſoixante dix perſonnes, pour faire à l'Empereur Chinois des propoſitions de paix. Cet Ambaſſadeur fut arrêté par le Gouverneur de Tchangcha. On lui propoſa de prendre parti dans les Troupes des Song. Yuelimaſſe répondit qu'il avoit l'honneur de ſervir un grand Prince, & qu'il mourroit plutôt que de l'abandonner. On l'enferma dans une Forteresse, & il y mourut. Alors les Mogols allerent aſſiéger Loutcheou dans le Se-Tchuen. Le Chinois Menkong viſitoit les frontières; ayant trouvé une Place dépourvue de munitions, il fit
39. trancher la tête au Gouverneur qui avoit négligé d'exécuter ſes or-
1242. dres. Cet exemple de ſévérité rendit les autres Officiers vigilans. Il ne manqua aux Song que des Généraux de ce caractère.

Le

Le Miniſtre Ilitchautſai n'ayant pu porter Schiramoun ſur le Trône, entreprit de faire ôter les Finances à Gaotoulaaman, en repréſentant à l'Impératrice qu'elles étoient en déſordre, & que tout ſe vendoit à la Cour. Ses efforts ne ſervirent qu'à rendre ſon rival plus puiſſant. Il conçut tant de chagrin de ſon diſcrédit, qu'il en mourut à Caracorom. Ce grand homme étoit un Prince de la Maiſon des Leao, Empereurs des Khitans. Quand il fut mené pour la premiere fois devant Genghiskhan, après la ruine des Kins, deſtructeurs des Leao, ce Prince lui demanda s'il n'étoit pas bien aiſe de voir ſa famille vengée des maux qu'elle avoit ſoufferts de la perte des Niutché ; Ili, qui avoit été attaché au ſervice de ces derniers, répondit qu'il ne pouvoit qu'être ſenſible au malheur des Princes, dont il avoit reçu beaucoup de bien & d'honneur. Premier Miniſtre de Genghiskhan & d'Oktai, il s'appliqua ſans ceſſe à inſpirer, par ſon exemple & par ſes leçons, des ſentimens d'humanité, de douceur, & de générosité, aux Grands Khans, à leur famille, aux peuples Il falloit que les Mogols fuſſent naturellement bien barbares, pour ne s'être pas policés davantage ſous le miniſtère de ce grand homme. Pour la police, & pour l'art du gouvernement, il fut, en quelque ſorte, leur Légiſlateur. Il fut leur maître pour les Sciences. Il avoit dreſſé pour eux un Calendrier qu'il perfectionna dans l'Occident, par le moyen des Mathématiciens Perſans & Arabes. Son zéle pour les Sciences & pour la police conduiſit les Pâtres de la Tartarie dans des Colléges publics, où l'étude de l'Hiſtoire, de la Géographie, & de l'Aſtronomie ſuccédoit au ſoin des troupeaux ; où des Sçavans attirés par des récompenſes du pays d'Igour, de Perſe, & d'Arabie, apprenoient à des Barbares à penſer & à vivre en hommes. Son goût pour les Sciences ſauva la vie à des milliers de Lettrés Chinois. Au pillage de Ninghia, il ne réſerva pour lui que des Cartes Géographiques, des Livres, des peintures, des monnoies anciennes, & pluſieurs ballots de rhubarbe, dont il ſe ſervit avantageuſement dans la ſuite pour guérir

Histoire de la Ch.

46. 1243.

Histoire de la Ch.

les Troupes d'une fiévre maligne dont elles furent attaquées. Ce fut à ses propres frais qu'il procura aux Mogols des ouvriers, des Officiers, des Machinistes Chinois, Igours, Khitans, Occidentaux. Son zéle pour le Prince fut toujours plein de désintéressement. Il sacrifia constamment ses intérêts personnels à ceux de l'Etat. On vante ses réglemens pour les Douanes, pour le Commerce, pour les greniers publics, pour la subordination entre les Officiers & les Mandarins. Si le naturel féroce des Mogols ne lui permit pas d'exécuter entiérement ses grands desseins, il vint du moins à bout d'abolir diverses coutumes barbares; telles que celle de choisir en certain tems les plus belles filles pour le Palais de l'Empereur. Une fermeté inébranlable, une présence d'esprit extraordinaire, une vaste connoissance des pays soumis à son maître, du discernement dans le choix des sujets, & des ressources assurées pour avoir toujours, dans le besoin, de l'argent & des provisions, il posséda dans un haut degré de perfection toutes ces qualités & toutes celles d'un grand Ministre. Sa conduite fut toujours irréprochable. Il étoit aussi respectable dans le sein de sa famille, qu'il étoit admirable dans le gouvernement de l'Etat. Ses fils & ses petits-fils furent élevés par lui-même, & formés de sa main à l'amour des Sciences & de la vertu, & il y réussit comme s'il n'eût été occupé que de ce soin. L'homme de génie embrasse dans ses projets tous les possibles, & l'homme de bonne volonté trouve toujours le tems de les réaliser. Sur ses Mémoires, un de ses fils composa l'Histoire des Kins & des Leao Après sa mort, l'envie, dans l'espérance de flétrir ses cendres, n'ayant pu flétrir sa personne, engagea l'Impératrice de faire l'examen de ses biens: cette recherche mit le dernier sceau à sa gloire. On trouva dans sa maison peu d'argent, mais beaucoup de Livres, des monnoies anciennes, des instrumens de Musique, des inscriptions gravées sur du métal ou sur des pierreries, de vieux monumens acquis à grands frais: c'étoit le cabinet d'un Sçavant. L'Histoire Chinoise rapporte sa vie fort au long. Les Mogols n'en parlent encore au-

jourd'hui qu'avec respect. Les Nations les plus policées seroient glorieuses d'avoir formé ce grand homme. C'est l'idée que le P. Gaubil a donnée d'Ilitchoutsai. HISTOIRE DE LA CH.

Les Généraux Mogols ravagerent quelques contrées de la Chine pendant la Régence de Tourakina. Cette Princesse employoit alors toutes sortes d'intrigues pour faire proclamer son fils Gaïouk; elle y réussit. Il se tint à ce sujet un kouroultai, assemblée générale de la Nation, auquel assisterent, outre les Mogols, Masoud-Begh, Emir du Maouvennahar & du Turkestan; Argoun-Aga, Emir du Khorassan, avec les plus notables des Provinces voisines; Rokneddin, frere du Sulthan d'Iconium; le Connétable d'Arménie, frere du Roi; les deux David, Rois de la Géorgie, Naser, Roi d'Alep; Phakhreddin, Cadhi des Cadhis de Bagdad, Ambassadeur du Khalife; Jaroslas, Duc de Suldal, & Jean de Plancarpin, Ambassadeur du Pape. Le jour de l'installation, les Grands assemblés se prosternerent du côté du Midi en faisant des prieres; ensuite ils placerent Gaïouk sur un siége doré, en lui disant: *Nous vous prions & nous vous commandons de prendre sur nous toute puissance.* Gaïouk leur répondit: *Si vous voulez que je sois votre Khan, êtes-vous résolus de m'obéir en tout, de venir quand je vous appellerai, d'aller où je voudrai vous envoyer, & de mettre à mort ceux que je vous ordonnerai de faire mourir.* Après qu'ils eurent répondu *oüi*, il dit: *Ma simple parole désormais me servira de glaive.* Après cette cérémonie, on étendit par terre un feutre, sur lequel il s'assit, & on lui dit: *Regardez en haut, & reconnoissez un Dieu: considérez ensuite ce feutre sur lequel vous êtes assis. Si vous gouvernez sagement votre Empire; si vous êtes généreux, bienfaisant, & juste; si vous honorez les Chefs & les Grands de la Nation, chacun selon son rang, vous regnerez avec splendeur, toute la terre vous sera soumise, & vous obtiendrez de Dieu tout ce que vous desirerez. Si vous tenez une conduite opposée, vous serez misérable, méprisé de vos sujets, & si pauvre, que vous n'aurez pas même en votre pouvoir le feutre sur lequel vous*

41--42. 1244--45.

45. 1246.

HISTOIRE DE LA CH.

êtes assis. Ensuite on l'éleva en l'air, ainsi que sa femme, sur le même feutre, en les proclamant à grands cris Empereur & Impératrice de tous les Tartares.

Gaïouk étoit d'un caractère doux & d'une humeur grave: il avoit donné des preuves de courage dans les guerres de l'Occident. Plancarpin prétend qu'il avoit autour de lui plusieurs Princes Chrétiens, dont quelques-uns l'assurerent que ce Prince se proposoit d'embrasser le Christianisme. Pétis de la Croix dit que ses deux premiers Ministres étoient Chrétiens, mais le P. Gaubil croit que c'est sans fondement. Ce Missionnaire pense que par Bonzes d'Occident, les Chinois entendoient les Lamas du Tibet; cependant il ajoûte qu'ils ont traité plusieurs fois les Chrétiens de Mahométans & de Bonzes Occidentaux, & qu'il y avoit à la Cour de Gaïouk, deux Freres Bonzes, sçavans dans la doctrine de Fo, & fort aimés de l'Empereur. Si ce Grand Khan accorda quelque protection au Christianisme, il n'en eut pas moins le dessein de soumettre les Chrétiens: il prétendoit que le Pape & les autres Princes de l'Europe lui prêtassent serment de fidélité; & c'étoit pour exhorter les Mogols à ne plus revenir dans l'Occident, & à embrasser le Christianisme que Plancarpin étoit dans cette Cour avec Benoît. Lorsqu'ils eurent obtenu leur congé, les Tartares, qui leur avoient été donnés pour cortége, leur apprirent que l'Empereur étoit résolu d'envoyer avec eux des Ambassadeurs en Europe; cependant on leur fit entendre qu'il souhaitoit qu'ils le lui proposassent eux-mêmes. Mais plusieurs raisons leur inspirerent de l'éloignement pour cette démarche. Il étoit à craindre que la vûe des dissensions, qui regnoient entre les Princes Chrétiens, n'encourageât les Mogols à leur faire la guerre. Il y avoit beaucoup d'apparence que ces Ambassadeurs n'auroient été que des espions chargés de s'instruire de l'état, des forces, de la situation des lieux. Enfin, il pouvoit arriver que ces Ministres fussent enlevés ou tués sur la route. Notre Nation, ajoûte Carpin, est extrêmement fiere & arrogante, & les Tartares

ne se réconcilient jamais avec ceux qui insultent leurs Ambassadeurs, sans en avoir tiré vengeance. Il rapporte à ce sujet que les Ambassadeurs Allemands, dont il étoit accompagné, étant revenus en Europe en habit de Tartare, ils coururent risque d'être lapidés. Ces Religieux reprirent ensuite la route de l'Europe par la Russie. Le Grand Khan avoit renvoyé les Ambassadeurs des Assassins, sans leur avoir donnné audience; il avoit fait beaucoup de menaces à ceux du Calife.

Les autres Envoyés du Pape qui s'étoient rendus de Syrie en 44.
Perse auprès de Baïjounovian, qui commandoit dans ce pays les 1247.
Armées Mogoles, ne furent point admis à l'audience de ce Général, parce qu'ils refuserent de fléchir trois fois le genou en terre, comme on l'exigeoit, devant un Barbare qui prétendoit être adoré comme le Fils de Dieu regnant sur la terre. Plancarpin, ne regardant cette cérémonie que comme une marque de respect, n'avoit pas cru manquer à la Religion en pliant quatre fois le genou gauche sur le seuil de la tente du Grand Khan; mais Ascelin craignit que cette espéce d'adoration ne fût regardée comme une marque d'idolâtrie de sa part, & tout-à-la fois de vasselage de la part du Pape. Baïjounovian fut sur le point de mettre à mort ces Religieux Chrétiens, & ensuite il les renvoya avec une Lettre pour le Pape. « Nous avons été choqués, lit-on dans cette » Lettre, de ce que vous nous écrivez; *vous tuez & vous* » *faites périr beaucoup d'hommes*; sçachez que c'est l'ordre de » Dieu, ferme, stable, & qui s'étend sur toute la surface de la » terre; quiconque l'entendra doit rester assis en sa propre terre, » eau, & héritage, & mettre toute sa force entre les mains de » celui qui contient toute la face de la terre; quiconque ne s'y » soumettra pas sera exterminé. Nous vous le faisons sçavoir, afin » que si vous voulez être assis sur votre terre, eau & héritage, il » faut que vous vous transportiez en propre personne auprès de » nous. Si vous n'obéissez pas à ces ordres, nous sçavons ce qui » en arrivera. » Ces Mogols s'étoient informés des Envoyés

Histoire de la Ch. du Pape si les François étoient rentrés dans la Syrie. Ils avoient dessein d'en imposer, en disant qu'ils vouloient se faire Chrétiens, & être amis des François, afin d'empêcher que ces peuples, qu'ils craignoient plus que tous les autres, ne pénétrassent dans les lieux de leur domination.

Cette Lettre étoit conforme aux desseins du Grand Khan; malgré ces négociations du Pape, malgré l'arrivée d'un nouvel Ambassadeur, nommé Frere André de Louciumel, Jacobin, malgré la députation faite au Chef de l'Eglise par le Grand Khan, d'un Officier qui fut bien reçu à Rome, mais qui excita beaucoup le murmure des Chrétiens, parce qu'on prétendoit alors que le Pape ne cherchoit qu'à se venger de l'Empereur Frédéric II, Gaïouk Khan avoit ordonné que dans tous ses Etats
45. il fût levé trois hommes sur dix, pour se préparer à une expé-
1248. dition qui devoit durer dix-huit ans, en Hongrie, en Pologne, en Livonie, & en Prusse. Ces projets ne furent point exécutés. Ce Prince n'envoya des Troupes qu'en Corée, où le Roi lui refusoit le tribut. Il mourut peu de tems après. L'Impératrice Ogoulgantrufsh prit aussitôt les rênes du Gouvernement. Pendant sa Régence, le peuple se plaignit hautement du luxe de la Cour & du poids des corvées, & une sécheresse, suivie d'une mortalité sur les bestiaux, réduisit le pays à la misère; la Cour manqua
48. d'argent pour payer les Troupes. Enfin, Mangou, fils de Toult,
1251. fut élu Grand Khan à Holin, malgré les intrigues de Schiramoun & des enfans de Gaïouk; & il leur pardonna une conspiration contre sa vie. Ce Prince avoit de l'esprit, du courage, l'expérience militaire, & une parfaite connoissance des Etats Mogols. Il donna les titres d'Empereur & d'Impératrice à son pere & à sa mere, quoique le premier fût mort. Dans la distribution des Gouvernemens, son frere Kublai eut la Vice-Royauté de la Tartarie voisine de la grande muraille & des Provinces conquises en Chine. On régla les tributs que chaque Nation devoit payer; on exempta de toute imposition les Prêtres, de quelque Religion qu'ils fus-

ſent. Le Général Holitai alla, dans le Tibet, faire main-baſſe ſur tous ceux qui refuſoient de reconnoître les Mogols pour maîtres. Kublai, Vice-Roi de la Chine, appella auprès de lui le Chinois Yao-Chou qui l'avoit élevé, & qui étoit autrefois ſorti des Tribunaux Tartares pour n'avoir pas voulu s'enrichir par des voies illicites. Ce Philoſophe, un des hommes les plus ſçavans & les plus intégres de ſon tems, devint l'oracle du Prince Mogol. Comme les campagnes étoient abandonnées & les villages déſerts, il établit à Kaifongfon un Tribunal chargé de raſſembler les laboureurs & les payſans, de leur diſtribuer des terres, & de leur fournir des grains, des habits, des outils, & de l'argent. Ce réglement plut beaucoup aux Chinois qui furent charmés de voir Kublai adopter leurs coutumes, après s'être rendus habiles dans leurs Sciences. D'un autre côté, ce Prince n'étoit pas moins aimé des Mogols, à cauſe de l'exactitude avec laquelle il faiſoit payer les Troupes, des récompenſes qu'il leur prodiguoit, de ſon attention à s'inſtruire de l'état des familles, & de la manière dont il ſe comportoit à l'égard de tous. Les Nations, quelque différent que ſoit leur eſprit, ſe réuniſſent à aimer l'empire de la vertu, quand elle eſt éclairée, parce qu'elles ſont toutes heureuſes par les mêmes avantages, & qu'elle eſt également pour toutes le plus grand des biens : il n'y a que ſon gouvernement qui ſoit bon & légitime.

Il y avoit alors dans la Tartarie des troubles excités par les partiſans de Schiramoun qui ſongeoient encore à élever ce Prince ſur le Trône. Mangoukhan, après avoir tenu un Conſeil des Grands de la Nation, exila une des femmes d'Oktai, con- 49.
fiſqua les biens des autres, bannit pluſieurs Princes de leur parti, 1252.
renferma Schiramoun dans une Forteresse, & fit mourir l'Impératrice Ogoulganmiſch, veuve de Gaïouk, & la mere de Schiramoun. De grandes largeſſes & la diminution des impôts firent, en quelque ſorte, oublier cette conduite violente. Cependant l'Hiſtoire le regarde comme un uſurpateur à cet égard, parce qu'on pré-

Histoire de la Ch.

tend qu'il auroit fallu se conformer aux volontés d'Oktai. Après ces exécutions, l'Empereur publia une amnistie générale, & il érigea en Fiefs, pour les Princes de sa Maison, les terres de la Chine. Kublai eut le Honan & une partie du Chensi. Un Lama,
50. nommé Namo, avoit été déclaré chef de la Religion dans l'Em-
1253. pire. Vers ce tems-là, Haiton, Roi d'Arménie, vint à la Cour du Grand Khan, pour lui proposer de travailler, avec les Chrétiens, à la ruine des Musulmans. Ce fut alors qu'Houlagou, frere de Mangoukhan, reçut l'ordre de marcher contre le Khalife, & contre les Musulmans de la Terre-Sainte. Cependant Batou, qui avoit beaucoup contribué à l'élévation de l'Empereur, & qui avoit beaucoup de part au Gouvernement, désapprouvoit cette entreprise : sa mort leva quelque tems après tous les obstacles, & l'Empire du Khalife fut détruit en 1258.

Guillaume de Rubruquis, Cordelier, accompagné d'un Religieux Minorite, avoit paru dans les Cours de divers Princes Tartares, en qualité d'Ambassadeur de Saint-Louis. Quelques aventuriers étoient venus trouver ce Monarque dans l'Isle de Chypre, & ils lui avoient remis des Lettres probablement supposées d'Iltchiktai, un des Généraux Mogols qui commandoit vers l'Arménie. Ils assuroient que le Grand Khan avoit embrassé le Christianisme, à la persuasion de sa mere qui étoit Chrétienne, & qu'il desiroit avec ardeur l'amitié du Roi de France, pour s'employer avec lui au progrès de la Religion & à la destruction de ses ennemis. La Lettre attribuée à Iltchiktai ne disoit rien de la conversion de la Cour Mogole. S'il y a quelque réalité dans cette Ambassade, ce Général Mogol, trompé par la ressemblance du Christianisme avec la Religion des Lamas ou des Bonzes alors dominante chez ces Tartares, ou peut être autorisé par le Nestorianisme répandu dans leurs Etats, aura, par des vûes politiques, pris le masque de Chrétien pour engager Saint-Louis à favoriser les projets du Khan contre le Khalife, en attaquant le Sulthan d'Egypte, Prince Mahométan. S. Louis se hâta d'envoyer Rubruquis

bruquis en Tartarie, quoiqu'il eût nommé pour ses Ambassadeurs André & deux autres Religieux Jacobins, avec deux de ses Secrétaires & deux de ses Officiers. Rubruquis vit dans son voyage plusieurs Princes Tartares, Tagatai, Sartak, & Batou qui l'obligea de se rendre auprès de l'Empereur. Après avoir erré de Cour en Cour, c'est-à-dire, de campagne en campagne, les Envoyés de 51.
S. Louis arriverent à celle de Mangou, & ils furent admis à son 1254.
audience. Quand ce Prince eut entendu leur discours, il commença sa réponse en ces termes : » Ainsi que le Soleil répand de » tous côtés ses rayons, notre-pouvoir & celui de Batou est de » même répandu dans tous les pays du monde, nous n'avons » besoin ni de votre or ni de votre argent. » Les Envoyés ne comprirent rien au reste du discours, parce que leur interprête, &, autant qu'ils le purent juger, le Khan lui-même, étoient ivres.

Avant l'arrivée de Rubruquis, un Clerc d'Acon en Syrie, nommé d'abord Théodolus, & ensuite Raymond, avoit passé de Chypre en Perse avec le P. André. Lorsque ce Religieux eut quitté la Perse, il pénétra jusqu'à la Cour de Mangoukhan muni de certains papiers qu'il s'étoit procurés, se prétendant chargé de Lettres écrites en caractères d'or, & envoyées du Ciel au Légat Odon, avec ordre de les remettre à l'Empereur des Tartares, destiné à devenir le Maître du Monde. Mangou chargea ce Syrien de conduire au Roi des Francs & à l'Evêque Odon, un de ses Officiers, auquel il avoit remis sa *Tablette d'or*, plaque de métal sur laquelle étoient gravés ses ordres. Quiconque portoit cette précieuse marque d'autorité, pouvoit ordonner dans tout l'Empire ce qu'il vouloit, avec la certitude d'être obéï. Théodule mena les Mogols à la Cour de Vastas, (Jean Ducas) Empereur de Trébisonde, d'où il se proposoit d'aller les présenter au Pape, dans l'espérance de le tromper comme le Khan. Ducas, qui ne vit dans ses mains aucune Lettre pour le Pontife de Rome, le retint dans une étroite prison. L'Ambassadeur Mogol mourut, &

Histoire de la Ch.

Ducas renvoya, par quelques Tartares de ſon cortége, la Tablette d'or au Grand Khan.

Un Moine Arménien, nommé Sergius, s'étoit acquis du crédit ſur la ſuperſtition de Mangoukhan & de ſa Cour. Il avoit déclaré au Grand Khan, de la part du Ciel, que, s'il vouloit embraſſer la Religion Chrétienne, le monde entier reconnoîtroit ſa puiſſance, ſans en excepter le Roi des Francs & le Pape. Il conſeilloit aux Envoyés de Saint-Louis de faire au Prince Tartare la même déclaration : mais Rubruquis rejetta une propoſition qui auroit, dit-il, expoſé ſes Maîtres ſpirituel & temporel à devenir ſujets de Mangou. L'Arménien lui annonça que l'Empereur ſeroit baptiſé le jour de l'Epiphanie ; il s'engagea même à le rendre témoin de cette cérémonie. Cependant lorſque la fête fut arrivée, Sergius affecta de ſe dérober aux yeux des François : ce n'étoit ſans doute qu'une impoſture de la part de l'Arménien. Le Moine Haiton aſſure qu'à la prière du Roi d'Arménie, ſon parent, le Khan ſe fit baptiſer avec toute ſa Cour. Baptiſé ou non, Mangoukhan n'en étoit pas plus Chrétien, quoiqu'il fît, avec ſa famille & dans les Chapelles Chrétiennes, divers actes de notre Religion : il n'étoit que ſuperſtitieux. Il avoit coutume, lorſqu'il donnoit quelque fête, d'avoir auprès de ſa perſonne, non-ſeulement des Prêtres Neſtoriens, mais encore des Imans & des Bonzes pour bénir ſa coupe. Des Prêtres de toutes les Religions ſuivoient ſa Cour, dit Rubruquis, comme des mouches ſuivent le miel, & ils s'y ſoutenoient par les prédictions qu'ils faiſoient en ſa faveur. » Les Mogols, dit ce Prince au Religieux François, » croient qu'il n'y a qu'un Dieu, & lui adreſſent des vœux ſincères. Comme il a mis pluſieurs doigts à la main, de même il a » répandu diverſes opinions dans l'eſprit des hommes. Dieu a » donné l'Ecriture aux Chrétiens, ils ne la pratiquent guères ; car » on n'y trouve pas qu'il ſoit permis de ſe décrier les uns les autres, ni d'abandonner pour de l'argent les voies de la juſtice.

» Il nous a donné des Devins ; nous suivons leurs préceptes, » & nous vivons en paix. Vous avez eu la liberté de demeurer ici » long-tems ; mon intention est que vous retourniez dans votre » patrie. J'ai deux yeux dans la tête ; cependant ils n'ont qu'un » même point de vûe, & lorsque l'un se tourne d'un côté, l'au- » tre suit la même direction : vous êtes venu par la Cour de Ba- » tou, il faut que vous retourniez par la même voie. Vous m'avez » dit que vous n'oseriez vous charger de la conduite de mes Am- » bassadeurs, chargez-vous donc de mon message & de mes Let- » tres ? »

Rubruquis dit que Caracorom, Capitale du plus vaste Empire du Monde, ne valoit pas Saint-Denis en France, & que l'Abbaye seule étoit dix fois plus considérable que tout le Palais de Mangoukhan. Il faut observer que Saint-Denis & l'Abbaye étoient de ce tems-là fort inférieurs à ce qu'ils sont aujourd'hui. Il y avoit à Caracorom deux principales rues, l'une pour les Sarrasins, où les Marchands étrangers se rendoient, l'autre pour les Chinois, où étoient les Artisans. On y comptoit douze Temples de Tuins ou Idolâtres, deux Mosquées, & une Eglise. Auprès des murailles de la Ville, l'on avoit bâti un Palais, dans lequel Mangou donnoit deux fois l'an un grand festin. Un nommé Guillaume Boucher, Orfévre de Paris, établi à Caracorom, y avoit élevé un grand arbre d'argent soutenu par quatre lions du même métal ; dans les branches étoient cachés quatre réservoirs remplis, l'un de vin, l'autre de caracosmos, le troisiéme de ball, boisson faite de miel, le quatriéme de tarasma, boisson faite de riz. Le tronc de l'arbre étoit environné de serpens dorés. Au sommet il y avoit un Ange qui tenoit une trompette. Au-dessous étoient des vases d'argent pour recevoir les différentes liqueurs. Rubruquis dit que, lorsqu'on avoit besoin de boire, le Sommelier ordonnoit à l'Ange de sonner de la trompette. Aussitôt un homme, placé sous la voûte, souffloit dans le tuyau qui répondoit à cette figure ; elle portoit à l'instant la trompette à la bouche,

& l'on entendoit un fon fort aigu qui fervoit de fignal aux Officiers des réfervoirs. Ils verfoient alors les liqueurs dans leurs tuyaux refpectifs qui les conduifoient jufqu'à l'ouverture extérieure où les domeftiques du Palais en venoient puifer dans des vaiffeaux. Boucher avoit reçu du Khan pour ce travail, la fomme de cent Jaskats ou de mille marcs d'argent.

Pendant que les Troupes d'Honlagou rangeoient, fous la domination Mogole, les pays Occidentaux de l'Afie, Kublai portoit de nouveaux coups à l'Empire Méridional de la Chine. Les Song avoient perdu dans la perfonne de Menkong leur plus habile défenfeur. Une fuite de belles actions, un grand éloignement des plaifirs, le mépris des richeffes, une libéralité dirigée par la prudence, l'attention à foulager les pauvres foldats, une parfaite connoiffance des lieux foutenue par une intrépidité & par une activité extraordinaires, une érudition peu commune dans un guerrier, avoient fait parmi les Chinois & les Tartares une grande réputation à ce Général. Après fa mort, les Mogols avoient trouvé peu de réfiftance dans le Se-Tchouen & dans le Yunnan. Il y avoit dans la Province un Royaume indépendant appellé Tali, dont le Roi fut fait prifonnier par Kublai. Ce Prince, après avoir pénétré dans le Tibet, fe difpofoit à entreprendre la conquête du Tonquin & de la Cochinchine; mais il laiffa ce foin au Général
52. 1255. Ouleang Houtai, pour s'occuper à policer les Mogols. Un fameux Lettré, nommé Hiuheng, le feconda par d'incroyables efforts dans le projet qu'il avoit formé d'engager les Tartares à l'étude des Sciences. Plufieurs d'entr'eux s'y rendirent auffi habiles que les Chinois.

53. Mangoukhan, en adoptant les coutumes des Chinois, com-
1256. mençoit à faire aimer fon gouvernement. Comme la Ville de Caracorom ou Holin lui paroiffoit trop petite & peu commode pour les affemblées générales, il en fit bâtir une nouvelle dans un
54. lieu appellé Longkang à l'Eft de Hoantcheou, & il lui donna le
1257. nom de Kainpingfou. Il fe rendit enfuite dans le Chenfi pour

marcher lui-même avec toutes ſes forces contre les Song. Kublai venoit d'être dépouillé par ce Prince de ſon Gouvernement, parce qu'on l'accuſoit d'aſpirer à l'indépendance. Cette accuſation n'étoit fondée que ſur la grande vénération que les Chinois avoient pour le Vice-Roi, & ſur la facilité qu'il auroit pû trouver à exécuter ce deſſein. Cette diſgrace imprévûe lui fit d'abord prendre la réſolution de ſe révolter. Innocent & adoré des Troupes, la vengeance lui paroiſſoit auſſi juſte qu'aiſée. Les conſeils d'Yaochou, le maître de ſon cœur, lui épargnerent un crime, & le rétablirent dans ſes honneurs, en le conduiſant ſans Gardes & ſans Troupes, avec toutes ſes richeſſes & ſa famille, aux pieds de ſon frere. A la vûe de l'humiliation de ce Prince, Mangoukhan ſentit ſon ancienne tendreſſe pour lui ſe réveiller. Il lui rendit, les larmes aux yeux, ſa confiance, en lui donnant l'ordre d'aller faire le ſiége de Vou-Tchang-Fou, Capitale du Hout-Kouang, & enſuite celui de Hang-Tcheou, Capitale du Tchekiang, réſidence des Empereurs Chinois.

Le Général Houleang-Houti venoit de piller la Capitale du Royaume de Gannan (le Tonquin & la Cochinchine) & de ruiner le pays, lorſqu'il reçut ordre de joindre l'Armée de Kublai. L'Armée de Mangou, compoſée de meilleures Troupes, fut diviſée en trois corps qui entrerent dans le Setchuen par autant d'endroits différens. Les Chinois avoient pourvu cette Province de bonnes Troupes; & quoique battus, quoiqu'en petit nombre devant des Armées formidables, ils reprenoient toujours les Places que les Mogols leur avoient enlevées, parce que ceux-ci, faute de vivres & de fourrages, étoient obligés de ſe retirer. Mangou établit de grands Magaſins dans le Honan. Il s'empara de Tchingtou & de Paoningfou dans le Se-Tchuen, pendant que Ouleanghoutai pénétroit par Kouangſi dans le Houkouang, battant les Chinois en diverſes rencontres. 55. 1258.

L'Empereur avoit réſolu dans un Conſeil de guerre le ſiége de Hotcheou dans le Se-Tchuen, contre l'avis du Général Tohoan 56. 1259.

qui prédisoit que les chaleurs & l'humidité ruineroient l'Armée. La Place étoit forte. Vangkien, habile Officier, y commandoit une bonne garnison pourvue de vivres. Luvente, Gouverneur Général de la Province, ne cessoit de harceler les Mogols qui étoient toujours obligés de marcher en corps d'Armée pour n'être pas surpris. Quoique repoussé à l'attaque d'un pont de bateau, quoique battu dans une autre occasion, il désola les Mogols en leur coupant les vivres, & Vangkien les accabla par des sorties. Mangoukhan fit venir de nouvelles Troupes pour emporter la Place d'assaut. Dans la Place la garnison avoit juré de périr plutôt que de se rendre. On ordonne l'escalade. Déja les Mogols sont sur les remparts. Vangkien arrive, il les repousse avec tant de furie, que plusieurs de leurs quartiers sont mis en désordre. Le Général, chargé de la conduite du siége, est tombé parmi les morts. Mangou monte à l'assaut. Un orage survient qui renverse les échelles; il est suivi d'un grand carnage, dans lequel il périt un grand nombre de Mogols. L'Empereur est tué. Son frere Moka-Ogull ramene les Troupes dans le Se-Tchuen avec le cercueil du Grand Khan.

Kublai reçut dans le Houkouang la nouvelle de la mort de Mangou. On auroit desiré qu'il se fût aussitôt retiré vers le Nord; mais il crut que dans cette circonstance, il devoit se signaler par quelque action d'éclat. Les Chinois avoient sur le Kiang une flotte & des Troupes nombreuses. Kublai fait battre le tambour, & un de ses Officiers remonte le fleuve à force de rames pour attaquer l'avant-garde de l'ennemi. Les Song sont étonnés de la résolution des Mogols; ils poussent de grands cris, & la peur met parmi eux le désordre. Kublai s'embarque, & le lendemain son Armée est devant Voutchang-Fou. Les Mogols se répandent dans le Kiangsi. La Capitale de l'Empire est dans de si grandes allarmes, que l'Empereur fait distribuer des sommes considérables aux Troupes, & qu'il envoye une grande Armée au secours de Voutchang-Fou. Un homme sans talens, sans expérience, assez

vain pour attribuer son élévation à son mérite, incapable de discerner celui des autres, trop indigne de ses emplois pour distribuer avec équité les récompenses & les graces, aussi haï que méprisé des Troupes, trop ivre de lui-même pour avoir des amis utiles, & pour tirer quelque avantage de la haine de ses ennemis, aussi vindicatif que digne des railleries que les Officiers faisoient hautement sur son courage & sur son intrépidité; cet homme, nommé Kiassetao, a dans ses mains la dernière espérance des Song. Bientôt sa mauvaise conduite cause la désertion de plusieurs Officiers qui prennent parti parmi les Mogols, certains d'en être bien traités. Le Gouverneur de Voutchang-Fou, après avoir amusé Kublai par de fausses espérances, fut tué dans une sortie. Kiatessao fit voir dans une marche que la bravoure n'étoit point son partage. Comme le siége avançoit, ce Général appréhendant les suites de la perte de cette Place, offrit à Kublai de rendre l'Empire des Song tributaire de celui des Mogols. Le Prince Tartare, qui fut informé que le Général Alantar travailloit à mettre sur le Trône de Tartarie Arigh-Bouga, autre fils de Touli, consentit à la paix, à condition que l'Empereur des Song payeroit tous les ans un million en argent, & autant en soie, & qu'il feroit vassal du Grand Khan. Alors les Mogols reprirent la route du Nord. 57.
Kiassetao cacha ce traité honteux à son maître; il annonça même 1260.
comme une grande victoire la défaite de quelques soldats Mogols qu'il avoit attaqués dans leur retraite, contre ses engagemens. L'Empereur Litsong crut que c'étoit sa valeur & sa conduite qui avoient obligé Kublai à se retirer; & par des lâchetés, ce Ministre vint à bout de passer pour le libérateur de l'Empire.

Kublai, nommé par les Chinois Chi-Tçou, reçut des Seigneurs Mogols le titre de Grand Khan à Kaiping-Tou, pendant qu'Arigh-Bouga, son frere, prenoit le même titre à Caracorom. Le Général Hoentouhai soulevoit le Chensi en faveur de ce dernier; il joignit ensuite le Général Alantar en Tartarie. Hatan leur livra bataille, ils furent tués. Par cet événement, le Chensi & le Se-

Tchuen rentrèrent dans le devoir. Pendant ce tems-là, Kublai choisissoit à sa Cour, parmi les hommes les plus distingués, ses Officiers & ses Ministres. Egalement jaloux d'illustrer son regne par les Sciences, par les armes, par le commerce, & par des ouvrages publics, il appelloit les Sçavans des pays étrangers, il publioit de sages Réglemens, il établissoit des Tribunaux, il faisoit fleurir les Manufactures, il dépouilloit les Mogols de leur barbarie. Une Académie composée des plus habiles Docteurs sous le nom de Hanlin, fut chargée de compiler l'Histoire de la Chine : elle subsiste encore aujourd'hui. Elle avoit pour Président Ouang-Ou, homme d'une capacité, d'une probité, & d'une prudence reconnue. Il sortit de cette sçavante Société des Recueils des Edits Impériaux, des Traités sur les Livres classiques des Chinois, des Mémoires Historiques, des traductions des meilleurs ouvrages Arabes, des instrumens & des Traités Mathématiques. Un Européen, nommé Gaisue, eut dans les Sciences le département de la Médecine. Pasepa, Seigneur Tibétan, fut déclaré chef des Lamas, avec le titre de Docteur & de Maître de l'Empire & de l'Empereur. On divisa la Chine en dix districts. C'étoit ainsi que Kublai travailloit à dépouiller les Mogols de leur barbarie. Grand homme, il rendit son regne fertile en grands hommes & en grands événemens.

Hao King étoit parti pour aller demander à la Cour des Song l'accomplissement du Traité conclu avec Kiassetao. Ce Ministre Chinois, qui avoit agi à l'insçu de son Maître, fit arrêter l'Envoyé Tartare, sans que l'Empereur en fût instruit. Sa conduite multi-
58. 1261. plia les mécontens & les ennemis de l'Empire. Divers Généraux Chinois, en se retirant chez les Mogols, mirent ces peuples en état de remporter plusieurs avantages dans la Province de
59. 1262. Se-Tchuen. Kublai s'ouvroit, par une victoire, les portes de Caracorom, & son frere fuyoit vers le Nord. Dans le Midi, Litan, Commandant des Troupes Mogoles de Chantong, livra toutes ses Places à l'Empereur de la Chine. Chetienché l'investit dans

dans Tſinanfou. La miſere devint ſi grande dans cette Ville, qu'on fut obligé de ſaler de la chair humaine pour la manger. Privé de toute eſpérance de ſecours, Litan, après avoir tué ſa femme & ſes concubines, ſe précipita dans un lac où les Mogols le trouverent encore vivant. Sa mort fit tomber la révolte. Malgré ces hoſtilités, la guerre n'étoit pas déclarée entre les Chinois & les Mogols. Le Grand Khan, pour s'occuper ſans diſtraction à mettre le calme dans ſa Cour, ſe bornoit à des préparatifs de guerre aſſez lents, & à des plaintes contre la mauvaiſe foi de l'Empereur de la Chine, feignant d'attendre le ſuccès des négociations de Hao-King, dont il diſſimuloit la détention.

Ce Prince avoit ſes défauts. Il étoit avare, ou plutôt comme il ne ceſſoit de rouler dans ſa tête de grands projets, il étoit avide d'argent. Les plus mauvais Miniſtres lui paroiſſoient innocens, lorſqu'ils ſçavoient trouver le moyen de lui en fournir, ou, pour mieux dire, au lieu d'examiner leur conduite, il fermoit l'oreille aux plaintes que l'on portoit contre eux. L'Arabe Ahama, chargé des Douanes de l'Empire, étoit un de ceux qui abuſoient le plus de la foibleſſe de ce Prince, pour s'enrichir par toutes ſortes de voies, à la faveur de pluſieurs projets & de diverſes intrigues qui tendoient à rendre ſon adminiſtration indépendante du Miniſtère. Les Mandarins Yaouchou & Hiuheng, plus adroits que lui, découvroient toutes ſes fourberies, & ils avoient grand ſoin de faire connoître le génie de ce Mahométan. Il eut alors le chagrin de voir l'illuſtre Yaouchou déclaré premier Miniſtre. Cependant il vint à bout dans la ſuite de ne rendre compte qu'à 60.
l'Empereur lui-même des affaires de ſon département, avec la qualité de Miniſtre des Finances. 1263.

Yaouchou fit goûter au Grand Khan le projet de fonder dans tous les pays de ſes vaſtes Etats des Colléges & des Académies pour former la jeuneſſe aux Sciences, aux Arts, & aux bonnes mœurs. Il falloit, pour ſerrer une étroite union entre les Mogols & les Chinois, ôter la différence que l'éducation & la manière

de vivre mettoient entr'eux. Kublai rendit familiers aux Tartares les Livres claſſiques de la Chine, ſur leſquels il ne dédaigna pas de les interroger lui-même. Au ſortir de l'ignorance, l'eſprit qui n'eſt pas encore aſſez ouvert pour conſidérer les objets d'un œil philoſophique, adopte les premieres opinions qui ſe préſentent ſous un air de ſcience, & ſi ces opinions tiennent aux mœurs, on contracte bientôt le caractère qui les inſpire. Kublai en étoit lui-même un exemple, il vivoit & il regnoit comme les anciens Rois de la Chine. Auſſi fut-il regardé par la Nation comme un de ſes plus illuſtres Empereurs. A la manière des Chinois, il fit bâtir, à l'honneur de ſes ancêtres, un Taymiao, Palais magnifique dans lequel il alloit rendre ſes hommages aux tablettes ou repréſentations des Princes de ſa race.

Pendant ce tems-là, les ſujets de l'Empereur de la Chine & ceux du Grand Khan vivoient aſſez paiſiblement enſemble; ils faiſoient même entr'eux, dans le Hou-Kouang, un commerce conſidérable qui devint funeſte aux Chinois par l'avarice de Lu-vente, Gouverneur de la Province pour les Song. Le Mogol Lieoutching avoit propoſé à cet Officier d'établir des Douanes, dont il devoit retirer un profit conſidérable. Les Mogols lui tendoient un piége que ſon intérêt l'empêcha d'appercevoir. Ils environnerent leurs magaſins de bonnes murailles, ſous prétexte de ſe garantir des inſultes des voleurs, & ils y firent entrer des Troupes. Les magaſins qu'ils avoient à Siang-Yang & à Fantching devinrent bientôt des fortereſſes, d'où ils avoient deſſein de ſurprendre ces Villes.

C. LXVII. 1. 1264. Dans ce tems-là, Arigh-Bouga & les Chefs de ſon parti implorerent la clémence de Kublai qui accorda grace aux Princes, & qui punit les auteurs de leur révolte. Enſuite le Grand Khan donna le nom de Changton, haute Cour, à la Ville de Kaiping-Fou, il y paſſoit l'été. L'hiver il alloit à Yenking ou Péking, que l'on appelloit Tatou, la grande Cour, ou Khanbaligh, la Cour du Khan. Les Princes Mogols ont fait réguliérement

dans la ſuite le même voyage. Du nom de Khanbaligh, que les Arabes donnent à pluſieurs Villes qui avoient été la demeure du Prince Marco Polo, a formé celui de Kambalu, ſous lequel il déſigne Péking. Enſuite le Grand Khan plaça dans le Miniſtère Gantong deſcendant du fameux Mogli, un des Généraux de Genghiskhan. C'étoit un jeune homme de vingt-un ans, univerſellement eſtimé à cauſe de ſa prudence, de ſa capacité, de ſa probité, & de ſa ſcience. On lui aſſocia Baïan, homme d'un rare mérite. Kublai, après avoir achevé la Salle des Ancêtres, & la Ville de Tatou attenante à Yenking, ordonna des préparatifs pour commencer la guerre dans le Mangi ou la Chine Méridionale, par les ſiéges de Siang-Yang & de Fantching, où les Mogols s'étoient fait artificieuſement des Forterеſſes. On exerça les Troupes à combattre ſur des vaiſſeaux, & ſoixante-dix mille hommes formerent le ſiége de Siang-Yang. Caidou, neveu de Kublai qui s'étoit formé un Etat conſidérable dans le pays d'Almaligh, engagea quelques chefs des Hordes à prendre les armes contre le Grand Khan. Une victoire aſſoupit cette révolte, & une Armée de plus de trois cent mille hommes ſuivit en Chine le Général Chetienché. Kublai, toujours attentif à policer les Mogols, leur donnoit alors des caractères alphabétiques inventés par le Lama Paſepa, pour être employés dans les Tribunaux. Il fallut pluſieurs Edits pour obliger ces peuples à abandonner les caractères Igours, auxquels ils étoient accoutumés.

HISTOIRE DE LA CH.

2. 1265.

3--4. 1266--67.

5. 1268.

6. 1269.

Cependant les diviſions ſubſiſtoient toujours parmi les Miniſtres. L'Arabe Ahama s'efforçoit d'éloigner des affaires les Mandarins d'une probité reconnue, en les rendant ſuſpects. Ses artifices triompherent ainſi de la droiture de Lien-Hi-Hien. En faſcinant l'eſprit du Prince par des projets qui verſoient beaucoup d'or dans ſes coffres, il obtenoit pour ſon fils le département de la guerre. Tchingkin, fils aîné de Kublai, étoit à la tête de ſes ennemis. Ahama l'emportoit ſur le crédit de ce Prince, malgré les Mémoires par leſquels on prouvoit qu'il trompoit l'Empereur,

7. 1270.

8. 1271.

qu'il ébranloit le Gouvernement, qu'il ruinoit les peuples. Les Bonzes, en flattant l'ambition de Kublai, ne s'attiroient pas moins sa confiance que ce Ministre en satisfaisant son goût pour l'argent. Un d'eux lui proposa de donner à sa Dynastie le nom d'Yuen dans un Mémoire plein de choses superstitieuses, énigmatiques, & inintelligibles sur deux figures de l'Y-King, dont l'une signifioit le Ciel, & l'autre la Terre. La réputation du Bonze fit admirer à la Cour ce qu'il n'entendoit pas lui-même. On crut à ses mystères, & un Edit ordonna que la Dynastie des Mogols porteroit le nom d'Yuen.

Les Troupes qui étoient devant Siang-Yang & devant Fantching, s'étoient retranchées, dans le dessein de prendre les Places par famine. Les Chinois tenterent souvent d'y faire entrer des provisions, presque toujours sans succès. Atchou dissipa une de leurs flottes qui portoit cent mille hommes, & beaucoup de vivres. Les débris d'une nouvelle flotte furent heureusement con-
9. duits à Siang Yang par le Chinois Tchang-Kouei, homme de
1272. résolution, qui à son retour tomba dans les mains d'Atchou, devant lequel il fit serment de n'avoir jamais d'autre maître que l'Empereur des Song : on le mit à mort. Le siége, traînant en longueur, Aligaya, Officier Igour de l'Armée Mogole, fit proposer au Grand Khan de tirer de l'Occident des machines, qui, par le moyen d'un ressort, lançoient des pierres de cent cinquante livres. Kublai goûta ce conseil. Marco-Polo, son pere & son oncle, qui étoient alors à la Cour de ce Prince, firent faire, par des Charpentiers Chrétiens, trois de ces machines si grandes, à leur rapport, qu'elles jettoient des pierres du poids de trois quintaux. Les murailles de Fantching ne résisterent point à leurs assauts.
10. Atchou monte à la bréche; il va couper le pont jetté sur le Han,
1273. par lequel Fantching & Siang-Yang se prêtent de mutuels secours; enfin, il s'ouvre les portes de la premiere de ces Places. Fantienchum, un des Commandans de la Garnison, dès qu'il vit ses espérances évanouies, se donna la mort en protestant que, non-

seulement il mouroit fidéle à son maître, mais encore qu'il desiroit que son ame devînt un de ses sujets. Un autre Commandant, nommé Nieoufou, avec cent soldats, se défendoit de rue en rue ; & lorsqu'il étoit forcé, il mettoit le feu aux maisons pour que les Mogols fussent écrasés par leur chute. Percé de plusieurs coups, il se précipita dans les flammes, & les braves, que son zéle animoit, s'y jetterent après lui. A l'aspect & au premier bruit des redoutables machines qui venoient d'abattre les murs de Fantching, Lu-Ven-Hoang, Gouverneur de Siang-Yang, prit le parti de se rendre à des conditions honorables. Les Chinois le regarderent comme un traître. Ses parens, qui occupoient de grands postes, se déclarerent coupables dans des placets adressés à l'Empereur, & demanderent qu'on les punît par une destitution solemnelle, du crime que le malheur d'appartenir à un traître faisoit rejaillir sur eux. Le Ministre Kiassetao, ami de cette famille, ne laissa point parvenir les placets jusqu'à l'Empereur Tou-Tsong entiérement livré à ce perfide Colao, & par lui aux passions les plus honteuses. En vain les Mandarins avoient présenté des Mémoires à ce Prince pour le détacher d'un si méchant homme, il ne voyoit que par ses yeux.

Le Khan des Yuen, instruit des intrigues de plusieurs Princes de sa famille en Tartarie, étoit disposé à faire la paix avec les Song, si les Généraux employés dans cette guerre, ne lui eussent représenté les grands avantages, qu'il étoit aisé de tirer de leurs premiers succès. Les Mogols, avec la vivacité qui naît de la résistance vaincue avec effort, entrerent dans Ganlo embrasée par leurs pao ou armes à feu, & leurs kinchi pao, machines qui lançoient des métaux fondus & ardens. Ils trouverent à Sintching des ames vraiment Chinoises, des citoyens qui s'enterrent sous les ruines de leur patrie, des Héros qui ne sçavent que vaincre ou mourir. Pien-Ku, Gouverneur de la Place, s'étant percé d'un coup d'épée, se jetta dans les flammes à demi-mort ; & trois mille hommes qu'il commandoit périrent tous les armes à la main.

11. 1274.

Le passage du Kiang fut pour Baïan ou Peyen, Généralissime des Mogols, la matière d'une infinité de triomphes. Il dut une partie de ses succès au mécontentement des Officiers des Song qu'il avoit soin d'entretenir, & aux pratiques de Lu-Ven-Hoang qui

12. 1275.

les engageoit à se rendre quelquefois sans combat. Cependant, en profitant de la trahison des siens, il louoit la fidélité des autres, & il garantissoit de la furie du soldat ceux qui lui opposoient la plus grande résistance. Han-Yang, Voutchang-Fou, Kieou-Kiang, Ganking, Nankang, &c, se rendirent à lui. Lu-Chi-Kuei, qui, par vengeance contre le Colao de l'Empereur Song, lui avoit remis la Ville de Kieou-Kiang, lui ayant présenté, dans un festin, deux filles du Sang Impérial, il ne put s'empêcher de lui en marquer son indignation. Dans ces extrémités, Kiassetao, principal auteur de la perte du Mangi, joignit sur le Kiang le Général Hia-kouei avec cent trente mille hommes, mais ce fut pour demander la paix. Les Yuen reçurent ses propositions avec le dédain que méritoient sa lâcheté & sa mauvaise foi.

Baïan forçoit Tchi-Tcheou dans le Kiangnan, & Tchao-Mao-Fa, Gouverneur de la Place, se donnoit la mort, ainsi que sa femme. Le Mogol loua ces ames généreuses, & même leur fit à genoux les cérémonies Chinoises. Le peuple, en le voyant occupé à cette cérémonie, pleuroit son Gouverneur, & admiroit son ennemi. Baïan alla bientôt après sur le Kiang attaquer la nouvelle Armée Chinoise de Kiassetao, & la Flotte de deux mille cinq cent barques commandée par Hiakouei. Celui-ci, pour des sujets de mécontentement, vit son approche, sans se disposer au combat. Comme il passa sur la barque de sa concubine, les Troupes crurent qu'il prenoit la fuite, le bruit s'en répandit dans toute l'Armée; les Généraux eux-mêmes lâcherent le pied, & les Chinois perdirent sans combattre beaucoup de monde. Le Chinois Houtchin disoit en pleurant qu'il n'y avoit pas eu un seul de leurs soldats qui eût voulu s'exposer à périr. La consternation fut générale dans les Provinces de Tchekiang & de Kiangnan,

La plûpart des Gouverneurs abandonnerent leurs Places ; plusieurs Officiers quitterent la Cour, aimant mieux voir périr l'Etat qu'obéïr au Colao ; d'autres se donnerent la mort. Vang-Si-Lin, en apprenant la fuite honteuse de Kiassetao, invita ses parens & ses amis à un grand festin ; il écrivit ensuite des Lettres aux Princes du Sang, & aux premiers Mandarins, & il se tua.

Un enfant, nommé Kongtfong, étoit alors sur le Trône de la Chine Méridionale. Sa grand'mere, Régente de l'Empire, voyant la Capitale menacée, prit le parti de déposer Kiassetao, & de le dépouiller de ses biens. Il fut tué à Tchang-Tcheou dans le Foukien, par un Mandarin, indigné de voir en vie un homme dont la méchanceté avoit perdu l'Etat. La Régente exhorta, par un Edit, les Mandarins à faire leur devoir ; & par des affiches elle invita les Grands à secourir l'Etat dans des conjonctures si tristes. L'un reprit une Place dans le Kiangsi, l'autre leva dix mille hommes avec l'argent qu'il avoit tiré de la vente de ses biens ; plusieurs autres donnerent également de grandes preuves de zéle. Mais Baïan, par son activité & par sa prudence, déconcertoit leurs plus sages mesures. Il paroissoit devant les places en triomphateur, & il y entroit en libérateur des peuples. Tout le monde éprouvoit ou son humanité, ou sa pitié, ou sa bienfaisance. Avec un égal éloignement pour l'argent & pour les plaisirs, il évitoit aisément les fautes qui éteignent l'éclat des triomphes. Alihaya, chargé du soin de la Place & du pays de Voutchang-Fou, tenoit la même conduite, & avoit les mêmes succès. Kublai, qui l'aimoit beaucoup, disoit d'une manière flatteuse, qu'en le voyant si loin de Baïan & avec si peu de Troupes, il craignoit qu'il ne fît pas des conquêtes dignes de son courage.

L'Impératrice des Song avoit rendu la liberté à Hao-King, Ambassadeur du Grand Khan, qu'on retenoit depuis long-tems dans les fers. Ses Généraux reprirent quelques Places ; mais Atchou, avec des fléches enflammées, mit le feu à une de ses Flottes, & les Troupes Chinoises se précipiterent dans le fleuve ;

le brave Tchang-Chi-Kiai, que le malheur ne décourageoit point, courut, après cette défaite, de Province en Province pour lever des soldats, ne pouvant en obtenir de la Cour. Un autre Chinois, nommé Mi-Yeou, étant vaincu & percé de blessures, prit un sabre à chaque main pour recommencer un combat inégal. En passant sur un petit pont, il tomba, on le fit prisonnier, & il demanda la mort. Son fils se jette à ses pieds, pour le conjurer d'embrasser le parti que lui proposoient les Mogols en lui disant: *Que ferai-je après votre mort, ô mon pere? Parois seulement dans les rues*, lui répondit-il d'un ton ferme en l'embrassant, *il n'est personne qui ne te secoure en apprenant que tu es fils de Mi-Yeou.*

Baïan donnoit alors des preuves de sa bravoure & de son activité devant Tchang-Tcheou. Il fut un des premiers qui entrerent dans la Ville. Tchen-Tchao & Vang-Gan-Sie, qui la défendoient, se battirent long-tems dans la grande place. Le premier, à qui l'on proposoit de se sauver par une porte encore libre, répondit que tout lieu éloigné d'un pouce de celui où il combattoit ne lui convenoit pas pour mourir: il y fut tué; l'autre fut mis à mort par les Mogols, pour avoir refusé constamment de se mettre à genoux devant le vainqueur. Dans ces circonstances, l'Empereur de la Chine fit désavouer l'assassinat d'un Officier Mogol qui venoit à sa Cour de la part de Kublai. Il demanda la paix, consentant de payer le tribut, & d'être appellé neveu ou petit-neveu du Grand Khan. Mais les Song devoient périr, le sort en étoit jetté.

Alihaya forçoit la Ville de Tchang-Cha. Le désespoir des
13. 1276. habitans prévint le sabre des Mogols. Lorsque ceux-ci entrèrent dans la Place, ils furent étonnés de la trouver déserte. Les puits étoient comblés de corps morts. Le Gouverneur Lifou, après avoir fait mourir sa famille & sa maison, pour n'être pas déshonoré par leur esclavage, avoit péri volontairement par le feu. Tous les Mandarins, à la reserve de deux, s'étoient tués. L'un d'eux avoit donné

donné l'exemple aux habitans, en se jettant dans les flammes avec ses deux fils encore jeunes, après les avoir revêtus du bonnet de cérémonie, & leur avoir fait *battre la tête à tous les assistans*, c'est-à-dire, donné trois fois à genoux de la tête contre terre, suivant le cérémonial Chinois.

Baïan s'approchoit de Hang-Tcheou, autrement Lingan, Capitale des Song. La Régente lui offrit, avec le tribut, d'accepter pour son pupille la qualité de sujet du Grand Khan; elle ne fut point écoutée. Le Ministre Tchen-Y-Tchong lui conseilla de transporter sa Cour ailleurs. Irritée d'un pareil avis, cette Princesse jetta par terre ses ornemens de tête, & reprochant aux Grands de l'avoir trompée, elle fit fermer les portes de son Palais. Lorsque les Mogols furent dans les Fauxbourgs, elle envoya le Grand Sceau de l'Empire à Baïan, comme une marque de soumission. Tchang-Chi-Kiai, furieux de ce que l'on se rendoit sans combattre, fit, en se retirant, couper la langue & souffrir une mort cruelle à un Officier que Baïan lui députoit pour l'engager à se soumettre. Baïan, maître de la Ville, établit des Officiers Chinois & Mogols pour la gouverner. Malgré l'affliction publique, les Chinois admiroient la police & le bon ordre que le grand Général y faisoit observer. Cependant, à son approche, plusieurs filles & femmes du Palais s'étoient noyées pour éviter les insultes d'un barbare vainqueur. Le jeune Kongt-Fong & l'Impératrice se tournant vers le Nord, saluerent par neuf battemens de tête l'Empereur Kublai; & ce Prince fut mis sur un charriot qui prit la route du Nord. Plusieurs Officiers Chinois formerent le projet de l'enlever, mais ils échouerent. La plûpart ne purent être témoins de son malheur, sans donner des preuves de la plus vive affliction.

La vigilance de Baïan n'avoit pu empêcher les Chinois de sauver de ses mains deux freres de l'Empereur. L'un des deux, nommé Y-Vang ou Tuon-Song, reçut ce titre à Fonh-Tcheou-Fou, Capitale du Foukien. Il succéda aux malheurs de son frere. S'il ne

s'étoit pas trouvé, dans son parti, des traîtres & des lâches, les Mogols auroient peut-être été obligés d'abandonner tous les pays qui sont au Midi du Kiang. Le brave Ven-Tien-Siang, à travers mille dangers, étoit parvenu dans le Foukien, où la marche victorieuse du Tartare obligeoit tous les sujets fidéles à se rendre.

L'Empereur Kublai n'avoit laissé au Prince Kongtsong que le titre de Kum, équivalent à celui de Duc, quoiqu'il voulût qu'on eût pour lui & pour sa famille beaucoup de respect, & qu'il reprochât même à plusieurs Officiers Chinois d'avoir abandonné le service de ce Prince par haine contre Kiassetao. L'Impératrice, femme de Kublai, en voyant la disgrace de cet illustre prisonnier & de sa famille, au lieu de prendre part à la joie publique, versa des larmes en disant au Grand Khan : *Prince, les Dinasties ne sont pas éternelles ; par ce que vous voyez arriver à celle des Song, jugez de ce qui arrivera un jour à la vôtre.* L'Empereur Kongtsong mourut en Tartarie dans un désert nommé Cobi ou Chamo.

Kublai reçut Baïan d'une manière qui répondoit aux services rendus à l'Etat par ce Général ; il le nomma son Lieutenant Général en Tartarie, où des troubles excités par le Prince Caidou demandoient un Officier expérimenté. Une Armée de cent mille rebelles avoit assiégé, l'année précédente, la Capitale d'Igour ; & quoiqu'elle eût été obligée de lever le siége, elle n'avoit pas laissé que d'entraîner dans son parti Siliki, fils de Mangoukhan, de battre les Troupes de Kublai proche Alaligh, de faire Nanmouhan son fils prisonnier, & de marcher à Carocorom.
14. Baïan, par quelques victoires, interrompit, pour quelque tems,
1277. les mesures que les rebelles avoient prises pour soustraire entiérement la Tartarie à l'Empire de Kublai. Pendant cet intervalle de paix, ce Prince songea à faire des établissemens utiles dans la Chine, à la sollicitation des Sçavans de ce pays. Mais la nécessité de continuer la guerre contre les Song qui s'efforçoient de rétablir leur Empire, suspendit l'exécution de ces projets. La

trahiſon faiſoit tomber ſous la domination Mogole Yang Tcheou & beaucoup d'autres Villes du Foukien. Le Général Hargan eſpéroit qu'elle lui livreroit bientôt l'Empereur Tuontſong qui ſe ſauva ſur une Flotte avec cent quatre - vingt mille hommes. D'autres Généraux Mogols avoient pénétré juſques dans la Province de Quantong. Soutou obligea le Chinois Tchang - Chi-Kiai d'abandonner le ſiége de Tſuen - Tcheou, fameux Port de mer de cette Province. Li-Heng battit, en pluſieurs rencontres, Ventien-Siang & Tſeouſong qui vouloient ſe rendre maîtres de Kantcheou dans le Kiangſi ; & parmi ſes priſonniers, il trouva un Prince de la famille des Song, avec la femme & les deux fils de Ventien-Siang. Tatchou s'empara de Kouang-Tcheou ou Canton. Enfin, tant de victoires contraignirent l'Empereur Tuontſong à gagner une Iſle déſerte, où il mourut âgé de 11 ans.

» Que ferons nous du troiſiéme fils de l'Empereur, âgé de huit » ans, qui eſt ici avec nous ? Anciennement une lieue en quarré » & une habitation de cinq cent hommes ſuffiſoient pour un Souve- » rain : il nous reſte encore de vaſtes pays & des millions d'hom- » mes, que demandons - nous pour proclamer un nouvel Em- » pereur ? » Louſieouſou ranima par ce diſcours le courage des Chinois prêts à abandonner entiérement la Famille Impériale des Song. On plaça le Prince Kouang-Vang ou Ti-Pin ſur une élévation de terre qui lui ſervit de Trône, & l'on fit ſur la montagne Yaichan qui eſt dans la mer, de grands amas de munitions & de vivres. C'étoit dans cette petite Iſle que toute la Nation, que tout l'Empire Chinois étoit concentré. Rien n'égaloit le zéle que ces Chinois fugitifs, au nombre de deux cent mille, témoignoient pour le rejetton de la Famille Impériale. L'on vit bientôt accourir dans cet endroit une foule de ſoldats & de matelots que les mêmes ſentimens amenoient au ſecours du jeune Prince. Leur courage égaloit leur affliction, & ils eſpéroient le rétablir ſur le Trône de ſes ancêtres. 15. 1278.

On n'eut pas plutôt été inſtruit à la Cour des Yuen des

HISTOIRE DE LA CH. préparatifs que le reste infortuné de la Nation Chinoise faisoit à Yaichan, qu'on sentit la nécessité de soumettre au plutôt la Province de Quantong. Tchang-Hong-Fan y surprit les Généraux Chinois; il fit prisonnier Lieou-Tse-Tsun. L'attachement que ce dernier avoit pour Ven-Tien-Siang, à qui il vouloit sauver la vie, lui inspira de se faire passer pour cet Officier, ne doutant pas qu'on ne le tuât sur le champ. Mais ce dernier ayant été pris ensuite, Tchang-Hong-Fan ordonna qu'on fît mourir Lieou-Tse-Tsun; alors Ven-Tien-Siang prétendit être Lieou-Tse-Tsun. Cette contestation singulière fut éclaircie par des prisonniers.
16. Lieou-Tse-Tsun fut brulé à petit feu, & Ven-Tien-Siang envoyé
1279. à la Cour. Ensuite Tchang-Hong-Fan alla livrer bataille à la Flotte Chinoise qui se défendit vaillamment. Elle fut défaite. Le Colao Lousieou-Fou, après avoir jetté sa femme & ses enfans dans la mer, prit dans ses bras le jeune Empereur, & s'y précipita avec lui. Un grand nombre d'Officiers les suivirent, & plus de cent mille Chinois furent noyés dans cette action. La mere de l'Empereur donna le même exemple aux Dames Chinoises qui l'imiterent généreusement. Cependant Tchang Chi-Kiai, après avoir saisi les Sceaux de l'Empire, se sauvoit avec plusieurs Officiers dans le Tonquin, toujours occupé du projet de proclamer un nouvel Empereur, & plein de l'espérance de délivrer l'Empire; mais ayant été surpris par une violente tempête, il monta sur le tillac, brula des parfums en l'honneur du Ciel, & se noya. Toute la Chine fut alors paisiblement soumise à Kublai. L'Histoire fournit peu d'exemples d'une aussi grande résistance, d'autant d'attachement pour le service du Prince, & d'autant de zéle pour la délivrance de la patrie que les Chinois en montrerent dans cette guerre; l'Histoire fournit aussi peu d'exemples de tant de lâchetés, de perfidie, & de trahison. Il faut donc que les grands crimes soient à côté des grandes vertus : il faut donc que le Chinois soit ou très-bon ou très-méchant : il faut donc que les institutions & le caractère de la Nation la portent aux excès opposés.

Kublai, n'ayant plus de concurrent dans le Midi, accorda la liberté aux prisonniers Chinois; il conserva même une partie des Mandarins de cette Nation dans les dignités qu'ils possédoient sous les regnes précédens. Depuis long-tems il songeoit à conquérir, ou du moins à mettre sous le tribut le Royaume de Gepen, autrement Ouo, c'est le Japon. Ce fut en vain que ses Ministres combattirent ce projet. Il croyoit que sa gloire ne seroit pas complette, s'il ne soumettoit ces Isles. Le mauvais succès même ne le désabusa point. Il revint plusieurs fois à son projet, & il ne put jamais parvenir à l'exécuter. Les Mathématiciens de sa Cour mettoient alors la derniere main à la réforme de l'Astronomie Chinoise, & à divers instrumens Mathématiques. Son Ministre Ahama excitoit des murmures par sa mauvaise conduite. Tsou-Y-Y, qui entreprit de faire connoître à l'Empereur les malversations de cet homme puissant, fut la victime de son zéle. Il périt, mais sa mort fut vengée bientôt après. Un Officier, nommé Vang-Tchou, tua dans le Palais de Péking Ahama, sans que les Gardes se missent en devoir de l'arrêter. Il auroit pu se sauver, mais il alla se rendre lui-même en prison. Les Commissaires, nommés par l'Empereur pour le juger, le condamnerent à mort. Kublai n'ouvrit les yeux sur les crimes d'Ahama qu'après l'exécution. Il fit mettre le corps de ce Ministre en piéces, & ses biens au pillage. Son opiniâtreté à soutenir un méchant homme contre les représentations de son fils, & les accusations bien prouvées des plus sages de son Conseil, sont une tache à sa gloire.

17. 1280.

18. 1281.

Pendant que le Général Hargan succomboit avec toute sa flotte dans les mers du Japon, le Général Soutou, malgré des prodiges de valeur, perdoit dans le Tonquin une Armée qui venoit de conquérir la Capitale du pays. Les Chinois, qui n'approuvoient pas ces grandes entreprises, furent plus touchés de la mort de la premiere Impératrice, Princesse accomplie qui aimoit les peuples, qui avoit toujours porté l'Empereur à la clémence, & qui

avoit ſoulagé la diſgrace des Princeſſes de la famille des Song-Tchen-Kin ; ſon fils fut inconſolable de ſa mort.

HISTOIRE DE LA CH. 19. 1282. L'Empereur prenoit avec les Sçavans & les Miniſtres les meſures les plus convenables pour faire fleurir les Sciences & le Commerce. L'on vit aller par mer d'une Province à l'autre des Flottes Marchandes. Il arriva dans le Port de Tſuen-Tcheou, des Ambaſſadeurs de pluſieurs endroits de l'Inde qui apportoient des tributs ou des préſens. Le Pere Gaubil aſſure que, dès le tems des Han, les peuples des Indes, de Perſe, d'Arabie, & de pays plus éloignés, venoient par mer à la Chine, & que l'Hiſtoire Chinoiſe a conſervé les noms de ces divers endroits, & même ceux des Députés & des Capitaines des Vaiſſeaux. Sous ce regne, dès qu'il parut à la Chine des Navires portant des préſens à l'Empereur, les Chinois traiterent ces préſens de tributs; & s'ils étoient offerts au nom de quelque Prince, il étoit regardé comme vaſſal. Les préſens que l'Empereur envoyoit à ces Princes paſſoient pour des récompenſes; & les paroles qu'il leur faiſoit dire pour des ordres. Depuis que le Czar Pierre le Grand a envoyé des Ambaſſadeurs à l'Empereur de la Chine, les deux Princes ont traité d'égal à égal ; mais le Chinois n'a jamais pu ſe réſoudre à écrire au Ruſſe. C'eſt un Tribunal qui écrit à l'Ambaſſadeur ou au Conſeil de Ruſſie. M. Metello de Souza, Ambaſſadeur de Portugal, obtint en 1727 de l'Empereur une déclaration, par laquelle il étoit établi que les Envoyés des Princes d'Europe ne ſeroient point reçus en tributaires.

La révolte paſſagère d'un impoſteur qui prit, à la tête de cent mille hommes, le titre d'Empereur des Song, fut regardée comme la ſuite d'un préjugé remarqué ou plutôt feint par un Bonze de Foukien. Ce Bonze avoit publié que Saturne avoit été fort près d'une étoile appellée Titſo, c'eſt-à-dire, ſiége de l'Empereur. Les étoiles ont toutes à la Chine des noms qui ont rapport à la Famille Impériale, au Gouvernement, aux Palais, aux Miniſtres, &c, & on trouve des relations entre ces objets & le paſſage des Planètes

par les étoiles. La révolte causa la perte du célèbre Ven-Tien-Siang. Ce Général, toujours attaché à ses anciens Maîtres, avoit refusé de l'emploi dans les Troupes Mogoles, parce qu'il disoit qu'il ne pouvoit servir deux Empereurs. Quoiqu'il demandât la mort, le Grand Khan plein d'estime pour ses vertus, lui auroit conservé la vie, si l'on ne l'eût accusé d'avoir part aux troubles. Après sa mort, on trouva sur sa ceinture ces deux sentences écrites de sa main : *Que le corps périsse, pourvu que la piété filiale se perfectionne; la perte de la vie est peu de chose, lorsqu'il s'agit de conserver la justice.* La premiere est de Confucius, & l'autre de Mencius. Ensuite tous les Seigneurs de la famille des Song furent transportés en Tartarie.

Kublai, depuis l'entière soumission de la Chine, s'occupoit de la conquête des pays voisins. Siantar, avec les Généraux Ma- 20. 1283.
hométans Kulie & Nasireddin, allerent dans les Indes subjuguer le Pégu & quelques autres contrées. On amena de ce pays des éléphans, & depuis ce tems-là le Grand Khan employa ces animaux dans ses Armées. L'Empereur, ne perdant jamais de vûe la police de ses Etats, augmenta les appointemens de ses Officiers, pour leur ôter tout prétexte à des concussions qui eussent achevé la ruine des peuples accablés par les guerres précédentes. Quelques coupables furent séverement punis. Dans le même tems, on eut le bonheur d'étouffer une révolte dans le Foukien ; mais Louchijong, une des anciennes créatures d'Ahama, avoit la liberté de satisfaire ses vûes intéressées & funestes à l'Etat, en faisant entendre à l'Empereur qu'il augmenteroit considérablement ses revenus, & que tout à la fois il soulageroit les peuples. Mais Tchen- 21.
kin, Prince héritier, ennemi de ces gens à systêmes, appuie de 1284.
son crédit quelques Ministres qui convainquirent Louchijong d'avoir volé plusieurs millions dans la régie d'une Douane, & d'y avoir exercé mille brigandages. Le Tribunal le condamna justement à mort. L'Empereur, honteux d'avoir protégé un voleur

HISTOIRE DE LA CH. public qui l'avoit séduit par de brillantes promesses, se lava de cette tache, en faisant exécuter la sentence sur le champ.

22. 1285. Le Tonquin étoit funeste aux Mogols. Pour tirer vengeance des Troupes que le fils du Roi de ce pays avoit fait périr quelque tems auparavant, les Généraux Li-Hen & Soutou y trouverent la mort. Les peuples firent alors une grande perte dans la personne de Tchenkin, fils aîné de Kublai, Prince auquel l'Histoire ne reproche aucun défaut. Il étoit l'éleve de l'illustre Yaochou, & l'objet de l'admiration des Grands. Il avoit eu le bonheur de trouver une femme d'un caractère conforme au sien, elle s'appelloit Kokotchin.

24. 1286. Les Ministres auroient inutilement tenté de détourner le Grand Khan d'une nouvelle expédition contre le Japon, en lui en faisant voir l'inutilité, les dangers, & les dépenses, si la Tartarie n'avoit été menacée par Caidou, qui, malgré ses pertes, s'étoit formé un nouveau parti vers le Léaotong. Kublai, pour gagner le cœur des Chinois dans la crainte qu'ils ne remuassent dans ces conjonctures favorables à la révolte, plaça dans les emplois leurs plus habiles Lettrés. Les Chinois, naturellement pacifiques & attachés à leur manière, s'affectionnoient à un Prince, qui, par ses mœurs, étoit plutôt Chinois que Tartare. Leur ambition étoit en même tems flattée par l'arrivée d'un grand nombre de vaisseaux venus du Malabar, de Sumatra, de Soumena, de Thingor, & de divers autres pays, qui, dans leurs idées, venoient rendre hommage à leur Empereur. C'est par ce commerce qu'ils prirent quelque connoissance de l'Europe. Ils accorderent aux Francs, en particulier, un œil qu'ils refusoient aux autres Nations. Ces peuples, qui s'estimoient fort supérieurs à tous les autres peuples dans les Sciences & dans les Arts, s'aveugloient au point de dire qu'eux seuls avoient deux yeux.

25. 1287. En Tartarie, Caidou descendu de Belgatatai, frere de Genghiskhan, avoit pensé enlever Baïan qui commandoit dans ce pays. Kublai lui-même courut beaucoup de danger; Liting l'en délivra en

en faisant tirer un coup d'arme à feu, dont le bruit épouvanta tellement les Troupes de Naïan, qu'elles prirent la fuite. On les poursuivit, elles furent battues, & Naïan fut pris. Comme il étoit du Sang Royal qu'on ne vouloit point répandre, on l'étouffa dans un sac. Ce rebelle se disoit Chrétien. Les Juifs & les Mahométans de l'Armée de Kublai prenoient de-là occasion d'insulter au Christianisme ; mais ce Prince leur imposa silence, en disant que le Dieu des Chrétiens ne favorisoit point le crime, & qu'on ne doit pas juger de cette Religion par les actions de ceux qui la professent. Si la Croix de Christ, placée sur l'étendart des rebelles, ajoûtoit-il au rapport de Marco-Polo, ne leur a pas accordé du secours, elle s'est déclarée pour la justice, parce que c'étoient des traîtres, & que la Croix n'est pas capable de favoriser les méchans. De retour à Péking, il récompensa ses Officiers & ses Soldats. Ses Troupes, aussi heureuses dans le Tonquin, revenoient avec un butin immense, après avoir gagné plusieurs batailles. Malgré ces succès, Tohoan fut obligé de retourner l'année suivante dans ce pays où la chaleur du climat affoiblit son Armée par des maladies cruelles. Le Roi de Tonquin attendit le moment de sa retraite pour fondre sur lui avec une Armée de trois cent mille hommes. Les Mogols furent battus. Cependant le Roi de Tonquin donna au Grand Khan des marques de soumission. Timour, petit fils de Kublai, livroit en Tartarie de grandes batailles aux partisans du Caidou. La premiere dura une journée, la seconde fut encore plus sanglante. La plûpart des rebelles périrent. La douceur & l'affabilité de Timour firent rentrer toutes les Hordes dans le devoir. Après son départ, il y eut de nouveaux soulevemens ; la présence du Grand Khan engagea les rebelles à se retirer. Ensuite ce Prince vint à la Chine entreprendre des ouvrages publics, entre lesquels on distingue le grand canal qui est encore maintenant une des merveilles de l'Empire. Les Sciences, les Arts, & la Police occuperent son loisir.

25. 1288.

26. 1289.

27. 1290.

Il avoit donné l'administration des Finances à un Sangko, hom- 28. 1291.

HISTOIRE DE LA CH.

me aussi avide, aussi injuste, aussi méchant que l'avoit été Ahama-Tchaomen-Fou; Tcheli de la famille des Song, au risque de sa vie, entreprit de dissiper l'illusion qui attachoit l'Empereur aux sangsues des peuples. Kublai fit battre cruellement Tcheli qui osa lui porter les plaintes publiques contre Sangko. Tcheli, souffrant avec fermeté, s'offrit à mourir pour soutenir son accusation. Le Prince, ébranlé par sa constance, chargea un homme intégre d'examiner la conduite de son Ministre; elle fut trouvée criminelle. Comme l'Empereur se plaignoit de n'en avoir pas été plutôt averti, les Censeurs de l'Empire lui représenterent qu'il avoit toujours été dangereux de vouloir l'éclairer sur les intrigues de quelques mauvais Ministres. Son attachement pour les Lamas, que les Chinois haïssoient comme trop puissans pour des hommes inutiles, lui fit incontinent après déclarer innocent un de ces Prêtres convaincu d'avoir pillé les tombeaux des Song. Les Ministres n'avoient pas moins de peine à combattre la trop grande passion de ce Prince pour les conquêtes. Cependant ils le détacherent du projet d'attaquer certaines Isles, & de continuer la guerre dans le Tonquin.

29. Le premier jour de l'année suivante, une éclipse suspendit les
1292. réjouissances accoutumées dans ce tems. Il y a apparence, comme l'observe à propos M. de Guignes, que la politique a peut être plus de part que la superstition à ces craintes que l'on inspire aux peuples à la vûe d'une Eclipse, d'une Cométe, ou de quelque phénoméne semblable. Les Chinois, assez versés dans l'Astronomie, n'ignorent pas que ces phénoménes sont dans l'ordre ordinaire des événemens, puisqu'ils les prédisent par le calcul. Mais c'est une occasion de représenter au Souverain qu'il y a quelque chose dans sa conduite qui mérite la colère du Ciel, & que, s'il ne se corrige pas, il est exposé à de grands malheurs. Les Chinois n'ont jamais changé cet usage utile; & ils ont préféré, à cet égard, la superstition à l'esprit fort, qui rarement se borne à ne détruire que de faux préjugés. Il y avoit toujours dans la Tar-

tarie des partis formidables de rebelles ; mais Baïan veilloit sur leurs démarches, & il tailla en piéces une Armée commandée par Mengho-Timour.

L'Empereur, qui avoit une passion démesurée de faire connoître son nom chez les Etrangers, & d'attirer leurs richesses dans ses Etats, envoyoit souvent des Officiers aux Rois des Indes pour les engager à commercer dans ses Ports. Mengki, un de ces Ministres, député vers le Roi de Koua-Oua, que l'on croit être de l'Isle de Borneo, y fut marqué sur le visage avec un fer chaud, comme un voleur public. Cet affront irrita tellement les Chinois, qu'ils solliciterent Kublai à en tirer vengeance avec autant d'ardeur qu'ils en avoient toujours mis à l'éloigner des entreprises étrangères. On assembla mille vaisseaux de transport, sur lesquels on embarqua trente mille hommes avec des provisions pour un an. Dès que les Chinois furent descendus à Koua-Oua, le Roi
du pays se rendit, les combla de présens, & les détermina à 30.
porter la guerre dans le pays de Coulang. Lorsqu'il se fut servi de 1293.
leurs secours pour exterminer son ennemi, il les harcela dans leur retraite, & il n'y eut qu'une extrême bravoure qui pût les sauver du danger où leur crédulité les avoit engagés. Cependant ils se rembarquerent avec un grand butin. Quelques Officiers furent punis par la confiscation d'une partie de leurs biens. Baïan, qui avoit rendu les plus grands services à l'Etat, fut exposé à une pareille disgrace, par la jalousie de quelques Seigneurs qui représenterent à Kublai combien il étoit dangereux de laisser si longtems à la tête des Troupes un homme qui pouvoit aspirer à se rendre indépendant, & qui peut-être avoit des intelligences avec le rebelle Caïdou. Le Grand Khan lui ordonna de venir à la Cour. Le Général obéït, & aussitôt qu'il y fut arrivé, Kublai le déclara premier Ministre & Commandant de ses Gardes.

Ce Prince mourut peu de tems après, âgé de quatre-vingt ans, 31.
dans son Palais de Taton. Les Historiens Chinois lui reprochent 1294.
une superstition excessive, un attachement ridicule pour les

Lamas, trop d'amour pour les femmes, la soif de l'or, une passion pour les conquêtes éloignées funestes aux peuples, un goût particulier pour les Occidentaux. Quelques Lettrés, ennemis de la doctrine de Fo qu'il favorisoit, l'ont traité de barbare, sans courage & sans génie pour le gouvernement. D'autres ont appellé son regne & ceux des Princes de sa famille, le Gouvernement sage. Les Mogols & tous les étrangers l'ont placé au rang des grands Princes. La Chine lui fut redevable d'un commerce florissant, d'une communication facile entre ses Provinces par le moyen des canaux, d'une marine, de grands chemins, des progrès des Mathématiques, de diverses Histoires, d'une infinité d'ouvrages publics, du rétablissement de l'Agriculture, &c. Tous les ans il se faisoit informer de l'état de la récolte, & lorsqu'elle n'avoit pas été assez abondante, il dispensoit du tribut les cantons qui avoient souffert, il versoit les provisions de ses grands magasins dans les mains des pauvres, il les habilloit, quoique les Tartares, au lieu de faire l'aumône à l'indigent, fussent dans l'usage de lui reprocher sa misère comme une marque de la haine du Ciel. Chaque jour il faisoit distribuer à ceux qui demandoient leur pain pour vingt mille écus de riz, de millet, & autres denrées. Telles furent ses occupations au milieu des guerres sanglantes & continuelles qu'il eut à soutenir contre la Chine, contre les pays voisins, contre sa propre famille. Les Princes Mogols, qui regnoient dans la Perse & vers le Volga, étoient ses vassaux, mais la Chine & la Tartarie Chinoise formoient proprement son Empire. Les autres Provinces étoient soumises ou à des Princes de son sang qui le regardoient comme leur suzérain, ou à leurs propres Rois qui lui payoient un tribut.

Marco-Polo dit que ce Prince avoit de ses quatre femmes légitimes, vingt-deux fils, & vingt-cinq, de ses concubines. Chaque Impératrice avoit sa Cour composée de trois cent femmes, & d'environ dix mille domestiques. Ses concubines étoient presque toutes de la tribu des Ongouts. Tous les ans on lui amenoit une

recrue de quatre ou cinq cent jeunes beautés de cette Horde. Elles étoient d'abord examinées par des Commiſſaires, & enſuite confiées à des femmes qui obſervoient ſi elles ne ronfloient pas dans leur ſommeil, & ſi elles n'avoient pas quelque défaut dans leur perſonne ou dans leur conduite. Cinq d'entre elles, les plus parfaites, paſſoient ſucceſſivement trois jours & trois nuits dans la chambre du Khan; les autres étoient employées dans le Palais à divers offices. Quelquefois l'Empereur en donnoit en mariage à ſes Courtiſans avec de riches dots. Dans l'Hiſtoire de la Chine, Kublai n'a que dix enfans mâles, & cinq de ſes femmes portent le titre d'Impératrices.

Si l'on s'en rapporte à la bonne foi du voyageur Vénitien, ce Prince avoit un goût déclaré pour le Chriſtianiſme, quoiqu'il ne voulût point abſolument que les Chrétiens portaſſent la Croix, parce qu'il ne pouvoit ſouffrir qu'un Légiſlateur auſſi bon & auſſi ſage qu'on lui repréſentoit Jeſus-Chriſt, eût été crucifié. Quand les Polo lui témoignerent quelque eſpérance de le voir ſoumis à leur Religion, il leur dit: » Comment pourrois-je me déterminer » à ſuivre vos idées? Vous voyez vous-mêmes que les Chrétiens » de ce pays ne ſont capables de rien, pendant que les Idolâtres » exécutent tout ce qu'ils entreprennent, font paſſer les cou- » pes d'elles-mêmes du buffet ſur ma table, connoiſſent l'avenir » par les oracles de leurs idoles, & nous cauſent de l'admira- » tion par d'autres merveilles. Quelle raiſon donnerois-je à mes » ſujets de mon changement, & que n'aurois-je pas à craindre de » l'art des Idolâtres? Cependant que le Pape m'envoye cent » Docteurs de ſa Loi qui prouvent que leurs opérations ſont dia- » boliques, & qui les rendent impuiſſantes, je reçois le Baptê- » me, moi avec tous mes ſujets. «

Marco-Polo eſt le premier Européen qui nous ait fait connoître les parties Méridionales de la Tartarie, la Chine, & diverſes contrées maritimes de l'Aſie & de l'Afrique, depuis le Japon à l'Oueſt juſqu'au Cap de Bonne-Eſpérance. On ne ſçauroit lui diſ-

puter l'honneur d'avoir tracé la route des Indes aux Portugais ; deux siécles avant leurs fameuses expéditions, s'il est vrai, comme on nous en assûre, que l'on conserve encore à Saint Michel de Murano, dans Venise, une de ses Cartes du monde, dans laquelle il a marqué distinctement le Cap qui a reçu le nom de Bonne-Espérance, la côte de Zanzibar, & l'Isle de Mandagascar.

Son pere & son oncle, nommés Nicolas & Mathieu, de l'illustre famille des Polo, avoient passé en 1250 à la Cour d'un Prince Tartare nommé Barka qui résidoit à Bokhara. De-là, ils s'étoient rendus à la Cour de Kublai, qui sur leurs discours touchant la Religion Chrétienne, résolut d'envoyer au Pape un Ambassadeur appellé Kogatal, pour lui demander des Docteurs de sa Loi qui vinssent dessiller les yeux des Nations Orientales. L'Ambassadeur tomba malade en route. Les Polo revinrent en 1271 en Tartarie avec le jeune Marc, chargés de Lettres du Pape Grégoire. Le Grand Khan, au rapport du jeune Polo, envoya au-devant d'eux quarante mille hommes pour leur servir d'escorte jusqu'à sa Cour. L'accueil qu'ils y reçurent fut si gracieux & si honorable, que les Seigneurs Mogols conçurent de la jalousie. Marc acquit tant de faveur auprès de Kublai, qu'il fut employé dans les affaires les plus importantes. Quelques années après, nos Vénitiens prirent la résolution de retourner dans leur patrie, en passant aux Indes à la suite d'une Princesse du sang de Kublai, nommée Kogatine, qui alloit épouser un Roi de ce pays. La Flotte portoit avec eux des Ambassadeurs pour le Pape & pour d'autres Princes Chrétiens. On gagna l'Isle de Java. De-là les Polo traverserent l'Inde, d'où avec beaucoup de fatigue, ils allerent à Trebison, & ensuite à Constantinople. Ils arriverent à Venise en 1295, chargés d'honneur & de richesses. Quoique la Relation de Marc-Paul soit pleine d'erreurs & de fables, elle mérite un rang distingué dans l'Histoire des Voyages.

Les Mogols assemblés à Changtou, Baïan, premier Minis-

tre & Général des Troupes, leur demande, l'épée à la main, pour Grand Khan Timour, fils de Tchenkin, fils de Kublai, suivant l'intention de ce dernier Prince. Canmala, frere aîné de Timour, est le premier à lui donner son suffrage, & sa voix est le signal d'une proclamation unanime : c'étoit le vœu de la Nation Chinoise. Canmala fut déclaré Lieutenant-Général de la Tartarie, & Baïan mourut peu de tems après avec la réputation d'un des plus grands hommes qui aient jamais été à la Chine & en Tartarie.

Timour, appellé par les Chinois Tching-Tsong, étoit un Prince né pour succéder à un Conquérant. La guerre la plus heureuse n'est qu'une glorieuse calamité; elle appauvrit l'Etat, elle énerve les loix, elle dépeuple les Provinces, elle nourrit mille abus, elle affoiblit l'Empire en l'étendant, & si une paix bien conduite, si une administration vigilante, si des soins paternels ne réparent les maux qu'elle a faits, le plus beau moment de la gloire de l'Etat est le premier de sa décadence. Le payement des dettes publiques, l'attention à pourvoir à la sûreté des Provinces par un choix d'habiles Officiers, une distribution des terres Méridionales aux soldats, sous la charge de contenir les Miaotse, Montagnards de la Chine, indépendans & différens des Chinois par 32. 1295.
leur langue, leurs usages, leurs mœurs; l'examen des greniers publics, de grandes largesses pendant une famine, la suppression de la vénalité des Charges, la défense de condamner personne 33.
à mort, sans l'agrément de l'Empereur, portée contre le pouvoir 1296.
que les Grands s'étoient appropriés de se faire eux-mêmes justice de leurs vassaux; une attention singulière à soulager les pauvres, en engageant les siens à s'abstenir de ce qui leur étoit à charge, ces soins remplirent entiérement les premieres années du regne 34.
de Timour. 1297.

La Tartarie étoit toujours exposée aux incursions de Caïdou. Toutoucha, Chef des Captchocs, avoit battu ses Troupes en plusieurs rencontres. Tchohangour, qui succéda aux titres & aux

honneurs de Toutoucha son pere, se montra aussi grand Capitaine que lui. Il obligea les rebelles de s'enfoncer plus avant dans le Nord, & ensuite il remporta sur eux une grande victoire auprès
35. de l'Irtisch. Le Prince Kolikisse ayant été pris par un détache-
1298. ment de Caïdou, aima mieux être tué que de se rendre infidéle envers Timourkhan.

36. Cet Empereur gagnoit de plus en plus l'estime de ses sujets,
1299. en envoyant dans les Provinces des Commissaires chargés d'examiner la situation des familles, l'état des paysans, les pertes essuyées par les peuples, & de soulager par-tout les malheureux. Dans ce tems-là, le Tribunal des Mathématiques annonça une éclipse qui n'arriva point. Quelques flatteurs, pour excuser le Tribunal, dirent au Grand Khan que le Ciel avoit introduit en sa faveur du changement dans le cours du Soleil. Timour rejetta leur flatterie, &, sans punir le Tribunal, il le fit avertir de prendre ses mesures pour remettre l'ordre dans les astres.

Quelque éloignement que ce Prince eût toujours marqué pour
37. les expéditions étrangères, le Ministre Ouantse & un Général
1300. d'Armée l'entraînerent, contre l'avis des plus sages, dans une guerre qui ne pouvoit paroître raisonnable & juste qu'à la Nation Chinoise. Les peuples de Papesifou, grand pays entre le Yunnam & le Royaume de Bengale, n'avoient point adopté le Calendrier & la forme des années de la Chine. Pour venger la Nation Chinoise de cet affront, Lieouchen conduisit dans l'Inde une Armée qui périt de misère. Alors les peuples des frontières firent des courses dans l'Empire. La guerre devint très-sérieuse ; & ce ne fut qu'avec beaucoup de difficultés & après de grandes pertes, que l'on pacifia en 1303 les troubles excités par les Miaotse, & les peuples des environs. Lieouchen, auteur de la guerre, eut la tête tranchée. On entreprit en même tems dans le Pégu, en faveur de la Famille Royale détrônée par des rebelles, une guerre qui n'eut pas un meilleur succès. Plusieurs grands Officiers furent condamnés à leur retour à perdre la tête, pour s'être laissés corrompre par l'argent.

gent. Le Général Suetchaour fut dégradé. Dans ce tems-là, mourut Pouhoutchou, sage Ministre qui, tout absorbé dans les affaires de l'Etat, laissoit à sa femme le soin d'entretenir sa pauvre famille du travail de ses mains. HISTOIRE DE LA CH.

Le Prince Caïdou ou Haitou, après trente ans de guerre & de malheurs, disputoit encore en Tartarie l'Empire qu'il prétendoit que Kublai avoit usurpé. Enfin, il mourut de chagrin, après avoir perdu toute son Armée dans de sanglans combats que lui avoit livrés Caïchan, neveu de Timour, entre Caracorom & la riviere de Tamir. Le reste des rebelles, fatigués d'une guerre aussi infructueuse que longue, se soumit, & Tchapar, fils aîné de Caïdou, implora la clémence du Grand Khan. Ainsi toute la Tartarie fut réunie à l'Empire. Les dernières années du regne de Timour, n'appartiennent qu'aux fastes de la bienfaisance & de la vertu. Ce sont de grandes largesses, une amnistie générale, la modération des supplices, la recherche des hommes de mérite, un nouvel examen de l'état des peuples, des actes de droiture & de clémence, l'établissement d'un cérémonial fixe à l'égard du culte du Ciel, &c. Ce grand Prince mourut à l'âge de quarante deux ans. Il passe dans l'esprit des Chinois pour un Empereur parfait. Sa conduite dans la guerre contre les rebelles de la Tartarie, le choix qu'il fit de ses Ministres & de ses Généraux, l'éloignement constant qu'il fit paroître pour les vices qui regnent dans les Cours, les soins extraordinaires qu'il prit pour rendre ses peuples heureux, justifient l'idée que les Chinois ont eue de ses vertus & de ses talens. 38. 1301. 44. 1307.

Comme Timour ne laissoit point d'enfans, Alaasun, premier Ministre, & la plûpart des Grands songerent à mettre sur le Trône son neveu Caïchan, fils de Termepilai, lequel s'étoit acquis en Tartarie beaucoup de réputation. Cependant l'Impératrice Peysou, qui avoit exilé la mere de Caïchan, appréhendant le ressentiment de ce Prince, proposa Honanta, fils de Mangriola, fils de Kublai. Malgré les intrigues de cette Princesse-Régente, Caïchan Kan,

HISTOIRE DE LA CH. 45. 1308. appellé par les Chinois Vou-Tsong, fut proclamé Grand Kan ; il fit mourir Honanta & les Chefs de son parti. Ensuite il donna le titre de Prince héritier à son frere Aldgiaptou, dont le zéle l'avoit conduit au Trône.

Ce Prince étoit guerrier, doux & généreux. Pour avoir part à ses bienfaits, il falloit les mériter par des services rendus à l'Etat. Protecteur des Lettrés, il honora Confucius des titres que l'on donne aux Rois, pour illustrer les Sciences, pour piquer l'émulation des Sçavans, & pour flatter la Nation Chinoise. On lui reproche d'avoir été trop adonné aux Lamas, au vin, & aux femmes. Les remontrances qu'il reçut à ce sujet de ses Ministres ne lui déplurent pas, mais il n'en fut pas corrigé. Les plaintes que l'on porta contre l'insolence des Bonzes ne furent point écoutées ; il parut même un Edit, par lequel il étoit ordonné de couper le poing à celui qui les frapperoit, & la langue à celui qui leur diroit des injures. Le Prince héritier obtint la révocation de ces ordres. Les Historiens remarquent que les Lamas par leur crédit ont perdu l'Empire des Yuen, comme les parens des Reines avoient perdu la Dynastie des Han de l'Occident, les Eunuques celle des Occidentaux, les grands Mandarins celle des Tang, les mauvais sujets celle des Song. Le Ministre Alaasun mourut après avoir déployé de grands talens dans le Gouvernement de Caracorom, & y avoir établi un ordre inconnu dans la Tartarie. Son bisayeul Likisili avoit une fois sauvé la vie à Genghiskhan, son intime ami.

46. 1309. Le Prince Toula, qui avoit également contribué à l'élévation de Caïchan Khan, manqua de respect à l'Empereur, & comme ses emportemens pouvoient avoir des suites fâcheuses, on fut contraint de le faire mourir. Son fils & le Prince Koko, fils de Kublai, tramerent contre le Grand Khan une conspiration qui fut découverte. Ces Princes furent exilés, & vingt-quatre Lamas leurs complices punis de mort. Ces Prêtres & ceux de la Secte de Tao

venoient alors d'être aſſujettis à la taille dont leurs terres étoient auparavant exemptes. L'Empereur ayant examiné l'état des Finances, fit fondre des caches ou deniers de cuivre, & donner à des billets la valeur de l'argent. Sa mort ſuivit de près le ſupplice 48. d'un Mahométan nommé Arſelan, Seigneur très-eſtimé, & 1311. celle de quelques autres perſonnes injuſtement accuſées d'avoir voulu ſe révolter. Caïchan avoit alors 31 ans.

Les peuples n'eurent point à regretter cet Empereur, quoiqu'il eût de grandes qualités. Il fut effacé par Aldgiaptou-Khan ou Gin-Tſong ſon frere. Celui-ci commença ſon regne par la punition des Miniſtres, qui avoient impunément prévariqué dans leurs emplois, à la faveur du goût que Caïchan avoit pour les plaiſirs. On avoit entrepris des ouvrages qui étoient trop à charge aux peuples, il les fit démolir, & il répara les dommages que quelques particuliers avoient ſoufferts. Il n'y eut bientôt à la tête 49--50. des affaires que des Mandarins recommandables par leur intégrité : 1312. l'examen des Lettrés, des honneurs rendus à Confucius, des réglemens pour le Tribunal de l'Hiſtoire favoriſerent l'avancement des Sciences. Un Mahométan, nommé Ilmeddin, préſenta au Grand Khan un Calendrier qui devoit, diſoit-il, ſervir pour dix mille ans. Vers le même tems, il eut une guerre à ſoutenir contre Iſanbougha, Khan du Zagatai qu'il battit en pluſieurs rencontres.

Un Prince ſi bon & ſi ſage eut la douleur de voir ſon peuple affligé d'une maladie épidémique, d'une famine, d'une ſécheresse, de pluſieurs inondations, de deux tremblemens de terre, la ſuperſtition ajoûte, d'une éclipſe de Soleil & de l'apparition d'une Comète. Il promit au Ciel & aux peuples de ſe corriger de ſes défauts, auxquels il attribuoit ces malheurs. Mais quoiqu'on pût lui dire contre le culte de Fo, il refuſa de l'abolir, ſoit qu'il le crût bon, ſoit qu'il craignît de révolter les Mogols entêtés de ſa doctrine. La recherche des gens de Lettres & des hom- 51--52. mes vertueux qui étoient ſans emploi, la réforme & une juſte 1314.

répartition des tailles, la défense faite aux Seigneurs de chasser dans les tems où les campagnes pouvoient être endommagées, & sur-tout les récompenses accordées avec des titres aux travaux des Sçavans, suivant une nouvelle méthode qui est encore à présent en vigueur, couvrirent ce Prince d'une gloire qui le fait encore honorer comme le plus illustre des Empereurs Yuen. Cependant, après avoir exclu, par Edit, les Eunuques de la Magistrature, il en élevoit un aux premieres Charges. Il eut le bonheur d'assoupir une sédition qui s'élevoit dans le Kiangsi, à l'occasion des vexations exercées par un Mahométan nommé Nedhameddin. L'apparition d'une Comète avoit redoublé les inquiétudes que ces troubles intestins lui donnoient. Ce Prince, l'un de ceux qui ont le mieux connu le génie des Chinois, fit aussitôt publier une amnistie générale, avec une exemption d'impôts pour deux ans en faveur des Provinces de Kiangsi & de Tchekiang qui avoient le plus souffert, & des diminutions en faveur des autres Provinces.

Quelque tems après, Aldgiaptou-Khan déclara Prince héri-
53. 1316. tier son fils Chotepala, fort estimé à la Cour. Ayant ensuite prévenu des troubles par la mort d'un Officier qui cherchoit à exciter une révolte, il voulut se démettre de l'Empire en faveur de son fils qu'il aimoit tendrement. Mais sur les représentations d'un Mandarin, il se contenta de le nommer son Lieutenant-Général. L'année suivante il tomba dans une maladie mortelle. Son fils, qui avoit dans l'ame autant de grandeur que de tendresse filiale, s'offrit au Ciel pour mourir en sa place. Les soins & les prieres de ce Prince ne purent sauver le meilleur des Peres & des Rois : il mourut âgé de trente-six ans. L'Histoire le loue de son éloignement pour les plaisirs, de son application aux affaires, de son respect pour ses parens, de son amour pour les Sciences. Peu d'années avant sa mort, il avoit laissé appercevoir son penchant pour le vin. Je citerai un trait de l'humanité qui tempéroit sa justice. Ayant appris que cinq freres, convaincus de crimes, avoient été con-

damnés à mort : *Qu'on fasse grace à l'un d'eux*, dit-il, *afin que leurs infortunés parens ayent quelqu'un qui les nourrisse & qui les console.*

Ses vertus étoient dans le cœur de son fils Chotepalakhan, ou Yng-Tsong ; mais ce Prince confia les finances à Tiemoutiulh, homme aussi méchant qu'habile, que ses intrigues & ses vexations, pour lesquelles il avoit été exilé sous le regne précédent, avoient rendu odieux aux Grands & aux Peuples. Comme ce Ministre étoit protégé par l'Impératrice-mere, il eut assez de crédit pour faire mourir, sous de fausses imputations, ceux qui avoient découvert ses crimes. Mais le Ministre, qui avoit le cœur du Grand Khan, c'étoit Paitchou, Général de la Garde Impériale, descendant du fameux Mogli ; cet homme aussi modeste que sçavant, & irréprochable dans ses mœurs, fit connoître au Prince, qu'une conformité de caractère avoit fait son ami, le danger auquel les Finances & les Peuples étoient exposés sous le Ministère de Tiemoutiulh. Celui-ci perdit la confiance de Chotepalakhan, mais il se maintint dans ses places par le crédit de l'Impératrice-mere. Paitchou rendit son Maître cher à la Nation Chinoise, en l'engageant à observer les anciens usages de la Chine dans le Temple des ancêtres : il l'empêcha d'exciter contre lui le cri des peuples, en le détournant de certaines dépenses qui n'eussent été utiles qu'à ses plaisirs. Cependant l'Empereur prodigua l'argent en faveur des Lamas & du culte de Fo. Quelques Censeurs lui firent à ce sujet quelques remontrances si vives, que dans sa colère il ordonna la mort des uns & l'exil des autres. Les remords succéderent à l'emportement ; il rétablit la mémoire de ces Mandarins. On étouffa une conspiration dans le sang des Chefs, & l'on défendit aux Mahométans d'acheter des Mogols des enfans des deux sexes, pour les vendre comme esclaves aux Chinois. Les Yuen, en ménageant le peuple conquis, tâchoient de conserver la supériorité au peuple conquérant.

58. 1321.

1323. Paitchou faisoit remettre les tributs aux Provinces, & de concert avec l'Empereur, il bannissoit de la Cour la débauche, le luxe & l'avarice. Tout annonçoit un regne heureux, lorsque Tieché, fils adoptif de Tiemoutiulh, mort de chagrin de sa disgrace, pour se venger des affronts reçus par son pere & de la confiscation des biens, se forma un parti considérable des parens & des amis de ceux que le Prince avoit punis pour des crimes, des Lamas, hommes aussi intéressés que déréglés dans leurs mœurs, & par-là faciles à corrompre, des Ministres qui avoient à redouter la probité, la vigilance, & la valeur de Paitchou. Tieché tua l'Empereur de sa propre main, après avoir fait assassiner son favori. Ce Prince, à l'âge de vingt-un ans, étoit les délices de la Cour & des peuples.

Esuntimour ou Tai-Ting, fils aîné de Canmala, fils de Kublai, reçut le sceau de l'Empire & les habits Impériaux. Sa conduite fit voir qu'il avoit quelque part à l'assassinat de l'Empereur, puisqu'il donna d'abord les premieres Charges de l'Empire à Tieché, & à ses complices. S'il prit ensuite le parti de les faire mourir sur les représentations de Mainou, ce fut dans la crainte d'aliéner & les Mogols & les Chinois, attachés les uns & les autres au Monarque & au Ministre assassinés. Une violente tem-

C. LXVIII. 1. 1324. pête, un tremblement de terre, une éclipse totale de Lune, expliqués suivant l'interprétation des Grands & des Lettrés Chinois, demanderent, l'année suivante, l'extirpation entière de ce parti, la suppression de divers abus, la réhabilitation de la mémoire de quelques victimes innocentes, & l'abolition du culte de Fo. L'Empereur lut avec plaisir ces remontrances, il en loua l'Auteur Tchang-Kouei; mais nul des accusés ne fut puni, & le culte de Fo subsista. Cependant on réprima l'insolence des Lamas

3. 1326. qui avoient trop de crédit à la Cour, sur-tout auprès des Princesses; & l'on prit, pour le soulagement des peuples, des mesures dont le Chantong & le Petcheli éprouverent l'efficacité dans une famine.

Esuntimour avoit plu aux Chinois, en nommant des Docteurs
pour expliquer tous les jours dans son Palais aux Princes de sa famille & aux personnes distinguées, les Livres propres à former les hommes d'Etat. Il s'attira leurs reproches par le refus qu'il fit 4.
d'aller en personne sacrifier au Ciel, & par-là il attira sur les 1327.
peuples, à ce que dit l'Histoire, toutes sortes de calamités. Aussi, ajoûte-t-elle, son regne ne fut il pas long. Il mourut âgé de trente-six ans, laissant la Cour pleine de brigues. Taolacha fit pro- 5.
clamer Empereur Asoukipa, fils de ce Prince, à qui, suivant les 1328.
Loix de la Chine, l'Empire appartenoit, ayant été déclaré Prince héritier. Yen-Timour, Commandant à Péking, faisoit créer Grand Khan Daouatmour, fils de l'Empereur Caïchan. Les deux partis se livrerent des batailles, & Asoupika périt. Daouatmour, 6.
ayant détruit la faction de son rival, envoya les marques de la 1329.
dignité Impériale à Cousschilai-Khan ou Mingt-Song son frere. Cependant il regna lui-même avec la qualité de Prince héritier. Après qu'il eut mis à mort Nankiatai, Général Chinois, qui avoit pris le titre d'Empereur, & qui s'étoit ensuite soumis de bonne foi, il trouva l'Empereur son frere mort dans sa tente. Sa femme, en 7.
faisant mourir Papoucha, femme de Cousschilai, ne laissa plus au- 1330.
cun lieu de douter que Daouatmour ne fût l'auteur de la mort de ce Prince. Son regne fut peu célèbre. Le Prince Tou-Kien 8.
avoit soulevé le Yannan & les Miaotse. Les Généraux du nou- 1331.
veau Monarque remporterent sur lui de grands avantages, & tout rentra dans le devoir. D'autres révoltes furent aussi heureusement éteintes. L'Empereur, après avoir vû mourir son fils Alatenatala, mourut lui-même âgé de vingt-neuf ans. Les Chi- 9.
nois l'appellent Vent-Song. On dit qu'il avoit de bons Ministres, 1332.
& qu'il suivoit avec docilité leurs conseils. Les Chinois le blâmerent sur-tout d'avoir reçu avec les plus grands honneurs le Grand Lama du Tibet, & d'avoir ordonné à ses Courtisans de saluer ce Pontife à genoux, & de lui offrir du vin dans cette humiliante

HISTOIRE DE LA CH.

posture, pendant que le Lama ne daignoit pas leur donner la moindre marque de civilité.

Yen-Timour, premier Ministre & Général des Troupes, proposoit à l'Impératrice de mettre sur le Trône son fils Yentikousse; mais la Princesse, suivant les ordres du feu Empereur, fit installer Ilintchipan ou Ningtsong, fils de Couschilai, lequel
10. mourut presqu'aussitôt. Tocatmour, frere aîné d'Ilintchipan, âgé
1333. de treize ans, lui succéda. Pour gagner Yen-Timour, ce Prince épousa la fille de ce Ministre, qui de son côté épousa une des Impératrices, ce qui étoit presque sans exemple. Peu de tems après, Yen-Timour mourut de ses débauches, & Tocatmour ou Chunti fut élu Grand Khan sans obstacle. Ce Prince fit bientôt soupçonner qu'il seroit bientôt le dernier de sa famille. Son génie inconstant, son irrésolution, son aversion pour les affaires, & sa passion pour le plaisir, firent craindre qu'il ne commît de grandes fautes, s'il gouvernoit par lui-même. On le sollicita de se reposer du soin des affaires sur les Ministres, & ce conseil pernicieux, inspiré par un bon motif, fut la première cause de la perte des Yuen. L'Histoire rapporte plusieurs présages qui, au
11. commencement du regne de Tocatmour, annoncerent sa mal-
1334. heureuse destinée. Une horrible famine emporta dans les Provinces Méridionales plus de treize millions d'hommes. Les Historiens Chinois, qui ont mis en ordre l'Histoire des Yuen, vivoient au commencement de la Dynastie des Ming qui ruina celle des Mogols. Ils se sont appliqués à rendre, par toutes sortes de moyens, l'Empereur Tocatmour odieux. Leurs soins ne se bornent pas à relever ses défauts & ses fautes; ils se plaisent à retracer les famines, les tremblemens de terre, les éclipses, & tout ce qui leur a paru propre à faire voir que ce Prince étoit Empereur contre l'ordre du Ciel, & que ce fut avec justice que les Ming enleverent l'Empire aux Mogols.

Satun, frere d'Yen-Timour, honoré du titre de Vangou Roi, &

& Peyen, homme ſans naiſſance & ſans honneur, étoient premiers Miniſtres & grands Généraux. Satun mourut, & Tangkichi, fils d'Yen-Timour, n'ayant point été revêtu des Charges de ſon oncle, prit, de concert avec Tientali, frere de ſon pere, des meſures pour élever ſur le Trône le Prince Hoanghotimour, fils de Siliki, tué en Tartarie du tems de Kublai. Leur conſpiration découverte coûta la vie, non-ſeulement aux conjurés, mais encore à l'Impératrice, fille d'Yen-Timour. Le Prince Hoanghotimour ſe tua lui-même.

HISTOIRE DE LA CH.

12. 1335.

Déja le mécontentement public s'annonçoit par des troubles dans les Provinces de Canton, de Honan, de Setchuen, & dans le pays de Kokonor. On défendit aux Chinois d'apprendre le Mogol & d'avoir des armes. Le ſanguinaire Peyen ne propoſoit aux Princes que des meurtres, pour contenir les Grands par la crainte, ou plutôt gouverner deſpotiquement ſon Maître. La mort d'un Prince innocent, arriere-petit-fils de Mangou, un orgueil inſupportable, un faſte qui éclipſoit celui de l'Empereur, & peut-être le deſſein d'enlever ou même de tuer ce Prince pour en inſtaller un autre, cauſerent enfin la ruine de ce ſuperbe favori. Le coup partit de la main de ſon neveu Toto qui, ſuivant les conſeils d'un Lettré Chinois, crut devoir ſacrifier ſa famille à la Juſtice & à l'Etat. Peyen fut exilé dans le Honan. A Tchingtingfou, des vieillards lui offrirent du vin : il leur demanda s'ils avoient appris l'hiſtoire d'un fils qui avoit voulu tuer ſon pere : il entendoit parler de la conduite de Toto. Un des vieillards répondit que non, mais qu'ils ſçavoient que des ſujets avoient voulu tuer leur Souverain. Il mourut de chagrin dans le Kiangſi. Toto & Matchartai ſon pere, homme plein de bonnes qualités, qui refuſa pluſieurs fois le titre de Vang ou Roi, furent élevés aux premiers honneurs. L'Empereur leur offrit la qualité de Tarkhan, c'eſt-à-dire, exempt d'impôts & de redevances. Enſuite ce Prince voulant venger la mort de ſon pere attribuée au Khan Daouatmour, ôta du Palais des Ancêtres la tablette de ce Prince, exila l'Im-

14. 1337.

16. 1339.

17. 1340.

pératrice Poutacheli ſa femme, fit tuer ſon fils Yentiekouſſe, & dépoſa grand nombre d'Officiers.

L'Hiſtoire de la Chine raſſemble ici l'éloge d'une foule de Sçavans & le catalogue de divers ouvrages : c'eſt l'eſprit du gouvernement ; il préſide à la Littérature, & les Lettrés ſont les hommes d'Etat. Dans tous les pays où l'on regarde l'Hiſtoire des Lettres comme étrangère à l'Hiſtoire Politique, on exclut de l'Hiſtoire des Nations ce qu'il y a de plus propre à faire connoître leur eſprit & celui des ſiécles. Dans les Annales des Empereurs des
20 Khitans, des Niutché, des Song, rédigées principalement par
1343. Gneou Yang-Sieou, Hiſtoriographe de l'Empire, & publiées ſous ce regne, on trouve une deſcription géographique des pays connus ou ſoumis ſous ces Princes, les méthodes & les obſervations Aſtronomiques des Mathématiciens du Tribunal, le précis de la vie des grands hommes, un extrait raiſonné des ouvrages des Sçavans, & une infinité d'autres objets utiles traités avec aſſez d'étendue. Il n'y a dans l'Univers que les Chinois qui aient vraiment l'Hiſtoire de la Nation.

21. Le Miniſtre Toto venoit d'être décoré de nouveaux titres,
1344. lorſque la piété filiale l'entraîna dans l'exil, auquel ſon pere
23. Matchartai, accuſé injuſtement par Perkoubougha, avoit été
1346. condamné ; il eut la douleur de le voir finir ſes jours dans la
26. diſgrace. Taiping, Miniſtre ſage, intégre & éclairé, engagea
1349. l'Empereur à rappeller Toto, ſans faire connoître à celui-ci l'ami de l'innocence, qui par un pur eſprit d'équité le rétabliſſoit dans la faveur. Ce n'étoit point à Toto que Taiping ſe propoſoit de rendre ſervice, c'étoit à l'Etat ; il croyoit remplir une obligation qui n'impoſoit à perſonne des devoirs de reconnoiſſance. Cependant Toto ſe joignit à ſes ennemis pour le faire caſſer ; il eût même pouſſé plus loin ſa haine, ſi ſa mere ne l'avoit menacé de ne plus le regarder comme ſon fils, s'il ne ſe déſiſtoit de ſes pourſuites contre un Miniſtre innocent, & s'il n'avoit appris qu'il lui étoit redevable du pouvoir avec lequel il l'accabloit. Quelqu'un

confeillant au Mandarin difgracié de fe tuer : *Ce feroit m'avouer coupable*, répondit-il, *je fuis innocent*, *laiffons faire le Ciel*, c'est-à-dire, l'Empereur. Toto n'eut pas affez de générofité pour réparer fa faute, & pour remettre à côté de fon crédit des vertus capables de le détruire. Il fut alors choifi pour Surintendant de l'éducation du jeune Prince, dont l'inapplication, fuite de fon peu de génie, rendit inutiles les foins de fes Inftituteurs. Ce Prince dit un jour à fon Précepteur qu'il ne pouvoit rien comprendre aux hiftoires & aux livres claffiques qu'on ne ceffoit de lui préfenter, tandis que dans une nuit il avoit fort bien entendu la doctrine de Fo. Ces paroles révolterent les Docteurs de la Chine, & la Nation en conclut que, s'il ne comprenoit pas des livres fi propres à apprendre l'art de gouverner, il n'étoit pas fait pour regner dans leur pays. On voit déja dans les Chinois une Nation mécontente qui appelle la fuperftition pour s'encourager à la révolte.

HISTOIRE DE LA CH.

En vain des Miniftres fidéles repréfentoient à l'Empereur les malheurs des peuples & les dangers de fa conduite ; il exila des Cenfeurs qui s'étoient plaints, au nom de tous les bons citoyens, de ce que Ama & Jéfué, hommes fans mœurs, fans honneur, & fans talens, étoient continuellement dans le Palais de l'Impératrice Ki, Coréenne de Nation, qui gâtoit avec eux l'efprit & le cœur de ce Prince.

Un nouvel événement acheva d'indifpofer les peuples contre le Gouvernement des Yuen. Il y avoit quelques années que le Mathématicien Kialoa avoit dreffé des Mémoires pour changer le cours du fleuve Hoangho ou Caramoran. Son projet, en apparence peu important, fut l'origine de tous les troubles. Toto le foutenoit, & pour l'exécuter, il leva de nouvelles taxes, prit les terres de quantité de payfans, ruina plufieurs familles. Le mécontentement fut général, & l'on vit dans toutes les Provinces différens Chefs de parti exciter les peuples à la révolte. Hanchantong, exilé pour fes fautes, profita de la difpofition des efprits pour armer beaucoup de monde dans le Chan-Tong, dans le Honan, & dans le

28. 1351.

Kiangnan, où il prit la qualité de descendant des Empereurs des Song. Il fut arrêté; mais Lieoufoutong, homme d'une intrépidité sans exemple, se mit à la tête des rebelles. Ils étoient au nombre de cent mille hommes. Dans le même tems, un pirate nommé Fangfonetchin, ruinoit, avec une grande Flotte, le commerce & les côtes du Tchekiang & du Kiangnan. Après avoir détruit plusieurs Armées envoyées contre lui, il parut terminer son expédition par un accommodement que les Grands cacherent à l'Empereur, ainsi que sa révolte. Cependant il ne laissa pas de tenir les Ports bloqués, pour empêcher le transport des grains & des marchandises à la Cour. Un autre rebelle, nommé Sucheouhoei, se fit proclamer Empereur dans le Houkouang. Enfin une Cométe parut annoncer que le Ciel ôtoit l'Empire à Tocatmour.

29. Sucheouhoei, maître de plusieurs postes importans, entreprend
1352. le siége de Kieoukiangfou, grande Ville sur le Kiang. Soit trahison, soit lâcheté, les Mandarins Tartares prennent la fuite à l'approche des Chinois. C'est un Chinois, nommé Lifou, qui leur donne un bel exemple de fidélité qu'ils n'imitent point. La fuite de quelques Officiers Mogols qui abandonnent la Ville, fait échouer ses efforts. Après s'être long-tems défendu dans les rues, les forces lui manquent; il prie les Mogols de le tuer, mais d'épargner les habitans; à ces mots il fut massacré. Les habitans pleurerent sa mort, & Tocatmour lui donna des titres d'honneur. Des tremblemens de terre, des famines, des maladies accompagnoient ces malheurs, & attisoient les révoltes. Ces désastres & les guerres du Midi déterminerent l'Empereur à publier, pour s'attacher les Chinois Méridionaux, qu'ils seroient employés dans les Tribunaux comme ceux du Nord : auparavant ils n'étoient occupés que des Sciences & du Commerce.

Sangkouetchin battoit & tuoit sur les côtes du Tchekiang, le Général Taibougha; Lieoufoutong obligeoit Yesientimour, frere de Toto, de se sauver à Kaifonfou, & Toto cassoit les Officiers, exiloit les Seigneurs qui accusoient son frere d'avoir

perdu lâchement l'Armée, & deshonoré l'Empire. Sucheouhoei, qui avoit pris Hangtcheou, Capitale du Tchekiang, étoit sur le point de s'emparer des Provinces Méridionales, quand les Généraux Kiahoa & Tongposiao le chasserent de cette Ville, après sept combats très-sanglans, dans lesquels le rebelle perdit plus de quarante mille soldats. Toto reprit sur Lieoufoutong la Ville de Sutcheou. Yukue résista dans Ganking aux efforts des rebelles, maîtres de la plûpart des Villes du Kiangsi. Singki leur enleva quelques Places; mais blessé d'un coup de fléche, il fut pris par les ennemis qui, respectant sa sagesse & son courage, le traiterent avec les plus grands égards. Lorsqu'il fut près d'expirer, il se prosterna du côté du Nord pour saluer l'Empereur pour la dernière fois.

Toto acheva de perdre l'Empire; il se perdit lui-même, en faisant entrer Ama dans le Ministère. Celui-ci, soutenu de l'Im- 30.
pératrice Ki, se ligua contre son bienfaiteur. Il introduisit dans le 1353.
Palais des Lamas du Tibet qui, joignant à un cœur corrompu un esprit imbu de superstitions & d'idées de magie, persuaderent à l'Empereur qu'il parviendroit au comble de ses vœux, s'il s'appliquoit à leur art qu'ils appelloient *Yencher* ou *Pimi*. Le Prince, insensible aux malheurs de ses peuples & à la perte de sa famille, ne songeoit qu'à se perfectionner dans un art dont les suites étoient la débauche. Pendant ce tems-là, les pirates enlevoient toutes les provisions destinées pour Tatou. Toto crut qu'il suffiroit, pour se passer des secours du Midi, de faire cultiver les environs de la Capitale : ce fut une foible ressource. Enfin Ama, maître de l'esprit de l'Empereur au point qu'il n'avoit besoin, pour perdre 31.
un homme, que de l'accuser, fit réléguer Toto dans l'Yunnan, 1354.
après l'avoir dépouillé de ses Charges & de ses biens : quelque tems après, il contrefit un ordre de l'Empereur pour le faire mourir. Toto étoit fort entendu dans les affaires, & très-versé dans la Littérature Chinoise. Son ambition, les injustices qu'il commit pour sauver son frere, & son imprudence, le perdirent.

HISTOIRE DE LA CH.

L'Empereur ne pensoit qu'à varier & à multiplier ses plaisirs. Seize jeunes filles, appellées Esprits Céleſtes, avoient été introduites dans le Palais, pour l'amuser par leurs danses. D'autres personnes y étoient continuellement occupées à sacrifier à Fo, à faire des sortiléges, à prédire l'avenir, à jouer des instrumens. Tocatmour ne connoissoit point d'autre affaire importante. Il avoit fait faire, pour aller sur un lac de son Palais du Nord à celui du Sud, une longue barque, sur laquelle on voyoit, quand on ramoit, un dragon qui remuoit les yeux, la tête, la gueule, & les griffes. Il y avoit dans un de ses Palais une horloge singulière. La figure d'une fille y marquoit les heures du jour & de la nuit. Lorsque l'aiguille étoit sur l'heure, il sortoit de l'eau; & la nuit deux Anges ou Génies indiquoient l'heure avec une clochette & un bassin de cuivre, pendant que des statues de lions & d'aigles étoient de tous côtés en mouvement. A midi & à minuit, six espéces de Divinités, placées devant les figures des douze signes du Zodiaque, retraçoient, en allant d'un lieu à l'autre, la route du Soleil. On attribuoit l'invention de ces machines curieuses à l'Empereur.

Pendant que cet habile Machiniste s'occupoit de la sorte à Tatou, Hanlinulh, fils du rebelle Hanchangtong, proclamé Empe-

32. reur par Lieoufoutong, établissoit sa Cour à Potcheou dans le

1355. Honan, & donnoit le nom de Song à sa Dynastie. Lieoufoutong, après avoir perdu deux grandes batailles, se trouvoit toujours en état de faire des entreprises. Pour remédier à tant de maux, Tocatmour crut alors qu'il falloit assembler un Conseil de guerre, qui n'aboutit qu'à des remontrances inutiles de la part d'un Mandarin zélé.

Un Chef de parti, autrefois valet, dit-on, dans un Monastère de Bonzes, Tchou, sortit alors de Hotcheou dans le Kiangnan, passa le Kiang, & s'empara de Taiping. Son intention, dit l'Histoire Chinoise, étoit de soulager les peuples, & de donner la paix au monde. Sa grandeur d'ame, sa douceur, son ha-

bileté, son courage, attirerent dans son parti les citoyens les plus braves & les plus zélés pour le bien de la Nation. On lui amenoit des secours de toutes parts. Par-tout victorieux, il devint bientôt l'ennemi le plus redoutable qu'eussent les Mogols. On l'aima & on l'admira par-tout où il parut, autant qu'on méprisoit & qu'on haïssoit Tocatmour.

Ama, principal Ministre, honteux d'avoir amolli le cœur du Prince jusqu'à le rendre incapable d'affaire, n'imagina point de meilleur moyen pour réparer les maux qu'il avoit faits, que de mettre sur le Trône le Prince héritier, ennemi de la débauche. L'Empereur auquel il falloit arracher une renonciation à l'Empire, fut instruit que le Ministre l'avoit traité dans une conférence avec son pere, d'homme stupide & incapable de regner. On instruisit le procès des conjurés; ils furent condamnés à l'exil & tués en chemin. L'Histoire remarque que, quand on auroit mis en mille piéces les os d'Ama, on ne l'auroit pas assez puni. 33. 1356.

Une victoire avoit réduit la Ville de Nanking sous la puissance de Tchou. Ce rebelle, dans son entrée triomphante, fit beaucoup de bien aux pauvres, & ne fit de mal à personne; il laissa tous les Mandarins dans leurs postes. Dès-lors il fut aisé de prévoir qu'il subjugueroit la Chine. Depuis cinq ans, d'autres rebelles assiégeoient Hoaigan dans le Kiangnan. Tchoubogha défendoit cette Place avec un courage & une constance qui ont peu d'exemples. Mais s'étant plaint à l'Empereur qu'un Général, qui commandoit dans les environs, négligeoit le service; celui-ci, sacrifiant l'Etat à son ressentiment, empêcha que Tchoubogha ne reçût aucun secours. La Garnison résolut de mourir, tint ferme, quoiqu'après avoir mangé les feuilles, les chiens, les rats, les ours, on fut réduit à se dévorer les uns les autres. Cette Ville, très-peuplée au commencement du siége, se rendit, faute d'habitans pour la défendre. Tchoubogha fut mis en piéces. Il avoit soutenu durant le siége plus de cent combats. 34. 1357.

Les Troupes des nouveaux Song ravageoient les environs de

Siganfou dans le Chensi; Tchohantimour, Gouverneur du Ho-nan, vint les tailler en piéces; mais sur ces entrefaites, Lieou-foutong lui enleva la Capitale de cette Province. Tchohantimour fit en un jour vingt lieues pour surprendre un parti qui venoit d'en-

35. 1358. trer dans Fongtsiangfou, & le battit. Tchou prit quelques Places du Kiangnan, & ceux de Su-Cheou-Hoei, la Capitale du Setchuen. Tchen-Yeouleang, un des Généraux de ce dernier parti, ayant forcé plusieurs postes sur les deux bords du Kiang, assiégea Kanking défendu par le brave Yukue, qui, percé de dix blessures, après quatre jours de combats sur le fleuve, fut obligé d'abandonner la Ville à la discrétion du vainqueur. Il se perça de son épée: sa femme & ses enfans se précipiterent dans un puits, les Officiers de la Garnison se tuerent, & les habitans se jetterent dans le feu.

Les Song, après avoir conquis toute la Province de Chantong, vinrent enlever un poste important à la vûe de Péking. La Cour effrayée alloit quitter cette Ville, mais Lieou Carabogha força les rebelles à se retirer. Kouasien Seng, un de leurs Généraux, pilla la Capitale du Leao-Tong, pénétra dans la Corée, & vint s'emparer de Chang-Tou, où il brûla un Palais magnifique bâti par Kublai: ce qui parut un présage de la ruine de l'Empire. Tchou, qui étoit alors dans les Provinces Méridionales à la tête de cent mille hommes, en entrant dans Outcheou, défendoit le pillage à ses Troupes. Taipouhoa, célèbre Général Mogol, ayant négligé le service par jalousie contre le Ministre Taipink, on le punit du dernier supplice.

Les Officiers de Kouangsinfou dans le Kiangsi se donnerent la

36. 1359. mort pour ne pas tomber entre les mains du Song-Tchen-Yeou-Leang qui, n'ayant pu s'ouvrir les portes de la Ville par des actions de valeur égales à celles des assiégés, s'y étoit introduit par un souterrein, & fut obligé de s'y battre pendant dix jours, quoique les habitans mourussent de faim. La division se mit ensuite entre les Song. Tchen-Yeou-Leang fit tuer à Kieoukiang les partisans

tiſans de Sucheouhoei : il s'empara de toute l'autorité, & par le meurtre de Sucheouhoei, il ſe fit reconnoître Empereur l'année ſuivante. Sa Dynaſtie porta le nom de Han.

Les Mogols auroient pu profiter de ces troubles, s'ils n'avoient été diviſés eux-mêmes. Le Prince héritier, ſoutenu de ſa mere, l'Impératrice Ki, vouloit engager ſon pere à quitter l'Empire : le Miniſtre Taiping s'y oppoſoit avec un parti puiſſant que le Prince affoiblit par le poiſon & par des exécutions injuſtes. Taiping perdit alors Nieoutihai qui étoit ſon principal appui à la Cour ; & las d'être ſeul en butte à une infinité de gens mal intentionnés, il ſe retira dans ſa famille. L'Empereur ſe vit privé de ſes meil- 37.
leurs ſerviteurs, & livré à deux ſcélérats ; l'Eunuque Poubogha & 1360.
Choſekien, qui, pour s'enrichir dans les déſaſtres publics, lui cachoient le véritable état de l'Empire. La diviſion étoit auſſi dans les Armées. Les ſeuls Généraux, capables de relever l'Etat, Tchahan-Timour & Polotimour tournoient leurs armes l'un contre l'autre. Le premier, Gouverneur du Honan, avoit repris une bonne partie du Chenſi, & il prétendoit que ſes conquêtes devoient être du reſſort de ſon Gouvernement. Le ſecond, Gouverneur du Chenſi, refuſoit de les laiſſer aller hors de ſa juriſdiction. Le Prince héritier les appaiſa pour quelque tems. Tchahan-Timour 38.
alla reprendre Tſinanfou, & la plûpart des Villes du Chantong. 1361.
Les rebelles, de leur côté, étoient en guerre les uns contre les autres. Tchou enlevoit les Places du Kiangſi au nouvel Empereur Tchen-Yeou-Leang. Mingyutchen, autrefois Lieutenant de Sucheouhoei, refuſa de reconnoître ce dernier pour ſon Souverain, & il s'établit avec indépendance dans le Setchouen & le Chenſi.

L'Empereur avoit appellé pluſieurs fois à ſon ſecours les Princes de ſon ſang qui étoient en Tartarie. Alou-Ouei Timour vint avec une Armée formidable, & lorſqu'il fut à quelques journées de la grande muraille, il fit dire au Khan qu'il venoit reprendre l'Empire, puiſque lui Tocatmour l'avoit perdu. On envoya contre lui une Armée qui fut défaite ; mais ſes Officiers, qui avoient cru

venir au fecours de l'Empereur, le livrerent au Prince héritier qui le fit mettre à mort. Dans ce tems-là, Tchahan-Timour, le meilleur Officier de l'Empire, fut tué par trahifon au fiége d'Ytou dans le Chantong. Kokotimour, revêtu de fes Charges, vengea fa mort, en immolant les meurtriers, & s'empara d'Ytou, par le moyen d'un chemin creufé fous terre.

L'Impératrice Ki, Coréenne de Nation, pour mettre fa famille fur le Trône de la Corée, fouleva ce pays, qui, jufqu'alors avoit été tranquille. Ses parens tuerent leur Roi, & le foible Empereur, pour feconder fes deffeins, diffama la mémoire de ce malheureux Prince, en donnant l'inveftiture de fes Etats à un Ki. Les Coréens refuferent d'exécuter les ordres de l'Empereur, & taillerent en piéces dix mille Mogols envoyés pour les forcer à obéir.

40. Pendant que des rebelles pilloient Changtou, Kokotimour
1363. & Polotimour employoient l'un contre l'autre les forces des Mogols. Le premier fut victorieux. Tchou & Tchen-Yeou-Leang fe difputoient alors la Ville de Nantchangfou. Ces redoutables ennemis fe livrerent plufieurs combats, Tchen-Yeou-Lang fut tué, & toutes fes Troupes fe rendirent à Tchou. Cet heureux guerrier, par un tel avantage, fut en état de tomber avec des forces irréfiftibles fur les Mogols qui recevoient tous les jours de nouveaux échecs, & qui fe détruifoient eux-mêmes par leurs divifions. Cofekien & deux Eunuques gouvernoient l'Empereur & le Prince héritier. On exiloit le Cenfeur Tchen-Tfougin, on affaffinoit Taiping, on dépofoit tous les Miniftres, dont la probité paroiffoit redoutable au vice, & les Chinois indignés alloient en foule fe
41--42. ranger fous les drapeaux de Tchou, dans lequel ils voyoient un
1364--65. Prince généreux, modéré dans fes paffions, affable, ami des gens de Lettres, attentif à gouverner fuivant les coutumes anciennes de la Nation. Quand on lui propofa de fe faire inftaller Empereur, il dit qu'il accepteroit le titre de Roi de Ou, pour travailler à rendre les peuples heureux, en leur donnant de bon-

nes loix, si nécessaires dans ces tems d'anarchie. Après avoir établi l'ordre dans son Royaume, il alla chasser de la Capitale du Houkouang Tchenli, fils de Tchen-Yeou Leang, lequel s'y étoit fortifié. Il sembloit ne prendre des Villes que pour secourir les misérables, animer les Lettrés, & mettre les habitans à couvert de toute insulte de la part des Troupes. Cette conduite lui facilita la conquête du Kiangsi & du Houkouang, pendant que celle de l'Empereur & de son fils qui éloignoient de la Cour & des Armées les Ministres les plus sages & les Généraux les plus expérimentés, achevoit la ruine de l'Empire des Yuen. Polotimour & Toukientimour, destitués de leurs emplois, s'approchoient les armes à la main pour forcer l'Empereur à les écouter & à chasser de la Cour les auteurs du désordre. Ils battirent le Prince héritier qui fut contraint de se retirer en Tartarie. Alors l'Empereur rétablit ces Généraux, leur livra quelques Ministres, & rappella son fils qui ramena le trouble avec lui, pour se venger de Polotimour. Kokotimour se joignit à lui avec une Armée de plus de cent mille hommes; le Prince fut battu de nouveau.

Polotimour entra dans la Capitale pour se jetter aux pieds de l'Empereur, qui, touché de cette action, lui donna la premiere place dans le Ministère & le commandement général des Troupes. Alors il fit mourir Tolo-Timour, le principal compagnon & l'instrument des débauches du Grand Khan, chassa les Lamas, proscrivit leur Religion; mais il passa les bornes de la modération, en entreprenant de chasser de bons Ministres, & de déposer le Prince héritier. Dans l'ivresse du crédit, il se livra lui-même à la débauche qu'il vouloit bannir de la Cour. Quand il vit le Prince héritier à la tête d'une Armée avec Kokotimour, Général consommé dans le métier des armes, il arrêta prisonniere l'Impératrice Ki, & lui fit signer un ordre pour obliger le Prince d'obéïr à la Cour. Celui-ci n'eut garde d'obéïr. Yesou, envoyé contre Kokotimour, se réunit à lui avec plusieurs Princes du Sang. L'Impératrice Ki, connoissant le foible du Ministre, lui envoya plusieurs 43. 1366.

Histoire de la Ch.

jeunes filles d'une grande beauté ; elle obtint la liberté par leur moyen. En séduisant son ennemi par les plaisirs qu'elle lui procuroit, elle travailla efficacement à le perdre. L'Empereur donna secrettement l'ordre de le tuer ; cet ordre fut exécuté, comme Polo se rendoit au Palais pour donner avis à l'Empereur que Toukientimour avoit enlevé Changtou aux partisans du Prince. On envoya sa tête aux Troupes de cette faction qui venoient de forcer une des portes de Péking, & l'héritier de la Couronne se rendit au Palais. L'Empereur le créa Lieutenant-Général de l'Etat ; mais le Prince demandoit l'Empire. Ses prétentions déplurent à Kokotimour, qui, se détachant de ses intérêts, parut dans le Honan aspirer à l'indépendance, défendit l'exécution des ordres de l'Empereur, & se retrancha à Tchechou, Place forte du Chensi, lorsqu'il apprit que Tocatmour avoit distribué ses emplois à d'autres Officiers.

Pendant que le Monarque Mogol, né sur le Trône, perdoit, par des vices & par une foiblesse impardonnable, un Empire dont les troubles & les malheurs mêmes annoncent la grande puissance, Tchou, sorti du néant, en faisant briller les qualités qui ont immortalisé les grands Princes, détruisoit cet Empire, dont tous les Seigneurs & tous les Généraux se comportoient en Souverains dans leurs départemens. La science militaire du Roi Ou, son équité dans la distribution des graces, sa bravoure, son attention à subvenir aux besoins de chacun, sa popularité, ses soins à s'instruire du Gouvernement & des Loix de la Chine, sa prudente économie dans ce qui le concernoit personnellement, sa royale libéralité dans les récompenses, son aversion pour tout ce qui peut amollir le cœur des Princes, inspiroient aux peuples autant d'horreur pour l'Empereur Mogol, que de respect & d'amour pour le vengeur de la liberté Chinoise.

Ses Généraux, à la tête de deux cent mille hommes, avoient quatre fois battu Tchang-Chitchen qui tranchoit du Roi dans le Tchekiang & dans le Kiangnan. La Capitale du Tchekiang fut

prise, ainsi que plusieurs autres Places importantes. Une grande victoire mit entre leurs mains le Chef des ennemis avec neuf Princes du Sang. Le premier mourut à Nanking : Tchou renvoya les autres à l'Empereur Mogol. Les Provinces de Canton & de Kouangsi se rendirent d'elles-mêmes. Ses Généraux Sutu & Tchang-Yutchun, à la tête de deux cent cinquante mille hommes, publierent dans le Chantong un manifeste pour exhorter les Chinois à secouer le joug. » C'est aux Chinois, disoient-ils, qu'il » appartient de gouverner les Barbares, & non à des Barbares à » regner dans la Chine. Les Yuen, venus du Nord, sont parvenus » à l'Empire, non par leur force & par leur courage, mais par la » protection du Ciel Aujourd'hui ce même Ciel le leur enleve pour » des crimes. Depuis le regne de Timourkhan, l'ordre de la suc- » cession a été troublé, les freres ont empoisonné leurs freres, les » femmes des peres ont passé dans le lit des enfans, la subordina- » tion a été détruite, les Loix de la Chine ont été méprisées, le » tems est venu de chasser les étrangers, & c'est pour rétablir » l'Empire que le Ciel envoye le vertueux Tchou. » A la lecture de ce manifeste, le Chantong se soumit. Les Provinces de Chensi, de Chansi, & du Honan étoient, en quelque sorte, perdues pour l'Empereur par les divisions des Généraux.

Histoire de la Ch.

44. 1367.

Tchou ne tarda pas à être proclamé solemnellement Empereur à Nanking. Il fut appellé Hongvou & Taitsou. C'est ce Prince qui fonda la Dynastie des Ming. L'Empereur Mogol étoit plus occupé à mettre la paix entre ses Généraux qu'à repousser les Chinois. Les Troupes de Taitsou, après avoir soumis le Honan, traverserent le Petcheli; & les Mogols, ayant été défaits dans une grande action, elles se présenterent devant Péking. L'Empereur, le Prince héritier, & toute leur famille se sauverent vers le Nord; les Chinois les poursuivirent, ils enleverent le fils du Prince héritier, & ils entrerent dans Péking. L'Empereur Mogol s'arrêta à Ingtchang, à vingt-cinq ou trente lieues au Nord de Changtou; il y demeura jusqu'à sa mort. Le Prince héritier,

45. 1368.

47. 1370.

nommé Bisardour, alla fixer sa Cour à Caracorom ou Holin. Ce Khan & ses successeurs eurent de grandes guerres à soutenir contre Taitsou & les Empereurs Ming. Les Généraux de Taitsou passerent la grande muraille, & les Tartares eurent beaucoup à souffrir de leurs entreprises. Ils furent poussés avec tant de vigueur par Yunglo, quatriéme fils de Hongvou, qu'ils abandonnerent tout le pays qui est immédiatement au-delà de la grande muraille pour se retirer au-delà du Désert. Leurs Villes & leurs Bourgades furent toutes mises en cendres. L'Empereur alla trois fois les chercher au-delà du Désert à plus de deux cent lieues au Nord de la grande muraille pour achever de les exterminer. Les Tartares n'étant pas capables de résister à la rage de leurs ennemis, avoient passé le Saghatian Ula : pour les arrêter de l'autre côté de ce fleuve, les Chinois bâtirent Aykem sous l'Empereur Yonglo. Les Tartares s'étant ralliés, vingt ans après, rentrerent dans leur ancien pays, & détruisirent le boulevard qu'on avoit élevé contr'eux. Ensuite, pour exercer leur vengeance, ils ravagerent les Provinces Chinoises au Nord. Quoique battus plusieurs fois, ils ne laisserent pas de conserver la possession de leurs anciens territoires par la faute des Généraux Chinois qui ne sçurent pas profiter de leurs avantages pour les repousser au delà du fleuve, & rebâtir Aykem.

Ces Mogols furent connus dans la suite sous le nom de Kalkas, à cause de la riviere de Kalkapira qui couloit dans leurs habitations. On ne trouve point la suite généalogique de leurs Princes. Tokoz-Timour, successeur de Bisourdar-Khan, ayant été tué par Yesoncheulh, ces différentes Hordes Mogoles se disperserent, & chaque Chef devint indépendant. Yunglo, Empereur de la Chine qui continua la guerre commencée contr'eux par Taitsou, soumit deux Chefs de Hordes. Ordai, l'un de ces Chefs, tenta de subjuguer les autres, il fut tué. Les peuples donnerent le nom de Khan à Toctabougha qui descendoit des anciens Empereurs Mogols de la Chine. Il fixa sa demeure au

Nord du Désert de Chamo. On verra ces Kalkas en guerre avec les Chinois sur la fin du dernier siécle. Ces peuples, qui avoient eu autrefois tant de grands hommes dans les Sciences, dans le Gouvernement, dans la guerre, ne porterent point dans leur pays les loix & la police de la Chine. Toutes leurs connoissances s'évanouirent en passant la grande muraille. En retournant dans leur pays, ils rentrerent dans la barbarie, & ils y vécurent aussi grossiers qu'ils en étoient sortis, sous les tentes & au milieu des troupeaux. La même chose arrivera toujours, comme l'observe M. de Guignes, tant que des Conquérans, tant que des Princes policés, en donnant à ces peuples des Arts & des Loix, ne bâtiront point, pour conserver ces Arts & ces Loix, de grandes Villes dans ces plaines immenses qui, sans cette précaution, forceroient même une Nation policée à la vie champêtre qui entraîne la barbarie. On ne peut pas douter que l'Empereur Kublai, qui vouloit civiliser sa Nation, n'ait bâti dans la Tartarie des Villes, comme l'ont fait en dernier lieu les Mancheoux. Mais dans l'espace d'un siécle, elles furent détruites par la guerre & abandonnées dans les vicissitudes qu'éprouverent les Mogols si souvent repoussés dans le Désert. Le pays est encore couvert de leurs ruines.

La Dynastie des Yuen, quoiqu'elle n'ait presque jamais cessé de faire la guerre, est une de celles qui ont possédé le plus tranquillement l'Empire de la Chine. Un préjugé nous a long-temps trompés, ç'a été de regarder cet Empire comme un pays qui a toujours joui de la paix, ou du moins comme le pays du monde qui a joui d'une paix plus constante. Cette contrée de l'Asie a été plus sujette aux révolutions qu'aucune autre contrée de la terre. Elle n'a presque jamais été en paix avec ses voisins, elle y a rarement été avec elle même. Elle fut exempte de guerres nationales sous les Hans, si l'on en excepte une courte révolte; mais elle fut alors troublée par des guerres étrangères. Toutes les Dynasties, dont nous avons parlé jusqu'à présent, à la réserve de la dernière, n'ont eu que des intervalles de paix très-courts,

Histoire de la Ch.

Après les Hans, la Chine fut partagée en trois Empires, toujours armés les uns contre les autres. Un grand nombre de petites Dynasties l'agiterent sous les Tsin, & ces troubles ne furent terminés que par une nouvelle division. Les Empereurs Chinois, relégués dans le Midi, furent obligés de céder le Nord à des Monarques de race Tartare venus des environs de l'Amour. Les Tang jouirent de la paix domestique, mais ils furent toujours en armes pour repousser l'Etranger. Après eux, l'Empire fut très-agité. Jamais les Song ne le posséderent tout entier. Les Mogols, après une longue guerre, le leur enleverent. Les Ming, successeurs des Yuen, renfermés dans les bornes de la Chine, essuyerent de la part des Tartares & de la part de leurs propres sujets beaucoup de secousses sur leur Trône qui fut renversé par les Niutché ou Mancheoux. Ainsi ce n'est que depuis peu que la Chine goûte les douceurs de la paix, tant extérieure qu'intérieure : c'est le repos de la lassitude & de l'épuisement qui suit par-tout les longues & cruelles guerres. Il n'y a qu'à jetter un coup d'œil sur les Tables Chronologiques des Dynasties Impériales & Royales de la Chine, qui sont à la tête de l'Histoire des Huns, pour se convaincre que, pendant près de quinze siécles, elle n'a cessé de se déchirer & de se mettre en piéces.

L'Histoire authentique de la Dynastie des Ming n'a été publiée à la Chine que depuis peu, par ordre de l'Empereur ; elle n'est pas encore parvenue jusqu'à nous. Nous n'avons sur cette partie de l'Histoire Chinoise que des Mémoires très-imparfaits & très-informes. Le P. de Mailla, Jésuite François, qui avoit vécu quarante-cinq ans à la Chine, avoit recueilli, d'un grand nombre de livres Chinois, ce qui lui avoit paru moins suspect sur les regnes des deux dernières races. Mais son manuscrit autographe & unique qui étoit ci-devant à la Bibliothéque du Collége des Jésuites de Lyon, n'a point été mis au jour, comme il devoit l'être, par M. Freret. Ainsi nous ne pouvons donner qu'une légere idée de la Dynastie des Ming.

Les

Les Chinois conçurent une si haute idée des grandes qualités d'Hongvou, ou Taitsou, que, ne pouvant se résoudre à lui laisser une naissance obscure, leurs Historiens ont fait remonter son origine jusqu'aux tems voisins de Fo-Hi. Ils prétendent que ses ancêtres, descendus de l'Empereur Tchuensio, avoient été connus sous les Tcheou, par lesquels ils avoient été faits Dynastes. Mais l'usurpation à part, Taitsou, pour avoir été Valet de Bonze, n'en avoit pas moins de gloire; il devoit tout à son mérite. Lorsqu'il fut sur le Trône, il honora, à l'exemple de plusieurs autres Monarques de la Chine, son pere & ses ayeux du titre d'Empereurs. Il érigea Péking en Principauté pour son quatriéme fils.

Par les Ordonnances qu'il fit pour maintenir la tranquillité dans l'Empire, il fut réglé, 1°. Que ceux qui possédoient des Principautés, n'étendroient pas leur pouvoir au-delà de leur territoire, & qu'ils ne se mêleroient point des affaires publiques. 2°. Que les Eunuques ne posséderoient aucune Charge civile ni militaire. 3°. Qu'il ne seroit jamais permis aux femmes de se faire Bonzesses, ni aux hommes d'entrer dans un Monastère de Bonzes pour se consacrer à cette profession avant l'âge de quarante ans. 4°. Que les Loix anciennes & modernes seroient rédigées dans un corps de trois cent volumes. Cet ouvrage fut un siécle à paroître. On voit, par les premiers articles de ces Ordonnances, que le génie de ce Prince ne se renfermoit point dans les principes généraux du Gouvernement. Il avoit creusé jusqu'à la source des maux de l'Empire. Il comprit que des hommes sans famille sont rarement bons citoyens; que des hommes puissans par eux-mêmes devenoient trop dangereux pour l'Empereur, s'il leur confioit les intérêts & les forces de l'Empire, & qu'il ne falloit pas que la Religion enlevât tant d'hommes à l'Etat pour les consacrer plutôt à la débauche qu'au culte divin. Ces Princes, ces Eunuques, ces Prêtres, lorsqu'ils avoient eu leur ambition libre, avoient toujours été les fléaux de l'Etat.

La Cour de Taitsou fut bientôt remplie d'Ambassadeurs qui

HISTOIRE DE LA CH.

vinrent de tous côtés le féliciter sur son avénement à la Couronne. Parmi les présens, on lui offrit un lion; cet animal n'étoit pas connu des Chinois. La Corée, le Japon, l'Isle Formose, le Royaume de Siam, se distinguerent par de célèbres Ambassades. La joie publique & la satisfaction du Prince qui en faisoit partie, furent troublées par la mort de l'Impératrice *Ma*, Princesse qui mérita que le modeste Empereur publiât hautement que c'étoit à ses conseils qu'il étoit redevable du Trône. Taitsou en eut tant de regret, qu'il ne put se résoudre à créer une autre Impératrice.

C. LXIX. I. 1384. Après les Réglemens les plus essentiels au bien public, l'Empereur, qui sçavoit combien il étoit important pour un Monarque Chinois de faire fleurir les Lettres, accorda les plus beaux priviléges au Collége Impérial, & il se fit un devoir d'assister à l'examen des Docteurs. Son attention à visiter les Provinces y entretenoit l'ordre & l'abondance. Un jour il fit arrêter son char au milieu d'une campagne, pour donner à son fils une belle leçon. » Je vous ai fait venir avec moi, lui dit-il, afin que vous soyez » témoin des sueurs & des travaux des pauvres Laboureurs, & » que la compassion qu'une condition si pénible excitera dans votre cœur, vous porte à ne jamais les surcharger d'impôts. » La mort inespérée de ce fils l'accabla de tristesse.

Dans un tems de grande sécheresse, il prit des habits de deuil, & alla sur une haute montagne, où il demeura pendant trois jours à implorer la clémence du Ciel. La pluie qui survint ensuite en abondance fut regardée comme l'effet de sa priere. Il y eut des vertus sous son regne, parce qu'il recherchoit les belles actions pour les récompenser. Une femme & son fils avoient péri, l'un pour sauver la vie à son pere, attaqué par des voleurs, & l'autre pour sauver son honneur & celui de son mari menacé par ces malheureux; Taitsou conserva le souvenir de leur piété & de leur fidélité par un beau monument. Mais comme il avoit une juste idée de la vertu, il punit en même tems très-sévèrement un jeune hom-

me qui, pour obtenir la ſanté de ſa mere mourante, avoit ſacrifié ſon propre fils à une idole.

Tamerlan envoya des Ambaſſadeurs à ce Prince, & retint priſonniers ceux que ce Prince lui députa. Ce célèbre Conquérant ſe mit en marche pour attaquer la Chine, mais il ne parvint que jusqu'à la Ville d'Otrar où il mourut. Il y a apparence que des Mogols fugitifs de la Chine, & ſur-tout des Lamas, s'étant réfugiés auprès de ce Prince Tartare, l'avoient engagé à tourner ſes armes contre les Chinois, pour venger ſa Nation, & pour reprendre un Empire qui fourniſſoit à ſon ambition des prétextes de guerre. Taitſou reçut auſſi des Ambaſſadeurs de Conſtantinople. 4. 1387.

Ce grand Prince mourut à l'âge de ſoixante & onze ans, laiſſant le Trône à ſon petit-fils Kienventi qui n'en avoit que treize. 15. 1398. Parmi les maximes différentes ſur leſquelles il régloit ſa conduite, il y en avoit une qui lui étoit fort familière. *Quand il y a du mouvement & des troubles dans l'Empire, n'agiſſez jamais avec précipitation. Si tout y eſt tranquille, prenez garde de traiter vos peuples avec trop de rigueur, & de croire que vous pouvez impunément vous livrer à des objets étrangers au Gouvernement.*

Tout jeune qu'étoit le nouvel Empereur, il commença ſon regne par une action qui lui attira la bénédiction de ſes ſujets. Il remit au peuple la troiſiéme partie des impôts. Les marques qu'il donna d'un naturel ſenſible & bon promettoient un regne des plus fortunés; mais il fut troublé & abrégé par les prétentions ambitieuſes des fils de Taitſou, ſes oncles, qui attribuerent le choix de leur pere aux menées ſecrettes du Colao. Indignés qu'on eût préféré un enfant à tant de Princes d'un âge mûr & capables de gouverner par eux-mêmes, ils prirent les armes pour punir, diſoient-ils, les auteurs de cette injuſtice. Yonglo, Roi de Péking, le plus irrité des mécontens, battit l'Armée Impériale qui s'oppoſoit à ſes projets. Il y eut beaucoup de ſang répandu. Le Vainqueur, fermant les oreilles aux propoſitions de paix, 19. 1402. s'avança juſqu'aux portes de la Capitale qui lui furent ouvertes par

Histoire de la Ch.

le traître Likinglong. Le Palais de l'Empereur fut réduit en cendres. On apporta au Vainqueur le corps du jeune Kienven à demi brûlé ; il ne put refuser des larmes à ce spectacle. Sa colère tomba sur les Ministres, dont quelques-uns prévinrent leur supplice, par une mort volontaire. D'autres s'étant fait raser la tête, échapperent à sa fureur sous des habits de Bonze. Yonglo prit le nom de Tching-Tsou.

Ce Prince, qui se rendit d'abord redoutable par de cruels exemples de sévérité, avoit de la grandeur d'ame, & une sagesse peu commune. Il rétablit ses freres dans leurs dignités, & récompensa libéralement ceux qui l'avoient aidé à monter sur le Trône, à la réserve du traître Likinglong. Ce malheureux crut s'être acquis, par un crime heureux, le droit d'en commettre de nouveaux impunément. Ayant été justement condamné à mort, il eut l'insolence de reprocher à Tchingtsou qu'il récompensoit mal un homme qui l'avoit conduit au Trône. *Traître*, lui répondit l'Empereur, *c'est au Ciel & non à toi que je dois de la reconnoissance. Tout autre que moi, s'il se fût présenté avec les mêmes forces, ne lui aurois-tu pas ouvert les portes ?*

Tchingtsou transporta la Cour à Péking ; il laissa son fils héritier à Nanking, avec des Tribunaux & des Officiers pareils à ceux de la Capitale. Il eut soin de faire fleurir le Commerce & les Lettres. Ses Vaisseaux alloient dans toutes les Isles & dans tous les pays de l'Inde, à Bengale, à Ceylan, à Calicat, à Surate, dans le Golfe Persique, à Aden, & dans la mer Rouge. Le luxe n'étoit point l'objet de ces entreprises maritimes, elles ne faisoient point négliger la culture des terres. On découvrit un jour dans le Chansi une mine de pierres précieuses. Dès qu'il l'eût appris, il la fit fermer pour ne point fatiguer son peuple par un vain travail qui n'étoit propre ni à le nourrir ni à le vêtir dans un tems de stérilité. Il chargea des Docteurs de l'interprétation des anciens livres classiques ; mais ces mêmes Docteurs publierent sur la Philosophie Naturelle un systême qui renversoit l'ancienne doctrine, avec

27.
1410.

laquelle ils tâchoient de le concilier. Quelques Lettrés embrassèrent avidement leurs nouvelles opinions, aussi peu sensées dans leurs principes que dangereuses pour les mœurs. HISTOIRE DE LA CH.

Depuis les conquêtes des Mogols, la Tartarie & la Chine étoient visitées par les curieux, comme par les Marchands de l'Orient & de l'Occident, & sur tout par les Ambassadeurs que les Princes s'envoyoient les uns aux autres. Plusieurs Relations de ces voyages ont été publiées en Orient. Mais la seule, qui ait été traduite par les Européens, c'est celle de l'Ambassade de Schah-Roulh, possesseur des Etats de Tamerlan, à la Cour du Katay ou la Chine, sous le regne de Tchingtsou. Elle fut composée en Persan.

Le principal de ces Ambassadeurs s'appelloit Saadikhodgia. Il eut ordre de tenir un Journal exact de son voyage, & d'observer soigneusement tout ce qui lui paroîtroit remarquable dans chaque pays concernant la police & les usages des peuples, la magnificence & le gouvernement des Souverains. Ces Ambassadeurs partirent d'Hérat, & ils furent joints par des Ambassadeurs de divers Princes. Leur nombreux cortége étoit principalement composé de Marchands qui passoient pour appartenir à l'équipage des Envoyés. 36. 1419.

Lorsque ces Ministres Tartares arrivèrent à Péking, on voyoit dans cette Ville les ruines de cent mille maisons qui devoient être rebâties. On leur assûra qu'il y avoit plus de trois cent mille personnes assemblées devant le Palais, & plus de deux mille Musiciens qui chantoient des hymnes pour le salut & la gloire de l'Empereur. Quand ce Prince s'assit sur le Trône pour l'audience, il y avoit des deux côtés deux jeunes filles d'une beauté ravissante qui tenoient à la main une plume & du papier pour écrire soigneusement ce qui alloit sortir de la bouche du Prince. On recueilloit ainsi toutes ses paroles, & lorsqu'il se retiroit, on lui présentoit le papier, afin qu'il vît lui-même s'il jugeoit à pro- 37. 1420.

pos de faire quelque changement à ſes ordres. On les portoit ainſi au Tribunal chargé de les exécuter.

L'Empereur étant placé ſur le Trône, on fit avancer les Ambaſſadeurs, & enſuite les criminels au nombre de ſept cens. Il y eut peu de ces miſérables qui furent condamnés à mort. La Sentence n'étoit point valable, qu'elle ne fût confirmée dans douze Conſeils différens. L'Empereur ne condamnoit que ceux qu'il ne pouvoit ſauver. Les Miniſtres étrangers expoſerent enſuite le ſujet de leur Ambaſſade. Ils furent invités à des feſtins & à des fêtes magnifiques.

38. Au commencement de l'année, la Ville fut illuminée de

1421. flambeaux, de lanternes, & de lampes. Il y avoit, au nouveau Palais de l'Empereur, plus de cent mille étrangers, venus non-ſeulement de toutes les Provinces de la Chine, mais encore du Tibet, des Indes, de Tartarie, & des pays maritimes. On y voyoit deux cens mille hommes ſous les armes.

L'Empereur s'étoit impoſé la loi de ſe retirer, chaque année, pendant quelques jours dans la ſolitude, ſans prendre aucune ſorte d'alimens, ſans recevoir la compagnie de perſonne, & ſans voir même ſes femmes. Son unique occupation, diſoit-il, étoit d'y adorer & d'y invoquer le grand Dieu du Ciel. Le Prince ſortoit enſuite avec pompe de ſa retraite pour ſe rendre dans l'appartement de ſes femmes.

Les Aſtrologues avoient prédit que le feu prendroit au Palais Impérial. A cette occaſion, on éleva dans la Cour du Palais un mont artificiel de bois entouré de cent mille torches, que de petites ſouris de bitume allumerent, courant de l'une à l'autre ſur des cordes tendues avec tant de vîteſſe, qu'en un inſtant tout parut en feu depuis la montagne juſqu'au ſommet. Il y eut des illuminations dans la Ville, on ne fit aucune recherche des criminels, on ouvrit les priſons pour décharger les coupables, à la réſerve des meurtriers; enfin, l'Empereur paya les dettes de pluſieurs malheureux, & fit de grandes libéralités. Il parut un Edit qui por-

toit, que pendant trois ans, il ne partiroit aucun Ambaſſadeur pour les pays étrangers. L'Empereur perdit, quelque tems après, la plus chérie de ſes femmes. La nuit, qui ſuivit l'enterrement de cette Princeſſe, le feu prit au Palais, ſuivant la prédiction des Aſtrologues qui furent ſoupçonnés de l'avoir eux-mêmes accomplie. Il périt dans l'incendie beaucoup de monde, & plus de deux cent cinquante maiſons furent brûlées. » Le Dieu du Ciel, diſoit » l'Empereur, eſt irrité contre moi ; cependant je ne connois » point le mal que j'ai fait. Je n'ai offenſé ni mon pere, ni » ma mere, & l'on ne peut me reprocher aucune action tyrannique. » Il fut ſi touché de cette infortune, qu'il en tomba malade ; & ſon fils faiſoit les fonctions Impériales, lorſque les Ambaſſadeurs des Mogols de Perſe quitterent la Chine.

Tchingtſou mourut à l'âge de ſoixante trois ans. Son fils Gintſong ſignala ſon avénement à la Couronne par un trait d'affection pour ſes ſujets. La famine déſoloit le Chantong. Il réſolut d'y envoyer le Colao Yangtſekié. Celui-ci repréſenta qu'il ſeroit bon de conſulter les Tribunaux ſur les moyens d'aſſiſter un ſi grand peuple : *Point tant de délibérations*, répondit l'Empereur, *quand mon peuple ſouffre, il faut voler à ſon ſecours avec autant de célérité que s'il s'agiſſoit d'éteindre un furieux incendie, ou d'arrêter une inondation ſubite. Allez & ne craignez pas d'aller au delà de mes intentions par trop de libéralité.* L'Aſtrologie Judiciaire cauſa la mort de ce bon Prince. Il avoit cru appercevoir quelque changement dans les étoiles ; c'en fut aſſez pour qu'il tombât dans la langueur. Son fils, qui tenoit ſa Cour à Nanking, à la première nouvelle de la maladie de ſon pere, partit pour Péking ; mais il n'eut pas la conſolation d'entendre ſes dernières paroles.

41. 1424.

42. 1425.

Suentſong fut d'abord obligé de défendre ſa Couronne contre les entrepriſes de ſon oncle ; il le fit avec ſuccès. Le rebelle fut pris & condamné à une priſon perpétuelle. Les Tartares recommençoient leurs irruptions ſur les terres de l'Empire ; l'Empereur marcha contre eux en perſonne, il les défit entiérement.

Il avoit donné à la Cochinchine un Roi. Des rebelles tuerent ce
HISTOIRE DE LA CH. Prince, & aussitôt ils implorerent la clémence de Suentsong,
45. qui, craignant d'engager ses peuples dans une guerre coûteuse, s'il
1428. alloit venger cet attentat dans un pays si éloigné, se laissa fléchir. Vers ce tems-là, le Palais fut en partie consumé par le feu. Une quantité prodigieuse de cuivre, d'or & d'étain, y fut fondue. De ce mêlange de métaux, on fit des vases qui sont aujourd'hui fort estimés.

Suentsong ou Siuente mourut à l'âge de trente-sept ans. Son
52. fils Yngteongou-Tchintong, Empereur à l'âge de neuf ans, fut mis
1435. sous la tutelle de l'Impératrice, & du principal Eunuque. On
55. publia un Edit en son nom pour défendre de rendre aucun hom-
1439. mage à Confucius dans les Temples des Idoles. Un enfant, un Eunuque, & une femme parurent trop méprisables aux Tartares pour qu'ils craignissent d'entrer dans la Chine, & d'y exercer toutes sortes de brigandages. Ils y firent des progrès. L'Empereur, tout jeune qu'il étoit, se mit lui-même à la tête d'une grosse Armée pour arrêter leur marche. Il passa la grande muraille. Mais
C. LXX. son Armée s'affoiblit par la disette, au point qu'elle ne put sou-
6. tenir le choc de l'ennemi. Il fut pris lui-même & conduit dans
1449. le fond de la Tartarie. L'Impératrice offrit aux Tartares une forte rançon; ils l'accepterent, ils la reçurent, & quelques jours après, ne trouvant point cette rançon proportionnée à la dignité de leur prisonnier, ils le ramenerent dans le Nord. Ces peuples ne combattoient pas alors pour l'Empire, mais pour le butin.

Le Khan victorieux promit de nouveau la liberté de l'Empe-
7. reur; les Chinois envoyerent des Mandarins pour recevoir leur
1450. Prince; mais le Tartare trouva que ces Magistrats n'étoient pas d'un rang assez distingué pour accompagner un si puissant Empereur, & que tout ce qu'il y avoit de plus grand dans l'Empire devoit venir à sa rencontre : ensuite il le fit conduire avec une nombreuse escorte sur les frontières de la Chine. Yngtsong, en entrant dans ses Etats, déclara qu'il abdiquoit l'Empire pour vivre dans la soli-

tud

tude. Lorsqu'il étoit tombé entre les mains des Tartares, son fils, âgé de deux ans, avoit été installé sur le Trône; mais son frere Kingti ou Kung-Gin, tuteur de cet enfant, avoit incontinent usurpé & le titre & l'autorité d'Empereur. Quand les deux freres se rencontrerent, ils fondirent en larmes en s'embrassant. Kingti continua de regner. Il songeoit à faire déclarer son fils héritier de l'Empire; mais la hardiesse de son Colao, qui lui rappella les droits de son neveu, lui fit abandonner ce projet. Son fils mourut. Il fut lui-même attaqué bientôt après d'une maladie mortelle. On alla aussitôt chercher Yngsong dans le Palais du Midi, lieu de sa retraite. Kingti vêcut encore un an. Lorsqu'il eut expiré, on présenta une Requête à l'Empereur, pour l'engager à flétrir sa mémoire, & à biffer son nom des actes publics, pour le punir de son usurpation. Kingti se borna seulement à ne lui faire rendre à ses obséques que les honneurs dûs à un Prince du Sang qui n'est point couronné.

HISTOIRE DE LA CH.

12. 1455.

13. 1456.

Yngtsong, en remontant sur le Trône, prit le nom de Tien-Chun; il vêcut encore huit ans après son rétablissement. Il eut pour successeur son fils aîné, nommé Hientçong & Tchinghoa. Tout ce qu'on dit de lui, c'est qu'il fut fort attaché à la Secte des Bonzes, qu'il défit une Armée de séditieux dans le Houkouang, & qu'il tailla en piéces des Tartares qui venoient de tems en tems piller quelques Provinces. Il regna vingt-trois ans; son fils aîné Hiaotsong ou Hongtchi lui succéda.

21. 1464.

23. 1466.

Cet Empereur déclara de bonne heure l'héritier de sa Couronne. On le blâme de son inclination pour les flatteurs, de son entêtement pour la Chimie, & de son attachement pour les ridicules superstitions de Bonzes. La protection dont il honoroit ce Corps, n'empêcha point que le plus considérable de ces Prêtres ne se mît à la tête d'une bande de séditieux. Ce Chef de rebelles fut fait prisonnier dans un combat; & malgré son caractère, il eut la tête tranchée. La Chine fut affligée sous ce regne de plusieurs calamités. La famine fut grande dans les Provinces d'Oc-

56. 1499.

cident ; la peste, mal presque inconnu à la Chine, ravagea
HISTOIRE les Provinces du Midi. Des tremblemens de terre affreux en-
DE LA CH. gloutirent des milliers d'habitans. La mort de l'Impératrice causa
C. LXXI. un deuil général. Les Tartares remporterent un grand butin de
1. 1504. leurs irruptions. Enfin, l'on eut le malheur de perdre l'Empereur.

2. Les calamités continuerent sous le regne de Voutsongon-
1505. Tchingte. Le Colao, nommé Tao, prit de là occasion de présenter un mémorial à l'Empereur, par lequel il l'avertissoit de s'appliquer sérieusement au gouvernement de ses Etats, de réprimer ses saillies de colère, de modérer sa passion pour la chasse, de bannir de sa Cour les flatteurs, & une jeunesse débauchée qui y dominoit, & de placer dans les dignités des gens sages & zélés pour le bien public ; que c'étoit-là le seul moyen d'appaiser la colère du Ciel, & de mériter le retour de sa protection. Il semble qu'un pays devroit être heureux, où la vérité se montre aux Rois à visage découvert, où les Rois connoissent & leurs défauts & les maux de la Nation & les abus du Gouvernement, où les loix parlent à ces Rois par la bouche des peuples, les anciens maîtres de leurs Souverains.

Les Tartares renouvelloient de tems en tems leurs ravages,
6. 1509. mais ce n'étoient point des guerres. Un petit Souverain, Prince du Sang Royal, en alluma une dans le cœur de l'Empire ; elle
7. ne fut pas de longue durée. Le rebelle fut pris dans un combat,
1510. & la révolte s'éteignit par sa mort. La famine, qui désoloit quelques Provinces, & les impôts dont les peuples étoient surchargés, répandoient de tous les côtés des semences de sédition. Le désespoir mit les armes à la main de ceux du Chantong & du Honan. Ils formerent différens corps d'Armée qui s'avancerent jusques sur le territoire de Péking. Ces rebelles, appellés Lieoutse, voloient d'une Province à l'autre, & la désolation les suivoit partout. On arrêta leurs efforts, & on assoupit pour un tems leur rébellion.

9. 1512. Voutsong, Prince bisarre & impétueux, forma le dessein d'aller

combattre les Tartares, sans se faire connoître. On lui représenta l'indécence & les dangers de ce déguisement. Cette résistance de ses Ministres le mit dans une si grande fureur, qu'il tira son sabre pour appuyer sa résolution. Un de ses Colao lui présenta sa tête, il s'arrêta, & il changea de dessein. Un généreux courage étonne la furie. Voutsong, toujours inspiré par le caprice, se disposa pour s'éloigner, ce semble, de l'ennemi qu'il vouloit aller chercher peu de tems auparavant, à se retirer dans les Provinces du Midi. C'étoit ouvrir aux Tartares les Provinces du Nord, c'étoit les enhardir par l'apparence de la fuite, c'étoit abattre le courage des peuples. Les Ministres lui firent des remontrances qu'il trouva criminelles. Il les exposa cinq jours entiers à l'air & à genoux aux portes du Palais. Ils ne durent leur délivrance qu'à une inondation subite qui fit parler la superstition en leur faveur. Voutsong abandonna, par foiblesse, un projet formé sans raison.

10. 1513.

Ce fut sur la fin du regne de ce Prince que des Européens arriverent, pour la premiere fois, à la Chine par la mer des Indes. Le grand Albuquerque & ses successeurs dans le Gouvernement de l'Inde Portugaise, avoient trouvé dans le Port de Malaca des Chinois, qui, par leurs manières engageantes & par leurs bons conseils, leur avoient donné une haute idée de leur Nation. La Cour de Portugal, sur le rapport de ces Gouverneurs, avoit résolu d'envoyer à Canton une Escadre avec une Ambassade. Fernand Perez d'Andrade s'y rendit avec neuf vaisseaux. Sa prudence & ses égards ayant dissipé la défiance que la première vûe de ses Navires avoit inspirée au Mandarin de la mer, le commerce se lia. Pendant quatorze mois de séjour, les Portugais ne négligerent rien pour prendre connoissance du pays, sans oublier leurs intérêts personnels. D'Andrade, avant que de remettre à la voile, fit publier dans les Ports de Canton, de Taman ou Tamu, & de Nanto, où il avoit séjourné, que, si quelqu'un avoit lieu de se plaindre des siens, il n'avoit qu'à se présenter pour rece-

14. 1517.

voir la satisfaction qui lui seroit dûe. Cette conduite laissa, dans l'esprit des Chinois, une opinion avantageuse sur les sujets du Roi de Portugal.

L'Ambassadeur Thomas Perez fut reçu à Péking avec tous les honneurs qu'on rend aux Ministres des plus grands Rois. Tout favorisa sa négociation. C'étoit en vain qu'un Envoyé du Roi de Bintam, qui demandoit du secours contre les Portugais, la traversoit. L'estime que l'Empereur avoit conçue pour eux, leur promettoit les plus grands succès, lorsque l'orgueil, l'insolence, & la brutalité de Simon, frere de Fernand d'Andrade, détruisit leurs espérances. A peine ce Général fut-il arrivé avec cinq Vaisseaux à l'Isle de Tamu, qu'il se mit à bâtir une Forteresse, à élever des potences pour soumettre les habitans par la terreur, à rançonner & à piller les Vaisseaux Marchands, à enlever des filles dans les maisons, & à réduire des personnes libres en esclavage, enfin, à combler, par les abus de la dissolution, l'horreur de sa tyrannie. Alors tout s'arma pour la ruine des Portugais. On se disposoit à les traiter comme des voleurs & des pirates. Si un ouragan n'avoit dissipé la Flotte Chinoise, Simon d'Andrade eût été perdu ; il s'évada. La vengeance de l'Empereur tomba sur l'Ambassadeur & sa suite. On les regarda comme des espions, & à ce titre, ils furent condamnés à la mort. Cependant la Cour les fit renvoyer à Canton, avec ordre au Gouverneur de les relâcher, si les Portugais restituoient Malaca au Prince de ce pays, vassal de la Chine, ou d'exécuter la sentence, & d'exclure à jamais les Portugais des Ports de l'Empire, s'ils s'obstinoient à refuser cette restitution. Au lieu de recourir aux voies pacifiques, les Européens irriterent les Chinois par de nouvelles violences, & Perez, ainsi que sa suite, moururent misérablement dans les fers, consumés de chagrins & d'ennuis.

Les Officiers Portugais demandoient à l'envi au Gouverneur des Indes des Commissions pour la Chine, dans l'espérance d'y faire, comme les deux Andrade, des gains considérables. Après

un voyage de Pereſtrelle, Martin Alfonſe de Melo Coutinho partit en 1521 avec une Eſcadre de quatre Navires; Edouard Coello & Ambroiſe de Rego le ſuivirent de Malaca, mais avec des vûes différentes. Tandis qu'il n'avoit rien de plus à cœur que de renouer la bonne intelligence entre les deux Nations, ces deux Capitaines étoient animés d'un eſprit de vengeance & de pillage. A peine l'Eſcadre fût-elle arrivée ſur la côte, que la Flotte Chinoiſe l'attaqua. Melo ſoutint l'effort de l'ennemi ſans y répondre. Les Chinois le tinrent long-tems comme aſſiégé. Mais Ambroiſe de Rego ne put conſerver le même flegme, & l'Amiral, voyant que ſa patience n'adouciſſoit point les Chinois, n'en eut que plus d'ardeur pour ſe venger. Cependant ſes Capitaines ne ſecondant point ſon courage, il s'ouvrit, avec quelques nouveaux ſecours, un paſſage à travers la Flotte Chinoiſe, pour ſe retirer. Dans cet effort, il perdit deux Vaiſſeaux, & il eut beaucoup de peine à ſauver le reſte, laiſſant aux Chinois beaucoup de dépouilles & de priſonniers; la plûpart de ces malheureux moururent de faim dans les priſons de Canton. Si leur mort n'eût été prompte, ils auroient été coupés par morceaux, ſuivant la Sentence de l'Empereur qui les condamnoit à ce ſupplice comme eſpions & comme voleurs: en quoi, dit un Auteur Portugais, la Cour leur faiſoit moins d'injuſtice ſur le ſecond article que ſur le premier. Il y en eut encore vingt-trois qui ſubirent la rigueur de ce cruel arrêt. Malgré ces événemens, les Portugais vinrent à bout dans la ſuite d'établir un commerce réglé dans le pays.

L'Empereur Voutſong mourut en 1521. Ce Prince, pendant le cours de ſa maladie, avoit déclaré l'Impératrice tutrice de ſon ſecond fils, âgé de treize ans & nommé pour lui ſuccéder. Les commencemens du regne de Chi Tſong, ou Kia-Tſing, donnerent des idées favorables de la ſageſſe de ſon gouvernement. On le loue de ſon attention à examiner les Requêtes, de ſes ſoins à ſoulager les pauvres dans un tems de ſtérilité, de ſes dépenſes pour la réparation de la grande muraille, de ſa ſenſibilité aux belles

HISTOIRE DE LA CH.

actions. Deux filles s'étant apperçues que l'indigence portoit leur pere à les prostituer & à les vendre, se précipiterent dans un fleuve : Chitsong leur fit élever un superbe mausolée. On blâme sa passion pour la Poësie, sa crédulité pour les rêveries des Bonzes, sa folie dans la recherche d'un breuvage d'immortalité. Il eut la pensée d'abdiquer la Couronne en faveur de son fils; mais il en fut détourné par les Grands de sa Cour qui, dans différens Mémoires, le presserent inutilement d'exterminer les sectes de Foë & de Lao-Kium.

Le portugais Antonio de Faria, compagnon de Mendez-Pinto, étant arrivé vers ce tems-là à une Ville que Pinto appelle Nouday, fit dire au Gouverneur Chinois : » Que le Roi de Portugal son » Maître, étant lié d'une amitié de frere avec celui de la Chine, » il espéroit, comme Marchand, la même faveur & la même » justice que les Chinois recevoient constamment dans les Villes » Portugaises des Indes. » Cette comparaison des deux Rois parut si choquante au Mandarin, qu'il fit cruellement fouetter ceux qui avoient apporté la Lettre de Faria. Les Portugais, après avoir reçu de nouveaux outrages, se vengerent en attaquant, en pillant & en brûlant la Ville.

» L'Empire Chinois, dit Pinto, étoit alors troublé par tant de » guerres intestines entre plusieurs Princes qui prétendoient à la » Couronne, & l'allarme étoit si vive du côté des Tartares qui » s'avançoient avec une Armée de neuf cent mille hommes, » que les Portugais n'avoient rien à redouter du Gouvernement, » quand ils auroient rasé Canton ; bien moins pour la ruine » de Nouday qui n'étoit pas plus considérable à la Chine, en comparaison des » grandes Villes, qu'Œras en Portugal, par » rapport à Lisbonne. » Un Corsaire nommé Similau, que sa qualité de Chinois n'empêchoit point d'exercer des brigandages sur sa propre Nation, raconta tant de merveilles à Faria touchant l'Isle de Calemplug, que celui-ci voyant les Chinois occupés à une guerre très-sérieuse, résolut d'aller piller cette Isle. Le Corsaire

aſſuroit que dix-ſept Empereurs Chinois y étoient enſevelis dans des tombeaux d'or ; qu'on y voyoit un grand nombre d'idoles du même métal, & que divers Monarques y avoient raſſemblé des tréſors ineſtimables. Similau ſervit lui-même de Pilote à Faria. Ils arriverent à Calemplug, après beaucoup d'obſtacles & de dangers. L'Iſle n'étoit habitée que par des Bonzes au nombre de ſix à ſept cent, & elle n'avoit pour défenſe que l'opinion établie de ſa ſainteté. On pilla quelques tombeaux ; mais des lenteurs donnerent à un Solitaire le tems de répandre l'allarme dans toute l'Iſle ; & tous les Inſulaires ſe diſpoſerent à tirer vengeance des Portugais. Ainſi l'entrepriſe fut manquée ; Faria ne jugea pas ſes forces aſſez conſidérables pour la conſommer.

Pinto & ſes compagnons, en traverſant la Chine, trouverent à la Ville de Jonquilen un magnifique tombeau, ſur lequel ils lurent l'inſcription ſuivante : *Ci gît Trannocem Mudelier, oncle du Roi de Malaca, qui eût le malheur de ſortir du monde avant que de s'être vengé d'Alfonſe d'Albuquerque, Lion des voleurs de la mer.* Les habitans dirent à Pinto qu'il y avoit environ quarante ans qu'un Ambaſſadeur du Roi de Malaca étant venu demander du ſecours à l'Empereur de la Chine contre des étrangers qui étoient arrivés par mer des extrémités du monde, & qui lui avoient enlevé ſes Etats, la mort avoit ſurpris l'Envoyé dans le cours de ſa négociation, & qu'emportant le regret de n'avoir pu ſatisfaire ſa vengeance, il avoit employé tout ce qu'il poſſédoit pour laiſſer à la poſtérité un témoignage de ſon déſeſpoir. Les Portugais rencontrerent auſſi Vaſco Calvo, un de ceux qui avoient accompagné l'Ambaſſadeur Perez, & qui s'étoit marié à la Chine.

Lorſque Pinto, après avoir eſſuyé beaucoup de diſgraces & de 41.
perſécutions, fut arrivé à Chanſy, le Khan des Tartares, dont il 1544.
place la réſidence à Lançame, venoit fondre ſur les Chinois avec la plus nombreuſe Armée qu'on eût vûe depuis que les hommes s'entre-déchirent par des guerres, depuis Adam, dit l'Auteur. Il

y avoit, ajoûte-t-il, dans cette Armée, vingt-sept Rois qui conduisoient douze cent mille hommes de pied, & six cent mille chevaux. La Cavalerie étoit venue par terre de Lançame, de Fainstir, & de Mecley, avec un prodigieux nombre de *Rhinocéros* qui traînoient les bagages. L'Infanterie avoit été transportée par mer sur dix-sept mille vaisseaux. L'Empereur de la Chine, trop foible pour s'opposer à de si grandes forces, s'étoit retiré à Nenking. Tel est l'incroyable récit de Pinto.

Nauticor, avec un Détachement de soixante & dix mille chevaux Tartares, enfonça les portes de Chansy. On fit main basse sur tous les habitans, sans distinction d'âge ni de sexe, le massacre dura sept jours. Pinto & ses compagnons eurent, comme étrangers, la vie sauve. Nauticor ayant perdu trois mille hommes à l'attaque d'un Château, les Portugais, qui n'étoient qu'au nombre de neuf, lui proposerent de le rendre maître de la Place, si l'on suivoit leurs instructions. Ils réussirent en effet contre toute espérance. Les Tartares, en les regardant avec admiration, se disoient les uns aux autres, qu'une Armée de tels guerriers feroit aisément la conquête de la Chine & de la Tartarie. Il périt dans cette occasion dix mille Chinois, & les Tartares ne perdirent que six vingt hommes. Le Général donna un grand festin; ensuite il fit mettre le feu à la place avec quantité de *Cérémonies odieuses;* enfin, ayant fait couper la tête aux Chinois, il arrosa de leur sang les lieux que la flamme avoit ravagés. Les Portugais furent présentés au Khan. Ce Prince leur fit diverses questions sur leur pays & sur l'objet de leurs voyages. *Il faut*, dit-il sur leur réponse, *qu'il y ait beaucoup d'ambition & peu de justice dans ces régions-là, puisque leurs habitans viennent de si loin pour envahir d'autres terres.*

Ce Prince étoit devant Péking; il poussoit avec vigueur le siége de cette Capitale; les Chinois n'en apportoient pas moins à sa défense. Il se répandit, dans le Camp Tartare, des maladies qui emportoient chaque jour quatre ou cinq mille hommes;

& le débordement de deux rivieres rendit le tranſport des vivres extrêmement difficile. D'ailleurs, l'hyver approchoit ; on tint un Conſeil, dans lequel, les Généraux découragés firent ſentir au Khan la néceſſité de ſe retirer au plûtôt pour ſauver le reſte de l'Armée. Cette humiliation lui parut inévitable, lorſqu'on lui eut repréſenté que quatre cent cinquante mille hommes de ſes Troupes étoient morts de maladies ou par les armes ; que trois cent mille s'étoient jettés dans les Armées Chinoiſes, & que le Camp étoit inondé. En deux mois & demi de famine, on avoit mangé trois cent mille chevaux, & quarante mille rhinocéros. Les Tartares leverent le ſiége. Le Khan continua ſes ravages juſqu'à la grande muraille qu'il repaſſa ſans oppoſition. De-là il ſe rendit à *Panquinor*, premiere Ville de ſes Etats, qui n'eſt qu'à trois lieues de la grande muraille ; il congédia ſes Troupes le lendemain à Pſipator. Son chagrin éclatoit dans toutes ſes réſolutions. Il n'avoit gardé que dix ou douze mille hommes, avec leſquels il s'embarqua ſi mécontent, qu'en arrivant ſix jours après à Lançame, il y deſcendit pendant la nuit, après avoir défendu toutes les marques de joie par leſquelles on vouloit célébrer ſon retour. Son Infanterie employa vingt jours pour ſe rendre dans ſes Etats. Enſuite ſon inquiétude le conduiſit à Tugmicau, autre Ville de ſon Empire, où il reçut la viſite des Princes voiſins & des Ambaſſades de pluſieurs grands Rois fort éloignés. Pinto nomme parmi ces Rois Schahtahmas, Roi de Perſe, Siamon, Empereur des Gucos, peuples voiſins du Pégu ; le Roi de Siam, le Roi des Mogols, l'Empereur des Moſcovites. Les fêtes par leſquelles il affecta de faire éclater ſa puiſſance, & celle même qu'il donna pour le mariage de la Princeſſe Meica Vidau, ſa ſœur, que Caran, Empereur des Moſcovites, faiſoit demander par ſon Ambaſſadeur, ne rendirent pas la paix à ſon eſprit. Il n'étoit occupé que du ſiége de Péking qu'il vouloit recommencer à l'entrée de la belle ſaiſon. Pour cet objet, il aſſembla les Etats de l'Empire, & il forma des ligues avec ſes voiſins. Le

HISTOIRE DE LA CH. Goua-Talipacour, c'eſt-à-dire, le Souverain Pontife, vint à ſa Cour pour le conſoler de ſa diſgrace. Il avoit créé Prêtres
42. tous les Tartares de Quanginan, pour récompenſe de leur zéle,
1545. avec le pouvoir d'en exercer les fonctions dans toutes ſortes de lieux; & de recevoir les aumônes conſacrées à cette profeſſion. Pinto donne le nom de Lechume à la Capitale de la Nation Tartare. On y voyoit dans un Temple ſomptueux les tombeaux de vingt-ſept Khans. Quelque ſuſpect que ſoit le récit de ce Portugais, ſur-tout dans les détails, il eſt certain que les Tartares commirent dans ce tems-là de grands ravages dans la Chine; & il paroît qu'un de leurs Khans s'étoit formé un puiſſant Empire.

47. Le P. du Halde place quelques années plus tard un ſiége de
1550. Péking par les Tartares. Leur Armée, dit-il, étoit de ſoixante mille hommes, mais elle fut taillée en piéces par l'Armée Chinoiſe. Leur Roi envoya un Ambaſſadeur à la Cour de l'Empe-
48. reur pour lui demander pardon, & pour le ſupplier de permet-
1551. tre à ſes ſujets l'entrée dans ſes Etats pour y vendre des chevaux. L'Empereur y conſentit d'abord; mais ayant éprouvé dans la ſuite que cette permiſſion accordée aux Tartares étoit une ſemence de querelles entre les Mandarins & les Marchands, & que ſouvent elle cauſoit des révoltes, il défendit abſolument ce commerce.

49. Saint François Xavier ſe propoſoit alors de porter le Chriſtia-
1552. niſme dans la Chine, mais il mourut ſur la côte de cet Empire à l'Iſle de Sancian. Peu de tems après, le P. Roger Michel, le P. Ricci, & d'autres Miſſionnaires, y prêcherent la Religion. Il y avoit déja beaucoup de Chrétiens, mais diſperſés, cachés, & fort ignorans. Quoiqu'il y en eût eu peut-être dès le premier ſiécle du Chriſtianiſme, leur nombre n'avoit jamais été aſſez conſidérable pour le rendre floriſſant.

50. Les côtes de la Chine furent pendant pluſieurs années infeſtées
1553. par différentes Flottes. Un Pirate nommé Hoang-Tche les par-

courut, la flamme à la main, sur cent barques & sommes Chinoises. Les Japonnois débarquerent quatre mille hommes dans le Tchekiang, lesquels périrent, soit en combattant, soit en voulant regagner leurs vaisseaux. Ils revinrent ensuite avec dix mille hommes qui furent investis & taillés en piéces, sans qu'il pût en échapper un seul pour porter la nouvelle de leur mauvais succès. Ces pertes ne rallentirent point l'ardeur Japonnoise; mais elle échoua également sur les côtes du Foukien dans une troisiéme descente. Dans le même tems, Lieou-Han, Général de l'Armée Chinoise, passa la grande muraille, pour une grande expédition qui fut marquée par un butin de cent soixante-dix chameaux, & par la mort de vingt-huit Tartares. Au bruit de son arrivée, les Barbares s'étoient cachés dans leurs forêts.

Histoire de la Ch. — 51. 1554. — 52. 1555.

Les Portugais, dit Faria dans son Asie Portugaise, après avoir manqué de détruire en 1542 & en 1545 les Villes de Liampo ou Ning-Po, & de Chincheu ou Changcheu, s'étoient retirés dans l'Isle de Lampazan, où ils bâtirent la Ville de Macao, c'est-à-dire, la plus grande qu'ils aient possédée en Asie après Goa. L'entreprise fut conduite avec beaucoup d'adresse. Ces Européens fréquenterent sous prétexte de commerce, l'Isle de Sanchuan, où ils se logeoient dans des hutes. A dix-huit lieues de cette Isle, plus près de la côte, on trouve celle de Gauschan, d'où, à la faveur de ses montagnes, des bandes de voleurs alloient infester le continent. Quoique les Chinois eussent chassé deux fois les Portugais de leurs terres, ils crurent leur voisinage moins dangereux que celui d'une troupe de brigands; & dans cette idée, ils leur offrirent la possession de l'Isle, s'ils se croyoient capables de la purger des voleurs qui s'y cantonnoient. Cette proposition fut acceptée, & les Portugais ne perdirent pas un homme dans leur expédition. L'Isle étant libre, ils y bâtirent Macao. La réputation de cette Ville augmenta bientôt avec son commerce. Les habitans s'enrichirent; ils donnerent à leurs filles des dots si considérables, que les personnes de qualité venoient de divers endroits

54. 1557.

HISTOIRE DE LA CH. s'y marier. La Ville a toujours payé une rente ou un tribut aux Chinois pour le terrein des maisons, & pour le mouillage des vaisseaux.

L'Empereur passoit sa vie dans les délices & dans l'oisiveté, avec une foule de concubines. Les loix étoient sans vigueur. On ne voyoit à la tête des Armées que des hommes inexpérimentés, plus avides d'argent que de gloire. Les sujets fidéles & intégres étoient ou méprisés ou maltraités sans sujet ou sur de légers soupçons. Les finances s'épuisoient à bâtir des Palais, à fournir aux frais des extravagantes cérémonies des Bonzes, & à chercher un breuvage d'immortalité nouvellement envoyé du Ciel. C'étoit ainsi que l'Empereur regnoit depuis plus de vingt-quatre ans, & que l'Empire déclinoit. Il fut averti de veiller avec plus
C. LXXII. d'attention à sa conduite & aux besoins de l'Etat. Il parut s'en repentir,
3. 1566. pentir, mais c'étoit trop tard. Il tomba malade, & à peine eût-il pris le prétendu breuvage d'immortalité, qu'il rendit le dernier soupir à l'âge de 58 ans.

Mo-Tsong ou Long-King, son fils, ne vêcut que six ans sur le Trône. Il avoit commencé son regne par l'élargissement de quelques prisonniers injustement détenus dans les fers, & par la collation de différens titres d'honneur à des innocens mis à mort par la tyrannie. Dans un pays où la mémoire des ancêtres est si précieuse, il est flatteur & consolant pour les familles de voir les mânes de leurs ayeux honorés. Mo Tsong dégradoit les Ministres qui osoient lui donner des avis. Il ne pouvoit être un bon Prince, puisqu'il craignoit de connoître ses fautes. Il laissa l'Empire à son
9. 1572. fils Chin-Tsong ou Vanlie sous la tutelle de l'Impératrice & du Colao Tchang-Kiu-Tching.

Quoique Chin-Tsong n'eut que dix ans lorsqu'il fut couronné, il fit, dit on, paroître dans toute sa conduite une prudence fort audessus de son âge ; ce qu'il faut attribuer à sa déférence & à son respect pour Tchang-Kiu-Tching, son tuteur & son maître. Son naturel étoit un grand fond de bonté, de droiture, & d'équité,

Il avoit d'ailleurs l'esprit pénétrant & une forte inclination pour les Sciences. Tous les jours, dès quatre heures du matin, il examinoit & répondoit les Requêtes qu'on lui avoit présentées la veille. Il ordonna, pour la commodité du public, que tous les trois mois on imprimeroit dans un livre, le nom, le degré, & la patrie de chaque Mandarin. Cet usage s'observe encore aujourd'hui. Ce Prince assistoit à l'examen des Lettrés; il défrayoit tous les Licentiés qui venoient à la Cour Impériale demander le titre de Docteurs. A la priere de sa mere, qui étoit fort affectionnée aux Idoles, il étoit près d'accorder une amnistie générale dans tout l'Empire. Cet acte de bonté, trop ordinaire aux Empereurs Chinois, a été souvent funeste aux peuples & à eux-mêmes. Le crime eût été enhardi par l'espérance de l'impunité, si le Colao n'avoit représenté au jeune Prince qu'il devoit imiter la conduite du Ciel, qui tôt ou tard ne manque jamais de punir les scélérats. Les 11.
Tartares, dans une irruption sur les terres du Leaotong, avoient été 1574.
battus à platte couture. L'Empereur fut marié quelques années 16.
après. 1579.

Les Tartares recommencerent leurs courses. Le Général Chi- 19.
nois, Litchin, remporta sur eux une grand victoire qui en fit 1582.
périr dix mille. Cet heureux événement fut contrebalancé par la mort du Ministre Tchang-Kiu-Tching, qui paroissoit devoir être également cher aux sujets & au Prince. Chin-Tsong honora sa mémoire par des titres & par des obséques funébres. Mais à peine deux ans furent-ils écoulés, que les ennemis du Régent ayant fait valoir des accusations graves contre sa conduite, il fut dégradé de ses titres, lui & sa postérité, & l'on confisqua ses biens. Son fils, soit de chagrin, soit dans la crainte des supplices qu'on lui préparoit, se donna la mort. Dans le tems de l'incursion des Tartares, la Province de Chansi avoit souffert une si grande stérilité, qu'on ne put nombrer ceux qui étoient morts de faim. On creusoit, en divers endroits, de grandes fosses que l'on appella Vanginkeng, parce qu'elles contenoient chacune un millier de

Histoire de la Ch. cadavres. Une femme se jetta toute vivante dans une de ces fosses avec le cadavre de son mari; on l'en retira par ordre du Mandarin; mais ne pouvant survivre à la perte qu'elle venoit de faire, elle mourut trois jours après.

20. 1583. Quoique l'on repoussât les Tartares, on ne prenoit pas des mesures pour les contenir. Ils n'avoient à craindre qu'autant qu'ils s'arrêtoient sur les terres de la Chine; étoient-ils rentrés dans leurs déserts, ils partageoient tranquillement leur butin, & ils vivoient paisiblement jusqu'à ce que la misere ou l'avidité les engageât à de nouvelles excursions. La perte qu'ils avoient faite en dernier lieu ne les avoit point découragés. Un grand froid, qui glace les rivieres, leur facilita l'entrée de la Chine. Ils y vinrent en grand nombre, mais ils furent encore taillés en piéces. Les Tartares Tanyu ou Occidentaux cesserent vers ce tems-là d'inquiéter

21. 1584. les Chinois par des courses fréquentes & imprévues. Mais bientôt après les Tartares Orientaux se rendirent assez redoutables pour remplir la Chine d'effroi.

22. 1585. Des calamités naturelles donnoient souvent à l'Empereur l'occasion de faire éclater son affection envers ses sujets. Il remettoit alors aux peuples une partie des impôts; & il envoyoit des Mandarins dans toutes les Provinces pour examiner la conduite des Gouverneurs, & pour soulager les misérables. La plûpart des fausses Religions semblent avoir été plutôt inventées pour tenir les peuples dans la sujettion, que pour contenir les Souverains dans leur devoir. Celle de la Chine semble n'avoir été faite que pour l'intérêt des peuples. C'est aux Rois principalement qu'elle adresse ses promesses & ses menaces. Elle met sans cesse le Ciel entre le Monarque & les peuples; elle fait retentir de toutes parts la voix du Ciel qui autorise & enhardit des sujets zélés à entreprendre de réformer leurs maîtres, ou des peuples opprimés à reprendre leur liberté pour les punir. Quoique Chin-Tsong aimât ses sujets assez tendrement pour ouvrir le Trésor Impérial dans une famine qui réduisit les habitans du Honan à

vivre de chair humaine ; quoiqu'il eût déja offert sa vie pour les peuples, il ne put souffrir les discours d'un Ministre qui avoit jugé l'apparition d'une Comète propre à l'engager à purger la Cour de quelques Mandarins qui se laissoient corrompre par des présens, & qui ne se maintenoient que par des flatteries. Il l'eût fait mettre à mort, si le fils de ce Ministre, peut-être insolent ou envieux, n'eût présenté sa tête pour sauver celle de son pere.

Les Tartares Mancheoux, descendus des célèbres Niutché ou King, & habitués dans un petit pays à l'Orient de la Province de Leaotong, étoient vassaux de l'Empire, & des vassaux peu redoutables, parce qu'ils n'étoient point disposés à se réunir sous un Chef. Regardés comme une Nation foible & paisible, la Cour de Péking les attira hors de leurs anciennes limites vers le Léaotong, par la cession volontaire d'un terrein, sur lequel ils s'établirent sans opposition. Environ six ans après, de nouveaux Koans ou Mandarins plus jaloux que leurs prédécesseurs de l'étendue de leur ressort, contraignirent les Tartares, non-seulement à abandonner leurs nouvelles habitations, mais à s'exiler dans des pays ingrats. Une partie périt de misère. Les autres, rassurés peu à peu par le silence des Mandarins, vinrent insensiblement se remettre en possession du terrein dont on les avoit chassés ; mais ils n'y furent pas long-tems à l'abri des insultes. Telle fut la premiere origine des troubles qui renverserent le Trône de la Chine dans le siécle suivant.

23--29.
1586--92.

Les Hollandois, dès le commencement de ce siécle, entreprirent de supplanter les Portugais à la Chine, comme aux Indes. Cependant l'or & l'argent des Portugais disposoient alors de l'esprit des Grands ; & les Hollandois devoient s'attendre à être traversés par les Missionnaires de l'Eglise Romaine, sans parler des autres obstacles communs à tous les Européens que les Portugais n'avoient vaincus que par un coup de faveur de la fortune : car si l'Empereur accordoit à ses sujets la permission d'aller trafiquer dans les pays étrangers, il ne voyoit pas de bon œil près de

ses côtes les vaisseaux des autres Nations. Le plus grand de ces obstacles, au rapport de Nieuhof, étoit une prophétie répandue parmi les Chinois qui les menaçoit de devenir un jour la conquête d'une Nation de Blancs vêtue de la tête jusqu'aux pieds.
41. 1604. Cependant Warwick, le premier Hollandois qui tenta de s'ouvrir l'entrée de la Chine, y avoit trouvé une tradition favorable à ses desseins. Les Chinois virent avec plaisir le rapport du nom de Hollande avec celui de Hollam, Nation autrefois soumise à leur Empire. L'Auteur du Journal des Voyages de Warwick ajoûte que ceux qui se faisoient des armes de tout pour combattre la rigoureuse loi de ce pays qui interdisoit le commerce avec les étrangers, ne doutoient pas que cette imagination ne produisît quelques jours des effets extraordinaires en leur faveur. Les Hollandois ne furent point refroidis par les difficultés, quoiqu'ils en connussent toute la force; ils travaillerent avec constance à l'exécution de leur projet. Trois ans après la premiere tentative de
44. 1607. Warwick, Matelief entra dans la riviere de Canton. Pendant qu'il négocioit avec le Mandarin, il vit venir de Macao une Flotte Portugaise, qui, à la faveur d'un vent frais, portoit droit sur les Vaisseaux Hollandois. L'inégalité du nombre, la difficulté de réparer les moindre pertes dans un pays où l'on n'avoit aucun asyle assuré, enfin la crainte de commettre l'honneur de la Nation à la vûe d'un grand Empire, où l'on étoit intéressé à le conserver, firent prendre à Matelief la résolution de remettre la vengeance & le commerce à des tems plus favorables. Sa Relation ajoûte que, s'il falloit s'en rapporter au récit d'un Mandarin, l'Empereur de la Chine ignoroit encore que les Portugais fussent établis à Macao, qu'ils en avoient été chassés quelques années auparavant, qu'ils y étoient revenus sous le nom de Castillans, & qu'il y avoit deux ans qu'on n'avoit vû à Macao aucun vaisseau de leur Nation; ce qui les avoit réduits à une telle misere, que, se trouvant sans argent & sans secours, ils étoient menacés de mourir de faim, sans l'arrivée de leurs derniers Navires. Matelief fit des présens à des Chinois.

Les

Les Mancheoux vivoient tranquillement fur les frontières du Léaotong. Les Mandarins, qui les croyoient trop méprifables pour ne pas les opprimer, envoyerent, lorfqu'on s'y attendoit le moins, des Troupes pour faire le dégât dans leurs établiffemens qui s'é- toient multipliés. Leurs Marchands, qui alloient commercer dans le Leaotong, y effuyerent toutes fortes d'avanies; enfin, le P. du Halde rapporte que les Chinois s'étant faifis, par trahifon, d'un de leurs Princes, pere du fameux Taytfou, lui firent trancher la tête. Alors ces peuples comprirent tout ce qu'ils avoient à crain- dre, s'ils héfitoient à fe réunir en corps d'Armée; cette union fut bientôt réfolue, & il fut décidé que toutes leurs Hordes fe réuniroient fous la domination d'un feul Khan, chef abfolu. Le Traducteur d'Aboulghazelkhan donne à ces Princes le titre de Khans d'Ula.

Histoire de la Ch. 47. 1610.

La Cour de Péking n'avoit aucune inquiétude de ce côté- là; elle ignoroit peut-être même ce qui s'y paffoit. Il paroît qu'elle avoit alors changé de vûe fur le commerce; car Saris apprit à Fi- rando, dans le Japon, à l'occafion de deux Joncs Chinois chargés de fucres qui arriverent à Nangazaqui, que l'Empereur de la Chine avoit fait de rigoureufes défenfes à fes fujets d'aller exer- cer au-dehors le commerce, & qu'il avoit condamné nouvellement cinq mille perfonnes au dernier fupplice, & confifqué leurs biens, pour n'avoir pas obéi à cet ordre. Les Marchands de ces deux Joncs avoient corrompu, par leurs préfens, divers Officiers de la côte, fucceffeurs de ceux mêmes qui avoient été enveloppés dans la fentence de l'Empereur. Les Hollandois fe rendoient odieux aux Chinois, en pillant leurs Navires & leurs marchandi- fes. Outre le reffentiment de fe voir exclus de tous les Ports, ils étoient portés à cette piraterie par de fi grands avantages, que, des richeffes qu'ils en tiroient tous les ans, ils auroient pu four- nir à l'entretien d'une grande Flotte. Il ne leur manquoit qu'un lieu propre à leur donner des provifions; car avec cette ref- fource ils auroient pu fe rendre affez forts pour enlever les

50. 1613.

HISTOIRE DE LA CH. 51. 1614. vaiſſeaux mêmes des Japonnois, ſi ces peuples avoient entrepris de leur ôter la liberté du commerce. L'Anglois Cocks ſe perſuada que, s'ils ne changeoient de conduite, ils devoient renoncer à l'eſpérance d'établir jamais leur commerce à la Chine; & il s'imaginoit que cette entrepriſe pouvoit réuſſir d'autant plus facilement pour les Anglois, qu'ils ne demandoient que la liberté d'y envoyer tous les ans trois vaiſſeaux, & d'y laiſſer un petit nombre de facteurs pour l'adminiſtration de leurs affaires, ſans y mener des Prêtres & des Miniſtres, que les Chinois, dit-il, ne reçoivent pas volontiers. Il ſe flattoit auſſi que, depuis l'arrivée des Anglois dans ces contrées, l'Empereur de la Chine avoit pris une fort bonne opinion de leur caractère, ſur-tout en apprenant que l'Empereur du Japon les avoit comblés de careſſes, & que leur Nation s'accordoit mal avec la Nation Eſpagnole. Les Marchands Chinois, qui entretenoient Cocks dans ces idées, ajoûtoient que leur Empereur & ſes Courtiſans prenoient plaiſir à ſe faire raconter ce qui concernoit les Anglois; mais ils auroient voulu engager cette Nation à empêcher les pirateries des Hollandois. Cocks comptoit beaucoup ſur les négociations d'un Capitaine Chinois nommé Andréas, & vraiſemblablement Chrétien, qui ſe flattoit de faire recevoir les vaiſſeaux Anglois dans un Port qui avoit des correſpondances avec la Ville de Nanking.

La Nation des Mancheoux ayant réſolu de ſe donner un Chef,
53-56. 1616-19. non pour préſider à des irruptions paſſagères ſur les terres des Chinois, mais pour les conduire à de plus grandes entrepriſes, une acclamation générale fit tomber la Couronne ſur la perſonne de Taytſou, autrement Tienming, celui-là même que la Maiſon, aujourd'hui regnante à la Chine, reconnoît pour fondateur de la Dynaſtie. Taytſou, ſecondant par ſes diſcours les diſpoſitions de ſes ſujets, franchit les limites de leur pays, & prit par eſcalade Fouchun ou Caiyuen, une des plus fortes barrières de la Chine. A l'approche d'une Armée Chinoiſe, il ſe retira, laiſſant derrière lui un détachement qui trouva dans la mauvaiſe conduite de l'en-

nemi une occasion de remporter une grande victoire. Le Camp Chinois étoit si mal gardé, que dix mille Tartares l'ayant attaqué, les deux tiers de l'Armée périrent avec son Général. Cependant Taytsou, soit qu'il craignît d'attirer sur sa Nation toutes les forces de l'Empire, & celles de leurs voisins jaloux, soit qu'il s'imaginât en avoir assez fait pour assurer la liberté de son peuple, fut le premier à parler de paix. La Cour de Péking ne daigna pas répondre à ses propositions, elle ne voyoit les Tartares que de loin. Irrité de ce mépris, Taytsou jura d'immoler deux cent mille Chinois à la vengeance de sa Nation & de sa famille, & aussitôt il s'enfonça dans le Léaotong. Ses Troupes emporterent Singho, où elles massacrerent la garnison & plus de dix mille habitans. Le P. du Halde dit qu'après être entré en vainqueur dans le Petcheli, il se préparoit à attaquer la Ville Impériale, mais que les Chinois le forcerent de se retirer dans le Léaotong, où il prit hautement la qualité d'Empereur de la Chine. Pendant que les Mancheoux étoient dans cette Province, Hyotinpré, Vice Roi, entra lui-même en Tartarie. Par cette diversion, les Mancheoux furent obligés de voler à la défense de leur pays; mais comme ils y rentroient d'un côté, le Vice-Roi en sortoit de l'autre.

Après cet essai, Hyotinpié se prépara à faire les plus grands efforts pour la ruine des Mancheoux. Il partagea son Armée forte, de plus de cent mille hommes, en quatre corps, qui, par autant de différentes routes, devoient entrer en même tems dans la Tartarie, pour se réunir à Eultaokoan, & attaquer les Tartares dans leur pays, avant qu'ils eussent achevé leurs préparatifs pour la campagne. La vanité de Tousong, un de ces Lieutenans, fit échouer ces bonnes dispositions. Cet Officier se détourna de sa route pour aller seul attaquer les Tartares qui se formoient au delà de l'Yun-Ho. Le Roi des Mancheoux, averti à tems de son approche, l'attire par une fuite feinte dans une embuscade, où le téméraire Général est tué avec la plus grande partie de ses Troupes. Le vainqueur va sur le champ attaquer Ma-Lin qui con-

duisoit une autre division de l'Armée Chinoise, & qui, instruit du funeste combat d'Yun-Ho, s'enfermoit dans des retranchemens. La vivacité des Mancheoux rend les précautions & les efforts de Ma-Lin inutiles. Ses Troupes sont en déroute; elles sont poursuivies si chaudement, qu'il n'en échappe qu'un petit nombre au fer de l'ennemi. Taytsou vole à une troisiéme victoire. Lieou-Yen, Chef d'une troisiéme division des Chinois, avoit été retardé dans sa marche par la nécessité de forcer quelques postes, & il n'étoit pas encore à portée d'être informé du malheur de ses collégues. Les Mancheoux, dans cette idée, substituent à leurs étendarts & à leurs armes, les armes & les étendarts des Troupes qu'ils venoient de vaincre, pour aller sous ce déguisement à grandes journées surprendre Lieou Yen. La ruse réussit. Les Tartares taillerent en piéces son détachement, sans qu'il se mît en devoir de se défendre. Ces trois victoires chasserent Lyiupé, Chef de la dernière division Chinoise, qui se retira promptement sans avoir reçu aucun échec. Le Conseil de Péking, suivant sa méthode, donna au Léaotong un nouveau Vice-Roi qui garnit des Places & forma des cordons de Troupes sur les confins de la Tartarie. Les Mancheoux éviterent une partie de ces obstacles, & forcerent les autres. Comme les Garnisons avoient une expresse défense de sortir des remparts, ils désolerent librement les campagnes. Les Troupes, qui gardoient les lignes, prirent la fuite, & le désordre alla si loin, qu'un parti Tartare, qui rodoit autour de la Capitale de la Province, eut pu s'en saisir sans beaucoup de peine, à la faveur du feu, qui ayant pris aux poudres, fit sauter l'Arsenal & un quartier des murs, s'il n'avoit été plus avide d'un butin aisé que de gloire. Le danger, qui avoit réuni ces Tartares, étoit passé, & leur union, devenant moins nécessaire, étoit moins étroite, & l'autorité du chef n'étoit pas encore assez affermie.

La mort de l'Empereur Chintsong, qui arriva sur ces entrefaites,
57. 1620. celle de son successeur Kouangtsong ou Taitchang qui la suivit de

près, la jeunesse du Prince Hitsong ou Tienki, fils aîné & héritier de Kouangtsong, & le dévoument de ce Monarque aux conseils des Eunuques du Palais qui étoient au nombre de douze mille, sembloient offrir un point de vûe flatteur à l'ambition du Khan des Mancheoux. Cependant la Cour de Péking leva de nouvelles Troupes dans toutes les Provinces, & demanda des secours au Roi de Corée. L'on songeoit à faire venir de l'artillerie de Macao. Une femme, à la tête de quelques mille hommes tirés d'un petit Etat possédé par son fils dans les montagnes du Se-Tchuen, se disposoit à dompter l'orgueil des Tartares, secondée par une flotte qui tenoit la mer. Enfin, le Khan des Man- 58--59.
cheoux se vit contraint d'abandonner ses conquêtes, pour aller 1621--22.
faire tête dans la Tartarie à de nouveaux ennemis. Mais dès qu'il eut achevé cette expédition, il rentra sur les terres de la Chine. Le Vice-Roi de Léaotong, Yuenyntay, suivant les instructions de la Cour de Péking, avoit opposé de fortes barrières aux invasions des Tartares, qui, à la vûe des Forts multipliés qu'on élevoit autour de leur pays, se hâterent de rompre le frein dont on sembloit les menacer. Le Khan d'Ula battit d'abord le brave Gouverneur de Faniang, par le moyen d'une Troupe de Chinois infidéles, qui, dès le commencement de l'action, tournerent leurs armes contre leur Chef. Les vainqueurs étant entrés dans la Ville pêle-mêle avec les fuyards, elle fut saccagée. Cette Place donnoit aux Tartares une libre entrée dans l'intérieur de la Province. Ils prirent aussitôt le chemin de la Capitale, avec plusieurs corps de Mogols. Tout étoit alors en fermentation dans Léaogang, où le Vice-Roi, Yuenyntay tâchoit en vain de calmer les esprits de la multitude; il n'étoit pas estimé des gens de guerre. Quelques Officiers formerent le dessein de livrer la Ville aux Mancheoux, complot dont le bruit répandu parmi les Bourgeois les jetta dans un tel désespoir, que plusieurs se donnerent la mort, après avoir égorgé leur famille. Enfin des traîtres ouvrirent aux Mancheoux une des portes de la Ville. Les Mancheoux porterent la

cruauté contre les habitans à des excès inouis. Le Vice-Roi se tua de ses propres mains. Quelques-uns échapperent au massacre général, en se coupant les cheveux à la manière des Tartares, comme le Khan l'ordonnoit. Il y eut une multitude de Chinois qui aimerent mieux perdre la vie que leurs cheveux. Des troubles qui s'éleverent en diverses Provinces de l'Empire, ne permirent point à l'Empereur d'employer efficacement ses nouvelles levées contre les Tartares; mais Mao-Venlong, un des plus habiles Généraux de la Chine, fortifia de telle sorte la Citadelle de Changhai, qu'il en fit une Place imprenable, & que, par cette précaution, il ferma le passage à l'ennemi. Les Tartares se continrent dans les bornes de leurs conquêtes, c'est-à-dire, dans la partie Orientale du Léaotong. Il se forma même peu à peu une sorte de correspondance entre les deux peuples.

Vers la fin de cette guerre, c'est-à-dire, en 1622, les Hollandois, avec dix-sept ou vingt-trois Vaisseaux, s'étoient présentés devant Macao, dans l'espérance de surprendre la Flotte des Portugais qui étoit prête à faire voile au Japon, & de leur enlever le commerce de la Chine; ce qui eût affoibli leur commerce dans le premier de ces Empires. Corneille Regertz de Dergton, Chef de l'entreprise, s'étoit déja saisi d'un grand nombre de Bâtimens Chinois & Portugais. A sa descente dans l'Isle, il se rendit maître d'un retranchement, après une légère résistance de la part de l'ennemi. On commença l'attaque de la Place avec beaucoup de résolution, & les Portugais furent repoussés dans plusieurs sorties. Mais un accident imprévû renversa toutes les espérances des assiégeans. Le feu prit à leurs barrils de poudre, & dans l'éloignement de leurs vaisseaux, cette perte ne put être assez promptement réparée. Cependant ils attaquoient un poste considérable. Jean-Suavez Vives, instruit de leur désastre par des déserteurs Japonnois, fondit sur eux comme ils songeoient à la retraite. Ils se retirerent avec beaucoup de confusion, laissant sur le rivage plus de deux cent hommes tués ou blessés, & leurs armes.

Faria dit que la victoire ne coûta que six hommes aux Portugais, avec quelques esclaves. Une femme Caffre eut part à l'honneur du triomphe, en combattant, la hallebarde à la main, en habit de soldat. Cependant les vaisseaux continuoient de battre le Fort; mais ils furent eux mêmes battus par une artillerie si bien ordonnée, qu'elle en coula quelques-uns à fond. Le reste de la flotte fit voile aux Isles Pong-Hu ou Piscodores, où l'on construisit un Fort.

De-là les Hollandois négocierent & se battirent avec les Chinois. Ils employoient aux travaux de leur nouvel établissement environ quinze cent Matelots de cet Empire, qui, avant la fin de l'ouvrage, moururent de faim. Les Ministres de la Chine s'obstinerent à refuser l'échange des prisonniers, suivant la Relation de Van-Rechteren, quoique les Hollandois leur offrissent dix-huit Chinois ou Japonnois pour un Européen. De part & d'autre, on traita ces malheureux avec tant de cruauté, qu'ils ne purent long-tems résister à l'excès de leurs maux. Cag-Se-Fi, député par le Mandarin de l'Isle d'Amoy aux Isles Piscadores, demanda que les Hollandois évacuassent un pays qui faisoit partie des Etats de l'Empereur, en leur assurant que les Officiers de ce Prince ne les traverseroient point, s'ils vouloient s'établir dans l'Isle Formose qui n'étoit pas éloignée des Piscadores. Regertz alla lui-même traiter à Hok-Syeu ou Fu-Cheu, Capitale du Foukien, avec le Conseil de la Province. Mais les Mandarins insisterent sur l'évacuation des Piscadores, & le Hollandois ne pouvoit y consentir sans un ordre du Conseil de Batavia. Le voyage des Députés qu'il envoya pour demander cet ordre, fut si long, que les Chinois, persuadés que l'on ne songeoit point à ratifier les articles dressés à Fu-Cheu, recommencerent avec les Espagnols le commerce qu'ils avoient interrompu. La guerre se ralluma. Elle continua, avec divers succès, un an entier, pendant lequel les Hollandois brûlerent ou prirent quantité de Joncs. Enfin, Regertz, passionné pour l'établissement du commerce avec la Chine, résolut de por- 60. 1623.

Histoire de la Ch.

ter toutes ses forces dans la riviere de Chincheu, pour éprouver si la crainte de ses hostilités ne rendroit pas les Mandarins plus traitables. Cependant, par l'entremise d'un Marchand nommé Quipzuan & d'un Hermite, tous les deux Chinois, l'on conclut une tréve d'un an qui contenoit plusieurs articles : 1°. Que les Chinois porteroient dans l'Isle de Taywan, aux Statises, vaisseaux des Etats, autant de soie qu'ils en demanderoient : 2°. Que quatre ou cinq Joncs seroient envoyés à Batavia sous une escorte, avec un Mandarin à bord, pour former une alliance perpétuelle avec le Gouverneur Hollandois : 3°. Que Regertz exposeroit au Conseil de cette Ville, par une lettre, la nécessité d'abandonner les Piscadores, pour obtenir un Traité, & que durant la tréve, les Chinois n'enverroient point de Joncs aux Manilles, à la Cochinchine, à Camboye, à Siam, à Jambi, & que s'ils en envoyoient, les Statises seroient en droit de s'en saisir. Lorsqu'on étoit sur le point de confirmer le Traité par un serment, les Chinois avec des Joncs enflammés, mirent en feu les vaisseaux de la République; il y en eut un qui fut consumé, les autres regagnerent les Piscadores.

C. LXXIII. 1. 1624.

Au commencement de l'année suivante, les Hollandois étant retournés à l'embouchure de la même riviere, débarquerent sur la côte, où des Troupes Chinoises s'étoient retranchées devant une Ville. Ils attaquerent l'ennemi avec toute la vivacité qu'inspire la vengeance; cependant la victoire fut long-tems incertaine; mais à la fin ils forcerent les retranchemens & brulerent la Ville. Cette expédition fut suivie de la prise d'une grande quantité de Joncs. Lorsque la Flotte Hollandoise retourna aux Piscadores, elle trouva dans la principale de ces Isles cent cinquante Joncs de guerre, avec quatre mille Chinois qui avoient élevé un Fort à deux lieues de celui des Hollandois. Il y arrivoit continuellement de nouvelles Troupes de la Chine; ce qui n'empêcha pas qu'un Capitaine Chinois ne leur portât des propositions de paix de la part des Mandarins de Taywan, ou l'Isle Formose. Après de lon-

gues

gues négociations, les Hollandois consentirent enfin à quitter les Piscadores pour aller se transplanter dans cette Isle, la seule où ils pussent jamais espérer de s'établir tranquillement, parce que les loix de l'Empire ne souffrent pas que des étrangers se fixent dans ses limites. Ils n'ignoroient pas que les Chinois avoient rassemblé une Flotte de quinze cent voiles, tant Joncs que brûlots, & qu'ils avoient chargé de pierres un grand nombre de barques, dans la vûe de boucher les passages de l'Isle du Fort, objet de tant d'animosités qui fut aussitôt démoli. La Colonie des Piscadores n'eut pas plutôt passé à Formose, que Regertz, retenu depuis long-tems prisonnier, fut remis en liberté. Les Hollandois bâtirent un Fort sur la côte Occidentale de Taywan, & le commerce s'établit entre les deux Nations avec la paix. S'il faut s'en fier aux apparences, disoit un Ecrivain Hollandois, cet établissement sera très-avantageux à la Nation; mais sa prédiction fut dans la suite démentie par son expulsion de l'Isle Formose.

Quatre Vaisseaux de la République avoient paru à la vûe du Port de Macao, dans la résolution d'attaquer la Flotte destinée pour le Japon. Mais quelques riches particuliers, qui s'étoient chargés de défendre les Bâtimens Marchands, les mirent en fuite. Il ne paroît pas que le nouvel établissement des Hollandois ait porté beaucoup de préjudice à celui de Macao. Le commerce de cette Ville ne commença proprement à tomber qu'à la ruine de celui que les Portugais faisoient au Japon; l'interruption de celui de Manille acheva de le détruire presqu'entiérement.

L'intérieur de la Chine étoit troublé par des troupes de séditieux & de brigands appellés Lieou-Tse. Ils s'étoient répandus dans quatre Provinces, où ils exerçoient toutes sortes de brigandages. L'impunité augmentoit leur nombre chaque jour. Les Tartares étoient tranquilles. Le Prince qui les avoit tirés de la barbarie & de l'esclavage, mourut à peu près dans le même tems que l'Empereur de la Chine. Celui-ci eut pour successeur son fils Hoai-Tsong ou Tson-Tching, qui étoit bien différent de son 3--5. 1626--28.

Histoire de la Ch.

pere ; car il avoit un caractère plein de douceur, de clémence, & de bonté. Ces sentimens d'humanité & de modération le rendoient cher aux peuples. Ennemi de la débauche & du luxe, il tâche, par son exemple & par ses réglemens, de rendre aux mœurs cette pureté & cette simplicité qui sont les plus fermes appuis d'un Etat. Cependant telle est la fatalité des circonstances que son regne doit être un des plus déplorables & pour lui & pour ses sujets. C'est avec lui que va finir la domination Chinoise pour faire place à celle des Tartares. Trop lent dans ses résolutions, il laissera l'Empire ouvert à l'activité de l'ennemi. Défiant à l'excès, il sera toujours trompé par les uns, il croira l'être par le petit nombre des Ministres fidéles, & pendant qu'il flottera dans l'incertitude, le danger deviendra plus pressant, & ses sentimens de douceur dégénéreront en découragement & en foiblesse. Tai-Tsong, ou Tçong-Te, ou Mir-Hache, ou Nol-Hache, &c, fils de Taitsou, & son successeur, étoit un Prince aussi sage & aussi vaillant que son pere, d'un génie encore plus actif, ayant l'esprit cultivé par l'étude, & une réputation bien établie chez les Tartares & chez les Chinois.

Le Khan, après avoir fait des propositions inutiles aux Mandarins, fit monter à cheval les plus braves de ses sujets pour aller ravager l'Empire. On prétend qu'il détruisit trois bonnes Villes, des Bourgs, & plus de vingt Forts récemment élevés sur la frontière. Ensuite il s'arrêta, comme si son dessein n'eût été que de forcer les Chinois à la paix. L'Empereur Hoai-Tsong, qui ne connoissoit que les ennemis qui environnoient son Trône, faisoit alors une sorte de guerre aux Eunuques. Le Chef de ces Gardes insolens dominoit dans le Palais avec une fierté qui faisoit tout craindre. Comme on songeoit à s'en défaire, il prévint par une mort volontaire, le supplice que méritoient ses crimes. Ce misérable avoit vû des Temples s'élever en son honneur, on les rasa,
6. & l'on mit son cadavre en piéces.

1629. Pendant que les séditieux se multiplioient dans les Provin-

ces, Tai Tſong diſciplinoit ſes Tartares. Après la publication de divers réglemens, il paſſa la grande muraille ſans trouver la moindre oppoſition. A l'ouverture de la campagne, il bat un Officier Chinois, qui, à la ſuite de ſa défaite, ſe coupe les cheveux à la façon des Mancheoux, & les introduit dans une Place forte nommée Haneul-Koang. La lâcheté lui remet les clefs du Fort de Tchinkiakeou. Un Vice Roi du Petcheli, ne pouvant ſe réſoudre à une infidélité manifeſte & pernicieuſe, ni défendre, à cauſe de l'inégalité des forces, la Ville de Tſun-Hoa-Tcheou, ſe pend de déſeſpoir, & les habitans ouvrent leurs portes au Khan. Ce Prince marche en toute diligence à Péking, il eſt à ſes portes, & c'eſt alors que l'Empereur de la Chine apprend ſes ſuccès. Suivant quelques Auteurs, les voies avoient été applanies aux Mancheoux par Yuen-Tſon Hoan, Vice-Roi d'une partie du Léaotong, qui, gagné à force d'argent, avoit d'abord conclu avec Tai-Tſong un Traité honteux que la Cour de Péking avoit refuſé de ratifier, & qui, pour la forcer à mettre le ſceau à ſes négociations, s'étoit défait de Mao-Ven-Long, habile Officier qui commandoit l'Armée Chinoiſe. Il paroît du moins qu'il n'apporta point d'obſtacle à l'exécution des projets des Tartares. Cependant d'autres Auteurs aſſurent que c'étoit un ſujet très-fidéle, & que ſon innocence a été découverte dans la ſuite. Quoiqu'il en ſoit, Yuen fut condamné comme coupable de haute trahiſon, & exécuté en pleine rue à Péking, ſuivant l'uſage où l'on eſt de punir en public les crimes de lèze-Majeſté, au lieu que les autres crimes ſont ordinairement punis dans les priſons. Qu'il fût innocent ou coupable, il réſulte de ſa mort que l'Empereur étoit le jouet de la cabale, & l'Empire victime de la perfidie. Tai Tſong força un Camp de quarante mille hommes retranchés ſous le canon de Péking; il ſe préſenta devant une des portes de la Ville qui donnoit ſur le même lieu, mais il fut obligé de ſe retirer. On a dit qu'il avoit eſpéré qu'Yuen la lui auroit ouverte, & que la mort de cet Officier le détermina à ſe retirer dans le Léao-

tong, chargé d'un riche butin. Dans sa retraite, il battit un des meilleurs Généraux de l'Empire.

Histoire de la Ch.

Lorsqu'il fut arrivé à Chinyang, dans le Léaotong, qu'il destinoit à être le lieu de sa résidence, il introduisit dans ses Etats plusieurs des usages de la Chine, tant pour l'administration des affaires publiques, que pour la conduite des particuliers, suivant la politique des plus prudens des Conquérans Tartares. Mais son ambition & son humeur martiale lui remirent bientôt les armes à la main. Ses avantages se seroient bornés à une victoire & à la prise de Talingho, autrement Ling-Tchin-Tcheou, dans le Chan-
8. tong, si la mauvaise conduite de la Cour de Péking ne les avoit
1631. augmentés considérablement. On avoit formé dans la même Province une grande Armée qu'on croyoit suffisante pour chasser les Tartares; mais on ne paya point ces Troupes; elles se mutinerent, & firent des maux infinis en divers lieux : les efforts qu'on fit pour les châtier ne servirent qu'à en dissiper un petit nombre, tandis que le gros de ces mutins, réunis sous un habile Chef, osa donner deux batailles, où l'avantage fut de son côté. Cependant ils solliciterent une amnistie. La Cour, qu'ils avoient trompée quelque tems auparavant, n'eut aucun égard à leur Requête, &
9. envoya contre eux un Général qui tailla en piéces leur arriere-garde
1632. au passage d'une riviere. Tai-Tsong vit alors arriver à sa Cour plus de cent mille Chinois fugitifs.

L'acquisition de ces nouveaux sujets excita puissamment le Khan Mancheou à mettre la derniere main aux établissemens commencés trois ans auparavant. Pour adoucir la férocité de sa pro-
10. pre Nation, il fonda des Ecoles publiques, & n'omit rien pour
1633. animer l'émulation de la jeunesse. Les Chinois, au lieu de se voir au milieu d'une Nation barbare, se trouverent dans leur patrie. Cependant des deux côtés on se préparoit au combat. Le Chansi fut le théâtre de la guerre. Les Tartares allerent forcer
11. l'Armée Chinoise retranchée sous le canon de Taitcheou qui ouvrit
1634. aussitôt ses portes aux vainqueurs. La Cour de Péking leva des

Troupes nombreuſes. Elle publia un Ecrit, par lequel elle promettoit une amniſtie très-ample aux ſujets de la Chine attachés au Prince Tartare, s'ils abandonnoient ſur le champ ſon ſervice; on y exhortoit auſſi les Mogols, ligués avec les Mancheoux, à mieux connoître leurs véritables intérêts, en comparant les ſolides avantages qu'ils pouvoient attendre du premier Monarque du monde, aux promeſſes frivoles d'un vaſſal révolté. Tai-Tſong répondit à ce manifeſte d'une maniere ferme, & néanmoins d'un air de modération qui ſurprend dans un guerrier Tartare puiſſamment armé & toujours vainqueur. Il ne craint pas de donner des avis ſalutaires à l'Empereur Hoai-Tſong. » A votre » Cour, lui dit-il, tous ceux qui ſont en place ſe tiennent par la » main, & ne cherchent qu'à vous tromper. Dès que mes Trou- » pes approchent de vos terres, les Chinois ſe hâtent à l'envi de ſe » couper les cheveux à la Mancheou. Cependant n'eſt-il pas » vrai, Empereur des Ming, que vos Officiers font courir le » bruit qu'ils mettent en fuite mes Tartares? Votre Majeſté voit » par là ce qu'Elle doit croire de tout ce qu'on lui débite ſur mon » compte. » Cette vanité des Chinois, dans les fauſſes nouvelles qui ſe répandoient à Péking, paroiſſoit dans toutes les occaſions où ils ne pouvoient diſſimuler leur défaite. Dans une action très-chaude entre deux grands corps de Cavalerie Chinoiſe & Tartare, la victoire ayant paru quelque tems indéciſe, le Général Chinois ne manqua point de ſe l'attribuer, parce que le haſard lui avoit mis entre les mains un étendart Tartare. Tai-Tſong déſabuſa le Miniſtère, & lui propoſa de combattre dix mille Chinois avec mille Mancheoux. » Ou, ajoûtoit-il, ſi vous craignez » d'expoſer ainſi à une mort certaine dix mille de vos gens, » n'en envoyez que mille, & j'irai les tailler en piéces avec une » centaine de mes braves ſoldats. »

HISTOIRE DE LA CH.

L'année ſuivante, l'expédition des Tartares fut plus terrible que les précédentes. On fit un immenſe butin en or, en étoffes, & en beſtiaux, ſans compter les captifs; on livra aux flammes tous

12. 1635.

Histoire de la Ch.

les effets qu'on ne put emporter, & l'on ruina de fond en comble plus de cent Villes ou Bourgs. Alors l'ambition du Khan prit un plus grand essor, il se fit déclarer solemnellement Empereur des Tartares & des Chinois. Il donna le nom de Tsing à sa Dynastie, & nomma parmi les trois Nations des Mancheoux, des Mogols, & des Chinois, des Princes du premier, du second & du troisiéme Ordre. Pour soutenir cette démarche, il assembla ses bannieres. On les vit sous les murs de Péking. Cependant leur entreprise se réduisit, comme les autres, au ravage des Provinces. Le Petcheli, le Chantong, & le Kiangnan furent celles qui souffrirent le plus. Mais l'Empereur Tartare crut n'avoir rien fait, si la Capitale n'étoit soumise. La conquête de la Chine sembloit être attachée à la prise de cette Place. Il auroit employé
13. 1636. trois cent mille hommes au siége de cette Ville, si la mort n'avoit fait évanouir ces grands projets. Comme il ne laissoit point de fils, & qu'aucun des Princes de la Nation n'avoit ou assez d'ambition ou assez de crédit pour asservir les autres, l'Empire des Mancheoux se changea de lui-même en une espéce de République. On revint à l'ancienne manière de vivre : de la tranquillité au-dedans, des exécutions au-dehors, mais subites & passagères. Les Chinois entretinrent le long de la grande muraille un cordon de Troupes; & durant l'espace de huit ans, les Tartares vêcurent dans une sorte de langueur qui paroît étrange, après une si violente fermentation.

Le sort de l'Empire de la Chine a toujours été de se détruire lui-même, pendant que des ennemis formidables travaillent à sa ruine. L'esprit de révolte l'agitoit depuis plusieurs années. Ce n'étoit par-tout que guerres intestines, que meurtres, que brigandages. La multitude des rebelles devint si prodigieuse, qu'ils formerent jusqu'à huit corps d'Armée sous autant de Chefs. Mais dans la suite ils se réunirent tous sous l'autorité de Ly & de Tchang qui convinrent ensemble de se partager les Provinces. Enfin, Ly-Stching étouffa tous les autres noms sous le sien.

L'origine de ce rebelle étoit si obscure, qu'on ignore encore de quelle Province il étoit natif. » Quant à ses qualités personnelles, » dit l'Auteur de l'Histoire de la Conquête de la Chine, on ne » peut nier qu'il n'ait eu en un degré éminent toutes celles qui » font les grands scélérats. Génie étendu & fourbe, il fut éga- » lement fier & dissimulé : aussi intrépide dans le danger, que » fécond en ressources dans ses malheurs ; plein de chaleur dans » l'action, & d'un sang froid étonnant dans le crime ; éloquent » & libéral, quand il falloit l'être, pour se faire des partisans zé- » lés, ou pour se reproduire dans ses complices ; ennemi juré de » toute subordination légitime, mais si ambitieux lui-même dans » ses projets, qu'il osa porter ses vûes jusqu'au Trône, où il » eut l'impudence de s'asseoir. »

Il avoit été pris plusieurs fois, mais son adresse l'avoit tou- 14--15.
jours tiré d'embarras. Il venoit d'être battu à plate-couture par 1637--38.
l'Armée Impériale ; le plus fameux de ses compagnons de ré- volte lui avoit refusé un asyle ; enfin, une longue maladie ren- dit l'extrémité où il se trouvoit encore plus accablante. Cependant sa santé s'étant rétablie dans un coin du Setchuen, il fut en état, en moins d'une année, de tenter une expédition importante. Il 16.
ouvrit ses opérations par la prise & le sac d'Youning dans le 1639.
Chansi. Plus de quarante postes furent incontinent emportés d'as- saut, ou obligés de se rendre à discrétion. Dans ce tems-là, les Impériaux dissipoient un autre corps de rebelles. Cet événement grossit l'Armée de Ly-Stching qui attira les fuyards, pendant que ses Emissaires ramassoient tous les brigands & les misérables des Provinces voisines. Au milieu de l'année suivante, il se vit à la 17.
tête de cinq cent mille hommes. Travaux, exercices, violences, 1640.
carnages, tout fut employé pour aguerrir ces Troupes à sa ma- niére.

Après avoir désolé le Chansi, les rebelles passerent dans le Honan. La prise de Honanfou les mit sur les voies de Kayfong, Capitale de la Province que l'on battit d'abord en vain. Quel-

HISTOIRE DE LA CH. 18--20. 1641--43.

ques autres Places parurent les dédommager de cette disgrace. Il y en eut une qui fut livrée à leur Chef, à condition qu'il épouseroit sur le champ, par reconnoissance, la fille du traître qui la lui rendroit. L'Armée Impériale s'avançoit à grandes journées, formée de quatre corps commandés par des Généraux désunis. Lorsque Ly Stching parut, un de ces corps se retira. A la premiere attaque, deux autres corps saisis en apparence d'une terreur panique, prirent la fuite. Le brave & fidéle Fousonlong soutint seul tout l'effort des rebelles, & en cédant peu à peu le terrein sans se rompre, il alla se retrancher derriere les charriots des équipages, où craignant, après trois jours de combats, que l'ennemi n'embrasât ses retranchemens, il résolut de sortir par un coup de vigueur. En effet, il s'ouvrit un passage à travers les rebelles; mais comme il erroit en cherchant un asyle, son détachement fut haché en piéces. Ly-Stching le fit indignement périr lui-même, parce qu'il refusa de porter la Garnison de Hanteching à se rendre. Cependant la Place fut livrée par la lâcheté de cette Garnison que la mort de son Commandant avoit découragée.

Le Chef des rebelles ne pouvoit renoncer à ses projets sur Kayfong, quoiqu'on eût introduit, dans cette Capitale du Honan, de nouvelles Troupes, & que le Prince de Tcheou s'y fût renfermé avec ses trésors pour encourager les soldats. Ce Prince, dans la juste idée que la présente guerre méritoit moins ce nom que celui de brigandage & de révolte, promit des récompenses à quiconque viendroit à bout de tuer Ly-Stching, ainsi que ses Lieutenans, ou de les blesser. Cet appas si puissant pour des Chinois, dont la cupidité fut toujours la passion favorite, mit Ly-Stching dans un grand danger au siége de Kayfong, car il fut blessé au visage dès la premiere sortie des assiégés. La Cour, instruite de la situation de cette Place, envoya une bonne Armée, qui l'eût peut-être sauvée, si elle n'avoit été conduite par un Général lâche & imprudent, qui, au lieu d'attaquer les rebelles, submergea la Ville, en rompant les digues du Hoangho, pour inonder leur

Camp. Cette manœuvre fit périr dix mille Tartares, & plus de deuxcent mille habitans de Kayfong, qui par la fuite des autres resta sans défenseurs. Les rebelles eurent bientôt acquis tout le Honan; mais deux de leurs détachemens, soulevés contre leur Chef qui faisoit égorger ceux de ses Lieutenans qui lui sembloient à craindre, allerent ou se débander, ou se joindre aux Généraux de l'Empire. Cette défection n'empêcha point que Ly Stching ne remportât dans le même tems une grande victoire sur un de ces Officiers aussi brave qu'habile dans le métier des armes, & il entra dans Tongkoan.

Tranquille sur la possession du Honan, l'infatigable rebelle marcha droit à Singhanfou, Capitale du Chensi, qu'il emporta d'assaut. Les revenus que l'Empereur tire annuellement de la Province, s'accumuloient depuis quelques années dans cette Ville; ils furent distribués aux soldats victorieux. Maître du Sud du Chensi, Ly-Stching en attaqua le Nord. La prise du Fort d'Yuling, qui tenoit en respect un grand pays, fit tomber en son pouvoir presque tout le reste de la Province. Par tant de conquêtes, il cessa de paroître brigand; & bientôt ce chef de bandits se vit en possession de la troisiéme partie de l'Empire, & en état de conquérir le reste. Sa maxime étoit de traiter les peuples vaincus avec bonté, & les Mandarins avec un excès de barbarie. S'il déchargeoit les uns d'impôts, c'étoit pour en accabler les autres. Cette conduite le rendit si respectable aux yeux de la Nation, il étoit déja si puissant par ses conquêtes, qu'il ne parut pas trop oser, en prenant le nom & l'auguste appareil d'Empereur, suivant les cérémonies prescrites par le Rituel Chinois. 21. 1644.

Afin que les peuples sentissent que ce n'étoit point une vaine ostentation de sa part, l'usurpateur fit un dénombrement de ses Troupes qui se trouverent monter à un million d'hommes, & avec l'élite de cette immense multitude, il prit la route de Péking. En traversant le Chansi & le Petcheli, cette Armée ne trouva point d'autre obstacle que la bravoure & la fidélité d'un

Officier nommé Tcheou-Yuki, qui les arrêta au pied des murs à demi-ruinés de Taitcheou, & devant le Fort de Ningoukoan, deux postes où la misère réduisit aux dernières extrémités ce digne citoyen. Il périt dans le dernier. *Hé, où en serions-nous, mes amis*, dit Ly-Stching à ses Officiers, affligés de sa mort, *si le Prince Ming que nous voulons détruire avoit plusieurs Tcheou-Yuki à nous opposer!* L'Empereur étoit alors tout occupé dans son Palais des ridicules superstitions des Bonzes, & lorsque le Colao Ly-Kien-Tay l'eut fidélement instruit de l'état des affaires, il choisit trois Eunuques du Palais pour les rétablir. Ces esclaves l'avoient élevé dans cet esprit d'irrésolution qui leur donnoit sur ses volontés un empire absolu, & qui fit sa perte. Les trois Généraux ne se présenterent devant l'usurpateur, qui avoit vû les plus fortes Places du Petcheli se soumettre à lui sans tirer l'épée, que pour mettre bas les armes. Le Colao Ly-Kien-Tay, quoique secondé par le Jésuite Tanjaouang (le P. Adam Schall, natif de Cologne) l'homme de l'Empire le plus entendu dans la conduite de l'artillerie, ne put trouver les moyens d'agir. Ly-Stching se servit de deux Eunuques, ses prisonniers, pour solliciter l'Empereur Hoai-Tsong à abdiquer l'Empire sans délai, ou pour introduire, en cas de refus de la part de ce Prince, les Tartares dans Péking. Ce dernier objet fut rempli. A peine l'usurpateur fût-il devant la Place, que les portes en furent ouvertes par ces traîtres, & par des Mancheoux qui y étoient entrés à la faveur d'un déguisement. L'Impératrice, les Reines, ou femmes du second ordre, & l'Empereur, se pendirent, en apprenant le sort de la Capitale, pendant que des Mandarins fuyoient avec les enfans du Monarque. Le foible & malheureux Hoai-Tsong, avant que de s'arracher la vie, avoit tracé sur un pan de sa robe des caractères, par lesquels il reconnoissoit que son indolence avoit mérité ce châtiment de la part du Tien, mais que ses Ministres, qui lui avoient ôté la connoissance des affaires étoient plus coupables que lui. *O vous*, ajoûtoit-il, *qui me rédui*

sez dans cet état, mettez mon corps en piéces, mais èpargnez mon peuple; il est innocent & déja trop malheureux de m'avoir eu pour maître. Divers Officiers signalerent leur fidélité par une courageuse résistance, & par une mort glorieuse.

La Providence préparoit dans Ou San Guey, qui commandoit les Troupes du Léaotong, un vengeur qui devoit punir le tyran, mais sans sauver le peuple. Ce guerrier joignoit, à la valeur d'un héros, une ame franche, & de l'élévation dans l'esprit; il ne lui manquoit que l'art de se défier à propos des hommes pour prendre avec eux toute la sûreté que la prudence exige. Quelque aguerrie que fût son Armée par de petits combats, il ne la crut pas capable de ranger les révoltés à leur devoir, s'il n'étoit aidé par des secours étrangers: les Mancheoux le seconderent. Ly-Stching, qui avoit en son pouvoir le Prince héritier & ses deux freres avec Ousian, le pere d'Ousanguey, les mena chargés de chaînes à la tête de ses Troupes, pour effrayer, par ce spectacle, l'Armée qu'il alloit combattre. Ousanguey, fondant en larmes, pria son pere de lui pardonner, s'il sacrifioit sa tendresse naturelle à son devoir envers son Prince & sa Patrie; & il combattit, en recevant la bénédiction de son pere si digne de la victoire; il eût succombé, si les Tartares n'étoient survenus fort à propos, pour faire perdre la vie à trente mille des rebelles. Après cette victoire, le Général victorieux rejetta les propositions de paix de l'usurpateur, comme il avoit fait avant le combat. Ayant dissipé divers détachemens de l'ennemi, il arriva devant Péking, où la joie qu'il se ressentoit de se voir à la veille de délivrer cette grande Ville, fut diminuée par le premier objet qu'il découvrit au haut des murs: c'étoit la tête de son pere.

Cependant Ly-Stching abandonna Péking, en y laissant d'effroyables monumens de ses triomphes. Le vainqueur le poursuivit avec de nombreuses Troupes Tartares qu'il voyoit arriver successivement, sans en prendre aucun ombrage. Les deux Armées se livrerent une grande bataille qui dura depuis onze heures du

Histoire de la Ch.

matin jusqu'après le soleil couché. Quand la nuit fut venue, on se sépara comme de concert, sans que des deux côtés on osât s'attribuer d'autre gloire que de n'être pas vaincu. Ly-Stching, qui avoit un plus grand nombre de combattans, y perdit aussi plus de monde, &, entr'autres, ses vieux Officiers, gens incapables de crainte & de remords; ce qui le détermina à se retirer vers le Chansi. Cette fuite fut un aveu de sa défaite. Après sa retraite, les Mancheoux & les Mogols, malgré les pertes qu'ils avoient faites en divers combats, se trouverent au nombre de quatre-vingt mille réunis dans un même camp. Ousangkouei tâcha de les engager à se retirer; Nechingouang, leur chef, frere du feu Empereur Taitsong, lui remontra combien leurs secours étoient encore nécessaires aux Chinois; mais pour ne pas les allarmer, il divisa son Armée en trois corps, dont l'un prit la route du Chansi, & un autre celle du Chantong, pendant que Nechingouang, à la tête du troisiéme, alla loger dans la Capitale où la réception qu'on lui fit sembloit avoir l'éclat du triomphe. Là, sous prétexte de conspiration de la part d'un reste de rebelles cachés, il s'empara des postes les plus importans, & de la garde des portes, & avec vingt mille hommes, il fut plus maître dans Péking que ne l'avoient été les légitimes Empereurs avec des forces immenses. Le peuple ouvrit les yeux, mais trop tard; Ousanguey lui avoit imprudemment donné des maîtres; Nechingouang fit élire Empereur de la Chine sous le nom de Tchang-Hoangti, un jeune frere de l'Empereur Taitsong, suivant le P. de Meilla; le P. du Halde dit un fils de ce Prince, mais le premier de ces Auteurs étoit sans doute mieux instruit. Le jeune Empereur porte ordinairement le nom de Chuntchi : on l'appelle aussi Chi-Tçu. Nechingouang, Président du Conseil de Régence, signala d'abord son autorité par un spectacle bien agréable aux Chinois, par de grands honneurs qu'il fit rendre à la mémoire du dernier Empereur des Ming.

Quelque tems avant la proclamation du Monarque Mancheou,

les Mandarins de la Province de Kiangnan, aſſemblés à Nanking, avoient déféré la Couronne au Prince de Fou, arriere petit-fils d'un frere de l'Empereur Chintſong. Ils ſe flattoient, avec aſſez de vraiſemblance, d'attirer dans le parti des Ming, contre les Tartares, le brave Ouſangkouei, quoique les Tſing l'euſſent créé Pinſiouang, Prince des parties de l'Oueſt. Ly-Stching lui-même eſſaya de le gagner; mais ce Général, outré de colère de voir le meurtrier de ſon pere & de ſon Roi oſer prétendre à ſon intime confiance, ne penſa qu'à pourſuivre ſans relâche ce ſcélérat. Il lui tua plus de trente mille hommes dans le Chenſi, le chaſſa du Honan, & le battit dans le Houkouang, où des payſans tuerent cet uſurpateur errant, avec quelques-uns des ſiens qui furent pris pour des bandits.

La tête de ce rebelle, également diſtingué par ſes grands talens & par ſes grands crimes, fut portée à Péking, d'où les Tartares entretenoient le plus bel ordre dans les quatre Provinces de Petcheli, de Chantong, de Chanſi, & de Chenſi ſoumiſes à leurs loix. L'union regnoit entre les deux Nations, parce que la porte des honneurs & des emplois leur étoit également ouverte; au lieu qu'on ne voyoit qu'inconſéquence & que confuſion à la Cour de Nanking, où tous les Mandarins ne s'occupoient qu'à ſe détruire les uns les autres dans l'eſprit de leur Empereur. Cependant Sékofa, Miniſtre de cette Cour, en occupant les Mancheoux devant deux Places du Kiangnan, leur enleva le Honan qu'ils avoient dégarni de Troupes. Sur ces entrefaites, il courut 22.
un bruit à Nanking que le Prince héritier des Ming étoit plein 1645.
de vie. Il y avoit en effet un jeune homme nommé Ouanchiming qui jouoit ce perſonnage, & quoiqu'il avouât ſon impoſture, ſes partiſans lui formerent un parti redoutable. Pendant qu'on étoit ſur le point d'en venir aux mains dans cette Capitale, les Mancheoux, informés de ce déſordre, en profiterent pour reprendre le Honan. Enſuite le Prince-Régent, avec toutes les Troupes Tartares réunies, paſſa le Hoangho, malgré les oppoſitions de

Histoire de la Ch.

Sekofa qui se donna la mort dans Yangcheou avec la plûpart des Mandarins. L'unique barriere qui restât à l'Empereur de Nanking étoit le grand fleuve ou le Kiang. Les Mancheoux le traverserent pendant la nuit sans obstacle, à la lueur de plusieurs milliers de lanternes qu'on apperçut de Nanking. Alors l'Empereur sortit de la Ville. Quand le peuple apprit sa retraite, il tira de prison le prétendu Prince héritier pour le placer sur le Trône ; mais les Colao, indignés contre ce misérable, introduisirent les Mancheoux dans Nanking. Quelques Historiens disent que ces Conquérans y amenerent une si grande foule de captives, qu'on les mit en vente à deux écus par tête. Un Mandarin de la Ville se chargea lui-même de poursuivre l'Empereur fugitif; il alloit se saisir de sa proie, lorsqu'on vit un des fidéles Officiers des Ming prendre le Prince par le milieu du corps, & se jetter avec lui dans le Kiang. Le Prince de Longan, de la Famille Impériale des Chinois, refusa le nom d'Empereur qui lui fut offert par les Mandarins du Chekiang, il se livra même volontairement aux Tartares pour sauver les habitans de Hangeheou qu'ils assiégeoient, après avoir soumis le Kiangnan. Le Général Mancheou le fit indignement périr, & la plûpart des Mandarins honorés en s'étranglant eux-mêmes. Le Prince de Tang prit alors le titre d'Empereur dans le Foukien ; le Prince de Lou & un autre Prince Ming se donnèrent la qualité de Protecteurs des Chinois.

Les Mancheoux, après avoir enlevé le Kiangsi au Prince de Tang, virent leurs progrès dans le Chekiang interrompus par l'ordre qu'ils signifierent aux Chinois de se couper les cheveux à la Mancheou, pour reconnoître à ce signe ceux qu'ils avoient une fois soumis. Un peuple qui avoit perdu l'Empire, sa liberté, son honneur, tout ce qui lui devoit être cher, sans que son flegme en eût été ému, entre en fureur, à l'accablante nouvelle de la proscription des cheveux. Ces soldats, ci-devant si lâches, attaquent les Mancheoux en désespérés, les repoussent, les renversent. Le Prince-Régent s'étoit d'abord moqué de la folie de ce

peuple *qui, pour conserver sa toison, venoit se faire couper la gorge.* Mais un grand combat lui apprend combien les préjugés nationnaux les plus ridicules sont quelquefois redoutables. Il périt dans l'action plus de la moitié de l'Armée Tartare, une autre partie se noya au passage du Tsientankiang. Après une victoire si complette, le Prince de Lou eût pu facilement s'emparer de Nankin, & des autres Villes du Kiangnang, s'il eût sçu profiter de la consternation des Tartares, mais il se contenta d'avoir reconquis son domaine, sans pousser sa fortune plus loin.

HISTOIRE DE LA CH. 23. 1646.

L'année suivante, les Mancheoux reparurent en forces sur les bords du Tsientankiang, sur lequel le fameux Corsaire Chinchilong ou Kokinga battit trois fois leurs vaisseaux. Ce redoutable ennemi les eût arrêtés-là, s'ils n'avoient découvert un gué dont le Corsaire ne pût leur disputer le passage. Cet obstacle surmonté, ils allerent avec une rapidité extraordinaire assiéger Chaohing. Leurs opérations avoient un air de vengeance. Ils ne firent aucun quartier aux habitans de la Ville, qui dès le quatriéme jour avoit été emportée d'assaut. Le Prince de Lou ne put la défendre. Après que la prise de Kutcheou & de Kinhoa leur eût soumis la belle Province de Chekiang, ils franchirent les horribles défilés qui la séparent du Foukien avant que l'Empereur Tang eût la pensée de les attendre du haut des rochers taillés en précipice qui bordoient ces gorges des deux côtés Quelques montagnards se hâterent de porter la nouvelle de leur irruption à Foucheou, Capitale de la Province. Plusieurs Mandarins consternés voulurent prévenir l'orage, en envoyant au Général Mancheou leur soumission par écrit. Leurs Lettres furent interceptées. L'Empereur, muni de ces preuves d'infidélité, convoqua une assemblée générale des Mandarins, & sans avoir ouvert les Lettres, il les fit brûler en leur présence. On croiroit que cette action généreuse lui attacha tous ses sujets, & les rendit invincibles ; il fut toutefois obligé de sortir de sa Capitale, & sur le point de tomber entre les mains de quelques Cavaliers Mancheoux, il se jetta dans un puits. Tout le

24. 1647.

Histoire de la Ch.

Foukien se soumit au Général Tartare, qualifié Prince Pegle, qui, pour couronner sa double conquête, entreprenoit de délivrer sa Nation du plus dangereux ennemi qu'elle eût alors : c'étoit Chinchilong.

Cet homme, que la plûpart des Voyageurs Européens nomment Kokinga, étoit né à Siuencheou dans le Foukien, d'un pere si pauvre, quoique Receveur des droits Impériaux, qu'il avoit à peine de quoi subsister. Dans sa jeunesse, il se mit au service des Portugais de Macao, d'où il passa dans l'Isle Formose pour s'attacher à celui des Hollandois. Son industrie le rendit par degrés un Négociant considérable dans le commerce du Japon; & son courage naturel, échauffé par l'activité des richesses, en fit un redoutable Pirate. Il grossit le nombre de ses vaisseaux à mesure qu'il voyoit croître ses trésors. Bientôt presque tout le commerce de la Chine fut entre ses mains. Il transportoit sur ses Bâtimens les marchandises de son pays, pour y rapporter celles de l'Inde & de l'Europe. Les Portugais de Macao, les Espagnols des Philippines, les Hollandois de Formose & de Batavia, les Insulaires du Japon, contribuoient à ses vûes par les avantages qu'ils trouvoient à le servir. En un mot, il devint si riche, que se voyant en état d'équiper une flotte de mille vaisseaux, son ambition le fit aspirer au Trône de la Chine.

En exerçant la piraterie, il avoit également pillé les barques marchandes de sa Nation, & les bâtimens de la Couronne; les Provinces de Koangtong, de Foukien & de Chekiang, avoient été en proie à ses ravages, & la Cour avoit commencé à le redouter dès les premières années du regne d'Hoaitsong. Un Viceroi du Foukien dissipa ces allarmes, en gagnant le Corsaire par des manières affectueuses, par des honneurs, & par des avantages considérables. Chinchilong devint, en quelque sorte, Amiral de la Chine. Après qu'il eut dompté quelques pirates qui lui disputoient l'empire de la mer, il n'eût tenu qu'à lui d'epouser une proche parente du Prince de Fou, Empereur de Nanking. Il

Il offrit ses services au Prince de Tang, à condition que ce Monarque adopteroit son fils. On l'a vû arrêter les Tartares au passage du Tsientangkian, & s'il n'eût pas songé à ménager ses forces pour élever sa propre famille sur les ruines des Mings, il eût porté des coups plus terribles aux Mancheoux. Lorsqu'il vit ces étrangers maîtres du Foukien, il se lia avec eux, mais en donnant à entendre à sa famille qu'il les amusoit pour les faire servir à ses desseins. *Pauvres gens*, leur dit-il, *vous paroissez surpris de l'engagement que je vais prendre ! Ignorez-vous donc que c'est dans les eaux les plus profondes que se pêchent les plus gros poissons.* Cependant ce rusé Marin fut la dupe du Prince Pegle qui l'attira dans Foucheou, & le força de le suivre à la Cour de Péking. On l'enferma dans une étroite prison, & à chaque hostilité qu'entreprit sa famille pour le venger, on redoubloit ses fers. Lorsque les Ambassadeurs Hollandois étoient à Péking en 1657, on ajoûta quinze chaînes à celles dont il étoit déja chargé. Navarrette confirme là-dessus la Relation de Montanus.

HISTOIRE DE LA CH.

Les Conquérans de la Chine firent éclater devant Kantcheou dans le Kiangsi la constance à soutenir les travaux d'un siége. La Place ne fut emportée que par la bravoure la plus opiniâtre. Les progrès des Mancheoux & la sévérité dont ils en usoient envers ceux qu'ils prenoient les armes à la main, n'empêcherent point que la Ville de Koancheoufou, ou Canton, & celle de Chaotcheou, dans la même Province, ne fissent une double élection qui tomba dans la premiere sur un frere du feu Empereur de Foukien ou Prince de Tang, & dans la seconde sur le Prince de Yongming, le plus proche parent de l'Empereur Hoaitsong. Ce dernier ne prit que le titre de Prince de Kouei. Ces deux Souverains, au lieu de s'unir contre l'ennemi commun, exercerent l'un contre l'autre leur animosité par une rude guerre. Le Prince de Kouei resta seul sur la scène. Les Mancheoux le poursuivirent 25.
de Place en Place, quoique Kiukesle, ou Thomas, sage & 1648.
vaillant Chrétien, Vice-Roi de Koangsi, l'ame du parti Ming,

Histoire de la Ch.

remportât de tems en tems sur eux plusieurs avantages. Ce Général sembloit destiné pour affermir la Couronne sur la tête de son Maître, sur-tout après une glorieuse victoire qui l'immortalisa auprès de Kouclin. Des passions particulières conduisirent aux pieds de ce Prince deux Commandans Chinois, attachés depuis la révolution au service de l'Empereur Mancheou : c'étoient Lychington, Général des Troupes du Koangtong, & Kinchinhoan, Viceroi du Kiangsi. Enfin, un Bonze Hochang, qui, dans les beaux jours de sa jeunesse, s'étoit distingué dans les Armées, vint à bout de faire révolter le Foukien, en faveur du même Prince, avec le secours du redoutable Chinchikong, fils de Chincilong. Lorsqu'on apprit à Péking la perte de ces trois Provinces, on crut que la conquête de la Chine étoit désespérée. Mais Nechingouang, l'ame de la Régence, n'en fut pas moins ardent à poursuivre l'entreprise, ni moins animé de l'espérance de la faire heureusement réussir.

Pendant que le Bonze, Général des Chinois dans le Foukien, s'appliquoit uniquement à soumettre deux ou trois Villes qui tenoient encore pour les Tartares, il négligea ces horribles défilés, par lequel ces étrangers étoient venus détruire le Prince de Tang. A mesure que les Troupes de l'Empereur de Péking, après être sorties de ces gorges, s'avancerent en front de bandiere dans le Foukien, tous les petits corps Chinois se dissiperent, les habitans des Villes s'enfuirent sur les montagnes ou dans les bois, & l'auteur de la révolution alla se renfermer dans la forte Place de Kienning. Dans la défense de cette Place, l'intrépide Hochang fit voir que les pratiques du Cloître lui avoient laissé toute sa science militaire & toute sa valeur. Ce ne fut qu'au bout de deux mois que les Tartares, ayant reçu des renforts considérables, tuerent ce *tigre* sur la bréche, comme s'expriment plusieurs Auteurs, & qu'ils détruisirent la Place de fond en comble. Toute la Province fut perdue pour le Prince de Kouei.

Dans le Kiangsi, Kinchinchoang battit & poursuivit si chaude-
26. 1649. ment un gros détachement des Mancheoux, que s'il n'avoit été

possédé du desir de réduire Kantcheou, il eût pu facilement, après cette action, se jetter sur le Kiangnan, & s'y établir. Mais bientôt cent vingt mille Tartares entrerent dans sa Province; ce Général évita d'abord sçavamment un combat trop inégal, & croyant ensuite Nanchang sa Capitale menacée, il se flatta de faire périr l'Armée ennemie, si elle osoit en faire le siége. Elle l'osa; ses attaques furent inutiles; elle la bloqua pour l'affamer, & Kinchinhoang ne trouva plus d'autre ressource que dans un coup de vigueur. A la tête de deux cent hommes, il s'étoit fait jour à travers l'Armée des assiégeans, lorsqu'il fut forcé de se jetter dans une riviere pour la passer à la nage; les forces lui manquerent dans le trajet; il se noya, la Place fut saccagée, & toutes les Villes de la Province se hâterent d'ouvrir leurs portes. Lychintong, digne ami de ce brave Général, avoit péri à Kantcheou, par une noire perfidie du Tartare, Gouverneur de cette Ville.

HISTOIRE DE LA CH.

Dans le Chensi, une Armée de quarante mille hommes, sous l'étendart de la révolte, avoit publié, contre la Cour de Péking, un sanglant manifeste qui la grossit jusqu'à cent mille soldats, & qui lui attacha toutes les Places, à l'exception de Singhan. Elle fut si long-temps devant cette Place, qu'un secours considérable de Tartares eut le temps d'arriver & de la dissiper. Une amnistie acheva de pacifier cette Province. Il ne fut pas si aisé de calmer le Chansi, dont la révolte fut causée par des jeunes gens de la suite d'un grand Seigneur de la Cour, revêtu de la qualité d'Ambassadeur, qui enleverent la fiancée d'un des plus apparens de la Ville: action inouie parmi les Chinois. Kiansay, Gouverneur de la Place, & Chinois de naissance, demanda satisfaction à l'Ambassadeur, sans l'obtenir; & il punit l'attentat par le massacre des coupables. Un libelle qu'il publia contre les Mancheoux produisit dans le Chensi une si étrange agitation, qu'il se vit bientôt à la tête d'une belle Armée, animée de toutes ses fureurs. Il gagna même le Prince Mogol, dont l'imprudent Ambassadeur alloit demander la fille pour l'Empereur Chuntchi: circonstance

accablante pour la Cour de Péking. Ce Prince attira d'abord l'attention de Nechingouang. Cependant, en lui envoyant des Ambassadeurs pour traiter avec lui, il fit marcher une Armée contre les rebelles. Kiansay, qui avoit pris la qualité de Prince de Han, remporta sur les Mancheoux deux victoires, dont la derniere leur coûta vingt mille hommes, & jetta Péking dans la consternation. Le Prince-Régent résolut alors de marcher en personne, pour conserver, comme lui dit le jeune Empereur, par la force de son bras, une Couronne dûe à sa prudence.

27. 1650. Nechingouang, à la tête de cent mille hommes, s'étoit proposé de ne point donner bataille à l'ennemi, qu'il ne fût assuré de vaincre. Ses manœuvres, conduites avec la plus grande habileté, suivant cette résolution, désespérerent Kiansay, qui, ayant morfondu son Armée à force de marches & de contremarches, pour l'engager au combat, fut obligé de ramener le reste de ses Troupes à Tahytong. Alors le Prince-Régent écrivit à l'Empereur : *Je tiens votre ennemi, & Votre Majesté peut être bien assuré que le pouvoir de cet homme est sur son déclin.* On ne douta point de sa promesse, & il tint parole. La Place fut investie & enfermée dans un grand ouvrage, avec une étonnante activité. Lorsque Kiansay la vit exposée à toutes les horreurs de la famine, il attaqua les retranchemens des Tartares, en homme livré au désespoir, il fut tué. Les habitans sortirent en habits de deuil pour implorer la clémence de Nechingouang qui se contenta de mettre leurs maisons au pillage. La révolte fut éteinte.

Cependant des quinze Provinces de l'Empire Chinois, quatre reconnoissoient le Prince de Kouei, & le Setchuen se trouvoit en proie à la tyrannie de Chanhienchong, ancien rival du fameux Ly-Stching. Le Corsaire Chinchikong avoit d'ailleurs l'empire de la mer. Chanhienchong, monstre d'une cruauté réfléchie, & que l'on dit supérieure à ce que l'on raconte des plus redoutables fléaux du genre humain, dévastoit le Houkoang & le Setchuen, où il prit le titre de Roi. Ennemi mortel des Lettres,

& sur-tout des Lettrés, dont la censure l'indignoit, il mit tout en œuvre pour rendre ses sujets aussi ignorans que lui. Par mille infâmes artifices, il fit périr plus de trente-deux mille Lettrés, & plus de vingt-cinq mille Bonzes de l'Ordre des Hochangs. Il étoit prodigue envers ses soldats, & familier avec eux; mais il exigeoit qu'ils eussent toujours un air de gaîté; car le plus léger nuage de tristesse étoit un crime que le tyran ne pardonnoit point, parce qu'il disoit que les esprits mélancoliques étoient seuls capables, selon lui, de former & de bien conduire un complot. Comme les Mancheoux approchoient, il fit égorger six cent mille habitans de Chingtou, Capitale du Setchuen, pour l'infidélité de quelques-uns: & le reste de la Province fut mis à feu & à sang, pour que l'Armée Tartare n'y trouvât ni subsistance ni secours. Enfin, dans la crainte que les femmes n'amollissent le courage de ses soldats, il les engagea, en leur donnant lui-même l'exemple, à massacrer toutes leurs esclaves; on en tua quatre cent mille. Il marchoit à Hanchong, lorsqu'un Général Mancheou ayant rassemblé à la hâte quelques Troupes, quelques Archers Tartares le rencontrerent à quelque distance de son Camp, & lui percerent le cœur d'un coup de fléche. Ses Lieutenans, persuadés qu'ils avoient en tête cent mille Tartares qui alloient les accabler, se dissiperent. Il fallut bien des années pour repeupler le Setchuen.

Le Conseil de Régence de Péking, pour achever plus facilement la conquête de la Chine, forma le projet de donner en fief à quelques-uns des plus grands Seigneurs Chinois le Koantong, le Koangsi, le Gunnan, & le Koueitcheou, Provinces du Prince de Kouei, ainsi que le Foukien, le Kiangsi, & le Houkouang. Parmi les Princes feudataires, il nomma le célèbre Ousankouei, dont l'Histoire n'a rien dit depuis quelque tems, & Kongionté, descendant de Confucius, & Prince de Tingnanouang. Le but de cette politique étoit d'intéresser les Grands de l'Empire aux progrès des armes Tartares, & de gagner les Chinois, en leur don-

HISTOIRE DE LA CH. 27--28. 1650-51.

nant des Souverains de leur Nation. Les succès de cette année & de l'année suivante justifierent pleinement ces dispositions. Le gain de quelques batailles & la prise de plusieurs Villes par les Princes feudataires, obligerent le Prince de Gouei de sortir de la Chine, & d'aller chercher un asyle aux Indes. Le Vice-Roi Thomas étant tombé avec la Ville de Koueilin au pouvoir des Mancheoux, on lui fit trancher la tête, suivant la pratique Tartare, parce qu'il refusa constamment de reconnoître l'Empereur Chunchi pour Souverain. Enfin, deux Lieutenans du tyran Chanhienchong ayant appris la fuite du Prince de Kouei, remirent aux Tartares le Yunnan, la seule Province qu'ils eussent encore à soumettre. Ainsi fut consommée la conquête de la Chine par les Mancheoux, mais il leur restoit encore trop d'ennemis pour la posséder tranquillement. Après un si heureux événement, le Prince Nechingouang termina sa carrière. L'Empereur l'appelloit Amaouang, pere Prince. Au rapport de tous les Ecrivains Chinois & Tartares, il eut toutes les qualités d'un Conquérant & d'un Politique du premier ordre, sans presque aucun des défauts des Politiques & des Conquérans ordinaires. Son frere, qui avoit une petite Souveraineté, prétendit à la tutelle de l'Empereur. Les Grands s'y opposerent, sur ce que l'Empereur ayant quatorze ans & étant déja marié à la fille du Prince des Occidentaux, il étoit capable de gouverner par lui-même. Ils en vinrent jusqu'à suspendre aux portes de leurs Palais les marques de leurs dignités, disant qu'ils ne les recevroient que de la main de Chuntchi. Ce Prince prit en main les rênes du Gouvernement, & par son air populaire, ses soins, son attachement aux coutumes Chinoises, il gagna les cœurs des peuples. Son affection pour le P. Adam Schall ou Scaliger servit aux progrès de la Religion Chrétienne.

Le fameux Marin, Chinchikong, devenu plus hardi que jamais depuis la mort du Prince-Régent, fit une descente dans le Foukien, défit les Tartares, prit Haytonching, rançonna plusieurs autres Villes, assiégea Changcheou. Mais une nouvelle Armée de

29. 1652.

Mancheoux l'obligea de lever le siége de cette Place, d'abandonner les autres, & de se retirer sur ses vaisseaux, où il porta beaucoup de butin. Cependant l'infatigable Corsaire continua ses pirateries sur les côtes les années suivantes, sans que la Cour de Péking songeât sérieusement à former une Marine. La famille de Koxinga avoit établi sa résidence à Amoui & dans les autres Isles rangées sur la côte du Foukien.

Les Hollandois de Macassar ayant appris du P. Martini, Missionnaire, qui revenoit de la Chine, que les Mancheoux avoient fait proclamer à Canton, que le commerce de leurs nouveaux Etats étoit ouvert à toutes les Nations étrangères, le Gouverneur de Batavia & le Conseil des Indes avoient envoyé en ambassade, à la Cour de Péking, Pierre de Goyer, & Jacob de Keyser, pour négocier un Traité de Commerce. Cette tentative n'ayant pas eu le succès qu'on desiroit, Nieuhof conseilla au Gouverneur de Batavia de profiter de la guerre que l'Empereur avoit alors avec Koxinga ou Chinchikong pour obtenir la liberté du commerce, en offrant aux Mancheoux des secours maritimes. Avant l'arrivée de Goyer & de Keyser à Péking, des Ambassadeurs du Czar de Moscovie s'étoient présentés à la Cour pour un semblable dessein; mais comme ils avoient refusé de rendre hommage devant le Trône du vieux Palais, dans l'idée que c'eût été déroger à la majesté du Czar, ils étoient partis sans avoir été reçus à l'Audience. Il arriva, dans le même tems, un Ambassadeur du Grand Mogol, pour accommoder des différends survenus entre les deux Nations, & demander, au nom de leurs Prêtres, la liberté de prêcher leur Religion à la Chine, qui leur avoit été retranchée depuis quelque tems sous de rigoureuses peines. 32-33. 1655-56.

Chinchikong, par ses entreprises, ouvrit enfin les yeux à la Cour sur l'indispensable nécessité d'avoir une Armée Navale. Après avoir pourvu de vivres & de munitions un grand Arsénal dans la petite Isle de Tsomming, ce Corsaire remonta le Kiang avec une Flotte de huit cent voiles jusqu'à Nanking qu'il se mit en 35-37. 1658-60.

devoir d'affiéger. Le Commandant Tartare, qui n'avoit qu'une foible garnifon & peu de vivres, fut fi effrayé à fon approche qu'il projetta d'égorger dans la nuit tous les habitans de Nankin en état de porter les armes : projet déja formé par un autre Officier Tartare à Singhan. Les Nankingois étoient d'ailleurs juftement foupçonnés de favorifer les affiégeans. Cependant Chinchikong ne faifoit que foiblement fes attaques en homme qui veut ménager fes forces, & attendre des circonftances favorables. Un avantage remporté par les Corfaires entraîna leur ruine. Fiers d'avoir mis en déroute douze cent Tartares, ils crurent qu'ils pouvoient tranquillement fe livrer à la débauche, pour célébrer le jour de la naiffance de Chinchikong. La garnifon, inftruite à point nommé de l'état des affiégeans, fondit fur eux : & ce ne fut qu'un maffacre d'hommes ivres fuivi d'une fuite précipitée. On a prétendu que ce Corfaire avoit perdu cent mille hommes à cette expédition ; ce qui n'eft point croyable. On a dit auffi que, quand la nouvelle de ce fiége fe répandit à Péking, l'Empereur avoit fongé à fe retirer en Tartarie, & que, fi la valeur de Chinchikong eût été foutenue par la prudence, il eût défolé la Chine ; mais l'orgueil le rendoit téméraire.

Les Mancheoux, revenus de leur frayeur, équiperent une Flotte de huit cent Chuen ou Joncs pour aller chercher le Corfaire. Peu effrayé de cet appareil, il raffembla douze cent Navires, & diffipa facilement des ennemis fans expérience. Il détruifit cette premiere Armée Navale des Conquérans de la Chine, de telle maniere qu'*on pouvoit douter qu'elle eût jamais exifté* : c'eft l'expreffion d'un Ecrivain du tems. Cependant n'ofant s'arrêter plus long-tems fur les côtes de la Chine, il tourna fes armes contre l'Ifle Formofe.

La Province de Koueitcheou venoit tout récemment de fe révolter en faveur du Prince de Kouei qui revenoit du Royaume d'Ava ; & ce qui allarmoit la Cour, c'eft que le brave Oufankouei avoit, difoit-on, part à cette révolution. Ce foupçon n'étoit

fondé

fondé que sur l'inaction de ce Prince, à la vûe des premiers mouvemens; car Ousankouei, moins par fidélité peut-être que par un secret dépit de n'avoir pas été consulté dans un complot tramé au voisinage de ses Etats, prit à cœur d'en arrêter les suites. Il battit le Prince de Kouei, & s'étant rendu maître de sa personne, il le fit mourir avec son fils Constantin.

Dans ce tems là, il se formoit en France une Compagnie de Commerce pour la Chine, la Cochinchine, & le Tonquin. On ignore si les voyages de ses Agens furent heureux, & même s'ils en firent plusieurs. Quatre ans après, c'est-à-dire, en 1664, le privilége de ce Commerce passa dans les mains de la quatriéme Compagnie des Indes Orientales, qui, en 1698 le céda à une nouvelle Société. Le début de cette seconde Compagnie de la Chine donna de grandes espérances; mais la guerre pour la succession d'Espagne arrêta ses progrès. Louis XIV créa en 1712 une troisiéme Compagnie qui fut fondue en 1719 dans la Compagnie des Indes.

L'Empereur Chuntchi avoit conçu une violente passion pour la femme d'un jeune Seigneur Tartare, dont il causa la mort par un outrage auquel cet Officier ne put survivre. Le Prince amoureux épousa aussitôt la veuve, & il en eut un fils. Mais cet enfant si cher vêcut peu, sa mere le suivit de près au tombeau; & l'Empereur, inconsolable de ces deux pertes, mourut de douleur en peu de jours. Aux funérailles de sa femme, il avoit 38.
ordonné, suivant une coutume pratiquée encore quelquefois par 1661.
les Tartares, que trente hommes se donnassent la mort pour appaiser ses mânes. Sur le point d'expirer lui-même, il se reprocha, en présence des Mandarins, son peu d'attention au gouvernement de l'Etat, son ingratitude envers ses bons serviteurs, son mépris pour les conseils de sa mere, son avarice, ses dépenses frivoles en vaines curiosités, son affection pour les Eunuques, sa passion désordonnée pour la défunte Reine, & les maux de ses peuples. Il mourut âgé de vingt-quatre ans. Son fils Kanghi, ou

HISTOIRE DE LA CH.

Ginti, ou Chinfougin-Hoangti, âgé de huit ans, reçut le lendemain les hommages des Grands.

Le premier ufage que les Tuteurs firent de leur autorité, fut de faire trancher la tête au Chef des Eunuques, auteur d'une partie des malheurs de l'Empire, où, depuis la mort de Nechingouang, il étoit devenu l'arbitre des graces, malgré le difcrédit dans lequel le corps de ces efclaves étoit tombé. On en chaffa quatre mille du Palais; plus de mille furent privés de leurs emplois, & l'on publia l'Arrêt fuivant: *Les Princes Mancheoux fe font engagés folemnellement à ne jamais confier aux Eunuques des poftes ou des dignités qui aient rapport à l'adminiftration de l'Etat.*

Chinchikong, après s'être emparé des petites Ifles des Pêcheurs, étoit venu fe préfenter devant Formofe avec toute fa Flotte, à deffein d'en chaffer les Hollandois qui s'étoient quelquefois oppofés à fes brigandages. Le Confeil de Batavia s'étoit endormi dans une fauffe fécurité par un excès de confiance dans les confeils de Verbugh, ancien Gouverneur de l'Ifle, qui, piqué contre Cayet, fon fucceffeur, traitoit de chimères tous les avis qu'on recevoit de Formofe. L'avarice du Confeil en avoit pris droit de négliger les fortifications du Château de Zélande bâti en 1634, & le foin de la garnifon. Cependant comme les Troupes Hollandoifes y étoient au nombre de douze cent hommes, elles fe défendirent affez courageufement. Chinchikong, après avoir taillé en piéces quatre cent foldats, força ceux du Fort de Kijkam de fe rendre à difcrétion : leur fort fut un cruel efclavage. Pedel, un des Commandans de la garnifon du Fort de Zélande, ayant été tué avec une partie de fes gens fur la côte, la fituation des Hollandois parut d'autant plus défefpérée, que les Infulaires & les Chinois habitués ayant pris la fuite ou fléchi fous des forces fupérieures, ils n'avoient à fe promettre que des fecours éloignés qui ne pouvoient arriver affez tôt. Le Corfaire paffa au fil de l'épée tout ce qu'il trouva fous les armes, fit trancher la tête à Hambrouk, Miniftre Hollandois, parce qu'il n'avoit pu amener le Gou-

verneur à compofition, & ordonna que les femmes des prifonniers fuffent violées à leurs yeux & mifes en piéces ; après quoi on les fit périr eux-mêmes. Les affiégés, en fe retirant dans le Château, mirent le feu aux maifons ; les Chinois l'éteignirent affez à tems pour fatisfaire leur ardeur pour le pillage. Enfuite le Fort fut battu de toutes parts avec tant de violence, qu'il ne reftoit plus aux Hollandois que la reffource de mourir les armes à la main ; lorfqu'ils virent paroître une puiffante Flotte de Batavia qui s'avançoit à pleines voiles, avec toute la confiance que donnent le nombre & la force. A peine ces vaiffeaux eurent-ils jetté l'ancre, que par la plus grande fatalité une horrible tempête les emporta fi loin, qu'on perdit l'efpérance d'être fecouru affez promptement. Cependant ils vinrent débarquer des Troupes & des vivres ; mais l'artillerie des affiégeans les força de fe retirer. Enfin, pour employer les termes de Schouten, le Ciel, les élémens, l'air, les courans, le feu, la terre, tout fe déclaroit contre la Compagnie de Hollande, tout étoit favorable à fes ennemis. La conftance des Hollandois à fe roidir contre l'infortune auroit pu les fauver, fi la perfidie de leurs propres gens n'eût fourni des armes pour leur ruine. Sur les informations de ces malheureux, Koxinga brûla les vaiffeaux Hollandois qui venoient chargés de vivres, & fit couper aux prifonniers le nez, les oreilles, & la main droite, pour les renvoyer au Fort, comme il avoit fait autrefois à des prifonniers Mancheoux. En vain l'Amiral Cauf fit demander du fecours aux Conquérans Tartares ; on ne put en obtenir. Enfin, les affiégeans fe difpofoient à donner l'affaut, lorfque les Hollandois, qui n'étoient pas en état de le foutenir, demanderent à capituler. Chinchikong leur accorda des conditions plus honorables qu'ils n'ofoient l'efpérer ; mais, fuivant la Relation de Montanus, il les fit périr ou charger de fers, contre la foi du Traité.

HISTOIRE DE LA CH.

39. 1662.

Le Gouverneur de Batavia ne put apprendre ce défaftre, fans penfer non-feulement à fe venger, mais à fe remettre en poffef-

Histoire de la Ch.

ſion d'une Iſle dont la perte entraînoit celle du commerce. On fit partir une Flotte avec un Ambaſſadeur chargé de propoſer au Vice-Roi de Foukien une ligue pour la ruine du Corſaire, ſans autre condition que la liberté du trafic. Les Tuteurs de l'Empereur avoient pris le parti de détruire les Bourgs & les Villages de ſix Provinces qui ſe trouvoient ſituées le long de la mer dans la largeur de trois lieues: ce qui réduiſit à la mendicité une infinité de familles. Au lieu de créer une bonne Marine, le Conſeil de Régence avoit ſuivi l'avis inſenſé qu'on lui avoit donné *de s'appauvrir pour n'être point volé.* Les Mandarins Chinois parurent peu diſpoſés à recevoir les offres des Hollandois. Ceux-ci pilloient & brûloient çà & là un grand nombre de Villes & de Villages de la dépendance de Chinchikong, & leur Flotte prit la route de Batavia, comme ſi elle n'avoit été armée que pour faire du mal à l'ennemi, ſans en retirer aucun avantage. Le Corſaire avoit pris le titre de Roi de Formoſe. Aſpirant enſuite à la Souveraineté de Manille, il avoit menacé les Eſpagnols de les traiter comme les Hollandois, s'ils balançoient à lui rendre cette Place, & il mourut quelque tems après. On dit que pendant quinze ans qu'il exerça l'autorité ſuprême, il condamna au dernier ſupplice, pour des fautes légeres, plus de cinq cent mille perſonnes, entre leſquelles on compte ſa première femme & ſon fils qui eurent tous deux le bonheur d'échapper à cette barbare ſentence.

40. 1663. Les informations que le Conſeil de Batavia reçut de l'Amiral Bort & du Vice-Amiral Van-Campen, Chefs de la première Flotte, ne firent qu'échauffer le reſſentiment des Hollandois. On réſolut de faire partir, ſous la conduite du même Amiral, une Flotte plus redoutable que la précédente, & de ne renoncer à la guerre qu'après avoir obtenu de juſtes ſatisfactions pour la perte de Formoſe. Lorſque la nouvelle Flotte fut arrivée dans la riviere de Chang, une Flotte Tartare la joignit pour attaquer celle du fils de Chinchikong, appellé Chinkinmay ou Koxinkingſya. Les Flottes combinées attaquerent l'ennemi ſous l'Iſle de

Goutſe, & remporterent ſur lui un léger avantage. Cependant elles s'emparerent des Iſles de Goutſe & de Quemoui, après que celle d'Amoui ſe fût rendue à Lipovi, Général Chinois. Lorſque l'Amiral Hollandois parut devant Formoſe, il fut fort étonné d'apprendre que les ennemis étoient au nombre de ſept mille hommes: de l'avis de ſon Conſeil, il prit le parti de faire offrir au Commandant cinq mille taëls d'argent pour l'engager dans ſes intérêts, & de propoſer au Gouverneur de traiter à des conditions honorables. Pour joindre la force à la douceur, il fit débarquer huit cent hommes qui avoient ordre de ſe camper avantageuſement ſur une montagne. L'ennemi, après avoir élevé des Forts, vint aſſeoir ſon Camp à deux lieues de celui des Hollandois. On ne ſe battit point, on négocia, & les Hollandois ſe rembarquerent. Leur Contre-Amiral porta au Vice-Roi de Foukien & au Général Lipovi, des Lettres de l'Amiral qui contenoient le récit de l'expédition & les motifs de ſon retour à Batavia, dont le plus preſſant étoit la maladie répandue parmi ſes Troupes. Bort promettoit enſuite de revenir à la mouſſon du Sud, avec une puiſſante Flotte, & de ſe joindre aux Tartares pour fondre ſur les Iſles qui reſtoient à Chinkinmay. Ce jeune Prince ſe tenoit renfermé dans l'Iſle de Tongſua avec toutes ſes forces. Les Hollandois laiſſoient toujours à la Chine un Agent de Commerce. Dans cet emploi, à Conſtantin Noble, ſuccéda Erneſt-Van-Hogenhoek qui n'obtint que de légers avantages. L'année ſuivante, Peter-Van-Hoorn y parut en qualité d'Ambaſſadeur, mais il n'y négocia pas plus heureuſement. On remarque que malgré la ſplendeur de ſon Ambaſſade, dont les préſens étoient plus riches & en plus grande quantité que ceux de la premiere, il fut traité avec moins de conſidération que ſes prédéceſſeurs, ſoit à la Cour Impériale, ſoit dans les Villes de ſon paſſage. Il n'eſt pas aiſé de juger s'il dût s'en prendre aux mauvais offices des ennemis des Hollandois, les Portugais & les Miſſionnaires Catho-

41. 1664.

42. 1665.

Histoire de la Ch.

liques, ou n'en accuſer que l'infidélité de ſa Nation qui n'avoit pas renvoyé la Flotte, comme l'Amiral l'avoit promis, pour la conquête de l'Iſle Formoſe. J'obſerverai ſeulement qu'avant ſon arrivée, les Miſſionnaires étoient déja en diſgrace. Les Tartares, ſans le ſecours des Hollandois, avoient enlevé quelques Iſles à Chinkinmay qui s'étoit réfugié à Formoſe, où il ſe fortifioit de jour en jour, réſolu de ſe défendre juſqu'à l'extrémité.

La jalouſie avoit ſuſcité l'année précédente une perſécution contre les Miſſionnaires & la Religion Chrétienne. Tanjaouang, autrement le Pere Adam Schaal, étoit parvenu à introduire dans le Tribunal des Mathématiques, l'Aſtronomie Européenne, quelque dépit qu'en euſſent les Chinois. Si l'on s'en rapporte au Dominicain Navarrette, qui fut lui-même enveloppé dans la diſgrace des Miſſionnaires, l'unique cauſe de la perſécution fut la ſuperſtition des peuples qui attribuerent la mort de l'Empereur Chuntchi & de l'Impératrice à un mauvais réglement fait par le Jéſuite pour les funéraires d'un autre Prince. Les Lettrés, entretenant les peuples & la Cour dans ces diſpoſitions, accuſerent le P. Adam d'avoir voulu introduire à la Chine une Religion pernicieuſe, & d'avoir, dans des aſſemblées clandeſtines, formé divers complots pour exciter les peuples à la révolte. Le Miſſionnaire, après avoir été chaſſé du Tribunal des Mathématiques, fut condamné à être découpé tout vivant; & il eût péri, ſi le Prince Song n'eût intéreſſé l'Impératrice en ſa faveur. Ce Miſſionnaire
43-45. Mandarin ne jouit pas long-tems de ſa liberté. Caſſé de vieil-
1666-69. leſſe & affoibli par de longues ſouffrances, il mourut quelques mois après ſon élargiſſement. Dans une diſpute qui s'éleva quelques années après ſur l'Aſtronomie entre Yangkouanſien, Préſident du Tribunal des Mathématiques, & Nanhoaigin (le P. Verbieſt, Flamand de Nation) accuſateur du P. Adam, & des autres Miſſionnaires, l'Aſtronomie Européenne triompha, & le Mathématicien Chinois eût été mis à mort, comme un impoſteur & un calomniateur, ſi Canghi ne lui eût pardonné par pitié pour

ſon âge. Cependant les Miſſionnaires avoient été bannis à Canton ou à Macao, excepté le Pere Verbieſt, & quelques autres Jéſuites qui avoient eu la liberté de reſter à Péking, mais avec défenſe de prêcher leur Religion. Un ennemi cruel, quoique caché, du Chriſtianiſme, le Chef le plus accrédité du Conſeil de Régence, fut vers ce tems-là livré par l'Empereur au Tribunal des crimes, qui condamna lui & ſon fils à être hachés tout vivans; le Prince commua le genre de mort en confirmant la ſentence; & ces criminels, qui ne s'étoient appliqués qu'à remplir leurs coffres par toutes ſortes de voies, furent étranglés. Canghi gouvernoit par lui-même ſes Etats, depuis la mort du Prince de Soui, le premier des quatre Régens; il annonça de bonne heure la beauté de ſon regne. Le P. Verbieſt étant devenu Préſident des Mathématiques, après ſa diſpute avec Yangkouanſien, donna des leçons de ſciences à Canghi, & profita de ſa faveur pour lui préſenter une Requête touchant les calomnies que l'on avoit publiées contre la Religion Chrétienne, & les Prédicateurs de l'Evangile. On mit ſept jours à examiner cet écrit, dans une aſſemblée générale des Mandarins, après quoi il fut déclaré que la Religion Chrétienne n'enſeignoit rien de mauvais, ni qui portât à la ſédition. Un Edit Impérial rappella les Miſſionnaires de l'exil, en leur défendant néanmoins de bâtir de nouvelles Egliſes, comme il défendoit aux Chinois d'embraſſer le Chriſtianiſme. Il étoit alors arrivé à Péking un Ambaſſadeur Portugais de Goa, qui y avoit reçu les plus grands honneurs, ſi l'on en croit les Portugais, ou qui y avoit eſſuyé des humiliations extrêmes, ſi l'on s'en rapporte au véridique Navarrette. Les Chinois traiterent l'Ambaſſadeur comme un petit Mandarin qui venoit rendre hommage & faire ſes ſoumiſſions au nom du Roi de Portugal. Cependant on dit que ſes négociations ne contribuerent pas peu à affermir la Nation Portugaiſe dans la poſſeſſion de Macao.

Entre pluſieurs bruits qui ſe répandirent ſans fondement au

HISTOIRE DE LA CH.

sujet de la persécution des Missionnaires, on publia que les Bonzes avoient suborné, par le moyen de plusieurs milliers de ducats, les membres de la Cour des Rites; mais cette imputation avoit d'autant moins de vraisemblance, qu'ils étoient eux-mêmes alors en butte à la persécution, & que, s'ils avoient pensé à corrompre le Tribunal, c'étoit plutôt pour leur conservation que pour la ruine d'autrui. On prétendit encore, avec aussi peu de vérité, que, tandis qu'on signoit la sentence, une boule de feu tombée du Ciel avoit embrasé le Palais, & le P. le Comte, ainsi que le P. du Halde, rapportent à cette occasion des tremblemens de terre, des feux célestes, & d'autres prodiges. Il est vrai qu'on vit paroître dans ce tems là une Comète, mais elle parut aussi en Europe. Mon opinion, dit Navarrette, & celle du P. Loveli, Jésuite, est que le Christianisme n'a point encore fait assez de progrès à la Chine pour intéresser le Ciel à le défendre par des miracles.

49. 1671. Quelques années après ces événemens, les Courtisans Tartares faillirent à renverser l'Empereur de son Trône, & à renvoyer les Mancheoux dans le Léaotong, en insinuant au Prince, que le fameux Ousankouei, Prince de Yunnan, n'avoit toujours sur pied un bon corps de Troupes bien entretenu & bien exercé, que pour saisir une occasion favorable de rompre le joug, sous lequel il avoit lui-même, en quelque sorte, asservi sa patrie. Il est vrai que ce Chinois s'étoit reproché autrefois d'avoir *appellé des lions pour chasser les chiens*; mais il étoit alors trop avancé en âge pour suivre les inspirations du ressentiment, après avoir si bien secondé l'épée des Tartares. D'ailleurs, son fils, élevé à la Cour de Péking, étoit un gage de sa fidélité. L'Empereur, cédant à l'importunité de ses Courtisans, donna ordre à Ousankouei de venir lui rendre hommage en personne. Le Prince vassal eût obéi sans délai, s'il n'avoit été prévenu par son fils du danger qui l'attendoit. Sur ce message, il prétexta ses infirmités pour ne pas entreprendre le voyage de Péking; réponse qui fut présentée comme un acte de rébellion.

rébellion. Cependant l'Empereur lui envoya deux Mandarins, pour l'attirer à Péking, en l'éblouiſſant par des promeſſes. Indigné des propoſitions de ces Officiers, le Prince Chinois leur dit qu'il iroit à Péking, puiſqu'on le vouloit, mais à la tête de quatre-vingt mille hommes. S'il eût pris en effet la route de la Capitale, la domination Tartare eût peut-être été ruinée. Après s'être aſſuré de ſes Principautés de Yunnan & de Koueitcheou, il ſe rendit dans le Setchuen, où il fut reçu à bras ouverts; ſes Lettres ſeules lui ſoumirent le Houkoang; & par ſes Envoyés, il attacha les autres Princes feudataires & le Roi de Taywan ou Formoſe à ſa faction. On a dit, qu'à la vûe de ces ſuccès, qui en promettoient de plus grands, Ouſankouei prit, ſans balancer, le titre d'Empereur, ou ſouffrit du moins qu'on le lui donnât.

50. 1673.

Son fils travailloit à Péking d'une manière plus expéditive à détruire en un ſeul jour les Mancheoux par une conſpiration contre l'Empereur & ſa Capitale. Ses complices n'étoient que des eſclaves, mais animés du zéle le plus ardent. Quelque conſidérable que fût leur nombre, le ſecret fut ſcrupuleuſement gardé par la taciturnité Chinoiſe qu'une humeur vindicative rendoit plus profonde, juſqu'à la veille du jour marqué pour le maſſacre des Mancheoux. Les remords d'un des conjurés qui ne put, à l'approche du crime, ſoutenir l'idée de la mort de ſon maître, le meilleur des maîtres, découvrirent la trame. Les Miniſtres furent d'avis qu'on ne fît grace à aucun des conſpirateurs. Kanghi, naturellement porté à la clémence, ſe contenta de faire mourir l'auteur du complot, & ceux qu'il avoit d'abord ſéduits. Cependant on fut obligé de dégarnir la Capitale de Troupes, pour faire face à Ouſankouei *Par tout où les maux abondent*, dit l'Empereur, *la prudence veut que l'on coure au plus preſſé. Nous n'avons, nous autres Mancheoux, qu'à nous bien conduire chacun dans ſon état, & les nombreux habitans de cette Ville ſeront autant de Mancheoux.* Les Troupes qu'on leva eurent ordre de barrer ſeulement le chemin de la Capitale, ſans rechercher la vaine gloire

HISTOIRE DE LA CH. de battre les rebelles, ou de faire des conquêtes sur eux. L'Empereur jugea cette méthode indispensable pour se donner le tems de faire des levées en Tartarie.

51. 1674. Un Prince Mogol, nommé Sachar, fier de sa descendance fausse ou vraie de la famille de Genghiskhan, crut avoir trouvé un tems propice pour révendiquer en faveur de sa Nation un Empire qu'elle avoit conquis & possédé autrefois. Au premier bruit de ses intrigues, l'Armée des Mancheoux, qui se formoit dans le Léaotong, alla rapidement au travers des torrens & des précipices fondre sur le pays de Sachar, lorsqu'on s'y attendoit le moins. Le Mogol se retrancha, mais on l'attaqua sans délai; ses Troupes furent taillées en piéces; on le prit avec sa famille, & il fut conduit à Péking. Sa ruine tint en respect ses Alliés, auxquels Changhi pardonna, en leur assurant qu'ils n'abuseroient pas une autre fois impunément de sa clémence.

Cette victoire fut très-utile dans un tems où trois puissans ennemis se liguoient avec Ousankouei : c'étoient les Princes feudataires du Koantong & du Foukien, & du Souverain de Formose. Leur union fut consommée l'année suivante, mais presque aussitôt rompue; car le Roi de Foukien & celui de Formose ayant

52. 1675. prétendu l'un & l'autre aux honneurs des préséances, en vinrent aux mains, pendant que le Roi de Koangton mettoit ses services à un prix si haut, auprès d'Ousankouei, que ce Chef de la ligue le réduisit, en quelque sorte, par sa fierté à se repentir d'avoir coupé sa tresse de Mancheou. Pendant que le Prince mécontent travailloit sourdement à faire sa paix avec l'Empereur, les Troupes victorieuses des Mogols entrerent dans le Foukien, dont le Roi venoit d'être affoibli par trois défaites, dans sa guerre avec Chinkinmay: aussi toute la Province parut-elle soumise, dès que les Tartares furent en-deçà des monts. Le Général Mancheou prit tranquillement possession des Villes. L'Empereur Changhi accorda au Prince rebelle sa grace, à condition qu'il entretiendroit un corps de Mancheoux dans ses Etats, & qu'il ne pour-

roit diſpoſer de ſes propres forces que de l'avis & ſous la direction
du Général Tartare. Le Prince de Koangton ſubit la même loi.
Ainſi Ouſankouei ne pouvant être ſecondé de la part du Roi de
Taywan que par quelques deſcentes peu utiles, ſe vit réduit à
ſes ſeules forces. Cependant il ſe ſoutint, malgré les manœuvres
habiles des Généraux Mancheoux, qui ne cherchoient qu'à le
ruiner inſenſiblement, ſans engager une action déciſive. Le ma- 56.
nége dura quelques années, au bout deſquelles ce grand Prince 1679.
fut obligé de concentrer ſes forces dans l'Yannan, où il ſe main-
tint juſqu'à ſa mort. Bientôt après, l'Empereur força le Prince de
Koangton de s'étrangler pour avoir, contre l'ordre de la Cour,
continué le commerce avec les Européens, & pour avoir pour-
ſuivi ſi mollement des brigands révoltés, qu'il avoit donné lieu
de ſoupçonner qu'il pouvoit avoir part à leur révolte. Le jeune
fils d'Ouſankouei ſe pendit dans Yunnanfou de déſeſpoir d'avoir
été vaincu, & de ne pouvoir défendre cette Place, quoiqu'il parût
animé des mêmes vertus & des mêmes paſſions que ſon pere.
Enſuite le Prince de Foukien, par les cruelles vexations qu'il exer-
ça ſur ſes propres ſujets, s'attira l'indignation de la Cour, à
laquelle le cri des peuples demandoit vengeance : on le punit à
Péking du dernier ſupplice. Il ne reſtoit plus que l'Iſle de Taywan 58.
à ſoumettre pour conſommer la conquête & la pacification de la 1681.
Chine. Le Vice-Roi de Foukien, ayant gagné l'affection des peu-
ples, n'eut beſoin que de publier une amniſtie pour faire aban-
donner les Iſles à une foule de Chinois que la crainte y tenoit
retranchés. Sur ces entrefaites, la Flotte s'étant miſe en mer, 59.
s'empara aiſément des Iſles de Ponghon. Dans la ſuite, Chin- 1682.
keſan, fils de Chinkinmay, auquel il avoit ſuccédé depuis trois
ans, envoya, de l'avis de ſes Miniſtres, & contre ſon gré, une Re-
quête à l'Empereur, contenant une démiſſion pure & ſimple
de la Souveraineté de Taywan. Changhi reçut favorablement cet 60.
acte, mais il exigea que Chinkeſan fixeroit ſon ſéjour à Péking, 1683.
& lui donna des titres d'honneur,

Histoire de la Ch.

Canghi, après avoir affermi la paix dans toutes les parties de son vaste Empire, résolut, dans un Conseil, d'assujettir ses Troupes, chaque année, à trois des voyages en Tartarie, pour leur faire apprendre, dit le P. Verbieft, dans les chasses des ours, des sangliers, des tigres, & des cerfs, à vaincre les ennemis de l'Etat, ou du moins pour soutenir leur courage contre le luxe Chinois & contre l'amollissement du repos. En effet, ces sortes de chasses ressembloient plus à des expéditions militaires qu'à des parties de plaisir; car l'Empereur y conduisoit plus de cent cinquante mille hommes en ordre de bataille, à travers des régions désertes & des montagnes escarpées, & dans les tems les plus rigoureux. Ils formoient autour des forêts & des montagnes des cordons qui les entouroient, comme s'ils avoient assiégé réguliérement des Villes à la manière des Tartares Orientaux. L'Empereur marchoit avec le plus redoutable appareil de guerre, dans la vûe de contenir dans la soumission ces peuples si formidables pour la Chine, & de leur inspirer, par une pompe éblouissante, autant de respect que de crainte pour la Majesté Impériale. Enfin, l'expérience lui ayant appris qu'un trop long séjour à Péking l'exposoit à des maladies considérables, il s'étoit persuadé que les mouvemens d'un long voyage étoient propres à l'en garantir. Pendant ce tems-là, il se privoit du commerce des femmes; & dans cette grande Armée, on n'en voyoit pas d'autres que celles qui étoient destinées au service de la Reine-mere qui accompagnoit son fils. Ce Prince menoit toujours avec lui des Missionnaires Jésuites.

J'ai dit que la paix regnoit dans l'Empire, quoique sur le Fleuve Amur les Troupes de la frontière eussent les armes à la main pour arrêter les Russes que les Zibelines attiroient depuis le milieu du siécle dans ce canton obscur & périlleux de la Tartarie : car on ne peut donner le nom de guerre à de légères hostilités, dont la Nation n'éprouvoit point de secousse, & dont elle n'avoit presque pas connoissance. Cependant ces incursions produisirent des négociations éclatantes, & un important Traité: elles entraînoient

la néceſſité de fixer les limites des deux Empires ; elles avoient ouvert une communication entre eux ; elles frayerent les voies au commerce. Des Promyſchlenis, c'eſt-à-dire, des Chaſſeurs ou des Marchands errans de Sibérie avoient, depuis long tems, entrevu quelques terres agréables & fertiles du côté du Fleuve Amur ou Amour. Ce Fleuve eſt le même que le Saghalianula des Mancheoux, le Yanglongkijan ou Chelundſian des Chinois, & le Schilkir ou Silkar des Tonguts. Les anciens Mogols l'appelloient Karamuran, le Fleuve Noir ; & Abulghaſi le nomme Ikarmuran. Il eſt ſurprenant que M. Muller, dans l'Hiſtoire de ce Fleuve que M. Dumas vient de traduire de l'Allemand en François, ſoit embarraſſé à découvrir l'origine du nom d'Amur que les Ruſſes donnent à ce Fleuve, lorſqu'on le trouve incorporé dans celui de Karamuran qui lui étoit donné par les Mogols. Sur les bruits répandus par les Promyſchlenis de la beauté des terres arroſées par ce Fleuve, un Gouverneur de la Ville de Jakutzk envoya en 1643, ſous la conduite de Pojarkow, un parti de cent trente deux hommes à la découverte d'un pays qu'on n'appercevoit, pour ainſi dire, que dans d'épaiſſes ténébres, au moyen de quelques lueurs incertaines. Le détachement s'enfonça ſans proviſions dans des terres incultes, il entreprit des conquêtes ſans forces & ſans reſſources : là il manqua de vivres, parce qu'il n'y avoit point d'habitans ; ici, parce qu'il aliéna les habitans par des violences, & la diſette en emporta la plus grande partie. Cependant on perça à travers pluſieurs Nations indépendantes ou tributaires de la Chine, à travers les Daures, les Dutſcheris, les Natkis, les Giliœkis, &c ; & l'on impoſa çà & là des tributs. Bientôt le pays fut battu par de nouveaux Promyſchlenis Ces vagabons ſervoient d'avant-coureurs aux Coſaques ; les routes s'applanirent, & le cahos ſe débrouilla. On entreprit alors de bâtir des Oſtrogs & des Simowies, des Villes & des Villages fortifiés, pour aſſervir ces peuples Tartares. Enfin, un Promyſchleni, nommé Chabanow, fut envoyé en 1649 par le Vaivode de Jakutzk vers l'Amur, pour

incorporer dans l'Empire Russe, ce Fleuve & les terres adjacentes. Chabanow, avec une petite Troupe, répandit la terreur chez les Daures & chez leurs voisins. Ils déserterent la plûpart de leurs Villages, ils se défendirent foiblement dans leurs Forts. Un détachement Chinois, chargé par le Scham-Scha-Khan, ou par le Grand-Khan de la Chine de lever sur eux les tributs, fut témoin d'un combat entre les Russes & les Daures; & il en demeura tranquille spectateur, sous prétexte que l'Empereur ne lui avoit pas ordonné de combattre les ennemis de ses Tributaires. Les vainqueurs brûlerent plusieurs Villages, ils se fortifierent dans quelques postes; le Fort d'Albasin, élevé sur le Village d'Yaksa, devint le chef-lieu de leurs établissemens.

Les plaintes des Dutscheris & des Atschanis ou Natkis, exciterent à la fin le zéle du Gouverneur du pays des Mancheoux. Celui-ci donna ordre à un Seigneur nommé Isinei de rassembler une forte Armée, de se jetter sur les Russes, & de tâcher de les prendre prisonniers, afin de les lui livrer avec leurs armes. Isinei se mit en marche avec environ deux mille chevaux, & il arriva devant Atschanskoigorod, d'où les Russes opprimoient les Atschanis. La Garnison, quoique instruite des desseins de l'ennemi, étoit encore dans le sommeil, lorsque le canon foudroya la Place. Ce bruit l'étonna & l'effraya; elle n'avoit point encore vû d'armes à feu dans les mains des Tartares. L'étonnement & la frayeur suspendirent sa défense, enfin le courage l'emporta. Cependant les Chinois ouvrirent la bréche, ils monterent à l'assaut, & la victoire étoit à eux, s'ils ne s'étoient pas embarrassés eux-mêmes dans leur triomphe, en cherchant à prendre les Russes vivans. Ce ménagement donna le tems à l'ennemi de faire avancer vers le lieu de l'assaut, une piéce de canon qui, enfilant la bréche, culbuta les Assiégeans. Alors les Assiégés sortirent de la Place. La défaite des Chinois repoussés ou à demi-vaincus, fut bientôt achevée par le carnage de ceux d'entr'eux qui étoient armés de mousquets; il périt de leur côté près de sept cent hommes. Les Russes

ignoroient alors ce qui se passoit chez leurs voisins. Ce ne fut que par un prisonnier qu'ils apprirent que Scham - Scha- Khan, Roi des Bogdois ou des Mancheoux, tentoit de soumettre Susei, Roi des Nikaniens ou des Chinois : ce sont-là les noms que l'on lit dans l'ouvrage de M. Muller. Cet événement arriva en 1652. De nouvelles bandes de Cosaques partoient sans cesse de la Sibérie Russe pour aller découvrir & conquérir les bords de l'Amur. En rançonnant quelques peuples Tartares, on prétendoit les soumettre au tribut. En élevant des Ostrogs, sans y laisser des garnisons, on croyoit avoir soumis le pays. Cependant la plus grande partie des *découvreurs* périssoit de misere, ou par d'autres accidens ; le reste emportoit quelques fourrures. Le fruit que l'on retiroit de ces expéditions, c'étoit de reconnoître les lieux propres à recevoir des peuplades, & à grossir le commerce des pelleteries.

Chabanow avoit reçu des renforts, la désertion l'affoiblit. Il falloit, pour assûrer la subsistance à une Armée conquérante, cultiver les terres, au lieu de battre inutilement le pays ; les Cosaques refuserent le travail. Chabanow, qui n'étoit point en état de se maintenir dans ses conquêtes, envoya des Ambassadeurs à la Chine pour négocier une conciliation, & des Messagers à Moscou pour se procurer des secours. Mais ses Ambassadeurs furent massacrés, & ses Messagers n'obtinrent que des promesses. Cependant les récits de ces derniers firent une telle impression sur les peuples, que les Cosaques abandonnerent plusieurs districts de la Sibérie, pour se rendre sur l'Amur. Ceux qui couroient après eux pour les ramener, ils les forçoient d'en venir aux mains, ou les engageoient à les suivre. Ces tumultueuses émigrations dépeuplèrent plusieurs cantons de la Sibérie, sans qu'il paroisse qu'elles aient porté des peuplades sur les bords de l'Amur. On avoit peint ce Fleuve & les terres voisines comme une source inépuisable d'or, d'argent, de fourrures, de grains, & de richesses de tous les genres. Parce que quelques Cosaques en avoient rapporté des ba-

bits de damas & de drap d'or, le peuple s'étoit laiffé perfuader que tous les habitans n'étoient vêtus que de damas & de drap d'or. On regardoit enfin la contrée haute de l'Amur comme le Paradis de la Sibérie. Elle étoit alors inculte & déferte. Les Tartares en étoient partis pour chercher des lieux plus tranquilles & plus fûrs, & il n'y avoit plus ni or ni argent. Enfin, les Conquérans étoient dans des allarmes continuelles & des befoins preffans.

Le Bogdoi-Khan, ou Empereur de la Chine, avoit envoyé ordre aux Tartares d'évacuer les pays infeftés par les Ruffes. Une de fes Flottes, foutenue par une Armée, défendoit le Schingal. Une autre Armée marchoit fur le haut Amur. Les Ruffes battirent la Flotte en 1654, fans ofer attaquer les Troupes de terre; ils furent attaqués l'année fuivante par la feconde Armée dans le Fort de Kamarskoi Oftrog, qui commandoit le pays des Daures, parce qu'Albafin avoit été détruit. Chabanow étoit allé jouir dans un Gouvernement de Sibérie, de la récompenfe de fes travaux : ce fut le Cofaque Onofreiftepanow qui foutint le fiége avec une garnifon de cinq cent hommes. Les Chinois, au nombre de dix mille, avoient une bonne artillerie pour battre le Fort, & des machines étranges pour aller à l'affaut. De la deftruction de quelques partis Ruffes, ils tirerent un augure fi favorable, qu'ils fe promirent de réduire bientôt l'Oftrog en poudre, & d'en emmener la Garnifon prifonniere. S'ils ne furent pas affez habiles pour endommager, avec trois batteries, la Place qui étoit fortifiée avec beaucoup de foin & d'art, ils eurent affez de courage pour donner l'affaut, & de bravoure pour le foutenir avec acharnement. Mais abattus à leur premier effort, ils mirent toute leur confiance dans le feu de leur artillerie, & peu de tems après, ils leverent le fiége. Les Ruffes reconnurent le doigt de Dieu dans leur délivrance, & l'on rendit des honneurs particuliers à une effigie du Sauveur, dont on raconte des apparitions. Toutefois les affaires allerent en décadence, parce que les Ruffes de l'Amur

parurent

parurent vouloir se soustraire à la jurisdiction du district de Jakutzk qui les avoit jusqu'alors soutenus. Ils errerent pour chercher des vivres, & ils ne trouverent presque par tout que des pays incultes & abandonnés. Le goût d'une vie vagabonde étoit trop enraciné dans le cœur des Cosaques & des Promyschlenis pour sortir, par le travail, de la nécessité de vivre aux dépens d'autrui. On ne put parvenir à les assujettir à la discipline ; ils continuerent de butiner & de déserter. Dans les Troupes Chinoises répandues sur la frontière, on ne voyoit que des transfuges Russes. Enfin, dans un combat contre les Chinois, les Russes perdirent en 1658 le brave Stepanow avec près de trois cent hommes. Le Vaivode Paschkow, qui venoit d'être chargé de rassembler toutes les forces de la contrée pour une vigoureuse expédition, ne put, faute de vivres & de Troupes, que soumettre quelques peuples révoltés, lever des tributs, & bâtir la Ville de Nertschinsk près de la riviere de Nertscha, où la famine réduisit ses habitans à manger des chevaux, des chiens, & des animaux de toutes espéces. Des événemens arrivés ensuite, le plus mémorable, avant le renouvellement de la guerre avec les Chinois, c'est le rétablissement d'Albasin ou Gaksa, par l'assassin d'un Vaivode. Cet assassin, nommé Tschernigowskoi, mérita, pour lui & pour ses complices, le pardon de son crime par les services qu'il rendit à l'Etat dans ce canton, & spécialement par la soumission des Tonguts. La Colonie d'Albasin cultiva ses terres, elle devint assez florissante. En 1677 la Cour de Moscou envoya des Ambassadeurs à la Chine, lesquels, à leur retour, avertirent les Russes de ce canton de ne pas naviguer, à l'avenir, sur l'Amur, & sur le Seïa, de ne faire aucune levée de tributs sur les Tunguts de cette riviere dernière, & de se tenir en garde contre les attaques imprévues des Chinois.

HISTOIRE DE LA CH.

L'Empereur Kanghi, informé par les Officiers qu'il avoit sur la frontière que les Russes & leurs vassaux y répandoient l'allarme, enlevant les chasseurs des Zibelines, & désolant les Villages,

Histoire de la Ch.

ordonna au Gouverneur de la contrée de se pourvoir d'armes ; & d'agir, suivant les concurrences, contre l'ennemi, pour le forcer à rentrer dans ses terres, & à rendre quelques transfuges Chinois : il fut obéï. Le Gouverneur, après avoir fait de la Ville d'Aigun une bonne place d'armes, mit des Troupes en campagne vers le Fleuve Noir. Un parti Russe donna d'abord en 1683, dans une Flotte Chinoise de trois cent Busses, petits Bâtimens montés de vingt hommes ; il fut détruit. L'année suivante, la garnison d'Albasin reçut une Lettre de l'Empereur qui se servoit également des promesses & des menaces pour l'engager à rendre la Place ; elle ne s'ébranla point, & chacun jura de rester fidéle à son devoir. Cependant le danger n'étoit pas éloigné. Les Chinois avoient déja porté leurs hostilités sur les Ostrogs & les Simowies des rivieres de Seïa, de Sélimba, d'Amgun, & de Tugur. Dolonskoi n'existoit plus dès l'année 1682. Dans tout l'Amgun, les Chinois n'avoient eu d'autre soin que d'effacer, par le feu, les vestiges des habitations que les Russes y avoient eues. La garnison de Sélimbinskoi s'étoit sauvée avec peine. Celles de Seiskoi & de Turgurskoi étoient prisonnières. En 1684 & 1685, les Chinois pousserent leurs courses jusqu'aux environs d'Albasin ; des Villages situés le long de ce Fleuve, on vit paroître leur Flotte composée de cent Busses, dont chacune étoit montée par quarante ou cinquante hommes, pendant qu'une Armée de dix mille hommes s'avançoit par terre avec un train d'artillerie de quarante ou cinquante grosses piéces de canon, & de plus de cent piéces de campagne. La Flotte & l'Armée, en se présentant devant Albasin, commencerent à le foudroyer. Le Vaivode Tolbusin étoit déterminé à se défendre jusqu'à la dernière extrémité, afin de donner le tems à ceux de Nerschinsk de venir à son secours. Mais divers accidens retarderent les convois, & dissiperent les renforts. De quatre-cent cinquante hommes qui étoient dans l'Ostrog, il en périt plus de cent dès les premiers jours du siége. Bientôt les remparts & les tours furent criblés ; la

poudre & le plomb manquerent dans la Place, & la Garnifon regarda comme une faveur du Ciel, la permiffion qui lui fut accordée par le Général Chinois de fe retirer à Nerfchinsk. Tolbufin ne fut pas plûtôt dans cette Ville, qu'il prit tous les moyens poffibles pour recouvrer ce qu'on avoit perdu. Les Chinois avoient réduit en cendres Albafin, & tous les Villages d'alentour; mais ils n'avoient pas touché à cent défœtins ou arpens de terres enfemencées, & ils s'étoient retirés. Les Ruffes s'affurerent d'abord de la récolte, & enfuite ils releverent l'Oftrog & les habitations voifines. Cette Ville fut inveftie de nouveau en 1687. La Flotte Chinoife étoit de cent cinquante Buffes; l'Armée de terre n'étoit que de trois mille chevaux. Il y avoit fept ou huit cent hommes dans la Place. Elle fut long tems canonnée, fans que les Affiégés perdiffent un pouce de terrein. Les Chinois ne fe rebuterent point. Ils formerent autour de la Ville une circonvallation qu'ils garnirent d'artillerie; après quoi ils tenterent un affaut qui ne fut pas heureux. Je ne fçais s'ils manquerent d'habileté dans leurs opérations, mais il ne paroît pas qu'ils manquaffent de courage, comme M. Muller le témoigne de la manière la plus affirmative. La mort du Vaivode Tolbufin, & d'une partie de la Garnifon attaquée du fcorbut, & d'autres maladies, auroit bientôt rendu la bravoure des Affiégés inutile, fi la rigueur du froid n'avoit rendu les travaux infupportables aux Chinois. Le fiége fut converti en blocus. Enfin, lorfqu'il n'y avoit plus que foixante-fix hommes dans l'Oftrog, les Chinois s'en éloignerent. Ces ennemis, qui, jufqu'alors avoient menacé de tout mettre à feu & à fang, devinrent doux & civils, jufqu'à offrir aux Ruffes tous leurs fecours pour foulager les malades. Ceux-ci recommencerent auffitôt à rétablir leurs Villages, & à cultiver leurs terres, fans que les Chinois y apportaffent aucun empêchement. » Une » manière d'agir fi pacifique, après tant de bruit, dit M. Muller, ne pouvoit avoir fa raifon que dans les grandes pertes » qu'ils avoient fouffertes devant Albafin, & dans l'impoffibi-

» lité où ils se supposoient de jamais prendre la Place par » force. » Cette manière d'agir avoit sa raison dans l'ordre que l'Empereur leur avoit donné, au rapport de M. Muller lui-même, de lever le siége, d'évacuer le district d'Albasin, & de retourner dans les quartiers d'où ils étoient venus. L'Empereur n'avoit point pris ce parti, par la considération des pertes essuyées devant la Place ; la ruine entière d'une si petite Armée n'eût point été une perte pour un Empereur de la Chine, ni un sujet de crainte pour un Kanghi. Il y avoit été déterminé par les Ambassadeurs que le Czar avoit envoyés à Péking pour l'engager à régler à l'amiable les limites des deux Empires. Le Traité conclu en 1689 prouve que la crainte, ainsi que le désavantage de la guerre, étoient du côté des Russes, puisqu'ils consentirent à la démolition d'Albasin ou Yaksa ; & sans les bons offices des Jésuites qui accompagnoient les Plénipotentiaires Chinois, ils n'auroient obtenu la paix qu'à des conditions beaucoup plus dures. Dans le Traité qui fut digéré par les P. P. Pereira & Gabillon, il fut stipulé que les rivieres de Gorbiza & d'Argun qui se jettent dans l'Amur, & la chaîne de montagnes qui regne depuis la Gorbiza jusqu'à l'Océan, marqueroient les bornes des deux Empires, de manière que les terres situées au Midi appartiendroient à la Chine, & celles du Nord à la Russie. On convint aussi que les sujets des deux Puissances auroient la liberté de voyager & de négocier les uns chez les autres, sans être inquiétés dans leurs courses & dans leur trafic, pourvu qu'ils fussent munis de passeports. Lorsqu'il fut question de confirmer le Traité par un serment solemnel, les Chinois en jurerent l'exécution devant un crucifix, prosternés à la manière des Chrétiens. C'étoit l'ordre que l'Empereur leur avoit donné, croyant, avec raison, dit le P. Gabillon, que rien ne pouvoit avoir plus de force sur l'esprit des Moscovites, pour leur faire observer inviolablement le Traité de paix, que de sçavoir qu'elle avoit été jurée au nom du vrai Dieu. Mais le serment des Chinois engageoit-il les Russes, & les Russes pouvoient-ils

agréer un ferment, par lequel les Chinois ne fe feroientpas cru liés? Le ferment des Idolâtres, par le Dieu des Chrétiens, n'auroit donc eu aucune force ni fur l'efprit des Chinois, ni fur celui des Ruffes. Auffi les Ambaffadeurs du Czar exigerent-ils que ceux du Grand-Khan juraffent à leur manière, & par leur Dieu. Depuis la démolition d'Albafin, la contrée eft reftée déferte. Les Chinois s'étoient réfervé le droit d'élever des colonnes de pierres, fur lefquelles le Traité devoit être gravé; mais les Commiffaires des Villes frontières de la Chine fe bornerent, dans leur vifite, à planter des poteaux avec des infcriptions concernant leurs opérations particulières. Cet ufage fubfifte encore aujourd'hui.

Dans ce voyage, les Miniftres de l'Empereur de la Chine avoient trouvé les Eleuthes ou Kalmouks, & les Kalkas Mogols en guerre. L'Empire des derniers étoit dans un état déplorable. Gabillon nous apprend les caufes de ces troubles de la Tartarie. Les Kalkas, au nombre de fix cent mille familles, étoient divifés en fept bannières qui avoient chacune leur chef, dont trois portoient le titre de Khan. Chafuktu, l'aîné de ces trois Princes, fut attaqué, pris & mis à mort par un Prince du fecond ordre, nommé Linzang-Humtayki. La famille & les fujets de Chafuktu chercherent une retraite dans les terres de Tuchuktu, autre Khan, qui excita les Taykis & les Chefs de Bannières à fe joindre à lui contre l'ufurpateur. Celui-ci fut pris & envoyé au Grand-Lama pour recevoir la punition qu'il méritoit. Le Grand-Prêtre inveftit le fils de Chafuktu de la dignité de fon pere; mais on ne reftitua point à ce Prince les troupeaux ni les fujets de fon prédéceffeur, parce que Tuchuktu, excité par fon frere qui étoit un de ces Fo vivans, fi communs en Tartarie, s'en étoit mis en poffeffion. Ce Lama, ancien difciple de celui du Tibet, avoit appris à cette école à jouer le rôle de Divinité, & il s'arrogea la même qualité que fon maître.

Le jeune Chafuktu, fe voyant exclus de la fucceffion de fon pere, malgré la protection & le décret de l'affemblée générale, porta fes

plaintes au Dalay-Lama. Il mourut, pendant que l'on ſongeoit à prévenir la guerre par un accommodement. Son fils prit le parti de s'allier avec Kaldan, Khan des Eleuthes. L'Envoyé de ce Prince, à l'Aſſemblée de la Nation & le Miniſtre du Dalay Lama, ayant été maltraités par l'orgueilleux Lama des Kalkas, les offenſés firent éclater leur reſſentiment. Le Lama, plein de rage, ſurprit & fit noyer Chaſuktu; enſuite il ſe jetta ſur les terres des Kalkas, & fit couper la tête au frere de leur Khan. Kaldan ſe mit à la tête d'une Armée; mais comme les ennemis étoient en nombre fort ſupérieur, il crut que le meilleur parti étoit de camper, dans l'eſpérance qu'ils s'affoibliroient bientôt par la diviſion. En effet, Tuchuktu & le Lama furent ſucceſſivement abandonnés par Cheching, troiſiéme Khan des Kalkas, & par les autres bannieres. Auſſitôt que Kaldan s'en fut apperçu, il fondit ſur ſes ennemis, qui eurent beaucoup de peine à ſe ſauver, après avoir perdu la meilleure partie de leur Armée. Tuchuktu fut forcé d'abandonner ſon Camp, & le Lama ſa réſidence, aux flammes & au pillage. Les deux freres & le fils de Chechiukhan, qui venoit de mourir, ſupplierent l'Empereur de la Chine de les recevoir au nombre de leurs vaſſaux, pour obtenir ſa protection contre un ennemi dont ils exagérerent l'ambition & la cruauté. Kaldan fit dire à la Cour de Péking qu'elle avoit le même intérêt que lui à punir l'infraction d'un traité dont elle étoit garante avec le Dalay-Lama; mais que ſi on lui livroit le Lama des Kalkas pour être jugé par ce Pontife, il finiroit auſſitôt les hoſtilités. L'Empereur ne crut pas qu'il fût de ſa dignité d'abandonner des Princes qui avoient eu recours à ſa puiſſance, & comme depuis le dernier Traité de Nipchou, il n'avoit rien à craindre des Ruſſes, il déclara qu'il prenoit les Kalkas ſous ſa protection, & leur donna des terres pour y former un établiſſement: c'étoit déclarer la guerre au Khan des Eleuthes.

Kaldan étoit fils de Puturuhum, Tayki des Eleuthes, & vaſſal d'Ochirtu-Che-Ching, ou Boſſuktu, lequel s'étoit rendu célèbre

dans des guerres faites au Tibet. Des trois enfans de Puturuhum, le second, nommé Sengho, fit massacrer Onchon, son frere aîné; il fut à son tour tué par un autre de ses freres. Kaldan, troisiéme fils de Puturuhum, ayant quitté le Sacerdoce pour venger son sang, avec le secours des partisans de Sengho, & des Troupes d'Ochirtu, Khan Général, se rendit maître des Etats de son frere dont il épousa la femme qui étoit fille d'Ochirtu. Dans la suite sur les bords du lac Zizalpu, il enleva la Couronne à son beaupere, quoiqu'il lui fût redevable de sa fortune, perfidie que le Grand Lama récompensa du titre de Khan. Kaldan avoit joui paisiblement du fruit de son crime, jusqu'en 1688, année de la guerre des Kalkas. Pendant cette guerre, il avoit été rappellé dans ses Etats par la nouvelle que les Usbeks commettoient dans son pays les mêmes ravages qu'il exerçoit ailleurs. Cette invasion des Tartares Mahométans n'eut point de suite.

Lorsque ce Prince vit la résolution de la Cour de Péking, il s'avança jusqu'aux frontières de l'Empire, à la tête d'une Armée peu nombreuse, mais bien disciplinée, en détruisant sur sa route tous les Kalkas qu'il trouva sur les bords du Kerlon. Au premier bruit de sa marche, les Mogols, soumis à la Chine, depuis l'origine de la Monarchie Tartare, lesquels, campés à peu de distance de la grande muraille, servoient comme de garde extérieure à l'Empire, se rassemblerent avec quelques Mancheoux pour observer les mouvemens des Eleuthes sur la frontière. On amusa Kaldan par des négociations pour le surprendre; mais ayant été attaqué dans la nuit, il repoussa les Mogols jusqu'au centre de leurs terres, où ils chercherent leur sûreté dans les montagnes. Cette disgrace mit l'Empereur dans la nécessité d'envoyer de Péking une Armée considérable, qu'il eût lui-même conduite, si les représentations de son Conseil ne l'en avoient détourné. Kaldan n'étoit qu'à quatre-vingt lieues de Péking. Sans artillerie & avec un petit nombre de Troupes, il accepta la bataille que le frere & le fils aîné de l'Empereur lui présenterent. Après avoir

7--8.
1690--91.

combattu jufqu'à la nuit, les deux partis fe retirerent dans leur Camp refpectif. Cette journée produifit un Traité, par lequel Kaldan s'engagea à ne jamais rentrer fur les terres de l'Empereur ni fur celles de fes Alliés. Une partie de fes Troupes périt dans fa retraite ; Tfivangraptan, fon neveu, lui débaucha une partie de fes fujets pour aller s'établir dans un autre pays, & ces revers le mirent pendant trois ou quatre ans hors d'état de rétablir fes forces.

Quoique l'avantage de la campagne fût demeuré aux Chinois, leurs Généraux ne furent pas à couvert des rigueurs de la juftice ; car c'eft une loi du Gouvernement Mancheou qu'un Général qui livre bataille, fans remporter la victoire, eft coupable. Le frere de l'Empereur eût été privé de fa dignité de Vang ou Régule, petit Roi, & fes Lieutenans euffent perdu leurs emplois, & peut-être leur liberté, fi Kanghi n'avoit déclaré qu'une faute légere ne méritoit pas des châtimens rigoureux ; il adoucit la fentence du Tribunal. Enfuite dans l'affemblée générale des Tartares, les Princes Kalkas lui rendirent de concert un hommage folemnel.

Quoique l'Empereur eût déclaré, par une Ordonnance publique, que la Religion Chrétienne ne devoit pas être traitée comme une fauffe loi, quoique les Peres Gabillon, Pereyra, Bouvet, Thomas, & autres, fuffent en grand crédit auprès de l'Empereur, plufieurs Gouverneurs avoient perfécuté les Chrétiens & les Miffionnaires, quelquefois indifcrets dans leur zéle. Il s'éleva contre eux un funefte orage dans les Provinces de Tchékian. Comme la Religion n'étoit que tolérée & avec beaucoup de reftrictions, les Mandarins avoient la liberté d'interprêter les ordres de l'Empereur en faveur du Chriftianifme. Les Jéfuites de la Cour prirent le parti de préfenter à Kanghi une nouvelle Requête ;
9. 1692. & après bien des contradictions de la part des Tribunaux, ils obtinrent enfin, par la protection du Prince Sofan, parent de l'Empereur, un Edit qui permettoit le libre exercice de la Religion

ligion Chrétienne dans tout l'Empire. Ce Prince accorda même aux Peres Gabillon & Bouvet un emplacement dans l'enceinte de son Palais, pour y bâtir une maison & une Eglise, en partie à ses frais. Cependant en 1717, un Tsonping ou Mandarin de guerre, nommé Tchinmao, présenta une Requête à l'Empereur contre la Religion Chrétienne, & les Missionnaires, sous prétexte de veiller à la tranquillité publique, qui étoit sur le point d'être troublée au-dedans & au-dehors, au dedans par les Missionnaires & par leurs disciples, au dehors par les Commerçans Européens. La Requête fut examinée par les Tribunaux. Ils porterent une sentence qui rappelloit deux anciens Edits, dont l'un défendoit de prêcher & d'embrasser la Religion Chrétienne, & l'autre ordonnoit à chaque Européen de recevoir une patente Impériale, où on lisoit le nom de son pays, le tems de son séjour à la Chine, son serment de n'en point sortir, &c. Le P. Parrenin, avec deux autres Missionnaires, alla se jetter aux pieds de l'Empereur; mais il n'en put avoir d'autre réponse, sinon que, par cet Edit, il n'étoit défendu de prêcher l'Evangile qu'à ceux qui n'avoient pas reçu la patente.

HISTOIRE DE LA CH.

Le Czar de Russie ne négligeoit rien pour entretenir la paix & pour établir un commerce avec les Chinois. Ce fut pour cet objet qu'il envoya Everard - Isbrandides à la Cour de Péking en qualité d'Ambassadeur; ce Ministre fut favorablement accueilli par 1693.
l'Empereur qui ne s'occupoit que de ce qui pouvoit rendre son Empire tranquille & florissant. Ses lumières supérieures, son application infatigable au travail, son équité & sa pénétration dans le choix de ses Ministres, son éloignement de tout luxe, pour sa personne, relevé par sa magnificence dans les dépenses de l'Etat, sa tendresse secourable pour ses peuples, sa fermeté à maintenir les loix, sa vigilance continuelle sur la conduite des Gouverneurs, l'empire absolu qu'il avoit acquis sur lui-même, tout cela entretenoit la subordination & la tranquillité au-dedans. Sa politique ne négligeoit rien de ce qui pouvoit écarter les fléaux du dehors.

Histoire de la Ch.

Le Khan des Eleuthes posséda tranquillement les terres qui avoient composé les Etats de Chasuktu & de Tuchuktu, jusqu'à ce qu'il eût rétabli son Armée. Lorsqu'il se vit en force, il nettoya de nouveau les bords du Kerlon par le massacre des Kalkas; ensuite s'étant avancé sur la frontière des Mogols Korchins, il fit proposer au chef de cette nation de se joindre à lui contre les Mancheoux. Le Khan des Korchins, fidéle au serment qu'il
11--12 avoit fait à l'Empereur, lui envoya la lettre de Kaldan. Elle causa
1694-95. quelque inquiétude à la Cour de Péking. Si l'on ne craignoit point les Eleuthes, on n'y aimoit pas une ligue des Princes Mogols soutenue par le Dalay-Lama. On prit la résolution de pousser les Eleuthes jusqu'à la dernière extrémité.

L'Empereur entra dans la Tartarie avec différens corps de Troupes pour enfermer l'ennemi de toutes parts; cependant il lui fit proposer plusieurs fois d'entrer en composition : ce fut en vain. Kaldan, obligé de fuir avec précipitation devant l'Armée Impériale, tomba dans celle de Fiangupé qu'on avoit envoyée par des chemins regardés jusqu'alors comme impraticables. Aussi cette Armée avoit-elle souffert d'incroyables fatigues. Le Khan des Eleuthes l'attaqua, sans lui donner le tems de se mettre en bataille. Le combat fut long. Après quelques décharges de l'artillerie, l'Infanterie Chinoise couverte de ses boucliers, avec des armes courtes, perça courageusement jusqu'au centre des Eleuthes qui avoient mis pied à terre pour mieux combattre. Les Mancheoux descendirent aussi de leurs chevaux pour pénétrer avec l'Infanterie dans l'Armée ennemie. On répandit d'autant plus de sang, que l'espérance de la retraite manquoit également aux deux partis. Enfin, Kaldan & ses gens se sauverent par des routes différentes, laissant leur bagage, leurs femmes, leurs enfans, & leurs troupeaux à la discrétion du vainqueur. Cette victoire, remportée à Telergi, fut d'autant plus heureuse que l'Armée Chinoise se trouvoit réduite à de fâcheuses extrémités par la disette de vivres, & que les troupeaux des Eleuthes lui furent

d'une grande ressource. Si Kaldan eût été informé de sa situation, & qu'il se fût ou retiré tout-à-fait, ou fortifié dans un défilé, l'Armée Impériale périssoit sans ressource. On prétendoit même qu'un neveu du Khan lui avoit donné ce conseil, & que l'espérance de battre des Troupes épuisées de fatigues, lui avoit fait rejetter un parti trop lent pour sa haine & son impatience. Mais comme les Chinois n'avoient pas d'autre ressource que de vaincre, ils combattirent en désespérés, & remporterent une victoire qui entraîna la ruine entière des Eleuthes & de leur Roi. La mort de ce Prince inflexible suivit de près sa défaite. Tanquilau, son neveu, 14.
avec le corps de Kaldan & toute sa famille, alla se soumettre à 1697.
l'Empereur, & la guerre fut terminée. Kanghi donna des ordres pour établir les Eleuthes dans les terres voisines de son Camp, où les pâturages étoient fort bons. Ensuite trois Grands de l'Empire allerent dans les Etats des Kalkas pour y tenir des assemblées destinées à régler les affaires publiques, & à établir des Loix. Une partie de la Nation s'étoit donnée, depuis plusieurs années, aux Moscovites. De la nombreuse Nation des Eleuthes, il ne resta que dix ou douze familles.

Bosuktu Khan regnoit sur les Eleuthes établis le long du lac 17.
Chami, & dans les déserts voisins. Il s'éleva entre ce Prince & 1700.
Zain ou Zuzikhan, Prince des Kalkas Mogols, des différends que l'Empereur Kanghi tâcha de concilier par un congrès, parce qu'il craignoit le caractère entreprenant de Bosuktu, & les suites fâcheuses qui pourroient arriver de la défaite des Mogols. Les conférences furent rompues, & la Cour de Péking, pour éloigner la guerre de ses frontières, engagea Zain Khan à pénétrer dans les Etats de son ennemi. D'abord l'avant-garde des Kalkas défit celle des Eleuthes. Bosuktu Khan, arrêté par la rigueur de la saison, & par l'abondance des neiges, se contenta de se tenir sur ses gardes, dans l'espérance que les Mogols se relâcheroient après leur victoire, & que, ne connoissant pas le pays, ils ne pourroient même y conserver long-tems leurs avantages. Il feignit

même de l'épouvante, pour les faire tomber plus facilement dans ses piéges. Au bruit de sa fuite, les Kalkas doublerent leur marche, & détacherent, pour le poursuivre par différentes routes, deux corps de Troupes. C'étoit assurer le succès de son stratagême. Aussi après avoir taillé les détachemens en piéces, il ne fit qu'une boucherie du Camp de la grande Armée. On peut juger du carnage par la quantité d'oreilles & de boucles de cheveux qu'il envoya pour témoignage de sa victoire, dans le lieu ordinaire de sa résidence; il en chargea neuf chameaux. Ensuite à la tête de trente mille hommes, il chassa Zain jusqu'à la grande muraille de la Chine.

L'Empereur, étonné de cet événement, s'efforça, par des sollicitations & des présens, d'engager Bosuktu à se retirer; mais ce furieux vainqueur goûta si peu la proposition d'un accommodement, qu'il menaça les Chinois de les attaquer, s'ils ne lui livroient Zain. Kanghi, que la Relation Moscovite de cette guerre nomme Amerlonbogdo Khan, regarda cette demande comme un défi. Il se hâta de faire marcher plusieurs corps de Troupes, qui, s'étant avancés l'un après l'autre, furent défaits successivement, à mesure qu'ils paroissoient. Les Troupes de Bosuktu étoient si braves, ou celles de Kanghi si mauvaises, que dans une de ces rencontres mille Eleuthes battirent vingt mille Chinois, & que dix mille en mirent une autre fois quatre-vingt mille en fuite. Enfin, le Monarque de la Chine n'espérant plus rien du courage de ses soldats, résolut de l'accabler sous le nombre. Dans cette vûe, il forma une Armée de trois cent mille hommes, soutenue par un train d'artillerie de trois cens piéces de canon, que le Khan, trop enflé de la prospérité de ses armes, reçut avec dédain. Il en fut bientôt puni par la perte d'une sanglante bataille, dont il ne se sauva qu'à la faveur des montagnes voisines. Il retourna presque seul dans ses Etats, où il passa deux ans dans l'humiliation, exposé aux reproches de ses sujets. Le tems lui fit comprendre qu'il n'avoit plus rien à se promettre que de la

négociation. Son fils ayant été ensuite livré à l'Empereur de la Chine qui lui fit couper la tête, il assembla ses sujets pour les exhorter à vivre en paix, & avala du poison.

Pendant le cours de cette longue guerre, Zigan-Araptan, ou Tsevang-Raptan, neveu de Kaldan, & fils de Sengho, s'étoit tenu caché pour se soustraire à la haine de son oncle Bosuktu ou Bostokhan. A peine eût-il appris sa mort, qu'il se présenta aux Eleuthes pour demander sa succession, comme son plus proche parent. Les Bukkariens, nouvellement conquis par son oncle, le reconnurent pour Souverain, à l'exemple des Eleuthes; & les Provinces qui paroissoient moins disposées à lui obéïr, y furent contraintes par les armes. Enfin, lorsque l'unanimité fut établie dans les suffrages, il fut solemnellement élu Kontais ou Kontaiki, Grand Monarque, avec défense de lui donner un autre nom.

La Chine étoit tranquille & florissante, lorsqu'on vit tout-à-coup le second fils de l'Empereur, lequel avoit été nommé héritier du Trône, déposé & chargé de fers. Ses enfans & ses principaux Officiers furent enveloppés dans sa disgrace. Un faiseur d'horoscopes, qui avoit prédit au Prince qu'il ne seroit jamais Empereur, s'il ne l'étoit à une certaine époque qu'il lui marquoit, fut coupé en mille piéces. Les Gazettes publiques furent remplies d'invectives contre la conduite du Prince que l'on examinoit depuis son enfance. Quelque tems après, son innocence fut découverte, & l'on sçut que le fils aîné de l'Empereur, pour rendre la fidélité de son frere suspecte, avoit eu, dit-on, recours à des prestiges magiques par le secours de Lamas, expérimentés dans l'usage des sortiléges. On fit mourir les Lamas, & l'on condamna le Prince aîné à une prison perpétuelle. Le jeune Prince fut rétabli dans sa qualité d'héritier. Mais ce rétablissement ne fut pas durable. Il demeura dans la suite déchu de ses prérogatives, pour des fautes plus réelles envers son pere. Le Cardinal de Tournon, qui étoit venu en qualité de Légat pour juger entre les Missionnaires divisés sur les cérémonies Chinoises, mourut à Macao. Quelques années

26. 1709.

HISTOIRE DE LA CH.

après, on publia un Edit contraire à l'établissement de la Religion Chrétienne. Il en a été parlé ci-dessus. Voyez les Observations sur les Religions de la Chine & les Observations sur celles des Indes.

Kontayki, Grand-Khan des Eleuthes, avoit employé les premieres années de son regne à faire fleurir l'Agriculture, parce que ses troupeaux ne suffisoient point pour la subsistance de son peuple. Ce Prince, dans le cours de son regne, fit éclater autant de génie & de courage, que de douceur & de piété. On rapporte, pour exemple de sa modération, qu'un de ses esclaves lui ayant crevé un œil à la chasse, non seulement il lui pardonna cet accident, comme un malheur involontaire, mais il lui donna la liberté, comme une espéce de dédommagement pour le danger auquel sa vie avoit été exposée, par la colère des Eleuthes. Un homme qu'il avoit trois fois élevé à la fortune, lui ayant demandé de nouveau son assistance : » Je vous l'accorderois encore, lui » dit-il, si l'obstination de votre mauvaise fortune ne me faisoit » juger que le Ciel vous condamne à la pauvreté. » Après des jours tranquilles, Zigan-Araptan parut aussi entreprenant & aussi belliqueux que son prédécesseur. Il fit la conquête d'une partie du Tibet. Quelques années après, une mine d'or située à l'Est du
53-57 Désert attira sur les Myrsas, qu'il avoit envoyés pour en pren-
1716-20. dre possession, les armes des Chinois & des Mogols. Le troisiéme fils de l'Empereur, accompagné d'un Jésuite fort habile dans les fortifications & dans la composition des feux d'artifice, pénétra jusqu'aux Provinces de Khamil & de Turfan, dépendantes de la petite Bukkarie, en suivant les Eleuthes. A la faveur de quelques Forts qu'il éleva de distance en distance, il parvint insensiblement à se rendre maître de ces pays, sans que dans cet intervalle, il eût été possible aux Eleuthes de le forcer à une bataille. Kontayki, perdant l'espérance de repousser les Chinois sans canon & sans Infanterie, deux secours, dont sa Nation ignoroit l'usage, fit offrir, par des Ambassadeurs au Czar de Russie, de lui payer un tribut, s'il vouloit envoyer à son secours dix mille hommes de Troupes

régulières avec du canon. Mais la guerre du Czar contre la Suéde, & ses vûes du côté de la Perse, l'empêcherent d'accepter une proposition si avantageuse. En 1717, Laurent Lange, Ambassadeur de ce Prince, avoit été bien reçu à Péking; il y fit un second voyage en 1723. Kontayki, laissé à lui-même, perdit toute la partie de ses Etats qui s'étendoit de l'Est du Désert jusqu'aux frontières de la Chine. On y établit des Colonies Mogoles, sans toucher aux domaines du Dalay-Lama. Cependant, dit Bentink, si les Chinois peuvent conserver les Provinces du Khamil & de Turfan, & s'ils continuent de s'étendre, comme ils y paroissent portés, le long des montagnes qui courent de là jusqu'aux Etats du Grand Mogol, le pays de Tangut ou Kokonor, tombera infailliblement entre leurs mains. Les Russes se sont avancés de l'autre côté jusqu'au lac de Saysan; & Ayuka, cousin de Zigan, a aussi affoibli ce Prince par une défection inattendue.

En l'année 1718, l'Empereur Kanghi avoit été attaqué d'une grande maladie qui avoit causé de vives allarmes, sur-tout parce que, dans le dessein de se choisir un successeur, il jettoit les yeux sur un Prince de la Dynastie des Yuen, au préjudice de ses propres enfans. A cette occasion, un grand Mandarin lui avoit fait présenter, par son fils, un Mémoire, dans lequel il représentoit avec respect de quelle importance il étoit pour le repos de l'Empire de rétablir son second fils dans la qualité de Prince héritier. L'Empereur, irrité de cette remontrance, fit mourir le pere, auteur du Mémoire, en pardonnant au fils qui n'avoit fait qu'obéir en le présentant. Cet exemple de sévérité ferma la bouche à tous les Grands.

A la fin de la guerre des Eleuthes, le Légat du Pape Mezzabarba étoit arrivé à Péking, pour terminer les disputes sur les cérémonies Chinoises. L'Empereur lui fit des questions fort embarrassantes. Il lui demanda, par exemple, comment le Pape pouvoit quelquefois, au rapport des différens Ordres, lorsqu'ils étoient si mal informés des usages de la Chine, que leurs témoignages

Histoire de la Ch.

étoient directement contraires, » pourquoi, ajoûta-t-il, le Pape » entreprend-il de prononcer sur les affaires de la Chine? S'apper» çoit-il que je prétende juger de celles de l'Europe? » Lorsque Mezzabarba lui parla de l'assistance du Saint-Esprit : » S'il est » vrai, dit l'Empereur, après avoir comparé le Bref du Pape avec » le Mandement de M. Maigret, que le Pape, comme les » Chrétiens l'assurent, soit assisté par les inspirations du Saint» Esprit, c'est M. Maigret qui est le Saint-Esprit des Chrétiens. » L'Empereur se plaignit des entreprises du Pape, de l'esprit brouillon de quelques Missionnaires, & de l'incompatibilité d'humeur des Religieux qu'il avoit en vain tâché de réunir. Kanghi demanda encore au Légat s'il croyoit qu'il y eût au monde des hommes sans tête, & s'il se trouvoit quelquefois du sel au sommet des plus hautes montagnes. Mezzabarba n'en eût point pénétré le sens, si le P. Parrenin ne lui eût dit que l'Empereur vouloit lui faire entendre, en style figuré, que le Cardinal de Tournon avoit manqué d'esprit & de jugement. Cependant le
39. 1722. Prince conçut beaucoup d'estime pour le Légat qui marqua toujours beaucoup de droiture & de fermeté, & qui ne parvint ni à réunir les esprits des Missionnaires, ni à changer le cœur du Monarque. Le Ciel en avoit ordonné autrement.

Dans ce tems là, l'Isle de Formose secoua le joug de la Chine, mais elle fut bientôt forcée de rentrer sous son obéïssance. Les Chinois du lieu avec ceux de Foukien & de Keomi, avoient égorgé les Mandarins & les Troupes. Quand la nouvelle s'en répandit à la Cour, on ne manqua pas de l'attribuer aux Hollandois qui n'y avoient nulle part, & sans doute à dessein de rendre les Européens odieux à la Nation. Ce fut un grand sujet de joie, quand on apprit peu après que les nouvelles Troupes Impériales, qu'on y avoit envoyées, étoient entrées dans la Capitale de l'Isle, & avoient tué une partie des rebelles.

L'Empereur Kanghi mourut l'année suivante, âgé de soixante-
38. 1721. neuf ans. Son nom a mérité l'admiration de l'Orient, & l'atten-

tion

tion de l'Europe. L'exercice con tinuel des vertus politiques & morales, rendit ſon Gouvernement ſi agréable & ſi glorieux, que les Chinois, dit Lange, diſtinguerent ſon regne par le nom de Tey Ping, grande tranquillité. Son jugement & ſon courage avoient ſur-tout éclaté, en arrêtant les plus dangereuſes conſpirations, avant qu'elles fuſſent capables de troubler le repos de l'Etat. Jamais Gouverneur, juſtement accuſé, n'échappoit au châtiment. Toujours populaire & ſenſible, il diminuoit les impoſitions dans les tems de diſette, & il faiſoit diſtribuer aux pauvres de l'argent & du riz, juſqu'à la valeur de pluſieurs millions. Il fut un jour ſi délicieuſement affecté du ſpectacle intéreſſant d'une belle récolte en Tartarie, qu'il envoya les plus beaux épis par des Couriers à l'Impératrice Douairiere & aux Reines. Libéral envers les ſoldats, il payoit leurs dettes, lorſqu'il voyoit que leur ſolde n'avoit pas été ſuffiſante; & dans la ſaiſon de l'hiver, il leur faiſoit des préſens extraordinaires d'habits. Lorſque les Marchands n'étoient point en état de faire leurs payemens au terme, il leur avançoit des ſommes conſidérables. En 1717, le commerce étant dans une ſi grande langueur, que les Marchands Ruſſes ne trouvoient point à s'y défaire de leurs marchandiſes, il déchargea ſes ſujets des droits ordinaires; ce qui lui fit perdre, dans le cours de cette année, vingt mille onces d'argent de ſon revenu. Les Sçavans furent en haute eſtime auprès de ce Prince; cependant il prit ſoin qu'ils n'abuſaſſent point de leurs lumières pour être incommodes au peuple. Il fit lui-même des progrès dans les hautes Sciences, malgré ſon application continuelle aux ſoins du Gouvernement. S'il ceſſa de favoriſer la Religion Chrétienne, c'eſt qu'il fut indigné des paſſions qui diviſerent les Miſſionnaires des différens Ordres. » Ce n'eſt point au » Firmament, diſoit il au Jéſuites, ni aux aſtres que je rends » mes adorations; c'eſt au Dieu vivant de la Terre & du Ciel. » La plûpart de ſes filles étoient mariées dans la Tartarie. C'étoit un moyen qu'il avoit habilement employé pour faire entrer dans ſes

HISTOIRE DE LA CH.

intérêts les Rois & les Princes de cette vaste région. La mort de sa femme, arrivée en 1689, l'avoit plongé dans une telle affliction, qu'il alloit tous les jours pleurer sur son cadavre. Quelques Officiers de sa Maison s'étant livrés dans ce tems-là au plaisir, il les fit châtier. » C'est une infamie, disoit-il, que mes » propres domestiques, gens que je traite avec trop d'honneur » & de bonté, marquent si peu de sensibilité à mes malheurs, » & qu'ils insultent à mon affliction. »

Ce Prince avoit déclaré pour son successeur Yongtching, son quatriéme fils. Le nouvel Empereur, dès son avénement à la
40. Couronne, donna des marques du mécontentement qu'il avoit de
1723. la conduite de quelques uns de ses freres. Il exila en Tartarie le neuviéme qui mourut peu de tems après y être arrivé. Le quatorziéme, qui étoit à la tête de l'Armée Chinoise, fut rappellé à Péking. Le huitiéme & le dixiéme tomberent dans la disgrace. L'Auteur suspect des *Anecdotes sur la Religion dans la Chine*, dit que le P. Morao, Jésuite, qui étoit dans la faveur de Kanghi, ayant cabalé pour mettre sur le Trône le huitiéme fils de ce Prince, au préjudice du quatriéme, Yongtching le fit arrêter, ainsi que tous les autres conjurés, & conduire en Tartarie, où on l'étrangla. C'est-là une des causes à laquelle cet Ecrivain passionné attribue la proscription de la Religion Chrétienne. Il est certain qu'il y eut beaucoup d'intrigues à la Cour, & qu'une grande partie des Princes & des Seigneurs favorables aux Missionnaires, furent exilés ou emprisonnés dans ces troubles. Un cri général des Lettrés s'éleva aussitôt contre le Christianisme & contre la condescendance du feu Empereur pour ceux qui l'avoient professé sous son regne. Ces fâcheuses impressions furent fortifiées par le Tsongtou, ou Vice-Roi du Foukien, qui, par un placet public, rendant compte à l'Empereur des raisons importantes qu'il avoit eues de proscrire la Religion Chrétienne dans l'étendue de son Gouvernement, supplioit la Cour d'ordonner que ces étrangers fussent renvoyés des Provinces à Macao ou conduits à la Cour,

que leurs Temples fussent destinés à d'autres usages, & que leur Religion fût rigoureusement interdite. L'Edit parut après la Sentence du Tribunal des Rits, lequel étoit conforme aux conclusions des Mandarins du Foukien. Aussitôt plus de trois cent Eglises furent détruites ou converties en usages profanes, & plus de trois cent mille Chrétiens se trouverent sans Pasteurs. A la réserve de cinq ou six Jésuites, Mathématiciens de la Cour, tous les Missionnaires furent conduits à Canton, & en 1732 relégués à Macao, parce qu'ils avoient, disoit-on, contrevenu aux ordres de l'Empereur, en publiant la Loi Chrétienne. Il y avoit à Péking, dans le tems de l'exécution de cet Edit, deux Ambassadeurs, l'un du Portugal, l'autre de Russie. On lit dans des Lettres récemment écrites de la Chine par des Missionnaires, que, depuis quelques années, le Christianisme commence à s'y relever avec assez d'éclat.

Yongtching parut occupé jour & nuit des affaires de l'Etat. Ferme & décidé, il gouverna par lui-même; cependant il reçut toujours avec plaisir, & même avec reconnoissance, les Requêtes relatives à l'utilité publique & au soulagement des peuples. Il n'épargnoit rien pour l'exécution des bons projets. On admire les réglemens qu'il fit, soit pour récompenser le mérite & honorer la vertu, soit pour mettre de l'émulation parmi les Laboureurs, soit pour secourir les peuples dans les années stériles. Ces qualités lui attirerent en peu de tems le respect & l'amour de ses sujets.

Ce Prince avoit donné toute sa confiance à son treiziéme frere. Celui-ci partagea tout le poids du Gouvernement; & s'étant consumé par l'excès du travail, il mourut de langueur quelques années après. 47. 1730. L'Empereur parut inconsolable de cette perte, & sa santé en fut altérée. Il fit rendre à son frere les plus grands honneurs. On plaça le nom de ce Prince dans la Salle des Empereurs, distinction qui s'accorde très-rarement, & pour des services les plus importans rendus à l'Etat. Peu de tems après, Yongtching fit renfermer son troisiéme frere dans une étroite prison,

HISTOIRE DE LA CH. fans qu'on ait pu découvrir la cause de cette disgrace. L'année suivante, Péking fut bouleversé par le tremblement de terre le
48. plus extraordinaire qu'on eût éprouvé à la Chine. Le Prince, sen-
1731. sible à l'affliction des peuples, répandit des largesses considérables
49. sur les familles qui avoient souffert du dommage. Les Mission-
1732. naires essuyerent un nouvel orage. Yongtching mourut quelques
52. années après, & son fils Yen-Long lui succéda. Ce Prince possé-
1735. doit encore paisiblement, dans ces derniers tems, le Trône de la Chine & de la Tartarie.

Nous n'avons pas les matériaux nécessaires pour continuer jusqu'aujourd'hui l'Histoire de la Chine. Parmi le petit nombre d'événemens qui sont parvenus jusqu'à nous depuis qu'Yen-Long est monté sur le Trône, nous ne rapporterons que les démêlés de l'Amiral Anson avec les Chinois; non que ces démêlés aient eu des suites intéressantes, mais parce qu'ils ont donné lieu à des observations curieuses sur le Gouvernement, sur le génie de la Nation. Notre récit ne sera qu'un extrait du Journal publié par M. Wacter, Aumônier de l'Escadre Angloise.

L'Amiral Anson, après avoir répandu l'allarme dans la mer du Sud sur les côtes de l'Amérique Espagnole, gagna les mers
59--60. de l'Orient, où il se proposoit d'attendre le Galion d'Acapulco.
1742--43. Depuis deux ans qu'il étoit en mer, la rade de Macao, dans lequel son Vaisseau, nommé le Centurion, mouilla, fut le premier Port ami d'un pays civilisé, dans lequel les Anglois pussent se promettre les secours dont ils avoient besoin. » La Ville » Portugaise de Macao, dit l'Auteur du Journal, autrefois très- » riche & très-peuplée, & capable de se défendre contre les » Gouverneurs Chinois de son voisinage, est extrêmement dé- » chûe de son ancienne splendeur. Quoiqu'elle continue d'être » habitée par des Portugais & commandée par un Gouverneur » que le Roi de Portugal nomme, elle est à la discrétion des » Chinois qui peuvent l'affamer, & s'en rendre maîtres : aussi le » Gouverneur Portugais se garde-t-il soigneusement de les cho-

» quer. » Canton, le seul Port de la Chine aujourd'hui fréquenté par les Européens, est un lieu de relâche plus commode que Macao ; mais les usages de la Chine à l'égard des étrangers n'étant établis que pour des Vaisseaux Marchands, M. Anson craignit d'exposer la Compagnie Angloise des Indes à quelque embarras, s'il prétendoit en être traité sur un autre pied que les Commandans des Navires de Commerce. Les Portugais lui assurerent qu'il ne devoit pas espérer que les Chinois se relâchassent sur le payement des droits qu'on fait payer à chaque Bâtiment qui entre dans la riviere de Canton. Dans tous les autres pays du monde, un Vaisseau de guerre est exempt de cette servitude ; & l'Amiral Anglois se fit un point d'honneur de ne pas s'y soumettre à la Chine. Etant entré dans la riviere de Canton, il écrivit au Vice-Roi une Lettre, dans laquelle, après lui avoir exposé la commission dont il étoit chargé par le Roi son Maître, il lui demandoit la permission de prendre les ouvriers nécessaires pour réparer son Vaisseau, & d'acheter des vivres pour se mettre en état de partir avant la fin de la mousson. Deux jours après, un Mandarin du premier rang, Gouverneur de la Ville de Janson, lequel paroissoit, non-seulement homme de mérite, mais ouvert & généreux, deux qualités que l'Auteur ne croit pas communes à la Chine, visita le Vaisseau Anglois, pour reconnoître la vérité des représentations du Chef d'Escadre. M. Anson, voyant l'étonnement avec lequel il considéroit les piéces de batterie & les boulets, saisit cette occasion pour lui insinuer que les Chinois manqueroient de prudence, s'ils tardoient à lui accorder ses demandes ; & pour se plaindre de la conduite des Officiers de la Douane, feignant de les croire bien convaincus que le Centurion seul étoit capable de détruire tous les Bâtimens qui se trouvoient dans la riviere de Canton. L'effet de cette menace prouve autant la foiblesse de la Marine Chinoise que la pusillanimité de la Nation. Sur le rapport du Mandarin, le Conseil Chinois accorda des vivres aux Anglois.

Histoire de la Ch.

Malgré les promesses que le Mandarin fit à M. Anson qu'on lui donneroit des ouvriers pour radouber son Vaisseau, la patience des Anglois fut exercée par des lenteurs dans le Port de Tipa, formé par plusieurs isles dans la riviere de Canton, à six lieues de Macao. L'Auteur attribue une partie des obstacles aux intrigues des François qui étoient à Canton. » Il y en avoit un, » dit-il, habitué dans cette Ville qui parloit fort bien la langue » du pays, qui sçavoit parfaitement combien tout y est vénal, & » qui connoissoit en particulier plusieurs des Magistrats; en un » mot, très propre à traverser les desseins de M. Anson. Ses in- » trigues ne devoient pas être entièrement attribuées à la haine » nationale, ou à l'opposition d'intérêt entre les deux parties: » un motif encore plus puissant y avoit sans doute part, c'é- » toit la vanité. Les François prétendent que les Vaisseaux de leur » Compagnie sont des Vaisseaux de guerre, & leurs Officiers » craignoient que, toute distinction qui seroit accordée au Chef » d'Escadre Anglois, en vertu de la Commission de son Roi, » ne les rendît moins respectables aux yeux des Chinois, ou » ne fût pour l'avenir un exemple peu favorable aux Vaisseaux » des Compagnies. Et plût à Dieu qu'il n'y eût eu que les Offi- » ciers François qui eussent donné dans l'affectation de s'ériger » en Commandans de Vaisseaux de guerre, & qui se fussent lais- » sés aller à la crainte de perdre un peu de leur considération, » si l'on en usoit autrement avec le Centurion qu'avec eux! Le » mal fut que ces motifs firent le même effet sur nos compatrio- » tes. » Ainsi les Anglois mêmes de ce canton se déclarerent contre le Chef d'Escadre.

Enfin, au commencement de Janvier, des ouvriers Chinois arriverent à bord du Centurion. Les Magistrats s'ennuyerent de la longueur du travail; ils presserent, par divers messages, les Anglois de partir; & sur une réponse insultante de M. Anson, ils défendirent qu'on leur portât plus long-tems des provisions, sans songer à réprimer leur hauteur. Cet ordre fut si fidélement ob-

ſervé, que les Anglois furent obligés de lever l'ancre auſſitôt qu'ils eurent congédié les ouvriers. Après qu'ils eurent enlevé le Galion d'Acapulco, ils retournerent à la riviere de Canton. Lorſque les deux Vaiſſeaux furent arrivés à Bocca-Tigris, paſſage étroit qui forme l'embouchure de la riviere, le Commandant de deux Forts bâtis ſur ce poſte, fit demander à l'Amiral Anglois l'état des hommes, des armes, & des munitions qu'il avoit à bord. L'Officier, chargé de cet examen, en entendant que les Anglois avoient quatre cent fuſils & trois à quatre cent barrils de poudre, en parut ſi effrayé, qu'il n'eut pas la hardieſſe de mettre ces deux articles ſur ſa liſte, dans la crainte de cauſer trop d'allarme à ſes maîtres. Les Anglois s'imaginerent qu'à cette occaſion il défendit en particulier au Lamaneur Chinois de conduire les deux Vaiſſeaux au-delà de Bocca-Tigris. Il n'y avoit donc, dans un des lieux les plus importans du plus grand Empire de l'Univers, que les obſtacles de la Nature à oppoſer à quelques canons, & l'on ne pouvoit s'y raſſurer qu'en fermant les yeux ſur le péril.

Des deux Forts bâtis ſur deux pointes de terre ſur le paſſage, l'un n'étoit proprement qu'une batterie de douze canons de fer, de quatre ou ſix livres de balle, & l'autre un édifice aſſez reſſemblant à nos Châteaux antiques, garnis de huit ou dix canons de même calibre que les premiers. C'eſt ainſi que le Boulevard de la Chine du côté de la mer eſt gardé. De ſi foibles obſtacles ne pouvoient arrêter M. Anſon, quand les deux Forts euſſent été parfaitemement fournis de munitions & de Canonniers. Auſſi le refus des Lamaneurs ne l'empêcha-t-il point de lever l'ancre, & de paſſer entre les Forts, en menaçant le Pilote de le faire pendre au bout de la vergue, s'il arrivoit que l'un ou l'autre des deux Vaiſſeaux touchât. On paſſa le détroit ſans oppoſition. Mais le malheureux Lamaneur en fut puni par les Chinois, & le Commandant des Forts ne fut pas traité avec moins de rigueur pour un mal auquel il n'avoit pu s'oppoſer. Ces punitions couvrent aux yeux des peuples la négligence du Gouvernement.

HISTOIRE DE LA CH.

M. Anſon écrivit auſſitôt au Vice-Roi pour lui expliquer les raiſons qu'il avoit eues de paſſer le détroit, & le deſſein dans lequel il étoit d'aller l'aſſurer de ſes ſentimens. Le témoignage que les Officiers Eſpagnols, qu'il avoit faits priſonniers, rendirent en ſa faveur à Canton, où il leur avoit permis d'aller ſur leur parole, inſpira beaucoup de reſpect pour lui aux Chinois qui avoient été portés juſqu'alors à le regarder comme un pirate; quoique l'Auteur n'oſe aſſurer que le bruit des tréſors, dont il étoit en poſſeſſion, n'eut autant de part à ce ſentiment, que la haute idée qu'ils avoient conçue de ſon caractère. Les Chinois étoient tombés dans une ſurpriſe barbare ſur ce qu'ils avoient appris que le Chef d'Eſcadre n'avoit pas fait tuer ſes priſonniers, les deux Nations étant en guerre, & ils furent remplis d'une humiliante admiration, lorſqu'ils entendirent qu'il les avoit traités avec plus de douceur qu'il n'y étoit obligé par le droit des gens de l'Europe. Leurs ſentimens ſont donc auſſi peu élevés que leurs principes ſont peu humains.

Le Vice-Roi s'excuſa de recevoir la viſite des Anglois pendant les grandes chaleurs, parce que les Mandarins & les Soldats, qui devoient néceſſairement aſſiſter à cette cérémonie, ne pouvoient s'aſſembler ſans beaucoup de fatigue; mais le motif de ce délai n'étoit que de gagner du tems pour recevoir les ordres de la Cour de Péking, pour laquelle il avoit fait partir un Courier. A ſa priere, M. Anſon relâcha les Officiers Eſpagnols; mais par rapport aux droits qu'on prétendoit exiger, l'Amiral déclara que, ſuivant les ordres du Roi ſon Maître, il ne ſe ſoumettroit jamais à une loi qui ne pouvoit regarder que les Vaiſſeaux Marchands, & qui n'enveloppoit nulle part les Vaiſſeaux de guerre. Nous ne ſuivrons point l'Auteur du Journal dans le long détail qu'il fait des injuſtices, des tromperies, & des vols que les Anglois eſſuyerent de la part des Chinois, avant que de pouvoir ſe procurer, pour leur argent, les proviſions dont ils avoient beſoin. » Qu'on juge, dit-il, par ces échantillons, des mœurs d'une Nation

» Nation qui a été souvent préférée au reste des humains, com-
» me le modéle des plus excellentes qualités..... En fait d'artifi-
» ce, de fausseté, d'avidité pour le gain, il seroit difficile de
» trouver dans aucun autre pays du monde des exemples com-
» parables à ceux que l'on voit tous les jours à la Chine. »

Histoire de la Ch.

Le Chef d'Escadre Anglois prit le parti d'aller à Canton. A son arrivée, il reçut la visite des principaux Marchands Chinois qui le féliciterent d'être venu sans obstacle, & qui affecterent de lui en témoigner beaucoup de joie. C'étoit un nouvel artifice pour l'engager à se reposer sur eux du soin de lui ménager l'audience du Vice-Roi. Pendant plus d'un mois, on ne l'entretint que des mouvemens qu'on se donnoit pour le satisfaire. Cependant un délai, dont il ne prévoyoit point la fin, lui faisant reconnoître qu'il étoit joué par de faux prétextes, il prit le parti de s'adresser directement au Vice-Roi, & de lui demander par lettre une audience, sans laquelle il comprit qu'il n'obtiendroit jamais la permission de faire embarquer ses vivres. Dans l'intervalle, le feu prit à Canton, & les secours que les Anglois prêterent aux habitans pour arrêter l'incendie, disposerent si favorablement l'esprit du Vice-Roi, qu'enfin l'audience fut accordée.

Le jour marqué pour la cérémonie, M. Anson trouva à la porte de la Ville deux cens soldats en bon ordre qui l'accompagnerent jusqu'à la grande place du Palais. Là il y en avoit sous les armes dix mille, au travers desquels il fut conduit à la Salle d'Audience. Le Vice-Roi étoit assis dans un fauteuil de parade sous un dais fort riche, entouré des Mandarins du Conseil. On avoit laissé pour le Chef d'Escadre un siége vuide qu'il occupa, n'ayant entre le Vice-Roi & lui que le Chef de la Loi & celui de la Tréforerie, qui, suivant le cérémonial Chinois, ont la préséance sur les Officiers d'épée. Dans le cours de l'audience, il apprit de la bouche du Vice-Roi que c'étoit par sa Lettre qu'il avoit eu la premiere nouvelle de son arrivée à Canton; (ce qui montre combien il y a peu de police dans ce pays). Mais il n'a-

voit pas besoin de cette humiliante confirmation pour reconnoître l'infidélité des Marchands. On ne lui parla point des droits ; on lui accorda toutes ses demandes ; & lorsqu'il eut achevé ses explications, le Vice-Roi lui fit des remercîmens très-vifs de l'important service qu'il avoit rendu à Canton pendant l'incendie ; mais en lui faisant observer que le Centurion étoit depuis bien long-tems sur les côtes de la Chine, & en lui souhaitant un heureux retour en Europe. L'Amiral fut salué à son retour de trois coups de canon, nombre que les Chinois ne passent jamais dans aucune cérémonie. Sa joie fut extrême, non-seulement d'avoir obtenu des permissions qui le mettoient en état de partir au commencement de la Mousson, & d'arriver en Angleterre avant qu'on pût sçavoir en Europe qu'il étoit en route pour le retour, mais encore d'avoir établi, par un exemple éclatant, l'exemption des Vaisseaux de guerre de sa Nation dans les Ports de la Chine. Les ordres du Roi furent exécutés avec tant de diligence, que dans l'espace de quatre jours, M. Anson vit toutes les provisions à bord ; il passa Bocca-Tigris, vendit à Macao le Galion Espagnol, & mit à la voile pour l'Europe.

Ce récit peut être regardé comme une introduction aux Observations suivantes sur le Gouvernement & sur le Caractère de la Nation Chinoise.

Fin de l'Histoire de la Chine & de la Tartarie.



DESCRIPTION

De l'Empire de la Chine, avec des Observations sur l'Histoire Naturelle du pays, sur le Gouvernement, les Religions, les Arts, le Commerce, les Coutumes, les Mœurs, le Caractère, &c. des Chinois.

L'Empire de la Chine embrasse presque toute l'extrémité Orientale du continent de l'Asie. Il est borné au Nord par la Tartarie Russienne, au Midi par les Etats du Mogol, à l'Occident par le Tibet, à l'Orient par la mer. Sa partie la plus méridionale est sous le vingt & uniéme degré de latitude; la plus septentrionale sous le cinquante-cinquiéme; ainsi du Midi au Nord, la Chine a, dans sa plus grande largeur, trente-quatre degrés, c'est à-dire, six cent quatre-vingt de nos grandes lieues, à vingt le degré. Du levant au couchant, en certains endroits, son étendue est encore plus vaste. Dans sa moindre longueur, cet Empire comprend trois cent soixante lieues. Son circuit est de plus de dix-huit cent. Les Indiens & les Européens se sont accordés à lui donner le nom de Chine du mot Chin, selon Navarrette, nom de la soie dans le Bengale; ou du nom de la Dynastie des Chin ou Tsin, dont le fondateur Tsin-Chi Wang-Ti conquit par ses Flottes cette partie de l'Inde. Les Grecs, chez lesquels bientôt après on trouve le nom de la Chine, peuvent l'avoir reçu des Indiens. Les Tartares l'appellent *Kathay*, nom fort ancien. Son véritable nom est *Tchon-Koué*. Cependant il en prend un nouveau à chaque nouvelle famille qui monte sur le Trône. On l'appelle aujourd'hui *Yay-Tsin-Que*. DESCRIPT. DE LA CH.

La Chine, proprement dite, se divise en quinze Provinces, la plûpart comparables, par leur étendue, aux plus beaux Royaumes de l'Europe. Ces Provinces sont le Petcheli sur la frontière de la

DESCRIPT. DE LA CH.

Tartarie, à l'extrémité septentrionale de la Chine ; le Chantong borné au Nord & au Couchant par le Petcheli, & à l'Orient par la mer ; le Chansi qui a au Nord la Tartarie, & à l'Orient le Petcheli ; le Chensi qui a pour bornes au Nord & au Couchant la Tartarie Chinoise, & à l'Orient le Kouangsi ; le Honan au centre de l'Empire au Midi du Chensi & du Petcheli ; le Kiangnan qui voit le Chantong au Nord, le Honan au Couchant, & la mer à l'Orient ; le Hou - Kouang au centre de l'Empire, où elle confine au Honan du côté du Nord ; le Setchuen qui touche au Nord le Chensi, au Couchant la Tartarie Occidentale, & le Hou - Kouang à l'Orient ; le Tche-Kiang qui, au Nord & au Couchant confine au Kiangnan, & qui est baigné à l'Orient par la mer ; le Kiangsi borné par le Kiangnan & par le Honan au Nord, par le Hou-Kouang au Couchant, à l'Orient par Tcheking ; le Foukien, qui tient d'un côté au Tchekiang, & de l'autre au Kianghi, & que la mer baigne à ses autres points ; le Quantong, qui a pour limites le Foukien au Nord-Est, le Kiangsi au Septentrion, & le Quangsi au Couchant ; le Quangsi & le Koeitcheou, Provinces contigues situées au Midi ; le Yunnan qui confine du côté du Nord & de l'Est aux Provinces de Setchuen, de Koeitcheou, & de Quangsi, & qui a pour bornes au Sud & à l'Ouest les Royaumes de Tonquin, de Pégu, d'Ava, & du Tibet. Le Chensi est la premiere contrée qu'habiterent les fondateurs de la Nation. Les Chinois appellent la Province de Honan le jardin de la Chine, & celle de Hou - Quang son grenier. Le Kiang-Nan est si riche, qu'il paye annuellement à l'Empereur trente mille taëls, cent soixante millions de livres de France, le taël (once) évalué à cent sols de notre monnoie. Le Tchekiang, renommé par ses soies & ses étoffes, les plus belles de l'Empire, a toutes ses campagnes couvertes de mûriers nains qu'on taille & qu'on plante à-peu-près comme nous cultivons nos vignes. La Province de Quantong ressemble, par sa forme, à l'Italie ; & elle égale, si elle ne surpasse pas cette belle région de

l'Europe, soit par son étendue, soit par sa fertilité. En général, la Chine passe, avec raison, pour le meilleur pays de l'Univers, les montagnes mêmes y sont cultivées jusqu'au sommet. La terre y produit en une infinité d'endroits deux moissons de riz, & autres grains, & même des légumes dans l'intervalle des deux récoltes. On y trouve une grande quantité d'arbres rares, de fruits, de plantes, &c. Les bestiaux, les moutons, les chevaux, & le gibier, y sont en abondance. Ses Provinces sont arrosées de grandes rivieres navigables, de canaux, de lacs, & d'étangs bien fournis de poissons. Ses montagnes produisent de l'or, de l'argent, du cuivre. Le commerce intérieur est si grand d'une Province à l'autre, qu'on n'y a pas besoin de vente au-dehors.

La Chine contient environ quinze cent Cités, avec un nombre infini de Bourgs & de Villages. Plusieurs de ces Bourgades sont aussi vastes & aussi peuplées que les Villes du premier ordre. Le Bourg de King-Te-Chin, dans la Province de Kiangsi, a plus d'une lieue de long, & l'on y compte un million d'habitans, la plûpart occupés au travail des porcelaines. Celui de Fochan, dans la Province de Quantong, célèbre par ses belles Manufactures de soie, est encore plus considérable.

Presque toutes les Villes sont bâties sur le même modéle. La forme en est quarrée : deux grandes rues coupent d'abord ce quarré du Midi au Septentrion, & du Levant au Couchant ; le centre où elles se croisent forme une grande place, d'où l'on apperçoit les quatre portes principales de la Ville. Les autres portions de ce quarré sont coupées de la même manière par des rues parallèles.

Les maisons, si l'on en excepte celles de quelques gros Marchands, n'ont que le rez-de-chaussée. Le corps du bâtiment consiste en un vestibule destiné à recevoir les visites, en une salle exposée au Midi, & en trois ou quatre chambres de plein pied. Les Chinois ne sçauroient goûter la multiplicité des étages, & ils fré-

Descript. de la Ch.

miſſent toutes les fois qu'on leur parle de la hauteur de nos eſcaliers : cette manière de bâtir leur paroît barbare. Ils ne percent point de fenêtres ſur la rue, de peur d'être en ſpectacle aux paſſans. Ils n'ont ni miroirs, ni tapiſſeries, ni tableaux : leur ameublement ſe réduit à des paravents, à des tables, à des chaiſes, à des cabinets vernis, à des vaſes de porcelaine, à des lanternes de ſoie peinte, & à des cadres qui renferment des ſentences écrites en gros caractères ſur des morceaux de ſatin blanc. L'uſage des cheminées eſt inconnu à la Chine ; on ne s'y ſert que de fourneaux de brique. Les fenêtres ne ſont pas fermées par des vitrages, elles le ſont par des écailles d'huîtres, ou autres poiſſons, ou ſimplement par des carreaux de papier.

La Province de Petcheli ou Sipaſu eſt diviſée en neuf Cantons, qui ont pour Capitales des Fus, ou Villes du premier rang; on nomme ces Villes Chun-Tyen-Fu ou Péking, Pau-Ting-Fu, Ho-Kyen-Fu, Chin-Ting-Fu, Chun Te-Fu, Quang-Ping-Fu, Tay-Ming-Fu, Yong-Ping-Fu, Suen-Wha-Fu. L'I-Tong, ou la partie Orientale du Kian-Nang a pour Fus, Nanking, Fou-Tcheou-Fu, Sang-Kyan-Fu, Chang-Cheu-Fu, Chin-Kyang-Fu, Whay-Ngen-Fu, & Yang-Cheu-Fu. Sa partie Occidentale contient Ngan-King Fu, Whay-Cheu Fu, Ning Que Fu, Chi-Cheu-Fu ; Tay-Ping-Fu, & Fong-Yang-Fu ; les Villes principales du Kiangſi ſont Nan-Chang-Fu, Zhau-Cheu-Fu, Quanh-Sin-Fu, Nan-Kang Fu, Kyeu-Kyang-Fu, Kyeu-Chang-Fu, Vu-Cheu Fu, Lin-Kyang-Fu, King-Ngan-Fu, Chui-Cheu-Fu, Yeun-Cheu-Fu, Kan-Cheu-Fu, Nan Ngan-Fu. Le Foukien eſt partagé en pluſieurs diſtricts, ceux de Fu-Cheu-Fu, Tſuen-Cheu, Kyen-Ning-Fu, Yen-Ping-Fu, Ting Cheu-Fu, Hing-Wha-Fu, Chau-Fu, Chang-Cheu-Fu, Hyamen ou le Port d'Amoui. On compte onze Fus dans le Chekiang, Hang-Cheu, Kya-Hing, Hu-Cheu, Ning-Po, Chau-King, Tay Cheu, Kin-Wha, Kyu Cheu, Nyen, Yen-Cheu, Wen-Cheu, Chu-Cheu. Le Hu-Quang ſe diviſe en deux Gouvernemens, nommés Hupe,

ou partie du Nord, & Hunan, partie Méridionale. Dans le Hupe sont Vu-Chang, Han-Hyang, Nyan-Lo, l'Yang-Hyang, Yuen-Hyang, Te-Ngan, Hing-Cheu, Whang-Cheu. Il y a dans le Hunan, Chang-Cha, You-Cheu, Pau-Hing, Hing-Cheu, Chang-Te, Ching-Cheu, Yung-Cheu. On trouve dans le Honan, Kay-Fong, Que-Te, Chang-Te, We-Kyun, Whay-King, Honan, Nan-Yang, Zhu-Ning; dans le Chantong, Tsi-Nan, Yen-Cheu, Tong-Chang, Tsing-Cheu, Teng-Cheu, Lay-Cheu; dans le Chansi, Tay-Yuen, Ping-Yang, Lu-Yang, Suen-Cheu, Tay-Tong; dans le Chensi, Si-Ngan, Yen-Ngan, Fong-Tsyang, Han-Chang, Ping-Lyang, Hong-Chang, Ling-Tau, King-Yang, Lan-Cheu; dans le Setchuen, Ching-Tu, Pau-Ning, Chun-King, Su-Cheu, &c; dans le Quantong, Quang-Cheu, ou Canton, Cha-Gheu, Whey-Cheu, Chau-Cheu, &c; dans le Quangsi, Quey-Ling, Lyeu-Cheu, King-Yeun, Se-Ngen, Ping Lo, &c; dans le Yun-Nan, Yun-Nan, Tuli, Ling-Ngan, Tsu-Tsu, Ching-Kyang, & quatorze autres Villes du premier ordre. Le Quey-Cheu a onze districts, dont le principal est celui de Quey-Yang. On ajoûte aux noms de toutes ces Villes le nom de Fu; elles ont sous elles un très-grand nombre de Cheus & de Hyens, Villes du second & du troisiéme ordres, sans parler des Places fortifiées & des grands Bourgs.

DESCRIPT. DE LA CH.

Nan-King, *Cour du Midi*, la Capitale du Kian-Nang, & l'ancienne résidence de l'Empereur, est le séjour des Sçavans, des Mandarins retirés du Ministère, des Artistes distingués, des meilleurs ouvriers, & du peuple le plus poli de la Chine; elle a quatre millions d'habitans, & près de sept grandes lieues de circonférence. Sou-Tcheou, bâtie comme Venise sur les eaux, auprès d'une campagne riante & fertile, fait un grand commerce au-dedans & au-dehors du Royaume. Sa situation, l'affluence des étrangers, le spectacle continuel des gondoles peintes & dorées, dont ses canaux sont couverts, les mœurs douces & faciles des habitans, en font la Ville la plus agréable de la Chine. Les

DESCRIPT. DE LA CH.

Chinois disent : *Là-haut est le Paradis, ici-bas est Sou-Tcheou.* Yang-Tcheou contient deux millions d'ames dans une enceinte de deux lieues. Canton, appellé par les Chinois Guang-Tcheou, une des Villes les plus grandes & les mieux peuplées de la Chine, doit principalement son opulence à l'abord des Vaisseaux Européens, auxquels l'entrée de tout autre Port est interdite. Ses habitans sont laborieux, actifs, intelligens ; ils imitent, avec une facilité surprenante, tous les ouvrages que les étrangers leur montrent, & ils exécutent fort adroitement tous les desseins qu'on leur donne. Dans chaque Cité de cet ordre, on croit voir les habitans de tout un Empire réunis.

Péking, *Cour du Nord*, la résidence actuelle de l'Empereur, est composé de deux Cités, l'ancienne & la nouvelle, la Cité des Chinois & la Cité des Tartares. Le circuit total des deux Villes est d'environ six grandes lieues, sans y comprendre les Fauxbourgs. Toutes les rues y sont tirées au cordeau : la plus grande a cent vingt pieds de largeur, & une lieue de long. L'affluence du peuple est étonnante ; plusieurs causes y contribuent. Outre le nombre prodigieux de paysans, de chevaux, de chameaux, & autres bêtes de charge qui arrivent journellement des villages voisins, la plûpart des Artisans de Péking, au lieu de se tenir dans des boutiques, courent les rues pour chercher de l'ouvrage, portant avec eux les instrumens de leur métier. Les personnes distinguées par leurs emplois ou par leur naissance, se font suivre des gens qui leur sont subordonnés : un Mandarin du premier ordre traîne après lui toute une populace de Mandarins subalternes, qui, pour grossir le cortége, traînent après eux une multitude de valets. Dans ce concours prodigieux, il ne se rencontre pas une femme ; d'où il est facile de juger du peuple de Péking, puisque ses rues peuvent à peine en contenir la moitié. On évalue le nombre de ses habitans à deux, trois, & jusqu'à six ou sept millions. Les maisons, quoique fort basses, sont tout aussi peuplées que nos plus hautes maisons ; dix Chinois logent, dit-on, où

où trois Européens se trouveroient à l'étroit. L'immense & merveilleux Palais de l'Empereur est dans la Cité Tartare. Il est accompagné de Palais collatéraux qui portent les noms de Palais du Sçavoir Florissant, Palais du Conseil, Palais des Empereurs morts, Palais de la Bonté & de la Prudence, Palais de la Compassion & de la Joie, Palais de l'Union, Palais des Nôces Royales, Palais de la Bonté, Palais Heureux, Palais de la Félicité, Palais de longue Vie, Palais qui reçoit le Ciel, Palais de la Terre élevée, Palais des dix mille Plaisirs, Palais des dix mille Vies, Palais du Soleil Levant, &c. Péking est entre le 39e & le 40e degrés de latitude.

Il y a dans cette Ville une garnison de quarante mille hommes, principalement destinés au maintien de la police. Des soldats vont jour & nuit, le fouet à la main, frappant sans distinction sur tous ceux qui causent du tumulte, & ce foible moyen conserve la tranquillité publique : ils observent aussi que chaque propriétaire fasse balayer devant sa porte, & arroser durant les chaleurs. Les gens du peuple évitent avec soin, dans leurs démêlés, qu'il y ait du sang répandu, & leurs querelles sont bientôt terminées. Le Gouverneur distribue en différens quartiers des Inspecteurs chargés de lui rendre compte de tout ce qui se passe dans leur département. Les maisons d'un même quartier sont mutuellement obligées de se garder & de se défendre : s'il s'y commet un vol ou quelqu'autre désordre, elles en sont toutes responsables. Le Japon a adopté cette police, & il l'a étayée de loix sanguinaires. Chaque pere de famille répond de la conduite de ses enfans & de ses domestiques. Mendez Pinto croit que les fondemens de cette Ville furent jettés par le fils aîné d'une Princesse, nommée Nanca, sortie 639 ans après le Déluge, du pays de Guantipocau, situé, dit il, autant qu'on en peut juger par la hauteur du climat qui est de 62 degrés du Nord, derrière l'Allemagne. Cette Princesse bâtit elle-même Nanking, suivant ce Voyageur.

La police est par-tout la même dans toutes les Villes de l'Em-

Descript. de la Ch.

pire. Les Courtisannes y sont tolérées, mais il ne leur est pas permis d'habiter dans l'enceinte des Villes : elles doivent loger plusieurs ensemble sous la direction d'un supérieur garant du désordre qui arrive dans leurs maisons. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que la police de ces lieux est particulierement confiée aux Sacristains & aux trésoriers des Temples. Les portes des Villes & les barrières des rues se ferment exactement à l'entrée de la nuit. D'espace en espace il y a des sentinelles qui assurent le repos public. Un tambour ou une cloche sert à indiquer les veilles de la nuit : ces veilles sont de deux heures. Les Villes & les Bourgades considérables sont décorées de Pay Leou, arcs de triomphe qu'on n'érigeoit autrefois qu'en l'honneur des citoyens qui s'étoient rendus recommandables par des services distingués ou des ouvrages utiles. Ces monumens ont été dégradés par la facilité de les obtenir. Il y a d'assez beaux morceaux de sculpture en ce genre, sur-tout dans les anciens monumens (car ce qui est ancien dans ce pays, est ordinairement très-supérieur à ce qui est moderne.) Les Pagodes ou Temples consistent pour la plûpart en une grande tour terminée en dôme. L'édifice le plus remarquable en ce genre est la fameuse *Tour de Porcelaine* située à quelque distance des murs de Nanking, l'ouvrage le plus magnifique & le mieux entendu qui soit dans l'Orient.

La grande muraille, qui traverse la Chine d'Orient en Occident, est le chef-d'œuvre de l'industrie & de la patience de ce peuple. Les Empereurs de la quatriéme Dynastie employerent, dit-on, un tiers de la Nation à la bâtir ; on y mit la main à plusieurs reprises différentes. Cette muraille est flanquée par intervalles de tours, suivant l'ancienne méthode de fortifier les Places. Sa longueur est d'environ cinq cent lieues, si l'on apprécie ses circuits & ses espaces remplis par les montagnes, qui, en beaucoup d'endroits, tiennent lieu de rempart. Il n'y a proprement que cent lieues de murailles, construites en partie de brique, en partie de terre battue. Dans la plus grande élévation elle a trente pieds de

haut, & quinze feulement en quelques endroits. Elle ferpente de l'Orient à l'Occident, s'élevant & s'abaiffant, fuivant la difpofition des lieux & l'inégalité du terrein. Le travail de la maçonnerie en eft fi folide, que depuis deux mille ans elle fubfifte prefqu'en fon entier. Dans fa commune largeur, elle peut contenir fept ou huit hommes de front. Les Empereurs Chinois formoient, pour la garder, un cordon d'un million de foldats; les Empereurs Tartares fe contentent d'entretenir des garnifons dans les lieux les plus expofés.

Les Chinois ont diftribué avec art les eaux des lacs, des rivieres & des fources par des canaux qui nourriffent les campagnes, rapprochent les Villes les unes des autres, & entretiennent par tout l'Empire une circulation facile. L'Europe n'offre rien de fi merveilleux en ce genre que le grand canal, appellé Yun-Lean ou Canal-Royal, qui parcourt la Chine du Septentrion au Midi. D'une extrémité de l'Empire à l'autre, de Péking à Canton, c'eft-à-dire, dans l'efpace d'environ fix cent lieues, vous voyagez commodément, & vous tranfportez, fans peine, toutes fortes de marchandifes; ou fur le canal même, dont le cours propre eft d'environ trois cent lieues, ou fur les rivieres & les lacs qui communiquent avec le canal. Les bords de la plûpart des canaux font terraffés en forme de levées, & revêtus en beaucoup d'endroits de pierre ou de marbre. L'entretien de ces ouvrages coûte des fommes immenfes que l'Etat fournit toujours libéralement; fur les canaux & fur les rivieres, il y a des ponts de pierre d'une conftruction affez matérielle, jettés d'efpace en efpace. Les Chinois ont, outre cela, des ponts de fer formés d'un affemblage de chaînes de ce métal, fur lefquelles font entaffés des madriers, des ponts de cordes qui foutiennent des planches mal affurées, & des *ponts volants* qui font des chemins de communication conftruits entre des montagnes affez éloignées, & fur des précipices effrayans. Il y en a, de ce dernier genre, d'un travail merveilleux. Le P. Kirker décrit, dans fa

Chine Illustrée, un de ces ponts dont l'arche est, dans sa longueur, de six cent pieds; & dans sa hauteur de sept cent cinquante. Nos Architectes jugent ces dimensions imaginaires. Il faut avouer que le Chinois est étonnant dans tous les objets sur lesquels la nécessité a aiguisé son industrie. Ces ouvrages sont du premier âge de la Nation.

Les Chinois ont pratiqué de beaux chemins à travers les lieux les plus affreux. Dans les terreins unis, leurs grands chemins ont ordinairement quatre-vingt pieds de largeur. On a ménagé, à de certaines distances, des reposoirs en forme de grottes où les voyageurs peuvent se mettre à l'abri. Ces hospices agréables & commodes sont ordinairement bâtis par de vieux Mandarins, qui, retirés dans leurs Provinces, cherchent, par de telles fondations, à gagner l'estime & la bienveillance de leurs compatriotes. Ces asyles sont d'un grand secours pour les voyag urs; car il y a peu d'auberges dans les grandes routes, & d'ailleurs elles sont assez mal pourvues. Dans les routes fréquentées, on a distribué des Corps-de-Garde pour veiller à la sûreté des passans. Les Mandarins de chaque district ont ordre d'avoir une attention particuliere à l'entretien des chemins. La moindre négligence dans un objet aussi important pour le Public est punie avec sévérité.

Les Chinois voyagent ordinairement sur des chevaux, sur des mulets, sur des chameaux, & quelquefois en litière; ils ne font point usage des voitures à roue. Dans les Villes, on se sert de chaises portatives construites de cannes croisées à jour, & revêtues de toiles au-dehors & au-dedans. Les caisses Chinoises sont plus larges, plus élevées, &, malgré cela, plus légères que celles d'Europe : les porteurs les soutiennent sur les épaules; ils marchent fort vite; les plus robustes feront en deux heures trois de nos lieues sans reprendre haleine. Les bêtes de somme sont à la Chine rares & foibles.

On voyage sur l'eau dans des barques d'une construction assez

élégante. Les Mandarins & les Seigneurs en ont de fort belles. Ces barques ont communément deux ponts, & plusieurs chambres; les principales piéces sont peintes ou dorées. L'Empereur seul a dix mille de ces barques à son service; à Nankin, à Péking, & ailleurs, il y a une infinité de gens qui n'ont point d'autre demeure. Dans toutes les Villes bâties sur des lacs & des rivières, il s'éléve du milieu des eaux une Ville flottante qui contient quelquefois un peuple aussi nombreux que la terre ferme.

Les barques marchandes ont la même largeur dans toute leur étendue, la poupe & la proue étant aussi quarrées que le reste. On voit à la Chine d'autres barques assez semblables à nos galères, avec lesquelles on navigue entre les Isles & le long des côtes de la mer. Leurs sommes ou gros navires ne sont proprement que des barques plattes à deux ou trois mâts de quatre-vingt ou quatre-vingt-dix pieds de longueur. Des nattes de cannes divisées par feuilles comme des paravents, & arrêtées par des perches de bois, leur servent de voiles; elles prennent mieux le vent que des voiles de chanvre & de coton, mais elles sont plus difficiles à manier. Ces bâtimens sont lourds & mauvais voiliers; aussi les Chinois entreprennent-ils rarement des voyages de long cours. Les Matelots invoquent la Boussole comme une Divinité; ils lui offrent en sacrifice des parfums, du riz, & des viandes. Quoique ce peuple connoisse depuis bien des siécles la Navigation, sa Marine est très imparfaite.

Les lacs les plus considérables de la Chine sont le Tong-Ting Hu dans la Province de Hu-Quang, lequel a plus de quatre-vingt lieues de circonférence; le Hong-Se Hu, partie dans le Kyangnan, partie dans le Chekyang; & le Poyang-Hu, ou Zhau-Cheu dans le Kyangsi, formé par quatre rivieres aussi grandes que la Loire, & sujet aux ouragans comme les mers de la Chine. Entre une infinité de rivieres, on distingue le Yang-Tse-Kyang, qui signifie Fils de la Mer, ou Ta Kyang, la grande riviere par excellence. Les Chinois disent en proverbe, que la

DESCRIPT. DE LA CH.

Mer eſt ſans rive, & le Kyang ſans fond. Ce fleuve prend ſa ſource dans les montagnes de Tu-Fau à 30 degrés de latitude ; &, après avoir traverſé diverſes Provinces dans un cours ſinueux, il va, par Nankin, ſe décharger dans la mer Orientale. La ſeconde des grandes rivières de la Chine ſe nomme Whang-Ho (riviere jaune) nom tiré de la couleur de ſes eaux mêlées avec une argile jaunâtre. Elle part du pays montagneux des Tartares de Kokonor, à 35 degrés de latitude ; & par un cours d'environ ſix cent lieues à travers la Tartarie & la Chine, elle va ſe perdre dans la mer Orientale, aſſez près de l'embouchure du Yang-Tſe-Kyang. Quoique d'une extrême largeur, elle eſt peu navigable. La rapidité de ſes eaux empêche de la remonter, ſi l'on n'a le vent en faveur. Souvent dans ſes débordemens elle enſevelit des Villes entières. Pour réprimer ſa furie, il a fallu élever, en pluſieurs endroits, des digues fort épaiſſes ; l'on garantit de ſes inondations les Villes voiſines par des remparts de gazon.

Hiſtoire Naturelle.

L'air de la Chine eſt, en général, fort ſain. Il eſt rarement chargé de vapeurs dangereuſes, quoique la plûpart des canaux, au lever du Soleil, paroiſſent couverts d'une épaiſſe nuée. Les exhalaiſons ſont vraiſemblablement diſſipées par les vents du Nord qui ſoufflent de la Tartarie. En été ces vents entretiennent la fraîcheur dans les Provinces Septentrionales, tandis que celles du Sud ſouffrent une chaleur extrême. Auſſi en hiver, le Midi de l'Empire eſt-il toujours tempéré, au lieu que le froid eſt extrêmement âpre dans le Nord. On a très-bien obſervé que les récits fabuleux des Bonzes qui attribuent les maladies populaires à certains animaux élevés dans l'air au-deſſus de la vûe humaine, & cachés ſous les rayons du Soleil, ſemblent aſſez marquer que ce n'eſt jamais dans l'épaiſſeur de l'air qu'il faut en chercher la cauſe ; qu'au contraire, ils n'ont recours à ces imaginations que pour expliquer comment il arrive quelquefois que, malgré la pureté de l'air, quelques Provinces ſont déſolées par des maladies ; mais qu'ils raiſonneroient plus juſte, s'ils attribuoient le mal à la

quantité extraordinaire de canaux dont l'Empire est rempli, & à l'excès des vapeurs marécageuses qu'ils ne cessent d'exhaler, surtout dans des terres grasses & fécondes qui sont encore amandées continuellement par un mêlange de toutes sortes d'immondices. Cependant la peste n'y est presque pas connue.

Il est inutile de remarquer que les végétaux de toute espéce croissent plutôt & jusqu'à un plus haut degré de perfection dans le Midi que dans le Nord. Les Provinces montagneuses, telles que le Yunnan, le Quey Cheu, le Setchuen, le Foukien, le Kiangnan, &c, ne sçauroient être aussi fertiles ni aussi bien cultivées que les Provinces planes & unies. Le terroir de Quantong & de Quangsi, si beau & si fertile le long des côtes, est hideux & stérile, à mesure qu'on s'éloigne de la mer. Les plaines ne composent pas la quatriéme partie du terrein des Provinces de Chensi & de Chansi. La plus belle contrée de la Chine se trouve dans le Kiangsi, sur la grande riviere, sur le grand canal Yu-Lyang Ho, & sur les côtes maritimes. Rien ne surpasse la beauté de cette plaine. Le P. le Cointe dit qu'on s'imagineroit que, depuis la fondation de la Monarchie, la Nature ne s'est attachée qu'à en perfectionner le niveau. En plusieurs endroits elle produit deux fois l'année, & souvent du froment même entre les deux moissons. D'un autre côté, on voit dans la plûpart des grands Gouvernemens des cantons de vingt lieues entières, mal peuplés, & presque incultes. En général, le terroir est assez fertile dans chaque Province; & souvent on y recueille deux moissons. Si les contrées, même basses & marécageuses, ont été rendues propres à porter du bled, c'est au travail infatigable des Laboureurs que la Chine en est redevable.

L'Agriculture est une profession honorée chez le Chinois. Une belle coutume, presqu'aussi ancienne que la Monarchie, oblige l'Empereur à ouvrir les terres avec la charrue au commencement du Printems. Cette cérémonie se fait avec une solemnité & une pompe dignes de son objet. Plusieurs Rois des Indes font de

DESCRIPT. DE LA CH.

même. Chez les anciens Perses, le huitiéme jour du mois nommé Chorrem-Ruz, les Rois quittoient leur faste pour manger avec les Laboureurs. Chaque année l'Empereur de la Chine s'informe du Laboureur qui s'est le plus distingué dans son art, & il le nomme Mandarin du huitiéme ordre. Il y a peu de Nations policées qui n'applaudissent à cet usage, il y aura peu de Rois qui l'adopteront. Il suffit de rappeller cette coutume, pour exprimer l'attachement des Chinois au travail de premiere nécessité.

Le riz est la principale nourriture des Chinois. Cette plante aime un terrein humide ; les Laboureurs la submergent jusqu'à ce que le grain en soit mûr. Le riz forme un épi assez semblable aux épis d'orge & de froment, lequel s'éleve à la hauteur de cinq ou six pieds. Le froment, l'avoine, le millet, &c, abondent dans ce pays. On y trouve la plûpart des arbres fruitiers d'Europe : quelques Provinces ont beaucoup de vignes, mais on n'en fait pas de vin. Nos orangers sont originaires de ce Royaume, d'où les Portugais en ont apporté les premieres graines. Les limons & les citrons sont communs dans les Provinces Méridionales ; les Chinois n'en mangent point, ils se contentent de les entasser, pour l'odeur & le coup d'œil, dans des vases de porcelaine. Parmi les fruits Chinois inconnus en Europe, le plus singulier est le *Polomie*. Ce fruit de la plus grosse espéce qu'il y ait dans l'Univers, pese jusqu'à cent livres ; il croît sur le tronc même de l'arbre ; on le fend avec une hache, & l'on en tire des noix jaunes dont le noyau rôti est très délicat. Les Indiens préparent ce noyau avec le lait des noix de coco, & ils en font un manger exquis. La Chine a des ananas, des quavés, des bananes, &c. Le lichi, fruit semblable à la datte, & plus gros que la noix, y passe pour le roi des fruits. On parle de son goût & de son odeur avec admiration. Cependant il le céde à l'ate ou yata. Le P. le Cointe ne connoît pas en Europe de fruit aussi délicieux que ce dernier : il ressemble à la pomme de pin. Les Chinois ignorent ou négligent l'art de greffer les arbres. L'art du jardinage se réduit chez eux

eux à la culture potagère. Ils ne peuvent se résoudre à sacrifier à l'agrément un terrein utile. Careri fut frappé de l'industrie avec laquelle ils facilitent la végétation. Pour faire croître certaines plantes en hiver, ils les insérent dans des navets creusés, suspendus par un fil avec un peu de terre dedans, & les y arrosent tous les jours d'eau tiéde. Ce Voyageur vit germer fort heureusement les graines cultivées de cette manière.

DESCRIPT. DE LA CH.

La Chine n'a pas de fleurs comparables à nos œillets, à nos renoncules, &c; mais elle est parée d'une infinité d'espéces d'arbustes chargés de fleurs semblables à nos jasmins, à nos lys, à nos roses. Il y a même de grands arbres, tels que le queywha qui se couvrent des mêmes ornemens : les fleurs odorantes & variées du queywha se renouvellent quatre fois l'année; elles forment sur l'arbre de beaux bouquets, & leur éclat, marié avec la verdure des feuilles, fait un spectacle charmant.

Le beau vernis de la Chine est un présent de l'arbre appellé Tsi-Chu, mais un présent dangereux que l'on ne recueilleroit pas impunément, si l'on n'étoit muni de bons préservatifs. La récolte est bonne, lorsque mille arbres donnent dans une nuit vingt livres de cette résine : quoiqu'elle soit maligne, on en emploie le marc dans des remédes. Il faut ranger, parmi les productions merveilleuses de la Chine, deux arbres, dont l'un porte une belle cire blanche travaillée par de petits insectes, & l'autre une matière semblable au suif dont on fait des chandelles.

La Canne de Bambou, tant qu'elle est verte & pliante, est bonne pour former des rames, de petits canaux, &c. Coupée en fils déliés, on en fabrique des bois d'éventail, des nattes, & autres ouvrages. Brisée par morceaux & pourrie dans l'eau, on en fait du papier. Avec le tems, son jet devient si dur qu'on l'emploie dans les grosses charpentes. Pour la résistance & pour la durée, il n'y a peut-être point de bois comparable à celui que les Portugais appellent bois de fer; les Chinois l'emploient au lieu de fer pour les ancres des Navires.

DESCRIPT. DE LA CH.

Le thé eſt un arbriſſeau de la hauteur de cinq à ſix pieds, toujours verd, & couvert de fleurs d'Octobre en Janvier : le meilleur naît dans les terres pierreuſes ; ce n'eſt qu'à l'âge de trois ans qu'il commence à porter de bonnes feuilles ; il faut que les ouvriers aient l'attention de les arracher une à une, & quoique ce travail paroiſſe long, ils en recueillent jusqu'à douze livres dans une journée. La qualité du thé eſt très-différente, ſuivant le tems où l'on le récolte : le thé, récolté en Mars, eſt le meilleur ; il ſert à l'uſage de l'Empereur & de ſa famille, d'où il eſt appellé thé Impérial. La ſeconde récolte, du mois d'Avril, eſt plus abondante ; la troiſiéme, en Mai, donne la dernière & la plus médiocre eſpéce. On en fait une quatriéme eſpéce de la fleur de l'arbriſſeau ; elle eſt d'un prix exceſſif. Pour conſerver le parfum & la qualité des feuilles ſéchées, il faut les garantir avec ſoin des impreſſions de l'air. Les Chinois en font leur boiſſon ordinaire. Pour le boire dans toute ſa bonté, il faut que la feuille ait au moins un an : dans ſa nouveauté, il porteroit à la tête & attaqueroit les nerfs. Celui qu'on prend eu Europe a perdu, dans le trajet, une partie de ſon goût & de ſes ſels bienfaiſans, & ſur-tout cette vertu modérément rafraîchiſſante qu'il a en un degré éminent dans ſon pays natal. Le thé entre dans pluſieurs remédes. Le P. de Rhodes obſerve, en relevant les vertus du thé, que les Chinois ont une manière de le prendre différente de celle des Européens ; c'eſt de le réduire en poudre, que l'on jette dans de l'eau bouillante, & que l'on avale avec la liqueur, au lieu de la ſimple teinture que nous donne notre méthode.

Les Chinois ſement le coton dans les champs où ils viennent de moiſſonner des bleds. Elevé à la hauteur de deux pieds, il ſe couronne de fleurs jaunes. Des gouſſes naiſſent enſuite qui s'ouvrent d'elles-mêmes, & préſentent des enveloppes d'une blancheur extrême, & de la forme des coques du ver à ſoie : ce coton contient la ſemence de l'année ſuivante.

L'Arbuſte, appellé Gin-Seng, ou repréſentation d'homme à

cauſe d'une reſſemblance particulière, a, ſelon les Médecins Chinois, des propriétés admirables : la récolte en eſt interdite aux particuliers. L'Empereur envoye tous les ans dix mille ſoldats en Tartarie, où croît cette plante, pour la cueillir; ils ſont ſix mois de l'année à cette expédition. Le Gin Seng n'a pas fait fortune à Paris.

Les anciens Chinois, avec toute la gravité qui peut donner du poids à des contes ridicules, faiſoient naître dans le Palais de l'Empereur une herbe nommée Ku Y, douée de propriétés plus merveilleuſes encore que le Lotos de l'ancienne Egypte; entr'autres, celle de déſigner les méchans hommes, ſuivant leurs Kings: il y a apparence que c'eſt une allégorie.

Des fruits de l'arbre Tcha-Yeou, on tire une huile excellente, la meilleure peut-être de la Chine, quand elle eſt fraîche. Le Camphre eſt l'extrait des branches nouvelles d'un grand arbre appellé Te-Hang : il y a de ces arbres ſi gros, que vingt hommes peuvent à peine les embraſſer; ils vivent pluſieurs ſiécles.

La Chine produit beaucoup de plantes aromatiques & médicinales. Le gérofle, la noix muſcade, la canelle, les cannes de ſucre, y ſont communs. Son poivre n'eſt pas comparable à celui des Indes. Le tabac y abonde : les Chinois en fument prodigieuſement.

Les différentes eſpéces de beſtiaux que nous avons en Europe, multiplient extraordinairement à la Chine, à cauſe de l'abondance & de la bonté des pâturages. Quelques cantons de ce Royaume ſont, comme la Tartarie, infeſtés de tigres énormes & féroces. Ces animaux furieux s'aſſemblent par centaines, & dévorent dans l'année des milliers de perſonnes. Le tigre-cheval paroît être fabuleux. Les *hommes-ours* de la Province de Quantong forment une eſpéce d'ours très-ſingulière : ils ont, à ce qu'on prétend, la face humaine avec une barbe de bouc, ils marchent ſur deux jambes, & grimpent ſur les arbres : ſi on les irrite, ils ſont terribles.

DESCRIPT DE LA CH.

Le *chevreuil odoriférant* eſt une eſpéce de daim, dont la veſſie eſt, dit-on, intérieurement tapiſſée de grains de muſc : on ajoûte qu'à ſon approche, les plus groſſes couleuvres s'aſſoupiſſent, enivrées de la vapeur de ce muſc, & que le daim les dévore. Le Kien-Ki ou poule d'or eſt, dans les eſpéces volatiles, une des plus remarquables, tant pour la beauté de ſon plumage, que pour la délicateſſe de ſa chair. Cette poule s'enorgueillit d'un panache ſuperbe, & d'une queue agréablement nuancée ainſi que ſes aîles, d'un beau jaune & d'un rouge éclatant. On aſſure que la chair du faiſan n'eſt pas plus délicate que celle du Kien-Ki. L'oiſeau *La-Ki*, ou *bec de cire*, a une ſi grande facilité à apprendre, qu'on le dreſſe, dit-on, à jouer tout ſeul une comédie, à faire ſa partie d'échets, & autres choſes auſſi croyables. Le plus beau, le plus courageux, & le plus eſtimé des oiſeaux Chinois, eſt le Hait Seng : ſi l'on en prend un, on eſt obligé de le porter à la Cour, & de l'offrir à l'Empereur pour ſa fauconnerie.

Les Chinois peuplent leurs étangs & leurs viviers avec de la ſemence de poiſſons, que les pêcheurs ramaſſent dans les grands fleuves, & vendent à des Marchands ; outre la ligne & les filets, ils ont différentes ſortes de pêches. On dreſſe des oiſeaux carnaciers à cet exercice, comme les chiens à la chaſſe. On prend auſſi des poiſſons avec de petites fléches attachées par un fil à un arc. Les Grands Seigneurs ſe plaiſent à nourrir une eſpéce de poiſſon domeſtique appellé Kin-Yu ou poiſſon d'or. Le mâle eſt d'un rouge vif depuis la tête juſques vers le milieu du corps ; le reſte eſt d'un jaune doré fort éclatant. Ce poiſſon eſt ſi délicat, qu'un bruit violent, une forte odeur, un ſimple attouchement lui ſont mortels. On remarque qu'il a beaucoup d'inſtinct.

Les Chinois élevent les Abeilles avec ſoin. Leurs campagnes ſont ravagées par les ſauterelles. Parmi les reptiles, il y a un lézard dont la chair ſert à la compoſition d'un onguent que les Empereurs emploient, dit-on, à s'aſſurer de la fidélité de leurs femmes & de leurs concubines : ils leur frottent le poignet de cet on-

guent, & la tache qu'il imprime ne s'efface point tant qu'elles sont chastes ; mais si elles manquent à leur devoir elle disparoît. Nos anciennes épreuves valoient bien celle là. Les Chinois sont de tous les peuples policés ceux que l'on berce le plus facilement de contes & de fables ridicules ; on diroit qu'ils ne sont pas encore sortis de l'enfance.

La nature a renfermé sous les voûtes des montagnes de la Chine des fossiles & des minéraux de toute espéce. Les Chinois, accoutumés à voir leurs rivieres rouler de l'or, sont persuadés qu'ils en découvriroient des mines abondantes, s'il leur étoit permis de détourner leurs bras de l'Agriculture pour les occuper à cette recherche. Sur la fin du quatorziéme siécle de l'Ere Chrétienne, l'Empereur Tching-Tsou fit fermer une mine de pierres précieuses ouverte par un particulier, disant que les *travaux inutiles produisoient la stérilité, & que les pierres précieuses ne donnoient pas du grain.* Les Européens sont les seuls à la Chine qui aient de la vaisselle d'or. Les Chinois n'emploient le plus cher & le plus beau qu'à la dorure & à d'autres ornemens de peu d'importance : quand on considere à quel prix le fer, l'étain, & les autres métaux communs, sont dans ce pays, on se persuade aisément que les mines en doivent être fort nombreuses. Magalhaens observe que les Chinois emploient une quantité infinie de cuivre à leurs canons, leurs statues, leurs monnoies, & leurs bassins. Le mérite de l'antiquité ou la réputation de l'ouvrier fait quelquefois monter à des prix énormes ces ouvrages, quelque vils qu'ils soient en eux-mêmes. Il y a à la Chine des rubis, de l'azur, du jaspe, des marbres, &c. Les pierres d'aimant n'y sont point rares. L'usage du fer, qui paroît aussi ancien que la Monarchie, n'a laissé dans leurs Annales aucun vestige des pierres de tonnerre, *ceraunia*, les premiers instrumens tranchans de tous les peuples. Les mines de sel répandues dans les parties Occidentales sont d'une grande ressource pour ces Provinces éloignées de la mer.

DESCRIPT. DE LA CH.

Population.

Comment dans une des plus riches & des plus fertiles régions du monde, un peuple laborieux, induſtrieux, ſobre, & ſagement gouverné, peut-il être expoſé auſſi ſouvent que le publient les Gazettes Chinoiſes, à la famine, c'eſt-à-dire, à celui des maux que l'induſtrie humaine peut le plus aiſément prévenir, tandis que l'on voit en Europe des pays ſtériles habités par des peuples qui ſont dépourvus de pluſieurs de ces avantages, & qui cependant ne ſont preſque jamais frappés de ce fléau? Pluſieurs Provinces étant remplies de montagnes, dans leſquelles on trouve peu de terres propres au labourage, il peut arriver quelquefois que le produit de l'Empire entier ne ſuffiſe point pour la ſubſiſtance du prodigieux nombre de ſes habitans. Tous les pays de riz ſont expoſés à des famines fréquentes. Cette eſpéce de grain exige beaucoup d'eau & de culture; elle occupe beaucoup plus d'hommes, & elle demande moins de terrein pour fournir à la ſubſiſtance d'une famille que les autres grains. La population y gagne, mais la diſette en eſt plus cruelle. La Chine ſe trouve privée de ſa ſubſiſtance, tant par la ſécheresſe que par les inondations. Ses voiſins ſont pauvres ou pareſſeux. Quelques-unes de ſes Provinces ne vivent que du ſuperflu des autres; lorſque celles ci n'auront que le néceſſaire, celles-là ſeront réduites à l'extrémité.

Il y a des greniers publics qui, dans les tems d'abondance paroiſſent ſe remplir pour les tems de diſette; mais des harpies ont déja dévoré la ſubſtance du peuple, lorſqu'on les ouvre pour le ſecourir; ce ſont les grands Mandarins dont le crime eſt puni ſur des ſubalternes. La grande conſommation de riz qui ſe fait en vin, en eau de vie, en raque, approche encore de plus près les Chinois de la famine. Le Gouvernement, loin d'envoyer de prompts ſecours aux Provinces affligées de ce fléau, délibère, temporiſe, & attend, pour répondre à l'eſpérance des malheureux, que la mortalité ait exercé ſes ravages.

Sa politique eſt, dit-on, d'élaguer un peuple trop nombreux qui bientôt ſeroit réduit à ſe dévorer lui-même, ſi l'on laiſſoit

monter la population à ſon comble. Cette inhumaine politique eſt mauvaiſe, parce qu'elle ne prévient un grand mal que par un plus grand mal. La famine entraîne après elle toutes ſortes de dangers & de malheurs. Le Trône n'eſt même pas à l'abri de ſes coups. La faim & le déſeſpoir commun réuniſſant les malheureux, des bandes de voleurs ſe forment, & ſi leurs brigandages réuſſiſſent, elles vont bientôt en corps d'Armée attaquer le Souverain, & quelquefois couronner leurs chefs.

La population eſt ou doit être l'objet de l'ambition de la plûpart des Gouvernemens ; elle eſt un des fléaux de la Chine. Les autres Etats ſont dans le cas d'y travailler, parce qu'ils ont des moyens pour faire monter la ſubſiſtance avec la population : à la Chine, le terrein, quelque fertile qu'il ſoit, l'eſt encore moins que les femmes ne ſont fécondes, par conſéquent la population y excédera la ſubſiſtance. Dans cet Empire, ſi l'on en croit l'enthouſiaſte Voſſius, il n'y a pas un pouce de terrein où l'induſtrie Chinoiſe n'ait pouſſé la culture dans toute ſa profondeur ; le ſur-hauſſement de population amenera donc néceſſairement la famine & tous ſes fléaux. Mais l'aſſertion de Voſſius eſt fauſſe ; il paroît certain, par des Mémoires de Mandarins, & par le témoignage des Voyageurs modernes, qu'il reſte dans cet Empire beaucoup de terrein en friche ; le Gouvernement n'a qu'à le faire cultiver pour conſerver le peuple qu'il immole : mais la population y eſt ſi prodigieuſe, qu'il ſeroit bientôt contraint de s'ouvrir de nouveaux débouchés.

Après une guerre qui avoit enlevé pluſieurs millions d'habitans à la Chine, l'Empereur Canghi trouva dans ſes Etats plus de ſoixante millions d'hommes en état de porter les armes, ce que toute l'Europe enſemble ne pourroit fournir ; il faut ajoûter à ce nombre les femmes, les enfans au-deſſous de vingt ans, les vieillards au-deſſus de ſoixante, les Bonzes, les Magiſtrats, &c. Depuis ce tems là, l'Empire a joui d'une paix profonde, & la Famille Impériale s'étoit ſi fort multipliée en moins de quatre-

vingt-dix ans, qu'en 1730, elle comptoit plus de vingt mille Princes vivans.

Les ſources de la multiplication ſont dans la Nature. D'un mariage ſort une famille ; les branches de cette famille ſont tronc à leur tour. Le ſol qui nourriſſoit la premiere tige, devenu incapable de ſuſtenter la pépinière, il faut élaguer les rejettons, les tranſplanter, ou les détruire.

Dans la plûpart des Empires, les cauſes morales arrêtent la nature & la propagation eſt interceptée ; les guerres fréquentes, la navigation, la ſurcharge des impôts, l'aviliſſement de l'Agriculture, la diviſion trop inégale des fortunes, le luxe, la débauche dans laquelle on peut comprendre le célibat volontaire, les crimes & de ſévères châtimens, &c, tous ces maux dépeuplent; la plûpart ſont inconnus à la Chine. Dans cet Empire, la tyrannie même la plus cruelle ne ſuſpend pas les progrès de la multiplication, tant la fécondité des femmes y eſt inépuiſable. La Religion favoriſe la propagation, ainſi que les mœurs où les honneurs & les droits de la paternité ſont ſi grands ; l'ambition, l'intérêt & l'opinion doublent les forces de la nature. A la Chine, tout eſt peuple, & c'eſt le peuple qui propage ; l'attention à ne pas ſe mêler avec des races étrangères, concourt peut-être au même effet ; il eſt certain que la nature s'abâtardit & s'appauvrit par un mêlange mal aſſorti ; les hommes & les femmes paroiſſent devoir être formés les uns pour les autres par le climat. L'expoſition même des enfans entretient la population, en empêchant les familles de tomber toutes entières dans la miſère par la ſurcharge des derniers enfans qu'elles ne pourroient nourrir qu'aux dépens de leur propre vie, & en encourageant les populateurs aſſurés par cette reſſource de n'être pas contraints de ſe charger au-delà de leurs forces.

Où la Nature fait trop, il faut que le Légiſlateur arrête la Nature. Platon fixe dans ſa République le nombre des citoyens, & il veut que, ſuivant le beſoin, on borne la population, par la honte,

honte, par le conseil des vieillards, par la défense des mariages après un nombre déterminé. Le Gouvernement Chinois n'a pu imaginer, pour produire cet effet, que des moyens destructeurs & des moyens funestes, comme on l'a vû, pour le Trône même. La misère a porté une main dépopulatrice jusqu'aux sources de la propagation; & quand le Gouvernement Tartare s'est efforcé de mettre un frein à cette espéce d'assassinat, la misère n'a pas cessé de faire une multitude immense d'Eunuques.

Les Chinois en sont réduits à exposer leurs enfans. Les mêmes causes produisent au Tonquin les mêmes effets. Dans l'Isle Formose, une partie des enfans est sacrifiée avant que de naître. L'Etat ne feroit-il pas mieux de ramasser ces malheureux, & de les élever dans des hôpitaux pour les envoyer en Colonies sur des terres étrangères ?

En général, il est très-périlleux de tenter l'expatriation du peuple le plus national qui fût jamais, je veux dire, le plus attaché à son sol, à sa patrie, à sa famille, à son Gouvernement, à ses loix, à ses manières : tel est le Chinois. L'Edit qui ordonneroit à la Chine la levée d'une Colonie allarmeroit la Nation, & la violence qui voudroit l'exécuter exciteroit une révolte. A jetter des Colonies sur les Etats voisins, on allumeroit des guerres, dans lesquelles un vaste Empire s'expose à souffrir du flux & du reflux des armes, & à s'affoiblir ou en s'aggrandissant ou en succombant. Pour les établir dans des pays éloignés, il faudroit que la Navigation les y portât, & que la conquête les y affermît. Les Chinois ne sont & ne peuvent guères être ni marins ni guerriers.

Quand les Chinois embrasseront un grand commerce pour se former une Marine, ils apporteront dans l'Etat un nouveau luxe, & avec le luxe, la paresse, la misère, la famine, la révolution, parce que le superflu deviendroit le nécessaire où le nécessaire manque souvent, parce que les bras employés, sous peine de la famine, aux travaux de premiere nécessité, seroient amollis & dé-

Descript. de la Ch.

tournés sur des objets frivoles. Où les moyens de faire subsister les peuples sont incertains & caduques, il faut économiser les forces & les employer entièrement à la culture des terres. » Nos » Anciens, dit une belle Ordonnance d'un Empereur de la famille » des Tang, tenoient pour maxime que, s'il y avoit un homme » qui ne labourât point, ou une femme qui ne s'occupât point à » filer, quelqu'un souffroit le froid ou la faim dans l'Empire. » La Chine renferme dans son sein des mines de luxe; les Empereurs sages ont toujours défendu de les exploiter, par la raison que l'or & les pierres précieuses ne sont pas des alimens. Le luxe pourroit être introduit à la Chine pour la dépeupler; ce seroit peste pour peste, famine pour famine, meurtre pour meurtre. Les premières Dynasties à part, ç'a toujours été le luxe qui a donné le branle aux révolutions.

La Chine n'est point guerriere, elle ne sçauroit l'être. L'Egypte, sans être militaire, fut la populatrice de plusieurs contrées; mais elle n'avoit qu'à peupler, la terre étoit nue; la Chine auroit à conquérir. L'objet du Gouvernement de cet Empire est la tranquillité publique, objet naturel d'un Etat qui n'a point d'ennemis au-dehors, ou qui croit les avoir arrêtés par des barrieres. L'Empire Chinois est naturellement défendu à l'Orient & au Midi par une mer orageuse & par des côtes inabordables, au Couchant par des montagnes inaccessibles : au Nord elle étoit couverte par la grande muraille & par des Places fortes; elle est aujourd'hui gardée par les Provinces tributaires de la Tartarie : ainsi le corps de l'Empire est entouré de défenses. Les Histoires ne louent point les Guerriers; elles n'exaltent que les vertus tranquilles, & les Arts de la paix. La paix & la servitude achevent d'énerver ce peuple naturellement lâche & timide. Il ne s'agit que de le maintenir dans son calme & dans son équilibre de foiblesse.

La Chine, avec une milice d'un million d'hommes, n'a pas un bon corps de soldats; & malheur à l'Etat, si l'esprit militaire

Descript. de la Ch.

venoit à animer ces Troupes de paix, le feu prendroit tous les jours aux quatre coins de l'Empire. L'humeur guerriere se nourrit de combats, & dans de vastes Etats, où les mouvemens vont si lentement de la circonférence au centre, l'ambition & le mécontentement souleveroient bientôt des courages impatiens d'agir, libres d'agir sur l'Etat lui-même, & forcés souvent d'agir sur lui, faute d'objet au-dehors. Il vaut mieux que la Chine soit exposée à être conquise par l'Etranger que démembrée par les siens; elle dominera toujours les Conquérans, & quand autrefois elle fut coupée en plusieurs Royaumes, le Trône Impérial ne faisoit que chanceler, & la Nation s'entredétruisoit. Un tel peuple n'est pas fait pour aller au loin verser au-dehors le superflu de la population par le moyen des conquêtes. Mais pourquoi le Gouvernement laisse-t-il au milieu de l'Empire tant de déserts inhabités?

Gouvernement, Loix, Police, &c.

La Chine subsiste depuis un grand nombre de siécles sous la forme monarchique ou despotique. Ses peuples ont si peu d'idée de tout autre Gouvernement, que dans le dernier siécle, lorsque la République de Hollande envoya à l'Empereur une députation solemnelle, les Ambassadeurs eurent toutes les peines du monde à leur faire comprendre ce que signifioient les termes *d'Etats Généraux*, *de Hautes Puissances*. L'Empereur dispose souverainement des finances, des charges, de sa succession; car il a le pouvoir de choisir l'héritier du Trône, hors de sa famille même. Son autorité n'est pas fort bornée par les loix, mais elle l'est par l'opinion. Les Mandarins ont le droit de lui représenter les fautes dans lesquelles il tombe; & s'il n'a aucun égard à leurs Requêtes, il trouve des Censeurs courageux & des sujets hardis qui lui demandent *ce qu'est devenu leur pere?* Il est vrai, quand sa conduite ne répond pas à l'idée qu'ont les peuples de la Royauté, & aux sentimens qu'ils ont pour le Souverain, ils passent bientôt du mépris & de l'indignation à la désobéissance & à la révolte. Comme Grand-Pontife, il fait *des Esprits nuds*, c'est-à dire, des

Saints ; & quelquefois, au rapport de le Cointe & de Magaſhaens, il ordonne au peuple de les honorer comme des Dieux & des Déeſſes. Son autorité s'étend auſſi ſur les Morts dans le Ciel ; il les crée Comtes, Ducs, &c. Canghi donna au Pere Verbieſt & à ſes ancêtres la qualité de Tajin, ou grand homme, en récompenſe des Tables des mouvemens céleſtes & des éclipſes que ce Jéſuite Flamand avoit compoſées pour deux mille ans, en 32 volumes. Quatre cent ans auparavant un Bonze, qui s'étoit diſtingué par ſon habileté dans la Chimie & dans les Arts phyſiques, avoit été déclaré, après ſa mort, par un Edit Impérial, Dieu & Seigneur du Ciel, du Soleil, de la Lune, & des Etoiles : expreſſion poëtique ſans doute, par laquelle le Prince croyoit ne pouvoir mieux exprimer ſon admiration. L'Empereur Van-Ye ordonna qu'on adorât ſous le nom de Déeſſe des Neuf Fleurs, la Reine ſa mere, morte de chagrin de ce qu'il avoit fait périr un Kolao ſon amant. L'autorité Impériale s'étend preſqu'à tout, juſqu'à pouvoir défendre ou renouveller l'uſage de certaines expreſſions dans le langage familier.

Le Gouvernement Chinois eſt formé ſur le modéle & ſur les principes du Gouvernement domeſtique & paternel. Suivant les idées de la Nation, un Roi n'eſt qu'un pere. Le principal objet des loix Chinoiſes, ainſi que des loix Egyptiennes, fut la tranquillité de l'Empire ; la ſubordination parut l'unique moyen de le remplir. Le reſpect pour les peres eſt un grand principe de ſubordination ; les Légiſlateurs firent tous leurs efforts pour l'inſpirer, & ils formerent un Code très-étendu de rites & de cérémonies en l'honneur des parens. On lia le reſpect pour les peres avec tout ce qui paroît préſenter une idée de paternité ; il s'étendit ſur les Vieillards, ſur les Maîtres, ſur les Magiſtrats, ſur l'Empereur. Ce ſentiment dans les enfans ſuppoſoit un ſentiment dans les peres, & par une ſuite de l'opinion reçue, un ſentiment dans les Vieillards pour les jeunes gens, dans les Magiſtrats pour leurs juſticiables, dans les Maîtres pour leurs domeſtiques, dans

les Seigneurs pour leurs vaſſaux, dans l'Empereur pour ſes ſujets : les rites furent l'expreſſion & le ſymbole de ces ſentimens ; ces rites & ces ſentimens formerent l'eſprit général de la Nation : de-là l'influence de l'autorité paternelle ſur la conſtitution fondamentale.

Descript. de la Ch.

Le reſpect des Chinois pour leur pere commun va juſqu'à l'adoration ; ils lui donnent les titres ſuperbes de *Fils du Ciel*, de *Saint Empereur*, de *Gouverneur de la Terre*, &c. Tous, juſqu'à ſes plus proches parens, lui parlent à genoux. On ſe proſterne de même devant ſes vêtemens, ſon Trône, & tout ce qui ſert à ſon uſage : le Monarque, dit-on, loin de mettre pour affiche à ſa Royauté une haute & faſtueuſe inutilité, comme tant d'autres Potentats, porte ſur ſes bras laborieux & paternels le fardeau du Gouvernement. Du haut du plus brillant des Trônes, il donne à ſes ſujets de belles leçons de modeſtie, de ſimplicité, de frugalité, d'économie. Lorſqu'il parle de lui-même, il ne ſe ſert que des termes de *Ngo*, moi ; & de *Chin*, ſalut. Une coutume auſſi ancienne que la Monarchie, autoriſe tous les particuliers à adreſſer directement à l'Empereur, dans des Mémoires, les plaintes de la Juſtice & des Loix ſur les malverſations des Miniſtres, ſur ſes propres fautes, ſur-tout ſi elles portent atteinte aux maximes Chinoiſes : l'Empereur eſt obligé de lire & de répondre à ces Requêtes. C'eſt dans les coutumes anciennes que l'on retrouve les droits des peuples ſur les Souverains.

Le P. du Halde remarque que les Princes de l'Europe doivent prendre garde comment ils envoient à l'Empereur de la Chine leurs lettres & leurs préſens, ſoit par des Miſſionnaires ou des Marchands, ſoit par quelque voie directe en leur propre nom ; parce qu'auſſitôt qu'ils ont fait cette démarche, leurs états ſont enregiſtrés au nombre des Tributaires de l'Empire. Quoique les Ruſſes aient obtenu que le titre ordinaire de ſervitude ne leur fût pas affecté, leur Ambaſſade n'en a pas moins été regardée comme un hommage. La vanité a établi le même uſage aux In-

Descript. de la Ch.

des. Les Chinois, qui dans leurs Cartes Géographiques rejettent tous les pays étrangers aux coins du quarré dont leur pays occupe le centre, croient honorer les peuples, & les tirer du rang des barbares, en les amenant à eux-mêmes par la dépendance.

Chaque Province de l'Empire eſt gouvernée par un Fou-Yven ou Vice-Roi qui eſt à la tête d'un Conſeil ſouverain, où les grandes affaires de la Province ſe décident : les Villes ont leurs Tribunaux particuliers ſubordonnés au Conſeil de la Province : ſix Cours ſouveraines établies à Péking ſont chargées de l'inſpection générale des Conſeils provinciaux ; ces grands Tribunaux ont pour département tout ce qui concerne, 1°. les Mandarins, ou le Miniſtère ; 2°. les Finances ; 3°. les Rites ; 4°. la Guerre ; 5°. les Affaires Criminelles ; 6°. & les Travaux publics. Ces ſix Cours ſe ſoudiviſent en pluſieurs Chambres ; elles reſſortiſſent toutes au Conſeil de l'Empereur, Tribunal abſolu & deſpotique compoſé de Mandarins de la première claſſe. Dans chaque Cour ſouveraine, il y a un Officier prépoſé pour veiller ſur tout ce qui s'y paſſe, & pour en rendre compte au Souverain : ces Cenſeurs, à ce qu'on aſſure, ſont ordinairement incorruptibles. La même ſévérité veille ſur les Magiſtrats & ſur les Officiers des Provinces. La Cour envoie, de tems en tems, des Viſiteurs extraordinaires, & l'Empereur lui-même exerce quelquefois cet office en perſonne. Dans un de ces voyages, l'Empereur Canghi vit couler des larmes amères des yeux d'un vieillard, auquel un Mandarin Tartare avoit enlevé un fils ; il ſuivit le vieillard au Palais du Magiſtrat ; l'accuſé fut convaincu, & ſa tête tomba aux pieds de l'Empereur. *Je te donne l'emploi de ce raviſſeur*, dit Canghi au vieillard, *ſois plus équitable que lui, cet exemple t'y invite.* Ce trait fait honneur au Monarque, mais il ne fait pas l'éloge du Gouvernement. Un méchant Empereur eût pu également abattre la tête d'un homme qui n'eût pas été coupable. Le Souverain ne doit point exercer la juſtice par lui-même, il a trop

le pouvoir d'en abuser, il est sujet à erreur, il a des passions; il doit se défier de lui-même, s'il est droit, juste & sage.

Il y a deux espéces de Mandarinats, celui des Lettrés, sur lesquels roule le Gouvernement, & celui de la guerre. Le nombre des Mandarins ou Quans de Lettres est de treize à quatorze mille; ils sont partagés en neuf classes. C'est dans les trois premiers ordres que l'Empereur choisit les *Colaös*, ou Ministres d'Etat, les grands Officiers de l'Empire, les Officiers des Cours souveraines, les Gouverneurs des grandes Villes, & les Trésoriers Généraux des Provinces. La subordination est telle qu'un Mandarin d'une de ces classes peut faire donner la bastonnade à ceux des ordres inférieurs. Ces Magistrats, revêtus de la majesté de l'Empereur, sont à proportion aussi respectés, sur-tout dans leurs fonctions & sur le Tribunal; le peuple est à genoux devant eux, quand ils y siégent. Ces honneurs ne sont pas seulement rendus à leur dignité, ils le sont à leur mérite; c'est une récompense de leur zéle & de leurs travaux. Leur maison est toujours ouverte: à toutes les heures du jour on n'a qu'à frapper sur une timbale suspendue à leur porte, ils donnent audience. Les loix leur interdisent l'usage de la plûpart des plaisirs publics, la promenade, le jeu, les assemblées, &c; ils ne prennent de divertissement que dans l'intérieur de leur Palais. Ces loix sont un peu sévères; & si ces Magistrats remplissent tous leurs devoirs, il faut bien qu'ils soient honnêtes & vertueux pour être heureux.

Une des fonctions de la Magistrature est de faire de tems en tems des instructions aux peuples; l'Empereur lui-même est assujetti à cette ancienne coutume: c'est un office paternel. Les Officiers, s'ils veulent se maintenir dans leur emploi, n'ont qu'à l'exercer avec douceur & désintéressement. Un Mandarin convaincu d'avoir reçu un présent, seroit dégradé de sa Charge: si la somme montoit à quatre-vingt onzes d'argent, il seroit condamné à mort. Personne ne peut exercer le Mandarinat dans sa

DESCRIPT. DE LA CH.

Province, où il auroit plus de moyens d'exciter & d'appuyer une révolte, & moins de liberté d'exercer sa justice exposée aux sollicitations de ses parens & de ses amis. Par des raisons semblables, deux hommes de la même famille ne peuvent être Magistrats dans le même canton. Ne seroit-ce point d'après ces idées que le Gouvernement aura rempli tous les postes civils & militaires d'Eunuques, au point que l'on ait dit simplement l'Eunuque pour désigner le Gouverneur de la Ville? Ne sera-ce point en vertu de ce sentiment, autant que par leur ancienne influence, que les Eunuques se seront maintenus dans ces dignités, malgré le grand nombre de loix portées pour les en exclure?

Les Mandarins répondent de tout ce qui se passe dans leur département. Un Vice-Roi seroit responsable d'un soulevement qui arriveroit dans sa Province. *C'est sa faute*, dit-on, *il a opprimé le peuple, ou il l'a laissé opprimer par ses Lieutenans; quand un peuple est gouverné par des Maîtres équitables, il n'est point tenté de secouer le joug.* Cependant Lange, l'Auteur du Journal du Voyage de l'Amiral Anson, plusieurs autres Voyageurs, & même des Missionnaires, assurent que tous les Mandarins sont des brigands.

Il est certain que la Chine a d'excellens réglemens & de très-bons principes de régime. Il est question de sçavoir si ces réglemens sont en vigueur, & si l'esprit de ces principes domine dans l'administration: or plusieurs Voyageurs assurent que la pratique ne répond pas aux maximes.

De trois en trois ans, les Magistrats de chaque Ville dressent un catalogue des Mandarins employés dans leur ressort, avec des notes sur leur bonne ou mauvaise conduite: le Conseil de la Province apostille ce catalogue, & le Vice-Roi l'envoie à l'Empereur, après y avoir ajoûté ses remarques. Suivant les témoignages de ces Officiers réunis, les Mandarins sont élevés ou abaissés de quelques degrés, & il faut que, dans leur premiere Ordonnance, ils marquent le nombre des degrés qu'ils ont acquis ou perdus

perdus. La punition des fautes monte à raiſon de la dignité des coupables.

Les partiſans des Chinois aſſurent que la faveur, qui eſt quelquefois pire qu'une tyrannie, n'éléve point aux emplois. Les diſtributeurs des Charges ſont heureuſement à l'abri des ſollicitations d'un ſexe, qui, ſouvent plus fort que les loix, fait oublier la juſtice même aux ames droites. C'eſt aux Mandarins à propoſer les ſujets capables de remplir les poſtes vacans; ils répondent eux-mêmes de leur conduite & de leur adminiſtration, & ils ſont punis de leurs fautes, comme les peres de celles de leurs enfans. Par ces réglemens, il n'y a que le mérite qui puiſſe être conſtitué ou maintenu en dignité, & tout homme qui a des lumières & des vertus, peut ſe flatter d'être mis à ſa place. Si toutes ces inſtitutions étoient rigoureuſement ſuivies, l'Empire iroit, pour ainſi dire, de lui-même. L'art de regner n'eſt que l'art de bien employer les hommes; ici le mérite ſera connu & placé. Les Arts politiques qui, ſuivant Platon, ſont moins des vertus que les ombres des vertus, ne font le plus grand bien de l'Etat qu'autant qu'ils agiſſent ſous la direction de l'équité, & comme la loi elle-même qui ne fait point acception des perſonnes, & qui ne juge que les qualités & les talens.

La vertu ne manque point où le Gouvernement l'encourage. Les Coutumes s'accordent ici avec les loix pour l'animer. Une des plus remarquables eſt le feſtin que les Gouverneurs des Villes donnent tous les ans, au nom de l'Empereur, aux perſonnes recommandables par leurs vertus, & diſtinguées par leurs actions: cet honneur eſt pour les conviés un engagement à devenir meilleurs.

Le Gouvernement ne s'enveloppe point des voiles du myſtère; il rend compte des affaires de l'Etat aux peuples par la Gazette qui ſe publie tous les jours à Péking ſous le ſceau de l'autorité Impériale. Les nouvelles de cette Gazette ne roulent que ſur l'intérieur de l'Etat. Dépenſes ordinaires & extraordinaires du Prince,

remontrances des Tribunaux, Edits, Sentences des Cours ſouveraines, cauſes de l'élévation ou de la diſgrace des Mandarins, état des Provinces, enfin toutes les affaires de l'Empire ſont expoſées dans ces Mémoires. C'eſt un hommage que le Gouvernement rend au peuple. L'adminiſtration ſera néceſſairement bonne, ſi la Gazette eſt fidéle. Un Gouvernement eſt ſage, s'il ſe met dans une ſorte de néceſſité d'être juſte; un Gouvernement ne peut qu'être juſte, lorſqu'il eſt toujours à découvert. Il eſt ſans doute des circonſtances qui ne permettent pas de ſuivre une politique ſi ſimple & ſi ſalutaire; mais un Empire eſt un Empire heureux, qui peut la ſuivre ſans inconvénient.

Les Quans ou Mandarins d'armes, au nombre de dix-huit mille, ont, ſous leurs ordres, plus de ſept cent mille ſoldats d'Infanterie, & environ deux cent mille Cavaliers. Ces Troupes ſont diviſées en Légions: chaque Légion eſt de dix mille hommes, partagés en cent Nurous ou Compagnies de cent hommes. La Milice Tartare marche ſous l'enſeigne jaune, & les Troupes Chinoiſes déploient le drapeau vert. Les Chefs de chaque Corps ſont chargés de leur faire faire tous les jours l'exercice; c'eſt une opération aſſez tumultueuſe. On punit ſur le champ les fautes du ſoldat, de la baſtonnade, ſi c'eſt un Chinois; du fouet, ſi c'eſt un Tartare. Ces Troupes ſont bien armées, bien vêtues, adroites dans le maniment de l'arc & du ſabre, & très-amies de la paix. Les peuples du Nord de l'Empire ſont plus courageux que ceux du Midi. La chaleur énerve ceux-ci, & de la force dépend le courage. La Nation eſt, en général, très-pacifique; les Chinois diſent que leur félicité leur ſuffit, & qu'elle n'augmenteroit point en troublant celle des autres peuples. Le port des armes n'eſt permis qu'aux Militaires, & lorſqu'ils ſont en fonction. Le Chinois ne croit pas être en guerre avec ſes concitoyens.

La famille Tartare, qui regne préſentement à la Chine, a établi que chaque Corps de Troupes dans les Provinces ſeroit mi-parti de Chinois & de Tartares; il en eſt de même des Tribu-

naux. Cette inſtitution eſt très-ſenſée, elle peut ſervir de modéle aux Conquérans. Par ce moyen, les deux Nations s'animent & ſe contiennent l'une l'autre; le peuple conquis n'eſt point déſeſpéré, il eſt même content de partager la puiſſance militaire & civile; le peuple conquérant ſe répand dans tout le pays, ſans ſe confondre, & il y domine avec le Trône.

La Chine poſſéde, depuis un tems immémorial, le ſecret de la poudre à canon, & ce n'a été que dans le dernier ſiécle qu'elle a reçu le canon des Portugais, & des Jéſuites l'art de le fondre: on aſſure pourtant qu'on y a trouvé de très-anciennes piéces d'artillerie. Il y a aſſez loin de l'invention de la poudre à l'uſage qu'en font aujourd'hui les Européens, & je ne ſerois pas étonné que les Chinois n'euſſent jamais imaginé de l'employer autrement qu'en feux d'artifice. Cette poudre militaire eſt depuis très-longtems connue en Europe. Les Grecs & leurs voiſins Aſiatiques ſe ſont même très-anciennement ſervis de tubes ou canons de fer & de bronze pour lancer des feux artificiels. Il n'y a que l'art de porter, au moyen de cette poudre, des balles & des boulets à une diſtance conſidérable qui appartienne aux tems modernes.

Les finances ſont adminiſtrées, comme on l'a vû, par la ſeconde Cour de Péking, gardienne du Tréſor Impérial. La levée des tributs ne coûte rien au peuple. Le ſyſtême en eſt bien ſimple & naturel; c'eſt un modéle à préſenter aux Nations qui ſçavent revenir des abus. Dans chaque Ville, les Officiers municipaux levent les tributs impoſés ſuivant l'eſtime des biens, & ils les verſent, par le canal du Tréſor Général de la Province, dans les coffres du Souverain. Depuis vingt ans juſqu'à ſoixante, chaque citoyen paye un tribut perſonnel & proportionné à ſes facultés réelles. Toutes les années on meſure les champs vers le tems de la moiſſon, & l'on taxe les terres ſuivant leur produit. Un des moyens de preſſer le payement des impôts, c'eſt d'envoyer dans les maiſons de ceux qui ſont lents à obéïr des vieillards & des pauvres qui y vivent à diſcrétion juſqu'à ce que le Prince ſoit

Descript. de la Ch.

satisfait. Il n'y a gueres d'année où l'Empereur n'exempte d'une partie des tailles les Provinces pauvres, & principalement celles qui ont été affligées de quelque calamité. Les tributs se payent en denrées, en étoffes, en marchandises ; évalués en argent, ils peuvent monter à mille millions. Des provisions impériales tirées de ces contributions, le Prince nourrit jusqu'à un million de bouches ; les pauvres ne sont pas oubliés.

Dans un Etat policé comme la Chine, chez un peuple aussi flegmatique & aussi doux, les querelles & les crimes sont rares. Les arrêts de mort sont tous rendus ou souscrits par l'Empereur, & sans les preuves les plus convaincantes, le sang du citoyen n'est point répandu. Les loix pénales sont, en général, plus douces que dans les Monarchies qui vantent la douceur de leurs loix. Les trois supplices principaux sont d'étrangler, de trancher la tête, de couper en piéces : ce dernier supplice est pour les crimes au premier chef : on attache une grande infâmie au second : la potence est pour les personnes qualifiées. La bastonnade & le fouet sont les punitions les plus communes. La *Cangne*, autre châtiment corporel, est une espéce de carcan composé de deux tables de bois ; elle est flètrissante. Les prisons de la Chine sont propres, spacieuses & commodes. C'est déja un assez grand malheur que d'être tombé sous le glaive de la justice, sans avoir encore à souffrir, avant que d'être jugé, les horreurs d'une prison affreuse. Les prisonniers Chinois ne sont point à la charge de l'Etat ; ils se nourrissent de leur travail. La charge de l'Exécuteur de la Haute-Justice est honorable, comme elle l'étoit chez les Grecs, comme elle l'est chez des Nations Européennes. Le Bourreau de Péking porte la ceinture jaune qui est la livrée de l'Empereur, & l'ornement distinctif des Princes du Sang.

La Noblesse n'est héréditaire que dans la famille de l'Empereur, & dans celle de Confucius. Les Législateurs Chinois ont craint que les descendans d'un homme distingué ne se bornassent à représenter les mânes & les ombres vaines de leurs ayeux. Toutes

les distinctions sont personnelles. L'étude est la route des dignités; le grade fait l'état, & hors les Lettrés & les Mandarins, tout est peuple. L'Empereur accorde des dignités titulaires; quelquefois il ennoblit les ancêtres d'un homme distingué jusqu'à la dixiéme génération, & cette illustration ne descend point sur sa postérité. DESCRIPT DE LA CH.

Il y a à la Chine des personnes infâmes; les unes de profession, tels sont les Comédiens, ou plutôt les farceurs, les Ministres de débauche, les Géoliers, &c; d'autres de naissance, tels que les Tomins, malheureux descendans des Grands Seigneurs qui résisterent constamment aux Guer destructeurs de la Dynastie des Song.

La justice se rend avec promptitude & sans formalités. Le Code est simple & clair; & l'on présume que chaque citoyen est en état d'instruire son Juge, comme ailleurs d'instruire son Avocat & son Procureur. Le Demandeur rédige ses griefs par écrit; un Officier de Justice remet le Mémoire au Mandarin; la Partie adverse est appellée; le Procès se juge sur le champ; celui qui perd son procès reçoit vingt coups de bâton; la bastonnade, bornée à ce nombre de coups, passe pour une correction paternelle.

Des Voyageurs & des Missionnaires, prévenus par la bonté de diverses institutions Chinoises, ont publié que la République de Platon subsistoit de tems immémorial dans cet Empire, & l'enthousiasme l'a répété; mais en réfléchissant sur le Gouvernement, & en lisant l'Histoire, le merveilleux s'évanouit, cet Empire enchanté n'est que le théâtre du despotisme & de la tyrannie.

En effet, l'Empereur réunit tous les genres de pouvoirs dans sa toute-puissance, Roi & Pontife, Législateur & Interprête des Loix, Juge & Arbitre Souverain de tous les différends, maître absolu de la vie de ses sujets, Dieu de la Nation; on ne sçait plus si c'est un homme qui commande à des hommes; il semble que les loix l'ont oublié, elles ont formé l'esprit de la Nation,

& les Princes n'ont trouvé que des chaînes de fer pour servir de rênes au Gouvernement.

Le poids du Trône est tel sur la tête des peuples, que nulle protection intermédiaire, nul appui, nul corps populaire ne les empêchent d'être enfoncés profondément dans l'esclavage. Les Mandarins ne sont que les créatures & les instrumens du Souverain; ils sont eux-mêmes, au rapport de l'Histoire, de petits tyrans sous un grand tyran. Par la simplicité vantée de la Jurisprudence Chinoise, simplicité ordinaire au Gouvernement despotique, les jugemens sont plus arbitraires : le Magistrat fait souvent la loi où il n'y a point de loi qui lui commande; & le bâton qui, suivant le P. du Halde, gouverne la Chine, s'y meut à son gré, la justice n'est jamais plus prompte qu'où le Juge est despotique.

L'esprit du Trône préside dans tous les Tribunaux : l'Empereur voit par le Coli ou Inspecteur, son espion, tout ce qui s'y passe; il n'y a plus de liberté dans les opinions. Par tout où le Souverain est présent, c'est lui qui prononce. La Gazette de Péking est faite par la Cour; les Gazetiers qui ont pris un peu de licence l'ont payé de leur tête.

Les Mandarins, & tous les sujets, ont le droit d'adresser des représentations & des Requêtes au Prince : l'institution est très-bonne; mais, par une autre loi qui la contredit, l'Empereur a droit de punir de mort tous ceux qui lui manquent de respect; ceux-là lui manquent de respect qui censurent sa conduite, & qui le choquent. Cependant il arrive quelquefois que des Mandarins, amis des peuples, bravent la mort, & nulle Nation n'a peut-être produit en ce genre plus de héros & de victimes du patriotisme. La belle morale de Confucius est bien propre à inspirer ces sentimens.

Il n'y a rien de plus beau que le système politique de ce grand homme : les premiers principes de la morale sont les axiomes fondamentaux de son régime. Il descend de la Divinité qui

gouverne le monde, au Potentat qui gouverne un Empire, au Miniſtre qui gouverne une Province, au Magiſtrat qui gouverne une Ville, au Citoyen qui gouverne ſa famille, à l'homme qui ne gouverne que lui-même. Il lie, il enchaîne tout, & du principe de l'harmonie de l'Univers, il déduit toutes les loix de l'harmonie d'un Etat, d'une Ville, d'une famille, de l'homme intérieur. Celui qui commande n'a pour objet que le bien de celui qui obéit; celui qui obéit aime celui qui lui commande, & qui fait ſon bien. Les mêmes vices font le déſordre & le malheur de l'homme & de l'Empire; les mêmes vertus les conduiront dans les voies de l'ordre & du bonheur. Les Etats & les particuliers ſont expoſés aux mêmes révolutions & aux mêmes viciſſitudes; on les prévient ou l'on y remédie par ces mêmes moyens. La vertu eſt la baſe des Empires, ainſi que des familles; & la charité, c'eſt le terme de Confucius, & la charité doit être l'ame univerſelle du monde, comme l'amour de ſoi-même l'eſt de l'homme, conſidéré ſeulement dans ſes rapports avec lui-même. Ce ſyſtême eſt ſimple, grand, harmonieux; les détails en ſont admirables. Confucius a donné le vrai Code de l'humanité; c'eſt le Légiſlateur du monde. Nul Philoſophe n'a eu une raiſon auſſi ſublime; nul homme n'a eu une ame plus belle; on ſent que c'eſt la vertu qui lui a découvert la vérité, & qui l'enſeigne par ſa bouche. Ses ouvrages ſont la gloire de la raiſon humaine, & quand on les approche de l'Evangile, on les prendroit preſque pour des ouvrages également inſpirés, tant ils paroiſſent animés du même eſprit. Ce grand Légiſlateur ne put parvenir à faire adopter ſa politique à la Cour de ſon Souverain, & il fut obligé de ſe démettre du Miniſtère qu'il y exerçoit infructueuſement.

Le Chinois n'eſt conduit ni par la vertu ni par l'honneur; il eſt régi par le bâton, & ce bâton, ne fût-il jamais que la verge de la loi, il n'en amortiroit pas moins les ſentimens généreux, ſeuls défenſeurs de la liberté dans tout Etat où la liberté conſerve quelques droits. L'infamie n'eſt pour ce peuple qu'une peine légère,

Descript. de la Ch.

Ainſi pour exciter la vigilance des peres ſur les enfans, les Légiſlateurs ont cru qu'il falloit les punir des fautes de leurs familles : la honte qui, du milieu du ſupplice rejaillit avec le ſang du coupable ſur ſes parens, auroit été un trop foible aiguillon.

Quelle idée les livres claſſiques de la Nation nous donnent-ils de ſa vertu ? » Trouver à l'écart un tréſor, dont on ſoit le » maître, ou une belle femme ſeule dans un appartement reculé, » entendre la voix d'un ennemi qui va périr, ſi on ne le ſecourt, » admirable pierre de touche. » Un Mandarin diſoit à l'Empereur : » L'Etat eſt rempli de déſordres ; il n'eſt pas rare de voir un » fils tuer ſon pere, un cadet ſon aîné, une femme ſon mari : » on compte cette année juſqu'à vingt-deux crimes de cette eſpéce. » La friponnerie eſt ſi générale dans l'Empire, qu'on ne la punit point, & qu'on en fait gloire : le Gouvernement la favoriſe pour tenir la vigilance & l'induſtrie en haleine : voilà un peuple de ſcélérats, & un Gouvernement de barbares.

L'Hiſtoire nous préſente des Dynaſties entières qui ſe ſont abreuvées du ſang des peuples ; on ne voit que crimes, abus, révoltes, & révolutions : tout y annonce un mauvais Gouvernement. Il eſt vrai que la Chine a eu de bons Empereurs, & que ces bons Empereurs paroiſſent les meilleurs des hommes. Ces Princes, avec un pouvoir immenſe de faire le bien, feront de grandes choſes pour leurs peuples quand ils en auront la volonté ; & s'ils montent ſur le Trône après un regne de fer, ſenſibles aux malheurs de l'Etat, & trouvant les peuples plus ſenſibles à leurs bienfaits, ils paroîtront *gouverner comme le Ciel*, pour me ſervir d'un mot des Chinois ſur un de leurs Princes. Les Empereurs Chinois ne ſont point eſclaves, comme quelques Princes Orientaux, d'une milice inſolente ; ils ſont inſtruits, s'ils veulent l'être, de la ſituation des peuples & des vices de l'adminiſtration, & ils ne manquent jamais de moyens d'exercer leur bienfaiſance paternelle : avantages rarement réunis dans les Etats deſpotiques. Le deſpotiſme paternel eſt bon ; c'eſt l'amour qui commande à l'amour.

Les

Les Chinois aiment leur Prince ; leurs Princes seront donc bons en général ; car si l'on aime, quand on est bon, l'on devient aussi bon, quand on est aimé. C'est avec ce sentiment & par diverses institutions que les Législateurs ont tâché de tenir le despotisme circonscrit dans les loix ; les causes physiques concourent avec ces causes morales à l'éloigner de la tyrannie. Dans un Etat où le peuple ne tire que de la terre de quoi se nourrir, & par un travail infatigable, le Gouvernement est intéressé à protéger la Nature, & à encourager l'industrie, sans quoi la misère s'élance contre le Trône qui s'écroule, s'il est corrompu : telle est la situation de la Chine. Les livres sacrés des Chinois, par l'autorité que la vénération & le tems leur ont donnée, concourent encore à tenir les loix au-dessus du Prince. Lorsque Hoang-Ti voulut réduire ces livres en cendres pour cimenter son despotisme, ils résisterent aux flammes, & ils continuerent de protéger la Nation. Ces sentimens paternels, que la Morale & la Religion inspirent au Prince, parlent aussi sans cesse en faveur du peuple.

Les deux plus belles contrées de l'Empire, les Provinces nourricières de l'Etat, Kian-Nang & Tche-Kiang, ont été tirées de dessous les eaux, ainsi que les belles Provinces de l'Egypte. Pour faire & pour conserver cet ouvrage, il fallut que les premiers Empereurs ménageassent le peuple, instituassent de bonnes loix, & adoptassent un gouvernement paternel : de-là ces bonnes institutions. » On a voulu, dit M. de Montesquieu, faire regner » les loix avec le despotisme, mais ce qui est joint avec le des- » potisme n'a plus de force. En vain le despotisme, pressé par » ses malheurs, a-t-il voulu s'enchaîner ; il s'arme de ses chaînes, » & devient plus terrible encore. »

Quoiqu'il en soit, le Gouvernement Chinois est le meilleur des Gouvernemens Orientaux, & peut-être le meilleur que la Nation & un Empire aussi étendu comportent, & l'on peut le regarder comme le chef-d'œuvre du despotisme. Les Conquérans Tartares n'ayant rien de mieux à lui substituer, l'ont adopté ; ils

apportoient eux mêmes d'un pays esclave l'esprit de despotisme ; & s'ils n'avoient trouvé la servitude dans cet Empire, ils l'y auroient établie, comme ils le firent dans l'Empire Grec.

Il fallut de même qu'ils se soumissent à la Religion, aux loix, & aux mœurs de la Chine, parce qu'il falloit que le peuple vainqueur ou le peuple vaincu fût transformé. Il devoit arriver qu'un Conquérant à demi-sauvage prendroit la forme de la Nation policée qu'il vouloit gouverner : il devoit arriver qu'une poignée de soldats seroit, petit à petit, absorbée dans une Nation immense : il devoit arriver que le génie des naturels du pays adapté aux circonstances du lieu, prendroit dans la suite l'ascendant sur l'esprit étranger qui ne trouvoit pas dans sa conquête les mêmes convenances que dans sa patrie : il devoit arriver que le vainqueur sentiroit la nécessité de laisser au peuple conquis ses mœurs & ses manières.

Ces Tartares ayant conquis l'Europe, se plierent aux institutions Européennes : ils sont Persans en Perse, Indiens dans l'Inde, &c. Les Colonies Chinoises, envoyées en Tartarie, sont devenues Tartares & mortelles ennemies de la Chine. Quand les derniers Empereurs ont attenté contre les manières de la Nation Chinoise, ils ont versé des torrens de sang. Enfin, le Tartare vivoit & se gouvernoit sans système, au lieu que le Chinois n'a fait qu'un corps de sa Religion, de ses loix, de ses manières, de ses mœurs, &c ; il tenoit fortement à tous ces objets, parce qu'ils tenoient les uns aux autres ; il eût fallu le dépouiller de tout-à-la-fois ; la métamorphose étoit moralement impossible.

Comme il n'y a point de liberté dans les Etats despotiques, que les hommes y communiquent peu ensemble, & que les femmes sont séparées des hommes, ces pays sont invariables dans leurs coutumes & dans leurs mœurs. Platon & Diodore de Sicile nous assurent qu'une coutume nouvelle étoit un prodige en Egypte. Les Indiens de nos jours ressemblent parfaitement aux anciens ; ils ont conservé les manières les plus indifférentes, telles que

la façon de se vêtir; elle étoit la même il y a deux mille ans. On reconnoît, du premier coup d'œil, les Huns dans les Tartares. Les Nations Orientales sont d'ailleurs si paresseuses, que leur esprit, incapable d'effort, laisse mollement dominer les anciennes impressions. Cette raison n'est pas applicable au Chinois; ses mœurs sont immuables par une cause contraire. Un peuple enchaîné au travail par la nécessité ne songe point à changer ses institutions. La Chine n'a d'ailleurs aucune communication avec l'étranger; elle ne vit qu'avec elle-même, & l'habitude est sa loi.

Les Rites Chinois embrassent & confondent dans le même Code, loix, mœurs, manières, Religion : tout cela fait la morale. Dans les Ecoles, de graves Docteurs enseignent la manière de faire la révérence, & la donnent en précepte comme un principe de mœurs. Ainsi les choses les plus indifférentes en elles-mêmes paroissent très-importantes aux Chinois, & ils passent leur vie à pratiquer ce qu'ils ont passé leur jeunesse à apprendre, plus fidèles sans doute aux préceptes sur les manières, parce qu'ils sont les plus aisés à observer. Les Législateurs, pour apprendre à leurs Citoyens à se respecter, & pour écarter les vices qui naissent d'un esprit dur, jugerent à propos d'entrer dans un détail de pratiques à suivre dans toutes les occasions de la vie, même pour le bas peuple : une fois qu'ils furent parvenus à les mettre en vigueur, l'esprit de la Nation prit une ferme consistance. La machine étoit montée, elle alla d'elle-même, elle obéit encore aux premières impressions.

Une autre cause qui concourt dans ce pays au maintien des mœurs anciennes, c'est le respect pour les parens, pour les ayeux, pour les morts, respect qui s'étend de leur personne sur leurs pratiques, & qui les porte à les honorer par un culte d'imitation. Le génie lent & borné de la Nation a, de même que sa servitude, beaucoup de part dans la perpétuité de ses mœurs.

Sciences, Arts, Langue, Commerce, &c.

L'étude des Rites multipliés à l'infini, & l'étude encore plus embarrassante de la langue, sont à la Chine de très-grands obsta-

cles à l'avancement des Sciences. Peut-être aussi que ces peuples sont détournés des études abstraites par le même tour d'esprit qui les applique à la science du Gouvernement, à la morale, & aux choses de pratique. Malgré ces obstacles, ils auroient infailliblement aggrandi la sphère de leurs connoissances, si la Nature les avoit doués de quelque génie. Avec une possession immémoriale de plusieurs connoissances, avec la protection que leurs Princes accordent aux Sçavans, avec les récompenses & les honneurs que les Sçavans d'Europe en ont reçus, avec tant d'autres circonstances favorables, telles que la paix, la liberté de suivre son talent, la considération attachée au mérite de l'esprit, &c, les Chinois n'ont pas fait faire un pas à leurs Sciences; ils se traînent même sans succès dans les nouvelles routes que les Européens leur ont tracées. Il semble que les Sciences soient chez eux comme un dépôt qu'ils ne peuvent faire valoir, ou que leur génie, comme l'instinct des animaux, ait atteint, à son premier effort, les bornes de sa capacité naturelle. Si les Sciences leur ont été apportées par une Colonie étrangère, comme cela paroît incontestable, il faut que le Colon se soit abâtardi & dénaturé, en se mêlant avec les naturels du pays.

Dans un Empire où les études sont en honneur, il n'est pas possible que l'inquiétude naturelle au génie, que la curiosité attisée par de premiers succès, qu'une application constante, que le hasard, qui, dans une longue suite de siécles, forme toujours quelque tête extraordinaire, n'eussent pas, dans l'espace de trois mille ans, tiré les Sciences de leur berceau, si la Nation Chinoise n'étoit pas la plus stupide des Nations, si elle avoit elle même créé les Sciences qu'elle cultive si infructueusement.

Les Chinois ont peut être à se féliciter de l'incapacité de leur esprit. Les innovations seroient dangereuses dans leur Empire; les Sciences conduisent aux innovations. Platon dit dans ses Loix, L. 2, qu'il étoit défendu en Egypte aux Sacrificateurs, aux Poëtes, aux Peintres, aux Statuaires, &c, de s'écarter des formes

reçues. A la Chine, l'impuissance tient lieu de cette loi. L'esprit Egyptien paroît dominer dans cet Empire, mais sur un peuple bien différent du peuple pere de tant de peuples & créateur des Arts.

Les Chinois ont le bon sens ou le bonheur de ne pas apprendre à raisonner artificiellement par les régles inutiles, quoique sçavantes, de la Dialectique. Ils ne connoissent pas même le nom de Métaphysique, & ce n'est pas un grand mal. Leur Géométrie se bornoit à quelques problêmes qu'elle ne sçavoit pas même résoudre méthodiquement, lorsque les Elémens d'Euclide, la sphère de Clavius, & d'autres Traités Elémentaires, leur mirent dans les mains le fil de la méthode & de la démonstration. La Physique est pour eux une terre inconnue.

La Chine est placée dans la situation la plus favorable à l'Astronomie; car le milieu de l'Empire répond à-peu-près, en latitude, à la Chaldée & à l'Egypte, où le Ciel attira les premiers regards de l'observation. Les Chinois datent de leur première origine leurs connoissances Astronomiques; & depuis plus de deux mille ans, ils ont consigné dans leurs Annales un grand nombre de révolutions célestes. Des Princes du Sang, des Empereurs mêmes se sont occupés de la composition du Calendrier. Il y a à Péking un Tribunal particulier composé des premiers Mathématiciens du Royaume, dont les principales fonctions sont d'avertir l'Empereur des nouveaux phénoménes qui paroissent dans le Ciel. Pour cet effet, il y a nuit & jour cinq Mathématiciens occupés à observer les astres, d'une tour destinée à cet usage. Cet Observatoire est un des plus anciens monumens de la Chine. L'application des Mathématiciens n'est peut-être pas toujours récompensée, mais leur négligence est quelquefois sévérement punie, comme l'Histoire en fait foi, & des succès distingués conduiroient certainement à la fortune & aux honneurs, ainsi que l'exemple des Missionnaires le prouve.

Le Chinois, malgré ces avantages, ces encouragemens, &

DESCRIPT. DE LA CH.

la fureur de l'Aſtrologie Judiciaire, eſt reſté au dernier rang des peuples Aſtronomes. Il n'y a guères plus de cent ans qu'ils étoient obligés de recourir à des Aſtronomes Mahométans pour la compoſition de leur Calendrier ; & probablement ils ſeroient aujourd'hui dans le même beſoin, ſi les PP. Schaal, Verbieſt, & autres Jéſuites, ne les avoient retirés de leur ignorance. L'Aſtronomie Chinoiſe n'en eſt pas encore au point de ſçavoir annoncer les éclipſes ; elle aime beaucoup à prédire, & ſouvent au haſard, les Aſtres ſe prêtent rarement à ſes fantaiſies. Cette Nation que l'on appelle une Nation ſçavante, quand il arrive quelque éclipſe, tombe dans la conſternation. On n'entend, dans tout l'Empire, que des tambours & des timbales que l'on frappe à coups redoublés pour effrayer le mauvais eſprit que l'on croit acharné contre le Soleil ou la Lune. *Une Eclipſe*, dit un Miſſionnaire, *eſt pour les Chinois ce que ſeroit pour une Armée de poltrons l'approche d'un ennemi formidable.*

» Si la Chine, dit le P. Parennin, avoit dans ſon voiſinage un » peuple indépendant de l'Empire, où il y eût des Sçavans qui » fuſſent en état de relever les erreurs Aſtronomiques, peut-être » que les Chinois ſortiroient de leur aſſoupiſſement, & que les » Empereurs ſeroient plus attentifs à avancer le progrès de cette » Science. Encore ne ſçais-je ſi l'on ne prendroit pas plutôt le parti » d'aller ſubjuguer ce Royaume pour lui impoſer ſilence, & le » forcer à recevoir humblement le Calendrier Chinois. Ce ne » ſeroit pas la première fois qu'on auroit vû les Chinois faire la » guerre pour un Almanach. » Voyez les XIe & XXIVe Recueils des Lettres édifiantes & curieuſes.

Le P. Gabillon raconte que, pendant qu'il étoit à la Cour de l'Empereur Canghi, le Tribunal des Mathématiques ayant obſervé une éclipſe, conſulta le Livre Chen-Chu qui indique ce qui doit arriver, ce que l'on a à craindre, ce qu'il faut faire, a l'occaſion des phénoménes céleſtes. On trouva dans cet ouvrage que l'éclipſe, par ſes circonſtances, dénotoit le regne d'un mé-

chant Prince qu'il falloit faire descendre du Trône. Le Président Tartare ne voulut point que cette remarque fût insérée dans le Mémorial qui devoit être présenté à l'Empereur. Cependant son Lieutenant prétendoit qu'il falloit suivre la loi du Tribunal, par laquelle il étoit enjoint aux Astronomes de mettre dans le Mémorial l'explication des phénoménes faite par l'Auteur du Chen-Chu. La superstition regne donc dans ce Tribunal, & la crainte & la flatterie le corrompent.

Lorsque le P. Ferdinand Verbiest dévoila, aux yeux de la Cour de Canghi, toute l'ignorance des Astronomes Chinois & Arabes, les Mandarins Chinois ne pouvant supporter que l'Astronomie Chinoise fût abolie pour faire place à celle de l'Europe, soutinrent que la dignité de l'Empire ne permettoit pas des altérations de cette nature, & qu'il valoit mieux conserver les anciennes méthodes avec leurs défauts, que d'en introduire de nouvelles, sur-tout lorsqu'il falloit les recevoir de la main des Européens. L'Astronome Yang-Quang Syeu, qui avoit gagné les Ministres d'Etat, & qui se reposoit sur leur protection, osa dire aux Tartares que, si l'on donnoit l'avantage à Verbiest, en recevant son Astronomie, leur Empire ne seroit pas de longue durée. Les Chinois vouloient du moins que le nouveau Président du Tribunal des Mathématiques trouvât un expédient pour concilier l'ordre des Cieux avec le Calendrier Chinois, pour mettre à couvert l'honneur de la Nation chez ses voisins qui suivoient & respectoient son Astronomie. Si l'Empereur eût été Chinois, Verbiest auroit infailliblement échoué, & les anciennes erreurs eussent continué de regner dans le Tribunal. Il fallut que des Tartares eussent conquis la Chine, pour que la vérité y fût reçue, quoiqu'on y eût reconnu l'évidence : tant la vanité Chinoise est excessive. Ce ne fut qu'après que les Missionnaires eurent produit une grande quantité d'instrumens de Mathématique & de Physique, & répété des expériences de toute espéce, nou-

Descript. de la Ch.

velles dans le pays, que les Chinois commencerent, dit le P. du Halde, à regarder les Européens comme leurs maîtres.

Le Chinois eſt toujours infatué de l'Aſtrologie Judiciaire : ce qu'il y a de ſingulier, c'eſt qu'il n'y a que des aveugles qui ſe mêlent de ce métier-là. Les Chinois un peu éclairés aſſurent que ces gens n'abuſent que la populace la plus vile ; ſi toutefois on en reçoit quelques promeſſes favorables, on leur paye généreuſement ce bon augure.

L'année ſolaire de trois cent ſoixante-cinq jours & quelques minutes, eſt connue à la Chine au moins depuis deux mille ans. On partage l'année en douze mois, les uns de vingt-neuf jours, les autres de trente. Pour ajuſter les lunaiſons avec le cours du Soleil, il y a tous les cinq ans des intercalaiſons. On compte par ſemaine, & l'on donne à chacun des ſept jours le nom d'une planète, dans le même ordre qu'en Europe. Le jour aſtronomique commence à minuit; il eſt diviſé en douze parties égales; chaque heure a ſon nom particulier. L'heure de minuit paſſe pour la plus heureuſe, à cauſe que c'eſt, ſuivant les Chinois, celle où le monde fut créé. La ſuperſtition des jours heureux & malheureux eſt fort en regne. On remplit les Calendriers d'obſervations ſur les jours propres à ſe marier, à voyager, &c.

L'uſage des Horloges à roues eſt peu connu des Chinois. Ils ſe ſervent de Cadrans ſolaires, & autres Horométres. Ils ont, par exemple, des paſtilles parfumées qui ſe conſument au feu dans un certain eſpace de tems. Nos montres paſſent, parmi le peuple, pour des êtres animés qui, après quelque mouvement, s'endorment juſqu'à ce que la clef les éveille. Lorſque la montre ſe détraque, ils diſent que la bête eſt morte. Les Anglois profitent de leur erreur pour leur revendre chèrement la même montre, après l'avoir *reſſuſcitée* à peu de frais.

Les Européens ont tiré la Chine d'une profonde ignorance de la Coſmographie & de la Géographie. Ce peuple, ſi plein de lui-même,

lui-même, ne pouvoit revenir de son étonnement, lorsqu'il apprit qu'au delà des mers étoient de vastes Empires où fleurissoient des Sciences & des Arts inconnus dans le sien. Humilié à l'aspect d'une Mappe-Monde, où il trouvoit, avec peine, la Chine, il renonçoit à regret à son ancien préjugé qui réduisoit la terre à un quarré, dont la Chine occupoit le centre, laissant à peine aux angles l'étendue d'une de ses Provinces pour y reléguer quelques peuples barbares. Les Chinois n'avoient point les clefs du monde, le commerce & la conquête; le reste de la terre leur étoit fermé, comme leur Empire étoit fermé au reste de la terre, & ne connoissant qu'eux, il étoit naturel qu'ils rapportassent tout à eux. En *1668*, le Vice-Roi de Canton, dans un Mémoire qu'il envoyoit à l'Empereur à l'occasion d'une Ambassade Portugaise, disoit qu'on avoit vérifié que l'Europe consistoit en deux petites Isles au milieu de la mer.

En général, les Médecins Chinois raisonnent assez mal sur les maladies, & les traitent assez bien : ils ne font que suivre les recettes de leurs anciens qui joignirent peut être la théorie à la pratique. Le respect des Chinois pour les cadavres les éloigne de l'Anatomie. Privés de ses lumières, & d'ailleurs ignorant absolument la Physique, ils descendent à l'aveugle dans le corps humain; mais l'expérience leur a appris à employer les simples avec succès. Par le défaut de connoissances anatomiques & physiques, ils n'ont pu avoir que des soupçons & des idées très-imparfaites sur la circulation du sang, quoique leurs livres entrent dans un grand détail de ses révolutions.

Le pouls est le thermométre de la Médecine Chinoise. Les habiles Praticiens prétendent reconnoître, à ses différentes pulsations, l'âge, la stature, le tempérament, le sexe, la couleur même d'une personne, les saisons, les divers genres de maladies, & leur siége, l'année, le jour & le moment de la mort. Par exemple, si votre pouls s'interrompt, après cinquante battemens, vous n'avez plus que cinq ans à vivre, à moins que vous ne le réta-

DESCRIPT. DE LA CH.

blissiez dans son uniformité naturelle. S'il s'embarrasse après quinze vibrations, vous mourrez dans l'année. Quand après chaque mouvement, il hésite, vous ne passerez pas le lendemain ; c'est sur de tels fondemens que Vossius établit sérieusement l'excellence de la Médecine Chinoise.

Les Chinois tâtent le pouls aux différentes parties du corps, & sur-tout au membre malade. Si l'on en croit quelques Auteurs, leurs Médecins possédent le secret de guérir des maladies qui, à certains périodes, passent parmi nous pour incurables ; telles que l'hydropisie, l'épilepsie, &c : elle va plus loin ; elle distingue les sentimens, les affections, & les passions de l'ame ; un habile Médecin vous prédira, avec la même infaillibilité, vos actions & vos maladies. Il est à présumer qu'on pourroit tirer des Médecins Chinois quelques observations utiles. Sur le pouls, Galien & Avicenne ont pensé comme eux que la diversité de ses mouvemens donnoit des indications des différentes espéces de maladies. Le peuple a appliqué des dénominations singulières aux divers états du pouls ; il distingue le pouls superficiel, le glissant, l'aigre, le trémuleux, l'éparpillé, le roulant, l'allure de grenouille, le fretillement de poisson, le bouillonnement de marmite, &c. Le pouls *superficiel* dénote, selon la Médecine Chinoise, des étourdissemens ; le pouls creux, disette de sang ; le pouls plein, de la chaleur ; le pouls doux ou fluide, des dispositions à la pulmonie ; le pouls mince comme un cheveu, abattement d'esprit ; le pouls culbutant, inquiétude & délire ; le pouls dur, perte de semence dans les hommes & de sang dans les femmes.

L'usage de la saignée n'est pas commun dans cet Empire : on y pratique depuis long-tems l'inoculation de la petite vérole ; & c'est de-là, dit-on, que l'Europe l'a reçue par les mains des Turcs. La méthode Chinoise est d'insinuer, par les narines, la poudre des pustules desséchées, après avoir préparé le corps à recevoir la maladie. Les Médecins de Macao ont introduit chez ce peuple

les lavemens. Le rhumatiſme, la goute, & la gravelle, y ſont très-rares; ce que le P. le Cointe attribue à l'uſage fréquent qu'on y fait du thé : d'un autre côté, les maladies des yeux y ſont plus communes que dans aucun autre pays du monde. La Chine fourmille d'aveugles.

De tous nos genres de Poëſie, l'Ode ou la Poëſie de l'imagination & de l'enthouſiaſme eſt le ſeul genre connu des Chinois. Ils diſtinguent ordinairement leurs vers par la rime, genre d'harmonie adopté par la plûpart des Nations Poëtes de l'Orient; auquel je ne crois pas que les peuples Occidentaux l'ayent communiquée. Les Diſcours moraux ou académiques des Mandarins & des Lettrés, ſont ſemés de moralités utiles, de belles métaphores, de grandes images.

Les Chinois n'ont point de théâtre, ils n'ont que des tréteaux. Il y a des troupes de Batteleurs & de Farceurs répandues dans les Villes; les Grands Seigneurs les appellent dans leurs Palais à toutes les fêtes qu'ils donnent. La vraiſemblance, la régularité, la loi fondamentale de l'intérêt, ne ſont point reſpectées dans leurs Piéces. Le *Petit Orphelin de la Maiſon de Tchao*, une des meilleures Tragédies Chinoiſes, eſt bien capable de raſſaſier la curioſité que l'on peut avoir de connoître le génie Dramatique d'une Nation ſi célèbre. Les Comédiens réuſſiſſent aſſez bien dans la Pantomime, eſpéce de Drame pouſſé à une ſi haute perfection chez les Romains.

Nul peuple n'a été auſſi attentif à écrire ſes Annales. Il paroît que le premier uſage qu'il a fait de l'écriture a été de conſerver la mémoire des événemens. Ses monumens hiſtoriques forment, pour ainſi parler, un arbre généalogique qui conſtate ſa primauté d'extraction ſur toutes les Nations actuellement ſubſiſtantes. Chaque Ville a ſes Hiſtoriographes : les Mandarins s'aſſemblent de tems en tems pour examiner leurs Mémoires, & pour épurer la vérité, au cas qu'elle ait été altérée, ou par la mauvaiſe foi, ou par l'ignorance. Ces Mémoires ne ſe bornent point aux

Descript. de la Ch.

événemens publics, à la vie des Empereurs, à l'administration de quelques Mandarins; ils embrassent des observations sur les productions du pays, sur les mœurs des habitans, sur les actions des particuliers, &c: institution bonne, par laquelle il semble rester dans le despotisme même une *chose publique*, puisqu'elle fait jouir chaque habitant dans chaque Ville de la prérogative du citoyen dans la Cité, de l'avantage de n'être point enseveli sous la grandeur de quelques personnages. Indépendamment de ces Mémoires particuliers, il y a à Péking une Société d'hommes de Lettres chargés de composer l'Histoire générale de l'Empire. La méthode dont ils se servent semble mettre l'Histoire à l'abri du soupçon de partialité. Outre qu'on ne choisit, pour cette commission importante, que des hommes d'une probité reconnue, il leur est défendu de se communiquer leur travail, & quand ils ont rempli, à l'insçu les uns des autres, une feuille des choses qui leur ont paru dignes d'être écrites, ils la jettent dans une boîte qui ne s'ouvre jamais durant la vie de l'Empereur, ni même tant que sa famille est sur le Trône. Quand la Couronne vient à passer dans une autre Maison, on rassemble tous ces matériaux, l'on compose là-dessus l'Histoire de la Dynastie éteinte, & la postérité juge ses Princes. Si quelque artifice caché ne détruit l'effet de cet excellent établissement, les Chinois sont les seuls peuples qui aient une Histoire; les autres n'écrivent que des Romans.

Les Chinois déplorent la perte de leur ancienne Musique & de leur ancienne Danse; il y a apparence que l'ancien systême de ces deux Arts fut autrefois lié chez eux, comme chez les Egyptiens & chez les Grecs avec le systême politique: c'est pourquoi Confucius avoit tant à cœur de faire fleurir ces Arts dans les Provinces qui furent confiées à ses soins. La Musique étoit chez les Anciens une sorte de langue & de Poësie, la Danse étoit une Poësie muette. La Musique alloit moins à l'ame par les forces de l'harmonie, mariée avec la Danse, que par la nature des choses

& des idées qu'elles exprimoient de concert. Il faut que la Musique & la Danse des Anciens aient tiré une partie de leur vertu & de leurs propriétés de rapports arbitraires d'hiéroglyphes & de signes de convention, lesquels, ainsi que ceux de la parole, produisoient ces effets surprenans qu'on leur a attribués, & que l'on a tant de peine à se persuader. Je donnerai tout à l'heure l'extrait d'un Mémoire sur la Danse & sur la Musique des anciens Chinois.

La Musique moderne des Chinois est d'une platitude & d'une monotonie insoutenables pour des oreilles Européennes, quoiqu'elle ait pour eux des charmes infinis : en revanche, la Musique Européenne, avec l'ensemble des différentes parties, leur paroît d'un désordre & d'une cacophonie ridicules. Ils ne connoissent qu'une seule partie qui est la même pour les voix & pour les instrumens. Ils n'ont point de caractère pour noter leurs airs. L'Empereur Canghi jouoit un jour sur le clavecin un air Chinois en présence du P. Péreira & du P. Grimaldi; le P. Péreira le nota sur ses tablettes, & l'exécuta aussitôt. L'Empereur, tout étonné, lui demanda l'explication de ce mystère, & frappé de la beauté de l'invention, dont le P. Péreira lui donna une idée, il institua une Académie de Musique, dont il donna la direction à un de ses fils. Les Chinois ont créé divers instrumens. Le P. Péreira trouva le moyen d'aggrandir une espéce de petite orgue ou de serinette, dont l'Empereur lui avoit fait présent; les Chinois furent enchantés de sa singularité & de son harmonie.

Il ne faudroit pas juger du goût des Chinois & de leurs connoissances dans le dessein par leurs magots & par les grotesques, dont leurs porcelaines, ainsi que leurs tentures de papier, sont chargées. Leurs Peintres, avec leurs belles couleurs, sçavent rendre exactement la figure. Nos plus habiles Artistes ne dédaigneroient pas la plûpart des statues colossales que leurs statuaires ont animées de vives passions. Leur Architecture a de grands rapports avec celle des Egyptiens & des Grecs : on voit regner le goût du grand dans leurs édifices publics, leurs Palais, leurs Temples,

Descript. de la Ch.

&c; leurs ouvrages résistent au tems, & tel pont, jetté d'une montagne à l'autre sur d'affreux précipices, subsiste depuis un tems immémorial dans toute sa solidité, sans avoir plié sous le poids des années & des siécles. Mais cette gloire appartient aux anciens Chinois, ou plutôt au peuple qui les a policés; la Nation déplore la perte de plusieurs Arts.

De ce nombre sont la Danse & la Musique, comme je l'ai déja remarqué. Sous les premières Dynasties, ces Arts ne se bornoient point à des sons harmonieux & à des mouvemens cadencés; ils exprimoient les actions, les penchans mêmes, les habitudes, & les mœurs; ils figuroient les plus grands événemens. La Danse régloit l'art du geste, art aujourd'hui si arbitraire, si incertain, si borné; elle formoit le corps à la force, à la grace & à l'adresse, ainsi que la Musique nourrissoit dans l'ame le sentiment de la proportion & de l'harmonie.

La Danse *Ar-Ouang* est fameuse par l'effet qu'elle produisit dans son tems. L'Auteur Chinois d'un Dialogue entre Confucius & Pin-Mou-Kia, va nous en donner une idée. On pourra juger par celle-là de la nature & du caractère des autres.

Les Danseurs sortoient par le côté du Nord....... Ils représentoient en cela Ou-Ouang, qui, natif d'une des Provinces Septentrionales de l'Empire, s'avança dans les Provinces du Midi, où il fit quelque tems son séjour.

A peine avoient-ils fait quelques pas, que changeant tout-à-coup l'ordre dans lequel ils étoient venus, ils figuroient, par leurs attitudes, leurs gestes, & leurs évolutions, un ordre de bataille, & combattoient en vainqueurs & en vaincus. Par-là, ils représentoient Ou Ouang qui livra le combat à Tcheou-Ouang, le défit, & demeura maître de l'Empire, en éteignant pour toujours la Dynastie des Chang.

Dans la troisiéme partie de la Danse, les Acteurs s'avançoient encore plus vers le Midi pour représenter la marche d'Ou Ouang, qui, après la mort de Tcheou-Ouang, s'avança toujours vers le

Midi de l'Empire, pour ſoumettre les Provinces qui ne le reconnoiſſoient pas encore pour légitime Souverain.

Les Danſeurs formoient enſuite une eſpéce de ligne qui étoit une repréſentation des bornes qui furent aſſignées à l'Empire par le Vainqueur.

Dans la cinquiéme partie, ils figuroient Tcheou-Koung-Tom & Chao-Koung-Che, l'un à la droite, l'autre à la gauche du Vainqueur, leſquels l'aiderent par leur activité & par leur ſage adminiſtration à porter le fardeau du Gouvernement.

Enfin, les Danſeurs, immobiles comme des montagnes, repréſentoient le reſpect, l'hommage, & la ſoumiſſion que toutes les Provinces de l'Empire rendirent enfin à Ou-Ouang, en le reconnoiſſant pour leur Maître & leur Empereur.

Il eſt dit que dans le tems que les Danſeurs étoient immobiles, ils tenoient en main le Khan, eſpéce de Bouclier. Cette attitude repréſentoit le repos dont le Vainqueur jouit après avoir mis ordre à tout. Les geſtes & les évolutions qui ſe faiſoient après la repréſentation de l'action guerrière, figuroient les ſoins & les attentions, la vigilance & l'activité des ſages Miniſtres, ſur leſquels le Vainqueur ſe déchargea du ſoin des affaires. Le repos que les Danſeurs prenoient dans le lieu même où ils avoient danſé, repréſentoit la continuelle attention & les ſoins que prirent les deux Miniſtres pour trouver les moyens propres à aſſurer la tranquillité de l'Empire.

Les Danſeurs ſe partageoient auſſi en deux rangs, & ſans quitter leurs places, ils faiſoient quantité d'évolutions, pour ſignifier la force & l'habileté de Ou-Ouang, ainſi que les travaux qu'il eſſuya pour ſe rendre maître de l'Empire.

Sur la fin de la Danſe, ils ſe ſéparoient précipitamment, & s'arrêtant tout-à-coup, ils reſtoient quelque tems oiſifs. C'étoit l'expreſſion de la promptitude avec laquelle les Provinces de l'Empire furent ſoumiſes à Ou-Ouang, & le court eſpace de tems, pendant lequel ce Conquérant attendit leurs hommages. Enfin les

Danſeurs ſe tenant debout ſans faire aucun geſte, peignoient Ou-Ouang attendant que les Rois voiſins ou tributaires de l'Empire vinſſent à leur tour le reconnoître pour légitime Empereur.

Tel eſt à-peu-près le ſens de cette Danſe inſtructive qui retrace à ceux qui ſçavent l'Hiſtoire, un des plus fameux événemens qui ſoient dans les Faſtes de l'Empire. Celui qui la compoſa ne penſa pas moins à inſtruire la poſtérité qu'à faire connoître à ſes contemporains quelles étoient la vertu, la ſageſſe, & la valeur du plus grand Empereur de la Dynaſtie des Tcheou.

Il y a dans le Che-King un Cantique qui a pour titre : *Ta-Ming-Che.* Dans ce Cantique ſont les paroles ſuivantes : *Le Ciel vous regarde, gardez-vous bien d'avoir un cœur pervers.* Ces paroles étoient chantées pendant que les Danſeurs étoient immobiles. Il y a dans le même Cantique : *Prenez pour votre Maître le ſage* Tay-Koung-Ouang. *La réputation qu'il s'eſt acquiſe dans* Yng-Yang *ſera immortelle comme lui.* Ces paroles étoient chantées avant que les Danſeurs repriſſent leurs évolutions.

Comme on trouve dans les cinq tons de la Muſique, continue l'Auteur Chinois, l'image des cinq élémens, de même doit-on trouver dans la Danſe l'image des actions naturelles de l'homme.

Les Rois de Lou eurent à perpétuité le privilége de ſacrifier au Ciel & à la Terre avec les mêmes cérémonies qui ſe pratiquent dans l'Empire par le fils du Ciel lui-même dans l'enceinte du Palais. Les Muſiciens, qui étoient au bas de la ſalle, jouoient les airs de toutes les grandes Danſes. Les Danſeurs étoient au nombre de huit fois huit. Un ſi grand privilége ne fut accordé aux Rois de Lou que pour honorer dans leur perſonne le Grand Tcheou-Koung-Tan.

Lorſqu'un Roi étoit doué d'une grande vertu, & qu'il étoit plein de reſpect pour la Religion de l'Empereur ; quand le tems de la maturité des fruits étoit arrivé, l'Empereur faiſoit faire une Muſique en ſon honneur, pour faire connoître à tout le monde qu'un

qu'un tel Roi gouvernoit bien les peuples confiés à ses soins. Les Danses que l'on composoit à ce sujet étoient en grande quantité, duroient long-tems : pour les Princes qui ne gouvernoient pas les peuples avec sagesse, les Danses étoient en petite quantité & fort courtes. De cette sorte, on jugeoit du mérite d'un Roi par les fêtes & les Danses qu'on faisoit pour lui lorsqu'il venoit à la Cour, aussi bien que par les noms honorables qu'on lui donnoit après sa mort.

La Musique & la Danse renfermoient plus de mystères qu'on n'en peut découvrir, lorsqu'on ne fait attention qu'à ce qu'elles ont d'extérieur. En général, elles étoient nécessaires aux hommes pour les rendre vertueux, & pour leur faire pratiquer leurs obligations. Les anciens Sages n'employoient dans leur Musique que des instrumens qui portassent à la vertu. C'est toujours l'Auteur Chinois qui parle.

La Musique & la Danse *Hia*, c'est-à-dire, de la Dynastie Hia, étoient pour inspirer l'union & la concorde ; elles exprimoient la vertu de cette Dynastie. Leur caractère étoit lent, grave & majestueux. La Musique & la Danse Ta-Tao étoient gracieuses : ces deux mots expriment la douceur, l'harmonie, & la cadence.

La Danse Yu & la Danse Yo imitoient toutes les cérémonies ordinaires aux gens de Lettres ; là elles étoient douces. Les Danses Kan-Ko & Ouan-Ou qui exprimoient les actions & les évolutions des gens de guerre, étoient dures & véhémentes. Confucius insistoit pour la Danse Yu, & il sembloit, en certaines circonstances, ne pas approuver la Danse Kan, parce qu'elle étoit trop guerrière, & qu'elle avoit dans l'air qui l'exprimoit le ton *Chang* qui inspiroit la cruauté. La jeune Noblesse s'exerçoit à ces deux espéces de Danses. Il y en avoit de six sortes qu'on prenoit grand soin d'apprendre aux fils de l'Empire. L'Empereur Ou-Ouang dansoit lui-même tous les ans à la suite d'un repas qu'il donnoit aux vieillards vertueux ou sçavans, & il dansoit revêtu des marques de la dignité Impériale.

Descript. de la Ch.

Dans la Musique pour les cérémonies qu'on faisoit en l'honneur des ancêtres femmes, on dansoit la Ta-Hon ou Bienfaisance. Dans la Musique pour les cérémonies qu'on faisoit en l'honneur des ancêtres-mâles, on dansoit la Ta-Ou, grande guerrière. Dans la Musique pour les cérémonies que l'Empereur faisoit lui-même en l'honneur des morts, si l'on chantoit l'éloge des neuf vertus principales, si l'on dansoit la Kirou-Tao, la cadencée, en neuf façons différentes, & si la Musique étoit composée de neuf parties, les ombres des morts venoient assister à la fête.

Les Danses qui étoient en usage sous les six premières Dynasties étoient destinées à accompagner les sacrifices qu'on offroit au Ciel, aux Esprits qui l'habitent, & aux astres qui l'embellissent; à l'esprit de la terre, & à tous les autres esprits inférieurs; aux mânes des morts, &c.

Les Mandarins de la Musique & ceux de la Danse furent d'abord les mêmes. On les distingua sous Theou-Koung. La Danse eut ses Officiers particuliers; mais ils furent inférieurs aux Officiers de Musique. Revenons aux Chinois modernes.

La Langue Chinoise n'est formée originairement que d'environ trois cent trente monosyllabes. Le sens & la valeur de ces mots varient suivant les différentes inflexions de la voix; ensorte qu'un de ces monosyllabes reçoit quelquefois plus de dix acceptions différentes, des différentes manières de le prononcer. Outre cela, ces mots se combinent entr'eux à-peu-près de la même manière que nous combinons nos vingt-quatre lettres. La variété d'accens, d'aspirations, & d'inflexions, est une occasion fréquente d'erreur, au point que les Chinois sont quelquefois contraints, pour se faire entendre dans la conversation, de former avec la main le signe ou le caractère muet de la chose qu'ils veulent dire. Il est très-difficile d'exprimer les mots Chinois en caractères Européens; mais il y a encore plus de difficulté à rendre les mots Européens en caractères Chinois. Les lettres b, d, u, x & z, ne se trouvent point dans l'alphabet de cette langue; l'on y rend le d

par ki, le b par p, le r par l; auſſi les Chinois défigurent-ils étrangement nos mots; ainſi au lieu de France, ils prononcent Fu-Lan-Tſu-Se. Le dernier vocabulaire de la langue, compoſé par ordre de la Cour, eſt en 119 volumes, d'un petit caractère, la plûpart fort épais. Il n'y a que huit ou dix mille caractères dans le Dictionnaire dont on ſe ſert ordinairement. Comme la ſcience eſt la clef de la carrière des honneurs, & que chacun peut s'ouvrir cette carrière, le dernier homme du peuple apprend à lire & à écrire.

On peut diſtinguer trois ſortes de langages Chinois, celui du peuple, celui des perſonnes polies, & celui qu'on emploie dans les Livres. Le langage vulgaire varie dans les différentes Provinces, ſur-tout pour la prononciation. Le Dialecte rafiné que l'on appelle *Mandarin*, eſt, dit-on, à-peu-près pour les Chinois ce que le Latin eſt en Europe pour les Eccléſiaſtiques & les Sçavans. Il paroît qu'il y a dans le Foukien une langue tout-à fait différente de la langue générale: celle-là a la lettte *r* qui n'eſt point de celle-ci. Quelques peuples ſauvages y ont auſſi des langues particulières. Le P. Magalhaens aſſure qu'avec une bonne méthode & un travail aſſidu, on peut, dans l'eſpace d'un an, entendre & parler fort bien le Chinois; il prétend même qu'il eſt plus aiſé que le Grec, le Latin, toutes les langues de l'Europe, & toutes celles des pays où les Jéſuites ſont employés dans les Miſſions.

La langue Chinoiſe ne paroît aſſujettie à aucune régle, à aucun principe; elle n'a ni conjugaiſons ni déclinaiſons. Elle eſt barbare, tandis que l'écriture ſuit une marche ſçavante. Ce problême eſt aiſé à réſoudre dans l'opinion de M. de Guignes. La langue parlée de la Chine eſt des Sauvages qui l'habitoient primitivement, & la langue écrite des Egyptiens qui lui ont apporté les Arts: ainſi les ſignes écrits ont été inventés ſéparément, & ſans aucune relation avec les ſons.

Chez preſque tous les peuples du monde, l'écriture n'eſt que la parole écrite. C'eſt à la faveur d'une certaine quantité de let-

DESCRIPT. DE LA CH.

tres repréſentatives des ſons de la voix que nous rendons nos idées ſur le papier. Dans l'écriture Chinoiſe, les caractères ſont des repréſentations des idées mêmes, & non des mots. Ces caractères ſe réduiſent à trois élémens, la ligne droite, la ligne courbe, & le point. Ces élémens, par leurs combinaiſons, produiſent deux cent quatorze caractères radicaux, qu'on appelle les clefs Chinoiſes; & ces caractères radicaux ſe prêtent à quatre-vingt mille combinaiſons. Cette quantité de ſignes renferme la ſomme des idées de la Nation, elle l'excéde même; car on préſente quelquefois la même idée à l'eſprit ſous cent figures, ſouvent très-compoſées, très-différentes, & beaucoup plus différentes entr'elles que ne le ſont toutes les lettres de notre alphabet. Il y a très peu de Docteurs qui ſoient parvenus à ſe familiariſer avec cinquante mille de ces caractères; le commun des Lettrés n'en connoît guères plus de dix mille. Il ne faut point s'étonner ſi les Chinois, obligés de paſſer leur vie à apprendre leur langue, qu'ils ne peuvent jamais ſçavoir que très-imparfaitement, ne font pas de grands progrès dans les Sciences, s'ils ne s'appliquent pas aux choſes de raiſonnement, & s'ils ne s'attachent point à la recherche de nouvelles découvertes.

Les Chinois ont d'abord fait uſage, comme toutes les Nations, de l'écriture hiéroglyphique, & enſuite de l'écriture ſymbolique : l'une & l'autre écriture, en uſage chez leurs ancêtres, ont de grands rapports avec les hiéroglyphes & les ſymboles des Egyptiens. M. de Guignes a même trouvé, dans la décompoſition de divers caractères Chinois, l'écriture épiſtolique ou les lettres alphabétiques de l'Egypte, & autres contrées Orientales. Quelques Voyageurs aſſurent que les caractères de la Cochinchine, du Tonquin, & du Japon, ſont, à quelques accens près, les mêmes que les Chinois, & les expreſſions des mêmes choſes, de manière que les habitans de ces différentes contrées s'entendent très-bien par écrit, & uſent en commun des mêmes livres, quoique leur langage articulé ſoit ſi différent, qu'ils ne peuvent

s'entendre dans la conversation. Ainsi les caractères dont ils se servent ressemblent aux figures des nombres, qui signifient, en divers lieux, la même chose, & qui portent différens noms dans les différentes langues.

L'Imprimerie n'est point en usage à la Chine. Sa Typographie, très-ancienne à la vérité, ne fait proprement qu'estamper les ouvrages. On ne se sert point de caractères mobiles, excepté pour quelques écrits très-courts, tels que les Ordonnances Impériales; leur langue s'y oppose. En effet, la quantité immense de caractères dont elle est composée, entraîneroit une dépense énorme, & l'Imprimeur ne retireroit jamais ses frais. On se borne donc à graver les ouvrages. L'écrit que l'on veut imprimer est transcrit sur des feuilles de papier minces & transparentes; l'Imprimeur colle chacune de ces feuilles sur une planche de bois bien unie, & il suit avec le burin tous les traits qu'il taille en épargne, & qu'il exprime avec la plus grande fidélité: ainsi la beauté de l'impression dépend en partie de la perfection du manuscrit.

L'art de bien peindre les lettres est en grande estime chez les Chinois. Ils préférent une belle piéce d'écriture au tableau le plus fini: quelquefois le fragment d'un vieil écrit se vend au poids de l'or. En général, ils ont une sorte de vénération pour les caractères, soit qu'ils soient tracés à la main, soit qu'ils soient imprimés. Celui qui mettroit le pied sur une feuille d'écriture passeroit pour un homme sans principes & sans mœurs. Les Mahométans ont le même respect pour le papier écrit ou non écrit.

L'encre de la Chine est un composé de divers ingrédiens, dont la plûpart nous sont inconnus. Lorsqu'elle est vieille, elle est un excellent remède contre les hémorrhagies & contre les convulsions d'enfant. Les Chinois mettent l'art de faire l'encre au rang des Arts libéraux, sans doute de l'utilité qu'il apporte aux Sciences. Ils ne se servent pour écrire ni de plume, comme les Européens, ni de roseau, comme les Arabes, ni de crayon, comme les Siamois, mais d'un pinceau qu'ils tiennent perpendi-

Descript. de la Ch.

culairement, comme s'ils vouloient piquer le papier. Ils écrivent de haut en bas; ensorte que la ligne est couchée dans la longueur, & non dans la largeur du papier; elle est tracée, comme la ligne des Hébreux, de droite à gauche. Leurs livres commencent où finissent les nôtres.

Les Chinois écrivirent d'abord avec un poinçon de fer sur des tables de bois : dans la suite, on substitua aux tablettes des piéces de soie & de toile. Un Mandarin imagina de mettre en œuvre l'écorce de différens arbres, & principalement du bambou. De la pâte formée de cette écorce, on fait des feuilles de papier qui ont jusqu'à dix ou douze pieds de longueur. Les Chinois emploient aussi, pour la composition du papier, de la bourre de soie, des soies usées, du chanvre, & du coton qui n'a pas été filé; cette dernière matière donne le papier le plus fort & le plus blanc. Le meilleur sort de la Manufacture des Coréens; c'est en partie de ce papier qu'ils payent leur tribut à l'Empereur. Les Chinois n'en achetent pas pour écrire, c'est pour garnir les chassis de leurs fenêtres, & pour en fourrer leurs habits; pour ce dernier usage, il est préférable au coton même. En général, le papier commun de la Chine est aussi blanc, moins épais, & beaucoup plus lissé que le papier d'Europe; mais il se coupe, il prend l'humidité, il résiste moins aux vers, & si l'on ne le conserve avec soin, il est de courte durée.

Les Kings ou Livres sacrés des Chinois contiennent, à ce qu'ils disent, les plus sublimes mystères; le mot de *King* signifie proprement *Doctrine Sublime.* Le premier de ces Livres, appellé *Y-King*, ou Livre des Transmutations & attribué à Fo-Hi, est un assemblage d'hiéroglyphes, de caractères, de lignes droites, entières, brisées, &c, sous différentes figures quarrées, de cercles, de polygones : il passe pour le plus beau, sans contredit, le plus profond & le plus inintelligible. On avoue que la clef en est perdue; c'est un livre scellé que les Commentateurs prennent soin d'embrouiller davantage. Confucius a tiré de ce cahos, ou

plutôt il a bâti là-dessus son beau système Politico-Moral. Le second de ces Livres, le *Chou-King*, rédigé par Confucius, contient l'Histoire vraie ou fabuleuse des trois premières Dynasties : on y trouve d'excellentes régles de conduite. Le troisiéme, qu'on nomme *Che-King*, commenté par *Mao*, est un Recueil de Poësies anciennes, tant dévotes & morales, qu'impies & libertines, la plûpart très-froides : les Docteurs disent, pour la défense de ce livre, qu'il a été altéré par des profanes ; & le peuple n'y voit que ce qu'une Religion aveugle lui permet d'y reconnoître. Le quatriéme, *Tchun-Tsieou*, le printems & l'automne, composé ou plutôt réformé par Kom-Tsé, est une Histoire des douze Princes qui ont regné successivement dans le Royaume de Lou, aujourd'hui la Province de Quantong. Le *Li-Ki*, le dernier de ces cinq principaux Kings, traite des Rites, des anciennes coutumes, des cérémonies légales, & des devoirs de la société civile.

DESCRIPT. DE LA CH.

Ces livres font l'objet de l'étude la plus sérieuse des Chinois : c'est une des principales connoissances qu'on exige des Lettrés pour les élever au Doctorat. Pour parvenir à ce grade, il faut passer par plusieurs grades inférieurs, ausquels les Mandarins examinateurs admettent ceux des Candidats, dont les ouvrages ont mérité le prix proposé dans leur classe. Le premier grade est celui de *Sieou-Tsai :* il donne plusieurs privilèges, entr'autres, celui d'être gouverné, & de ne pouvoir être puni que par un supérieur particulier. Le second grade est des *Kiu-Gin.* Les Gradués de cette classe peuvent être élevés au Mandarinat. L'Empereur préside lui-même au dernier examen qui se fait de trois en trois mois à Péking : le Docteur admis reçoit, pour premier gage de sa libéralité, une écuelle d'argent, un parasol de soie bleue, & une magnifique chaise à porteurs. Ces Lettrés, du troisiéme ordre, s'appellent *Tsin-Sée*, Docteurs célestes. On écrit leurs noms sur des registres particuliers, afin de les élever aux premières Charges, où la plûpart parviennent avec le tems : c'est dans cet Empire que les Lettres doivent constamment fleurir. Si le

DESCRIPT. DE LA CH.

génie de la Nation Chinoise avoit répondu à ces encouragemens, leur Littérature répondroit à la grandeur & à la durée de son Empire ; qu'a-t-il produit dans deux ou trois mille ans de travaux constans, honorés & récompensés ?

Nous devons quelques Arts aux Chinois, aux anciens Chinois ; car depuis bien des siécles, ces peuples ne font que jouir des bienfaits de leurs peres. L'invention de la Porcelaine, Tseki dans leur langue, leur appartient. Cette marchandise, précieuse & fragile, a été nommée par les Portugais qui les premiers l'ont apportée en Europe, *Porcellana*, mot qui en Portugais signifie *Tasse*. On ignore l'inventeur de cet art. La belle porcelaine ne se fait & n'a pu réussir que dans la Bourgade de King-Te-Ching. Les deux matières, qui servent à sa composition, se tirent du Chansi, Province voisine, où l'on ne sçait pas les mettre en œuvre ; ces deux matières sont le *Petun-Tse*, terre blanche & très-fine, & le *Kaolin*, autre terre semée de particules argentées assez brillantes. La porcelaine Chinoise, d'un bleu vif & sur un fond blanc, est la plus commune en Europe. Il y en a de toutes sortes de couleurs, de jaunes, de grises, de rouges, de noires, &c. Les Peintres les ornent de représentations de fleurs, d'animaux, de paysages, de plans de Villes, &c, quelquefois excellentes ; mais ils aiment à estropier la figure humaine ; cependant ils peignent quelquefois au naturel des Dames Chinoises ou Tartares avec de très-belles draperies. Quelquefois ces objets sont en relief ; on les trace d'abord au pinceau, ensuite l'on fait des entaillures autour des parties dessinées que le feu enfle & détache du fond. On fait une sorte de porcelaine percée à jour en forme de découpure. Au milieu est la coupe propre à contenir la liqueur, elle ne fait, avec la découpure, qu'un corps. La porcelaine, marbrée & coupée d'une infinité de veines, a l'air d'un ouvrage à la Mosaïque. Les Chinois avoient autrefois l'art de peindre sur les côtés du vase des poissons ou d'autres animaux que l'on n'appercevoit que quand il étoit rempli de quelque liqueur. Quand une tasse de porcelaine n'est

n'eſt pas tout à-fait briſée, & qu'on peut en rejoindre les morceaux, les Chinois ont le ſecret de la rajuſter, ſans qu'il y paroiſſe, & de la rendre d'auſſi bon uſage qu'auparavant. On reconnoît la fineſſe & la beauté de la porcelaine de la Chine à ſa tranſparence. Ces peuples paroiſſent preſque auſſi curieux des verres & des criſtaux d'Europe que nous le ſommes de leur porcelaine.

La matière de la porcelaine eſt ſi délicate, le nombre des ouvriers employés dans une Manufacture eſt ſi conſidérable, leur travail eſt ſi ſujet à ne pas réuſſir, que la plûpart des Entrepreneurs ſe ruinent, & qu'en général la marchandiſe doit être très-chère. Une grande partie des modéles préſentés aux Chinois par les Européens a paru impraticable; cependant ils exécutent des ouvrages prodigieux, tels que de grands fanaux d'une ſeule piéce, des urnes, des orgues, & autres divers inſtrumens. La plûpart des piéces connues en Europe, ſous le nom de Magots de la Chine, ſont des idoles & des ſimulacres très-révérés des habitans. Comme chaque profeſſion a dans ce Royaume ſon idole, & que la Divinité s'y confére plus facilement encore qu'en Europe la qualité de Marquis ou de Baron, il n'eſt pas ſurprenant qu'il y ait un Dieu de la porcelaine; ce Dieu s'appelle *Pouſſa.* Des ouvriers, dit-on, ne pouvant exécuter un deſſein donné par un Empereur, l'un d'eux, dans un mouvement de déſeſpoir, s'élança dans le fourneau tout ardent, il fut à l'inſtant conſumé, & la porcelaine prit la forme que ſouhaitoit l'Empereur. Ce malheureux acquit, à ce prix, l'honneur de préſider en qualité de Dieu aux ouvrages de la porcelaine.

On croit que l'art de filer la ſoie & d'élever les vers qui la produiſent, nous eſt venu des Chinois par le canal des Perſans & des Grecs. A la Chine, il n'y a que la plus vile populace & les gens de la campagne qui ne ſoient pas vêtus de ſoie. La plus belle, ſoit pour la blancheur, ſoit pour la fineſſe, ſoit pour le luſtre, ſe tire du Tche-Kiang: elle paſſe à Nanking, où ſe fabriquent les meilleures étoffes. La Province de Chantong produit

une efpéce de foie particulière, que de petits infectes affez femblables aux chenilles travaillent fur les arbres. On eft étonné de la fimplicité des inftrumens, avec lefquels les Chinois mettent la foie en œuvre. Il y a deux efpéces d'étoffes de cette matière très-remarquable : la première, c'eft le fatin appellé Touan-Tfe, dans lequel les Fabriquans incorporent toutes fortes de figures qui paroiffent fortir de l'étoffe, quoique le tiffu en foit égal & fans relief; la feconde, c'eft le taffetas, nommé Tcheou-Tfe, que l'on manie comme on veut, fans qu'il prenne le moindre pli, quoiqu'il foit très-ferré, & qu'on le lave comme de la toile, fans qu'il perde de fon luftre : on en fait des caleçons, des doublures, & des chemifes. Les Chinois ignorent l'art de paffer l'or ou l'argent par la filière, pour le retordre enfuite avec le fil; ils fe contentent de couper en plufieurs bandes fort minces des feuilles dorées ou argentées, dans lefquelles ils roulent la foie : on imagine affez qu'une telle dorure ne fçauroit être bonne. Il n'y a guères que les hauts Mandarins qui faffent ufage d'étoffes en argent & en or. Quoique les laines foient très-communes à la Chine, il ne s'en fait pas une grande confommation en étoffes : l'ufage du coton y eft plus étendu.

Les Chinois forment, avec une adreffe fingulière avec la moële d'un certain arbriffeau, des fleurs, des fruits, & des infectes artificiels, très reffemblans. Pour leurs perles artificielles, ils ne font, à ce qu'on dit, qu'infinuer dans l'huître de la femence de perles préparée; & avec une certaine manière d'entretenir le poiffon, la nature, ajoûte-t-on, acheve, dans l'efpace de cent jours, le refte de l'ouvrage, elle donne une perle de belle eau. Enfin les Chinois fe vantent de poffeder plufieurs autres fecrets particuliers.

Les anciens Empereurs renfermerent les eaux éparfes dans des canaux, & ils oppoferent des digues aux torrens. Par ces grands ouvrages, non-feulement ils garantirent leurs Provinces des inondations, mais ils faciliterent entr'elles la circulation des denrées. Le trafic qui fe fait dans les quinze Gouvernemens de cet

Empire, n'eſt guères moins conſidérable que celui que font reſpectivement entr'elles les Nations de l'Europe. On a grand ſoin d'entretenir les canaux de communication, par leſquels tous ces peuples réunis en une Nation, ſe prêtent des ſecours réciproques. Les Provinces de Hou-Guang & de Kieng-Si mettent dans le commerce des grains; le Tche-Kiang, les meilleures étoffes, & les plus beaux ouvrages de vernis; le Foukien, des drogues médicinales, le ſucre, le thé, &c: chaque contrée a ſes productions particulières. Ces marchandiſes circulent rapidement ſur les rivières & ſur les canaux; on diroit que l'Empire n'eſt qu'un vaſte marché, tant le commerce remplit les Villes & les campagnes des mouvemens du tranſport & du débit. Ce peuple néceſſiteux eſt continuellement en haleine, & à la réſerve de quatre ou cinq fêtes conſacrées dans l'année à des réjouiſſances publiques, il ne connoît pas ces jours de repos qui coûtent ſi cher à l'artiſan & à l'Etat.

Canton, Emaïs & Ning-Po, Villes maritimes, ſont proprement les ſeules qui faſſent le commerce extérieur. Ce trafic n'eſt pas fort conſidérable. Ses embarquemens ordinaires ſont pour le Japon, pour Siam, pour Manille, & pour Batavia; & leur objet principal eſt d'en tirer des piaſtres, des perles, des épiceries, des draps d'Europe, &c. Des Auteurs diſent que les Chinois vont acheter des porcelaines au Japon; & d'autres prétendent que les Japonnois n'ont d'autres porcelaines que celles de la Chine; ceux-ci ſont dans l'erreur. Les Vaiſſeaux de cet Empire ne paſſent jamais le détroit de la Sonde.

» On ne doit porter à la Chine, dit Careri dans le quatriéme » Tome de ſes Voyages, que des ouvrages de criſtal, tels que des » lunettes, des téleſcopes, des montres, & particulièrement des » eſtampes, enluminées ou non, que les Chinois eſtiment » beaucoup, parce qu'ils ne comprennent pas comment on peut » ombrer ainſi le papier, & deſſiner les petites choſes avec une » ſi parfaite exactitude. On ne doit s'embarraſſer d'aucune autre

DESCRIPT. DE LA CH.

» marchandise pour une région où rien ne manque. Celui qui » veut négocier avantageusement à la Chine, doit être bien » pourvu de piastres pour acheter les productions du pays, tel- » les que de la soie, & diverses étoffes de la même matière. On » y trouve, à très-grand marché, des brocards brochés d'or, » non avec de la soie comme en Europe, mais avec de très-pe- » tits filets de papier doré, dont l'art surprend ceux qui les » voient pour la première fois. On peut faire encore un profit » très-considérable sur une sorte de blanc, à l'usage des Dames, » que l'on nomme communément Blanc d'Espagne, & qui » vient de l'Isle de Borneo. Il se transporte au Japon, où les » Dames l'achetent fort cher, & l'emploient jusques sur leurs » jambes. On gagne quarante pour cent à rapporter en Espagne » des lingots d'or rafiné de la Chine. Ces lingots sont de dif- » férens prix depuis trois cens écus jusqu'à mille. Il ne faut pas » non plus négliger le commerce des autres métaux, c'est-à-dire, » du cuivre, du tultanague, & du calin, qui a la pureté de » l'argent, & la blancheur de l'étain fin. On l'a pris quelquefois » en Europe pour de l'argent; & les Portugais des Indes en font » de la monnoie, de la batterie de cuisine, des bracelets, des » bagues, & d'autres bijoux. Ceux qui portent du vif-argent de » la Chine à la Nouvelle-Espagne, y trouvent trois pour un de » profit, parce qu'il est absolument nécessaire pour rafiner l'or & » l'argent. Il y a aussi beaucoup à gagner sur le musc, sur la ci- » vette, & sur le sucre fin. La porcelaine de toutes les espéces, » les éventails, les boîtes, les cabinets, & tous les meubles ver- » nis, rapportent un profit certain dans toutes les parties de l'Eu- » rope. Quelques-uns sont ornés d'ivoire & de pierres précieu- » ses, & quelquefois même de cloux d'or : mais ces ouvrages se » font encore plus parfaitement au Japon. »

Le cuivre est le seul métal dont les Chinois fabriquent leur monnoie; elles ne portent point la figure de l'Empereur; ces Princes tiendroient à injure que leur portrait passât continuellement

par toutes ſortes de mains. On les charge d'inſcriptions qui contiennent ou des titres faſtueux, ou les noms de la famille regnante, ou le prix des piéces mêmes. L'or n'a cours dans le commerce qu'à titre de marchandiſe. Les payemens ſe font quelquefois en piéces d'argent coupé par morceaux, & s'ils ſont conſidérables, en lingots eſtimés par leur poids ſeul. Il y a environ cent cinquante ans que le cuivre étoit fort rare, & les coffres du Prince ſe trouvant vuides, on s'aviſa de faire les payemens publics, partie en piéces de métal, partie en papiers marqués du Sceau Impérial; cette dernière monnoie ne fit pas fortune. Cependant il y a des Chinois ſuperſtitieux qui ſuſpendent ces anciens billets au plafond, comme un préſervatif aſſuré contre toutes les diſgraces.

Dans une collection de médailles ramaſſées ſous l'Empereur Canghi, il s'en trouva de très anciennes frappées ſous les premières Dynaſties, & même ſous Yao. Les Miſſionnaires auroient pu tirer des éclairciſſemens hiſtoriques des inſcriptions de ces médailles, ſi elles ne ſont pas fauſſes: mais comment en conſtater la ſincérité chez un peuple où l'art ne varie jamais? L'écriture fourniroit peut-être quelques lumières, vû les changemens que les caractères ont ſubis. On pourroit auſſi tirer des éclairciſſemens ſur l'origine des Chinois, des hiéroglyphes, ſymboles & emblêmes gravés tout le long de la grande muraille; mais il faudroit être profondément verſé dans l'hiſtoire de l'ancienne écriture des peuples de l'Orient.

Religions.

La Religion nationale de la Chine eſt la doctrine des Kings & de Confucius, c'eſt-à-dire, la bonne morale, la loi naturelle, la régle ſur laquelle toutes les Religions doivent être jugées, les principes fondamentaux de la Société, & de tout bon Gouvernement. Divers Auteurs aſſurent que les livres ſacrés de la Chine donnent de Dieu l'idée qu'il en a donnée lui-même dans l'Ecriture: c'eſt l'Etre par lui-même, l'Etre tout Etre, un Eſprit pur, le Tout-puiſſant, le Maître, le Gubernateur, le Juge ſuprême, &c.

Cependant les Chinois n'ont point de terme particulier pour signifier Dieu ; ils n'invoquent que le *Tien* & le *Chang-Ti*, c'est-à-dire, le Ciel suprême & universel : mais si l'on s'en rapporte au Juge naturel de leur croyance, ils sont bien éloignés du matérialisme.

L'Empereur Changhi déclara, dans un Edit publié en 1710, que ce n'étoit point au Ciel visible & matériel que l'on offroit des sacrifices, mais uniquement au Seigneur & au Maître du Ciel. L'on comprend à peine comment le plus beau des ouvrages de la Nature a pu, de symbole de la Divinité, laquelle est invisible & incompréhensible, en devenir le nom propre : le Chrétien, en adressant ses prières au *Ciel*, n'invoque que l'Etre Suprême. Si les Sectateurs de Confucius sont idolâtres, ils ne sont point athées, comme on les en a accusés. Ce n'est que par un abus condamnable des termes qu'on peut appeller athée celui qui reconnoît & adore un Dieu, quel qu'il soit. Il ne faut point étendre sophistiquement les applications des mots odieux ; on nuit à la vérité en confondant les erreurs. La Secte de Confucius adore un Dieu unique ; & aucune Nation, sans un secours surnaturel, n'a approché de plus près de la vérité.

La morale des Kings & de leurs Commentateurs est un des meilleurs préservatifs contre l'Athéïsme. Suivant la doctrine de Confucius, la raison doit être regardée comme une émanation divine : la loi est ce qui s'accorde avec la raison & la nature ; elle a été donnée aux hommes par infusion ; c'est un don du Ciel. Les passions viennent de la nature ; la raison doit s'appliquer à les subjuguer. Dès que l'homme est en état de faire usage de sa raison, on est obligé de régler sa conduite sur les trois préceptes suivans. On doit, 1°. rendre aux auteurs de sa naissance les mêmes devoirs qu'on exige de ses propres enfans ; 2°. avoir pour son Prince la même fidélité, & pour ses supérieurs la même soumission qu'on exigeroit en pareil cas de ses inférieurs ; 3°. aimer ses égaux comme soi-même, & ne rien faire aux autres de ce

qu'on ne voudroit pas qu'on nous fît à nous-mêmes. De ces trois préceptes fondamentaux, Confucius defcend dans le détail des devoirs de l'homme, & la Philofophie Chinoife ne laiffe au-deffus d'elle que la révélation.

L'Empereur, les Princes, & les perfonnages les plus diftingués, font profeffion de la doctrine de Confucius. J'ai dit qu'elle étoit la Religion nationale de la Chine; elle fait même partie des autres Religions tolérées dans l'Etat. Il n'y a point de Chinois qui ne tâche de l'allier avec fa croyance particulière, comme on l'a vû pour le Chriftianifme. La vénération pour la mémoire de Confucius eft générale. Dans prefque toutes les Villes, on lui a érigé un oratoire où les Mandarins lui font, à certains jours de l'année, des offrandes de riz, de vin, de fruits, de viandes, & d'encens; ces offrandes femblent préfenter l'idée d'un vrai facrifice. Les Chinois idolâtres n'en font pas davantage pour leurs Pagodes. Cependant fi les Lettrés prétendent par-là rendre à leur maître un culte religieux & de latrie, & le placer dans le petit nombre des Dieux qu'a faits la reconnoiffance, ils s'écartent étrangement de fa doctrine. Voyez, dans les Obfervations fur les Religions des Indes, l'expofé des difputes touchant les cérémonies Chinoifes & Indiennes.

L'Empereur de la Chine eft le Grand-Prêtre; il eft même le feul Pontife de la Nation : c'eft lui qui officie dans les quatre fêtes des Solftices & des Equinoxes, fêtes que l'on célèbre avec une folemnité extraordinaire, après s'y être préparé par un jeûne général de trois jours. L'unité de pouvoir, quoique bonne en général, a cet inconvénient dans les Etats defpotiques, que la feule puiffance qui pourroit contenir le Prince eft entre fes mains, & que pouvant faire parler le Ciel à fon gré, il tyrannifera jufqu'aux confciences, à moins que les dogmes & les pratiques de la Religion ne foient bien clairement expofés dans les livres facrés, & fixement établis par l'ufage. A la Chine, le

danger de l'union du civil avec le religieux eſt nul à cauſe de l'autorité des Kings que la tyrannie n'a pu réduire en cendres.

Au commencement du quinziéme ſiécle de l'Ere Chrétienne, deux hommes célèbres, Chu-Tſe & Ching-Tſe, mirent au jour un nouveau Commentaire des anciens Livres de la Religion, avec un corps particulier de doctrine diſtribué en vingt volumes, ſous le titre de *Philoſophie Naturelle.* Leurs diſciples ſont appellés *Jukiau*, & leur doctrine revient au Spinoſiſme. Des Ecrivains ont ſoupçonné les Jéſuites d'avoir inventé à plaiſir cette Secte, pour détourner ſur elle l'accuſation d'Athéïſme intentée contre le corps général des Lettrés ; mais avec moins de paſſion, on aimera peut-être mieux être trompé par une impoſture que de l'imputer ſans preuve.

Environ ſix cent ans avant Jéſus-Chriſt, le Philoſophe Lao-Kium prêcha une ſorte de Quiétiſme ; il faiſoit conſiſter la félicité dans un ſentiment de volupté douce & tranquille qui ſuſpend toutes les fonctions de l'ame. Cette doctrine, qui tend à faire des contemplatifs, étoit pernicieuſe pour la Chine qu'elle auroit affamée par la pareſſe. Le Dieu de Lao-Kium étoit matériel, & il commandoit à des Dieux ſubalternes. L'ame, ſelon lui, périſſoit avec le corps ; mais il promettoit à ſes diſciples de leur prolonger la vie au-delà des bornes ordinaires : il n'en coûta pas davantage à ceux-ci pour imaginer un breuvage d'immortalité, & pour en garantir les effets. Le peuple, qui aime mieux croire que raiſonner, ajoûte volontiers foi au merveilleux, qui, en l'étonnant, le flatte ; pluſieurs même voudront encore avoir l'air de croire après être déſabuſés, parce que plus l'opinion que l'on a épouſée eſt extravagante, plus il en coûte d'avouer qu'elle l'eſt. La Secte des *Immortels* fut très-nombreuſe dès ſon origine. Sous les Empereurs de la treiziéme Dynaſtie, elle devint très-floriſſante ; & le fondateur de cette race bâtit un Temple à Lao-Kium. Chin-Tſong, troiſiéme Roi de la dix-neuviéme Dynaſtie,

Dynaftie, abufé par les preftiges des difciples de cet impofteur, ouvrit la Chine aux Démons qui monterent des Enfers fur les autels. Les Princes & les Héros prirent bientôt leur place à côté des Génies, & la crédulité fit une foule d'idolâtres. Les Prêtres de cette Religion paroiffent infatués des vifions de l'Aftrologie Judiciaire, & des fuperftitions de la magie. Leurs principaux preftiges confiftent à faire paroître en l'air la figure de Lao-Kium, ou de quelqu'autre idole, & à faire voir dans un verre d'eau les perfonnes que l'on defire, & les événemens que l'on veut fçavoir. Il ne faut pas douter que le bon peuple ne voie fon Lao-Kium & tout le refte; il ne faut qu'étonner & étourdir le fuperftitieux; il voit tout ce qu'on veut lui faire voir.

La plus corrompue & la plus accréditée des Religions de la Chine, eft celle de Foë qui nâquit, fuivant la croyance commune, aux Indes mille ou douze cent ans avant Jéfus-Chrift. Foë enfeigna la Métempfycofe, & il inftitua l'ordre des Bonzes qui l'adorerent comme un Dieu. Les Religieux difent qu'il vint au monde pour fauver les hommes, que leurs péchés font expiés par fes mérites, & qu'il leur procure, après la mort, une heureufe renaiffance. Les cinq préceptes fondamentaux de ce Dieu font de ne tuer aucune créature vivante, de ne point prendre le bien d'autrui, de ne fe fouiller d'aucune impureté, de ne pas mentir, & de ne pas boire du vin. Les Bonzes recommandent les œuvres de miféricorde, & fur-tout la charité envers les Monaftères, avec promeffe à leurs bienfaiteurs, d'en expier eux-mêmes les péchés par des prières & des pénitences. L'ame de celui qui aura négligé les bonnes œuvres paffera par une longue fuite de honteufes métempfycofes dans les corps des plus vils animaux.

Ces Bonzes, qui ne fçavent que l'art de fourber, pratiquent en public les plus rudes auftérités, avec l'extérieur de l'humilité & de la douceur. Pour perpétuer leur efpéce, ils achetent de jeunes enfans qu'ils élevent fuivant l'efprit du corps, & qu'ils initient enfuite dans leurs myftères, après les avoir fait paffer par de

DESCRIPT. DE LA CH.

vigoureuſes épreuves. Une de ces épreuves, dit on, eſt de ne pas dormir de toute l'année de leur noviciat ; ſi l'apprentif vient à ſuccomber au ſommeil, il eſt cruellement réveillé par ſes Supérieurs : il faut croire que ces Supérieurs s'endorment auſſi quelquefois de leur côté.

Toutes les Provinces fourmillent de Moines. Ceux de leurs Temples qui ſont accrédités ſe rempliſſent à chaque inſtant d'un concours prodigieux de dévots qui s'y rendent en pélérinage avec la figure du Dieu Fo, ou de quelqu'autre Idole pendue au col ou au bras. En roulant entre leurs doigts les grains d'un chapelet, ils prononcent reſpectueuſement les paroles *O-Mi-To-Fo* qu'ils ne comprennent pas. Cent génuflexions & quelques autres cérémonies, complettent cette partie de dévotion.

Les femmes & les filles dévotes à Fo ſe laiſſent aiſément ſéduire par ces Bonzes. Ces lâches corrupteurs leur débitent que le corps n'eſt qu'une vile maſure dont il ne faut pas ſe mettre en peine, mais que le Dieu Fo choiſit quelquefois pour Temple la maſure qu'on leur permet de lui conſacrer. Beaucoup de familles ſont ainſi déshonorées, & ſous de tels maîtres beaucoup de femmes apprennent à renoncer à toute pudeur. Il y a dans les Villes des Congrégations de dévotes au Dieu Fo ; c'eſt un bon revenu pour les Monaſtères ; elles ſont dirigées par quelques vieux Bonzes.

La ſtupide extravagance qui crée des Dieux à ſa fantaiſie, & qu'il faut bien ſe garder de confondre avec la foibleſſe qui ne perçant point le voile ſous lequel Dieu ſe cache, prend les aſtres & les autres grands objets de la nature pour des Divinités ou des portions de la Divinité, la ſtupide extravagance, à laquelle tout paroît bon pour recevoir ſon culte, ſe ſignale à la Chine. Les Chinois idolâtres ne ſçavent repréſenter leur Foë que ſous des formes hideuſes, comme s'il ne faiſoit que du mal, & qu'il n'eût que de l'effroi à inſpirer : auſſi n'en approchent-ils qu'en tremblant. Leurs autres Divinités ſont pour l'ordinaire de ridicules

magots : on en remplit les Pagodes, les chemins, les maisons, & les barques; chaque famille a aussi son Jos ou Dieu pénate. Mais toutes ces Divinités subalternes sont à-peu-près sur le pied des esclaves que l'on traite bien, s'ils font ce qu'on exige d'eux, & qu'on charge d'injures & de coups, si l'on n'en est pas content. Il arrive que les Mandarins ajournent personnellement les Pagodes indociles, & qu'ils les condamnent quelquefois à perdre leur Chapelle, & à vuider le pays. Les Chinois en agissent un peu plus honnêtement avec les Dieux qu'ils craignent; ils les prient en cérémonie de se retirer ailleurs, & ils leur donnent des provisions de viande & de riz pour leur voyage. Comme ces Dieux pourroient avoir la fantaisie de voyager par mer, on leur équipe aussi un petit vaisseau. Les principales cérémonies qui se pratiquent dans les Temples consistent à brûler sur l'autel des parfums, à fumer des pipes, & à faire, pendant quelque tems, la conversation.

Les Tartares ont introduit à la Chine leur Religion : l'autorité du Grand-Lama y est si grande, que les Empereurs de la Dynastie regnante n'oseroient se faire couronner sans s'être auparavant assuré la protection de ce *Pere Eternel*, & sans lui avoir fait de riches présens.

Les Juifs, qui sont établis à la Chine depuis plusieurs siécles, ont une Synagogue à Kai-Fong, Capitale de la Province de Honan. Suivant une tradition constante parmi eux, leurs ancêtres entrerent dans l'Empire sous la Dynastie des *Han*, qui commença à occuper le Trône l'an 206, avant notre Ere. Ces Juifs n'avoient aucune connoissance de Jesus-Christ avant l'arrivée des Missionnaires, d'où l'on conjecture que l'établissement de leur Colonie s'est fait avant la venue du Messie. Ils sont aujourd'hui réduits à sept familles qui s'allient toujours entr'elles sans contracter aucun mariage avec l'Etranger.

Le Mahométisme fut porté à la Chine dès le premier siécle de l'Egire, suivant les uns, ou au commencement du douziéme sié-

cle du Christianisme, suivant les autres. Ses établissemens les plus considérables sont dans la Province du Kiangnan. Les Chinois appellent les Mahométans *Hoei - Hoei*, nom d'un peuple Tartare qui le premier embrassa la doctrine de Mahomet, & qui probablement la communiqua aux Chinois. Cette Religion est tolérée depuis plusieurs siécles; & comme elle ne cherche pas, dit Salmon, à faire des prosélytes, on la laissa tranquille. L'esprit guerrier de Mahomet, ses institutions spéculatives, ses loix locales, telles que le Voyage de la Mecque, la défense de manger du cochon, &c, ont dû naturellement borner les progrès de l'Alcoran dans ce pays : ses institutions, favorables aux climats chauds & au génie du despotisme, ont dû lui procurer, humainement parlant, plus de succès qu'à la Religion Chrétienne.

Les anciens Chinois donnoient généralement le nom de *Fo* à tous les fondateurs de Religions étrangères dont ils avoient connoissance. Leur Histoire dit, en parlant des Romains du Bas-Empire, que les Empereurs de ces peuples alloient dans le Temple de *Fo*, & que la figure de *Fo* étoit empreinte sur leurs monnoies. Une partie des dogmes & des maximes du Foïsme semble tirée de l'Evangile; la plûpart des traits caractéristiques de *Fo* conviennent à Jésus-Christ, & les rapports, confirmés par des faits, donnent lieu de croire que le culte dominant à la Chine est au fond le Christianisme même, qui, en passant par les Indes, se sera chargé d'impuretés & d'erreurs. M. de Guignes regarde la Religion de *Fo* comme une Secte de Chrétiens fondée sur les principes de Pythagore. Un célèbre Missionnaire a eu une idée semblable sur le Foïsme. Voyez mes Observations sur le Xaca du Japon & des Indes, &c.

Suivant cette opinion, le Christianisme aura jetté les premiers fondemens de son établissement à la Chine dès le premier siécle de l'Ere Chrétienne. On sçait le mot de Confucius, le *Saint est à l'Occident*, & le rêve de l'Empereur, & l'introduction de l'Idole *Foë*. Un monument trouvé à Sigan-Fou place à l'an 635 une

espéce de mission qui répandit avec éclat le Christianisme sous son véritable nom. C'est à-peu-près le tems où le Mahométisme s'y introduisit, suivant quelques Auteurs. L'Histoire n'a conservé aucune trace de la mission Chrétienne, & plusieurs Critiques doutent de la réalité du monument de Sigan-Fou.

Quoiqu'il en soit, il ne restoit au seiziéme siécle aucun vestige apparent du Christianisme, lorsque le P. Michel Roger, Jésuite Napolitain, ouvrit au zéle des Missionnaires cette carrière brillante. Le P. Mathieu Ricci, de la même Compagnie, continua l'œuvre avec tant de succès, qu'il fut regardé dans son Ordre comme le fondateur de la Mission. Les Dominicains & les Francifcains ne tarderent point à marcher sur les pas des Jésuites, & la division les suivit de près. Les anciens Missionnaires avoient jugé à propos de se plier au caractère & aux mœurs des Chinois; les nouveaux Prédicateurs crurent la Religion intéressée à les heurter de front. Ceux-là toléroient comme indifférentes & purement civiles des cérémonies en l'honneur de Confucius & des morts, & la Religion fleurissoit; ceux-ci trouverent dans les parfums, les libations, & les sacrifices Chinois, les caractères d'un culte idolâtre; ils les condamnerent; la dispute s'échauffa, & le Christianisme déclina. Le sujet le plus grave des disputes étoit de sçavoir si par les mots de *Tien* & de *Changhi*, les Chinois entendoient ou le Ciel matériel, ou le Seigneur du Ciel, distingué du Ciel même. Cependant les Jésuites, portés par leurs talens à la Cour des Empereurs, furent élevés aux premières dignités de l'Etat; alors les Ministres & les Mandarins, jaloux de leur crédit & allarmés de leurs desseins, se déchaînèrent contre ces étrangers qui l'emportoient sur eux, & contre le Christianisme qui dégradoit Confucius. Confucius & ses Sectateurs triomphèrent, & la Religion Chrétienne, après avoir été persécutée, fut solemnellement proscrite en 1723, comme on l'a dit. Il se cacha bien encore quelques Chrétiens sous les ruines des Eglises, mais la persécution n'a pas cessé de fouiller dans les ruines, & les Missionnai-

DESCRIPT. DE LA CH.

res, qui s'y maintiennent en qualité de Mathématiciens, ne se sauvent qu'à la faveur d'un profond silence sur la Religion. Cependant le P. Amyot, Jésuite François, écrivoit de Péking en 1752, que le Christianisme commençoit à se relever dans ce pays. » Quoique la Religion, dit-il, soit toujours proscrite, » nous ne laissons pas d'exercer ici librement notre ministère, » dans l'enceinte de nos maisons, & même au-dehors, en pre- » nant quelques précautions. Le Service Divin se fait dans notre » Eglise tous les Dimanches, comme dans la Paroisse la plus ré- » gulière. Les Chrétiens y viennent sans crainte & assidument. » Quant aux Missionnaires répandus dans les Provinces, leur zéle ne pouvoit s'exercer qu'en secret. Malgré tous ces obstacles, on a appris d'un Supérieur des Jésuites en 1762 que les Missionnaires de la Chine comptent encore plus de deux cent mille Chrétiens dans cet Empire.

Dans les disputes des Missionnaires touchant les cérémonies Chinoises, les Jésuites s'autorisèrent d'un Décret rendu en 1656 par Aléxandre VII, lequel favorisoit leur opinion. La Cour de Rome députa ensuite Charles-Thomas de Tournon pour aller sur les lieux prendre une connoissance plus exacte de l'état des affaires. Ce Légat rendit un Mandement favorable aux Dominicains & aux Prêtres des Missions étrangères. Comme ce jugement avoit été publié sans l'agrément de l'Empereur, le Cardinal de Tournon fut arrêté & mourut prisonnier à Macao en 1710. Les troubles continuerent, & une Bulle de Clément XI, publiée en 1715, ne servit qu'à les augmenter : chaque parti crut y trouver la réprobation du sentiment de ses adversaires. Charles-Aléxandre de Mezzabarba, Patriarche d'Aléxandrie, fut inutilement envoyé à la Chine pour fixer le sens des décisions du Souverain Pontife. Il reprit en 1722 le chemin de Rome, laissant les choses dans l'état où il les avoit trouvées. Ce n'a été qu'en 1742 que l'affaire a été jugée définitivement par le Pape Benoît XIV, qui, interprêtant la Bulle de Clément XI dans sa Bulle *Ex*

quo singulari Dei Providentiâ, condamne absolument les pratiques qui faisoient le sujet de la contestation. Il n'y a que cet Ordre, dit Gemelli Careri en parlant des Jésuites, qui soit capable d'y maintenir les autres; parce que les Chinois n'aimant les Européens que par intérêt, il faut, pour leur plaire, sçavoir de tout, comme les Jésuites, composer leur Calendrier en trois langues avec le mouvement des planètes & des principales étoiles, observer des éclipses, raccommoder des horloges, faire des instrumens de Mathématiques, travailler à la distillation; en un mot, n'ignorer rien d'agréable ou d'utile. C'étoit à l'aide des Arts & des Sciences, ajoûte ce Voyageur, que la Mission se soutenoit. Suivant son rapport, les Missionnaires sont obligés à étaler beaucoup de faste, pour faire la Mission avec honneur, & même avec fruit, parce que les Chinois ont beaucoup d'attachement à ces apparences extérieures.

DESCRIPT. DE LA CH.

La Chine repousse le Christianisme avec toutes les forces du climat, du Gouvernement, & de l'esprit national réunies. Les vœux de virginité, la défense de la polygamie, la sublime pureté de la chasteté chrétienne, sont puissamment combattus dans ces pays chauds par le vœu de la nature. Le despotisme Impérial qui sépare tout & qui s'arroge tout, ne s'accorde ni de la charité chrétienne, ni des Sacremens, & du culte qui entraînent une grande communication, ni de l'autorité du Pape, qui d'un Trône étranger donneroit des loix autant au despote qu'à ses sujets. Comment assujettir la jalousie Orientale, l'avidité du gain le plus illicite, la corruption des mœurs la plus profonde, l'opiniâtreté du Chinois dans ses opinions & dans ses pratiques, aux assemblées communes des hommes & des femmes, ainsi qu'à la confession auriculaire, au désintéressement & à la droiture de l'Evangile, à la sévérité des préceptes de Jésus-Christ, & aux vérités historiques & morales consacrées dans les Livres Saints? Je ne parle pas de l'opposition des Lettrés qui ont dans leurs mains tout le pouvoir subalterne, ni des Ministres des autres

DESCRIPT. DE LA CH.

Religions, &c. Tant d'obſtacles ne peuvent être applanis que par une force ſurnaturelle.

Il y a peu de fêtes à la Chine, comme je l'ai remarqué. La plus ſolemnelle eſt la fameuſe Fête des Lanternes que l'on célèbre le quinziéme de la première Lune. Le jour de cette ſolemnité, on allume, dans tout l'Empire, des lanternes peintes & façonnées. Il y en a d'une ſi grande capacité, que trois ou quatre pourroient, dit-on, former un appartement raiſonnable. Elles ſont enveloppées d'une toile de ſoie fine & tranſparente, ſur laquelle on repréſente, avec les plus belles couleurs, des fleurs, des arbres, des rochers, des cavalcades, des vaiſſeaux qui voguent, des armées qui combattent, &c. La lampe, renfermée dans la machine, répand ſur ces peintures un grand éclat. La fête eſt toujours accompagnée de feux d'artifice, principalement dans les grandes Villes : les Chinois excellent dans l'art de la pyrotechnie. Ils ont l'adreſſe de repréſenter dans ces feux toutes ſortes d'objets au naturel : ſi c'eſt, par exemple, une treille de raiſin, les ſeps de la vigne, les branches, les feuilles, les grains ſe diſtinguent par leur couleur ; les grappes ſont rouges, les feuilles paroiſſent vertes, & la couleur du bois eſt blanchâtre. Si ces récits ſont fidéles, les Chinois ſurpaſſent infiniment dans cet art tous les peuples du monde.

La Fête des Lanternes tireroit-elle ſon origine de la Fête des Lampes qui ſe célébroit à Saïs en Egypte ? Je trouve dans Hérodote que la Fête Egyptienne fut inſtituée à l'occaſion de la mort de la fille unique d'un Roi aimé de ſes ſujets ; & l'on a prétendu que la fête Chinoiſe s'étoit établie à l'occaſion de la mort de le fille unique d'un Mandarin adoré dans ſa Province. Tous ces rapports ne fondent qu'une foible conjecture ſur les deux Fêtes, d'ailleurs très-différentes. Les Auteurs Chinois ne s'accordent point ſur l'origine des Lanternes. Il eſt probable que ſon premier objet fut de féliciter les Empereurs, & de donner un ſpectacle au peuple au commencement de l'année. Si elle eſt ancienne dans

dans ſon inſtitution, elle eſt aſſez récente pour ſa célébrité.

L'uſage des Chinois à la nouvelle année eſt de ſe viſiter, de ſe régaler, de ſe faire des préſens, & de paſſer ce tems en réjouiſſances. Les gens de la campagne célèbrent, au retour du printems, une autre fête qui conſiſte à promener dans les champs une énorme vache de terre cuite, remplie de petites vaches de la matière qu'on diſtribue aux aſſiſtans chez le Mandarin. La cérémonie ſe termine par un petit diſcours à la louange de l'Agriculture prononcé par le Magiſtrat. Les Chinois fêtent ordinairement le jour de la naiſſance d'un fils, celui d'un mariage, celui de leur élévation à une charge, celui de la mort d'un parent, &c.

DESCRIPT. DE LA CH.

Coutumes & Uſages.

Dans un pays où le mariage eſt une ſociété de maître à eſclave, où ſes nœuds ne ſont pas indiſſolubles, où le climat ſupplée aux effets de la beauté, où du lit nuptial on paſſe légitimement à ceux du concubinage, où l'on n'a que ſes propres femmes à aimer, il y aura peu d'inconvéniens à épouſer une femme ſans la connoître. A la Chine, les filles ne s'établiſſent que ſur le témoignage des entremetteuſes, dont le métier eſt de négocier des mariages. Elles n'apportent point de dot à leurs maris; il faut, au contraire, les acheter de leurs parens: cette vente emporte une idée d'eſclavage. Quand les articles ſont dreſſés, les chefs des deux familles, aſſemblées ſéparément dans leur chapelle domeſtique, liſent le contrat devant les tablettes ſacrées, autour deſquelles les ames de leurs ancêtres ne ceſſent de voltiger, ſuivant le préjugé Chinois, & ils jettent enſuite, dans un braſier fumant de parfums, la feuille ſur laquelle les conditions étoient écrites, & les ames ſont cenſées donner leur conſentement. Le jour des nôces, les parens de la fille la font porter, avec un brillant cortège, au logis du futur époux. Après diverſes cérémonies ſymboliques, le mari & la femme ſe mettent à table. Avant que de toucher aux mets, ils verſent à terre un peu de vin, & ils coupent de la viande pour les Dieux. Enſuite on leur apporte

deux tasses pleines de vin ; ils en boivent une partie, & ils remplissent du reste une coupe dans laquelle ils boivent tour à tour : ce dernier acte est le dernier sceau de leur union.

Les loix ne tiennent les maris liés à leurs femmes qu'autant que leur union est douce. L'adultère, l'antipathie, la jalousie, une excessive désobéïssance, la stérilité, des maladies contagieuses, tout ce qui empoisonneroit leur vie, est une cause légitime de divorce. S'il est vrai qu'il soit permis de répudier sa femme pour des sujets aussi légers qu'un petit vol, le babil, &c, comme on l'assûre, la loi est ridicule, & les mœurs sont plus raisonnables que la loi ; car, en général, le divorce est rare.

Sous les Dynasties Chinoises, lorsque l'Empereur ou l'héritier présomptif de la Couronne songeoit à se marier, ce Tribunal des Rites nommoit des Matrônes pour aller choisir les vingt plus belles filles du Royaume, sans aucun égard pour la naissance. La première Princesse du Sang les visitoit avec soin ; & la plus parfaite étoit l'épouse de l'Empereur ; on marioit les autres à des Princes. On choisissoit de même aux Princesses un mari parmi les plus beaux garçons du Royaume. Les Empereurs Tartares prennent leurs femmes dans les familles des Khans de la Tartarie Orientale ou dans celles des principaux Seigneurs du Royaume, & ils leur donnent leurs filles.

L'Empereur a trois femmes. Les enfans de ces trois femmes sont tous légitimes ; mais les fils de la première sont communément préférés pour succéder à l'Empire. Magalhaens fait monter le nombre des concubines de l'Empereur jusqu'à trois mille ; on les nomme Kong-Nou ou Dames du Palais ; leurs enfans sont réputés bâtards.

La loi refuse aux concubines les prérogatives de mere ; elle couvre leurs enfans de l'ombre du lit nuptial ; ils sont censés appartenir à l'épouse qui est servie par leurs meres naturelles. Ces enfans jouissent des droits de la légitimité, & c'est une nécessité, sans quoi l'Empire seroit infesté de gens flétris, &

c'eſt une juſtice, puiſqu'ils ſont ſortis d'une union autoriſée par la loi. L'adoption eſt en uſage dans ce pays. Les barrières qui entourent les femmes & les punitions qui ſuivent leurs infidélités, ſont un grand obſtacle au célibat. Les célibataires ne ſont communs que dans les Etats où les femmes jouiſſent d'une certaine liberté ; la paternité eſt d'ailleurs ici trop honorée, pour que le mariage y ſoit négligé. Cela n'empêche pourtant pas le libertinage.

L'Auteur de la Relation d'une Ambaſſade Hollandoiſe à Péking dit qu'à la Chine il y a des Courtiſanes publiques que l'on conduit dans les Villes ſur des ânes, en criant, *qui en veut* ? comme des choſes néceſſaires à la vie : mais Careri traite cette aſſertion de rêverie. Le P. Grimaldi, qui avoit été l'Interprête de cette Ambaſſade, aſſuroit que l'Auteur de la Relation avoit écrit plus de menſonges que de lignes.

Les Chinois doivent porter trois ans le deuil de leur pere & de leur mere, & un an celui de leurs freres & de leurs femmes; ils abrégent ordinairement ce terme. Pendant ce tems-là, on eſt obligé de renoncer, non-ſeulement aux fêtes & aux divertiſſemens, mais encore aux charges & à toute fonction publique. Les cent premiers jours ſe paſſent dans une ſolitude & des privations affreuſes. L'affectation de la douleur prend enſuite par intervalles un appareil moins lugubre juſqu'à l'expiration du deuil.

Les funérailles des Grands Seigneurs ſe font avec beaucoup de pompe. Dans un Empire où le rang eſt cenſé le prix du mérite, il eſt bon de conſerver ſur les tombeaux les diſtinctions qui relevoient les citoyens durant leur vie. Il faudroit que, par les hommages funébres rendus aux Grands Hommes, la vertu parût, en quelque ſorte, immortelle au milieu de leurs cendres ; & que la mort n'égalât point le méchant au bon. Les corps des Mandarins ſont embaumés : on les revêt de riches habits & des marques de leur dignité ; on les expoſe enſuite ſur une eſtrade, devant laquelle ſe proſternent les femmes, les en-

Descript. de la Ch.

fans, & les parens du mort. Le troisiéme jour, ils sont déposés dans un cercueil de bois vernis & doré. Les Chinois ont soin de faire construire leur cercueil de leur vivant. Les plus pauvres trouvent toujours le moyen d'en avoir un; ils engageroient leur liberté pour un bien auquel l'opinion a mis le plus grand prix. Le jour des funérailles, les parens & les amis du défunt accompagnent tristement le cercueil précédé de domestiques & de Bonzes. Le lieu de la sépulture est toujours hors de l'enceinte des Villes; ils consistent dans une grotte construite pour cet usage, coupée en plusieurs piéces, & entourée de bosquets de cyprès & de pins. Les tombeaux forment, aux environs des Villes, un aspect assez agréable; ceux des Mandarins sont d'une structure magnifique. L'Empereur Canghi abolit l'usage de bruler, avec les corps, des personnes de distinction dans le même bucher, les richesses, & quelquefois même leurs domestiques.

Lorsque le cadavre est déposé dans le caveau, on brule des parfums, on fait des libations, on offre des viandes, & l'on brule des figures de carton qui représentent des Eunuques, des chevaux sellés, des chameaux, des maisons, &c. Les Chinois sont persuadés que les choses, représentées par ces figures, se réalisent pour les morts dans leur nouvel asyle, & qu'ils reçoivent dans l'autre monde ce qu'on leur offre dans celui-ci. C'est dans cette idée qu'ils offrent à certains jours solemnels des viandes & des libations sur les tombeaux de leurs peres, ou dans la salle des ancêtres, dans laquelle tous les membres d'une famille se rassemblent pour honorer leurs images ou leurs noms: il semble que ce motif ôte à leurs offrandes, & même à leurs sacrifices, le caractère d'un culte religieux. Dans cette cérémonie de famille, il n'y a point de distinction de grade ou de mérite, chacun est placé suivant son âge, & le pauvre, rentrant dans le droit d'égalité, prend le rang que la nature lui donne. Le peuple, qui doit paroître si singulier à ceux qui semblent enseve-

DESCRIPT. DE LA CH.

lir la mémoire de leurs parens avec leurs cadavres, ne regarde qu'avec indignation les voyageurs qui s'éloignent des tombeaux de leurs ancêtres, & qui s'exposent à mourir dans un pays étranger où personne de leur famille ne leur rendra les derniers devoirs. Avec de tels sentimens, un peuple ne s'expatrie point, & il n'y a, pour ainsi dire, que la hache qui pût séparer le Chinois du tronc de sa famille; vous ne le naturaliseriez jamais dans une terre étrangère.

Il est permis de garder dans sa maison les morts enfermés dans des cercueils: mais quoique le Magistrat ne puisse pas obliger un citoyen à les inhumer, un fils seroit infâme, sur-tout aux yeux de sa famille, s'il ne portoit le corps de son pere dans le tombeau de ses ancêtres, & sa mémoire seroit bannie de la salle où on les honore.

Il n'est point de peuple plus sobre ni moins délicat que le Chinois. Le riz, les pois, les carottes, & autres légumes, sont sa nourriture ordinaire; il mange même sans répugnance des chats, des rats, des serpens, du cheval, & du chien, quoique morts de vieillesse & de maladie: on en voit dans tous les marchés. Les mets les plus exquis, à son goût, sont la viande de porc, la chair de jument sauvage, les pieds d'ours, les huîtres, les nerfs de cerfs, & certains nids d'oiseaux, très-bons en effet, à ce qu'on assure. Les Chinois se servent de bâtons d'ébène ou d'ivoire au lieu de fourchettes. Contre la coutume des Orientaux qui mangent sur des sophas, les jambes croisées, ils sont assis sur un siége devant la table. Leur usage est de manger froid, & de boire chaud, même en été. Le thé est leur boisson ordinaire. Ils ne connoissent point le vin de raisins; ils tirent du riz & du froment une liqueur très-forte.

On est appellé aux repas de cérémonie par plusieurs invitations, & l'on est introduit avec beaucoup de formalités dans la salle du festin. Chacun des convives a sa table particulière. Les tables ne sont couvertes d'aucun linge; le lustre des vernis

DESCRIPT. DE LA CH.

leur donne un grand air de propreté. L'on ne boit & l'on ne mange que ſuivant les ſignaux du maître du logis ; les convives ſont très-attentifs à les obſerver. Quelques Auteurs leur font ridiculement prendre les morceaux en meſure & en cadence : il eſt certain que leur cérémonial eſt d'une gêne exceſſive. Dans les feſtins ſolemnels, on ſert juſqu'à vingt-quatre plats ; on les ſert tous ſucceſſivement, & ſans en remporter aucun. A la fin de ce ſervice, on ſe lève, on va ſe promener, on revient, & l'on trouve les tables couvertes de confitures & de fruits ſecs. Pendant le repas, des enfans de douze à quinze ans, qui ſont les Comédiens du pays, repréſentent des piéces ſouvent auſſi longues & auſſi triſtes que le feſtin même qui dure quatre ou cinq heures. Ces repas ſe font la nuit. Les Comédiens quêtent dans l'aſſemblée ; les domeſtiques du logis en font autant pour leur maître, & les convives lui payent la dépenſe. On aſſure que la cuiſine Chinoiſe eſt beaucoup plus rafinée, quoique moins diſpendieuſe, que la cuiſine Françoiſe : par exemple, avec de ſimples féves & de la farine de riz ou de froment, les cuiſiniers Chinois compoſent, dit-on, une infinité de mets auſſi différens au goût qu'à la vûe.

Les inſtituteurs des manières Chinoiſes ne regardent point la civilité comme un commerce de complimens & de cérémonies futiles ; ils la conſidèrent comme un lien & comme un moyen efficace d'entretenir l'union & la ſubordination entre les citoyens : ainſi depuis la Cour juſqu'au bas peuple, il y a un cérémonial réglé. Il y a ſur ce ſujet une infinité d'ouvrages ; un ſeul de ces Traités contient plus de trois mille articles ; tout y eſt marqué dans le plus grand détail, la manière de ſe ſaluer, de ſe viſiter, de ſe faire des préſens, d'écrire des lettres, de donner à manger, &c. Ces régles ſont des loix, & ces loix rendent les manières immuables : nul n'oſe s'en diſpenſer : un des Tribunaux de Péking eſt ſpécialement chargé de veiller à leur obſervation. Les étrangers eux-mêmes ſont obligés de s'y conformer,

à moins qu'ils ne veuillent renoncer à tout commerce avec les gens du pays.

DESCRIPT. DE LA CH.

L'étiquette conduit la Chine. Le Gouvernement tient le bout de cette chaîne qui mène le citoyen dans toutes les actions de la vie. Les ames rétrécies par l'importance attachée à ces objets minutieux, se traînent ainsi dans un continuel esclavage, tandis qu'on ne croit que se respecter réciproquement les uns les autres, & s'honorer soi-même. La morale se change en simagrée, mais l'esprit de dépendance & de fidélité se perpétue. On néglige les bonnes mœurs, mais les loix regnent, & le peuple obéit.

Le salut ordinaire consiste à croiser les mains sur la poitrine, & à les remuer affectueusement en faisant une médiocre inclination de tête. Quand on veut marquer plus de respect, on joint les mains, on les élève, & on les abaisse jusqu'à terre. Lorsque deux amis se rencontrent après une longue absence, ils se prosternent plusieurs fois l'un devant l'autre. En certains jours de l'année, les enfans saluent leurs peres, & les disciples leurs maîtres, en se mettant à genoux, & en battant la terre du front. Le cérémonial des visites est surchargé de petites formalités qui sont gravement observées, à moins que ce ne soient des visites familières. On rend souvent en public, aux femmes de considération, les mêmes honneurs qu'à leurs maris.

Parmi les gens du commun, les premières places sont toujours réservées aux plus âgés : si ce sont des étrangers, elle est pour celui qui vient de plus loin, à moins que le rang ou la qualité de la personne ne l'exige autrement.

La politesse Chinoise prescrit de marquer dans les entretiens une soumission & une déférence sans bornes, si ce n'est entre amis, ou vis à vis de ses inférieurs. Il ne faut point employer la première ni la seconde personne. Au lieu de dire : *je vous suis obligé de la grace que vous m'avez faite*, on se sert de la troisième personne : *la grace que le Docteur, que le Seigneur a accordée*

au plus humble de ses serviteurs, au moindre de ses disciples, lui causa une vive satisfaction. Un fils, en parlant à son pere, s'appellera son petit-fils, quand il seroit l'aîné de sa famille, & qu'il auroit lui-même des enfans.

Il y a tant de formalités à observer dans les lettres particulières, que les Lettrés eux-mêmes en sont souvent embarrassés. Si l'on écrit à une personne de considération, il faut que le papier ait dix ou douze replis; la lettre commence au second. Plus le caractère est menu, plus il est respectueux. Il y a aussi différentes distances à garder entre les lignes, suivant le rang des personnes. On met la lettre dans une ou deux enveloppes qu'on ferme avec une bande de papier rouge, & avec un cachet.

Les Dames Chinoises mettent du rouge & du blanc; ce fard leur sillonne la peau de bonne heure. Elles mâchent continuellement du bétel pour se noircir les dents. Leur beauté consiste à avoir de petits yeux, un teint fleuri, des oreilles larges & pendantes, un nez court, des lèvres vermeilles, une bouche médiocre, une taille au-dessous de la moyenne, & sur-tout de très-petits pieds. Pour leur donner ce dernier agrément, on a recours à de fortes ligatures, on employe même des eaux corrosives pour leur brûler la chair. Cet usage vient peut-être de l'exemple de l'Impératrice Ta-Kia, ou de la politique des anciens Chinois, qui, en rendant par-là la démarche des femmes contrainte & mal assurée, les obligèrent de rester dans l'intérieur des maisons. Il y a de la gaîté dans la physionomie des Chinoises, & de la régularité dans leurs traits.

Les Mancheoux sont dans l'usage bisarre de se faire battre le ventre, comme un tambour, pour s'endormir plus facilement.

Les Chinois sont beaux, lorsqu'ils ont le front grand, la face large & quarrée, le nez écrasé, les narines fort ouvertes, la barbe claire, les oreilles larges, les jambes grosses, les épaules rondes, & une vaste corpulence. Les tailles fines & aisées n'auroient pas de l'agrément dans ce pays, quand même les habits seroient

roient ajustés au corps comme en Europe. Pour être bien fait, il faut être gros & gras, &, suivant l'expression du P. du Halde, remplir une chaise de bonne grace. Dans les Provinces Méridionales, les artisans & les gens de la campagne ont un teint olivâtre : dans les autres Provinces, ils sont naturellement aussi blancs qu'en Europe.

Les Dames ont pour habillement une robe qui descend sur les talons, & dont les manches sont fort amples ; un collet de satin blanc leur couvre le cou. Sous cet habit, elles mettent une autre robe de la même longueur, mais à manches étroites. Elles portent des caleçons de soie qui tombent sur le milieu de la jambe ; le reste est couvert d'un bas court de même étoffe. Leur coëffure ordinaire consiste à avoir les cheveux partagés en grosses boucles entrelacées de fleurs d'or & d'argent ; les femmes de qualité y ajoûtent une figure d'oiseau artistement arrangée. Les jeunes personnes portent communément une coëffure de carton garnie d'une bande de soie, & quelquefois ornée de fleurs, de perles, & de pierres précieuses. Les femmes âgées se contentent de se ceindre la tête d'une large bande de soie dont elles font plusieurs tours. Les Dames Chinoises donnent beaucoup de soin à leur parure ; leur contenance est modeste.

L'habillement des hommes différe peu de celui des femmes. Leur veste ou robe de dessous est très-longue ; par-dessus, ils ont un habit à larges manches & sans collet. Ils se ceignent d'une grande ceinture de soie, dont les bouts pendent sur les genoux, & à laquelle ils attachent leur bourse & leur couteau. Ils portent des caleçons amples, des bas courts en forme de bottines, & des pantouffles sans talons. Les Chinois qualifiés ne paroissent en public qu'en bottes. La coëffure du peuple est un bonnet rond en forme d'entonnoir terminé par un floccon de crin ou de soie rouge : il ne leur couvre pas les oreilles. Les Mandarins & les Lettrés ont des bonnets particuliers.

Toutes les couleurs ne sont pas permises à tout le monde. Il

DESCRIPT. DE LA CH.

n'appartient qu'à l'Empereur, & aux Princes de sa famille, de porter des habits & des ceintures jaunes. Le satin à fond rouge est affecté aux Mandarins. Les autres couleurs sont libres; le noir, le bleu, le violet sont le plus en usage.

Les Empereurs Tartares ont introduit à la pointe de l'épée quelques changemens dans les manières Chinoises. Lorsqu'ils ordonnèrent à la Nation de se couper les cheveux, il fallut verser beaucoup de sang pour se faire obéïr. Le Chinois, qui ne fait qu'un même systême de ses mœurs, de sa Religion, de ses manières, &c, ne pouvoit perdre ses cheveux, sans qu'il parût à ses yeux qu'il cessoit d'être Chinois. En passant sous la domination des Tartares, il lui donnoit ses loix, & il ne sentoit le joug étranger que par cette suppression de cheveux. En général, les hommes ont souvent moins d'horreur pour la servitude que pour les livrées de la servitude, parce qu'elles impriment un caractère d'infamie. Cependant l'ordre Impérial fut exécuté : les Chinois se rasent la tête, excepté par derrière où vers le milieu ils laissent croître une touffe de cheveux qu'ils tressent & qu'ils cordonnent.

Les jeunes gens s'arrachent la barbe avec des pinces; mais à trente ans, on la cultive avec soin, elle est regardée comme un ornement de l'âge viril. Les Docteurs & les Lettrés affectent de laisser croître leurs ongles, sur-tout au petit doigt pour montrer qu'ils n'exercent point une profession mercénaire.

Caractère des Chinois.

La Chine seule dans l'Univers présente le spectacle d'une Nation étonnante & respectable, formée de peuples sans génie & sans vertu. La législation a embrassé de tous les côtés ces peuples, & les a élevés au-dessus d'eux-mêmes. L'empire des loix & des coutumes s'est fortifié par l'habitude; les Ordonnances ont passé en mœurs, la loi est devenue le génie de la Nation. Lorsqu'on dépouillera le Chinois de ses mœurs, l'Empire tombera : Canghi, en lui rasant la tête, sappoit le Trône. Son Gouvernement est dans l'espéce despotique ce qu'étoit celui de Sparte

dans la Républicaine; mais le despotisme ne sçauroit être un bon Gouvernement, & la Chine depuis douze siécles a essuyé beaucoup plus de révolutions que l'Angleterre.

Quand, au sortir de la barbarie, les Chinois jettèrent leurs regards autour de leur Empire, ils conçurent d'eux-mêmes la plus haute opinion, ils n'étoient entourés que de Barbares. Après que les Européens leur eurent ouvert les yeux sur le reste de l'Univers, une partie de l'illusion se dissipa, mais leur admiration & leur estime pour leur pays ne furent point affoiblies par leur surprise. Les Nations reviennent rarement de leur orgueil; elles font des efforts pour s'enfler à la vûe des objets qui les humilient. Toujours persuadés de la supériorité de leur pays, les Chinois ont constamment rejetté les lumières, les inventions, & les biens de l'Etranger. Ils ne trouvent rien de bien que ce qui se fait chez eux, ni de vrai que ce que leurs Docteurs leur enseignent. Leur orgueil, sur ce point, a l'effet d'une bonne loi; il ferme tout accès dans l'Empire aux mœurs des autres Nations.

Les vertus politiques du Chinois lui tiennent lieu de diverses vertus morales. Ce peuple factice se pique d'être le plus poli & le plus sociable des peuples; en général, il a les mœurs douces, mais sa politesse est sans grace, elle n'est point affectueuse. Dans la lie même du peuple, les querelles sont rares, & la concorde s'entretient par des égards, des civilités, & des services réciproques; tout cela n'est que simagrée. Pour s'entre-saluer profondément, on ne s'en aime pas davantage; il manque une ame à ce beau corps; il manque à ces manières, la sensibilité, l'humanité, la bienfaisance, le cœur. L'intérieur est aussi vil que le masque est honnête. Les voleurs mêmes ne connoissent point la violence, mais ils excellent dans l'artifice. Le Chinois ne pardonne jamais une offense. L'humanité, si elle ne fait pas pardonner sur le champ une injure, la fait du moins tôt ou tard oublier. Sous une apparence d'insensibilité & d'union, le Chinois se ménage sourdement une vengeance cruelle. Sa haine froide &

mesurée ne l'expose point lui-même dans des voies de fait, mais elle perd son ennemi par des menées & des pratiques : il est méchant, & d'une méchanceté noire, de la méchanceté la plus odieuse; car c'est une méchanceté lâche. Une des vengeances ordinaires du Chinois, est de mettre le feu à la maison de son ennemi.

Cette Nation est froide & flegmatique : il faut se garder quand on traite avec elle de toute précipitation & d'une vivacité turbulente. *Un Chinois*, dit le P. du Halde, *n'écouteroit pas en un mois ce qu'un François pourroit lui dire en une heure.* Un Missionnaire exhortant un jour quelques prosélytes, & se laissant emporter à la chaleur de son zéle, un des auditeurs l'interrompit : *Pourquoi te fâches-tu*, lui dit il gravement, *si ta cause est bonne, tu n'as pas besoin de te mettre en colère.* Des hommes de ce caractère ne sont pas si aisés à persuader, & avec leur présomption & leur petitesse d'esprit, il n'est pas plus aisé de les convaincre.

Le Chinois est actif & laborieux ; il l'est par intérêt & par nécessité. Assez adroit dans les Arts qu'il tient de ses fondateurs ou de ses réformateurs, il n'a ni le génie qui invente, ni le talent qui perfectionne. Il ne sçait que ce qu'on lui a appris; & s'il a quelque esprit, c'est un esprit incapable d'essor. L'intérêt est le mobile de toutes ses actions. Dans une ame possédée de cette passion, la plus vile de toutes, il ne sçauroit y avoir aucune vertu ; car toute vertu est grandeur d'ame. L'espoir d'un gain léger jettera le Chinois dans les intrigues & les travaux pénibles. Habile dans le commerce, car il est avide, rusé, fourbe, fripon avec impudence, il excelle dans l'art de tromper, & il en fait gloire. Cependant le P. du Halde assure qu'il n'est ni aussi trompeur ni aussi lâche que le P. le Cointe le représente, en avertissant les Européens de ne pas faire de fond sur sa parole. Il n'est pas moins certain que sa mauvaise foi est insigne, sur-tout à l'égard des étrangers, & vers les côtes. L'intérêt le rend capable de tout. Il y a des peuples plus méchans que le Chinois, mais il ne peut y en avoir de plus vil.

Ce peuple est lâche, car son attachement à la vie est extrême. Mais il ne faut pas apporter en preuve de sa lâcheté la conquête de l'Empire faite deux fois par des poignées de Tartares. Ces mêmes Tartares ont subjugué plusieurs fois l'Univers; ils n'ont pas cessé de faire la guerre aux Chinois, & ils les ont soumis deux fois & à la faveur des troubles intestins : le P. le Cointe donne aux Chinois la qualité d'excellens politiques; & ils le sont en effet, en ce que, par l'intrigue, ils s'ouvrent mille voies pour arriver à leur but : je n'appellerai point les Chinois une Nation lettrée, quoiqu'ils cultivent & honorent les Lettres; ils ne sortent, pour ainsi dire, pas de l'école; ils ne sont que les singes de leurs peres. L'argent y fait plus de Mandarins que le mérite.

La modestie distingue cette Nation hypocrite. Elle ne dépose jamais l'air de bienséance & la pudeur. Son maintien est si composé, qu'un étranger, qui en jugeroit par l'extérieur, s'imagineroit vivre avec les meilleurs des hommes. Le Chinois honore la vertu qu'il ne pratique point, parce qu'il a conservé des principes en perdant les mœurs. Plus il est corrompu, plus la vertu doit lui paroître héroïque & respectable, avec l'idée qu'il en a. Si le vice paroissoit à découvert & sans honte, la corruption passeroit en principe, & la vertu deviendroit un ridicule.

Nous terminerons ces Observations par le jugement que M. Walter porte sur les Chinois dans le Journal du Voyage de l'Amiral Anson. Nous laisserons parler l'Auteur lui-même.

Les Mandarins se servent de l'autorité que leur donnent les loix, non pour empêcher le crime, mais pour s'enrichir des dépouilles de ceux qui le commettent. Les peines capitales sont rares à la Chine; la poltronnerie, naturelle à la Nation, & son attachement à l'intérêt, y réduisent presque toutes les punitions à des amendes, & c'est sur cet usage que sont fondés les revenus les plus clairs des personnes qui composent les Tribunaux. Aussi rien n'est-il plus ordinaire dans ce pays-là que des prohibitions de

toutes espéces, mais sur-tout dans les cas où la vûe d'un grand profit peut porter les particuliers à enfreindre les Ordonnances.

Les belles Manufactures que l'on voit en grand nombre établies à la Chine, & dont les Nations les plus éloignées recherchent les ouvrages avec tant d'empressement, prouvent assez que les Chinois sont industrieux; cependant cette adresse dans les Arts méchaniques, qui paroît être leur talent favori, n'est pas poussée au plus haut point: ils sont fort inférieurs aux Japonnois dans les Arts que les uns & les autres cultivent; & dans plusieurs choses, il ne leur est pas possible d'égaler la dextérité & le génie des Européens. Comme presque tout leur talent consiste dans l'imitation, ils ont cette stérilité d'invention qu'on a toujours reprochée aux imitateurs serviles. C'est ce qu'on remarque sur-tout dans ces ouvrages qui demandent beaucoup de justesse & d'exactitude, tels que les horloges, les montres, les armes à feu, &c. Ils en copient bien chaque piéce à part, & sçavent donner à tout l'assemblage assez de ressemblance avec l'original, mais ils ne peuvent atteindre à cette justesse dans la fabrique qui produit l'effet auquel la machine est destinée.

Si de leurs Manufactures, nous passons à des Arts d'un ordre plus relevé, tels que la Peinture & la Sculpture, nous leur trouverons encore moins de perfection. Ils ont quantité de Peintres, & la Peinture est en honneur dans la Nation; cependant ils ne réussissent pas dans le dessein & dans le coloris pour les figures humaines; & ils n'entendent pas mieux l'art de former des groupes dans les grandes compositions. A la vérité, ils peignent fort bien les fleurs & les oiseaux, ce qu'ils doivent même plutôt à la beauté de leurs Auteurs qu'à leur habileté; car on y trouve ordinairement peu d'intelligence dans la manière de distribuer les jours & les ombres, & l'on y voit rarement la grace & la facilité qui se font admirer dans les ouvrages de nos bons Peintres. Il y a, dans toutes les productions du pinceau Chinois,

quelque chofe de roide & de mefquin qui déplaît ; & tous ces défauts dans leurs Arts, peuvent être attribués au caractère particulier de leur génie qui manque abfolument de feu & d'élévation.

A l'égard des Sciences, même à ne confulter que les Auteurs qui nous ont repréfenté cette Nation dans le jour le plus favorable, il faut convenir que fon obftination & l'abfurdité de fes opinions font inconcevables. Depuis bien des fiécles, leurs voifins ont l'ufage de l'écriture alphabétique ; pendant qu'ils ont négligé jufqu'à préfent cette divine invention, opiniâtrement attachés à la groffière méthode de repréfenter les mots par des caractères figurés. Cette méthode rend néceffairement le nombre des caractères trop grand pour la mémoire : elle fait de l'écriture un art qui exige une application extrême, & dans lequel on ne peut jamais être que médiocrement habile. Tout ce qui a été tranfmis par cette voie, doit être enveloppé de ténèbres & de confufion ; car les liaifons entre ces caractères & les mots qu'ils repréfentent, ne peuvent être enfeignés par les livres, il faut qu'elles aient paffé d'âge en âge par le fecours de la tradition ; ce qui fuffit pour répandre une très-grande incertitude dans des matières & dans des fujets d'une grande étendue. Il ne faut, pour le fentir, que faire attention aux changemens que fouffre un fait qui paffe par trois ou quatre bouches. Il s'enfuit de-là que le grand fçavoir & la haute antiquité de la Nation Chinoife, ne peuvent, à plufieurs égards, qu'être très-problématiques.

A la vérité, quelques Miffionnaires avouent que les Chinois ne font pas comparables aux Européens du côté des Sciences, mais ils les donnent pour des modéles de juftice & de morale, dans la théorie comme dans la pratique. A les entendre, le vafte Empire de la Chine n'eft qu'une famille bien gouvernée, unie par les liens de l'amitié la plus tendre, & dans laquelle on ne difpute que de prévenance & de bonté. La conduite que les Magiftrats, les Marchands, & le peuple de Canton tinrent avec le Chef d'Efcadre Anfon, fuffit pour réfuter cet éloge ; & pour

ce qui regarde la morale théorique des Chinois, on en peut juger par les échantillons que ces Missionnaires eux mêmes nous en ont donnés. Il paroît que ces prétendus Sages ne s'amusent qu'à recommander un attachement assez ridicule à quelques points peu importans, au lieu d'établir des principes qui puissent servir à juger des actions humaines, & donner des régles générales de conduite d'homme à homme, fondées sur la raison & l'équité. Tout bien considéré, les Chinois sont autorisés à s'attribuer de la supériorité sur leurs voisins, non à raison de leur droiture & de leur bonté, mais uniquement sur l'égalité affectée de leurs dehors, & sur leur extrême attention à réprimer toutes les marques extérieures de passion & de violence. Mais la fourberie & l'hypocrisie ne sont pas moins nuisibles à la société que l'impétuosité & la brutalité de l'humeur. Ces dernières dispositions peuvent entraîner, à la vérité, beaucoup d'imprudence; mais elles n'excluent pas la sincérité, la bonté du cœur, le courage, & beaucoup d'autres qualités des plus estimables. Peut-être qu'après un examen réfléchi, l'on trouveroit que le sang froid & la patience dont les Chinois se glorifient, & qui les distinguent des autres Nations, sont dans le fond la source de leurs vices; car on observe qu'il est difficile d'affoiblir dans un homme les passions les plus vives, sans augmenter en même temps la force de celles qui sont plus étroitement liées avec l'amour propre. La timidité, la dissimulation, & la friponnerie des Chinois, ont peut-être pour causes principales, la gravité affectée & l'extrême attachement aux bienséances extérieures qui sont des devoirs indispensables dans leur pays.

Du caractère de la Nation, passons à son Gouvernement qui n'a pas moins été un sujet de panégyriques outrés. Je puis renvoyer au récit de ce qui est arrivé à M. Anson dans ce pays-là, & c'est réfuter suffisamment les belles choses qu'on nous a débitées touchant leur économie politique. Nous avons vû que les Magistrats y sont corrompus, les particuliers voleurs, & les Tribu-

naux,

naux dominés par l'intrigue & la vénalité. La conſtitution de l'Empire, en général, ne mérite pas plus d'éloge que le reſte, puiſqu'un Gouvernement, dont le premier ſoin n'eſt pas d'aſſurer la tranquillité des peuples contre les entrepriſes des puiſſances étrangères, eſt certainement très-défectueux. Or cet Empire ſi grand, ſi riche, ſi peuplé, cet Empire, dont la ſageſſe & la politique ſont relevées par tant d'Ecrivains, a été conquis il y a un ſiécle, par une poignée de Tartares; & à préſent même par la lâcheté des habitans, & par la négligence du Gouvernement ſur tout ce qui concerne la guerre, il eſt expoſé non-ſeulement aux attaques d'un ennemi puiſſant, mais même aux inſultes d'un Forban ou d'un chef de voleurs. J'ai déja remarqué, à l'occaſion des diſputes de M. Anſon avec les Chinois, que le Centurion ſeul, qu'il montoit, étoit ſupérieur à toutes les forces navales de la Chine.

L'Auteur, pour juſtifier cette dernière aſſertion, donne le deſſein des Navires qui ſont en uſage à la Chine. Par la deſcription qu'il en fait, il paroît que ces Bâtimens ne ſont pas en état de réſiſter au moindre Vaiſſeau de guerre Européen. A Canton, qu'il regarde comme le magaſin des forces navales de l'Empire, les Anglois ne virent que quatre Jonques de guerre d'environ trois cent tonneaux, mal conſtruites, & montées de huit ou dix canons, dont les plus gros n'étoient que de quatre livres de balle.

Il y a dans l'intérieur de la Chine beaucoup de petites nations ſauvages peu connues, différentes de la Nation dominante, & peut-être plus anciennes qu'elle. Les Lolos furent le principal peuple de la Province de Yunnan, dans le tems qu'elle étoit partagée entre pluſieurs Souverains. Après un grand nombre de batailles pour les réduire à la ſoumiſſion, les Chinois prirent le parti de conférer à leurs chefs les honneurs de Mandarins, avec le droit de ſucceſſion pour leurs deſcendans, à condition qu'ils recevroient de l'Empereur l'inveſtiture de leurs terres, & qu'ils

DESCRIPT. DE LA CH.

ne feroient aucun acte d'autorité sans son consentement. Cependant ces Seigneurs s'attribuent une puissance si absolue sur leurs sujets, qu'ils les punissent même de mort, sans consulter la Cour Impériale ni le Vice-Roi de la Province. Cette Nation n'est pas retenue dans la dépendance par les besoins; car son pays est riche, & elle fabrique jusqu'à ses armes, des fléches, & des mousquets. Si on la laisse tranquillement jouir de ses biens, elle secouera entièrement le joug, elle pourroit même devenir formidable; car elle est très-endurcie à la fatigue. Les sujets rendent à leurs Seigneurs une obéissance aussi prompte que servile; ils regardent comme une fortune d'être reçus à leur service. Leur langage ne ressemble point à la langue Chinoise. Leur caractère d'écriture paroît, ainsi que leur culte de Religion, le même que celui des Bonzes de Pégu & d'Ava. Ces Bonzes ont un grand crédit.

On comprend sous le nom de Myau-Tses, lequel signifie *Fils de Chats*, plusieurs peuples sauvages, dont la plûpart ne diffèrent que par certains usages, & par de légères variations dans leur langage commun. Ils sont dispersés dans les Provinces de Se-Chuen, de Quey-Cheu, du Hu-Quang, du Quang-Si, & du Quantong. Plus sauvages & plus puissans que les Lolos, il a fallu, pour les tenir en bride, que les Chinois leur coupassent toute communication par le moyen des Forts & des Places de guerre. Lorsqu'ils commettent quelque acte d'hostilité, on se contente de les repousser derrière leurs montagnes, sans entreprendre de les forcer dans leur retraite. Ils se piquent d'être aussi excellens Cavaliers que bons Soldats. On raconte des choses incroyables de la vîtesse de leurs chevaux & de leur légèreté à sauter. Ces peuples sont, les uns soumis, les autres indépendans. Parmi les premiers, une partie obéit aux Magistrats de l'Empire, & se confond avec le peuple Chinois; l'autre portion a ses Chy-Hyens ou Mandarins héréditaires, dans leur origine Officiers subalternes de l'Armée de l'Empereur Hong-Vu, qui,

pour récompenſe de leurs ſervices, leur donna la Seigneurie de quelques villages conquis ſur les Myau-Tſes. Ceux du Hu-Quang ſont les moins civiliſés. Quoiqu'ils reconnoiſſent la Juriſdiction de l'Empire, ils ne payent le tribut qu'à leur gré; & dans quelques cantons, ils ne ſouffrent point que les Officiers Chinois mettent le pied ſur leur terre. A force de marcher nuds pieds, ils ſe les endurciſſent par un calus épais, & ils graviſſent les rochers les plus eſcarpés avec une légèreté ſurprenante. Les Myau-Tſes du Quang-Si ſont des Chinois établis par la conquête dans ce pays depuis plus de ſeize ſiécles. Ils ſont diviſés en petites Nations, qui, par une ſucceſſion d'eſprit militaire funeſte à leur repos, s'arment ſans ceſſe pour leur ruine mutuelle. Les querelles des particuliers ſe tranſmettent chez eux dans les familles, ſans que les Mandarins Chinois ſongent à réprimer leur haine & à s'oppoſer à leur vengeance. Les Myau-Tſes indépendans vivent dans une union parfaite, diviſés ordinairement en villages, & gouvernés, pour les détails civils, par les vieillards de chaque diviſion. Il y a dans ces Nations des Seigneurs qui ont ſous eux des feudataires, obligés de ſe mettre en campagne, au premier ordre, avec des Troupes. Ils cultivent leurs terres, fabriquent de groſſières étoffes, & négocient avec les Chinois. Les Myau-Tſes du Quantong nommés Pa-Chays, & ceux du Quang-Si nommés Lu-Chays, retranchés dans leurs villages, ſe font extrêmement redouter des Chinois voiſins. Ces Nations ont des inſtrumens de Muſique aſſez agréables. Dans leurs Danſes, elles obſervent la meſure. Leurs mouvemens & leurs airs expriment aſſez naturellement la joie ou la triſteſſe. Si l'on en croit les Chinois, ces peuples ſont inconſtans, perfides, barbares, & d'inſignes voleurs. Le P. Régis, & d'autres Miſſionnaires, les ont trouvés fidéles à rendre les dépôts, obligeans, attentifs, laborieux. Il y a apparence, ſuivant la remarque du Pere du Halde, que les Chinois ne ſont pas équitables dans leur jugement à l'égard d'une Nation, à laquelle ils ont enlevé ſes meilleures terres, & qu'ils tâchent

DESCRIPT. DE LA CH.

de dépouiller de ce qui lui reste à leur bienséance, autant qu'ils le peuvent sans danger. Il est aussi vraisemblable qu'elle ne se croit assujettie à aucun devoir envers un peuple qui ne garde pas les loix à son égard. On sent que, dans un pays où des bandes de voleurs ont plusieurs fois renversé le Trône, ces Nations sauvages & belliqueuses peuvent causer de grandes révolutions. On auroit pu, par l'appas des récompenses, les opposer aux Tartares, & par une adroite distribution d'honneurs & de biens, les rendre insensiblement Chinois.

Nous allons donner quelques Observations sur les pays dépendans de l'Empire de la Chine.

DESCRIPTION

Des Pays dépendans de la Chine.

Le Tonquin.

Je n'entrerai pas dans un grand détail sur ce qui concerne les peuples tributaires de la Chine; je me borne à un petit nombre d'Observations.

Le Royaume de Tonquin est situé au Nord de la Chine le long du Golfe; il n'a guères plus d'étendue que le Portugal, & l'on y compte quatre fois autant d'habitans. Lacho est la Capitale du Royaume. On voit dans cette Ville, la seule considérable du Tonquin, les ruines d'un vieux Palais de marbre qui a dû être un des plus superbes édifices de l'Orient. Il est peu de Nations, même barbares, chez qui l'on ne trouve des vestiges de grandeur. Vers les côtes du Tonquin, la mer a, dans son flux & son reflux, des variations singulières. L'un & l'autre n'arrivent qu'une fois dans l'espace de vingt-quatre heures. La mer est douze heures à monter, & le flux n'est sensible que du-

tant deux quartiers de la Lune. Dans les hautes marées, l'eau commence à croître lorſque la Lune ſe lève; au lieu que dans les baſſes marées, le flux ne commence que lorſque la Lune ceſſe d'éclairer l'horiſon. Quand la Lune paſſe par les ſignes ſeptentrionaux du Zodiaque, les marées ſont fort inégales; elles ſont parfaitement égales, lorſqu'elles parcourent les ſignes méridionaux.

Les Tonquinois ont beaucoup de reſſemblance avec les Indiens. Leurs Annales ne ſont que des lambeaux informes d'une Hiſtoire ſans intérêt. Vers l'an 1200 de J. C. les Rois du Tonquin ſe reconnurent vaſſaux de l'Empereur de la Chine. Ils lui payent tous les trois ans un tribut qui conſiſte en des ſtatues d'or & d'argent, repréſentant des criminels dans la poſture de ſupplians, en mémoire d'un attentat commis ſur la perſonne d'un Vice-Roi de l'Empereur. Le Monarque Chinois reçoit leurs Ambaſſadeurs avec le faſte d'un Potentat qui foule les Couronnes aux pieds; il confirme le Prince tributaire ſur le Trône, en lui envoyant le ſceau dont il doit faire uſage pendant ſon regne.

Vers l'an 1400 de l'Ere Chrétienne, l'autorité fut arrachée des mains du légitime Souverain par des rebelles. Le *Bova*, ou Empereur, n'eſt qu'un Roi titulaire; c'eſt le *Chova*, ou Général de l'Empire, qui regne, comme au Japon. Le Chova n'a coutume de ſe marier que dans les dernières années de ſa vie, c'eſt-à-dire, dans un âge où il n'a plus d'eſpérance d'avoir des enfans d'une épouſe légitime: il entretient des concubines en grand nombre. Les loix de la Chine, jointes à quelques inſtitutions particulières, compoſent le droit commun du Tonquin. Les Juges ſe vendent au plus offrant.

La Cour du Tonquin ſuit la doctrine de Confucius. Le peuple eſt plus attaché à la doctrine intérieure de Xaca qui nie la Providence & l'immortalité de l'ame, ainſi qu'à celle de *Lauthu*, Magicien, qui prétendoit avoir été formé & porté ſoixante & dix ans dans le ventre de ſa mere, ſans qu'elle eût perdu ſa vir-

ginité. Voyez Xaca & Zoroaſtre, mœurs des Japonnois, & mœurs des Perſans, &c.

Les Tonquinois adorent le Soleil, la Lune, les Etoiles, les quatre points cardinaux avec le centre de la terre, & différentes idoles. Quand ils n'ont pas les moyens de ſe venger d'un ennemi par eux-mêmes, ils écrivent ſur un billet tout le mal qu'ils lui ſouhaitent, & ils brûlent ſur l'autel les imprécations qué le Dieu ne doit pas manquer d'exaucer.

Le peuple adreſſe un culte particulier aux ames de ceux qui ſont morts de faim. Les premiers jours de chaque lune, on demande du riz en aumône, & après l'avoir fait cuire, on va l'offrir à ces ames pour obtenir d'elles un eſprit ſubtil & pur. Le fondement de leur préjugé eſt l'expérience qu'ils ont de l'abrutiſſement où jette la gourmandiſe ; ils concluent de-là que les gens morts de faim avoient, en mourant, l'eſprit ſubtiliſé, & propre à préſider ſur ceux qui ſe deſtinent aux études.

Au commencement de l'année, on honore la mémoire des morts illuſtres par des cérémonies ſolemnelles. On érige en pleine campagne des trophées en l'honneur des défenſeurs de l'Etat. Le Roi & ſa Cour aſſiſtent à cette fête, dans laquelle on charge d'un autre côté d'imprécations la mémoire des mauvais citoyens. Après l'offrande de l'encens, les ſacrifices, & les prières, les ames des bons citoyens ſont congédiées avec des révérences, & celles des mauvais citoyens ſont chaſſées à coups de fléches.

L'heure, le jour, le mois, l'année de la naiſſance ſont des tems maudits, pendant leſquels on ne doit rien entreprendre : il y a peu de Nations qui ne célèbrent, au contraire, ces tems par des fêtes, ſans être plus heureuſes que la Nation Tonquinoiſe. La naiſſance du Roi eſt ſolemniſée avec beaucoup d'appareil ; ayant eu le malheur de naître, on ſe félicite de vivre ſous un tel Prince.

Ce Royaume entretient ordinairement une Armée de cent cinquante mille hommes, ſoldats dignes de leurs Chefs qui ſont des

Eunuques, & d'un état qui ne récompense jamais les services. En 1647, le Roi écrivoit à la Compagnie Hollandoise : » J'ai » trois cent mille soldats, deux mille éléphans, dix mille Ca- » valiers bien aguerris, mille galères, cinq mille canons de fer, » trente mille arquebuses, & mille piéces d'artillerie de bronze ; » je vous demande, avec instance, de m'accorder un secours de » deux cent hommes, & de trois Navires pour résister aux » puissans efforts de mes ennemis. » La méthode ordinaire des Tonquinois, en campagne, est de faire beaucoup d'évolutions militaires, & d'éviter les siéges & les combats.

Les Européens débarquent à la Ville de Doméa. Les Tonquinois leur donnent leurs femmes pour les servir, & pour contribuer à leurs plaisirs, moyennant une somme d'argent. Les Cochinchinois sont dans le même usage.

Les habitans du Tonquin, lorsqu'ils ont atteint l'âge de puberté, se noircissent les dents avec une composition corrosive. La raison qu'ils apportent pour justifier cette bisarre coutume, qui n'est pas rare chez les Orientaux, c'est qu'ils ne veulent point ressembler aux bêtes qui ont presque toutes les dents fort blanches. Ils sont fort heureux de n'être pas conséquens ; c'est le privilége de la bêtise.

Ce peuple & tous ses voisins, qui ne se connoissent seulement pas eux-mêmes, traitent de fables tout ce qu'on leur raconte de merveilleux concernant les autres pays.

La civilité des Chinois s'est introduite au Tonquin avec leurs Sciences, leur Morale, & leur Religion. La noblesse s'acquiert par les Lettres & par les armes. La coutume est de se visiter de grand matin ; ce seroit une incivilité que de se présenter un peu tard dans une maison. Pendant la visite, la conversation doit être toujours gaie. La politesse demande qu'on éloigne les sujets tristes. C'est par cette raison qu'on visite rarement les malades, & qu'on se garde bien de les entretenir de leurs maux. On aime mieux laisser mourir sans secours, ses parens & ses amis, que

Descript. de la Ch.

de commettre l'impoliteſſe de les avertir de leur état, ce feroit les offenſer griévement.

Le peuple du Tonquin mange avec une telle avidité, qu'il ne répondroit pas aux queſtions qu'on lui feroit, quand il eſt à table. Les gens de qualité n'ont garde de ſe livrer aux vices de la canaille, ils ont les leurs à part; ils ne ſont pas gourmands, ils ſont ivrognes. Dans les repas qu'ils ſe donnent, l'uſage eſt de ſervir à chacun des convives les mets qu'il demande.

Les femmes ſont actives & laborieuſes, les hommes voluptueux & pareſſeux. Il n'eſt pas étonnant que l'éducation transforme la nature, ni que le plus fort charge le plus foible du poids du travail. Ces peuples paſſent leur vie à chanter, à danſer, à moins que la misère ne les contraigne de ſuſpendre leurs plaiſirs. Il eſt rare de trouver dans un peuple tant de traits d'imbécillité.

Un divertiſſement ordinaire à la Cour, c'eſt le combat des coqs. Les Courtiſans ont grand ſoin de dreſſer leurs coqs à être battus; car ceux du Chova ſortent toujours victorieux de la lutte: les défis ſont accompagnés de gageures; le Chova léve de cette manière un tribut conſidérable ſur ſes courtiſans.

Le Tonquinois eſt indiſciplinable. Pour le contenir, on l'accable d'impôts & de corvées. Six mois de l'année, il travaille aux ouvrages publics ſans ſalaire, à peine lui accorde-t-on quelquefois la nourriture. Le plus mauvais des Gouvernemens, eſt celui qui ne peut contenir un peuple qu'en le rendant miſérable.

Les femmes adultères ſont condamnées à être écraſées ſous les pieds d'un éléphant: leurs amans périſſent d'un ſupplice moins cruel.

L'état d'Eunuque n'a rien d'humiliant, ſur-tout lorſqu'on a perdu la virilité par un accident imprévu. Ces ſortes d'accidens paſſent pour une faveur du Ciel; on les regarde comme des préſages aſſurés d'une grande fortune: c'en eſt aſſez pour que tous les emplois importans & les richeſſes du Royaume paſſent dans les mains de cette eſpéce de monſtres. Dans ce troupeau de

favoris

favoris insolens, efféminés, & corrompus, il s'est trouvé des Ministres d'une intégrité admirable, & des Généraux d'une bravoure extraordinaire, dont la mémoire est en vénération dans le pays. Il y a de ces ames singulières qui ne semblent point être sous la dépendance des sens; leur grandeur est toute en elles-mêmes.

Les Médecins ordinaires du Tonquin sont des espéces de magiciens, auxquels on attribue le pouvoir de chasser les Esprits, auteurs de tous les maux. Lorsqu'un malade les consulte, ils ne manquent jamais de dire que la maladie vient du Diable, ou de quelque Dieu de Veau. Leur reméde ordinaire est le bruit des timbales, des bassins, & des trompettes. Le conjurateur, vêtu d'une manière bisarre, s'agite, saute, & prononce, au bruit des instrumens, des mots qu'on entend d'autant moins qu'il accompagne lui même ses paroles du son aigu d'une clochette. Comme on n'a recours à ces imposteurs qu'à l'extrémité, ils continuent cet exercice jusqu'à ce que le sort du malade se déclare. Ces peuples n'entreprennent rien sans avoir consulté quelque Devin. Leurs habiles Sorciers leur font voir l'avenir dans un miroir magique. Les Magiciennes passent pour avoir une communication intime avec le Démon, & elles lui consacrent leurs enfans.

La Cochinchine.

La Cochinchine, ou Anam en langue du pays, suivant le P. Borri, ancienne Province du Tonquin, aujourd'hui Royaume tributaire de la Chine, est située sous la Zone torride, toutefois l'air y est tempéré. On y trouve les arbres & les fruits de la Chine & de l'Inde. Sa principale richesse consiste en mûriers, en poiriers, & en nids d'oiseaux. Nous rapporterons ici ce que le P. Borri dit de ces nids par la bouche de son vieux Traducteur le P. de la Croix. » La Providence a privilégié les Cochinchinois » d'un certain manger rare & exquis, qui, à mon avis, ne

DESCRIPT. DE LA CH.

» peut être mieux comparé qu'à la manne, de laquelle fut » nourri le peuple choisi dans le Désert. Ce que j'en dirai ne » sera point par oui dire, & sur le rapport d'autrui, mais par la » propre expérience que j'en ai, en ayant vû & mangé souvent. Je » trouve en ce pays un petit oisillon semblable à l'arondelle, » lequel attache son nid aux écueils ou rochers, où se rompent » les flots de la mer. Ce petit animaillon prend avec son bec » de cette écume de la mer ; & avec une certaine humeur qu'il » tire de son estomac, mêlant l'un avec l'autre, il en forme une » je ne sçais quelle boue ou bitume dont après il se sert pour bâtir » son nid. Cette matière s'étant ensuite desséchée & endurcie, » elle devient transparente & d'une couleur mêlée de jaune & » de verd. Or ces nids, qui sont ramassés par ceux du pays, étant » amollis & défaits dans l'eau, servent d'assaisonnement aux » viandes, soit de chair, soit de poisson, d'herbe ou de quel- » qu'autre sorte, & leur communique une telle diversité de goût, » & si propre à chacun, qu'on diroit qu'ils auroient été apprêtés » avec poivre, canelle, clous de girofle, & toute autre sorte » d'épicerie, si bien que ce seul petit nid peut suffire à assai- » sonner toutes sortes de viandes, sans qu'il soit besoin d'y em- » ployer ni sel, ni huile, ni lard, ni autre assaisonnement quel- » conque. Ce qui m'a fait dire qu'il ressembloit véritablement à » la manne qui avoit ici le goût de tous les plus savoureux » mangers, sinon que celui ci n'est que l'ouvrage d'un petit oi- » seau, au lieu que l'autre étoit pêtri des mains des Anges du » Grand Dieu. » Le P. Régis croit que les oiseaux, constructeurs de ces nids, vont succer les calamboucs, & que de ce sucre mêlé avec l'écume de la mer, ils composent cette drogue de si bon goût.

Les loix de la Cochinchine sont très-rigoureuses, elles paroissent tirées du Code du Japon : leur glaive ne tombe guères que sur les misérables ; avec de l'argent, on se rachete de tous les supplices. Il y a si peu d'argent dans ce Royaume, qu'un homme qui possède cent piastres est cité pour son opu-

lence. Lorſque le Roi entreprend une guerre contre ſes voiſins, tous ſes ſujets ſont obligés de marcher ſous ſes drapeaux. Il eſt continuellement en guerre avec celui du Tonquin : leur querelle ne ſe décide jamais par une grande bataille. Ces deux peuples ont à peu près les mêmes coutumes. Les Cochinchinois condamnent à un rude eſclavage les Tonquinois, & tous les étrangers que la tempête jette ſur leurs côtes. On ne compte dans leur pays que trois ou quatre Villes de quelqu'étendue, Kehue, Capitale; Taifoe, Caniam, Haifo.

Dans leurs Pagodes, les Idoles ſont rangées à droite & à gauche, ſuivant leur grandeur, par laquelle le mérite des ames qui y logent eſt diſtingué. Au milieu de ces deux rangs d'Idoles, il y a un vuide, & ce vuide formant une niche profonde & obſcure, eſt la place la plus honorable de la Pagode : les Cochinchinois déſignent par-là l'eſſence inviſible de leur Dieu ſuprême qui tient leurs Idoles ſous ſa dépendance.

Les Miſſionnaires nous repréſentent les habitans de la Cochinchine comme une Nation douce, hoſpitalière, humaine, tandis que les Hollandois les traitent d'hommes cruels, perfides, ingrats, adonnés au larcin, & ennemis de tous les étrangers : il faut remarquer que les derniers ont été maltraités par les Cochinchinois, que les Portugais jaloux excitoient contr'eux. C'eſt une groſſièreté honteuſe, dans leur opinion, ſuivant Borri, que de refuſer une libéralité, lorſqu'on a l'occaſion & le pouvoir de la faire. Mais autant qu'ils aiment à donner, autant ils ſont diſpoſés à demander. Les Jéſuites leur enſeignèrent l'Evangile au commencement du dix-ſeptiéme ſiécle. Au commencement du ſiécle préſent, les Hollandois y ont trouvé quarante Egliſes dans une ſeule Province. Mais on voit dans le XXVIIIe Recueil des Lettres Edifiantes qu'en 1750, tous les ouvrages des Miſſionnaires, & leurs eſpérances mêmes, ont été ruinés par la perſécution, ſur un bruit répandu par des Marchands

Chinois que l'Empereur Kienlong éteignoit dans ses Etats le nom Chrétien.

La Corée.

Le Royaume, appellé Corée par les Européens, & *Tvozemboac* ou *Kauli* par les Asiatiques, est une grande péninsule située entre la Chine & le Japon. Le climat en est excessivement froid, sur-tout dans les Provinces Septentrionales. Les neiges y tombent quelquefois en telle abondance, qu'on est obligé de pratiquer des routes par-dessous pour aller d'une maison à l'autre. Le P. Régis trouva le pays fort bien cultivé.

Ki-Tse, neveu de Ghau, dernier Empereur de la troisiéme Dynastie Chinoise, passe pour le premier Roi des Coréens, c'est-à-dire, pour le chef qui réunit en un seul peuple & sous les mêmes loix diverses Colonies éparses. La Corée a subi plusieurs révolutions. Les Chinois, les Japonnois, les Tartares l'ont soumise en divers tems. Il ne reste que des traces confuses de ces événemens dans les Annales du pays. L'Empereur de la Chine tient le Roi de Corée dans une grande dépendance.

Les Coréens ont reçu des Chinois le goût des Sciences. Le plus grand objet de l'ambition des Lettrés, est d'être tout à la fois employés dans la Robe & dans l'Epée. Il y a à King-Ki-Tao, Capitale du Royaume, une Bibliothéque fameuse, dont la garde est confiée au premier Prince du Sang.

La langue des Coréens est différente de celle des Chinois ; leurs caractères d'écriture sont les mêmes. Le sentiment de l'honneur a de l'empire sur ce peuple qui tient beaucoup du Japonnois. L'éducation, la tyrannie, le code criminel, sont à peu près les mêmes chez les deux Nations.

Si une femme tue son mari, on l'enterre toute vive jusqu'aux épaules, dans un grand chemin où tous les passans qui ne sont pas nobles, doivent lui donner un coup de hache sur la tête

jusqu'à ce qu'elle expire. L'adultère est puni de mort dans les femmes ; & même dans les hommes, principalement parmi les gens de qualité. Le pere du coupable, ou son plus proche parent, doit faire l'office d'Exécuteur. Les supplices paroissent presque plus odieux que les crimes. On laisse quelquefois aux patiens le choix du genre de mort ; les hommes demandent ordinairement qu'on les perce à coups d'épée ; les femmes qu'on leur coupe la gorge. La peine du vol est d'être foulé aux pieds jusqu'à ce qu'on périsse. Ce rigoureux supplice n'empêche pas que les Coréens ne soient fort adonnés au larcin. On voit les châtimens barbares rendre les ames plus barbares encore.

Cependant ce peuple redoute singulièrement sa destruction ; il est lâche à l'excès ; son horreur pour le sang est poussée au point, qu'il prend une fuite précipitée, s'il en rencontre quelques traces. La vûe des malades ne l'épouvante guères moins. On transporte quelquefois ces malheureux au milieu des champs où on les laisse mourir sans secours ; c'est ainsi que la foiblesse est quelquefois aussi barbare que la cruauté.

Ces peuples pratiquent généreusement l'hospitalité. Lorsqu'un chef de famille est parvenu à une extrême vieillesse, la coutume est qu'il renonce volontairement à la jouissance de ses biens : son fils en prend possession, il a soin de pourvoir aux besoins du vieillard, & quoiqu'il n'ait plus rien à en attendre, il n'en est ni moins attentif ni moins soumis.

La meilleure Milice du pays est composée de Moines, commandés par des Chefs de la même profession. Ils sont ordinairement employés à la garde des Châteaux & des Places fortes. Le pays est inondé de Religieux, dont l'institut pourroit servir à la réforme de ceux des Nations les mieux policées. Les Moines ne sont pas liés par des vœux, & il leur est libre de rentrer dans le monde, quand ils s'ennuient de la solitude : ils vivent de leur travail manuel, du commerce, de la quête, & des gratifications que leur donnent les Gouverneurs. Un de leurs offices est

d'inftruire les enfans. Le Gouvernement les charge d'impôts & de corvées. Cependant leurs Supérieurs jouiffent d'une affez grande confidération, fur-tout lorfqu'ils ont quelque fçavoir. Ils vont de pair avec les Grands, & on les nomme les Religieux du Roi. Malgré les fervices qu'ils rendent à l'Etat, la Nation les méprife ; il faut qu'ils s'attirent ce mépris par leurs mœurs. La plûpart des Monaftères font bâtis fur des éminences en un lieu riant & commode. La beauté de la fituation y attire quantité de Nobles qui vont s'y réjouir avec leurs concubines, & quelquefois avec des femmes publiques. Ces défordres n'arrivent pas dans les grands Monaftères ; la pauvreté force peut-être les autres Couvens de recourir à ces honteufes reffources ; mais une Communauté, à laquelle le travail des mains eft permis, ne peut être réduite que par fa faute à d'odieux commerces.

Toutes les Provinces font obligées une fois en fept ans, d'envoyer tous les hommes libres en garde chez le Roi pendant l'efpace de deux mois, fi bien que cette année-là toute la Corée eft fous les armes. Le Royaume eft divifé en huit Provinces ; chaque Province a fon Général & fon Amiral, & chaque Ville eft obligée d'entretenir un Vaiffeau équipé, & pourvu de toutes chofes. Ces Navires font pleins de feux d'artifice : ils portent quelques petites piéces de canon. Si quelqu'un des Amiraux ou des Officiers fubalternes tombe en faute, le Grand Amiral eft puni du banniffement ou de mort.

Les principaux Officiers de terre & de mer compofent le Confeil du Roi ; ils attendent, pour donner leur avis, qu'on le leur demande, & pour fe mêler d'une affaire, qu'ils foient expreffément nommés à cet effet. Il y a tous les ans à la Cour une grande affemblée où l'on examine la conduite de tous les Officiers.

Les jours de fêtes, le peuple, rangé dans une efpéce de Temple, allume un morceau de bois de fenteur, & après l'avoir mis dans un vafe, on le pofe aux pieds de l'idole, en fai-

ſant une profonde inclination : tel eſt le culte du pays. Pour la créance, on penſe que celui qui fait le bien en ſera récompenſé, & que celui qui fait le mal en ſera puni. Nulle prédication, nul myſtère, nulle diſpute de Religion. Hamel doute que leur Religion en mérite le titre, par la raiſon ſeulement que leur culte conſiſte plutôt en grimaces ridicules devant les idoles qu'en un véritable reſpect. Le Chriſtianiſme s'introduiſit dans ce Royaume avec les armes des Japonnois.

Les femmes ont ici la liberté d'aller dans les compagnies, & même à des feſtins, mais elles ſont aſſiſes à part, & vis-à-vis de leurs maris.

On enterre ordinairement les morts au printems & en automne. Pour ceux qui meurent en été, on les met dans une loge de paille, élevée ſur quatre pieux, où on les laiſſe juſqu'à ce que le riz ſoit moiſſonné. Il y a des Devins qui vous diſent ſi les morts repoſent ou non, & ſi le lieu où ils ſont enterrés leur convient, & ſouvent ils font changer pluſieurs fois les cadavres de ſépulture.

L'uſage du tabac eſt ſi commun, que les enfans en prennent dès l'âge de quatre ans; les femmes en fument. Les Coréens l'achetèrent d'abord au poids de l'or, & ils eſtiment *Nampankouk*, un des meilleurs pays du monde, parce que c'eſt-là que les Japonnois, en leur apportant cette plante, leur dirent qu'ils alloient la recueillir.

Leurs anciens Livres portent qu'il y a ſur la terre quatre mille contrées différentes; mais la plûpart ne le croient pas; car, diſent-ils, il faudroit que chaque banc de ſable, chaque petite iſle fût une contrée, pour que le Soleil pût tout éclairer en un jour. C'eſt au Commerce que l'on doit la Philoſophie.

Isles possédées par les Chinois dans les Mers d'Orient.

Les plus considérables de ces Isles sont Tsonming, Hainan, Tai-Ouan ou l'Isle Formose. La première de ces Isles, séparée du Kiangnan par un petit détroit, n'étoit autrefois qu'un pays sablonneux, & couvert de roseaux, que des scélérats, qu'on y avoit envoyés en exil, ont défriché. On n'y trouve qu'une seule Ville fortifiée de bons remparts; mais d'espace en espace, on y voit de gros Bourgs assez peuplés. Le terroir de l'Isle est si fertile dans la partie méridionale, qu'on y fait tous les ans deux récoltes. La partie septentrionale abonde en roseaux qui sont d'une grande utilité pour le chauffage, & pour la construction des cabanes.

L'Isle de Hainan est située vers la pointe la plus méridionale de la Province de Quantong. Elle peut avoir cinquante lieues de longueur, & trente-cinq dans sa plus grande largeur. Le milieu du pays est habité par un peuple libre, retranché dans des rochers & des monts, lequel n'a presque aucune communication avec les Chinois. Ces Insulaires sont très-difformes, d'une taille petite, & de couleur rougeâtre. L'habillement des hommes consiste dans un tablier de toile; les femmes portent outre cela une chemise. Elles se font au visage des raies bleues, depuis les yeux jusqu'à l'extrémité des joues. Les hommes sont armés d'un arc, de fléches, & d'un coutelas qui est le seul instrument qu'ils emploient dans les ouvrages de charpente. Leurs montagnes abondent en mines d'or, & en bois précieux; mais du reste, elles sont fort incultes. La portion de l'Isle, qui appartient aux Chinois, est la plus grande & la meilleure. On y compte quatorze Villes bâties presque toutes sur le rivage. La Capitale s'appelle Kiunt Cheou. Il se fait dans cette Isle un si grand commerce qu'elle mérite un rang distingué entre les Isles de l'Orient.

L'Isle

L'Isle Formose ou Tai-Ouan est comme divisée en deux parties, Est & Ouest, par une chaîne de montagnes. Il n'y a que ce qui est à l'Ouest de ces montagnes qui appartienne à la Chine; c'est-à-dire, ce qui est renfermé entre le 22[e] & le 25[e] degrés de latitude septentrionale.

Descript. de la Ch.

La partie orientale, à en croire les Chinois, n'est habitée que par des Barbares. Le pays est montagneux, inculte, & sauvage; le caractère de ces peuples y répond. Les Chinois, qui sont toujours en guerre avec eux, les dépeignent moins brutaux que les Iroquois, & plus chastes que les Indiens. Ils sont d'un naturel doux & paisible. Ils s'aiment & se secourent mutuellement sans intérêt. Ils méprisent l'or & l'argent, dont on dit qu'ils ont plusieurs mines. La chair des animaux & le poisson composent toute leur nourriture. Ils sont vindicatifs à l'excès, sans loix, sans gouvernement, sans police, & sans culte.

La partie soumise aux Chinois mérite le nom de *Formose*, au rapport du P. du Halde. L'air y est toujours pur & serein. Elle est arrosée par de petites rivières qui la rendent fertile en toutes sortes de grains. On y trouve la plûpart des fruits des Indes, & beaucoup de fruits d'Europe. Le tabac & le sucre y viennent très-bien. Toute cette grande plaine de la partie méridionale, ressemble moins à une simple campagne qu'à un vaste jardin que des mains industrieuses ont pris soin de cultiver.

Les Chinois divisent leurs Domaines en trois Hien ou Gouvernemens subalternes dépendans de la Capitale, dont le Gouverneur est soumis au Vice-Roi de la Province de Foukien. La Capitale se nomme Tai-Ouan-Fou; on la compare, pour la population & pour le commerce, aux meilleures Villes de la Chine. Fong-Chan-Hien & Tchulohien, sont les autres Villes de Formose. Les Chinois y ont, outre cela, plusieurs Villages & un Fort.

Pour passer dans cette Isle, on a besoin de passeports des

Mandarins de la Chine, & ces paſſeports s'accordent très-difficilement ; parce que ſi un Chinois s'en emparoit, il pourroit exciter de grands troubles dans l'Empire ; auſſi l'Empereur y entretient-il une garniſon de dix mille hommes.

Les peuples de Formoſe, ſoumis aux Chinois, ſont partagés en quarante-cinq Bourgades ou habitations qu'on appelle Che. Ces Inſulaires ſe nourriſſent ordinairement de riz, de menus grains, & de gibier. Leur vîteſſe eſt ſi ſurprenante, qu'ils prennent le gibier à la courſe, & qu'ils ſurpaſſent les chevaux qui vont à bride abattue. Leur légèreté vient, diſent les Chinois, de ce que juſqu'à l'âge de quatorze ou quinze ans, on leur tient les genoux & les reins extrêmement ſerrés. Ils ont pour armes un javelot qu'ils lancent à la diſtance de quatre-vingt pas avec la dernière juſteſſe, & l'arc & les fléches avec leſquels ils tuent un faiſan qui vole auſſi ſûrement qu'on le fait en Europe avec un fuſil. Ils ſont très-mal-propres. Des feuilles fraîches leur ſervent de lit. La chair leur paroît excellente, pour peu qu'on l'ait préſentée au feu. Ils n'ont pour tout habit qu'une toile qui les couvre depuis la ceinture juſqu'aux genoux. Dans le Nord, ils portent des peaux de cerfs.

Le luxe de ces peuples conſiſte à graver ſur leur peau des figures groteſques : ce qui leur cauſe des douleurs ſi vives, qu'ils ſont obligés d'interrompre ſouvent l'opération qui dure ſouvent une année entière. Il n'eſt pas permis à toutes ſortes de perſonnes de porter ces marques de magnificence ; ce privilége ne s'accorde qu'à ceux qui, au jugement des plus notables de la Bourgade, ſe ſont diſtingués à la chaſſe ou à la courſe. Ils peuvent ſe noircir les dents, porter des pendans d'oreilles, ſe parer de bracelets, de colliers, & de couronnes de petits grains de différentes couleurs à pluſieurs rangs, ſurmontés de plumes.

Ces Inſulaires ont la taille déliée & le teint olivâtre. Leurs habitations conſiſtent dans des cabanes de terre bâties en forme d'entonnoir renverſé. Leurs mariages ſe font ſans cérémonie, & avec

une bonne foi qui n'a rien de barbare. Lorsqu'un jeune homme est amoureux, il passe plusieurs jours de suite devant la maison de sa maîtresse, & la régale de quelques airs de Musique. Si la fille le trouve à son gré, elle sort & le prend pour époux. La nôce se fait dans la maison de la fille, & le marié y établit sa demeure : ce que le beau-pere regarde, non comme une charge, mais comme une douceur pour sa famille, dont le gendre doit être le soutien.

Ces peuples, quoique soumis aux Chinois, conservent quelques restes de leur ancien Gouvernement. Chaque Bourgade choisit les trois ou quatre anciens, les plus renommés pour leur probité, pour lui servir de Chefs & de Juges. Si quelqu'un refusoit de s'en tenir à leur jugement, il seroit aussitôt chassé pour jamais de l'habitation, & nulle autre Bourgade n'oseroit le recevoir. Ils payent leur tribut aux Chinois en grains, en peaux de cerfs, & autres choses de cette nature ; mais ils sont vexés par les employés des Mandarins, lesquels poussent quelquefois leur patience à bout. Aussi trois de ces Bourgades se sont-elles révoltées & unies avec les peuples de la partie orientale de l'Isle. On ne voit chez eux ni vol, ni fourberie, ni querelles, ni procès que contre les Chinois.

Fin des Observations sur la Chine, & sur les pays qui en dépendent.



DESCRIPTION
de la Tartarie.

Descript de la Tar.

La Tartarie, communément appellée de ce nom, & autrefois Scythie, prise dans toute son étendue, est bornée à l'Occident par la Moscovie, la mer Caspienne, & la Perse; au Sud par la Perse, le Mogol, les Royaumes d'Arrakan & d'Ava, la Chine & la Corée; à l'Orient par la mer Orientale; au Nord par la mer Glaciale. L'empereur de la Chine a sous sa domination plus de la moitié de ce vaste pays, qui, de l'Ouest à l'Est, comprend la moitié de l'Asie. Les Russes ont conquis à l'Ouest presque tout l'espace dont l'Empire du Kaptchac étoit composé: ils ont reculé fort loin au Nord les bornes de la Sibérie, en se saisissant d'une partie du pays des Eleuthes, & de celui des Kalkas qu'ils ont fort resserrés du Nord au Sud. Les Uzbeks, les Kalmouks, les Tibétans, & quelques autres peuples, possédent diverses portions de ce pays indépendantes.

Une chaîne de montagnes, qui du Nord des sources du Gange, va gagner Khoten, Yerken, & Kaschgar, courant au Nord & à l'Est; & de Kaschgar tournant vers le Nord-Est, s'étend jusqu'à la rivière d'Ili qu'elle suit en remontant, & se divisant en plusieurs rameaux, coupe l'Asie d'Occident en Orient avec de grandes sinuosités, & forme la vaste charpente qui soutient la Tartarie, & la plus grande partie de l'Asie. Ptolémée lui donne le nom d'Imaüs, Montagne du Ciel. Elle porte chez les Tartares, en différens lieux, les noms de Mustag, de Koutchougtag, d'Uskunlungtugra, d'Oulougtag, d'Altai, & d'Aralltag, en allant du Nord de l'Inde en Sibérie. Tous les grands terreins sont comme suspendus à cette chaîne, ou plutôt à ces chaînes, surtout à celles du Midi; ils s'abaissent à mesure qu'ils s'éloignent

de ce centre qui eſt comme la voûte de tout l'édifice. De-là part une grande quantité de fleuves qui ſont entraînés en différens ſens, ſelon les pentes des terres, les uns du côté du Midi, comme l'Indus & le Gange qui ſe rendent dans la mer des Indes; les autres vers l'Occident, comme le Gihon & le Sihon qui ſe jettent dans la mer Caſpienne; ceux-là vers le Nord, l'Obi, la Jeniſea, la Selinga, la Lena, qui ſe déchargent dans la mer Septentrionale; ceux-ci vers l'Orient, l'Amour, autrement Sagalienoula, rivière noire en Tartare, & en Chinois He-Choui ou He-longkiang, fleuve du Serpent Noir; le Hoang-Ho, & le Kiang, qui, après un long cours, tombent dans la mer Orientale. Ces grands fleuves partent de la ceinture qui environne le terrein compris entre Kaſchgar & la Chine d'un côté, le Tibet & la Tartarie proprement dite de l'autre. M. de Guignes eſt entré dans un grand détail ſur la Topographie, tant ancienne que moderne de la Tartarie. Je me bornerai à tirer quelques notions des Cartes & des deſcriptions publiées par les Miſſionnaires ſur l'état actuel de ce pays, en y joignant des obſervations ſur les mœurs des peuples.

Je diviſerai la Tartarie en trois parties, la Tartarie Chinoiſe, les Pays Tartares ſoumis à la Ruſſie, & la Tartarie indépendante.

I.

Tartarie Chinoiſe.

La grande Tartarie eſt occupée par deux ſortes de peuples, dont les branches ont formé pluſieurs Nations ou pluſieurs Tribus, quelquefois auſſi différentes par leurs uſages & par leurs mœurs, que par leur langage. La première eſt celle qu'on connoît aujourd'hui ſous le nom de Mancheoux ou de Tartares Orientaux. La ſeconde des Mongols ou Mogols ou Tartares Occidentaux qui forment le corps le plus nombreux du côté de la mer Caſpienne.

DESCRIPT. DE LA TAR.

Pendant plusieurs siécles, ils n'ont été connus que sous le nom de Turcs.

Pays des Mancheoux.

La Tartarie Orientale, pays des Mancheoux, est divisée en trois grands Gouvernemens qui se nomment Chin-Yang ou Mugden, Kivin-Ula, & Tsitsikar. Le Gouvernement de Mugden, qui comprend l'ancien Léaotong, a de longueur environ cent soixante & dix milles, & cent vingt de largeur. Il a pour bornes au Sud la grande muraille de la Chine. A l'Est, au Nord, & à l'Ouest, il n'est fermé que par une palissade de bois, haute de sept ou huit pieds, & plus propre à marquer ses limites, ou à contenir les brigands ordinaires, qu'à défendre le passage contre une Armée. Comme les habitans de cette Province ne peuvent quitter le pays ni entrer dans la Chine, sans la permission des Mandarins, ce Gouvernement passe pour un des plus lucratifs. Il contenoit des Places fortifiées qui, étant devenues inutiles sous les Empereurs Mancheoux, sont tombées en ruines. La Ville de Chin-Yang ou Mudden est regardée par les Mancheoux comme la Capitale particulière du pays, ils y ont établi la même police qui regne à Péking. Un Général Tartare y réside avec un corps considérable de Troupes de la même Nation. Les Marchands Chinois ont là entre leurs mains presque tout le commerce de la Tartarie sujette à leur Empire. La Ville de Fong-Wang-Ching, ainsi appellée du nom de la plus fameuse montagne du pays, est la clef du Royaume de Corée. Il y a un peuple nombreux; & il s'y fait un commerce considérable, dont la principale marchandise est le papier de coton, dont on se sert à Péking pour les chassis des fenêtres, dans les maisons de bon goût. Le terroir de la Province est bon : il y croît du grain, des racines, & des fruits. Il nourrit beaucoup de moutons & de bœufs, richesses beaucoup plus rares dans les autres Provinces de la Chine. La partie Orientale est remplie de déserts & de marécages.

Le Gouvernement de Kirinula a pour bornes à l'Oueſt la paliſſade du Léaotong, à l'Eſt l'Océan, au Sud la Corée, au Nord la grande rivière de Saghalianula, dont l'embouchure eſt à peu près au 53e degré. Cette Province peut avoir ſept cent cinquante milles de long ſur ſix cent de large. Elle eſt mal peuplée. On n'y compte que trois grandes Villes, dont les murs ſont de terre, & les bâtimens miſérables. La principale eſt ſituée ſur la rivière de Songari, qui portant dans ce lieu le nom de Kirin, le donne à cette Ville & à la Province. Le Général Mancheou, qui y réſide, jouit de tous les privileges de Vice-Roi. La ſeconde Ville, nommée Pedne ou Pétune, n'eſt habitée que par des Soldats Tartares, & des bannis. Ninguta, la troiſiéme de ces Villes ſur la rivière de Hurkapira, eſt conſidérée, par la race regnante, comme ſon ancien patrimoine; parce que le biſayeul de l'Empereur Kanghi ayant trouvé le moyen d'établir dans cette Ville cinq ou ſix freres qu'il avoit avec leurs familles, il ſe vit bientôt obéi du reſte de la Nation, alors diſperſée dans les déſerts, & diviſée en petits hameaux : Ninguta ſignifie ſix ou ſept Chefs. Le Lieutenant-Général, Gouverneur de cette Ville, étend ſa juriſdiction ſur tous les territoires des anciens & des nouveaux Mancheoux, nommés auſſi Han-Hala-Titſe, & ſur tous les Villages des Yu Pi-Ta-Tſe, ſans compter d'autres Nations moins conſidérables.

Comme la précieuſe plante du ginſeng ou orbota, ſi propre à rétablir un tempérament épuiſé de travail, croît dans ce pays, & que les Tartares Yu-Pi ſont obligés de payer un tribut de Zibelines, le commerce eſt ſi conſidérable à Ninguta, qu'il y attire des Chinois des Provinces les plus éloignées, & que les maiſons de ces Marchands rendent les Fauxbourgs incomparablement plus grands que la Ville. D'un autre côté, les Empereurs ont pris ſoin de repeupler le pays, en y envoyant tous les criminels Chinois & Tartares condamnés au banniſſement. On y vit avec beaucoup de peine. Le riz & le froment ſont peu connus dans cette

Descript. de la Tar.

Province. Il eſt difficile d'expliquer pourquoi tant de régions, qui ne ſont ſituées qu'aux 43ᵉ, 44ᵉ, 45ᵉ degrés de latitude, diffé-rent ſi fort de celles de l'Europe dans la même latitude, tant pour les ſaiſons que pour les productions de la nature, & ne ſont pas même égales à nos Provinces du Nord. Le P. Régis juge que les qualités d'un terroir dépendent beaucoup plus de l'abondance ou de la rareté des ſucs nourriciers que de ſa ſituation. Dès le commencement de Septembre, les fleuves charrient ici des glaçons. On trouve, par intervalles, entre les forêts de ce canton, de belles vallées arroſées d'excellens ruiſſeaux, dont les bords ſont émaillés de fleurs. Le ginſeng qu'on y recueille ſe vend à Péking ſept fois la valeur de ſon poids en argent. L'Empereur charge de cette récolte dix mille Mancheoux, à condition que chacun lui apportera gratuitement deux onces du meilleur ginſeng, & prendra pour le reſte un poids égal en argent. Cette plante fait connoître ſon âge par ſes branches. L'âge augmente ſon prix.

Honchun, à 42 degrés de latitude & à deux lieues de la Corée, eſt le principal Village des Tartares-Quella. Leur terroir eſt bien cultivé, choſe rare chez ces peuples. La diſette de vivres, l'éloignement des Villes marchandes, & peut-être l'exemple des Coréens, ont étendu la culture dans leur quartier juſques ſur le ſommet des montagnes. Quand on eſt ſur la rivière de Tumenula, on voit d'un côté des bois, des bêtes farouches, & des montagnes effrayantes; de l'autre tout ce que l'art & le travail peuvent produire dans les pays les mieux cultivés. Les Coréens avoient bâti, du côté de la Tartarie, une forte muraille à peu près ſemblable à celle de la Chine; mais la partie qui regarde Honchun fut entièrement ruinée par les Mancheoux dans le tems qu'ils ravagerent la Corée. Au-delà du Tumenula eſt l'ancienne contrée de ces Tartares.

La rivière Uſuri eſt, ſans contredit, la plus belle de cette contrée, autant par la clarté de ſes eaux, que par la longueur

de

de fon cours : elle fe rend dans le Saghalianula, au travers du pays des Tartares Yu-Pi qui font raffemblés dans des Villages fur fes bords. Ces Tartares ont l'art de préparer & de teindre la peau de certains poiffons, de la tailler & de la coudre avec tant de délicateffe, qu'on la prendroit pour de la foie, & ils s'en font des habits. C'eft ce qui les a fait nommer Lyu-Pis (peaux de poiffon) par les Chinois. Leurs femmes portent des piéces de cuivre ou de petites fonnettes fufpendues au bas de leurs mantes pour avertir de leur approche. Cette Nation emploie tout l'été à la pêche ; une partie du poiffon qu'elle prend eft confervée pour la provifion d'hiver. Les animaux que l'on mange ailleurs font très rares dans le pays, & de fi mauvais goût, que les domeftiques mêmes ne le peuvent fouffrir. On attelle ici des chiens aux traîneaux, lorfque le cours des rivières eft interrompu par les glaces. Les Yu-Pi font d'un naturel affez paifible, quoique rude & groffier. Ils n'ont aucune teinture de fçavoir ni aucune cérémonie publique de Religion. Les Bonzes prennent peu de goût pour un pays miférable où l'on ne feme point de riz, & où l'on ne trouve qu'un peu de tabac. Les Kechong, voifins au Nord & à l'Eft des Yu-Pi, font plus ingénieux. Ils ne fe rafent point la tête, fuivant l'ufage de l'Empire ; mais ils portent leurs cheveux liés d'une efpéce de ruban, ou renfermés dans une bourfe. Leur langage eft différent de celui des Mancheoux qui l'appellent *Fiatta.* C'eft vraifemblablement celui de tous les Tartares qui habitent depuis l'embouchure du Saghalianula jufqu'au 55e degré de latitude, c'eft-à-dire, jufqu'aux dernières bornes de l'Empire Chinois dans la Tartarie Orientale. Suivant la defcription qu'on fait des Fiattas, ils reffemblent beaucoup aux Iroquois de l'Amérique. Leurs habitations font des huttes, dans lefquelles ils vivent fous un chef auquel ils obéïffent à peu près comme les Sauvages du Canada. Ils ont des canots compofés d'écorces d'arbres, ou de troncs creufés. Ils n'entendent pas l'Agri-

culture. Les Hanhalas font de véritables Mancheoux affez reffemblans aux Yu-Pi.

On trouve dans ces contrées les ruines de plufieurs grandes Villes, c'eft-à-dire, les monumens d'une ancienne police. Il y a apparence qu'une partie de ces anciens établiffemens doit être attribuée aux Kins qui regnèrent dans le douziéme fiécle fur la Tartarie Orientale, & fur le Nord de la Chine. Lorfqu'ils furent chaffés de ces pays par les Chinois & par les Mogols, ils cherchèrent un afyle dans les parties Occidentales de leur ancien pays habité aujourd'hui par les Tartares Solons qui prétendent à la même origine que les Mancheoux.

Le fleuve Songari & la montagne Chauyenaliu ou Changpechau, d'où il tire fa fource, font les lieux du pays des Mancheoux les plus célèbres. Les Chinois fe vantent d'avoir pris naiffance fur cette montagne, & débitent à ce fujet un grand nombre de fables. C'eft la plus haute de toute la Tartarie. Comme elle eft couverte en partie de bois & de fables, elle paroît toujours blanche; ce que les Chinois attribuent fauffement à la neige, puifqu'il ne s'y en trouve prefque jamais. On voit au fommet cinq rochers d'une groffeur extraordinaire qui ont l'apparence de pyramides en ruines. Des brouillards & des vapeurs, dont ils font continuellement humectés, fe forme un lac profond, d'où fort le Songari.

Le Gouvernement de Tfitfikar eft ainfi nommé d'une nouvelle Ville, bâtie par l'Empereur Kanghi, pour affurer fes conquêtes contre les Ruffiens. La plûpart des habitans de cette Ville font des Chinois que le commerce y attire, ou que le banniffement y conduit. Le pays eft peuplé de Mancheoux, de Solons, & de Tuguris qui font les naturels du lieu. Ceux-ci ont eu, de tout tems, la coutume de femer du grain & de bâtir des maifons, quoiqu'ils foient environnés de Tartares qui ne connoiffoient point ces avantages. La jurifdiction du Gouverneur de Tfitfikar

s'étend sur Merghenhotun, & sur Saghalianalahotun, deux nouvelles Villes. Le terroir de la dernière produit de riches moissons de froment. La première a dans son ressort quelques villages & de grandes forêts, où la chasse est excellente pour les Zibelines. Les Russiens seroient facilement parvenus à s'en rendre maîtres, si la Ville d'Yaksa, qu'ils avoient bâtie plus haut sur la rivière de Saghalian, n'eût été démolie par le Traité de 1689. Les Chasseurs Tartares entretiennent une bonne garde sur la frontière, & des barques armées sur la rivière. On rencontre, du côté du Nord, les débris de la Ville d'Ayken.

La rivière de Saghalian Onon, ou Schilke, l'*Amour* des Russiens, reçoit celle de Sanpira, celle de Kasinpira, & plusieurs autres renommées pour la pêche des perles. Quoique ces perles soient fort vantées par les Tartares, il y a beaucoup d'apparence qu'elles seroient peu estimées des Européens, parce qu'elles ont des défauts considérables dans la forme & dans la couleur. Les Martres du pays sont aussi d'un grand prix parmi les Tartares, parce qu'elles sont d'un bon usage, & qu'elles se soutiennent longtems.

Les Solons, qui vont à la chasse des Martres, sont originairement Orientaux, & se prétendent issus de ceux qui échappèrent à la destruction générale arrivée au commencement du 13e siécle. Ils sont plus robustes, plus adroits, & plus braves que les autres peuples de ces contrées. La rigueur de l'hiver, qui glace les plus grandes rivières, ni la férocité des tigres dont les Chasseurs deviennent souvent la proie, ne les empêchent de retourner au rude & dangereux exercice de la chasse, parce qu'ils tirent de-là toutes leurs richesses. L'Empereur leur achete à un prix fixe les plus belles peaux. Les femmes des Solons montent à cheval, mènent la charrue, & chassent toutes sortes d'animaux.

Les rivières d'Ergona & d'Aigho-Kerbechi bornent ce Gouvernement à l'Ouest & du côté de la Tartarie Russienne. De la frontière jusqu'à Nipchu ou Nerchinstoy, première Ville de Russie

Descript. de la Tar.

presqu'au même méridien que Péking, on compte environ cinquante lieues.

Les Russiens donnent aux Mancheoux, qui sont comme les Seigneurs des autres Nations de la Tartarie Orientale, le nom de Bogdoys. Ils n'ont ni Temples, ni idoles, ni culte régulier. Le Ciel est l'objet de leurs sacrifices : leur Religion est à-peu-près celle des Chinois. Bentink, dans l'Histoire des Turcs, dit que leurs pratiques se réduisent à des cérémonies nocturnes qui tendent à la *sorcellerie*.

Quoique la langue des Mancheoux soit employée, comme la langue Chinoise, dans les Actes du Conseil Impérial & des Tribunaux de la Chine, elle commence à décliner ; elle se perdroit infailliblement, si les Tartares ne prenoient toutes sortes de précautions pour en prévenir la chûte. Une des singularités les plus remarquables de cette langue, c'est son abondance qui donne le moyen d'exprimer, en un mot & d'une manière claire & précise, des choses qui ne peuvent être rendues dans la plûpart des autres langues que par des phrases & des circonlocutions. Par exemple, le même animal porte différens noms, suivant les différentes qualités sous lesquelles on le considère. Le nom commun d'un chien est Indagon, celui d'une chienne Nieghen, celui d'un chien de sept mois Niacha, &c. Un chien a-t-il le museau long, la queue de même, les oreilles grandes, les lévres pendantes, Yolo exprime toutes ces qualités ; veut-on dire qu'il a le poil des oreilles & de la queue fort long & fort épais, c'est assez du mot Tayha, &c. Cette extrême abondance peut bien être plutôt un embarras qu'un avantage de la langue. Il n'y a point de Tartare qui ne trouve sa langue la plus riche & la plus élégante du monde, & qui ne traite les langues des Européens, ainsi que leurs caractères, de Barbares. Les caractères Tartares ont la propriété d'être aussi lisibles de travers, en remontant, que de l'autre côté. Ils n'ont aucune ressemblance avec ceux de la Chine ni avec ceux de la Corée. Il en est de même

de leur langue. Leur pays a porté le nom de Niutchin ou Niutche. Le P. Régis dit que les caractères du Mancheou ne remontent pas plus haut que la famille Impériale actuellement regnante.]

Pays des Mogols.

La Mongalie est bordée à l'Est par la Tartarie Orientale, au Sud par la grande muraille de la Chine, à l'Ouest par le Kobi ou le grand Désert, & par le pays des Kalkas, au Nord par le même pays, & par la Tartarie Orientale. Cette grande région est située entre 124 & 142 dégrés de longitude Orientale, & entre 38 & 47 degrés de latitude. Ainsi sa longueur de l'Est à l'Ouest est de plus de trois cent lieues, & sa largeur du Nord au Sud d'environ deux cent. C'est dans ces déserts que les Arts & les Sciences ont long-tems fleuri. C'est de-là que sont sortis les plus fameux Conquérans & les plus grands Princes de l'Asie.

Sous le nom de Mogols, Mongols, Mongous, &c, on comprend une multitude de Nations différentes, qui toutes vivent de leurs troupeaux, habitent sous des tentes, vont d'un pâturage à l'autre, & mettent leur habileté à tirer de l'arc, à monter à cheval, à donner la chasse aux bêtes fauves. Chacune a ses limites respectives, & ce seroit faire un acte d'hostilité que de se transporter au-delà.

Les terres des Princes Mogols sont divisées en quarante neuf Kis ou Bannières, suivant le style Chinois. Mais elles peuvent être considérées sous trois principales dénominations, prises de leur position à l'égard des quatre portes de la muraille de la Chine, sçavoir, Hi-Fong-Cheu, Rup-Cheu, Chang-Kia-Keu, Cha-Hu-Keu. Keu en Chinois signifie détroit des montagnes.

Après avoir passé au Nord, la porte de Hi-Fong-Cheu, qui est dans le Petcheli, on trouve les pays de Karchin, d'Ohan, de Nayman, & de Korchin, à l'Est duquel est le pays de Tumet. Karchin se divise en deux étendarts. C'est le meilleur de tous les pays de la Mongalie. Comme les Princes qui le gou-

DESCRIPT. DE LA TAR.

vernent font d'origine Chinoife, ils y ont attiré un grand nombre de leurs compatriotes qui y ont bâti des Bourgades. On n'y voit qu'une Ville qui mérite quelque remarque. L'Agriculture y donne aux habitans leur fubfiftance, & un fonds pour le commerce. On y trouve des mines & de beaux bois. L'Empereur de la Chine a, dans ce canton de belles maifons de plaifance, où il paffe ordinairement l'été.

Korchin, divifé en dix étendarts, n'eft compofé que de plaines ftériles. On y brule, au lieu de bois, de la fiente de chevaux & de vaches. Turbeda & Chaley font fes principaux cantons. Nayman, que quelques Cartes appellent Royaume, ne contient qu'une bannière. Il a pour principal lieu au Nord Topirtala. Ohan n'eft guères habité que fur les bords du Narkonipira dans les endroits où cette rivière reçoit quelques petits ruiffeaux. Le terroir de ces deux dernières Provinces eft entremêlé de petites montagnes buiffonneufes qui fourniffent du bois à chauffer, & qui font remplies de gibier. Ces trois cantons font extrêmement froids. Le fond du terroir y eft fablonneux & nitreux. Tumet eft divifé en deux étendarts fous deux Princes. Sa partie la plus habitée eft au-delà du Subharhan, où l'on voit les ruines de Modunhotun.

De la porte de Kupe-Cheu, on entre fur des territoires qui faifoient autrefois partie de Korchin & d'Oubiot, mais qui font aujourd'hui couverts de forêts où l'Empereur s'exerce à la chaffe. Plus loin au Nord, au-delà des maifons de plaifance de l'Empereur, eft le diftrict d'Oubiot divifé en deux bannières de Princes Tartares, & enfuite Kechikton, Parin, Chavot, &c.

Hors de la porte de Changkyakeu, on eft dans un pays dont la propriété appartient à l'Empereur par droit de conquête. Ces terres, comme celles qui bordent la grande muraille depuis Kupekeu jufqu'à Hi Fong-Keu, font occupées par les Fermiers de l'Empereur & des Princes. Ils font rangés fous trois bannières particulières, & commandés par des Officiers Impériaux. Plus

loin au Nord sont les pays des Princes Mogols de Hoachit, de Sonhiot, d'Abahays, de Twinchuz.

La porte de Chahukeu touche aux terres de l'Empereur. Ce qu'elles ont de plus remarquable, c'est la Ville de Hahuhotun ou Kukkuhotun. C'est dans cette contrée qu'habitent les Ku-Say-Chins, ou les Chefs des bannières Tartares qui portent le nom de Tumets. La plûpart de ces Tartares descendent des prisonniers faits par les Mancheoux dans le Léaoutong sur les terres Mogoles. Ils reçoivent leurs Chefs de l'Empereur. Kalkatarga, Maomingan, Uvat, Ortus, sont autant de Hordes soumises à de petits Princes. On y voit sur le Hoangho les ruines d'une Ville nommée Toto qui paroît avoir été fort grande.

Quoique tous ces peuples soient partagés en tribus sous des noms particuliers, ils ont un même langage, une même Religion, & de mêmes mœurs; ce qui prouve qu'ils sortent de la même tige. Suivant la peinture qu'en fait Benting, la plûpart sont d'une taille médiocre, mais robustes, avec une face large & plate, les yeux noirs & pleins, le nez épaté, les cheveux noirs & forts comme le crin de leurs chevaux. Gabillon les représente fort grossiers, mais honnêtes & bons, si sales dans leurs tentes, & si mal-propres dans leurs habits, que les Chinois les appellent Tartares puants. L'aversion qu'ils ont pour le travail leur fait préférer l'herbe de la terre aux fruits de l'Agriculture. Régis observe que leur principale ambition est de conserver le rang dans leurs familles. Ils n'estiment les choses que par leur utilité, sans aucun égard pour la rareté ni pour la beauté. Ils ont le naturel ouvert & disposé à la joie. Ils connoissent peu l'inquiétude, parce qu'ils n'ont pas de voisins à ménager, ni d'ennemis à craindre, ni de Seigneurs auxquels ils soient obligés de faire leur cour, ni d'affaires qui les embarrassent ou qui les obligent à se contraindre. Cependant ils sont capables, non-seulement d'application aux Sciences, mais encore des plus grandes affaires. Bentink leur donne pour habit de fort grandes chemises

Descript. de la Tar.

& des caleçons de coton : leurs robes sont doublées de peaux. Ils font toujours la guerre à cheval comme les Eleuthes & les Kalmouks leurs voisins, mais ils ne sont pas toujours aussi bons soldats. Quoique la polygamie ne leur soit pas défendue, ils n'ont ordinairement qu'une femme. Leur usage, dans les funérailles, est de brûler les cadavres, & d'enterrer leurs cendres dans des lieux élevés, où ils placent sur un amas de pierres de petits étendarts. Les petits Marchands de la Chine leur apportent du riz, du thé, ou Kara-Chay, du tabac, des étoffes communes, des ustensiles, &c. Ces Mogols donnent en échange des bestiaux ; car ils ne connoissent point l'usage de la monnoie.

Leur Religion consiste dans le culte de Fo qu'ils appellent Tuchesli. Ils rendent un hommage si aveugle à leurs Lamas, qu'ils leur donnent ce qu'ils ont de plus précieux, quoique ces Prêtres soient aussi ignorans que libertins. Plusieurs de leurs Lamas entendent à peine leurs prières, qu'ils vont répéter d'une tente à l'autre pour de l'argent. Le peuple se met à genoux devant eux pour recevoir l'absolution, & l'on ne se lève qu'après avoir reçu l'imposition des mains. L'opinion commune est qu'ils ont le pouvoir de faire tomber de la grêle & de la pluie. Ils ont à leur tête un Député du Grand-Lama du Tibet qui se nomme Kotuktu. Comme ces Mogols ne croient la transmigration des ames que dans des corps humains, & non dans des corps d'animaux, ils mangent toutes sortes de viandes, particulièrement la chair des bêtes farouches. Il y a peu de Mogols qui sçachent lire & écrire.

Les Mancheoux, après avoir conquis la Chine, donnèrent aux plus puissans des Princes Mogols les titres de Vangou, Régales, de Peyle, de Petse, de Kong, &c, Rois, Ducs, Marquis, Comtes, &c. Chaque Chef de bannière eut un revenu assigné fort au-dessous des appointemens des Seigneurs Mancheoux de Péking. On établit dans toutes les bannières des loix, par

par lesquelles elles ont été jusqu'à présent gouvernées, avec appel de la Sentence des Princes à un Tribunal de Pékin, où ils sont eux-mêmes obligés de comparoître lorsqu'ils y sont cités. Les Kalkas sont assujettis aux mêmes réglemens. L'Empereur, qui est Grand-Khan de la Tartarie, élève ou dégrade les Princes suivant leur bonne ou mauvaise conduite, ou son bon plaisir. Lorsqu'ils sont sans titre ou sans gouvernement militaire, on les appelle Taighis ou Taikis. Cependant ils sont considérés par les Tartares comme les maîtres du pays. Quoique leurs sujets prennent la qualité d'esclaves, ils ne les traitent point avec rigueur, & l'accès est toujours libre auprès d'eux. Cette familiarité ne diminue rien du respect qu'on leur porte, parce que les Tartares ont appris dès l'enfance qu'ils sont nés pour obéir, & leurs Chefs pour commander.

Pays des Mogols Kalkas.

De toutes les Nations Mogoles dépendantes de la Chine, la plus nombreuse & la plus célèbre est celle des Kalkas descendus des Mogols, autrefois maîtres de cet Empire. Elle possède plus de deux cent lieues de terre de l'Est à l'Ouest arrosées de belles rivières. On place leur pays au delà de celui des Mogols proprement dits à l'Est des Eleuthes. Il s'étend de l'Ouest à l'Est depuis le mont Altai jusqu'à la Province de Solon, & du Nord au Sud depuis le 51e degré de latitude jusqu'à l'extrémité méridionale du grand Désert de Chamo ou Kobi compris dans leurs possessions. Ce Désert, qui environne une partie de la Chine, est horrible du côté de l'Ouest. Dans quelques parties, il est sans arbres, sans herbes, & sans eau. On y voit ailleurs de bonnes terres, des pâturages, des fontaines, des bois. Il a plus de cent lieues à l'Est des montagnes qui sont au-delà de la grande muraille.

Le Kalkapira est une rivière peu fréquentée par les Kalkas, quoiqu'ils en tirent leur nom. Elle coule de la fameuse montagne

Descript de la Tar.

qui porte le nom de Suelki ou Siolki. Les rivières de Kerlon, de Tula, de Toui, & de Selinga, quoique moins fameuſes dans ces contrées, ſont plus utiles au pays par la bonne qualité de leurs eaux qui produiſent une grande abondance de poiſſons, & qui répandent la fécondité dans de vaſtes plaines bien peuplées. Le lac de Paykal eſt du domaine des Ruſſes, qui étant auſſi maîtres de la partie baſſe du Sélinga, ont bâti ſur la rive oppoſée une petite Ville nommée Sélinghinskoy, & plus loin celle d'Irkutskoy ou Koſokol, beaucoup mieux peuplée que la précédente, & peut être la plus floriſſante de toute la Tartarie par le commerce. Dans la route d'Irkutskoy à Tobolskoy, Capitale de la Sibérie & de la Tartarie Septentrionale, on rencontre un grand nombre de Villages où les logemens ſont commodes. Mais en allant du Sélinga au Sud, on eſt réduit à vivre & à ſe loger comme les Tartares. Bentink a décrit le cours de quelques autres rivières, telles que Altai ou Siba, le Dſanmuran, Orkhon.

Cette portion de la Tartarie offre les ruines de pluſieurs Villes détruites après le détrônement des Yuens. Les Miſſionnaires y ont diſtingué, ſur les bords du Kerlon, les fondemens & une partie des murs de Parahotun (Ville du Tigre). Les Tartares regardent le cri de cet animal comme un augure favorable. Aſſez près de Parahotun, il y a les débris d'une autre Ville dans un lieu nommé Kara-Uſlon, où l'on voit un petit lac & une belle ſource. Les Miſſionnaires n'ont pu déterminer la ſituation exacte de Karakoram, Siége Impérial des Khans Mogols avant Kublai qui le transféra dans la Ville de Changtou qu'il avoit bâtie dans le pays de Karchin, ſans doute ſur la rivière du même nom. Cette Ville eſt également détruite, & ſes ruines ſont confondues ſans nom, avec celles de quelques autres moins conſidérables.

Les Princes Kalkas font leur réſidence ſur les bords des rivières. Les Mahométans poſſédent dans leur pays la Ville de Hami avec un petit territoire dépendant de l'Empereur de la Chine.

La Religion des Kalkas eſt la même que celle des Mogols ; mais leur Khutuktu n'eſt pas ſoumis au Dalay-Lama du Tibet ; & il joue parmi eux le même rôle que ce Souverain Pontife dans ſes Etats. La prévention des Mogols attiroit à Iben-Pira, réſidence de leur Grand-Prêtre, une foule de peuple ſi conſidérable, qu'elle y formoit une Ville de tentes. On y voyoit des Bonzes de l'Indoſtan, du Pégu, du Tibet, de la Chine, & de toute la Tartarie. Le Khutuktu Kalkas n'étoit autrefois qu'un Subdélégué du Grand-Lama du Tibet. Son autorité eſt ſi bien établie, que celui qui paroîtroit douter de ſa divinité, ou du moins de ſon immortalité, ſeroit en horreur à la Nation. La Cour de la Chine a beaucoup contribué à cette apothéoſe, dans la vûe de diviſer les Kalkas & les Mogols par un ſchiſme Eccléſiaſtique propre à entraîner un divorce civil entre ces peuples. La Nation eſt perſuadée que le Khutuktu vieillit à meſure que la Lune décline, & que ſa jeuneſſe recommence avec la nouvelle Lune. Ce Pontife n'eſt pas ſans conſidération à la Cour de Péking ; il ſaiſit toutes les occaſions de favoriſer les Ruſſes dans les petits différends qui naiſſent entr'eux & les Mogols des frontières.

L'Empereur Canghi, pour s'attacher les Kalkas & pour réparer leurs pertes, céda une petite Ville à leur Prince, laquelle n'étant pas éloignée de deux portes de la grande muraille, en tire l'avantage d'un commerce aſſez conſidérable. Il lui fit préſent d'une partie de ſes propres troupeaux qui paiſſoient dans le même pays. Les Miſſionnaires apprirent des principaux Bergers qu'on n'y comptoit pas moins de cent quatre-vingt-dix mille moutons, & preſqu'autant de bêtes à cornes. Les Haras Impériaux étoient encore plus nombreux. Outre les terres deſtinées à la nourriture des haras & des troupeaux de l'Empereur, ce Prince s'en eſt réſervé d'autres d'une grande étendue, le long de la grande muraille, pour ſon entretien & pour le ſalaire de ſes Officiers. Ces troupeaux innombrables, ces haras, & ces fermes contribuent plus à le faire reſpecter des Princes Mogols que toute la magni-

ficence de sa Cour. Ces peuples puisent dans leurs propres besoins l'idée de la puissance.

Les Kalkas reconnoissent l'autorité d'un Khan qui étoit autrefois comme le Grand-Khan des Mogols. Quoique ce Prince ait beaucoup perdu de sa grandeur depuis que les Mancheoux ont conquis la Chine, il est encore assez puissant pour mettre en campagne cinquante ou soixante mille chevaux. Sa résidence ordinaire est sur la rivière d'Orkhon dans un lieu nommé Urga ou Hargas à douze journées de Sélinghinskoy vers le Sud-Est. Le mot *Urga* signifie un lieu où campe le Khan. Plusieurs petits Khans payent un tribut au Khan général. Quoique celui-ci se soit mis sous la protection de la Chine, pour se fortifier contre les Kalmouks ou les Eleuthes, cette espéce de soumission n'est qu'honoraire ou précaire. Au lieu du tribut que les autres Princes payent à l'Empereur, il se contente de lui envoyer chaque année de magnifiques présens; & la Cour de Péking, qui est accoutumée à ménager si peu ses tributaires, fait assez connoître par les égards qu'elle a pour ce Prince, qu'elle le redoute plus qu'aucun de ses voisins Ce n'est pas sans raison, dit Bentink; car s'il pouvoit s'accorder avec les Kalmouks, la famille qui regne à la Chine n'auroit pas peu d'embarras à se soutenir sur le Trône.

Les terres des Mogols, jusqu'à la mer Caspienne, sont peu propres au labourage. Celles qui bordent la Tartarie Orientale paroissent les plus mauvaises. Celles des Mogols proprement dits & celles des Kalkas, sont mieux fournies d'eau & de bois que la région des Kalmouks ou des Eleuthes. Cependant en plusieurs endroits, elles sont absolument inhabitables, faute de ces deux secours.

La Tartarie abonde en gibier & en bêtes fauves de toute espéce. Les mulets ne peuvent s'y accoutumer à porter des fardeaux; mais leur chair est d'un goût agréable, au jugement des Tartares qui la trouvent aussi saine & aussi nourrissante que

celle du ſanglier. Les chevaux ſauvages y ſont ſi légers, qu'ils ſe dérobent aux fléches mêmes des plus habiles Chaſſeurs. Ils marchent en troupes, & lorſqu'ils rencontrent des chevaux privés, ils les environnent pour les forcer à prendre la fuite.

Le Hantahan eſt un animal Tartare ſemblable à l'Elan. La chaſſe en eſt commune dans le pays des Solons. On fait beaucoup de cas à Péking de la peau du Chilon ou Chelaſon, animal que Régis prit pour une eſpéce de linx. On la vend auſſi fort bien à la Cour de Ruſſie, quoique cet animal, qui eſt à peu près de la forme & de la couleur du loup, ſoit fort commun en Ruſſie & dans les pays voiſins.

Le Tigre, en Tartare Lauhu, infeſte également la Tartarie & la Chine. Il paſſe, dans ces deux régions, pour le plus féroce des animaux. Son cri ſeul pénétre d'horreur ceux qui ne ſont point accoutumés à l'entendre. Quelle que ſoit la férocité du Tigre, il marque beaucoup de frayeur, lorſqu'il eſt environné de Chaſſeurs qui lui préſentent l'épieu. L'intrépidité des chevaux Tartares eſt ſurprenante à la rencontre de ces animaux, & des autres bêtes féroces. Ils n'acquièrent néanmoins cette qualité qu'à force d'uſage ; car ils ſont d'abord auſſi timides que les autres chevaux. Les Mogols les dreſſent avec beaucoup d'habileté.

Les Kalkas ne ſont pas riches en peaux de martre, mais ils ont en abondance des peaux d'écureuil, de renard, & de Taëlpi, petit animal ſemblable à l'hermine. Les Taëlpi ſe logent dans des trous ſous terre, il y en a toujours un qui fait la garde, & qui ſe précipite dans le nid, lorſqu'il voit approcher quelqu'un. Cependant la troupe n'échappe point aux Chaſſeurs qui jettent de la paille enflammée dans les trous pour en faire ſortir les petits habitans.

La pêche des Mogols n'eſt pas conſidérable. La rivière d'Urſon produit un animal amphibie, nommé Turbighi qui reſſemble au Caſtor. Sa chair eſt auſſi tendre & d'auſſi bon goût que le chevreuil. L'Agriculture eſt condamnée comme inutile dans ces

pays. Lorſque les Miſſionnaires demandoient aux Mogols pourquoi ils ne cultivoient pas du moins quelques jardins, ils répondoient que l'herbe eſt pour les bêtes, & les bêtes pour l'homme. Comme ces Lamas, Médecins du pays, n'emploient que des pratiques ſuperſtitieuſes, des ſimples communs, & des drogues de la Chine, l'Hiſtoire Botanique du pays eſt peu connue. Les plaines de la Tartarie nourriſſent une quantité d'oiſeaux d'une beauté rare. Abulghazikhan parle du Chungar, en Ruſſe Kratzshot, tirant ſur le Héron, & peut-être de l'eſpéce des Butors, ſi rares dans la Ruſſie & dans la grande Tartarie. Sa chair eſt délicate; elle tire ſur le goût de la gélinotte.

Pays des Eleuthes ou Kalmouks.

Ce pays, ſi l'on y comprend le Turkeſtan poſſédé par des Tartares Mahométans, s'étend depuis la mer Caſpienne & la rivière Jaïk du 72ᵉ degré de longitude vers le mont Altay juſqu'au 110ᵉ degré, & du 40ᵉ juſqu'au 52ᵉ degré de latitude. On peut lui donner par conſéquent environ treize cent trente milles de longueur de l'Oueſt à l'Eſt, & ſix cent cinquante dans ſa plus grande largeur du Sud au Nord. Il comprend ainſi la plus grande moitié des vaſtes régions qui portent en Europe le nom de grande Tartarie. Il eſt bordé au Nord par la Ruſſie, & par la Sibérie, au Sud par le Khariſme & la Bukkarie, à l'Oueſt par le Jaïk.

C'eſt dans ce pays que s'entrelacent les trois grandes chaînes de montagnes aujourd'hui appellées Tubra Tubuſlak ou Tulugtag, Uskanlak Tubra ou Kichiktag, & Altay ou Kut. Le pays, renfermé entre les deux premières chaînes, d'où il s'en détache pluſieurs autres, eſt proprement l'ancien patrimoine des Tartares, aujourd'hui poſſédé par les Eleuthes & les Mogols. On y trouve peu de rivières, quoique pluſieurs y prennent leur ſource. Les plus remarquables ſont celles de Tékis, d'Ili, de Chui, & de Talas. L'Irtiſch, la plus conſidérable de l'Aſie Septentrionale,

sort de deux lacs à trente lieues l'un de l'autre, vers le 45e degré de latitude, & le 113e de longitude du côté Occidental du mont Altay, au Nord de la Province de Hami en tirant vers l'Est. Strahlemberg place aussi la source de l'Obi ou Ubi dans le pays des Eleuthes.

Cette vaste région, située dans le plus beau climat du monde, seroit dans toutes ses parties d'une fertilité extraordinaire, si elle ne manquoit d'eau en plusieurs endroits, parce que c'est peut-être la plus haute terre du globe. Cet inconvénient la rend inhabitable dans tout autre lieu que les bords de ses lacs & de ses rivières. Son étrange élévation est sans doute cause en partie que le pays de la grande Tartarie est très-froid en comparaison de ceux qui sont ailleurs sous la même latitude. C'est encore à la hauteur des terres qu'il faut attribuer cette quantité de Step ou déserts que l'on y trouve. Mais ces lieux ne sont pas si affreux que les Européens se l'imaginent. Si l'on en excepte le désert de Kobi ou Chamo, & un petit nombre d'autres, tous les autres ont d'excellens pâturages où l'herbe croît jusqu'à la ceinture, mais la sécheresse les réduit bientôt à rien. Comme l'herbe séche étoufferoit la nouvelle, on y met le feu à l'entrée du printems, & la flamme s'étendant aussi loin qu'elle trouve de l'aliment, court quelquefois jusqu'à cent lieues. La nouvelle herbe ne manque pas de croître ensuite avec tant de force, qu'en moins de quinze jours, elle s'élève à la hauteur d'un demi-pied : ce qui fait connoître qu'il ne manque dans ce pays que de l'eau pour en faire les plus belles plaines du monde. Aussi les parties arrosées par des rivières nourriroient-elles un plus grand nombre d'habitans, si elles étoient cultivées. Mais il n'y a que les Tartares Mahométans qui labourent les terres, & ce n'est que pour en tirer précisément leur subsistance. Les autres vivent de leurs troupeaux : ce qui les oblige à changer de camp à chaque saison. Chaque Horde a son canton, dont elle habite la partie méridionale pendant l'hyver, & la partie du Nord pendant l'été. On trouve dans cette

DESCRIPT. DE LA TAR.

région à peu près les mêmes animaux que chez les Mogols. Le Glouton eſt un animal vorace particulier aux montagnes de l'Aſie Septentrionale : il n'eſt pas tout-à-fait ſi grand qu'un loup ; cependant il ne faut pas moins de trois chiens pour attaquer ce terrible ennemi. Les Ruſſes eſtiment beaucoup ſa peau.

La Nation des Eleuthes, la plus conſidérable des trois branches Mogoles, n'eſt guères connue en Europe ſous un autre nom que celui de Kalmouks, quoique ce ne ſoit qu'un ſobriquet qu'elle a reçu des Tartares Mahométans, en haine de l'idolâtrie dont elle fait profeſſion. Auſſi les Eleuthes regardent-ils le nom de Kalmouks comme une injure ; & ils prétendent avoir plus de droit que leurs voiſins à celui de Mogols, comme deſcendans des Tartares chaſſés de la Chine par l'Empereur Hongvou. Ils ont la taille médiocre, mais bien priſe & robuſte. On les peint avec une tête groſſe & large, un viſage plat, un teint olivâtre, les yeux noirs & brillans, mais trop éloignés l'un de l'autre, & peu ouverts, quoique très-fendus. Ils ont le nez preſque de niveau avec les joues, de ſorte qu'on ne diſtingue guères que le bout qui eſt auſſi très-plat, & qui s'ouvre par deux grandes narines. Leurs oreilles ſont grandes & ſans bordure. Pour ne pas rendre leur difformité complette, la nature leur a donné une fort jolie bouche avec des dents auſſi blanches que l'ivoire, & beaucoup de proportion dans tous les membres. Ils portent une chemiſe, une veſte de peau de mouton ſans manches, avec des hauts-de chauſſes extraordinairement larges. Le rouge eſt leur couleur favorite. Leurs Mirzas ſeroient plutôt ſans chemiſe que ſans une robe d'écarlate ; & les femmes de qualité auroient mauvaiſe opinion d'elles-mêmes, ſi cet ornement leur manquoit.

Leurs chevaux ſont bons & pleins de feu. La groſſeur de leurs bœufs & de leurs moutons paſſe pour extraordinaire. On obſerve que dans preſque toute la grande Tartarie, les vaches ne ſe laiſſent pas traire, & qu'auſſitôt qu'elles ont ſévré leurs veaux,

veaux, elles perdent leur lait; de forte que c'eſt par une eſpéce de néceſſité que l'uſage du lait de jument s'eſt introduit chez ces peuples. Ils ſont ſi paſſionnés pour les liqueurs fortes, que ceux qui peuvent s'en procurer ne ceſſent pas d'en boire auſſi long-tems qu'ils ſont capables de ſe ſoutenir. Cette paſſion croît à proportion qu'on avance vers le Nord. Les Tartares n'en ont pas moins pour le tabac.

Descript. de la Tar.

A l'égard du caractère, les Eleuthes ſont attachés aux principes naturels de l'équité. Quoiqu'extrêmement braves, ils ne vivent pas de rapine comme les Mahométans leurs voiſins, avec leſquels ils ſont continuellement en guerre. Ils ont la liberté de prendre autant de femmes qu'il leur convient, ſans parler des concubines. Le mariage d'un pere avec ſa fille n'eſt pas rare parmi eux. S'ils n'épouſent point leurs meres, c'eſt plutôt l'âge qui les arrête qu'aucune loi. Ils ceſſent de coucher avec leurs femmes, lorſqu'elles ont atteint quarante ans. Alors elles deviennent les ſervantes de la maiſon & des femmes plus jeunes. La polygamie n'eſt point incommode chez les Tartares, parce qu'ils tirent de grands ſecours de leurs femmes pour le ſervice du bétail & pour le ſoin du ménage, ſans qu'elles leur coûtent beaucoup. Les maris ne ſongent qu'à boire & à dormir. Rien n'approche du reſpect que les enfans de toute ſorte d'âges rendent à leur pere; mais ils n'ont pas les mêmes égards pour leur mere, à moins qu'ils n'y ſoient obligés par d'autres raiſons que celles du ſang. A la mort d'un chef de famille, l'uſage oblige les enfans à renoncer, pendant pluſieurs mois, au commerce des femmes. Les Tartares Mahométans ſont moins exacts à remplir les devoirs de la piété filiale que les payens. Les Eleuthes ſont également chargés de l'accuſation d'être grands magiciens par les Hiſtoriens du Levant, & par les nôtres : l'on a attribué, au ſecours de l'Enfer, les conquêtes de Batou en Europe. Aujourd'hui il n'y a que les Mogols de l'Eſt, les Tangutiens, & les Payens de Sibérie qui ſe vantent de connoiſſances extraordinaires

Descript. de la Tar.

dans la magie, parce qu'ils trouvent plus d'imbécilles qui se laissent séduire.

C'est dans des hutes ou des tentes que les Eleuthes, comme les autres Tartares & les Sibériens même, font leur habitation : ils ont très-peu de logemens fixes. Leurs pays & tous les pays limitrophes de la Sibérie, offrent en plusieurs endroits de petites hauteurs, sur lesquelles on trouve des squelettes humains, entourés d'os de chevaux, de vases, & de joyaux d'or & d'argent. Comme ces monumens ne s'accordent point avec la situation présente de ces Barbares, on présume que ce sont les tombeaux des Mogols Genghiskhaniens qui transportèrent les richesses de la Perse, de la Bukkarie, de la Chine, d'une partie de l'Inde, &c, dans leurs déserts, où ils enterrèrent leurs morts avec les choses à leur usage, suivant la coutume qui s'observe encore parmi les Tartares payens. On peut aussi rapporter ces richesses aux guerres & au commerce que ces peuples ont eus long-tems auparavant avec les Européens qui, quelquefois les ont forcés de s'en retourner avec leur butin dans leur pays. Les prisonniers Suédois & Russes, qui sont en Sibérie, entreprennent quelquefois de longues courses dans la Tartarie pour y chercher des tombeaux. Mais ils sont tués, s'ils tombent entre les mains des Eleuthes, qui, par cette conduite, semblent marquer qu'ils regardent ces monumens comme les tombeaux de leurs ancêtres, pour lesquels ils ont une extraordinaire vénération.

En 1721, un Médecin envoyé par le Czar en Sibérie pour découvrir des végétaux, trouva vers la rivière de Tzulim, à l'Est de la Ville de Krasneyar, presqu'au milieu du grand Désert, une pyramide de pierres blanches, haute d'environ seize pieds, entourée de quelques centaines d'autres petites aiguilles de quatre ou cinq pieds de haut, avec des inscriptions en caractères inusités aujourd'hui dans les parties Septentrionales de l'Asie. Ces monumens peuvent être attribués aux anciens Tartares, soit comme des trophées de leurs victoires, soit comme des marques

de l'étendue de leurs conquêtes, ou plutôt comme des ouvrages élevés sur la tombe de leurs morts; car on y trouve des corps ensevelis. Ce monument rappelle celui que Paul Lucas trouva dans l'Asie-Mineure, & dont nous avons fait mention ailleurs.

Les Russes ont aussi découvert dans le même pays des Kalmouks vers le canton de Kasachia-Orda, une Ville entiérement déserte, dont les murs bâtis de brique, ainsi que les maisons, ont des fondemens de pierres de taille, quoiqu'il n'y ait point de carrières dans toutes ces régions. Dans plusieurs maisons, on trouva divers écrits en rôles sur du papier de soie de diverses couleurs. Ces feuilles ayant été communiquées par le Czar Pierre aux Sçavans de l'Europe, ils reconnurent que les unes étoient écrites en langue Mogole, & les autres en langue du Tangut: ce qui montre que les habitans de la Ville étoient des Tartares de la Religion du Tibet que quelque guerre avoit forcés d'abandonner ce lieu, & d'y laisser leurs livres sacrés; car ces ouvrages rouloient sur des matières de dévotion.

La découverte faite en 1721 n'est pas fort différente. Il paroît que l'usage du Gouverneur de Sibérie étoit d'envoyer pendant la nuit de Tobolsk dans la Tartarie libre ou dans la Chinoise des Emissaires qui, en fouillant dans des ruines, trouvèrent sous les tombes des images d'or, d'argent, & de cuivre. Du côté de la mer Caspienne, ils rencontrèrent des ruines d'édifices magnifiques, entre lesquels étoient des souterreins pavés & murés de pierres luisantes. Ils y apperçurent, de côté & d'autre, des armoires d'ébène qui contenoient, au lieu de trésors, des livres & des écrits. Le Czar Pierre en envoya une feuille à M. l'Abbé Bignon. A peine Mrs Fréret & Fourmont eurent ils jetté les yeux dessus, qu'ils y reconnurent le langage & les caractères du Tibet. C'étoit un morceau de harangue funèbre, dans laquelle, au milieu d'une morale assez bien tournée, il y avoit diverses preuves métaphysiques de l'immortalité de l'ame.

Il ne paroît pas possible que le commerce devienne considé-

Descript. de la Tar.

rable parmi les Eleuthes actuellement bornés à des échanges avec leurs voisins, aussi long-temps que cette région sera divisée entre plusieurs petits Princes, dont les uns s'opposeront toujours aux intérêts des autres. Du côté de l'Ouest, les Tartares Mahométans, qui méprisent le trafic, parce qu'ils sont infatués de la noblesse d'extraction, pillent ou mettent à rançon les Marchands qui tombent entre leurs mains : aussi ne voit-on à personne de l'empressement même pour s'approcher de leurs frontières. Du côté de la Sibérie, de la Chine, & des Indes, on voyage en Tartarie avec liberté, parce que les Eleuthes & les Mogols entretiennent ordinairement un commerce tranquille avec leurs voisins. Ces payens sont moins avides que les Mahométans à se procurer des esclaves. Il n'y a que le Khan & les Taikis qui en aient. Ces peuples, qui n'ont besoin que de leur famille pour la garde de leurs troupeaux, c'est-à-dire, de toutes leurs richesses, ne peuvent se charger de bouches inutiles. Lorsque leurs Princes font des prisonniers à la guerre, on les fond dans la Nation tout-à-la-fois pour la grossir & pour augmenter le revenu du chef. Au contraire, les Tartares Mahométans, tels que les Circassiens & les Nogaïs, ne font souvent la guerre à leurs voisins que dans la vûe d'amasser des hommes à vendre. Comme ce commerce fait toute leur opulence, ils n'épargnent ni leurs ennemis, ni leurs amis, ni leurs enfans, lorsqu'ils ont occasion de s'en défaire, comme je le dis ailleurs. Les Eleuthes, si l'on en croit Bentink, sont la seule Nation de la grande Tartarie qui ait conservé l'ancien langage Mogol ou Turc.

La Nation des Eleuthes est divisée aujourd'hui en trois branches qui sont, suivant Bentink, les Kalmouks Songaris, les Kalmouks Koshotis, & les Kalmouks Torgautis ou Ayukis. La première est la plus considérable & la plus puissante. Elle comprend un nombre infini de tribus particulières qui reconnoissent l'autorité d'un Grand-Khan nommé Kontaysk, & qui s'étendent depuis le mont Altai jusqu'à une autre chaîne de montagnes à l'Est qui les sépare des Ayukis.

Descript. de la Tar.

Les Kalmouks Koshotis occupent le Royaume de Tangut ; ils ont été en partie soumis au Grand-Lama du Tibet qui les gouvernoit par le miniſtère d'un Khan. Leur pays ſe nomme Kokonor d'un grand lac de ce nom appellé Si-Hay ou mer Occidentale par les Chinois. Ce lac, qui a plus de 20 grandes lieues de France en longueur ſur dix de largeur, eſt ſitué entre le 36 & le 37e degrés de latitude, & entre le 16 & le 17e de longitude Oueſt de Péking. Le Kokonor comprend les dehors de la grande muraille de la Chine, le long des Provinces du Chenſi & du Setchuen, avec une partie des frontières du Tibet. Sa grandeur eſt de ſept degrés du Nord au Midi. Des montagnes eſcarpées lui ſervent de rempart. Les habitans de ce pays ſont proprement les Eleuthes. Les Chinois leur donnent le nom de Kokonors-Tatſes ou Kokonors-Mongous. Ils ont habité cette contrée depuis que la famille des Yuen fut chaſſée de la Chine. Ce fut alors que leurs Chefs s'établirent aux environs du lac. L'Empereur Kanghi, après avoir ſubjugué une autre branche des Eleuthes, invita les Taikis des Kokonors à prendre la qualité de ſes vaſſaux. Le plus diſtingué d'entr'eux y conſentit, & à cette occaſion, il reçut le titre de Tſin-Vang, premier Régule. Quelques-uns des autres ſe contentèrent de rendre un ſimple hommage à l'Empereur ; qui aimant mieux les gagner par des careſſes, que les réduire par la force, leur envoya des préſens, auxquels ils donnèrent le nom de récompenſes, comme ceux qu'ils font à leur tour, portent à la Chine le nom de tribut.

Les Torgautis habitoient autrefois vers le Turkeſtan, ſous la dépendance du Kontaysk ; mais au commencement de ce ſiécle, Ayuka, couſin de ce Prince, conduiſit leurs Hordes dans les plaines ſablonneuſes qui ſont entre le Jaik & le Volga, où il les mit ſous la protection de la Ruſſie. Cependant le Kontaysk des Songaris conſerve ſur cette branche & ſur la précédente une ſorte d'empire ; & lorſqu'il eſt en guerre avec ſes voiſins, les Mogols, les Chinois, les Tartares Mahométans, il en tire des

Descript. de la Tar.

ſecours conſidérables. Les Ayukis commercent dans le voiſinage d'Aſtrakan. Ils poſſédent pluſieurs territoires entre la Ruſſie, Sannakande, le Kaſchgar, & d'autres pays des Usbeks qu'ils appellent Kaſſak-Purnks.

Tous les Eleuthes ont la liberté d'exercer le commerce à la Chine, ſans payer aucun droit dans la Capitale même. On y pourvoit à leur ſubſiſtance pendant l'eſpace de huit jours qu'on leur accorde pour leur trafic, après quoi ils vivent à leurs propres frais. Les Tartares Mahométans, qui ſe rendent à Péking par les Provinces de l'Oueſt, ſont traités avec la même faveur par les Chinois, dans la vûe de les engager à ſe ſoumettre.

Les Hordes Eleuthes s'appellent Aymak. Les Chefs des Tribus ſéparées de la Tribu primitive ne portent que le titre de Taiki, & ils ſont ſubordonnés au Khan, Souverain de la Nation. Si quelqu'accident ne trouble pas l'ordre de la ſucceſſion, la dignité de Taiki deſcend conſtamment d'aîné en aîné de la race du premier fondateur. Le Khan eſt élu par les Chefs des Tribus qui ſont ſous la même domination. Leur choix ſe réduit à vérifier lequel des Princes de la famille regnante eſt le plus avancé en âge, ſans égard pour l'ancienneté des différentes branches, ni pour les enfans du mort. On ne manque jamais de couronner le plus vieux, à moins qu'il ne ſoit exclus du Trône par quelque défaut perſonnel, ou que l'uſurpation, ce qui eſt très-rare chez les Tartares payens, renverſe l'ordre.

Le Kontaiski, Grand-Khan des Eleuthes, habite ſous des tentes, quoiqu'il poſſéde beaucoup de Villes dans la petite Bukarie. Lorſque ſes affaires l'appellent dans cette région, il réſide dans la Ville d'Yerkieu. Bentink le repréſente comme un Prince fort puiſſant qui peut mettre en campagne plus de cent mille hommes. Quoique les Eleuthes ne compoſent qu'une même Nation, toutefois la différence de Réligion, des inclinations oppoſées, & les intrigues de la Cour de Péking, ont inſpiré tant

d'antipathie aux uns pour les autres, qu'ils font presque continuellement en guerre. Leurs principales armes font de grands arcs & des fléches proportionnées qu'ils tirent avec autant de justesse que de vigueur. On remarque, dans les différends que les Russes eurent avec eux en 1715 à l'occasion de quelques établissemens contestés sur la rivière d'Irtisch, que d'un coup de fléche, ils perçoient un homme de part en part. Ils se servent aussi de grandes arquébuses, auxquelles ils mettent le feu avec une méche, & leurs coups, dit-on, font sûrs à six cent pas. Aussi aiment-ils mieux attaquer à quelque distance que de près, à moins qu'ils n'aient un avantage manifeste. Il ne manque aux Kalmouks que la discipline pour être redoutables. On n'a qu'à consulter la Relation de la dernière guerre des Russes avec les Kalmouks, sous le regne de l'Impératrice Catherine, dans les Lettres Italiennes de M. Algarotti sur la Russie. Elle a occupé les meilleurs Généraux de l'Empire presque sans fruit. Ces peuples & les Mogols, qui ont exactement conservé l'ancienne manière de vivre, ne marchent jamais sans porter avec eux toutes leurs richesses. De-là vient que, s'ils perdent une bataille, ils perdent tout, leur famille & leurs troupeaux. C'est une espéce de nécessité pour eux de se charger de cet embarras, parce qu'autrement ils laisseroient leur famille & tous leurs enfans en proie à d'autres Tartares qui les attaqueroient pendant leur absence. D'ailleurs il leur seroit impossible de voyager dans les sables de leurs pays, s'ils ne conduisoient avec eux leurs troupeaux pour se nourrir. Toutes les Nations payent deux dixmes de leurs troupeaux & de leur butin, l'une au Khan général, l'autre à leurs Chefs particuliers. Leur condition est manifestement plus douce que celle des paysans de l'Europe.

II.

DESCRIPT. DE LA TAR.

Pays Tartares soumis à la Russie.

Les Russes ont conquis diverses contrées des anciens Royaumes de Kasan, du Kaptchac, de Touran, &c. On a vû, dans les descriptions précédentes, leur Empire s'étendre d'un côté jusqu'aux terres des Mogols, & d'un autre sur les Kalmouks. Mon dessein n'est pas d'entreprendre une description détaillée de tous les lieux qu'ils ont enlevés aux Tartares ; elle appartient à l'Histoire de la Russie. Je me propose seulement, pour ne rien laisser à desirer sur les peuples sortis du Nord de l'Asie, de donner ici quelques remarques sur l'histoire ou sur les mœurs des Hordes Tartares qui ont passé sous le joug de cette Puissance étrangère, sans perdre le caractère de leur origine. On trouvera, dans la suite de cet ouvrage, l'Histoire des Khans de Kasan & du Kaptchac mêlée avec celle des Khans de Crimée. Les Tartares du Kaptchac subsistent encore dans les Nogaïs, & ceux de Kasan dans les Baschkirs & les Tartares d'Uffa. La Sibérie a été soumise à des Khans presqu'entiérement inconnus, les mêmes vraisemblablement que les Khans de Touran, dont je ferai mention plus bas : on rencontre dans ce pays quelques peuples Tartares. Mes observations ne sortiront pas de ces trois contrées, si ce n'est pour suivre les Cosaques, ancien peuple du Kaptchac, dans leurs transmigrations, & présenter les traits principaux de leur Histoire. L'Histoire & la Description de la Crimée, à la suite de celles de l'Empire Ottoman, offriront encore de nouvelles Relations des Tartares avec les Russes. Le pays des Circasses, dont je décris les mœurs dans cette partie de mon ouvrage, & presque tous les pays qui sont le long de la mer Caspienne, au Nord de la Géorgie & dans les montagnes du Caucase, ont été assujettis par la Russie. Lorsque le Czar Pierre s'empara de Derbent, il trouva beaucoup de résistance de la part des

des Tartares Daghestans : mais depuis, les Russes ont bâti dans le cœur des terres de ces peuples voisins des Nogaïs & des Circasses, la Forteresse de Saint-André entre Derbent & Terki, Capitale de la Circassie & des environs, qui est aussi entre les mains de ces Conquérans ; les Daghestans & tous leurs voisins sont ou degré ou de force dans la dépendance de la Russie. Je donnerai une idée des mœurs des Daghestans.

Les Nogaïs, peuples du Kaptchac, après avoir été formidables aux Nations Septentrionales de l'Europe, ne peuvent plus faire que des courses qui ressemblent moins à des expéditions militaires qu'à des brigandages. Leurs Hordes, semées autour de la Forteresse de Stauropol, portent les noms de Kaptchac, de Naiman, de Kangli, d'Igour, d'As, de Terskoi, de Kajassul, de Badraki, de Colopendi, &c. Leurs plaines s'étendent au Nord & au Couchant de la mer Caspienne. On les distingue en grands & en petits Nogaïs. Ces derniers habitent entre le Don & la rivière de Kouban. Chaque Horde a son Chef nommé Mirza qui fait camper ses sujets où il lui plaît. Ils errent depuis le Jaïk jusqu'aux Palus Méotides. Ils sont assez ressemblans aux Kalmouks. Toutes les cérémonies de leur mariage consistent à prendre des témoins de leurs conventions mutuelles. Leurs femmes sont passablement belles dans la jeunesse, & très-laides dans un âge avancé. Dans leurs funérailles, ils observent les mêmes cérémonies que les Tartares de Crimée. Ils n'ont point d'écriture. Leurs Chefs administrent la Justice. Ils ne font mourir que ceux qui tuent de sang froid, ce qui arrive rarement. Leur Religion est un Mahométisme très-relâché. Ils se nourrissent de chair & de lait, mais ils ne se servent point de pain & de millet comme les Circassiens. Si quelqu'un n'a rien à manger, il peut aller se mêler avec ceux qu'il trouve prenant leur repas, s'asseoir librement sans mot dire, & se retirer de même. Ces Nogaïs, qui ne cultivent point la terre, viennent en grand nombre à l'approche de l'hiver à Astrakhan, pour se

DESCRIPT. DE LA TAR.

pourvoir des choſes dont ils ont beſoin, & le Gouverneur leur fait diſtribuer des armes, avec leſquelles ils ſe défendent contre les autres Tartares leurs voiſins, qui, pendant que les rivières ſont gelées, font des courſes les uns chez les autres. Au printems, ils ſont obligés de rapporter ces armes à Aſtrakhan, parce qu'on ſe défie toujours d'eux. Quoique ſujets de la Ruſſie, ils ne ſont chargés d'aucune contribution, mais on les oblige à prendre les armes dans certaines occaſions. Ils peuvent lever juſqu'à vingt mille chevaux.

Le Dagheſtan s'étend en longueur depuis la rivière de Buſtro, qui tombe dans la mer Caſpienne, juſques aux portes de la Ville de Derbent, & en largeur depuis le rivage de la mer Caſpienne juſqu'auprès de la Ville d'Erivan. Il eſt montueux & très-fertile dans les endroits cultivés. Ses habitans paſſent pour les plus laids des Tartares qui ſuivent le Mahométiſme. Ils reſſembleroient parfaitement aux Kalmouks, s'ils n'avoient le nez & les yeux bien coupés. Tous ces Tartares ſont vêtus de robes de gros drap brun, & de manteaux de peau. Les femmes des Dagheſtans ne paroîtroient pas laides, ſi leur habillement ne les défiguroit. Les hommes, dès leur lever, ſe mettent ſous les armes, pour épier les occaſions de voler, pour enlever les femmes & les enfans de la Circaſſie, de la Géorgie, & des payſans voiſins, ou pour ſe ravir les uns aux autres leurs enfans & leurs femmes. Ils vont enſuite expoſer ces malheureux en vente à Derbent, à Erivan, à Téflis. Leurs Princes, qui ſont les plus grands voleurs de la Nation, prennent le titre de Sulthans. Entre ces Princes, le Schemkal, eſpéce de Khan, a la ſupériorité ſur les autres. Cette dignité eſt élective. L'élection ſe fait par le moyen d'une pomme que le Chef de la Loi jette dans un cercle que forment les Princes; celui que la pomme touche eſt Schemkal. Quoique la pomme ſoit jettée par le Chef de la Loi en manière de ſort, le bon homme, dit le Traducteur d'Aboulghazi, ſçait fort bien faire écheoir la dignité à celui qui lui plaît.

Le Khan n'eſt obéï des autres Princes qu'autant qu'ils le trouvent bon. Quelque barbares que ſoient les Dagheſtans, ils ont une fort bonne coutume ſoigneuſement obſervée : c'eſt que perſonne ne peut ſe marier, avant que d'avoir planté en un certain endroit marqué, cent arbres-fruitiers; enſorte qu'on trouve par-tout dans les montagnes du Dagheſtan de grandes forêts d'arbres fruitiers de toute eſpéce. Les forces de ces Tartares montent à vingt mille chevaux. Ils habitent dans des Villages bâtis à-peu-près à la maniére des Perſans. La Ville de Boïnak eſt la réſidence du Schemkal, & celle de Tarku eſt la plus conſidérable du pays. S'ils ont conſervé leur indépendance, ils en ſont, en partie, redevables à leurs montagnes, inacceſſibles à tous ceux qui n'en ſçavent pas les ſentiers. C'eſt de ces montagnes que le pays tire ſon nom : Tag, en langue Turque, ſignifie montagne ; de-là Tagheſtan ou Dagheſtan, pays des montagnes.

Vers le milieu du ſeiziéme ſiécle, le Czar de Ruſſie prit Kaſan d'aſſaut ; tout le pays fut ſoumis, & le Khan reçut le Baptême. On trouve aujourd'hui dans ce pays deux ſortes de Tartares deſcendans des Kaſans, les Baſchkirs & ceux d'Uffa. Les premiers habitent la partie Orientale du Royaume de Kaſan, entre la riviére de Kama, les montagnes des Aigles, & la riviére de Volga. Les ſeconds, qui ont la même origine, occupent les pays voiſins de la riviére & de la Ville d'Uffa. Tous ces Tartares ont la taille haute & robuſte, le viſage large, le teint baſané, les épaules quarrées, les cheveux noirs, les ſourcils épais, & unis enſemble, avec une longue barbe. Ils s'habillent de longues robes d'un gros drap blanc qui a une eſpéce de capuchon, dont ils ſe couvrent la tête dans l'hiver. Le reſte de leur habillement eſt le même que celui des payſans de Ruſſie. Leurs femmes ſont également vêtues comme les Ruſſiennes du peuple, excepté pour la chauſſure ; elles portent des mules qui leur couvrent à peine les doigts des pieds, & qu'elles lient au-deſſus des ongles. Leur coëffure conſiſte en un large ruban ou

Descript. de la Tar.

un carton mince parfemé de grains de verre qui pendent fur les yeux. Quand elles fortent, elles fe couvrent le vifage d'une toile brodée. Ces Tartares font braves, adroits, & bons hommes de cheval. Ils n'ont de la Religion Mufulmane que quelques cérémonies : du refte, on peut les regarder comme payens. Dans ces derniers tems, plufieurs ont embraffé le Chriftianifme, fuivant le Rit Grec. Leur pays eft fertile en grains & en fruits. Dans la partie Septentrionale, on trouve beaucoup de pelleteries. Ces Tartares cultivent la terre, & habitent dans des Bourgades. Les Ruffes les traitent avec douceur, parce qu'ils font remuans, impatiens du joug, & toujours prêts à fe joindre aux autres Tartares. Ils peuvent mettre fur pied environ cinquante mille hommes. Leur langage eft à-peu-près le même que celui des habitans d'Aftrakàn.

Bernard Muller, Voyageur moderne, qui a ramaffé divers Mémoires fur la Sibérie, rapporte qu'il y avoit autrefois un Khan appellé On, établi fur les bords de l'Uchim, rivière qui fe décharge dans l'Irtifch. Un de fes fujets nommé Zingidi le détrôna. Taibouga, héritier de l'ufurpateur, eut pour fucceffeur Chod, & celui ci Mar. Ce dernier Prince fut dépouillé de fes Etats par fon beau-frere, Upan, Khan de Kafan, qui fut à fon tour chaffé par Obder, petit-fils de Mar. Obder, après avoir rafé Onzingidin, Capitale, alla bâtir fur les bords de l'Irtifch la Ville de Sibir que les Ruffes ont appellée Tobolsk. Après lui, Agifch, Kufim & Gotiger regnèrent fucceffivement. Gotiger, appellé dans les Annales Ruffes, Ediger, Duc de Sibérie, fe foumit vers le milieu du feiziéme fiécle à payer un tribut de fept cent peaux de martres Zibelines au Czar de Mofcovie. Kutfiun-Khan, que l'on dit Chef de Horde Cofaque, le tua. Des Cofaques, venus des bords du Tanaïs & du Volga, contraignirent celui-ci d'abandonner fa Capitale. Jermack, leur Atman ou Chef, par une Ambaffade à la Cour de Moskou, obtint le titre de Prince de Sibérie; mais il fe laiffa furprendre par Kutfiun-Khan qui maffacra tous fes Cofaques. Alors le Czar Théodore envoya des

Généraux Ruſſes dans la Sibérie. Ils y battirent Kutſiun-Khan qui ſe réfugia chez les Mankats ou Karakal-Paks, où il mourut. Aboulghazi dit qu'il fut le dernier Khan de Sibérie. Les Généraux Ruſſes bâtirent enſuite quelques Villes dans cette contrée ſur la fin du ſeiziéme ſiécle, & ſoumirent tout ce vaſte pays.

La Sibérie, la partie la plus Septentrionale de l'Aſie, eſt bornée par la mer du Japon à l'Orient, par la grande Tartarie au Midi, par la Ruſſie à l'Occident, par la mer Glaciale au Septentrion : enſorte qu'elle peut avoir huit cent lieues d'Allemagne de l'Orient à l'Occident, & trois cent du Midi au Nord, entre les 50e & 70e degrés de latitude. Les montagnes de ce pays fort élevé s'applaniſſent inſenſiblement de manière qu'elles ne forment plus à la fin que des plaines couvertes d'arbriſſeaux qui laiſſent une entière liberté au vent du Nord de pénétrer dans les cantons les plus reculés de la Sibérie. Ce pays eſt préſentement occupé par trois ſortes d'habitans, par des peuples payens qui ſont les anciens habitans du pays, par des Tartares Mahométans ſur leſquels les Ruſſes en ont fait la conquête, & par les Ruſſes. Les principales Nations payennes ſont les Wogulitzes Tartares qui habitent les bords de la rivière de Tura; les Samoyédes qui occupent, les uns entre la Léna & l'Obi, les autres ſur les bords Occidentaux de la Guba juſqu'aux environs d'Archangel & la Duina; les Oſtiakes qui s'étendent depuis ces montagnes de la Ruſſie juſqu'à la rivière de Jéniſéa; les Tonguſes Mogols de l'Eſt qui ſe diviſent en quatre Nations, au Nord de la rivière d'Angara, au Nord de la rivière d'Aldan, au Nord de la rivière d'Amour, entre la Jéniſéa, la Léna, le fond du Golfe de Kamtzchatka, & du lac Paikal; les Jakutes, établis le long de la Léna; les Jukagres qui ſont ſur les bords de la mer Glaciale; les Tzutzchi, les Tzchalatzki, & les Olutorski, à la pointe du Nord Eſt de l'Aſie; les Kamtzchadales ſur la côte de la mer Orientale; les Burattes, vrais Mogols, au Sud de la

DESCRIPT. DE LA TAR.

rivière d'Angara ; les Barabinski, Kalmouks entre les plaines de l'Irtish & de l'Oby.

Les Vogulitzes font des payens très-groffiers, quoique plus civilifés que la plûpart des autres Sibériens, à caufe de leurs relations avec les Ruffes. Ils ont quelque idée d'un Dieu Créateur, mais ils ne veulent point entendre parler d'un Diable. Tout leur culte confifte dans un facrifice qui fe fait toutes les années dans une affemblée des peres de famille de chaque Village. Ils n'ont point de Prêtres. Ils enterrent leurs morts avec leurs plus beaux habits & de l'argent, par une fuite de leur idée fur une réfurrection future. Ils achetent les filles qu'ils veulent époufer ; & fans autre cérémonie, ils vont coucher avec elles. Leurs femmes accouchent dans des huttes éloignées ; elles y reftent deux mois avant que de revenir auprès de leurs maris. Il y a peu d'endroits dans leur pays où le grain parvienne jufqu'à la maturité.

Les Samoyédes font auffi laids, & ne font pas auffi bien faits que les Kalmouks. Ils paffent pour les peuples les plus ftupides & les plus pauvres de la Sibérie. Les Jukagres ont beaucoup de reffemblance avec eux. Les Oftiakes font à-peu près faits comme les Ruffes, & on croit qu'ils en font iffus. Les Tongufes vont prefque nuds dans l'été. Ils portent toujours, dans un pot, un morceau de bois allumé pour chaffer les infectes par la fumée. Quoiqu'ils reconnoiffent un Dieu Créateur, ils ne l'honorent ni ne le prient. Dans leurs befoins, ils s'adreffent à des Idoles. Leurs Prêtres font les Schaamans qu'ils confultent plutôt comme Sorciers que comme Prêtres. Il y a parmi eux un ferment particulier qui confifte à égorger un chien. Ils font perfuadés que le fang de cet animal fuffoqueroit celui qui auroit la témérité de faire un parjure. Ils font tous braves & robuftes. Quelques uns payent tribut à la Chine. Le refte obéït à la Ruffie qui tire d'eux les pelleteries les plus belles. Les Jakutes adorent le Soleil, la Lune, les oifeaux. Ils ont une

haute idée de leurs Schaamans, & une grande vénération pour les Scheitans, petites images qu'ils tiennent chez eux.

Les Tzuktzchi & leurs voisins, sont les peuples les plus féroces du Nord de l'Asie. Ils ne veulent point avoir de commerce avec les Russes ; ils tuent tous ceux qu'ils peuvent attraper, & s'ils tombent entre les mains des Russes, ils se tuent eux mêmes. Cette raison a obligé les Russes à suivre les bords de Kamtzchatka, pour entrer dans ce pays, pour éviter la rencontre des partis de ces peuples. Depuis quelques années, ils y vont par eau. Le Czar Pierre envoya dans ce pays le Capitaine Béérings en 1725, pour examiner spécialement s'il n'y avoit pas des bois de construction. Les Russes ont établi des Colonies chez les Kamtzchadales, les peuples les mieux faits & les plus civilisés de ces contrées. Ils payent leur tribut aux Russes en fourrures, & sur-tout en peaux de Castors d'une grandeur extraordinaire. Les Kilaki, qui sont au Nord de l'embouchure de l'Amour, ne sont sujets à aucun tribut. Il y a chez quelques-uns de ces peuples des coutumes bien barbares. Si une mere accouche de deux enfans, l'usage est d'en étouffer un, dès qu'il paroît. La conservation de cet enfant passeroit pour un crime. Quand un pere ou une mere tombe malade, quoique la maladie ne soit point mortelle, le malade est transporté dans une forêt voisine, dans quelque saison que ce soit, avec quelques provisions pour tout secours. Ils traînent les cadavres dans les bois, où on les laisse dévorer par les chiens.

La plûpart de ces peuples n'ont point d'habitations fixes. L'arc, la fléche, un couteau, une hache, une marmite, font leurs principaux meubles. Il n'y a que les Samoyédes & les Jukagres qui se servent de rênes pour tirer leurs voitures ; les autres n'y emploient que des chiens. Quatre de ces animaux, au rapport du Traducteur d'Aboulghazi, conduisent fort bien pendant huit ou dix lieues d'Allemagne un traîneau chargé de trois cent livres pesant. La poste aux chiens a ses jams ou relais réglés de dis-

Descript. de la Tar.

tance en diſtance. Ces différens peuples ont ordinairement deux ſortes d'Idoles, les unes publiques, & les autres domeſtiques. Les unes & les autres ne ſont ordinairement que des buches arrondies, avec une eſpéce de tête groſſiérement façonnée. Leurs idoles particulières ſont ſujettes à être maltraitées étrangement, ſi elles ne prennent pas aſſez de ſoin de leur petite fortune.

Ces peuples vivent preſqu'abſolument dans l'état de nature, ſans autres loix que celles que les peres preſcrivent à leurs familles. Ils prennent autant de femmes qu'ils peuvent en nourrir, & ils ne ſe mettent guères en peine du lendemain. On admire leur exactitude à payer leurs dettes, & leur réſignation aux divers accidens de la vie. Comme leur nourriture eſt eſt malſaine, & ordinairement crue, ils ſont tourmentés de maladies ſcorbutiques qui mangent les parties attaquées, comme une eſpéce de gangrène; la plûpart n'y cherchent point de reméde; ils ſe voient tranquillement pourrir tout en vie.

Les Tartares Mahométans de la Sibérie ſont répandus aux environs de Tobolsk & du côté de la Ville de Tumen : ils vivent de l'agriculture & du commerce qu'ils font avec les Bukhares & les Kalmouks. Ils occupent un grand nombre de Bourgades & de Villages le long de l'Irtiſch & de la Tobol, avec libre exercice de leur Religion. Ils ne ſont pas, à beaucoup près, ſi laids que les autres Tartares Mahométans; ils ont des femmes fort jolies. Leurs habits ſont peu différens de ceux des Ruſſes. Ils témoignent beaucoup d'attachement au Gouvernement actuel de la Sibérie. Cependant ils ont leurs Mirzas, dont le principal, appellé Schaban, fait ſon ſéjour dans un Bourg d'environ ſept cent maiſons à quatre verſtes de Tobolsk. Il a ſous ſon obéïſſance plus de vingt mille familles Tartares, & l'on prétend qu'il y a dans la Sibérie plus de cent mille familles Mahométanes de cette Nation.

Le nombre des Ruſſes qui ſe ſont établis dans la Sibérie depuis que cette contrée eſt ſous l'obéïſſance de la Ruſſie, s'eſt tellement

ment accru en peu de tems, qu'ils y ont bâti plus de trente Villes depuis leur arrivée dans ce pays, sans parler de plus de deux mille Villages ou Bourgades qu'ils occupent dans les différens cantons de ce vaste continent. Ce nombre seroit bien plus grand, si les mêmes Vaivodes inhumains, dit le Traducteur de l'Histoire des Tartares, dont les mauvais traitemens les obligent à quitter leur patrie, ne les attendoient dans la Sibérie, où ils croient avoir un droit acquis de fouler le peuple, parce qu'ils sont loin des yeux de la Cour, & en pays de conquête. La loi que l'Impératrice Elisabeth s'étoit prescrite de ne faire mourir sous son regne aucun criminel, y a bien grossi la foule des malheureux. Toutes les Villes de Sibérie sont bâties de bois, comme celles de Russie, & fortifiées de la même matière : ce qui a été assez bon jusqu'au tems où les Tartares ne se servoient point d'armes à feu, & où les Chinois ne menoient point en campagne un train d'artillerie. On trouvera les noms des principales Villes dans la Relation du Capitaine Beevings. Chaque Ville a son Vaivode qui commande dans l'étendue de son ressort sous les ordres du Gouverneur Général qui réside à Tobolsk. Ce dernier poste est un des plus honorables & des plus lucratifs qui soient en Russie.

La partie Septentrionale de la Sibérie ne produit aucune sorte de grains ni de fruits ; ensorte que tout ce qui est au Nord de 60 degrés de latitude est tout-à-fait inculte : il y a peu de Villes de ce côté-là. Les quartiers du Midi sont extrêmement fertiles, nonobstant le froid qui ne laisse pas d'y être fort pénétrant. On cultive principalement les bords des rivières. Les terroirs des Villes de Tobolsk, de Tara, de Tomskoy, d'Abakan, de Jeniseiskoy, de Nerzinskoy, de Kirenskoy, sont excellens. Il y a des mines d'argent auprès de la Ville d'Argoun, de cuivre auprès de Nerzinskoy, de fer à Uktus & à Kongour vers les frontières du Royaume de Kasan. On y voit toutes sortes de gibiers. Sur les bords de la mer Glaciale, les oiseaux & toutes les

bêtes deviennent blancs comme de la neige dans l'hiver. C'eſt preſqu'uniquement dans la Sibérie & les Provinces de ſa dépendance qu'on trouve certaines fourrures, les Renards noirs, les Zibelines, les Gloutons. Les plus belles peaux d'Hermines & de Loups-Cerviers en viennent pareillement. Comme ces pelleteries ſont rares & précieuſes, il n'eſt pas permis d'en faire un trafic; on eſt obligé de les porter à des Commis qui les payent à un prix réglé, mais ce n'eſt pas ſouvent ſans injuſtice & ſans avanies de leur part. Cependant il ſort une quantité prodigieuſe de ces fourrures par contrebande, moyennant une petite gratification, par laquelle on achète la connivence de ceux qui ſont payés pour en empêcher la ſortie.

Les Coſaques, nommés par les Ruſſes, Caſaks du nom de Capſak ou Kaptchac leur ancienne patrie, ſi l'on en croit le Traducteur d'Aboulghazi, ſont des reſtes d'une infinité d'Hordes Turques & Tartares qui ſe ſont établies en différens tems dans les landes renfermées entre la rivière du Jaïk & l'embouchure du Boriſthène. Les Kaptchacs, autrement nommés Kumans, ayant été vaincus par les Mogols, les uns paſsèrent en Hongrie auprès du Roi Béla; d'autres furent vendus aux Princes de la Maiſon de Saladin. Les premiers diſperſés ſur les frontières de l'Europe y ont fait de grands ravages, & ne ceſſent encore d'en faire tous les jours. L'Auteur de la deſcription des pays qui bordent la mer Caſpienne à la fin des Voyages de Tavernier, dit que le nom de Kaſachi ſignifie une Nation ſauvage.

La Nation des Coſaques forme un peuple nombreux que les Ruſſes diviſent en trois branches, dont chacune porte les noms des lieux qu'elle occupe. Comme ils appellent en leur langue Porovi les cataractes des rivières, ils ont donné aux Caſaques, qui habitent auprès des cataractes du Boriſthène, le nom de Saporovi. Ceux-ci s'étendent depuis le 48e degré de latitude juſqu'au 91e. La ſeconde branche comprend les Coſaques habitués aux deux côtés du Don, ils portent le nom de Koſakki-Donski.

Ceux qui vivent autour du Jaïk composent la troisiéme ; & s'appellent Kosákki-Jaïkzi.

Les Cosaques Saporovi étoient répandus vers l'an 1500 dans les vastes campagnes qui sont aux environs du Boristhène, où ils s'étoient réfugiés dans le tems de l'irruption des Mogols. Lorsque ceux-ci s'affoiblirent, les Cosaques les attaquèrent par un esprit de vengeance, & remportèrent sur eux des avantages qui les enhardirent. Les Russes & les Polonois voyoient avec plaisir leurs ennemis communs affoiblis par une puissance qui ne leur demandoit ni secours ni subside. Les Cosaques vivoient dans une entière indépendance, & sans liaison avec leurs voisins.

Lorsque la vaste ambition & le courage féroce du Czar Ivan Vasilovitz ou Basilides, commencèrent à rendre la Russie formidable, les Polonois qui le craignoient autant qu'ils appréhendoient les Cosaques, offrirent à ceux ci leur alliance, & les prirent solemnellement sous leur protection dans une Diéte tenue en 1562. Les conditions de la Confédération furent que la Pologne payeroit aux Cosaques un subside, pour tenir toujours sur pied un corps d'armée prêt à la défendre. On leur assigna le pays renfermé entre le Boristhène & le Niester, avec la Ville de Tretimivoff, à dix lieues au-dessous de Kiow, pour place d'armes. Les Cosaques éprouvèrent bientôt la fertilité de cette contrée, qui, par les incursions des Tartares, étoit déserte & inculte. Ce pays changea de face, & l'Ukraine fut une des plus belles Provinces de la Pologne.

Les Cosaques furent regardés pendant près d'un siécle comme un des plus sûrs boulevarts de la Pologne. Les Russes & les Tartares ne faisoient aucun mouvement qu'ils ne les trouvassent sur leurs pas. Ils alloient même braver les Turcs jusqu'au voisinage de Constantinople, en pillant & ravageant les côtes de la mer Noire. De petites Isles du Boristhène environnées d'un si grand nombre d'autres, qu'il n'est pas possible d'y aborder, à moins

que d'avoir une connoiſſance exacte des détours qu'il faut ſuivre, leur ſervoient de chantiers, de magaſins, & de retraites. Leur Hetman, indépendant du Grand-Général de la Couronne de Pologne, agiſſoit ſéparément avec ſes Coſaques, mais ordinairement ſuivant les meſures priſes de concert avec les Polonois. Ce n'étoit point un ſujet auquel on donnoit des ordres, c'étoit un Allié avec qui l'on traitoit affectueuſement. Ce Chef, élu par la Nation, ne pouvoit être qu'un national qui eût paſſé par les emplois de la milice.

Les campagnes de l'Ukraine devinrent, par la culture, l'objet de la convoitiſe des Seigneurs Polonois; ils acquirent des biens, dont peu à peu ils formèrent des terres conſidérables. Accoutumés à traiter en eſclaves les payſans de la Pologne, ils exigèrent des Coſaques du reſſort de leurs acquiſitions, les corvées & les autres travaux attachés à la ſervitude. Ces prétentions, pouſſées avec hauteur, ſoulevèrent une Nation paſſionnée pour la liberté; elle prit les armes. Les Turcs & la Ruſſie la reçurent ſous leur protection. Un autre motif la portoit à la révolte. Les Turcs s'étoient plaints des courſes des Coſaques à la Pologne, & le Roi Battori avoit fait mourir leur Chef pour avoir, par une infraction de la paix, expoſé le Royaume à une guerre. On prétendoit auſſi les contenir, par des réglemens, dans une diſcipline exacte, & les empêcher de voler les Marchands ſur les frontières; & comme ils refusèrent d'exécuter ces ordres, on réſolut de les exterminer après avoir aboli leurs priviléges, & leur avoir enlevé la Ville de Trechtimiroff. Les Coſaques, réduits au déſeſpoir, comme on le verra dans l'Hiſtoire de l'Empire Ottoman, ſoutinrent pendant vingt ans contre la Pologne, une guerre d'autant plus funeſte à cette Puiſſance, que ceux qui avoient coutume de lui ſervir de rempart contre les Turcs, leur ouvroient les portes du Royaume. La Ruſſie trouva moyen de ſe les attacher. Comme l'Ukraine Polonoiſe avoit été ravagée durant cette guerre, la plûpart des Coſaques ſe

transplantèrent dans l'Ukraine Ruſſienne. La Pologne, depuis cette défection des Coſaques, au lieu des Troupes qu'ils lui fourniſſoient, a coutume d'entretenir, ſous leur nom, un corps de payſans Polonois habillés & armés à leur manière.

Les Coſaques, échûs à la Ruſſie, s'étoient obligés toujours à tenir ſur pied un corps d'Infanterie pour le ſervice de cette Puiſſance qui avoit ſolemnellement promis de ne point toucher à la conſtitution de leur Gouvernement, de les laiſſer vivre à leur manière, & de ne leur impoſer aucune contribution, ſous quelque nom & prétexte que ce pût être. Mais ce peuple inquiet ne s'accommoda pas mieux de la domination de la Ruſſie qu'il n'avoit fait de celle de la Pologne. Quelque légère atteinte que l'on parut porter à ſa liberté, il avoit la main ſur les armes. En 1665, Georges Alexiovits Dolgorucki, qui commandoit dans l'Ukraine, ayant prétendu la faire demeurer en campagne auſſi long-tems qu'il lui plairoit, leur Chef, nommé Razin, ſe retira; mais il fut pris & pendu. Stanco ou Etienne Razin, ſon frere, reſſentit vivement cet outrage ignominieux. Sur ſon eſprit artificieux, ſon naturel féroce & ſon humeur vindicative, ſa Nation le jugea digne de lui confier le ſoin de ſa gloire & de ſa liberté. Du Volga au Jaïk, du Jaïk à la mer Caſpienne, il exerça toutes ſortes d'hoſtilités, & ſur les Ruſſes & ſur les Perſans. Mais manquant de magaſins, la crainte d'être affamé dans les Iſles de la mer Noire, le fit recourir à la négociation. Comme le Czar Aléxis ne cherchoit qu'à l'appaiſer, on lui accorda une amniſtie. Revenu dans ſa patrie, il reprit ſes anciens projets. Il entra dans Aſtrakan à la tête de cent mille hommes. Tous les Négocians Ruſſes, Perſans, Arméniens, Turcs, Bulgares, &c, furent ſacrifiés à l'avidité des rebelles. On avoit haché en piéces les Officiers de la garniſon, on ménagea les ſoldats pour les entraîner dans la révolte. Stanco détacha des camps volans qui pénétrèrent fort avant dans la Ruſſie. Pour s'attacher davantage ſes ſoldats, il leur permit de ſatisfaire leur avarice & leur brutalité aux dé-

DESCRIPT. DE LA TAR.

pens des Russes fidéles à leurs Princes, & sur-tout des Boyards. Cependant il publioit par ses Emissaires, dans toutes les Provinces, qu'il n'avoit pris les armes que pour les délivrer de la tyrannie de ces Seigneurs, & la dureté avec laquelle ceux-ci traitoient les gens de leur dépendance, favorisoit les desseins du rebelle. Razin demandoit les têtes de tous les Boyards, & surtout celle de Dolgorucki. Quoiqu'il eût été battu & qu'il eût échoué devant quelques Places, il menaçoit Moskou; mais en s'amusant à piller, il prêta les flancs à Dolgorucki. Si son Armée n'eût point été dispersée, le nombre seul eût accablé les Russes; elle ne combattit que par pelotons, & elle fut écrasée. On ne fit point de quartier aux prisonniers. En trois mois douze mille rebelles furent livrés aux bourreaux à Arsamas, Ville du pays des Morduates, le quartier du Prince Dolgorucki. Les Cosaques furent plus effrayés de ces supplices ignominieux que des dangers de la guerre. Corneille Jacolof, Hetman des Cosaques, lequel étoit resté fidéle à la Cour, arrêta & conduisit lui-même à Moskou Stanco, son filleul, & Frolka, frere de Stanco. Les deux freres eurent la tête coupée, & leurs corps furent écartelés en 1679. Les Turcs venoient alors d'abandonner à la Russie les Cosaques qui étoient sous leur protection.

En 1685, la Russie, à l'exemple des Vénitiens & de la Pologne, entra dans la guerre contre les Turcs en faveur de l'Empereur. L'Hetman des Cosaques, Ivan Samuelovitz, ayant donné des avis au Khan des Tartares, il fut pris, dégradé, & envoyé en Sibérie. On mit à sa place Mazeppa, Cosaque d'une famille considérable, homme d'esprit & de cœur. Animé par des vûes ambitieuses, le nouvel Hetman forma le projet de profiter de l'effroi que Charles XII répandit dans la Russie, pour devenir le libérateur & le Souverain de sa Nation. Le Czar découvrit ses intelligences avec les Suédois, avant qu'il eût fait goûter son dessein aux Cosaques. Lorsqu'il le leur déclara, ils le désapprouvèrent, & il eut à peine le tems de se sauver au Camp

des Suédois. Le Roi de Suède, attiré dans l'Ukraine par les promeſſes de Mazeppa, y fut réduit, par la perte d'un de ſes détachemens, à riſquer la bataille de Pultova, où le reſte de ſon Armée périt. Le Czar, pour mettre les Coſaques hors d'état de remuer à l'avenir, envoya un corps de Troupes dans les Iſles du Boriſthène, où les débris des rebelles qui s'y étoient réfugiés, furent paſſés au fil de l'épée, ſans diſtinction ni de ſexe ni d'âge; il diſtribua leurs biens à des Ruſſes, livra leur pays à la diſcrétion d'un corps de Troupes, & en tira pluſieurs milliers d'hommes pour les employer vers la mer Baltique à des travaux auxquels ils ne réſiſterent point. Leur Hetman étant mort peu de tems après en 1722, cette charge fut ſupprimée. La Cour de Ruſſie paroiſſoit réſolue de mettre tout-à-fait les Coſaques ſur le pied de ſes autres ſujets. La mort de Pierre I. ſuſpendit l'exécution de ce projet pour quelque tems; l'Impératrice Catherine promit même aux Coſaques la reſtitution de leurs priviléges. Cependant Baturin, réſidence de leur Hetman, fut donné au Prince Mentzikof, & l'on ne ſe hâta point de leur choiſir un Chef de leur Nation.

Le pays des Coſaques eſt appellé par les Ruſſes *Ukraïna*, *ſitué ſur la Frontiere*, parce qu'il eſt effectivement frontière de la Ruſſie, de la Pologne, de la Petite-Tartarie, & de la Turquie. Par des conventions entre la Ruſſie & la Pologne, cette dernière Couronne eſt demeurée en poſſeſſion de toute la partie de l'Ukraine qui eſt à l'Oueſt du Boriſthène; mais elle eſt dans un état bien triſte en comparaiſon de ce qu'elle étoit, lorſque les Coſaques en étoient les maîtres; enſorte qu'on ne peut compter, pour véritable pays des Coſaques, que la partie de l'Ukraine qui eſt au Levant du Niéper, & qui s'étend d'un côté depuis la rivière de Deſna juſqu'à la Samara qui la ſépare des terres des Tartares de Crimée, & de l'autre depuis le Niéper juſqu'à la Ville de Bielgorod, & aux montagnes qui ſont aux ſources de la rivière de Donetz-Sevierski : ce qui peut faire une étendue

DESCRIPT. DE LA TAR.

d'environ soixante lieues d'Allemagne, tant en largeur qu'en longueur. Tout ce pays n'est qu'une plaine fertile entrecoupée de belles rivières & de forêts agréables. Les grains, les légumes, le tabac, la cire, & le miel, s'y recueillent en telle quantité, que ce pays en pourvoit une grande partie de la Russie. Ses pâturages sont si bons, que le bétail y surpasse en hauteur celui de tout le reste de l'Europe. Les rivières y fournissent d'excellens poissons. Le gibier s'y trouve en abondance. Il ne manque à ce pays, pour être un des plus riches de l'Europe, que d'avoir communication avec la mer.

Les Cosaques sont grands & bien faits; ils ont, pour la plûpart, le nez aquilin, les yeux bleus, les cheveux bruns, & un air fort dégagé. Ils sont robustes, adroits, infatigables, hardis, braves & généreux, mais inconstans, doubles, perfides, & grands ivrognes. Ils sacrifient tout à leur liberté. Leurs femmes sont belles, bien faites, & complaisantes envers les étrangers. Les femmes & les hommes s'habillent à la Polonoise, à la réserve du bonnet qui diffère de la toque de Pologne. Leurs Troupes & celles des autres Cosaques ne consistent qu'en Infanterie. Ces Nations excellent dans la défense des Places. La langue des Cosaques de l'Ukraine est un composé de la Polonoise & de la Russe. Ils font profession de la Religion Chrétienne, telle qu'elle est reçue en Russie. Néanmoins il se trouve parmi eux des Catholiques & des Luthériens. La bataille de Pultova a produit un grand dérangement dans leurs forces; cependant on les compte encore pour douze Régimens nationaux, de trois mille hommes chacun, sous autant de Colonels de la Nation.

Les Cosaques Donski habitent sur les bords du Don depuis la rive méridionale de la Guiloï-Donetz, jusqu'à l'embouchure du Don aux Palus Méotides. Ils ont le même extérieur, les mêmes inclinations, & les mêmes défauts que ceux de l'Ukraine. Ils sont habillés, hommes & femmes, comme les gens du commun de

de la Russie, mais ils sont moins mal-propres. Ils sont déterminés pirates & partisans très-habiles.

Descript. de la Tar.

Lorsque les Tartares s'étoient emparés du Kaptchac, ces Cosaques s'étoient retirés aux bords des Palus Méotides, & dans les Isles formées par l'embouchure du Don, où les Tartares, qui ne sont rien moins que Mariniers, n'avoient eu garde de les suivre. Ils incommodèrent même beaucoup leur ennemi, en détachant des partis vers ses habitations. Quand les Tartares commencèrent à décheoir, les Cosaques, voyant les Russes aux avec eux, tombèrent pareillement sur eux avec toutes leurs formains ces; ils s'établirent alors sur les bords du Don. Le Czar Vasilovits ayant commencé de se signaler, ils se mirent volontairement sous sa protection au milieu du seiziéme siécle, aux mêmes conditions que les Cosaques de l'Ukraine avoient demandées aux Polonois. Mais leur caractère inquiet les porte également à la révolte, & ils ont perdu le droit d'avoir un Hetman, depuis l'avénement de Pierre I. au Trône. Cependant depuis que les Turcs étoient rentrés en possession d'Asof par la paix de Pruth, leurs mouvemens avoient obligé la Russie à envoyer vers leur pays des corps d'Armée pour les tenir en respect. Leur Religion est celle des Russes. Ils occupent quantité de Villes & de Villages sur les bords fertiles du Don. Ils vivent de leur bétail & de l'agriculture, & aux dépens d'autrui, dit un Auteur, lorsque l'occasion s'en présente. Leurs Villes & leurs Bourgades, sur la rive gauche du Don, sont retranchées & palissadées contre les incursions des Tartares Koubans, avec lesquels ils sont sans cesse aux prises. Leurs forces peuvent monter à 40 mille hommes.

Les Cosaques Jaïk descendent de ceux des Tartares du Kaptchac qui gagnèrent le rivage de la mer Caspienne, lorsque les Tartares firent irruption dans leur patrie. Là dispersés entre le Jaïk & le Volga, ils se nourrissoient de la pêche & de la piraterie, jusqu'à ce que s'étant rassemblés peu à peu, ils allèrent occuper

les bords méridionaux du Jaïk, au déclin de la puiſſance des Mogols. Après que les Ruſſes eurent conquis le Royaume d'Aſtrakan, ils ſe ſoumirent volontairement à leur domination. Ces Coſaques ſont à-peu-près faits comme les autres ; mais comme leur vie eſt plus ruſtique, & qu'ils ſe mêlent avec leurs voiſins, ils n'ont pas auſſi bonne mine que leurs compatriotes. Ils ont le même caractère & les mêmes coutumes. Leurs Villages garniſſent la rive droite du Jaïk, depuis le 50e degré de latitude juſqu'à ſon embouchure. Leur langue eſt un mêlange de la langue Tartare avec celle des Kalmouks, & l'ancien langage de leur pays. Comme ils ſont toujours en guerre avec les Cara-kalpaks & les Tartares de la Caſatſchia Orda, ils ont ſoin de fortifier leurs Villages, & de s'y tenir renfermés, lorſque la rivière eſt gelée, pendant que leurs ennemis rodent autour de leurs habitations pour faire des priſonniers. Au retour de la belle ſaiſon, ils vont à leur tour courir ſur leurs barques la côte Orientale de la mer Noire, & piller leurs ennemis, & quelquefois leurs amis. Ils n'ont l'uſage des armes à feu que depuis le regne de Pierre le Grand ; mais il ne leur eſt pas permis d'en avoir l'été, à cauſe de l'abus qu'ils pourroient en faire dans leurs courſes ſur la mer. Lorſque la rivière commence à ſe dégeler, ils les rapportent à la Ville de Jaïckskoy, dont le Vaivode a inſpection ſur eux, quoiqu'ils aient des Chefs particuliers qui les gouvernent ſelon leurs anciennes coutumes. Ils mêlent beaucoup de choſes du Mahométiſme & du Paganiſme avec la Religion Grecque. Quoique très braves, ils ſont moins remuans que leurs compatriotes, & ils vivent en bonne intelligence avec les Kalmouks. Ils peuvent former environ 30 mille combattans. Leur pays eſt fertile.

III.

Pays Tartares indépendans.

Entre la Grande Tartarie & le Tibet au Nord, l'Inde & la Perſe au Sud, regne un long eſpace de terre qui s'étend à l'Oueſt depuis le Grand-Kobi juſqu'à la mer Caſpienne. Cette région n'eſt qu'un déſert ſablonneux entremêlé de montagnes & de plaines fertiles. La nature paroît avoir diviſé ce pays en trois grandes parties, ſéparées l'une de l'autre par l'interpoſition du déſert, & connues par les noms de Khariſme, de Grande-Bukharie, & de Petite-Bukharie. Nous finirons cette deſcription par le Turkeſtan.

Le Khariſme.

Ce Royaume eſt bordé par le Turkeſtan & par les Etats des Kalmouks; à l'Eſt par la Grande Bukharie & par des déſerts; au Sud par le Khoraſtan, & autres pays Perſans; à l'Oueſt par la mer Caſpienne. Sa ſituation eſt entre le 39e & le 46e degrés de latitude, & entre le 71e & 78e degrés de longitude. Le pays conſiſte principalement en vaſtes plaines de ſable. Il s'y trouve d'excellens pâturages, mais peu de montagnes & de rivières. On voit croître, dans quelques Provinces, des vignes dont on tire de bon vin. Les Arbus ou melons de ce pays ſont fameux: on en tranſporte juſqu'à Pétersbourg, & au milieu de l'hiver, il a le même goût que dans la ſaiſon. La fertilité du pays lui vient principalement du grand lac d'Aral, & de trois rivières qui l'arroſent, l'Amou ou le Gihon, le Kheſel, & le Sir ou le Sihon.

Aboulghazi Khan nomme les Provinces de Khariſme, Ogurza, vers la mer Caſpienne; Pishg, à l'Eſt de la Ville d'Urghens; Karakſiſit, à l'Oueſt de cette Ville; Gilkupruk, au Sud du bras méridional de l'Amou; Gordish, auprès de l'Amou qui ſe jette ici dans le Kheſel; Kumbant, ſur le bras Septen-

DESCRIPT. DE LA TAR.

trional de l'Amou ; Yanghi-Shahr, fur la rive droite du bras méridional de ce fleuve ; Burma, vers les frontières de la Grande Bukharie ; Bayalkiri, au Nord d'Urghens ; Kefilrabat, fur les bords du Khefel vers la Ville de Tuk ; Gardankhaft, entre les Villes de Khayuk & de Huzarash ; Yanghi-Arik au Nord de l'Amou vers les frontières de la Grande Bukharie ; Bakirgan, au Nord du Khefel ; Kuigan, au Nord du Khefel & de Bakirgan ; Ikzikuman, vers la rive méridionale du Khefel à l'Oueft de Bakirgan ; Bamaburinak, au Nord du Khefel fur la côte méridionale du lac d'Aral ; Aral, vers la côte de la mer Cafpienne. Aboulghazi ajoûte quelques autres Provinces.

Urghens, Capitale du pays, eft fituée dans une grande plaine au Nord de l'Amou, à vingt lieues d'Allemagne de la côte Orientale de la mer Cafpienne. Cette Ville, très confidérable dans les fiécles paffés, a tant perdu de fon ancienne fplendeur, depuis qu'elle eft tombée entre les mains des Tartares, & que le bras Septentrional de l'Amou qui baignoit fes murs, a pris un autre cours, qu'il ne lui refte que l'apparence d'une grande Ville. Quoique fa fituation foit commode pour le commerce, il y eft à préfent peu floriffant. C'étoit anciennement comme le centre des trafics des Bukhariens & des peuples établis à l'Oueft de la mer Cafpienne. Aujourd'hui que les Marchands n'y trouvent pas de fûreté parmi les Tartares Mahométans, il ne s'y en préfente plus un grand nombre. Les droits qui fe payent à Urghens font modiques ; mais les exactions accidentelles vont fouvent plus loin que la valeur des marchandifes. Les Khans du Kharifme paffent l'hiver dans cette Ville. Au printems, ils campent fur les bords de l'Amou, ou dans quelque autre endroit commode. Bentink croit que c'eft la Ville qui a porté autrefois les noms de Kharafme & de Korkani. Sa latitude eft à 42 degrés.

Jenkinfon, qui avoit traverfé le Kharifme pour fe rendre à Bokhara, nomme les Villes de Manguflave, Sellizure, & Kait

ou Kut, ancienne Capitale du pays : Khayuk est, après Urghens, la meilleure Ville du Kharisme : cependant ses maisons ne sont que de misérables cabanes fort peu commodes. Le pays voisin est fertile, mais mal cultivé. Wazir, Kumkala, Hazarasb, &c, ne méritent pas le nom de Villes. Mankishlah, sur la mer Caspienne, est un Port d'une singulière beauté, qui, sous d'autres maîtres que les Tartares, attireroit, par sa sûreté, par sa largeur, & par sa profondeur, un grand commerce.

Cette grande région est habitée par trois Nations différentes ; les Sarts, naturels du pays ; les Turcomans, sortis vers le onziéme siécle du Turkestan avec les Kanklis ; & les Tartares Uzbeks. Jenkinson observe que tout le pays, depuis la mer Caspienne jusqu'à Urghens, se nommoit *Terre des Turcomans*, & que les habitans vivent en pleine campagne, sans Villes & sans maisons, errans d'un lieu à un autre avec leurs troupeaux. Voyez l'Histoire des Persans & celle des Arabes. Les Sarts vivent aussi du produit de leurs bestiaux.

Le nom d'Usbeks, qu'on donne indifféremment aux Tartares du Kharisme & de la Grande Bukharie, a été pris par la Nation pour honorer, suivant Aboulghazi, Usbek, Khan des Kaptchacs. Cet usage d'adopter le nom d'un Prince, pour lui témoigner une affection générale, a toujours été commun dans la Tartarie. Lorsque le Sulthan Ubars fut mis en possession du Kharisme, les Usbeks occupoient tout le pays du Kaptchac, à l'Est de l'Irtisch & au Sud jusqu'au Sir, sans compter la Grande Bukharie. Le corps des Usbeks est composé des Tribus des Ouigours, des Naimans, des Durmans, & des Kunkurats. Les Usbeks ne vivent presque que de rapine ; ils sont moins polis & plus remuans que ceux de la Grande Bukharie, avec lesquels ils ont d'ailleurs une entière ressemblance. Pendant l'hiver, ils demeurent dans les Villes qui sont au centre du pays ; en été, le plus grand nombre campe dans des pâturages, cherchant l'occasion de piller & de détruire. La Perse & la Bukharie

ont beaucoup à souffrir de leurs incursions. Les Traités sont un frein trop foible pour les arrêter, parce qu'ils n'ont point d'autres richesses que les esclaves, & le butin qu'ils font. Ainsi les meilleures contrées du pays demeurent aux Sarts & aux Turcomans. Les Sarts vont à l'Est vers la Grande Bukharie, & les Turcomans à l'Ouest vers la mer Caspienne. Les Usbeks, quoiqu'ils aient des habitations fixes, sont dans l'habitude de transporter avec eux tout ce qu'ils ont de précieux, lorsqu'ils passent d'un lieu dans un autre.

Jenkinson dit que ces pays nourrissent une grande quantité de chameaux, de chevaux, & de moutons. Ces derniers animaux ont une queue qui seule pèse soixante ou quatre-vingt livres. Il n'y a dans la contrée, qui est entre Urghens & la mer Caspienne, qu'une sorte de bruyère, dont les troupeaux ne laissent pas de s'engraisser. On n'y connoît pas l'usage du pain; aussi n'y laboure & n'y ensemence-t-on pas la terre. Les Usbeks passent leur vie à ne rien faire. On les voit assis en grand nombre au milieu des champs, employant la journée à des propos tels que leur grossièreté & leur ignorance peuvent leur en inspirer.

Le pays est divisé entre plusieurs Princes de la même race, dont néanmoins l'un a le titre de Khan, avec une sorte d'autorité qui n'a que son habileté pour mesure. Ce Prince est indépendant de tout autre puissant. Comme son Camp porte le nom de Khiva, ses sujets tirent le nom de Tartares de Khiva, de cette dénomination. Lorsqu'un Prince du Sang Royal est en guerre avec les autres, ce qui est fort ordinaire, s'il est vaincu, il se retire dans le désert avec ses partisans, pour y vivre de brigandages, jusqu'à ce que ses forces rétablies lui permettent de tenter de nouveau la fortune. Il n'est jamais difficile aux Princes de former un parti, parce que les Turcomans étant toujours opposés aux Usbeks, cette jalousie donne la facilité de gagner la faction qui se croit négligée du Khan : de-là les troubles dont le Kharisme est sans cesse agité. Cet Etat met aisément sur pied cinquante mille

hommes de Cavalerie. Aboulghazi Khan tira de grandes lumières sur l'art militaire de la Perse, pendant qu'il y étoit prisonnier. Avant son regne, dit-il, les armes à feu & la manière de combattre à pied n'étoient pas connues des Usbeks. Il ne paroît pas qu'ils en aient conservé l'usage après lui. Les Khans du Kharisme n'ont point fait de conquêtes au-dehors ; leurs guerres n'ont été que des guerres civiles, ou de simples incursions dans le Khorassan qui a été pour eux une barrière insurmonta ble.

Le Kharisme fut autrefois une des Satrapies de la Perse. Les Arabes s'en rendirent maîtres, lorsqu'ils étendirent leurs conquêtes vers le Nord. Quand le pouvoir des Califes eut commencé à s'affoiblir, les Gouverneurs de cette Province suivirent l'exemple commun ; ils secouèrent le joug du Souverain. On trouvera l'Histoire de ses révolutions dans celle de l'Empire des Califes, jusqu'aux guerres de ses Princes avec Genghiskhan. Une partie du pays tomba dans l'appanage de Zagatai. A la décadence de l'Empire formé par ce Prince, ou peut-être plutôt, le Kharisme eut ses propres Rois, ou devint la proie de quelqu'autre famille Tartare ; car lorsque Tamerlan le conquit, son Trône étoit occupé par Hussein, de la Horde des Kunkurats. Ce Royaume étoit honoré du titre de Grand Empire, jusques vers la fin du quatorziéme siécle où Tamerlan fit semer de l'orge sur les fondemens de la Capitale rasée. Ensuite ce Conquérant rétablit la Ville & le Royaume dans sa splendeur. Sur la fin du quinziéme siécle, le fameux Scheïbek subjugua ce pays. Mais Ismaël Sofi ayant défait & tué ce Prince, le Kharisme rentra sous la domination de la Perse. Deux ans après, ses habitans se donnèrent à un Prince des Usbeks.

Ce Prince étoit de la famille des Khans de Touran, issus de Scheibani, frere du célèbre Batou, Khan du Kaptchac. Scheibani avoit eu sous sa domination une partie des Places conquises sur les alliés des Russes, avec quantité de Mogols, des Hordes de Kuriff, de Naimans, de Carliks, & d'Igours. L'Empire

de Touran fut dans la suite partagé entre deux freres descendus de ce Prince ; ils s'appelloient Scheik-Aglen, & Arabschah. Les successeurs de ces Princes eurent entr'eux des démêlés. Enfin, le célèbre Scheibek, Prince de la seconde branche, détrôna & mit à mort Burga, Sulthan de la première. Scheibek Khan devint un des plus puissans Monarques de l'Asie. Il avoit laissé, dans le patrimoine de sa famille, entr'autres Princes, un fils de Burga Sulthan, qui s'y rendit recommandable par sa bravoure. Celui-ci s'appelloit Ilbars. Ce fut à lui que les Kharismiens, mécontens de la Perse, déférèrent la Souveraineté sur le témoignage d'un saint homme, auquel ils venoient de l'offrir, au commencement du seiziéme siécle.

Ilbars Khan, qui n'avoit pas assez de monde pour garder ses conquêtes, parce que la plûpart des sujets de sa maison étoient sous la dépendance des descendans de ses oncles paternels, mit en délibération avec les principaux de son parti, s'il n'étoit pas à propos de faire venir auprès de lui les Princes avec leurs sujets pour augmenter ses forces. Un seul Igour osa représenter que les Souverains qui veulent conserver la tranquillité dans leurs Etats doivent tenir leurs parens éloignés des Provinces de leur domination, dans la crainte qu'un esprit inquiet n'y excite des troubles. Cependant Ilbars céda la Ville d'Urghens, avec ses dépendances, à des Princes de sa race, qui goûtèrent les invitations qu'il leur avoit faittes de venir avec leurs sujets prendre part à la conquête d'un beau pays. Il alla résider à Wasir.

Les Princes Usbeks, après avoir forcé les Persans d'évacuer les places de Kaïouk & de Hassarasap, portèrent la guerre dans le Korassan. De nouveaux ennemis se présentèrent à eux sur les confins de cette Province & du pays d'Asterabad, lesquels s'opposèrent vivement à leurs courses, quoique quelques-uns d'entr'eux se fussent rangés sous leur obéïssance : c'étoient les Turcomans. Bilbars Sulthan, frere d'Ilbars, perclus de ses membres, menoit lui-même ses Troupes au combat, monté sur un charriot léger

attelé

attelé d'un cheval & entouré de six Braves. Ilbars donna le nom de Ghazi à tous ses enfans, en mémoire des triomphes qu'il avoit remportés sur des ennemis d'une autre Religion, les Persans, suivant la signification du mot.

Sulthan Hadgi, l'aîné de cette famille, regna. Après sa mort, Hassan-Kouli, fils d'Aboulak, l'aîné de tous les Princes de la Maison de Jadigarkhan, du Touran, c'est-à-dire, de ceux qui étoient issus des trois freres, Burga-Sulthan, Aboulak, & Amounak, qui ne formant qu'une même famille, obéïssoient tous à un même Chef, quoique chacun eût son domaine particulier, Hassan-Kouli, dis-je, fut déclaré Khan. Mais les Princes des autres branches, jaloux de sa puissance, se liguèrent contre lui. Hassan Kouli fut forcé dans Urghens, & mis à mort avec son fils aîné. L'on envoya ses autres enfans dans la grande Bukharie. Sophian Sulthan, fils aîné d'Amounak, fut revêtu du titre de Khan de Kharisme par tous les Princes alliés qui convinrent entr'eux de faire un nouveau partage des Villes. Le nouveau Khan contraignit par la force de ses armes les Hordes de Turcomans à lui payer un tribut en moutons, en marchandises, en gens de guerre.

Les Usbeks se répandoient par bandes sur les frontières de la Perse, & non-seulement ils y empêchoient la culture des terres, mais encore ils coupoient toute correspondance entre les Villes Persannes de ce canton. Pour remédier efficacement à ces désordres, Schah-Thamas, Roi de Perse, prit le parti de s'allier avec ces ennemis, d'autant plus dangereux, qu'il avoit alors de grands démêlés avec l'Empereur de Constantinople. Buzzugahan, successeur de Sophian, lui accorda une Princesse de son sang en mariage.

Din-Mohammed, fils d'Avanasch Khan, excita, parmi les Usbeks, une guerre civile qui désola le Kharisme vers le milieu du seiziéme siécle. Ce Prince, à l'âge de dix-neuf ans, enleva le bétail que les Turcomans envoyoient en tribut à Moham-

DESCRIPT. DE LA TAR.

med-Ghazi, Sulthan de Wasir, parce que le conducteur du bétail lui avoit refusé du lait d'une chèvre jaune. Cet événement, qui devint la cause de la destruction d'Urghens, a donné occasion au proverbe commun chez les Usbeks : *Qu'il ne faut qu'une chèvre jaune pour détruire cette Ville.* Din Mohammed fut pris & châtié par le Sulthan de Wasir ; mais il tendit à ce Prince un piége, dans lequel il le fit périr. La guerre s'alluma. Les Princes d'Urghens triomphèrent, vainquirent ceux de Wasir, & la nombreuse postérité d'Ilbars Khan eût été entièrement détruite, si Omar Ghazi Sulthan, l'un de ces malheureux Usbeks, ne se fût sauvé dans la Grande-Bukharie. Le Sulthan fugitif trouva dans cette contrée, non seulement un asyle, mais des vengeurs. Les Khans de la Bukharie & de Samarcande réunirent toutes leurs forces pour attaquer les Princes de la postérité d'Amounak. Avanasch Khan, & tout le Kharisme, tombèrent entre leurs mains ; mais le Sulthan Din Mohammed étoit libre. Ce Prince, actif & audacieux, rassembla dix mille hommes, avec lesquels il prit la résolution de livrer bataille à une Armée de quarante mille. Ses Officiers se prosternèrent à ses pieds pour le conjurer de changer de dessein ; il prit alors, tout en colère, une poignée de poussière qu'il jetta sur sa tête, en s'écriant : » Je voue » mon ame à Dieu, & mon corps à la terre. Je me destine » aujourd'hui à la mort ; si vous trouvez votre vie plus précieuse » que la mienne, retirez-vous ; mais si vous voulez partager ma » gloire, marchons à l'ennemi. » A ce discours, toute son Armée le suivit ; il remporta une victoire complette. Le Kharisme rentra sous la domination des descendans d'Amounak, qui déférèrent à Kahl Sulthan la dignité de Khan du Royaume.

Younous Sulthan, fils de Sophian Khan, surprit la Ville d'Urghens dans le tems que le Prince Akattai Khan, frere de Khal, y regnoit. Aussitôt les enfans d'Akattai, qui avoit été empalé, vengèrent les malheurs de leur pere par la mort de l'ambitieux Younous. Din Mohammed monta sur le Trône. Ce

Prince étoit extrêmement généreux, gracieux, éloquent, & brave. Il avoit une ſingulière vivacité d'eſprit & une grande connoiſſance de l'art de la guerre. Après quelques démêlés avec la Perſe, dans lequel ſa grandeur d'ame lui valut des victoires, il s'empara de la Ville de Mérou, qu'Obeïd, Khan de la Grande Bukharie, venoit d'enlever au Sofi. Aboul Sulthan, ſon fils, ne laiſſa qu'un enfant qu'il avoit eu d'une joueuſe de harpe, contre lequel les Princes de la Maiſon d'Hadgim Khan, poſſeſſeurs de pluſieurs contrées du Khariſme, ſe liguèrent; mais ce Prince nommé Nour Mohammed fut ſoutenu par le Khan de la Grande Bukharie. Lorſqu'Obeïd fut mort, Schah Abbas s'empara de Mérou, & Nour Mohammed finit ſes jours dans une priſon à Schiraz.

Sous le regne de Doſt Khan, fils de Buzzuga Khan, Iſch Sulthan, ſon frere, & Hadgim Sulthan, ſe firent une guerre qui fut funeſte à Doſt, & qui mit Hadgim en poſſeſſion de la plus grande partie du Khariſme. Timour Sulthan, un des freres du Khan & des Princes du Royaume, mérite que l'Hiſtoire conſerve le ſouvenir de ſes vertus. La nature l'avoit médiocrement partagé de l'eſprit, mais la bonté de ſon cœur lui tint lieu de talent. La régularité de ſa conduite, ſon courage dans les combats, & ſon application au Gouvernement, le firent eſtimer de ſes peuples. Il ne voulut jamais aller manger chez un de ſes ſujets, dans la crainte de lui être incommode, depuis une correction que ſon pere Akattai Khan lui avoit faite autrefois, pour avoir pris un repas chez un payſan. Il avoit une mémoire ſi excellente, que, quoiqu'il ne ſçût ni lire ni écrire, il ne laiſſoit pas de tenir un compte exact de ſon revenu, & d'en connoître à fond les différentes branches. Abdallah, Khan de la Grande Bukharie, chaſſa du Khariſme Hadgim Khan, qui ne rentra dans la poſſeſſion de ſes Etats qu'après la mort du Conquérant Bukharien. C'eſt à Hadgim Khan que Jenkinſon préſenta, en 1558, des lettres de la part du Czar de Ruſſie; & l'an 1595 ils envoyèrent au Czar Théo-

DESCRIPT. DE LA TAR.

dore des Ambaſſadeurs pour lui demander ſon amitié. Hadgim mourut au commencement du ſeiziéme ſiécle. Aralo Mohammed Khan, ſon fils, fit d'abord la guerre aux Coſaques, aux Kalmouks, aux Naimans, &c. La fin du regne de ce Prince fut troublée par des guerres plus que civiles. Il vit ſes enfans s'entre-déchirer les uns les autres, & tremper leurs mains rebelles dans ſon propre ſang. Cependant le Khariſme demeura à ceux de ſes enfans qui avoient ſuivi la voix de la nature. Ces Princes, qu'un intérêt commun avoit réunis, ſe diviſèrent lorſqu'ils eurent des intérêts particuliers à faire valoir. Iſphendiark Khan & Schérif Mohammed regnèrent l'un après l'autre. Aboulghazi, Auteur de l'Hiſtoire généalogique des Tatars, leur ſuccéda en 1642 : il avoit été dix ans priſonnier en Perſe, où Schala-Sofi l'avoit traité avec tant d'égards & de diſtinction, que l'Usbek lui demeura conſtamment attaché. Ce Prince ſe diſtingua contre les Kalmouks, & contre le Khan de la Grande Bukharie. Dans ſa vieilleſſe, il céda le Trône à ſon fils Anuſcha-Mohammed, dans le deſſein de paſſer le reſte de ſes jours à ne s'occuper que de la Religion. Il mourut peu de tems après, ayant regné vingt ans.

» Ce n'eſt point, dit ce Prince dans la Préface de ſon Hiſ-» toire, par vanité que je m'érige en Auteur. Si j'avois à me » glorifier de quelque choſe, ce ne pourroit être que de ma » conduite & d'une ſageſſe que je tiens, non de moi, mais de » Dieu. D'un côté, j'entends le métier de la guerre auſſi » bien qu'aucun autre Prince, ſçachant également combattre » avec peu de Troupes, & avec des Armées nombreuſes, à la » tête de ma Cavalerie, & avec mon Infanterie. D'un autre » côté, j'ai un talent particulier pour écrire en toutes ſortes » de langues, & je ne ſçais ſi l'on trouvera facilement un hom-» me plus habile que moi dans ce genre, ſi ce n'eſt dans la » Perſe ou dans les Indes. Mais dans toutes les Provinces voi-» ſines, j'oſe me flatter que perſonne ne me ſurpaſſe ni dans le

» métier de la guerre, ni dans la ſcience des Lettres; quant aux » pays, qui me ſont inconnus, je m'en embarraſſe peu. » Ce Prince, dit Chardin, avoit ſçu déguiſer ſi parfaitement la barbarie qui eſt naturelle aux Tartares, & prendre un air ſi affable & ſi gracieux, qu'on l'auroit cru né Perſan.

La poſtérité d'Aboulghazi Bahadour Khan regne dans le Kharifme. Son petit-fils Hadgi-Mohammed envoya, l'an 1714, un Miniſtre à Pétersbourg pour y traiter d'une alliance avec la Cour de Ruſſie. Il eſt arrivé depuis dans cet Etat une révolution dont on ignore les circonſtances, à ce que dit Bentink. Peut-être a-t-elle rapport à celle dont le P. Nacchi, Miſſionnaire Jéſuite, a donné une courte relation que l'on trouve dans le quatriéme tome des Mémoires des Miſſions en Syrie & en Egypte. Cet Ecrivain raconte qu'il avoit vû paſſer par Alep le Prince des Usbeks qui ſe rendoit au tombeau de Mahomet, dans le deſſein d'y mener une vie privée. Son fils s'étant ſaiſi de ſa perſonne, lui avoit fait arracher les yeux pour lui ôter l'eſpérance de remonter jamais ſur le Trône. Il marchoit à cheval, un bandeau ſur le front, ſous une eſcorte de cinquante Gardes. Mais depuis ce tems, ajoûte Nacchi, nous apprenons que le fils eſt mort miſérablement, & que le pere a été rétabli dans ſes Etats.

Quoiqu'il en ſoit, il eſt certain que le Khan des Usbeks, en 1719, devoit être un Prince guerrier, & qui jouiſſoit d'une bonne vue, puiſqu'il commandoit en perſonne ſes Armées. Le Czar Pierre le Grand ayant deſſein de rendre plus floriſſant le commerce de ſes Etats, vouloit établir une communication entre la Sibérie & les contrées méridionales de l'Aſie, par le moyen de la rivière de Sirth qui arroſe le pays de Turkeſtan. En 1719, il envoya, par la voie d'Aſtrakhan, le Brigadier Beckowitz, Circaſſe de naiſſance, avec deux mille cinq cent hommes pour s'emparer de l'embouchure de cette rivière. Les Tartares, qui avoient pris de l'ombrage de ce qu'on étoit venu pluſieurs fois reconnoître ce lieu, ſaignèrent la rivière en tant d'endroits, qu'ils vinrent à

DESCRIPT. DE LA TAR.

bout de la conduire par trois bras différens dans le lac Arall, & son véritable lit fut aisément comblé. Beckowitz trouva l'embouchure de la rivière à sec; cependant il entreprit d'y bâtir des Forts, autant qu'un terrein sablonneux pouvoit le permettre. A peine s'étoit-il mis en état de résistance, que les Kharismiens l'attaquèrent avec une nombreuse Cavalerie. Il se défendit avec tant de résolution, que le Khan désespérant de le forcer, lui fit dire qu'il seroit charmé de voir les Russes établis dans son voisinage, mais que les autres Princes Tartares l'avoient obligé, dans cette occasion, à s'opposer à leurs desseins. Comme ce même Khan avoit déja fait faire de semblables protestations à la Cour de Russie, Beckowitz se persuada qu'elles étoient sincères. Après une fausse attaque de la part des Kharismiens, on négocia. Beckowitz demanda des guides pour aller reconnoître le nouveau cours du Khesel. Ceux-ci les conduisirent avec ses Troupes dans les marécages, où les Tartares l'enveloppèrent & le massacrèrent avec la plus grande partie de ses gens. Ceux qui étoient restés à la garde des Forts, se rembarquèrent au plus vîte pour regagner Astrakhan.

Grande-Bukharie.

Ce pays, qui paroît comprendre la Sogdiane & la Bactriane des Anciens avec leurs dépendances, est situé entre les 34e & 44e degrés de latitude, & les 92e & 107e degrés de longitude. Il est borné au Nord par le pays des Kalmouks, à l'Est par la Petite Bukharie, au Sud par les Etats du Grand-Mogol & la Perse, à l'Ouest par le Kharisme. Il a environ cent cinquante lieues d'Allemagne dans sa plus grande longueur, & à-peu-près autant dans sa plus grande largeur. La Bukharie ou Bogarie est présentement la contrée de la Tartarie la plus cultivée & la mieux peuplée. C'est le plus riche terroir de l'Asie Septentrionale. Les montagnes renferment des mines très-riches. Les vallées sont d'une fertilité surprenante en toutes sortes de fruits & de lé-

Descript. de la Tar.

gumes. Les rivières produisent une abondance incroyable d'excellens poissons. Le bois, qui est si rare dans le reste de la Tartarie, est ici commun en quantité d'endroits. Cependant les habitans ne profitent pas, comme ils le pourroient, de ces avantages. Leur paresse est si excessive, qu'ils aiment mieux piller & massacrer leurs voisins que d'employer un travail médiocre à cultiver les bienfaits de la nature.

On divise la Grande - Bukharie en trois Provinces, celle de Bokhara, ou la Bukharie proprement dite, le Maouarennahar, & la contrée de Balk. Chacune de ces Provinces avoit son Khan particulier; mais depuis quelque tems, le Khan de Bokhara posséde le Maouarennahar, ensorte que tout ce qui est au Nord de la rivière d'Amou, & la partie Orientale qui est au Sud de cette rivière, sont sous sa domination.

La Province de Bokhara est la plus occidentale du pays. Sa Capitale, Bokhara ou Baghar, située à 39 degrés de latitude, & à vingt journées d'Urghens, est fort grande, & fortifiée d'un bon rempart. Elle est partagée en trois quartiers, dont l'un est formé par le Château du Khan, & ses dépendances; l'autre par les habitations des Mirzas, & des Officiers de la Cour, & le dernier par les maisons des Bourgeois, des Marchands, & du peuple. Dans celui-ci, chaque profession a ses rues particulières. Les eaux de la rivière qui passe par la Ville sont mal - saines. On dit qu'elles engendrent aux jambes de ceux qui en boivent, des vers longs d'une aune; que ces vers sortent chaque jour de la longueur d'un pouce; & que si en les tirant, ils se rompent dans l'opération, le malade doit s'attendre à la mort. Le Chef de la loi a beaucoup de pouvoir dans cette Ville; il y est plus respecté que le Khan même. Dans les guerres civiles qui surviennent fréquemment entre les Princes, la balance panche ordinairement du côté de celui pour lequel il se déclare. Le Khan n'a pas des richesses moins bornées que sa puissance. Il n'a-guères d'autres revenus que le dixiéme des ventes qui se font dans la Ville; le

Descript. de la Tar.

peuple en fouffre beaucoup. La fituation de Bokhara eft très-favorable au commerce, & les droits y font fort modérés; cependant le concours des étrangers y eft médiocre, parce qu'ils y font exposés à des oppreffions continuelles. Les Etats du Grand-Mogol, & une partie de la Perfe, en tirent toutes fortes de fruits fecs d'un parfum exquis. Karmina, Wardanfi, Karshi font, après Bokhara, les Villes les plus confidérables de cette Province.

Le Maouarennahar, à l'Eft de la Bukharie proprement dite, & au Nord de Balk, a pour Capitale Samarcande fituée à 41 degrés de latitude, à 95 de longitude, à fept journées au Nord de la Ville de Bokhara. Quoiqu'elle ne foit pas auffi floriffante qu'elle l'étoit autrefois, elle ne laiffe pas d'être encore affez étendue & fort peuplée. Elle eft fortifiée de bons remparts. On prétend qu'elle fournit le plus beau papier de foie qui fe faffe dans l'Afie; & dans cette opinion, il eft fort recherché par tous les Orientaux. Samarcande a une Académie des plus célèbres, & des plus fréquentées des pays Mahométans. Une petite rivière qui la traverfe & qui va fe jetter dans l'Amou, y feroit d'une grande commodité pour la communication avec les contrées voifines, fi les habitans avoient l'induftrie de la rendre navigable. Il ne manque rien à cette Ville pour faire un commerce confidérable, que d'avoir d'autres maîtres & d'autres voifins que les Tartares Mahométans. Le Khan de Bokhare laiffe infenfiblement tomber en ruine le Château de Samarcande. Les autres Villes les plus remarquables du Maouarennahar font Otrar, Zarnuk, Kojende, Kafch, Saganian, Washir, & Ternud. Anghien paffe pour la plus confidérable des Places Orientales de la Bukharie.

La Province de Balk au Sud de Samarcande & à l'Eft de Bokhara, eft fi fertile & fi bien cultivée, que fon Khan, quoiqu'elle foit petite, en tire un gros revenu. Les Usbeks de ce canton font les plus civilifés des habitans de la Bukharie: avantage dont ils font apparemment redevables au commerce qu'ils ont avec la Perfe & avec l'Inde. Mais fi l'on en excepte l'induftrie

&

& le goût du travail qui les diſtinguent des autres Tartares, il y a entre eux peu de différence pour les uſages & pour la Religion. Le pays ſe diviſe en pluſieurs Provinces, dont le Kotlan, le Tokhareſtan, & le Boghaſan ſont les plus notables. Les principales Villes ſe nomment Balk, Farihab, Talkan, & Anderah. Balk, vers les frontières de la Perſe, paſſe pour la meilleure des Villes poſſédées par les Tartares Mahométans. Elle eſt grande, belle, fortifiée, & bien peuplée. C'eſt l'entrepôt de tout le commerce qui ſe fait entre la Grande-Bukharie & les Indes, à cauſe de la parfaite liberté dont les étrangers y jouiſſent. Le Prince de Balk ne doit la conſervation de ſes Etats qu'à la jalouſie des puiſſances voiſines. Si l'une paroît dans la diſpoſition de l'attaquer, il eſt aſſûré de trouver de l'appui dans l'autre.

On diſtingue dans la Grande-Bukharie trois Nations, les Bukhariens ou Tadgiks, anciens habitans du pays ; les Mogols qui s'y établirent ſous la conduite du Zagatai ; les Uſbeks qui ſont aujourd'hui en poſſeſſion du Gouvernement.

Les Villes des deux Bukharies ſont toutes habitées par les Bukhariens : c'eſt pour cette raiſon qu'on donne à ces peuples le nom de Tadgik, citoyen, habitant des Villes. Ils ſont d'une taille ordinaire, mais bien priſe. La plûpart ont les yeux noirs, grands, & pleins de feu, le nez aquilin, les joues bien coupées, les cheveux noirs & beaux, la barbe épaiſſe, & le teint fort blanc pour le climat. Leurs femmes, qui ſont généralement grandes & bien faites, ont le teint & les traits admirables, Les deux ſexes portent des chemiſes & des haut-de-chauſſes de Calico ; mais les hommes ont par-deſſus un cafetan ou veſte de Calico ou de ſoie, & les femmes de longues robes aſſez amples pour flotter autour d'elles. Les Bukhariens profeſſent le Mahométiſme ſuivant les principes des Turcs. Ils tirent leur ſubſiſtance des profeſſions méchaniques, & du commerce que les Kalmouks & les Uſbeks leur abandonnent entièrement. Mais comme il vient peu de Marchands étrangers dans leur pays, ſur-tout dans les can-

Descript. de la Tar.

tons où les Tartares Mahométans sont les maîtres, ils vont en foule à la Chine, aux Indes, en Perse, & dans la Sibérie, d'où ils rapportent un profit considérable. Quoiqu'ils possédent toutes les Villes, ils ne se mêlent jamais de guerre; ils en laissent le soin aux Kalmouks & aux Usbeks, auxquels ils payent régulièrement un tribut annuel pour chaque Village. Cet assujettissement & leur esprit pacifique, suite de leur goût pour le commerce, les font mépriser des Tartares. Ces peuples ignorent leur origine; ils sçavent seulement par tradition qu'ils sont venus d'une région éloignée. Ils ne sont point divisés en Tribus comme divers peuples de l'Orient. Quelques Ecrivains les ont fait descendre des Tribus d'Israël dispersées par Salmanasar.

Les Tartares ou Mogols Zagatais sont mêlés & confondus avec les Usbeks. On trouvera l'Histoire des Khans de cette famille à la tête de celle des Grands-Mogols de l'Inde. Une foule de traits de l'Histoire de la Bukharie sont répandus dans celle de l'Empire des Califes, comme il y en a plusieurs de l'Histoire des Usbeks de cette contrée dans celle des Usbeks du Kharisme. Il ne me reste que peu de chose à dire ici de l'Histoire de ces Tartares, après que j'aurai parlé de leurs mœurs.

Les Usbeks de la Grande-Bukharie passent généralement pour les plus civilisés des Tartares Mahométans, quoiqu'ils ne soient pas moins livrés que les autres au vol & au pillage. A l'exception de leurs bottes qui sont fort grossières, leur habillement pour les deux sexes est à peu-près le même que celui des Persans, mais il n'a pas tant de grace. Leurs Chefs portent sur leur turban une plume de héron. Leur langue est un mélange de Turc, de Persan, & de Mogol. Leurs armes sont celles des autres Tartares. Depuis quelque tems ils se servent de mousquets à la manière des Persans. Une grande partie de leur Cavalerie porte des cottes de maille, & un petit bouclier. Les Tartares Bukhariens se piquent d'être les plus robustes & les plus braves de leur Nation. En effet, leur réputation de bravoure est si bien établie, que

les Perſans mêmes qui ſont naturellement courageux, les regardent avec une ſorte d'effroi. Les femmes aſpirent auſſi à la gloire du courage militaire, & ne craignent pas de partager avec leurs maris les périls des combats. La plûpart ſont très-bien faites; il s'en trouve quelques-unes qui paſſeroient pour des beautés parfaites dans tous les pays du monde. Les chevaux des Uſbeks ſont admirables pour l'uſage qu'ils en font. Ces peuples ſont continuellement en guerre avec les Perſans, parce que les belles plaines du Khoraſſan favoriſent leurs courſes; au lieu que les montagnes qui les ſéparent des Etats du Grand-Mogol, ſont inacceſſibles à leur Cavalerie. Ceux qui ſe bornent à la ſubſiſtance qu'ils tirent des beſtiaux habitent, comme les Kalmouks, ſous des huttes ou des camps volans. Ceux qui cultivent la terre demeurent dans des villages & des hameaux: on en voit peu dans les Villes.

Comme Aboulghazi ne parle des Khans de la Bukharie que paſſagèrement, à l'occaſion des guerres ou des alliances qu'ils firent avec les Khans du Khariſme, on a lu dans l'article précédent les principaux événemens de leurs regnes que l'Hiſtoire ait conſervés. A la fin du 15ᵉ ſiécle, le fameux Scheïbek entra dans la Grande Bukharie, d'où il chaſſa le Sulthan Babour & les Zagataïens qui ſe retirèrent dans l'Inde, où ils ſe firent un établiſſement. Couſchandgi, le plus puiſſant des Princes Mogols, fut le ſucceſſeur de Scheïbek Khan; il défit le Sulthan Babour, mais la fortune l'abandonna lorſqu'il voulut attaquer les Perſans. Cependant il établit entre les deux Nations une paix ſolide qui ne fut point rompue par ſon ſucceſſeur Abouſaïd; mais Obeïd Khan, fils de Mahmoud, frere de Scheibek, ayant remplacé ce dernier, ne ceſſa de porter la guerre dans la Perſe & dans le Khariſme. Après lui, Abdallah Khan, fils d'Iskender, ne regna pas longtems. Abdolmoumin, fils de celui-ci & le dernier des Princes de la poſtérité de Scheibani qui ait regné dans la Grande Bukharie, fut aſſaſſiné par les deſcendans de Togaitimour, ſecond

DESCRIPT. DE LA TAR.

fils de Toufchi Khan, à la poftérité duquel paffa cet Empire. Les fucceffeurs d'Abdolmomin font 1° Imamkouli Khan qui donna retraite au Prince Aboulghazi du Kharifme; 2° Nadir Mohammed, que fes vaffaux foulevés par la dureté de fon gouvernement, dépoférent vers le milieu du dix-feptiéme fiécle; 3° Abdolaziz Khan, qui, ayant formé le deffein de conquérir le pays de Batk, attira dans fes Etats les armes d'Aboulghazi Khan, lequel vengea par de grands ravages les injures que fa famille avoit reçues de ce Prince. Depuis la paix conclue en 1658 entre ces deux Khans des Usbeks, on ne trouve plus rien de régulier fur ceux de la Grande Bukharie.

La Petite Bukharie ou le Royaume de Kafchgar.

Quoique ce pays foit plus éloigné de l'Europe que la Grande Bukharie, il eft beaucoup mieux connu, parce qu'il eft le paffage commun des caravanes de Perfe & des Indes, ainfi que de celles du Kharifme & de la Tartarie, pour fe rendre à la Chine. Le P. Goës Jéfuite l'a traverfé d'un bout à l'autre.

La Petite Bukharie eft plus étendue que la Grande; mais celle-ci l'emporte, tant pour le nombre & la beauté des Villes, que pour la bonté du terroir, & pour la multitude des habitans qui lui donnent un air de grandeur que n'a point la Petite Bukharie. Cette dernière contrée eft l'ancien pays des Gétes, & la principale Province du Zagatai. Sa fituation eft du 92e au 118e degrés de longitude, & du 35e au 45e degrés de latitude. Elle eft environnée de déferts. A l'Oueft, elle a la Grande Bukharie, au Nord le pays des Eleuthes, à l'Eft les Mogols, fujets de la Chine, au Sud le Tibet.

C'eft un pays fertile & peuplé. La grande élévation du terrein & la hauteur des montagnes qui le touchent de plufieurs côtés, fur-tout au Sud, le rendent beaucoup plus froid qu'il ne devroit l'être naturellement par fa fituation. Dans l'été, ces monta-

Descript. de la Tar.

gnes y concentrent tellement la chaleur, qu'hors des maifons, on ne peut pas la fupporter. Il eft riche en mines d'or & d'argent; mais les Kalmouks qui en font les maîtres, & les Bukhariens ignorent également la manière de les travailler. Ces Nations fe contentent de recueillir, au printems, l'or que les torrens entraînent des montagnes, lorfque la neige commence à fondre. De-là vient la poudre d'or que les Bukhariens portent aux Indes, à la Chine, & en Sibérie. On trouve auffi dans le pays toutes fortes de pierres précieufes. Les habitans n'ayant pas l'art de polir le diamant, le vendent brut. Le pays confifte dans une longue chaîne de montagnes, dont les branches traverfent des déferts fablonneux. Le pied de ces montagnes eft entremêlé de vallées fertiles. On peut le divifer en quatre parties, le Royaume de Kafchgar, & les Provinces d'Akfu, de Turfan, & de Khamil ou Hami.

Kafchgar eft la plus occidentale de ces Provinces. Dans une longueur de quatre cent vingt milles fur trois cent foixante de largeur, il ne s'y trouve que huit ou neuf Villes dont les Voyageurs nous aient appris les noms. Celles qui méritent quelque attention font Kafchgar, Yarkien, & Kotom. Quoique Kafchgar, ancienne Capitale du Turkeftan, foit extrêmement déchue de fon ancienne fplendeur, elle entretient encore un commerce affez confidérable avec les pays voifins. Yarkien, à préfent Capitale de la Petite Bukharie, eft une grande Ville affez bien bâtie à la manière des Orientaux. Comme elle eft le centre du commerce entre les Indes & le Nord de l'Afie, entre le Tibet & la Sibérie, entre la Grande Bukharie & la Chine, elle ne peut manquer d'être fort peuplée, & fes habitans Bukhariens doivent être riches, puifque tout le commerce de ces Nations paffe par leurs mains. On voit dans la Ville un Château où le Contaifch des Kalmouks vient de tems en tems demeurer quelques mois: ce qui a donné lieu de prendre Yarkien pour fa réfidence ordinaire. Kotom, quoique foumife à ce Prince, eft auffi affez floriffante par fon

Descript. de la Tar.

commerce. Le Khan en tire un tribut, à la faveur duquel elle jouit de sa protection, sans être incommodée par les Kalmouks.

On croit que la Province d'Aksu est le Karakitay ou Karakatay, où l'Empire Occidental des Khitans fut fondé. Cette conjecture s'accorde avec le Journal du P. Goës, qui, dans son voyage de Kaschgar à Aksu, traversa un désert nommé Karakatay, ou Kataynoir, parce qu'il fut habité long-tems par la Nation de Katay. Aksu, Capitale du pays, n'est presque connue que de nom. Goës nomme la partie Orientale de la Petite Bukharie Kaschgar, & sa partie Occidentale Chalis.

Les Provinces de Turfan & de Khamil paroissent avoir été possédées autrefois par les Ouigours. Turfan contient plusieurs Villes, dont la Capitale, du même nom, est considérable. Khamil n'a qu'une petite Ville de son nom, & peu de Villages. Son territoire ne produit guères d'autres fruits que des melons d'une délicatesse admirable.

Les Bukhariens ont des manières gracieuses pour les étrangers. Ils exercent le commerce avec assez d'avantage dans les pays voisins ; mais ils ont tant d'avidité pour le gain, qu'on s'expose à être leur dupe, si l'on traite avec eux sans précaution. L'habillement des hommes & des femmes est peu différent de celui des Tartares. Les deux sexes ont pour ornement de petits sacs de cuir qui contiennent des prières écrites par leurs Prêtres, & qu'ils portent comme des reliques. Quelques femmes, sur-tout avant le mariage, se peignent les ongles en rouge. Les maisons des Bukhariens ne sont pas mal bâties, mais leurs meubles sont en petit nombre. Ils se couchent tout à-fait nuds. Leur propreté, dans les alimens, est extrême. Ils les font préparer sous leurs yeux par des esclaves qu'ils enlévent aux Kalmouks, aux Russes, & à d'autres Nations voisines. Leur nourriture la plus ordinaire est de la viande hachée dont ils font des pâtés en forme de croissant. Ils n'ont guères d'autre boisson qu'une espèce de thé noir, le bouillon des Tartares, qu'ils préparent avec du

lait, du ſel, & du beurre. En le buvant, ils mangent du pain, lorſqu'ils en ont.

Les Bukhariens achetent leurs femmes à prix d'argent ; ainſi c'eſt une grande richeſſe que d'avoir beaucoup de belles filles. La loi défend aux perſonnes qui doivent ſe marier, de ſe parler & de ſe voir depuis le jour du contrat juſqu'à la célébration. Les nouveaux époux ne ſe voient point pendant la cérémonie du mariage ; mais ils répondent chacun de leur côté aux queſtions que leur fait le Prêtre. Pendant trois jours le mari va le ſoir ſe coucher tout habillé auprès de ſa femme, en préſence de quelques autres ; mais ce n'eſt que pour un moment. La troiſiéme nuit, il entre dans tous les droits du mariage, & le lendemain il emmène ſa femme à la maiſon. Les quarante jours qui ſuivent l'accouchement ſont regardés comme un tems impur, pendant lequel la loi défend à la femme juſqu'aux prières de Religion. Quoique la polygamie ſoit un péché pour les Bukhariens, il y en a qui ſont chargés de dix femmes, & même d'un plus grand nombre. Le divorce eſt permis aux deux parties.

La Médecine conſiſte dans ce pays en une pratique ſuperſtitieuſe. Lorſqu'un Bukharien tombe malade, le Moullah lui lit un paſſage de quelque livre, & après avoir ſoufflé ſur lui pluſieurs fois, il fait voltiger autour de ſes joues un couteau fort tranchant qui eſt cenſé couper la racine du mal. Si le malade en meurt, le Prêtre lui met l'Alcoran ſur la poitrine, & le corps eſt enſuite renfermé dans un tombeau. La langue des Bukhariens a, comme leur Religion, beaucoup de reſſemblance avec celle des Turcs : elles ne diffèrent pas moins entr'elles.

Quoique le Mahométiſme domine dans les Villes & les Villages de la Bukharie, toutes les Religions y ſont tolerées, parce que les Kalmouks, maîtres du pays, croient qu'il n'eſt pas permis d'employer la violence pour combattre la Religion d'autrui, comme tous les peuples plongés ainſi qu'eux dans l'idolâtrie, & tous ceux qui ſuivent l'eſprit de la vraie Religion. Les Bu-

khariens ont quelques notions fur la perfonne de Jéfus Chrift, mais altérées par des imaginations bifarres. En admettant une autre vie, ils rejettent l'éternité des peines, & ils font tomber le châtiment éternel du péché fur le Démon qui en eft l'auteur. Ils admettent huit paradis pour les Juftes, & fept enfers pour les méchans qui feront purifiés par le feu. Ceux des élus qui ne doivent point être foumis à la peine du feu, feront choifis parmi les Juftes, un fur cent pour les hommes, un fur mille pour les femmes. Cette petite troupe jouira de toutes les félicités jufqu'à ce qu'il plaife à Dieu de créer un nouveau monde. Ils ont un jeûne de trente jours, pendant lefquels ils ne mangent que la nuit. Ceux qui tranfgreffent cette loi font obligés de mettre en liberté le meilleur de leurs efclaves, ou de donner un feftin à trente-fix perfonnes, fans compter quatre-vingt-cinq coups de fouet que l'Agun, ou le Grand-Prêtre leur fait donner fur le dos nud avec une lanière de cuir. Les Artifans obtiennent la permiffion de manger pendant le jour.

Il y a dans la Bukharie divers ordres de Magiftrats fubordonnés les uns aux autres. Ceux du dernier rang ont l'infpection de dix ou douze familles ; ceux du rang qui eft au deffus en commandent cent ; les premiers en gouvernent mille. Ils font tous dépendans d'un Commandant Général que le Khan choifit entre les anciens Princes du pays. Ces Magiftrats font tenus de faire le rapport de tous les différends à leur Supérieur. Cette forme du Gouvernement eft l'ouvrage de Zigan-Araptan, fucceffeur de Bafton ou Kaldan, Chef des Eleuthes, qui, en 1683 conquit la petite Bukharie fur le Prince ou les Princes qu'elle reconnoiffoit alors. En 1603, lorfque le P. Goës y voyagea, il paroît qu'elle étoit fous le Gouvernement d'un feul Prince. Le P. Gaubil dit qu'en 1726 Araptan l'avoit toute entière fous fa protection. Les defcendans de Zagatai regnèrent à Kafchgar ; mais leur Hiftoire eft prefqu'entièrement inconnue. Toglouktimour Khan fut le premier des Genghiskhaniens de ce Royaume qui embraffa

brassa le Mahométisme. Son fils Elias Khodgia Khan, & toute sa famille, furent barbarement massacrés par un rebelle nommé Kamareddin qui eut de longues guerres à soutenir contre Tamerlan. L'usurpateur fut obligé de se réfugier dans des déserts. Alors on plaça sur le Trône un fils d'Elias Khodgia Khan, qu'une des femmes de ce Prince avoit dérobé à la cruauté de Kamareddin. C'est de ce nouveau Khan nommé Kesser-Khodgia, que descendoient les derniers Rois du pays; mais on ignore leur Histoire.

Le Turkestan.

Les Arabes & les Persans donnent à cette contrée le nom de Touran que ceux-ci font venir de Tur, fils de Phéridoun, septiéme Roi de Perse de la première race. Les Turcs & les Tartares Mahométans, comme on l'a vû, dérivent ce nom de celui de Turk, fils de Japhet. Le Turkestan comprenoit autrefois tous les pays Tartares possédés par les Turcs. On trouvera dans l'Histoire des Turcs & dans celle des Arabes diverses notions sur les peuples de cette contrée. Le Turkestan, proprement dit, est bordé au Nord par la rivière de Yem ou Jemba, & par les Arag-Tagl, ou Montagnes des Aigles; à l'Est par les domaines des Eleuthes; au Sud par le Kharisme & la Grande Bukharie; à l'Ouest par la mer Caspienne. Sa longueur est d'environ 480 milles, & sa largeur de 252.

On ne connoît dans ce pays que deux rivières considérables; le Sir nommé par les Grecs Jakartes, par les Arabes Sihon, par les Moscovites Daria, au Sud, & l'Yem. Les bords fertiles du Sir offrent un grand nombre de Villes, telles qu'Anghien, Adarkand, Audugan, Aksikat, Khodjende, Taschkand, Tonkat, Otrar ou Tarab, Saganac, Sabrun, Yassi. On ne trouve ni Villes ni Villages sur les bords du Yem. Comme cette rivière n'a pas plus de cinq pieds d'eau à son embouchure, les Russes ne

Descript. de la Tar.

trouveroient aucun avantage à s'y établir, & les habitans Tartares campent dans des hutes.

La partie de l'Eſt eſt habitée par les Karakalpaks, ou les Mankats qui s'étendent depuis la Ville de Turkeſtan juſqu'à la mer Caſpienne. Celle de l'Oueſt a pour maîtres les Tartares de la Horde de Kaſat-Kia qui regnent depuis la même Ville juſqu'aux montagnes de l'Eſt.

La Ville de Turkeſtan ou Touran, Capitale de tout le pays, & réſidence du Khan des Karakalpaks pendant l'hiver, eſt une Place aſſez triſte, quoique dans une belle ſituation : on ne fixe point à quel degré elle ſe trouve. Les Karakalpaks ſont des brigands de profeſſion qui n'ont d'autre fonds pour leur ſubſiſtance que ce qu'ils enlèvent aux Kalmouks, & aux ſujets de la Ruſſie. Souvent ils paſſent en troupes avec ceux de Kaſat-Kia, les montagnes des Aigles, pour pouſſer leurs courſes fort avant dans la Sibérie. L'uſage de tous ces Tartares eſt de paſſer l'hyver dans les Villes, & l'été ſur les bords de la mer, ou vers l'embouchure du Sir dans le lac d'Aral. Quoique les Karakalpaks forment pour le nombre une Nation puiſſante, l'autorité de leur Khan eſt très-bornée. Leurs Mirzas ont pris ſur eux tant d'aſcendant, que l'obéïſſance du peuple eſt réglée par la volonté de ces Chefs. Il en eſt de même du Khan de Transkunt.

Tous les Tartares du Turkeſtan ſont des reſtes des Kanglis, des Cataguns, des Manskats, &c. Leurs Khans deſcendent des Mogols qui demeuroient vers le Jaïk, & qui y reſtèrent pendant que Scheibek-Khan faiſoit ſon irruption dans les pays plus méridionaux. Mais on n'a aucun détail hiſtorique ſur la ſucceſſion de ces Princes.

Les Kaſats occupent non-ſeulement la partie Orientale du pays, mais encore une portion de la partie Occidentale. Taſchkunt, leur Capitale, eſt ſituée ſur le Sir vers le 42e degré de latitude. C'eſt une Ville fort ancienne qui a été pluſieurs fois détruite

DESCRIPT. DE LA TAR.

& rebâtie. Schahrokhia, autre Ville des Kasats, n'est plus qu'une misérable Place qui ne contient pas au-delà de deux cent pauvres cabanes. Les Tartares de la Horde Kasat-Khia ressemblent, pour la figure, aux Kalmouks. Leurs femmes sont grandes & bien faites, & leurs faces, quoique larges & plates, ont quelque chose d'agréable. Quoique ces Tartares occupent de fort beaux cantons, ils n'en profitent pas, parce qu'ils aiment mieux le métier de brigands que celui de laboureurs. Ils cultivent néanmoins les terres autant que leurs besoins le demandent; ce qui se réduit à peu de chose, parce que leurs troupeaux & la chasse leur fournissent leur principale nourriture, & que le pain est peu en usage chez eux. Quoiqu'ils soient continuellement en course avec les Karakalpaks, ce qu'ils dérobent n'égale pas ce qu'ils pourroient recueillir de leurs terres. Le commerce des esclaves est le seul qui attire chez eux des Marchands étrangers, & le seul qui se fasse en sûreté dans le pays. Ils gardent peu d'esclaves pour eux mêmes, si ce n'est de jeunes femmes & de jeunes filles de Russie. Quoiqu'ils fassent profession du Mahométisme, ils n'ont ni Alcoran, ni Moullahs, ni Mosquées. On croit qu'ils peuvent mettre environ trente mille hommes sous les armes, & qu'en se joignant aux Karakalpaks, ils formeroient une Armée de 50 mille.

Le Tibet ou Tangut, &c.

Ce pays appartient, en partie à la Tartarie, & en partie à l'Inde. Les Indiens, établis en-deçà du Gange, lui donnent le nom de Boutan ou Buton; les Tartares l'appellent Barantola ou Tangut, les Chinois Tsanli, & les Indiens, placés au-delà du Gange, Lassa. Il comprend le vaste espace qui se trouve entre la grande rivière d'Yo-Long & la source du Gange, du 87e au 121e degrés de longitude, & du 26e au 39e degrés de latitude, ayant l'Empire Mogol & la Grande-Bukharie à l'Ouest, le même Empire & divers Royaumes de l'Inde sur

Descript. de la Tar.

le Gange au Sud ; le pays de Kokonor & la Petite-Bukharie au Nord, la Chine à l'Eſt. Ses habitans ſont moitié Indiens, moitié Tartares, & quelques-uns de ſes Princes ſont tributaires du Grand-Mogol.

Le terrein du Tibet eſt, en général, fort élevé & hériſſé de montagnes affreuſes. L'entrée du côté de Kachemire parut aux yeux d'un Miſſionnaire une véritable image de la triſteſſe, de l'horreur, & de la mort même. Les montagnes y ſont comme entaſſées les unes ſur les autres, & à peine ſéparées par d'impétueux torrens, dont le bruit eſt capable d'effrayer les plus intrépides Voyageurs. On dit que leur pied n'eſt guères moins inabordable que leur ſommet n'eſt inacceſſible. Les routes qu'on y a pratiquées ſont ordinairement ſi étroites, qu'on trouve à peine à y placer le pied entre des précipices. Pour traverſer les torrens, il n'y a d'autres ponts que quelques planches chancelantes, ou des cordes étendues en croix qui ſoutiennent des branches d'arbres. On ne voit ni arbres ni plantes. Du côté de la Chine, la hauteur des rochers toujours couverts de neige, rend le pays très froid, eu égard à ſa latitude. Dans le centre l'air eſt tempéré. Le Tibet eſt traverſé de l'Oueſt à l'Eſt par la grande rivière d'Yaru qui s'enfuit dans le golfe de Bengale. On aſſûre que le Hoang-Ho, ou Fleuve Jaune de la Chine, prend ſa ſource dans des lacs ſitués au Nord-Eſt. L'Altankol ou la rivière d'Or de la Province Tartare de Kokonor, roule avec ſes ſables dorés juſques dans ces lacs. Ces ſources du Hoang-Ho brillent comme des étoiles au nombre de plus de cent ; ce qui a fait donner au pays le nom de Hoſun-Norwer (des étoiles). Les autres principaux lacs ſont Kokonor ou la grande Mer, Chatingnor, Oringnor, Tenkeri, &c. Le Gange commence à ceux de Lankeri & de Mapama. On trouve peu de lumières ſur la Géographie & ſur l'Hiſtoire de ce pays.

Bernier le diviſe en trois principales régions, le petit Tibet, le grand Tibet, & le pays de Laſſa ; à quoi l'on peut ajoûter les petits Etats de Kokonor & de Tufan.

Le petit Tibet que le P. Desideri appelle Baltistan, est un pays assez fertile, habité par des peuples Mahométans, & gouverné par des Princes tributaires du Grand-Mogol. Sous le regne de Schah-Jehan, un Gouverneur de Kachemire acquit sur cette contrée un tribut de cristal, de musc, & de laine, pour avoir assûré la possession paisible du Trône à l'un des concurrens de la Famille Royale qui se le disputoient. Bernier dit que ce petit Roi vint à Kachemire offrir son tribut à Aurengzeb avec un air si misérable, qu'on ne l'auroit jamais pris pour un Prince. Cet Ecrivain nomme la Capitale Eskerdu, située à huit journées de Gurche, Ville frontière de Kachemire. Le petit Tibet a environ cent lieues de longueur sur plus de 50 de largeur.

Les noms de grand Tibet & de Boutan, que plusieurs Auteurs donnent à tous les pays qui s'étendent depuis les frontières de l'Indostan jusqu'à celles de la Chine, sont restraints par d'autres à la partie Occidentale de cette contrée, au Nord-Est de Kachemire, un peu plus loin que le petit Tibet. Il y a peu de grandes Villes, du moins connues dans ce pays montagneux. Le Roi réside à Ladak ou Latak. Bernier rapporte, sur le témoignage d'un Marchand de Lassa, que le grand Tibet est une région misérable, & engloutie sous la neige pendant cinq mois de l'année. Desideri assûre que l'hyver y regne presque toujours, que la terre n'y produit que du bled & de l'orge, & que les arbres, les fruits & les racines y sont d'une extrême rareté. Les habitans naissent avec de la douceur, de la capacité, du génie même; mais ils n'ont ni teinture des Arts & des Sciences, ni communication au-dehors. Leur commerce intérieur consiste dans un échange de provisions : pour le commerce extérieur, ils n'ont guères qu'un peu de laine à vendre. Tout le Boutan ne reconnoît l'autorité absolue que d'un seul Maître qui porte le titre de Ciampo. Sous le regne de Schah-Jehan, les armes Mogoles avoient pénétré jusqu'à la Capitale; cependant l'entreprise échoua. Les menaces d'Aurengzeb parurent avoir plus

Descript. de la Tar.

d'effet. Le Ciampo lui promit de souffrir qu'on bâtît une Mosquée dans la Capitale de ce pays idolâtre, de marquer un côté de sa monnoie au coin du Mogol, & de lui payer un tribut; mais on ne doutoit point qu'aussitôt que l'Empereur seroit retourné à Dehli, le Ciampo ne se moquât de ce Traité, comme il l'avoit fait d'un Traité qu'il avoit conclu avec Schah Jehan.

Le Royaume de Lassa ou Barantola est borné au Sud par une longue chaîne de montagnes semblables à celles qui couvrent le Tibet à l'Ouest, au Nord par le grand désert de sable qui touche au Kaschgar & à la petite Bukharie, à l'Ouest par le grand Tibet, & à l'Est par les pays de Kokonor & de Tufan. On ne connoît pas l'étendue de ce Royaume; cependant il contient beaucoup plus de Villes que le grand Tibet, la plûpart petites & sans défense. Les Missionnaires parlent assez avantageusement de Tanker ou Lassa, Capitale : ils n'ont pas daigné décrire les autres. Le P. Horace, Missionnaire Capucin, assûre que le pays n'a pas moins de trente-trois millions d'habitans, quoique le P. Desideri, Jésuite, n'eût trouvé peu d'années avant lui que des déserts inhabités entre le grand Tibet & Lassa. Ses peuples sont robustes & proportionnés dans leur taille, avec le nez & le visage plats. On prétend que les femmes sont plus vigoureuses & plus épaisses que les hommes; elles seules travaillent le corail, le cristal, & l'agathe.

Les grands Lamas, aujourd'hui Souverains de Lassa, ne possédoient autrefois qu'une petite Province de cette contrée. Ils résidoient dans le Château de Putola. Au commencement du dernier siécle, les Tartares de Kokonor, peuples dévoués à leurs ordres, dépouillèrent le légitime Souverain pour revêtir ces Grands-Prêtres de toute la puissance temporelle. Les Lamas devinrent alors formidables aux Chinois & aux Tartares. Kuschi, Général des Kokonor artisans de leur fortune, se réserva l'administration du Royaume sous le titre de Tipa ou Deva. Vers l'année 1710, Tse-Vang-Raptan, Roi dans la Grande Tartarie, ra-

vagea cette partie du Tibet ; l'Empereur de la Chine Kanghi l'en chaſſa, & le reſtitua vraiſemblablement à ſes Maîtres. Du moins il eſt certain qu'en 1742 le Royaume étoit ſoumis à un Prince Eccléſiaſtique, & régi par un Tipa ſéculier. Bentink aſſûre que le Grand Lama ne donne à ſes Prêtres aucune part dans le Gouvernement civil de ſes domaines, & que deux Khans des Eleuthes, en leur fourniſſant les choſes néceſſaires à l'entretien de ſa maiſon, conduiſent en Plénipotentiaires toutes les affaires politiques. La Juriſdiction ſpirituelle du Grand-Lama s'étend ſur tout le Tibet, & par conſéquent ſur une partie de l'Inde, ſur une grande partie de la Tartarie, & dans la Chine même. Dans le Palais du Prince, il y a des canons couverts de lettres & de figures, auxquels on donne plus de cinq cent ans d'antiquité, ſuivant des informations que Tavernier avoit priſes de quelques Marchands. Perſonne ne peut ſortir du Royaume ſans la permiſſion du Gouvernement, ni emporter un mouſquet avec ſoi, ſi ſa famille ne ſe rend caution que l'arme ſera fidélement rapportée. Nous renvoyons à l'article des Religions des Indes nos Obſervations ſur celle des Lamas, pour réunir en un corps les dogmes, les traits hiſtoriques, & les uſages ſacrés que les Indiens ont pris dans le Chriſtianiſme. D'ailleurs, la Théologie du Tibet n'appartient pas moins à l'Inde qu'une grande partie du pays.

Le petit Etat de Kokonor eſt ſéparé de la Chine & du Pégu par des montagnes eſcarpées. La Nation obéït à pluſieurs Taikis ou Princes d'une même famille, ayant chacun un territoire particulier, mais ligués enſemble pour leur conſervation mutuelle. La plupart de ces Princes Tartares rendent hommage à l'Empereur de la Chine ; ils ſont Kalmouks ou Koshotis.

Le Royaume de Tufan ou Sifan contenoit autrefois tout l'eſpace qui eſt entre la Chine & l'Indoſtan Septentrional, & même pluſieurs Provinces Chinoiſes. Vers le milieu du dixiéme ſiécle, ce pays ſe partagea en un grand nombre de Principautés. Ce qui reſte aux Tufans de leurs anciens domaines n'eſt qu'un pays très-pauvre. Les

Descript. de la Tar.

Chinois diſtinguent ces peuples en noirs & en jaunes, ſuivant la couleur de leurs tentes. Les Empereurs de la Chine ont ſur ces Tartares une eſpéce de ſouveraineté, mais ſi limitée, qu'ils peuvent paſſer pour libres, c'eſt-à-dire, ſoumis uniquement à des Chefs nationaux. Leurs mœurs ont beaucoup de conformité avec celles des autres Tartares.

Fin de la Deſcription de la Tartarie.



HISTOIRE



HISTOIRE DES INDES.

DISCOURS

Sur l'Histoire Ancienne des Indes.

» IL n'y eut point de Royaume plus célèbre, plus admiré des » Anciens, & en même tems moins connu que les Indes, dit » M. l'Abbé Guyon dans l'Histoire de ce pays. Soit qu'un Bac- » chus, un Osiris, ou un Hercule, y eussent porté leurs ar- » mes, & qu'à leur retour, ils en eussent raconté des merveilles » aux Grecs; soit que ceux-ci en eussent entendu parler par » les Phéniciens & les Tyriens que l'on prétend avoir navigué » long-tems avant les Flottes de Salomon jusques sur les côtes » les plus reculées de l'Orient; soit enfin que les Négocians » Egyptiens y eussent eu des habitudes pour leur commerce, on » croit que le nom des Indes n'étoit point ignoré des Grecs, des » Syriens, des Egyptiens plus de mille ans avant Jésus-Christ. » Les plus anciens monumens de l'Histoire attestoient les con- » quêtes de Sémiramis & de Sésostris dans les Indes; & les Sça-

Histoire des Indes.

» vans disputent entr'eux si Homère n'en a pas fait men-
» tion. »

Des Conquérans, des Voyageurs, des Grecs trouvèrent dans ce pays une ample moisson de merveilles & un vaste champ à fictions. La Fable s'empara de l'Histoire. Quelque extraordinaire que fût la nature dans l'Inde, elle la déguisa encore. Elle transforma les hommes en géans; elle peupla les fleuves de monstres; elle répandit par-tout des chimères. Les peuples se persuadèrent aisément que cette contrée étoit alors ce que l'Histoire leur disoit qu'avoit été d'abord leur propre pays. Dans les siécles éclairés même, on ne se désabusoit pas. Les Grecs furent crédules dans tous les tems, parce qu'ils furent toujours dominés par l'imagination. La crédulité n'est pas toujours un effet de l'ignorance, comme l'incrédulité ne l'est pas toujours de la Philosophie. Les hommes, par exemple, qui ont été témoins de choses extraordinaires, sont disposés à croire les choses merveilleuses qu'on leur raconte, pendant que ceux qui ne voient passer sous leurs yeux que des objets communs, n'ajoûtent pas volontiers foi aux récits qui leur présentent des singularités.

Après l'expédition d'Aléxandre, les pays de l'Inde, situés au-delà du Gange, restèrent encore presque entièrement inconnus aux Auteurs mêmes qui ont essayé d'en donner la description. Ils appellent quelques-uns de ces peuples les Antropophages, les Lestes ou voleurs, c'est-à-dire, qu'ignorant jusqu'à leurs noms, ils les désignent peut-être par quelques mauvais traitemens faits aux étrangers sur ces côtes. Mais l'Inde endeçà du Gange, ou plutôt jusqu'à l'Hyphase, fut débrouillée par le Roi de Macédoine. On y compta cent dix-huit Nations ou Provinces, dont quelques-unes, telles que la Nation soumise à Porus, avoient trois cent Villes. Il y avoit, à la vérité, des Princes qui ne tenoient que deux Villes sous leur domination. Avant & même long-tems après cette époque, des Auteurs ont confondu l'Inde avec l'Ethiopie, & avec la Colchide, tout éloignés que sont

ces pays les uns des autres ; erreur occaſionnée ſans doute par quelque reſſemblance dans les traits de leurs habitans, & par des conformités dans leurs productions naturelles.

Les grands Conquérans de l'Antiquité n'étoient pas ſeulement excités par l'ambition à porter leurs armes au loin ; ils y étoient encore pouſſés par l'aiguillon de la curioſité, peut-être même par un ſentiment de bienfaiſance. Aléxandre employa preſque autant d'hommes à étudier la Nature, & à répandre les fruits des Arts dans ſes expéditions, qu'à ſubjuguer les peuples. On ſuit Oſiris, Bacchus à la trace des bienfaits que les Nations qu'ils ſoumirent récompenſèrent des honneurs divins. Ces perſonnages n'entreprenoient pas la conquête ſeule du monde, ils entreprenoient la découverte, la conquête, la culture, le commerce du monde.

Avant l'arrivée de Bacchus, les Indiens menoient une vie errante, ignorant juſqu'à l'Agriculture, vivant du produit de l'arc & du javelot, dévorant les chairs crues, ne connoiſſant pas les douceurs de la ſociété civile, ne rendant aucun culte réglé à la Divinité. Ce fut-là, diſent les Grecs dans Arrien, la vie des premiers habitans de l'Inde. Ces différentes Nations ſe prétendoient toutes indigênes. C'eſt une tradition fort ancienne chez les Arabes, qu'elles tirent leur origine & leur nom de Sind & de Hind, dont Cham, fils de Noë, étoit, dit-on, le biſayeul. Cette opinion s'étaye des établiſſemens que les enfans de Chus, fils de Cham, firent dans le Chuſiſtan, partie de la Suſiane & dans l'Arabie, d'où ils purent aiſément pénétrer juſqu'aux rives de l'Indus ou Sindus & du Gange. D'un autre côté, il eſt conſtant qu'Elam, fils de Sem, peupla la Perſe, qui jetta ſans doute des Colonies au-delà du fleuve, par lequel l'Inde en eſt ſéparée. Tout cela donne lieu de conjecturer que les deſcendans de Sem & de Cham ſont originairement les ancêtres de la Nation Indienne : elle pourroit bien auſſi avoir un pere commun avec la Nation Chinoiſe : ce ſeroit Zwin ou Gin-Sin, un des fils de Japhet,

Histoire des Indes.

ſuivant les Orientaux. Il eſt certain qu'il s'établit dans l'Inde au Nord des Colonies Chinoiſes & Tartares.

Les Indiens ont vanté de tous les tems la nobleſſe & l'ancienneté de leur extraction. Dans l'âge floriſſant des Aſſyriens, ils n'étoient pas moins floriſſans, ſi l'on adopte le récit de Diodore de Sicile appuyé ſur le témoignage de Ctéſias. Sémiramis ayant, dit-on, appris que ces peuples formoient la plus grande Nation de la terre, & qu'ils occupoient un très-grand & très-beau pays, elle réſolut de les aller combattre. Son Armée, ſelon Ctéſias, montoit à trois millions d'hommes d'Infanterie, à cinq cent mille hommes de Cavalerie, ſans compter cent mille hommes montés ſur des chameaux, & cent mille charriots. Aux Eléphans Indiens, ſi terribles dans le combat, elle oppoſa des figures d'Eléphans formées avec des cuirs de bœufs noirs, portées par des chameaux, & mues par des hommes. Stabrobatès, alors Roi des Indes, inſtruit des préparatifs immenſes que l'on faiſoit contre lui, en fit de plus grands encore. D'abord les Flottes ennemies combattirent ſur le Fleuve Indus; les Indiens furent vaincus. Sémiramis, encouragée par cette victoire, pourſuivit Stabrobatès qui feignoit de fuir, dans le deſſein de l'attirer bien avant dans les terres. Bleſſée de la main de ce Roi, elle prit la fuite, & revint à Bactres après avoir perdu la moitié de ſon Armée. Stabrobatès ayant vû dans le Ciel des ſignes qui, ſelon l'interprétation de ſes Devins, lui défendoient de paſſer le Fleuve, ne la pourſuivit point au-delà.

Quelques Sçavans oppoſent à ce récit l'autorité de Mégaſthène qui avoit vêcu à la Cour des Rois de l'Inde, & qui aſſûre, dans Strabon, que toutes les expéditions dans ce pays, dont les anciens Annaliſtes font mention avant celle de Bacchus, n'ont pas le moindre degré de vraiſemblance: or ces Sçavans prétendent que le Bacchus de Mégaſthène eſt le même que Séſoſtris qui vivoit pluſieurs ſiécles après la Reine de Babylone. Cependant le té-

moignage de Ctéſias eſt conforme à la tradition rapportée par Strabon dans le même lieu; & Mégaſthène ſuppoſe lui-même l'Inde déja peuplée, lorſqu'il dit dans Arrien que Sémiramis fut ſurpriſe par la mort comme elle ſe préparoit à marcher contre les Indiens. Quant au témoignage de la Nation elle-même, dénuée d'Hiſtoriens, comme elle l'a toujours été, il ne ſçauroit être d'un grand poids pour ces tems reculés; & Ctéſias, tout ſuſpect qu'il eſt (plutôt par l'exagération que par la ſuppoſition des faits) feroit d'une autorité prépondérante. On lit dans Diodore de Sicile que, comme les Indiens reſpirent un air très-pur, & boivent des eaux très-légères, ils ſont auſſi plus propres aux Arts que les autres Nations, & qu'ils ne furent pas long-tems ſans les connoître, ainſi que les autres pratiques néceſſaires pour la vie ou pour la ſociété, le beſoin conduiſant à tout un animal à qui la Nature a donné la raiſon, la parole, & des mains. Si Séſoſtris eſt le Bacchus qui a policé les Indiens, ils auront eu, au contraire, une très-longue enfance. Cependant il faudroit des autorités bien plus fortes pour renverſer les preuves que M. Newton a accumulées en faveur de ce ſyſtême.

Oſiris, diſent les Egyptiens, étant né bienfaiſant & amateur de la gloire, aſſembla une grande Armée, dans le deſſein de parcourir la terre pour y porter ſes découvertes, & ſur-tout l'uſage du bled & du vin: jugeant bien qu'ayant retiré les hommes de leur première férocité, & leur ayant fait goûter une ſociété douce, il participeroit aux honneurs des Dieux; ce qui arriva en effet. Suivi dans ſes expéditions par les Satyres, dont il jugea ſans doute les Danſes & les Comédies auſſi propres à ſoutenir la patience du ſoldat, & attirer les peuples ſauvages par le plaiſir, qu'à l'amuſer lui-même; ſuivi d'Apollon, des Neuf Muſes, & de Muſiciens, c'eſt-à-dire, de Philoſophes, & de gens verſés dans les Beaux-Arts, qui, en adouciſſant ſes travaux par leur converſation, le ſecondoient dans le ſoin de policer les peuples, & dans la conduite de ſes entrepriſes; ſuivi de femmes qui, je penſe,

n'étoient destinées, non pas seulement aux soldats, mais aux Colons qu'il se proposoit d'établir en diverses contrées; suivi de tous ces personnages que l'on peint comme les instrumens de ses plaisirs, & que je regarde comme les coopérateurs de ses travaux, il parcourut l'Inde d'un pas rapide, moins en Conquérant qui dompte des peuples par la force des armes, qu'en Roi qui reçoit les hommages d'une Nation soumise. Il bâtit de grandes Villes, & entr'autres, Nysa, à laquelle il donna ce nom en mémoire de la Ville d'Egypte, dans laquelle il avoit été élevé. Enfin, après qu'il eut dressé des colonnes pour rappeller aux peuples le souvenir des choses qu'il leur avoit enseignées, après qu'il eut laissé plusieurs autres marques de son passage favorable dans cette contrée, les Indiens qui prétendent qu'il est originaire de leur pays, le regardèrent comme un Dieu. Les traditions Grecques ne changent dans cette Histoire que le nom d'Osiris, auquel ils substituent celui de Bacchus: c'est inconteftablement le même personnage sous un nom Egyptien & sous un nom Grec. On sçait que les Grecs, par droit de Colons, se sont approprié une partie des Annales de l'Egypte. Le Conquérant des Indes étoit parti de cette dernière contrée; car il donna aux Indiens des loix & des coutumes Egytiennes, & dans ce tems-là, c'étoit l'Egypte qui peuploit & poliçoit la terre. Les Indiens le connoissent & l'adorent sous le nom de Bacchus.

Bacchus changea la face de l'Inde. La tristesse d'une vie sauvage fut bannie par les agrémens du commerce social. La culture des fruits, l'invention du vin, & d'autres secrets utiles apprirent aux Indiens à jouir de la nature. Bacchus leur donna des loix, des Princes, & des Dieux. Suivant les Grecs & les Egyptiens, le Législateur de l'Inde s'en retourna dans sa patrie, chargé des richesses de l'Orient. Les Indiens des montagnes disent qu'il mourut parmi eux de vieillesse après un regne de cinquante-deux ans, & que ses fils transmirent son Royaume à leur postérité qui le conserva pendant plusieurs générations,

jusqu'à ce qu'enfin la Monarchie fût changée en Démocratie. Il y a apparence qu'avant cette époque, les différentes Colonies établies dans l'Inde formoient de petits Etats indépendans les uns des autres, & gouvernés par des coutumes particulières. Si toutes ces peuplades avoient réuni leurs forces sous le pouvoir d'un seul, d'un Stabrobatès, Bacchus, dans l'espace de trois ans qu'il séjourna dans l'Inde, n'eût fait que livrer des combats mémorables. Le Vainqueur, qui n'eût qu'à se montrer aux peuples pour les soumettre à son obéïssance, eût trouvé du moins quelque résistance dans un pays d'une telle étendue, s'il n'eût été partagé en une infinité de Principautés ou de petites Républiques, trop divisées entre elles pour se liguer en corps contre l'ennemi commun. Ainsi ou l'expédition de Sémiramis est controuvée, ou Sésostris n'est point le Bacchus Indien.

Cependant l'on voit Sésac ou Sésostris former la même entreprise, suivre la même route, faire les mêmes choses qu'Osiris & Bacchus. Ce Monarque, qui vivoit environ quinze cens ans avant Jésus-Christ, entra dans l'Indus avec une Flotte considérable, subjugua une partie du continent arrosé par ce Fleuve, pénétra jusqu'au Gange, conquit des Provinces au-delà, & parvint, dit Diodore de Sicile, jusqu'à l'Océan Oriental; d'où revenant par le Septentrion, il conquit toute la Scythie jusqu'au Fleuve Tanaïs qui sépare l'Asie d'avec l'Europe: c'est le voyage de Bacchus. Sésostris laissa en divers lieux des traces de ses victoires, non-seulement en y établissant des Loix & des Colonies, mais en y érigeant des pyramides, avec cette inscription en caractères sacrés: » Sésostris, Roi des Rois, & Seigneur » des Seigneurs, a conquis ce pays les armes à la main. » Chez les peuples belliqueux, ces pyramides étoient chargées d'une figure d'homme, & chez les peuples lâches & timides d'une figure de femme. On voyoit deux de ces colonnes triomphales sur une montagne voisine de l'embouchure du Gange; & l'on conjecture qu'il s'arrêta dans ce pays, des Egyptiens qui

Histoire des Indes.

y conserverent leurs mœurs, ainsi qu'il arriva dans la Colchide. Il est certain que celui qui a policé l'Inde n'a pu affermir & consommer son ouvrage que par des Colonies, puisqu'il n'y a fait, lui, qu'une course, pour ainsi dire, fugitive. Comme les Indiens ne reconnoissent que les conquêtes d'un Bacchus & d'un Hercule dans ces tems éloignés, il faudroit reconnoître Sésostris dans le premier de ces personnages. Cependant Arrien révoque en doute l'expédition que la foule lui attribue dans ces Provinces; & il est difficile de concevoir comment dans neuf ans qu'il fut hors de l'Egypte, il pût faire tant de choses dans tant de pays si éloignés.

Arrien, sur les Mémoires de Mégasthène, compte quinze cens ans entre l'expédition de Bacchus & celle d'Hercule qui fonda une nouvelle Dynastie. Lorsque Mégasthène fit le voyage des Indes, Sandrocotus étoit au moins le cent cinquante-troisiéme Roi qui occupât le Trône depuis Bacchus; ce Sandrocotus fut le rival de Séleucus, successeur d'Aléxandre. Mais si Bacchus n'est autre que Sésostris, il faut rejetter & l'expédition d'Hercule & cette suite de Rois; car on ne sçauroit mettre même entre Sésostris & Aléxandre un aussi grand intervalle que celui que Mégasthène & les Indiens supposent entre Bacchus & Hercule. Cette Nation comptoit environ six mille ans depuis Bacchus jusqu'à Aléxandre. L'on peut soupçonner que l'année Indienne fut dans les premiers tems, comme l'année Egyptienne, plus courte que la nôtre; mais dans l'âge de Sésostris, elle auroit dû prendre la même étendue. D'un autre côté, l'expédition d'Hercule, personnage qui appartient incontestablement aux tems héroïques, ne paroît pas pouvoir être révoquée en doute. Il étoit adoré jusques dans l'Isle de la Trapobane. Les Indiens prétendoient qu'il étoit né parmi eux; & ils lui donnoient, comme les Grecs, la massue & la peau de lion, avec un courage & une force extraordinaires qu'il employoit à purger de monstres la terre ferme & les rivages des

mers,

HISTOIRE DES INDES.

mers. Aléxandre & les Macédoniens rappellent, à chaque pas qu'ils font dans l'Inde, les travaux de Bacchus & d'Hercule qui leur ont frayé la route. Les Sobiens leur assûrent qu'ils ont pour ancêtres les soldats de ce dernier Héros. L'Armée Grecque croit reconnoître le mont Caucase, où Hercule attacha Prométhée, dans la montagne que ces peuples, armés de massues, & vêtus de peaux de bêtes, environnent. Le Simulacre de ce demi-Dieu servoit d'enseigne à l'Infanterie de Porus; enfin, tout en retraçoit le souvenir. Hercule, suivant le récit des Indiens, eut plusieurs enfans de différentes femmes, entre lesquels il partagea l'Inde, lorsqu'ils furent en âge de gouverner. Sa fille Pandée eut elle-même son appanage; elle donna son nom à ce Royaume, le seul de l'Inde, dit Pline, qui fut régi par des femmes.

La Nation ignore les noms de ses anciens Rois. L'Histoire Chinoise en a conservé quelques-uns; mais il n'est pas possible d'assortir ses Relations avec les Relations des Historiens Grecs: ainsi je rejetterai ce qu'elle dit à la suite des notions tirées d'ailleurs. On rapporte que Bacchus, après avoir enseigné aux Indiens la manière d'ensemencer les terres, de cultiver la vigne, & de celébrer ses propres fêtes, établit Roi son favori Spartembas, auquel succédèrent Budyas & ensuite Cradévas, ses fils. Depuis Cradévas jusqu'à Hercule, il y eut, de pere en fils, une succession non interrompue de Monarques. On assûre que cette Dynastie fut très-fameuse, & qu'elle figuroit avec éclat dans la Haute-Asie. La Dynastie d'Hercule est inconnue, quoique Diodore de Sicile dise que ses descendans firent plusieurs actions vertueuses & mémorables. Mais ces peuples n'avoient point de correspondance avec l'Etranger. Ils ne sortoient pas de leur pays. Philostrate assûre que les Etrangers qui y voyageoient ne pouvoient séjourner pendant plus de trois jours dans la même Ville. La Nation n'a jamais écrit son Histoire; ainsi elle a dû s'oublier

elle-même. Arrien compte cinq mille cinq cens ans depuis Hercule jusqu'à Sandrocotus.

Tous ces Princes ne furent, à proprement parler, que Rois dans l'Inde, plutôt que Rois de l'Inde. On peut conquérir une vaste étendue de pays dans une expédition; mais les peuples, libres auparavant, ne restent pas asservis; ils reprennent leur première liberté, dès que leurs craintes cessent. Aussi l'ouvrage de Bacchus, ou, si l'on veut, de Sésostris, seroit tombé à sa retraite, si des Colonies ne l'avoient en partie soutenu. Mais ces Colonies ne pouvoient être assez nombreuses pour contenir sous le même joug une multitude de Nations encore féroces, & l'Inde resta partagée entre une infinité de Souverains. Quelques cantons furent soumis à des Etrangers, nul ne le fut à une Puissance étrangère. Ces Rois, créés par les Conquérans, regnoient indépendans de ceux qui les avoient établis; ils devenoient Indiens. Ainsi l'expédition de Sésostris, par exemple, n'eut aucune suite pour le Gouvernement; ce Prince n'emporta de l'Inde que des dépouilles; il n'y conserva aucune autorité, & ses successeurs ne songèrent pas à reclamer des droits.

Suivant les Réglemens faits par Bacchus, c'étoient la naissance & l'aînesse qui appelloient à la Couronne. Il n'y avoit dans les Indes que quelques pays situés entre l'Hydraote & l'Hyphase, où le Trône ne fut point héréditaire. Ici, par une institution singulière, c'étoit la beauté qui en décidoit. Deux mois après qu'étoit né un enfant mâle, de quelque condition qu'il fût, on visitoit son corps avec soin. Si les Juges n'y appercevoient aucun défaut, ils le croyoient digne de vivre. Mais quand on y remarquoit quelque chose de difforme, d'irrégulier, de foible, il étoit mis à mort. L'éducation des enfans n'étoit pas abandonnée aux caprices des peres & des meres. L'Etat choisissoit des hommes éclairés pour cet important ouvrage. On ne consultoit que les yeux pour le mariage, ainsi que pour le sceptre. Il est dit

dans le Royaume de Sophite, où regnoit cet usage, le peuple excelloit, parmi les Barbares, en sagesse & en bonnes mœurs. Porus attesta à Aléxandre que la figure d'Agramme, fils d'un Barbier, lequel avoit eu le bonheur de plaire à la Reine, lui avoit valu le Trône puissant des Gangarides & des Pharrasiens. Dans l'Isle de la Trapobane, l'usage étoit d'élire un Roi qui n'eût point d'enfans, & de le déposer dès qu'il en avoit, dans la crainte qu'il ne fût tenté de rendre sa Couronne héréditaire. Les Indiens d'un petit Royaume tributaire de Siam ont aujourd'hui une coutume assez semblable. Ils sont gouvernés par une Reine qui est condamnée à vivre dans le célibat; & ils la choisissent toujours d'un âge fort avancé, afin qu'elle soit moins tentée d'enfreindre la loi fondamentale du pays.

Un air pur, des alimens sains, l'abondance des choses nécessaires à la vie, & la frugalité, multiplièrent prodigieusement dans ces contrées les hommes, que tous les anciens Historiens ont peints plus gros & plus grands que par-tout ailleurs. Comme les Souverains ne conduisoient point d'Armées & n'envoyoient point de Colonies hors du pays, il fourmilloit de peuples qui devoient être souvent en guerre; les uns pour imposer le joug, les autres pour le secouer: la classe de citoyens destinés uniquement aux armes le suppose. On n'eût point conservé la septiéme partie des habitans dans l'oisiveté sous le titre vain de soldats. L'Histoire fait mention de l'animosité particulière de divers peuples: telle étoit celle des Oxidraques & des Malles. On sçait que Porus aimoit singulièrement les armes. Si l'amour de la liberté n'avoit pas donné du courage aux Indiens, si l'habitude des combats n'avoit soutenu dans leur cœur les inspirations de la liberté, ils n'eussent pas mérité le titre de belliqueux. Cependant dans un pays où le luxe de la nature est si excessif, qu'il n'est rien de ce qui peut contribuer aux besoins & aux plaisirs de la vie qu'elle ne prodigue sans mesure, les peuples dûrent s'amollir, dès qu'ils connurent les Arts. Il semble qu'il ne devoit point y avoir d'autre soin que

de varier la manière de jouir des bienfaits du terroir & du climat. Il ſemble qu'il ne devoit point y avoir de mœurs dans un pays que tant de cauſes concouroient à corrompre, & qui corrompit dans la ſuite l'Univers entier. Toutefois qui le croiroit! Il fut la ſource de la ſageſſe autant que de la corruption. C'eſt de l'Inde (que j'appellerois volontiers l'Egypte des tems poſtérieurs) c'eſt de l'Inde que la Philoſophie, que les Religions, que les meilleures inſtitutions morales ſe ſont répandues dans le monde avec ſes richeſſes & ſes vices, après que le commerce ouvert par les Grecs eut établi la communication de ſes peuples avec le reſte de l'Univers. Des Réglemens admirables y conſervèrent les bonnes mœurs.

Mais dans les Cours, la corruption monta au comble. Les Rois de Perſe, dans la lie des ſiécles de leur Empire, ne portèrent pas auſſi loin que les Rois Indiens ce luxe barbare qu'on appelloit magnificence royale. Toujours environnés d'un cortége de femmes, dont les manières, les actions, les chants, les diſcours ſollicitoient leur molleſſe au plaiſir, ils reſpiroient ſans ceſſe un air empoiſonné, les flots de parfums couloient ſur leur perſonne. C'étoit en faiſant leur toilette, ſervie par des femmes, qu'ils donnoient réponſe aux Ambaſſadeurs, qu'ils rendoient la juſtice aux peuples, qu'ils régloient les affaires de l'Etat. Lorſqu'ils avoient la complaiſance de ſe laiſſer voir en public, des Officiers portoient des encenſoirs devant eux, comme devant des Dieux, pour parfumer leur chemin. Ils ſe tenoient couchés dans une litière d'or garnie de perles pendantes de tous côtés. Des concubines les accompagnoient dans leur marche, avec un faſte digne d'elles. La litière étoit ſuivie de Gardes qui portoient des oiſeaux de toute eſpéce, inſtruits à les diſtraire agréablement des ſoins ſérieux par le concert de leurs ramages. La Reine marchoit enſuite, & ſa magnificence ne cédoit en rien à celle du Roi. Des femmes apprêtoient les repas des Princes; des femmes leur verſoient à table des flots de vin; des femmes, au

rapport de Quinte-Curce, les portoient ivres dans leur lit, invoquant les Dieux de la nuit par des Cantiques dignes du ſujet. La chaſſe étoit leur plus grand travail. Au milieu des chants des Courtiſannes, leurs mains efféminées lançoient, avec plus d'effort que d'effet, des traits qu'on ne diſtinguoit pas de ceux que lançoient leurs femmes. Dans leurs grandes courſes, ils étoient traînés par des éléphans couverts d'or. Les métaux & les pierres précieuſes reluiſoient de toutes parts dans leur Palais. Œlien parle d'un Palais du grand Roi des Indes qu'il met infiniment au-deſſus de ceux de Suſe & d'Ecbatane. Ces Rois étoient tellement amateurs de leurs cheveux qu'on ſolemniſoit par-tout le Royaume le jour auquel ils ſe les faiſoient faire. On dit que leur jalouſie, à l'égard de leurs femmes, étoit au point que, ſi quelqu'un avoit oſé les regarder fixement ou s'en approcher de trop près, il étoit mis à mort. Ces vices ſe ſont invétérés dans l'Orient. C'étoient-là les mœurs, dès le tems où les Perſes communiquoient avec les Indiens.

Le luxe ne dominoit pourtant pas ainſi dans toutes les Cours; & comme l'autorité des Rois étoit bornée, l'ordre & la diſcipline regnoient quelquefois dans l'Etat, malgré leur corruption; mais je ne doute point qu'il n'ait miné plus d'un Trône. Diodore de Sicile rapporte que la plûpart des Villes ſecouèrent le joug des Rois. Ce ne fut pas une cruelle tyrannie que les peuples puniſſoient dans eux; les Indiens ſont doux, le Gouvernement dut l'être : ce furent leurs mœurs. Il reſtoit pourtant encore quelques Rois à l'arrivée d'Aléxandre.

Depuis le regne d'Hercule, l'Hiſtoire n'avoit fait preſque aucune mention de ces Rois, lorſque les démêlés des Babyloniens & des Médes attirèrent leur attention. Un de ces Monarques Indiens envoya des Ambaſſadeurs à Cyaxare pour interpoſer ſa médiation dans cette grande querelle. Peu de tems après, il députa une autre Ambaſſade à Cyrus, avec ordre de lui offrir de l'argent, & les hommages qu'il voudroit exiger. La terreur du nom

Histoire des Indes.

de ce Conquérant abattoit l'Inde à ses pieds, quoiqu'il n'eût point encore pris Babylone, ni renversé la Monarchie des Assyriens. Quand il eut fondé en Perse un nouvel Empire, il en recula les barrières jusqu'à l'Indus. Une tradition, conservée par Strabon, porte qu'il fit une entreprise dans l'Inde Méridionale, & qu'il n'en ramena que sept hommes. On lit dans Hérodote qu'un des chevaux blancs consacrés chez les Perses au Soleil, ayant été englouti dans le Fleuve pendant que Cyrus songeoit aux moyens de le traverser, sans pouvoir y parvenir, ce Prince qui ne put supporter l'affront qu'il venoit de recevoir du Fleuve, le menaça de le rendre si petit & si bas, que les femmes pourroient le passer à gué, sans se mouiller les genoux, & qu'en effet il s'en vengea, en le saignant par trois cent soixante canaux.

Suivant le récit d'Hérodote, Darius, celui que son cheval mit sur le Trône, dès qu'il eut affermi sa puissance, divisa son Empire en vingt Satrapies, dont la dernière composée des seuls peuples de l'Inde, devoit lui payer un tribut de trois cent soixante talens. Si cet Auteur n'intervertit pas l'ordre des tems, il y auroit lieu de croire que Cyrus lui-même auroit fait dans l'Inde de grandes conquêtes. Cependant lorsque le même Darius, pour se consoler de sa malheureuse expédition contre les Scythes, voulut tenter la fortune dans ce pays, il envoya Scylax de Laryande pour le reconnoître, & pour découvrir les embouchures de l'Indus : commission qui semble supposer que les Perses, bien loin d'y avoir alors des possessions importantes, ne le connoissoient même que très-imparfaitement. Ce Prince entra par surprise dans l'Inde, dont il annexa beaucoup de domaines à son Empire : & ce fut sans doute de sa conquête qu'il forma la vingtiéme Satrapie. Le tribut imposé de trois cent soixante talens indique la richesse énorme du pays : car cette somme n'étoit levée que sur une partie de l'Inde Septentrionale, & il n'y avoit point encore dans toute la contrée de commerce extérieur.

On prouve, par des témoignages authentiques, que

que les succeſſeurs de Darius conſervèrent des poſſeſſions dans l'Inde tant que l'Empire de Perſe ſubſiſta. On voit des Indiens dans le dénombrement des Armées de Xercès, de Darius Nothus, & de Darius Codoman, le dernier Prince de cette Dynaſtie. Ce Prince, avant le paſſage du Granique, avoit reçu un renfort conſidérable de Troupes, dans lequel étoit un corps d'Indiens qui, à la bataille d'Arbelle, furent placés derrière les chariots avec les peuples voiſins de la mer Rouge : c'étoient, dit Quinte-Curce, des noms plutôt que des ſecours.

Lorſqu'Aléxandre entra dans les Indes, il y trouva des peuples très-policés, inſtruits dans tous les Arts utiles ou néceſſaires à la vie, formés à la profeſſion des armes, habitant des Villes très-fortifiées, conduits par de ſages loix. Il y trouva un grand luxe juſques dans les Armées, juſques dans les pays inconnus aux Perſes. On peut prendre une idée des forces militaires du pays par l'eſquiſſe que Pline en a tracée. Le Roi des Gandarides menoit à la guerre ſoixante & dix mille hommes de pied, mille Cavaliers, & ſept cent Eléphans. Lorſqu'Aléxandre s'approcha du Gange, ce Prince avoit ſur les bords du fleuve vingt mille chevaux, deux cent mille hommes d'Infanterie, deux mille charriots, & des Eléphans au nombre de trois ou quatre mille. Les Galmodréſiens & leurs alliés ſoudoyoient cinquante mille hommes de pied, trois mille chevaux, & ils avoient quatre cent Eléphans. La Province des Andares, qui comptoit trente Villes entourées de murs & de fortifications ſans un grand nombre de Villages, entretenoit pour ſa défenſe une Infanterie de cent mille hommes, mille Eléphans, peu de Cavalerie. La puiſſante contrée des Praſiens, qui avoit pour Capitale la riche & grande Ville de Palimbrote, pouvoit lever neuf mille Eléphans, trente mille Cavaliers, & ſix cent mille Fantaſſins. Il ſemble que l'uſage étoit de ne point payer d'impôts & de ſubſides annuels au Prince ; mais que les ſujets ſe chargeoient de défrayer ſa Maiſon & ſes Troupes, coutume aſſez commune dans l'Orient. Les Pandéens

Histoire des Indes.

entretenoient à leur Reine qui commandoit à trois cent Villes, cent cinquante mille hommes, & cinq cens Eléphans. On a pu remarquer qu'il n'y a pas de proportion entre l'Infanterie & la Cavalerie; les chevaux étoient apparemment rares; ceux du pays ne ſont que d'un uſage médiocre. Il paroît que les Syriens, les Déranges, les Poſinges, les Buzes, les Gogiaréens, & autres peuples, formoient entre eux une République fœdérative qui avoit trois cent Villes ſous ſa domination, &c.

Aléxandre, après avoir ſubjugué l'Empire des Perſes avec une poignée de Macédoniens, entreprit la conquête des Indes. Le Nord de cette région accoutumé au joug depuis pluſieurs ſiécles, ne lui réſiſta pas. Toutes les Nations ignobles établies ſur les bords de l'Indus dans le continent de la Perſe, ſe rendirent ſous l'obéïſſance des Macédoniens preſque ſans tirer l'épée. Aux environs du mont Mérou, Aléxandre trouva une Armée éparſe, étendue ſur des feuillages, enſevelie dans le vin, comme au milieu d'une fête de paix. D'abord quelques ſoldats, qui étoient entrés dans un bois conſacré à Bacchus, avoient mis ſur leur front des couronnes de lierre & de pampre pour honorer le Dieu. La licence s'étoit répandue des uns aux autres dans toute l'armée, & le Roi, dont le haſard ſervoit le goût, avoit donné de grands feſtins à ſes ſoldats, qui; transformés en Bacchantes, ne laiſſèrent rien à deſirer au Dieu dont ils ſolemniſoient la fête. Au-delà du Choraſpe, la Reine Cléophés, après le ſiége de Bezire, vint au-devant de lui, ſuivie d'un troupeau de femmes diſtinguées, lui offrit du vin dans des coupes d'or. Sa beauté racheta le Royaume que ſa vertu n'avoit pu défendre. En s'avançant vers le Midi, le Roi prit la Forteresse ou le rocher d'Aorne que ſes adulateurs lui diſoient avoir été inutilement aſſiégé par Hercule. Il eut d'abord les habitans à combattre; mais ils s'enfuirent comme il ſongeoit à ſe retirer, & il n'eut plus que le lieu à vaincre. Ecbolime, la dernière Place de cette contrée, ſe préſentoit au bord de l'Indus; les Indiens lui apportèrent eux-mêmes la tête

&

& les armes de leur chef Eryce. Aléxandre ne punit pas l'action, mais il n'honora pas non plus l'exemple.

Comme il étoit sur les bords de l'Indus, Omphis, appellé Taxile du nom commun aux Rois d'une des plus florissantes contrées, vint avec une lâcheté mêlée de générosité, s'abandonner à sa foi, en lui disant qu'il n'avoit pas à craindre qu'un homme qui combattoit pour la gloire, se couvrit de honte par une perfidie, & qu'il venoit lui offrir ses richesses, s'il en avoit plus que lui, ou en recevoir de lui, s'il en avoit moins. Il paroît que Taxile livroit moins son pays à Aléxandre, qu'il ne se jettoit dans ses bras; Abisares & Porus étoient ses ennemis implacables; il vit dans le Macédonien un défenseur & un vengeur. Cette haine mit les Grecs à armes égales avec les Indiens; car elle leur valut, avec des vivres & des munitions, des soldats, des éléphans, & des guides sûrs. Fortifié de ces secours, Aléxandre passa l'Indus, & pénétra jusqu'aux bords de l'Hydaspe. La plûpart des Rois du pays suivirent l'exemple de Taxile. Aléxandre, qui, en entrant dans l'Inde, y avoit exercé des cruautés pour répandre la terreur, attiroit alors les peuples par la générosité, rétablissant les Princes dans les Etats qu'ils venoient lui offrir. Abisares se rendit à ses députés; mais Porus lui opposa une résistance à laquelle il ne s'attendoit point. Ce Prince lui disputa le passage du Fleuve; & sans un orage qui couvrit la marche de l'Armée Macédonienne, il l'auroit peut-être inutilement tenté.

Porus fut vaincu, mais il n'en chassa pas moins les Macédoniens des Indes; car dès-lors leur courage s'abattit, & l'esprit de sédition s'empara d'eux. La grandeur d'ame du Prince vaincu éleva l'ame du vainqueur. Aléxandre tâcha de surpasser en générosité Porus, le traitant en Roi, comme celui ci l'avoit demandé, aggrandissant son Empire pour l'égaler à sa vertu, exaltant dans son ennemi un mérite qui relevoit le sien, pendant qu'il envioit à ses Généraux leur gloire qui rabaissoit la sienne. Les Sçavans Anglois, Auteurs de l'Histoire Universelle,

remarquent que les Indiens conservent encore le souvenir de ces événemens. Un Seïd du pays dit à Hamilton que leurs Livres en faisoient mention, que Schah-Hasander (le Roi Aléxandre) étoit un insigne Magicien; qu'il employa un million d'oyes à transporter son Armée au-delà de l'Inde, & que les éléphans de Porus n'osèrent jamais regarder en face ce redoutable enchanteur. Les Indiens, épris d'admiration pour les deux Héros, leur dressèrent, au rapport de Philostrate, un trophée commun qui annonçoit également la gloire de l'un & de l'autre.

Plutarque dit qu'après cette victoire, Aléxandre subjugua quinze Nations libres. Les Villes franches se défendoient vaillamment. Quand elles n'avoient pas assez de confiance en leurs propres forces, elles prenoient à leur solde des Troupes chez les peuples les plus belliqueux; la dissention en perdit quelques-unes. Pendant toute la guerre, les Philosophes Indiens ne cessèrent d'encourager les peuples à la résistance, ou de les exciter à la révolte. Ils reprochoient avec véhémence aux Rois qui subissoient le joug, leur lâcheté, pendant qu'ils laissoient tomber tout le poids de la guerre sur les Etats Républicains. Aléxandre n'avoit pas de plus dangereux ennemis, il en fit pendre plusieurs.

Ce Prince conquit tout le pays situé entre l'Hydraote & l'Hyphase; il se préparoit à aller chercher de nouvelles conquêtes dans la partie de l'Inde la mieux aguerrie; mais la sédition lui marqua le terme de sa course. Les Augures, d'accord avec les Soldats, ne lui annoncèrent que des choses sinistres au delà de l'Hyphase. Il ne passa ce Fleuve que pour aller ériger sur l'autre rive douze Autels fastueux, à l'imitation des colonnes d'Hercule, & célébrer des jeux, suivant l'usage des Grecs. Mais ne craignant pas de surcharger sa fortune, il ne fit, pour ainsi dire, que tourner autour de la borne pour entrer dans la carrière; il ne revint sur ses pas que pour chercher l'Océan les armes à la main.

En conquérant l'Inde Méridionale, ce Prince forma le dessein d'unir les Indes avec l'Occident par un commerce maritime,

comme il les avoit unies par des Colonies qu'il avoit établies dans les terres, & par des Villes qu'il avoit bâties dans les lieux les plus favorables. Entre ces Villes, on nomme Bucéphalie qu'il éleva pour solemniser la mort & la mémoire de son cheval. Plutarque dit que son chien Péritas reçut le même honneur. Sa Flotte construite sur l'Hydaspe entra de ce Fleuve dans l'Acésine. Les Sobiens, habitués le long de l'Acésine, ayant perdu leur Capitale, se défendirent dans une autre Place avec tant d'opiniâtreté, que désespérant de leur salut, & ne voulant pas se rendre, ils mirent le feu aux maisons, pour périr avec leurs femmes & leurs enfans. Alors il s'éleva entre les assiégeans & les assiégés un genre singulier de combat. Les assiégeans éteignoient les flammes, & les assiégés les rallumoient. La Ville étoit ruinée par ses habitans, & défendue par ses ennemis : tant la guerre est propre à changer en sens contraire l'ordre naturel des sentimens & des passions. Aléxandre érigea trois autels au pied de la Citadelle, suivant le nombre des Fleuves qui l'environnent, l'Acésine, l'Hydaspe & l'Indus.

Les Macédoniens, qui, en laissant le Gange, avoient cru éviter tous les dangers, furent effrayés, lorsqu'au lieu de voir finir la guerre, il fallut la commencer avec les Nations de l'Inde les plus féroces. Cependant à leur approche, les Osydraques, les Malliens, & leurs alliés prirent la fuite, quoiqu'au nombre de cent mille hommes, soit par crainte, soit par l'effet d'une division. Au siége de leur Capitale, Aléxandre, au milieu de ses soldats découragés, parut comme un homme abandonné dans une solitude : il sauta lui seul sur les murailles ; seul contre une Armée, il soutint un combat. Enfin il reçut une profonde blessure, mais la fortune avoit pourvu à sa conservation ; il fut sauvé & vengé par le massacre général des habitans, enfans, vieillards, & femmes. Cent Députés des deux Nations en robes de lin tissu d'or & de pourpre, arrivent sur des chars, pour lui soumettre leur personne, leurs Villes, leurs campagnes, & leur

Histoire des Indes.

liberté jusques alors intacte. Bientôt après, ils revinrent pour lui offrir des présens, des habits de lin, mille boucliers, cent talens de fer-blanc, des lions & des tigres apprivoisés, &c. Les Indiens croyoient avoir combattu contre des Dieux. La République des Sabraques, qui n'avoit que quatorze mille hommes à opposer à une Armée invincible, se soumit, & après elle les Arabiens, les Sodres, les Massanes, les Musicans, &c. Samus, Chef d'une Nation voisine de l'Océan, se rend malgré le peuple qui vouloit défendre sa liberté. Aléxandre arriva avec sa Flotte à Patale, Ville située dans le Delta formé par l'Indus. De-là sur le bras droit du Fleuve, il tendit vers l'Océan. Le flux & le reflux de la mer inconnu auparavant à son Armée, la jetta dans la consternation, elle croyoit que c'étoit un signe de la colère céleste. Enfin arrivé en pleine mer, il fit des sacrifices aux Dieux, & en particulier à Neptune, en les conjurant de ne pas permettre qu'aucun mortel portât plus loin ses conquêtes. Ensuite il éleva, avec quelques autels, Barca, & d'autres Villes, pour éterniser le souvenir de son expédition, & pour donner au commerce des points d'appui. Ses Troupes divisées en trois corps, il prit sa marche par terre, pendant que Néarque, son Amiral, conduisoit sa Flotte sur l'Océan. On découvre aujourd'hui les terres par les voyages de mer, on découvroit alors les mers par la conquête des terres. Dans les pays que soumit l'Armée, on trouva une Ville qui se gouvernoit par des loix semblables à celles de Sparte; son nom étoit Hyala. Après avoir traversé le Fleuve Abaris, les Macédoniens eurent de grands combats à livrer aux Orites jusqu'alors invincibles, & aux autres Indiens maritimes, peuples sans commerce avec les autres, & endurcis, par leur solitude, dans leur férocité naturelle. Enfin la famine & la peste terminent la fortune des Grecs dans les Indes.

Aléxandre, loin d'avoir entiérement subjugué les Indes, n'en avoit pas même vû les plus belles contrés. Il en parcourut une partie les armes à la main, plutôt qu'il ne la conquit; la suc-

cession de ses Princes n'en fut pas même interrompue : ce ne fut qu'un bouleversement momentané sans révolution. Le Héros de Macédoine a-t-il fermé les yeux, l'Inde est entiérement libre. L'Indien Sandrocotus, en le suivant dans ses expéditions, avoit appris l'art de la guerre, peu connu de sa Nation. Sans naissance, mais avec des talens supérieurs à tous les droits, & sur-tout à ceux des Macédoniens, cet homme, qui acquit moins de célébrité en faisant de plus grandes choses que le Héros Grec dans son pays, exhorta d'abord ses compatriotes à secouer le joug d'une domination étrangère. L'appas de la liberté rassembla sous ses drapeaux une multitude infinie de soldats. A la tête d'une Armée de six cent mille hommes, il chassa les Macédoniens des Provinces qu'ils avoient envahies. Libérateur de sa patrie, il se servit de ce titre pour s'en rendre le maître. Depuis l'Hyphase jusqu'au Gange, depuis le Gange jusqu'à la mer Orientale, tous les peuples furent également subjugués. Séleucus, un des successeurs d'Aléxandre, tenta de recouvrer les Provinces qui venoient de rompre le joug. Il passa l'Indus ; mais ce ne fut que pour assurer les droits de Sandrocotus sur ce pays, en renonçant à toutes prétentions sur l'Inde, moyennant un don de cinq cent éléphans. On ignore quelle fut la durée du regne de Sandrocotus, ainsi que la durée de l'Empire qu'il fonda.

Le premier commerce que les Grecs eurent aux Indes se fit dans une très-petite partie du pays. Séleucus pénétra jusqu'au Gange, & par-là on découvrit la mer où ce Fleuve se jette, c'est-à-dire, le golfe de Bengale. Antiochus le Grand n'entra dans les Indes que pour tirer du Roi Sophagaséne quelques éléphans, des vivres, & de l'argent. Les Rois Grecs de Bactriane, Etat qui se détacha du Royaume de Syrie, ayant conservé quelques possessions dans l'Inde, allèrent plus loin vers le Midi qu'Aléxandre & Séleucus : ils découvrirent Siger & des Ports dans le Guzarat & le Malabar : ce qui facilita la navigation. On trouve dans Justin qu'un de ces Rois nommé Eucratide défit Démétrius,

Histoire des Indes.

Prince Indien, le chassa de ses Etats, & conquit toute l'Inde; c'est-à-dire, apparemment un canton de l'Inde, environ deux cent ans avant J. C. Les Scythes, qui détruisirent ces Princes de la Bactriane, portèrent la guerre contre les Indiens au second siécle de notre Ere, tuèrent leur Prince, & s'emparèrent du Trône. Ce sont eux que l'on appelle les Indo-Scythes. On ignore combien de tems ils ont regné.

Lorsque la réputation du nom Romain fut répandue jusqu'aux extrémités de l'Univers, un Prince Indien nommé Porus qui prenoit le titre de Souverain de six cent Rois, & qui étoit peut-être un successeur de Sandrocotus, envoya des Ambassadeurs à Auguste pour lui proposer un Traité d'alliance. Ces Ambassadeurs étoient accompagnés de huit esclaves presque nuds qui portoient des parfums, & qui menoient des tigres destinés avec d'autres présens pour l'Empereur. A leur suite étoit un Sage de l'Inde, nommé Zarmanochagas, qui se brûla quelque temps après à Athènes, à cause que son sort étoit si heureux, qu'il craignoit de n'avoir pas la force de supporter les revers, s'il lui en arrivoit. On grava sur son tombeau cette épitaphe: *Ici reposent les cendres de Zarmanochagas l'Indien né à Bargose, qui, suivant une coutume très-commune dans son pays, eut le courage de se donner la mort.*

Sous l'Empire de Claude, un Affranchi, nommé Armius Plocamus, faisant voile vers les côtes d'Arabie, fut obligé, par les vents contraires, de relâcher dans l'Isle de la Taprobane, où il donna au Roi du pays une si haute idée de la puissance des Romains, que ce Prince résolut d'envoyer à l'Empereur une Ambassade pour lui demander son amitié. Trajan, Antonin-le-Pieux, Aurélien, Constantin, & les Empereurs de Constantinople reçurent de pareilles Ambassades de diverses Nations de l'Inde; mais les Auteurs, qui en font mention, n'entrent dans aucun détail sur les affaires du pays.

Apollonius de Thyane, à l'exemple de Pythagore, & de plu-

ſieurs autres Philoſophes Grecs, voyagea dans les Indes. Dans le premier Royaume qu'il viſita, (c'étoit celui des Taſciles ſur le bord de l'Indus) il trouva un Palais qui, par ſa ſimplicité, annonçoit ou un particulier ou un grand Prince. Au lieu de Gardes & de gens armés, il n'y avoit à la porte que des Eſclaves qui introduiſoient auprès du Roi ceux qui demandoient à lui parler. Apollonius entra avec eux, & la modeſtie des appartemens lui imprima plus de reſpect que le faſte des Rois de Babylone. Il ne reconnut le Monarque qu'aux honneurs qu'on lui rendoit, & à la majeſté de ſon maintien. Ce Prince, nommé Phraote, s'entretint familièrement en Indien & en Grec avec le Philoſophe, &, en réponſe à ſes queſtions, il lui dit : Que la loi & ſon penchant le portoient à écarter de ſa perſonne ce vain appareil qui n'a qu'un faux éclat, & qui n'annonce aucun mérite ; qu'il uſoit avec modération du peu que les loix lui accordoient, & que ce peu lui ſuffiſoit, quoiqu'il fût un des plus puiſſans Monarques de la région ; qu'il partageoit le ſuperflu entre ſes amis, & qu'il l'abandonnoit même quelquefois à ſes ennemis, afin qu'ils laiſſaſſent ſes ſujets tranquilles, & qu'il faiſoit conſiſter en cela ſa grandeur ; qu'il ne buvoit du vin que quand il offroit au Soleil des libations ; qu'il laiſſoit à ſes Officiers le fruit de ſa chaſſe ; content de l'exercice & du plaiſir qu'elle lui avoit procuré ; que des légumes & des fruits, tirés d'un jardin qu'il cultivoit, étoient ſa nourriture ordinaire, &c. Ce Monarque pria enſuite le Philoſophe de lui donner à ſouper, *parce que c'eſt au plus digne des deux*, diſoit-il, *à traiter l'autre.* Cependant il céda aux inſtances du Philoſophe, & le régala. Il y eut à ce repas un grand nombre de convives qui uſèrent de toute la liberté que la décence peut permettre. Cet Apollonius ſéduiſit les Indiens par ſes preſtiges.

Les Gouverneurs & les Colonies laiſſés dans l'Inde par Aléxandre y avoient introduit, avec la Religion des Grecs, leur langue ; ils avoient lié l'Inde avec le reſte de l'Aſie. Les Occi-

Histoire des Indes.

dentaux étoient attirés dans ces Royaumes nouvellement découverts par le récit avantageux que l'on en faisoit. Les Indiens, par le sentiment récent de leurs malheurs, avoient les yeux tournés vers l'Occident, dans la crainte qu'il n'en sortît encore quelqu'autre Aléxandre. Aussi dès que la réputation des Romains fut capable d'émouvoir des Nations que la disgrace a rendu craintives, ils recherchèrent leur amitié. Ces causes entretinrent un commerce habituel & fréquent entre les Indiens & les Occidentaux depuis la guerre des Macédoniens.

Le curieux & commerçant Ptolomée Philadelphe, sur le bruit de la singularité & de la richesse de l'Inde, y avoit envoyé Mégasthène & Denys pour lever une notice exacte de l'état de cette contrée, du génie de la Nation, & de la force de ses Rois. Les deux Députés enchérissant sur les fabuleux Ctésias, Néarque, & Onésicrite en imposèrent au Public, & après eux Daïmaque & Eratosthène, par les fables ridicules dont ils crurent que leur Relation seroit embellie. Leurs récits merveilleux, ouvrage peut-être de la politique, exciterent la curiosité & l'avarice. Plus ils relevoient les raretés & l'opulence du lieu, plus ils inspiroient d'envie aux Marchands d'y tenter le négoce. Philadelphe, qui n'avoit pas moins à cœur d'enrichir l'Egypte que d'y faire fleurir les Sciences, leur en facilita les voies. Il fit bâtir sur la côte Occidentale de la mer Rouge, vis-à-vis de Sienne dans la Thébaïde, la Ville de Bérénice; mais ce Port ne s'étant pas trouvé aussi favorable qu'on l'avoit cru, on se servit de celui de Myos-Hormos qui n'étoit pas éloigné du premier, & qui étoit beaucoup meilleur. C'étoit-là que venoient aborder les marchandises des Indes, de l'Arabie, de la Perse, & de l'Ethiopie. De-là jusqu'à Coptos, dont Canne a pris la place, Ville bâtie sur le Nil, un peu au-dessus de Thèbes, & à douze journées de Bérénice, il y avoit un grand canal par lequel on transportoit les marchandises, quand on ne vouloit pas se servir de chameaux. On bâtit sur la route des hôtelleries, où les Voyageurs trouvoient

tout

tout ce qui leur étoit néceſſaire. De Coptos, les Négocians conduiſoient leurs effets par le Nil juſqu'à Aléxandrie, d'où on venoit les enlever de tout l'Occident; & de l'échange qui s'y faiſoit, on augmentoit de jour en jour les cargaiſons pour les Indes. Par la communication établie au moyen de ces étapes entre la mer Rouge & le Nil, les Egyptiens pratiquèrent facilement les Indes par Guzarat & le Malabar. On ne lit qu'avec étonnement ce qu'Athénée raconte des Flottes nombreuſes que Philadelphe entretint, tant ſur la mer Rouge que ſur la Méditerranée. Ce commerce étoit d'un trop grand rapport pour être négligé par ſes ſucceſſeurs; auſſi le conſervèrent-ils avec ſoin, tant que leur race dura en Egypte.

Les Romains, qui n'étendirent jamais leur domination juſqu'aux Indes, & qui n'eurent même dans la Perſe que des établiſſemens paſſagers, n'étoient pas à portée de faire un commerce conſidérable dans la Haute-Aſie. Cependant ce commerce faiſoit un des grands objets de leur ambition; il fut un preſſant motif pour les engager à s'emparer de l'Egypte. Lorſqu'ils l'eurent conquiſe, ils la rendirent beaucoup plus brillante qu'elle n'avoit été avant eux. On fit auſſi le commerce des Indes par terre, ſur-tout du côté du Nord. En profitant de la Méditerranée, du Pont Euxin, de la Mer Caſpienne, & d'un grand nombre de Fleuves navigables qui ſe trouvent ſur le chemin, il ne reſtoit qu'un médiocre trajet ſur les terres. Le profit immenſe que l'on retiroit de ce commerce engagea divers Princes & de riches particuliers à l'entreprendre par ces dernières voies. Dans la ſuite, les Navigateurs d'Europe qui venoient négocier à Aléxandrie du tems des Califes & des Mameluks, ayant été maltraités par le Miniſtère d'Egypte, eſſayèrent pluſieurs fois de tirer les marchandiſes de l'Inde par Cafa ſur la mer Noire, & par Aſtracan ſur la mer Caſpienne; mais on ſe dégoûta de l'incommodité de ces Comptoirs, & il fallut revenir en Egypte. Cependant jamais les Grecs, les Romains, ni aucun autre peu-

HISTOIRE DES INDES.

ple, n'étendirent le commerce aussi loin que nous qui connoissons des pays immenses qu'ils ne connoissoient pas, & qui, non-seulement trafiquons avec toutes les Nations Indiennes, mais même pour elles. Pour faciliter notre négoce, après la découverte de la route maritime de l'Inde, nous avons trouvé un moyen simple & commode, ç'a été de nous emparer de ses Villes, de ses Ports, de ses fonds, & d'asservir une partie de ses peuples pour commercer avec le reste. Dès le cinquiéme ou sixiéme siécle, les irruptions des Barbares firent presque oublier ces riches contrées aux Européens.

Ainsi ce que nous connoissons de l'Histoire Ancienne de l'Inde, n'est proprement, dans son premier âge, que l'Histoire de l'ambition, & dans le second, l'Histoire de l'avarice & du luxe des Nations étrangères. Ce sont les passions qui lient les peuples entr'eux, & qui forment la société générale. Ce que les Chinois rapportent de l'Inde n'est qu'un trait de l'Histoire de l'orgueil & de la vanité. Quelques combats à part, ils se bornent à indiquer les Ambassades que leurs Rois ont reçues, & les tributs qu'on leur a payés.

Au commencement du huitiéme siécle du Christianisme, la puissance des Mahométans Arabes se répandit dans les Indes, comme dans plusieurs autres contrées de l'Univers. Valide, onziéme Calife, subjugua, par ses Généraux, presque toute l'Inde en-deçà du Gange. L'Histoire ne nous apprend rien de particulier touchant cette expédition : mais comme elle remarque que Catibah, Lieutenant du Calife, s'empara de quelques Provinces limitrophes de l'Inde qu'il convertit militairement au Mahométisme, il y a lieu de présumer que ce fut ce zélé Musulman qui asservit des Indiens aux Califes & à l'Alcoran ; car l'établissement du Mahométisme dans leur pays est très-ancien. Les Sarrasins, maîtres de l'Egypte & des contrées qui bordent les Indes, exclurent du commerce direct toutes les autres Nations. Les Mameluks ne permirent à aucun Européen de passer sur leurs terres pour aller dans cette contrée.

Sur la fin du dixiéme ſiécle, les Turcs Ghaznévides effleurerent l'Inde au commencement du onziéme : Mahmoud, Prince de cette race, s'y enfonça ; & par ce terrible Apôtre, la Religion Muſulmane y fit de grands progrès. Le Chriſtianiſme y étoit depuis long-tems établi, comme je le montrerai ailleurs. Le Conquérant Ghaznévide, lequel laiſſa bien loin derrière lui & les Séſoſtris & les Aléxandre, parcourut, pilla, ſubjugua l'Inde jusqu'au Royaume de Guzarat. Une longue paix y avoit alors accumulé des richeſſes inappréciables qui furent tranſportées à Ghazna. Mahmoud trouva dans la ſeule Ville de Barca, fondée par Aléxandre, ſoixante & dix millions en monnoies d'or, ſoixante & dix mille marcs en vaiſſelle d'or ou d'argent, des étoffes, des perles & des pierres précieuſes ſans nombre, & entr'autres choſes, une ſalle de trente coudées de long ſur cinq de large, dont les murailles & les planchers étoient d'argent, ou du moins revêtus de plaques d'argent. Ses conquêtes firent rouler des monts d'or dans les Etats Mahométans. Le commerce y devint alors très-floriſſant ; car les Caravanes parcoururent l'Inde en ſûreté, & les Indiens reçurent la loi des Marchands comme de leurs Vainqueurs. Voyez dans l'Hiſtoire des Arabes le détail des expéditions de ce Prince qui fut enterré à Ghazna dans les dépouilles de l'Inde. Il en avoit fait conſtruire un ſuperbe Palais qu'il appelloit le Palais de la Félicité : ce fut là ſon tombeau. Quelque tems après, l'Inde vomit ſur ſon Empire une peſte cruelle. Son fils Maudoud étendit ſes conquêtes. Ces Princes y établirent des Gouverneurs, & leurs ſucceſſeurs ſuivirent leurs traces. Nous devons à l'un d'eux, nommé Bahram-Schah, l'ouvrage Indien de Pilpai. Enfin, cette famille ayant été chaſſée de Ghazna par les Ghourides, elle ſe réfugia à Lahor dans les Indes, où ſes ennemis, en la pourſuivant, vinrent fonder une nouvelle domination. Trois Eſclaves Turcs ſe partagèrent les principaux Etats du Ghouride-Schehabeddin. Tadgeildiz regna à Ghazna, Naſereddin dans la Province de Moultan, & Cothbed-

Histoire des Indes.

din à Dehli. Celui-ci fit la conquête des Indes en entier jusqu'aux frontières de la Chine. Il eut une longue postérité qui fut dépouillée des vastes Etats qu'elle possédoit par Tamerlan. On ignore l'Histoire de ces Princes, dont la Dynastie commence vers la fin du douziéme siécle. C'est vraisemblablement cette race étrangère à laquelle les Indiens donnèrent le nom de Patanes. Les naturels du pays ne sçurent point se réunir pour s'opposer aux usurpations de ces Conquérans. On croit communément que ces Patanes étoient originairement des Négocians Arabes. Ils se multiplièrent prodigieusement, & leur Etat devint riche & respectable, parce que cette Colonie marchande, dit-on, n'avoit point emporté aux Indes l'esprit de destruction & d'intolérance qui semble affecté aux disciples de Mahomet. Les Patanes laissèrent au peuple conquis sa Religion, ses loix, ses usages; & c'est pourquoi ils eurent peu de contradictions à essuyer de la part d'une Nation docile, indolente, & née pour la servitude. Telle fut la race à laquelle succédèrent les Mogols Timourides. On croit qu'elle posséda l'Empire des descendans de Porus. On nomme un Sultan Alaeddin pour premier Roi Patane : ce doit être le Ghouride Alaeddin Hassan Dgihansouz, le premier Sulthan de cette famille Persanne qui eut une puissance considérable.

Peu de tems après l'établissement des Patanes dans les Indes, les Sulthans du Kharisme en envahirent divers cantons. Genghiskhan vint les attaquer. La rive de l'Indus fut le théâtre d'une sanglante catastrophe, par laquelle l'Empire du Kharisme fut renversé, ou du moins ébranlé jusques dans ses fondemens. En fuyant le Mogol, le Sultan Dgelaleddin battit, en plusieurs rencontres, les Indiens, fondant ainsi un nouvel Empire dans le tems que le sien s'écrouloit; mais il abandonna l'Inde, lorsque Gengiskhan eut abandonné le Kharisme. Ce Conquérant n'entreprit point la réduction des Indiens, mais ils furent quelquefois enveloppés dans les guerres qu'il eut avec leurs voisins. Les Historiens Arabes & Persans rapportent que le Roi de Tan-

gout, & de Hia, nommé Schidajkou, envoya, contre Genghifkhan, une armée de cinq cents mille hommes; que ces troupes étoient toutes vêtues magnifiquement; que dans l'armée Mogole il y avoit vingt mille Kharifmiens, commandés par Ilenkou, un pareil nombre d'Indiens fous les ordres de Bela, trente mille Getes fous ceux de Bedreddin, & autant de Kharifmiens fous ceux de Danifchmendkhan; qu'un détachement du Roi de Tangout fut d'abord repouffé; qu'enfuite Genghiskhan ayant pénétré plus avant, rangea fes troupes en bataille fur la glace d'un lac, formé par le Caramoran; qu'il remporta fur les Tangouts une victoire, dans laquelle il périt trois cents mille hommes, & que leur Roi mourut du chagrin que lui caufa le ravage de fes Etats.

Genghiskhan avoit eu le deffein de foumettre les Indes, & déja fes armées s'étoient rendues dans un endroit appellé Porte-de-Fer, paffage fortifié par la nature & par l'art : mais les Mogols ayant fait courir le bruit qu'ils avoient vu un monftre femblable à un cerf, ayant la queue d'un cheval, une corne fur la tête, & le poil verd, & que cet animal leur avoit dit qu'il falloit que leur chef s'en retournât; on prétendit que ce monftre étoit l'organe du ciel. Genghiskhan comprit par-là que fes troupes s'ennuyoient de faire la guerre dans des pays fi éloignés; il réfolut de s'en retourner dans fa capitale. Cependant fon Empire embraffoit quelques pays Indiens, qui refterent fous la domination de fes fucceffeurs : c'étoit fans doute ces peuples, déja foumis, qui ne firent que changer de joug. On ne peut commencer l'hiftoire moderne des Indiens qu'aux conquêtes de Tamerlan : c'eft à cette époque du quatorziéme fiécle que l'on trouve un fil d'événemens qui nous conduit jufqu'à nos jours.

Il y avoit lieu d'efpérer que les Chinois nous fourniroient fur ce pays quelques lumiéres; mais ils ne laiffent entrevoir que de foibles & inutiles lueurs. Ces peuples, pleins de mépris pour les nations étrangéres, ne parlent du dehors de leur Empire que pour flatter leur propre orgueil; ils font contens de fe connoître eux-

Histoire des Indes.

mêmes. L'Inde, proprement dite, eſt appellée dans leur hiſtoire Chin-To, Sind, In-To, Tien-Tço, ou Polo-Muen-Koe, Royaume des Brahmes, ou Sho-Kia-To. Ils la diviſent en cinq parties. La premiere, Tchong-Tien-Tço, ou Tien-Ço du milieu; la ſeconde Tong-Tien-Tço, ou Tien-Tço d'Orient, qui comprend la côte de Coromandel; la troiſiéme, Nan-Tien-Tço, le Tien-ço du Midi, ou les environs du Cap Comorin; la quatriéme, Si-Tien-Tço, le Tien-ço d'Occident, la côte du Malabar & le pays voiſin de l'Indus; & enfin Pe-Tien-Tço, le Tien-ço du Nord qui confine aux Montagnes de Neige ou du Tibet. La Capitale de ce pays étoit ſituée ſur une riviére appellée Tieng Ho, ou Kia-Pi-Li.

Des terres placées à l'Orient du Gange, les Chinois ne rappellent que le pays de Kiao-Tchi, qui comprend ce que nous nommons Tonquin, & une partie de la Cochinchine. Les habitans de Kiao-Tchi furent long-tems barbares. Les Empereurs de la Dynaſtie des Han les ſoumirent, & partagerent le Royaume en neuf provinces. Les Lieutenans des Princes Chinois indiſpoſerent tellement les peuples par leur mauvaiſe conduite, que ces gouvernemens devinrent la proie de différens Officiers; mais les Empereurs des Ou les réduiſirent de nouveau. Sur la fin de la Dynaſtie des Leam, un brave du pays nommé Tching-Moei, à la faveur des troubles qui étoient dans la Chine, s'empara de tout le Kiao-Tchi. Ayant été enſuite fait priſonnier par les Chinois, il y eut dans la Province de nouveaux Gouverneurs qui ſe diſputerent l'autorité; enfin, un Officier, nommé Ting Pon-Ling, prit le titre de Roi, & les Chinois perdirent leur domination; ils reconnurent même ſon ſucceſſeur. Il y eut de fréquentes guerres entre la Chine & le Kiao-Tchi, dans le onziéme & le douziéme ſiécle de notre Ére. Pluſieurs familles ſe ſuccéderent. Les Li avoient pris la place des Ting. Les Tchins détruiſirent les Li. Les Mogols attaquerent les Tchins vers le milieu du treiziéme ſiécle. Au ſeiziéme, les Tring étoient ſur le trône. La partie méridionale du Tonquin étoit

anciennement appellée par les Chinois Tcheu-Tching, nom que porte encore la Capitale de la Cochinchine. Il paroît que cette derniére province n'a été démembrée du Tonquin que depuis l'an 1474. Son hiſtoire eſt inconnue, ainſi que celle du Royaume de Mien ou Pégu, & de divers autres Royaumes. Les peuples de Tchen Tching ſe ſoumirent à Kublaikhan; bientôt après leur Roi leur fit la guerre.

Les Chinois parlent encore d'un Royaume de Fou-Nan, iſle à l'Occident de Siam, laquelle étoit en commerce avec les Indiens du Tien-Tço, aujourd'hui le Mogol. Ce pays fut anciennement gouverné par une Reine, nommée Ye-Lieou, qu'un étranger, appellé Hoen-Hoei, épouſa : celui-ci ſe rendit maître du Royaume au commencement du treiziéme ſiécle.

Il y avoit dans la Province de Yun-Nan, du tems des Han, des Barbares appellés Gnai-Lao, gouvernés par leurs Chefs, qui tantôt envoyoient des Ambaſſadeurs à l'Empereur de la Chine, & tantôt faiſoient des courſes dans l'Empire. Ils avoient ſix Chefs qui portoient le titre de Tchao, nom qui, dans leur langue & dans la langue Siamoiſe, ſignifie Roi. Mum-Che-Long, Nan-Tchao, ou Roi du Midi, forma une puiſſante Dynaſtie; ſon Royaume de Nan-Tchao ou Ta-Li comprenoit une partie du Yunan & du Sſe-Tchuen. On voit, au commencement du neuviéme ſiécle, un de ces Princes, nommé Y-Meou-Tçin, entrer à la tête de deux cents mille hommes dans le Sſe-Tchuen, & perdre une grande bataille. On en voit d'autres combattre les Chinois, s'emparer du Tonquin, & piller divers Royaumes. Enfin on voit leur propre Royaume détruit par Kublaikhan, vers le milieu du treiziéme ſiécle.

Le pays de Lin-Ye confinoit à la partie méridionale du Tonquin. Anciennement les Chinois le nommoient Siam-Kiun, c'eſt-à-dire, le pays des Eléphans. Il eſt à croire qu'il comprenoit le Royaume de Siam. Sur la fin des Han, un Officier, nommé Tçao, eut un fils, appellé Lien, qui ſe fit Roi de ce pays. Sa

HISTOIRE DES INDES.

poſtérité lui ſuccéda. Sous un de ſes deſcendans, nommé Fan-Y, un eſclave de ce Prince, nommé Fan-Ven, ſuivit des Marchands qui alloient à la Chine; il s'arrêta dans cet Empire, & il en étudia les mœurs. De retour dans ſa patrie, il inſtruiſit le Roi. Alors on commença à bâtir des Villes, & l'on fit différens inſtrumens. La Loubére remarque que les Siamois imitent les Chinois en bien des choſes : ce qui appuie la rélation Chinoiſe. Fan-Ven, après s'être acquis du crédit ſur l'eſprit des peuples par la police qu'il venoit d'inſtituer, ſe révolta, empoiſonna le Roi, s'empara du Trône, & ſoumit pluſieurs pays voiſins. Il avoit quarante ou cinquante mille hommes de troupes. La famille des Fan occupa le Trône, depuis le quatriéme ſiécle juſqu'au milieu du huitiéme. Les Chinois porterent pluſieurs fois la guerre dans leur pays. L'an 605, l'Empereur Yam-Ti y envoya une armée qui battit les Lin-Ye, malgré le grand nombre de leurs éléphans, & s'empara de leur Capitale. Le Général Chinois fit graver une inſcription, pendant les troubles qui arriverent ſur la fin des Soui; ces peuples ſecouerent le joug; des diviſions inteſtines, des dépoſitions, des meurtres, détruiſirent les Fan. Les Siamois placent la fondation de leur Royaume environ un ſiécle après cet événement. A la ſuite d'une longue guerre civile, l'Empire a beſoin de ſe former de nouveau; il ſort de la barbarie. Voyez dans la Deſcription de ce Royaume les traditions populaires.

J'ai ramaſſé des débris. Ces fragmens informes ſont épars dans les Hiſtoires étrangéres. Les Indiens ont des traditions, mais barbares, à juger de toutes par celles que les Voyageurs modernes en ont rapportées, & que je rapporterai ailleurs d'après eux. Il faut reconnoître que s'il eſt des ſages parmi les Indiens, s'il y a de la ſageſſe dans leurs livres, le vulgaire s'en tient aux fables. Avec des arts, des ſciences, de bonnes loix, de la morale, ſouvent un peuple eſt barbare : c'eſt l'effet de la ſuperſtition que les Philoſophes, ſoit par égard, ſoit par crainte, ſoit par quelque autre motif de circonſpection, n'ont garde de heurter. Il y a loin

loin encore des lettres, de la police, de la morale à l'esprit philosophique. J'entens par esprit philosophique, non cet imbécille orgueil qui attaque & bouleverse tout, qui blasphéme ce qu'il ignore, qui détruit ce qu'il y a de plus sacré; mais cette raison supérieure qui examine, apprécie, juge les préjugés, leurs fondemens, leur valeur, leur pouvoir, leur importance. Par rapport à la morale, je dirai, à la gloire de la nature, qu'elle régne dans le sein de la barbarie même. Il n'y a point de peuple ignorant & brut qui n'en connoisse les grands principes & les plus nobles maximes. Si chez ces peuples il est des coutumes qui démentent les inspirations naturelles, il faut en chercher la cause dans les malheurs des circonstances, dans la dépravation, dans la superstition sur-tout. Je dis sur-tout dans la superstition, parce que quand on a voulu corrompre la nature, on n'a pas trouvé de moyen plus infaillible que de prendre le ciel pour garant; on a séduit le peuple, & le peuple séduit, qui se défioit de sa raison, a, dans les suggestions de ses corrupteurs, adoré des mystéres qu'il ne lui étoit pas permis de sonder; l'esprit philosophique a sa pierre de touche pour juger des Religions, c'est la loi naturelle. Il n'y a que la Religion Chrétienne qui soutienne cette épreuve, parce qu'elle seule a pour auteur, l'auteur de cette loi, l'Etre dont l'essence est la loi même. S'il est des hommes qui corrompent les maximes de cette Religion, ils ne sont plus Chrétiens; il faut la prendre dans l'Evangile.

Je vais copier ce que les Auteurs ont écrit des mœurs anciennes des Indiens. Il est bon d'observer auparavant que ces peuples conservent encore la plupart des coutumes & des traits de leurs peres. Cependant le commerce, le mêlange des Nations étrangéres, l'adoption des Religions différentes, ont altéré leurs mœurs. Lorsqu'ils formoient une société particuliére, isolée, solitaire, ils ressembloient à la nature, suivant les cantons qu'ils occupoient. Dans les montagnes, c'étoient des hommes durs, fiers, républicains; dans les lieux incultes & arides, des sauvages; sur les côtes

Histoire des Indes.

maritimes, des barbares; dans les contrées fertiles & riches, des peuples policés, vains, luxurieux; & lorsqu'ils eurent communiqué avec des Persans, & tels autres peuples, c'étoient des femmes; ainsi des autres.

On craint d'ajouter foi aux choses vraisemblables que les Anciens rapportent des Indes, quand on considére les fables qu'ils débitent avec la même gravité. Ce n'est pas qu'ils adoptent tous ces contes puériles, mais les Ecrivains judicieux n'ont d'autres garans de ce qu'ils racontent de croyable que d'insignes menteurs, tels que Ctesias, Onésicrite, Clitarque, Mégastène, &c. On trouve dans Strabon & dans Pline divers traits de l'imagination & de l'impudence de ces Auteurs fabuleux : j'en citerai un petit nombre. Ctésias écrit qu'il y a dans les montagnes une Nation composée d'environ cent vingt mille hommes naturellement armés de griffes, & ayant des têtes de chiens. On place à l'Occident une autre race d'hommes presque sans têtes, lesquels avoient les yeux aux épaules. A la source du Gange, ce sont, au rapport d'Onésicrite, les Astomiens qui se nourrissent uniquement de l'odeur des fleurs & des fruits sauvages. Divers cantons sont peuplés de Géans, les autres de Pigmées. Le même Auteur assure qu'il y a des Indiens qui vivent cent trente ans, & qui meurent comme à la fleur de l'âge, sans passer par la vieillesse. Ctesias nomme la nation Pandore chez laquelle on vivoit deux cens ans avec des cheveux blancs dans la jeunesse, & des cheveux noirs dans le dernier âge. Il y a tout auprès de ces peuples à longue vie une espéce toute opposée où les femmes n'enfantent qu'une fois, & où les enfans ont en naissant les symptomes de la vieillesse. Chez les Calinges, les femmes ne vivent pas au delà de huit ans; elles conçoivent à cinq. Il y a des cantons où les hommes, accouplés avec des bêtes, ont formé des races monstrueuses. Les Fanésiens, les Enotogétes ont des oreilles qui leur couvrent tout le corps; pour dormir, ils les laissent tomber sur leurs talons. Ces hommes sont d'une force si extraordinaire, qu'ils déracinent de grands arbres, &c.

Rendons justice à ces Auteurs, ils rapportent beaucoup de choses extraordinaires que nous traiterions de fables, si elles n'étoient confirmées par le témoignage unanime des Voyageurs modernes. Des choses que l'on se hâte trop de rejetter, & sur lesquelles le Philosophe ne forme qu'un doute prudent; des choses qui, ridicules au premier coup d'œil, souffrent des interprétations favorables : telles sont les étonnantes bisarreries des Gymnosophistes, telle l'existence des Satyres, telle la singularité de ces hommes qui, ayant la tête enfoncée dans les épaules, semblent avoir des épaules & n'avoir point de tête, &c. Quelquefois ces Voyageurs n'ont vu les objets qu'à demi; quelquefois ils ont décrit en Poëtes. C'est une infidélité, mais à travers laquelle la vérité s'apperçoit. Je crois qu'on doit se prémunir contre eux de ce soupçon, autant quand ils peigent les mœurs que quand ils peignent la nature.

Diodore de Sicile & Strabon qui ont conservé de précieux vestiges des loix & des mœurs des Indiens, nous apprennent que les Princes qui partageoient entre eux la domination, gouvernoient avec un pouvoir despotique : mais cette assertion est trop générale. Sans parler des Etats Républicains qui donnoient à leurs Chefs le titre de Roi; dans les Etats Monarchiques la puissance royale étoit presque partout tempérée. Les anciens Philosophes avoient répandu une maxime qui ne tolere point de despotisme absolu, & qui avoit force de loi fondamentale; c'étoit de ne traiter personne en esclave, & de se croire tous égaux. On estimoit que rien ne dispose mieux les hommes à toutes sortes d'événemens que de les accoutumer à ne se regarder ni comme supérieurs, ni comme inférieurs à d'autres hommes. Les Rois étoient assujettis à des devoirs gênans. Leur palais étoit ouvert toute la matinée. Chacun avoit droit de demander audience & d'exposer ses besoins; & il n'étoit pas permis au Prince de sortir du Tribunal, même pour le bain & les repas, que tout ne fût terminé. Ainsi la Justice ne perpétuoit point les haines par ses lenteurs,

Histoire des Indes.

& les conteftations étoient finies fur le champ fans procès, fans intervention d'Avocats. Les loix défendoient aux Rois de s'abandonner au fommeil pendant le jour. La fimplicité regnoit dans leur Palais, & la fobriété dans leurs repas, fuivant le récit de Strabon. Si le Prince buvoit des liqueurs fortes jufqu'à perdre la raifon, la loi permettoit aux femmes qui le fervoient de le tuer, & donnoit pour récompenfe à celle qui l'avoit ainfi puni, le droit d'époufer le Prince qui fuccédoit à la Couronne. Il paroît par ce qu'on a dit plus haut, que cette loi ne fut pas toujours en vigueur, ni dans tous les cantons. Un fage Sénat préfidoit en divers Royaumes au gouvernement & à toutes les affaires; les Membres en étoient nommés par le peuple; le Roi n'y avoit que fa voix. Si ce Confeil étoit accufé d'erreur ou de prévarication, les Parties en appelloient au peuple, qui nommoit des Commiffaires pour inftruire la caufe de nouveau, & pour réformer la Sentence, fi on le jugeoit convenable. Quand il s'agiffoit de matiéres plus importantes, ou d'objets qui intéreffoient la Religion, le Roi devoit interroger les Brachmanes qui confultoient les Augures. Dans l'ifle de la Taprobane, le Roi étoit lui-même jufticiable comme fes fujets. Lorfqu'il commettoit quelque délit confidérable, on le condamnoit à mort, fans toutefois lui faire fouffrir aucun fupplice corporel; c'étoit une efpéce d'excommunication. On lui refufoit tout commerce, toute confolation, & même les chofes néceffaires à la vie. Quand le Roi de cette ifle étoit mort, on mettoit fon corps fur un chariot, la tête pendante, & les cheveux trainant dans la pouffiére. Une femme fuivoit, qui jettoit, avec un balai, de la pouffiére fur la tête du mort, & en même tems un Officier public crioit à haute voix : « O homme, » voici votre Roi, qui étoit hier votre maître; mais l'empire qu'il » avoit fur vous s'eft évanoui. Il eft réduit en l'état où vous le » voyez; ayant quitté le monde : l'arbitre de la mort a retiré » fon ame. Ne comptez donc plus après cela fur les efpérances » incertaines de la vie ».

Les Rois étoient propriétaires abſolus de tous les territoires de leur Etat : ceux qui les cultivoient n'en avoient que l'uſufruit. Les Indiens leur payoient les tributs en denrées & en marchandiſes. Il paroît qu'ils avoient peu d'argent monnoyé, & qu'ils s'en ſervoient peu dans le négoce. Les Princes tributaires ou vaſſaux ſupportoient ordinairement la dépendance ſans murmure. Les ſujets naturellement dociles, pacifiques & ſimples, ignorerent longtems juſqu'au nom de révolte. L'uſage étant chez les Orientaux de ne jamais ſe préſenter devant le Prince les mains vuides, les Indiens lui offroient communément des fleurs ou de l'eau qu'ils en avoient diſtillée, en lui répétant, à genoux au pied du Trône, un éloge qui avoit paſſé en formule. « Soyez à jamais heureux, » Aſtre brillant, qui n'empruntez votre éclat d'aucun autre, & » qui vous levez comme un autre ſoleil pour donner la vie à la » nature, pour éclairer & conduire vos ſujets dans les ſentiers du » bien, pour répandre la joie dans leurs cœurs. Dépoſitaire » de la puiſſance de Dieu, vos mains ſoutiennent en ſon nom » l'un & l'autre pole; c'eſt par vous qu'il fait mouvoir le fir» mament. C'eſt de votre face que les étoiles tirent leur éclat, » parce que vous êtes l'image vivante de la lumiére céleſte. C'eſt » donc de votre bienveillance, Seigneur, que j'attends une im» muable félicité ». Ces ſentimens reſpectueux étoient des gages ſolides de la paix intérieure ; mais on n'y fut pas toujours fidéle. On a déja vu le contraſte des mœurs de différentes Cours. Le Sacerdoce étoit annexé à la Couronne.

Les Habitans de chaque diſtrict étoient partagés en ſept claſſes, dont chacune avoit ſes Chefs, ſes ſurveillans, & ſes loix. On croyoit qu'il étoit ridicule de faire dans un Etat des loix uniformes, en permettant la différence des biens & des emplois. La premiére de ces claſſes étoit des Brachmanes; la ſeconde des Laboureurs; la troiſiéme des Bergers & des Chaſſeurs; la quatriéme des Marchands & des Artiſans; la cinquiéme des Soldats; la

HISTOIRE DES INDES.

sixiéme des Ephores ou Inspecteurs & Censeurs ; la septiéme des Conseillers & des Sénateurs.

Première classe. Il y avoit, au rapport de Strabon, deux sortes de Brachmanes ; les Brachmanes propres ou naturels, & les Germanes ou Samanéens. Les premiers étoient d'une famille particuliére, descendans de Brahma, qui, selon les Brahmines modernes, fut un des trois êtres par l'entremise desquels Dieu créa le monde, & les autres étoient de tous les Etats. Quand un Indien desiroit d'entrer dans le corps des Brachmanes, il alloit remettre ses biens aux Magistrats, sur quoi l'on se chargeoit d'entretenir sa femme ; & le Roi prenoit soin de ses enfans s'il en avoit. Le Chef des Samanéens ne se bornoit pas à s'assurer des mœurs du Candidat ; avant que de le recevoir, il examinoit encore s'il n'y avoit personne dans sa famille à qui l'on pût faire des reproches d'arrogance, d'intempérance ou d'usure.

Porphyre, dans son Traité de l'abstinence de la chair des animaux, en distinguant les Samanéens des Brachmanes, leur donne la même Religion & la même loi. S. Clément d'Alexandrie dit que les Sarmanes ou Samanéens étoient une espéce de Gymnosophistes qui obéissoient aux commandemens de Boutta ou Budda, qu'ils honoroient comme un Dieu à cause de la sainteté de sa vie. Les Indiens Malabares regardent les Schamannes ou Samanéens comme une nation particuliére qui ne reconnoissoit point de Dieu suprême. Il paroît, par leurs livres, que les Sciences & les Arts venoient de ces Philosophes. Il est probable que la Religion de cette Secte différoit seulement de celle des Brachmanes dans l'article dont on vient de parler, & que c'est la même qui subsiste dans les Royaumes situés au-delà du Gange vers l'Orient, à Arekan, à Laos, à Pégu, à Siam, Camboie, &c. Chez les Samoïedes, chez les Tungusiens & autres nations Tartares, les Prêtres s'appellent Schamans. Je remarquerai, en passant, que le mot Sommona, au rapport de la Loubére, nom du principal Dieu des Sia-

mois, signifie en langue Balie ou sçavante du pays, un Talapoin des forêts, & que S. Clément d'Alexandrie dans ses Stromates, L. 7. peint les Samanéens comme des solitaires habitant hors des Villes: d'où l'on peut conclure que le nom de Sammonéens est le nom particulier des Gymnosophistes des bois.

Dans les familles Brachmanes, il y avoit des sages préposés pour réprimer la tendresse des meres & des nourrices, qui préparent l'homme au vice en l'amollissant par une éducation trop délicate. Ceux en qui les Maîtres n'appercevoient ni les inclinations ni les dispositions nécessaires pour soutenir la sévérité du régime des Brachmanes, n'étoient point obligés de l'embrasser. Ceux qui se portoient d'eux-mêmes à cette profession, étoient initiés dans les mystéres de la Secte, lorsque la nature avoit clairement expliqué ses desseins sur eux. L'école se tenoit hors de la Ville dans un petit bois, où l'ancien, dans une chaire d'ébéne, donnoit ses leçons, plus respecté de ses disciples qu'un Prince qui, de son Trône, donne des loix à ses sujets. Si quelqu'un avoit osé cracher ou parler pendant ce tems-là, on le chassoit de l'assemblée pour le reste de la journée comme un intempérant. La Religion, les Sacrifices, les Augures, la Philosophie, les loix, les droits du Prince, les immunités du peuple, les mœurs, ces grands objets, traités par un homme vénérable, remplissoient de leur sainteté le lieu de l'assemblée ; ils inspiroient un profond recueillement aux éléves qui en connoissoient la grandeur.

Pythagore, Démocrite, & d'autres Sages de la Gréce, entreprirent, dit-on, le voyage des Indes, pour entendre les leçons de ces sçavans Brachmanes. Platon puisa peut-être dans la même source de grandes lumiéres, & sur-tout ses idées sur la Trinité. La métempsycose, la doctrine énigmatique des nombres, la pratique du jeûne, du silence, & d'autres observances imposées par Pythagore à ses disciples, étoient communes aux Brachmanes & aux Prêtres Egyptiens. Pausanias, L. 4. dit que les Chaldéens & les Mages Indiens ont les premiers enseigné l'immortalité de l'a-

Histoire des Indes.

me, & que plusieurs Philosophes Grecs, entr'autres Platon, ont adopté ce sentiment. Diogène Laërce assure que le Philosophe Cléarque faisoit descendre les Mages de Perse des Gymnosophistes des Indes.

De continuels entretiens sur les plus importantes matiéres; l'exemple que les Brachmanes se donnoient mutuellement, les reproches auxquels on étoit exposé pour les moindres contraventions, & pardessus tout, l'envie de soutenir une société qui passoit pour la plus honorable de l'Etat, & qui jouissoit des plus grandes prérogatives, rendoient ces Philosophes scrupuleusement exacts à pratiquer ce qu'ils enseignoient. L'application constante à la recherche de la vérité, la pureté des mœurs, l'austérité du régime, une vie occupée de la priére & de la contemplation, l'emploi de sacrificateurs & de devins, la réputation d'amis des Dieux & de citoyens zélés pour la patrie, leur attiroient la vénération publique. Dans les Sacrifices & les Obséques auxquels ils étoient employés, on accompagnoit toujours de présens considérables les marques de respect & de reconnoissance qu'on leur donnoit. Fidéles aux loix de leur doctrine touchant la métempsycose, jamais ils n'ensanglantoient les Autels. Ils n'offroient que ce qu'ils appelloient des victimes pures, c'est à-dire, des parfums & autres choses de cette nature. Il n'étoit permis qu'à eux d'exercer le ministére de la divination, & ce devoit être pour des sujets publics & importans. Appellés au commencement de l'année à l'assemblée générale des Etats, ils prédisoient les sécheresses, les vents, les pluies, les maladies, & tous les événemens auxquels il est important de se préparer. Le Roi & les particuliers prenoient là-dessus leurs mesures pour prévenir, autant qu'il étoit possible, ces inconvéniens. S'il arrivoit qu'ils se trompassent trois fois consécutivement dans leurs prédictions, ils étoient condamnés à un silence perpétuel, & l'on ne pouvoit, sans crime, les forcer à le rompre. Mais Diodore de Sicile dit qu'ils perdoient seulement leur voix dans l'assemblée pour le reste de leur vie.

Comme

Comme on n'écrivoit point les loix, il se trouvoit peu de personnes qui en fussent instruites, excepté un certain nombre de Brachmanes qui s'attachoient particulièrement à l'étude des coutumes de la Nation. Le Prince, dans les circonstances difficiles, se transportoit au lieu de leur demeure, pour leur demander leurs lumières, trop heureux quand ils daignoient le recevoir gracieusement. S'ils le faisoient asseoir à leur table pour manger des herbes, des fruits, & des légumes, ce n'étoit qu'après avoir tiré les places au sort: ils ne lui eussent point cédé d'eux-mêmes la premiere. Leur orgueil humilioit ainsi l'orgueil des Rois qui ignoroient les loix par lesquelles ils regnent. Ils ne souffroient le Prince qu'un jour parmi eux, & c'étoit pendant la nuit qu'ils lui donnoient audience. Leurs réflexions sur eux-mêmes, sur leur perfection, sur leurs prérogatives, sur leurs services, aboutissoient à leur persuader que hors de leur secte, il n'y avoit qu'ignorance, mollesse, bassesse, & orgueil. Le Brachmane Iarchas osa dire à Appollonius qu'ils se regardoient comme des Dieux; ils exprimoient ainsi leur supériorité sur le reste de l'espéce humaine. Quant à leurs prétentions touchant les inspirations divines, la connoissance des plus secrettes pensées, & autres chimères semblables, ils n'étoient pas assez insensés pour se les persuader, mais ils connoissoient le peuple assez sot pour les en croire.

Eloignés du tumulte & du commerce des hommes, ils habitoient dans des cavernes ou sous des arbres touffus, se pratiquant peu les uns les autres, allant presque toujours nuds, excepté lorsqu'ils offroient des victimes, d'où ils furent appellés *Gymnosophistes :* alors ils prenoient une espéce de turban, & un petit corset de lin, ce qu'ils appelloient l'habit sacré, avec un bâton & un anneau auxquels ils attribuoient toutes sortes de vertus particuliéres. Ils couchoient sur la dure ou sur des peaux. Afin de ne pas rallentir le travail, ils ne gardoient de leur récolte que ce qui leur étoit néceſsaire pour l'année. Après l'âge de trente-sept ans, il leur étoit permis d'aller dans les Villes embrasser la vie commune, &

épouser plusieurs femmes pour multiplier le nombre des Brachmanes. Mais dans quelque état qu'ils fussent, il leur étoit défendu de révéler à leurs femmes les mystéres de leur Secte ; car ils avoient soin, comme les Prêtres Egyptiens, comme les Prêtres de toutes les fausses Religions des Etats policés, de tenir leur doctrine secrette. Quoiqu'ils eussent quitté leur premier régime, ils recueilloient pleinement les fruits de leurs rudes épreuves. Ils avoient droit de prendre par-tout les fruits qui leur convenoient, & d'aller manger chez les Grands où ils faisoient la loi. Le peuple prenoit ordinairement parmi eux les Conseillers du Prince.

Quelque vaine que fut leur vertu, quelque fourberie qu'il y eut dans leurs manéges, c'est à eux qu'il faut attribuer toutes les vertus des Indiens, & le bonheur de leurs Etats. Ils avoient des mœurs du moins extérieures, & ils maintenoient les mœurs publiques. Leur sagesse, au rapport d'un Ancien, s'étoit, pour ainsi dire, tournée en religion. S'ils trompoient les peuples, c'étoit pour les servir. S'ils ne les avoient pas séduits & fascinés au point de s'attirer en quelque sorte leurs adorations, ils n'auroient pas été assez craints & assez respectés des Rois pour prendre l'empire dans les cours, & pour rendre le gouvernement populaire en un sens. Leur orgueil qui se flattoit en contrariant les Grands & le Prince, les mettoit dans les intérêts du peuple. Cependant ils n'abusoient point de leur crédit pour tourmenter les Rois. Il en étoit de ces hommes comme des loix, dans lesquelles il y a toujours des inconvéniens mêlés avec les avantages, mais où le bien est incomparablement plus grand que le mal.

Ils soutenoient les apparences par une force d'esprit réelle ; par une philosophie qui leur faisoit regarder le plaisir & le chagrin qui pouvoient leur arriver comme des songes, puisque l'on passe si rapidement de l'un à l'autre ; par une philosophie qui leur rendant la vie & la mort également indifférentes, leur donnoit le courage & l'intrépidité nécessaires pour oser dire la vérité, & pour faire le bien jusques dans les Cours des Rois. On sçavoit

qu'ils étoient prêts à tous les sacrifices ces hommes qui n'envisageant la vie que comme le premier moment de notre conception, & la mort comme le jour de notre véritable naissance, n'hésitoient pas de terminer leur carriére par une mort volontaire, dès qu'ils sentoient languir leur corps, ou leur esprit s'affoiblir. En disant qu'il n'appartenoit d'aller au devant de la mort qu'à celui qui la verroit arriver sans effroi, ils dressoient l'autel qui devoit leur servir de bucher, ils y montoient parés de leurs plus riches ornemens; & après avoir chanté des hymnes, ils souffroient le feu sans donner la moindre marque de douleur ni de sensibilité.

M. l'Abbé Guyon cite un morceau très-intéressant touchant les mœurs & les dogmes des Brachmanes, tiré d'un recueil d'écrits composés sur l'Inde vers la fin du quatriéme siécle ou au commencement du cinquiéme, lequel fut imprimé pour la premiére fois à Londres en 1665. Je crois que le Lecteur ne sera pas fâché de le retrouver ici. Alexandre, dit-on, plein de curiosité & d'admiration sur ce qu'on lui avoit dit, & sur ce qu'il avoit vu lui-même des Brachmanes, écrivit au plus célébre d'entr'eux, nommé Dindime, pour le prier de l'instruire de leurs principes & de leur maniére de vivre, en lui assurant que s'il y trouvoit la sagesse que l'on vantoit tant, il se mettroit au nombre de leurs disciples. Dindime lui répondit par lettre; car la loi lui défendoit de visiter personne, de quelque condition que ce fut.

» Alexandre, le desir que tu marques de connoître la sagesse, » me feroit croire qu'on pourroit déja te placer au rang des Sa- » ges. Rien ne m'empêche de te regarder comme tel, que cette » ardeur immodérée de mettre sous tes pieds tout le genre hu- » main, & de commander à l'Univers. La véritable Philoso- » phie apprend à se soumettre & à recevoir la loi sans révolte. » Mais ton caractère & ton cœur ambitieux y opposent un obsta- » cle invincible. Tu veux que je t'instruise de nos mœurs & de » nos usages; je crains de l'entreprendre, parce que je me sens

HISTOIRE DES INDES.

» peu de talent pour la parole, & que le trouble & l'exercice
» continuel des armes ne te donneront pas le tems de m'écouter.
» Je ne sçaurois toutefois m'en dispenser, puisque tu me le
» demandes; mais n'attends pas que je te flatte; nous sommes
» vrais, & nous ne connoissons point le déguisement.

» La vie des Brachmanes est aussi pure qu'elle est simple. Le
» plaisir qui séduit le reste des hommes n'a point de charme pour
» nous; la raison guide nos desirs. Toujours soumis aux événe-
» mens, jamais notre bouche n'éclate en murmures dans les
» plus fâcheuses circonstances. Indifférens sur la nourriture, on
» ne connoît parmi nous que le nom de la délicatesse; il ne pa-
» roît sur nos tables que les herbes & les légumes que la terre
» produit d'elle-même sans aucun soin ni travail; aussi ne con-
» noissons-nous des maladies, que ce que les plaintes & l'ex-
» périence des autres nous en apprennent. La joie pure dont
» nous jouissons, n'est interrompue que par leurs gémissemens.

» L'égalité nous met tous dans l'indépendance : elle bannit
» du milieu de nous l'envie, la jalousie, l'ambition, la haine.
» Nous n'avons point de Tribunaux, parce que nous ne faisons
» rien de repréhensible; & la justice dans laquelle nous vivons
» n'a pas encore fait établir parmi nous ces loix sévères, qui pu-
» nissent le crime chez les autres peuples; nous craignons même
» qu'en les introduisant, elles ne fassent naître la pensée du mal
» qu'elles défendent. Notre seule loi est de ne point violer celles
» de la nature. En évitant tout reproche, nous ne sommes point
» exposés à pardonner aux autres, dans l'espérance qu'ils useront
» de la même indulgence à notre égard; encore moins achetons-
» nous le pardon & l'impunité à force d'argent : cette sorte de
» grace, accordée par l'avarice, rendroit le Juge plus coupable que
» le criminel.

» Parmi nous, l'oisiveté est punie d'un châtiment rigoureux;
» nous craignons la volupté comme le principe de tout affoiblis-
sement. Nous aimons le travail qui exerce le corps, & nous dé-

» teſtons celui qui anime la cupidité. Nos occupations ne tendent » qu'à nous procurer le néceſſaire ; toute autre vûe nous fait » horreur, & nous paroît la ſource de tous les maux. On ne voit » dans nos campagnes ni bornes ni limites qui marquent la » propriété ; nous ſommes convaincus que c'eſt une uſurpation » contraire à la nature ; chacun prend où il lui plaît ce que la » terre produit pour tous. Nous laiſſons les oiſeaux voler tranquil- » lement dans les airs, les animaux ſe promener dans les cam- » pagnes, & les poiſſons nager dans le ſein des eaux. Nous poſſé- » dons tout ce que nous pouvons ſouhaiter, parce que nous » ne voulons rien au-delà de ce qu'il nous faut. Nous n'ap- » préhendons rien tant que ce deſir inſatiable d'acquérir en pro- » pre, qui fait naître mille beſoins dans le cœur de l'homme, & » le rend plus pauvre de jour en jour à meſure qu'il ſent croître » ſes richeſſes.

» Nous nous échauffons au ſoleil ; la pluie & la roſée nous » rafraîchiſſent ; les rivières nous déſaltèrent, nous nous nour- » riſſons de l'herbe des champs & de racines ; la terre nous ſert » de lit ; les ſollicitudes n'interrompent point notre ſommeil ; » la paix du cœur nous laiſſe toujours l'eſprit en liberté ; nous » ſommes délivrés de la crainte & de la ſujettion à toutes ſortes » de maîtres ; nous nous regardons tous comme des freres que la » nature a faits égaux, & comme les enfans d'un Dieu ſuprême, » notre pere commun, qui doit nous partager le même héri- » tage.

» On ignore parmi nous ce que c'eſt que détruire les forêts, » & briſer les rochers pour bâtir des maiſons ; la nature n'a for- » mé des antres que pour cet uſage. Là, nous ne craignons ni » les vents, ni la pluie, ni le froid, ni le chaud, ni les tem- » pêtes. Ces demeures naturelles nous ſervent de retraites pendant » la vie, & de ſépulcres après la mort. Nous évitons dans nos » habits tout ce qui reſſent le luxe & la molleſſe ; la feuille » ou l'écorce des arbres nous ſert à voiler ce que la bienſéance

Histoire des Indes.

» ne veut pas qu'on laiſſe à découvert. Nos femmes n'ont point » la liberté de ſe parer comme les autres ; & quand même on » la leur accorderoit, elles n'en uſeroient point, perſuadées qu'un » vain & faſtueux attirail gêne plus qu'il ne décore, & que tout » l'art du monde ne donne aucun prix à la beauté, comme il ne » change rien à la laideur. Tant de ſoins deviennent donc ſu- » perflus, parce qu'ils ne corrigent pas les défauts, & crimi- » nels parce qu'ils tendent à réformer l'ouvrage du Créateur. Tel- » les que ſont nos femmes, nous leur donnons toute notre ten- » dreſſe ; & jamais on n'entend nommer parmi nous les crimes » d'inceſte, d'adultère, ou autres infidélités qui déshonorent » la nature, & violent le lien conjugal.

» Notre ſociété eſt le regne de la douceur & de la tranquil- » lité. La ſeule penſée d'un homicide nous fait frémir. Nous » ne provoquons point les étrangers ; nous ne ſçavons point ma- » nier les armes ; c'eſt la douceur, & non la force qui conſerve » l'union entre nous & nos voiſins. La fortune eſt notre ſeule en- » nemie ; nous n'avons qu'elle à combattre ; mais pour l'or- » dinaire, elle voit porter à faux les coups dont elle voudroit » nous frapper. Attentifs à ne rien faire contre les deſtinées, » rarement donne t-elle lieu à nos plaintes. Il n'y a que la mort » qui nous chagrine, quand elle nous prévient avant la caducité » de l'âge ; alors le pere n'accompagne pas les funérailles de ſon » fils. En quelque tems qu'elle nous enleve, nous n'élevons » point de ces monumens faſtueux qui ſemblent faits pour inſul- » ter à l'humiliation des mânes. Quoi de plus triſte & de plus vil » que ces malheureux débris d'un corps défiguré, que nous » achevons de détruire par les flammes pour n'en pas ſouiller la » terre !

» Ne te fâche point, ſi je rapproche de ces premières couleurs » de notre portrait, celles qui forment le tien. De quelles ſor- » tes de ravages n'as tu pas déja déſolé l'Univers ? Dévoré d'am- » bition & d'avarice, combien de ſang répandu par tes mains

» ou par tes ordres ? Tu enlèves les enfans à leurs parens ; tu » les prives de leurs obſéques ; tu violes les tombeaux. Tu cours » avec impétuoſité vers l'endroit où le ſoleil ſe leve, comme » pour l'arrêter de la main. Tu renverſes les Trônes, tu traînes » après toi des Rois captifs pour en orner ton triomphe. Des ci- » toyens, tu aimes à en faire des eſclaves, & par l'effet du » même caprice, à mettre les eſclaves en liberté. Tu crois forcer » les villes, quand tu en gagnes les Gouverneurs à prix d'argent : » ſans doute que tu te flattes de corrompre ainſi le gardien, puis » le Dieu des Enfers.

» Je ceſſe de mettre ton image ſous tes yeux pour continuer » à t'inſtruire de nos mœurs. Nous ne connoiſſons point ces aſſem- » blées tumultueuſes, ces jeux, ces ſpectacles qui font vos dé- » lices. A quoi ſerviroient vos Comédiens au milieu d'un peuple » qui en mépriſe ſouverainement la profeſſion, qui ne fait rien » qu'on puiſſe tourner en ridicule, & chez lequel il ne ſe paſſe » aucune ſcène cruelle ? Les Brachmanes frémiroient, s'ils » voyoient expoſer de jeunes gens aux bêtes féroces ; ou des hom- » mes robuſtes, s'attaquer de ſens froid, ſe battre & s'aſſommer » les uns les autres. Le Ciel fait notre ſpectacle favori ; nous » en admirons avec joie l'ordre, l'économie, la régularité, les » mouvemens. Nous ſommes ravis de voir le Soleil voler ſur » un char couleur de pourpre, étaler, par toutes les régions, ſes » cheveux rayonnans de lumière, & revenir chaque année au » point dont il étoit parti. Du Ciel nous paſſons à la contempla- » tion du reſte de la nature, dont les ouvrages nous paroiſſent » toujours également beaux, admirables, incompréhenſibles. » Le chant des oiſeaux, les fontaines, une fleur, un brin » d'herbe, épuiſent nos réflexions, & nous enchantent.

» Contens de ce qui croît dans nos contrées, nous n'allons » point chercher ailleurs les différentes raretés que produiſent un » ciel & un climat nouveau. Rien ne nous touche autant que ce » qui nous eſt propre. Nous mépriſons votre éloquence fleurie,

» & nous la condamnons comme un art pernicieux qui ne s'exerce » pour l'ordinaire qu'à donner au menfonge les couleurs de la » vérité, à protéger le crime, à accufer l'innocence, & quelque- » fois à juftifier le parricide. Toute notre éloquence confifte à dire » toujours la vérité.

» Voilà une idée de nos mœurs; voici les dogmes de notre » croyance. Les Brachmanes ont pour maxime de ne point en- » fanglanter les autels en égorgeant des victimes innocentes. » Leurs temples ne font pas décorés de lames d'or ou d'argent, » ni brillans de l'éclat des pierres précieufes. Ils croient que ce » feroit infulter la Divinité en voulant lui donner ce qu'elle n'au- » roit pas, ou fe montrer auffi puiffans qu'elle par l'étalage » faftueux de toutes les richeffes qu'elle peut avoir. Dieu de- » mande qu'on l'honore d'un culte pur & non fanglant; il veut » être fléchi par la priere & l'humiliation des hommes. Il eft cette » même parole par laquelle il a créé le monde vifible, par la- » quelle il le conferve & le conduit. Il eft pur efprit, & ne veut » par conféquent que l'offrande de nos bonnes œuvres, de nos » vertus, de nos actions de graces, de notre cœur.

» Sur cet expofé, fais le parallèle de notre Religion avec la » tienne, ou permets que je le faffe. Je ne puis fouffrir l'aveu- » glement où vous êtes de ne vouloir pas reconnoître que votre » origine vient du Ciel, & qu'elle vous unit intimément à l'Etre » Suprême. Vous ne trouvez de grandeur qu'à être iffus d'un fang » illuftre; vous aviliffez la nobleffe de votre premiere naiffance. » Vous rapportez tout à la chair; c'eft-là que vous placez vos » délices. Vous la foignez avec attention, vous la délicatez, vous » n'aimez qu'elle, & ce qui eft un plus grand crime, vous la » croyez digne d'être préfentée en facrifice à l'efprit immortel. » Vous ne connoiffez point le feul Dieu *qui eft*, & en adorez » une infinité d'autres qui ne font pas. Vous en mettez quelques- » uns dans le Ciel à qui vous diftribuez le foin de préfider à dif- » férentes parties de votre corps. Minerve réfide dans le cerveau

» comme

» comme dans le siége de la sagesse ; Junon arrête les mouve
» mens impétueux du cœur ; Mercure, votre Dieu de l'éloquen-
» ce, réside sur les lèvres ; Hercule communique sa force à
» vos membres ; Cupidon vous inspire les sentimens de la vo-
» lupté ; Bacchus vous donne le goût ; Cérès fait digérer les ali-
» mens ; Vénus procure la fécondité ; Jupiter ouvre les organes
» de la respiration ; & Apollon, renommé par son adresse, con-
» duit vos doigts pour les instrumens de Musique & pour les ou-
» vrages délicats.

» Quelles divinités, dont la puissance a des bornes si étroites,
» & qui ne voudroient ou ne pourroient pas se charger de leurs
» fonctions réciproques ! Leur opposition se manifeste même
» dans le culte que vous leur rendez. Il faut offrir un taureau
» à Jupiter, un paon à Junon, un sanglier à Mars, un bouc
» à Bacchus, un cigne à Apollon, une colombe à Vénus, un hi-
» bou à Minerve, des gâteaux à Cérès, & du miel à Mer-
» cure. Hercule veut des branches de peuplier sur ses statues &
» sur ses autels, & Cupidon n'aime que les roses. Vous ne pour-
» riez changer cet ordre sans encourir leur disgrace. Voyez encore
» la contradiction de leurs caractères ; ils semblent s'être ligués
» pour vous tourmenter à la fois. L'un vous appelle à la guerre,
» l'autre au plaisir ; celui-ci aux soins du commerce, celui-là à la
» bonne chere. Tous vous commandent ce qu'ils aiment ; ils
» vous y invitent, ils vous sollicitent, vous pressent, & ne vous
» laissent aucun repos que vous n'ayez obéï. Sont-ce-là des
» Dieux, des êtres qui doivent faire le bonheur de l'humanité ?
» Avouez-le, ce sont vos passions dont vous avez fait l'apo-
» théose.

» Vous le reconnoissez vous mêmes dans les Divinités dont
» vous avez rempli vos enfers. Il est facile d'y retrouver vos pro-
» pres crimes sous des symboles honorables. Les Euménides sont
» vos sales pensées ; Tisiphone est le reproche d'une conscience
» criminelle ; Tantale, votre insatiable cupidité. Cerbère exprime

» le châtiment de vos excès de bouche ; l'hydre, vos vices qui » renaissent à chaque instant ; la couronne de vipères, vos hideux » forfaits. Pluton lui-même déchu du Ciel vous apprend que vous » dégénérez comme lui en méconnoissant l'Etre Suprême, dont » vous tirez votre origine. O peuples infortunés dont la Religion » fait le crime pendant la vie, & le supplice après la mort ! »

Le Conquérant taxa le Brachmane d'orgueil & d'impiété ; il n'avoit pas d'autre réponse à faire. Il est inutile de dire que la classe des Gymnosophistes étoit la moins nombreuse des classes Indiennes : il n'y avoit que des Sages.

Seconde classe. Les laboureurs formoient le corps le plus considérable de l'Etat. Le service qu'ils rendoient au public & leur extrême probité leur attiroient le respect de la Nation. On les regardoit comme les peres du peuple, & les membres les plus utiles de la société. Comme ils n'étoient proprement que les fermiers du Roi, il ne leur restoit dans les mains qu'une portion de la récolte, à titre de salaire. Ils n'habitoient point les villes. Quelque guerre qu'il y eut dans le Royaume, soit civile, soit étrangère, ils n'étoient jamais obligés de prendre les armes. Les ennemis ne les troubloient point dans leurs travaux ; ils eussent violé le droit des gens dans un point capital. Les terres étoient sacrées & inviolables : l'on voyoit les laboureurs tracer tranquillement leurs sillons à côté de deux armées qui se livroient des combats sanglans. Les soldats se massacroient les uns les autres ; mais ils respectoient ceux qui travailloient à la terre comme leurs bienfaiteurs communs. Jamais ils ne mettoient le feu au bled, ni la coignée au pied des arbres. Ainsi les campagnes fleurissoient au milieu des flammes de la guerre, l'abondance y regnoit. On ne cherchoit point à désoler son ennemi, on n'aspiroit qu'à le vaincre, on ne l'attaquoit que corps à corps ; l'humanité sembloit être encore à la tête des armées ; la guerre terminée, tous les maux étoient finis : admirable maxime qui seule fait la gloire d'une nation, & lui donne le droit de traiter toutes les autres de barbares !

Troisiéme classe. Ceux qui la composoient étoient chargés les uns de pourvoir à la subsistance & à la multiplication des animaux; les autres de détruire les lions, les tigres, les oiseaux de proie, & les autres animaux nuisibles, qui fourmillant dans le pays, auroient dévoré les hommes ou désolé les moissons. Les pâtres logeoient sous des tentes dans les bois & les montagnes, où leurs troupeaux ne portoient aucun préjudice à la culture des terres.

Quatriéme classe. Les Artisans & les Marchands payoient au Prince le tribut de leur art & de leurs négres, à moins qu'il ne les occupât à la fabrique des armes, ou à la construction des vaisseaux.

Cinquiéme classe. Les soldats n'avoient nul autre soin, nul autre charge que de porter les armes pour la défense de l'Etat. Le Roi leur fournissoit le logement; leur subsistance & leur entretien regardoient le peuple, pour lequel cette méthode étoit moins onéreuse que ne l'eût été un impôt. Après la guerre, les soldats revenoient dans les Villes, où ils ne s'occupoient que des exercices militaires, quoiqu'ils eussent rendu leurs armes.

Sixiéme classe. La chasse, les travaux des mines, le soin des forêts, la levée des impôts, l'entretien des grandes routes, formoient le partage des Inspecteurs des campagnes. Outre cela, comme le pays est sujet aux mêmes inondations que l'Egypte, soit par la fonte des neiges de ses montagnes, soit par l'abondance des pluies qui y tombent en hiver, c'est-à-dire pendant les mois d'Avril, de Mai, & de Juin, ces Officiers avoient le soin, après que les eaux s'étoient retirées, de retracer les limites des champs, &dans les saisons de sécheresse, d'ouvrir les écluses pour répandre à propos les eaux que l'on avoit retenues dans des lacs, comme en Egypte. Dans les grandes routes, ils plantoient, à chaque demi-lieue, des guides qui enseignoient aux Voyageurs les chemins, les endroits où l'on pouvoit coucher, & la distance d'un lieu à un autre. Les Inspecteurs des Villes avoient pour office, les uns de

Histoire des Indes.

veiller sur les arts & sur les métiers ; les autres d'examiner les hôtelleries, la conduite des étrangers, les malades, sur-tout s'il y avoit de la contagion à appréhender ; & de tenir la main à l'exécution des testamens, ainsi qu'à la sépulture des morts. Il y en avoit qui marquoient exactement sur un registre le lieu, le tems, les circonstances de la naissance & de la mort des citoyens. Les morts étoient jugés ici comme en Egypte. Les Officiers qui décidoient de leur réputation, s'ils venoient à être convaincus d'avoir manqué de sincérité ou de justice, ce qui étoit extrêmement rare dans leur jugement, étoient déclarés publiquement infâmes & incapables de jamais remplir aucune charge. On ne dressoit pas de monumens aux morts, dans l'idée que la réputation devoit tenir lieu de mausolée. Les actions principales de la vie & les principaux traits du caractére de chaque citoyen restoient écrits ; & ce peuple qui n'a point composé son histoire, a été le seul qui ait eu des Mémoires pour composer une histoire complette, l'histoire des sujets comme des Rois, des particuliers comme de la nation. On confioit à ceux-ci la police du commerce, à ceux-là la taxe du salaire des ouvriers, avec l'emploi d'imprimer un cachet particulier sur tout ce qui se louoit pour éviter le change & les disputes. Il en étoit qui n'avoient d'autres fonctions que de recueillir les droits du Prince. Il est à remarquer que par un réglement que dicte l'équité, l'on ne taxoit un Marchand ou un Artisan que sur ce qu'il vendoit, sans avoir égard à l'évaluation totale de ce qu'il possédoit. Si quelqu'un avoit été convaincu de fraude ou de dissimulation dans la déclaration de ses ventes, il étoit puni de mort. L'ordre ne se faisoit pas moins admirer parmi ceux qui présidoient à la guerre. Les Officiers, surveillans des peuples, venoient rendre compte de leur administration, & de la chose publique au Roi, si le gouvernement étoit monarchique ; aux premiers Magistrats, s'il étoit républicain. Pour les soulager, il y avoit des femmes chargées de veiller sur leur sexe, d'en réprimer le luxe, d'en corriger les mau-

vaiſes mœurs. On n'admireroit jamais aſſez, dit un Ecrivain, le bonheur & la ſageſſe des Indiens, ſi l'on pouvoit ſe perſuader ce que les Hiſtoriens rapportent de ces Officiers; que jamais on n'en vit un prévariquer dans ſon miniſtére, tromper le Prince par de faux rapports, vexer les bons, & protéger les méchans.

Septiéme claſſe. C'étoient ceux qui compoſoient le Conſeil du Prince que l'on rejettoit au dernier rang des citoyens, quoique, placés près du Trône, ils en partageaſſent les ſoins & les honneurs, & que leur autorité l'emportât quelquefois ſur celle du Sceptre. Les Sénateurs étoient d'autant plus illuſtres & plus reſpectables, que leurs familles étoient en poſſeſſion de ces prérogatives de tems immémorial.

Telle étoit la conſtitution de l'Etat qu'il n'étoit pas permis de paſſer d'une claſſe dans une autre, pas même par le mariage. Chacun reſtoit ainſi dans la profeſſion qu'il avoit reçue des loix à ſa naiſſance, comme en Egypte. Il arrivoit de-là qu'au lieu de cette éducation vague, générale, & ordinairement nulle, qu'on donne ailleurs indiſtinctement aux enfans, comme s'ils étoient tous appellés aux mêmes emplois & aux mêmes devoirs, on recevoit ici l'éducation propre de ſon état, c'eſt-à-dire, que l'on commençoit à être dès l'enfance ce qu'on devoit être le reſte de la vie; que l'on s'accoutumoit, de bonne heure, aux ſoins & aux devoirs de ſa condition; qu'avec la ſcience de ſon art on en prenoit le goût, n'étant appliqué qu'à un objet, ſans être diſtrait par aucun autre. Il arrivoit de-là que les Arts ſe perfectionnoient tous les jours, parce que les enfans, inſtruits par leurs peres mêmes, & s'éclairant des lumiéres tranſmiſes pour en acquérir de nouvelles, il ne ſe pouvoit que les générations n'amélioraſſent l'héritage qu'elles faiſoient valoir; parce que l'ambition des citoyens étant renfermée dans la ſphére de leur condition, il ne leur reſtoit que de faire honorer cette condition, & de s'y diſtinguer par des actions éclatantes, ou par de nouvelles découvertes. Il arrivoit de-là que les Etats ne ſe confondoient

point; que la ſubordination ſe maintenoit; que le luxe avoit des bornes, ſur-tout avec la précaution que l'on avoit priſe de fixer le prix & la qualité des habits pour chaque profeſſion, ainſi que l'équipage avec lequel les citoyens devoient aller dans la ville ou en campagne ſuivant leur rang.

Cette diviſion de Tribus & d'Etats ſubſiſte encore ſous le nom de Caſtes en divers cantons de l'Inde; elle eſt expreſſément recommandée & même ordonnée par les Beths, ou Livres ſacrés de la Nation. La plupart des anciennes inſtitutions ſont attribuées, çà & là, à Brama, pere des Brachmanes, que nous ferons mieux connoître dans les obſervations ſur l'état actuel des Indes. Les Malabares l'appellent Biruma. Ces deux noms paroiſſent tirer leur origine du mot Egyptien Piromi, qui ſignifie homme. Une tradition Indienne porte que Brama fut le premier homme créé par l'Etre ſuprême. Dans la langue de l'iſle de Céylan, homme eſt exprimé par le mot *Pirimia*. Le nom de Brama a la même ſignification dans la langue ſainte des Indiens. Ce nom paroît être le même que celui d'Abraham. Pietro della Valle dit que quelques ſçavans Indiens prétendent que leur Brama eſt Pythagore.

Les anciens habitans de l'Inde, quand ils eurent, dit-on, oublié le vrai Dieu, tranſporterent leurs hommages au ſoleil, à la lune, aux arbres, & à tout ce que le haſard leur offroit dans la nature; mais ces objets ne furent vraiſemblablement que de ſimples ſymboles, à la vue deſquels ils exciterent leur reconnoiſſance envers la Divinité. Le ſoleil ſur-tout eut des temples magnifiques. On adoroit cet aſtre en danſant en rond, comme pour imiter ſon cours. Le commerce des Egyptiens leur apprit à honorer Pluton, Iſis, Oſiris, & d'autres Divinités ou d'autres hommes. Bacchus & Hercule partagerent ces honneurs. Il en fut de même du Gange, & d'une multitude de Génies auxquels ils attribuerent une puiſſance directe ſur les hommes, & une eſpéce d'intendance ſur l'univers. Le P. Kircher conjecture que les repréſentations hiéroglyphiques, dont les Egyptiens introduiſirent l'uſage

dans l'Inde, ont donné naiſſance aux Idoles monſtrueuſes, dont le culte eſt encore ſi répandu dans cette contrée. Il prétend même qu'on trouve aujourd'hui, dans la liturgie Indienne, des traces ſenſibles du culte d'Iſis & d'Oſiris, que nous examinerons ailleurs.

Il eſt faux que les Indiens aient jamais perdu la connoiſſance du vrai Dieu. Ce qui a pu donner lieu à cette erreur, c'eſt que la plupart ne lui adreſſoient aucun culte, parce que, ſelon eux, il n'eſt & ne doit être occupé par ſon eſſence que de la félicité ſuprême. Ils cherchoient au contraire à appaiſer, par des priéres & des ſacrifices, le démon, ou le principe du mal qu'ils repréſentent encore ſous les figures les plus effrayantes. Mais il n'eſt pas moins conſtant que la connoiſſance d'un Dieu ſuprême s'eſt toujours conſervée parmi ces Gentils. On l'appelle Barbara Vaſtou, l'Etre des Etres. Les idées ſublimes d'un Etre infiniment parfait, exiſtant par lui-même de toute éternité, renfermant en ſoi lés plus excellens attributs, ſouverain Seigneur de toutes choſes, ſont contenues en termes exprès dans le *Vedam*, qui eſt l'ancien livre de leur loi. S. François Xavier rapporte, dans une de ſes lettres, qu'un Bramine de la côte du Malabar lui avoit avoué en ſecret qu'un des myſtéres de ſon école étoit, qu'il n'y avoit qu'un Dieu, Créateur du Ciel & de la terre; que ce Dieu ſeul devoit être honoré, & que les idoles n'étoient que les repréſentations des malins eſprits. Je fortifierai cette obſervation de nouvelles preuves. On a déja vu la profeſſion de foi des anciens Brachmanes. « L'homme, diſent les livres de leur loi, doit croire, » aimer, & profeſſer de cœur & de bouche un Dieu ſouverain; » il ne doit agir que par ces principes, d'après leſquels il faut » qu'il invoque ce grand Etre, & qu'il obéiſſe à ſes commandemens en ſe conformant en tout, & ſans interruption à » ſa volonté ». Ces livres ſont connus du peuple groſſier, qui, malgré cette connoiſſance, perſévére ſtupidement dans ſon idolâtrie comme dans un culte plus proportionné au peu de capa-

cité d'une multitude qui n'a ni la force ni le loisir de s'élever à une haute contemplation.

Lorsque dans leurs sacrifices les Indiens immoloient des animaux, c'étoit sans les égorger; car l'effusion du sang eût rendu la victime imparfaite. Le Pontife se contentoit de l'étouffer. L'on remarque comme une singularité, qu'il ne se servoit jamais de couronne pendant la cérémonie, contre l'usage de presque toutes les Nations. Dans leurs grandes solemnités, ils faisoient des processions où ils étaloient, en l'honneur du Dieu dont ils célébroient la fête, tout ce que le pays avoit de plus rare & de plus précieux. Lorsque les fleuves menaçoient les campagnes d'un débordement préjudiciable, le Roi s'y transportoit pour fléchir les Dieux par des sacrifices de taureaux & de chevaux noirs. Après le sacrifice, il jettoit dans le fleuve une urne d'or, de la forme d'un boisseau, & de la même grandeur que celui dont on se servoit pour mesurer le grain. Les Grecs changerent depuis cette cérémonie en introduisant le culte de Jupiter Pluvial.

Un usage barbare devint avec le tems un point de Religion, après que le gouvernement en eût fait une loi. C'est la coutume, introduite parmi les femmes, de terminer leurs jours à la mort de leurs maris. Comme les Indiens brûloient les morts au lieu de les inhumer, les femmes se précipitoient dans les flammes qui consumoient leurs maris, pour leur témoigner la douleur que leur causoit leur mort, & leur donner un dernier gage de leur fidélité. S'il s'en trouvoit qui refusassent de faire ainsi le sacrifice de leur vie, elles vivoient déshonorées, & après leur mort on les abandonnoit aux animaux de la campagne. Si l'on en croit les Anciens, leurs crimes leur attirerent cette cruelle destinée. Il fut reconnu que plusieurs d'entr'elles avoient empoisonné leurs maris pour en épouser d'autres. La nécessité d'arrêter un abus qui commençoit à devenir aussi commun qu'il est affreux, obligea les Magistrats d'ordonner que toute femme qui survivroit à son mari, le suivroit sur le bucher. Ainsi ce qui, dans l'origine, n'avoit été

que

que l'ouvrage d'un ſentiment généreux, fut la peine d'un attentat. Les eſclaves ſe brûloient auſſi ſur le bucher de leurs maîtres. Les principes de la métempſycoſe, & les exemples des Brachmanes avoient répandu tant de mépris de la vie, que la nature ne frémiſſoit plus de ſa deſtruction. Auſſi rien n'étoit plus commun que le ſuicide. Ces ſentimens ſubſiſtent dans toute leur fureur au Japon, où l'on croit voir revivre les anciens Indiens.

Je remarquerai, au ſujet de l'uſage de brûler les corps morts, que Quinte-Curce dit que les Sages de l'Inde croyoient le feu ſouillé, ſi l'on n'y entroit tout vivant : ce qui ne s'accorde point avec la coutume généralement adoptée. Hérodote va plus loin ; il donne de l'horreur à certains peuples de l'Inde pour cette pratique. » Darius, dit-il, ayant réuni des Grecs avec des In» diens de ſa domination, demanda aux premiers pour quelle » ſomme d'argent ils mangeroient les cadavres de leurs peres ; » ils répondirent qu'aucun intérêt ne les engageroit à une telle » abomination. S'étant enſuite tourné du côté des Indiens, qui ont » coutume (c'eſt Hérodote qui parle) de manger les corps de leurs » parens, au lieu que les Grecs les brûlent, il leur demanda pour » quelle ſomme d'argent ils brûleroient les cadavres de leurs peres ; » ceux-ci frémiſſant à cette queſtion, ſupplierent Darius de leur » propoſer des choſes plus raiſonnables «. Hérodote aura pris quelqu'autre peuple pour les Indiens. Quoiqu'il en ſoit, ſon récit indique du moins les effets ſinguliers de la ſuperſtition.

Quelques loix de l'Inde nous marqueront quel étoit l'eſprit & la ſévérité de ſon ancienne police. Celui qui étoit convaincu d'avoir dépoſé en juſtice contre la vérité, étoit condamné à avoir les extrêmités des pieds & des mains coupées. Un homme qui avoit mutilé un citoyen recevoit d'abord la peine du talion, & perdoit enſuite la main qui avoit commis le mal. Quand on avoit coupé le bras ou arraché l'œil à un Artiſan, on étoit puni de mort. On puniſſoit auſſi rigoureuſement celui qui, ayant découvert un poiſon, n'en trouvoit pas le reméde.

HISTOIRE DES INDES.

Les Auteurs anciens, même les plus ennemis des fables, repréſentent les Indiens comme des hommes d'une taille giganteſque; de ſix, ſept pieds de hauteur, & même au-delà. Ils laiſſoient croître leur barbe comme un ornement, & la peignoient en blanc, en bleu, en rouge, en verd. Des peaux de lions ou de tigres, & des étoffes d'écorce d'arbres, de laine, ou de ce coton qui naît autour de certains arbres, & que l'on a pris quelquefois pour du lin, formoient des habillemens différens, ſuivant les cantons. Le vêtement commun étoit une piéce d'étoffe qui deſcendoit juſqu'aux genoux, comme les pagnes ou manteaux des Siamois. L'uſage de la ſoie n'a été connu que dans des tems poſtérieurs. Les ſoldats portoient un turban & une cotte légère. Les gens de qualité ſe diſtinguoient par des pendans d'oreilles, par des chauſſures ornées, & par la richeſſe des paraſols. On retrouve encore ces uſages dans l'Inde. Le commerce des autres Nations leur apprit à charger leurs robes de parures, d'or, & de pierres précieuſes. Cependant le faſte n'altéra pas ce fond d'amour pour la vertu, la ſincérité, l'ordre, la paix, la frugalité même qui compoſoient le caractère de la Nation. Les Indiens n'avoient d'autre lit que des nattes & des peaux de bêtes. Leur boiſſon étoit l'eau & le lait. Au défaut de vin, ils avoient, comme aujourd'hui, la bierre de riz, le jus de cocotier, & d'autres breuvages; mais ils n'uſoient qu'avec une extrême réſerve de toute liqueur forte. Dans une terre auſſi heureuſe, il eût été facile d'avoir des tables auſſi délicates & auſſi abondantes qu'en Perſe. La Religion conſerva toujours les diſpoſitions naturelles de ces peuples pour la ſimplicité & la frugalité. Le préjugé de la Métempſycoſe retranchoit l'uſage des viandes, ſi ce n'eſt de celle de quelques animaux nuiſibles, chez les moins ſcrupuleux. Ainſi les Indiens, loin d'aller donner ailleurs des preuves d'indigence ou de cupidité, ne ſe ſervoient pas même de toutes les richeſſes que leur offroit leur ſol.

Je vais entrer dans l'Hiſtoire Moderne de l'Inde. Un abrégé

succinct de l'Histoire de l'Empire du Zagatai servira d'introduction à l'Histoire des Mogols de l'Inde sortis de cet Empire.

Fin du Discours sur l'Histoire Ancienne des Indes.

HISTOIRE MODERNE

De l'Empire du Mogol, & des autres contrées de l'Inde.

GENGHISKHAN fit à ses enfans un partage de ses conquêtes. Ils avoient eu tant de part à ses succès, qu'il parut dans cette opération rendre à chacun d'eux ce qui leur appartenoit, & ce que la force & les talens les mettoient en état de revendiquer. Zagatai, second fils de ce Prince, fut pourvu de la Souveraineté de la Transoxane, autrement le Maouarennahar, & de tous les autres pays qui s'étendent entre l'Indus, le Nord de l'Inde, & la rivière d'Ily. Cet Empire prit le nom de son nouveau Maître, suivant la coutume que les Scythes ont observée dans tous les tems, au rapport de Diodore de Sicile. Le nom des Zagataïens sera dans la suite englouti par celui d'Uzbecks dans les révolutions qu'essuyera le Turquestan. Zagataï resta presque toujours auprès du grand Khan Oktai, qu'il honoroit comme son Seigneur, quoique ce Prince ne fût que son cadet. Son Visir gouvernoit l'Empire avec autant de modération que de sagesse; il s'appelloit Carafchar-Nevian, & il descendoit de Tamnai Khan, trisayeul de Genghiskhan, par Cagiouli, sixiéme fils de Tamnai. Carafchar est le cinquiéme ayeul de Tamerlan. Il extermina la secte des Tarabiens, dont le Chef nommé Mahmoud, originaire de Tarab, imposteur qui ne marchoit qu'au milieu des tourbillons & des tempêtes, trouva la mort dans ses prétendus enchantemens. Mahmoud ne mourut pas, suivant ses disciples, mais il se rendit

Hégire 630. Ere de J. C. 1232.

invisible pour de grands desseins. En attendant qu'il reparût, sa secte fut vaincue & anéantie.

Après la mort de Zagatai, plusieurs Princes de son sang se succédèrent en ligne directe, regnant obscurément avec la plénitude du souverain pouvoir. L'Empereur Berrak fut le premier de cette branche Mogole qui se fit Mahométan, sous le nom de Sulthan Dgelaleddin. Ce Prince ne fut peut-être pas assez zélé pour cette Religion, ni assez aimé de ses peuples pour les entraîner dans sa nouvelle croyance; en sorte qu'il n'y avoit aucun vestige de Mahométisme dans le Zagatai, lorsque Turmeschirin, par sa toute-puissance Impériale, en fit la Religion de l'Etat. Assez fort pour dominer sur la conscience de ses sujets, ce redoutable apôtre ne le fut point assez pour se maintenir sur le Trône. Il eut trois freres qui s'arracherent l'un à l'autre ses dépouilles pour les laisser tomber enfin entre les mains d'un étranger, Aly, Sulthan de la race d'Oktai. Casan, Sulthan de la famille de Zagatai, entra en possession de son héritage pour le malheur des peuples. Les Grands, lorsqu'ils avoient ordre de se trouver aux assemblées de la Nation, à ces anciens Tribunaux, où se jugeoient les Rois, étoient tellement persuadés qu'ils alloient à la mort, que la plûpart faisoient leurs dernières dispositions avant que de partir. Mir Cazagan, autorisé par le cri des peuples, se mit en devoir de les venger; il réussit, disposa de l'Empire, & sous un Prince bon & libéral nommé Peyan-Couli, rendit son nom immortel par sa prudence, par son équité, par son attention à remédier aux besoins publics, par ses succès militaires. Il jouissoit d'une si grande autorité, qu'en la transmettant à son fils, Mirza-Abdallah, par le seul droit que ses services lui donnoient sur la chose publique, celui-ci s'assujettit le Khan en le confirmant dans sa dignité. Mirza Abdallah, après avoir humilié son Prince pour s'emparer de toute la puissance, l'assassina pour jouir de sa femme. Divers Emirs se liguèrent contre lui. Il fut assez puni pour un ambitieux, mais il ne le fut point assez pour

733. 1332. (beside: Sulthan de la race d'Oktai. Casan… / gatai, entra en possession…)

747. 1346. (beside: que de partir. Mir Cazagan… / mit en devoir de les venger…)

759. 1358. (beside: confirmant dans sa dignité… / son Prince pour s'emparer…)

un infâme parricide. Ses ennemis, après avoir délivré la Nation d'un tyran, se disputèrent & partagèrent entr'eux la tyrannie. En fatiguant les peuples par des guerres continuelles pour étendre leurs usurpations, ils attirèrent l'étranger dans l'Empire. Toglouc-Timour, Khan de Kaschgar dans le bas Turquestan, & descendant de Zagatai-Khan, lequel venoit de se former des Etats, résolut, dans l'anarchie qui affligeoit le Maouarennahar, de faire valoir sur ce pays les droits de son origine. Timour, qui est le fameux Tamerlan, alla se soumettre à lui avec d'autres Emirs. La division s'étant mise parmi les troupes de Toglouc, elles furent obligées de s'en retourner ; la plûpart des Chefs Zagataïens formèrent des ligues qui s'efforcèrent de se détruire ; le Khan suivit, en flottant, la fortune du parti le plus heureux, sans pouvoir s'en attacher aucun ; l'Emir Houssain, petit-fils de Mir Cazagan, & neveu d'Abdallah, resta non Souverain, mais Régent de l'Empire. 760. 1359.

Le Khan de Kaschgar s'avance dans la Transoxane contre les Emirs désunis ; il gagne les uns, il force les autres. Began Seldouz est massacré par les ordres de Toglouc-Timour ; Hadgi-Berlas, oncle de Tamerlan, s'enfuit & périt dans le Khorasan par le couteau de quelques assassins. L'Emir Houssain, vaincu dans une bataille, trouve son salut dans le desert. Le vainqueur ravage tout le Khorasan, soumet tout le Zagatai, punit plusieurs Emirs, en récompense d'autres, parmi lesquels étoit Timour. 761. 1360.

Timour-Bec ou Timour-Lenk, c'est à-dire, le Prince Timour ou Timour le Boiteux, fils de Targai-Nevian, de la Tribu Mogole des Berlas, étoit né à Kesch, Capitale d'une Province du Mogolistan, appanage de sa famille. Dès son enfance, il eût été facile de présager par ses goûts, son élévation ou sa ruine. Dans cet âge, qui semble fait pour l'égalité, il prit sur ses compagnons l'ascendant qu'il eut depuis sur tous les hommes. Ils l'honorèrent comme leur Roi ; il regna sur eux en despote ; il les exerça en Conquérant. Au milieu de ces jeux, on voyoit un

Histoire des Indes.

enfant qui croissoit pour la destruction de l'Asie : sa jeunesse ne fut qu'un continuel exercice également propre à fortifier le corps & à augmenter le courage. Telles furent les premières années de Tamerlan; c'est le tableau de toute sa vie.

Ce jeune homme, qui n'avoit pas eu besoin de maître pour son éducation, parce que le génie s'élève toujours lui-même, commença bientôt, après la mort de son pere & de son oncle, à remplir les hautes destinées pour lesquelles il s'étoit formé. Il s'insinua dans les bonnes graces du Grand-Khan avec tant de bonheur, qu'il en obtint l'investiture du pays de Kesch avec le Toman ou corps de dix mille hommes annexé à cette Principauté. Les Ministres du Khan de Geté ou du Kaschgar replongèrent bientôt le Zagatai dans de nouveaux troubles par leurs injustices. Alors Tamerlan se déclara pour sa patrie contre ses bienfaiteurs. Il se ligua avec l'Emir Houssain. La fortune le servit bien dans cette guerre. Elle l'accoutuma d'abord à la disgrace, elle le familiarisa avec les périls extrêmes. Après qu'elle lui eût élevé l'ame par le malheur & qu'elle eût aiguisé son industrie par la nécessité, elle le consola, elle le récompensa par une célèbre victoire. Les Gétes ou Kaschgariens cédèrent aux ruses & aux stratagêmes de Tamerlan autant qu'à sa bravoure & au sort. Après la mort de Toglouc-Timour, Elias-Khodgia, son fils, fut attaqué
760. par Tamerlan & Houssain; & malgré l'avantage du nombre, il
1363. fut réduit à se sauver seul avec son Général Bikidgek. Les Nevians ou Princes victorieux élurent pour Grand-Khan à Samarcande Kaboul-Schah, lequel, pour se mettre à l'abri des révolutions auxquelles étoit exposé le Turquestan, avoit pris l'habit de Dervich. On lui présenta la coupe royale, & tous les Chefs de Hordes se prosternèrent neuf fois devant lui. Au milieu des réjouissances qui se firent à cette occasion, Tamerlan reçut le titre de *Sahel Keran*, maître du monde; ce titre répondoit à son ambition.

Il n'eut pas le tems de s'enivrer de son bonheur. Les Gétes

revinrent bientôt dans la Tranſoxane, où un violent orage dont l'armée Zagataïenne eut beaucoup à ſouffrir, leur prépara un grand ſuccès. On diſoit qu'ils avoient excité ces vents & ces pluies par le moyen d'une pierre nommée Gedi, qui, trempée dans l'eau, avoit la vertu de changer l'air. Les ſoldats du Prince 766.
de Keſch & de l'Emir Houſſain abattus par cette opinion, ſe 1365.
laiſſerent vaincre; Houſſain ſe retira dans le deſſein de paſſer dans l'Inde, Tamerlan s'arrêta pour raſſembler les débris de ſon armée. La belle défenſe des habitans de Samarcande ſauva le Zagatai. Les Gétes abandonnèrent le pays. Leur départ fut plus fatal à cette Capitale que ne l'avoit été le ſiége, parce que les principaux habitans s'attribuant la gloire de cet événement, ſoutinrent leurs prétentions l'épée à la main. Tamerlan, Houſſain, & les Emirs ſe hâtèrent de venir réprimer ces déſordres; ils châtièrent les ſéditieux avec le même empire que s'ils euſſent eux-mêmes ſauvé l'Etat.

Tamerlan avoit travaillé pour l'avarice inſatiable de l'Emir Houſſain. Celui-ci chargea les peuples de taxes ſi peſantes, que les Emirs mêmes ne pouvant ſatisfaire à ſon avidité, furent obligés d'avoir recours à Tamerlan qui donna juſqu'aux pendans d'oreilles de ſa femme, ſœur d'Houſſain, que cet homme ſans pudeur eut l'indignité de recevoir. Tamerlan ayant éprouvé que ſon beau-frere ne ſçavoit pas rougir, eut lieu de s'aſſurer qu'il ne ſeroit jamais qu'un brigand, & qu'en tolérant ſes injuſtices, on l'encourageoit à des injuſtices plus criantes. Quelques Emirs réſolurent de donner au Prince de Keſch le pouvoir abſolu, eſpérant que ſon ambition, ſur le point d'être remplie, romproit ſon union avec le Miniſtre. On tâcha de le rendre ſuſpect à Houſſain; ce qui étoit facile auprès d'une ame petite & baſſe. Tamerlan, offenſé des ſoupçons de cet Emir, ouvrit l'oreille aux propoſitions de ſes partiſans, d'autant plus volontiers que la mort de ſa femme délioit le nœud qui l'avoit le plus fortement atta-ché à ſon rival.

Tamerlan arme; Houſſain cherche à le tromper; Tamerlan, 767.
1366.

Histoire des Indes.

ſans donner dans le piége, va généreuſement s'aboucher avec le perfide ; le lieu du rendez-vous devient un champ de bataille. L'armée de Keſch, croyant que ſon Chef eſt perdu, ſe diſſipe. Celui-ci, preſque ſeul, va ſurprendre des villes ; il gagne des batailles ; il ſoumet beaucoup de pays, & cela avec des corps de ſix cent, de deux cent hommes, contre des armées nombreuſes, contre des armées qui ſe ſuccédent, ou plutôt qu'il va chercher de tous les côtés pour les combattre. En vain ſes troupes ſe découragent, chancélent, l'abandonnent ; il oſe, il tente, il réuſſit par-tout ; à chaque pas, c'eſt un péril & un ſuccès. Accoutumé au danger, il n'y voit que l'occaſion d'un triomphe, il y court ; ſon activité, ſon courage, ſon intrépidité, ſes reſſources juſtifient ſa téméraire audace, & le péril, quand il y eſt engagé, paroît toujours moins grand que ſes talens & ſes vertus. Ce moment eſt peut-être le plus beau de ſa vie. Quand il conquit l'Aſie, c'étoit un puiſſant Empereur à la tête de nations belliqueuſes ; ici, c'étoit Tamerlan.

Il ne combattoit alors que pour ſon ſalut ; mais tout homme qui n'a que le moyen de ſe défendre, & un moyen fragile, ſuccombe à la fin. Tamerlan eut recours aux Gétes ; alors Houſſain, qui n'avoit pû le vaincre lorſqu'il étoit abandonné à ſon ſeul génie, fut allarmé de le voir prêt à être ſoutenu d'une grande armée, & lui demanda la paix ; le Prince de Keſch la lui accorda pour mettre tout à la fois & ſa perſonne hors du danger, & le pays à l'abri des armes étrangères.

769. Tamerlan, réuni avec ſon ennemi perſonnel, attaque les en-
1387. nemis de l'Etat, les Emirs révoltés, les Gétes, avec autant de ſuccès que de courage. Houſſain, ſur des ſoupçons injuſtement conçus contre ſa fidélité, ſe diſpoſe à le faire périr. Tamerlan eſt inſtruit de ce projet ; il ſe préſente devant l'Emir avec la noble confiance d'un homme innocent & intrépide qui peut & confondre & braver l'homme injuſte. Comme il eſt près de parler, on annonce que l'ennemi approche, Tamerlan oublie ſon injure, il

tire

tire l'épée pour la défenſe de celui qui aiguiſoit le poignard pour le percer, & les rebelles prennent la fuite. Retiré à Keſch, il apprit les violences & les excès de l'avare, de l'inconſtant, du mépriſable, & du préſomptueux Régent. Son parti formé, il s'aſſura de la protection divine par la bouche d'un Santon, qui, en lui préſentant le tambour & l'étendart, marque de la ſouveraineté, lui promit l'Empire du monde. Sa marche ne fut qu'une eſpéce de triomphe, tous les Emirs s'empreſſoient de ſe joindre à lui. A la tête d'une nombreuſe armée, il remporte une grande victoire ſur Houſſain qu'il permit à des Emirs mécontens de priver de la vie, après le ſiége de Balkh. Cet événement rendit Tamerlan poſſeſſeur de l'Empire du Zagatai; toutefois il eut la politique de donner le titre de Khan à Sogour Gatmiſch-Aglen, pour paroître obéïr aux loix qui n'accordoient cette qualité qu'aux deſcendans de Genghiskhan; il n'en fut pas moins le maître de l'Etat ſous le titre de Régent. Après la mort de Soglour, ſes enfans négligèrent de nommer des Khans, & l'Empire du Zagatai fut entièrement détruit.

Dans une aſſemblée des Névians Tamerlan mit lui-même la Couronne ſur ſa tête, ſe ceignit de la ceinture Impériale, & reçut de magnifiques préſens, pendant que le titre de Sahel Keran, maître du monde, retentiſſoit dans les acclamations du peuple. Un ſeul Névian oſa lui réſiſter; mais il n'eut qu'à ſe mettre en marche pour l'obliger à venir ſe jetter à ſes pieds, avec l'épée & le ſuaire à la main, qui marquoient, ſuivant la coutume des Tartares, que le ſuppliant étoit prêt de combattre pour le ſervice du Prince, & de lui livrer ſa vie. Ce Névian ſe révolta de nouveau; Tamerlan ne ſe laſſa point de lui pardonner. D'autres Névians conſpirèrent contre lui, & toute la vengeance qu'il en tira fut de les faire rougir de leur ingratitude. Il rangea ſous ſon obéïſſance le pays des Gétes, avec une partie du Khariſme qu'il enleva au Mogol Houſſain-Sofi. Son projet étoit de réunir, ſous la même domination, toutes les poſſeſſions Mogoles détachées du Zagatai

HISTOIRE DES INDES.

par usurpation. La tranquillité & l'opulence commençoient à refleurir dans cet Empire ; la justice y étoit exactement administrée. Les Artistes & les Artisans accouroient en foule à Samarcande, presqu'entièrement rebâtie de nouveau ; mais ce n'étoit-là qu'une ombre de la splendeur à laquelle ce Prince devoit l'élever dans la suite. Des conspirations dissipées, des révoltes appaisées, des victoires remportées sur Camareddin, Mogol maître d'une partie du Kaschgar, tous ces événemens heureux n'empêchèrent point que la douleur ne pénétrât profondément dans l'ame de Tamerlan. Son fils aîné Mirza-Gehanghir, Prince de grande espérance, passa tout d'un coup du lit nuptial dans le tombeau. Son affliction fut telle qu'il parut abandonner le soin de l'Empire, quoique les Grands, pour le distraire, ne cessassent de lui rappeller ce qu'un Souverain doit à ses peuples. Le tems & l'ambition le consolèrent ; il reprit la suite de ses usurpations. Emule de Genghiskhan, il ne prétendoit pas à moins qu'à réunir tous les titres & tous les Etats de ce Conquérant célèbre, & à *être le seul Roi de la terre, puisqu'il n'y avoit qu'un Soleil dans le Ciel.* Il rétablit Tocatmisch sur le Trône du Kaptchac.

Dans le dessein de soumettre la Perse, il tâcha d'envahir le Khorasan alors gouverné par Gaïateddin Piraly, Prince de la Dynastie des Kurts. Lorsqu'il fut arrivé à Andcoud, Ville située près de Balkh, un de ces Dervichs qui affectent d'être fous, d'après l'idée où sont les peuples que Dieu les a privés de la raison pour les rendre incapables de l'offenser, un de ces Dervichs nommé Babasencou lui jetta une poitrine de mouton à la tête, par où Tamerlan convainquit ses soldats que Dieu lui abandonnoit le Khorasan, que l'on a toujours appellé le Royaume de la Poitrine, ou le milieu de la terre. Cet homme habile n'entreprenoit rien sans conférer avec les Saints & les Docteurs de la Loi, c'est-à-dire, suivant l'explication du peuple, sans avoir pris des arrangemens avec le Ciel, & reçu ses ordres. Le Khorasan & quelques autres pays furent ravagés ; il ne resta de plu-

ſieurs Villes que leur nom. Les dépouilles d'Hérat & de quelques autres Villes enrichirent Keſch. Tamerlan fit un choix des plus ſçavans hommes du pays & de deux cent vieillards en réputation d'une grande ſageſſe, pour former un Sénat dans ſa Ville natale. Sous les yeux d'un Prince courageux, il n'y a point de lâches. Ce Conquérant, que l'on voyoit toujours le premier où le péril étoit le plus grand, n'avoit que des ſoldats qui ſembloient moins ſe diſputer l'honneur de vaincre que celui de périr à la vûe du premier ſoldat de l'armée, c'eſt-à-dire, de leur Chef. Si ce Héros recevoit des bleſſures, il négligeoit d'y faire mettre un appareil juſqu'à ce qu'il vît le combat terminé à ſon avantage.

La fortune ne ceſſoit pourtant de lui rappeller la miſère de la condition humaine, & la vanité de la gloire; ou plutôt le Ciel vengeoit ſur ſa famille tant de peuples infortunés. La perte de ſa fille bien aimée le rendit quelque tems inſenſible aux ſuccès de ſes Généraux; mais ce n'étoit qu'un orage, dont la violence paſſagère ne peut long-tems ſuſpendre la fureur d'un torrent. Aly-Bei, qui commandoit dans Kelat, étoit ſorti du devoir que lui avoit impoſé un traité; Tamerlan alla détruire cette place, & pardonner au Gouverneur qui fut enſuite arrêté pour une infidélité nouvelle. Une révolte dans Hérat détermina Tamerlan à faire mourir le Roi Gaïateddin avec toute ſa famille. Pendant qu'il portoit ainſi la déſolation dans les familles des Souverains, la mort lui enleva ſa femme & ſa ſœur. Les peuples avoient conſtamment éprouvé la charité de celle-ci, & ſon frere la bonté de ſes conſeils. Tamerlan, revenu de ſon affliction, reprit les armes; c'étoit ce qu'il appelloit s'appliquer au gouvernement. Le Khoraſan, le Mazanderan, le Kaſchgar, & Siſtan ou Sedgeſtan, furent couverts de ſes troupes; on vit de tous côtés des tours formées de têtes & de cadavres annoncer les ſuccès de la barbarie. A la priſe de Seb-Zouar, on fit deux mille priſonniers qu'on entaſſa tout vivans les uns ſur les autres, avec un maſtic de brique & de chaux, afin d'engager les peuples, par ces horribles châti-

Histoire des Indes.

mens, à ſe confier à la clémence d'un Prince, auquel il étoit ſi dangereux de réſiſter. La cruauté de tous ces fameux Héros de l'Aſie a peut-être fait plus de conquêtes que leur bravoure & leurs armées. Dans la Ville de Siſtan tout fut égorgé; hommes, femmes, enfans au berceau; les ſoldats enlevèrent juſqu'aux clous des portes, en militaires qui n'avoient que le pillage pour ſolde. Les Ouganians, autrement Aghvans des montagnes du Midi, du Condahar entre la Perſe & les Indes, leſquels s'étoient révoltés après s'être volontairement ſoumis, ne purent ſe dérober à la vengeance du Tartare, ni à la faveur de leurs rochers, ni à la faveur des fortifications de leur Capitale. Tamerlan les fit maſſacrer; pour purger, diſoit-il, le pays des brigands, & pour établir une ſûreté entière dans ſes Etats, ainſi que chez les peuples voiſins de ſa domination. L'épouvante eſt dans toute l'Aſie. Cependant l'Emir Veli donne de grands embarras dans le Mazanderan aux Mogols; à la fin, il voit tomber en cendres Eſterabad ſa Capitale, & il ſe ſauve dans des bois. Il fut dans la ſuite pris & mis à mort. Déja Tamerlan qui ſe croit maître de tous les pays où il ſe propoſoit de porter la guerre, pénètre plus avant dans l'Occident, pour dépouiller les Ilkhaniens des Etats qu'ils poſſédoient en Perſe; il prétexte la néceſſité d'aller au ſecours des Muſulmans attaqués juſques dans Tauriz par Tocatmiſch, Khan du Kaptchac, quoiqu'il ne fût nullement attaché à leur Religion. Un autre motif qui l'engageoit à envahir la Perſe, c'étoit que les Princes, qui regnoient ſur ſes différentes Provinces, n'étant pas aſſez puiſſans pour faire tête à des ennemis formidables, il devoit y établir des Officiers avec des troupes pour y faire exécuter ſes ordres pacifiques.

Deux cent mille Mogols s'emparent du Loreſtan, par la raiſon que le Roi Azeddin & ſes ſujets pilloient les Caravanes qui alloient à la Mecque. Le Sulthan Ahmed-Dgelaïr leur abandonne l'Adherbigiane, & leur Chef entre dans Tauris en triomphe. L'armée Tartare paſſe l'Orous ou Araxe ſur le beau pont de Ziaul-

Moulk, dont une arche a plus de soixante coudées persiques de largeur. Tout ce pays est conquis jusqu'aux frontières de la Géorgie. Tamerlan traverse le fleuve Cur ou Cyrus, & la Géorgie est subjuguée. La Capitale du pays forcée, il envoya, suivant sa coutume, ses Lieutenans faire le dégât dans tous les environs, & pour affecter le zèle du Mahométisme, il persécuta les Chrétiens. Le Roi de Géorgie & ses sujets, à son exemple, abjurèrent le Christianisme. Ce fut dans cette expédition que le Scheïkh-Ibrahim, Prince du Schirvan, se présenta devant le Monarque Mogol avec des présens, neuf piéces de chaque espéce, suivant la coutume Tartare, excepté qu'il ne lui offrît que huit captifs. On lui demanda le neuviéme; *le voici*, dit-il en parlant de lui-même. Tamerlan, sensible à cette flatterie, le conserva dans sa Principauté. Les Souverains du Ghilan, moyennant un tribut volontaire, reçurent la même faveur. La même politique le rendoit cruel & clément. La Religion & l'amour de la justice lui servirent encore de prétexte pour attaquer les Turcomans. Il vengea le Mahométisme & l'humanité par le ravage d'Arménie & du Kurdistan. La Province de Fars, régie par les Modhaffériens étoit, pour ainsi dire, sous sa main; il alla camper devant Ispahan, dont les principaux habitans lui remirent les clefs; tout étoit tranquille dans la Place; mais un Forgeron ayant battu du tambour pendant la nuit, les habitans égorgèrent plus de trois mille Tartares. Alors Tamerlan vint assiéger Ispahan qu'il prit d'assaut. Dans sa colère, il obligea ses soldats à lui apporter une certaine quantité de têtes. Ses soldats, moins barbares que lui, eurent tant d'horreur pour ce massacre, qu'ils aimèrent mieux d'abord acheter des têtes que d'en couper eux mêmes; mais las d'acheter, ils tuèrent tout ce qui se trouva sous leur sabre. On mit soixante dix mille têtes en tas hors de la ville, & on en forma plusieurs tours dans son enceinte. Schiraz, Capitale de l'Etat & tout le Royaume, se rendoient à discrétion, lorsqu'une irruption du Khan du Kaptchac dans le Maouarennahar & une révolte de l'Emir Ancatoura, le

rappellèrent à Samarcande. Son fils Omar Scheikh fut battu par les rebelles ; mais son autre fils Miran-Schah tailla les Kaptchacs en piéces. Le poids de la colère de Tamerlan tomba d'abord sur le Kharisme ; ensuite pour mériter de plus en plus le titre de pere des peuples & de pacificateur de l'Univers, il alla désoler le Kaptchac. Il venoit de donner le titre de Khan du Zagatai à Mohammed, fils de Sogour-Gatmisch, mort depuis peu.

Par le conseil de ses Généraux, ce Prince quitta le Kaptchac pour aller détruire Keser-Khodgia-Aglen, Khan des Gétes ou de la petite Bukharie, & Ancatoura. Le Khan soutint un grand combat, pendant quarante-huit heures, contre les Lieutenans de
792. ce barbare qui vint le forcer d'abandonner son pays. De retour
1390. à Samarcande, Tamerlan assembla un Couroultai ou Diéte générale pour réprimer l'ambition de ses Officiers que les richesses rendoient trop insolens. On résolut une augmentation dans les Hézarés, Régimens de l'armée, dont l'objet étoit, en obligeant les Officiers à des dépenses plus considérables, de les empêcher d'employer leurs biens à acheter la protection des Princes voisins.
793. Le ravage du Mogolistan consommé, on alla recommencer celui
1391. du Kaptchac. Plusieurs Emirs de Perse, en tentant de secouer le joug, ne firent qu'attirer de nouveaux malheurs sur leur pays. Dans une action mémorable, Schah Mansour, Prince Modhafférien qui s'étoit rendu maître d'Ispahan & de Schiraz, ne craignit point de fondre avec un corps de trois ou quatre mille Cavaliers sur le corps de bataille de Tamerlan composé de trente mille hommes ; il l'enfonça, & alla s'emparer d'un poste important derrière l'armée Tartare. Revenu une seconde fois à la charge, il mit les Mogols en fuite, & porta deux coups de sabre sur le casque de Tamerlan qui étoit resté comme immobile au milieu de quatorze ou quinze personnes en admirant cette intrépidité. Les Mogols étoient détruits, Tamerlan succomboit, si les deux aîles de Mansour n'avoient pris la fuite, si une foule de Tartares ne s'étoit tout d'un coup rassemblée pour couvrir leur Chef

de boucliers, si Schah Rokh, fils de Tamerlan, alors âgé de dix-sept ans, n'avoit abattu d'un coup de sabre la tête de Mansour aux pieds de son pere. Les Princes Modhafferiens, maîtres de l'Iraque Persique & de la plus grande partie de la Perse, furent mis à mort, disgrace qui fut le fruit de leur désunion. Avant que leurs malheurs fussent comblés, Tamerlan avoit déja établi des Gouverneurs dans les lieux de leur domination par des Patentes à la manière des Tartares, c'est-à-dire, scellées par l'empreinte de sa main teinte en rouge, au lieu de signature, usage suivi par les premiers Empereurs Ottomans. Après cette grande expédition, Tamerlan donne en Souveraineté à son fils Miran-Schah plusieurs Provinces Persannes, & tous les pays jusqu'aux frontières des Ottomans, quoiqu'ils ne fussent pas entièrement soumis. On force Ahmed, Sulthan de Bagdad, d'abandonner ses Etats. Il ne restoit plus dans cette contrée que les Sulthans d'Egypte qui fussent capables de résister aux forces de Tamerlan ; il s'approcha d'eux en conquérant l'Iraque Arabique 796.
& le Diarbekr. Après la prise de plusieurs Places, il s'attacha à la 1394.
ruine de Carajoseph, Chef des Turcomans. La Géorgie & le Kaptchac essuyent de nouveaux ravages. Le Royaume d'Ormus est subjugué avec toutes les Villes du golfe Persique.

C'est ici que l'Histoire de Tamerlan se mêle avec l'Histoire des Indes. Les Provinces de Condoz, de Baklan, de Cabail, de Gazna, & de Candahar, régions les plus exposées aux courses d'un Conquérant sorti du Zagatai, avoient déja éprouvé l'effort de la première guerre que Tamerlan porta hors de son pays. De ces contrées Septentrionales des Indes, l'orage étoit tombé sur l'Occident. Tamerlan s'étoit contenté d'en former un Gouvernement à son petit fils Pir-Mohammed. Les Indes, en tamées par ce brigand, avoient eu le tems de respirer, & de se précautionner contre ses attaques ; elles avoient lieu de tout craindre.

La Cour de Samarcande ayant appris au milieu des fêtes que 799
les Indiens du Caboulistan & des environs s'étoient soulevés, les 1397.

Indes s'ouvrirent, pour ainſi dire, d'elles-mêmes à la fureur de Tamerlan, lequel avoit réſolu de porter la guerre dans la Chine. Pendant que ſon petit-fils Pir-Mohammed domptoit les rebelles, paſſoit le fleuve Indus, & renverſoit des Villes à l'Orient de ce fleuve, il prit lui-même la route de ce pays, précédé par Mahmoud, Khan du Zagatai, ſon Souverain tout-à-la fois & ſon Lieutenant. Après avoir exterminé des brigands, rétabli l'ordre dans quelques cantons, puni des rebelles, il parut ſur le bord de l'Indus, où il fit conſtruire un pont de bateaux, ſur lequel il traverſa ce grand fleuve dans l'endroit où autrefois le Sulthan Dgelaleddin l'avoit paſſé à la nage en fuyant devant Genghiskhan.

Phirouz-Schah, qui paroît avoir été de la famille d'un de ces eſclaves ſucceſſeurs des Ghourides dans les Indes, avoit donné du luſtre à l'Empire de l'Indoſtan, en ajoûtant pluſieurs Royaumes à la ſucceſſion de ſes ancêtres, & en rendant tributaires ou vaſſaux les Rois de Viſapour, de Golconde, de Dekan, & une infinité de petits Princes. Sur la fin de ſes jours, il ſe trouva ſans autre ſucceſſeur qu'un petit-fils en bas âge nommé Mahmoud, qu'il fit reconnoître ſon héritier dans une aſſemblée ſolemnelle. Ce bon & ſage vieillard redoutoit les talens & les vices d'un de ſes parens appellé Mellou-Khan, Prince d'un eſprit cultivé, brave, populaire, adoré des gens de guerre, mais fourbe, ambitieux, convaincu d'avoir tenté pluſieurs fois de ſe faire une Souveraineté aux dépens de l'Empereur, & ſourdement accuſé par le peuple d'avoir fait périr par le poiſon les deux fils de Phirouz-Schah, mort aſſez bruſquement pour laiſſer dans l'eſprit de la nation un préjugé contre un homme à qui le crime pouvoit être avantageux. L'Empereur eut beau nommer un Conſeil de Régence pour le tenir ſous le frein : dès qu'il fut deſcendu dans le tombeau, Mellou-Khan, Prince de Moultan, maître de la Milice, & ſoutenu par un parti d'Omrahs, ou Seigneurs de la Cour, ſe fit reconnoître pour adminiſtrateur abſolu pendant la

minorité

minorité du jeune Mahmoud, ſans que perſonne oſât réclamer contre cette entrepriſe. Maître des tréſors & de la perſonne de ſon pupille, il commandoit en Souverain. Tamerlan jouant ſon rôle accoutumé, déclara qu'il ne prenoit les armes que pour aller délivrer le jeune Empereur ſon allié, & les peuples de l'Inde ſes cliens, de l'oppreſſion où ils gémiſſoient ſous la Régence de Mellou.

Lorſque les Rayas, Princes originaires du pays, & les principaux habitans des lieux ſitués au Sud-Oueſt de Kaſchmire, apperçurent Tamerlan campé à l'entrée du déſert de Gerou, ils ſe hâterent de ſe jetter à ſes pieds après avoir fourni des ſecours à une partie de ſes troupes qui ſe rendoit dans le Moultan ſous les ordres de Rouſtam-Tagi. Dans une petite iſle environnée par la riviere de Jamad regnoit Schehabeddin-Mobarek, lequel s'étoit déja rendu au Mirza Pir-Mohammed, pour avoir le tems de mettre ſon pays en état de défenſe. Les Tartares auroient échoué dans l'attaque de ſes retranchemens, ſi leur Empereur ne ſe fût aviſé d'ordonner à ſes archers de lancer, au bout de leurs fléches, des étoupes ardentes pour mettre le feu aux huttes des Inſulaires. La flamme chaſſa de leur Iſle les Indiens juſqu'alors triomphans, & Schehabeddin ayant perdu preſque tout ſon monde dans ſa fuite, jetta ſa femme & ſes enfans dans le fleuve. A meſure que le Conquérant Mogol s'approchoit de Moultan, les Rajas venoient à l'envi baiſer la terre devant lui. Les chemins formoient, par leur difficulté, le plus grand obſtacle que les Tartares euſſent à vaincre. Ils apprirent enfin que la Ville de Moultan avoit été priſe, après ſix mois de ſiége. A cette nouvelle, la plûpart des Rajas ſoumis, leſquels ne s'étoient humiliés devant Tamerlan que comme des ennemis foibles qui careſſent un ennemi puiſſant, pour lui faciliter les moyens de s'enfoncer plus avant dans le danger où ils eſpèrent de le voir périr, ſans aucun riſque de leur part, ſe révolterent & tuerent les Gouverneurs Tartares. Leurs efforts ne ſervirent qu'à déceler leurs ſen-

Histoire des Indes.

timens & leur foibleſſe. Pir-Mohammed rapporta de Moultan des tréſors immenſes.

Les habitans de Dipalpour s'étoient réfugiés dans Batnir, une des plus fortes Places de l'Inde ſituée dans le déſert, ainſi que ceux d'Adjoudan & des autres Villes voiſines. Le Camp de Raoudouldgin, Général Indien, formoit un retranchement autour de la Ville. Les Tartares l'enleverent. La Ville ſoutint quelques attaques. On donna enſuite un aſſaut général; le Commandant le ſuſpendit par des promeſſes qu'il ne tint pas. Enfin, l'intrépidité des Mogols triompha de tout. Comme Tamerlan vengeoit ſur ceux de Dipalpour le maſſacre d'un de ſes Officiers, Kemaleddin frere de Raoudouldgin, fit fermer les portes de la Ville, & porta la mort dans le ſein de ſon frere qui étoit auprès de Tamerlan. Batnir ſe rendit enſuite, dans l'eſpoir d'une amniſtie. Lorſque les Chefs Mogols y entrèrent pour lever ſur chaque habitant la rançon ſtipulée, les Rajas refuſerent d'accepter la taxe, & comme parmi eux les uns étoient Guebres, les autres idolâtres, ils en vinrent aux mains. Tamerlan ordonna qu'on les paſsât tous au fil de l'épée. Les Mogols trouverent les Muſulmans & les Guebres réunis, & réſolus de périr. Les Muſulmans égorgeoient leurs enfans & leurs femmes; les Guebres jettoient leur famille dans le feu qu'ils avoient mis à leur maiſon; tous ſe battoient avec un acharnement qui a peu d'exemple. Batnir fut réduit en cendres.

Juſques-là ce n'eſt point l'Empire Indien, c'eſt chaque Ville de l'Inde qui a ſoutenu le choc de toutes les forces du plus puiſſant Prince de l'Aſie. La plûpart des peuples ne ſe rendoient que pour ſe révolter, lorſqu'ils avoient été affoiblis par la ſervitude. Ils ne réuniſſoient leurs forces qu'après avoir été ruinés en détail; on ne les voyoit braves que quand leur courage étoit inutile & déplacé; leur méſintelligence, leurs animoſités, leur déſeſpoir ne leur étoient pas moins funeſtes que le ſabre Tartare; enfin la nation ſe détruiſoit ou ſe laiſſoit détruire, en prouvant aux

Mogols qu'il n'eût tenu qu'à elle de lui oppofer un ennemi digne d'eux, & de leur faire au moins partager les périls & les malheurs de la guerre. Mais ç'a toujours été le fort des Indiens de ne pas fçavoir faire ufage de leurs forces.

Les villes, les bois, les déferts nagent dans le fang depuis Batnir jufqu'aux portes de Déhli, Capitale de l'Indoftan. Le fiége de cette Place paroiffoit devoir être meurtrier; l'on annonçoit Mellou-Khan à la tête de plus de trois cent mille hommes, & de plus de cent éléphans armés en guerre; & l'on n'étoit rien moins qu'affuré de la fidélité des Indiens qui paroiffoient foumis. Ces confidérations engagerent les Généraux Mogols à repréfenter à Tamerlan qu'il y avoit dans fon Camp cent mille prifonniers Guebres ou idolâtres qui pourroient profiter du tems où l'on feroit aux mains avec l'ennemi, pour brifer leurs fers, & mettre l'armée Tartare entre deux feux : en moins d'une heure ces cent mille efclaves furent égorgés. Les Barbares fe mettent fouvent dans la néceffité d'être cruels. Ces crimes néceffaires ne font point excufables, ils naiffent d'autres crimes. Après cette cruelle précaution, Tamerlan rangea fon armée en bataille.

Le Sulthan des Indes Mahmoud, affoibli par une maladie que l'on foupçonnoit caufée par un poifon lent, étoit dans une litière avec Mellou-Khan, à la tête du centre de bataille de fon armée, qui confiftoit en dix mille Maîtres ou Officiers de Cavalerie, ayant fous eux une certaine quantité de foldats, en quarante mille hommes de pied, & un grand nombre d'éléphans armés de cuiraffes, dont les défenfes étoienr armées de grands poignards empoifonnés, & qui portoient fur le dos des tours de bois, fur lefquelles étoient montés plufieurs archers. A côté des éléphans marchoient des tireurs de pots-à-feu, de poix enflammée, de fufées volantes garnies de pointes de fer qui donnoient plufieurs coups de fuite dans le lieu où elles tomboient. Les Tartares, qui n'avoient jamais vû d'éléphans, & qui s'imaginoient que ces animaux étoient invulnérables, que leur choc renverfoit les plus grands édifices,

que les arbres étoient déracinés par une ſeule de leurs ſecouſſes, & que dans le combat ils enlevoient en l'air les chevaux & les Cavaliers tout-à-la-fois, furent ſaiſis d'épouvante. Tamerlan prit toutes les précautions poſſibles pour ranimer leur courage; il y parvint; mais le bruit que les Indiens firent avec leurs tambours, leurs trompettes, leurs cloches, & leurs groſſes tymbales portées ſur le dos des éléphans, jetterent de nouveau l'effroi dans le cœur des plus intrépides. Toutefois cette frayeur fut inutile aux Indiens. Des buffles ſur la tête deſquels les Mogols avoient attaché des arbriſſeaux épineux, ſecs, & combuſtibles, porterent le feu contre leurs éléphans qui reculerent d'effroi ſur leur corps d'armée, & le foulerent. Les Indiens laiſſerent le champ de bataille couvert de morts & de trompes d'éléphans. Pendant que quelques partis Tartares les pourſuivoient, Tamerlan entra dans Dehli, & s'aſſit ſur l'Aïdgiah, Trône des Empereurs des Indes. La Ville fut enſuite livrée au pillage. Il ſe trouva des ſoldats qui firent juſqu'à cent cinquante eſclaves, & des goujats juſqu'à vingt. Le butin ne put être évalué; car le luxe étoit au point que toutes les femmes & les filles avoient les mains & les pieds chargés de pierres précieuſes. On égorgea une multitude innombrable de Guebres, les plus opiniâtres défenſeurs de leur liberté & de leur vie. Les artiſans furent partagés entre les Princes Mogols. Tel fut le ſort de la Capitale des Indes formée de trois Villes, Seiri, le vieux Dehli, & Dgihan Penah. Ce dernier quartier renfermoit le Palais Impérial orné de mille colonnes. On comptoit alors dans cette Ville un million d'habitans, parmi leſquels il n'y en eut aucun dans ces dures extrémités qui ſçût commander, aucun qui voulût obéïr. Parmi les Hiſtoriens de Tamerlan, les uns diſent que le Sulthan Mahmoud étoit mort avant la bataille, & que Mellou Khan fut tué dans l'action, ayant commencé & fini ſon regne preſque dans le même jour; d'autres diſent que ces deux Princes ſe retirerent dans les déſerts, ſans nous apprendre la ſuite de leurs deſtinées.

Tamerlan pouſſa plus loin ſes conquêtes. Entr'autres Places, il emporta d'aſſaut Mirth, une des plus fameuſes Villes de l'Inde. Perſécuteur impitoyable des Guébres, il fit écorcher vifs tous ceux de cette Religion qui s'étoient fortifiés dans la Place, & il envoya un de ſes Généraux ravager tous les pays qu'occupoient ces adorateurs du feu, pendant qu'il prenoit lui-même la route du Gange, marquant tous ſes pas par des cruautés. Les Guebres diſputerent envain à ſes troupes le paſſage du fleuve; en vain le Prince Mobarek-Khan ſe préſenta pour l'arrêter; en vain d'autres partis Guebres lui réſiſterent-ils vers le détroit de Coupele, vers le mont Soualec, & ailleurs; il força tous les obſtacles, il écraſa par-tout l'ennemi; en un ſeul jour il gagna trois batailles; en un mois il livra plus de vingt combats, & prit ſept Places conſidérables ſoumiſes à des Rajas indépendans. Dans la Province de Tchamou, on lui apporta la nouvelle que Schah-Iskender, Roi de Kaſchmire, étoit en chemin pour venir lui préſenter ſon hommage. Pendant ce tems-là, le Roi de Tchamou fut fait priſonnier. Le Prince de Lahor fit pour ſecouer le joug un effort qui aggrava ſon malheur.

Parmi les priſonniers qu'on avoit faits dans la Capitale des Indes, il s'étoit trouvé un Ambaſſadeur d'Idalkhan, Roi de Golconde, que ce Prince avoit envoyé ſecrétement à Mellou-Khan, pour l'engager à venir le tirer de l'état miſérable où un Miniſtre trop puiſſant le tenoit depuis quelques années. Le Roi, dont le pays, ſitué dans la preſqu'Iſle de deçà le Gange, eſt au couchant, & ſéparé du Royaume de Dékan, par une chaîne de montagnes, avoit été long-tems en guerre avec le Roi de cette contrée limitrophe. Dans le tems que ſon Miniſtre Schour-Malou étoit occupé dans le Biſnagar à mettre de l'ordre & de l'arrangement dans ſes conquêtes, il conclut, en Prince efféminé, un traité honteux que ſon Miniſtre, de retour à Golconde, oſa déchirer dans la ſalle du conſeil. Cet homme, qui par ſon génie & ſon courage faiſoit oublier la baſſeſſe de ſa naiſſance, & qui la rappelloit par ſon inſo-

Histoire des Indes.

lence & par sa vanité, confina, du consentement des gens de guerre, le Roi, son maître, dans une forteresse, pour aller ensuite remporter dans le Dékan des avantages signalés qui firent respecter & approuver son audace. Après avoir enivré les peuples par ses succès, il fit donner un poison lent au malheureux Idalkhan, qui se sentant défaillir dépêcha un homme de confiance au Régent de l'Indostan, moins dans l'espérance de voir finir sa misère, que dans la vûe de se venger de son ennemi.

Tamerlan, instruit de ces événemens, envoya, dit-on, Pir Mohammed, avec une armée à Golconde, où Schour-Malou dissipoit par ses vices l'illusion dans laquelle ses talens avoient jetté les peuples. D'autant plus haï qu'il avoit d'abord surpris leur affection, on conspiroit tous les jours contre lui ; mais ces conspirations découvertes ne servirent qu'à hâter la fin de l'infortuné Monarque. Pir Mohammed, à qui l'envoyé d'Idalkhan avoit secrétement préparé les voies dans Golconde, n'eut pas besoin de tirer l'épée contre un usurpateur qui avoit perdu son unique appui, l'affection des troupes. L'on introduisit les Tartares dans la Ville, pendant que le peuple étoit assemblé autour du bûcher, sur lequel la Reine de Golconde alloit mêler ses cendres avec celles de son époux, suivant la coûtume des Indes, conduite autant par le respect humain, & par la crainte des Bramines, que par son amour pour l'ombre de son mari. Elle étoit sur l'échaffaut couverte de pierreries & des plus riches vêtemens ; les Bramines, en célébrant au son des instrumens, son courage & sa constance, approchoient le flambeau du bûcher ; les peuples, charmés de son intrépidité, & affligés de son malheur, détournoient les yeux du lit sur lequel elle étoit assise auprès du cadavre de son époux qu'elle soutenoit sur son sein, & qu'elle paroissoit arroser de ses pleurs : tout-à-coup, on entend le bruit des timbales & des clairons, les Tartares paroissent au milieu de la place le sabre à la main ; Pir Mohammed, frappé de ce spectacle & de la beauté de la Reine, monte sur l'échaffaut pour sauver cette

Princeſſe, qui eut la gloire de refuſer la vie & le bonheur d'être forcée à l'accepter. Le Tyran parricide, & tous ces Prêtres impoſteurs furent brûlés avec le corps du Roi. La reconnoiſſance de la Reine fut ſi vive, qu'elle abrégea le tems de ſatisfaire aux bienſéances pour épouſer le Prince Pir Mohammed. Cette avanture paroît romaneſque, mais la vérité ne l'eſt-t-elle pas ſouvent ?

Les Indiens voient partir Tamerlan avec cette joie contrainte qu'éprouvent des malheureux, que la crainte d'un retour de cruauté de la part de leur bourreau retient long-tems dans le ſilence & l'immobilité. Le conquérant Mogol, en proie à une de ces paſſions qui ne ſouffrent point le repos, ne ſéjourna pas long-tems à Samarcande. Son fils Miranſchah, Gouverneur des Pays qui avoient été ſous la domination d'Houlagoukhan, avoit indiſpoſé les peuples par des cruautés & des débauches auxquelles il ſe livroit avec excès, ſur-tout depuis qu'une chûte lui avoit cauſé une aliénation d'eſprit. Arab-Schah, Hiſtorien ſatyrique, dit que ce Prince indigné des brigandages de ſon père, ſongeoit à ſe révolter, & qu'il oſa même lui écrire en ces termes : » quand » tous les Rois du monde ſeroient à vos pieds, toutes ces » grandeurs vont bientôt s'évanouir pour vous; votre dernier palais » ſera le tombeau. Une chemiſe de coton, une robe, de l'eau » claire, & du pain, voilà ce qu'un paſſant doit déſirer, & c'eſt » beaucoup à qui doit mourir. « Ce Prince ſe rendit pourtant auprès de ſon père, & il en obtint ſa grace.

Les Géorgiens s'étoient révoltés; ils avoient battu les troupes Tartares. Tamerlan, en allant les réduire, s'expoſe, pour faire des malheureux, à des maux & à des dangers qu'un Prince ne ſouffriroit point pour faire des heureux, ſans devenir l'idole du monde. Dans cette guerre, les Tartares déployérent contre les braves & infortunés Géorgiens toute l'induſtrie que des hommes adroits, actifs & intrépides peuvent mettre à ſatisfaire la cruauté 801.
dans laquelle ils font conſiſter leur bonheur. On les vit gravir 1399.
les montagnes les plus eſcarpées, ſe deſcendre les uns les autres

Histoire des Indes.

dans des coffres entre les rochers, se présenter le sabre à la main à l'entrée des cavernes, s'y enfoncer en y semant des matières embrasées, & imaginer pour exterminer l'ennemi, tout ce que l'ingénieuse nécessité peut inspirer pour se sauver. Les Géorgiens, avec leur courage, ne purent que mériter une épitaphe honorable, j'ai décrit ailleurs les guerres de Tamerlan contre les Ottomans, & contre les Mameluks.

Tamerlan, après avoir triomphé dans l'Asie mineure, ravagé la Syrie, pacifié la Perse, reprit le chemin de Samarcande dont il étoit absent depuis plusieurs années. Lorsqu'il y fut arrivé, il congédia une partie de ses troupes. Après quelques jours de repos, il s'appliqua à corriger les abus, & à remédier aux désordres, suites inévitables de l'absence du Souverain. Cependant Samarcande avoit été assez bien gouvernée par ses Visirs. Comme il avoit eu soin d'y envoyer tout ce qu'il avoit trouvé dans les pays conquis d'artisans, d'ouvriers, & de gens habiles dans toutes les professions, ainsi que tous les matériaux, ouvrages, raretés capables d'orner une Capitale, cette Ville renfermoit tout ce que l'Asie avoit de plus curieux & de plus beau. Tamerlan reçut des Ambassades de plusieurs Princes, & particulièrement de Henri III, Roi de Castille, qui lui envoyoit de riches présens, parmi lesquels étoient des tapisseries où l'on voyoit des portraits faits avec tant de délicatesse, dit un Historien Persan, que si on leur comparoit les ouvrages merveilleux que le peintre Mani (c'est l'Hérésiarque Manès un des plus célebres peintres de l'Orient) fit autrefois sur la toile d'Artére, Mani seroit couvert de honte, & ses ouvrages paroîtroient difformes.

Tamerlan, dont l'ambition sembloit ne devoir arrêter le cours de ses projets qu'aux bornes du monde, assembla bientôt une diéte générale dans laquelle, à la suite de fêtes magnifiques, des nôces de quelques-uns de ses enfans, & de la distribution du gouvernement des Provinces, il prouva la nécessité d'attaquer la Chine, pour réparer, par quelqu'œuvre méritoire aux yeux de Dieu,

Dieu, le mal qu'il avoit fait par l'effusion de tant de sang même innocent, tel que le sang des Musulmans tués dans la chaleur des guerres. Les Chinois avoient répudié le Mahométisme, pour retourner à l'idolâtrie ; il étoit le successeur de Genghiskhan, & l'héritier de sa famille ; il falloit donc dévaster la Chine, la guerre fut unanimement conclue. Tamerlan passe le Schon sur les glaces à la tête de deux ou trois cent mille hommes. Une fiévre violente 807.
l'arrête à Otrar ; il y meurt à l'âge de soixante onze ans. Ruy Gonzalès 1405.
de Clavijo, Ambassadeur du Roi de Castille auprès de l'Empereur Mogol, dit qu'il mourut à Samarcande. Suivant la Chronique Mogole copiée par Manouchi, ce fut dans les Indes & à Kaboul, lorsqu'il alloit pousser la conquête des Indes jusqu'aux bords de l'Océan. Irrité par une désobéissance de son fils Miran-Schah, il fut si cruellement partagé entre l'amour du bon ordre & sa tendresse pour ce fils, qu'après avoir deux fois ordonné sa mort, & deux fois rétracté cet arrêt, il tomba malade. On lit dans le Père Catrou, qu'un Iman, instruit de ses sentimens sur la Religion, l'exhorta suivant les principes du Déisme, & qu'il expira en confessant l'unité de Dieu. Suivant le même Auteur, le Traducteur de Chalcondyle, le sieur de S. Yon, & autres, il aima & il protégea toujours la Religion Chrétienne ; il est pourtant vrai que deux Imans ne cessèrent de lire l'Alcoran au pied de son lit, la derniére nuit de sa vie.

Les Historiens de Tamerlan semblent n'avoir travaillé qu'à fomenter le Pyrrhonisme historique. Deux Auteurs Arabes, l'un appellé Ahmedben Arab-Schah, & l'autre Moullah Scherfeddin, paroissent avoir pris à tâche de se contredire continuellement l'un l'autre, tant sur le caractére du Héros que sur les principaux faits de sa vie. Le premier n'a écrit qu'une affreuse satyre, & l'autre qu'un panégyrique encore plus affreux. Comme conquérant, Tamerlan est un grand homme ; comme homme, c'est un monstre. Il ne faudroit que quelques grands hommes de cette espéce pour anéantir la race humaine ; en rapprochant ses traits de modération &

de clémence, de ses traits d'inhumanité & de barbarie, on trouvera qu'il n'étoit conduit que par une passion qui se sert indifféremment du bien & du mal, pour parvenir à ses fins, par l'ambition. Cruel, surtout dans la colére, il ne souffroit pas qu'on parlât devant lui de cruautés. Il aima la vérité qu'il avoit tant sujet de craindre. Après un léger essai de la mauvaise fortune, il fixa la bonne, conservant, dans les succès comme dans les malheurs, une égalité d'ame qui ne se démentit jamais. Lorsque Bajazet parut devant lui, il éclata de rire de la ridicule bizarrerie de la fortune qui livroit l'univers aux contestations d'un borgne & d'un boiteux. Il avoit l'esprit pénétrant, le jugement sain, une constance inébranlable, une activité sans égale, une force de corps qui répondoit à la fermeté de son esprit, une vigilance & une prudence si singuliére, que d'un bout de l'Asie à l'autre, il étoit parfaitement instruit de tout ce qui se passoit dans ses Etats; tels furent les instrumens de sa fortune dont il fut l'unique artisan; quelques-uns ont vanté sa continence; Chalcondyle dit qu'il fut, même dans sa vieillesse, l'homme de son siécle le plus luxurieux & le plus honteusement dissolu. On peut se demander par quel art il enchaîna l'inconstance d'un peuple léger & jaloux de sa liberté, de toutes ces Hordes Tartares qui ne tenoient à rien qu'à l'indépendance, de ces hommes qui l'avoient vu mendier, en quelque sorte, la Principauté de Kesch. Il y parvint, en gagnant leur estime, en les étonnant par son bonheur, en flattant leurs inclinations, en leur laissant leurs loix & leurs anciens priviléges, mais surtout en amorçant la cupidité de ce peuple indigent par le pillage des plus riches Provinces de l'Asie. Ce maître de la plus belle partie de l'Univers étoit manchot & boiteux du côté droit.

Suivant les chroniques Mogoles, Miran-Schah troisieme, fils de Tamerlan, eut en partage les Provinces Orientales de la Perse, & les Pays conquis dans l'Indostan; pour se placer au centre de ses Etats, il fixa dans Hévat sa résidence ordinaire. Les Indiens avoient trop détesté Tamerlan pour être fidéles à son fils qui ne paroiſ-

soit pas fort à craindre ; aussi Miran-Schah fut-il obligé d'aller tous les ans dans les Indes avec une grosse armée pour y lever les tributs, & entretenir par-là un air de souveraineté. Le Roi de Cascar lui fit éprouver de sanglans revers. Le Mogol tomba même dans les mains du Prince Indien ; & celui-ci lui rendit la liberté. Miran-Schah, dans une guerre plus heureuse, fit prisonnier le Raja de Cascar ; & par son ordre, on lui creva les yeux. Cette basse & énorme ingratitude fut punie par celui-là même contre qui elle avoit été exercée. Le fils de Tamerlan résolut un jour d'essayer, s'il étoit vrai, comme on le disoit, que le Raja, habile archer, tout aveugle qu'il étoit, mettoit toujours la flèche dans le but, pourvu qu'on fit du bruit à l'endroit où il devoit tirer. Miran-Schah ordonne qu'on donne le signal à son prisonnier. A sa voix, la flèche part, & lui perce le cœur. Les gardes du Tartare mirent en piéces l'Indien, qui mourut en remerciant le Ciel d'être vengé. Ces chroniques mettent la mort de Miran-Schah à l'an de J.C. 1451.

HISTOIRE DES INDES.

Miran-Schah avoit gouverné la Perse du vivant de son père ; mais il n'a jamais régné ni sur la Perse, ni sur l'Indostan. Le gouvernement de ce dernier pays avoit été d'abord donné à Pir-Mohammed ; & Tamerlan nomma ce Prince pour son successeur. L'on trouve le nom de Mohammed après celui de Miran-Schah, sur le cachet d'Orengzeb, dont Rhoé a conservé l'empreinte. Cependant Khalil, fils de Miran-Schah, l'emporta sur le fils du frére aîné de son père. Pir-Mohammed tenta vainement, avec les forces de quelques Provinces Indiennes, d'exécuter les dispositions de son aïeul. Deux fois, le sort des armes décida, conformément à l'avis d'un fameux Docteur de la Loi, que l'Empire appartenoit à Khalil. » Si c'est par droit d'héritage, dit le vainqueur à son rival, » que vous prétendez à l'Empire, vous êtes condamné par la » maxime qui dit que le Prince n'a point d'enfans. Si c'est parce » que Tamerlan vous a déclaré son successeur ; de qui tenoit-il cet 809.
» Empire ? de la force : au même titre, il est à moi. « Pir- 1406.

HISTOIRE DES INDES. Mohammed fut aſſaſſiné dans le Candahar, par ſon viſir Alytaz. La famille des Timourides n'étoit pas aſſez unie pour qu'on inquiétât beaucoup les Indiens établis au-delà de l'Indus.

Khalil Sulthan, d'un caractére doux, généreux, affable, bienfaiſant, ſouleva une foule de Névians contre lui, par ſa prodigalité, & par ſon aveugle dévoument aux caprices de ſa femme
812. Schadi-Moulk; on le détrôna. Il demeura quelque tems dans le
1409. pays des Gétes, uniquement occupé à faire des élégies ſur l'abſence de ſa chere Schadi-Moulk. Son oncle, Schah Rokh, lui rendit enfin ſon Idole, & lui accorda le gouvernement du Khoraſan. Il y mourut peu de tems après, & Schadi-Moulk qui l'aimoit tendrement ſe perça le ſein d'un poignard.

Schah-Rokh que M. Otter donne pour auteur, après Tamerlan,
818. aux grands Mogols, ſe trouva maître de tous les Etats de ce ſu-
1415. perbe conquérant, ſon père. Ce Prince célébre par ſa piété, par ſa juſtice, par ſa libéralité, par ſon courage, & par ſes autres vertus guerriéres, rétablit pluſieurs Villes, humilia les Turcomans, & laiſſa une mémoire reſpectable. Son quatriéme fils Soyourgatmiſch étoit Gouverneur de Ghazna & des Indes. Ce
830. Prince mourut jeune: Schah-Rokh vécut juſqu'à l'âge de ſoixante-
1426. onze ans, & mourut aux environs de Rei, après en avoir régné
850. trente-huit.
1446.

Ouloughegh ſuccéda à ſon père Schah-Rokh, malgré les efforts de ſes neveux Alaeddoulet & Babouy, pour lui enlever du moins
853. quelques Provinces de l'Empire. Vainqueur de ſes neveux, il fut
1449. attaqué, battu, pris, mis à mort par ſon fils Abdollathif. Ce Prince avoit de grandes qualités, & un goût particulier pour les Sciences. Par ſes ordres, les plus célébres Aſtronomes de l'Orient ſe raſſemblérent à Samarcande, pour compoſer les Tables
854. Aſtronomiques qui portent ſon nom. Son parricide fils fut auſſi-tôt
1450. après tué par ſes propres ſoldats. Abdollah, petit-fils de Schah-Rokh, fut couronné à Samarcande. Abouſaïd, fils de Mohammed, fils de Miran-Schah, fils de Tamerlan, battu d'abord par

Abdollathif, & ensuite par Abdollah, parvint à la fin, par une grande bataille dans laquelle Abdollah fut tué, à se rendre maître de la Transoxane. Ce Prince ayant été mis en possession de la Souveraineté de Fars, en avoit été dépouillé par Mohammed Mirza; Oulougbegh lui avoit donné un asyle à sa Cour, & sa fille en mariage. Ensuite il essaya de profiter des troubles élevés dans l'Empire pour s'emparer de quelques Provinces. Abdollathif le chassa de Samarcande, qu'il tenta d'abord inutilement de reprendre sur Abdollah. Ses derniers efforts eurent un plein succès. Babour étoit alors maître d'Herat, & du reste du Khorasan.

HISTOIRE DES INDES. 855. 1451.

La chronique Mogole attribue à Abousaïd la gloire de s'être emparé de Samarcande, pour placer sur le trône Abdollathif, que son père, par une injuste acception, privoit de ses droits pour favoriser Abdolaziz son fils cadet. Ce Prince, dit-elle, étoit monté sur le trône à Hérat. Haï pour ses violences, méprisé pour ses foiblesses, il n'échappa qu'à la faveur d'un habit de Faquir, à la trahison des grands, & à la fureur de la populace. Son frére régna, & régna plus tyranniquement que lui. Cette circonstance le fit regretter des peuples; il leur parut bon, lorsqu'ils le comparérent à un homme plus méchant. On le découvrit sous son déguisement, & on le revêtit de nouveau de la robe impériale. Abousaïd traita les auteurs de sa disgrace avec bonté; pour faire oublier ses anciennes violences : il ne se vengea que de son frere auquel il fit trancher la tête, sous prétexte de venger les peuples. Une conduite pleine de valeur effaça sa premiére mollesse & le crime récent du meurtre de son frére. Ce fut alors qu'il combattit pour Abdollathif contre Oulougbegh. Ayant joui quelque tems à Hérat de la réputation que la prise de Samarcande lui avoit acquise, il crut pouvoir, à l'exemple de ses prédécesseurs, aller avec son armée victorieuse, lever les tributs imposés aux Indiens. Les Gouverneurs Mogols, ainsi que les Raïas, avoient presque secoué toute domination; les uns & les autres rentrérent dans la

Histoire des Indes.

servitude, à l'arrivée de ce Prince. Tel est le récit plein d'erreurs des Historiens de l'Inde.

Dans le tems qu'Abousaïd distribuoit aux Indes les Gouvernemens qu'il venoit d'ôter à des sujets suspects, deux Mogols qui l'aimoient pour lui-même, car ils avoient épousé sa destinée, lorsqu'il fuyoit en habit de faquir, lui demandérent pour récompense de leur attachement, l'honneur de le servir dans quelqu'emploi considérable : » Je vous dois trop, leur dit Abousaïd, pour pouvoir être » reconnoissant. J'ai honte d'avoir tant d'obligations à des sujets; » votre présence seroit une accusation éternelle de mon ingra- » titude; éloignez-vous de moi; jamais votre nom ne sera sur la » liste des Officiers de ma Couronne. « L'orgueil fait les ingrats. Ce trait a donné lieu à un proverbe dans les Indes. Pour marquer combien le vice de l'ingratitude est naturel aux Empereurs Mogols, on dit : *Ce sont les véritables héritiers d'Abousaïd.*

Ce fut après cette expédition dans les Indes, qu'Abousaïd, avec le secours du fameux Usbekkhan, s'assit sur le trône de Samarcande. Pendant qu'il régloit les affaires de ces nouveaux Etats, on dit que sa sœur mit à Hérat la Couronne sur la tête d'Ibrahim, fils d'Alaeddoulet, son amant; on dit aussi que la Sulthane favorite fit déclarer Samarcande en faveur d'un Emir; c'est la même avanture attribuée à différens personnages. L'usurpateur périt dans un combat, & les femmes, auteurs de la révolte, se dérobérent au ressentiment du vainqueur outragé, par le poison, par le fer, par le feu. La Sulthane enfonça une piéce d'or dans la gorge de son fils, encore à la mamelle, fruit de ses amours avec Ibrahim, pour lui boucher les organes de la respiration. Ainsi les rebelles épargnérent eux-mêmes au vainqueur le soin de les punir; on peut penser ce qu'on voudra de cette Histoire.

Hérat appartenoit à Babour. Zaraly, chef des Turcomans; Alaeddoulet, frere de Babour; Mirka Mohammed, autre frere de Babour; Ibrahim, fils d'Alaeddoulet, disputérent ce domaine à

son possesseur. Celui-ci le conserva, & il y joignit la Perse. Dgehan-Schah, chef des Turcomans, lui enleva quelques Provinces du Royaume. Comme il étoit en chemin pour aller reprendre l'Adherbigiane & l'Iraque, le Sulthan Abousaïd entra dans le Khorasan. Babour revint sur ses pas, suivit jusqu'aux portes de Samarcande le Sulthan qui avoit osé l'attendre, & demeura devant cette Place pendant quarante jours. On fit la paix. Ce ne fut qu'après la mort de Babour, qu'Abousaïd envahit le Khorasan. Les enfans du 861.
feu Sulthan Abdollathif rendirent bientôt après sa présence né- 1457.
cessaire dans ses Etats : mais leur courage ne fut pas dirigé par la prudence. Pendant que le Sulthan dissipoit aux environs de Bahch des troupes mal disciplinées, les Turcomans lui enlevoient Hérat. Une victoire & un traité de paix les éloignérent du Khorasan. Lorsque le Sulthan eut désarmé, quelques Princes Mogols l'attaquérent infructueusement. Alors il entra dans le Mazanderan, où une grande victoire le rendit maître d'Esterabad, Capitale des Etats d'Houssain. Pendant ce tems-là, le Gouverneur du Sedgestan assiégeoit Hérat. Les habitans le repoussérent, de sorte qu'Abousaïd, à son arrivée, n'eut plus qu'à les récompenser de leur fidélité. Le rébelle implora sa clémence; il lui pardonna, & lui laissa son Gouvernement. Houssain rentra l'année suivante dans 864.
sa Capitale, il vint même assiéger Hérat; mais Abousaïd, tou- 1460.
jours heureux, le chassa non seulement du Khorasan, mais encore du Dgiorgian & du Mazanderan. Ce chef des Turcomans fit dans la suite une nouvelle irruption dans le Khorasan, où la désertion de ses troupes l'empêcha de recueillir le fruit d'une victoire. Abousaïd venoit alors de contraindre Dgiarki, fils d'Abdollathif, qui s'étoit fortifié dans Schahrokhia, de se rendre à discrétion, & il l'avoit enfermé dans un Château. Le Sulthan profita ensuite de la paix dont il jouissoit pour aller à Mérou donner des 870.
fêtes magnifiques pendant cinq mois, à l'occasion de la circonci- 1465.
sion de ses enfans.

Dgehan-Schah, Prince des Turcomans, ayant été tué par Hassan-

Histoire des Indes.

Begh, autrement Uzun-Caſſan, Haſſan-Aly ſon fils, vint implorer le bras d'Abouſaïd. Une feinte pitié maſqua l'ambition de l'Empereur Mogol, qui, en promettant à Haſſan de le rétablir dans ſon patrimoine, ſe propoſoit d'égaler, par la conquête de la Perſe, ſon Empire à celui de Tamerlan. Ses troupes, tant de fois victorieuſes dans le Nord, ſe tournérent vers l'Occident; elles entrérent dans l'Adherbigiane & dans le Fars, ſans trouver de réſiſtance; elles effrayérent par leur nombre & par leur gloire Haſſanbeg, qui envoya des Ambaſſadeurs à ſon ennemi. Abouſaïd exigea que le Turcoman vint lui-même ſe remettre entre ſes mains. Haſſanbeg aima mieux défendre ſa vie que de la livrer à la diſcrétion d'un ambitieux. Sans hazarder un combat à forces trop inégales, il ſe retrancha entre des lacs & des montagnes inacceſſibles, d'où harcelant ſans ceſſe l'ennemi, il lui coupa les vivres & les fourrages, conſuma ſon effroyable armée par l'inaction, & le vit prendre tout d'un coup le parti d'une fuite honteuſe & précipitée. Les Turcomans profitérent de la victoire que la prudence de leur chef avoit remportée. Abouſaïd tomba entre leurs mains. Loin de s'humilier devant ſon vainqueur, cet homme féroce lui reprocha de s'être toujours tenu à couvert du danger par lâcheté. La fierté ſied aux malheureux; c'eſt un noble courage qui les rend ſupérieurs à l'adverſité : mais celui qui malheureux par ſa faute, pour ne pas en rougir, inſulte au mérite de ſon vainqueur, n'eſt qu'un barbare vil & indigne de pitié. On trancha la tête à l'inſolent Abouſaïd. La chronique Mogole ſe plaint de ce qu'il laiſſa deux mauvais exemples à ſes ſucceſſeurs; le premier, de faire mourir ſes freres; le ſecond, de méconnoître les plus fidéles ſerviteurs.

Après la mort d'Abouſaïd, le ſceptre de Samarcande paſſa de main en main aux Sulthans Ahmed, Houſſain, Mahmoud, Maſoud, &c. Enfin au commencement du ſeiziéme ſiécle de notre Ere, il fut entiérement briſé. Alors les deſcendans de Genghiskhan rentrérent en poſſeſſion de la Tranſoxane, & formérent les

Royaumes

Royaumes de Samarcande, de Bokhara, de Balkh, & des Usbeks du Kharifme. Il ne resta de la famille des Timourides que les grands Mogols établis dans l'Indoftan.

Les fils d'Aboufaïd restérent maîtres des Provinces dont leur père les avoit fait Gouverneurs. Oulougbegh garda les Domaines de Kaboul & de Gazna; Sulthan Mourad, le Kerméfir & le Candahar; Oman-Scheik, le pays d'Andekhan, &c. C'est ce dernier Prince d'un petit pays, que les Historiens des Indes représentent fur le trône du Maouarennahar, jouissant en repos des travaux de fes péres, détestant cette gloire qui n'est fondée que fur l'injustice & le malheur de l'humanité, vivant dans l'oisiveté au milieu d'une foule de Princes belliqueux, & méritant la réputation d'un faint Dervifche. La chronique dit qu'il mourut d'une chûte 899.
qu'il fit du haut de fon colombier, comme il jouoit avec des pi- 1493.
geons. Il eut pour fuccesseur Babour fon fils, dans le pays d'Andekhan, &, felon les Historiens cités ci-dessus, à Samarcande. Ce Prince, élevé dans la mollesse auprès de fon pére, eut le fort de tous ceux de fa famille; il fut chassé de la Province d'Andekhan par Schaïbekkhan, fils du fameux Usbek, lequel enleva en 1495 toute la Transoxane aux defcendans de Tamerlan. Babour, obligé de fuir, alla porter aux Indes la domination Mogole. Gazna lui fervit d'abord de retraite; il fut contraint d'en aller chercher une nouvelle à Kaboul. Là, un Gouverneur Tartare, nommé Ranguildas, fidéle au fang de Tamerlan, rassembla une armée pour le mettre en état de foutenir la dignité de fes peres. L'adversité lui donna du courage. La douce efpérance de dépouiller un ufurpateur, faifoit incliner fes armes du côté du Nord; Ranguildas combattit fon ressentiment par l'ambition. Le nom des Usbeks faifoit trembler les Mogols. Le nom des Mogols faifoit trembler les Indiens. D'un côté la vengeance étoit très-incertaine; de l'autre la victoire étoit prefqu'assurée. Babour tourna fes vûes du côté de l'Indoftan.

C'est aux conquêtes de Tamerlan & de fa race qu'il faut attri-

Histoire des Indes.

buer en partie les succès des Européens dans l'Orient. On s'enhardit alors à attaquer de toutes parts les Mahométans, soit par terre, soit par mer; on les trouva par-tout affoiblis. Les richesses des Indes avoient depuis long tems allumé la cupidité de l'Europe; la cupidité excitoit l'industrie & le courage; l'industrie & le courage applanissoient des obstacles insurmontables en apparence, & toujours renaissans. La boussole rendit redoutable aux Indiens, l'Océan qui les avoit jusqu'alors défendus; à travers les écueils & les tempêtes, elle porta sur leurs côtes des peuples qu'ils appelleront toujours des Barbares, devenus leurs ennemis, parce que les Indiens leur avoient paru heureux. Aussi-tôt après que Colomb eut convaincu l'Europe, par la prompte découverte des Indes Occidentales, que l'Océan étoit une route praticable, par laquelle les peuples les plus éloignés pouvoient communiquer les uns avec les autres; les Européens furent saisis d'une passion violente de quitter leur patrie pour chercher de nouveaux mondes. Avant cette découverte, ils recevoient les épices, les drogues & toutes les précieuses marchandises des Indes Orientales, des mains des Egyptiens, des Arabes, des Persans, des Tartares. Encouragés par leurs succès vers l'Occident, ils songérent à établir un commerce direct avec les peuples Orientaux. Cette correspondance avoit été, en quelque sorte, préparée par les Croisades, entreprises plus funestes qu'utiles à l'Europe, utiles toutefois en ce qu'elles arrêtérent les rapides progrès du Mahométisme, en ce qu'elles apprirent aux Occidentaux le prix d'une Marine, en ce qu'elles commencerent à débrouiller la connoissance de l'Asie. Sur la voie tracée par les guerres saintes, & sur-tout par les Ambassades du Pape Innocent IV, & de Saint Louis en Tartarie, un nouveau jour fut répandu par le Vénitien Marco Polo, par l'Arménien Haiton, par l'Anglois Jean Mandeville. Quoique ces Relateurs donnassent moins des lumiéres que des lueurs sur l'Orient; toutesfois ils piquérent vivement la curiosité de quelques voyageurs, & ils attiserent la cupidité des nations. Les Portugais entreprirent de chercher par l'Océan la route des

Indes Orientales ; mais ils n'allerent d'abord que d'un pas timide & lent, le long des côtes de l'Afrique. Les Papes leur avoient généreusement accordé par différentes bulles le souverain domaine sur toutes les terres qui seroient découvertes jusqu'aux Indes inclusivement, menaçant d'agir par la voie des censures contre ceux qui les troubleroient dans cette possession, comme contre des usurpateurs. Ce titre ajoûta au courage de la cupidité, celui d'une bonne conscience. Pendant qu'on tentoit la voie des Mers, Don Pedre de Covillam, gentilhomme de la maison de Jean II, Roi de Portugal, cherchoit à découvrir par terre les Etats du Prête-Jean, & le Pays d'où venoient les drogues & les épices qui avoient fait le commerce des Vénitiens. Il étoit aussi chargé de s'informer, si la navigation étoit possible du Cap de bonne Espérance aux Indes Orientales, & de prendre des Mémoires sur ce qui avoit quelque rapport à cette entreprise. Covillam se rendit sur un vaisseau Arabe, à Cananor, à Calicut, à Goa, à Ormuz. La Mer des Indes vit pour la premiére fois un Portugais. Les informations qu'il donna au Roi, ranimérent les espérances & la cupidité de la nation.

HISTOIRE DES INDES.

Un an avant le départ de Covillam, c'est-à-dire, l'an 1486, Barthelemi Diaz avoit découvert le promontoire qui fait la pointe de l'Afrique au Sud-Ouest, & une violente tempête l'avoit arrêté là. Le Roi de Portugal nomma Cap de bonne Espérance, celui que son Amiral avoit nommé Cap de la Tempête, chacun, suivant les sentimens que cette découverte leur avoit inspirés. Le récit de Covillam confirma le présage du Roi.

Emmanuel, Roi de Portugal, en recevant la Couronne de Jean, hérita de la passion ardente qu'avoit ce Prince de trouver par la mer, une route plus courte & plus sûre pour aller aux Indes Orientales, que celle qui étoit connue par la terre. Son prédécesseur l'avoit obligé à ajoûter à l'écu de ses armes une sphere ; ce qui étoit une sorte d'engagement à la recherche des Pays inconnus, & ce qui fut dans la suite regardé comme un présage de la découverte

des Indes. Si cette entreprise ne passoit plus pour une chimére, elle ne laissoit pas d'être généralement condamnée. On ne se rendoit pas à l'expérience de tant de difficultés vaincues. Les objections qui s'étoient élevées à la découverte du Cap-Verd, renaissoient après la découverte du Cap de Bonne-Espérance, comme si la tempête qui avoit effrayé Diaz, eut dû recommencer sans cesse, & ne jamais permettre de doubler le Cap. Emmanuel, méprisant ces frayeurs populaires, nomma pour commander une nouvelle flotte destinée à remplir ces projets. Vasco de Gama, gentilhomme qui joignoit à la prudence, le courage, la fermeté, une expérience signalée dans la navigation, & toutes les autres qualités que peut demander une telle entreprise; Gama se mit en mer le 8 Juillet 1497, avec trois vaisseaux.

Après une longue suite de périls qui mirent la constance des Portugais aux derniéres épreuves, ils arrivérent enfin sur la côte de Malabar, à la rade de Calicut dans les Indes proprement dites. Leur navigation avoit été de treize mois. A leur arrivée, cette région divisée en trois parties renfermoit dans l'Inde propre ou l'Indostan, les Royaumes de Moultan, de Dehli, de Bengale, d'Orixa, de Mando, de Khitor, de Guzarate, ou Cambaye; dans la Péninsule intérieure du Gange, le Dekan, Canara, le Malabar, Bisnagar ou Narsinga, sousdivisés en plusieurs Etats Souverains; dans la Péninsule ultérieure, Ava, Brama, Pégu, Siam, Cambadia, Champa, la Cochinchine & le Tonquin.

Six cents ans avant cette époque, le Malabar, à ce que dit la tradition du pays, étoit réuni sous un seul Prince qui se nommoit Sarana Périmal. Ce fut sous son régne que les Maures de la Mecque, c'est-à-dire, les Arabes découvrirent les Indes Orientales; & qu'étant arrivés à Koulan, Siége Royal, Sarana Périmal prit tant de goût pour leur religion, que non seulement il l'embrassa, mais qu'il résolut d'aller finir ses jours à la Mecque. Avant que de partir, il donna à un page, du même sang que lui, son épée & son bonnet, comme les marques de l'autorité Souveraine, ordon-

nant à tous ceux de sa famille entre lesquels il avoit partagé ses Etats, de le reconnoître pour leur Zamorin ou Empereur, & recommandant au Zamorin de peupler & de cultiver le Pays, en mémoire de son embarquement. Il mit à la voile, dans l'endroit où Calicut existe aujourd'hui; ce qui donna aux Maures tant de respect & de vénération pour ce lieu, qu'insensiblement ils vinrent y charger tous leurs vaisseaux. C'est par la force de cette superstition que Calicut devint dans la suite le plus fameux marché de l'Inde pour les épices, les drogues, les pierres précieuses, les soies, les calicos, l'or & l'argent.

Lorsque Gama y aborda, la renommée eut bientôt publié jusqu'à la Cour du Zamorin, qu'il étoit arrivé des vaisseaux d'une forme extraordinaire, montés par des hommes, dont la figure & l'habillement n'étoient pas moins inconnus. Les Portugais eurent soin de porter au Prince des paroles qui l'empêcherent de s'allarmer de leur arrivée; le Zamorin leur promit un accueil favorable. Gama parut à la Cour comme Ambassadeur du plus grand Prince de l'Occident : à ce titre, la vanité de l'Empereur Indien accepta l'alliance du Roi de Portugal. Cependant l'Envoyé de ce puissant Potentat n'avoit à offrir pour présens que quelques piéces d'écarlate, six chapeaux, six almazares, du sucre, deux barrils d'huile, & deux de miel. Le Kutwal, ou Ministre des affaires étrangéres, sourit à la vûe de ces présens, qu'il ne jugeoit bons à être reçus que de la main d'un pauvre Marchand; Gama n'en offrit point à l'Empereur. Celui-ci déclara qu'il ne croyoit point à une Ambassade destituée d'une pareille preuve, ou dumoins à la puissance d'un Prince assez misérable pour n'avoir rien à donner.

Les Musulmans qui craignoient la Religion & l'industrie des Chrétiens, avoient résolu de troubler leurs prétentions par toutes sortes de voies. Ils faisoient un commerce très-considérable dans l'Indostan & le Malabar, où ils se rendoient des côtes d'Afrique, d'Arabie, & de Perse. Seuls dépositaires des richesses de l'Inde, ils les faisoient passer en Europe, d'où ils retiroient des

Histoire des Indes.

sommes immenses. La crainte de se voir supplantés, leur fit jurer la perte de leurs concurrens. Le Kutwal fut gagné. On peignit Gama au Zamorin comme un Pirate qui avoit commis les dernières violences à Mozambique, à Manbassa, à Mélinde, & sur toute la côte d'Afrique. Les Portugais devinrent suspects à l'Empereur, & odieux à la Nation. Ils s'élevèrent contre les clameurs des Musulmans, avec la force que donnent l'innocence & la bonne foi. Sans doute ils ne croyoient pas être des pirates, peut-être même leurs ennemis ne croyoient-ils pas qu'ils le fussent. Gama fut arrêté; on l'élargit lorsque les Portugais eurent livré leurs marchandises. A son tour, Gama retint sur sa flotte six des Nayres, ou principaux Seigneurs du pays, pour contraindre le Zamorin à lui rendre en échange son Secrétaire & son Facteur. Sa fermeté & ses menaces vainquirent le Zamorin. Ce Prince donna au Secrétaire de l'Amiral une lettre pour le Roi de Portugal, écrite sur une feuille de palmier, & singuliérement conçue. » Vasco de Gama, » gentilhomme de ta maison, est venu dans mon pays. Son arri» vée m'a fait plaisir. Mon pays est rempli de canelle, de girofle, » de poivre, & de pierres précieuses. Ce que je souhaite d'avoir » du tien, c'est de l'or, de l'argent, du corail, & de l'écarlate, &c. » La flotte Portugaise mit à la voile. Peu de tems après, Gama eut le plaisir de maltraiter avec son artillerie une flotte Indienne qu'il avoit eu la prudence de juger envoyée de Calicut pour attaquer la sienne : ce qu'on ne manqua pas de trouver véritable. A son ar-
905. rivée à Lisbonne, le Roi de Portugal, dans le transport de sa
1499. joie, s'honora lui-même du titre de Seigneur de la conquête & de la navigation d'Ethiopie, d'Arabie, de Perse, & des Indes.

L'Auteur de l'Histoire des découvertes des Portugais dans le nouveau monde, remarque après les Historiens de cette Nation, que les compagnons de Gama, persuadés que tous les Indiens étoient des Chrétiens convertis anciennement à la foi par S. Thomas, avoient pris les Temples des Idoles pour des Eglises, les eaux lustrales des Bramines pour de l'eau bénite, leurs cendres

faites de fiente de vache pour un signe d'humilité Chrétienne. Les figures des Idoles avoient à la vérité des formes peu analogues au Christianisme ; mais on en apperçut une assez ressemblante à la Sainte Vierge, tenant son fils dans les bras, & l'on entendit quelques Indiens prononcer le nom de *Marian :* il n'en fallut pas davantage pour que les Portugais se persuadassent qu'il étoit de leur Religion d'honorer & cette statue & les autres simulacres ; ou du-moins ils crurent qu'en dirigeant leur intention, ils légitimeroient un culte qui les rendoit agréables aux Indiens. Il y en eut parmi eux un qui s'écria qu'il adoroit Dieu dans ces figures, mais que c'étoient des diables ; & qu'il y renonçoit du fond du cœur. Gama ne put s'empêcher de rire de son exclamation, & toute la troupe, sans chercher à approfondir la vérité, continua de flatter l'erreur des Indiens.

Ceux du Malabar virent arriver quelque tems après une nouvelle flotte Portugaise. Don Pedro Alvarez Cabral la commandoit. Il fit déclarer au Zamorin qu'il venoit de Portugal, dans la seule vûe de conclure avec lui un traité d'alliance & de commerce ; de riches présens appuyérent ses demandes ; des ôtages réciproques inspirérent de la confiance aux deux Nations. Cependant il s'éleva des ombrages, il y eut des mécontentemens, on se disposa des deux côtés à prendre les armes. Les artifices des Maures réussirent pendant quelque tems. A la fin le Zamorin livra son affection aux Portugais. Il leur donna une maison fort commode au bord de la mer, avec permission d'y élever un pavillon aux armes de Portugal. Le comptoir fut établi, & les Portugais eurent la liberté de se promener & de commercer à Calicut avec autant de sûreté & d'agrément qu'à Lisbonne.

Sous ces apparences de tranquillité, les Maures qui avoient l'avantage de connoître les usages & les ressorts du Pays, trouverent mille moyens de nuire aux Portugais. Ceux-ci l'emportérent d'abord à la Cour, malgré la protection que l'Amiral de Calicut accordoit à leurs ennemis. Etant tombés dans quelques piéges que

HISTOIRE DES INDES.

les Musulmans leur tendirent, la Cour leur accorda une satisfaction dangereuse. Le Facteur ou Consul-Corréa s'étant saisi d'un vaisseau Maure, la Nation s'assembla tumultueusement, assiégea la maison des Portugais, & y mit tout à feu & à sang; Corréa périt. Cabral, ne recevant aucune satisfaction du Zamorin pour cet outrage, coula plusieurs vaisseaux Maures à fond, & réduisit en poudre une partie de Calicut.

Après ce coup de vigueur, Cabral, pour ne pas retourner dans sa patrie avec la triste réputation d'avoir, pour tout fruit de son voyage, fait la guerre à un Prince, dont l'alliance avoit donné un espoir si flatteur à toute la Nation, chercha dans les environs à nouer avec d'autres Princes les liens qu'il venoit de rompre dans ce Royaume. Il y réussit, parce que les Portugais étoient déja craints, & que le Zamorin n'étoit pas aimé. Trimumpara, Roi de Cochin, Ville située à peu de distance de Calicut, lui témoigna que les différends que les Portugais avoient eus avec le Zamorin, étoient des droits à sa bienveillance, quoiqu'il fut vassal de ce Prince. Des députés des Rois de Cananor & de Coulan vinrent à Cochin pour inviter Cabral à s'approcher de leurs Ports, & lui promettre des épices à plus bas prix que celles de Cochin. Il les remercia de ces offres, sa cargaison étoit achevée, & la saison le pressoit; mais il leur promit de les visiter quand il reviendroit aux Indes.

907.
1501.
Cependant vingt-cinq gros vaisseaux, avec d'autres bâtimens de moindre grandeur, ayant à bord quinze mille hommes, vinrent de Calicut pour attaquer les Portugais. Cabral les voyant balancer autour de lui, s'avança d'un air ferme. Le vent sépara les deux flottes. L'Amiral Portugais aborda à Cananor, le Roi lui fit offrir à crédit tout ce qu'il voudroit emporter de ses Etats; Cabral s'en défendit avec de vives marques de reconnoissance; mais il reçut à bord un Ambassadeur que ce Prince voulut envoyer au Roi de Portugal, pour demander son amitié.

Pendant que cette flotte s'en retournoit en Europe, Juan de Nueva,

Nueva, Galicien de naiſſance, arriva aux Indes pour cimenter l'ouvrage de Gama & de Cabral. Les Négocians de Cochin & de Cananor avoient ſi peu de goût pour les marchandiſes Portugaiſes, qu'ils refuſoient de les prendre en échange, & de livrer leurs épices, ſi on ne les payoit en argent. C'étoit l'effet des artifices des Négocians Maures qui n'oublioient rien pour les dégoûter du commerce. Nueva ſeroit parti avec ſes vaiſſeaux vuides, ſi le Roi de Cananor n'avoit eu la généroſité de lui ſervir de caution. Les Portugais achevoient tranquillement leur cargaiſon, lorſqu'on vit paroître du côté du Nord plus de cent pares envoyés par le Zamorin. Les Maures qui étoient ſans canon, s'arrêterent à une ſi grande diſtance de l'ennemi, que leurs flêches ne purent lui cauſer le moindre dommage. Les Hiſtoriens Portugais confeſſent que Nueva n'eut l'obligation de ſon ſalut, & même de ſa hardieſſe, qu'à ſon artillerie. Les Maures furent foudroyés, ſans qu'aucun Portugais reçut même une bleſſure. Peu de tems après, un Envoyé du Zamorin vint à Cananor pour faire des excuſes aux Européens, avec l'offre de rétablir le commerce, & d'accorder toutes les sûretés qui pourroient faire renaître la confiance. Nueva étoit parti pour l'Europe.

L'exemple d'une poignée d'Européens qui enchaînoit les côtes des Indes, encouragea le Mogol Babour à la conquête de l'Indoſtan : ce Prince déguiſé avec ſon Miniſtre Ranguildas, ſous l'habit de Joghi, ou de Pélerin, avoit reconnu par lui même, les forces, les mœurs, la maniére de combattre, & les principales places des Indiens. Dans cette courſe hardie, il avoit obſervé que le Pays étoit habité par trois Nations, dont le génie, la religion & les mœurs, étoient fort différens. Les premiers, Indiens d'origine, reconnoiſſoient les loix des Patanes, ou celles de quelques Princes qui avoient conſervé, contre cette colonie Mahcmétane, leur liberté. Les Patanes riches, puiſſans & nombreux dominoient. La Nation des Parſis ou Ghebres étoit pauvre, mépriſée, & condamnée aux travaux les plus pénibles. Quelques Mogols

étoient épars au milieu de ces trois peuples. Les espérances de Babour se fortifiérent à la vûe de l'affoiblissement dans lequel les Patanes & les Indiens étoient également tombés, après des guerres opiniâtres & sanglantes.

De retour à Kaboul, Babour après avoir pris de justes mesures pour une grande expédition, fit sommer Amouvi Schah, Roi des Patanes, Prince puissant dans l'Indostan, d'abdiquer le titre de Roi qui ne convenoit point à un Prince tributaire, assujetti par un de ses ancêtres. Le Patane répondit qu'il étoit Roi, & que de ce moment, il ne se reconnoissoit plus tributaire d'un fugitif inconnu, & tout au plus, issu d'un usurpateur. Les Rajas qui détestoient le joug Tartare, envoyérent à l'envi des secours à Amouvi-Schah. Ce Prince força d'abord la citadelle de Dehli, occupée par des Gouverneurs Tartares. On vit arriver dans une vaste plaine située sur les bords de la Gemma, d'un côté cent mille Mogols, & de l'autre plus de trois cens mille Indiens. La grande impétuosité des Mogols déconcerta tellement l'ennemi, qu'il fut vaincu à la premiére attaque. Amouvi-Schah défait avant que d'avoir combattu, mourut en Roi. Le vainqueur s'empara de sa Capitale, de ses trésors, de ses femmes, de ses Etats, sans que les Patanes s'obstinassent à lutter contre la fortune; contens d'aller jouir de leur liberté dans les montagnes du Nord. Les Indiens se soumirent avec l'indifférence d'un peuple habitué aux fers, & né pour la servitude.

Le premier soin du vainqueur, maître par une seule bataille d'un Empire plus vaste & plus florissant que celui qu'il avoit perdu, fut, dit-on, de contenir ses peuples, en partie par la douceur, en partie par la crainte, & d'affermir sa domination naissante par des loix convenables au génie de ses Sujets. Ranguildas lui traça le plan du Gouvernement, comme il lui avoit tracé celui de la conquête. Mais ces loix qu'on donne comme nouvelles, ne sont guère que les anciennes coutumes de l'Inde. S'il en porta, il n'en fit point écrire. Un droit écrit gêne l'autorité absolue. Les Tartares &

les Perſans accoururent à la Cour de Babour ; les Gouvernemens & les grandes Places furent inſenſiblement remplis par des Mahométans, & les Raïas qu'on avoit d'abord conſidérés par néceſſité, tombérent peu-à-peu dans le mépris. Babour n'avoit été que trois ans à reconnoître & à conquérir la plus grande partie de l'Inde. La date de ces événemens n'eſt pas certaine. La chronique Mogole ſe tait ſur la ſuite du régne de ce Prince. Retournons dans les Provinces maritimes de l'Inde.

Les relations de Cabral avoient perſuadé aux Portugais qu'il ne falloit point eſpérer de s'établir dans les Indes ſans y employer la force. On délibéra s'il n'étoit pas plus avantageux d'abandonner l'entrepriſe ; la réputation du Portugal étoit trop engagée pour qu'on ſe laiſſât vaincre par les difficultés ; malgré les pertes qu'on avoit eſſuyées, le profit l'avoit beaucoup emporté ſur le dommage ; enfin on ſe flattoit de pouvoir étendre le Chriſtianiſme dans ces contrées. Trois flottes furent équippées tout à la fois, & Vaſco de Gama reçut avec l'étendart de la foi, le titre d'Amiral des mers d'Orient.

On a vu dans l'Indoſtan Tamerlan & ſes Tartares ; & on va voir à l'autre extrémité de l'Inde, d'autres Tartares, d'autres Tamerlans. Gama commença ſes cruautés contre des vaiſſeaux Maures. Le bruit de ſa victoire & de ſon inhumanité, allarma tellement le Roi de Cananor, juſqu'alors ſi favorable aux Portugais, qu'ils ne purent diſtinguer dans l'accueil qu'il leur fit, & dans le traité qu'il conclut avec eux, s'il étoit guidé par la crainte ou par l'affection. Le Zamorin apprit en tremblant l'arrivée, les forces & la furie de ces marchands guerriers ; cependant Gama parut près de ſes côtes, ſe ſaiſit de pluſieurs bâtimens, enleva cinquante Malabares, avant qu'on eut pris des précautions contre la ſurpriſe. L'Amiral, quoique ſon projet fût d'établir la domination Portugaiſe ſur l'attachement volontaire des habitans, fit pendre ſes cinquante priſonniers. On leur coupa les pieds & les mains pour les envoyer à l'Empereur, avec promeſſe de le récom-

Histoire des Indes.

penser de la même maniére pour toutes ses trahisons & ses infidélités. Cependant Gama passe, & avec raison, pour un des plus humains & des plus justes des conquérans Portugais ; il fut aussi un des plus modestes. Le Zamorin, toujours gouverné par les Maures, ne fit aucune réponse au Général. Les Portugais Européens canonnérent Calicut, brûlérent le Palais, & s'attachérent à ruiner le commerce des Maures. Ensuite Gama retrouva dans Trimumpara, Roi de Cochin, la même affection pour lui & les siens. Il y eut une alliance arrêtée, & un comptoir établi dans la Capitale de ce Royaume, ainsi qu'à Cananor. Le Zamorin, convaincu de sa foiblesse, eut recours à l'artifice ; mais Gama fit pendre son messager. Les Auteurs Portugais, dit le P. Lafitau, dans l'Histoire que nous avons déja citée, sont assez de concert pour accuser ce Prince de duplicité : les Auteurs Indiens n'en conviendroient peut-être pas si facilement. Artificieux ou non, il avoit sans doute raison de se plaindre & de se défendre de l'audace de ces Etrangers, qui, par leurs propositions insolentes, lui avoient assez ouvertement déclaré qu'ils prétendoient lui donner la loi dans ses Etats, & recourir aux voies de fait les plus violentes, s'il ne plioit sous le joug. Le Roi de Cochin, qui, sur la probité de Gama, avoit conçu une haute idée de la Nation, résista aux sollicitations & aux menaces du Zamorin, qui s'efforçoit de le détacher des Portugais. Ils dissipérent une nouvelle flotte, en allant à Cananor renouveller les traités avec leur allié.

L'Amiral avoit reçu à Cochin des députés des Chrétiens de S. Thomas établis à Cranganor, au nombre d'environ trente mille, en forme de république. Les Indiens, dans la pensée que Dieu leur avoit envoyé des Héros de leur Religion, pour les délivrer de la servitude dans laquelle ils gémissoient sous la tyrannie des Gentils, & par la haine des Sarrasins que leurs richesses & leur commerce avoient extrêmement accrédités dans ces contrées : ces Indiens, dis-je, présentérent à Gama le sceptre par lequel ils s'engageoient sous l'obéissance du Roi de Portugal, afin qu'il daignât

les prendre efficacement sous sa protection. Leur offre fut acceptée, dit on, de la maniére la plus gracieuse & la plus consolante.

Lorsque Don Vasco fut parti pour aller en Portugal étaler en triomphe les dépouilles de l'Inde, en rapportant sa gloire à Dieu seul; le Zamorin crut que tout devoit rentrer dans l'ancien ordre, & que parmi les Rois, ses tributaires ou ses vassaux, nul ne pouvoit refuser de se soumettre à ses volontés. Envain, il remontra au Roi de Cochin, que c'étoit ruiner le commerce des Indes avec l'Arabie & l'Egypte, que de trop favoriser les Européens; n'ayant rien obtenu par ses instances, il arma cinquante mille hommes, battit Trimumpara, & brûla Cochin, sans que ce malheureux Prince privât les Portugais de sa protection: exemple mémorable de constance & de fidélité. On l'assiégeoit dans l'Isle de Raipi, lorsque François d'Albuquerque partit avec une escadre; le Roi l'embrassa les larmes aux yeux, en criant dans le transport de sa joie, *Portugal*, *Portugal*. Le peuple Indien poussa le même cri; les Portugais y répondirent par celui de *Cochin*, *Cochin*. François Albuquerque dissipa l'armée de terre de Calicut; Alfonse, son frere, l'ayant joint, ils dispersérent une flotte. Déja le poivre coûtoit des torrens de sang. Les Portugais avoient obtenu, pour récompense de leurs services, la permission de bâtir une forteresse à Cochin. L'ouvrage avoit été achevé en peu de tems, & le Roi de Cochin étoit dans leurs fers. Les Auteurs Portugais regardent cet événement comme une prise de possession de l'Empire des Indes. En effet, de ce moment, les Albuquerques disposérent despotiquement des biens & de la vie de tous les Indiens des environs; & si l'humanité de Trimumpara, l'intéressant pour ses ennemis même, ne les eut engagés à suspendre leurs sanglantes exécutions; leurs ravages, ou dans leur style, les progrès de leurs armes n'eussent point eu de bornes. On signa une paix avec le Zamorin; mais on l'eut bientôt violée, & l'on accusa ce Prince de l'avoir rompue. En retournant en Europe, François d'Albu-

Histoire des Indes. 910. 1504.

querque fit naufrage. Alfonse alla porter à son maître des épiceries, des perles, & de grandes nouvelles.

Le Zamorin qui ne voyoit que dans l'éloignement le retour des Portugais, ne crut pas le Roi de Cochin en état de lui résister. Les Rois & les Princes du Malabar sommés de se ranger sous ses enseignes, suivirent Naubea-Daving, neveu & héritier de l'Empereur, & Narckor, Seigneur de Repelin, généraux de l'armée. Le Portugais Edouard Pachéco encouragea le Roi de Cochin qui voyoit tous les jours déserter ses soldats, & se prépara lui même à vaincre des ennemis qu'il méprisoit. En effet, avec une petite flotte, il ne craignit pas d'aller au-devant des Calicutiens, les mit en fuite, abima dans trois engagemens près de deux cens de leurs pares, & brûla quatre villes en poursuivant un corps de quinze mille hommes. On remporta d'autres victoires que les Portugais semblent s'attribuer à eux seuls, quelque petit que fut leur nombre; mais dont sans doute, l'armée de Trimumpara composée de trente mille hommes partagea le péril & la gloire. Cependant quoique les Portugais paroissent à chaque action anéantir l'ennemi, dont l'armée, avant toutes ces défaites, n'étoit que de quarante mille hommes, il n'est jamais abbattu. Il joint le stratagême à la force. On l'accuse d'avoir gagné les Maures pour empoisonner les fontaines. Le Zamorin conduit une flotte de trois cens pares bien fournis d'hommes & d'artillerie, & de huit châteaux mobiles remplis de soldats, & précédés de brulots, pendant que le rivage est couvert de trente mille hommes, commandés par le Raja de Répelin, avec une bonne artillerie, & quantité de pionniers: qu'est-ce qu'on oppose à ce formidable appareil? trois bâtimens & Pachéco. Le combat s'engage à l'instant; les pares & les châteaux volent en éclats; hommes, armes, provisions, tout est la proie des flots; l'armée de terre n'attend pas que l'artillerie Portugaise tonne sur elle pour prendre la fuite. Si le Zamorin revient à la charge, c'est pour être encore plus maltraité; la mer, la côte, tout est nettoyé, il n'y a plus d'ennemi; & les Por-

tugais n'ont pas perdu un ſeul homme. Il eſt inutile de remarquer que les Hiſtoriens de ces prodiges ne ſont autres que leurs Auteurs, & qu'ils n'ont pas craint que les Indiens vinſſent les démentir. Quoiqu'il en ſoit, on ne peut conteſter aux Portugais ni la valeur, ni le récit qu'ils font de leurs violences, ni la concurrence de leurs Héros avec ceux de la fable. Le Zamorin demande la paix, on la ſigne, & Lope Soarez arrive de Lisbonne pour battre pendant deux jours Calicut, ruiner la moitié de la ville, tuer treize cens habitans. De-là, on va brûler Cranganor juſqu'aux fondemens. La flotte de Calicut avoit été défaite, le Zamorin prenoit la fuite, le Roi de Tanor fut battu. Après ces héroïques exploits, Pachéco retourna en Portugal, où il fut reçu avec des honneurs dignes de ſes triomphes. *Tous les yeux*, dit religieuſement le P. Lafitau, *étoient ouverts ſur lui*, *comme ceux des filles d'Iſraël ſur David*, *après la défaite de Goliath.* Cet homme n'avoit acquis aux Indes que de la gloire, quoiqu'au milieu des armes, il eut fait paſſer par le commerce des richeſſes immenſes dans les mains de ſon Maître. On jugea que ſes ſervices & ſon déſintéreſſement avoient en eux-mêmes leur récompenſe; & qu'avec une patente honorable, & un écuſſon ajoûté à celui de ſes ancêtres, il ne lui reſteroit plus rien à déſirer : on l'oublia, & il parut oublier lui-même ſes hauts faits; pluſieurs années après, le hazard le tira malheureuſement de ſon obſcurité : on lui donna le Gouvernement de S. George de la Mina en Afrique. Ce généreux guerrier, qui, aux Indes, avoit dédaigné les richeſſes juſqu'à refuſer avec obſtination les préſens du Roi de Cochin, fut accuſé de malverſation, chargé de fers, & plongé dans une affreuſe priſon. Enfin il recouvra l'honneur, & mourut dans la miſere. Le Roi Emmanuel fut confirmé, par les converſations qu'il eut avec ce Héros, dans le deſſein qu'il méditoit de chaſſer entiérement les Maures des Indes, en perçant ſucceſſivement dans les lieux de leur domination, par les ports d'Aden en Arabie, d'Ormuz dans l'Iſle de ce nom, & de Malaca,

HISTOIRE DES INDES.

proche du détroit de Sincapour, fources principales de leurs richeffes. S'ils n'exécuta pas ce projet dans toute fon étendue, il parvint dumoins à enlever aux ennemis de la Religion, rivaux de fa Nation, les principales clefs de leur puiffance.

Il eft aifé de juger combien les découvertes des Portugais épargnoient de peines & de frais à l'Europe pour le commerce de l'Inde. Les puiffances de l'Orient auxquelles on enlevoit par la nouvelle navigation leurs anciens avantages, ouvrirent les yeux à mefure que leur perte fe fit fentir. Le Sulthan du Caire & celui de Conftantinople fongerent à traverfer des hommes qui leur enlevoient une partie de leurs richeffes. La Cour de Portugal comprit mieux que jamais de quelle importance il étoit pour le maintien de fon commerce, non feulement de groffir fes flottes, mais encore de fortifier les établiffemens faits par fes généraux. Elle envoya aux Indes François d'Almeyda, avec le titre de Viceroi, & des forces capables dans l'opinion des Portugais, de fubjuguer toutes ces contrées, où elles arriverent fans que leurs expéditions contre Quillea, Monbaffa, Sofala, &c. les euffent affoiblies. Le Zamorin, par une ligue avec le Sulthan d'Egypte, ne fe promettoit pas moins que de fermer aux Européens les mers des Indes. Il s'épanouiffoit dans fes penfées, quand Lorenzo, fils d'Almeyda, vint avec onze voiles, prendre, mettre en fuite, ou couler à fond 60 gros vaiffeaux, & deux cens pares qu'il avoit dans la rade de Cananor, avec perte de cinq ou fix hommes du côté des Portugais. Les Maures trop convaincus de l'inégalité de leurs forces ou de leur courage, abandonnerent à leurs vainqueurs le commerce des Pays qui avoient été jufqu'alors le théâtre de la guerre. Ils fe flattoient d'être libres dans des lieux où les Européens n'avoient point encore pénétré, à Sumatra, à Malaca, aux Maldives, à Ceylan. En les pourfuivant, Lorenzo découvrit cette derniere Ifle.

L'avarice, l'orgueil, & la cruauté des Portugais les rendoient fi odieux à toutes les Nations nouvellement découvertes, foit

Afiatiques,

Aſiatiques, ſoit Africaines, que pour ſe ſoutenir dans ces Pays, ils avoient ſans ceſſe beſoin d'employer plus de force, qu'il n'en avoit fallu pour s'en ouvrir l'entrée. L'avidité, égale dans toutes les conditions, pour un voyage dont les richeſſes étoient le fruit aſſuré, fourniſſoit abondamment de matelots & de guerriers toutes les flottes qui ſortoient des Ports de Portugal. Cependant ce Royaume fut puni par ſa propre ambition. Plus ſa puiſſance s'étendoit aux Indes avec ſes richeſſes, plus il s'affoibliſſoit; en tombant en Europe, elle devoit tomber dans l'Orient. Enfin les Indes ruineront le Portugal; mais ſa gloire n'eſt pas encore parvenue à ſon plus haut période. Triſtan de Cunna & Alfonſe d'Albuquerque partent de Liſbonne.

Dans ce tems-là le Zamorin réveillé par ſes Aſtrologues qui avoient expliqué en ſa faveur un grand tremblement de terre & une éclipſe de ſoleil, fit les préparatifs d'une redoutable entrepriſe. Les Maures virent arriver Lorenzo d'Almeyda aux environs de Cabal, comme ils s'y attendoient le moins; mais par une ſingularité inconcevable, les Portugais qui n'avoient jamais eu de crainte, n'oſerent les attaquer. Gonzalo-Val, nommé pour réparer la faute de Lorenzo, ſe ſignala par la priſe & par la ſubmerſion d'un vaiſſeau de Cananor, muni d'un paſſeport Portugais. Pour qu'il ne parût aucun veſtige de cette action, il avoit eu la précaution d'envelopper tous les Maures de l'équipage dans une voile qu'il jetta dans la mer. Cependant le Roi de Cananor, déja aigri par l'inſolence du Vice-Roi qui traitoit avec lui comme de ſupérieur à inférieur, fut indigné de cette outrageante infraction d'un traité tout récent. Le Zamorin lui envoya des troupes pour l'aider à aſſiéger le fort Portugais. Il parut avec cinquante mille hommes, mais il fut repouſſé avec grande perte. Les Portugais, à leur ordinaire, ne perdirent pas un ſeul homme. Cependant ils ne furent pas invulnérables à Panani, Ville du Calicut; car en traverſant une riviere au milieu d'une grêle de balles & de flêches, en forçant des retranchemens, en emportant la Ville l'épée à

914-15.
1507-08.

la main, ils eurent dix-huit hommes tués. La fierté du Vice-Roi avoit été flatée par une Ambaſſade du Roi de Carnate ou de Biſnagar qui ſe faiſoit appeller le Roi des Rois, & qui régnoit ſur la plus grande partie de la preſqu'Iſle, en deçà du Gange, juſqu'à la côte de Coromandel, oppoſée à celle de Malabar. Ce Prince, afin de donner aux Portugais une preuve éclatante & ſincere de ſon affection, leur permit de bâtir des forterefſes dans tous ſes ports, à l'exception de Baticala; & pour ſerrer davantage les nœuds de l'alliance, il offrit en mariage au Roi de Portugal, ſa fille, d'une rare beauté. Almeyda accepta le traité, & donna de belles paroles à l'Ambaſſadeur.

Pendant qu'Albuquerque étoit allé prendre, piller, brûler les Villes du Royaume d'Ormuz à l'entrée du Golfe-Perſique, tuant, ſi l'on en croit les Portugais, juſqu'à huit mille hommes, avec une décharge de l'artillerie de ſept vaiſſeaux, Cunna faiſoit voile aux Indes. Le Sulthan d'Egypte avoit mis en mer une flotte réguliere de douze gros vaiſſeaux, dans la vûe d'attaquer les en-
915. nemis de ſon commerce. Mir-Huſſain, commandant de cette
1509. flotte, alla ſurprendre les Portugais à Chaule; Lorenzo périt dans le combat. *Tous les hommes*, dit Albuquerque, au rapport de Maffé, en apprenant la victoire de ſon fils & ſa mort, *tous les hommes doivent mourir, & Laurent ne pouvoit mourir plus glorieuſement qu'en ſervant ſa patrie.*

Les Maures ſe réjouiſſoient de voir que les Portugais n'étoient pas invincibles. Le Vice-Roi, joint par de nouveaux renforts, ruina par le fer & le feu la Ville de Dabul, qui appartenoit à Sabay, Roi de Dékan, déployant toute la barbarie de ces Héros d'inhumanité qui ſe ſont fait une habitude de ſe nourrir de ſang. Son fils n'étoit pas encore vengé; il le fut bientôt auprès de Diu par une victoire, & par tous les excès qu'elle peut faire commettre. Faria en accuſe lui-même ſa Nation. On n'a trouvé, pour excuſer leur conduite, que la perfidie des Maures. Almeyda avoit aſſujetti d'une façon ſinguliere le Royaume de Cochin. Trimumpara, cet

ami ſi conſtant & ſi généreux de ſa Nation, étoit deſcendu du trône, pour aller dans les bois ſe dévouer en Bramine aux pratiques de la Religion. Ses diſpoſitions appelloient au Trône ſon neveu, Naubéadora, affectionné aux Portugais. Almeyda prit en main la Couronne, & de la part du Roi ſon maître, il la mit ſur la tête de Naubéadora, l'exemptant de toute ſubordination au Zamorin, en récompenſe de ſes ſervices; & diſant qu'il avoit ordre de bâtir une citadelle pour ſervir de rempart à ſes Etats. Le Prince Indien fut contraint de condeſcendre à ſes volontés, & d'en donner un acte par écrit. Almeyda fut tué par les Caffres en retournant en Europe.

Après la conquête des Indes par le Sulthan Mahmoud, Ghaznévide, les Gouverneurs Mahométans de différentes Provinces, avoient formé des ſouverainetés, le Royaume de Dékan, & autres. Le plus renommé des Princes de ce canton, à l'arrivée des Portugais, étoit celui de Goa, dans l'Iſle de Tokaori, près de la côte de Canara. Ce Sabay, né à Saba en Perſe d'une baſſe extraction, avoit ſi bien ſervi le Roi de Dékan que celui-ci lui avoit donné une Ville; d'où il avoit étendu ſes conquêtes ſur le Biſnagar, & de-là juſqu'à l'Iſle de Goa, qui avoit été priſe quelque tems auparavant par les Maures d'Onor. Le Roi Maleck-Houſſain avoit été tué en défendant courageuſement ſon Iſle. Sabay ſe maintint dans Goa, qui commandoit à quantité d'autres lieux, malgré l'envie & les entrepriſes de ſes voiſins.

Ce Prince venoit de mourir; un Seigneur nommé Adelkhan s'étant ſaiſi de ſes Etats, les avoit mis entre les mains de ſon fils Iſmaël, lorſque le nouveau Vice-Roi des Indes, Albuquerque, ſur 916.
la peinture que le Pirate Timoja lui avoit faite de Goa, ſe préſenta 1510.
devant l'Iſle. Les principaux de la Ville la lui livrerent, ſans autre condition que d'aſſurer aux habitans la vie, les biens, & la liberté. Cette ſoumiſſion imprévue étoit moins l'effet de la terreur que celui de la prédiction d'un Joghi qui avoit annoncé l'arrivée d'une flotte, & une domination étrangere. La terreur diſſipée, les ha-

Histoire des Indes.

bitans ne jugerent pas à propos d'étendre la prophétie plus loin que cette soumission. D'intelligence avec eux, Ismaël vint à bout de chasser les Portugais. Albuquerque qui avoit pris du goût pour un aussi bel établissement que celui de Goa, essaya de s'en remettre en possession par les armes, & se l'assura par un carnage; on fit main-basse sur tous les Maures de l'Isle qu'il avoit particuliérement dévoués à son ressentiment. Ainsi cette conquête importante flatta le cœur du Vice Roi, par trois endroits bien sensibles, l'amour de la gloire, l'intérêt & la vengeance. Goa fut le siége de la vice-Royauté. On y accorda la liberté de conscience, en y établissant l'inquisition, ce tribunal n'étendant son pouvoir terrible que sur les Catholiques. Des Marchands de tout Pays, & de toute Religion, vinrent avec un prodigieux concours, puiser à cette source de richesses, & payer libéralement la protection des Gouverneurs. Le parti que prirent les Portugais de ne vendre les marchandises de l'Inde qu'à Lisbonne, attira dans cette Capitale une quantité immense de Négotians, d'Artisans, de Mariniers, d'hommes de tout état; ces familles naturalisées dans le Royaume formerent un fonds de soldats, de matelots, & de colons, avec lequel la fortune des Portugais aux Indes fut élevée jusqu'à son comble sous le gouvernement, ou plutôt sous l'autorité souveraine des hommes sages & vaillans que le Portugal produisit, avec une fécondité remarquable, pour la désolation de l'Orient, jusqu'à la mort du Roi Jean III.

Malaca, ville située dans la partie de l'Inde qu'on appelle la Chersonese d'or, étoit alors le plus fameux marché de l'Inde. Mohammed en occupoit le trône. Il avoit été en guerre contre le Roi de Siam, & s'en étoit délivré par l'artifice & la trahison. Ayant employé les mêmes armes contre le Portugais Diégo de Ségueiva,
917. Albuquerque fit les préparatifs pour en tirer vengeance. Moham-
1511. med, aidé des secours du Roi de Pahang, le reçut avec 30000 hommes armés, & si l'on en croit des Historiens amis du merveilleux, 8000 piéces de canon. Albuquerque, avec 800 Portugais

& 200 Malabares, descendit dans l'Isle, & emporta la place : la boucherie dura neuf jours, & le pillage trois. Le Roi & son fils chercherent un asyle dans les bois, en se reprochant leur obstination. Albuquerque résolut de repeupler Malaca de Malayens & d'Etrangers ; ceux-ci furent attirés par ses libéralités. Quoiqu'il fit pour gagner l'affection des peuples, le Raja Ultimati, auquel, dans le besoin de se fier même à ses ennemis, il avoit donné un commandement considérable dans Malaca, trama des intrigues avec Aladin, beau-frere du Roi. On découvrit sa conspiration ; il fut arrêté avec son fils & son gendre, & on leur coupa la tête. C'est le premier acte de justice que les Portugais ayent exercé dans les Indes. S'étant affermi dans ce canton, le Vice-roi alla délivrer Goa que 20000 hommes pressoient vigoureusement. Tant de succès & de conquêtes rendirent son nom si redoutable, que les Rois de Narsinga & de Bisa, & le Prête-Jean, rechercherent son amitié par des Ambassadeurs, & que le Zamorin consentit à se laisser dominer par le canon d'un fort.

Le Roi de Siam le traita comme son vengeur, à cause de l'humiliation du Roi de Malaca. Patiquiter, puissant Insulaire de l'isle de Java, Pati-Unuz, Seigneur de Japora dans la même Isle, 919.
le Roi de Sunda, & Mohammed lui-même réduisirent plusieurs 1513.
fois par différens siéges la ville de Malaca à l'extrémité. Le Roi de Cambaye permit aux Portugais de bâtir un port à Diu, à condition qu'ils lui en laisseroient fonder un dans cette ville. L'année suivante Albuquerque soumit le riche & puissant Royaume d'Ormuz au Portugal. Son rappel à Lisbonne le conduisit au tombeau, il rendit le dernier soupir à Goa. Lafitau dit que quand on apprit à la cour d'Espagne la nouvelle de sa mort, Ferdinand & Isabelle prirent le deuil.

La seule histoire de l'expédition de Goa, si l'on s'en rapporte aux Auteurs Anglois de l'Histoire Universelle, justifie tous les éloges que les Portugais donnent à d'Albuquerque. A la faveur des différentes circonstances qu'il avoit lui-même ménagées, il se

Histoire des Indes.

rendit ſans peine maître de la place, quoique très bien fortifiée, & pourvue d'une bonne garniſon. Chaſſé de ſa conquête, autant par les pratiques ſéditieuſes de ſes propres Officiers que par les forces ſupérieures de l'ennemi, il ſe maintint pendant tout l'hiver dans le port, malgré les efforts des Maures, au milieu d'une foule de mécontens qu'il attéra par des actes répétés de vigueur. Abandonné des uns, obéi des autres par crainte, il dit, au rapport de Barros, en allant de nouveau attaquer Goa, que combattant pour le ſervice du Roi, pour l'honneur de la Nation, & pour la ſûreté de ſes troupes, il ne devoit être ſuivi que de ceux qui étoient ſenſibles à de tels motifs. Les ſoldats & les matelots applaudirent par des acclamations à ce diſcours; à leurs cris, les Officiers rougirent au-dedans d'eux mêmes, & ſe diſpoſerent à effacer par des actions héroïques le ſouvenir de leurs fautes paſſées. Les Portugais ne s'apperçurent de l'importance de cette place, ſituée au milieu de la côte de Malabar, défendue par ſa force naturelle, & commode par ſon port ſpacieux & sûr, qu'après qu'ils en furent paiſibles poſſeſſeurs. L'Abbé Guyon remarque que cette conquête ſe fit en grande partie aux dépens des Maures qui ſe propoſoient de faire de Goa une place d'armes, pour faciliter l'exécution du deſſein qu'ils avoient de détruire la puiſſance des Chrétiens aux Indes.

» Les Portugais, dit un Hiſtorien de leur Nation, cité dans » l'Hiſtoire des voyages, furent redevables de leur établiſſement » dans l'Aſie à trois généraux, Edouard Pachéco, François d'Al» meyda, Alfonſe d'Albuquerque. Ces trois Héros n'eurent preſ» que pas un ſucceſſeur qui ne dégénérât de leurs exemples, ou » du moins qui n'eût quelque mélange, ſoit de timidité avec la » valeur, ſoit d'emportement avec la modération. Si l'on veut » porter un jugement déſintéreſſé des exploits qui acquirent aux » Portugais *la couronne* de l'Aſie, on trouvera qu'il n'y avoit que » Pachéco qui fût propre à la *forger* avec cette *fiére chaleur* qui » *fondit* les armes & tout l'or de l'opiniâtre Zamorin; qu'Al» meyda ſeul pouvoit lui *donner la forme & la polir* avec ſon

» épée, & celle de fon fils qui humilierent l'orgueil du Turc; & » que le grand Albuquerque étoit feul capable d'y mettre la derniere » main, en *l'ornant de fes trois plus précieux joyaux*, Goa, Malaca & Ormuz. Etant entrés tous trois avec peu de vaiffeaux, » & un petit nombre d'hommes dans des mers éloignées, où ils » trouverent des ennemis nombreux, & quantité de fortes places, » fans le fecours d'aucun ami pour fe foutenir, & prefque fans » un arbre pour fe mettre à l'abri, ils devoient avoir perdu jufqu'à » l'efpérance de retourner jamais dans leur patrie. Cependant leur » courage indomptable leur fit percer des nuées de balles & de » fléches empoifonnées. Ils défirent des flottes & des armées innombrables, ils forcerent de profonds retranchemens, ils éleverent de hautes murailles, & mirent enfin le Portugal en poffeffion d'une infinité de grandes villes, & de cent régions d'une » immenfe étendue. »

Le gouvernement tyrannique des Portugais porta les habitans de Goa & de Malaca à la révolte, fous la vice royauté, de Lope-Soarez d'Albergaria. C'étoit fait de la domination Portugaife dans 922.
cette partie de l'Inde fans l'heureufe arrivée d'Alexis de Menezès, 1518.
& fans la faveur du Roi de Siam. Soarez rendit enfuite tributaires, le Roi de Columbo, dans l'Ifle de Ceylan, & celui de Pahang, dans le voifinage de Malaca. Cœllo forma d'un autre côté, avec le Roi de Siam, un traité d'amitié conftante, pendant que d'Andrada concluoit un traité de commerce à la Chine, où il avoit pénétré à travers mille obftacles. Antoine Corréa fit la 924.
guerre au Roi de Bagou ou Pégu. Quand il l'eût terminée, il 1518.
vint délivrer Malaca, affiégée par le Roi de Bantam. L'échec qu'Albuquerque reçut en 1513 devant Aden, valut mieux qu'un fuccès; car fon armée n'eût pas été affez confidérable pour garder cette place, & il l'employa plus utilement pour Ormuz, qu'il eut l'art de conferver avec un petit corps de troupes. Son ardeur conquérante s'étoit alors rallentie, à la vûe des difficultés qu'il y avoit à fe maintenir dans des conquêtes, avec des forces qui ne

Histoire des Indes.

suffisoient que pour vaincre. La victoire ne servoit qu'à élargir le champ de bataille, & à mesure qu'il s'étendoit, le courage ne pouvoit suppléer au nombre. Le génie d'Albuquerque ne s'arrêta point aux bornes que la nécessité sembloit marquer à sa valeur: il remua l'Ethiopie & la Perse; l'Ethiopie pour transformer l'Egypte en un désert de sable par la soustraction des eaux du Nil; la Perse dont il reçut une Ambassade, pour occuper le Turc, pendant qu'il iroit porter un coup mortel au Mahométisme sur le tombeau même de Mahomet. Si le projet de détourner le cours du Nil eût pu être exécuté, tout le commerce de l'Inde eût reflué vers les mers de l'Orient. Si le Mahométisme avoit péri dans le centre de ses superstitions, il eût cédé de toutes parts au triomphe des Chrétiens. Tels étoient les projets d'Albuquerque, lorsque la disgrace termina sa vie; & ce fut un des plus sages & des meilleurs Rois qui récompensa de la sorte les services du plus fidéle & du plus utile des sujets, à le juger par les principes de ce tems là. La demande qu'il fit de Goa à titre de Duché, effaça le mérite des grands exploits qu'il avoit faits avec des forces médiocres; elle fut son arrêt. Lorsqu'il apprit que le gouvernement des Indes étoit transféré aux ennemis que lui avoient attirés son ambition & son inflexible rigueur, il s'écria: » Quoi, Soarez, » Gouverneur des Indes! Vasconcellos & Diégo Pereira que j'ai » fait conduire en Portugal comme criminels, renvoyés avec » honneur! J'encours la haine des hommes pour l'amour du Roi, » & la disgrace du Roi pour l'amour des hommes; au tombeau, » malheureux vieillard, il est tems, au tombeau! « Il écrivit au Roi une lettre qui finissoit par ces mots: *Je ne vous dis rien des Indes, elles vous parleront assez pour elles & pour moi.* L'histoire de ces conquêtes a été écrite par Alfonse, son fils naturel. On convient qu'il est le plus grand capitaine & le plus habile politique que les Portugais ayent eu aux Indes. Il fut droit & juste dans tous les cas où son ambition n'étoit point intéressée. Les Indiens eux-mêmes rendirent bientôt un témoignage solemnel à son équité,

équité, en allant offrir des vœux sur son tombeau, pour lui demander justice contre la tyrannie de ses successeurs.

Albergaria n'avoit que des vertus. S'il eût eu l'intelligence que demandoit sa place, après une victoire qu'il remporta sur la Mer Rouge contre le Sulthan d'Egypte, il eût travaillé à se fortifier dans Aden qu'il perdit par sa négligence; il se seroit opposé aux Turcs, qui en se rendant maîtres de l'Egypte, dévinrent redoutables dans la Mer Rouge, ainsi que dans le Golfe Persique. Son successeur D. Diegue de Siqueira s'attira d'abord de la considération par la maniere dont il arrangea les affaires de Malaca, à l'avantage & à la satisfaction des Portugais. Il acquit quelque gloire par la réduction du Roi de Bahaven, isle du Golfe Persique, révoltée contre le Roi d'Ormuz, vassal de la couronne de Portugal. Mais sa nation étoit alors affoiblie & déteftée.

Les premieres conditions que les Portugais, accoutumés à donner la loi, mettoient dans leurs traités avec des Princes sans courage, sans politique, sans appuis, sans troupes disciplinées, sans connoissances militaires, étoient de se reconnoître tributaires du Roi de Portugal, & de souffrir que ses sujets bâtissent des comptoirs & des citadelles jusques dans le cœur de leurs capitales. A l'égard du commerce, ils remplissoient leurs magazins, & ils mettoient ensuite le prix aux marchandises. Aucun autre commerçant ne pouvoit commencer sa cargaison avant qu'ils eussent fini la leur. Personne enfin ne pouvoit naviguer dans leurs mers, sans être sujet à leur visite, & sans avoir pris le passe-port des Gouverneurs, ou des facteurs établis par le Général. Cette tyrannique supériorité les rendoit odieux à toutes les Nations; mais la crainte faisoit taire les unes, les autres étoient contenues par des intérêts domestiques. Ces usurpateurs essuyerent bien tôt des disgraces devant Diu, devant Bantam, &c. Le Vice-Roi D. Edouard de Ménezès se trouva engagé dans des peines contre lesquelles il lutta avec patience & courage, & avec des succès différens.

Sous Albuquerque, François Serrano avoit été envoyé aux isles

Histoire des Indes.

Moluques, éloignées de 300 lieues de Malaca, pour élever un fort à Ternate, dont le Roi Beglife aimoit sa Nation. Le favorable accueil qu'il reçut des Princes de ces isles fut la raison même qui l'empêcha d'exécuter son projet. Par une ambition étrange dans des souverains, les Rois de Ternate, de Tidor & de Machan, souhaiterent à l'envi que ce fût à leur isle que les Portugais accordassent cet honneur. Serrano ne s'avisa point de terminer le différend en bâtissant trois forts; il ne put parvenir, dit-on, à en construire un seul. Cependant Argensola prétend le contraire. On ajoûte qu'ayant soutenu avec trop d'avantage le Roi de Ternate contre celui de Tidor, ce dernier, la paix signée, le fit empoisonner, sous prétexte de veiller à sa conservation. Le Roi de Tidor étant tombé malade, pria Dom Garcias, leur commandant, de lui donner son médecin. Dom Garcias ne lui pardonnant pas d'avoir reçu les Espagnols, lui fit donner du poison par celui qu'il feignoit d'envoyer à son secours.

C'est une tradition reçue chez les Moluquois, & consignée dans leurs fastes sacrés, que les Souverains de ces isles descendent de quatre œufs trouvés dans une canne par Bicocigara, un des premiers Rois des Moluques, le long de la côte de Bachian. Boleife avoit succédé à Tidor-Bongue, qui, vers la fin du quinzieme siécle de l'Ere Chrétienne, avoit embrassé le Mahométisme. Almanzor régnoit en même tems à Tindor. Les Portugais avoient découvert ces isles vers l'an 1515, pendant le régne de ces deux Sulthans. Lorsqu'Antoine de Brito arriva dans ces isles, il fut tout étonné d'y trouver les Espagnols; cependant il s'établit à Ternate. Boleife étoit mort. Boyanno son fils étoit en bas âge; les Portugais se saisirent de sa personne.

Ferdinand Magellan, Portugais, parent de Serrano & son compagnon dans les expéditions aux Indes, étoit allé offrir ses services à l'Empereur Charles-Quint, pour se venger de l'ingratitude de la Cour de Portugal. Admis dans le conseil de ce Prince, il avoit prouvé par l'avis des Astronomes & des Géographes, que suivant

la décision du Pape Alexandre VI, sur les différends de la Castille avec le Portugal touchant le partage des terres inconnues, les Moluques devoient passer pour des pays occidentaux, & par conséquent être compris dans les bornes des conquêtes Castillanes. En même tems, il flatta ce Prince de découvrir un passage par les mers de l'Amérique méridionale vers ces mêmes isles. Charles-Quint frappé de ses lumieres ne balança point à lui accorder sa confiance. Magellan, reprenant le fil avec lequel Colomb avoit entrepris d'embrasser le tour du monde, se rendit d'abord avec cinq vaisseaux au Brésil, d'où prenant son cours au Sud, après avoir rangé des côtes inconnues, il découvrit l'embouchure d'une grande riviere (la riviere de S. Julien). Ayant continué sa navigation l'espace de 50 lieues, son équipage apperçut un enfoncement qui avoit l'air d'un détroit. Magellan ne douta plus qu'il ne fût à l'entrée d'un canal de communication qui joignoit la Mer du Nord & celle du Sud. En traversant ce détroit, il lui laissa son nom en 1520. Ensuite faisant voile vers la mer du Sud, en quatre mois il fit 4000 lieues dans une mer qu'il nomma Pacifique, parce qu'il n'y essuya aucune tempête. Les isles Marianes, ou des Larrons, & plusieurs autres formant l'Archipel qu'il nomma de S. Lazare, se trouverent sur sa route. Cet homme célebre périt en 1521 dans l'isle de Sébu, en défendant le Roi de cette isle contre le Roi de Mathar son voisin, & après sa mort, la plûpart de ses compagnons furent assassinés par les deux Rois réunis. Cependant Juan de Carvallo, & Gonzale Ganez d'Espinosa pousserent jusqu'aux Moluques, où ils obtinrent du Roi de Tidor la permission de bâtir un fort, & de charger du girofle. Mais Charles-Quint, au grand mécontentement des Espagnols, vendit ou engagea son prétendu droit sur les Moluques à Jean II, pour la somme de 350 mille ducats.

HISTOIRE DES INDES.

La dureté du joug Portugais souleva contr'eux la plûpart des Princes leurs tributaires. Elle fut funeste à une partie de leurs établissemens. Adelkan, ancien Prince de Goa, se remit en possession 929 1522.

Histoire des Indes.

de divers pays qui leur avoient appartenu. Le Roi d'Achem attaqua les Conquérans dans Sumatra, & les chassa du fort de Pasang. Ils essuyerent quelques disgraces à Malaca & aux Moluques. Enfin leur fort de Calicut ayant été assiégé par le Zamorin, ils furent obligés de l'abandonner, après l'avoir démoli. Le Vice-roi Henri de Ménezès, après s'être signalé dans plusieurs combats maritimes contre les Calicutiens, les Turcs de Dabul, les Maures de Zeila, un Prince Patane, & l'Amiral de Bantam, étoit mort d'un coup de fléche; devant cette place cet accident fut une source de divisions funestes aux Portugais. Lopez de Sampago & Dom Pedre de Mascarenhas prirent tous les deux le titre de Vice-Roi.

933. 1526. Malaca ne cessant d'être inquiétée par le Roi de Bantam, Pierre Mascarenhas alla soumettre ce Prince pendant que son rival battoit les Malabares. Bantam, Capitale de l'Isle, étoit très-bien fortifiée, pourvue de trois cens piéces de canon, & défendue par sept mille hommes. Mascarenhas n'avoit que mille soldats; toutesfois il ne lui en coûta que trois hommes pour emporter la place. Cet avantage passe pour un des plus glorieux que les Portugais ayent remportés aux Indes. Le Roi de Bantam se rendit tributaire. Aux Moluques, Dom Garcie Henriquez brûla Tidor, après un traité de paix qu'il avoit conclu avec le Roi. Il s'étoit flatté de chasser les Espagnols du port de Kamafo & d'une autre ville qu'ils possédoient; mais il fut repoussé. Don George de Ménezès, en allant le joindre, découvrit l'isle de Bornéo. N'étant pas assez fort pour s'y faire respecter par les armes, il envoya au Roi un présent de tapisseries. Ce Prince, à la vue des figures qu'elles représentoient, s'écria, que c'étoient des hommes enchantés qui le tueroient pendant la nuit, s'il les admettoit auprès de sa personne; & malgré les explications par lesquelles on s'efforça de le rassurer, il ne voulut pas recevoir les présens dans son palais, ni les Portugais dans son port. L'année

934. 1527. suivante, quelques Portugais ayant perdu leur vaisseau par une tempête, aborderent heureusement avec leur chaloupe sur la côte de Bengale, auprès d'une nation qu'ils n'avoient point offensée;

ils se crurent à la fin de leurs disgraces ; mais le ressentiment de leurs violences étant répandu dans toutes les Indes, les habitans de cette côte avoient fait vœu de sacrifier à leur idole le plus beau Portugais qui leur tomberoit entre les mains. Gonzale Vaz-de-Melo, jeune homme doué de ce triste avantage, eut le malheur de périr pour les crimes de sa Nation. Sampago, confirmé par la Cour de Portugal dans le gouvernement des Indes, fut traversé dans ses desseins par un grand nombre d'ennemis, qui arrêterent la réputation qu'il auroit méritée par ses soins & par ses triomphes. Quoique beaucoup moins disposé que ses prédécesseurs à entrer en guerre ; quand il fut attaqué, ou quand il se trouva dans la nécessité d'attaquer lui-même, il se comporta toujours en homme de courage, malgré les manœuvres de ses propres officiers pour le faire échouer. Après avoir triomphé plusieurs fois tant des Indiens que des Maures, il employa infatigablement ses soins à enbellir Goa, à fortifier tous les postes, à pourvoir les magazins, à augmenter la Marine, à soumettre les troupes à la discipline, & sur-tout à régler les affaires civiles, de maniere que l'Empire Portugais, lorsque Sampago sortit de charge, paroissoit aussi florissant qu'il l'avoit été dans sa gloire. Cette conduite n'empêcha pas que son successeur ne le fit arrêter. Après son retour en Portugal, il éprouva, comme la plûpart des grands hommes & des bons citoyens, que celui qui sert sa patrie doit préparer sa vertu à l'adversité.

Hector de Silveyra, chargé avec quelques vaisseaux, de venger sur le Roi de Cambaye quantité d'insultes que les Portugais avoient essuyées à Diu, obtint de la fortune une victoire si complette sur la flotte de ce Prince que de 80 grandes barques, il ne lui en échappa que sept. Le vainqueur se saisit de Bazaïm, & rendit Tana tributaire. L'établissement des Espagnols à Tidor ne cessoit d'allarmer les Portugais de Ternate. Don George Ménezès entreprit avec les habitans de cette isle de chasser pour jamais d'aussi dangereux voisins, qui jusqu'alors s'étoient soutenus par leur bravoure & leur fermeté contre l'artifice & la violence, au milieu

936. 1529.

Histoire des Indes.

de toute la puiſſance Portugaiſe. Les Eſpagnols ſe virent dans la néceſſité de brûler la ville pour ſe retirer dans le fort. Avec quelque vigueur que le ſiége fut pouſſé, ils firent une ſi belle défenſe, qu'en les forçant enfin de ſe rendre, Ménezès ne put leur impoſer d'autre condition que de ſe retirer dans leur port de Kamaſo, & de ne pas étendre leur commerce pour le girofle dans les autres iſles. Le Roi de Tidor, moins capable de réſiſtance, promit de ne plus les aider de ſes forces, & de payer le tribut. Ce triomphe, tout imparfait qu'il étoit, porta l'orgueil du général Portugais juſqu'à l'inſolence & à la barbarie. Pour les ſujets les plus légers, il fit couper les mains à des Maures, dévorer par des dogues le principal Magiſtrat, & couvrir de honte, ſuivant les idées Mahométanes, un noble de Tidor en lui faiſant frotter le viſage avec du lard. Un inſulaire s'étant efforcé de ſoulever le peuple pour chaſſer également les Portugais & les Eſpagnols, Ménezès lui coupa la tête de ſa propre main. Les habitans effrayés quitterent la ville, la Reine de l'Iſle à leur tête. Le jeune Roi de Ternate, Boyano, fils & ſucceſſeur de Boleiſe, avoit été emporté par une maladie violente, qu'on n'avoit pas cru naturelle, pendant que les Portugais le tenoient enfermé dans leur fort. Après cela, Ménezès avoit attiré Kachil-Dagolo, frere de Boyano, dans cette priſon, d'où il ne lui permit plus de ſortir. Nous ne pouvons jetter qu'un coup d'œil rapide ſur ce tableau d'horreurs.

937. Le Vice-Roi Nunno d'Acuna qui ne marchoit que la flamme
1530. à la main, mérita d'abord l'admiration de ſes pareils, en brûlant ſur les bords de la riviere de Tapti, à la côte de Cambaye, Surate & Reyner, la premiere contenant 10 mille familles, la plûpart Banianes, la deuxieme compoſée de ſix mille maiſons de Maures fort guerriers. Le feu gagna ſur la même côte Daman & Agazem. Antoine de Saldamſa porta l'incendie à Madreſabad, à Goga, à Belſa, à Tarapor, à May, à Kelme, à Agaſim, & à Surate qui ſe relevoit de ſes ruines. Le Zamorin fut contraint, pour obtenir la paix, de conſentir à l'érection d'un fort à trois lieues de Calicut.

Un grand nombre de villes furent encore consumées aux environs de Diu, où la fureur Portugaise échoua. Les incendiaires s'appercevant de leur décadence, redoubloient de barbarie pour soutenir une puissance acquise par des excès, & pour nourrir leur horrible réputation. Engagés sans pudeur dans le crime, ils auroient eu honte de reculer; car s'ils étoient revenus sur leurs pas, ils auroient eu trop à rougir de leur infamie ou de leur foiblesse. Pour jouir pleinement du sacrifice qu'ils avoient fait de l'honneur, ils vouloient mériter, à quelque prix que ce fût, la gloire honteuse qu'ils attachoient à la constance.

L'horreur du nom Portugais est à son comble. Rien ne peut étonner de la part de cette nation qu'une action honnête & généreuse. Aussi l'on doute du témoignage de l'histoire, lorsqu'on lit que Diego de Sylveira ayant arrêté un riche vaisseau, dont le capitaine Maure lui présenta une lettre en forme de passe-port qui contenoit ces mots en langue Portugaise: *Je prie le premier capitaine de ma Nation qui rencontrera ce vaisseau de s'en saisir, car il appartient à un fort méchant Maure*; loin d'entrer dans la perfidie de l'écrivain Portugais, il feignit de regarder la lettre comme un véritable passe-port, & sans faire connoître au Maure qu'on l'avoit trompé, il lui laissa la liberté de suivre sa route, laissant à quelqu'autre Portugais le plaisir de remplir les intentions de l'écrivain. Cependant les Portugais étoient bien persuadés qu'ils étoient autorisés, par les trahisons des Maures, à leur manquer de foi. Ils trouverent un digne rival dans un Pirate de Calicut, qui ayant rencontré pendant la nuit un brigantin sur lequel étoient dix-huit Portugais profondément endormis, les fit lier pendant leur sommeil, & les ayant ensuite brusquement réveillés, leur fit donner la mort en sa présence, en leur disant que c'étoit pour avoir osé dormir, pendant qu'ils le sçavoient en course.

Vers ce tems là mourut l'Empereur Mogol, Babour. La justice & la sagesse l'avoient, dit-on, toujours accompagné dans ses conquêtes, & même dans ses revers. On ne lui reproche qu'une action

Histoire des Indes.

de rigueur & d'injuftice contre Ranguildas, celui-là même qui l'avoit fait vaincre & régner. Le vertueux Miniftre fe déroba par la fuite à la cruauté de fon maître. Bientôt l'ingrat Babour éprouva que la puiffance la plus abfolue, les tréfors & les armées ne font quelquefois pas d'un fi grand fecours qu'un ami. A peine fut-il privé de l'appui de fon bienfaiteur, que la ftérilité affligea fon pays, & que les peuples attribuant leurs malheurs à fon injuftice, ébranlerent le trône. L'Empereur, puni de fa faute, tâcha de la réparer. On découvrit la retraite de Ranguildas. Le Prince, en lui rendant fa confiance & fes places, lui fit oublier fes injures. Le Miniftre Philofophe rétablit le calme; l'abondance fuivit fon rappel. Le Sulthan de Dehli qu'il avoit détrôné s'appelloit Ibrahim Loudi. On doit regarder Babour comme le fondateur de la dynaftie des grands Mogols; l'Empire de Tamerlan dans l'Inde n'avoit pas fubfifté. Pietro-Della-Valle attefte que Schah-Selim, ou Gehanghir qui régnoit de fon tems, étoit, fuivant le témoignage du fceau Impérial dont ce voyageur tira des empreintes, le quatrieme Roi des Indes Mogoles. Ainfi Babour étoit cenfé le premier. On poffede à Oxford les Mémoires de ce Prince écrits par lui-même. Houmaïoum-Mirza fon fils lui fuccéda.

941. Houmaïoum voulut reculer les bornes de l'Empire que la mo-
1534. dération de Ranguildas avoit fixées. Son ambition convoita le Royaume de Cambaye ou Guzarate, dans l'Inde propre, au midi de fes Etats. Bandour régnoit alors dans ce pays, plus puiffant qu'aucun de fes prédéceffeurs; car il avoit joint deux autres couronnes à la fienne; & fon autorité étoit bien établie dans fes Etats. Houmaïoum vint l'attaquer avec une puiffante armée, s'empara d'une partie de fes Provinces, & lui prit Champanelle, fa ville Capitale. Dans le défefpoir, Bandour eut recours à l'affiftance des Portugais auxquels il venoit de céder le port de Bafaïm avec toutes fes dépendances fur mer & fur terre. Cunna conclut avec lui, au nom du Roi de Portugal, une ligue offenfive & défenfive, avec pouvoir de bâtir un fort à Diu, avantage fi longtems defiré. Houmaïoum

maïoumi voyant le Roi de Cambaye fortifié par cette alliance, & n'espérant pas de le forcer dans Diu, parut aller faire ailleurs l'emploi de ses armes. Lorsqu'il crut que sa retraite avoit inspiré la sécurité aux Portugais, ils le virent arriver devant Basaïm. A l'aspect des Mogols, Garcie-Sa qui n'avoit que quatre cents hommes à opposer à une armée victorieuse, perdit courage. Il étoit prêt à quitter la ville lorsque les cris des habitans & le conseil d'un ami lui firent entendre qu'il pouvoit se défendre en se fortifiant. On y travailla avec tant de succès que l'ennemi, peu accoutumé aux longueurs d'un siége, prit le parti de se retirer. Les Mogols firent des conquêtes dans le Guzarate, le Bengale, & autres lieux.

Le Roi d'Achen avoit cruellement ôté la vie à quelques Portugais, qu'il avoit attirés sous des apparences d'amitié. A Ternate, ils ne furent pas mieux traités; victimes de l'avarice & de la tyrannie de leurs Gouverneurs, on avoit assassiné Ménezès, parcequ'il vouloit éclairer de trop près les mauvaises pratiques du commerce. Tristan d'Atayde, poussant l'injustice & la cruauté plus loin que ses prédécesseurs, emprisonna le Roi de Ternate & sa mere. Les habitans fugitifs ne trouverent pas beaucoup de pitié chez leurs voisins. On leur reprochoit amèrement d'avoir reçu une méchante nation qui, depuis qu'elle avoit mis le pied dans l'isle, avoit commis les plus infâmes actions qu'on pût imaginer. Tristan, pour se mettre en possession de tout le girofle, fit naître l'occasion d'une querelle avec le Roi de Bathan, & brûla sa ville. Cependant la crainte du même sort ligua contre lui les autres Rois; ils le resserrerent tellement dans son fort de Telingamma qu'il y manqua long-tems des secours nécessaires à la vie.

Deux ans après, Asadkhan, général d'Adelkhan, ancien Souverain de Goa, ayant ravagé les pays voisins de cette ville, le ressentiment porta les habitans à se soumettre aux Portugais qui remporterent sur l'ennemi quelques victoires. Le même bonheur les accompagna contre les forces du Zamorin, qu'ils taillerent en 943. 1536.

Histoire des Indes.

piéces à Cranganor, d'où ils allerent brûler Repelin. Le Roi de Cochin, leur allié, retrouva dans cette ville un bloc de marbre pris autrefois au pillage de la sienne, sur lequel étoient gravés tous les noms des Rois du Malabar depuis trois siécles.

944.
1537.
Il en avoit si peu coûté au Vice Roi Portugais pour obtenir la permission de bâtir un fort à Diu, qu'après tant d'expériences de la légereté des Maures, il devoit s'attendre qu'ils se repentiroient d'une faveur qu'il leur avoit arrachée. En effet le Roi Bandour ne se vit pas plutôt délivré de la crainte du Mogol qu'il résolut de détruire ses Alliés, & d'envelopper la garnison avec le Vice-Roi dans le carnage; Cunna prévint l'exécution du projet. Le Roi fut tué en revenant de la flotte Portugaise dans sa barge royale. Cunna se fit ouvrir sans opposition les portes de la ville, & sa modération arrêta les habitans qui fuyoient. Dans les papiers du Roi, on découvrit des preuves convaincantes du dessein que Bandour avoit de susciter les Turcs contre les Portugais. Faria raconte sans aucune marque de doute, que parmi ceux qui jouissoient d'une pension de la Cour, il se présenta un Maure de Bengale, âgé, suivant des informations authentiques, de trois cens ans, quoiqu'il n'en parût pas plus de soixante. Cet homme prétendoit que, vers la fin de son premier siécle, un homme à barbe grise, le corps ceint d'une corde, les mains & les pieds percés de blessures, l'avoit prié de le transporter sur ses épaules d'un bord d'une riviere à l'autre, & que pour récompense de ce bon office, cet inconnu lui promit de lui conserver la santé & les forces dont il jouissoit alors jusqu'à ce qu'il le revît. Après l'établissement des Portugais, la curiosité ayant conduit ce vieillard dans l'église des Francifcains du fort, il reconnut avec un étonnement extrême qui lui fit pousser des cris, son miraculeux étranger dans une image de S. François. Bandour lui avoit accordé une pension en faveur de son âge; Cunna, dit l'Historien, la lui conserva en faveur du miracle. Cet homme avoit deux enfans, l'un de 90 ans, l'autre de 12. Ses cheveux & ses dents s'étoient renouvellés cinq ou six fois. Il vécut encore 80 ans.

945.
1538.

Pendant que le Vice-Roi travailloit à rendre le joug des Portugais ſupportable, divers particuliers de la nation la couvroient d'ignominie, par leurs excès d'arrogance, d'ingratitude, de cruauté. On lit dans leurs propres Hiſtoriens que quelques-uns d'entr'eux s'étant propoſés de voler un des plus proches parens du Roi de Saël, s'introduiſirent dans ſa maiſon, & le ſuſpendirent par les parties naturelles pour l'obliger à leur découvrir ſes tréſors. On y lit . . . la main ſe refuſe à retracer toutes ces infamies.

Cunna, plein d'ardeur pour le ſuccès du commerce & des armes de ſa nation, entreprit, ſur les promeſſes d'un riche Maure, d'établir ſa puiſſance au Bengale. Son Envoyé trouva de ſi fortes préventions contre le nom Portugais dans ce pays, qu'en deſcendant au port il fût arrêté avec tout ſon cortége. Mohammed-Schah, treizieme ſucceſſeur d'un Prince Arabe, qui avoit uſurpé la couronne du Bengale environ cinquante ans avant l'arrivée des Portugais dans les Indes, régnoit alors dans cette riche contrée. Gaure, ſa Capitale, contenoit 1200 mille familles. Antoine de Sylva de Ménezès brûla Ghatigan, ville maritime, & d'autres places. Quelques ſervices que les priſonniers Portugais rendirent au Roi contre Schirkhan, un de ſes Généraux révoltés, leur firent obtenir la liberté avec d'autres récompenſes. A peine eurent-ils quitté le pays, que Schirkhan recommença la guerre, s'empara de Gaure, envahit tout le Bengale. Mohammed, vaincu dans pluſieurs batailles, mourut de ſes bleſſures, en allant ſe jetter dans les bras du grand Mogol Houmaïoum. Schirkhan pilla dans Kalejor un temple fameux. En voulant ſe faire un amuſement de tirer un coup de canon contre un éléphant du temple, la piéce creva & le tua. Les Payens féliciterent l'Idole de s'être vangée de ſes profanateurs. C'eſt ce Schirkhan que quelques Auteurs placent ſur le trône de Dehli, après la chûte d'Houmaïoum.

» Après le grand d'Albuquerque, dit l'Hiſtorien des conquêtes » des Portugais dans le nouveau-monde, Nugno d'Acugna, (de » Cunna) étoit celui de tous les Portugais qui avoit rendu des

Histoire des Indes.

» services plus importans à la couronne, & qui lui avoit fait le
» plus d'honneur. Ce fut aussi celui qui eût plus de rapport avec
» ce grand homme. Comme lui, il commanda dans les Indes avec
» le seul titre de Gouverneur pendant dix ans. Comme lui, il bâtit
» trois forteresses qui étoient toutes d'une grande importance pour
» établir solidement l'empire de la Nation. Comme lui, il fut la
» victime de l'envie, & finit par le désespoir de voir ses grands
» services payés d'ingratitude. Ils se ressemblerent aussi dans leurs
» vertus & dans leurs défauts. Tous les deux furent accusés d'aimer
» un peu trop les femmes; mais ce foible n'altéra point en eux
» l'amour de la justice, & l'attachement inviolable aux devoirs de
» leur charge. Je ne prétends point les égaler en tout. Je reconnois
» dans Albuquerque une grande supériorité dans l'étendue du
» génie, la fermeté d'ame, la science de la guerre, la constance
» dans le travail, l'art de se posséder, & la facilité de trancher les
» grandes affaires par la promptitude à se décider. Ces qualités ne
» manquerent point à Nugno; mais si elles furent moins brillantes
» en lui, peut-être l'emporta-t-il en certains autres points, en
» matiere de désintéressement; car après dix ans passés dans un
» gouvernement aussi riche, il mourut pauvre, & protesta en mou-
» rant qu'il n'avoit, entre ses mains, du bien d'autrui que six ou
» sept piéces d'or de la monnoie du Sulthan Badur qu'il avoit gar-
» dées, parce qu'elles étoient d'un très-beau coin, pour les pré-
» senter lui-même au Roi de Portugal.... «

» Mais, continue cet Auteur, puisque j'en suis ici sur les grands
» hommes maltraités par la fortune, je finirai par l'exemple
» d'Antoine Galvan. Tandis que Vincent de Fonseca, & Tristan
» d'Ataïde qui ne devoient s'attendre qu'à des supplices, trou-
» voient le moyen de se justifier & de s'avancer, parce qu'ils
» étoient riches; celui-ci, digne de toutes les récompenses, trou-
» va tous les cœurs & toutes les oreilles fermées, parce que
» s'étant ruiné pour le service du Roi, il se montroit pauvre, &
» en posture d'un homme qui demande. Heureux de trouver un

» asyle dans un hôpital de Lisbonne, où il se vit réduit à servir » les malades pendant quatorze ans pour vivre, sans que jamais » ses grands services fissent naître la pensée de le retirer de la » misere. »

Malgré quelque mêlange de disgraces, cette année fut glorieuse pour les Portugais. Ils remporterent l'avantage sur la côte de Malaca contre les troupes d'Achen. La fortune ne leur fut pas moins favorable aux Moluques. Gonzalès Pereira avoit interdit à tous les habitans, même aux Portugais, la vente du girofle, & fait brûler tous les poids, mesures, & autres instrumens du commerce dans la place publique : ce qui avoit occasionné un soulevement général, tant des Portugais que des Indiens. Le Gouverneur eut le bonheur d'échapper à une conspiration. Après lui, Vincent de Fonseca témoigna le même zéle pour l'exécution de ces ordres tyranniques du conseil de Goa. Une ligue se forma ; les Portugais effrayés rétablirent la liberté du commerce, ils élargirent même le Sulthan Dayolo, Régent & ensuite Roi de Ternate ; Dayolo fut détrôné par ses Sujets & par les Portugais qui lui substituerent Kachil Tabarija. Ces étrangers qui se jouoient des trônes, reléguerent, peu de tems après, Tabarija à Goa, pour couronner Kachil-Aerio. Pendant ce tems-là, Dayolo engagea des Princes à prendre sa défense. La barbarie des Portugais sembla passer dans le cœur des confédérés ; les villes & les campagnes offrirent bientôt un spectacle funebre. Antoine de Galva arrive avec quatre vaisseaux, & cent soixante-dix hommes, & dissipa une 946.
ligue de huit Rois, une armée de 50000 hommes, défenses 1539.
de la ville de Galvam. Ces triomphes n'ont rien de surprenant pour qui connoît & la lâcheté & l'incapacité des Indiens ; mais qui croira encore qu'ils ne coûterent qu'un seul homme aux Portugais, quand on les voit combattre, corps à corps, contre 50000 hommes ? Les Historiens du Portugal se taisent volontiers, pour enfler leurs exploits, sur les secours qu'ils recevoient de leurs Alliés, lesquels, en essuyant les plus grandes pertes, diminuoient

la leur. Il eſt conſtant que ſi les pertes des Portugais euſſent eu quelque proportion avec leurs triomphes, ils n'auroient été bientôt en état ni d'attaquer ni de ſe défendre; toutefois leur corps n'étoit pas impénétrable, comme leur avarice étoit inſatiable. Cette avarice étoit à un point, qu'un des leurs dit franchement, qu'il étoit plus aiſé de vaincre des armées innombrables de Barbares que la moindre étincelle de l'avarice Portugaiſe. Galva, après avoir brûlé Tidor juſqu'aux fondemens, offrit de la rebâtir. Sa douceur, ſon déſintéreſſement, & ſes autres vertus firent tant d'impreſſion ſur le Prince & ſur les Sujets, qu'ils s'abandonnerent à lui avec une confiance ſans réſerve. Le Roi étant mort dans ces circonſtances, les inſulaires ſe réunirent pour lui offrir la couronne; il la refuſa. Les Indiens virent avec douleur expirer ſon Gouvernement. Ternate étoit dans un état floriſſant, & lui pauvre accablé de dettes. Ayant tout ſacrifié au bien public, il comptoit, & ſes créanciers ſe repoſoient ſur cette eſpérance, trouver en Portugal la récompenſe de ſes ſervices; il n'y trouva que le mépris, l'hôpital & la mort. La jalouſie de ceux dont ſes grandes qualités avoient fait éclater les vices, la foibleſſe ordinaire aux Princes, qui ne voyant que par les yeux d'autrui, ne ceſſent de mériter le reproche d'ingratitude, la corruption du public, qui accoutumé à canonniſer le crime dont il recueilloit le fruit, ne connoiſſoit plus d'autres vertus qu'une valeur ſanguinaire, enſevelirent dans la miſere & l'oubli un grand homme, un honnête homme qui avoit fait rougir ſon ſiécle. Les troupes & les femmes Portugaiſes de Diu s'acquirent cette année une gloire immortelle par la défenſe du Château contre les attaques des Turcs commandés par le cruel & artificieux Soliman Pacha, que ſes violences exercées ſur les Portugais, ſur les Arabes, ſur les Abyſſins, conſolerent ſans doute de ſes mauvais ſuccès. En 1545, les Portugais ſoutinrent avec la même gloire, un nouveau ſiége contre le Roi de Cambaye, pendant que Jean de Caſtro étoit Gouverneur des Indes. Ils ſurprirent la Ville, & remporterent une victoire complette. L'année

suivante, cet estimable Gouverneur, créé Vice-Roi, mourut, à ce que dit un Historien Portugais, du chagrin qu'il ressentoit depuis long-tems du misérable état où les affaires des Portugais tomboient de jour en jour, & de la mauvaise conduite que plusieurs Officiers avoient tenue dans une certaine expédition. Lorsqu'on lui eut déclaré qu'il avoit peu de tems à vivre, il fit appeller son conseil pour déclarer d'un air riant, qu'il ne possédoit rien, & que dans le besoin où il étoit de toutes choses, il demandoit qu'on l'assistât de quelque partie du revenu du Roi, afin qu'on ne pût pas dire, à la honte de son maître & de la nation, qu'il étoit mort de faim. Après sa mort, on ne trouva dans ses coffres que trois réaux. Il ne s'étoit jamais mêlé de négoce. Les affaires des Portugais déclinent, depuis qu'ils sont conduits par des hommes honnêtes. La vertu entend mal les projets de l'ambition & de la cupidité, elle ne sçait pas employer leurs moyens.

Le Portugal possédoit alors au-delà du Golfe Persique, & à la porte des Indes, les forts de Bandel & de Diu; depuis le fleuve Indus jusqu'au Cap-Comorin, c'est-à-dire, le long de Cambaye, du Dékan, de Canara, & du Malabare, les forts de Daman, d'Assarim, de Danu, de Saint-Gens, d'Agazaïm, de Maim, de Manora, de Trapor, de Bazaïm, avec les Villes de Tana, de Karanja, de Schaal, de Goa, le centre & la Capitale de ses Domaines Orientaux, & les forts d'Onor, de Barselor, de Mangabor, de Cananor, de Cranganor, de Cochin, & la ville de Coulan; depuis le Cap-Comorin jusqu'au Gange, ce qui comprend le Coromandel & Orixa, le fort de Négapatam, la ville de Meliapor ou S. Thomas, & le fort de Masulipatam; depuis le Gange jusqu'au Cap de Singapara, espace qui renferme Bengale, Pégu, Tannazarim, & autres lieux, la belle ville de Malaca, la derniere de ses places au continent oriental, sans compter ses possessions dans diverses Isles. Cet empire avoit été fondé dans l'espace de soixante ans. De tous ces établissemens qui comprenoient plus de soixante forts, vingt Villes, & quantité de Villages, il n'est resté

947. 1540.

Histoire des Indes.

au Portugal que ceux de Goa & de Diu qui auront apparemment tôt ou tard le fort des autres.

Nous adopterons ici une remarque de *l'Hiſtoire Univerſelle*, ou plutôt de l'Hiſtoire du Malabar par Baldæus. On ne peut refuſer aux Gouverneurs Portugais la juſtice de reconnoître que par leur vigilance, leur courage, & leur bonne conduite, ils rendirent inutiles toutes les entrepriſes que les Empereurs Ottomans firent pour établir leur empire ſur mer dans les Indes ; quoique leurs meſures fuſſent très-bien priſes, & leurs flottes très-puiſſantes. Si les Turcs avoient une fois pu ſe rendre maîtres de Diu & de quelques Fortereſſes ſur la côte du Malabar, ils auroient bientôt eu renverſé toute autre puiſſance, & ſur-tout le Chriſtianiſme, parce que les Maures ſe ſeroient par-tout ſoulevés en leur faveur. Le zéle de Religion, joint à l'intérêt temporel, les auroit animés à pouſſer leurs avantages, juſqu'à l'entiere conſommation de l'entrepriſe ; & peut-être avec les richeſſes & les forces navales de l'Inde, auroient-ils préparé des fers à l'Europe. Mais déja l'Inde a amolli ſes conquérans ; leurs vertus cedent au poids de leurs fortunes. Leur courage évanoui, il ne leur reſte qu'une arrogance inſupportable. Le bien & le mal ne ſeront plus faits que par des paſſions particulieres, ſans égard à l'intérêt public. Le Portugal eſt épuiſé ; chaque Gouverneur ſubalterne va régner en maître abſolu dans ſon département, & ſon régne triennal ſera celui de la plus inique & de la plus active cupidité. Ces fameux conquérans ſeront eux-mêmes étonnés de leurs ſuccès. Attaqués en 1547 à Malaca par le Roi d'Achen, ils ſont ſi frappés du bonheur d'être délivrés de cet ennemi qui brûle leurs vaiſſeaux, qu'ils regardent leur ſalut comme un miracle obtenu par les prieres de S. François-Xavier.

Dans le nouvel Empire Mogol, le Patane Schir-Schah, du ſang des Princes détrônés par Babour, avoit été, dit-on, un des principaux inſtrumens des victoires remportées par les armées d'Houmaïoum dans le Maleva, le Guzarate, & le Bengale ; l'Empereur ne craignit point d'accorder ſa confiance & le pouvoir de lui nuire,

à un homme qui devoit être, dans le cœur, son ennemi. Schir-Schah chargé de la garde de la personne & de la conduite des armées du Mogol, trouva le moyen non seulement de se former un parti, mais même d'y attacher Camoran, propre frère de l'Empereur. L'éclat seul de la révolte fit tomber le bandeau de dessus les yeux d'Houmaïoum; une bataille précédée de combats malheureux le renversa du trône, sous les murs de Dehli. On vit dans la contenance du Roi des restes de la valeur Tartare, mais elle ne fut pas secondée; quelques braves Persans lui sauverent la vie, & l'escorterent jusqu'à la Cour de leur Roi, Schah-Thamas. Schir-Schah, ou Schir-Khan, surnommé Schah-Halem, étoit, suivant des Auteurs, un usurpateur du Royaume de Bengale, lequel, après avoir fait mourir son Roi, envahi le Royaume avec tout le Patane & les Pays voisins, & formé du Visapour, du Bisnagar, & de Golconde, un puissant Etat sous le titre de Royaume de Dékan, détrôna Houmaïoum; mais tandis que toutes les Indes trembloient à son nom, il s'ennuya de la Royauté, & s'en déchargea sur un de ses parens, nommé Dakem, pour se retirer dans le Bengale.

HISTOIRE DES INDES.

948. 1541.

Assis sur le trône de Dehli, Schir-Schah, ajoûte-t-on, se montra digne de sa fortune par le rare assemblage des talens & des vertus qui consacrent le souvenir des grands Rois. Portant ses vûes sur les sources de l'abondance & de la prospérité, il encouragea l'Agriculture & les Arts. La construction & la dotation d'un grand nombre de Caravenserais sur les chemins, la réforme des poids & des mesures, l'introduction des balances, le soin d'appeller dans l'Empire les découvertes étrangeres, les réglemens sur le prix des marchandises, & l'attention à entretenir la paix, donnerent au commerce la vigueur & l'activité qui changent tout d'un coup la face des Empires.

Il se délassoit de ses travaux par des récréations militaires. Excellent canonnier, il voulut un jour essayer une piéce d'artillerie d'une grosseur énorme, qu'on lui avoit envoyée du Bengale.

Histoire des Indes.

957.
1550.

L'ayant trop chargée, elle creva, & un des éclats tua l'Empereur sur la place. Sa mort causa une de ces révolutions qui suivent toujours le régne d'un usurpateur mort sans postérité. Tout le Royaume fut en combustion; d'un côté les Seigneurs Patanes, de l'autre les Rajas Indiens déchiroient l'Etat, sans qu'il se trouvât un homme capable de réunir les factions, & de se saisir du sceptre.

Après la mort de Schir-Schah, Houmaïoum, qui avoit éprouvé les bontés du Roi de Perse, sans en jouir, le cœur partagé entre les regrets sur le passé & des espérances pour l'avenir, demanda des secours au Roi, son bienfaiteur, en lui offrant en reconnoissance la Province du Candahar & le tribut, s'il rentroit en possession de ses Etats. A la tête de 12000 Persans, il passe à Kaboul, les chemins s'applanissent; l'intérêt ou la fidélité attache à sa fortune une foule d'Indiens, & le recouvrement des Provinces depuis la Perse jusqu'à Lahor, ne coûte que quelques légers combats. Le Gouverneur de Lahor, nommé Azis-Khan, se dispose à lui résister. Des soldats déguisés entrent dans la place, s'insinuent dans le Château, poignardent le Gouverneur, massacrent la garnison, ouvrent les portes à Houmaïoum. Un seul combat donné près de Panipat à trois lieues de Dehli, mit en déroute toutes les forces de l'Indostan réunies contre lui; il resta maître de l'Empire. Son premier soin fut de récompenser le Faquir Schah-Daulah qui lui avoit concilié l'affection du peuple; la famille de cet illustre sujet a conservé un rang distingué dans le Pays. Ce trait de reconnoissance paroit si extraordinaire dans un Empereur Mogol, que la chronique le célebre avec les plus magnifiques expressions. L'Auteur oublie, dans son enthousiasme, que ce Prince, aussitôt après son élévation, refusa la Province de Candahar, & le tribut stipulé au Roi de Perse qui l'avoit remis sur le trône. Pour régner en paix, il humilia les Patanes, éleva les Indiens, & s'attacha les Rajéputes, Tribu guerriere.

Tel est le récit de la chronique Mogole, ouvrage qui fourmille d'erreurs. Houmaïoum, dans la conquête de son ancien héritage,

fut secondé par trois seigneurs Patanes qui enleverent le successeur de Schir-Schah, & le tinrent enfermé jusqu'à sa mort dans le Château de Beder. Ces trois conspirateurs nommés Nizam-Schah, Cathlo-Schah, Adil-Schah, s'approprierent, le premier le Visapour, le second Golconde, le dernier Bisnagar. Leurs héritiers porterent leur nom. Il se forma d'autres Dynasties dans le Dékan, mais la plûpart tomberent en la puissance de ces Princes, ou de leurs successeurs. Ces usurpateurs jouirent sans troubles de leurs Etats, tant qu'ils furent unis; ils défirent même l'armée du Mogol en une célebre bataille : mais ils se brouillerent sur la fin de leur régne, & leurs successeurs hériterent de leur mésintelligence.

Quoique Houmaïoum fût dans la vigueur de l'âge, il s'occupa à faire construire un tombeau hors des portes de Dehli, mettant lui-même la main à un ouvrage si conforme à la piété Mahométane. Un jour qu'il visitoit l'édifice, il tomba, se brisa les os, & *960, & s.*
trouva la mort dans la tombe qu'il creusoit. Ce Prince avoit eu *1553, & s.*
d'abord quelques soupçons sur la légitimité de son fils Akebar, parce que Schir-Khan avoit eu parmi ses captives la Reine Sulthane, Princesse trop belle pour qu'on n'eût pas lieu de douter, sinon de sa vertu, du moins du respect d'un Asiatique & d'un usurpateur; & sa grossesse s'étoit déclarée dans sa captivité. Un serment de Schir-Khan, la tendresse d'Houmaïoum pour sa femme, des traits de ressemblance d'Akebar avec son pere, justifierent la Sulthane.

Akebar bâtit sur les fondemens de politique que son pere avoit jettés. Il s'efforça de retenir par des caresses, par des honneurs, par des mariages, les soldats Persans qui avoient suivi Houmaïoum; ensorte que la Nation que l'on appelle des *Blancs* ou des *Mogols* dans l'Indostan, est plus composée de Persans que de Tartares. Pour gagner les Indiens, il reçut leurs filles au nombre de ses femmes, & donna aux Raïas des Princesses Mogoles pour épouses. Ce fut par le moyen de ces femmes qu'il engagea les maris à se faire la guerre les uns aux autres. Cependant la plûpart de ces Princes idolâtres devinrent ses premiers courtisans. Ainsi

les premieres années du régne d'Akebar furent employées à affermir sa domination, & à préparer des forces capables de lui acquérir tout l'Empire des Indes.

Vers le milieu de ce siécle, arriva dans le Royaume de Siam, la premiere révolution importante de ces contrées, dont nos voyageurs fassent mention. Elle fut occasionnée par une Reine galante, qui, ennuyée de la tendresse & de l'absence d'un Prince sage, vertueux, & occupé d'une guerre étrangere, devint enceinte d'un Officier de sa maison, & le fit couronner l'an 1548 de l'Ere Chrétienne, après avoir ôté la vie au fils du Roi. De tels crimes ne s'effacent jamais; & le peuple devenu Roi, lorsqu'il a perdu son Roi légitime, a le droit de les punir. On massacra la Sulthane & son favori dans un festin. Un frère naturel du feu Roi commençoit à peine à régner, qu'un conquérant du pays des Bramas, peuples limitrophes & tributaires du Pégu, vint l'attaquer. A Martaban, Capitale d'un pays voisin du Pégu, ce Brama avoit fait étrangler les Princes, les enfans, les femmes des principales familles du Royaume; & pour ajoûter l'insulte à la barbarie, ces exécutions s'étoient faites sous un dais. On avoit noyé le Roi. A Prom, Capitale d'un autre Etat voisin, ce monstre avoit fait hacher les enfans par morceaux pour servir de pâture à ses éléphans; & après avoir déchiré la Reine à coups de fouet, il l'avoit fait jetter dans la riviere, attachée avec le Roi son époux. C'étoit-là l'homme qui, ayant soumis la partie septentrionale de la péninsule de l'Inde, parut avec 400 mille soldats devant Juthia, Capitale de Siam. La bravoure de l'Oya ou Gouverneur de Pisselouk, & une révolte dans le Pégu, obligerent le Brama à reprendre le chemin de Martaban. Il périt dans une action contre Xemindoo, Prince issu de l'ancienne race des Rois du Pégu. Un autre Brama vint pour venger sa mort, & pour suivre ses projets; cet avanturier détrôna Xemindoo, & tenta la conquête de Siam, sous un prétexte remarquable.

Le respect des Indiens pour les éléphans blancs va si loin que

lorſqu'un Monarque Indien eſt aſſez heureux pour en avoir un de cette couleur, il a, comme *Roi de l'Eléphant blanc*, une ſorte de ſupériorité ſur les autres Rois. Siam poſſédoit en paix un de ces vénérables animaux. Le Brama le demanda, moyennant une rétribution. Le Roi de Siam ayant fierement répondu qu'il *ne vendoit pas les faveurs du Ciel*, l'uſurpateur du Pégu vint en furie à Juthia, dont un traître lui ouvrit les portes. Le Roi craignant de tomber vif entre les mains du vainqueur, ſe donna la mort, que le barbare vainqueur fit ſouffrir dans les ſupplices à 40000 hommes. L'Eléphant blanc partit pour le Pégu, laiſſant les Siamois dans l'humiliation & le déſeſpoir, emportant avec lui leur gloire & leur bonheur. Le vainqueur abandonna le trône de Siam à l'héritier préſomptif du feu Roi, ſous la condition de l'hommage & d'un tribut. Il mourut peu de tems après. Le Roi de Siam alla baiſer les brodequins de ſon fils, & lui préſenter une couronne d'or à titre d'hommage. Cependant ſous la protection des éléphans blancs, le Royaume de Pégu, devenu le plus puiſſant & le plus riche de la preſqu'Iſle Orientale des Indes, fut le plus malheureux.

Raja Api, ou le Roi Noir, fils & ſucceſſeur du Prince vaſſal, pour venger tant d'injures, entra ſur les terres du Brama, & ſe préſenta devant ſa Capitale, comme celui-ci étoit embarqué dans une guerre périlleuſe contre des vaſſaux. Le Roi de l'Eléphant blanc ravagea à ſon tour les Provinces de Siam, & parut aux portes de Juthia. L'Aſſiégeant n'eut pas l'eſprit de prévoir des inondations régulieres, & ſon camp fut ſubmergé; ſon frere & ſon fils échouerent également dans de nouvelles tentatives. Enfin il ne trouva plus de ſoldats, tout étoit Talapoin pour ſe ſouſtraire aux périls d'une nouvelle expédition. La fureur emporte le Brama, il déclare la guerre à ſes Sujets. Comme il met le feu aux quatre coins de ſon Royaume, des ſoldats ſortent de deſſous l'habit de Talapoins; pluſieurs Provinces ſe ſoulevent; & le Roi Noir vient l'aſſiéger dans ſa Capitale. La retraite de ce Prince dans ſes

Etats, attaqués par les Portugais, ne rétablit point le Péguan Le Roi de Jangoma son beau-frere, & le Roi d'Arrakan ayant emporté d'assaut sa Capitale, le massacrerent avec toute sa famille. Les Bramas avoient régné 60 ans au Pégu avec beaucoup de réputation, mais avec tant de cruauté que leur nom est encore détesté dans les Indes. Après la ruine de leur Monarchie, le Roi d'Arrakan, content d'être en possession du Pégu, souffrit que les anciens vassaux du Royaume s'affranchissent de l'esclavage. Le Roi de Siam, loin de rendre hommage à ce Prince, attaqua le Roi de Jangoma son allié, conquit le Martaban, & rangea à leur devoir des vassaux qui s'étoient révoltés dans le tems de l'usurpation des Bramas. Enfin il recouvra *les faveurs du Ciel*. L'Eléphant blanc revint en triomphe à Siam, il n'en avoit coûté la vie qu'à cinq ou six cents mille hommes. L'abbé de Choisi dit l'avoir vu en 1685 vieux & ridé. Ces événemens remplissent la scène jusqu'à la fin du siécle. Je reviens sur mes pas.

L'Empire Mogol ne s'étendoit que sur la partie de l'Inde la moins riche & la moins commerçante. Pour le porter à ce degré de splendeur d'où un Etat obscurcit tous ceux qui l'entourent, il falloit que le Roi de Dehli pénétrât du côté du midi, jusqu'à la source la plus féconde des richesses, & qu'il s'avançât jusqu'à la mer pour envelopper le commerce dans son enceinte. Akebar assuré de la fidélité de ses peuples, entreprit de remplir ce grand objet par la conquête de Guzarate ou Cambaye, & du Dékan. Houmaïoum avoit déja fait quelques pas heureux dans le Royaume de Guzarate, la région des Indes qui a le plus de manufactures d'étoffes d'or, d'argent & de soye; & les Portugais avoient affoibli le Roi de ce canton; mais ils étoient intéressés à l'appuyer de toutes leurs forces contre le Mogol. Ce Prince crut avoir moins à craindre d'une nation dont les forces étoient séparées de ses Etats par des mers immenses, quelque redoutable qu'elle lui parût, que d'une Nation puissamment établie aux portes de son Royaume.

La vue de ces Européens si renommés découragea les troupes

Mogoles; Akebar connut alors combien il est nécessaire qu'un Prince qui entreprend une grande conquête commande ses armées en personne, & qu'il engage, par son exemple, les plus lâches dans les travaux, sur-tout dans un pays où la chaleur du climat les rend presqu'insupportables. Le Mogol accourt avec célérité, réchauffe le courage de ses soldats, attaque l'ennemi, & le met en déroute. Cette victoire changea le sort de tout le Guzarate, excepté des places Portugaises dont le vainqueur respecta la garnison, & les fortifications faites à la maniere d'Europe, obstacles qui paroissoient invincibles à des Indiens; je dis à des Indiens, en parlant des troupes Mogoles, car ce n'étoient plus des Tartares, des Soldats de Tamerlan. S'ils conservoient quelque chose de leur caractere, c'étoit la cruauté. Akebar imprime à son triomphe le sceau Tartare, par le massacre des fils du Roi fugitif.

Histoire des Indes.

973
1565.

L'armée victorieuse se jette sur le Dékan, région alors partagée entre trois Souverains, Sulthan Mustafa, Ambar, & la Reine Candé Bibi, divisés par des haines invétérées. L'ennemi commun les réunit; Akebar leur fit tourner le dos. Après les avoir vaincus ensemble, il les assiégea séparément dans leurs Etats. Mustafa, avec une artillerie considérable, se défendit opiniâtrément dans la citadelle d'Acer, pendant qu'Akebar alla soumettre Brampour, sa Capitale, & le reste de la Province. A la fin la citadelle d'Acer tomba d'elle-même après un long blocus; & le Roi, dans son malheur, se trouva élevé par la qualité d'Omrah.

La Reine Candé vit sans effroi le vainqueur de Mustafa environner Amanadagar, sa Capitale. Ambar vint à son secours, mais il fut vaincu & tué dans le combat. La Princesse, pour se venger de son ennemi avant que de se rendre à lui, chargea de grandes coulevrines avec l'or & l'argent qu'elle put recueillir, & les déchargea sur de petits bois dans lesquels ces métaux furent perdus. A la vue de son jeune vainqueur, sa haine s'évanouit, elle se repentit de sa fureur. L'Empereur également touché de la beauté, du courage, & du malheur de la Reine, lui offrit le

Histoire des Indes.

titre d'Impératrice, & la douce condition de Sulthane favorite.

La terreur du nom d'Akebar contenoit les uns dans le devoir, & attiroit les autres à son service. Ce fut avec la confiance que donne un pouvoir affermi, qu'il osa détruire la ville de Dehli, Capitale de l'Indostan. Telle étoit la manie de ces Mogols; ils abbatoient toutes les villes anciennes avec défense de les rétablir, dans la vue de créer, en quelque sorte, leur Empire, d'abolir la mémoire de tout ce qu'il y avoit de plus ancien que la puissance de leur maison, de soustraire aux yeux du Patane & de l'Indien des objets qui leur rappelloient un état plus heureux, d'en présenter de plus agréables propres à étouffer le regret. Dehli disparut. Par les ordres d'Akebar, le bourg d'Agra fut élevé à la qualité de ville impériale, sous le nom d'Akebarabad. On y compta bientôt plus de 600 mille habitans. Après la mort de ce Prince, l'habitude confondit la vanité, & le lieu reprit le nom d'Agra. On dit que le goût des entreprises bizarres s'empara de ce Prince, au point qu'il ordonna la construction d'un vaste palais de bronze pour se dérober aux chaleurs immodérées du climat, s'imaginant peut-être que le bronze ne pouvoit pas manquer à une puissance comme la sienne. L'homme vain ne sçait pas mesurer ses forces.

Ces ouvrages de la paix n'empêcherent point le Mogol de prendre les armes, pour attaquer un Prince Indien qui portoit le nom de Rana comme ses ancêtres, & qui se vantoit de tirer son origine de Porus. Chitor, Capitale des Etats de ce Prince, passoit pour une place imprenable; il n'en fallut pas davantage pour déterminer le présomptueux Akebar à en entreprendre le siége. Cependant le Rana payoit exactement le tribut; le Mogol, pour avoir à se plaindre de lui, prit le parti de lui demander sa femme. La réponse de l'Indien fut dictée par l'honneur & la tendresse. Akebar, après avoir remporté une victoire sur deux Raïas amis du Rana, parut devant Chitor dans tout l'éclat de sa gloire & de sa puissance. Un Historien Portugais dit que le siége de Troye fut renouvellé

renouvellé dans celui de Chitor, & qu'il dura douze ans, mais il n'en dura pas deux. On prétend que l'Empereur ayant perdu toute confiance en ses forces, écrivit au Roi qu'il étoit prêt à lever le siége, pourvu qu'on lui permît de voir la Princesse la plus accomplie qui fût au monde, & la seule place capable de résister à ses armes; un serment accompagna sa promesse. Le Rana n'eut garde de soupçonner un piége de la part de son ennemi, loin de songer à lui en tendre. La curiosité apparente d'Akebar ayant été satisfaite, les deux Princes se faisoient leurs adieux à la porte de la ville; lorsque le Mogol feignant de donner une marque de reconnoissance à son hôte, lui jetta, dit-on, au cou son collier de perles enfilées à une corde très-forte, avec laquelle le Rana fut tiré hors de la ville & fait prisonnier. Cette ruse qui fait tant d'honneur au génie des deux Princes, fut vaincue par une autre ruse de la Reine Padmani, assez ressemblante au cheval de Troye. L'artificieux & subtil Akebar laissa entrer dans la prison de son rival un grand nombre de palanquins fermés, sans qu'il les visitât, dans la persuasion que c'étoit la suite de la Princesse, laquelle avoit flatté sa passion d'une douce espérance, pourvu qu'il lui fût permis d'embrasser son premier époux: de ces palanquins sortent des Héros qui fondent sur les gardes du Rana, brisent les portes de la citadelle, & conduisent leur Prince à Chitor. On conçoit la fureur du Mogol, on prévoit déja un siége foudroyant, on craint pour le tendre Rana, pour la fidéle Padmani; l'infortuné, il est tué d'un coup de mousquet par son rival. Padmani ne pleure point, elle ordonne qu'on brûle le cadavre de son amant, avec l'appareil le plus magnifique; le bûcher s'allume, elle s'y précipite. L'auteur de tous ces maux donna des larmes inutiles au sort tragique de deux époux dignes d'une meilleure destinée, & la prise de Chitor ne le dédommagea point de la perte de Padmani. Ainsi finit le Roman Indien que la plûpart des Historiens Européens ont adopté. Rhoé qui passa, quelque tems après, auprès des ruines de Chitor, dit que le Rana s'étoit soumis au Mogol, ou plutôt qu'il avoit

Histoire des Indes.

reçu de lui de l'argent pour prendre la qualité de son tributaire.

Depuis la paix cimentée aux Moluques par la sagesse & la douceur d'Antoine de Galva, les Portugais étoient plus puissans que jamais dans ces Isles. Le Sultan Aërio, Roi de Ternate, méritoit l'affection de ses sujets par sa douceur, & celle des Portugais par sa fidélité à remplir ses engagemens. Dom Lopès Mesquita apporta avec lui le trouble & la guerre. Quelques Moines turbulens, qui avoient dans leurs mains son ame dévote, l'indisposerent contre Aërio, comme nuisant par ses débauches scandaleuses à la propagation de l'Evangile. Mesquita fit au Sultan un sermon qui ne le convertit pas; enfin voyant les remontrances inutiles, il lui retrancha ses pensions, en le menaçant de le faire déposer par le Conseil Souverain de Goa. Sur ces entrefaites, Cachil Babou, fils d'Aërio, ordonna injustement que tous les Portugais d'un certain lieu fussent massacrés, parce qu'un d'entr'eux avoit enlevé la fille d'un Indien. Cet ordre ne fut point exécuté; le Roi punit son fils, & Mesquita ne se laissa pas moins persuader que la gloire du Ciel & l'intérêt du Portugal demandoient qu'on s'assurât de la personne d'Aërio; mais il fut mandé lui-même à Goa, & condamné à un an de prison. De retour à Ternate, il fit poignarder le Sulthan. L'Historien des Moluques assure que Pimentel, l'assassin, neveu du Gouverneur, en avoit la commission par écrit. Il ajoute, comme un bruit qui se répandit assez généralement, que les Religieux, offensés de la persécution qu'Aërio faisoit aux Chrétiens, avoient conseillé qu'on le fît mourir.

978-83.
1570-75.

Le Vice-Roi de Goa fit charger de fers le Gouverneur, pour venger la foi publique & les droits de la nature, violés par un lâche assassinat. Les Moluquois, indignés de voir que l'on croyoit le meurtre de leurs Rois assez puni par une prison, seconderent de toutes leurs forces le Sulthan Babou, qui investît la citadelle de Telingamma par mer & par terre. L'opiniâtreté fut égale de part & d'autre; enfin après cette alternative de bons & de mauvais succès qui prolonge les guerres, le siége finît par une capitulation.

Les Portugais obtinrent la permiſſion de ſe retirer à Malaca, à Amboine, & dans les Iſles voiſines. Quelques familles paſſerent à Tidor, où elles formerent un petit établiſſement, qui, au bout de quelques années, eut le ſort de celui de Telingamma. C'eſt ainſi que leur puiſſance s'éteignit aux Moluques. Sulthan Babou porta la terreur dans la plûpart des Iſles alliées ou ſujettes des Portugais, prit les forts de Bachan, tua le Roi de ce Pays, aſſiégea Tidor. Ce Monarque auſſi paſſionné pour les plaiſirs que pour la gloire, mourut dans la ſuite, d'épuiſement, encore à la fleur de ſon âge, dans les bras d'une de ſes maîtreſſes.

Ce fut à peu près dans ce tems-là que le Roi de l'Iſle de Célebes ou Macaſſar, dégoûté des abſurdités de l'idolâtrie, donna ſingulièrement au haſard le ſoin de le décider entre le Chriſtianiſme & le Mahométiſme. Deux Marchands du Pays avoient reçu le baptême aux Moluques des mains d'Antoine de Galva. Les ſemences de l'Evangile qu'ils vinrent jetter dans leur pays, fructifiérent ſurtout dans la partie ſeptentrionale, où le Raïa de Soping l'embraſſa ſolemnellement avec toute ſa famille. Des négocians Achemois conduits par des vues de commerce ſur la côte méridionale, eſſayérent d'y répandre l'Alcoran. Le Roi de Macaſſar, incertain entre ces deux Religions, voulut s'épargner à lui-même la peine de l'examen, & à ſon Royaume des troubles que les diſputes des Docteurs des deux Loix auroient pu entraîner. Deux députés partirent pour Malaca, chargés de demander aux Portugais des Miſſionnaires chrétiens; deux autres pour Achem, avec ordre d'amener des Prêtres Mahométans. On convint à la Cour que ceux des Apôtres de ces deux Religions qui arriveroient les premiers, ſeroient les vrais envoyés du Ciel. Les Achemois eurent cet avantage, & le Roi ſe fit circoncire avec une partie de ſon peuple. Lorſqu'on eut élevé une Moſquée, le frere du Roi & quelques Seigneurs déclarés pour le Chriſtianiſme, y firent entrer des pourceaux, & les ayant égorgés, ils frottérent de leur ſang les murs & les portes. Après cette entrepriſe hardie, ils ſe retirérent dans le

Royaume de Bonguis, qui n'étoit pas encore uni à celui de Macaſſar, & dans l'eſpace d'un mois, le Mahométiſme acheva d'étouffer les ſemences de l'Evangile. La rapidité de ſes ſuccès doit être principalement attribuée à la conſidération que le Monarque avoit acquiſe par des victoires dont une mort précipitée arrêta le cours. Un Seigneur Macaſſarois dont il avoit enlevé la femme, l'aſſaſſina.

Le Roi d'Achen dans l'Iſle de Sumatra, s'étoit ligué en 1570 avec le grand Seigneur, le Roi de Perſe, & pluſieurs autres Princes Mahométans pour chaſſer les Portugais des Indes. Si ſes Alliés ne le ſecondérent point, il n'en eut pas moins d'ardeur à ſuivre ſon projet; nonobſtant des pertes réitérées, on le vit équiper ſucceſſivement quatre puiſſantes flottes. Il aſſiégea lui-même Malaca par mer & par terre en 1575, avec tant de ſuccès, que les habitans étoient réduits à la néceſſité de ſe rendre à diſcrétion. Leur conſternation les ſauva. Au ſilence qui regnoit dans la Ville, le Roi jugea qu'on alloit faire jouer contre lui quelque mine dont il ne pourroit ſe garantir, & cette terreur panique lui fit lever le ſiége avec précipitation.

La puiſſance Portugaiſe étoit ébranlée dans toute l'Inde; mais les fondemens en étoient profonds, & elle ne pouvoit être ruinée que par degrés, dans le cours ordinaire des révolutions politiques. Pendant la minorité du Roi Dom Sébaſtien, la mauvaiſe adminiſtration avoit donné lieu à des conſpirations, à des ſoulevemens, à des guerres funeſtes. Goa & Chaul furent ſur le point de tomber en 1572 ſous les forces des Indiens. Le Roi en fut ſi allarmé, qu'il auroit volé lui-même à leur défenſe, ſi, pour l'en détourner, on ne l'avoit engagé dans ſa funeſte expédition d'Afrique. Les Portugais ſauvérent par un dernier effort, ces deux fortereſſes; mais ils s'affoiblirent ſi ſinguliérement, qu'on date de cette époque leur décadence. L'annexement du Portugal à la Couronne d'Eſpagne, la négligence de cette Cour à envoyer les ſecours ordinaires à Goa, le luxe exceſſif des Portugais de l'Inde, le nombre

& la diſtance de leurs établiſſemens trop éloignés les uns des autres pour ſe ſoutenir réciproquement, la haine générale des Orientaux, le relâchement de la diſcipline, l'acharnement des Gouverneurs à vouloir tout conquérir & chaſſer de leur voiſinage les Maures, les Arabes & les Noirs, toutes ces cauſes concouroient à la ruine lente de l'Empire Portugais, lorſqu'une révolution de l'Europe l'accéléra.

Une révolte de payſans qui laiſſérent dans des bois & dans d'autres lieux impénétrables, une poſtérité encore aujourd'hui redoutée des Mogols; une guerre contre les Patanes des montagnes du Nord, qui, chaque année perçoient juſqu'au cœur de l'Indoſtan; un ſoulevement général occaſionné par une glorieuſe victoire que ces peuples remportérent ſur une grande armée; la défection du Kabouliſtan, ouvrage du propre frere de l'Empereur; & d'autres malheurs domeſtiques, donnerent, pendant pluſieurs années, à Akebar, des ſoins ſous leſquels eût ſuccombé un Prince qui n'eût pas réuni au ſouverain degré les qualités guerrieres. Partout Akebar prévint ou accabla les rebelles. Les auteurs ſecrets des troubles & des attentats, qui répandirent tant d'amertume ſur les jours de ce Prince, étoient, dit-on, les Moullahs & les faquirs Muſulmans, qui ne pouvoient pardonner à l'Empereur ſon orgueil, ſon mépris pour l'Alcoran, ſon penchant politique pour la loi de Brama, & ſurtout la protection éclatante qu'il accorda au Chriſtianiſme, dont il permit l'exercice public dans ſes Etats.

Et ſon fils auſſi, Gehanghir, ſon fils, ſe livrant imprudemment aux conſeils de quelques domeſtiques, commença contre lui une guerre impie par d'horribles brigandages, comme il le vit occupé à parcourir les Provinces pour y rétablir l'harmonie. Akebar vient, voit, bat, enchaîne Gehanghir. Ce fils dénaturé reſte ſix mois entre la vie & la mort. Un jour Akebar va le prendre par la main pour le conduire dans une forêt. Là, il lui montre les têtes de cent des principaux conjurés. Gehanghir reconnoît les traits de ſes malheureux amis, & tombe aux pieds de l'Empereur à demi-mort d'effroi. » Tu as oublié, malheureux, que je ſuis ton pere. Ce

Histoire des Indes.

» ſpectacle t'annonce ce que tu mérites; tu ſeras puni; mais je » me ſouviens que tu es mon fils, tu ſeras puni par tes remords » & par la honte de voir qu'à jamais on lira dans les faſtes de » l'Empire, que de tous les deſcendans de Tamerlan, Gehanghir » fut le ſeul qui attenta aux jours de celui qui lui avoit donné la » vie ». Akebar fut pere; ſa clémence, ſa tendreſſe & ſa confiance lui rendirent un fils. Il le chargea de réduire un Prince nommé Carn, dont les terres lui fermoient l'entrée du Bengale; cependant ſon ſecond fils, Pahari, devint l'objet de ſes préférences.

Les Miſſionnaires Européens diſpoſérent le cœur d'Akebar en faveur du Chriſtianiſme. S'il ne l'embraſſa pas par orgueil, par un intérêt politique, par un attachement invincible au plaiſir, il crut du moins qu'il falloit le faire entrer dans une Religion qu'il ſe propoſoit de compoſer pour ſon Empire. Comme ſes Etats étoient peuplés d'Idolâtres, de Mahométans & de Chrétiens, ſon deſſein fut, dit-on, de les rappeller tous à une même croyance, en laiſſant à chacun d'eux les points fondamentaux de leur Religion. La Métempſycoſe & la pluralité des femmes, la circonciſion & le baptême, le culte de Brama & de Mahomet joint à celui de Jeſus-Chriſt, tel étoit le mélange biſarre de ſa nouvelle loi. Pour combler ſes abſurdes & extravagantes impiétés, le légiſlateur ſe déclaroit le Dieu de ſes ſujets. Ce culte annoncé à Lahor, à la Cour, à l'armée alors aſſemblée pour la conquête de Kaſchemire, ne trouva aucune contradiction. Les Indiens aſſez groſſiers pour ne pas diſtinguer un homme d'un Dieu, ou trop timides pour ſuivre les lumieres de la nature contre les ordres du Prince, ſe proſternoient en la préſence d'Akebar, qui venoit tous les matins recevoir leurs hommages, leurs vœux & leurs prieres. Les Miniſtres & les courtiſans ne manquerent pas d'atteſter que le nouveau Dieu opéroit des miracles en faveur de ceux qui croyoient en ſa divinité. Content de s'être attribué les honneurs divins, il ne parut pas jaloux de ceux qu'on rendoit à Jeſus-Chriſt, à Brama & au Soleil; il rendoit lui-même au vrai Dieu

& aux fauſſes Divinités, l'encens qu'il recevoit des peuples. Ce Prince ne fut jamais plus comblé de proſpérités temporelles que dans ſes plus grands égaremens. Son armée qui venoit de l'adorer, s'empara, preſque ſans verſer du ſang, du Royaume de Kaſchemire, que les Indiens appellent leur paradis terreſtre. 99. 1583.

Tel eſt le récit du P. Catrou, fondé ſans doute ou ſur le rapport de Manouchi ou ſur celui de quelques Miſſionnaires. Cependant Rhoë, qui vint à la Cour du Mogol quelques années après, aſſure que ſi Akebar forma le projet de cette Religion mélangée, ce fut ſon fils Gehanghir qui l'exécuta, élevé dans une parfaite indifférence pour toutes les Religions. D'ailleurs ni Akebar ni ſon fils ne ſongerent à ſe faire adorer comme des Dieux, ils n'aſpirérent jamais qu'à la gloire de légiſlateurs, de prophêtes, de rivaux de Mahomet. Gehanghir reçut les hommages de ſes Peuples comme auteur & chef de ſa Religion, & non comme idole. Quant à Akebar, il étoit trop ſage & trop judicieux pour ſe repaître d'une pareille extravagance.

Parmi les Rois nouvellement ſoumis au tribut par les Mogols, Adelkan-Schah Roi du Dekan, de Cungan, de Viſapour tenta de relever ſa Couronne par une importante conquête. Avec une artillerie & des forces conſidérables, il enleva la Ville de Goa aux Portugais ; ceux-ci la recouvrérent quelque temps après. Il la reprit, & ils y rentrérent de nouveau. Ainſi la Métropole des Indes Portugaiſes chancela. Si elle fût tombée, ſa chûte eût entraîné celle de tous leurs établiſſemens ; c'eût été le ſignal d'un armement général des Princes Indiens contre des uſurpateurs haïs, dont la puiſſance ſe ſoutenoit par leur réputation. L'ardeur avec laquelle ils ſe portérent à la défenſe de leur place, jetta une telle frayeur dans le cœur d'Adelkan étonné de ſes pertes, que non-ſeulement il réſolut de renoncer à ſon deſſein, mais même il conſentit à acheter la paix, lorſque la vengeance parut attirer les Portugais ſur ſes terres. Il leur céda la propriété d'un pays ſur lequel étoient bâtis plus de 100 villages, à condition d'un côté, que ſes ſujets

jouiroient de la liberté du commerce dans toutes les Indes; de l'autre, qu'ils seroient obligés de vendre tout leur poivre aux Marchands de Goa. Ce traité ne fut pas si fidélement exécuté qu'il ne s'élevât quelquefois des différends considérables entre les deux Nations. Le Roi de Dekan, quoique tributaire, pouvoit néanmoins mettre sur pied une armée de 200 mille hommes, avec lesquels il inquiéta souvent la Cour d'Agra, quoiqu'elle possédât plusieurs places en propre dans l'intérieur de son pays.

998.
1589.
Philippe II venoit alors de réunir la Couronne de Portugal à celle d'Espagne. Sous prétexte de rétablir le comptoir Portugais de Ternate, il se proposa d'envoyer de puissans armemens dans cette partie de l'Inde, & Pierre Sarmiento, aussi bon Général que navigateur expérimenté, partit des Philippines avec 300 Espagnols & 1500 Indiens. Une tempête le jetta dans la rade de Motir, où les Insulaires prêterent sans résistance, à l'Espagne, serment de fidélité; mais les habitans de Ternate défendirent vigoureusement le Fort de Telingamma, & les maladies l'obligérent de ramener ses soldats aux Philippines.

Ces Isles qu'on a aussi appellées Luçones & Manilles, situées vis-à-vis les côtes de Malaca, de Siam, de Camboie, de Chiampa, de la Cochinchine, du Tonquin & de la Chine, formoient un puissant établissement à l'Espagne dans la mer des Indes. Après leur découverte, les Espagnols contens de s'être ouvert une route aux Indes Orientales, & d'en avoir heureusement profité pour s'établir aux Moluques, se bornérent, pendant plus de vingt ans, à soutenir leur établissement dans ces derniéres Isles. Dans le temps qu'ils y étoient aux mains avec les Portugais, on combattoit en Portugal & en Espagne avec d'autres armes. Ces deux Couronnes employoient la plume, les astrolabes & les cartes géographiques, pour faire valoir leurs prétentions & leurs droits. A la fin ce fameux procès fut décidé en faveur du Portugal, & le peu d'Espagnols qui restoient aux Moluques les abandonnerent volontiers, sans autre condition que d'obtenir leur passage en Espagne.

On

On ſçait à quel titre ces Couronnes ſe diſputoient ces pays lointains.

Histoire des Indes.

Ce fut alors que la Cour de Madrid commença ſérieuſement à tourner ſes vues du côté des Philippines, & que pour recueillir quelque fruit de l'entrepriſe de Magellan, elle réſolut de conquérir des Iſles ſur leſquelles on ne lui conteſtoit pas les premiers droits, droits ſinguliers qui aboliſſoient ceux de la nature & des gens. Une flotte partit du Mexique en 1592; mais elle eſſuya des maladies & des tempêtes, & le chef, Villalobos, n'ayant pu obtenir des rafraîchiſſemens des Portugais des Moluques, alla mourir de chagrin dans l'Iſle d'Amboine. Cette diſgrace rebuta les Eſpagnols, juſqu'à leur faire oublier l'intérêt qu'ils avoient à la conquête des Philippines.

Philippe II, reveillé par le P. Urbanetta, Religieux Auguſtin, donna de nouveaux ordres au Vice-Roi du Mexique pour équipper une nouvelle flotte. Michel-Lopez Legaſpi, guidé par un Maure, mouilla heureuſement dans le port de Zebu, en 1569. Les Eſpagnols ne trouverent point d'obſtacle à leur deſcente; mais ayant conçu quelque défiance des Inſulaires, ils emporterent la Ville d'aſſaut. Ce fut alors qu'ils fonderent leur premier établiſſement, qu'on appella *Nombre de Dios*, à cauſe de l'image du Sauveur, trouvée dans la maiſon d'un Indien. Urbanetta s'en alla dans la nouvelle Eſpagne tracer les cartes néceſſaires pour cette navigation, qu'on n'avoit encore faite qu'au haſard. Les Japonnois avoient des prétentions ſur ces Iſles, les Chinois les avoient autrefois poſſédées; ainſi les Eſpagnols s'y voyoient entourés d'ennemis, & ce fut par la crainte qu'ils eurent de ſe les attirer ſur les bras, qu'ils négligerent long-temps de s'y fortifier. Legaſpi étendit enſuite ſes conquêtes. En 1571 ayant ſubjugué ſans effuſion de ſang la Ville de Manille, il jetta les fondemens de celle qu'on voit aujourdhui, & Gomez Perez de las Marignas chargé du Gouvernement des Philippines en 1590, l'environna dans la ſuite d'une forte muraille; il y établit même une police admirable: ſes

Histoire des Indes.

successeurs marcherent sur ses traces. En 1575 D. François de Sande exécuta la fameuse expédition de Borneo, dans laquelle il pilla la Capitale de cette Isle, après en avoir vaincu le Roi. Il força au tribut les Isles de Mindanao & de Xolo. Pour animer les soldats, on avoit accordé aux plus braves des terres qui furent érigées en fiefs, avec de glorieuses distinctions que la Cour d'Espagne confirma. Stephano Rodriguez de Figueroa entreprendra en 1597 la conquête de Mindanao à ses propres frais, il rendra le nom Espagnol redoutable dans ces Isles, mais il mourra dans le cours de ses exploits. La guerre sera continuée long-temps avec différens succès. Il semble que jusqu'à aujourd'hui la Cour d'Espagne n'a pas connu le prix de ses possessions en Asie : toutefois si elles étoient mises en valeur, elles ne le céderoient peut-être pas au vaste Empire qu'elle a conquis en Amérique. Cependant on délibéra long-temps dans le Conseil de Philippe II & de Philippe III, s'il ne feroit pas avantageux à la Monarchie d'abandonner les Philippines & de les laisser occuper par quelqu'autre Nation, ou retourner aux Chinois, leurs anciens maîtres.

Jusqu'à la fin de ce siécle, les Portugais furent les souverains arbitres du commerce; les Indiens n'en pouvoient faire aucun sans leur permission & leurs passe-ports; la police, le code, l'empire des mers étoient entre les mains d'une Puissance despotique qui enchaînoit les terres, comme l'Océan; qui ne laissoit aux choses qu'une existence précaire & fugitive ; & que l'intérêt du moment invitoit à nuire à tout ce qui se trouvoit sur ses pas. Les Portugais, outre qu'ils avoient embarrassé de toutes sortes d'entraves, le négoce des Indiens, s'étoient reservé à eux seuls celui de la canelle de Ceylan, de la canelle sauvage de Cochin, du gingembre, du fer, de l'acier, du plomb, de l'étain, du léton, du cuivre, des planches, du bois de charpente, des armes, de la méche, du bambou, du miel, & du poivre. Ces reserves aussi bien que leurs passeports & les visites des navires qui passoient devant les places de leur domination, ont encore subsisté très-long-temps après le commencement de leur décadence.

Durant cet eſpace de temps, ils diſpoſerent, en quelque ſorte, à leur volonté, ils diſpoſerent ſeuls à leur profit d'un fond inépuiſable, ſur lequel tant de Nations ſe ſont enrichies après eux. Tous les ans il arrivoit en Portugal quinze ou vingt grands vaiſſeaux chargés des plus précieuſes marchandiſes de l'Orient, ſans y comprendre ceux qui venoient de la Chine, du Japon, de la Perſe, de l'Arabie & de l'Afrique. Lisbonne étoit l'apport général de tous les peuples de l'Europe, leſquels y verſoient leur or & leurs marchandiſes pour avoir part aux richeſſes de l'Afrique & de l'Aſie. L'affluence & l'empreſſement que le beſoin, la curioſité & l'amour de la nouveauté produiſoient, étoient un nouveau fond dont les Portugais ſçavoient tirer avantage. Enfin exerçant le commerce en monopole & ſans concurrence, ils mettoient eux-mêmes le prix à leurs marchandiſes, tant en Aſie qu'en Europe. Voici les cauſes de la décadence & de la ruine de leur puiſſance.

La conquête du Portugal par les Eſpagnols porta un coup mortel à ſon commerce. Les Rois d'Eſpagne plus occupés du bien de leurs ſujets naturels que de celui des pays conquis, négligerent d'envoyer des flottes marchandes aux Indes, d'entretenir l'eſcadre qui croiſoit ſans ceſſe ſur les côtes d'Afrique & d'Aſie, & de renouveller dans les Colonies les garniſons des places fortes; ainſi le chemin des Indes fut libre, le découragement abattit les Portugais humiliés, leurs forts & leurs comptoirs qui s'entraînoient réciproquement les uns les autres, ſouffrirent des dégradations qui devinrent bientôt irréparables, parce qu'on n'eut pas ſoin de les réparer. On obſervera que la conquête des Indes avoit été l'ouvrage des armes, de l'art militaire & des lumieres de l'Europe, autant que de la bravoure & de la cruauté des Portugais. Ainſi dans d'autres mains Européenes, le canon fera des breches à leur réputation; dans les mains d'une Nation Européene qui aura ſur eux l'avantage des circonſtances & du temps, il abattra leur puiſſance. Dans cette partie du monde où l'on voit peut-être plus de vices & moins de crimes qu'ailleurs, divers peuples qui s'étoient

foustraits à l'autorité du Pape, pouvoient s'ouvrir l'Orient, que les clefs de Rome leur avoient jusqu'alors fermé. D'autres fongerent que les bulles portées en faveur des Portugais & des Espagnols défendoient, non de commercer dans les Indes, mais de les conquérir; ils dirigerent leur intention au commerce; enfin l'illusion où la vanité Portugaise, qui s'attribuoit l'Empire exclusif des régions orientales, avoit jetté les autres Nations, se dissipa. On crut qu'il y restoit des peuples libres, & qu'en négociant avec les Indiens sans troubler les Portugais dans leurs possessions, ceux-ci n'auroient aucun droit de s'opposer au travail & à l'industrie d'autrui.

Les Indiens, qui, depuis les Albuquerques, n'étoient plus maîtres de leurs Villes, de leurs terres, de leurs biens, de leur trafic, & de leurs personnes, ne demeuroient asservis à la tyrannie que parce qu'ils n'avoient pas le courage de prendre les armes pour s'en délivrer, & qu'ils appréhendoient les suites d'une révolte infructueuse. Ce fut dans ces circonstances que les Hollandois parurent aux Indes, cherchant partout l'univers le pain que leur sol ne leur fournissoit pas, & des moyens de défendre contre toute la puissance Espagnole leur liberté qu'ils venoient de ravir. Leur ardeur à profiter du relâchement des Portugais & des dispositions des Indiens, étoit fomentée par des passions qui donnoient au sentiment pressant de leurs besoins toute l'activité, toute la force, toute l'opiniâtreté nécessaires pour franchir l'intervalle immense qui sépare l'état de nécessité de l'état d'opulence. L'espoir non-seulement d'une liberté assurée, mais encore d'une puissance brillante, l'ambition d'être les rivaux & les spoliateurs de leurs anciens maîtres, une haine que la diversité de Religion rendoit implacable, conspiroient dans le cœur de ces Républicains à la ruine de l'Empire Portugais dans les Indes : les Indiens trouverent les nouveaux aventuriers compatissans; ils se promirent qu'ils seroient équitables; ils se flatterent d'avoir pour amis ceux qui les auroient délivrés de leurs ennemis; tout rit aux Hollandois : leurs succès furent prompts.

Les Indes faisoient la fortune de l'Europe. Ce fut de-là qu'après s'être défendus contre le Roi catholique, avec des forces si inégales, les Hollandois tirerent de quoi le contraindre à une paix glorieuse. Ces Peuples qui dans leurs propres pays ont, pour ainsi dire, à combattre la mer & la terre, commencerent, malgré tout obstacle, à disputer de bonheur, de puissance & de richesses avec la plûpart de leurs voisins. Personne n'ignore que la Compagnie des Indes Orientales établie dans les sept Provinces, est le principal soutien de l'Etat & la principale cause de sa grandeur. Les Ecrivains Hollandois conviennent unanimement qu'Amsterdam ne devint le siége d'un grand commerce, que parce que les Espagnols, dans la crainte qu'Anvers, s'il recouvroit ses richesses, ne souffrît pas leur joug, & que les Portugais ne fussent pas assez humiliés, s'ils n'étoient appauvris, ne chercherent point à rétablir la navigation de l'Escaut, & embarrasserent de mille entraves le port de Lisbonne. L'Auteur de l'Avertissement qu'on lit à la tête du Recueil des Voyages qui ont servi à l'établissement & aux progrès de la Compagnie des Indes Orientales, remarque, à l'occasion du soin qu'eut l'Espagne d'empêcher les Hollandois de négocier en Portugal, qu'il n'y a pas apparence que ces Républicains eussent poussé leur navigation au-delà de l'Angleterre, de la France & de l'Espagne, de la Méditerranée & du Levant, de la mer Baltique & des pays du Nord, si les Espagnols n'eussent enlevé leurs vaisseaux & soumis leurs personnes aux rigueurs de l'Inquisition. Les Hollandois ne pouvant maintenir leur commerce sans les marchandises des Indes, furent donc contraints de chercher les moyens de se les procurer par d'autres voies, par les voies directes.

La guerre avec l'Espagne ayant ruiné une partie de l'ancien commerce de la Hollande, quelques marchands de Zélande s'associerent entr'eux en 1593, pour aller trafiquer dans les Indes Orientales, & particuliérement aux lieux où les Portugais n'avoient point d'habitudes. Pour éviter les incommodités que l'on trouve près de la Ligne, & les obstacles que d'autres Nations auroient

opposés dans les routes tracées, ils résolurent d'aller chercher un passage par le Nord-Est, d'où, en rangeant les côtes de la Tartarie & du Kathay, ils seroient descendus dans la Chine & dans les Indes. L'exécution de ce dessein commise à de grands hommes de mer ne réussit pas. Leurs recherches, continuées long-temps & renouvellées plusieurs fois, n'eurent pas plus de succès.

Pendant qu'on tentoit cette navigation du côté du Nord, Corneille Houtman déroboit aux Portugais le secret de la leur. Quelqu'indiscrétion le rendit suspect au Gouvernement de Lisbonne. Il fut arrêté & condamné à une grosse amende qu'on sçavoit être beaucoup au-dessus de ses forces; mais des marchands d'Amsterdam, dans l'espérance de tirer parti de ses lumiéres, payerent sa rançon. De retour dans sa patrie, il fit à ses libérateurs des ouvertures si intéressantes sur le commerce, qu'il se forma à Amsterdam une société dont il fut l'ame, sous le nom vague de *Compagnie des Pays lointains.* Houtman partit avec quatre vaisseaux. Après avoir reconnu Sainte Marie, Madagascar, & d'autres Isles de l'Afrique, sa flotte poussa jusqu'aux Maldives, rangea le Cap de Comorin, & entra dans le détroit de la Sonde. Quelques jours après, elle arriva à Bantam, une des principales Villes de l'Isle de Java.

Il y avoit dans cette Ville un Prince Indien auquel les Portugais donnoient le nom d'Empereur, parce qu'il étoit fils d'un Monarque qui avoit exercé un pouvoir absolu sur la plûpart des Rois de Java: mais ils refusoient leurs soumissions au fils, sous prétexte qu'ayant fait un long séjour à Malaca, il avoit conçu trop d'affection pour les Portugais, ausquels ils appréhendoient extrêmement d'être assujettis. Cependant il étoit reçu avec une haute distinction dans toutes les parties de l'Isle. Les Rois mêmes ne lui parloient que les mains jointes, suivant l'usage des esclaves à l'égard de leurs maîtres. Ce Prince se rendit à bord de la flotte Hollandoise, & Houtman conclut une alliance avec le Gouverneur. Les Hollandois commençoient à peine à établir leur comptoir, que

les Indiens, gagnés par l'argent & par les insinuations des Portugais, firent arrêter Houtman. Alors leur flotte attaqua celle des Javanois, & après l'avoir défaite, battit leur Ville en ruine. L'exécution des prisonniers Hollandois auroit suivi de près ces hostilités, si le Conseil de Bantam avoit pû s'accorder sur le genre de supplice. Houtman écrivit aux Officiers de la flotte, pour les presser, non-seulement de faire cesser le feu du canon, mais de s'éloigner même de la Ville, s'ils n'aimoient mieux le voir percé de fléches sur le rivage, & se voir eux-mêmes assaillis d'un orage terrible. On en vint à un accommodement; mais un Ambassadeur Portugais de Malaca, qui apporta dix mille réales & d'autres présens au Gouverneur, engagea ceux de Bantam à fermer les voies du commerce aux Hollandois, & l'on combattit. Toutes les espérances d'Houtman furent ruinées. On reprit ensuite le chemin de l'Europe.

Cette entreprise, quoiqu'elle n'eût pas été lucrative, confirma les Hollandois dans leur projet, & augmenta leurs espérances. On sçavoit la route des Indes, on avoit reconnu le pays, on voyoit qu'avec des forces, on auroit du succès. De nouveaux associés se joignirent aux anciens, & la Compagnie envoya une flotte de huit vaisseaux, commandée par M. Vannek. A la hauteur du Cap de Bonne-Espérance, une tempête poussa vers l'Isle de Madagascar cinq vaisseaux, qui, ayant doublé le Cap S. Julien, découvrirent une Isle que les Portugais avoient nommée l'Isle de Cirné, & que les Hollandois nommerent l'Isle Maurice, en l'honneur du Comte Maurice de Nassau: c'est celle que les François possédent sous le nom d'Isle de France. L'Amiral Hollandois entra dans la rade de Bantam, où les esprits étoient indisposés contre la Nation. Le Pilote Aodul, Guzarate de naissance, eut l'adresse de les adoucir, & de ménager un traité de commerce qui versa sur le champ une grande quantité d'épiceries sur la flotte Hollandoise.

Jacques Warvick, qui fit la fonction d'Amiral, après le départ 1008. 1599.

de Van Nek, perdit imprudemment une partie de ſon monde à Madure, Iſle voiſine de Java, parce qu'un Seigneur de l'Iſle repréſenta au Roi que ces étrangers étoient les mêmes, qui l'année précédente, avoient maltraité ſes ſujets. L'Iſle d'Amboine près des Moluques leur fut plus favorable; ils y obtinrent la liberté du commerce; mais les troubles de l'Iſle le gênerent, quoique les Portugais n'y fuſſent pas les maîtres, ils y poſſédoient un fort, d'où ils incommodoient les habitans; & l'arrivée des Hollandois leur cauſant de l'ombrage, ils faiſoient des mouvemens conſidérables pour les dégoûter de leur entrepriſe, par la crainte d'une guerre à laquelle ils ne les croyoient pas diſpoſés. Quelques Hollandois s'étant joints aux Inſulaires pour marcher contre les Portugais, cette générosité volontaire excita la reconnoiſſance de tous les habitans qui n'avoient oſé ſe flatter que des Européens priſſent parti pour eux contre des Européens.

Le premier comptoir de la Compagnie aux Indes fut établi cette année à Néra, Capitale de l'Iſle de Banda. Les Inſulaires ſe déchiroient alors par une cruelle guerre. Ceux de Néra avoient obligé les habitans de Labbetacra à s'enfuir dans l'Iſle de Wager. Le vainqueur, avec cinq caracores ou grandes galéres, pourſuivit les Labbetacres dans leur aſyle, maſſacra une partie de ces malheureux & de leurs alliés, & enfila leurs têtes avec des cordes, pour témoignage de leur triomphe. Ces têtes furent expoſées devant la maiſon du Schah Bander, ou premier Officier du port, & jettées en terre, au milieu d'une épaiſſe fumée d'encens. La guerre eſt un ſi grand malheur, pourquoi y ajouter celui d'en faire un crime? La barbarie n'eſt point naturelle à l'homme, mais elle l'eſt aux paſſions; & je le dirai à la juſtification des Portugais, malheureux le peuple qui a des ennemis barbares à combattre; il ſera bientôt auſſi barbare qu'eux, il aura des motifs pour être cruel, il pourra preſque l'être ſans honte; & en général, le vice eſt ſi contagieux, qu'on diroit que les hommes n'attendent pour s'y livrer que de le connoître. Celui qui aura ſans ceſſe le

mal

mal sous les yeux, sera un méchant homme ou le plus héroïque des hommes.

A Ternate, le Sulthan Babou, dont on a déja parlé, descendit à bord d'un vaisseau Hollandois, les conditions du commerce conclues. Là tout ce qui s'offrit à ses yeux, lui causa de l'admiration. Le soufflet de la cuisine lui parut surtout une invention charmante. Il le porta aussitôt à sa bouche, & souffla long-temps de toute sa force. Les Hollandois ayant tiré en sa présence quelques fusées, il les pria de lui en apprendre la composition : ce Prince les étonna par sa bravoure, dans une expédition contre l'Isle de Tidor. S'étant embarqué avec ses meilleures troupes pour attaquer un village, il se jetta dans l'eau avec une intrépidité merveilleuse & tua de sa main plusieurs de ses ennemis. Mais la cruauté souilla sa victoire. Le neveu du Roi de Tidor, âgé de 30 ans, lui fut amené parmi les prisonniers : par son ordre, on dit à ce malheureux jeune homme de se laver les mains; celui-ci s'étant courbé pour obéir, on lui fendit le dos à coups de sabre. Les inclinations militaires du Roi éclatoient jusques dans ses exercices de dévotion. Il avoit communiqué son humeur guerriere à ses sujets. Il se forma dans son Isle une espece de Gladiateurs, qui, avec une vanité égale à leur adresse, défioient les Hollandois au combat, & leur offroient de se battre un contre sept, avec la javeline & le sabre; un matelot du vaisseau l'*Amsterdam* leur proposa un combat singulier avec l'épée & le poignard, sa proposition ne fut point acceptée. Les Hollandois ayant dit au Sulthan que les Portugais avoient fait assassiner un Prince qui étoit à la tête de leur République, il leur assura que ces cruels Européens avoient haché en piéces son prédécesseur, & qu'ils avoient salé ses membres pour les envoyer à Malaca, outrage, ajouta-t'il, dont la vengeance lui étoit reservée.

Le pilote Davis a décrit le voyage d'une autre flotte Hollandoise, commandée par Corneille Houtman, qui fit cette même année un long séjour à Sumatra. Cette Isle étoit divisée en quatre

Royaumes, Achin, l'Ophir de Salomon, ſuivant les habitans Pidor, Manankabo & Aru. Les trois derniers étoient tributaires d'Achin; mais le Roi d'Aru, appuyé de celui de Jahor, avoit ſecoué le joug de la ſoumiſſion. Le Roi d'Achin, nommé Sulthan Aladin, avoit commencé ſa carriere par le métier de pêcheur. Sa valeur & ſa conduite l'avoient élevé par degrés, ſous le regne précédent, juſqu'à la qualité d'Amiral. Ses ſervices dans une guerre importante le rendirent ſi cher au Roi que ce Prince lui fit épouſer une de ſes plus proches parentes. Le trône vaqua. L'Amiral maître de toutes les forces de mer & de terre, prit ſous ſa protection, le petit-fils du feu Roi, fils du Roi du Jahor, & héritier d'Achin. La nobleſſe ayant entrepris de s'y oppoſer, mille des principaux Seigneurs furent mis à mort, & des hommes de baſſe extraction prirent leur place. Alors l'ambition de l'Amiral ne connut plus de bornes, & par le maſſacre du jeune Prince, il ſe fit proclamer Roi, du chef de ſa femme; depuis plus de vingt ans, il étoit en guerre avec le Roi de Jahor, pour ſoutenir ſon uſurpation.

Sulthan Aladin promit à Houtman un commerce libre, & joignit à cette promeſſe, une faveur extraordinaire dans cette Cour; c'étoit le préſent d'un poignard qu'il étoit défendu de porter, ſous peine de la vie, ſans l'avoir reçu du Roi; ce poignard donnoit le droit de prendre toute ſorte de vivres & de proviſions, ſans rien payer; & de traiter tout le monde en eſclave. Le commerce s'exerça d'abord avec beaucoup de tranquillité & de bonne foi, malgré les Portugais. Le Roi d'Achin demanda au Capitaine Hollandois ſon aſſiſtance contre le Roi de Jahor, en lui promettant pour ce ſervice une entiere cargaiſon de poivre. Houtman lui répondit par des proteſtations de zèle. Quelque temps après un Officier Indien vint le preſſer de ſe diſpoſer à battre la Ville de Jahor. Le Roi, ſous prétexte de traiter l'équipage, avant que de partir pour l'expédition, fit porter toutes ſortes de liqueurs ſur les vaiſſeaux Hollandois. Les matelots & les ſoldats burent avec avidité; leur tête ſe troubla. Les Indiens, dès qu'ils eurent

apperçu l'effet de leurs liqueurs, firent main baſſe ſur tout ce qui étoit autour d'eux. Tout le reſte auroit eu le même ſort, ſi la grandeur du danger n'avoit prévalu ſur les premieres vapeurs de l'ivreſſe, dans ceux qui avoient bu avec plus de ménagement. Le Capitaine Hollandois avoit été tué. Davis & Tomkins animerent ceux qui avoient ſurvécu, par la conſidération de l'honneur & du danger. Les Indiens étonnés de les voir reprendre leur ſang froid & leurs forces, montrerent bientôt que la lâcheté accompagne la trahiſon. L'artillerie Hollandoiſe jetta tant de conſternation parmi ceux qui oſoient ou attaquer ou ſe défendre, qu'ils ſe précipiterent dans les forts, ſans que les ſoldats armés qu'ils avoient dans leurs pares, euſſent la hardieſſe de s'avancer pour les ſecourir. Le Secrétaire & le Schah Bander périrent. Le Roi s'étoit cru ſi aſſuré du ſuccès de ſa trahiſon qu'il étoit venu ſur le rivage, pour jouir du ſpectacle. Sa fureur fut égale à ſa honte, quand il vit ſes eſpérances renverſées; il fit ſur le champ couper la tête à quelques Hollandois. Les deux vaiſſeaux de la République ſortirent auſſitôt du port. On ne ſait que ſoupçonner ce qui avoit pu altérer ainſi les ſentimens de la Cour, & l'on accuſe du crime ceux qui étoient intéreſſés à le commettre, les Portugais.

Dans la boiſſon envoyée aux Hollandois, on avoit jetté une ſemence qui a la force de troubler tout d'un coup l'imagination, juſqu'à montrer les objets tout différens de ce qu'ils ſont en eux-mêmes, & qui devient un poiſon mortel, lorſqu'elle eſt priſe avec excès.

Les Anglois ont regardé la relation de Davis comme une des principales clefs qui leur ayent ouvert l'entrée des Indes Orientales, par les lumieres qu'elle répandit en Angleterre, & par les deſirs qu'elle réveilla. Le ſuccès des voyages des Portugais n'avoit pas été plutôt confirmé, que les Anglois avoient aſpiré à la même gloire, & aux mêmes avantages. La Grande-Bretagne, après avoir long-tems reçu, comme les autres Royaumes de l'Europe, les marchandiſes des Indes des mains des Vénitiens, n'avoit

Histoire des Indes.

réfléchi sur les moyens d'avoir ces mêmes marchandises par une voie plus directe & moins dispendieuse, qu'à la vue de la riche cargaison d'une carraque Vénitienne qui avoit fait naufrage sur l'isle de Wight. Quelques Marchands résolurent alors de tenter ce commerce par la Turquie, suivant le cours qu'il avoit alors. Avec des lettres de la Reine Elisabeth au Grand-Seigneur, ils obtinrent de ce Prince la liberté de trafiquer en droiture, dans tous les Etats de sa domination, sur des vaisseaux Anglois. C'est ce qui donna naissance au commerce du Levant, le fondement du commerce des Indes. Quelque profit que la nation retirât de cette permission, & du traité conclu entre les deux Puissances, on aspira bientôt à partager avec les Portugais l'avantage de trafiquer dans les Mers mêmes de l'Orient. Un Marchand de Londres nommé Thorne, qui avoit acquis à Séville des connoissances sur ces pays lointains, avoit déja proposé de chercher un passage au Nord pour aller à l'Orient. On navigua sur son plan, & l'on ne réussit pas. Enfin François Drake fit le tour du monde, le Capitaine Stephens alla aux Indes par le cap de Bonne-Espérance en 1582, & Cavendish dans sa course autour du globe, trouva une route sûre pour aller en Orient. Aux lumieres rassemblées par les voyageurs, se joignirent celles de plusieurs particuliers qui avoient été aux Indes ou par terre ou sur les flottes mêmes du Portugal, soit pour observer les établissemens de ce Royaume, soit pour prendre part au commerce. Enfin trois vaisseaux Anglois pénétrerent dans ces contrées éloignées en 1591, sous le commandement des capitaines George Raymond, Abraham Kendal, & Jacques Lancaster. Les années suivantes, on ne cessa d'équipper des vaisseaux à Londres, pour suivre les traces de cette flotte; mais ils n'arriverent pas à leur but : cependant les désagrémens qu'ils essuyerent, se trouverent bien compensés par les richesses qu'ils enleverent aux Portugais. L'on pouvoit considérer les malheurs d l'Espagne & du Portugal, dans la conduite de leurs flo d'Orient, comme les présages certains d'une révolution da

commerce. L'affoibliſſement des maîtres de l'Océan Indien en ouvroit inſenſiblement cette route à toutes les Nations. D'un autre côté, l'Angleterre retiroit des courſes de ſes Armateurs un profit ſi grand, que ſi le marché eût dépendu de ſon choix, elle auroit volontiers renoncé, dit un Auteur Anglois, à l'avantage de former des établiſſemens dans les Indes, pourvu qu'elle eût conſervé celui de prendre les carraques & les riches vaiſſeaux Portugais, dont le pillage valoit bien les produits du négoce. Ainſi les Anglois attaquoient par les fondemens une puiſſance déja chancelante ; & c'eſt ici une nouvelle cauſe de la décadence & de la ruine du commerce des Portugais.

Cependant il falloit que l'Eſpagne & le Portugal réunis paruſſent bien formidables aux Anglois, puiſque malgré les pertes que ces Puiſſances eſſuyoient ſur des Mers ouvertes à tous les Européens ; leurs vainqueurs différoient à les attaquer dans la mer des Indes, c'eſt-à dire, dans le lieu même qui excitoit leur jalouſie & leur convoitiſe. Cependant il s'échappoit par intervalles quelques Marchands de Londres qui s'expoſoient à tous les riſques d'une entrepriſe ſi périlleuſe. On ne manqua pas d'eſpions ſur les flottes du Portugal, leſquels obſerverent la diſpoſition des Mers, & l'état des Portugais dans l'Inde. Enfin il ſe forma un corps de Marchands, de Gentilshommes, de gens riches de toutes ſortes de conditions, au nombre de 116, avec le Comte de Cumberland à leur tête, auxquels la Reine Eliſabeth accorda, par une chartre, la permiſſion d'exercer le commerce aux Indes Orientales, ſous le titre de *Compagnie de Marchands Avanturiers*. Telle eſt l'origine du commerce que les Anglois font aujourd'hui dans l'Orient. Leurs voyages dans les Indes n'offrent point cette ſuite de guerres & de conquêtes qui compoſent l'Hiſtoire des expéditions Portugaiſes. Leurs tentatives n'avoient gueres pour but que le commerce ; c'étoient des entrepriſes, non de conquérans, mais de marchands.

1009. 1600.

Dans le Mogol, l'Empereur Akebar s'appliquoit conſtamment

Histoire des Indes.

à donner à ses Etats la forme d'un Empire policé par un Prince aussi sage que vaillant : les Arts, les Sciences & le Commerce, attirés par de forts encouragemens, défrichoient heureusement ces terres hérissées des ronces de la barbarie. Le Christianisme & les Européens concouroient merveilleusement à l'exécution de ce projet, dont le Vice-Roi de Goa tâchoit de tirer avantage, pour la Religion sans doute autant que pour le commerce. Cependant Akebar n'étoit pas Chrétien. L'an 1597, il s'étoit préparé à célébrer, en l'honneur d'une fille du soleil, une fête magnifique. Tout étoit prêt, le jour étoit serein, lorsque tout à coup la foudre tomba du Ciel. L'autel, le camp, le palais impérial de Lahor, & une partie de la ville furent consumés. L'Empereur se retira dans le Royaume de Kachemire pour s'éloigner d'un lieu qui lui reprochoit son impiété, & pour fuir la vengeance divine, comme si la vengeance divine, la honte & les remords ne suivoient point les personnes, & fussent attachés aux lieux. Cependant Akebar se livra plus que jamais aux plaisirs & aux affaires; mais le tems des humiliations & des malheurs étoit venu.

Mustafa, ce Roi d'une partie du Dékan que le Mogol avoit détrôné, étoit venu à bout de rentrer dans son ancien domaine, en qualité de Malek ou Roi. L'Empereur confia ses armes à son second fils Pahari, ou Mourad, dans le dessein d'apprendre aux peuples qu'il étoit plus digne du trône que son fils aîné Gehanghir. Les armées se joignirent proche de Cambaie; tout plia sous la valeur de Mustafa; Mourad fut trouvé parmi les morts. Suivant d'autres écrivains, Mourad étoit à la tête d'une révolte contre son pere. Akebar crut, dit-on alors, qu'il étoit homme, & connut combien l'homme étoit misérable. Il fit à Agra les apprêts d'une formidable entreprise, & la découverte d'un poison infaillible. L'espérance de punir glorieusement les rebelles déclarés, & de se défaire sourdement des courtisans suspects, le consola. Je ne sçais si son premier projet fut exécuté; mais on assure qu'il créa une charge d'empoisonneur à sa Cour. Cependant ce fut l'Empereur

qui exerça ordinairement les fonctions de cette charge. Les malheureux qu'il destinoit à la mort recevoient de sa propre main les pillules empoisonnées, & les avaloient en sa présence. Ce Prince partageoit tous les soins de ses Ministres parmi lesquels il faut distinguer ses bourreaux. Cependant il étoit juste, à ce qu'on assure, & même doux; mais il se trouva dans ces cruelles circonstances qui imposent la nécessité d'être sévere & même cruel.

Dans le courant de l'année 1000, il étoit arrivé aux Indes plusieurs flottes Hollandoises. Olivier de Noort y avoit pénétré par le détroit de Magellan; les Espagnols l'écarterent des Philippines. Il observa que ces Européens n'étoient point redevables à la violence, de la docilité des Insulaires qu'ils maîtrisoient. Ils étoient en petit nombre dans l'Isle; mais dans chaque quartier, ils avoient un Prêtre qui avoit beaucoup de crédit sur l'esprit des habitans, & s'ils ne tenoient pas tous les Insulaires dans la servitude, ajoûte l'Amiral Hollandois, c'étoit uniquement faute de Prêtres. Les Hollandois ayant été mal reçus dans l'Isle de Capul, la derniere des Philippines, ils se crurent autorisés à commettre ouvertement toutes sortes de brigandages. Un combat les obligea d'aller se radouber à l'Isle de Bornéo. L'année suivante Noort jetta l'ancre devant Joartam dans l'Isle de Java. Le Roi du pays étoit un usurpateur, qui, cinq ans auparavant, tenoit Balambuam assiégée, lorsque les premiers vaisseaux Hollandois avoient paru aux Indes. Il avoit pris la ville, & détruit toute la race Royale. Ses conquêtes embrassoient les couronnes de Surbaia, de Joartam, de Passarvan, & de Balambuam. Le grand Pontife des Idolâtres de l'Isle, âgé de 120 ans, entretenoit plusieurs femmes pour soutenir sa chaleur, & le nourrir de leur lait. Quoiqu'il fût ennemi des Chrétiens, le Roi les laissoit en liberté dans les terres de sa dépendance; il ne levoit même sur eux aucun tribut, récompensé sans doute de sa générosité par d'autres avantages.

D'un autre côté, Vander-Hagen ne fit, pour ainsi dire, que passer devant Bantam. La Compagnie des Indes Orientales n'avoit

Histoire des Indes. alors aucun établiſſement dans l'Iſle de Java. Lorſque ce Capitaine parut devant l'Iſle d'Amboine, les Orancayes ou Nobles du pays, lui demanderent ſon ſecours contre les Portugais; le prétexte étoit favorable pour venger tant d'outrages que les Hollandois avoient reçus de ces cruels ennemis, & pour les chaſſer, s'il étoit poſſible, d'une Iſle où la Compagnie avoit tant d'intérêt à s'établir. L'Amiral refuſa le ſecours en homme qui ſouhaite d'être preſſé; on aſſiégea le fort Portugais, mais inutilement. Cependant les Hollandois commencerent une alliance avec les Inſulaires, ſous prétexte d'unir leurs forces contre leur ennemi commun. Ceux-ci bâtirent un fort, & leurs alliés y mirent garniſon.

Il s'étoit formé en Hollande une nouvelle Compagnie ſous le nom de *Compagnie de Brabançons*. Van Caerden, chef de la flotte de cette Société, tourna toutes ſes idées de commerce & d'établiſſement vers l'Iſle d'Achin, quelques diſgraces que des vaiſſeaux de Zélande y euſſent eſſuyées. Malgré les juſtes allarmes que lui inſpiroient les Portugais, il en crut ſon courage qui lui rappelloit que dans des entrepriſes de cette nature, il falloit donner quelque choſe au haſard. Banniſſant toutes les apparences de crainte, il ſe rendit au Palais du Roi. Ce Prince reçut ſes préſens, mais il refuſa la lettre qui lui fut préſentée de la part du Prince d'Orange, *parce qu'elle étoit écrite ſur un parchemin fait de peau de pourceau*, à ce que les Portugais lui inſinuerent, ſi l'on en croit les Hollandois. Cependant la faveur de Caerden fut aſſurée & confirmée par le préſent que le Roi lui fit d'un habit Maure & d'un poignard. Guéri de ſes défiances, il éprouva tout-à-coup l'infidélité des Indiens. Les avis qu'il reçût de différentes conſpirations, l'engagerent à ſe ſaiſir de tous les bâtimens qu'il trouva dans la rade. Les hoſtilités commencerent auſſi-tôt du côté de la Ville, d'où les habitans faiſoient des décharges ſur la flotte. Enfin les préparatifs ſeuls des Inſulaires chaſſerent la flotte Hollandoiſe qui partit avec la moitié de ſa charge.

1010. 1601. L'année ſuivante Van Nek dont l'ancienne Compagnie avoit éprouvé

éprouvé la valeur & la prudence, conduisit une flotte Hollandoise aux Moluques, à la Chine & à Patane. Son arrivée aux Moluques eut l'éclat d'une fête, & la joie fut commune entre les Insulaires & les Hollandois déja établis à Ternate. Les Portugais de Tidor écrivirent au Roi de Ternate une lettre dans laquelle ils disoient, suivant les relations Hollandoises, que les Hollandois ne cherchoient qu'à dépouiller les Rois; qu'ils n'avoient ni Loix ni Religion; que parmi eux le fils vivoit dans un commerce impur avec sa mere; qu'ils se souilloient enfin les uns les autres par des actions abominables. Le Roi de Ternate fut spectateur d'un combat entre les Nations rivales; le courage des Hollandois le satisfit. A Patane, Van Nek eut beaucoup à souffrir & beaucoup plus à redouter de la jalousie des Portugais & des Siamois; mais sa sagesse & son courage, soutenus par ses présens, lui firent surmonter toutes les difficultés.

Patane formoit un puissant Royaume qui payoit à Siam le tribut annuel d'une fleur d'or & de quelques habits de velours ou d'écarlate. La Reine qui gouvernoit l'Etat depuis la mort de son mari, étoit âgée d'environ 40 ans. Elle passoit presque tout le jour dans son Palais avec ses femmes d'honneur à qui cette qualité ôtoit la liberté de se marier. Lorsque les Hollandois allerent prendre congé d'elle, & lui recommander les facteurs qu'ils laissoient dans ses Etats, elle leur promit une protection constante, pourvu que leur conduite répondît à ses espérances, & surtout qu'ils ne tombassent jamais dans l'ivresse. Elle leur fit des excuses de ne les avoir pas traités assez souvent comme la civilité le prescrivoit, dit-elle, à une femme.

La navigation aux Indes Orientales devint une entreprise si commune en Hollande, qu'on ne cessa plus d'en voir partir des vaisseaux. Le plus grand mérite de ces premiers voyages est d'avoir servi par degrés à former la puissance de la Compagnie Hollandoise, les uns par les simples voies du commerce, d'autres par celles de la ruse & de la négociation, d'autres par celle des armes.

Histoire des Indes.

Jusqu'à présent les Hollandois n'avoient fait que de légers essais de leur courage; Wolphart Harmansen eut la gloire d'être appellé par la fortune à porter le premier aux Portugais de grands coups propres à remplir les grandes vues de la Nation. Les outrages essuyés par la Compagnie dans toutes les occasions, où les premiers navigateurs Européens s'étoient crus les plus forts, animerent son zèle. Lorsque l'Amiral Hollandois apperçut auprès de Bantam une flotte Portugaise, on conclut avec une ardeur unanime que, ne devant s'attendre qu'à de nouvelles insultes de la part d'une flotte armée pour la ruine du commerce de la Nation, il falloit l'attaquer, malgré l'inégalité des forces, encouragé, comme on devoit l'être, par le triple motif d'acquérir de l'honneur à la Patrie, d'assurer la liberté du commerce, & de remplir le serment par lequel on s'étoit engagé à remplir les vues des intéressés. L'Auteur du Journal nomme cette entreprise un événement des plus considérables & digne de la valeur des anciens Romains. Après des combats réitérés, Harmansen alla porter à Bantam la nouvelle de son triomphe, qui délivroit les habitans des horreurs d'un siége. On le reçut dans la Ville comme un Libérateur. C'est de cette heureuse témérité que les Hollandois ont tiré les plus grands avantages pour leur commerce.

Depuis près d'un siécle que l'Europe retentissoit du bruit des conquêtes des Portugais & des Espagnols, les François, leurs plus proches voisins, n'avoient point paru aspirer à partager leurs avantages, quoiqu'on ne parlât qu'avec admiration des richesses que ces Nations tiroient continuellement de la source inépuisable qu'elles s'étoient ouverte. Les mouvemens des Anglois & des Hollandois exciterent enfin l'émulation des Marchands de Bretagne. Une Compagnie formée à S. Malo, à Laval & à Vitré, entreprit de *sonder le gué & de chercher le chemin des Indes pour aller puiser à la source* des matiéres dont les François faisoient en Europe la plus grande consommation. Dans cette vue, on équipa deux navires en 1601; mais ils ne partirent pas sous la protection de la

fortune. Pyrard embarqué sur un de ces bâtimens, a donné une relation fidéle & judicieuse de leur voyage & de ses malheurs. Il ne fut de retour dans sa patrie qu'en 1611. Cet essai malheureux fut suivi en France d'un long engourdissement. HISTOIRE DES INDES.

La Compagnie des Indes Orientales d'Angleterre, autorisée & appuyée par le Gouvernement, avoit fait un fond de 70 mille livres sterlings pour l'équipement d'une flotte & pour l'achat des marchandises. Lancaster & Davis chargés de ses intérêts, gagnerent 1011.
heureusement, l'année suivante, le port d'Achin dans l'Isle de 1602.
Sumatra. La réputation de l'Angleterre s'y étoit répandue, depuis les grandes victoires que cette Couronne avoit remportées sur l'Espagne. On reçut ses vaisseaux avec de grandes démonstrations de joie & d'amitié. Ses Agens obtinrent que les Anglois jouiroient d'une liberté entiere pour leur commerce, leurs biens & leurs personnes, avec l'exemption de tous droits d'entrée & de sortie, l'exercice de leur Religion & celui de la Justice, suivant leurs usages, sur les criminels de leur Nation, & la protection des vaisseaux du pays. A l'audience que le Prince avoit donnée à l'Amiral, ses propres femmes, richement vêtues, avoient joué des airs de danse sur divers instrumens; faveur extraordinaire, car le Roi n'accorde la vue de ses femmes qu'à ceux qu'il honore d'une considération distinguée. Les Anglois n'oublierent rien pour rendre les Portugais & les Espagnols suspects & odieux à cette Cour. Un Ambassadeur Portugais, envoyé à Achin pour observer & traverser Lancaster, demanda au Roi la permission de bâtir un Fort, sous prétexte que la Ville étant sujette aux incendies, les Portugais avoient besoin d'une retraite pour mettre leurs marchandises à couvert. Le Roi, pénétrant son artifice, lui répondit : » Votre » maître pense-t'il à marier une de ses filles avec mon fils, pour » marquer tant d'inquiétude pour la conservation de ma capitale? » Dites-lui qu'il n'a pas besoin pour cela d'un fort, & que je » donnerai pour comptoir à ses gens une bonne maison à deux » lieues de ma Ville, où, sous ma protection, ils n'auront à

Histoire des Indes.

» craindre ni le feu ni leurs ennemis ». Du port d'Achin, avantageusement situé pour le commerce de Bengale; de Java, des Moluques & de la Chine, Lancaster alla faire une riche prise dans les détroits de Malaca. Ce butin le mettant en état, non-seulement de completter sa cargaison au port d'Achin, mais d'y faire honneur à la Nation Angloise en y reparoissant avec les fruits de la victoire, il ne balança point à prendre la résolution d'y retourner; il acheva de perdre les Portugais & les Espagnols dans l'esprit du Roi. En passant à l'Isle de Java, l'année suivante, le Roi de Bantam, enfant âgé de dix ou onze ans, qui se mêloit déja de gouverner avec le secours d'un conseil, permit aux Anglois une vente publique. L'usage du pays étoit de fournir le Prince avant les sujets; cette préférence parut d'autant plus juste aux Anglois qu'on leur assura que leurs marchandises seroient vendues plus cher à la Cour qu'aux particuliers. Lancaster envoya une pinace aux Moluques, pour y jetter les fondemens du commerce.

Son retour en Angleterre mit comme le sceau à l'établissement de la Compagnie des Indes. Il n'y manquoit rien dans l'opinion des Anglois, puisqu'elle étoit également fondée sur l'autorité de la Reine, & sur le consentement des Monarques Indiens dont les Etats faisoient le but de leur commerce. Le Capitaine Lancaster fut récompensé de ses travaux, tant par la dignité de Chevalier, que par le privilége de jouir tranquillement de sa réputation & de ses richesses à la tête d'une Compagnie qui le reconnoissoit pour son fondateur. Après son départ des Indes, l'établissement des Anglois à Bantam essuya de violens orages, de la part des Javans, le peuple du monde le plus lâche, le plus vindicatif, & le plus meurtrier, car les meurtres sont une grande partie du revenu du Roi. La Loi ne les punit que par une amende; une amende en appelle toujours une autre, les parens & les amis du mort ne manquent pas de tuer l'assassin. Les Hollandois rendirent aussi aux Anglois de mauvais offices dans cette Isle, en dénigrant leur Reine & la Nation par des récits où la vérité, suivant les termes

d'Edmond Scot, n'étoit pas moins bleſſée que la bienſéance, cependant leur comptoir fut achevé. La jeuneſſe du Roi & la diviſion des Seigneurs remplirent ce pays de déſordre. Dans l'eſpace de trois mois la Ville eſſuya cinq incendies en 1603, & l'année d'après, lorſque les Hollandois de Jahor ayant été obligés d'abandonner le comptoir qu'ils avoient dans ce pays, ſe réfugierent à Bantam, leur entrée y fut ſignalée par deux nouveaux embraſemens. Les Hollandois fuyoient Jahor, parce que les Portugais qui preſſoient vivement par les armes les Indiens, n'accorderoient la paix qu'à condition qu'on leur livreroit leurs hôtels; le Roi les pria de ſe retirer, aimant mieux eſſuyer toutes les horreurs de la guerre que d'en acheter la fin par une lâcheté, & cherchant toutesfois à écarter les cauſes qui attiroient ſur lui ce fléau.

Les Hollandois, au milieu de leurs proſpérités, avoient ouvert les yeux ſur un inconvénient capable de les interrompre, & peut-être d'en cauſer la ruine : c'étoit la pluralité des compagnies qui ſe formoient de jour en jour, ſans aucune correſpondance dans leurs projets; d'où il arrivoit qu'elles chargeoient quelquefois en même temps pour le même port; ce qui faiſoit baiſſer le prix de leurs marchandiſes. Les Etats généraux ayant pris connoiſſance de la choſe, aſſemblerent à la Haie les Directeurs des différentes Compagnies, qui conſentirent à ne former déſormais qu'un corps. Le traité confirmé par l'autorité ſouveraine eſt de l'an 1602. Il faut néanmoins reconnoître que c'eſt à la multiplication de ces ſociétés que les Hollandois ſont redevables de leur fortune aux Indes; car ſi l'on n'avoit envoyé conſécutivement eſcadres ſur eſcadres, ſi l'on eut attendu le retour de l'une pour en faire partir une autre, les Eſpagnols les auroient infailliblement interceptées, le cours du commerce auroit été arrêté dès ſon origine, & les particuliers, dégoûtés ou ruinés, auroient renoncé à des entrepriſes dans leſquelles les riches marchands ne s'engagerent qu'à la vue des grands ſuccès des premiers vaiſſeaux, dont les équipages n'étoient compoſés que de gens obérés ou

vagabonds, les seuls que l'on pût porter à entreprendre des voyages si périlleux.

Georges Spilberg, parti de Hollande avec une simple commission, travailloit alors à s'établir dans l'Isle de Ceylan. Le grand Roi de l'Isle, Souverain de Candy, nommé en langage chingulais Fimala-Darma-Suria-Ada, avoit délivré son Royaume de la domination des Portugais. Ceylan étoit divisée en plusieurs Etats. Mara-Vaga, Roi de la partie dépendante de la ville de *Sètavacca*, fut trahi par un de ses bâtards, qui eut l'audace de l'assassiner & de s'élever sur son trône. Cet usurpateur, nommé Darma, ne laissa aux Portugais que les établissemens de Columbo & de Manar. Ceux du Royaume de Candy, dans le centre de l'Isle, eurent à soutenir contre lui de longues guerres, dans lesquelles ils furent secourus par les Portugais : la mort de Darma les termina. Les Portugais s'étoient dès-lors frayé des chemins libres dans l'Isle de Ceylan, & par leur alliance avec le Royaume de Candy, ils étoient parvenus à s'en rendre maîtres. La plûpart se marierent avec des femmes du pays. Un jeune homme élevé & baptisé à Goa, sous le nom de Don Juan d'Autriche, leur parut propre à consolider leurs établissemens; on le fit grand Modeliar ou premier Ministre du Roi. Don Juan gouverna avec une habileté qui le rendit maître des affaires, & sans inspirer la moindre défiance à ses protecteurs, il gagna le cœur des troupes & se rendit cher à la Nation. Mais aussitôt que le Roi fut mort, il se déclara Roi. Les Portugais parurent condamner son entreprise, il les fit massacrer. Ceux de Goa & des autres établissemens Portugais armerent contre lui; il les défit l'an 1590. Pedro Lopez de Souza, Commandant de la flotte, devoit épouser la Princesse Catherine, fille & héritiere du feu Roi de Candy, & jouir avec elle des droits de la Couronne; Don Juan épousa cette Princesse. Quelques Portugais eurent le temps de se mettre à couvert sous les murs de Columbo. Pendant quelques années, Don Jérome Oviedo tenta plusieurs fois de rétablir sa Nation dans le Royaume

de Candy. Après deux batailles sanglantes, les Portugais ne mirent plus de troupes en campagne, mais ils employerent toute sorte de ruses pour corrompre les Commandans des forteresses royales. D. Juan de son côté n'épargnoit rien pour se saisir des places qu'ils avoient conservées. Ce fut dans ces conjonctures que Spilberg vint offrir au Roi de Candy le secours des Hollandois pour achever la ruine de ses ennemis; avec cette circonstance singuliere qu'il ignoroit l'état de l'Isle, & qu'il ne devoit la connoissance du Royaume de Candy qu'au hasard. Ce Capitaine tâcha ensuite de réconcilier sa Nation avec le Roi d'Achin, pendant que le Roi de Candy la combloit de faveurs. Cependant sur quelques soupçons d'intelligence entre les Hollandois & les Portugais, celui-ci fit assassiner, l'année suivante, le Vice-Amiral Weert; mais le lendemain de ce massacre, il employa les prieres, les sermens & les excuses pour regagner l'amitié des Hollandois. Si le nouveau Vice-Amiral ne se livra pas sans reserve à la Cour de Candy, il ne quitta du moins l'Isle qu'avec des ménagemens qui en laissoient l'entrée libre à sa Nation. Elle recueille encore des fruits précieux de cette sage politique.

Le traité d'union des Compagnies Hollandoises fut bientôt justifié par les suites, & c'est à ce point, comme à sa véritable époque, que l'on fixe l'origine de ces accroissemens continuels de richesses & de forces, qui ont rendu la Hollande si puissante. Les préparatifs de la premiere flotte de la Compagnie répondirent à ses grandes vues; elle fut composée de 14 navires, la plûpart de 6 & de 800 tonneaux, munis d'une bonne artillerie, & montés par plus de mille hommes d'équipages. Avec ces forces, l'Amiral 1012.
Vybrand de Warwick confirma d'abord l'établissement de Ban- 1603.
tam, & donna au comptoir une nouvelle forme, par un réglement célebre qui devoit servir de loi fondamentale pour le Gouvernement, & qui passe pour un modéle nécessaire à suivre dans tous les établissemens de cette nature. On y voit comme la quintessence du commerce & de la politique des Hollandois. Ces

Histoire des Indes.

ſages diſpoſitions furent ſi bien ſecondées, que dans le ſeul cours de cette année, les Hollandois & les Anglois chargerent pour l'Europe plus de 48000 ſacs de poivre. La flotte Hollandoiſe ſe diviſa pour aller former différens comptoirs, attaquer les Portugais, & diſpoſer les Chinois à recevoir la Nation. Au milieu des négociations de Warwick, les Chinois diſoient déja que ſous le regne de Hombon, il y avoit environ deux cens ans, une Nation nommée Hollam s'étoit déclarée vaſſale de ce Monarque, que Hollam & Hollande étoient ſans doute le même nom, & qu'ainſi les Hollams qui avoient diſparu de la Chine, y revenoient avec le nom de Hollandois. Cette imagination pouvoit produire un jour des effets extraordinaires.

Des marchands Chinois tenterent vers ce temps-là de ruiner la Colonie naiſſante des Eſpagnols aux Philippines. Un incendie avoit déja commencé cet ouvrage; une conſpiration alloit le conſommer. Les Chinois établis à Manille dans le fauxbourg de Parian, ſous le nom de Sangleys, avoient à leur tête un Chinois converti, qui devoit entrer dans la Ville avec vingt-cinq mille hommes, égorger les Eſpagnols, & ſe faire proclamer Roi. Don Pedro d'Acugna, Gouverneur, averti de leurs deſſeins, ne put empêcher qu'ils ne ruinaſſent diverſes habitations; il eut même un détachement taillé en piéces. Les Sangleys, fiers de cet avantage, s'abandonnerent à toutes ſortes de violences juſques dans les fauxbourgs de Manille. Envain Don Pedro fit-il tomber leur chef entre ſes mains, ils ſembloient n'avoir perdu qu'un de leurs ſoldats. Les défaites réitérées ne ſervoient qu'à ranimer leur furie qui ſuppléoit à la force; il ne fallut rien moins que le ſang de vingt-cinq mille d'entr'eux pour éteindre la révolte, & ſans le ſecours des naturels du pays, des Japonois & autres étrangers, les Eſpagnols auroient vraiſemblablement ſuccombé. Après cette horrible cataſtrophe, le Gouverneur ſe vit menacé de toutes les forces navales de la Chine, dont il détourna les coups par des excuſes & des préſens. On avoit déja éprouvé ſur la fin du dernier ſiécle

ſiécle ce qu'on avoit à craindre de la part des Chinois de Manille, toujours attentifs à profiter des embarras dans leſquels les Eſpagnols ſe trouvoient, pour creuſer des abîmes ſous leurs pas. Ainſi lorſque Las Marignas, cet homme de grande réputation, lequel avec les ſeules reſſources de la juſtice, de la douceur, de l'induſtrie, avoit bâti les murs de Manille & rempli le port de galéres; ainſi, dis-je, lorſque Las Marignas étoit en mer pour aller aux Moluques, avec une flotte qu'il avoit formée, en engageant adroitement les habitans, peu portés pour cette expédition, à concourir à la dépenſe, par de faux bruits de guerre de la part de la Chine ou du Japon, des Mandarins devoient fondre ſur les Philippines avec un grand nombre de vaiſſeaux & y exterminer les Eſpagnols, avant que leur flotte fût de retour des Moluques. Ils parurent en effet devant Manille; mais les vaiſſeaux Eſpagnols y étoient déja rentrés, parce que les Chinois de l'équipage de la Capitane avoient empêché l'expédition par leur révolte. Cependant on avoit laiſſé à cette Nation la liberté de commercer & même de s'établir aux Philippines, nonobſtant les terribles conſéquences qu'avoit eues à cet égard la politique du Gouvernement, fondée ſur les grands droits qu'ils retiroient de ces étrangers, & on n'en fut pas déſabuſé par de nouvelles expériences.

HISTOIRE DES INDES.

Le deſſein formé par les Hollandois de détruire aux Indes la puiſſance Portugaiſe, ſe déclara par la grandeur de leurs armemens & par la violence de leurs entrepriſes. Vander-Hagen, dont on a déja parlé, à la tête d'une de ces flottes formidables, menaça les Portugais à Goa & à Cananor; les attaqua & les pilla auprès des côtes de Malabar; obtint du Camorin de Calicut pour ſa Nation, la liberté perpétuelle de trafiquer dans tous les pays de ſon obéiſſance; chaſſa les Portugais de l'Iſle d'Amboine, conquête qui couta peu, & que la Compagnie déſiroit beaucoup; leur enleva les Moluques par un accident qui, ayant fait ſauter en l'air une Tour des ennemis, les avoit privés de leur principale

1013-14.
1604-05.

Histoire des Indes.

défenſe ; entreprit enfin un voyage de pur commerce à la côte de Coromandel & dans quelques autres parties de l'Inde. Les Portugais revinrent à Tidor après le départ de leurs ennemis. L'Auteur Hollandois de la relation de ces expéditions ſanglantes ne s'apperçoit point qu'en vantant la généreuſe modération & la ſenſibilité compatiſſante des Hollandois envers les Indiens, il expoſe ſa Nation à tous les reproches faits aux Portugais, par le récit d'une infinité de violences que ſes Agens exercerent contre ces malheureux Indiens, ſous le double prétexte de punir quelques hoſtilités qu'ils avoient eſſuyées de leur part, & de chercher dans tous les vaiſſeaux des marchandiſes de leurs ennemis. Ces courſes & ces rapines qui durerent environ deux ans, contribuerent à faire à la flotte une riche cargaiſon avec laquelle elle retourna en Hollande en 1608. Ainſi les Indiens trouverent dans les Hollandois, leurs prétendus libérateurs, de nouveaux ennemis, d'autres pirates, d'autres barbares, de nouveaux tyrans, des Portugais. Les Anglois élargiſſoient alors leur terrein à Bantam, malgré leurs rivaux.

C'eſt donc l'hiſtoire des Européens, & non celle des Indiens que j'écris. Le lecteur s'en eſt apperçu ſans doute ; mais j'erre dans une vaſte contrée dont les peuples ne ſe connoiſſent point eux-mêmes ; mes guides ſont des conquérans qui ne me conduiſent qu'aux lieux de leurs triomphes ; de tous les côtés les actions de l'étranger ont enſeveli celles des nationaux ; les événemens connus, qui, s'ils s'étoient paſſés en Europe, auroient à peine fait le ſujet d'une nouvelle, l'érection d'un fort, les entrepriſes d'une poignée de ſoldats, l'arrivée de quelques vaiſſeaux marchands, ces événemens, ſi petits en eux-mêmes, bouleverſoient les Royaumes de l'Inde, changeoient la face de l'Europe, intéreſſoient tout l'univers, & s'attiroient l'attention générale.

Il n'avoit fallu que quelques comptoirs & quelques fortereſſes ſur l'Océan Oriental, non-ſeulement pour abbattre les puiſſances de l'Inde, mais encore pour ébranler en Afrique & en Aſie celle

des Mameluks, pour ruiner, en Europe, celle des Vénitiens & des Génois, pour entamer, en Europe & en Asie, celle du Grand Seigneur. On eût dit que c'étoit-là le centre du monde, dont toutes les secousses se faisoient sentir jusqu'aux extrêmités. Delà une grande révolution dans les intérêts politiques des trônes de l'Orient & de l'Occident; le luxe énorme qui venge les Indes des attentats de leurs ennemis, toutes ou presque toutes les guerres qui avec les vices du luxe ont depuis tant affligé l'Europe. Après cette époque, il a fallu apprécier les forces des Royaumes, moins par leur étendue, par la bonté de leur sol, par le nombre de leurs habitans, que par leur industrie & leurs possessions étrangeres; le tarif du commerce est devenu celui de la puissance. On a vu des peuples devenir formidables & heureux par l'opulence dans un pays étroit & ingrat, des peuples décheoir & se dégrader pour avoir abandonné leurs avantages naturels en s'élançant sur des terres étrangeres, des peuples puissans par leurs richesses recevoir la loi des vaisseaux d'un peuple inférieur, mais plus habile à s'approprier les richesses d'autrui. Quant aux Indiens, ils étoient destinés à être les plus malheureux des peuples dans la région la plus heureuse de la nature. C'est un grand crime que la prospérité, & un cruel ennemi que l'envie. Mais qu'étoient-ce donc que ces hommes qui ne sçavoient ni profiter de leurs malheurs & de leur expérience, ni comprendre qu'ils se livroient eux-mêmes à leur ennemi commun par leurs divisions, ni apprendre par leurs défaites à vaincre quelques soldats jettés, pour ainsi dire, au hasard sur leurs côtes, ni adopter l'usage des instrumens, la discipline, l'art qui les domptoit, ni cesser de se mettre à la discrétion de l'avarice, de l'ambition, de la cupidité; toujours dupes & toujours victimes, étoient-ce donc des hommes de la même espece que ceux qui les attaquoient? Cependant ils ne manquoient pas d'industrie, mais la lâcheté rend stupide sur tout ce qui est du ressort du courage.

Les Espagnols, les Hollandois, & les Anglois divisoient les

HISTOIRE DES INDES.

Princes Indiens & leur rendoient respectivement leurs secours nécessaires. Jamais les révoltes & les guerres civiles n'avoient été plus fréquentes. Pendant que les Anglois & les Hollandois se disputoient le commerce de Bantam, Mandelike, Seigneur Javan, ligué avec une foule de Seigneurs qui espéroient rétablir, dans la confusion d'une guerre civile, leur fortune ruinée par des dissipations, menaçoit d'ébranler les fondemens de l'Etat. Le Roi de Jacatra, oncle du jeune Roi de Bantam, lui amena des troupes qu'il venoit d'employer à soumettre une partie de sa noblesse soulevée; l'Anglois Edmond Scot promit de réduire en cendres le camp des Rebelles. Tant de mouvement ne coûta pas un seul homme. Mandelike effrayé s'estima heureux d'obtenir sa grace au moyen d'un exil éternel. Vers le même temps, l'Empereur de Damak que sa tyrannie avoit fait déposer quelques années auparavant, & qui s'étoit procuré un asyle à Java, fut assassiné par un de ses fils, auquel il vouloit enlever un esclave. Le parricide se retira dans l'Isle de Sumatra, sans marquer la moindre prétention aux autres parties de son héritage : c'étoit un de ces hommes à qui le plaisir suffit. Les Anglois & les Hollandois avoient à Bantam de sanglans démêlés. Le Royaume d'Achin étoit alors engagé dans une guerre plus que civile. Le Roi n'avoit pas attendu la fin de sa vie pour partager ses Etats entre ses deux fils. L'aîné, choqué de ce que son frere entroit tout d'un coup en possession de la couronne de Pedir, pendant qu'il étoit condamné à demeurer dans la dépendance de son pere en attendant celle d'Achin, avoit resserré le Roi dans une étroite prison comme un criminel d'état, qui, après avoir mal gouverné, n'avoit plus qu'à mourir; & il prétendoit, les armes à la main, que Pedir ne pouvoit être démembré de son héritage, ou du moins possédé sans la condition du tribut. L'année suivante, le courage & les efforts de la Compagnie Hollandoise furent animés par la rigoureuse déclaration que le Roi d'Espagne publia pour défendre le commerce des sujets des Provinces unies dans ses Royaumes

d'Europe, & dans les Indes tant Orientales qu'Occidentales, fous peine de punition corporelle. Elle fit auffitôt équiper deux flottes, dont Corneille Matelief & Paul Van Caerden eurent le commandement.

L'Empereur du Mogoliftan, Akebar, meurt empoifonné par une méprife avec ces pillules qu'il portoit toujours fur lui pour fe défaire de fes courtifans. Au courage & à la fierté des Tartares, fes ancêtres, ce Prince joignoit la douceur des Indiens. Auffi jufte que bon, fes fujets, quels qu'ils fuffent, le trouvoient toujours prêt à écouter leurs demandes, & à les délivrer de l'oppreffion; fa tempérance égala fes autres qualités. Son Empire fut étendu par fes armes, le commerce fleurit fous fa protection, les arts furent cultivés. Les hommes diftingués par leurs talens, recevoient de lui un accueil plus honorable que les Princes de fon fang, que les Rois de l'Inde. Curieux & amateur des nouveautés, fon plus grand plaifir étoit d'entretenir les étrangers & furtout les Européens, pour apprendre les loix, les coutumes, les mœurs, la difcipline militaire & les arts de leur patrie. On dit que ce Prince, pour décider une grande queftion que chacun peut réfoudre en fe confultant foi-même, fçavoir *quelle eft la langue naturelle*, prit comme Pfamméticus, le parti de faire élever des enfans dans un château par des nourrices muettes. Quand ces enfans eurent atteint l'âge de douze ans, on les amena devant l'Empereur, efcorté de tous les fçavans du pays. Jamais étonnement pareil à celui de l'imbécille affemblée, ils ne parlerent point. On croyoit que ces enfans devoient parler, fans qu'on le leur eût appris, parce que ceux à qui on l'apprend, parlent. On eut bien de la peine, comme l'avoit prévu un philofophe, à leur délier la langue. On dit qu'Akebar avoit fait écrire l'hiftoire de fon pays, & furtout celle de fon régne. Ce Prince, le plus grand peut-être des Empereurs Mogols, mourut dans la profeffion de la foi Mahométane, quoiqu'indifférent fur toutes les Religions. Sur le point d'expirer, il mit fon turban fur la tête de fon fils Selim Schah ou Géhanghir. 1014. 1605.

HISTOIRE DES INDES.

La même année, mourut à Siam le Roi noir dont on a déja parlé. Son frere, que les relations Portugaifes appellent le Roi blanc, lui fuccéda. Les vertus tranquilles du nouveau Monarque euffent fait le bonheur des peuples, s'il n'eût abandonné fa confiance à une indigne favori qui confpira contre fes jours. Sa mort prévint le projet. Son fucceffeur inftruit des complots du Miniftre, fit expirer ce malheureux dans les tourmens, pour punir le crime & pourvoir à fa propre fûreté. Des Japonnois, complices de la conjuration, n'eurent pas plutôt appris la mort du chef, que s'étant rendus tumultuairement au Palais, il ne put appaifer l'émeute qu'en leur promettant la tête de quatre Miniftres, & en leur donnant des otages. Cette fatisfaction n'empêcha pas ces étrangers féditieux de piller la Ville, & d'emporter dans leur patrie un riche butin.

Depuis la réunion de la Couronne de Portugal à celle d'Efpagne, la Cour de Madrid, ou plutôt le Gouvernement des Philippines avoit envoyé de puiffans armemens aux Moluques. Après que Sarmiento eut échoué à Ternate, Jean Morones, Perez de las Marignas, & André Furtado de Mendoze, avoient tenté auffi vainement de triompher de la réfiftance des infulaires: on avoit même rifqué les Philippines pour cette conquête; car les Chinois étoient attentifs à profiter de l'embarras que ces entreprifes caufoient, pour attaquer Manille. C'eft à l'illuftre D. Pedro d'Acugna qu'étoit refervée la conquête des Moluques. Avec une
1015. flotte de 36 voiles & un équipage de trois mille hommes aux-
1606. quels le Roi de Tidor, ancien Allié des Portugais, joignit fes forces, il fit fa defcente à Ternate fans obftacle, au commencement du 17e fiécle; la Ville & le Fort furent emportés d'affaut, & quelques jours après, on s'empara de la Forteresse de Gammalamma, où le Roi, que l'hiftoire nomme Zaide Buxei, s'étoit retiré avec fes femmes & les principaux de la Cour. A peine ce Prince eut-il le temps de s'embarquer, pour aller à force de rames dans l'Ifle de Gilolo. Les Princes du fang royal qui étoient

tombés entre les mains des Espagnols, l'engagerent à se rendre à Ternate, sous la promesse qu'on n'attenteroit point à ses jours. Lorsqu'il se fut remis au pouvoir du vainqueur, il ne lui resta plus que d'accepter les conditions qui lui furent proposées. La principale fut qu'il céderoit au Roi d'Espagne toutes les places de ses Isles avec l'artillerie, les armes & les autres munitions qui s'y trouveroient. En exécution du traité, le Capitaine Villagra se mit en mer, pour prendre possession de ces lieux. D. Pedro termina cette mémorable expédition en moins de deux mois. Avant que de quitter les Moluques, il exigea que les Souverains de ces Isles & les principaux Cachils reconnussent par serment la domination de Philippe III. Zaide Buxei, Roi de Ternate, Gaviolano, son héritier présomptif, Cachil Mole, Sulthan de Tidor, Raka Laudin, Roi de Bachian, jurerent foi & hommage entre ses mains, promettant de livrer aux seuls facteurs Espagnols le girofle & leurs autres denrées, & de marcher en personne avec leurs gens & leurs forces, toutes les fois qu'ils en seroient requis par le Gouvernement des Philippines. On emmena dans ces Isles le Roi de Ternate & ses Sangiacs; on laissa seulement à ce Prince la liberté de nommer des Cachils pour régir le Royaume en son absence. Si les Espagnols ne chasserent pas ouvertement les Portugais de ce pays, parce qu'ils étoient censés ne faire avec eux qu'une même Nation, ils attirerent du moins tout le commerce aux Philippines, & lierent tellement les mains aux Négocians de Goa & de Malaca, que ceux-ci renoncerent insensiblement au trafic. D'Argensola fut chargé d'écrire l'histoire de cette belle expédition.

D'Acugna périt à son retour par le poison, & après sa mort, le Roi de Ternate fut réduit à demander l'aumône pour vivre. Les Historiens Espagnols comblent ce Gouverneur de louanges; cependant on l'a trouvé blâmable de n'avoir pas mis des galeres à la garde des Moluques, & d'avoir laissé les Hollandois en possession d'Amboine, où ils se fortifierent si bien, que non-seulement

on ne put les en chaſſer, mais qu'avec les ſecours qu'ils y reçurent de Hollande, ils recouvrerent bientôt ce qu'ils avoient perdu. Il arriva que les Moluques furent à la charge des Philippines, & les Philippines à la charge de la nouvelle Eſpagne. On envoyoit beaucoup d'or de l'Amérique à Luçon, & cet or paſſoit à la Chine. Les Eſpagnols des Philippines ſuivant malgré eux leurs Gouverneurs, & mal ſecondés par les Portugais, furent continuellement engagés dans des guerres défenſives & offenſives contre les Hollandois, plus forts qu'eux en nombre, mieux fournis de toutes les choſes néceſſaires à la conſervation & à la conquête, & ſervis fidélement par les naturels du pays. Ainſi la protection des Moluques ruina les Philippines; elle les dépeupla; elle en fit négliger les mines & les autres richeſſes naturelles. Enfin l'Eſpagne fut ſur le point de les abandonner; cependant le Roi Philippe II & ſon fils ſe rendirent à la fin aux raiſons de ceux qui en jugeoient la conſervation importante, en ajoutant pieuſement à ces raiſons qu'il ne falloit pas renoncer à la poſſeſſion de ces Iſles, » parce que depuis qu'elles étoient ſoumiſes » à la couronne, on avoit converti 500 mille ames à la foi chré- » tienne; que l'argent de la nouvelle Eſpagne ne pouvoit être » mieux employé qu'à protéger ces nouveaux convertis; que » quitter ces pays, c'étoit abandonner de grandes Nations à » l'Idolatrie, & qu'après avoir dépenſé tant de millions pour » s'oppoſer à l'Héréſie, il ne ſeroit guères digne d'un Prince Ca- » tholique de vouloir épargner quelques petites ſommes aux dépens » du Chriſtianiſme. ». On peut conſulter ſur ce ſujet les Mémoires juſtificatifs de D. Juan Gran-y Montfalcon, Procureur Général des Philippines, touchant la conſervation & le commerce de ces Iſles.

1015. 1606. Les Hollandois enflés de leurs ſuccès, ne penſoient qu'à étendre avec rapidité leurs conquêtes. Leur préſomptueuſe précipitation mit leurs affaires dans une criſe ſi terrible, qu'une ſeule action pouvoit en cauſer la ruine entiere. A peine avoient-ils été établis

aux

aux Moluques, que s'y croyant bien aſſurés, ils avoient tourné leurs vues du côté de Malaca, que Matelief eut ordre d'aſſiéger. Ce Général épuiſoit inutilement ſes forces devant cette place, pendant que D. Pedre d'Acugna ſoumettoit les Moluques. Ces événemens ternirent la réputation des Hollandois : auſſitôt les Indiens ſe déclarerent de toutes parts contr'eux pour leurs anciens maîtres ; en ſorte qu'ils auroient été chaſſés du pays auſſi vîte qu'ils l'avoient ſubjugué, ſi une victoire n'avoit rappellé les ſentimens des Naturels du pays en leur faveur. L'Eſpagne ne conſerva guère plus d'un an tout le fruit de l'expédition d'Acugna : les ſuccès de D. Juan de Sylva furent auſſi heureux & auſſi courts. L'Amiral Pierre Borth, avec l'aide des Anglois, eut bientôt rétabli les Hollandois aux Moluques. La roue des révolutions ne reſtoit pas long-temps fixée au point avantageux à la Couronne d'Eſpagne, parce que les Portugais ne concouroient jamais que foiblement avec les Eſpagnols, pour en arrêter le cours ; & que les Eſpagnols des deux mondes lâchoient bientôt eux-mêmes le bras, fatigués d'une peine continuelle qui n'étoit payée par aucun profit ſenſible. Ainſi cette Nation retomba toujours dans les mêmes fautes & dans les mêmes malheurs ; au lieu que les Hollandois, après que des revers eurent diſſipé leur premiere illuſion, s'appliquerent à ſe maintenir dans leurs conquêtes, en ſuivant les leçons que l'expérience leur avoit données : auſſi à meſure qu'ils ſoumirent les Moluques, eurent-ils ſoin d'aſſurer leur puiſſance par des fortereſſes, de bonnes garniſons & des vaiſſeaux. Pendant qu'ils pouſſoient les Eſpagnols hors des Moluques, ils tâchoient de forcer le Nord à leur ouvrir un paſſage pour aller par les mers du Japon mettre les Philippines entre deux feux.

Pendant que toutes ces Nations Européennes bravoient avec tant d'intrépidité les dangers des mers & des guerres éloignées pour apporter du fond des Indes des marchandiſes étrangeres à l'Europe, les François, c'eſt-à-dire, la Nation qui faiſoit la plus

grande consommation de ces marchandises, & qui paroissoit dans la situation la plus favorable pour les aller chercher à la source, se bornoient à payer chérement des fruits qu'il n'eut tenu qu'à eux de recueillir. La guerre civile concentroit leurs idées & leurs entreprises dans l'intérieur du Royaume. A la vérité l'on avoit vu en 1535 Gonneville, chargé des intérêts d'une compagnie de Marchands de Rouen, prendre la route des Indes Orientales; mais ses efforts n'avoient abouti qu'à amener des Contrées Méridionales, un Prince dont il fit son gendre & son héritier. Envain François I & Henri III exciterent-ils leurs sujets par des déclarations à entreprendre des voyages de long cours. Sous le regne de Henri IV, un projet de commerce fut présenté en 1604 & accepté au Conseil. Déja l'émulation, source de vertus & d'entreprises, avoit porté les Marchands de Bretagne à marcher sur les traces de leurs voisins. Une Compagnie formée en 1601 avoit envoyé deux navires pour reconnoître & partager, s'il étoit possible, la proie que les Espagnols, les Hollandois & les Anglois se disputoient à l'Orient & au Midi; le récit de ce voyage n'est que l'histoire d'une longue & malheureuse navigation. Pyrard, Capitaine d'un de ces navires, l'a retracé en écrivain fidele & judicieux. Le Roi de l'Isle de Malé, une des Maldives, étonné de la supériorité d'étendue & de force qu'il apprit que la France a sur le Portugal, ne cessoit de lui demander pourquoi les François avoient abandonné la conquête des Indes à d'autres Nations de l'Europe, & comment les Portugais avoient la hardiesse de faire passer leur Roi pour le plus puissant des Rois Chrétiens. Quelques
1016. 1607. années après l'arrivée des François dans ces Isles, des Pirates de Bengale, conduits par un Pilote Maldivois, les ravagerent, tuerent le Rasquan ou Roi de Malé, enleverent des richesses inestimables, sans compter cent-vingt piéces de canon qu'ils regardoient comme la plus précieuse partie de leur butin. Après le pillage, ces brigands laisserent la Couronne à la rivalité des principaux Seigneurs; le beau-frere du Roi l'obtint dans la suite de la fortune, sous la protection du Roi de Conor.

Chaque année faisoit naître de nouvelles vues à la Compagnie Hollandoise, & ses forces augmentant avec ses lumieres par le retour annuel de quelque flotte, il sembloit qu'il n'y eût plus d'ennemis qu'elle crut capables d'arrêter ses progrès. Elle avoit ordonné à Van Caerden de donner de l'inquiétude à Mozambique, & de tenter l'attaque du fort, une des meilleures places des Indes Portugaises. Dans ses instructions sur l'article de la conduite des soldats, il étoit défendu de faire aucun tort aux Indiens & de manger à terre aucune chose cuite, parce que les Portugais avoient la réputation d'employer souvent le poison, pour se défaire de leurs ennemis. Le fort fut insulté & ensuite assiégé, mais les maladies forcerent l'Amiral Hollandois de pourvoir par sa retraite à sa propre conservation. Les projets qu'il forma sur les forts ennemis de Ternate & de Tidor ne furent pas plus heureux; la seule disposition des lieux fit avorter ses entreprises. Il conquit avec peu de gloire l'Isle de Machian, la plus abondante des Moluques en cloux de girofle. Ce marin, plus brave qu'habile & prudent, courut les mers plus en pirate & en avanturier qu'en marchand & en capitaine. Ses courses vagabondes sembloient répondre en partie aux ordres que la Compagnie donnoit d'apporter plus de soins à la guerre qu'au commerce.

L'année suivante, l'Amiral Verhoeven commença ses travaux, 1017.
à l'exemple de son prédécesseur, par le siége de Mozambique, & 1608.
il sembla se consoler de l'humiliation d'un mauvais succès par des actions barbares. Cependant l'on s'apperçut bientôt dans les négociations qu'il fit avec les Rois de Calicut, d'Achin, de Bantam & de Johor, de l'ascendant que les Hollandois commençoient à prendre dans les Indes. Il répandit avec éclat le traité qu'il venoit de jurer avec le Zamorin, en étendant sa main droite sur celle du chef du Conseil Indien, suivant la forme de serment la plus solemnelle du pays. Si le Roi de Johor eut eu des troupes assez nombreuses & assez aguerries pour attaquer Malaca par terre, il auroit assiégé cette place par mer. Ses vaisseaux ayant enlevé

fucceffivement divers bâtimens Portugais, il fe trouva fi chargé de prifonniers qu'il prit le parti de les rendre; & en n'exigeant en échange que trois ou quatre de fes compatriotes qui étoient retenus à Malaca, il confirma l'opinion qui commençoit à s'établir de la fupériorité de la puiffance Hollandoife.

Cependant le Roi de Johor lui refufa la permiffion d'élever un fort dans fes Etats. Ce Prince allégua, entre plufieurs raifons adroitement préfentées, que les Hollandois étoient hommes ainfi que les Portugais, & qu'il y avoit beaucoup d'apparence qu'après l'établiffement qu'ils defiroient, ils deviendroient familiers avec les femmes du pays, liberté qui n'avoit pas moins fervi à attirer fur les Portugais l'averfion des peuples que leur orgueil & leur mauvaife foi. Le Roi de Patane, un des freres de ce Prince, ayant été privé de la vie par fa femme pour avoir été furpris en adultére; les Hollandois goûterent la propofition qu'il leur fit, pour adoucir fon refus fur l'érection d'un fort, de reprendre & de partager avec lui le Royaume de Patane, appartenant de droit à la maifon royale de Johor, puifqu'on n'étoit point affez en force pour la rétablir fur le trône de Malaca. Ce projet n'eut point lieu, parce qu'un Yacht Hollandois apprit à Verhoeven que les Provinces-unies avoient conclu avec l'Efpagne une tréve de douze ans, & lui remit de nouvelles inftructions pour le commerce & pour la guerre. Les ordres qu'il reçut l'appelloient aux Moluques pour en affurer la confervation; à Macaffar pour y faire alliance avec le Roi; à Banda pour demander la liberté d'y bâtir un fort; à Patane pour y conclure un traité avec la Reine; à Lequevo Pequeno pour y croifer; & au Japon pour fe lier avec l'Empereur.

Les Portugais, les Efpagnols & les Hollandois poffédoient dans les Indes des Ports, des Villes, des Provinces entieres. Le commerce avoit autant de facilité & d'agrément que d'utilité pour des Marchands qui l'exerçoient ainfi fur leur propre fond, ou qui étoient à portée de l'exercer dans les pays voifins. Avec la liberté de traverfer les mers & de porter leurs marchandifes aux

extrêmités de l'Inde, les Anglois, privés des avantages dont jouiſſoient ces Nations, étoient réduits à obtenir l'entrée des ports Indiens à force de prieres & de compoſitions, à acheter fort cher la permiſſion d'y élever des comptoirs, à ne s'y ſoutenir que par l'adreſſe ou l'humiliation de leurs facteurs ; & ils ne dépendoient pas moins des Européens établis dans ces contrées que des peuples qui s'étoient maintenus contre les invaſions de l'Europe. Ces conſidérations les engagerent à changer de ſyſtême, & à joindre du côté des Indes au titre de marchands la qualité de conquérans, comme ils l'avoient fait en Amérique. Cependant la Compagnie de Londres n'avoit pas des forces ſuffiſantes pour ſuivre ce projet, & la Cour étoit trop occupée en Europe pour lui prêter la main. En attendant des circonſtances plus favorables, on ſe contenta de jetter les fondemens du projet par des obſervations, dont la pratique fut remiſe à d'autres temps. Divers Capitaines furent chargés de ce ſoin. William Keeling ne tarda point à s'appercevoir que les principaux obſtacles que ſes compatriotes auroient à vaincre, viendroient d'une Nation de qui leurs ſervices & leurs bienfaits les mettoient en droit d'attendre de la reconnoiſſance. Ce ſentiment ne fut jamais une paſſion dominante dans le cœur humain ; l'intérêt perſonnel qui l'a inſpiré conſerve toujours le pouvoir de l'étouffer, quand ils ne ſe concilient point enſemble. Les Anglois n'eurent point aux Indes de plus dangereux ennemis que les Hollandois.

Keeling trouva le comptoir Anglois de Bantam dans un état déplorable. Les Anglois affligés de maladies y étoient dans l'eſclavage, non-ſeulement des Hollandois qui, par dédain pour leur foibleſſe, n'avoient ceſſé de les inſulter, mais des Chinois mêmes, qui, ſous prétexte de zele pour leur ſervice, ſe rendoient comme les arbitres de toutes leurs affaires. L'Amiral employa la douceur pour réconcilier les trois Nations, & les Chinois donnerent une preuve d'affection aux Européens, en leur découvrant le complot formé par quelques Javans de brûler leurs vaiſſeaux dans la rade.

La préférence qu'un Ambaſſadeur de Siam donna au commerce d'Angleterre, jetta dans l'eſprit des Hollandois de nouvelles ſemences de jalouſie. Le Capitaine Middleton étoit alors aux Moluques agitées par les mouvemens d'une guerre entre les Hollandois & les Eſpagnols. Ceux-ci, pour attacher à leurs intérêts une nobleſſe molle & voluptueuſe, qui craignoit le travail autant qu'elle aimoit le plaiſir, ne ceſſoient de les divertir de l'aſpect des malheurs de la guerre, par des courſes, des repréſentations théâtrales & autres réjouiſſances. Leur artifice réuſſit avec tant de ſuccès que dans l'eſprit d'un Moluquois, c'eût été une comparaiſon ridicule que celle d'un Eſpagnol richement vêtu qui donnoit des fêtes galantes, avec un Hollandois, qui ſous un habit auſſi groſſier que ſa figure & ſes maniéres, ne paroiſſoit occupé que de ſes marchandiſes & de ſes comptes. Ce portrait ſeul décide quel devoit être l'événement de la guerre. Middleton, après avoir parcouru diverſes Iſles, s'arrêta dans celle de Button; le Roi de ce pays paſſoit ſa vie dans la débauche avec les grands de ſa Cour, pour ſe dédommager des fatigues d'une guerre. Les Anglois ne purent voir ſans effroi l'ornement de la grande ſalle du Palais : c'étoient les têtes des ennemis que le Roi avoit tués de ſa propre main, ſi fraîches encore qu'on voyoit deſſous, les traces du ſang qui en avoit dégoutté. Les témoignages d'eſtime & d'affection que les Anglois reçurent de la Cour, n'eurent point l'effet qu'ils en avoient eſpéré.

1018.
1609.

Keeling vit l'année ſuivante ce Prince armé contre les inſulaires de Tikabeſſa. La cauſe de la querelle venoit d'un accident ſingulier. Le Roi de Button étoit ſans enfans, quoique, dans l'eſpérance de s'en procurer, il eût pris un grand nombre de femmes. Les devins conſultés ſur cette diſgrace de la nature, lui avoient déclaré qu'il ne deviendroit pere qu'avec une femme étrangere qu'il auroit enlevée à ſon mari. Cet oracle le conduiſit ſous un déguiſement dans l'Iſle de Tikabeſſa, où ſon choix tomba ſur la femme d'un proche parent du Roi; il l'enleva ſans bruit, mais

l'Indienne trouva le moyen de ſe dérober à ſon raviſſeur, groſſe de pluſieurs mois, & de repaſſer dans ſa patrie. Le Roi de Button employa vainement la priére, la ruſe & la violence pour rattraper ſa proie.

Les Anglois eurent beaucoup de déſagrémens à eſſuyer à Banda de la part des Hollandois. Ces Républicains n'y paroiſſoient que pour y regner par la force. Leur hauteur & leur violence firent une telle impreſſion ſur les habitans, que dans la néceſſité de recevoir des maîtres, ou de répandre beaucoup de ſang pour s'en garantir, le Schah Bandar offrit à Keeling de ſoumettre le pays au Roi d'Angleterre; mais, à la ſurpriſe extrême des Indiens & des Anglois, les Hollandois débarquerent tout d'un coup douze cens hommes, entrerent dans la Ville ſans y cauſer aucun déſordre, & jetterent les fondemens d'un fort. Vanhoof, leur chef, établit des loix très-ſages pour regagner la confiance & l'affection des inſulaires. Malgré ces attentions, on conſpira contre les ſiens, & ils ne dûrent leur ſalut qu'à l'amitié d'un Capitaine Indien de Goa. Vanhoof uſant de ſa force, aſſujettit les Anglois à des loix humiliantes. Bientôt ſur quelque ſujet de mécontentement, il alla exterminer les Indiens de la Ville de Labakate, brûler la place & livrer le pays à la licence du ſoldat. Il ne reſtoit que quinze habitans échappés au maſſacre; ces malheureux ſe jettent aux genoux des Hollandois, & les barbares vainqueurs les égorgent. Les nouveaux tyrans de l'Inde ne purent venir à bout de commettre les mêmes horreurs à Salano. On ne ſuppoſe d'autre crime à tous ces peuples infortunés que d'avoir refuſé de vendre leurs marchandiſes au prix que les Hollandois vouloient leur fixer. Enfin l'Amiral Vanhoof conclut la paix avec les Indiens de Banda. La religion de ces peuples y avoit oppoſé le plus grand obſtacle. Les Hollandois n'avoient pas trouvé aux environs de cette place un lieu plus favorable pour conſtruire le fort Naſſau que celui des ſépultures publiques, où le Roi même & tous les Oran-Rajas avoient coutume de ſe rendre une fois chaque ſemaine, pour

Histoire des Indes.

honorer les cendres de leurs parens & amis. Outre l'intérêt de leur défenſe, l'événement avoit montré que les Hollandois n'avoient pas moins cherché à ſatisfaire leur avarice, en pillant les Mauſolées, où l'uſage étoit d'enſevelir des piéces d'or & d'argent avec les morts. Les Bandanois regrettoient particuliérement les riches & curieuſes ſépultures d'un Raja, dont les habitans des Iſles voiſines venoient honorer la ſainteté par des offrandes, & d'une belle femme qui dans une guerre contre le Roi de Macaſſar, s'étoit généreuſement ſacrifiée pour ſa patrie. La mort de l'Amiral Verhoeven aſſaſſiné avec tout ſon conſeil par les inſulaires, ſembloit devoir rendre la paix plus difficile & plus onéreuſe pour eux. Toute autre Nation, avec une flotte auſſi puiſſante que celle des Hollandois, & 337 piéces d'artillerie, auroit peut-être donné davantage à la vengeance, & n'auroit pas mis la muſcade & le girofle en balance avec les idées communes de l'honneur. Mais il faut reconnoître à l'avantage, ſi ce n'eſt à la gloire des Hollandois, que dans leurs établiſſemens aux Indes, ils ont rarement ſacrifié à cette belle chimére, comme on le voit à Bantam, à Achin, à la Chine & ſurtout à Ceylan, où après le plus odieux maſſacre de leur Amiral Sebald de Veert, ils rechercherent auſſitôt l'amitié du Roi de Candy. La flotte de Verhoeven crut avoir ſatisfait à ſa mémoire en lui rendant ſolemnellement de triſtes & paiſibles devoirs. Le crime fut oublié, la paix ſe fit, mais la guerre ſe renouvella l'année ſuivante. Les écrivains Hollandois reconnoiſſent qu'une des maximes fondamentales de la Compagnie étoit le pardon des injures, & ils attribuent à cette conduite l'extraordinaire accroiſſement de ſa puiſſance aux Indes. Il eſt vrai que cette politique n'eut lieu que tant qu'on ne fut pas en état de ſe venger, ſans ſe nuire plus à ſoi-même qu'à l'ennemi. Dans la ſuite, on ſe dédommagea de cette modération, & l'on enveloppa dans des vengeances éclatantes, les outrages paſſés avec les offenſes préſentes, lorſqu'on eut aſſez de forces pour ſe promettre quelqu'avantage d'une guerre.

Une

Une querelle sanglante s'éleva ensuite à Bantam entre les Hollandois & les Anglois, à l'occasion de quelques faveurs que le Roi avoit accordées à ceux-ci dans une fête publique. Ces réjouissances avoient pour objet la célébration d'une singuliére espéce de victoire que ce Prince venoit de publier, c'étoit celle qu'il avoit remportée sur les résistances d'une nouvelle épouse qui, suivant l'usage des Indiennes, lui avoit disputé les premieres faveurs de l'amour. Cette agréable guerre entre les nouveaux époux, dure quelquefois des semaines entieres, & comme la gloire des femmes est de la prolonger, les hommes se font un honneur de la terminer au plutôt. Vers ce temps-là, le Capitaine Sharpey essaya dans divers endroits de nouer un commerce entre les Anglois & les Indiens. Les Hollandois tenterent d'asservir l'Isle de Bangaie ; les habitans ayant pris la fuite, ils abandonnerent leur dessein. Quoiqu'ils n'eussent point alors de vaisseaux dans le port, & que leur comptoir ne fût composé que de quatre Marchands, leur Directeur avoit un tel ascendant sur les Indiens, qu'aucun d'eux n'eut eu la hardiesse de lui déplaire. Cet homme entreprenant avoit si bien établi sa puissance, qu'il s'étoit rendu comme indépendant de sa propre Nation.

Les Indiens, en passant du joug des Portugais sous celui des Hollandois, n'avoient pas changé de fortune: c'étoit le même esclavage qui leur inspira la même haine contre leurs nouveaux maîtres. Aussi lorsque les Anglois paroissoient devant quelque port, l'accès leur en étoit aussitôt ouvert par les Indiens, mais ils en étoient bientôt chassés par les Hollandois. Ceux-ci recevoient de la part de leurs concurrens beaucoup de sujets de défiance, & ils n'oublierent rien pour faire échouer leurs tentatives à Banda, à Bantam, à Cambaie, aux Moluques & ailleurs.

Les Ponganas de Bantam, c'est-à-dire les principaux officiers de la Couronne, s'étoient soulevés contre le Gouverneur du Roi, sous le prétexte ordinaire des mécontens dans les minorités, l'intérêt de l'état, mais au fond pour s'emparer de l'administration

& des finances. La divifion avoit été pouffée fi loin que chaque parti s'étant retranché dans la Ville, il s'y commettoit des hoftilités comme en pleine guerre. Les Hollandois étoient reftés neutres. Le Roi mécontent de ne leur pas trouver plus de chaleur pour fes intérêts, refufa de renouveller le traité d'alliance jufqu'au rétabliffement de la tranquillité publique. Le Roi de Jacatra qui fe trouvoit alors à Bantam, paroiffoit avoir embraffé ceux des Ponganas. Les Hollandois lui offrirent ce que l'autre différoit d'accepter, d'autant plus qu'après avoir pefé les avantages de la Compagnie, la Ville de Jacatra leur parut plus commode que Bantam pour leur commerce. Ce fut-là la premiere idée des Hollandois pour leur fameux établiffement de Batavia; elle appartient à Verhoeven.

Le Hollandois Vittert étoit allé infulter les Portugais des Moluques. Les fuccès furent partagés dans plufieurs actions fort vives, & chacun s'affermit dans fes poffeffions. Les aggreffeurs eurent l'avantage de s'attacher les infulaires jufqu'à les difpofer, par un traité, à refufer toute communication avec les ennemis de la Hollande, & ils profiterent de cette conjoncture pour bâtir des forts à Ternate, à Machian, à Labora. Toutesfois leur Amiral Paul Van-Caerden étoit tombé entre les mains des Efpagnols, & un autre avoit eu la tête emportée d'un coup de canon.

On apprit vers le même temps que le Cachil, Roi de Ternate, ayant époufé la niéce du Sugage ou Sangiac de Sabgos, ou de Gilolo, efpéce de Souverain qui s'étoit acquis une grande réputation de courage, l'avoit poignardée, pendant la nuit, fans expliquer fes motifs, & l'avoit fait jetter dans la mer. Le Sugage fut fi outré de cette barbarie, qu'après avoir renoncé à toute alliance avec Ternate, il demanda hautement que le Roi fût puni de mort ou chaffé du trône, en déclarant que s'il n'obtenoit pas cette juftice, il joindroit fes forces à celles de la Compagnie Hollandoife pour exterminer les Ternatois. Les Sangiacs & les autres Seigneurs de l'Ifle interpoferent leur médiation dans une

affaire dont les ſuites étoient à craindre. L'on régla, dans une aſſemblée générale, que le Roi ſeroit privé de ſa couronne & de tous ſes biens, à condition que le Gongou ſon oncle prendroit la qualité de Gouverneur, juſqu'à ce que le jeune Cachil eût réparé ſa faute par une conduite plus digne de ſon rang. Ce n'étoit pas le ſeul crime qu'on eût à lui reprocher. La ſentence ayant été ſuivie de l'exécution, il tomba dans le dernier mépris. Il eſt ſingulier que l'opinion de la dépoſition des Rois, c'eſt-à-dire, de l'acte le plus fort de la liberté & de la ſouveraineté, ſoit propre aux Etats deſpotiques. Ces événemens avoient précédé la treve conclue en 1608, entre l'Eſpagne & les Provinces unies; cette treve n'empêcha pas que les hoſtilités ne recommençaſſent bientôt en Aſie. Quelque temps après, une flotte Hollandoiſe apporta aux Indes un ſpectacle qui n'y avoit pas encore paru. La Compagnie avoit fait embarquer des femmes pour fonder de véritables Colonies de la Nation. Quelques-unes avoient péri ſur la route, d'autres avoient réparé cette perte en donnant le jour à des enfans. 1019.
L'Anglois David Middleton en vit arriver quelques-unes à Bantam, mais ſi affoiblies par les fatigues du voyage, qu'il fallut les 1610.
tranſporter de la rade à la ville ſur des brancards. Le Hollandois Bouſchouwer conclut dans ce temps-là avec l'Empereur de Ceylan, un traité par lequel ce Prince, en accordant beaucoup d'avantages à la Compagnie, conſentoit qu'il y eût deux Hollandois dans ſon Conſeil. Nous parlerons plus bas de la fortune de ce négociateur & des ſuites du traité.

Pendant que les Européens infeſtoient ainſi les côtes & les Iſles Indiennes, une femme aſſez artificieuſe pour remplir par l'intrigue les vues d'une haute ambition, faiſoit le ſort de l'Indoſtan : le grand Mogol Gehanghir, tour à tour noyé dans le vin & dans la volupté, ne regnoit que dans les momens où l'ivreſſe ne lui laiſſoit, des paſſions que les appétits brutaux, & de la raiſon que l'idée de ſon pouvoir abſolu. Son intempérance lui avoit inſpiré un goût de préférence pour le Chriſtianiſme, parce qu'il permet

Histoire des Indes.

l'uſage de tous les alimens, & un ſentiment de prédilection pour les Européens, parce qu'ils ſont moins ſobres & moins frugals que les Orientaux. Ces motifs l'engageoient à admettre familiérement à ſa table les Marchands Anglois & François, & à favoriſer les établiſſemens des Miſſionnaires qui euſſent pleinement triomphé des Mollahs, ſi ces docteurs Muſulmans, craignant de ſa part une apoſtaſie ouverte, n'euſſent plié l'Alcoran à ſes goûts. Quelquefois il puniſſoit ſes courtiſans de s'être abrutis à ſon exemple, oubliant qu'ils avoient bu par ſon ordre. Cependant la Reine pour mettre des bornes à des débauches qui affoibliſſoient ſon Empire, avoit gagné ſur Gehanghir qu'il ne boiroit point audelà de neuf coups dans ſes jours de plaiſir, auxquels il donnoit une ſorte de ſolemnité dans le temps des jeûnes du Mahométiſme. Quand le vin l'emportoit au-delà de ſa promeſſe, elle ſçavoit le faire tomber à ſes genoux & profiter d'un repentir utile à ſon ambition. Pour ſe l'attacher tous les jours par de nouveaux liens, elle lui fourniſſoit ſans ceſſe de nouveaux plaiſirs qu'elle partageoit avec lui. On cita parmi les divertiſſemens qu'elle lui procura, une fête donnée ſur un canal d'eau roſe. Cette magnificence occaſionna une découverte qui dans un pays où la ſenſualité domine, fit un des événemens intéreſſans de ce regne. Comme l'Empereur ſe promenoit ſur le bord du canal, on vit ſurnager une eſpéce de mouſſe, formée d'une ſubſtance de roſes, recuite par les rayons du ſoleil & raſſemblée en maſſe. Elle parut à tout le ſerrail le parfum le plus exquis que l'on put recueillir aux Indes, & l'art ſe hâta d'imiter la nature.

Nourmahal (c'eſt le premier nom de l'Impératrice, lequel fut changé en celui de Nourgihan, lumiére du monde, lorſqu'elle eut faſciné l'eſprit du Mogol) Nourmahal, fille & veuve de Perſans, avoit eu l'adreſſe de s'élever par une affectation de vertu à la dignité de premiere Reine. La mort des plus belles Sulthanes du ſerrail & la deſtitution des plus ſages Miniſtres, avoient ſuivi l'inſtallation de cette femme ambitieuſe; ſeule elle remplit le

vuide que ces pertes laiſſoient à la Cour & dans le cœur du Sulthan. Son empire ſur ſon époux devint ſi entier, que le peuple ne put l'attribuer qu'à la magie; on ſe tut, tout plia, elle gouverna; ſon pere & Aſaf-Khan, ſon frere, furent élevés aux premieres places. Elle étoit ſur le trône, & ce trône étoit environné de ſes parens & de ſes créatures. Ce ne fut point aſſez, elle voulut y placer la fille de ſon premier mari, conducteur de chameaux.

Gehanghir n'avoit point d'enfans de Nourmahal; il en avoit quatre de différentes femmes; Sulthan Choſrou, Prince doué des vertus généreuſes, mais fier & indiſcret, en homme qui ſe confie en la grandeur de ſon ame, chéri des courtiſans pour les raiſons qui le faiſoient aimer & craindre de ſon pere; le Sulthan Perviz, homme de plaiſir & de paix, quoique brave; le Sulthan Chorrom, Prince qui n'eût pu être en paix avec lui-même, ni vivre ailleurs que ſur le trône, hypocrite ſéduiſant, auſſi habile à maſquer ſon ambition qu'à la conduire à ſes fins; le Sulthan Schahriar, jeune homme de très-belle figure. Nourmahal chercha parmi ces Princes un époux à ſa fille. Elle eſſuya un refus outrageant de la part de Choſrou, qui s'indignoit de l'aſcendant qu'elle avoit ſur l'eſprit de ſon pere; qui eut cru ſe déshonorer en mêlant ſon ſang avec un ſang ſi vil; qui aimoit paſſionnément ſa femme, fille d'un Raja Indien. On pouvoit penſer que Perviz ſe perdroit dans les plaiſirs, ou qu'il ſeroit gouverné par chaque main qui lui en apprêteroit de nouveaux. Il étoit à craindre d'indiſpoſer le Miniſtre Aſaf-Khan, beau-pere de Choſrou, ſi l'on forçoit ce Prince à prendre une autre femme. Nourmahal donna ſa fille à Schahriar, à cauſe qu'il paroiſſoit auſſi incapable de regner par lui-même que propre à rendre une femme heureuſe. Le mariage célébré, les trois fils aînés du Mogol reçurent ordre d'aller, le premier dans le Guzarate, le ſecond dans le Bengale, le troiſieme dans le Dekan. Pour Schahriar, il reſta à la Cour pour accoutumer les Omrahs, la capitale & les principales armées à le regarder comme l'héritier de la Couronne.

Histoire des Indes.

Pendant que Perviz se livroit à la mollesse & Chorrom à l'intrigue, Chosrou essuya des persécutions de la part de Nourmaha qui cherchoit à lui mettre les armes à la main. Las de souffrir, ce Prince infortuné devint coupable. Son parti prétexta pour se révolter la disposition faite, à ce qu'on disoit, du trône par Akebar, en faveur de ce Prince, au préjudice de son pere. Chosrou avoit pour ami le Visir Mahomet Khan, homme né de lui-même & supérieur à sa fortune, tant par son génie que par ses sentimens. Dès que le Prince eut déclaré ses desseins, la Sulthane & son frere Asaf, rival de Mahomet, insinuerent à l'Empereur que cet Omrah étoit l'auteur secret de la révolte : mais celui-ci prévenant des assassins disposés pour lui arracher la vie, s'empare du Palais & de la personne de Gehanghir. Maître de ses ennemis, il va combattre les rebelles, il triomphe, & il remet à l'Empereur & son trône & son fils. Chosrou fut enfermé dans une forteresse; il soutint son infortune avec cette fermeté qui nous intéresse même envers les coupables. On ne lui laissa que l'alternative de la mort ou du trône avec l'alliance qu'il avoit d'abord rejettée. Son ame inébranlable résista non-seulement aux menaces & aux supplications, mais encore aux instances de sa femme bien-aimée, qui digne de tant d'amour, fut sur le point de se poignarder pour lever l'obstacle qui l'empêchoit de parvenir au trône. Le Sulthan Chorrom étoit accouru avec un air de zele pour le service de son pere. Ce Prince & l'Impératrice unirent leurs passions contre le prisonnier. La guerre du Dekan offrit au premier une occasion de mériter la faveur dont il espéroit se servir pour étouffer dans le cœur de l'Empereur, ses sentimens paternels pour Chosrou, qui avoit commencé sans succès cette guerre. Khan Canna, le plus grand Capitaine de l'Empire, n'ayant pas eu plus de bonheur, Chorrom se promit une gloire qui l'éleveroit au-dessus de l'un & de l'autre. On sollicita le rappel de Khan Canna, non-seulement parce qu'il étoit malheureux, mais encore parce qu'il étoit justemen soupçonné de favoriser le Roi de Dékan & d'en recevoir une

pension. Ce Monarque étoit soutenu par le Roi de Perse, qui attaqua le Kandahar comme une Province injustement retenue par les Mogols depuis qu'Homayoum s'étoit engagé à la ceder à la Perse.

Quant à Gehanghir, lorsqu'il étoit detenu par le Visir Mahomet Khan, il ne demandoit que la Sulthane & du vin : lorsqu'on lui parloit des divisions de ses enfans, qu'ils se battent, disoit-il, tant mieux, le plus vaillant commandera mes armées : lorsque ses troupes remportoient des avantages ou éprouvoient des revers, il s'enivroit : lorsqu'il sentoit la nécessité de munir ses frontieres, il ne s'occupoit qu'à embellir Lahor, sa nouvelle résidence : lorsque les dissentions domestiques & les guerres civiles soulevoient la Nation contre celle qui en étoit la cause, il ne voyoit en elle que l'auteur de sa félicité. Ces événemens remplirent la premiere moitié de son regne.

Les Anglois sondoient alors les côtes de Coromandel & la contrée de Guzarate pour y établir leur commerce. L'Amiral Sir Henri Middleton, frere de David, apperçut dans les Gouverneurs de Surate & de Cambaye des dispositions favorables à 1020.
ses desseins & d'autant plus propres à le séduire que sa Nation 1611.
étoit bien accueillie à la Cour du Mogol. Le Capitaine Hawkins avoit eu l'oreille de l'Empereur, il avoit même eu le bonheur de conclure à Dehli un traité d'alliance & de commerce ; mais il venoit de perdre tout son crédit par l'inconstance de ce Prince & par l'adresse des Portugais. Quand les Anglois auroient pu compter sur la fidélité & la bonne foi des Indiens, ils n'avoient pas moins à craindre leur foiblesse. Les Portugais déclarerent que si l'on souffroit l'établissement des Anglois à Surate, ils étoient résolus de brûler toutes les Villes de la côte, & de se saisir de tous les vaisseaux Indiens. Sur quoi Mogreb Khan, Gouverneur du pays, jugea que la prudence devoit lui faire rejetter toute liaison avec l'Angleterre. Ainsi Middleton, après avoir passé victorieusement à travers une flotte très-supérieure à la sienne, &

mérité par des procédés nobles la faveur des maîtres du pays, fut obligé de se retirer, sans avoir rien fait d'utile par rapport à ses desseins. Les auteurs Anglois attribuent aux insinuations & au crédit des Jésuites les obstacles insurmontables qu'il rencontra. Ce Capitaine montoit un vaisseau de 1200 tonneaux, nommé *l'Accroissement du commerce*; c'étoit le premier essai d'architecture navale de la Compagnie & le plus grand navire qu'on eut construit en Angleterre. La prise de plusieurs vaisseaux, tant Indiens que Portugais, le dédommagea de ses pertes; mais la mort termina bientôt sa carriere à Bantam. Au commencement de l'expédition, il étoit tombé à Moka dans les piéges des Arabes, qui l'ayant attiré à eux par toutes les marques de distinction & d'amitié possibles, l'avoient chargé de fers & condamné à périr dans sa prison. Envain l'avoit-on menacé de le faire expirer dans les tourmens, s'il n'envoyoit ordre à ses vaisseaux de se rendre; il avoit fiérement défié leur cruauté, résolu de sceller son honneur de son sang. Il s'étoit ensuite échappé des mains des Maures, & ses menaces lui avoient procuré une ample compensation des dommages qu'il avoit soufferts. Le Capitaine Hamilton rapporte, sur la foi d'un Persan, témoin oculaire, & d'après la tradition du pays, un combat entre les Anglois & les Portugais sous les murs de Surate. Dans cette action les premiers, au nombre de 800, défirent les derniers au nombre de trois mille, avec perte de 20 hommes du côté du vainqueur, & de 1500 du côté de l'ennemi. Ce Capitaine dit qu'il vit en 1690 le champ de bataille où il y avoit un monceau de crânes humains. Cependant ce n'est pas un trophée Européen que ce monceau de crânes.

1021.
1612.
L'année suivante, le Capitaine Thomas Best trouva le Gouverneur de Surate plus favorable aux desseins de la Compagnie. Dans le temps qu'il se flattoit de l'espérance de tirer avantage de la permission que l'Empereur avoit accordée aux Anglois d'établir des comptoirs dans tel endroit qu'ils jugeroient à propos, une formidable escadre de Goa vint éprouver son courage & le réduire

duire à l'alternative, ou de trahir les intérêts qui lui étoient confiés, ou de s'expofer aux plus grands périls pour les défendre. Les deux flottes s'engagerent avec furie; les Anglois triompherent; ils triompherent encore dans un fecond combat auffi extraordinaire & inégal que le premier. Sardar Chaune, Seigneur Mogol, qui vit la premiere action, fut fi charmé de la bravoure de l'Amiral Anglois, qu'il l'accabla de politeffe & de préfens. La réputation des Anglois vola bientôt jufqu'à la Cour, où elle détruifit ce que l'on y avoit publié, que les Portugais n'avoient pas leurs pareils, fur mer, en bravoure & en habileté. Beft, après avoir élevé fon comptoir fur fes triomphes, fe rendit à Achen où il obtint la ratification de l'ancien traité: on lit dans la collection d'Harris que le Roi d'Achen le chargea de demander à fon Roi deux femmes de fon pays, en lui difant que s'il en avoit un fils, il le feroit Roi de Priaman & du pays d'où il tiroit le poivre.

La flotte du Capitaine Antoine Hippon n'aborda pas inutilement à Patane; mais il s'en falloit bien que le négoce y fût auffi lucratif qu'il l'étoit quelques années auparavant. Le Hollandois Peter Williamfon Floris, premier facteur de cette flotte, dit qu'il y avoit vendu fi promptement fes marchandifes dans ce temps-là, qu'il fembloit que l'Europe entiere n'auroit pû fournir de quoi raffafier l'avidité des Indiens. Dans quatre ans les chofes avoient tellement changé, qu'à peine la curiofité lui amena-t'elle des fpectateurs au lieu de Marchands; la raifon en étoit que les Portugais apportoient réguliérement, tous les ans, de Malaca une quantité confidérable de marchandifes de l'Europe, & que les Hollandois en avoient rempli Bantam & les Moluques, fans compter que les Maures faifoient eux-mêmes une partie de ce commerce à Tanafferim, à Siam & à Tarangh. Pendant le féjour de Floris à Patane, le Roi de Jahor vint brûler les fauxbourgs de Pahan & de Campofina; ce qui caufa une difette extrême dans le pays.

Effington avoit été détaché de la même flotte pour aller trafiquer

HISTOIRE DES INDES.

à Siam ; il n'eut pas d'abord lieu d'être satisfait de son voyage. La guerre avoit jetté ce Royaume dans la misére ; cependant la destruction de Pégu contribuoit à le rétablir dans son éclat. Le Roi de ce dernier Etat, menacé par celui d'Arrakan, dans l'épuisement de ses forces, s'étoit soumis au Roi de Tangut ; ce qui n'empêcha point son ennemi de porter la désolation & la famine dans sa capitale & une partie de ses Etats. Le vainqueur furieux insultoit le Roi de Tangut lui-même, qui, loin de se venger, lui offrit une partie des trésors de Pégu, l'élephant bleu, la Princesse fille du Roi, & la personne ou la tête du Roi lui-même. Floris vit en 1608 la Princesse & l'élephant ; le Roi de Tangut tua son hôte d'un coup de pilon, afin qu'il ne parût aucune marque de son crime par les traces du sang & les blessures. Le nouveau possesseur du Royaume de Pégu entreprit de ramener l'abondance dans cette contrée, par l'établissement d'un port libre & ouvert à toutes les Nations. Dans cette vue, il céda aux Portugais le Havre de Suriam, situé dans la partie méridionale de Pégu, & il donna à Philippe Britto de Nicote le titre de Changa ; faveurs qui furent si mal récompensées dans l'espace de deux ou trois ans, que les Portugais se saisirent du fils du Roi, & ne le relâcherent que sous une grosse rançon. Suriam devenu l'asyle d'une infinité de fugitifs qu'avoit dispersés la tyrannie des Bramas, & un marché où se rendoient les marchands de l'Europe & de l'Asie, fit ombrage aux puissances voisines, & sur-tout au Roi d'Ava. Ce Prince s'en empara. Tous les Portugais furent massacrés, & l'on empala Britto. Delà Banza vint, à la tête de cinquante mille Peguans, le reconnoître pour son vainqueur. Ainsi le Royaume de Pégu devint par une nouvelle révolution une Province du Royaume d'Ava. On vit en 1613 sa capitale se relever de ses ruines.

Une femme galante causa ce désastre aux Portugais. Britto qui s'étoit acquis une si grande autorité dans les Indes, n'avoit pu fixer le cœur de son épouse ; elle vivoit depuis long-temps dans un

commerce ſcandaleux avec un officier de ſa Nation, & les Portugais de la garniſon avoient tenu des diſcours trop libres ſur une intrigue dont l'éclat leur paroiſſoit choquant. Pour ſe venger de ſes cenſeurs, cette femme perſuada à ſon mari, qui ſeul ignoroit ſa honte, qu'il pouvoit s'épargner les frais d'une ſi groſſe garniſon, de ſorte que le Roi d'Ava trouva Suriam preſque ſans défenſe. Il voulut mettre la femme de Britto au rang de ſes concubines; mais ſur le refus qu'elle fit de ſe rendre à ſes deſirs, il lui fit écorcher les jambes, & la réduiſit à la condition d'eſclave.

Le Roi de Siam appellé le Roi blanc, étoit mort en 1610. Le ſecond de ſes fils, ſon ſucceſſeur, avoit puni l'ambitieux Jockromeoua, auteur des troubles; des Japonnois, eſclaves de cet ambitieux, avoient vengé ſa mort, comme on l'a déja dit: le plus fâcheux effet de ces déſordres fut de porter quelques Royaumes tributaires à ſe révolter. D'abord le Roi de Lamang s'approcha ſi bruſquement de la capitale, la croyant encore troublée par les Japonnois, qu'il n'en étoit plus qu'à deux journées, lorſqu'on apprit ſon invaſion. Sa précipitation fut avantageuſe aux Siamois; elle l'empêcha d'être joint par les forces de deux Rois qui s'étoient ligués avec lui, & le Roi de Siam, par une vigoureuſe réſolution, marchant à lui avec une poignée de troupes raſſemblées à la hâte, le déconcerta. Les Siamois eurent divers combats à livrer contre divers ennemis, dont un ennemi plus redoutable ſuivit les traces; c'étoit le Roi d'Ava qui, après avoir conquis le Pégu, demandoit aux Siamois les mêmes contributions qu'ils avoient payées aux Bramas. Leur Monarque ſe préſenta fierement à l'ennemi, & les délivra par une grande victoire de cet eſſain de barbares. Vainqueur du Roi d'Ava, il conquit avec le même bonheur Jomgoma, Laos & Camboye. Dans la ſuite de ſon regne, il fit chérir ſa domination à ſes ſujets, comme il l'avoit rendue reſpectable aux étrangers. Ses exploits & ſes vertus lui mériterent le ſurnom de grand & de juſte; ſa piété le fit honorer comme un ſaint.

Dans l'Iſle de Ceylan, après que les Candiens ſe furent ap-

perçus que les Portugais n'avoient d'autre objet que de bouleverſer le Gouvernement & la Religion, de détruire, les uns par les autres, tous les Princes du pays, & de s'emparer de l'Iſle, après avoir exterminé ſes défenſeurs; après que le Prince d'Oeva, profitant des diſpoſitions des naturels du lieu, eut en 1590 battu le Général Portugais Lopez de Souza, & épouſé la Princeſſe Catherine, héritiere de l'Empereur Raja Singa, ſeptiéme ſucceſſeur de Vimala Darma, qui vers le milieu du douziéme ſiécle avoit réuni ſur ſa tête toutes les ſouverainetés du pays; après que de nouveaux échecs eurent ruiné les affaires des Portugais, le Hollandois Spilberg, en 1602, reçut des témoignages de confiance & d'amitié de leur vainqueur qui regna ſur preſque toute l'Iſle avec beaucoup de gloire ſous le nom de Vimala-Darma-Soeria-Adaſſin. Des contretemps empêcherent enſuite les Hollandois de profiter de ces diſpoſitions favorables. L'Empereur mourut, laiſſant le trône à un fils en bas âge, dont le Prince d'Oeva, frere du Roi, & Cenuvirad Adaſſin, puiſſant Seigneur, ſe diſputerent la tutele. Cenuvirad ayant fait aſſaſſiner ſon concurrent, devint ſi redoutable, que la Reine-Mere, pour prévenir une guerre, l'épouſa. Sous la régence de ce Prince, les Hollandois, par leur Ambaſſadeur Marcel Boshouder, firent de nouveaux efforts, en 1612, à la Cour de Candi pour ſe procurer un établiſſement dans l'Iſle; leur Miniſtre gagna les bonnes graces & la confiance du Régent. L'année ſuivante, la mort ayant enlevé le jeune Roi & la Reine-Mere, Cenuvirad prit le titre d'Empereur. Les Portugais ſouleverent contre lui pluſieurs Princes. A la faveur de ces troubles, ils s'emparerent de Trinquemale, de Negumbo, de Point-de-Gale, de Caleture, de l'Iſle de Manar, de Jafanapatan, de Batecalo, c'eſt-à-dire, de preſque toutes les places maritimes du pays. Maîtres des clefs du Royaume, ils traverſerent, la flamme à la main, les Provinces de Matulé & d'Oeva, dirigeant leur marche vers la capitale. Il y avoit dans leur armée un corps conſidérable d'Indiens auxiliaires, & parmi ces derniers des

émiſſaires ſecrets de Cenuvirad prêts à tourner leurs armes contre les Européens, ſi l'on en venoit à une action. L'Empereur, aſſuré de cette diverſion, attaqua les Portugais; auſſi-tôt les Chingulais fondirent ſur eux; cet exemple ébranla le reſte des Indiens, & les Chrétiens furent, en un moment, inveſtis. On en fit une horrible boucherie. Le vainqueur reconquit quantité de places, & il auroit réduit la garniſon de Columbo à la néceſſité de capituler, ſi un puiſſant renfort arrivé de Goa n'eut ſauvé la ville.

Pendant que Floris étoit à Patane, une Reine d'une très-belle figure, grande & pleine de majeſté, gouvernoit ce pays. Elle avoit une ſœur que le Roi de Pahan épouſa, après l'avoir ſans doute fait enlever avec quelque violence, car la Reine mit en mer toutes ſes forces pour attaquer ce Prince. Celui-ci déja fort embarraſſé par ſes guerres avec le Roi de Jahor, & cedant plutôt à la néceſſité qu'à ſon inclination, prit le parti de venir avec ſa femme employer la ſoumiſſion, pour étouffer le reſſentiment de la Reine. Son pays étoit alors la proie du feu, de la guerre, de la famine & des trahiſons de ſes principaux ſujets. Peu de temps après, quelques eſclaves Javans revoltés mirent le feu au fort & au palais de Patane. Après avoir ravagé la ville, ils ſe propoſoient de tomber ſur les étrangers, lorſque les Hollandois & les Anglois, par leurs ſeules menaces, les mirent en fuite & ſauverent le pays. A la ſuite de cet incendie, la flotte d'Achin parut inopinément devant Patane. La place ſe rendit par compoſition après vingt-neuf jours de ſiége, & les Hollandois furent faits priſonniers. Cette flotte venoit de s'emparer de Jahor, d'où elle avoit emporté l'artillerie, les eſclaves & toutes les choſes précieuſes. Satisfait de ce butin, le Roi d'Achin, après avoir donné ſa ſœur en mariage au Raja Bounyſoc, frere du Prince détrôné, le renvoya avec beaucoup d'honneurs pour rétablir la ville de Jahor & pour ſe placer ſur le trône, au lieu du Roi qui étoit allé chercher une retraite à Bantam.

1022.
1613.

Dans le mois de Mai de cette année 1613, chaque intéreſſé

Histoire des Indes.

de la Compagnie Hollandoise fut remboursé de son principal avec 160 de profit, en sorte que celui qui avoit mis, en 1602, 4000 livres dans le fond de la banque, reçut 10400 livres, & ne laissa pas que d'avoir encore dans le fond sa part entiere. La guerre avoit recommencé aux Moluques entre les Hollandois & les Espagnols; elle valut aux premiers la conquête de Solor & de Timor. Les Portugais & les Espagnols eurent bientôt dans ce pays de nouveaux concurrens qui leur disputerent de même le commerce à force ouverte, vers l'an 1615.

L'intérieur de ces Isles étoit ruiné par les guerres civiles dont se nourrissoient les haines invétérées des Rois de Ternate & de Tidor, & que fomentoient les pratiques des Européens intéressés à affoiblir une Nation qu'ils vouloient réduire à l'esclavage. Le Prince, qui dans ce temps-là regnoit à Tidor, passoit pour un guerrier déterminé qui s'étoit rendu terrible aux Hollandois par divers exploits. Il battit & tua de sa propre main Kay Chilly Sadang, fils du Roi de Ternate, lequel tomba dans une embuscade avec son cortége. A la vérité, la fortune avoit commencé à se déclarer contre le malheureux Sadang, en faisant tomber quelques étincelles de feu sur un barril de poudre, qui sauta au milieu de ses gens. Un autre Prince de ses freres & le Roi de Gilolo périrent dans cette même occasion. La fortune!

1023. 1614. Le commerce des Anglois prospéroit sur la côte de Coromandel. Floris fut invité, à Masulipatam, par plusieurs Princes, à venir bâtir, sur leurs terres, des comptoirs & des forts. Le Roi de Narzingue lui envoya un kaul ou passe-port, avec l'*Abstiam*, distinction Indienne qui consiste dans un morceau d'étoffe blanche, sur lequel la main du Roi est empreinte en saffran ou en sandal. Ce Prince, pour gage de sa bonne foi, lui fit présent d'une petite ville, dont le revenu annuel étoit d'environ 400 livres sterlings, en lui promettant, à son arrivée, d'autres marques de son affection. Les Hollandois, jaloux d'une faveur si éclatante, s'efforcerent d'en arrêter les suites; mais leur influence dans cette

HISTOIRE DES INDES.

Cour étoit trop foible. Vancatad Raja (c'eſt le nom du Roi) mourut quelque temps après. Ses trois femmes ſe brûlerent avec ſon corps. Obiama, Reine de Paliakate, en étoit une; elle avoit offert aux Anglois les mêmes avantages que ſon mari, ainſi que pluſieurs petits Princes. Floris avoit des ſujets de ſe défier de leur ſincérité, mais on diſſipa ſes ſoupçons. Les Indiens, de quelque qualité qu'ils fuſſent, n'avoient aucun ſcrupule à tromper dans le commerce. Le Gouverneur de Pétapoli demanda un jour à ce facteur une ſomme que celui-ci ne lui devoit pas; au défaut de preuves par écrit ou par témoins, l'Indien prétendit que la dette étoit prouvée par la ſeule demande, puiſqu'étant Emir ou deſcendant de Mahomet, ſon témoignage avoit toute la force de la certitude contre celui d'un Chrétien.

La Compagnie d'Angleterre avoit recueilli tant de fruits de ſon commerce & de ſes expéditions, qu'elle ne ceſſoit d'équiper des flottes pour les Indes & d'y étendre la ſouveraineté de la Grande-Bretagne. Elle eut dès l'an 1616 des comptoirs floriſſans à Bantam, à Jacatra, à Surate, à Amadabat, à Agra, à Azmire, à Brampour, à Calicut, à Maſulipatam, à Patapoli, à Patane, à Siam, à Bancarmaſſe, à Socodonia, à Macaſſar, à Achen, à Jambe, à Tewo, à Banda, &c. Les habitans de Banda s'étoit ſoumis à l'Angleterre par un acte en bonne forme, après une querelle qu'ils avoient eue avec les Hollandois. C'eſt à ces titres que la Compagnie fut honorée par la Nation. Jacques I augmenta les priviléges qui lui avoient été accordés ſous le regne précédent; & pour donner à cet établiſſement un éclat propre à ſéduire la vanité des Orientaux, il envoya des Ambaſſadeurs aux principaux Monarques de l'Aſie, depuis la Perſe juſqu'au Japon, avec pouvoir de faire, en ſon nom & en celui de la Compagnie, les traités néceſſaires pour la facilité du commerce. On rapportera ici la réponſe que le Roi de Sumatra lui fit en 1613; elle fera connoître le goût & le caractere des Princes de l'Orient.

» *Peduka Sirie, Sulthan*, Roi des Rois, renommé pour ſes

Histoire des Indes.

„ guerres, ſeul Roi de Sumatra, Roi plus fameux que ſes prédéceſſeurs, redouté dans ſon Royaume, honoré chez toutes les Nations, l'image véritable de la Royauté, le modéle du parfait gouvernement, formé du plus pur métal & orné des plus fines couleurs; dont le trône eſt le plus élevé & le plus accompli, reſſemblant à une riviére de criſtal, plus tranſparent que la glace & le verre, duquel découlent la juſtice & la bonté, & dont la préſence eſt comme l'or le plus fin. Roi de Priaman & des montagnes de l'or, Seigneur de neuf ſortes de pierres & des deux paraſols d'or battu, ayant pour ſes ſiéges des maſſes d'or de même que les équipages de ſes chevaux & les dents de ſon élephant favori avec tous ſes harnois; la ſelle d'un autre élephant, moitié d'or, moitié d'argent; des lances, des cachets de même; les baignoires & ſon ſépulcre d'or pur, au lieu que ſes prédéceſſeurs ne les avoient que moitié or, moitié argent; ſon ſervice complet d'or & d'argent. Roi à qui pluſieurs autres obéiſſent; qui a vaincu celui d'Arou, & conquis les contrées de Priaman, de Tecoo, de Barouſe; qui poſſéde 70 élephans, avec des proviſions abondantes pour leur nourriture; qui a toujours des vaiſſeaux armés pour faire la guerre, & à qui Dieu a donné plus de victoires qu'à tous ceux qui ont occupé le trône avant lui.

Ce Monarque puiſſant ſalue Jacques, Roi de la Grande-Bretagne, &c. Il l'aſſure de la joie que lui a cauſée la lettre de ſon Alteſſe. Il reconnoît qu'en la voyant, ſes yeux ont été éblouis d'une céleſte ſplendeur, ſes eſprits tranſportés d'un plaiſir divin; & qu'en l'ouvrant, il a été frappé d'une odeur plus ſuave que celle des fleurs & des parfums les plus exquis. C'eſt par reconnoiſſance que moi, le grand Roi de Sumatra, déclare n'avoir qu'une même penſée, un même cœur, une même chair avec le puiſſant Prince Jacques, Roi d'Angleterre, & deſire ardemment que l'alliance que je fais avec lui ſe continue dans toute notre poſtérité, &c. Donné en notre Palais d'Achim, l'an 1022 *de Mahomet.*

Ce

Ce prétendu modéle de la Royauté étoit un monſtre de barbarie, qui, au rapport de Beaulieu, marquoit tous les jours de ſon regne par des ordres ſanglans; qui s'étoit défait de tous les Princes de ſon ſang, à l'exception de ſon fils, qu'il avoit chaſſé avec tant de rigueur, qu'on ne ceſſoit de trembler pour ſa vie; qui avoit exterminé preſqu'entierement l'ancienne nobleſſe; qui faiſoit couper le poing à un Orancaie, ou Seigneur gardien des coqs, lorſqu'un petit coq en battoit un plus grand dans un combat, l'accuſant de manger ou de faire manger à ſes maîtreſſes le riz de ces animaux; qui ſur un cri de frayeur pouſſé pendant la nuit par une de ſes femmes, fit tourmenter & périr ſix autres femmes, ſon neveu, fils du Roi de Jahor, le fils du Roi de Bantam ſon priſonnier; le fils du Roi de Pahan, ſon parent; cinq des principaux Orancaies, & peut-être même ſa mere; qui, &c.

HISTOIRE DES INDES.

Thomas Rhoe fut envoyé en Ambaſſade par l'Angleterre à la Cour du Mogol. Le Prince Chorrom, la Reine Nourmahal, Aſaf-Khan, ſon frere, & l'Atemath-Doulet, ſon pere, ne ceſſoient de troubler cette Cour par leurs intrigues & de pourſuivre les jours du Prince Choſrou. Leur ligue étoit couverte d'un air de froideur réciproque, pour éloigner les ſoupçons de leur intelligence. La tendreſſe de l'Empereur pour ſon malheureux fils ne put être vaincue par leurs artifices; mais étant un jour dans l'ivreſſe, le pere & le frere de Nourmahal lui repréſenterent avec force qu'il convenoit à la ſûreté comme à la dignité du trône impérial, que ſa Majeſté le mît ſous la garde & dans la compagnie du Prince ſon frere, plutôt que de le laiſſer entre les mains d'un Rajepute, dont la fidélité pouvoit être corrompue par des promeſſes ou par des menaces. Ils obtinrent facilement leur demande, des vapeurs du vin & du ſommeil, qui appeſantiſſoient & dérangeoient la tête de l'Empereur. C'étoit fait de Choſrou, ſi Annarah, ſon gardien ou plutôt ſon protecteur, n'eut refuſé d'obéir aux ordres de l'ivreſſe. L'Empereur loua le zele du Rajepute, il oſa même accorder la liberté au Prince; mais il fut bientôt obligé de le mettre entre

1024-27. 1615-17.

les mains de l'odieux Chofrou. Alors toutes les Sulthanes refuferent de manger & protefterent que, fi le Prince Chofrou mouroit, elles lui facrifieroient les enfans du Haram. La trifteffe étoit fur le vifage des grands; la ville retentiffoit des clameurs du peuple. On difoit que ce n'étoit pas feulement à la vie de fon aîné que vouloit attenter Chofrou, mais que ce parricide fe propofoit d'arriver jufqu'à fon pere, & par l'affaffinat de l'un & de l'autre fe faire des degrés de leurs corps, pour monter fur le trône. On femoit des bruits de révolte de toutes parts, mais ces voix ne formoient qu'un tumulte confus. Parmi tant d'hommes compatiffans, il ne fe trouva point un homme de courage. Chacun fe mettoit à couvert dans la foule, & ces cris d'une lâche pitié ne furent qu'un éloge funebre du malheureux Chofrou. Il conjuroit fon pere de lui ôter la vie plutôt que de le faire fervir au triomphe de fes ennemis. Le barbare Chorrom traîna fa victime après lui, en allant fe mettre à la tête des armées deftinées à agir dans le Dekan. Les efprits étoient fi foulevés contre le nouveau général, que les principaux officiers avoient demandé leur retraite, & que l'Empereur auroit conclu la paix avec le Roi du Dekan, s'il eût pu refifter à l'afcendant que fon fils avoit pris fur lui. Rhoe foupçonne que Chofrou étoit amoureux de quelque femme de fon pere, & fes foupçons paroiffent tomber fur Nourmahal ellemême.

Ce fage obfervateur confeffe, avec admiration, que la dépenfe des Mogols furpaffoit tout ce qu'on avoit jamais vu de plus magnifique dans le refte du monde: la defcription qu'il en fait répond à cette idée. Quelque crédit qu'il eut auprès de l'Empereur, il n'eut pas moins à fe plaindre de l'infidélité des Miniftres. La faction Portugaife avoit gagné Afaf-Khan pour le traverfer. » Jufqu'alors, dit-il, j'avois jugé de ce pays-là fur le » rapport d'autrui: mais je commençai à connoître par une fâcheufe » expérience la diftinction qu'on y mettoit entre les Portugais » & nous. Tous les Indiens couroient après eux. Au contraire,

» lorfqu'ils achetoient nos marchandifes, ils croyoient nous faire » l'aumône. Outre l'avantage que les Portugais avoient dans les » Indes, d'être voifins du Mogol, ils pouvoient empêcher le » commerce de la mer rouge. D'ailleurs le nôtre n'étoit rien en » comparaifon du leur. Auffi la crainte de nos vaiffeaux étoit-elle » l'unique motif qui portât le Mogol à nous recevoir ». Ce Marchand avoit des vues profondes fur le commerce. » La guerre » & le trafic, écrivoit-il à fa Compagnie, font incompatibles, » fuivant mes idées; & fi vous m'en croyez, vous ne vous ha- » farderez point à la faire autrement que fur mer, où l'on peut » auffitôt gagner que perdre. C'eft ce qui caufe aujourd'hui la » pauvreté des Portugais. Ils ont, à la vérité, des Colonies dans » des pays fort riches; mais les garnifons qu'ils entretiennent pour » les conferver, en confument tout le profit, quoiqu'elles foient » foibles. En un mot, ils ne profiteront jamais aux Indes, tant » qu'ils feront obligés de foutenir cette dépenfe. Les Hollandois » font auffi tombés dans la même faute, lorfqu'ils ont fongé à » s'y établir par la force. Ils en rapportent une grande quantité » de marchandifes; ils font confidérés dans toutes les places; ils » font même les maîtres dans quelques unes des meilleures. Avec » cela leurs morte-payes confument tout le gain d'un fi grand » & fi riche trafic. Il eft certain que, s'il y a quelque fortune à faire » dans ce pays-là, vous devez l'attendre du côté de la mer & » d'un commerce paifible. C'eft une illufion d'affecter d'avoir des » garnifons & des places de guerre aux Indes ». Des expériences récentes ont, ce femble, confirmé la fageffe de ces maximes. La poffeffion des pays étrangers a rendu toutes les guerres de l'Europe ruineufes, en les communiquant aux terres les plus éloignées; fans cette poffeffion, la Puiffance qui fera maîtreffe de la mer la fera du commerce. Une flotte formidable tient toute feule lieu de plufieurs forts & de garnifons éparfes en divers lieux, fans entraîner les mêmes dépenfes & les mêmes inconvéniens; elle s'ouvre tous les ports, elle va protégeant & affurant le trafic,

donnant la loi d'un lieu à un autre, redoutable par-tout aux naturels du pays, & presque toujours plus forte dans chaque endroit que les Nations étrangeres qui s'y sont établies & qui ont été obligées de disperser leurs forces pour se garder sur des côtes différentes. Sans une pareille flotte, il est impossible que l'on conserve de grands établissemens dans des pays lointains, c'est-à-dire, dans des pays ennemis, où l'on se voit bientôt sans secours exposé aux avanies & aux coups, tant des Puissances maritimes que des peuples voisins. On est donc tombé dans une erreur pernicieuse, lorsqu'on a cru que pour s'assurer le commerce des Indes, il falloit les envahir, sous la raison illusoire que le négoce est plus lucratif, quand on le fait sur son propre sol. On n'a pas compris qu'on s'engageoit par là dans des dépenses énormes & dans des querelles interminables pour des avantages précaires qu'un seul échec peut enlever. On n'a pas vu que l'on détruisoit par la guerre le négoce que l'on vouloit étendre, & que ces grands établissemens chez des peuples étrangers cachent des gouffres prêts à s'ouvrir au premier combat pour engloutir le commerce, après en avoir absorbé les profits pendant la paix.

Rhoe fut témoin de plusieurs mouvemens favorables au Christianisme, qui, malgré la protection de plusieurs Princes, n'avoit peut-être pas un seul prosélyte qui méritât le nom de chrétien. L'Eglise des Jésuites ayant été brûlée, le crucifix échappa aux flammes, & sa conservation fut publiée comme un miracle. Le Pere Corsi avoua de bonne foi au marchand protestant qu'il croyoit l'événement fort naturel, mais que les Mahométans l'ayant fait passer sans sa participation pour un miracle, il n'étoit pas fâché qu'ils en eussent conçu cette opinion. L'Empereur promit à ce Jésuite de se faire Chrétien, s'il jettoit l'image de Jesus-Christ dans le feu & qu'elle ne fût point brûlée. Le Missionnaire offrit d'entrer lui-même dans les flammes pour preuve de la vérité de la foi, mais il ajouta que le Ciel n'étoit pas tenu de faire des miracles toutes les fois que les hommes en demandoient, & que le

choix des occaſions n'appartenoit qu'à Dieu. Le Sulthan Chorrom, ennemi de la Religion Chrétienne, ſoutint que ce n'étoit pas tenter Dieu que de recourir à la voie des prodiges dans la vue d'opérer le ſalut d'un grand Prince & de tout un peuple, puiſque pluſieurs prophêtes avoient fait des miracles dans des occaſions moins importantes. Quelque temps après, un charlatan de Bengale vint offrir à l'Empereur un grand ſinge qu'il donnoit pour un animal divin (pluſieurs ſectes des Indes attribuent quelque divinité à ces animaux). L'Empereur, pour vérifier cette qualité, fit écrire ſur douze billets les noms de douze Légiſlateurs, tels que ceux de Moïſe, de Jeſus-Chriſt, de Mahomet, &c. On mêla les billets; le ſinge mit la main dans le vaſe & tira le nom de Jeſus-Chriſt. L'Empereur répéta pluſieurs fois l'expérience avec toutes les précautions poſſibles pour écarter la fraude, & le ſinge ne manqua jamais de tirer le billet de notre divin Légiſlateur. Enfin on laiſſa dans le vaſe onze noms ſans celui de Jeſus-Chriſt; le ſinge refuſa conſtamment d'en prendre aucun. Rhoe ajoute que quelqu'interprétation qu'on veuille donner à cette ſingerie, le fait eſt certain.

Cet Anglois aſſiſta deux fois à la cérémonie qui ſe fait tous les ans de peſer l'Empereur. Dans un des plats de la balance qui étoit d'or maſſif, couvert de pierreries, l'on mettoit de l'or, des bijoux, des étoffes, des denrées, en ballots. L'Empereur étoit de l'autre côté aſſis ſur ſes talons comme une femme. On le peſa ſucceſſivement juſqu'à ſix fois, en changeant les contrepoids, depuis les pierreries & l'or juſqu'au miel, au beurre & au bled. En 1617, on dit à Rhoe que ſa Majeſté peſoit neuf mille roupies, environ 15 mille francs en argent. Enſuite l'Empereur jetta des baſſins de noix, d'amendes, & de toutes ſortes de fruits artificiels d'or & d'argent, mais d'un poids ſi léger, que mille ne valoient pas deux cens francs. Les courtiſans ſe traînoient par terre, les uns les autres, pour en prendre.

Les réſolutions les plus importantes ſe prenoient en public &

HISTOIRE DES INDES.

s'enregiſtroient de même. Pour un teſton, chacun avoit la liberté de voir le regiſtre. Ainſi le peuple étoit auſſi bien informé des affaires que les Miniſtres, & jouiſſoit du droit d'en porter ſon jugement. Cet ordre & cette méthode s'obſervoient ſi réguliérement que l'Empereur ne manquoit pas de ſe trouver aux mêmes heures au Durbal ou au Jarneo [c'étoient une cour & une place pour le Conſeil] à moins qu'il ne fût ivre ou malade & qu'il n'en eût fait informer le public. Ses ſujets étoient ſes eſclaves; mais il s'étoit impoſé ſi ſolemnellement ces loix, que s'il avoit manqué un jour à ſe faire voir, ſans rendre raiſon de ce changement, le peuple ſe ſeroit ſoulevé.

1024, *& ſ.* 1615, *& ſ.* Les François étoient toujours dans l'inaction pour le commerce des Indes. Quatre années s'étant écoulées ſans que Girard le Flamand eût fait aucune entrepriſe, du moins avec ſuccès, deux Marchands de Rouen, Muiſſon & Canis, ſolliciterent le tranſport de ſon privilége, ſous la charge de faire partir des vaiſſeaux dans le courant de l'année 1615. Les aſſociés de Girard formerent des oppoſitions à cette demande; le Roi, pour groſſir les fonds, réunit les deux Compagnies. L'Abbé Guyon, & après lui l'Auteur de l'Hiſtoire moderne des Chinois, Japonnois, Indiens, &c. diſent qu'on n'a point de preuves que leurs navigateurs ayent été juſqu'aux Indes; mais on n'a qu'à lire le Journal de Beaulieu, publié par Thevenot, pour s'aſſurer du contraire. De Nets & Beaulieu lui-même, commandans des deux vaiſſeaux équipés en 1616 par la Compagnie, aborderent à Bantam, où le Préſident Hollandois donna ordre à tous les matelots de ſa Nation qui étoient ſur les bords François, de renoncer à leur engagement: ceux-ci obéirent plutôt par inconſtance que par fidélité à leur patrie. De Nets vendit alors un de ſes vaiſſeaux à un Roi de Java; mais il ne laiſſa pas que de revenir avec pleine charge. En 1619 Beaulieu fut nommé par la Compagnie, Général d'une nouvelle flotte, qui, malgré des déſaſtres, revint des Indes avec aſſez de richeſſes pour dédommager avantageuſement les intéreſſés des

frais de leur entreprise. L'Hiſtorien de la Compagnie des Indes écrit qu'on ne ſçait pas quelle ſuite eut cette premiere Compagnie, ni ſi elle fut prorogée au bout des douze années de ſon privilége, ni ſi ce privilége paſſa à d'autres, lorſqu'il s'établit une Compagnie nouvelle.

Les Danois commençoient alors à trafiquer & à s'établir aux Indes, ſur la côte de Coromandel, côte aujourd'hui célebre & alors peu connue, parce que les Portugais s'étoient principalement attachés au Malabar & aux Iſles, où ils furent ſuivis par les autres Nations. Chriſtian IV, Prince dont la capacité égaloit le zele pour le bien de ſes ſujets, avoit accordé, en 1612, une patente à quelques particuliers qui s'étoient aſſociés à Copenhague pour le commerce des Indes. Afin de ne pas échouer par trop de précipitation, la Compagnie médita, pendant quelques années, les inſtructions qu'elle devoit donner à ſes Agens, en étudiant à fonds les relations étrangeres, & en conſultant les mariniers des diverſes Nations que les ports du Nord lui fournirent pour ſes deſſeins. Son plan n'eut pour objet que de s'établir aux Indes par la voie de la perſuaſion, & de s'y maintenir par une bonne intelligence avec les Indiens & avec les ſujets des autres puiſſances de l'Europe. Les premiers vaiſſeaux qu'elle fit partir de l'Iſle de Zélande, arriverent en 1616 ſur la côte de Coromandel, dans le temps où le vaſte Empire de Biſnagar qui embraſſoit une grande partie de la preſqu'Iſle en deça du Gange, depuis les frontiéres du pays d'Orixa juſqu'au Cap Comorin, venoit de tomber en ruines, accablé ſous ſon propre poids & déchiré par des guerres civiles, accompagnées d'une ſi horrible famine, que les Indiens avoient vendu leurs enfans pour une meſure de riz, de la valeur d'un demi-écu d'Angleterre. Cet Empire dont le chef prenoit le titre de Roi des Rois & de mari de mille femmes, avoit commencé à décliner dès les premieres années du ſeizieme ſiécle; & ſa capitale ayant été ſaccagée en 1565 par quatre Princes Mahométans, ſa chûte avoit été aſſez rapide. Les Patanes l'ébranloient

1025, &ſ. 1616, &ſ.

du côté du Nord, & les Mogols du côté du Midi; il tomba. Quelques Gouverneurs, tels que ceux de Visapour & de Golconde, prirent le titre de Rois; ceux des provinces méridionales, de Maduré, de Tanjaour, de Gingy, se contenterent de leur ancien titre de Naïcks. Les chefs des Marattes se prétendent issus de l'Empereur de Bisnagar. Les Danois trafiquerent à Tranquebar, dans le ressort du Tanjaour. Au bout de quelques années, le Naïck content de leurs manieres, leur vendit ou leur afferma ce port avec un district aux environs. En 1621, l'amiral Owen-Giedde de Tommerup, après avoir conclu avec le Prince un nouveau traité, y bâtit la forteresse réguliére de *Danebourg*, dans laquelle il laissa les troupes qu'il avoit amenées de Dannemarck, pour prendre possession de quelque place de Ceylan, en vertu d'un traité conclu à Copenhague par la Compagnie avec le Hollandois Marcel Boschouwer, Plénipotentiaire de l'Empereur. Ce sous-marchand de Hollande, devenu Prince de Mingone par la faveur de ce Monarque, & Seigneur de beaucoup de terres par son mariage avec une Chingulaise de qualité, étoit parti de Ceylan avec de pleins pouvoirs pour traiter avec les Etats généraux & la Compagnie, qui, depuis que les Portugais avoient massacré une Colonie Hollandoise, dont Boschouwer avoit obtenu en 1610 l'établissement dans l'Isle, sembloient avoir perdu de vue ce pays si digne de leur attention. Dédaigné en Hollande par les Directeurs de la Compagnie, qui ne pouvoient reconnoître un Prince dans leur sous-marchand, il avoit passé en Dannemarck, où ses propositions furent favorablement reçues; mais il mourut en revenant aux Indes sur la flotte Danoise, & lorsque l'amiral Tommerup arriva à Trinquemale, l'Empereur refusa d'accomplir le traité de son favori. Cet événement fut heureux pour la Colonie de Tranquebar. L'on y porta les secours destinés pour Ceylan, & ce lieu, ci-devant peu considéré, changea de face, par la forteresse, les huttes & les maisons qu'on y bâtit, & par le commerce qu'une conduite pleine de douceur & de justice à l'égard de toutes les Nations,

Nations, y attira. Bientôt l'on ſongea à établir des comptoirs dans le Malabar; on pouſſa la navigation & le trafic juſqu'aux Moluques. Enfin dans l'eſpace de vingt ans, les Directeurs de Tranquebar furent en état d'envoyer en Europe des vaiſſeaux richement chargés de marchandiſes de tous les pays de l'Inde. Mais les troubles ſurvenus pendant ce temps-là dans le Nord, eurent de ſi fâcheuſes ſuites pour la Compagnie, qu'elle ne put entretenir avec Tranquebar une correſpondance réglée. La Colonie ſe ſoutint par le moyen des comptoirs du Malabar, de quelques loges au Bengale, d'un établiſſement à Bantam, ſouvent obligée de fretter ſes vaiſſeaux & de charger pour le compte des marchands Maures & Gentils. Pendant que les Hollandois reſſerroient ſon commerce, elle eut de rudes aſſauts à ſoutenir de la part des Rajas de Tanjaour; elle fut enfin réduite à une telle extrêmité en 1684, que la faim lui donna la hardieſſe ou la confiance d'engager pour une ſomme d'argent trois de ſes baſtions aux Hollandois; on prétend même qu'elle n'eut pour les racheter d'autre reſſource que la piraterie. Sur la fin du ſiécle, le Raja de Tanjaour l'auroit détruite, ſi les Anglois du fort S. George ne l'avoient auſſi glorieuſement que généreuſement ſecourue. La politique n'a peut-être pas eu moins de part que la Religion au deſſein des célebres Miſſions entrepriſes au commencement de ce ſiécle à Tranquebar, par ordre du Roi Frédéric IV; ou ſi la Religion ſeule les a inſpirés, la politique ne pouvoit employer un moyen tout à la fois plus ſimple, plus noble & plus efficace pour relever Tranquebar. Nous ne parlerons point ici de la Compagnie d'Altena, qui n'a été qu'un projet. Reprenons l'ordre chronologique que nous avons interverti pour rendre plus frappans le peu d'événemens connus qui concernent la Nation Danoiſe, en les préſentant dans un même tableau.

La Compagnie Hollandoiſe avoit vu deux fois échouer ſes deſſeins ſur Malaca, & le mauvais ſuccès d'une ſi importante entrepriſe ſembloit avoir fait perdre aux Directeurs l'eſpérance de

HISTOIRE DES INDES.

se former aux Indes, à l'exemple des Portugais & suivant le conseil des plus habiles Amiraux Hollandois, un centre de puissance d'où tous leurs autres établissemens pussent recevoir des secours & des ordres. Un heureux hasard fit renaître cette idée dans l'Isle de Java, & donna naissance à une des plus riches & des plus belles villes du monde. On a vu les Hollandois, pour se soustraire aux violences qu'ils éprouvoient à Bantam, accepter l'asyle que Widiak Rama, Roi de Jacatra, leur offrit dans l'Isle de Java. Le Pangoran ou Prince, Gouverneur du jeune Roi de Bantam, nommé Aria Rana, ou Raxadi Mengala, jaloux d'une entreprise qui ne lui présageoit rien de favorable pour l'avenir, ne s'occupa que des moyens de la traverser dans ses commencemens.

1028. 1618. Coen, Gouverneur général des Indes Hollandoises, reçut ordre de pousser vivement le projet de la Compagnie, par rapport au nouvel établissement qu'elle avoit en vue de former sur la pointe d'Ontong-Java, à l'embouchure de la riviere de Tangeran. Les propositions des Hollandois non-seulement firent craindre au Roi de Jacatra le ressentiment des Princes voisins, mais elles l'allarmerent pour son indépendance. Le Pangoran de Bantam l'engagea dans ses complots, les Anglois entrerent dans la même intelligence, & le Soesoehoenan Mataram ou Empereur de Java, le Roi de Tsjeribon, ainsi que les autres Princes de l'Isle, s'étant opposés aux demandes des Hollandois, devoient être disposés à prêter la main à leurs ennemis. Les desseins sinistres de tous ces alliés se développant de jour en jour, Coen prit le parti de fortifier sa loge, & ce fut ainsi que la nécessité fit tomber le projet favori de l'établissement des Hollandois sur la pointe d'Ontong-Java. Le Roi de Jacatra se mit de son côté à entourer sa ville de travaux. Quelques échecs & une cométe à longue queue répandirent la consternation parmi ceux de Bantam & de Jacatra; mais les Anglois releverent leur courage par de grandes promesses & par la prise de quelques vaisseaux Hollandois. Enfin la guerre se déclara par des attaques réciproques entre les Hollandois & ceux de Jacatra.

1029.
1619.

Une flotte Angloise parut. Coen, très-inférieur en forces, la combattit; mais n'osant exposer au sort d'une action trop inégale le salut de la Compagnie, il fit voile aux Moluques pour y rassembler des renforts. Alors les Hollandois assiégés par mer & par terre, redoublerent leurs travaux avec toute l'ardeur que peut inspirer la nécessité de vaincre ou de mourir. Leurs ouvrages achevés, ils firent planter de nouveaux drapeaux sur les quatre angles de leurs forts, & commencerent à battre si furieusement la ville, que les Javanois témoignerent des dispositions à la paix: on la conclut. Sur la foi du traité, Vanden Broeck, commandant du fort, se rend à la Cour; le Roi le fait arrêter & présenter à la vue de ses gens, la corde au cou. Les Hollandois étoient à la veille de se rendre aux Anglois & d'être pour jamais chassés de Jacatra, lorsque le Gouverneur de Bantam, jaloux de la proie dont alloit se saisir le Roi, son allié, & touché des avantages que les Hollandois lui faisoient offrir, fit partir deux mille hommes sous la conduite du Temangon, le premier officier militaire, avec ordre de s'oppofer à leur ruine. Il étoit d'autant plus facile à ces troupes de réussir qu'on les reçut dans la ville comme auxiliaires. Leur général, admis à l'audience du Roi, lui mit le poignard sur la gorge, en le menaçant de la mort, s'il ne mettoit le sceptre bas. Aussitôt Jacatra fut en son pouvoir; Vanden Broeck sortit de sa prison, les Anglois se retirerent dans leur comptoir, & le fort ne fut plus environné que des troupes de Bantam, qui, pour augmenter le prix du service, y portoient des rafraîchissemens, à condition néanmoins qu'on cesseroit de travailler aux fortifications.

C'étoit un ennemi qui avoit délivré les Hollandois de leurs ennemis; les Bantamois ne les avoient secourus que pour les réduire; & le Pangoran regardoit leur fort comme son propre bien, puisqu'il avoit empêché qu'il ne devînt la proie d'autrui. Quoiqu'il retint auprès de lui Vanden Broeck, ceux du fort resterent invariables dans la résolution de n'accepter qu'un traité

Histoire des Indes.

honorable. Leurs travaux avançoient à proportion que la crainte & l'espérance agissoient alternativement sur eux; ils donnerent à leur fort le nom de Batavia. Enfin dans la perplexité où ils étoient, sur-tout à l'égard des prisonniers detenus à Bantam, Coen arriva des Moluques avec une flotte de 17 voiles. Après avoir fait insinuer au Pangoran Gedé ou Roi de Bantam, de ne pas se mêler des affaires de Jacatra, il détruisit cette ville. La facilité avec laquelle on la réduisit n'étoit guere propre à en assurer la possession; aussi les ennemis se rassemblerent & se fortifierent ils le lendemain, à quelque distance de la place. Une partie des Hollandois ayant donné dans une embuscade, elle auroit été massacrée, si le reste se dérobant à l'ardeur du pillage ne se fût hâté de la rejoindre. On ne peut s'empêcher de reconnoître d'après les Directeurs de la Compagnie Hollandoise, que les succès de ses troupes furent moins dus à la prudence qu'à la fortune qu'ils travailloient eux-mêmes à faire échouer, sans le sçavoir & sans pouvoir en venir à bout.

1030. 1620. Coen alla en triomphe à Bantam demander les prisonniers Hollandois. Le Pangoran relâcha Vanden Broeck & plusieurs autres, mais le refus qu'il fit de livrer les marchandises de la Compagnie & onze Hollandois du comptoir, devint l'occasion d'une guerre fort vive. Vanden Broeck enleva beaucoup d'Indiens & de Chinois qui servirent à peupler leur nouvelle ville. Les Anglois étant trop foibles aux Indes pour continuer plus long-temps leurs oppositions à cet établissement, la paix fut conclue entre la Hollande & l'Angleterre. Ils demandoient qu'on leur accordât à Batavia, la même place qu'ils y avoient eue, pour y bâtir un comptoir : mais elle leur fut refusée, parce qu'elle étoit trop voisine du fort. Coen leur assigna un autre lieu auprès de l'ancien palais du Roi, sans faire beaucoup d'attention à leurs plaintes. Le Roi de Jacatra chassé de son Royaume avec sa femme & ses fils, fut réduit, après avoir erré dans l'intérieur de l'Isle, à revenir gagner sa vie à la pêche avec un canot. Dans les pays où l'on ne connoît

point l'honneur, on ſe réſout plutôt à ſupporter les diſgraces, comme on s'y détermine plus aiſément à commettre des crimes.

Les Directeurs de la Compagnie en Hollande ne s'étoient pas ſeulement propoſé d'éblouir les Indiens & les autres Orientaux, par la ſplendeur d'un établiſſement capable d'obſcurcir celui de Goa, qui en impoſoit encore à ces peuples; ils avoient encore deſſein de flatter par là leur propre Nation, pour obtenir plus facilement des Etats généraux la protection & les avantages que la Compagnie deſiroit. Ce fut auſſi dans cette vue que ſes Agens amenerent en pompe un Ambaſſadeur de Siam au Prince d'Orange, avec cinq jeunes Indiens, auxquels on donnoit la qualité de Princes; ce manége produiſit un double effet, celui d'attacher le chef de la Nation, grand homme, mais vain, aux intérêts de la Compagnie, qui reçut en récompenſe octrois ſur octrois, & celui de prouver aux Indiens l'exiſtence d'un Roi de Hollande, choſe importante chez des peuples qui n'avoient une haute idée, & même l'idée que des Etats Monarchiques. L'application des Directeurs au bien de la Compagnie fut ſi conſtante, ils prirent des meſures ſi ſages pour faire fleurir ſon commerce, qu'il fallut, tous les ans, augmenter le nombre des vaiſſeaux que l'on envoyoit aux Indes.

On avoit établi à Batavia un tribunal nommé le *Conſeil de défenſe*, parce qu'il étoit chargé de veiller aux intérêts reſpectifs des Hollandois & des Anglois, car une partie du commerce devoit ſe faire en commun par les deux Nations, le tiers des frais & du bénéfice pour le compte des derniers. Le Gouverneur de Batavia y propoſa la réduction des Iſles de Banda, dont pluſieurs s'étoient ſouſtraites à la juriſdiction de la Compagnie Hollandoiſe, pendant ſes démêlés avec l'Angleterre. Les Commiſſaires Anglois en approuvant l'expédition, déclarerent que leur Compagnie étoit dans l'impuiſſance de fournir ſon contingent. Le Gouverneur ſe 1031.
chargeant de l'entrepriſe à ſes propres riſques, alla débarquer ſes 1621.
troupes ſur la grande Iſle de Banda. Lontor, capitale, fut forcée

de capituler, malgré les secours que les Anglois donnerent sourdement aux Bandanois. A l'exemple de la Métropole, les autres Isles de ce petit Archipel reconnurent la domination Hollandoise, & les Anglois de l'Isle de Pulo-Rhun eurent la mortification de se voir désarmer. Beaulieu trafiquoit vers ce temps-là pour la Compagnie Françoise avec le Roi d'Achem, le premier marchand de ses Etats, d'où le capitaine François envoya le Portugais Cernero à la Cour du Mogol, événement que peut-être l'on doit regarder comme l'origine du premier établissement des François à Surate. Vanden Broeck s'étoit fixé dans cette ville, où il eut la satisfaction de recueillir, pendant cinq ans, le fruit de ses peines, & de faire partir pour la Hollande & pour Batavia un grand nombre de vaisseaux richement chargés.

Nous passons sous silence des querelles moins importantes entre les Anglois & les Hollandois. Partout où les deux Nations se rencontroient, il y avoit des démêlés & des combats. Les deux Compagnies rivales, pour terminer des différends qui leur étoient effectivement funestes, avoient nommé des Commissaires qui négocierent un accommodement sous la protection des Plénipotentiaires de la Grande-Bretagne & des Etats généraux. Enfin en 1619, on signa de part & d'autre un traité, qui portoit que des deux côtés on oublieroit toutes les injures passées; que les deux Compagnies jouiroient dans toutes les Indes d'une égale & entiere liberté de commerce, sans que l'une entreprît de supplanter l'autre, ou de lui nuire par des forts particuliers ou par des traités secrets avec les Naturels: que les Moluques, Amboine & Banda, appartiendroient en commun aux deux Nations, toutefois avec les deux tiers du commerce pour les Hollandois: que les forts demeureroient respectivement entre les mains de ceux qui les possédoient: &c. &c. &c. Ce traité devoit subsister pendant vingt ans; il ne suspendit pas un acte d'hostilité, ou s'il en suspendit, ce ne fut qu'un voile à des préparatifs. Disons à l'honneur de la vérité, que les Anglois n'étoient guere de meilleure foi que les

Hollandois, quoiqu'ils affectent de rejetter sur ceux-ci toutes les infractions du pacte commun, & de leur imputer une conduite qui déshonoreroit un *Gouvernement de Pirates & de Barbares*, suivant l'expression des Auteurs de l'Histoire Universelle. C'est ainsi qu'ils accusent les Hollandois de Banda de la trahison la plus lâche & la plus horrible, tandis que d'Argensola rapporte d'après les registres du *Conseil de défense*, composé des deux Nations, que l'entreprise des Hollandois sur ces Isles avoit paru nécessaire aux Anglois. Ceux-ci, après avoir refusé d'y concourir, instruisirent les Bandanois du dessein du Conseil, & secoururent les habitans de Lontor, après avoir protesté qu'ils étoient hors d'état de prêter main-forte à leurs Alliés. Cependant les Hollandois respecterent les possessions de leurs ennemis secrets, en assujettissant l'ennemi commun. On voit aussi dans l'Histoire d'Argensola que les Anglois trahirent également le secret & la cause des Hollandois à Amboine & à Tidor. On ne peut soupçonner cet Auteur Espagnol d'avoir voulu favoriser une Nation contre laquelle il s'étoit toujours déchaîné.

Vers ce temps-là, les Anglois reçurent à Amboine une cruelle offense de la part des Hollandois, si l'on s'en rapporte à leurs Auteurs. Un Japonnois, nommé Stilo Veteri, avoit tramé un complot pour surprendre le fort Hito. On l'arrêta sur de simples soupçons, & à la torture, il chargea d'autres Japonnois & des Anglois. Le procès fut fait à tous les complices; le crime constaté, on les punit de mort. Les Hollandois publierent peu de temps après dans leur patrie, un mémoire sur ce tragique événement. Les Anglois opposerent à cet écrit une réponse très-forte, dans laquelle ils soutinrent que la conspiration d'Amboine étoit un crime imaginaire affecté à leurs compatriotes pour les exclure des Moluques, & que les malheureux qui avoient péri, avoient affirmé leur innocence avec serment, le jour de l'exécution. Quoiqu'il en soit, cette affaire occasionna des représailles & une rupture ouverte entre les deux peuples. Après plus de trente ans de con-

1032-33.
1622-23.

Histoire des Indes.

teſtations, une ſentence d'arbitrage, prononcée par les Commiſſaires des deux partis, condamna la Compagnie Hollandoiſe à payer 3615 livres ſterlings, qu'on diſtribua aux héritiers des Anglois exécutés à Amboine. Mais la Compagnie Angloiſe étoit chaſſée des Moluques.

1033, & ſ. 1623, & ſ. Dans l'Indoſtan, depuis le regne de Gehanghir ou plutôt de Nourmahal, la famille impériale n'avoit pas ceſſé d'être troublée par des diviſions, la Cour par des factions, l'Empire par des guerres. Si les Mogols s'étoient étendus ſur le Dekan, ils avoient perdu le Candahar. Dans la défenſe du Dekan, un homme s'étoit ſignalé, qui d'eſclave s'étant fait chef de brigands, & de chef de brigands, général d'armée & beau-pere du Roi Niſiamſian, avoit, après la mort de ce Prince, uſurpé la tutele du Prince héréditaire, & la régence, ou plutôt l'autorité ſuprême. Il s'appelloit Melic Ambaar, & il étoit Abyſſin de naiſſance. J'ai dit qu'il s'étoit fait général d'armée & gendre du Roi, parce qu'à la tête de ſa bande de brigands, il avoit mis à ce prix ſa ſoumiſſion & ſa fidélité. Pour s'aſſurer de la régence, il empoiſonna la Reine, mere de Naſiamſian, comme il avoit empoiſonné la premiere femme de ce Prince, fille du Roi de Perſe, parce qu'elle avoit reproché à ſa fille de n'être qu'une miſérable concubine & la fille d'un rebelle. Melic Ambaar avoit été aidé par Cotta Diſſia, Roi de Golconde, par le Roi de Viſapour & par le Roi de Ballegate, pour faire tête au Mogol. Sa diſcipline étoit rigoureuſe & ſon gouvernement équitable. Il avoit un ſoin extrême à punir les voleurs; ſa fortune l'avoit rendu juſte & ingrat.

Le Sulthan Chorrom s'étoit défait de ſon frere Choſrou, comme tout le monde l'avoit prévu, excepté ſon pere. Ce parricide avoit réveillé la tendreſſe de Gehanghir pour ſon fils qui n'étoit plus; il la porta ſur le fils de ce malheureux Prince, nommé Bolaqui, que l'infortune avoit formé à la vertu & qui devint les délices de la Cour. Chorrom, trop jaloux & trop ambitieux pour s'en tenir à un crime inutile, ne travailla dans le

Dekan

Dekan où il avoit été relégué, qu'à se préparer à des crimes nouveaux. Dès qu'il se fut fait un parti par des traités avec les Rajas ses voisins, il se hâta d'aller planter dans Agra l'étendart de la révolte. Gehanghir lui livra lui-même bataille à quelques lieues de Dehli, & malgré la trahison d'Abdalkhan, capitaine renommé, il força les rebelles à chercher un asyle dans des montagnes. Le jeune Bolaqui perça jusques dans le sein du Royaume de Guzarate & dans Amadabath, capitale du Gouvernement, dont Chorrom avoit comme envahi la souveraineté. Pendant que ce Prince dissipoit quelques troupes d'Abdalkhan qui se sauva d'abord à Surate & ensuite à Brampour, le Sulthan Perviz & Mahomet Khan poursuivoient Chorrom, avec ordre de l'amener mort ou vif à son pere. Déja par une activité égale au péril, ce guerrier avoit levé une nouvelle armée, laquelle eut le malheur de remporter quelqu'avantage dans de légeres escarmouches. La confiance que lui donnerent de petites victoires lui en fit manquer une grande. Délaissé des siens, le Prince se retire à Brampour, & de là à la Cour de Melic Ambaar. De ses favoris Khan-Canna & Abdalkhan, que la jalousie divisoit d'opinions; l'un irrité d'être négligé pour un rival, l'abandonne & découvre sa situation à ses ennemis; l'autre corrompu par l'Empereur, comme il l'avoit été par le rebelle, le trahit à la bataille d'Alabassen, une des plus mémorables de l'Inde, livrée vers Patana, sur le canal de Thonex, écoulement du Gange.

HISTOIRE DES INDES.

Tandis que l'Empereur triomphoit à Bengale, la Sulthane Nourmahal allarmée de la vigueur avec laquelle le Sulthan Perviz & Mahomet-Khan poussoient une guerre fatale à sa famille & utile à ses ennemis, cabala avec Khan Canna pour perdre d'abord le Ministre. Asaf-Khan étoit aussi soupçonné de favoriser son gendre, quoiqu'il eût toute la confiance de l'Empereur. Mahomet-Khan fut disgracié. On lui enlevoit sa gloire & le prix de ses services; il eût voulu confondre la calomnie & l'ingratitude, 1036.
on refusa d'écouter sa justification, & il étoit à la tête d'un corps 1626.

Histoire des Indes.

de braves Rajeputes, le reſſentiment l'emporta. Comme l'Empereur étoit en marche pour aller chaſſer du Kabouliſtan les Tartares Usbecks, Mahomet ſurprend ſon armée ſur le bord de la riviere de Tziunab, toute la Cour tombe dans les mains de ce Miniſtre. Un crime facile pouvoit l'élever ſur le trône, il ne tenoit qu'à lui d'en diſpoſer. C'eſt aſſez pour une ame généreuſe d'avoir montré ce qu'elle peut à ſes ennemis; Mahomet, maître de tout oſer, rentra dans le devoir. Sa modération lui fut funeſte; la Reine & ſes complices abuſant de ſes bienfaits, le réduiſirent à ſe retirer chez Rana, un des principaux Rajas de l'Empire, & de négocier delà avec le Sulthan Chorrom. Au bruit de ces troubles, le Sulthan rebelle étoit ſorti du Dekan, & avoit mis le ſiége devant Tatta. S'il ne fut pas heureux contre ſon frere Perviz, depuis la révocation de Mahomet Khan, du moins Perviz n'eut-il pas la gloire de le vaincre toujours. L'aîné des deux Princes qu'on avoit excité par l'aiguillon de la jalouſie contre le Miniſtre, éprouva qu'il valoit encore mieux partager l'honneur des victoires avec un autre, que de ceſſer d'en acquérir.

Les Usbeks n'avoient fait qu'une incurſion du côté de Kaboul qu'ils avoient emportée d'aſſaut, & où ils avoient exercé des cruautés inouies. Leur armée étoit compoſée de trente mille hommes & de vingt mille femmes, auſſi fermes à cheval & ſous le harnois que les hommes, grandes, vigoureuſes & d'un regard affreux. Les Hollandois de Surate acheterent une jeune eſclave de cette troupe. Après leur retraite, l'Empereur s'étoit retiré à Lahor, ſa réſidence. Le Sulthan Perviz mourut à Brampour; & le Sulthan Chorrom, alors rapproché du trône, laiſſa repoſer ſes armes, par le conſeil de Mahomet. Ainſi par la ſage conduite de cet Omrah, fidéle même dans ſa diſgrace, l'Empire fut en paix: la tranquillité publique fut l'unique vengeance qu'il tira de ſon Souverain qui le perſécutoit, en récompenſe de ſes ſervices.

1037. L'Empereur Gehanghir meurt à Bimber. Avec un naturel fait
1627. pour les vertus de l'humanité, de la bonté, de la charité, de la

générofité, de la juftice, il fut auffi mauvais Prince que mauvais pere, parce qu'avec des vices qui renverfent ou fubjuguent la raifon, avec la paffion de la débauche, avec l'amour fervile d'un objet qui en abufe, on n'eft point foi, on n'eft qu'une bête féroce ou un aveugle automate. Il avoit du goût pour les Arts.

Nourmahal fit d'abord proclamer Empereur fon gendre Scheriar, par les Eunuques & les femmes du Haram; mais Bolaqui s'étant affuré de leurs perfonnes, s'affit fur le trône de fon grand-pere à la faveur de l'armée. Auffitôt le bruit de la mort de Chorrom fe répandit; un cercueil arrive à Agra, accompagné d'une efcorte militaire; l'Empereur, fur les repréfentations d'Afaf-Khan, va au devant du convoi de fon oncle, pour conduire le corps au fépulcre; Chorrom qui fuivoit à pied fes propres funérailles en habit déguifé, fe découvre; à l'inftant les Rajeputes du convoi tirent l'épée, Bolaqui s'enfuit, le charriot de deuil fe change en char de triomphe, & Chorrom met fur fa tête la couronne du Mogoliftan. Le ftratagême étoit de Mahomet-Khan, qui, après cela, fe retira fur les terres de fon département, pour y finir en paix & dans l'obfcurité, une vie glorieufe & agitée. Bolaqui mourut en Perfe, & Scheriar avec fes fils dans une prifon. Le nouvel Empereur avoit fait murer la porte de l'appartement de ces derniers: on n'a point débouché ce lieu jufqu'à aujourd'hui, & les femmes du ferrail croient encore en entendre fortir des gémiffemens. Nourmahal avoit auffi fini fes jours dans les fers. Chorrom prend le nom de Schah Jehan, Roi du monde.

Les fuites de la fondation de Batavia ne font pas moins remarquables que les prodiges qui l'avoient accompagnée. L'Empereur de Java, voyant les Hollandois en poffeffion d'une place qui borneroit toujours fes vues ambitieufes fur le refte de l'Ifle, forma le deffein de s'en rendre maître par furprife. Le projet lui en fut donné par le Temangon Boeraxfa, qui trompé par le rapport de quelques-uns de fes gens, s'étoit offert pour s'emparer de Batavia avec peu de monde, de maniere qu'il étoit engagé fur fa

1038.
1628.

tête à renverser cette ville. Malgré son erreur, le succès de l'entreprise étoit très probable. La garnison de Batavia ne montoit pas alors à plus de trois cens hommes, & la garde bourgeoise n'atteignoit pas à ce nombre. Le château n'étoit pas entiérement fermé; la ville se trouvoit ouverte de toutes parts. Les Javans se logerent sans peine dans la place; mais par de vigoureuses sorties les assiégés les forcerent d'abandonner même leur propre camp. Le général Boeraxsa fut tué. Son successeur, Témangon Djawana, résolut, après diverses tentatives inutiles, de s'éloigner de Batavia, en cherchant à se disculper du mauvais succès par le supplice de deux grands Seigneurs & de leur monde. Ensuite il décampa, laissant le corps des suppliciés, au nombre de 744, exposés à la vue des Hollandois, qui croyoient à peine, sur le rapport de leurs yeux, les barbaries exercées sur ces cadavres. Le Général & quelques autres Seigneurs arrivés à la Cour de Mataram payerent cette cruauté de leur tête. On prétend que de cent mille hommes qui avoient été successivement envoyés devant Batavia, il n'en étoit peut-être pas retourné dix mille. La faim & la misére en avoient fait fondre une grande partie, on n'en avoit pas moins perdu par la désertion. La place n'eût pas tenu huit jours, s'il s'étoit présenté dix mille hommes au commencement du siége.

1039. L'Empereur, sans se décourager, ne songea qu'à mieux con-
1629. certer ses mesures. Elles parvinrent à la connoissance des Hollandois par le canal d'un Warga ou officier du Temangon de Tagal, qu'ils avoient arrêté pour tirer de lui des éclaircissemens. Le Warga leur donna de si grandes lumiéres, qu'ils traverserent heureusement jusqu'aux préparatifs de l'expédition. Blok réduisit en cendres à Tagal deux cens pirogues & quatre cens maisons. Cependant rien ne fut capable d'empêcher l'Empereur d'envoyer son armée contre Batavia, quelque frayeur qui fût répandue sur la côte. Les Javans commencerent leurs opérations par des cruautés sur quelques Chinois, lesquelles, au lieu de détourner ceux de

cette Nation du parti des Hollandois, ne ſervirent qu'à les animer à la vengeance. On vit flotter vers la ville le cadavre d'un de ces Chinois, dont les membres avoient été diſſéqués & rejoints enſemble avec des rottangs, cordages faits de brou de noix de cocos. Un autre y parut tout vivant avec les mains, les oreilles, les levres & le né coupés. Dès l'ouverture des travaux, l'armée Javane manqua de vivres; cependant le nombre en étoit effrayant pour les aſſiégés; ils voyoient cent-vingt mille hommes tomber avec furie ſur de foibles fortifications. Dans des circonſtances ſi critiques, la mort leur enleva le général Coen; ce coup de foudre ſembloit devoir renverſer Batavia. Dans l'extrêmité où fut réduit un quartier de la ville, les ſoldats manquant de poudre, de plomb, de tuiles & de pierres, imaginerent d'employer, pour chaſſer l'ennemi, la puanteur des excrémens humains; & en effet elle mit les Javans en fuite. Enfin l'armée Impériale brûla ſon camp & leva le ſiége. Les Hollandois trouverent dans la plaine ſept à huit cens de leurs ſoldats qu'on avoit fait périr, étendus en rangs & en files; on diſoit que les troupes Indiennes outrées de leur nouvelle diſgrace, avoient tué le Prince de Madure, inſtigateur & chef de la ſeconde entrepriſe, avec ſes partiſans. Les Hollandois n'avoient perdu à ce fameux ſiége qu'une vingtaine d'hommes, y compris les Chinois, Japonnois & Mardicres, outre quelques bleſſés; il étoit mort 50 mille Javans. L'Empereur échoua ainſi pendant deux fois, dans une entrepriſe qui paroiſſoit preſque immanquable, & on lui en avoit vu exécuter une qu'on n'auroit jamais crue poſſible. C'étoit d'avoir fait tranſporter devant Batavia ſa groſſe artillerie, à travers les hautes montagnes qui regnent dans les environs.

Deux ans après les Hollandois ſe crurent menacés d'un troiſiéme 1041, & ſ.
ſiége de la part du Mataram, & pour le prévenir, ils envoyerent 1631, & ſ.
à Japara une flotte de huit vaiſſeaux; mais ces bruits n'eurent point d'autres ſuites. Enfin les Hollandois continuerent de prendre de ſi bonnes meſures pour pourvoir à leur ſûreté, que l'Em-

pereur abandonna ſes projets ſur Batavia, & que quoiqu'il reſtât leur ennemi, il ſe tint néanmoins tranquille juſqu'à ſa mort, qui arriva en 1645. Ses ſucceſſeurs n'ont pas été plus heureux que lui dans les guerres qu'ils ont eues avec cette Nation.

Le grand Mogol Schah-Jehan avoit ouvert ſon regne par des traits ſanglans & par une guerre contre les Portugais. Le refus que ces Européens lui avoient fait autrefois de l'aider dans ſa révolte, la haine que la Sulthane Taigé-Mahal, niéce de Nourmahal, avoit conçue contre eux à cauſe qu'ils avoient donné retraite à deux de ſes filles converties à la vraie Religion par nos Miſſionnaires, le zele pour le Mahométiſme, armerent l'Empereur contre ces étrangers. Caſſam-Khan eut ordre de former le ſiége de l'importante fortereſſe d'Ougli. Elle fut battue par une furieuſe artillerie; les Chrétiens reſiſterent foiblement. Dès que la breche fut praticable, la crainte d'un aſſaut les engagea à ſe rendre à diſcrétion. La garniſon compoſée d'environ ſix cens hommes ayant été conduite à Agra, on ne leur laiſſa que l'alternative d'embraſſer le Mahométiſme, ou de ſubir une mort cruelle. Il y en eut d'aſſez généreux pour choiſir le dernier parti. D'autres apoſtaſierent, & l'on voit encore à Agra de ces familles Portugaiſes, qui ne ſont Mahométanes que de nom.

Schah-Jehan ne fut pas long-temps à étouffer ſes inclinations guerrieres pour ſe plonger dans la volupté, plus avant qu'aucun de ſes prédéceſſeurs. La muſique, la poëſie, la danſe, la chaſſe, les feſtins, & les femmes partagerent ſa vie. Nul courtiſan n'eut plus de part à ſa faveur qu'un poëte de ce pays dont l'imagination fertile varioit ſans ceſſe ſes divertiſſemens. Il aimoit beaucoup à voir danſer les femmes publiques toutes nues. Magnifique dans ſes dépenſes pour les favorites, on dit que ce fut pour une danſeuſe de la lie du peuple & d'un mérite médiocre, qu'il fit bâtir la ſuperbe gallerie où, ſur une muraille revêtue de jaſpe, on voit ramper une vigne compoſée de pierreries de rapport, avec des ſeps d'agathes rouſsâtres, des feuilles d'émeraudes, des raiſins

de diamans & de grenats. Insatiable au milieu d'une multitude prodigieuse de Reines, de concubines & d'esclaves, il enlevoit encore les femmes des principaux Seigneurs de sa cour, à leurs maris. Celles de Jafar-Khan & celle de Khalil-Khan donnerent un grand scandale au peuple. Le crédit de la Princesse Begum-Saëb sur l'esprit de l'Empereur son pere, & les profusions de ce Prince pour sa fille, donnerent lieu de soupçonner qu'il entroit du crime dans leur tendresse mutuelle. On a cru détruire cette accusation par les preuves de bonté que Saëb donnoit à un musicien, & par les témoignages de bienveillance que Schah Jehan donnoit à ce favori de sa fille. Il est certain que cette Princesse eut beaucoup d'intrigues ainsi que sa sœur Roxanara-Begum, & que l'Empereur fit périr plusieurs de ses amans.

Le principal amusement de Schah Jehan étoit de voir combattre des lions, des taureaux, des tigres, des léopards & d'autres bêtes féroces, ou les unes contre les autres ou contre des hommes : effet de son humeur sanguinaire qu'il se plaisoit à nourrir par cet exercice. Mandeslo fut témoin d'un spectacle de cette nature, qu'il 1048, & s.
donna le jour de la naissance d'un de ses fils dans un caravanserai 1638, & s.
où il faisoit nourrir toutes sortes de bêtes. Un Mogol se présenta pour combattre un lion furieux avec le cimeterre & la rondache seulement, suivant l'intention du Monarque. Le lion l'eut dévoré, si d'un coup de poignard, il ne l'eut obligé de lâcher prise. L'animal fut à la fin abattu & coupé en piéces. Le peuple applaudissoit à la victoire du Mogol ; mais l'Empereur lui ayant reproché de s'être servi d'une arme défendue, de n'avoir pas combattu le lion en homme d'honneur, quoiqu'avec courage, & de l'avoir tué en assassin, ordonna qu'on lui fendît le ventre. Un second Champion fut étranglé par un tigre. Il en parut un troisiéme qui terrassa & hacha ce dernier animal. Il avoit nom Geily. Le Sulthan le fit revêtir d'une robe de brocard, & lui conféra la dignité de Khan, en lui disant : je veux être ton ami, & tu seras mon serviteur. Ces spectacles ne sont-ils pas l'emblême du Gouver-

nement despotique? Le despotisme n'est-il pas un combat perpétuel de bêtes féroces avec les hommes? N'est-ce pas une bête féroce qui apprécie le mérite de l'homme par la force du tigre, qui voit du même œil & met au même prix le sang de l'un & de l'autre, & qui trouve dans le vainqueur d'un animal furieux le personnage le plus propre à gouverner des Etres raisonnables? Quoique l'âge apportât du changement dans le naturel inhumain de l'Empereur, il laissa toujours voir des traces de férocité, au moins dans les exécutions des criminels qu'il faisoit écorcher vifs ou dévorer par les bêtes.

Quelques années avant l'arrivée de Mandeslo aux Indes, les Portugais s'étoient emparés par un combat sanglant de quelques vaisseaux chargés de poivre, que le Roi de Dekan envoyoit à Mocka & en Perse; & de sang froid, l'on avoit tué les Indiens qui étoient restés à bord. Le Roi de Dekan feignit d'ignorer cet outrage; mais sous le voile de la dissimulation, il prépara ses forces, pour les attaquer jusques dans Goa. Mandeslo vit ses troupes assiéger Daman, mais avec peu de succès, en *1639*.

Les Hollandois, jaloux de joindre le commerce de la canelle à celui de la muscade & du girofle, venoient de passer dans l'Isle de Ceylan, à la priére de Rajah-Singa, Roi de Candy, qui, après s'être vengé des violences des Portugais par une victoire, ne pouvoit soutenir le poids de leur ressentiment. Pour arrêter la flamme qui consumoit ses villes & gagnoit le cœur de ses Etats, il demanda au Conseil de Batavia une flotte & une armée avec lesquelles il put reprendre les places que les Portugais possédoient, en s'engageant à payer tous les frais de l'expédition & à accorder à ses Alliés quelques lieux de sûreté pour leur retraite. En *1639*, les Hollandois s'emparerent des forteresses de Baticalon & de Triquinimalé. L'année suivante, ils se rendirent maîtres des fortes places de Négombo & de Gallé, par l'imprudence qu'eurent les Portugais de risquer une action en rase campagne, où la meilleure partie de leurs troupes périt: cependant D. Philippe de

Mascarenhas

HISTOIRE DES INDES.

Mascarenhas qui arriva peu de temps après, reprit Negombo & bloqua Gallé. Le blocus duroit encore deux ans après, lorsque l'on apprit la trève conclue entre la République de Hollande & le nouveau Roi de Portugal. Les Portugais, quoique très-foibles, eurent l'imprudence de disputer un petit terrein aux Hollandois, & de soutenir contre le Roi de Candy, le Prince d'Oeva, son frere aîné, lequel alla ensuite embrasser le Christianisme à Goa & finir ses jours dans une honnête prison. On ne pourroit se persuader leur mauvaise conduite, si elle n'étoit attestée par un de leurs écrivains, le capitaine Ribeyro; dont la candeur & l'impartialité éclatent partout dans son Histoire de Ceylan. Les Hollandois ayant inutilement sollicité l'exécution de la trève, la guerre recommença. François Caron, leur général à Ceylan, défit en 1644 une armée Portugaise, qu'une présomption ridicule, eu égard à l'infériorité de ses forces, avoit conduite au combat. Négombo se rendit au vainqueur. Dès que les troupes de Batavia eurent quitté l'Isle, le général Portugais, Antoine de Mascarenhas, investit cette place, devant laquelle il perdit presque toute son armée. Enfin l'ordre d'exécuter la trève arriva de Portugal; la guerre cessa; mais le Roi de Candy qui voyoit par là deux Puissances étrangeres établies dans l'Isle, la ralluma par les pratiques d'un politique consommé. Les Hollandois allerent en 1652 à Colombo, déclarer la guerre aux Portugais. Ceux-ci, sous la conduite de Figueira, attaquerent & se défendirent en héros. Mais trop foibles pour triompher long-temps, le général Hulst les dissipa, & son successeur Adrien-Vanden-Meyden acheva la réduction de Colombo. Le Roi qui avoit assisté au siége avec 40 mille hommes, demanda, suivant les conditions de l'alliance, que la place lui fut remise; ce que les Hollandois refuserent, sous prétexte qu'il leur devoit des sommes considérables. La guerre qui s'éleva entre eux n'empêcha pas les Hollandois de continuer la conquête des domaines Portugais qu'ils consommerent par la prise de Jafanapatan. Le Roi, après avoir souvent exposé sa

personne & sacrifié un grand nombre de ses sujets dans l'espace de 20 ans, fut enfin obligé de reconnoître qu'il n'avoit fait que changer de joug, & que les Hollandois, en prenant la place des Portugais, avoient acquis le même Empire.

Les Moluquois, suivant le génie inconstant & perfide des Indiens, avoient flatté tour-à-tour les Espagnols & les Hollandois qu'ils haïssoient également, & s'étoient toujours déclarés en faveur de ceux dont les armes étoient les plus heureuses. En 1638, Van-Diemen, Gouverneur de Batavia, ayant paru devant leurs Isles avec des forces considérables, les Hollandois commencerent à prendre la supériorité. Après des combats & des négociations, il conclut un traité avantageux avec les Rois de Ternate, de Tidor & de Gilolo, qui tournerent leurs armes contre les Espagnols, dont les possessions furent attaquées de toutes parts. La perte de Malaca en 1641 fut un coup funeste pour la puissance des Portugais, qui destitués de l'appui de l'Espagne dont ils avoient secoué le joug, & contraints de se ménager la faveur des autres Puissances pour conserver leur liberté, furent obligés d'abandonner, par un traité, aux Hollandois une partie de leurs domaines Indiens. Les Espagnols, par une paix conclue en 1648, parurent renoncer à l'espérance de se maintenir dans les Moluques, car ils négligerent ensuite entiérement l'entretien de leurs troupes & de leurs forts. Bientôt la plupart des familles Castillanes se retirerent successivement aux Philippines ou à la nouvelle Espagne. Ainsi les Hollandois demeurerent seuls possesseurs des Moluques qu'ils ont enrichies, si l'on en croit le continuateur d'Argensola, non-seulement en multipliant les plantations de girofle & de muscade, mais en introduisant dans ce pays des graines & des plantes Européennes : cependant leur industrie n'a pu réveiller la paresse des Indiens. Cet écrivain assure en même temps qu'on chercheroit envain dans les Indes une domination plus douce que l'est la leur aux Moluques, & qu'on les y regarde comme des maîtres superbes & des tyrans qui oppriment la liberté du commerce,

tiennent tous les Princes dans l'esclavage, & disposent à leur gré du sceptre & de la vie des Rois. Quoiqu'il en soit, le commerce des épiceries, l'objet principal de leur ambition, tomba presque tout entier dans leurs mains; & ils l'ont conservé jusqu'à aujourd'hui, quoique les Moluquois ayent fait divers efforts pour recouvrer leur liberté. Ainsi ceux de Céram massacrerent en 1651 toutes les garnisons Hollandoises répandues dans des forts différens; l'Isle fut presqu'entierement depeuplée, & il ne resta aux Hollandois qu'une seule place.

Le dernier Roi de Siam n'avoit laissé que des enfans, qui par leur bas âge étoient, suivant les loix, inhabiles à regner; le trône appartenoit à son frere; mais la tendresse paternelle ayant fait prévaloir dans son cœur sur les loix, l'exemple de plusieurs de ses prédécesseurs, il avoit appellé à sa succession l'aîné de ces jeunes Princes; les grands du Royaume avoient ratifié ce choix; & l'Oya Calahom, ou premier Ministre, consomma l'ouvrage par la mort du légitime successeur. Pendant que le jeune Monarque s'avilissoit dans la débauche, l'Oya fit oublier ses vices & sa personne, par une sage administration. Les courtisans se rangerent autour du distributeur des graces, & les peuples n'honorerent que leur bienfaiteur. Le Prince y fut sensible, mais en ame basse. Au lieu d'obscurcir son Ministre, en remplissant lui-même les devoirs de la Royauté, il ne songea qu'à le perdre. L'Oya, pour empêcher l'effet de ses desseins, forma une ligue secrette avec quelques Seigneurs, qui jurerent de se tenir étroitement unis, pour se défendre les uns les autres. Mais vis-à-vis de Rois, les ligues deviennent bientôt des conspirations, parce qu'il y a tant de danger à se tenir sur la défensive contre celui qui peut tout, qu'on se voit à chaque instant dans la nécessité de le prévenir par l'attaque. Les Seigneurs Siamois s'emparerent de la personne du Prince, le dégraderent de la Royauté, & le condamnerent à la mort. L'Oya demanda sa grace, pour obtenir sa couronne. L'on n'exauça point la priére du Ministre & l'on

Histoire des Indes.

1059-60.
1649.

combla ses vœux. Ces barbares immolerent leur Roi à la haine du peuple, dans le temps que les Anglois décapitoient à Londres Charles I. L'usurpateur étoit du sang royal, à ce qu'il paroît par un discours que Jean Struys met dans la bouche d'une fille du feu Roi, accusée d'avoir empoisonné la fille unique du Tyran. Cette mort fut la cause ou le prétexte d'un massacre horrible de la noblesse. Struys vit mourir, un jour, en moins de cinq heures, plus de cinquante personnes dans les supplices. Ces cruelles exécutions durerent plus de quatre mois. Le fils & une fille du feu Roi périrent en prenant le Ciel à témoin de leur innocence, & en humiliant leur bourreau par la dignité de leur apologie. Parmi les titres gigantesques que prend, suivant Struys, le Roi de Siam, on lit celui de descendant du grand Alexandre.

Le grand Mogol Akebar avoit autrefois transporté la Cour de Dehli à Agra, & Gehanghir d'Agra à Lahor; Schah Jehan la ramena à Dehli, ou plutôt il la conduisit à Jehannabad, ville bâtie par ses ordres auprès de l'ancien Dehli, sur les bords du Genma. On dit que pour signaler la fondation de cette capitale, il cimenta les fondemens du sang de plusieurs criminels, par une cruauté qu'il emprunta peut-être de la superstition des Indes. L'âge changea tellement ses passions, qu'il en fit un homme tout contraire à lui-même; comme il arrive à ceux que l'humeur, & non la raison, retire de leurs premiers excès. Après avoir été prodigue sans mesure, il devint si avare que ce vice surpassa tous ses autres vices. La récompense qu'il accordoit aux principaux officiers de sa cour & de ses armées consistoit dans le pouvoir qu'il leur donnoit de tyranniser le peuple, jusqu'à ce qu'il lui plût de s'attribuer le fruit de leurs concussions. Pour conserver plus sûrement l'or que les tributs & les vexations grossissoient tous les jours, il fit construire dans son palais de Dehli deux caves profondes, dans lesquelles il passoit une partie du jour, sous prétexte d'y prendre le frais, mais en effet pour repaître ses yeux des amas prodigieux de ses richesses.

Les vices de l'Empereur n'étant point rachetés par les vertus qui concilient l'autorité, lui attirerent le mépris des peuples. Un Raja poignarde, à ses yeux, un Visir-Khan, Secrétaire d'Etat, qui lui reprochoit son peu d'assiduité au service du Prince, & si l'assassin est puni sur le champ par les officiers de la Cour, ses Rajeputes massacrent impunément tous ceux qu'ils rencontrent autour du Palais. Dégrade-t-il un Omrah, pour avoir osé s'asseoir en sa présence, il le voit s'asseoir de nouveau avec plus d'insolence, en lui disant : Je ne suis plus à tes gages, & j'use de la liberté d'un homme indépendant : action qu'il récompense. Un jour il demande ridiculement à l'Ambassadeur du Roi de Golconde, si son maître étoit d'une aussi belle taille qu'une esclave d'assez mauvaise figure qui chassoit les mouches du trône : non sans doute, lui répond l'Ambassadeur, il s'en faut bien ; mais il est seulement plus grand de toute la tête que votre Majesté. Les Persans racontent qu'il dit un jour à un Ambassadeur de leur Roi : Schah Abbas n'a-t-il pas d'honnêtes gens à sa Cour, qu'il ne m'envoye qu'un fou ? & que l'Ambassadeur lui répondit, qu'il y avoit beaucoup plus d'honnêtes gens que lui auprès de son Maître, mais qu'ils étoient faits pour d'autres Ambassades. Le même Persan forcé par ses questions à le comparer avec le Sophi, lui dit que les Rois des Indes ressembloient à une grande lune de quinze ou seize jours (qui ne va plus qu'en décroissant) & ceux de Perse à une petite lune de deux ou trois jours (qui ne fait qu'augmenter.) Parmi les Rajas, qui, sous un gouvernement si foible, se dispensoient de leurs devoirs & de la subordination, il en est un nommé Champlet qui lui refuse le tribut : l'Empereur sort de Dehli à la tête de son armée pour aller employer contre le rebelle une perfidie infructueuse, & il rentre dans sa capitale lorsque le Raja trompé, sans avoir succombé, se remet en campagne pour piller les terres de l'Empire.

Telle étoit depuis plusieurs années la conduite de l'Empereur, lorsqu'il prit le parti de remettre dans les mains de Dara, son fils

Histoire des Indes.

aîné, les rênes de l'Etat qu'il laiſſoit flotter au haſard, & de reléguer ſes trois autres fils dans des gouvernemens, quoiqu'il eût à craindre de leur ambition. Ces Princes, tous âgés, tous mariés, tous ennemis les uns des autres, tous prétendans au trône, tous étayés de partiſans, étoient déja trop puiſſans pour être contenus par la violence, & pour être retenus à la Cour ſans trouble. Dara que l'on peint brave, magnanime, franc, libéral, civil, ſpirituel, éclairé, étoit à lui-même ſon plus redoutable ennemi, par une ſi extravagante opinion de ſon propre mérite, que n'en reconnoiſſant point d'autre que le ſien, ſon indiſcrette & impétueuſe fierté lui ſuſcitoit pour ennemis, tous les hommes à talens, tous les gens d'honneur, toutes les perſonnes ſenſées, tous les Mogols. Schah-Sujah, d'une humeur à peu-près ſemblable, mais plus diſſimulé, plus ferme, plus intriguant, plus attentif à gagner les cœurs que ſon aîné, ne pouvoit conſerver dans ſes intérêts que ces débauchés, qui préféreroient une table & une femme au trône, tant il étoit eſclave du plaiſir! Avec la qualité de faquir & l'alcoran toujours ſous le bras, avec l'extérieur de la réforme, le langage du déſintéreſſement, les dehors de la modération & l'apparence de toutes les vertus ſimples & douces, Aurengzeb, d'un pas sûr, alloit au trône par des ſouterreins, ſans que ceux mêmes qui l'y conduiſoient le ſoupçonnaſſent, lors même qu'il touchoit au terme de ſa courſe. Morad Bakche, plus brave & plus héroïque que ſes freres, étoit le moins fondé dans ſes eſpérances : ſans conduite & ſans art, il n'avoit de confiance qu'en ſon épée, qui n'étoit propre qu'à ſervir d'inſtrument à l'ambition d'un homme habile à employer & à conduire pour ſoi la bravoure fiere & précipitée d'un ſoldat-héros.

Les Sulthans Sujah, Aurengzeb & Morad Bakche allerent le premier dans le Bengale, le ſecond dans le Dekan, le troiſiéme dans le Guzarate, exercer la Vice-Royauté, pendant que Dara, avec la qualité de Vice-Roi de Caboul & de Moultan, gouverna l'Empire avec l'autorité ſuprême. La Cour & le peuple virent

avec douleur & avec indignation tous les grands hommes maltraités par le Lieutenant de Schah Jehan; le célébre Mahomet Khan, enfermé dans la citadelle de Dehli; Sadoul Khan, premier Miniſtre empoiſonné; Jaſing, Raja fameux, traité ignominieuſement de muſicien, terme d'inſigne mépris aux Indes; un Viſir étranglé dans ſon lit; la plûpart des Omrahs empoiſonnés ou exilés; Mirza Moula, grand général, traverſé dans ſes opérations militaires; les Seigneurs comparés tous les jours à un malheureux eſclave employé aux plus ſalles exercices; & tous les Mogols mis au deſſous des Franguis ou Européens. Sujah menoit une vie tranquille & voluptueuſe. Morad Bakche partageoit ſes jours entre la chaſſe, l'exercice des armes & les plaiſirs du ſerrail. Aurengzeb, dans ſa vie publique, établiſſoit pour fondement à ſa fortune, une réputation de droiture, de juſtice & de ſainteté; & dans ſa conduite privée, il ſe dédommageoit du travail & de l'hypocriſie avec des faquirs confidens & miniſtres de ſes débauches.

En laiſſant dans le ſein de l'Empire divers Rois Indiens ſe fortifier tranquillement dans les montagnes, & de là refuſer ou payer, ſuivant leur caprice, un léger tribut impoſé plutôt par les menaces que par la victoire; ſortir de leurs forêts pour ſe répandre dans les Provinces, & venir inſulter l'Empereur juſqu'aux portes de la capitale; les Princes Mogols portoient leurs armes vers les Provinces maritimes plus riches, plus fertiles, plus peuplées & plus acceſſibles. Sous le regne de Schah Jehan, le Viſapour, le Carnate, Golconde & le Dekan eſſuyerent leurs coups. Les Souverains de ces Royaumes, au lieu de ſe liguer contre l'ennemi commun, s'armerent les uns contre les autres. Le Roi de Viſapour ayant *1061, & ſ.*
envain ſollicité les ſecours du Roi de Carnate ou Biſnagar, *1650, & ſ.*
autrefois Narſingue, fit ſa paix avec le Mogol & une ligue avec le Roi de Golconde. Ces deux Princes alliés enleverent au Prince de Carnate Adil Schah tous ſes Etats. Le Roi de Golconde ſe ſaiſit de ceux de la côte de Coromandel; le Roi de Viſapour

pouſſa ſes conquêtes juſqu'au Cap de Negapatan, & le Roi de Carnate, dépouillé de ſon Royaume, alla vivre dans les montagnes. Sa capitale étoit Velour, à cinq journées de S. Thomé, dont les Portugais étoient encore alors en poſſeſſion.

Les armées de Golconde avoient pour chef Mirza-Moula, le même que Mirgimola ou Jeinla, ce Général maltraité par l'orgueilleux & envieux Dara, qui l'avoit forcé d'aller exercer ſes talens diſtingués hors du Mogoliſtan. Tavernier le vit en 1652 aſſiéger & prendre Candicot, une des plus fortes places du Carnate. Il dut ce ſuccès à des canonniers Anglois, Hollandois, Italiens & ſurtout à des François, à qui divers ſujets de mécontentement avoient fait quitter le ſervice de la Compagnie de Hollande. Ce Nabab renommé étoit né en Perſe dans la condition la plus vile, & ayant conduit les chameaux d'un marchand aux Indes, il s'étoit jetté dans la milice Mogole. Le Roi de Golconde en fit ſon favori & la Reine-Mere ſon amant. Le maniement des affaires de ce riche pays, le trafic des vaiſſeaux qu'il envoyoit de tous côtés, les mines de diamans dont il ſçavoit s'approprier le produit, & le pillage des anciens temples du Carnate, lui mirent dans les mains des richeſſes ineſtimables, & avec ſes richeſſes, il entretenoit pour ſa perſonne des troupes & une bonne artillerie, ſans parler du crédit qu'il avoit dans les armées du Roi.

Le Roi de Golconde ne put ſouffrir la puiſſance de ce Miniſtre ni ſa familiarité avec la Reine; mais il diſſimula tant qu'il ne trouva pas dans cette intrigue une de ces occaſions qui arrachent à l'homme, le plus maître de lui-même, des marques de reſſentiment. Le Nabab, informé par la Reine des ſentimens du Roi, appella ſecrétement Aurengzeb à ſon ſecours. Le Sulthan arrive à Biſnagar, en qualité d'Ambaſſadeur de Schah Jehan; & ſans coup férir, il étoit maître de la capitale & de la perſonne du Roi, ſi un Omrah, engagé dans la conjuration, n'eut, par un mouvement de pitié, ſauvé ſon Souverain qui ſe mettoit lui-même dans les bras d'un ennemi cruel. Le Roi ſe jetta dans la citadelle; il y

fut

fut assiégé, & déja il ne lui restoit plus que le parti d'implorer la clémence d'un ennemi qu'il n'avoit jamais offensé, lorsque le Sulthan reçut de son pere des ordres menaçans d'abandonner une entreprise formée sans la participation du gouvernement. Dara, le seul homme de l'Empire que l'hypocrisie d'Aurengzeb ne trompa point, avoit ouvert les yeux de l'Empereur sur les vues secretes & sur l'audace de son frere. Celui-ci obéit, imposant au Roi de Golconde la loi de lui compter des sommes immenses pour frais d'une guerre si courte & si injuste, de donner à son fils Mahmoud une Princesse de Golconde, avec une Province & le droit de succéder au trône pour dot, de payer un gros tribut à l'Empereur, & de laisser sortir Mirza-Moula en toute liberté avec sa famille & ses trésors. Le Sulthan & l'Emir, en s'en allant à Daulet-Abad, dans le Dékan, prirent Bider, une des plus fortes & des plus importantes places du Visapour. Ces deux grands hommes ne furent pas long-temps ensemble sans former de grands desseins. Leur union étroite commença à donner le branle aux événemens & à asseoir les fondemens de la Royauté d'Aurengzeb. L'Emir, à la Cour de Schah Jehan, engagea ce Prince, malgré les fortes oppositions de Dara, à faire la guerre dans le Visapour, au Roi de Golconde & aux Portugais, en lui représentant que les diamans de Golconde étoient plus précieux que les rochers du Candahar, qui alors occupoient le gouvernement. L'adroit négociateur fut chargé du commandement des troupes, mais à condition qu'il laisseroit à la Cour toute sa famille pour gage de sa fidélité. L'Empereur lui promit de la lui renvoyer bientôt; sur cette parole, il alla dans le Visapour assiéger Kaliane, & mettre à la disposition d'Aurengzeb les forces de l'Empire.

Un événement fit bientôt éclater le feu de la guerre civile qui couvoit aux quatre coins de l'Empire par l'ambition des Princes de la famille Impériale. Schah Jehan tomba malade d'une maladie peu convenable à un vieillard de 70 ans & plus. Cette nouvelle mit l'allarme dans tout l'Indostan; elle fut suivie du bruit de la

1066-71.
1655-60.

HISTOIRE DES INDES.

mort de l'Empereur & d'une révolte générale. Sujah, Aurengzeb & Morad publierent que Dara avoit empoifonné l'Empereur, & qu'ils vouloient ou venger la mort de leur pere, s'il n'étoit plus; ou lui venir baifer les pieds, s'il étoit vivant. Sujah, qui dans le riche pays de Bengale, avoit amaffé de grands tréfors, fur-tout par la ruine de plufieurs Rajas, parut le premier en campagne. Aurengzeb fe liguoit avec Morad, auquel il avoit écrit que Dara étant kafer ou incrédule, idolâtre, impie; Sujah, rafezy ou hérétique, de la fecte des Perfans; & lui Aurengzeb, Faquir; ils étoient tous les trois exclus de la Royauté. Morad fe laiffa perfuader par les hommages & par la qualité de Roi qu'il reçut d'Aurengzeb, que la couronne étoit à lui, s'il vouloit tendre la main pour s'en emparer. Leurs armées fe joignirent après que celle de Morad eut pillé Surate.

Déja le Prince de Bengale s'avance vers Agra. Il voit venir à lui Soliman Scheikhouh, fils aîné de Dara, Prince eftimable & généralement aimé, aidé des confeils d'un vieux Raja nommé Jaffing, & du Patane Dalilkhan, grand capitaine. Il y eut un combat. L'armée de Sujah eût été entiérement détruite, & lui-même eût couru le danger d'être pris, fi Scheikhouh eût été fecondé de bonne foi par fes lieutenans; mais le Raja étoit trop politique pour perdre un Prince du fang que l'Empereur lui-même étoit bien aife de ménager. Morad Bakche & Aurengzeb avoient déja paffé la riviére de Brampour & les détroits les plus difficiles des montagnes. La Cour détacha d'abord contr'eux le général Kaffan-Khan, & le puiffant Raja Jaffomfing, l'un aigri contre Dara, & l'autre peu affectionné à fon fervice, pour arrêter les rebelles fur le bord de la riviére d'Eugen, avec ordre toutefois d'épargner les Princes. L'intrépide Morad n'eut que les Rajeputes de Jaffomfing à combattre, car Kaffan-Khan ne donna point. Le Raja perdit toutes fes troupes dans ce combat trop inégal, & le paffage fut forcé. Dara fe met en marche avec près de cent mille chevaux, cinquante mille hommes de pied & plus de 80

piéces d'artillerie, sans compter un nombre incroyable de pourvoyeurs & de valets. Ses ennemis n'étoient pas en tout 40 mille hommes, & encore harassés par une longue marche dans le fort de la chaleur. Il est vrai que les principaux Omrahs de l'armée Impériale étoient peu attachés à Dara, & que ses amis ainsi que les meilleures troupes se trouvoient dans l'armée de Scheikhouh, que l'on eut l'imprudence de ne point attendre. Schah Jehan vouloit se faire porter entre les deux camps; la guerre eût été terminée, car les grands Omrahs l'aimoient; Morad Bakche dont le cœur étoit droit, n'auroit pu regarder de si près le crime; Aurengzeb n'eût pas osé lever le masque. Dara détourna son pere de cette résolution, parce qu'étant en possession des trésors de l'Empire, à la tête d'une armée beaucoup plus forte que celle de ses freres, & dans le cas de disposer à son gré de la personne même de l'Empereur, il n'étoit pas de son intérêt de finir la guerre par un accommodement, qui au moins auroit laissé à ses freres leur ancienne puissance, & qui probablement auroit remis le gouvernement dans les mains de son pere.

Dara sortit d'Agra au milieu du mois de Mai *1656*, avec un appareil magnifique. Les deux armées en vinrent aux mains auprès de la riviére de Gemna, dans un lieu appellé autrefois Samonguier, & à présent Fateabad, lieu de la victoire, à cinq lieues d'Agra. Les premieres décharges de traits faites, on s'approcha, & l'on en vint au sabre. Aurengzeb & Morad, chacun de leur côté, furent enfoncés avec leurs escadrons & jettés dans le plus grand péril. C'étoit fait d'Aurengzeb, si le ciel, disent les Historiens du pays, n'eût inspiré à Dara de tourner ailleurs sa furie, au lieu de s'acharner contre son frere. Cependant les deux Princes ligués étoient l'un en fuite & l'autre aux abois, lorsque le perfide Kalil-Khan, chef d'un corps de trente mille Mogols, c'est-à-dire blancs, tant Arabes & Persans que Tartares, après avoir foiblement combattu, persuada par un discours flatteur au vain & crédule Dara de descendre de son éléphant, afin de pour-

HISTOIRE DES INDES.

suivre à cheval l'ennemi en déroute. Mais dès que l'armée Impériale eut perdu son Prince de vue, elle le crut mort. Un des généraux étoit tué; l'autre, c'étoit Kalil, passoit du côté d'Aurengzeb; on ne songea plus qu'à la retraite ou plutôt à la fuite.

Aurengzeb, par une suite de sa profonde dissimulation, célébra la victoire de Morad Bakche, comme s'il n'avoit eu lui-même aucune part à l'action & qu'il ne travaillât que pour son frere. Pendant qu'il abusoit ainsi la crédulité de son Allié, il corrompoit la fidélité des généraux Jassing & Dalilkhan, qui, sous le fils de Dara, avoient chassé le fugitif Sujah jusques dans le Bengale, & qui contraignirent leur chef à se réfugier dans les montagnes chez le Raja de Seringar. L'armée victorieuse campoit à deux milles d'Agra, assez proche du Jardin Impérial. Schah Jehan tâcha, dit-on, d'attirer les Princes dans le serrail, où des femmes Tartares étoient armées pour les égorger. Loin de donner dans le piége, Aurengzeb fit tomber son pere lui-même dans ses filets, en introduisant, sous les dehors d'une feinte soumission, son fils Mahmoud dans la citadelle. L'Empereur dans la captivité offrit le trône à Mahmoud, son détenteur, au préjudice de son pere; mais le jeune Prince comprit toute la frivolité de ces offres. Les deux Princes confédérés entrerent dans Agra pour partager le trésor qui montoit, dit-on, à 4500 millions, pour disposer des charges & pour regler les affaires de l'Empire. Schah-Histe-Khan, leur oncle, ennemi mortel de Dara, fut fait gouverneur de la place.

Aurengzeb & Morad Bakche, à la poursuite de Dara, camperent dans la fertile vallée de Matura, sur le chemin de Dehli, & là furent faits, par ordre du premier, les préparatifs du couronnement de Morad. Il étoit temps que les desseins du Faquir éclatassent. La veille du jour marqué pour la cérémonie, Morad, entraîné par son malheur, se livra dans l'ivresse au perfide Aurengzeb; on le chargea de chaînes, & on le conduisit dans une forteresse de Dehli, sans que cette révolution subite causât le moindre mouve-

ment ni la moindre altération dans les esprits. Outre que le naturel des Indiens est tel qu'ils voyent indifféremment tel Prince ou un autre sur le trône, Aurengzeb s'étoit attaché la plûpart des créatures de son frere & assuré des autres. Quant aux soldats, comme, par son ordre, ils étoient tous rassemblés sans armes pour le couronnement de Morad, & qu'ils se virent entourés par des escadrons, quelques voix eurent à peine crié, *vive l'Empereur Aurengzeb*, que les deux camps se réunirent pour répéter comme de concert, *vive l'Empereur Aurengzeb.* Des largesses acheverent l'ouvrage.

Dara rassembloit des troupes aux environs de Lahor. Il n'avoit pas d'officier plus fidéle que Daout-Khan, qui commandoit un corps de cavalerie destiné à disputer à Aurengzeb le passage de la riviére de Bear. Le triomphateur n'ayant pu gagner ce général, vint à bout de le rendre suspect à son frere. Dara, en homme qui ayant été engagé par trop de crédulité dans le malheur, est devenu soupçonneux jusqu'à l'injustice, retira Daout-Khan de son poste, c'est-à-dire, qu'il ouvrit le passage à son ennemi. Il auroit été trop dangereux pour lui d'entrer dans les terres de Moultan & de Kaboul, dont les gouverneurs, dévoués à son rival, n'auroient pas manqué de se saisir de sa victime. Après avoir renfermé ses trésors dans la forteresse de Tatta-Bakar, gardée par un fidéle & généreux Eunuque, il descendit l'Indus avec quelques domestiques, & se réfugia dans le Guzarate, dont le gouverneur Schah-Navaze-Khan, beau-pere d'Aurengzeb, ne l'accueillit en Prince malheureux, que pour le rendre plus malheureux encore par les avis qu'il eût soin de donner à son gendre. Aurengzeb fut alors forcé de l'abandonner pour aller combattre, auprès de la bourgade de Cadjoua, Sujah revenu du Bengale. Les deux freres se livrerent une sanglante bataille; mais l'éléphant de l'aîné étant tombé dans une fosse, la crainte s'empara de ses troupes, dès qu'on ne le vit plus, & ce ne fut qu'une déroute. Il sembloit que les malheureux Dara & Sujah

Histoire des Indes.

fussent entraînés par le même destin; un accident pareil leur ravit à tous les deux la victoire. Mirza Moula, acteur dans la derniere bataille, fit tête avec le Prince Mahmoud au Prince vaincu. Celui-ci mit en œuvre, contre Aurengzeb, la voie de la subornation, dont ce concurrent heureux s'étoit tant de fois servi contre ses freres; il gagna Mahmoud, qui souffroit impatiemment dans l'armée le rang de subalterne, & dont le mérite & la fierté faisoient ombrage à Aurengzeb. Mais l'Emir Persan sema tant de soupçons entre l'oncle & le neveu, que celui-ci, dégoûté d'un crime inutile, se remit à la discrétion de son pere; on l'enferma dans la citadelle de Guahor, prison d'Etat, où l'on venoit de transférer Morad.

Enfin le Sulthan Dara fit un dernier effort. Il avoit une armée nombreuse, & le Raja Jassomsing lui promettoit son secours. A peine fut-il arrivé à Asmire, à sept ou huit journées d'Agra, que le Raja fit son accord avec Aurengzeb, par l'entremise du Raja Jassing. Dara vit avec frayeur l'infidélité de Jassomsing & les approches d'Aurengzeb; mais il n'étoit plus temps de reculer. Là il perdit encore une bataille. Les Koulis, paysans qui sont les plus méchans hommes & les plus grands voleurs de l'Inde, pillerent & assassinerent avec la derniere cruauté, ceux de ses soldats qu'avoient épargnés les armes. Comme tout devient contraire aux malheureux, Dara trouva les portes d'Amedadab fermées, sans pouvoir se les ouvrir par les armes, de maniére qu'il fut obligé d'aller, à travers tous les dangers, se réfugier auprès du Raja Katche, suivi de quatre ou cinq cavaliers. La guerre continuoit dans le Bengale au désavantage de Sujah. L'Emir Baba pressoit la forteresse de Tattabakar. Dara, sans secours, sans asyle, sans vivres, sans ressources, tourna par terre ses pas vers la Perse, où il avoit d'abord espéré de se rendre par mer. Un homme qui lui étoit redevable de sa fortune & de sa vie, avoit le gouvernement des pays Mogols limitrophes de ce Royaume; il s'appelloit Gioankhan. Ce scélérat arrêta son bienfaiteur qui fut conduit devant

Tatta-Bakar, sur un misérable éléphant, ayant derriere lui un bourreau qui avoit ordre de lui couper la tête, s'il voyoit que quelqu'un entreprît de le délivrer. Compatissans comme le sont les Indiens, hommes & femmes, grands & petits, tous les habitans de Dehli fondirent en pleurs, lorsqu'il traversa la ville à la suite de Baderkhan, qui venoit de forcer la citadelle de Tatta-Bakar; mais nul n'osa remuer en sa faveur. Aurengzeb lui fit couper la tête sur la fin d'Octobre de l'année 1657. On dit que le parricide, poussant la haine au de-là de la vie de ce malheureux, se fit apporter sa tête pour la considérer avec complaisance, s'assurer si l'on n'en avoit pas substitué une autre à la place de la sienne, l'insulter par des sarcasmes, & l'envoyer dans une boîte à l'Empereur prisonnier. Bernier assure qu'ayant reconnu la tête de Dara, Aurengzeb se mit à pleurer, en disant: Ah malheureux! qu'on ôte cela de devant moi, & qu'on l'enterre dans le sépulcre d'Homaïoum. Sepe-Scheikhouh, fils du Prince assassiné, fut conduit à Goualaor, & bientôt après, son frere Soliman Scheikhouh. Les négociations du Raja Jassing, les promesses & les menaces d'Aurengzeb, la mort de Dara, & les Rajas des montagnes voisines de Seringar, avoient engagé le Raja de ce pays à remettre son hôte à l'usurpateur. Morad Bakche mourut de la même maniére que son frere Dara. Leurs enfans périrent par le poust, boisson faite avec de l'opium, dont on oblige les criminels d'Etat, condamnés à une mort lente, à prendre tous les jours à jeun une grande tasse; ils maigrissent & meurent, en perdant peu-à-peu les forces & l'esprit.

Il ne restoit plus à Aurengzeb, pour s'assurer à jamais l'Empire des Mogols, que de faire tomber les armes des mains de Schah-Sujah. Ce Prince étoit dans le Bengale, où Mirza Moula l'ayant bloqué dans les Isles que le Gange forme près de son embouchure, il fut obligé de s'enfuir à Daké, derniere ville de la Province, sur le bord de la mer. Quoique ce Prince eût autrefois porté la guerre dans le Royaume d'Arrakan, il aima mieux se livrer vo-

Histoire des Indes.

lontairement à la discrétion du Roi de ce pays, que de s'abandonner à celle de son frere. Il reçut un accueil honorable à la Cour d'Arrakan; mais cette disposition dura peu, & les promesses auxquelles il avoit pris confiance furent bientôt rétractées. L'aversion qu'on avoit dans ce pays pour les Bengalois, & qu'un rayon de générosité avoit comme suspendue, fut ranimée par la vue des trésors qu'apportoit avec lui le Prince fugitif. L'avarice convertit en haine la pitié qu'on avoit marquée pour ses malheurs. On affecta néanmoins de cacher de si noirs sentimens, tandis qu'on cherchoit un prétexte pour les faire éclater; mais Schah-Sujah s'apperçut d'un changement dans les esprits, & il songea à mettre sa vie à couvert par la fuite, ou même par une conspiration contre le Roi. Le premier moyen lui réussit d'abord. Il disparut dans le temps que Mirza Moula, résolu de le poursuivre dans toutes ses retraites, arrivoit sur la frontiére. La consternation fut grande à la Cour. Un ordre du Roi fit bientôt paroître deux puissantes armées, dont la diligence étonna l'Emir, qui ne se hasarda point à pénétrer dans un pays entrecoupé de riviéres & de canaux. Ses plus grandes hostilités furent quelques pillages & quelques incendies, par lesquels il se flatta d'engager les armées d'Arrakan à se réunir pour quelque action décisive. Cependant le Roi n'épargnoit rien pour découvrir le Prince de Bengale. L'on observa surtout avec rigueur les Hollandois que l'on soupçonnoit d'avoir entrepris de le conduire à Batavia. Enfin il fut pris & mené à la Cour, où le Roi se crut autorisé à le faire mettre à mort. Les Bengalois qui furent arrêtés eurent le même sort que leur maître & sa famille. Ses trésors tomberent entre les mains du Roi, à l'exception de ce qui fut détourné par les gardes qui s'étoient saisis de sa personne, ou par les sujets d'Arrakan qui avoient favorisé son évasion. Les Hollandois qui retournerent au comptoir de Bandel, en emporterent de précieux restes qu'ils avoient achetés de diverses personnes qui en ignoroient le prix. Le P. Catrou place la mort de Schah Sujah au 7[e] Février 1658. Gautier

Schouten,

Schouten, témoin des dernieres infortunes de ce Prince, rapporte ces tragiques événemens à la fin de l'année 1661.

HISTOIRE DES INDES.

1072, &c. 1660, &c.

Aurengzeb avoit été couronné folemnellement en l'année 1660, & il avoit ordonné aux hiftoriens de l'Empire de retracer à la poftérité l'hiftoire d'une guerre dans laquelle les néceffités de l'Etat, à ce qu'il difoit, &, à ce qu'il croyoit, la gloire du fuccès, effaçoient la honte de fes attentats. Dès que les Souverains de l'Orient le virent paifible poffeffeur du trône, ils le reconnurent par leurs Ambaffadeurs pour l'Empereur légitime, quoique fon pere fût encore vivant. Le Khan des Usbeks prévint les autres Princes. Aurengzeb avoit été autrefois envoyé par fon pere pour fe joindre au Khan de Samarcande, contre celui de Back; mais lorfqu'il étoit fur le point de prendre cette derniere ville, les deux Khans s'étoient accordés pour l'obliger à fe retirer, dans la crainte qu'il ne les dépouillât tous les deux, fuivant l'exemple qu'en avoit donné Akebar pour le Royaume de Kachemire. Les Tartares appréhendant que le Mogol, au faîte de la puiffance, ne fe reffouvînt de l'affront qu'il avoit effuyé de leur part, marquerent un vif empreffement à lui donner le Mobharek, c'eft-à-dire, à le féliciter fur fon heureux avénement au trône. L'Empereur conclut un traité avec les deux Khans. Les Hollandois lui députerent M. Adrican, chef du comptoir de Surate, pour flatter fa vanité, & pour ménager les intérêts de leur commerce. Les Ambaffadeurs du Schérif de la Mecque, du Roi de l'Hiémen, du Prince de Balfora & du Schah de Perfe, parurent enfuite à la Cour de Dehli. On y vit auffi de prétendus Ambaffadeurs du Roi d'Ethiopie, qui fe jouerent de l'Empereur.

La réputation de juftice, de fageffe & de piété qu'Aurengzeb s'acquéroit alors dans l'Indoftan, flattoit plus agréablement fon cœur que ces hommages. Une politique rafinée l'affermiffoit fur le trône, où l'artifice & l'hypocrifie l'avoient conduit. Après que le fang de fes ennemis eût coulé de toutes parts pour éteindre les révoltes, il s'appliqua au bien public pour prévenir les factions

Histoire des Indes.

secretes. Les Européens avoient obtenu d'Akebar & de Gehanghir la permission de cultiver des vignes & de faire du vin pour leur usage; & ils avoient étendu leur privilége jusqu'à en faire un trafic public avec les Mahométans: il parut des Edits qui défendoient l'usage du vin, & qui exiloient les franguis hors de la capitale. Les musiciens & les danseuses composoient aux Indes des corps scandaleux, qui, partagés en troupes, répandoient de toutes parts la licence de leur vie: un Edit proscrivit la musique, & un autre obligea les danseuses à opter entre l'exil & le mariage. Le zèle d'Aurengzeb étoit excité par un intérêt particulier. Les chansons dont les Indiens paroissoient les plus avides, étoient des satyres améres contre le Gouvernement. L'Empereur crut pouvoir sauver sa gloire de ces insultes; mais les musiciennes eurent de l'emploi chez les plus grands Seigneurs, & Aurengzeb ne fut point épargné dans leurs concerts. Les conducteurs des éléphans souffroient que ces animaux commissent de grands désordres dans les rues; ils les faisoient même quelquefois entrer en fureur, par le moyen d'un breuvage; c'étoit pour ces gens-là une sorte de vengeance, dont ils sçavoient se prévaloir contre leurs ennemis: le Sulthan condamna, par une ordonnance, les conducteurs, à payer de leurs biens, & même de leur vie, tout le mal que les éléphans causeroient.

C'étoit toujours sous un voile de Religion qu'Aurengzeb enveloppoit ses desseins. Sous Akebar, il s'étoit fait de grandes aliénations du domaine, parce que ce Prince, pour attirer les mécontens de la Cour de Perse, leur donnoit non-seulement des emplois, mais encore, s'ils rendoient quelques services à l'Etat, des terres héréditaires dans leurs familles. Une partie de ces étrangers furent dépouillés de leurs possessions, sous prétexte que dans les firmans impériaux ou lettres-patentes de donation, il manquoit quelque formalité essentielle. Le reste fut envoyé dans le Royaume de Kachemire, sous prétexte d'hérésie. Autant que l'Empereur fut soigneux de retrancher les institutions nuisibles,

autant fut-il attentif à conſerver celles qui paroiſſoient convenir à ſes intérêts: telle fut l'entretien d'un grand nombre d'eſpions, un des reſſorts principaux du Gouvernement Mogol. Par l'opinion qu'avoit le peuple de la piété du Prince, on attribua ſouvent à révélation, ce qu'il ne devoit qu'à ſes émiſſaires & à ſes conjectures. Dans tout le bien qu'il fit, il paroît que la politique & la vanité le conduiſirent plutôt qu'une vraie bonté & l'amour de ſes devoirs; car il prenoit plaiſir à comparer ſon Gouvernement avec celui de ſon pere, des vertus qui naiſſoient de la dureté du cœur avec des vices qui n'étoient que de foibleſſe, les avantages de la fortune & de la tyrannie avec les déſavantages du malheur & de la débonnaireté, un regne paiſible avec un regne de troubles: parallele injuſte, car avec un caractere tout oppoſé à celui de ſon pere, s'il avoit les bonnes qualités contraires aux défauts de celui-ci, il avoit auſſi les défauts contraires à ſes bonnes qualités; parallele odieux, puiſque pour relever ſa propre gloire, il inſultoit à l'infortune d'un pere qu'il avoit humilié par des attentats. On eût pu demander à l'uſurpateur, s'il n'avoit pas donné l'eſſor aux vices de ſon tempérament auſſi bien que ſon pere; ſi c'étoit un moindre crime de nager dans le carnage que de mener une vie voluptueuſe dans la liberté du ſerrail; s'il n'entendoit pas ſon tribunal retentir de plaintes beaucoup plus que celui de ſon pere, Prince pacifique, qui mettoit la paix dans tous les eſprits, tandis que lui, homme ſévére, il animoit les mauvais cœurs à des vengeances réciproques. Mahomet-Khan, Gouverneur de Kaboul, oſa le lui dire. La noble hardieſſe d'un malheureux ou d'un homme qui défend les malheureux, inſpire plutôt la généroſité qu'elle n'excite la colére, ſur-tout vis-à-vis d'un homme aſſez maître de lui-même pour balancer les avantages & les inconvéniens de l'une & de l'autre: Aurengzeb éleva ſon cenſeur au Gouvernement de Guzarate. Ce ne fut peut-être pas par grandeur d'ame; mais on lui avoit fait reconnoître ſa faute, il crut la faire oublier.

Pendant les troubles du Mogoliſtan, les eſcadres Hollandoiſes

Histoire des Indes.

avoient porté la guerre ſur quantité d'Iſles, dont le Conſeil de Batavia prétendoit avoir reçu des ſujets de plainte. On nomme particuliérement Goram, Sallowaki, Mannabocki, Cerambau & la partie méridionale de la grande Iſle de Ceram, où les marchands commirent toutes ſortes de barbaries, par les mains de trois mille Indiens qu'ils avoient à leur ſervice. Enſuite formant de plus hauts projets, ils avoient entrepris la conquête de l'Iſle Celebes ou Macaſſar, & cette expédition ne leur avoit pas réuſſi moins heureuſement. Les Hollandois prétendoient avoir été traités par les inſulaires avec une barbarie ſans exemple. On aſſure au contraire qu'ils avoient très paiſiblement exercé le commerce dans l'Iſle, juſqu'au moment où ils ſe crurent aſſez forts pour exciter une révolte & attaquer la capitale. Alors ils diſperſerent, dit-on, en divers cantons, des ſoldats choiſis, qui, en feignant de trafiquer, jetterent çà & là des ſemences de révolte, principalement dans la Province de Bouguis, nouvellement conquiſe. Les troupes, avec les mécontens, ſe raſſemblerent en *1660*, au moment où l'on s'y attendoit le moins. Le Roi Sombanco, étonné de leur marche, ne laiſſa pas de lever quelques troupes, avec leſquelles il eut la fermeté de ſe préſenter à eux, & le bonheur de les mettre en fuite. Cet avantage lui donna le temps de former une armée, mais il ne put engager l'ennemi à un combat général. Les Hollandois mal ſecondés & craignant que leurs partiſans ne s'accommodaſſent avec le Roi, employerent un ſtratagême dont le ſouvenir fut long-temps en exécration dans le pays. Ils empoiſonnerent l'armée ennemie avec des herbes venimeuſes qu'ils jetterent dans les fontaines, & pourſuivirent les Macaſſarois tout mourans, juſqu'aux portes de la capitale : cependant ils n'eurent pas la hardieſſe de l'aſſiéger ; mais en la bloquant, ils s'efforcerent de couper la communication des vivres, pendant que leurs vaiſſeaux bouchoient le paſſage de la mer. Daen Ma-Allé, frere du Roi, fit ſur eux pluſieurs ſorties. Comme ils comptoient obtenir bientôt par la famine ce qu'ils n'étoient pas

sûrs d'emporter par la force, ils prirent toujours le parti de se battre en retraite. Le Roi n'espéroit que dans le secours d'une flotte Portugaise, elle arriva : une flotte Hollandoise parut peu de temps après, on se battit : des milliers d'habitans attendoient sur le rivage de quel côté la victoire, disputée avec courage, se déclareroit, lorsqu'une étincelle qui tomba sur la poudre de l'amiral Portugais, le fit sauter en l'air : les Hollandois eurent bientôt achevé de vaincre. La flotte victorieuse s'avança vers la capitale, elle avoit déja réduit en poudre la forteresse Portugaise de Jompandam. Le Roi, exercé à la guerre, se défendit avec autant de jugement que de courage. Le Prince Daen-Ma-Allé se distingua par des actions si surprenantes, que les Hollandois, jaloux de sa gloire, jurerent sa perte. Enfin Macassar n'étant plus qu'un monceau de cendres, le Roi, pour obtenir une suspension d'armes, consentit à céder aux assiégeans la ville & les dépendances de Jompandam, à chasser les Jésuites, & à confisquer leurs biens au profit des vainqueurs, pour les dédommager des frais de l'Ambassade qu'on accusoit ces Religieux d'avoir fait manquer à la Chine ; & à renvoyer les Portugais, s'ils n'aimoient mieux demeurer, à condition qu'ils ne feroient aucun commerce. L'infortuné Monarque fut encore obligé d'envoyer à Batavia une Ambassade solemnelle, dont le Roi de Pope fut le chef, & de se soumettre aux conditions qu'il plairoit au Gouverneur général de lui prescrire. Ma-Allé refusa de signer ce traité humiliant. Pendant que, tranquille dans son innocence, il se bornoit à gémir des malheurs de sa patrie, les Hollandois persuaderent au Roi qu'il conspiroit contre sa vie, & ils pousserent le zele jusqu'à se charger d'être les exécuteurs de sa vengeance. Le Prince averti de son malheur, eut le temps de passer à l'Isle de Java, où il épousa la fille d'un des principaux Seigneurs de la Cour. Deux ans après son mariage, les Hollandois, voyant ce Prince redoutable trop proche de Macassar & de Batavia, menacerent le Roi qui lui avoit accordé sa protection, de lui déclarer la guerre, s'il le gardoit

plus long-temps dans ses Etats. Ma-Allé trouva dans le Royaume de Siam un asyle, des charges & des pensions en 1664. Sa reconnoissance parut pendant plusieurs années égale à tant de bienfaits; mais faisant profession du Mahométisme, l'intérêt de sa Religion qu'elle crut offensée par quelques mauvais traitemens que les Maures de Siam avoient reçus du Roi, le fit entrer dans une conspiration qui lui coûta la vie. Des Missionnaires François amenerent ses enfans à Paris, où ils furent baptisés, sous la protection de Louis XIV & du Dauphin, & mis au Collége de Louis le Grand, pour y recevoir une éducation chrétienne. Nous ne devons pas dissimuler que l'ouvrage d'où ces détails sont tirés est jugé suspect par quelques Historiens, à cause qu'il est d'une main dévouée aux Jésuites.

Avant la mort de Ma-Allé, la Couronne de Macassar qui lui appartenoit par les loix fondamentales du pays, avoit passé sur la tête de Craen-Biset son neveu, & fils unique du Roi Sombanco. La paix conclue par ce dernier Prince avec les Hollandois, avoit été plusieurs fois violée. Les Macassarois attaquerent les forteresses, & enleverent les marchandises de leurs anciens vainqueurs. En 1666 ils les presserent à Button avec une fureur incroyable, jusqu'à ce que l'amiral Corneille Spelman eut remporté sur eux une victoire glorieuse. Trois ans après, toutes les parties de l'Isle conspirerent contre les Hollandois, & Spelman ne vint à bout de dissiper l'orage qu'après des exploits extraordinaires. Depuis cette révolution, la Compagnie conquérante, devenue maîtresse absolue du commerce des épiceries, a satisfait assez fidélement aux loix qu'elle s'étoit imposées, à raison des avantages qu'elle recueille par le trafic, & dans la crainte de perdre un des meilleurs ports des Indes.

Les Indiens & les Portugais de la côte du Malabar avoient également éprouvé la fureur Hollandoise. La conquête de Colombo, de Point de Galle, de Negapatan & d'une infinité d'autres places, n'avoit pas assez étendu le commerce de la République;

il étoit gêné par les villes de Cochin, de Cranganor, de Cananor, de Coylang & autres places Malabares. Le général Van-Goens & l'amiral Rothaos s'ouvrirent, fur la fin de 1661, par une grande victoire, la ville de Coylang, opiniâtrément défendue par les Naïres. Une feconde journée qui leur coûta beaucoup plus de fang, établit dans ce Royaume la Compagnie de Hollande. L'année fuivante, avec l'aide du Zamorin de Calicut & de quelques autres Princes, ils chafferent les Portugais de Cranganor. Les affiégés s'étoient foutenus avec un merveilleux courage jufqu'au moment où le héros Ferreira, leur chef, tomba percé de coups. Le Roi de Cranganor favorifoit ouvertement les Hollandois. Enfuite Van-Goens alla par terre affiéger Cochin, la plus grande ville que les Portugais poffédaffent aux Indes après Goa. La plûpart des Naïres du pays étoient engagés par la vieille Reine dans le parti des Portugais, tandis que le Roi, détrôné par cette Princeffe, s'étoit rangé du côté de leurs ennemis. Le courage invincible des anciens conquérans obligea les Hollandois à des efforts incroyables. Cependant Van-Goens fe rendit maître du palais & de la perfonne de la Reine; la ville ne fut pourtant pas emportée. Les dangers renaiffoient à chaque pas. Le brave Ignace de Sarmento, gouverneur de la place, étoit déterminé, ainfi que tous fes foldats, à répandre tout fon fang pour la conferver, lorfqu'un convoi envoyé de Goa, & l'arrivée du Roi de Pefcatti ou Porca, fon allié, détermina Van-Goens à lever le fiége. La même expédition fut recommencée l'année fuivante avec plus de bonheur, & Cochin eut le fort de tant d'autres villes Malabares, qui pafferent au pouvoir des Hollandois. Au milieu de tous ces avantages, le fameux pirate Chinois, Coxinga, ruina leurs établiffemens à l'Ifle Formofe. Dans cette guerre, dit Schouten, le ciel, les élémens, l'air, les courans, le feu, la terre, tout fe déclara contre la Compagnie de Hollande; tout fut favorable à fes ennemis. Les Chinois commirent dans cette occafion des excès d'inhumanité.

Histoire des Indes.

La Compagnie Hollandoise, pour se donner un lustre, & acquérir de grands protecteurs, envoya une Ambassade solemnelle à Aurengzeb, avec de magnifiques présens. Ce Prince reçut cet hommage avec satisfaction, & promit sa faveur aux députés. Il sembloit alors que les Hollandois honoroient d'une grace les Princes de l'Orient, lorsqu'ils s'établissoient dans leurs Etats : c'est du moins ce que leur conduite à Siam paroît indiquer. Le Roi de ce pays ayant donné quelque sujet de mécontentement à la Compagnie, elle l'en punit en abandonnant ses comptoirs, comme si elle eût retiré un bienfait; & elle ne lui accorda la continuation de son commerce, qu'après qu'il eut promis, par un Ambassadeur, au conseil de Batavia, que désormais elle ne recevroit de lui aucune offense. Les Hollandois avoient appris des Portugais à affecter ainsi un air d'importance & de grandeur; ils le soutenoient, non-seulement par la magnificence, mais encore par des actes de sévérité envers ceux des leurs qui n'observoient pas les regles de la justice à l'égard des sujets de quelque Prince puissant. Leur politique étoit également empruntée des Portugais, dans la maxime qu'ils avoient d'engager les Princes à envoyer leurs enfans à Batavia, pour y être élevés aux dépens même de la Compagnie; mais avec cette différence entre les deux nations, que les Portugais qui cherchoient à naturaliser en quelque sorte parmi eux ces enfans, en leur donnant leurs noms, en les admettant à leurs intimes plaisirs, en leur inspirant leurs vices, devenoient quelquefois odieux, ou du moins méprisables aux yeux de ces Princes, lorsque l'âge leur permettoit de démêler le caractere & la conduite de leurs précepteurs; au lieu que les Hollandois ne découvroient à leurs pupilles que ce qui pouvoit servir à leur donner une haute idée de leur puissance & des avantages d'une union avec eux. On ne leur inculquoit que des maximes, qui ne paroissant avoir d'autre but que leur propre intérêt, tendoient au fond à celui de la Compagnie. Ainsi on leur faisoit tout craindre de la paresse, de la perfidie & de la légereté de leurs sujets, &

tout

tout attendre des forces & de la fidélité Hollandoise. La Compagnie réussissoit dans ses vues par le soin qu'elle avoit de garder ses promesses; & ces Princes n'étoient en quelque sorte que ses Vice-Rois, comme l'observent les Auteurs de l'Histoire universelle.

Le commerce Anglois étoit tombé sous le regne de Charles I; Cromwel l'encouragea; Charles II le ranima. Ce Prince, par de nouvelles patentes de l'année 1661, accorda entr'autres privileges à la Compagnie, l'autorité civile & militaire, ainsi que le pouvoir de faire la guerre ou la paix avec les Princes infidéles. Dans la suite, Jacques II consentit à partager, en quelque façon, avec elle, la souveraineté, par la concession du droit de bâtir des forteresses, de lever des troupes, de juger par des conseils de guerre, de battre monnoie, &c. Elle eut donc une puissance à la faveur de laquelle son commerce devoit être bientôt florissant, si elle sçavoit en user, affermie, comme elle l'étoit alors, dans l'Inde par l'acquisition de l'importante Isle de Bombay. Charles II, en négociant son mariage avec l'Infante de Portugal, avoit pris à cœur d'obtenir, pour dot de la princesse, quelque bon port pour la Compagnie. C'est à ce titre que Bombay passa sous la domination Angloise, nonobstant les vives oppositions des habitans; & le Roi le céda aussitôt à la Compagnie à titre de fief mouvant. M. Cook n'en eut pas plutôt pris possession au nom de la couronne, qu'il mit la main à l'œuvre pour y construire un fort. Cependant les Hollandois n'abandonnoient point le projet de se rendre seuls maîtres du commerce. Ils chassoient les vaisseaux Anglois de tous les ports dans lesquels ils avoient sur eux l'avantage de la force & de l'intrigue. En 1663, la Compagnie d'Angleterre leur demanda satisfaction sur une infinité de griefs. La guerre s'alluma; & la supériorité des forces Hollandoises en détermina le succès aux Indes. La paix conclue, ces Républicains recommencerent à employer pour leurs intérêts, comme auparavant, un moyen aussi efficace que la force ouverte. Ce fut d'avoir con-

HISTOIRE DES INDES.

tinuellement la guerre contre les naturels, jusqu'à ce qu'ils les eussent contraints d'éloigner de leurs ports tous les étrangers, à l'exception d'eux seuls. C'est ainsi qu'ils soutinrent le Prince de Java contre son pere, jusqu'à ce que les Javanois fussent réduits à sacrifier la Compagnie Angloise pour leur propre conservation. Ils avoient attaqué inutilement Bombay : l'Isle se révolta quelque temps après contre la Compagnie ou ses Agens : les ordres du Roi la soumirent ; la plus noire & la plus effrénée tyrannie y regna.

Il s'étoit formé en France, dans le courant de ce siécle, diverses Compagnies pour le commerce des Indes. La premiere, appellée Compagnie des Moluques, ou flotte de Montmorency, avoit subsisté depuis 1611 jusqu'en 1649 ; & la seconde, dite de Ricault ou de Madagascar, depuis 1642 jusqu'en 1656 : la troisieme, sous le titre de Compagnie du Duc de la Meilleraye, vendit en 1664 ses droits à celle qui se formoit sous les auspices de M. Colbert, le fondateur du commerce & de la marine de France. Ce Ministre, idole des commerçans renversée de nos jours par les Agronomes, acquit des marchands & des mariniers les plus célèbres, les lumieres dont il avoit besoin, pour remplir les grandes vues qui l'occupoient. Lorsqu'il eut dressé son plan sur de mûres réflexions, il chargea M. Charpentier, de l'Académie Françoise, de travailler au Mémoire qui parut en 1664, sous le titre de *Discours d'un fidele sujet du Roi touchant l'établissement d'une Compagnie Françoise pour le commerce des Indes Orientales.* Ce discours, qui passe avec raison pour un chef-d'œuvre, tendoit merveilleusement au but que l'on se proposoit, d'encourager la nation, en rejettant les mauvais succès des Compagnies précédentes sur le manque de fonds & de conduite, & en rappellant l'inutilité des premieres tentatives faites aux deux Indes par les nations que l'on y voyoit fleurir & dominer ; d'exciter à la place de l'émulation naturelle que l'on trouve dans les états marchands pour les entreprises hardies de commerce, l'ardeur naturelle dans

les monarchies, fur-tout parmi les Seigneurs & autres fujets opulens, de concourir dans une affaire pour laquelle le Roi offroit une partie des fonds, la remife de la moitié des droits fur l s marchandifes, & le fupport de toute la perte qu'on effuyeroit dans les huit ou dix premieres années; d'intéreffer non feulement la cupidité, mais encore l'ambition des commerçans, dont le corps devoit feul fournir les Directeurs, par une promeffe de titres & d'honneurs héréditaires à ceux qui fe diftingueroient dans la direction ou dans le fervice militaire de la Compagnie; d'attirer les étrangers, en accordant à ceux qui prendroient un intérêt de vingt mille livres, des lettres de naturalité, avec une pleine garantie de leurs biens, même en cas de guerre; enfin d'infpirer généralement la plus vive confiance par la liberté & l'indépendance que l'on affuroit à la Compagnie, tant pour l'adminiftration des affaires que pour la jouiffance des bénéfices. Ce Mémoire fervit de prélude à l'Edit qui fut publié & enregiftré la même année, édit par lequel tout étoit réglé dans la meilleure forme & dans les termes les plus forts, pour entretenir la bonne opinion qu'on avoit des intentions favorables de la Cour pour la nouvelle Compagnie.

L'année fuivante, on envoya une flotte à Madagafcar, que l'on prétendoit mettre à la tête des établiffemens de la Société. Le fuccès qu'on y eut fembla promettre l'accompliffement du vœu de la nation. Mais ce n'étoit pas là l'Inde; & c'étoit de l'Inde qu'il falloit apporter des marchandifes, & c'étoit dans l'Inde qu'il falloit s'établir, malgré les nations Européennes qui fembloient en tenir les clefs. Cependant on manquoit d'hommes capables de s'en ouvrir l'entrée. M. Colbert n'oublia rien pour fuppléer à ce défaut; mais s'il eut le bonheur d'acquérir quelques agens verfés dans le commerce des Indes, il fut auffi forcé d'agréer les fervices d'une infinité d'avanturiers & de déferteurs, plus propres à les traverfer qu'à les feconder. Les deux perfonnes que l'on chargea du foin de faire un premier établiffement aux Indes,

Histoire des Indes.

furent deux étrangers, le fameux Caron, né en Hollande de parens François, & employé pendant long-temps par la Compagnie Hollandoise; & un Persan nommé Marcara-Avanchinz, homme d'une capacité égale à son expérience. Ces deux chefs ne furent pas plutôt arrivés aux Indes en 1667, que la jalousie ou la diversité de vues les divisa. Caron établit un comptoir à Surate & un autre à Bantam dans l'Isle de Java; Marcara en établit un à Masulipatan dans le Royaume de Golconde. Ce négociateur Persan avoit eu, en 1669, l'art de tirer du Roi de ce pays, un firman par lequel il étoit permis à la Compagnie de négocier dans tous les ports à perpétuité, sans payer aucun droit, soit pour l'entrée, soit pour la sortie des vaisseaux, privilege que les Hollandois avoient toujours inutilement sollicité, & que les Anglois avoient acheté en 1655 par des sommes immenses & par vingt ans de services sur mer pour les intérêts du Roi de Golconde. Après un si utile & si glorieux succès, Marcara fut attaqué en France par la plus maligne calomnie; il envoya son apologie à M. Colbert; & un arrêt le déchargea solemnellement des imputations de ses ennemis.

Le Ministre, convaincu que si la Compagnie n'avoit bientôt un commerce réglé qui rapportât tous les ans de riches cargaisons, & que si elle n'acquéroit quelque lieu fertile & riche par lui-même, l'esprit léger & inconstant de la nation la laisseroit tomber comme les précédentes, goûta singuliérement le projet que lui donna Caron, en qui il avoit une extrême confiance, de surprendre quelqu'une des forteresses de Ceylan; ce qui procureroit à la nation un port considérable dans le commerce lucratif des épiceries. Pour cettte expédition, que le Roi de Candi devoit favoriser, on envoya de France seize vaisseaux sous le commandement de M. de la Haye. Cette flotte attaqua en 1672 Punto-Gallé, mais inutilement, soit par l'indiscrétion de quelques François de Surate, qui avertirent les Hollandois de se tenir sur leurs gardes, soit par les pratiques de M. Martin, qui

fut piqué d'apprendre qu'il n'en auroit pas le gouvernement, soit par la mauvaise conduite de la Haye, soit par la faute de Caron : ce qu'il n'est pas aisé de démêler. La flotte réussit mieux à Trinquinimale. De là elle alla devant Saint Thomé, place forte & florissante, enlevée douze ans auparavant par les Hollandois aux Portugais; la Haye l'emporta, pour ainsi dire, d'un coup de main, en 1673. Mais le Général Hollandois, Rycklof Van Goens, reprenoit alors Trinquinimale, & l'année suivante il vint reprendre Saint-Thomé, ou plutôt le recevoir des mains du Roi de Golconde. La Haye, qui avoit perdu la plus grande partie de sa flotte, fit voile pour l'Europe. Caron, qui étoit sur un de ses vaisseaux, périt dans le port de Lisbonne avec beaucoup de richesses, qu'il alloit, si l'on en croit son antagoniste Marcara, mettre à couvert ainsi que sa personne, dans un Royaume étranger, des recherches que méritoit sa conduite.

Martin, qui avoit fait une belle défense à Saint-Thomé, se rendit à Pondichéri, avec les effets de la Compagnie & les débris de la garnison. Bientôt il obtint de son ami, Schirkhan-Loudi, Gouverneur du pays, sous l'autorité du Roi de Visapour qui aimoit la nation Françoise, la permission de se fortifier sur un petit terrein près de la mer. Ces fortifications furent peu considérables, car les frais ne monterent qu'à 700 écus. On lui afferma aussi une aldée, qu'on lui céda dans la suite, pour une somme qu'il avoit prêtée. Martin fit bâtir des maisons sur le sol, dont la Compagnie venoit d'acquérir la propriété, des mains du Gouverneur & même du Roi. Enfin après avoir détourné par sa prudence le bras du fameux Sevagi, levé pour ruiner son établissement, après avoir reçu de ce Prince, moyennant 1600 roupies, la liberté de trafiquer dans ses Etats, il obtint de son fils la permission de garnir la place de fortifications régulieres. Les vues que l'on avoit sur Madagascar, comme si cette Isle, qui ne peut être qu'un lieu de relâchement & de retraite pour les flottes des Indes, avoit pu servir de centre au commerce du pays, ainsi

Histoire des Indes.

que l'eſt Batavia pour les Hollandois, les vues, dis-je, que l'on avoit ſur Madagaſcar, n'ayant pas été remplies, le Conſeil ſouverain de la Compagnie avoit été transféré à Surate en 1670. Bientôt Pondichéri fut déſigné pour être le principal entrepôt du commerce. La Compagnie avoit dès-lors des factories ſur les bords du Gange, à Mirzeou dans le Royaume de Viſapour, à Balliepatan & à Tilſeri dans le pays de Cananor, à Alicote ſur les terres de Calicut, &c. Il eſt à remarquer que les François ne formerent aucun de ces établiſſemens que par la conceſſion gracieuſe & volontaire des Princes auxquels le terrein appartenoit. Cependant la guerre, les fraudes & la négligence des intéreſſés à fournir leurs fonds, faiſoient déja chanceler la Compagnie, malgré les avantages que le Roi ne ceſſoit de lui accorder, & la remiſe qu'il lui fit en 1676 de quatre millions d'avances. En 1684, après la mort de M. Colbert, il fut vérifié, qu'au lieu d'avoir fait le moindre profit, elle avoit dépenſé la moitié de ſon capital. Privée de ſon protecteur, elle perdit bientôt tout ſon crédit & toutes ſes eſpérances.

Le Viſapour & Golconde tentoient fortement l'ambition d'Aurengzeb, depuis qu'il poſſédoit en paix le Mogoliſtan. Ces deux Royaumes ſe ſoutenoient l'un l'autre depuis long-temps; mais ébranlés par des ſecouſſes ſouvent renouvellées, ils étoient ſur leur décadence, & la chûte de l'un paroiſſoit devoir entraîner la ruine de l'autre. Le Viſapour étoit le plus expoſé aux coups des Mogols; mais avec des forces inégales, il ſe maintenoit par un accès difficile à leurs armées; par la diſette de bonnes eaux, de vivres & de fourrage dans ce quartier; par la quantité de ſes fortereſſes ſituées ſur des montagnes eſcarpées, par les fortifications de la capitale & l'aridité des environs, par les ſecours de Golconde, par la bénignité, l'infidélité & l'avarice des généraux Mogols, qui aimoient à perpétuer la guerre dans un pays aſſez éloigné de la Cour, pour pouvoir ſe conduire impunément, ſelon leurs intérêts particuliers: auſſi diſoit-on en proverbe, que

le Dekan étoit le pain & la vie des soldats de l'Indostan. Ce pays servoit de barriere à celui de Golconde, qui avoit, outre cela, de l'argent & une armée considérable toujours sur pied. Mais ces Royaumes étoient fort affoiblis; le premier, depuis la perte de Bider & celle de Paranda, la clef du pays; le second, depuis l'entreprise d'Aurengzeb & de Mirza-Moula; tous les deux par des révolutions.

Un usurpateur regnoit alors dans le Visapour. Il étoit monté sur le trône par le crime de la Reine, qui avoit empoisonné son mari pour couronner son amant. Cet attentat n'avoit pas été si secret qu'il eut échappé à la pénétration du peuple; mais le nouveau Roi avoit trouvé l'art d'appaiser les esprits, & d'entretenir la paix dans toutes les parties de l'État, en faisant briller les vertus qui font les grands Monarques. Jamais la puissance n'avoit été plus heureusement employée pour inspirer l'amour. On eût dit que sa naissance n'étoit l'ouvrage que de la fortune, & sa Royauté, celle du Ciel, & que le Ciel, dit Carré, eût mis le sceptre dans ses mains, pour corriger l'injustice de la fortune; en un mot il fit oublier le crime de sa femme & son origine, qui, sans être méprisable, étoit fort éloignée du trône. Son bonheur acheva l'ouvrage de son mérite. Caveskhan, Seigneur qui avoit des droits incontestables à la Couronne, homme au dessus du commun par les qualités de son esprit, capable également d'occuper la premiere ou la seconde place, donna l'exemple de la soumission, en lui prêtant de bonne grace serment de fidélité. Il gouvernoit après le Roi, ou plutôt le Roi ne gouvernoit que par ses conseils, & ces deux chefs de l'Etat sembloient avoir attaché son bonheur à celui des peuples.

Le Roi étant tombé dans une maladie dangereuse, nomma Caveskhan pour son successeur, quoiqu'il eût un fils âgé de six ans. Caveskhan lui dit que son unique soin devoit être de nommer un gouverneur à son fils, pour le former sur le modele de son pere, au trône qui lui appartenoit. Le Roi mourut; trois

Histoire des Indes.

partis se formerent ; les Gouverneurs, au nom de ces différentes factions, exercerent toutes sortes de concussions dans les lieux soumis à leur autorité. Caveskhan força & ses amis & ses ennemis à couronner le jeune Prince. Carré assista en 1672 à la cérémonie du couronnement. Il rapporte que dans cette fête, l'usage du pays est de placer dans cinq endroits d'une salle, autant de monceaux d'or, d'argent, d'étoffes, d'armes, de ris ; & dans un autre endroit, un monceau de cendres. Ensuite le Monarque, les yeux bandés d'un riche turban, qu'on garde ensuite avec une espéce d'adoration, va au hazard toucher un des monceaux, d'où l'on tire un augure sur son regne. S'il tombe sur l'or ou l'argent, il sera avare & son peuple malheureux ; sur les étoffes, il sera magnifique & le commerce florissant ; sur les armes, il aimera la guerre, & ses sujets triompheront ; sur les grains, il protégera l'agriculture, & l'abondance regnera ; sur les cendres, il aura tant de vices ou de malheur, que son Etat sera frappé de tous les fléaux figurés par une chose stérile, qui n'est que le reste des choses consumées par le feu. Le jeune Monarque toucha le monceau d'armes & celui de grains, les plus heureux des présages.

Abdoul Cotub-Schah, Roi de Golkonde, n'avoit pas d'autres enfans que trois filles ; l'une étoit mariée au fils aîné du grand Mogol, & la seconde à un Arabe de grande considération, nommé Mera-Mahmud. Le Roi avancé en âge & las des factions qui se formoient sans cesse à sa Cour, parce qu'il avoit toujours préféré le plaisir aux soins du Gouvernement, avoit résolu de se donner un successeur ; mais il ne vouloit ni du Sulthan Mahmoud, à qui une conjuration l'avoit forcé de donner sa fille, ni du Prince Arabe, dont il haïssoit l'humeur. Ces raisons ou ces penchans l'avoient déterminé à donner sa troisiéme fille au fils d'un Arabe, d'illustre extraction, qui lui avoit rendu des services importans. Ce jeune homme, après la mort de son pere, avoit été réduit à la simple paye militaire ; le Roi qui avoit usé, à son égard,

égard, du droit qui attribue à la Couronne l'héritage des nobles, le tira de la classe des soldats pour en faire son gendre & l'héritier de l'Empire. Après l'avoir élevé sans lui donner aucune part dans l'administration, il le déclara, lorsqu'il fut proche de la mort, son successeur, en présence de tous les Omrahs, qui jurerent, sur l'Alcoran, d'exécuter ses dernieres dispositions. L'heureux Arabe fut bientôt porté sur le trône, sous le nom de Sulthan Abdallah Housan, par les vœux unanimes de la Nation conduite par les Omrahs, ses partisans. Ses bienfaiteurs, noblement récompensés de leurs services, se flattoient d'être tout-puissans sous un Roi qui paroissoit les aimer & aimer le repos. En effet, Abdallah parut s'abandonner aux plaisirs, mais il ne se renfermoit que pour examiner les abus publics & pour en chercher les remédes. Pendant que ses deux Ministres Moso-Kaune, général des armées, & Mir-Zapher, Duan, c'est-à-dire, chancelier & trésorier, se disputoient le mérite de lui fournir les plus belles femmes, les plus agréables danseuses & les meilleurs instrumens, il se formoit dans l'art de regner, jusqu'à ce que ces deux hommes, qui ne pouvoient s'accorder que dans le dessein d'entretenir sa mollesse, lui eussent fourni par leurs jalousies, leurs plaintes, leurs accusations, des raisons de se délivrer d'eux : ce qui ne manqua pas d'arriver.

HISTOIRE DES INDES.

Cependant le Royaume étoit, avant ce temps-là, dans un tel état de foiblesse, que l'Ambassadeur ordinaire d'Aurengzeb y faisoit la loi; que Mehemet Emir-Khan, fils de Mirza-Moula, disposoit à son gré du commerce de Masulipatan, par le Taptapa, son commis; que les Hollandois, sur de simples menaces d'arrêter les vaisseaux Indiens, obtenoient de la Cour tout ce qu'ils demandoient; que les Portugais, tout abattus qu'ils étoient dans les Indes, se flattoient de retirer des mains du Roi, la place de Saint Thomé, qu'ils avoient mieux aimé lui remettre quelques années auparavant, que de la voir prendre par les Hollandois; qu'enfin Aurengzeb ayant envoyé en 1667 à la Cour un Ambassadeur

extraordinaire, pour demander qu'on lui fournît dix mille cavaliers contre le Visapour, on lui avoit accordé de l'argent pour l'entretien de cette troupe, la seule chose que desiroit Aurengzeb.

Un chef des Marates, anciens peuples Gentils, établis dans les montagnes situées derriere Goa, vers la côte du Malabar, suspendit le bras d'Aurengzeb, levé sur ces deux Royaumes, mais en les désolant lui-même. C'étoit le fameux Sevagi, descendant d'un bâtard de l'illustre Rana, Prince dont le Mogol n'a pu entamer les Etats, quoiqu'au centre de son Empire. Ce bâtard, après avoir succombé sous son frere légitime, dont il avoit voulu envahir le trône, avoit mérité dans le Visapour le Gouvernement d'une Province, dont le district s'étendoit vers Bassaïm & Bambaye d'un côté, & jusqu'à Goa de l'autre. Là il borna les progrès des Portugais aux frontieres du Visapour. Chaoul Maga-Raga, son fils & l'héritier de ses emplois, fut un homme paisible, qui donna le jour à l'inquiet & brave Sevagi. Pendant que le pere se rendoit agréable à la Cour par sa fidélité, le fils pilloit sa Province & se formoit un Etat indépendant. Lorsque Mirza-Moula fut envoyé par Schah-Jehan pour conquérir le Visapour, le Roi chercha à occuper dans cette guerre l'ardeur martiale de Sevagi. Celui-ci alla joindre, sans défiance & sans précaution, Assel-Kham, généralissime de l'armée. Suspects l'un à l'autre, les deux généraux se tendirent réciproquement des piéges; Sevagi l'emporta. Il poignarda Assel-Khan dans une entrevue. L'armée Royale, destituée de chef, n'osa soutenir la furie de ses troupes; il en fit un grand carnage, & rapporta dans sa Province un butin assez considérable pour se rendre formidable au Visapour & au Mogol.

Aurengzeb, alors Vice-Roi du Dékan, pour s'acquérir un appui dans la révolte qu'il méditoit, & se ménager un asyle en cas de malheur, sacrifia les intérêts de l'Empire à son intérêt propre, en abandonnant à Sevagi des places importantes qui en ouvroient

l'entrée, comme s'il eût été dès-lors maître du domaine Impérial. Sur le trône, cette donation lui parut un dommage personnel qu'il étoit à propos de réparer. Sevagi, trop fier & trop brave pour souffrir l'injustice & la violence, se déborda comme un torrent, sur la côte maritime de l'Etat. Il enleva sur-tout du port de Surate des richesses immenses, que quelques écrivains évaluent à soixante millions. On lui opposa le célebre Schah Histe-Khan, dont il a déja été parlé, avec toutes les forces de l'Empire. Pour vaincre avec une armée trop foible pour attaquer, il falloit affoiblir l'ennemi sans combattre. L'assassin d'Assel-Khan adressa donc ses premiers coups contre la vie du Prince Mogol. Ses stratagêmes conduisirent une troupe de braves jusques dans la tente de Schah Histe-Khan. S'ils n'abattent point la tête du général, ils répandent dans le camp, à la faveur des ténebres, la confusion & le carnage; & dès que le jour paroît, Sevagi n'a qu'à poursuivre des fugitifs.

Aurengzeb comprit qu'il étoit de la prudence d'opposer à un ennemi artificieux, des généraux qui joignissent la ruse à la valeur; &, suivant la coutume dans laquelle sont les Mogols de donner deux chefs à leurs armées, quand ils ne nomment point un Prince du sang pour les commander, il jetta les yeux sur Mohabet-Khan pour conduire les troupes Mahométanes, & sur le Raja Jassin, pour être à la tête des Rajeputes, Gentils; ce dernier eut le secret de l'entreprise. Ils furent arrêtés durant sept mois devant la forteresse de Panugar. On ne pouvoit triompher de la valeur de Sevagi; on séduisit son ambition. Sur la promesse qu'il seroit pourvu de la Vice-Royauté du Dékan, avec le titre de Raja, il se rendit à la Cour d'Aurengzeb, où cet ennemi secret de tous les hommes célebres forma le dessein de l'humilier d'abord & de le faire mourir ensuite. Sevagi sentit bientôt sa captivité; il s'en plaignit en homme qui pouvoit s'en venger; & le jour même que l'ordre étoit donné de l'étrangler, il s'échappa pour aller saccager de nouveau Surate.

Histoire des Indes.

Une maladie d'Aurengzeb avoit rempli la Cour de brigues & l'Empire de craintes. Ses quatre fils étoient tout prêts à renouveller la tragédie qu'il venoit de donner avec ses freres; mais leurs projets n'éclaterent point, & l'Empereur ayant recouvré la santé, ne trouva d'autre coupable que sa sœur Roxanara-Begum, qui s'étant rendue maîtresse de sa personne & de son sceau, avoit déja tout impérieusement préparé pour la révolution, en faveur d'Azam-Schah, second Prince Impérial, & au préjudice de l'aîné Mahazam, depuis Schah-Halam, *Roi du monde*. La Sulthane lui fournit, dans le débordement de ses mœurs, un prétexte légitime de la faire périr, sans se couvrir de l'opprobre d'une noire ingratitude; car il devoit l'Empire à ses intrigues, & une partie de sa gloire à ses conseils. Elle périt, après avoir plus d'une fois balancé le destin de l'Etat, de la main qu'elle avoit armée, portant seule la peine de leurs crimes communs. La Princesse Facro-Necha-Begum, fille de la troisieme femme de l'Empereur, tint sa place dans le serrail & dans l'esprit d'Aurengzeb. Ce Prince résolut d'aller dans le beau pays de Kachemire, rétablir sa santé; mais étoit-il prudent de quitter le centre de ses Etats, pendant que son pere vivoit? Cette réflexion d'un barbare autant que d'un sage politique, fit tomber l'Empereur dans une mélancolie dont il ne sortit que par la mort de Schah-Jehan. La disgrace & les mauvais traitemens qui chargeoient la vieillesse de ce Prince misérable, parurent à son fils dénaturé un poison trop lent pour calmer ses allarmes. L'eunuque Faïm, confident des iniquités secrettes de l'usurpateur, lui en porta un plus actif, que le tyran honoroit du nom de cordial. Moromkhan, nom que la postérité ne doit pas ignorer, médecin du prisonnier, voulut essayer sur lui-même le remede qu'on offroit à son maître; il en mourut. Un médecin Franguis se rencontra, qui, dit-on, rendit à Aurengzeb le service impie qu'il attendoit de son ministere. On croit que cet Européen aigrit une maladie légere qui survint à propos à Schah-Jehan, pour couvrir l'horreur d'un empoi-

ſonnement. Les émiſſaires d'Aurengzeb publierent que le vieux Empereur, encore ſujet à des paſſions honteuſes, avoit pris, pour ranimer ſon incontinence, un breuvage qui lui avoit cauſé la mort. Son tyran envoya dans ſa priſon le fidele Faïm pour examiner le cadavre, & pour lui paſſer un ſtilet à travers la gorge & par l'oreille juſqu'au cerveau. Schah-Jehan laiſſa un teſtament par lequel il accordoit un pardon univerſel à Aurengzeb, avec le droit de ſucceſſion au trône pour lui & pour ſes enfans.

Aurengzeb, dans la retraite de Kachemire, ſe forma un plan de conquête & de gouvernement qu'il ſuivit le reſte de ſes jours. Il ſe propoſa d'augmenter toujours ſes Etats du côté du Midi vers l'Océan, de s'emparer des pays qui ſéparoient ſon Empire de la Chine, & de ſe mettre en poſſeſſion des contrées inacceſſibles où les Rajas Indiens retenoient, dans le cœur de l'Indoſtan, une ſouveraineté indépendante. Quelque deſir qu'il eut de lever des forces maritimes pour tomber ſur les Européens, répandus dans les Iſles & ſur les côtes du Malabar & du Coromandel, un foible eſſai de la dextérité des Franguis & de l'inaptitude des Indiens pour la mer, le dégoûta de ce projet. Il ſe tourna du côté de la terre & vers la Chine. Il fallut entamer le Royaume d'Azem ou Achem, pays difficile, mais habité par des peuples amollis. Le fameux Mirza-Moula, dont la préſence avoit contenu Sevagi vers le Dékan, eut ordre d'entrer dans les terres d'Achem, au nord de Daké, ſur le golfe de Bengale. Aurengzeb avoit un double objet, ou de ſoumettre ce pays, ou de ſe défaire d'un capitaine inquiet & redoutable. Les Mogols emporterent d'abord le château d'Azo, place uſurpée par les Achemois ſur le Royaume de Bengale. Après cela, il fallut, par une marche de vingt à trente jours, percer à travers des montagnes impratiquables. Comme l'armée étoit aſſez enfoncée dans ces terres pour n'être plus en état de défendre la flotte, qui du Gange étoit entrée dans la riviere qui partage le Royaume d'Achem, les bâtimens Achemois allerent attaquer les barques Mogoles & Portugaiſes; mais ils eurent

Histoire des Indes.

un mauvais ſuccès. Quand les Mogols furent deſcendus des montagnes où la diſette les avoit affoiblis, le Roi fondit ſur eux; il fut battu vers Chamdara. L'Emir le ſuivit de ſi près qu'il ne lui laiſſa pas le temps de ſe fortifier dans Guergam, ſa capitale; &, pendant qu'il s'enfuyoit vers les montagnes de Laſſa, cette ville, où le commerce avec les Chinois entretenoit la politeſſe & l'opulence, fut priſe & pillée. Tout avoit ſuccédé au gré des vœux des Mogols, tout paroiſſoit s'ouvrir devant eux, lorſque les pluyes & la dévaſtation du pays par les habitans mêmes, non-ſeulement leur fermerent le chemin des conquêtes, mais les réduiſirent à la néceſſité de revenir ſur leurs pas. De ceux qui échapperent à la famine, à la peſte, aux traits de l'ennemi avant que de ſortir de Guergam, la plus grande partie périt au retour, quoique leur retraite fût auſſi honorable pour leur chef que la conquête lui avoit été glorieuſe. Si Aurengzeb fut trompé dans ſes vues d'ambition, il n'en fut pas de même de ſes vues de jalouſie. Son ingratitude, les travaux & la vieilleſſe lui enleverent auſſitôt après le plus grand & le plus dangereux de ſes amis; ce fut ainſi qu'il appella lui-même Mirza-Moula, ou l'Emir-Jemla. On apporta d'Achem un butin immenſe. Les ſeuls tombeaux des Rois du pays renfermoient des tréſors inappréciables. Depuis pluſieurs ſiécles, chaque Roi avoit fait bâtir dans la grande Pagode, une chapelle pour lui ſervir de mauſolée. Ces Monarques y envoyoient pendant leur vie quantité d'or & d'argent, de tapis & de meubles qui devoient être enſevelis avec eux. Lorſqu'on mettoit leurs corps dans ces caveaux, on y dépoſoit auſſi ce qu'ils avoient de plus précieux, ſur-tout leurs idoles d'or & d'argent, & ce qu'on croyoit néceſſaire à leur bien-être dans l'autre monde.

La mort de Mirza-Moula ranima le courage de Sevagi. La Cour de Dehli n'oppoſoit alors aux courſes de ſes Marattes qu'une petite armée, & les négociations du Raja Jaſſing. Celui-ci détacha de ſon alliance les Rajas de Ramanagar, de Pentt & de Chottia. Lui qui n'avoit juſqu'alors reſpecté leurs terres que dans

la crainte qu'ils ne se donnassent à Aurengzeb, il les leur enleva aussitôt qu'ils se furent livrés au Mogol.

Schah-Abbas, Roi de Perse, qui avoit inutilement sollicité l'élargissement du feu Empereur, & qui avoit reçu, dans la personne de son Ambassadeur, divers affronts à Dehli, se préparoit à se venger & à pénétrer dans la Province de Kaboul, après avoir rendu injure pour injure à Aurengzeb, qui lui avoit envoyé l'Usbek Taberkhan en ambassade. Il traitoit le Mogol avec tant de mépris, qu'il souffrit même qu'un de ses pages fit à son ministre l'outrage de lui brûler la barbe. Dans l'empressement de se mesurer tête à tête avec Aurengzeb, il lui envoya porter un défi dans toutes les formes par quarante cavaliers. L'Empereur s'en mocqua. Cependant la plus belle cavalerie de l'Orient étoit en marche pour exécuter les menaces du Sofi; mais la mort délivra Aurengzeb de ce formidable rival.

Schah-Halam, fils aîné du Mogol, secondé par le général Dalilkhan & par le Raja Jassing, avoit marché contre Sevagi. Cet homme hardi s'étant déguisé, pour le voir, en paysan, lui vendit un plat de crême dans lequel on trouva un billet qui portoit : que la curiosité l'avoit engagé à venir voir l'illustre Sulthan qu'il auroit l'honneur de combattre, & qu'il espéroit que comme l'oncle maternel d'Aurengzeb avoit augmenté sa gloire par un désastre, la défaite du fils de cet Empereur y metroit le comble. L'armée redoutable du Prince Mogol demeura dans l'inaction, au grand étonnement des deux partis, qui ne pénétroient point le mystere concerté de sa conduite. Le Maratte ne mettoit pas moins de diligence à conquérir que son rival n'affectoit de lenteur à se défendre. Enfin, après avoir quelque temps tenu les esprits en suspens, Schah-Halam déclare aux Rajas & aux principaux officiers un projet de révolte. Dalilkhan refuse de le suivre, & s'oppose aux rebelles par ordre de la Cour. Le Sulthan recherche Sevagi, s'approche de la capitale, méprise les ordres de son pere, & attend, pour livrer bataille aux Impériaux, l'ennemi commun

HISTOIRE DES INDES.

des Mogols. L'habile Roi des Marattes l'encourage, mais ſans lui amener du ſecours, & ne paroît attendre l'événement que pour en profiter. C'eſt envain que Schah-Halam redouble auprès de lui ſes inſtances. Alors un myſtere profond s'éclaircit; l'artifice d'Aurengzeb ſe découvre; le fils rentre dans le devoir à l'arrivée d'un officier du pere. Si l'Empereur ne vint pas à bout d'attirer Sevagi dans ſes piéges, il découvrit les ſentimens de ſes officiers & des ſoldats, dont il punit les plus coupables, & fit perdre à ſon fils, qui s'enferma dans Aurengabad, toute la confiance des troupes, toute eſpérance de pouvoir jamais former de véritable rebellion.

Du côté de la Perſe, après que la mort de Schah-Abbas parut avoir rétabli le calme, le général Mogol, Mahamed Ami-Khan, fils de l'Emir Jemla, le troubla lui-même, en employant contre les Patanes une armée devenue inutile contre les Perſans. Ce peuple ſéditieux ſe retira dans les montagnes; Mahamed oſa les y pourſuivre; il y chercha long-temps des ennemis; à la fin la diſette l'en chaſſa. A peine déployoit-il ſes tentes dans la plaine que les Patanes fondirent ſur ſon camp avec des cris effroyables. Ses ſoldats & ſa famille tomberent ou ſous le fer, ou dans les chaînes de l'ennemi le plus importun & le plus intraitable qui ait traverſé le regne d'Aurengzeb. La Cour chargea Mahobet-Khan d'aller éteindre le feu ſur la frontiere, pendant que l'Empereur jouiſſoit de la paix dans le centre de l'Indoſtan.

Des pirates Portugais, établis à Chatigan dans le Royaume d'Arrakan vers le golfe de Bengale, obligeoient depuis long-temps le grand Mogol à entretenir dans ce canton une milice conſidérable & une petite eſcadre de galéaſſes. C'étoit un amas de brigands, de ſcélérats, d'eſclaves & de fugitifs de Goa, de Ceylan, de Cochin, & des autres places que les Portugais tenoient autrefois aux Indes. Ils baptiſoient de force tous les Indiens qui tomboient entre leurs mains dans leurs courſes. Cette infame canaille ſe vantoit effrontément de faire plus de Chrétiens en un an que tous les Miſſionnaires des Indes en dix. Le Roi d'Arrakan les protégeoit

protégeoit & les soudoyoit pour garder sa frontiere & pirater sur le Bengale. L'Isle de Sondiva étoit entre leurs mains, & ils avoient porté leur puissance & la hardiesse au point que leur chef, Sebastien Gonsalve, homme de néant, qui épousa une fille du Roi, avoit offert au Vice-Roi de Goa de lui livrer tout le Royaume. Schah-Histe-Khan, en entrant dans le Bengale, avoit pris la résolution de ruiner ces brigands, pour attaquer ensuite avec plus de liberté le Roi qu'Aurengzeb vouloit, avec une tendresse affectée pour un frere qui n'étoit plus, punir du meurtre du Sulthan Sujah. Le gouverneur de Batavia favorisa facilement un dessein qui tendoit à l'affoiblissement des rivaux de sa nation. Schah-Histe Khan, pour soumettre cette République de misérables, n'eut qu'à gagner Gonsalve. Nulle cruauté ne marqua cette conquête. Les Mogols ne s'occuperent qu'à rétablir l'ordre dans la contrée. Aurengzeb immortalisoit son regne par des monumens de sa magnificence, pendant que ses généraux l'illustroient par des conquêtes. Ces événemens ont rempli environ les six premieres années de son regne.

Ennemi de tous les Chrétiens, & particulierement des Portugais, il les eût attaqués jusques dans Goa, qu'il regardoit comme une clef de son Empire, s'il eût espéré de pouvoir réduire cette place. Mais les Portugais se détruisoient eux-mêmes. Les guerres entre l'Espagne & le Portugal avoient épuisé d'hommes, deux Etats qui se trouvoient déja fort dépeuplés par les grandes colonies que l'un & l'autre avoient envoyées dans les deux Indes. Ce qui leur restoit d'habitans ne suffisoit pas pour la culture des terres & pour l'entretien du commerce intérieur. Ainsi l'on étoit fort éloigné chez les deux nations de pouvoir envoyer du secours aux colonies mêmes, qui se trouvant pressées par d'autres ennemis, attendoient envain des renforts de soldats & de munitions. Les colons des Indes Orientales crurent qu'à Lisbonne on ne faisoit plus aucun fonds sur un commerce qui commençoit à s'affoiblir, & dont le profit ne balançoit pas les dépenses.

1081, & s.
1670, & s.

Le commerce ne dépérissoit pas moins par cette opinion que par la concurrence & les armes des Hollandois & des Anglois, & par l'attention des Princes voisins à profiter du déclin de la puissance Portugaise, pour reprendre les biens qu'elle leur avoit enlevés. Enfin les Portugais Indiens furent réduits si bas, qu'entre eux-mêmes, chacun pensant pour son propre intérêt, à sauver quelque chose du naufrage, ils cesserent bientôt d'employer leurs soins au bien commun de la nation. Les Seigneurs, qui tenoient pour le Portugal des places fortes, secouerent le joug de la dépendance, d'abord avec une défiance mutuelle, & ensuite d'un commun accord. Dès qu'ils furent convaincus que le même esprit les animoit & que leur division ne pouvoit servir qu'à leur ruine, ils convinrent de partager les terres & l'argent de la couronne, & de se liguer contre l'ennemi commun, s'ils trouvoient de l'opposition à leur entreprise. Le Vice Roi de Goa, qui avoit combattu le désordre aussitôt qu'il s'en étoit apperçu, vit éclore une ligue de douze des principaux, sans recevoir aucune nouvelle de Lisbonne, quoiqu'il dépêchât souvent des caravelles en Europe pour représenter sa situation. Tout abandonné qu'il étoit de la Cour, il préféra la satisfaction d'être homme de bien dans l'infortune à celle de devenir riche & puissant par une perfidie à laquelle les promesses & les menaces des rebelles l'invitoient, ainsi que l'oubli de la Cour. Enfin les ligueurs l'enleverent, & après cet attentat, ils exercerent dans la ville toute sorte d'injustices & de cruautés. Dom Pédro de Castro, qui tenoit un rang distingué parmi les conjurés, fut, comme le plus méchant, celui qui garda le moins de ménagement dans ses violences; il vendoit les femmes Portugaises aux infideles, & traître à sa religion ainsi qu'à sa patrie, il sacrifioit tout à sa passion pour les richesses & à son débordement. Ses complices n'étant pas plus réglés que lui dans leurs mœurs & dans leurs principes, il s'éleva bientôt entre eux des querelles qui donnerent à Goa les scènes les plus sanglantes. La guerre n'a rien d'affreux dont on n'y vit l'image.

Si cette anarchie eut duré plus long-temps, ſes auteurs auroient trouvé leur punition dans une fureur qu'ils commençoient à tourner contre eux-mêmes : un nouveau Vice-Roi, qui arriva de Portugal, arrêta le déſordre. Dom Pédro, après s'être pluſieurs fois ſauvé de la priſon, ſe retira dant le Viſapour, où ayant vieilli dans le crime, il fut poignardé par un Seigneur dont il avoit corrompu la femme, & dans le temps qu'il faiſoit des efforts pour violer ſa fille.

Le repos d'Aurengzeb & les divertiſſemens de ſon ſerrail avoient été troublés par la révolte d'un corps de Faquirs appellés Monddias, qui, au nombre de vingt-cinq mille, s'étoient raſſemblés auprès d'une pagode à cinquante lieues de la capitale, ſous les auſpices d'une vieille en réputation de ſorcellerie. La marque diſtinctive de ces religieux Gentils étoit de s'épiler tout le corps juſqu'aux ſourcils mêmes. Par un combat heureux, ils mirent l'Empereur dans le plus grand danger qu'il eût couru. Aurengzeb, redoutant les effets de la ſuperſtition, déclara qu'il alloit employer contre eux des forces magiques ſupérieures à celles de leur conductrice. Des ſorts ſuſpendus aux cols des chevaux & des éléphans animerent ſes ſoldats, dont le courage exalté fit triompher la magie du Sulthan. Après le maſſacre des Monddias, ce ne fut plus ſeulement un grand Empereur, ce fut, dans l'eſprit des peuples, le maître des événemens, & le magicien de l'Indoſtan le plus formidable.

Ces légers mouvemens furent ſuivis d'une guerre inteſtine auſſi dangereuſe qu'opiniâtre. Un ſoldat Patane ſe donna en ſpectacle ſous le nom de Schah-Sujah ; il reſſembloit à ce Prince, il avoit aſſiſté à ſes guerres, il étoit parfaitement inſtruit de ſon hiſtoire, & il la terminoit par un Roman adroit ſur la maniere dont il s'étoit, diſoit-il, tiré des mains du Roi d'Arrakan. Déja cinquante mille hommes s'étoient raſſemblés ſous ſon drapeau dans les Provinces aſſiſes au-delà de l'Indus ; lorſque les Patanes, inſtruits de ſa feinte & de ſon origine, embraſſerent l'occaſion

qu'il leur offroit de reprendre ſur la tête d'Aurengzeb la couronne de l'Indoſtan, que les Mogols avoient enlevée à leur Roi Schir-Schah. L'Empereur ne connoiſſant point de guerre plus périlleuſe que celle d'un ennemi caché ſous le nom d'un frere & d'un légitime prétendant au trône, ſe délivra des armes de Sevagi, en ſecondant le projet qu'avoit formé ce terrible ennemi de les employer contre le Carnate, Royaume partagé entre divers petits Rois déſunis. Le Raja força le Roi de Golconde de lui donner une ſomme conſidérable pour attaquer la partie du Carnate aſſujettie au Viſapour, ſoumit la ville de Gingy avec ſes dépendances, fut quelque temps arrêté devant Velours, autre forteresse de réputation, ſéjour des anciens Rois de Carnate; contraignit Schir-Khan, Général du Viſapour, à lui remettre Bonnegupamant & pluſieurs autres places. Il menaçoit le comptoir François de Pondichéri; mais un préſent de cinq cens pagodes l'appaiſa: il accorda même un kaoul ou firman, par lequel il permettoit aux François de reſter à Pondichéri, à condition qu'ils ne prendroient aucun parti dans ſes guerres. Son Général, Ragarnat-Pendit, les confirma dans la poſſeſſion excluſive du pays avec différens privileges. M. Martin trouva dans la ſuite le moyen de s'affranchir d'un droit impoſé par ces Princes ſur toutes les marchandiſes de la loge Françoiſe.

Aurengzeb, tranquilliſé par l'éloignement de Sevagi, alla paſſer l'Indus à la tête des ſiens, & à la vûe des Patanes, qui venoient de maſſacrer les anciennes troupes de la province. Ces Indiens l'inquiéterent beaucoup par les combats nocturnes qu'ils aiment à donner, parce que comme ils ſe tiennent ſi ſerrés qu'il eſt très-difficile de les entamer, ils en ont preſque toujours l'avantage. Cependant les Mogols, par la force du nombre, gagnoient inſenſiblement du terrein dans la plaine; mais quand l'ennemi fut dans ſes montagnes, le Sulthan ſe reſſouvint que le grand Akebar y avoit autrefois perdu une armée de quatre vingt mille hommes, & que deux Généraux venoient d'y éprouver une ſemblable diſ-

grace; il ne songea qu'à leur fermer l'entrée de la plaine. Mahobet Khan, Gouverneur du Kaboulistan, étoit resté tranquille spectateur des combats, persuadé que c'étoit le vrai Schah-Sujah qui conduisoit les Patanes; s'il s'étoit déclaré contre Aurengzeb, il eût pû, avec la seule ville de Pechor, arrêter ses triomphes. Le Sulthan lui ordonna de se retirer à Dehli, & le fit empoisonner par son médecin. On dit que la régularité des mœurs de Mahobet-Khan, la noblesse de son ame, & son désintéressement dans l'administration l'ont fait considérer dans le Mogol comme un modele de vertu. Cassam-Khan fut choisi pour lui succéder & pour achever la guerre contre les Patanes à demi-vaincus. Cet Omrah n'entreprit point de les combattre, il les attira par des promesses, par la remise des tributs, par un air séduisant de popularité & de confiance; & lorsqu'il leur eut gagné le cœur, il fit massacrer dans un festin les principaux de la nation: l'effroi fit le reste. Le faux Schah-Sujah prit le chemin de la Perse, & l'on n'entendit plus prononcer son nom. Deux fils d'Aurengzeb gouvernerent ensuite les Patanes, Akebar & Schah-Halam. Schah-Halam, au lieu d'exciter en eux, comme son frere, l'esprit belliqueux qui leur est naturel, leur inspira le goût des plaisirs. Il les amollit; c'étoit les dompter: mais il se corrompit lui-même.

HISTOIRE DES INDES.

Par la conquête du Carnate, Sevagi se voyoit un des plus puissans Rajas de l'Inde. Le Mogol se laissa bientôt emporter contre lui par la jalousie, lorsqu'elle cessa d'être suspendue par le sentiment de la crainte. Les conjonctures favorisoient la passion de l'Empereur. Sevagi avoit un fils nommé Sambagi, d'un tempérament aussi voluptueux que son naturel étoit farouche; en sorte que s'il estimoit la prise des villes, c'étoit par l'empire qu'elle lui donnoit sur les serrails des Princes vaincus. Le pere, pour vouloir mettre un frein aux débauches du fils, l'avoit tellement irrité qu'il étoit allé servir la haine du Roi de Visapour contre lui. Cependant Sevagi laissa le soin du Carnate à son

Histoire des Indes.

second fils Ram-Raja, pour venir au devant du Prince Schah-Halam, qui rançonnoit les Rois de Visapour & de Golconde, sous des prétextes d'intelligence & d'infidélité que les forts ont toujours pour opprimer les foibles. Les Mogols tâcherent envain de rompre la barriere qui entouroit les anciens Etats de Sevagi; c'étoient des montagnes hérissées de retranchemens. Le Raja, non content de les repousser, faisoit des courses jusqu'à Aurengabad. Ses excursions, dit un Historien, étoient pour lui une moisson d'or, d'argent & de pierreries. Comme l'usage des familles Indiennes est d'enfouir leurs richesses sous terre, pour qu'à la mort de leur chef, l'héritier universel, l'Empereur en soit frustré, il entretenoit des espions pour observer les habitans, ou les forçoit par les tortures à lui découvrir leurs trésors. Schah-Halam, par son inaction, parut mériter la tache que ses freres, &, à ce qu'on dit, son pere même, répandirent sur sa réputation. Enfin un accident délivra les Mogols de leur im-
1090-91. placable ennemi. Sevagi, en leur enlevant un convoi, se rompit
1679-80. une veine dans la poitrine; il en mourut. Ce grand Capitaine avoit, pendant dix-neuf ans, occupé les armées Mogoles, & n'avoit jamais cessé d'aggrandir les possessions des Marattes. Par lui ce peuple connut ses forces, & la famille de Rana fut remise sur le chemin du trône de l'Indostan.

Un empire, une puissance unique, un Roi, une Religion; telle étoit la politique d'Aurengzeb; mais la forme de l'empire Mogol résistoit à ces principes. On comptoit encore dans le seul Indostan près de cent Rajas idolâtres, qui, quoique tributaires, conservoient la souveraineté dans leurs pays impénétrables à de grandes armées. Les principaux étoient le Rana, le Rator ou Raja de Nocott-Marvar, & le Raja de Chaqué, lesquels pouvoient mettre sur pied deux cens ou deux cens cinquante mille hommes. Il y en avoit un grand nombre en état de lever vingt-cinq mille chevaux. Les fameux Jassing & Jassomsing étoient souverains, celui-ci de la seconde des trois grandes principautés,

celui-là de la derniere. Ces puissans appuis de la Gentilité retardoient l'exécution des projets d'Aurengzeb. Il abbatit l'un par le poison : c'étoit Jassing, son bienfaiteur. La fortune seule le servit contre l'autre, un des plus fideles amis de Schah-Jehan. Il réduisit Ramsing, fils de Jassing, à une condition subalterne. Les fils de l'autre Raja échapperent à ses piéges. Bientôt on ne vit de tous côtés qu'idoles renversées, temples détruits, Joguis & Faquirs chassés de l'Indostan, fêtes payennes supprimées. Les grands Officiers de la couronne qui refuserent d'embrasser l'Alcoran, perdirent leurs charges ; & toutesfois, par une étrange contrariété, trois Rajas qui se soumirent à la circoncision, furent privés de leurs terres & réduits à de bas emplois de la maison Impériale. On accabla les Idolâtres d'impôts, dont le moins supportable fut une capitation exorbitante qu'on levoit également sur les grands & sur les petits. De tous les Rajas, il n'y avoit que le Rana dont les privileges n'eussent reçu aucune atteinte. Ses ancêtres s'étoient conservés plutôt par des soumissions que par la force des armes : celui-ci avoit toujours éludé la tyrannie des Mogols, &, par de sages précautions, avoit toujours évité de funestes guerres. Mais Aurengzeb lui signifia par un Ambassadeur insolent des prétentions qui ne laissoient plus lieu à la complaisance ni à la dissimulation. On en vouloit tout à la fois à sa religion & à sa souveraineté. L'un & l'autre intérêts lui parurent trop sensibles pour ne pas annoncer avec hauteur la derniere résistance. Son Royaume fut bientôt investi de toutes parts. La maniere dont se fit la guerre ressembloit au siége d'une ville. Des montagnes servoient de remparts au Rana ; & les différens corps d'armée du Mogol ne différoient guère d'une circonvallation d'assiégeans.

L'Empereur craignant que la langueur & l'oisiveté du serrail n'énervât sa vieillesse & n'attirât sur lui les mêmes malheurs que sur Schah-Jehan, avoit formé le projet de passer le reste de ses jours sous des tentes, à l'exemple des Tartares, ses an-

cêtres. A l'âge de soixante & dix ans, l'humeur martiale sembla le rajeunir. Il marcha lui-même avec ses quatre fils contre le Rana. Son camp ressembloit à une ville portative, aussi grande & aussi peuplée que sa capitale. Le Rana s'étoit retiré dans les montagnes, après avoir dévasté les provinces qu'il possédoit hors de leur enceinte ; & il avoit placé des embuscades dans tous les lieux accessibles de sa retraite. Dès l'ouverture de la campagne, l'Empereur s'engagea dans un labyrinthe de défilés où des troupes Indiennes l'investirent, de maniere qu'il falloit qu'il perdît la vie, ou du moins la liberté. Par une générosité & une facilité inconcevables & propres aux Indiens, le Rana le laissa, dit-on, échapper & lui renvoya la Sulthane Udepuri, sa femme bien aimée, tombée dans l'embuscade, en le priant d'épargner les vaches qui restoient au-delà des monts, comme il l'avoit épargné lui & sa femme. Les jeunes Sulthans n'oserent s'exposer au péril comme leur pere ; & les uns & les autres se consumerent pendant deux ans dans l'inaction. L'Empereur se repentoit d'une entreprise infructueuse ; le Rana n'oublioit rien pour qu'elle lui fût fatale. Parmi les Idolâtres qu'il sollicitoit à prendre les armes contre l'ennemi commun, la Princesse Rani, illustre veuve de Jassomsing, non-seulement embrassa son parti, mais elle vint à bout de soulever le Sulthan Akebar contre l'Empereur son pere. A ne juger de l'entreprise que par les préjugés de la politique Mogole, qui sacrifie tous les sentimens de la nature à l'aggrandissement, Akebar ne s'engageoit point dans une témérité. Si le secret & la diligence eussent accompagné la sagesse du dessein, il pouvoit se flatter du succès. Mais on croit que son secret fut trahi par son Astrologue. Aurengzeb en fut informé par son fils Schah-Halam ; il douta d'abord de la délation ; il soupçonna le délateur lui-même d'un projet de révolte ; & il fut sur le point d'éprouver qu'une politique rafinée n'est souvent qu'une fausse & dangereuse politique. Ainsi Akebar l'eût surpris hors d'état de défense, si le perfide Astrologue ne se fût servi de la superstition des

des Mogols sur les jours heureux ou malheureux pour retarder les opérations des rebelles, & pour donner à Schah-Halam le temps de joindre l'Empereur. Sur ces entrefaites, Aurengzeb, par un stratagême, rendit son fils Akebar suspect aux Rajeputes de la Rani. Ce Prince fut aussitôt abandonné de ces troupes auxiliaires, qui entraînerent ses propres soldats; il prit la fuite. Le Patane Taberkhan, général attaché à sa fortune, résolut, dans le désespoir de ce mauvais succès, de relever son Prince en poignardant l'Empereur; il manqua son coup, & il périt. Akebar fuyoit. Dans la crainte que le Rana ne fît la paix aux dépens de sa vie ou de sa liberté, il refusa un asyle à la cour de ce Prince. Schah-Halam le poursuivit, l'atteignit, mais dans un lieu inaccessible, & le bloqua. Le fugitif se fit jour à travers l'armée de son frere, & gagna les états de Sambagi, fils de Sevagi. La Princesse Facro Necha, son ennemie, dans la vue de tourner tous les efforts des armes Mogoles contre lui, employa tout l'ascendant qu'elle avoit sur son pere, pour lui persuader que le seul intérêt devoit régler la conduite des souverains; que ce qui leur étoit utile leur étoit glorieux; & que dans la nécessité de soumettre un fils rebelle, il étoit important de se réconcilier avec un étranger d'un caractere pacifique. Tel fut le mobile de la paix avec le Rana, qui recouvra non-seulement ses provinces ultramontaines, mais encore une contrée vaste que Schah-Jehan avoit conquise sur son pere.

1092-94.
1681-82.

Jusqu'ici l'Empereur n'avoit presque fait d'autre conquête que celle de l'empire, & c'est après cette guerre presque honteuse, que commence la partie brillante de son regne. Des deux fils de Sevagi, l'aîné avoit été appellé par les Officiers à la possession de ses Etats occidentaux, le plus jeune étoit demeuré souverain du Carnate. Sambagi, plus vif & plus belliqueux que Ram-Raja, aidé des troupes invincibles de son pere, n'avoit pas été long-temps à réunir sous sa domination tous les Etats de Sevagi; il reçut avec joie le Prince Akebar. Ainsi tous les ennemis du

HISTOIRE DES INDES.

Mogol s'étant réunis, Aurengzeb n'eut qu'à réunir ses forces. Pour fournir aux frais des conquêtes qu'il méditoit, il déterra, moins scrupuleux que ses ancêtres, les trésors qu'ils avoient enfouis, suivant la coutume des Empereurs, & que l'on regardoit comme des dépôts sacrés sur lesquels il n'étoit pas permis de porter la main. Jamais il ne parut plus rigoureux à exiger les successions de ses sujets.

1095-96. 1683-85. Les Mogols avoient quitté leur camp d'Asmir pour venir sous Aurengabad. On les partagea en deux armées, dont l'une devoit investir les montagnes des Marattes, & l'autre agir contre le royaume de Visapour, pour passer de là dans le Catnate. Le Sambagi, héritier du courage & de l'habileté de son pere, suivit la même méthode que lui dans la défense de ses Etats. Pendant que d'un côté on s'efforçoit de pénétrer par les gorges de ses montagnes, aisées à garder avec un petit nombre de troupes, il sortoit tout à coup par des routes inconnues, se répandoit dans la plaine, portoit le ravage dans les bourgades, dans les villes, & jusqu'au camp Mogol. Sa barbarie lui fit mettre en œuvre des artifices que le droit des gens ne permet pas aux plus cruels ennemis, tel que l'empoisonnement des eaux. Cependant il courut dans ses Etats le péril d'être mis à mort ou détrôné. Son incontinence lui attira la haine des siens, qui se lasserent de souffrir qu'il deshonorât les serrails particuliers. Les Ecrivains du pays disent qu'Aurengzeb eut part à la conspiration : elle étoit en faveur d'Akebar, qui la découvrit lui-même à Sambagi. L'Empereur n'ayant pas d'heureux, ou du moins de promts succès, fit réflexion que les Etats de Sambagi étant plus ouverts du côté de Goa, il faudroit gagner les Portugais, par la spécieuse promesse de leur laisser tout ce qu'ils pourroient conquérir. En effet, l'offre séduisit D. Francisco de Tavora, Vice-Roi des Indes pour le Portugal. Sambagi, dans ces montagnes qui endurcissent leurs habitans, trouva aussitôt, pour soutenir cette nouvelle guerre, autant de soldats que de Marattes. Ayant fait donner au Vice-Roi

de faux avis sur la facilité de surprendre la forteresse de Ponda, il lui tua près de sept mille hommes. Pendant que le deuil & la consternation étoient dans Goa, ses barques envelopperent l'Isle; & sans un bataillon de Religieux, elle étoit emportée. Le Raja tâchoit d'endormir les Portugais par des propositions, & pendant ce temps là, des Indiens aguerris tentoient de toutes parts des descentes. Le Vice-Roi, hors d'état de résister long-temps, demanda du secours à Schah-Halam qui, chargé de la continuation de la guerre, construisoit deux escadres à Surate, l'une pour investir le Port de Virgola, d'où Akebar se proposoit de passer en Perse, l'autre pour transporter des vivres à l'armée. La prise de la petite Isle de Saint Estevan, par le Raja, augmenta le trouble dans la capitale Portugaise: mais Schah-Halam parut avec une escadre, & Sambagi s'éloigna. Les Mogols demanderent au Comte d'Alvor d'entrer dans le canal qui conduit à Goa; le Conseil ne jugea point à propos de le leur permettre. S'il l'eût accordé, la puissance Portugaise étoit détruite aux Indes. Aurengzeb trompoit ses alliés; Schah-Halam venoit surprendre leur capitale. Ce Sulthan enleva quelques places au Sambagi, entr'autres Virgola; mais Akebar n'y étoit plus. Il est vraisemblable que dès-lors il étoit d'intelligence avec le Raja, car il borna sans nécessité ses conquêtes. Sambagi n'évita un malheur qu'en tombant dans un autre. La peste & la famine consumerent ceux de ses soldats que les lances de l'ennemi avoient épargnés. Les Portugais désabusés par leurs pertes & par les dangers qu'ils venoient de courir, conclurent avec lui un traité de paix.

HISTOIRE DES INDES.

Aurengzeb poursuivoit en personne la conquête du Visapour, entamée par Schah-Halam. Sikandar, souverain de ce Royaume, n'avoit pas atteint sa vingtiéme année. Comme il étoit Mahométan, il s'efforça d'attendrir son ennemi par les sentimens de la religion qui leur étoit commune. Sa mere, la Princesse du monde la plus dévote au Prophéte, employa les priéres & les intrigues; elle intéressa le Schérif de la Mecque, dont sa piété

& ses libéralités lui avoient attiré le respect & l'attachement. Son fils n'étoit pas du sang de ses prédécesseurs. Elle l'avoit porté d'un premier lit dans le serrail, & de-là sur le trône, après la mort du Roi, son second mari décédé sans enfans. Le souverain Pontife des Musulmans souhaitoit conserver à ce Prince la couronne que le peuple lui avoit donnée à sa recommandation. Mais ses soins furent inefficaces auprès du politique Aurengzeb. Le jeune Roi opposa donc une armée à l'Empereur; le Patane Sargekhan la commandoit. Les Visapourois comptoient sur le grand nombre de Généraux de leur nation qui commandoient dans l'armée Mogole; mais leurs espérances furent frustrées. Sargekhan ne put employer son habileté qu'à éviter le combat. Aurengzeb étant tombé sur la forteresse de Solapour, le Visapour fut ouvert par la prise de cette place.

Alors Abdoul Hassen, Roi de Golkonde, s'ébranla. Ce Prince Maure, dont on a déja vu l'histoire, issu, suivant quelques-uns, des anciens Empereurs de Narsingue, & à ce titre, né avec des droits au trône de Visapour, indépendamment des dispositions de son beau-pere, s'étoit adroitement délivré, pour regner, de deux Ministres impérieux. Mais deux freres idolâtres avoient pris la place de ces officiers, & sous le titre d'Altesses, ils jouissoient de la Royauté: on les nommoit Madona & Akena. On confia le commandement de l'armée qui devoit s'opposer à celle de Schah-Halam, à Mahomet Ibrahim, Persan de nation: c'étoit un traître, qui, pour se venger de quelques mécontentemens particuliers, mit son Roi dans la nécessité de subir la loi de l'ennemi. Ses soins furent d'abord de s'insinuer dans l'esprit du Prince Mogol, qui commença la guerre par le siége de Malquer, la clef du Royaume. Le général Persan employa contre le Sulthan des ruses de guerre, propres à donner une grande idée de son habileté dans les armes; d'une autre part, il ne profitoit point des avantages qu'il prenoit sur l'ennemi. Schah-Halam s'apperçut bientôt que Mahomet, quand il pouvoit vaincre, vouloit être

vaincu, & qu'avec des offres avantageuſes à cet officier, il ſe rendroit maître & de l'armée & du Royaume de Golkonde. Cet homme gagné, tout tomba devant les Mogols vers la fin de l'année 1685.

A l'approche de l'armée Mogole, le peuple de la Capitale entra dans une telle fureur, que le Roi fut obligé de s'enfermer dans le château avec ſes femmes, ſes Miniſtres & pluſieurs Seigneurs, qui croyoient y trouver un aſyle aſſuré contre les ennemis du dehors & du dedans. Madona & Akéna étoient Brames. Les rebelles maſſacrerent tous les Brames de la ville, comme ſi leur religion protégée par le Roi, & leur profeſſion, celle de deux Miniſtres haïs, euſſent été les ſources des calamités publiques. Les Mogols entrerent dans Golkonde & mirent tout à feu & à ſang dans les quartiers des Gentils. Leurs ravages qui continuerent pluſieurs jours de ſuite, jetterent la terreur dans le château, où les cris unanimes des femmes du ſerrail & de la multitude forcerent le Roi de leur abandonner les deux Miniſtres, objet de leur furie, dans l'eſpérance que les Mogols, irrités contre eux, ſe contenteroient de ces victimes. Les deux freres furent cruellement maſſacrés par les eſclaves du palais, & leurs corps traînés avec la derniere indignité dans les rues. On préſenta leurs têtes à Schah-Halam, qui les fit porter en triomphe ſur des lances dans toute la ville. Le Roi ſubit enſuite les conditions qu'on lui impoſa de ne plus ſecourir ſes voiſins contre les Mogols, de fournir à ceux-ci des vivres dans la guerre du Viſapour, & de doubler le tribut de 800 mille pagodes qu'il devoit à l'Empereur. Après cette dure convention, Schah-Halam, 1098.
qui manquoit de vivres dans Golkonde, en partit avec de grands 1686.
tréſors. Le Roi de Golkonde dont les déſaſtres ne pouvoient encore vaincre ſon funeſte attachement pour les Bramines, ſe choiſit de nouveaux Miniſtres dans ce corps. Les affaires ne furent pas mieux réglées, & la paix ne fut pas moins fatale que la guerre. Si les Bramines qui s'étoient enrichis ſous leurs pro-

tecteurs, payoient des sommes considérables, l'avidité d'Aurengzeb épuisoit toutes les ressources sans se satisfaire. Enfin le Roi fasciné par le plaisir & l'indolence, ne voyoit pas que l'Empereur ne le laissoit respirer qu'à cause de la facilité qu'il se promettoit de trouver dans la perfidie des principaux officiers, & dans le mécontentement général, pour le dépouiller de ses Etats.

Dans le Visapour, pays où l'on comptoit plus de deux cens places ou forteresses, la plûpart situées sur des montagnes, les Mogols alloient pas à pas d'un poste à l'autre. Lorsque les troupes de Schah-Halam eurent joint celles d'Aurengzeb, leurs conquêtes furent rapides, l'ennemi n'osa presque plus paroître en campagne, & Sikandar se jetta dans une forteresse, espérant qu'Aurengzeb, rebuté d'une longue guerre, auroit quelqu'instant ou de dégoût ou de clémence, dont il pourroit profiter, comme le Roi de Golkonde. Schah-Halam, constant à adoucir ses victoires, par compassion, dit on, pour les malheureux, & sans doute par des vues politiques, assista ce Prince d'argent, il lui donna même des avis utiles. Aurengzeb prit de l'ombrage; son fils, pour dissiper ses soupçons, pressa l'ennemi de maniere à le réduire à une capitulation flétrissante. Sikandar renonça, pour obtenir la vie, ses femmes & ses enfans, à la qualité de Souverain. Gemelli Careri vit ce Prince, en 1695, à la Cour d'Aurengzeb, qui, pour lui conserver un air de dignité, lui donnoit chaque année un million de roupies. Ce fut ainsi que le Visapour devint une Province du Mogol. Quelque temps après l'Empereur fit arrêter Schah-Halam & sa famille.

1099. 1687. Aurengzeb marche à Golkonde, conduit autant par l'avarice que par l'ambition. Il rencontre & dissipe sur sa route trente mille chevaux tumultuairement assemblés. Tout ce que peut faire Abdoul Hassen, c'est de pourvoir sa citadelle de munitions & de s'y renfermer avec le reste de sa milice. Résolu de se défendre jusqu'à la derniere extrêmité, il repousse plusieurs fois les ennemis,

avec beaucoup de perte de leur part. L'Empereur bleſſé laiſſe la conduite du ſiége à ſon fils Azam Schah ; celui-ci le preſſe avec toute la vivacité d'un jeune héros, qui fonde toute ſon eſpérance de regner ſur des triomphes éclatans. Jamais on ne vit plus d'empreſſement à ſe rendre aimable à ſes troupes & formidable à ſes ennemis. Azam Schah ne négligeoit rien pour acquérir tous les genres de gloire militaire, & ſur-tout celle des ſtratagêmes & des artifices qui paſſent aux Indes pour la partie la plus brillante du héros. Enfin la trahiſon termina la guerre. Le ſort du malheureux Roi de Golkonde voulut que ſes principaux officiers l'abandonnaſſent pour joindre l'armée Mogole. Hoſſeinbeck, général de ſes troupes, ſuivit ce perfide exemple, après avoir excité dans la forteresse une ſédition dont les Mogols profiterent pour entrer dans la place ſans réſiſtance ; ils trouverent le Roi dans l'attitude de la ſurpriſe. Après avoir pillé ſes tréſors qui étoient immenſes, ſur-tout en diamans & en pierres précieuſes, on l'expoſa ſur un éléphant aux avanies des ſoldats. Quelques jours après, il fut forcé de ramper de ſa tente jusqu'aux pieds d'Aurengzeb, de manger de la pouſſiere, & de demander pardon dans les termes les plus humilians. On dit que l'Empereur employa contre lui les invectives, les coups & les tortures, pour l'obliger à découvrir des tréſors cachés. Il lui promit la vie, & le fit conduire dans la fortereſſe de Doltabad, où il devoit trouver la mort qu'on avoit coutume de faire boire à des priſonniers illuſtres.

Une Compagnie qui ne ſe défendoit qu'avec peine contre une Compagnie rivale, oſoit alors provoquer à la guerre ce redoutable conquérant, après s'être deshonorée par la plus noire ingratitude & les plus lâches injuſtices. En 1685 on avoit équipé en Angleterre une flotte de vingt-trois vaiſſeaux, dans le deſſein de recouvrer le poſte de Bantam, où l'orgueil Hollandois inſultoit à la nation humiliée. Le coup fut ſuſpendu par un embargo ſur la flotte, impoſé dans la vue d'extorquer de groſſes ſommes à la Compagnie ; l'Ambaſſadeur de Hollande le détourna par un pré-

1100, *& ſ.*
1688, *& ſ.*

sent de cent mille livres, pour lequel des hommes sacrifierent l'honneur & l'intérêt de la nation. La Compagnie épuisée par les frais de l'armement, envoya ses navires aux Indes sans des fonds suffisans pour faire des cargaisons, mais avec ordre à ses facteurs d'y emprunter sur son crédit tout l'argent nécessaire ; & d'employer ensuite envers ses créanciers la méthode abrégée de payer ses dettes par des querelles & l'interruption du commerce. D'un autre côté, ses directeurs pour exciter l'admiration & enflammer la cupidité, multiplierent les dividendes au point qu'il lui fut impossible de satisfaire à ses engagemens. On emprunta 300 mille livres sterlings des Indiens, & on les paya par la saisie d'un million de livres en marchandises & en vaisseaux.

Ce système d'iniquité étoit conduit & exécuté par le Chevalier Josias Child, Directeur de la Compagnie, & par son frere Jean Child, Chevalier & Gouverneur de Bombay. Jean Child, à la suite des troubles causés dans l'Isle par la maniere arbitraire avec laquelle il exerçoit son autorité, tant sur les Anglois que sur les Indiens, adressa au gouverneur Mogol de Surate des remontrances accompagnées de prétentions fondées uniquement sur la fraude, l'ambition & la tyrannie, & tendantes à frustrer ses créanciers, à augmenter son pouvoir, & à satisfaire ses ressentimens particuliers. Entraîné, disent les historiens Anglois, par sa violence naturelle ou par la collusion de ses commettans, il résolut de se saisir des navires des sujets du Mogol, principalement des habitans de Surate, par-tout où il en trouveroit, à Surate, à Mocka, à Balsora, à Bengale, à Achem, à Siam, aux Moluques, sans même avoir égard à la protection qu'il leur accordoit par des passeports ; il s'empara même d'une flotte chargée de grains pour l'armée du grand Mogol, en 1688. Sedée Yacoup, général de l'Empereur, lui demanda d'une maniere honnête la restitution de ces vaisseaux ; il répondit avec hauteur. Sedée le menaça, il repliqua avec insolence. Au mois de Février de l'an 1689, une armée Mogole de 20 mille hommes fit sa descente

dans

dans l'Isle, sans aucune opposition. On lui abandonna le fort de Magazan, avec beaucoup d'argent, d'armes, de munitions & de vivres, quoique ce poste fût presqu'inaccessible par sa situation, & défendu par 14 piéces de canon. Une victoire rendit le général Indien maître de toute l'Isle, à l'exception de la principale forteresse qu'il battit d'une hauteur & qu'il affama. Child, quoiqu'il eût remédié par ses escadres à ce dernier inconvénient, ne songea bientôt qu'à terminer l'affaire par la voie de la soumission, & à cet effet, il envoya deux députés à la Cour du Mogol, où, à force de présens, ils furent admis à l'audience de l'Empereur, les mains liées & la face prosternée contre terre. Aurengzeb leur déclara que pour qu'il pardonnât les injures faites à ses sujets, il falloit que dans l'espace de neuf mois, Child quittât l'Inde, pour n'y revenir jamais. Ce général mourut au mois de Janvier suivant.

Dès-lors les hostilités cesserent, & les officiers se visiterent souvent de part & d'autre. Enfin le firman que les Anglois sollicitoient étant expédié, l'armée Mogole se retira, laissant la peste dans l'Isle. Aurengzeb, avec la majesté d'un Monarque fait pour être obéi, & sans la sévérité d'un Prince qui peut se venger, déclara aux Ambassadeurs qu'en faveur de leur repentir & de leurs soumissions, il leur accordoit le pardon de leurs fautes & la liberté de trafiquer comme auparavant, grace qu'ils devoient recevoir avec le respect le plus profond, & mériter par une conduite conforme à sa volonté & à la justice. La crainte de priver ses Etats d'un commerce avantageux, l'empêcha vraisemblablement de poursuivre avec rigueur les auteurs des excès commis contre ses sujets, non toutefois sans leur signifier qu'ils n'avoient qu'à satisfaire les Marchands qui avoient élevé contr'eux des plaintes légitimes. Le récit de ces événemens est tiré de l'Histoire des Indes du capitaine Hamilton, témoin oculaire.

Les Auteurs de l'Histoire universelle se demandent ici quels furent les fruits du systême d'iniquité des Child? Une dépense de 400 mille livres sterlings, l'interruption du commerce pen-

HISTOIRE DES INDES.

dant quatre ou cinq ans, la privation d'un bénéfice d'environ un million, la destruction de plusieurs milliers des meilleurs mariniers Anglois, la perte de cinq gros vaisseaux & de beaucoup d'autres de moindre grandeur, enfin la ruine du crédit public & de l'honneur de la Nation, deux choses d'un prix inestimable. » De la Nation la plus respectée, la plus estimée & la plus » favorisée aux Indes, les Anglois, ajoutent ces Auteurs, sont » devenus la plus odieuse, la plus détestée & la plus méprisée. » L'insolence, l'avarice, l'orgueil & l'ambition ont concouru à » faire perdre aux Anglois l'estime qu'on avoit pour eux, tandis » que la corruption, l'adulation & les bassesses ont été les honteux » moyens qu'on a employés pour recouvrer ce que l'on avoit perdu » par des voies également infâmes ». Nous ne citons que des Auteurs nationaux. Un cri unanime s'éleva dans la Grande-Bretagne contre la Compagnie. Elle eut un long procès à soutenir contre la Nation ou contre les Marchands particuliers. Le Parlement & le Conseil privé en prirent tour-à-tour connoissance. On plaidoit sans cesse & l'on ne jugeoit point. Suivant les partis qui dominoient dans le Royaume, la balance penchoit d'un côté ou de l'autre. Enfin l'on opposa une nouvelle Compagnie à l'ancienne, & les deux Sociétés, après avoir quelque temps lutté ensemble, finirent par se réunir.

Pendant que la confusion étoit parmi les Anglois de l'Inde, le Nabab de Bengale & ses officiers avoient profité de leurs fautes, pour les dépouiller des privileges dont ils jouissoient dans cette belle Province, en vertu des anciens traités. Par des violences & des hostilités formelles qu'ils n'avoient point osé exercer contre ces étrangers, tant qu'ils avoient été réunis sous une prudente administration, ils arracherent également aux deux partis de grosses sommes, qu'il eût été inutile & même nuisible de répéter, après les brigandages que l'on venoit de commettre dans toute l'Inde. Les Hollandois s'efforcerent aussi de se prévaloir de la mauvaise conduite & de la malheureuse fortune de

la Compagnie, lorſque ſes députés étoient aux genoux d'Aurengzeb. Baron, leur Ambaſſadeur auprès de ce Prince, lui préſenta la révolution arrivée en Angleterre, ſous un jour auſſi glorieux pour ſa Nation que défavorable pour les Anglois, dans l'idée qu'une Cour barbare n'avoit pas aſſez de lumieres pour reconnoître ſon impoſture. Il avança que la Hollande avoit été obligée d'envoyer aux Anglois un Roi pour gouverner cette Nation pauvre, foible, mépriſable, inconſtante, & ſans ceſſe déchirée par des guerres inteſtines; & que ſi Sa Majeſté lui défendoit de trafiquer avec ſes ſujets, les Etats généraux, par un grand commerce, rendroient la Nation Indienne plus heureuſe, & leurs Princes plus puiſſans, tandis que les Anglois manqueroient de pain. L'Empereur lui répondit que puiſque ſes maîtres étoient ſi ſupérieurs en forces aux Anglois, ils n'avoient qu'à les chaſſer des Indes, & que c'étoit ce qu'il attendoit d'eux. L'Ambaſſadeur aſſura qu'il demanderoit, ſur ce ſujet, des inſtructions aux Etats généraux. » Eh, ignoreriez-vous, reprit l'Empereur, avec un air » qui couvrit Baron de confuſion, ignoreriez-vous que le Roi » de France a conquis la plus grande partie de votre pays en peu » de jours, & qu'il s'en feroit rendu maître entierement, s'il » n'avoit été repouſſé par les forces Angloiſes? » La lâche iniquité de l'impoſture décrédita plus les Hollandois dans cette Cour, que les Anglois ne s'y étoient déshonorés par l'injuſtice audacieuſe de la piraterie.

Ces Républicains tenoient alors ſous leur tutelle la ſeconde grande puiſſance de l'Iſle de Java, le Royaume de Bantam. En 1680, le vieux Roi Agan ou Nanghi, honteux d'avoir donné à ſes ſujets un maître cruel & débauché, par une abdication volontaire, en faveur de ſon fils aîné, Sulthan Agni ou Haaſi, avoit pris les armes en pere de ſes peuples, pour arrêter le cours des maux publics, dans leſquels il alloit être enveloppé avec le reſte de ſa famille. Le jeune Roi s'étoit vu auſſitôt aſſiégé dans ſa fortereſſe par 30 mille hommes, ſans autre ſecours que celui des

miniſtres de ſes injuſtices & des compagnons de ſes plaiſirs, perſpective agréable pour les Hollandois de Batavia, qui, à ſa premiere ſollicitation, envoyerent ſur la côte de Bantam M. de S. Martin, avec trois mille hommes de troupes réglées, ſans examiner ſi la juſtice s'accordoit avec leurs intérêts. Une action décida du ſort de la guerre. Le vieux Sulthan perdit la bataille, la liberté, & l'eſpérance de ſe ſouſtraire aux mauvais traitemens de ſon fils. Les Hollandois, en affermiſſant le jeune Roi ſur le trône, ſe ſaiſirent de ſa perſonne & de ſa fortereſſe; & lorſqu'ils eurent obtenu de lui les conditions qu'ils déſiroient, ils lui donnerent pour Miniſtre un homme de leur Nation, qui gouverna ſous le nom du Prince. Le pillage des comptoirs Anglois, François & Danois leur produiſit des ſommes immenſes; & l'excluſion des autres commerçans Européens mit à leur diſpoſition tout le poivre du pays, qu'ils achetent à tel prix qu'il leur plaît. Ces peuples, par leurs efforts redoublés pour les chaſſer, contribuerent à affermir leur puiſſance; car ils les autoriſerent à demander un lieu de ſûreté aux environs de Bantam. Les habitans de cette ville les attaquerent dans leur nouveau poſte; le Roi les défendit aux dépens de ſes ſujets; il les invita même à bâtir un fort de pierre, qui commande la ville & le fort, de maniere qu'il écarte d'un côté les étrangers, & qu'il prévient de l'autre les ſoulevemens des Naturels. Ce Prince, qui ne vécut plus que dans ſon ſerrail, fut ſi content de l'alliance ou plutôt de la domination Hollandoiſe juſqu'à la fin de ſes jours, qu'en mourant, il recommanda à ſon fils, comme un ſecret d'Etat le plus propre à conſerver l'autorité, d'entretenir toujours la plus intime correſpondance avec la Compagnie. En tenant l'eſprit des Rois ainſi captivés par cette maxime, les Hollandois ne gagnoient pas la confiance du peuple, qui, toujours redoutable pour eux, les laiſſoit à peine ſortir de leur fort. Le fils du Sulthan Haaſi qui vivoit en 1722, étoit auſſi corrompu, mais plus indépendant que ſon pere; car le Gouvernement de Batavia ayant eſſayé de

lui faire des remontrances sur ses vices scandaleux, il déclara, que seul maître de ses Etats, c'étoit à lui à donner des loix & non à en recevoir, & que si ses femmes déplaisoient à ses alliés, ils n'avoient qu'à lui en envoyer une de leurs pays.

Lorsqu'en 1689 les puissances de l'Europe entrerent en guerre, la Compagnie Hollandoise, instruite de la destination des flottes de France, entreprit de ruiner la place Françoise de Pondichéri, qui commençoit à fleurir, pour ainsi dire, d'elle-même, avec peu d'encouragement & presque sans secours. Les Princes Indiens ayant refusé dans cette occasion de servir d'instrumens à ses desseins, elle arma, en 1693, pour assiéger un établissement naissant, des forces capables de réduire la meilleure place de l'Inde. M. Laurent Pit, directeur de la côte de Coromandel, fondit sur Pondichéri, que le Prince du pays venoit de vendre à la Compagnie pour 50 mille pagodes, avec une escadre composée de 19 vaisseaux, sans parler des petits bâtimens, quatre mille hommes de troupes, & 40 piéces de canon. La place s'étant rendue par capitulation, les Hollandois en firent une des plus belles & des plus fortes de la côte, dans la ferme persuasion qu'elle ne sortiroit pas de leurs mains, même à la paix. Ils se tromperent. Par le traité de Ryswick, conclu en 1697, Pondichéri rentra sous la domination Françoise, dans l'état où il se trouvoit alors. M. Martin, Gouverneur François, paya seulement au Directeur Hollandois, 16000 pagodes, en remboursement des dépenses. La Compagnie de France vit ainsi ses forces augmentées par ses plus dangereux ennemis. Elle fournit à M. Martin, autant qu'il lui fut possible, les moyens de mettre Pondichéri à couvert de toute entreprise. La ville changea aussitôt de face, par le zele, l'intelligence & l'activité de ce Gouverneur : non-seulement il en acheva les fortifications, & la pourvut d'une garnison de sept ou huit cens hommes, mais il y bâtit une centaine de maisons sur le plan d'une grande ville, & y attira en quatre ou cinq ans 50 à 60 mille naturels du pays, tisserands, teinturiers,

peintres, & autres qui s'y fixerent, parce qu'ils n'auroient pu trouver ailleurs plus de protection & de liberté, un plus prompt débit de leurs ouvrages, un payement plus exact. La sagesse & la douceur du Gouvernement auroient certainement rendu le commerce des François aussi brillant que celui des Hollandois & des Anglois, si les affaires de l'Europe eussent répondu aux soins de M. Martin. Il est vrai que les dépenses absorberent entierement les profits; mais la nécessité donnoit la loi, & avant que de s'enrichir, il falloit acquérir des sujets, gagner les Nations & les Princes Indiens, se former une bonne renommée & une grande réputation. C'est ainsi que l'Empire des François dans l'Inde fut fondé par la justice, la douceur & toutes les vertus, de l'aveu même de leurs ennemis.

Dans ce temps-là, le Royaume de Siam étoit en butte aux conspirations. Le Monarque regnant étoit fils d'un usurpateur, nommé Chaou-Pasa-Thong; il s'appelloit Chaou-Naraie, & il n'étoit lui-même parvenu à la couronne que par une autre révolution, dont son oncle fut la victime, & dont les Portugais avoient été les instrumens. Les premiers jours de son regne furent signalés par une expédition contre les Péguans qui avoient entamé ses frontieres, & par le bonheur avec lequel il étouffa des conspirations domestiques, dont la plus dangereuse étoit tramée par des Talapoins.

Constantin Phaulkon, que la plûpart des relations appellent Constance, avanturier, fils d'un cabaretier d'un village nommé la Custode, dans l'Isle de Céphalonie, homme d'un esprit fin & délié, d'un génie propre aux affaires, d'une humeur agréable & insinuante, d'une ame élevée & ambitieuse, gouverna Chaou-Naraie, après avoir enlevé au Barcalon ou premier Ministre, son maître & son bienfaiteur, la faveur de ce Prince. Un étranger ne pouvoit s'élever & se maintenir dans les premieres charges de l'Etat, sans exciter contre lui la jalousie & la haine des Mandarins; son ingratitude envers le Barcalon les avoit tellement

irrités, que craignant d'être également les victimes de son ambition, ils conspirerent contre lui pour le perdre auprès du Roi : mais il n'étoit plus temps; le nouveau Ministre disposoit si fort de l'esprit du Roi, qu'il en coûta la vie à trois cens d'entr'eux, qui vouloient essayer de croiser sa faveur. Cependant Phaulkon craignant & leurs intrigues & les vicissitudes des Cours & la foible constitution du Prince, imagina, pour fixer son autorité, d'établir dans le Royaume une puissance étrangere qui le protégeât. Ce fut, si l'on en croit le Chevalier de Forbin, ce fut uniquement dans cette vue qu'il lia par des négociations le Roi de Siam avec la France.

Des prêtres & des négocians François séduits par les caresses, par les libéralités & par les promesses de ce Grec adroit & hypocrite, dont les projets paroissoient également avantageux à leur patrie, à leur religion & aux sciences, parlerent avec tant d'enthousiasme des richesses de Siam & des dispositions de l'Empereur pour le Christianisme ainsi que pour les Sçavans de l'Europe, que Louis XIV, à l'arrivée de deux Mandarins Siamois en France, résolut d'envoyer en ambassade à leur Roi, M. le Chevalier de Chaumont, qui partit en 1685 avec l'Abbé de Choisy & six Jésuites habiles Mathématiciens. L'Ambassadeur fut reçu à Siam avec de grandes distinctions, & fit voile trois mois après pour la France avec des Mandarins Siamois, qui venoient demander au Roi très-chrétien des Mathématiciens, des Artistes célebres, & des troupes commandées par des officiers expérimentés. Le Comte de Forbin resta à Siam avec les qualités de grand Amiral & de Général des armées du pays. Il fit bâtir à Bancock, malgré les séditions de la garnison Portugaise, un nouveau fort qui devoit être remis aux troupes Françoises qu'on attendoit au retour des Ambassadeurs.

Un Prince de Macassar, dont on a déja parlé, fuyant la colére du Roi son frere, avoit obtenu à Siam un quartier hors de ceinte de la ville, pour s'y établir avec ceux de sa Nation, auprès du

Histoire des Indes.

camp des Malais, Mahométans comme eux. Le Roi n'avoit consulté que les besoins du Prince; mais ce dernier, d'un naturel remuant & ambitieux, étoit entré dans une conspiration pour lui ôter la vie, & mettre son frere cadet sur le trône. La trame avoit été heureusement découverte. Le Monarque généreux avoit pardonné non-seulement à son frere, mais encore au Prince de Macassar & à ses complices. Cette grace n'inspira pas des sentimens de reconnoissance & de fidélité au Macassar. Cinq ans après cette conjuration, c'est-à-dire, l'an 1686, il en forma un nouvelle avec les Princes de Champa, de Camboye, de Malaca, & un capitaine Malais. Phaulkon instruit du projet par la fidélité d'un frere des principaux conjurés, ramena une partie des rebelles, en publiant une amnistie générale, à condition qu'ils viendroient, sous quatre jours, déclarer leurs fautes & leurs complices. Les Malais mériterent leur grace. Les Macassars ne purent se résoudre à se soumettre, & s'obstinerent à vouloir périr. Leur Prince sommé de venir à la Cour rendre raison de sa conduite, s'en excusa sur ce qu'il n'étoit pas entré, disoit-il, dans le complot, quoiqu'on l'en eût fort pressé, & que s'il avoit commis quelque faute, c'étoit de n'avoir pas révélé un si pernicieux dessein; mais que sa qualité de Prince le disculpoit de n'avoir pas fait le métier odieux de délateur & de traître. Les mesures qu'on prit pour réduire les rebelles, loin de les intimider, animerent leur courage; on les attaqua; ils écraserent les Siamois & les Portugais. Le Chevalier de Forbin dit que dans cette action, il perdit 366 hommes; & que la perte des Macassars ne fut que de dix-sept. La force & la patience humaines ne semblent pas pouvoir aller aussi loin que cette Nation les poussoit. Leur héroïsme prenoit sa source dans la superstition, leurs prêtres leur ayant persuadé que tant qu'ils tiendroient certains caracteres magiques attachés aux bras, ils seroient invulnérables, & que tous ceux qu'ils tueroient sur la terre, hors les Mahométans, leur serviroient d'esclaves dans l'autre monde; dans le point

d'honneur

d'honneur qui se réduisoit parmi eux à ne se rendre jamais, & qu'on leur imprimoit si fortement dès l'enfance qu'il n'y avoit pas d'exemple qu'aucun y eût contrevenu; enfin dans l'usage de l'opium qui les rendoit furieux.

Tel étoit l'acharnement du Prince de Macassar, qu'il sembloit avoir conjuré contre lui-même. Il ne fut ébranlé ni par les offres du Roi, ni par les apprêts de Constantin Phaulkon. Ce Ministre, aussi habile que brave Général, sans s'étonner ni se rebuter de divers échecs, triompha par stratagême des rebelles & si complétement, qu'il ne resta plus qu'à punir ceux qui avoient survécu à leur défaite totale. Quelques-uns furent dévorés par des tigres, sans qu'ils fissent aucun mouvement, ni qu'ils poussassent la moindre plainte.

Le P. Tachard, l'ami de Phaulkon & l'ame des négociations de la Cour de Versailles avec celle de Siam, servoit avec de bonnes intentions les vues de ce Ministre. Au commencement de l'automne de l'année 1687, M.M. de la Loubére & Ceberet, Envoyés extraordinaires de Louis XIV, arriverent à Siam avec ce Missionnaire Mathématicien, d'autres Jésuites, & un corps de troupes commandé par le Chevalier des Farges. Ces négociateurs conclurent avec le Ministre de Siam un traité, en vertu duquel on livra aux François Mergui & Bancok, les deux clefs du Royaume, l'une au Nord sur le golfe de Bengale, l'autre au Midi sur le golfe de Siam. Chaou-Naraie passa dans cette occasion pardessus les usages qu'on avoit jusqu'alors observés dans la réception des Ambassadeurs, & traita le reste des François avec une familiarité peu commune chez les Monarques de l'Orient. Les Jésuites obtinrent la permission, non-seulement de prêcher l'Evangile dans tout le Royaume, mais encore de bâtir des Eglises à Siam & à Couvo. Le Ministre entreprit la construction d'un Collége destiné à l'éducation de la jeune noblesse. La Cour envoya des Jésuites dans les Couvens des Talapoins, pour apprendre la langue Siamoise, & pour observer, disoit-on, la

Histoire des Indes.

conduite de ces Moines, afin de trouver les moyens de leur nuire; chose, dit le P. le Blanc, un des Missionnaires, qui n'étoit pas éloignée de la vérité. Des préférences si marquées pour une Nation étrangere, prévenue d'ailleurs de sa supériorité & disposée à s'en prévaloir, exciterent les murmures du peuple & la jalousie des grands, déja trop aigris contre l'Européen, son protecteur. On accusa Phaulkon & les François d'avoir conspiré contre le Roi & contre l'Etat.

Ces mouvemens étoient d'autant plus à craindre, que la santé du Roi étoit chancelante & qu'il n'avoit point d'enfans mâles. La coutume appelloit à lui succéder ses deux freres, l'un perclus de tous ses membres, l'autre très disgracié de la nature ou feignant de l'être. Le Roi les haïssoit. Un jeune Seigneur, nommé Monpi-Totso, ou, suivant des Farges, Prapié, son fils adoptif, avoit toute son affection. On dit que son intention étoit de lui faire épouser sa fille unique, & de lui applanir par ce mariage le chemin du trône. Entre les grands du Royaume, un Mandarin nommé Opra Petcheratchas ou Pitrachas, frere de lait du Roi, se distinguoit des autres par son air majestueux, par son zele pour la Religion, par sa politique & par sa naissance. On le faisoit descendre de la race royale, sur laquelle le pere du Roi regnant avoit usurpé la Couronne. Cet homme, en refusant pour lui & pour son fils les dignités les plus considérables, en feignant de n'aspirer qu'au bonheur d'une vie privée, étoit toujours un des premiers dans les conseils du Prince, &, si l'on s'en rapporte à des Farges, Constantin qu'on croyoit tout-puissant & qui n'oublioit rien pour le persuader aux François, n'avoit pas, à beaucoup près, autant de crédit ni autant d'accès auprès du Roi.

La maladie de ce Prince, l'incertitude de ses arrangemens sur la succession, & la situation flottante des affaires, firent naître différentes brigues, en 1688. Kœmpfer assure que Constantin, fier de l'appui des François, porta ses vues jusqu'au trône. Pitrachas se ligua d'abord avec Monpi, qu'il flatta de l'espérance de regner;

mais ensuite ils se diviserent, lorsque Monpi se fut apperçu qu'il avoit dans son allié le plus redoutable de ses rivaux : alors le fils adoptif du Roi se jetta dans le parti de Phaulkon. Ce Ministre, pour travailler ou à sa sûreté ou à son élévation, ordonna de la part du Roi aux François de Bancok de se rendre à Louvo. Des Farges partit; des bruits arrêterent sa marche. On disoit que le Roi étoit mort, que la guerre civile s'allumoit à Louvo, & que les François étoient menacés. Ici l'on accuse des Farges d'avoir lâchement suivi des conseils timides. Le Chevalier de Forbin, qui avoit alors quitté Siam, étoit persuadé qu'à la place de cet officier, s'il se fût rendu à Louvo avec cinquante hommes de la garnison Françoise, il n'auroit eu qu'à se montrer pour dissiper la populace Siamoise qui lui auroit livré son chef, sans oser rien entreprendre. Des Farges dit, pour sa justification, que Pitrachas avoit alors sous ses ordres trente mille hommes, tant à Louvo que sur les chemins, sans compter les forces des freres du Roi, qui s'étoient jointes aux siennes contre le parti de Monpi, dans lequel, ajoute-t-il, Constantin cherchoit apparemment à l'entraîner, quoiqu'il ne lui eût pas déclaré ses intentions. Quoiqu'il en soit, ce Général prit le parti de retourner à son gouvernement, d'où aucune instance ne put le faire sortir. Il exhorta Phaulkon à se retirer dans Bancok; mais ses offres ne tenterent point ce présomptueux Ministre, dont le caractere étoit de se roidir contre les dangers, & qui soupçonnoit que des Farges seroit homme à le livrer aux Siamois, s'ils venoient le reclamer à main armée.

Le Ministre abandonné à lui-même, crut ne pouvoir conjurer l'orage, qu'en portant le Roi à nommer pour son successeur un de ses freres. L'aversion de Chaou-Naraie contre eux s'étoit augmentée par les défiances que Pitrachas avoit sçu lui inspirer contre ces Princes déja coupables de rebellion, pour avoir occasion de rassembler des troupes, sous prétexte de pourvoir à la sûreté du Monarque. Aussi quelqu'adresse que Constantin

employât auprès de Chaou-Naraie, tout ce que ce Prince put gagner sur soi, fut de déclarer sa fille Reine, en lui laissant la liberté de choisir pour époux, celui de ses oncles qu'elle jugeroit le plus digne d'elle & de la couronne. Une pareille disposition, loin de réunir les grands à la suite d'un seul, les éloignoit de tous les deux, dans la crainte de se tromper sur un choix encore fort incertain; ainsi les factions continuerent. Jusques-là Pitrachas & Monpi avoient été d'intelligence. Après le conseil tenu à ce sujet, Monpi maltraité découvrit la conspiration au Roi, qui jusqu'alors avoit ignoré les troubles. L'ordre fut donné d'arrêter Pitrachas le lendemain. Le conspirateur usa de diligence; il fut maître du palais, avant qu'on pût s'opposer à son entreprise; on massacra Monpi. Phaulkon, après beaucoup d'avanies, eut la tête tranchée & le corps coupé en deux. Pitrachas fit afficher dans toutes les villes des placards, scellés du sceau royal, dans lesquels il prenoit le titre d'administrateur du Royaume. On étouffa les freres du Roi dans des draps d'écarlate, en leur pressant l'estomac avec des planches de sandal, pour satisfaire tout à la fois à l'ambition & à la superstition, dont l'une conseilloit à l'usurpateur de se défaire de ses rivaux, & l'autre lui défendoit de tremper ses mains dans le sang royal. Le Roi mourut, & Pitrachas, après s'être fait couronner, combla de bienfaits & ses amis & ses ennemis, pour réunir tous les suffrages; de sorte qu'il n'y eût ni révolte ni sédition. A l'égard de la Princesse, fille unique du Roi, l'usurpateur la conserva pour en faire son épouse. On dit qu'elle ressentit une douleur extrême de la mort du Prince, qui étoit ou devoit être son époux; mais elle aima mieux vivre Reine que de mourir malheureuse.

On avoit eu pour les François des ménagemens politiques, soit pour les engager dans la révolution dont ils auroient pû changer la face, soit pour leur inspirer un degré de confiance qui pouvoit favoriser les desseins perfides de l'auteur des troubles. Le but de Pitrachas étoit non-seulement de leur faire évacuer Mergui &

Bancok, mais encore de les attirer à Siam, pour se venger avec éclat des griefs qu'il avoit contre eux. Les François, loin de se remettre à la discrétion des Siamois, commencerent eux mêmes les hostilités par l'attaque d'une somme qui appartenoit au Roi. Ce fut le signal de la guerre. Les Siamois entreprirent, pour réduire la forteresse de Bancok, des travaux dont on ne les auroit jamais cru capables. Leur fureur fut d'abord si grande, que les femmes mêmes alloient en foule, comme par dévotion, apporter à manger aux soldats employés à construire des forts autour de la place. Outre leur armée, des Peguans, des Malais, des Chinois & des Maures bloquoient les François, des Anglois & des Portugais commandoient leurs bâtimens, & des Hollandois servoient leur artillerie. C'est par l'exposition de ces forces, par la disette de munitions dans la forteresse, par le détail des persécutions que les Chrétiens essuyoient à Siam, que des Farges justifie sa capitulation & toute sa conduite. On dit pourtant qu'après quatre mois de siége, les Siamois n'étoient pas plus avancés que le premier jour, quoiqu'il n'y eût dans la place que deux cens cinquante François en état de combattre, & trente ou quarante Siamois qui travailloient aux gros ouvrages. Avant la reddition de Bancok, M. du Bruant avoit abandonné Mergui. Tous les François s'embarquerent avec leur artillerie & leur bagage, après un séjour de treize mois dans ce Royaume. Leur établissement à Siam ne leur apporta aucun avantage, & causa de tristes événemens dans le Royaume. Leur ascendant sur l'esprit du Roi, & les innovations qu'ils introduisirent chez une nation jalouse de ses usages, donnerent lieu de les accuser, avec quelque fondement, d'avoir voulu boulverser les Loix, le Gouvernement, & la Religion du pays. On les regarda comme les auteurs des troubles; tout ce qui se passa dans cette révolution leur fut imputé, & les Siamois la nommerent la tracasserie des François. La femme de Constantin Phaulkon, laquelle après avoir essuyé les outrages & les importunités brutales de Soïatan, fils

du nouveau Roi, s'étoit échappée de sa prison & réfugiée à Bancok, se vit de nouveau livrée à ses ennemis. Kœmpfer assure qu'elle & son fils tomberent dans la plus affreuse misere, & qu'on les vit mendier leur pain de porte en porte. Ce voyageur étoit à Siam deux ans après la révolution.

Les seuls Jésuites, disoit de Challes, Ecrivain de vaisseau, ont été épargnés dans la persécution; & leur fine politique a si bien réussi que, loin d'avoir été vexés en aucune façon, on leur a donné de l'argent pour s'en aller. Le R. P. Tachard, ajoutoit-il, n'ose pas demander à Pitrachas la confirmation du caractere d'Ambassadeur dont le feu Roi l'avoit revêtu; & sa légation est finie, si les choses ne changent de face. On dit que le P. Tachard ayant sollicité Louis XIV à envoyer une nouvelle escadre pour rétablir la Mission à Siam, le Monarque lui répondit: *Il y a long temps que vous voyagez, vous avez beaucoup travaillé, reposez-vous.* On assure même que ce Prince mécontent dit à ses supérieurs de l'éloigner. « Ce que les Jésuites » entendent le mieux, disoit Martin, Directeur général du com» merce à Pondichéri, c'est la science du monde & celle du com» merce, qu'ils connoissent parfaitement l'une & l'autre. Ils » ont, pour ainsi dire, passé cette science à l'alembic, ils en ont » tiré la quintessence, & ils sçavent la mettre à profit. » Cet homme, sur la connoissance qu'il avoit de leur politique, pour l'avoir, à ce qu'il assuroit, attentivement étudiée, prédisoit qu'ils sacrifieroient les intérêts de la France, & qu'ils seroient secondés par les Anglois & par les Hollandois sur les vaisseaux desquels ils envoyoient leurs marchandises en Europe. On trouve encore dans le Journal de de Challes que c'est aux richesses que Constance avoit confiées à des Farges, & que celui-ci se proposoit de partager avec les Jésuites, qu'il faut attribuer la perte de Siam, la mort du Souverain, celle de son Ministre & de quantité d'autres, l'abandon de la fille du Roi destinée au jeune Marquis des Farges, la persécution des Chrétiens, la ruine de la femme

& du fils de Conſtance lâchement vendus à Pitrachas, dans la ſeule idée que s'ils fuſſent venus en France, il auroit fallu que les vautours, qui partageoient la proie, l'euſſent laiſſé échapper de leurs ſerres. Ces accuſations pleines de fiel demanderoient d'être appuyées de preuves. Le Comte de Forbin aſſure que le frere de Conſtance vint, ſur un avis qu'il lui donna lui-même, à Paris, où il toucha de très-groſſes ſommes apportées de Siam par le P. Tachard.

Dans le Mogol, l'Empereur Aurengzeb, dont la ſanté ſe fortifioit par les fatigues, ne cherchoit que des ennemis à combattre. Par la conquête de Golkonde & du Viſapour, il avoit fermé la communication entre les deux Principautés de Sombagi, & il entouroit ſes Etats de toutes parts; mais auſſi l'armée de ce Raja s'étoit groſſie d'une foule innombrable d'Indiens de ces Royaumes, qui avoient fui la cruauté du vainqueur, & ce Prince précautionné ne haſardant jamais de bataille, & ne faiſant la guerre que par des courſes & des ſurpriſes, combattoit toujours avec avantage dans ſes montagnes. Aurengzeb l'attaqua tout à la fois à l'Orient vers la côte de Coromandel, à l'Occident près le golfe de Cambaye, dans le Carnate & dans l'enceinte de ſes rochers. Sa valeur & ſa prudence le ſoutinrent glorieuſement; il ſe perdit honteuſement par ſon incontinence. Cab-Calès, un de ſes Généraux & le ſale miniſtre de ſes débauches, homme trop perverti dans ſes mœurs pour être difficile à corrompre, l'engagea, ſuivant le projet d'Aurengzeb, dans des défilés où des Mogols étoient en embuſcade. Il fut pris, & il eut, comme uſurpateur ou comme ennemi trop formidable, les yeux crevés & arrachés, & enſuite la tête coupée. Alors Rama-Raja, ſon frere, ſortit de la citadelle de Gingy, lieu de ſa captivité, pour ſauver des Etats que le bas âge des enfans de Sombagi eût livrés au Mogol. On lui décerna le trône & on le ſalua ſous le nom de *nouveau Sevagi*. Il s'eſt fait long-temps craindre & révérer ſous ce titre. Aurengzeb l'aſſiégea dans Pa-

1101, *& ſ.*
1689, *& ſ.*

Histoire des Indes.

malaguer à la honte des Mogols ; car il les endormit par une ruse, les surprit & les écarta. Azam-Schah eut les armes plus heureuses dans le Carnate. La prise de Gingy lui coûta deux ans de siége, & lui valut toute la Province avec de riches dépouilles. Aurengzeb, dans un âge où les autres cessent, pour ainsi dire, d'être hommes, étoit encore un guerrier infatigable, un héros, & le plus grand Prince de l'Orient.

Sombagi Raja, peu de temps avant sa mort, avoit permis aux François de se fortifier dans Pondichéri. La même année l'on avoit eu avis aux Indes de la guerre déclarée entre la France & la Hollande ; & les Hollandois, trop foibles par eux-mêmes sur la côte de Coromandel, avoient fait tous leurs efforts auprès du Mogol pour enlever ce poste aux François. Ensuite ils s'étoient adressés à Avi-Raja, Gouverneur de la Province, en lui proposant de payer une somme considérable pour la subsistance de l'armée de Ram-Raja, successeur de Sombagi, pourvu que Pondichéri lui fût abandonné. Ces propositions n'eurent aucun effet. Enfin, en 1691, il y eut de si grands mouvemens dans leur Port de Toutoucourin, que le sieur Martin jugea nécessaire de faire passer toutes les bouches inutiles de Pondichéri à Saint Thomé, chez les Portugais. Deux ans après, ils se rendirent devant la place Françoise avec des forces capables d'attaquer la meilleure Ville des Indes. Le Prince du pays, qu'ils avoient gagné, la leur vendit avec ses dépendances, environ cinquante mille pagodes.
1109, & s. Après quelques jours de résistance, Pondichéri capitula. La paix
1697, & s. de Riswick la rendit à la Compagnie Françoise des Indes, dont les Agens y rentrerent quelque temps après, & rembourserent les Hollandois des dépenses qu'ils avoient faites pour achever l'enceinte des murs de la loge, & la flanquer de sept bastions. On y commença d'autres ouvrages, & l'on y établit un Conseil souverain. La garnison, composée de deux cens François, fut augmentée de trois cens Topases ou soldats Indiens. On y bâtit tant de nouvelles maisons qu'au commencement de ce siécle on y

comptoit

comptoit déja cinquante ou soixante mille habitans: mais alors le commerce tomba dans une extrême langueur.

La Compagnie d'Angleterre avoit essuyé de terribles secousses, par la perte de Bantam où ses magasins avoient été pillés par les Hollandois, par la permission que Charles II avoit accordée à des particuliers de négocier aux Indes [ce qui avoit fait prodigieusement baisser les actions en 1689] par la guerre contre le grand Mogol & les suites de cette guerre, enfin par la révolution qui renversa Jacques II du trône. Jusqu'à cette derniere époque, la Compagnie, au milieu de ses malheurs, avoit conservé ses fonds & la réputation de son commerce. Après ces événemens, les Armateurs François lui enleverent tant de vaisseaux & la réduisirent si bas, que les Anglois désespérerent de la relever. A la paix de Riswick, il se forma une nouvelle Compagnie qui réunit ses fonds aux fonds de la premiere. Les deux Sociétés firent de tels efforts, qu'en moins de deux ans elles mirent en mer quarante vaisseaux marchands; plus du double de ce que l'ancienne Compagnie n'en avoit équipé dans ses plus beaux jours. Année commune, elles envoyerent aux Indes un million sterling tant en especes qu'en lingots, au lieu que l'ancienne n'avoit jamais passé la somme de cinq cens mille livres. Le fort Anglois, qui fut bâti en 1702 dans l'Isle de Pulo-Condore, habitée par des Cochinchinois & des Camboyens, fut brûlé trois ans après par des Bugasses ou soldats Macassars qui, mécontens de ce qu'on les avoit menacés de punition corporelle pour avoir laissé échapper deux esclaves, s'en vengerent par cet incendie, & par le massacre général de la garnison Angloise. Il paroît que cet outrage fut impuni.

Les Hollandois ne pouvoient trouver la paix dans l'Isle de Java, malgré toutes leurs précautions pour prévenir la guerre. La mort de l'Empereur occasionna des querelles pour la succession: son frere & son fils se la disputerent. La nation se partagea entre les deux concurrens; le parti du fils étoit le plus fort; les Hol- 1116, &s. 1704, &s.

Histoire des Indes.

landois se rangerent du côté du plus foible. La guerre fut plus longue qu'on ne s'y feroit attendu, parce que le jeune Empereur avoit pris à sa solde un grand nombre d'Indiens, que les Hollandois avoient licentiés pendant la paix. Ces troupes, formées à la discipline Européenne, balancerent long-temps la science des Officiers de la Compagnie. Avec les lumieres qu'ils avoient acquises sur l'art militaire, ils profiterent habilement de la connoissance qu'ils avoient des lieux, pour déconcerter & surprendre l'ennemi. Mais la Compagnie étoit en état de tenir plus long-temps ses armées en campagne, par le moyen de ses magasins & de ses forteresses, & de transporter ses troupes dans tous les cantons de l'Isle par le moyen de ses vaisseaux, de maniere que les Javans perdirent à la fin les avantages qu'ils avoient d'abord remportés. Enfin les deux partis, las d'une guerre qui ne produisoit que des maux à l'un & à l'autre, se concilierent ensemble & la paix fut conclue. On remarqua bientôt après, & c'est une épreuve faite plusieurs fois en divers endroits de l'Inde, que les habitans des lieux qui avoient été pillés & dépouillés de tout, étalerent aussitôt autant de richesses & de magnificence qu'ils en avoient auparavant, même en ornemens d'or : ce qui prouve que les Indiens ont ou des mines, ou des trésors cachés, ou d'autres ressources secrettes, qu'ils dérobent soigneusement aux Européens, dans la crainte d'attirer sur eux l'avarice de ces peuples. Ce fut au milieu des troubles dont nous venons de parler que le Gouverneur général, Jean Van Hoorn, embellit Batavia. Une nouvelle guerre s'alluma dans l'Isle en 1716. Les Hollandois eurent encore lieu de se repentir d'avoir donné aux Indiens des leçons de l'art dont leur conservation dépendoit. Quelque répugnance qu'ils eussent à soutenir par les armes une querelle contraire à leurs intérêts, ils ne purent se résoudre à sacrifier des avantages dont ils jouissoient depuis long-temps, & à décheoir de leur ancienne condition par une paix humiliante. Leur constance amena enfin les affaires à un accommodement.

Histoire des Indes.

Akebar, le fils fugitif d'Aurengzeb, étoit venu à bout d'engager le Roi de Perſe à lui prêter une armée pour envahir l'Indoſtan, en lui promettant pour prix de ſes ſecours, le Kabouliſtan, le pays des Patanes, & autres contrées. L'Empereur tira de priſon ſon fils Schah-Halam pour l'envoyer ſur la frontiere Occidentale de ſes Etats conduire la guerre contre les Perſans. Après l'avoir puni de ſes fautes, il le récompenſoit de ſes bonnes qualités, & ſur-tout de ſa patience & de ſa modération dans la diſgrace; outre qu'il voyoit dans ce Prince l'homme le plus propre à commander dans un pays dont il avoit été Vice-Roi, & à rabaiſſer par ſes ſuccès l'orgueil du trop glorieux Azam-Schah. Schah-Halam partagea ſon armée en trois corps, dont l'un reſta en réſerve au centre de l'Empire, l'autre veilla ſur les démarches des Perſans, & le troiſiéme arrêta dans le Moultan les invaſions d'Akebar. Le rebelle, à la tête de douze mille cavaliers Perſans & de quelques troupes Mogoles, prenoit la route de Lahor pour s'y faire couronner. Schah Halam, plutôt par de ſçavantes marches que par de ſanglans combats, déconcerta ſes projets, & le reſſerra dans des lieux hériſſés dont il ne ſortit qu'avec peine pour ſe retirer en Perſe.

Sevagi tenoit Aurengzeb en haleine avec ſes indomptables Marattes. Cependant cet Empereur qui, pour délivrer ſes ſujets des pirateries des Européens, avoit obligé les chefs des nations Hollandoiſe, Angloiſe & Françoiſe à conſentir à dédommager les Mogols qu'on auroit pillés en mer, feignit de vouloir accabler du poids de ſa puiſſance, les Portugais qui ſeuls avoient réſiſté à ſes prétentions. Il conduiſit ſon armée à quatre lieues de Goa. Mais comme cette ville parut, ſans s'épouvanter, ſe préparer à ſoutenir un ſiége, il tourna contre ſon ancien ennemi.

Pendant que Schah-Halam proſpéroit du côté de la Perſe, ſon fils Azemouddin ſe diſtinguoit dans le Bengale contre le Raja Sambacing, qui refuſoit le tribut, & qui, élevé à l'école de Sevagi, ravageoit ce pays fertile ſans combattre. Le Raja, inveſti

HISTOIRE DES INDES. dans ses montagnes, consentit à donner toutes les marques de la dépendance & de la soumission.

L'extrême vieillesse d'Aurengzeb excitoit l'ardeur ambitieuse de ses enfans; mais la fermeté de son esprit & de son courage la réprimoit. Les trames de chacun d'eux étoient sourdes. Schah-Halam préparoit la sienne dans l'Indostan, Azam-Schah dans le Dekan & le Guzarate, Kambasch dans le Visapour & Golkonde. Leur pere, par le conseil de son Visir Acetkhan, leur léguoit, dans ses dernieres dispositions, en souveraineté, les pays qu'ils possédoient à titre de gouvernemens, afin d'éteindre leur jalousie & leur animosité par un juste partage. Mais un Empire qui n'avoit jamais eu qu'un maître; que la fortune, à la mort de chaque Empereur, étoit en possession d'adjuger par les armes à l'un des Sulthans; qui n'avoit d'autres bornes à mettre aux prétentions de quatre concurrens, piqués par tous les aiguillons de l'ambition & de l'envie, que leur modération; un tel Empire ne pouvoit être paisiblement mis en piéces. C'étoit peut-être toutefois l'unique moyen de maintenir la puissance Mogole. Dans l'impossibilité de réformer l'Empire, il falloit le partager entre la famille Impériale. Quatre Princes auroient pu exécuter, chacun en particulier, dans son appanage, & tous ensemble contre les ennemis du Mogolistan, ce qu'un seul ne pouvoit entreprendre sans danger; & tant d'Etats qui, réunis en un seul, ne formoient qu'une foible puissance, séparés les uns des autres, en eussent formé quatre redoutables, parce que chaque souverain eût fait plus d'efforts pour ses intérêts personnels tendans tous à un intérêt commun, & des efforts plus heureux contre les ennemis étrangers, qu'un seul, mal servi, embarrassé par la multiplicité des guerres, trahi,
1118. attaqué sur son trône, & toujours chancelant. Une maladie,
1706. dont Akebar mourut en Perse, diminua le nombre des prétendans au trône.

1119. Aurengzeb meurt âgé de plus de cent ans. Avec des mains dé-
1707. goutantes du sang de ses plus proches, de ses amis, de ses sujets

les plus distingués, il fit fleurir la Police, les Arts, le Commerce, la Religion, la Justice & la Victoire; c'est-à-dire, que cet homme fut un des hommes les plus détestables, & son regne un des plus beaux regnes. Il eut de grands Ministres & de grands Généraux, moins par une singularité de la fortune que par une suite naturelle de la grandeur du Prince. Les vertus s'attirent réciproquement les unes les autres ainsi que les talens: de la hauteur du trône, elles attirent avec plus de force celles qui sont au dessous. La grandeur du Prince fait éclorre celle des sujets, tant parce qu'elle lui fait rechercher, reconnoître, & placer les ames & les esprits supérieurs, que parce qu'elle inspire à tous les cœurs le desir de contribuer à sa gloire & l'ambition d'y participer. Aurengzeb est le modele le plus parfait des usurpateurs & des tyrans. Il ne lui manqua que les vertus qu'un trône scabreux & chancelant ne comporte pas. Son génie, maître d'une ame riche & vaste, sembloit rendre par sa prévoyance ou par ses ressources, les événemens & son sort indépendans du hasard. Le plus habile des hommes dans le grand art de feindre, si nécessaire à ces misérables despotes que l'envie, la haine & la perfidie ne cessent d'observer & d'assiéger sourdement, il donnoit, suivant ses desseins, à son visage toutes les passions; c'étoit toujours le visage de la franchise, le voile de la dissimulation la plus impénétrable. Si la justice & l'humanité défendent de l'appeller un grand Prince, il faut le regarder comme un homme des plus extraordinaires qui aient paru. Cependant, faute d'avoir exterminé les Marattes & les Patanes, il n'a rien fait avec toutes ses conquêtes pour les Mogols. Les revenus de l'Empire montoient alors à environ huit cens cinquante-cinq millions de livres de France.

Après la mort d'Aurengzeb, Azam-Schah prit possession de ses tentes & de ses trésors; c'étoit le trône; aussi fut-il bientôt couronné. Mais Schah-Halam, que M. Otter appelle Muhammed-Mazem, venoit de Kaboul à la tête d'une grande armée.

Histoire des Indes.

Son fils Azamouddin lui prépara les voies par une victoire qu'il remporta sur les bords du Naarbada contre son rival. Un second combat décida de l'Empire : Azam-Schah périt. Schah-Halam,
1120. 1708. proclamé Empereur sous le nom de Cothebeddin-Behadir-Schah, marcha vers le Visapour contre son frere Kambasche & le dé-
1121. 1709. pouilla. L'histoire de ce Prince nous est inconnue ; on dit qu'il
1125-32. gouverna avec autant de douceur que de justice. Suivant M.
1712-19. Frazer, son regne fut d'environ six ans. Après lui, ses quatre fils se disputerent le trône. L'aîné, Moezzeddin-Dgihandar-Schah, s'unit avec les deux plus jeunes contre Mahmud-Azem, le plus redoutable. Azem fut tué dans un combat par Dichaan. Sur le champ de bataille, une querelle s'éleva entre ce Prince & Refiel au sujet des trésors de leur frere Azem. Dichaan en fut la victime. Refiel, dont Moezzeddin avoit favorisé les prétentions, conçut, avec autant d'ingratitude que de perfidie, le projet d'attaquer les troupes Impériales au sortir d'un combat qu'elles venoient de soutenir contre Azem : les deux Princes périrent dans l'action. Suivant le récit de Salmon, cette révolution fut l'ouvrage de dix jours. Dans ce court espace de temps l'Indostan fut le théâtre de trois cruels combats, dans lesquels quatre freres ambitieux s'entretuerent & firent couler le sang de trois cens mille hommes.

Farouk-Schir, neveu de Dgihandar, Prince voluptueux, cruel, gouverné par une femme idolâtre, qui lui inspira du goût pour les superstitions de l'Inde, monta sur le trône. C'est le premier des Empereurs Mogols dont le pere n'eût pas été Empereur. Il mécontenta les peuples. Deux Seigneurs, nommés les Seids, le dépouillerent ; ils l'avoient eux-mêmes couronné. Après l'avoir
1132-36. indignement traité & enfin mis à mort, ils disposerent de l'Em-
1719-23. pire en faveur d'un autre petit-fils de Schah-Halam, nommé Raschid-Edderedgiat, autrement Rafierdan ou Schah-Gehan II. Trois mois après, ces parricides, accoutumés à balancer le trône pour en faire tomber les Sulthans, priverent du jour Rafierdan

pour couronner ſon frere Raſchideddoulet, qui ne jouit pas aſſez long-temps de la vie pour attirer ſur ſa tête leur ſanguinaire humeur. Ce Prince, ſuivant quelques-uns, fut remplacé par Nicosjeer, ou Schah Jehan III, inconnu au plus grand nombre. Ces révolutions furent ſi rapides qu'il paroît n'en être reſté qu'une image confuſe, même aux témoins oculaires, tant il y a de variations dans le récit des hiſtoriens qui ont écrit ſur leur rapport. M. Frazer, le guide en qui l'on doit avoir le plus de confiance, dit que Mahomed-Schah regna immédiatement après Raffechaldoulet, ſucceſſeur de Raffeihaldirzat. Celui-ci n'avoit été ſur le trône que quelques jours, & ſon prédéceſſeur trois mois.

Les Européens ne jouiſſoient pas ſi paiſiblement de leurs poſſeſſions & du commerce, que les Indiens ne fiſſent quelquefois éclater contre eux leur aigreur & leur haine. En 1719, les Anglois de l'Iſle de Sumatra apprirent à ſe défier de l'affection apparente des Naturels envers ceux qu'ils redoutent; le Gouverneur & le Conſeil de Bencouli avoient eu quelques démêlés avec les Inſulaires, principalement à l'occaſion du fort Marlborough, que ceux-là élevoient pour y tranſporter leur factorie. Ces différends avoient été terminés, en apparence, à l'amiable. La bonne intelligence ſembla même ſe maintenir entre les deux nations, nonobſtant un affront qu'un des Chefs du pays croyoit avoir reçu des Agens de la Compagnie. Soit qu'en effet les Anglois, par des injuſtices & des violences, euſſent animé le reſſentiment des Indiens, ſoit que ceux-ci euſſent mal à propos pris ombrage de l'érection du nouveau fort qui leur parut deſtiné à ſervir de ſiége à l'oppreſſion; la ruine de la nation Angloiſe fut réſolue par une trame générale des inſulaires. Le complot demeura caché. Le ſignal de l'exécution fut donné par des feux; les Anglois l'apperçurent aſſez-tôt, ſinon pour défendre leur terrein, du moins pour ſe ſauver avec leurs meubles ſur leurs vaiſſeaux. C'eſt ainſi qu'ils furent chaſſés du meilleur établiſſement qu'ils euſſent dans l'Iſle de Sumatra. Il paroît que leur diſgrace ne doit être attribuée

qu'à leur imprudence, & non à la cause que le conseil de Bencouli prétexta; puisque, suivant les piéces rapportées dans la relation d'Hamilton, ils connoissoient, par des lettres interceptées, les mauvaises dispositions des Insulaires à leur égard, deux ans avant que la conspiration éclatât; puisque les habitans leur permirent, l'année suivante, de revenir & d'achever leur fort; contens sans doute de s'être vengés de quelques injures particulieres, ou peut-être craignant, après l'expulsion des Anglois, d'être la proie des Hollandois, alors généralement abhorrés dans l'Inde.

L'année suivante, il s'alluma, sur la côte de Malabar, dans le pays de Visiasam, entre les Anglois & le Rajah-Sandah, une espéce de guerre, à l'occasion, du moins en apparence, d'un malheureux vaisseau échoué près de la loge des Européens, sur lequel le Rajah & M. Taylor, chef des Anglois, prétendoient avoir réciproquement des droits. Le sort des armes fut d'abord du côté des Indiens; mais dès que la saison eut permis aux vaisseaux de porter du secours au fort qu'ils assiégeoient, la fortune parut sur le point de changer. Cependant les premieres troupes qui débarquerent pour le délivrer, loin de remporter un avantage décisif, furent obligées de se tenir sur la défensive. Grossies par un renfort considérable, elles essuyerent encore un terrible échec. Enfin le Rajah, trop pauvre pour entretenir long-temps une armée, sur-tout après avoir perdu beaucoup de provisions, & pour faire face en même-temps à un autre Prince qui attaquoit ses frontieres septentrionales, consentit à terminer une guerre dans laquelle il ne pouvoit acquérir que l'honneur de vaincre. Ce fut lui qui donna la paix, puisqu'il conserva des batteries qu'il avoit élevées à l'embouchure de la riviere, pour couper la communication entre le fort Anglois & le port: ce qui étoit la véritable cause de la guerre.

Les conspirations, défense ordinaire des opprimés contre la tyrannie, devenoient alors communes aux Indes. Celle qui menaça Batavia d'une étrange révolution, l'ambition l'inspira bien plus

plus que la vengeance ; le génie la concerta ; des Hollandois & des Indiens, des Chrétiens, des Mahométans & des Idolâtres, des Princes & des Nations différentes s'y engagerent ; le myftere la tint enfévelie, pendant plufieurs années, dans le fein de la foule innombrable de ces conjurés ; quelques heures après que le Confeil en eut appris le fecret, le funebre éclat de l'exécution l'auroit feul annoncée, fans la timidité d'un Roi foible ; la terreur en prononça la peine pour en prévenir les fuites par l'effroi. C'eft avec raifon que des Hiftoriens la comparent, pour le fond & pour la conduite, à la conjuration de Catilina. Le Javan, Catadia, premier auteur du complot, avoit parcouru pendant quatre ans le pays pour y établir des correfpondances, avant que de communiquer fon deffein à celui qu'il mit à la tête des conjurés, homme de foixante ans, bourgeois de Batavia, nommé Pierre Erberfeld, né d'un pere blanc & d'une mere noire. Ces deux chefs employerent encore deux ans à dreffer les machines par lefquelles la ville & l'ifle entiere devoient être foudroyées tout à la fois. Enfin après de fréquentes délibérations, il fut convenu entre les principaux conjurés, que le premier jour de l'année 1722, dès que les portes de Batavia feroient ouvertes, on attaqueroit la maifon du Gouverneur-général & celles des principaux Magiftrats, tant dans la citadelle que dans la ville, afin d'abbatre les têtes capables de remédier au défordre, & de pouvoir enfuite prefque fans oppofition, traîner, au milieu de la confufion générale, le peuple éperdu, dans le fang de fes chefs. A ce fignal, dix-fept mille hommes des environs de Batavia, prêts à affifter les principaux acteurs de la tragédie, avoient ordre de fe porter, divifés en plufieurs corps, fur les lieux qu'il falloit forcer pour confommer l'entreprife, & de prendre enfuite, réunis enfemble, poffeffion de tout le domaine Hollandois, au nom de leurs héros. On avoit perfuadé à un grand nombre des affaffins fubalternes, pour qu'ils fe portaffent au crime avec confiance & audace, qu'au moyen de *Diemats*, petites eftampes chargées de

HISTOIRE DES INDES.

Histoire des Indes.

caracteres qu'on leur avoit distribuées, ils seroient invulnérables. Afin de prévenir toute mésintelligence après l'exécution du complot, on avoit arrêté qu'Erberfeld seroit reconnu Gusty ou Roi, tant de la ville que de la cidatelle, Caradia, Seigneur du plat-pays jusqu'aux montagnes, & chaque conjuré de distinction, Prince, Conseiller ou Général. Le plan de leur gouvernement avoit été dressé avec autant de soin que celui de la conjuration. Ils ne différerent si long-temps leur entreprise que dans l'espérance que la guerre de Java leur fourniroit des momens favorables, & peut-être que l'Empereur leur prêteroit son appui. Il y a lieu de croire qu'Erberfeld attendoit quelque secours de ce Prince, qui ne remplit pas ses promesses; car il écrivit au Roi de Bantam, en lui demandant sa protection & son alliance, que dès qu'il seroit affermi dans sa nouvelle Monarchie, il iroit attaquer l'Empereur, qui se verroit bientôt abandonné d'une partie de ses sujets. On croit que ce fut le Roi de Bantam lui-même, qui craignant d'avoir pour voisin un homme d'un tel génie & d'un tel caractère, & n'osant se compromettre avec les Hollandois dans un temps où il ne pouvoit contenir ses sujets qu'avec une garde de cette Nation, jugea devoir se concilier l'affection du conseil de Batavia, en lui révélant ce qu'il venoit d'apprendre. La régence fit aussitôt arrêter ceux qui avoient la principale part à la conjuration, après avoir pris, autant que le temps le permettoit, les précautions nécessaires pour réprimer ceux qui entreprendroient de les soutenir. Leurs complices ne firent aucun mouvement, soit qu'ils crussent que leurs tentatives seroient inutiles, soit qu'ils espérassent que leur silence leur feroit trouver grace aux yeux du Gouvernement, intéressé à dissimuler, pour la tranquillité publique, une partie du mal. Les chefs de la conjuration furent condamnés à avoir la main droite coupée, à être tenaillés avec des fers ardens, & à avoir la tête tranchée, après qu'on leur auroit ouvert le ventre & jetté le cœur au visage : plusieurs autres complices subirent des supplices différens. Dans la crainte d'exciter les autres à la révolte par le

défefpoir, on mit des bornes à la févérité des châtimens & à la rigueur des pourfuites. La mémoire de cet événement a été perpétuée par l'érection d'une colonne, fur les ruines de la maifon d'Erberfeld, avec une infcription en différentes langues.

La Compagnie Françoife des Indes avoit commencé à décliner dès la fin du dernier fiécle. Après la mort de fon fondateur, ou plutôt de fon reftaurateur M. Colbert, les Fermiers-Généraux avoient fait taxer à des droits exorbitans les toiles & les autres marchandifes de l'Inde, qu'elle faifoit entrer dans le Royaume; & dans la fuite le débit d'une partie de ces marchandifes y fut interdit. Les guerres lui porterent des coups funeftes, comme on l'a vu. D'un autre côté, le Miniftere permit à plufieurs négocians des villes maritimes de faire le trafic de l'Inde fur les navires de la Compagnie, en lui payant un fret modique, & l'on affujettit fes Agens à des foumiffions gênantes, à rendre compte à l'Amirauté de leurs prifes, à prendre des brevets & des commiffions pour la guerre, &c. Les Hollandois & les Anglois ne ceffoient de la traverfer dans fes ventes & fes achats, jufqu'à trafiquer à perte, en vue de la ruiner. Enfin les François n'avoient pas aux Indes la réputation fi néceffaire au crédit & au commerce, & ils confervoient peu de relation avec les Princes du pays. Telles furent les caufes de la prompte décadence de la Compagnie, fans parler de la mauvaife adminiftration. En 1708, dans l'impuiffance où elle fe trouva de faire aucun armement, elle permit à M. Crozat d'équiper deux navires, en fe refervant un bénéfice fur les marchandifes qu'ils vendroient, & fur les prifes qu'ils pourroient faire. Quatre ans après, elle abandonna fon commerce aux négocians de S. Malo, à peu-près aux mêmes conditions, & ces particuliers recueillirent, malgré le difcrédit de la Nation, beaucoup d'avantages du privilége, parce qu'ils ménagerent leur argent & leurs affaires à leur gré. La Compagnie avoit emprunté à des intérêts énormes, tant que fon crédit avoit duré; fes dettes montoient alors à plus de dix millions, foit dans le Royaume,

Histoire des Indes.

ſoit aux Indes. Son comptoir de Surate étoit ſi obéré, qu'aucun navire François n'oſoit aborder dans cette rade, de crainte d'y être arrêté pour les dettes de la Nation. Cependant elle ne laiſſa pas de ſolliciter en 1714 la prorogation de ſon privilége ; mais elle ne s'en ſervit que pour vendre au plus offrant des commiſſions & des brevets. Ainſi le commerce exercé d'une maniére auſſi précaire qu'onéreuſe, ne pouvoit entrer en concurrence avec celui des autres Nations ; il ne pouvoit ſubſiſter long-temps de la ſorte.

En 1719, le Gouvernement réunit à l'ancienne Compagnie des Indes, celle de la Chine, établie en 1660, & celle d'Occident fondée en 1717, dans laquelle on avoit incorporé celle du Sénégal, avec un privilége excluſif de commerce dans les mers de l'Inde & du Sud. Cette nouvelle Compagnie obtint la permiſſion de créer des actions nouvelles ; il ſe préſenta pour plus de 50 millions de ſouſcriptions. Malgré cela, ſon commerce ne pouvoit ſe relever que lentement, tant à cauſe de l'immenſité de ſes dettes, ou à cauſe de ſon diſcrédit, que du mauvais état de ſes établiſſemens aux Iſles de Bourbon & de France, ainſi que de ſes comptoirs. On fut obligé de ſupprimer le Conſeil de Surate.

En 1720, la Compagnie eut un moment d'éclat, par la reſſource des richeſſes fictives du ſyſtême. Les Directeurs de Pondichéri furent très étonnés, après un ſi grand affoibliſſement de commerce, de recevoir tout-à-coup des ſommes immenſes en écus & en louis ; ce qui n'étoit jamais arrivé. La plus grande partie de ces richeſſes fut employée à acquitter des dettes ; les retours furent médiocres. Ces belles eſpérances s'évanouirent auſſitôt. Les billets diſparurent. On brûla pluſieurs milliers d'actions, & l'on fut dans l'impuiſſance de faire aucun envoi aux Indes, dans le cours des deux années ſuivantes. Enfin, en 1723, il partit de France deux vaiſſeaux, qui ſervirent à éteindre le reſte des dettes de l'ancienne Compagnie. Ce fut alors que malgré les diſgraces du commerce, l'on environna Pondichéri de murs. La Compagnie

fit une partie des frais ; les habitans contribuerent pour le reste, par une taxe de deux sols par mois par tête, ou une journée d'ouvrier. Dans le cours des années suivantes, le commerce reprit des forces & ses progrès devinrent sensibles.

Les Hollandois & les Anglois s'opposoient, non seulement aux opérations, aux entreprises, mais encore aux projets de commerce des autres Nations. L'établissement de la Compagnie d'Ostende concerté entre l'Empereur & le Roi d'Espagne, & celui de la Compagnie d'Altena en Dannemark, ou de l'accroissement de l'ancienne Compagnie de Copenhague, exciterent leurs allarmes & leurs rumeurs ; & si la voie de la négociation ne leur eut pas suffi pour les faire échouer, ils étoient résolus de prendre celle des armes. Cependant au milieu de ces querelles, un fameux marchand de Stockholm forma le projet d'établir une Compagnie des Indes en Suéde ; le Roi le goûta ; & l'exécution en fut d'autant plus aisée, que par la suspension de la Compagnie d'Ostende, une foule de marchands & de marins habiles & actifs, se trouvoient sans emploi, ou avec des fonds considérables dans les mains. L'octroi fut accordé en 1731, & la Société équipa des vaisseaux, sans aucune opposition de la part des puissances maritimes. Il paroît que son commerce, tant aux Indes qu'à la Chine, a été lucratif, puisque même, après l'expiration de son octroi, elle a continué de mettre des vaisseaux en mer ; & que le collége de commerce l'a jugé avantageux à la Nation, puisque l'octroi a été renouvellé. L'exemple de cette Compagnie prouve qu'il est très-possible de trafiquer dans l'Orient, sans établissemens & sans conquêtes. Le Roi de Prusse a créé depuis une Compagnie des Indes à Embden, excellent port de l'Oostfrise ; mais le pays n'a peut-être pas les fonds nécessaires pour soutenir la concurrence de tant d'autres Nations. Reprenons l'Histoire de l'Indostan.

Nasereddin Muhammed Schah ou Mahomed, fils de Dgehander-Schah, & petit-fils de Schah Halam, recevoit sur le trône des Mogols la loi des Seids, qui étoient dans l'habitude de 1137, &c. 1724, &c.

Histoire des Indes.

disposer de l'Empire & de la vie des Sulthans. Ces deux hommes, nommés Abdallah-Khan & Hossan-Ally-Khan, que l'on a vu assez puissans pour faire quatre Empereurs & en déposer cinq, se jouoient du nouveau Sulthan. Le joug lui sembloit dur, mais son cœur étoit foible, & il voyoit autant de danger à entreprendre de renverser la fortune de ses tyrans qu'à les laisser en place. Cependant les courtisans gémissoient, les peuples murmuroient, les Rajas se révoltoient; Hossan fut poignardé. Aussi-tôt Abdallah son frere, les armes à la main, opposa un autre Empereur à Muhammed; mais il fut vaincu & fait prisonnier; & trois mois après, il mourut de ses blessures, ayant, dit-on, obtenu sa grace de l'Empereur. Azazia, grand Chancelier, aux pieds de l'Empereur, lui arracha, par une peinture effrayante du bouleversement de l'Etat, la permission de punir les auteurs de ses allarmes & des maux publics.

Muhammed se crut vraiment Empereur. Le premier usage qu'il fit de sa puissance, fut de donner à son libérateur Azazia, une de ses niéces avec le nom de Nizam-el-Moulk, avec la Vice-Royauté du Dékan & de Golkonde, & l'autorité sur tous les Nababs & Rajas d'en-deçà du Gange, depuis Surate jusqu'au Cap Comorin; & Nizam devint maître de l'Empire. Cet homme, fils d'un Persan favori & gendre d'Aurengzeb, s'étoit formé à l'école de son grand pere, dans le grand art de la guerre & de la politique, il sembloit fait pour le remplacer. Sous son ministére on eût vu refleurir les beaux jours du regne de ce Prince, si Muhammed, jugeant les hommes sur ses idées voluptueuses, n'eût mis un sage administrateur des affaires fort au-dessous d'un habile ordonnateur de plaisirs. L'austére Nizam étoit l'homme des peuples & non de l'Empereur, il lui déplut, & prévenant une disgrace éclatante, il se retira dans sa Vice-Royauté. Delà, il troubloit la Cour & gouvernoit l'Empire. Lorsque toutes les affaires furent abandonnées au Visir Kamereddin-Khan, il triompha. Alors les Patanes & les Marattes, ennemis éternels du nom Mogol,

se répandirent dans les Provinces. Un cri unanime s'éleva, qui appella Nizam au secours des peuples ; l'Empereur humilié rendit à Nizam le pouvoir de les défendre & de faire leur bonheur.

Le Vice Roi, déclaré Vekil-Mutlak ou Lieutenant-Général de l'Etat, obligea les Patanes & les Marattes à se retirer dans leurs montagnes, les Nababs qui refusoient le tribut, & les Rajas qui se dispensoient du service, à rentrer dans le devoir, tous les grands à mettre un frein à leur avidité, & des bornes à leur faste. On attribue tout le bien qu'il faisoit à l'ambition ; mais avant que de le condamner, qu'on représente des vertus désintéressées, & que la Société proscrive les vices qui lui sont utiles. Nizam n'eût pas plutôt mérité toute la reconnoissance de l'Empereur, que par les artifices de Kan-Devran, un de ses rivaux, il essuya toute l'ingratitude que l'orgueil, l'envie & la haine peuvent inspirer. D'abord, il ne se vengea de ses ennemis qu'en les méprisant ; mais leur méchanceté surpassa la mesure de sa vertu. Vertu, tu n'es donc qu'un phantôme, s'écrioit trop souvent cet homme qui s'en voyoit la victime. Les vices de la plûpart sont l'ouvrage des vices qui les ont persécutés. Nizam se retira de nouveau de la Cour, ne respirant que la vengeance, non contre l'Empereur qui n'excitoit que la pitié, mais contre les favoris qui abusoient de sa foiblesse. Il auroit été vengé par la haine publique que ses ennemis s'attirerent par leur mauvaise administration, si le bonheur des peuples l'eût moins intéressé que la satisfaction de son ressentiment. Du fonds de sa retraite, sa voix conjura pour les malheureux l'humanité d'un esclave couronné, dont les coupables endurcirent le cœur. On croit qu'alors il appella dans le sein de l'Empire, à force d'intrigues & d'argent, les chefs des Marattes & des Patanes, par le moyen desquels il punit d'une maniére cruelle, sur les peuples dont il venoit d'être l'avocat, les injustices & les mépris d'un Prince dont ils n'avoient pas moins à se plaindre que lui.

HISTOIRE DES INDES.

Le Grand-Visir & le favori Khan-Devran crurent faire la paix avec les rebelles par un traité honteux, qui leur assuroit une partie des impôts de Guzarate. Pendant qu'ils se glorifioient d'avoir réduit un ennemi formidable, sans qu'il en eût coûté une goutte de sang aux Mogols, les Patanes parurent sur la route d'Agra, & les Marattes s'approcherent de Dehli. Ces derniers ne furent point arrêtés par la perte d'une bataille. Comme leur vainqueur, Scadet-Khan, alloit joindre l'armée qui marchoit cont e les Patanes, ils s'avancerent, par une marche dérobée, jusques sous les murs de Dehli, où, par la défaite & la mort de l'Omrah Hazen-Khan, ils étoient prêts d'entrer, lorsque le Visir arriva, suivi d'un corps de cavalerie, les mit en déroute, & les eût détruits entierement, s'il les avoit poursuivis. Les Barbares vaincus obtinrent des conditions avantageuses de la mollesse des Mogols. Muhammed, mécontent de ses généraux, fut forcé, par de nouvelles courses de ces Indiens, à implorer le secours d'un sujet qui lui étoit également odieux & redoutable. On vit paroître Nizam à la Cour plus puissant que jamais, parce qu'il étoit plus nécessaire. Malgré ses anciennes épreuves, il s'étoit rendu aux besoins de l'Etat, ou peut-être n'avoit-il cédé qu'à son ambition. Quoiqu'il en soit, ses négociations, ses menaces, des largesses & sa renommée éloignerent les Barbares. De nouveaux outrages l'attendoient encore après tant de services. Son ame fiere y parut insensible; mais ce ne fut, dit-on, que pour mieux cacher une plus terrible vengeance, dans laquelle il devoit envelopper & ses ennemis & l'Empereur. Après s'être ligué avec d'autres Omrahs, il attira dans l'Inde le fameux Thamas Kouli-Khan, ou Schah-Nadir, usurpateur du Royaume de Perse, jugeant, dit-on, qu'il n'y avoit de remédes à des maux aussi invétérés que dans une révolution totale de l'Empire. Ces événemens arriverent de l'année 1724 à l'année 1738.

Dans le récit authentique que M. Frazer a donné en Anglois de cette révolution, on voit, dit l'Auteur de l'Histoire des guerres des

des Indes, une armée affamée par son propre nombre, commandée par des chefs qui n'étoient d'accord que dans leur éloignement du combat, avec un Empereur, qui ne pouvant surmonter ses frayeurs, se soumit à des ennemis, dont le nombre n'étoit que la cinquiéme partie de celui de ses troupes. Il est vrai qu'ils avoient été endurcis aux combats sous le soldat le plus déterminé de ce siécle, & étoient devenus invincibles, par l'espérance de piller la capitale du plus riche Empire qui fût au monde. Une escarmouche décida de son sort.

Schah-Nadir marche en conquérant du Candahar à Kaboul, de 1151-52.
Kaboul à Lahor, de Lahor à Dehli. Les armées Mogoles sont 1738-39.
détruites; l'Empereur est prisonnier; la capitale est saccagée; tout l'or de l'Empire passe dans la Perse, les peuples éprouvent les horreurs du carnage, de l'incendie, du pillage, de la famine & de la peste; la Province de Kaboul & tous les autres pays de l'Inde, situés au-delà de la riviére d'Atek, sortent par un traité de l'Empire Mogol. Schah-Nadir, sur le point de quitter Dehli, donna, dit-on, des avis à Muhammed, sur la maniere de gouverner, & s'adressant ensuite aux Omrahs, il leur dit du ton d'un maître irrité : je veux bien vous laisser la vie, quelqu'indignes que vous en soyez; mais si j'apprends à l'avenir que vous fomentiez dans l'Etat l'esprit de faction & d'indépendance, quoiqu'éloigné, je vous ferai sentir le poids de ma colére, & je vous ferai mourir tous sans miséricorde. Tels furent, suivant la foule des Historiens, ses adieux. Les Omrahs les oublierent, dès qu'il fut hors de l'Inde. Mais tous les discours à l'Européenne paroissent des absurdités dans la bouche de l'usurpateur. On trouvera un récit plus détaillé & plus exact dans notre Histoire de Perse, ainsi que dans le tome VIII des Mélanges intéressans & curieux, tiré d'un nouveau Mémoire donné sur cette expédition par un Officier qui avoit résidé douze ans aux Indes, dans des emplois supérieurs. Suivant le récit de M. Frazer, le trésor en argent, en bijoux & en effets que Tahmas emporta de Dehli, fut évalué à 70 millions

de livres ſterlings. On dit que cette effroyable incurſion coûta 200 mille habitans à l'Indoſtan. Pluſieurs aſſurent que dans le ſac de Dehli ſeul il y eut 200 mille perſonnes maſſacrées; le P. Saignés, dans le 25e volume des Lettres édifiantes, ſacrifie un million d'hommes, mais il ne périt que 40 mille ames à Dehli. Le conquérant avoit fait tirer de la priſon des *Cheſades*, fils de l'Empereur, celui qu'on nommoit Emir Modin, depuis couronné ſous le nom d'Alemguir, pour lui propoſer de monter ſur le trône, & que le jeune Prince lui avoit répondu: je monterai ſur le trône des Mogols, quand je me ſerai aſſis à ta place ſur celui des Perſes. Tahmas fit remettre le Sulthan dans les fers, quoique ſa réponſe lui parût magnanime. On prétend que cet uſurpateur avoit deſtiné le fameux paon qui formoit le couronnement du trône Mogol, pour l'Empereur de Conſtantinople, qui ayant appris ſa mort, déclara qu'il ne vouloit point avoir part au butin d'un brigand, & écrivit à Muhammed-Schah pour le prier d'agréer qu'il le lui renvoyât de Bagdad, où il étoit reſté. Le Mogol répondit, ajoute-t-on, fiérement, que pour s'aſſeoir une ſeconde fois ſur le trône qui lui avoit été enlevé, il falloit qu'il allât lui-même le chercher à Bagdad. Cette bravade n'eſt point dans le génie de Muhammed; elle eût été ridicule dans la ſituation où il ſe trouvoit.

Ce Prince, quoiqu'il ſe défiât de la fidélité de Nizam-el-Moulk, ſe vit, par les diſpoſitions de Schah-Nadir en faveur de ce Miniſtre, dans la néceſſité de lui laiſſer l'adminiſtration ou plutôt la Régence. Cet homme habile s'attacha d'abord à mettre dans ſes intérêts tous les partiſans du favori Devran-Khan & des autres Omrahs qui avoient péri dans les troubles. Sa conduite, en lui faiſant des ennemis parmi les grands, lui aſſura la faveur populaire, &, ce qu'il ſe propoſoit ſur toutes choſes, elle ſervit à diſſiper le ſoupçon de ſa perfidie. Cependant l'Empereur leva le maſque de la diſſimulation, lorſqu'il le vit affecter d'éloigner les anciens officiers de la Cour. Il rappella, malgré lui, Emir-Khan

& Ishak-Khan, ses ennemis, pour les revêtir d'emplois importans, & pour les opposer à son ambition. Nizam, entraînant avec lui le Grand-Visir, sortit de la capitale avec des armes & des bagages qui effrayerent jusqu'aux deux Khans, auteurs de son discrédit. Leur embarras allarma l'Empereur. Ils allerent eux-mêmes se jetter aux pieds de Nizam, pour l'engager à revenir à la Cour; il résista jusqu'à ce qu'il eût obligé Muhammed aux démarches les plus humiliantes; on le vit rentrer à Dehli, non en particulier, mais en Roi.

Cependant Badgira, chef des Marattes, qu'Emir-Khan, dans sa faveur, avoit armé pour chasser du Dekan le fils du Vice-Roi, assiégeoit Aurengabad; les vivres devinrent si chers dans la place, que le Gouverneur étoit à la veille de se rendre, lorsqu'une seule lettre de son pere, qui avoit repris son autorité, fit changer de face à la fortune. Il sortit d'Aurengabad, & les Marattes se retirerent, mais pour se jetter sur d'autres Provinces. Eboul-Mansour-Khan, Gouverneur de la Province d'Audish ou Tchoutpour, capitale des Etats du Rana, situés entre le Guzarate & la Province de Lahor, se mit à la tête de 50 mille hommes pour aller s'opposer à leurs courses, du côté de Benaris, dont ils saccageoient les dépendances. Aliverdi-Khan, Naïb de la Province de Bechar, après avoir tué Serezraz Khan, Gouverneur de Bengale, & s'être emparé de ses Etats, les effraya de son côté. Cent mille Ganimes avoient pris dans ce temps-là possession de Baçaïm, place Portugaise; Goa même seroit peut-être tombée entre leurs mains, si l'on n'eût pris le parti de leur payer huit cens mille roupies pour les éloigner. Ils donnerent aussi de l'inquiétude aux Anglois.

Fin du Premier Volume.



TABLE
DES
MATIERES PRINCIPALES
Contenues dans le Premier Volume.

A.

B.

F.

G.

I.

K.

brûle

34224

Fin de la Table du Premier Volume.

E770
R853h
v. 1





